801 P U L

est dur, il deViendra un peu plus Véhément & un peu  
plus lent. L’état du *pouls* dans les pays & fous les cli-  
mats chauds, peut être comparé à l'état du *pouls* au mi-  
lieu de l’Eté, le *pouls* dans les pays froids, tient du  
*pouls,* dans l’HÎVer ; & sous les climats tempérés , il est  
à peu près tel que dans le Printems.

Ls xercice augmente le pouls, & hâte par confisquent la  
arculation du fang. La paresse & l'inaction le rendent  
lent, foible & languissant, & diminuent par consé-  
quent la circulation des fluides. Les alimens fpiritueux  
lui donnent de la grandeur , de la Véhémence & de la  
fréquence. Les personnes assoupies l'ont foible, petit  
& languissant : mais il deVient en elles, grand, long &  
fort, lorfque leur assoupissement est dissipé. Il est grand,  
véhément & prompt dans la colere ; fréquent, petit &  
foible dans l'estroi ; petit , languissant & lent dans le  
chagrin ; enforte qu’on peut dire avec Fernel, *Lib. III.  
de Pulsibus,* « que les affections communes & ordinai-  
« res du corps, alterent le *pouls* ; enforte qu’il n’est pas  
« possible d’en bien juger, ni de savoir quelle a été l’in-  
« fluence de la maladie, flans avoir bien examiné la  
« nature de ces affections. » Pour connoître quel est le  
*pouls* naturel d’une personne, ce n’est point immédia-  
tement après l’exercice , les bains, un grand repas, une  
débauehe devin , ou autres circonstanees pareilles dans  
lesquelles le cœur & les esprits sirnt agités , qu’il faut  
confulter l’artere ; elle n’indiquera rien de certain,  
que l’action des causes extérieures n’ait cessé, & que  
toute d'agitation qu’elle produifoit dans le corps ne  
foit calmée : mais cela fait,le meilleur moyen dejuger  
du mouvement du cœur & du sang, c’est de s’en rap-  
porter au *pouls.* Mais si l'on slen rapporte au *pouls* fans  
aVoir égard aux circonstances que nous Venons d’indi-  
quer , on s’expofera à porter un jugement faux; car il  
faut convenir avec Celfe , *Lib. III. cap. 6.* qu’il y a une  
infinité de choses qui influent fur le *pouls.*

Il y a eu une contestation importante entre les Medecins,  
dans laquelle il étoit question de EaVoir, si la connoif-  
fance du *pouls* est essentielle dans les fievres, & si sion  
état est un de leurs signes pathognomiques. La plupart  
des Anciens, entre lesquels Cesse est un des premiers ,  
ont écrit, que le *pouls* prompt & fréquent indiquoit  
de la fieVre. Plusieurs d’entre les Modernes s’aceor-  
dent aVec les Anciens, & regardent le *pouls* fréquent  
comme un de fes signes essentiels & caractéristiques.

Voici ce qu’en dit Sylvius, *Prax, Med.L.ib. II.*

« Le *pouls* d’une fréquence contre nature, est un signe  
« qui accompagne en tout tems la fieVre, & qu’on peut  
« par conséquent regarder comme fon signe pathogno-  
« mique ; enforte que toutes les sois que le *pouls* est  
a d’une fréquence contre nature, il y afieVre; &que  
« toutes les fois que cette fréquence cesse, la fieVre cef-  
«fe aussi. D’ailleurs les Praticiens n’ont découvert au-  
« cun signe , que la fréquence du *pouls ,* qui fut cora-  
« mun à toutes les fieVres. » Car tous les autres mar-  
quent moins la fieVre, que l’espece , le degré , ou le  
tems de la fieVre. Etmuller dit, « que c’est aVec raison  
« que Syleius a regardé la fréquence du *pouls* comme  
« le signe pathognomique des ileVres , tant dans fa  
a Dissertation *de Natura Feb.* que dans fa *Praxis  
« Medic.* quoique dise au contraire Deusingius, dans  
« fon Traité *de Dis.qiasit. Anel-Sylvana. »*

Nous lisons dans les ObserVations de Decker, Praticien  
Hollandois, fur Barbet, « qu’il y a fieVre , toutes les  
« fois qu’il y a dans *lc pouls* fréquence centre nature. »  
Schelhammer aVancedans fonTraité *des Pouls,*que dans  
«touteslesfieVresily a fréquence de *pouls*, & quecer-  
« te fréquence, accompagnée de chaleur, en est le  
« signe pathognomique. »

Voici comment s’explique le faVantBohnius :

« Lorfque le *pouls* est fréquent, la force du cœur femble  
*Tome V.*

PUE 802

« contre-balancér la sorce morbifique; si cette fréquen-  
«ce fubsiste uniformément, elle est donc le signe pa-  
« thognomique de la fieVre ; c’est en combinant la soi-  
« blefl'e du*pouls avec sa* Vitesse , qu’on connoîtra l’état  
« des forces ; elles feront plus ou moins grandes, selon  
« que les pulsations surent plus Véhémentes, & plus  
« rares. »

Il est inutile d’entasser ici un plus grand nombre d’auto-  
rités. Nous nous contenterons de remarquer ici, que  
la plupart des Anciens & des Modernes , partant d’a-  
près une fausse hypothefe,ont distingué le *poids* prompt  
dlaVec *ie pouls* fréquent. Car, félon eux , *lu pouls* est  
plus ou moins fréquent, felon qu’il fe fait un plus ou  
moins grand nombre de pulfations dans un tems don-  
né ; au lieu qu’ils regardent le *pouls* prompt comme  
une efpece de *pouls* Véhément. C’est pourquoi Willis  
dit, dans fon Traité *des Fievres,* « qu’un *pouls* iléVreux  
« est celui dont les arteres battent aVec promptitude &  
' « Véhémence; & que si la Véhémence augmente, lafio-

« Vre deVient plus grande. »

Nous lisions dans Cœlius Aurelianus, *Lib.I. MorbMcut.*« que la grande chaleur & la Véhémence du *poids*, in-  
« diquent la fieVre , à moins qu’elle ne foit produite  
« par quelque casse extérieure. »

C’est par ces raifions que Brown assure en plusieurs en-  
droits desesObfierVations,que *lcspouls* prompt & foible  
font opposés l’un à l’autre ; d’où l’on voit qu’il confond  
la promptitude aVee la véhémence. Quoique quelques  
auteurs aient à peine des notions distinctes des pouls,  
ils paroissent toutefois être convenus en tout tems, que  
dans quelque efpece de fievre que ce sût, continue ou  
intermittente, bénigne ou maligne, commençante ou  
dans *sa* violence , la fréquence du *pouls* en étoit un  
signe pathognomique. C’est pourquoi lorsqu’ils trai-  
tent du *pouls,* ils ajoutent toujours l'épithete de fré-  
quent à celle de prompt ou de foible, & prétendent gé-  
néralement , que le *pouls* fréquent est plutôt la caracté-  
ristique des fleVres que le *poidsprompt ;* qu’aucun d’eux  
n’assure être tel, foit dans le commencement ou le frise  
fon des fieVres, foit dans une fievre maligne, quelle  
qu’elle foit.

Au reste, il paroît par ce que nous avons avancé jusqu’à  
psefent, combien il est facile de concilier toutes ces  
différences , puifqu’il s’enfuit des suppositions que  
nousaVons faites, que *lc pouls* prompt n’est autre chofe  
que le *pouls* fréquent, & que le *pouls* fréquent est le  
signe pathognomique des fieVtes. Mais la fréquence  
du *pouls* est plus ou moins considérable, & fe combine  
aVec la Véhémence & la petitesse , ou aVec la foree ou  
la foiblesse, felon la nature des fieVtes & le tems de la  
maladie. Lorsque *lcpouls* fréquent est petit & foible en  
même-tems , il nepréfage prefque jamais rien de bon;  
il marque que la circulation du fang est lente & lan-  
guissante. Mais si *lc pouls* est fréquent, grand ou véhé-  
ment , comme on le remarque communément dans la  
violence des fievres continues ; on en conjecturera que  
la circulation du fang est prompte , & que la chaleur  
du corps est augmentée. Nous Enivrons l’exact Belli-  
ni dans la recherche des cauEes du *pouls* Eréquent qui  
est ordinairement contre nature , & qui accompagne  
un grand nombre de maladies. Cet Auteur déduit le  
mouvement du cœur de l’influx du Eang dans les arte-  
res coronaires, & de celui du fluide nerVeux dans les *li-  
bres* nerVetsses du cœur ; d’où il conclut que les muse  
cles du cœur *se* meuvent d’autant plus fréquemment,  
que le fluide rterveux y est plus fréquemment porté :  
or le fluide nerVeux est centraint de passer dans les  
mufcles du cœur toutes les fois qu’une quantité fuffisan-  
te de fang est portée dans lecerVeau. Maintenant c’est  
la contraction fréquente du cœur qui produit la fré-  
quence du *pouls ;* la fréquence du *pouls* marque donc  
qu’une quantité conVenable de sang *a* etc portée au  
cerveau, & que ce Viscere en est comprimé : cette  
E ee

803 P U L

compression variera , stelon qu’il y aura plus ou moins  
de stagnation ; que l’obstruction des Veines Eera plus  
considérable, ou que le siang contenu dans les Veines  
fe portera en plus ou moins grande abondance Vers  
d’autres parties, tandis qu’il croupira dans les pou-  
mons ou ailleurs. L’effetVescence de ce fluide en con-  
séquence de laquelle il tendra à *se* mouVoir aVec impé-  
tuosité en tout siens , contribuera puissamment encore  
à la compression dtl eerVeau. De plus, les musdesdu  
cœur *se* mouVeront plus fréquemment encore , s’ils  
font irrités par quelque caufe. S’il arrÎVe donc que le  
sang Eoit trop acre ou trop chaud , & que les caVÎtésdu  
cœur en soient stimulées, les contractions de ce VÎfcere  
feront plus fréquentes , il y aura de la fréquence dans  
*le pouls s Sc* cette fréquence marquera dans le stang une  
qualité stimulante.

*o*

Après aVoir démontré que c’est par le *pouls* que nous de-  
vons juger,non-feulement de la circulation & de la tem-  
pératuredu sang,mais encoredu mouVementdes esprits  
& de la force des malades, nous pouvons conclurre que  
laconnoissance& l’examen du *pouls* font de la derniere  
importance,tantpour connoître la nature des maladies,  
& annoncer leurs terminaifons , que pour prefcrire les  
remedes qui leur cOnVÎennent. Nous ajouterons donc  
que c’est aVec Eoin & non superficiellement, que le  
*pouls* doit être confulté. Les Medecins de la Chine pa-  
rossent en ceci beaucoup plus attentifs que ceux de  
l’Europe. Ils employeur quelquefois une heure entie-  
re à tâter *lu pouls,* tandis que nos Européens ont à pei-  
ne la patience d’attendre trois pulfations ; ce en quoi  
ils fiont d’autant plus blâmables , que ce n’est quelque-  
fois qu’après dixpulfations de l’artere qu’il s’y mani-  
feste de l’inégalité ou de l’intermission. On confultera  
*lopouls* aux deux poignets , au cou & aux tempes ; car  
il est constant, par expérience, que le *poids* Varie fré-  
quemment au poignet , & fe tâte plus commodément  
à l'un qu’à l’autre : ils ne faudra pas négliger non plus  
*lopouls* des autres parties. Les hypocondriaques l'ont  
quelquefois très-fort au-dessous des côtes dtl côté gau-  
che ; ce qui proVient de ce qu’un fang épais & Vif-  
queux , agité par la chaleur ou par quelqu’autre causi?,  
tend à circuler promptement dans le pancréas & dans  
la rate, où trouVant les Vaisseaux trop étroits, eu égard  
à sa consistance, il donne lieu à la pussation, & à une  
esipece de douleur pongitiVe. Nqus lisions, *in Select.  
Medic.* de Joan. Ant. Vander-Lindcn, qu’alors le sang  
produit au-dedans une eEpece de tumulte , & frappe &  
pique la rate. Plusieurs perfonnes expérimentent dans  
l'état de fanté , lorsqu’elles ont pris trop de chaleur ,  
quelle est la violence des douleurs pongitiVes de la  
rate.

Tulpius fait mention. *Cent. II. Obs.* 28. d’un homme qui  
avoit unepulfation contre nature à la rate.La pussation  
intérieure & violente des vasseaux de la tête dans les  
fievres malignes & continues, marque ordinairement  
l’approche du délire ; car c’est un signe que le fang ac-  
cumulé circule lentement; que bien-tôt il sera en stag-  
nation dans les méninges, & qu’il y produira une in-  
flammation violente.

Hippocrate dit, *Praenot, Coac.* a que si *lopouls* est grand,  
a & que fla force proVÎenne d’tme ébullition excessiVe  
a du fang , enEorte qu’il y ait fieVre , que les veines  
a des tempes battent, que le Vssage soit gonflé, & que  
« les parties précordiales soient embarrassées, il y a tout  
« à craindre que la maladie ne scit longue ; & on peut  
« assurer qu’elle ne *se* terminera point sans une hémOr-  
«rhagie considérable par le nez *, sans* hocquet,sans  
« conVulsion ou sians douleur de sciatique. » Ce qui pro-  
vient, à mon avis , de ce que le siang superflu Cherche  
une issue, soit par le nez. Toit par les Veines hémor-  
rhoïdales ; & plus promptement il s’en fait une issue,  
plutôt le malade est guéri.

Lorfqu’il fe fait une pulfation en quelque partie du corps,  
où l’on n’en remarquoit point auparaVant , il faut en  
conclurre, fans balancer, qu’il y a inflammation &

P U L 804  
difposition à la suppuration , surtout si la pulsation est  
accompagnée de tumeur & de douleur. Le *pouls* dur  
marque presique infailliblement de Pinflammatlon  
dans les parties membraneusies. Car cette dureté, ou  
tension & Vibration excessiVe de l’artere, indique quel-  
que Cl.ofe de sipasiDodique qui naît de la consipiratiOn  
des parties, & qui a pour cause l’inflammation & la'  
douleur. Le *pouls* des pensionnes attaquées de maladies  
de poitrine, ou de palpitation de cœur, estordinaire-  
mcnt fréquent, inégal & languissant : mais il n'est ja-  
jamais aceompagné de Chaleur Contre nature, à moins  
qu’il ne foit Véhément; l'altération qu’on y remarque.  
Vient de l'embarras de la Circulation du fang dans les *ca-  
vités* du cœur,& dans les lobes du poumon. Le *pouls* est  
ordinairement petit,rare & languissant dans la foiblefie  
& dans la disposition aux siynCopes ; s’il est entiere-  
ment imperceptible, le corps *se* couVrira d’une fleur  
froide , les fonctions de l'efprit ne cesseront pas entie-  
rement; Cependant le malade périra infailliblement  
dans l'intervalle de six heures. C’est une obferVatiOn  
que j’ai faite plusieurs fois , & j’ai Vu deux fois un poi-  
fon corrosif produire ces effets. On a remarqué que le  
*pouls,* quoique languissant, étoit plus régulier & moins  
fréquent dans les tems Critiques des fieVres, lorsque la  
nature faifoit fcs efforts pour se débarrasser par les fel-  
les de lamatiere fuperflue & peecante. Ce fymptome  
est falutaire. Si le *pouls* s’amollit & deVÎent ondoyant  
dans le cas dont il s’agit, on peut assurer qu’il fe Va fai-  
re une scieur critique & bienfaisante.

On a remarqué de plus, que les remedes ehangeoient le  
*pouls.* Les purgatifs drastiques qui procurent un tsop  
grand nombre de felles, le rendent ordinairement trop  
prompt. Il prend aussi de la promptitude dans les per-  
stonnes pléthoriques apres la saignée , ce qui prouVe  
que la circulation du sang Ee fait aVec plus de facilité,  
ce fluide ayant alors plus d’efpace pour *se* mouvoir.  
C’est par cette rasson qu’il arrÎVe fouVent que la siai-  
gnée fait cesser la fuppressiûn des regles & des hémor-  
rhoïdes. Sydenham & l'expérienee nous apprennent  
que le *pouls* est plus prompt, le Visage plus rouge & la  
chaleur plus grande après l'usage des calybés. Les si.ido-  
rifiques puissans composés de siabstances volatiles oléa-  
gineufes , augmentent considérablement la pulfatiOT  
des arteres. Au contraire, lesanodyns, lesOpiats, les  
préparations de nitre , les poudres précipitantes , les  
aeides & tout ce qui tend à diminuer le mouVement in-  
testin du sang & à fixer fies fioufres, rendent le *pouls*plus tranquile & moins agité dans les douleurs, dans  
les inflammations & dans les fieVres. Le mélange de  
nitre & de camphre produit aussi les mêmes effets. On  
tire de l'état du *pouls* quelques regles très-utiles & très-  
importantes fiur la conVenanee des remedes, ainsi que  
l’a remarqué le Docteur Willis dans sem Traité *des  
Fievres. Le pouls* trop prompt & trop Véhément, & le  
*pouls* trop foible & trop bas, contre-indique la purga-  
tion & les Vomitifs ; car les sécrétions siont ordinaire-  
ment très-languissantes, lorsique le fang est dans une  
agitation & dans une ébullition violente. Si les forces  
manquent, ce que l'on connoîtra toujours par l’état lan-  
guissant du *pouls,* les émétiques & les purgatifs ne fe-  
roient qu’augmenter le mal; un Medecin prudent ne  
manquera donc pas de le consulter avant que de les Or-  
donner. Ces éVacuations artificielles réuflissent mieux  
lorfque *lopouls* est fort, & le mouvement du fang ré-  
gulier. On prendra les mêmes précautions, c’est-à-di-  
re, que l’on aura égard au *pouls,* avant que dlordenner  
des Eudorifiques & des analeptiques; ces remedes por«  
tent la chaleur & le mouvement dans le fiang ; s’il arri-  
voit donc que *lopouls* fut fort fréquent, il est cûnstant  
que Ces Eubstanccs fpiritueufes feroient plus de mal  
que de bien , parœ qu’elles augmenteroient la raréfac-  
tion des humeurs & leur mouvement intestin; ce qui  
fieroit fuÎVÎ de délire & d’inflammation. Les narcOti-  
ques ou les opiats n’exigent pas moins de prudenee de  
la part du Medecin, ces remedes étant capables dlassole  
blir le mouvement du sang & des esprits, & de dimle

δο; PUL

nuer les forces , en conséquence de leurs propriétés  
particulieres, on fe les interdira toutes les sois que le  
*pouls* fera foible, languissant & petit, & on les regar-  
dera alors comme des poifons. Si le *pouls* est inégal &  
intermittent & qu’on ait recours aux opiats, ils plon-  
geront dans un fommeil éternel. **FREDERIC** Hoff-

**MAN.**

PULVERATIO ou PULVERISATIÔ , *pulvérisa-  
tion.* En Pharmacie, c’est une opération par laquelle  
on réduit une fubstance en poudre. Voyez *Trituratio  
8c Pulvis.*

PULVILLUS ; en Chirurgie *plumasseau, compresse.*

PULVIS , *Poudre,  
i*

L’opération par laquelle on réduit des remedes *ertpoudre*est si simple par elle-même , qu’elle n’exige autre cho-  
fe, sinon que les instrumens dont onsie serVirapour cet  
esset sioient suffisamment Eecs.

Quant à la connoissance des matieres qui peuvent être  
pulVérisées, il y a deüx considérations importantes à  
faire.

La premiere, si ces matieres peuVent être réduites enpou-  
*dre* fans aucune préparation antécédente qui nuisie à  
leurs propriétés médicinales.

La seconde, si elles peuvent consierver long-tems ces pro-  
priétés S0US cette forme.

H fuit éVidemment de la premiere de ces considérations ,  
que les fubstances visqueuEes & huileisses ne peuvent  
être pulVérisées , sans aVoir acquis auparaVant quelque  
friabilité , qui ne peut leur être communiquée que par  
la dessiCcation. S’il arrive donc qu’on ne puisse les faire  
sécher assez pour être pulVérisées, fans faire éVaporer  
leurs parties les plus fubtiles, & fans détruire cette  
qualité qui leur donne du prix en Medecine, ainsi qu’il  
arrÎVerolt à la plupart des femences & des gommes , il  
vaut beaucoup mieux leur donner quelqu’autre forme  
que celle-ci, à moins qu’on ne puisse éVÎter cet incon-  
vénient , en les mêlant en très-petite quantité aVec  
d’autres ingrédiens tres-secs & très-fragiles, aVeclef-  
quels confondues & broyées , elles passeront à tra-  
vers le tamis. Quoiqu’il en fiait, le Medecin doit tou-  
jours obferVer de ne point trop charger une composi-  
tion, de gommes ou de femences , & l’Apothicaire ob-  
ferVera de leur donner par la dessiccation la fragilité  
conVenable. Il jugera que ces gommes ont la consistan-  
ce qui conyient pour ρουνοἐν être pulVérisées, au tou-  
cher ; & qu’elles étoient d’une nature à pouVoir être  
réduites en *poudre,* par l’odeur qu’elles conserveront  
fous cette forme.

La feconde considération indique qu’il ne faut point pul-  
Vérifet les ingrédiens Volatils & capables de s’altérer  
exposés à l'air. Ainsi les aromatiques subtils, la racine  
d’arum & autres choies femblables, perdroient de leur  
qualité par la pulVériiation ; c’est pourquoi on les mê-  
le en même tems aVec d’autres fubstances qui prévien-  
nent l’évaporation de leurs particules. On ne réduit  
point les sels Eous cette forme , parce qu’ils fe difiou-  
droient à l’air : Clest pourquoi le fel d’absinthe ne con-  
Vient point dans le *pulvis radicum ari compositus.* 11 est  
vrai qu’on évitera en grande partie ces inconvéniens en  
tenant ces compositions dans des vaisseaux bien fer-  
més : mais la nécessité où l’on fe trouvera de les ouvrir  
fréquemment, expofera à du déchet, & empêchera de  
les conferves bonnes pendant quelque tems.

C’est d’après ce petit nombre d’observations que nous  
pourrons porter un jugement sain, des prescriptions  
tant officinales qu’extemporanées; pour cet effet nous

PUL 806

commencerons par ranger les premieres fous certaines  
classes, felon le but qu’il paroît que leurs inventeurs  
s’étoient proposé ; d’ailleurs c’est la méthode que nous  
avons Euivie par rapport à quelques autres formes.

Les *species diarnbrae , pulvis diacinnamorni, species dian-  
thus, & pulvis laetificans Galeni,* font, à en juger par la  
plupart de leur ingrédiens, qui font prefque tous des  
épices chaudes & des simples, dont la nature est la mê-  
me , des céphaliques & des cordiaux. Quant au *pulvis  
didcirniamorrel ,* le cassia est fort inférieur en odeur à la  
canelle & rend gluante la composition lorsqu’elle est  
humide ; d’ailleurs la racine d’enula campana étant ex-  
tremement détersive, ne va point au but de ce médica-  
ment. Le sifcre donne un volume trop considérable  
pour une dofe , lorsqu’il est en *poudre* : c’est pourquoi  
je le bannirois. La réglisse ne convient point dans lè  
*species dianthus,* par la même rasson que la racine d’e-  
nula campana devroit être bannie du *pulvis diacinna-  
momi.* Et dans *lcpulvis laetificans Galeni,* on peut accu-  
fer la rapure d’ÎVoire, l’épithym, l’os de cœur de cerf  
& les perles, de ne contribuer en rien à l’efficacité gé-  
nérale du remededont on a voulu faire un cordial. Le  
plomb, l'argent & l’or parent beaucoup une prépara-  
tion : mais il ne faut que les broyer grossierement, si  
l’on veut que ces fubstances pâroissent davantage dans  
*\e pulvis laetificans G aleni.* Il faut fe méfier du camphre;  
fion odeur n’est pas toujours fort agréable ; il est vrai  
qu’on a beau tenir bien fermés les vaisseaux, elle s’af-  
foiblit par l'évaporation.

Il y a d’autres remedes d’une nature fort approchante des  
préCédens,mais qui tiennent des simples qui y entrent,un  
peu d’astringence ; tels font *Varomaticum rosatum*, le  
*pulvis granorum kermes compositus, & ie pulvis cardia-  
cus magistralis* ; on ne peut reprocher a ces compose-  
rions de contenirdes ingrédiens inutiles, à moins qu’on  
ne regarde comme telle béfoard qui entre dans la der-  
niere. Il faut avouer qu’il ne produit point des effets  
proportionnés à fon prix ; il n’en est pas de même des  
fandaux & du bois d’aloès ; aussi y a-t’il long-tems que  
la coutume a prévalu de les faire entrer dans les com-  
positions précédentes.

La composition intitulée *pulvis diacalamenthessimplex ,*pour la distinguer d’une autre beaucoup plus chargée  
qu’on trouVe dans les anciennes Pharmacopées, & les  
*species diatrion & piperaeon,* font proprement des car-  
minatifs. Le premier de ces médicamens peut slordon-  
ner avec quelque Euccès dans les affections hystériques.  
*Le pulvis degutteta* est une composition faite d’ingré-  
diens qu’on regardoit comme très-efficaces dans quel-  
ques maladies des nerfs; ces ingrédiens Eont le gui dé  
chêne , la corne du pié d’élan, & le crane humain ; ce  
à quoi l'on ajoute aujourd’hui un grand nombre d’au-  
tres ingrédiens dont les propriétés ne font point équi-  
voques, comme les racines de valériane , de cOntrayer-  
va & de serpentaire. Quant à la corne de cerf calcinée s  
le corail, l'hyacinthe & les béfoards, par lefquels on  
a prétendu la réformer & en faire une composition uni-  
forme ; il est fort incertain qu’on ait réussi. En tous cas  
si ces derniers ingrédiens contribuent en quelque fa-  
çon au but principal du médicament , & releVent la  
vertu de quelques-unes des fubstances qu’on y sait en-  
trer, il faut convenir que cet avantage est bien petit;  
eu égard au désavantage qui en résulte, qui est d’empê-  
cher qu’on n’y fasse entrer en quantité convenable des  
ingrédiens plus énergiques. H est décidé par une longue  
expérience que le mufc est nuisible dans plusieurs af-  
fections des nerfs. Quant à celles dans lesquelles on lé  
jugera convenable, il fera sacile de l'ordonner dans les  
prescriptions extemporanées. La feuille d’or est, ainsi  
que nous l'avons remarqué ci-dessus, un ornement qui  
ne nuit en aucune maniere. Le *pulvis cephalicus* n’est  
autre chofe qu’une espece de tabac.

Les alexipharmaques compofent la feconde classe des  
j *poudres* altérantes, à la tête desquels nous pouyons pla-  
E e e i j

*8oy* P U L

cer à juste titre la *poudre* composée de pattes d’écre- i  
visses. La pierre de contrayerVa dont on fait actuelle- |  
ment beauCcup plus d'ufage que de la poudre précé- |  
dente, & dont la racine de ContrayètVa est la bafe, mé-  
rite d être rangée après, sinon de précéder la *poudre* de  
pattes d’écrevsses. La racine de contrayerVa manifeste  
par fon odeur & par fon goût, la propriété d’un alexi-  
pharmaque qui consiste principalement dans une acreté  
Volatile.

Lepusu.’s *radicum ari compositus* est la feule composition  
sious cette forme qui foit proprement antisscorbutique:  
mais Ees principaux ingrédiens ainsi réduits, ne gar-  
dent pas long-tems leur efficacité, ainsi que nous l’a-  
VOns obEervé ci-dessus, & mis en bols ou en électuaires  
ou mêlés aVec des yeux d’écreVsses & du siel d’absinthe, '  
ils la font fermenter promptement & aigrir.

fl y a fous cette forme quelques émolliens & quelques  
diurétiques; tels font le *species diatragacanthae frigi-  
dae , pulvis Haly, pulvissaxifragiae compositus , pul-  
vis dialthaeae s* mais les principaux ingrédiens de ces  
compositions, surtout des trois premieres , étant les *se-  
mences* froides, celles de paVot & autres femblables,ils  
fe mettent difficilement *en poudre,* & deVÎennent bien-  
tôt rances , lorsqu’ils font pulvérisés. Il est Vrai que  
l'empois & le l'ucre préVÎennent en quelque façon le  
premier de ces inconVéniens, en aidant les l'emences  
huiieufesà passer à traVers le tamis; il femble même  
qulon ne les ait fait entrer dans ces médicamens que  
par cette raifon : mais iis ne fuffifent pas pour remé-

' dier au fecond. D’ailleurs il n’y en a aucun qu’on ne  
puisse donner beaucoup plus commodément en émul-  
sions & aVec beaucoup plus de fuccès. Le *pulvis dial-  
thaeae* est à la Vérité moins chargé de Eemences oléagi-  
neisses, & est plus gluant, à caisse de la grande quanti-  
té de gomme qui y entre : mais on l’ordonne rarement.

Tous les autres médicamens de cette classe Eont catharti-  
ques , excepté le *pulvis antilysseus.* Les compositions  
grandes & petites de séné, contiennent une si grande  
quantité de siemences & d’épices, en qualité de correc-  
tifs , que tous ces ingrédiens réunis forment un Volume  
trop considérable pour une dofe fous quelque forme que  
ce sioit, & c’est apparemment pour cette raision qu’on en  
fait si rarement ufage.

Le *pulvis diasenae* porte assez de diagred , pour n’aVoir  
point cet inconvénient. On trouVe dans quelques-unes  
des anciennes Pharmacopées un *pulvis arthrielcusTur-  
neri* , dont le *pulvis diaturpethi compositus* paroît être  
un excellent abrégé, dans lequel on a conferVé les in-  
grédiens essentiels & d’où l’on a rejetté ceux dont ils  
étoient, pour ainsi dire , étouffés. Le *pulvis Cornaelelni  
le pulvis Corni tisse Warvicensis,* siont exactement la  
même composition; elles ne different que par le rap-  
port des ingrédiens , encore ce rapport est-il à peu près  
le même. Elles operent l’une & l'autre assez VÎVement ;  
c’est pourquoi on les ordonne en petite quantité , mais  
fréquemment aux enfans.

Ce que nous ayons dit des préparations offieinales *On pou-  
dre,* a lieu pareillement par rapport aux prescriptions  
extemporanées, clest-à dire, qu’il ne faut dans aucun  
cas faire pulvériEer des fubstances auxquelles cette  
préparation nuiroit , en les Volatilifant, ou qui ne  
pourraient être pulaérisÎes , fans aVoir fubi quelque  
procédé, qui affoibliroit leurs propriétés médicinales.  
On fe gardera bien furtout de faire entrer dans les  
prefcriptions qui auront cette forme, les fels Volatils,  
comme celui de corne de cerf, le fel ammoniac & au-  
tres. Quant au fel d’ambre il a quelque chofe de si fixe  
qu’il peut demeurer un tems considérable en *poudre*sans aucune altération sensible. Il faut encore aVoir  
quelque égard dans la pratique au Véhicule aVec lequel  
certaines chofes peuVent être humectées convenable-  
ment , & qui ne conVÎendroit point à d’autres. Ainsi l'é-  
thiops, & tout ce qui contient du foufre, doit être pris  
dans du sirop ou aVec quelques pulpes , après aVoir été  
pulvérisé; si l'on fe ferVoit pour Véhicule de quelque  
Ingrédient plus clair , on auroit un médicament fort

P U L 808

défagréableà prendre ; il est même à propos de dégui-  
fer la couleur noire de certaines compositions, avec des  
électuaires,ou quelqu’autrefubstance semblable. Toute  
*poudre* qui contient de l'antimoine cru, tous les mer-  
curiels.tout ce qui est pefant ne peut être donné dans des  
Véhicules clairs , parce que la précipitation s’en fera  
promptement, & comme la quantité en est fort petite,  
elle lé déchargera facilement aufond duVéhicule.Nous  
aVons fuffifamment sait mention du peu de conVenan-  
ce qu’il y a entre cette forme & tous les fels préparés  
par incinération , ainsi que toutes les fubstances capa-  
bles de se dissoudre ou de s’altérer dans Pair. Les *pou-  
dres* qui ont aVec elles beaucoup de substance résineu-  
*se*, comme la sitammonée, la résine de jalap & autres  
chosies semblables, doÎVent être ordonnées dans des Vé-  
hicules qui aient quelque consistance, & dans lesquels  
on aura foin de les bien délayer, parce qu’elles siont fil-  
jettes à se mettre en grumeaux, qu’on a peine ensilite  
à dissoudre.

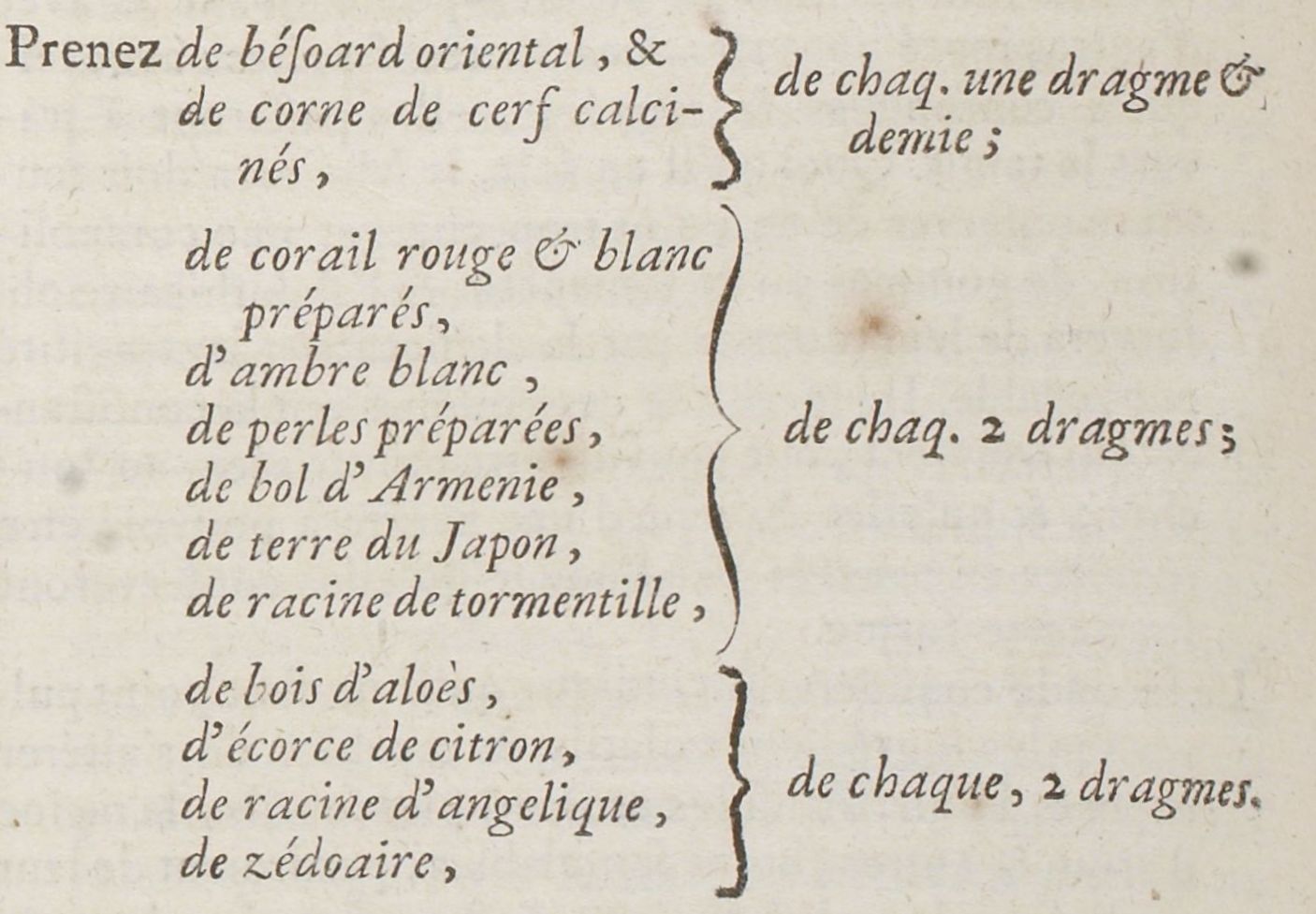
La doEe de la plupart de ces *poudres* doit rarement *excé-  
der* la demi - dragme , à c au fie de la peine qulon a  
à les prendre. Plutôt que de réunir un grand nombre de  
choEes sous une forme qui ne leur permettait point  
de produire un effet fuffifant, j’aimerois mieux recou-  
rir à une autre forme , fous laquelle les mêmes ingré-  
diens pourroient être réduits..

J’avoue toutefois que les poudres ont un aVantage dans  
la pratique qui mérite qulon y fasse attention : c’est  
qulon détermine plus aifément des malades qui ont  
une grande aversion pour les remedes à en prendre fous  
cette forme, qu’en bols ou en boisson ; parce qu’elle  
leur ôte ce qu’ils auroient de rebutant en apparence.  
Cependant je crois que dans les maladies aiguës, où  
l’estomac est desséché par la chaleur ; il vaudroit mieux  
ordonner fous une forme liquide & en infusion , laplu-  
part des ingrédiens qui entrent dans les médicamens  
en poudre , furtout dans les alexipharmaques chauds ;  
tels sirnt le contrayerVa & la serpentaire. Q υ ι ν C γ,  
*Praelect, P h arm.*

**PULVIs ANTILYSSUS.** Voyez *Anellysseus.*

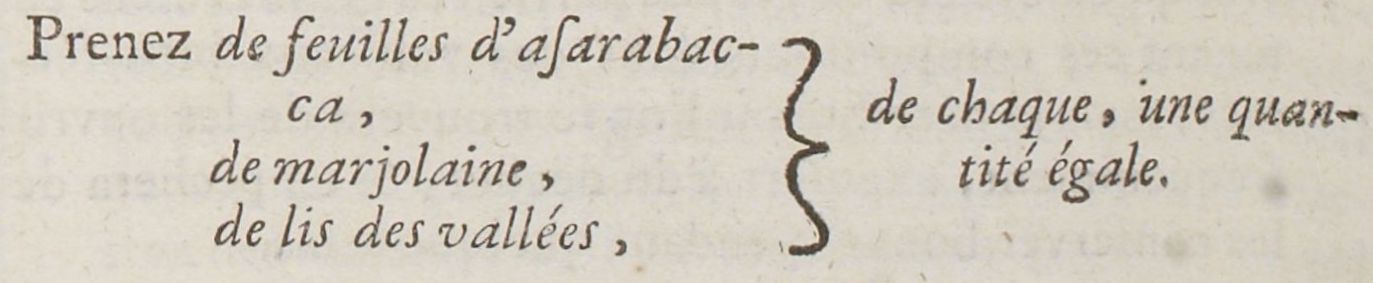
**PULVIS RADICUM ARI COMPOSITUS.** Voyez *Arum.*

**PULVIS CARDIACUS MAGISTR ALIS ,** *Poudre cordiale magisc  
trale.*



Faites du tout une poudre.

**PULVIS** ε' **CHELIS CANCRORUM COMPOSITUS.** *Yoy. Cancer,***PULVIs CEPHALICUS ,** *Poudre céphalique.*



Faites-en une poudre.

**PULVIs CORNACHINI,** *Poudre cornachine.*

Prenez *de diagredsulphureux, dix dragmes ;*

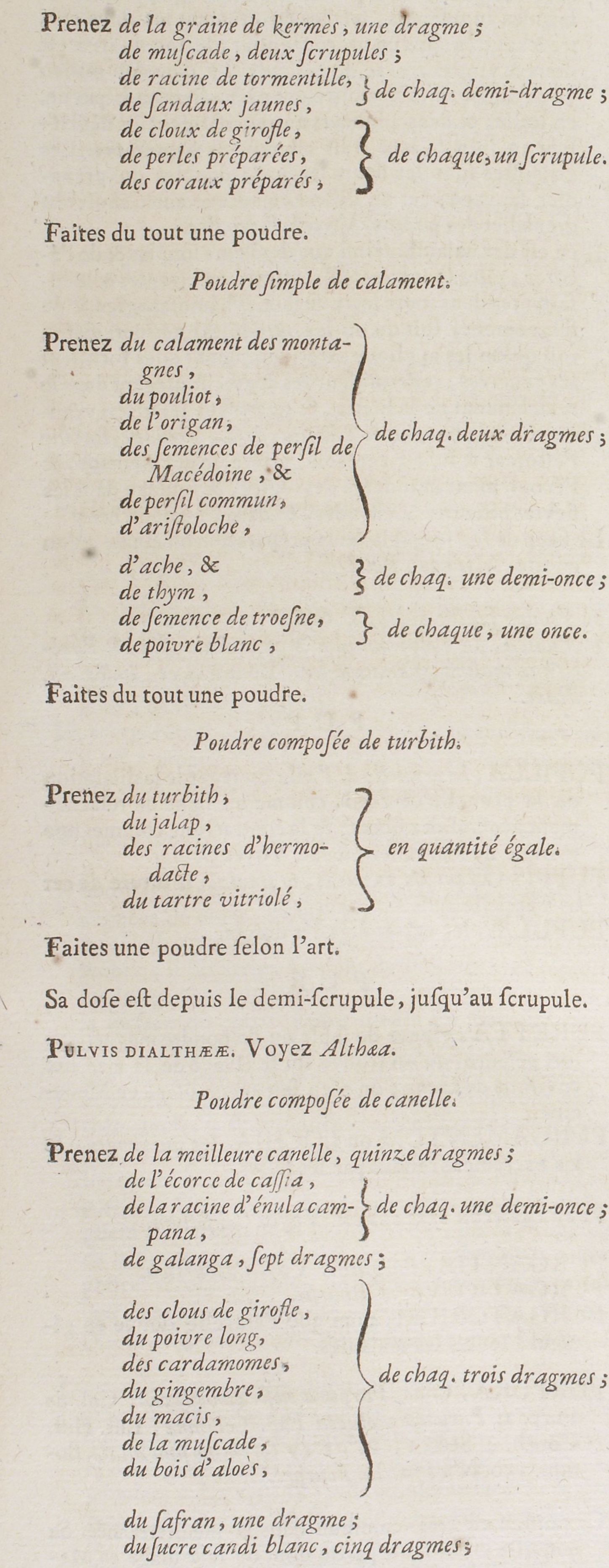
8o9 P U L

*d’antimoine diaphorétique , six dragmes ;  
de crème de tartre, deux onces et demie.*

Réduifez-les en poudre.

Nous lisions dans Schroder que FAuteur de cette *poudre*en faisait un si grand cas, qu’il en a fait la matiere d’un  
, Traité, dans lequel il la recommande , presque toutes  
les fois qu’il faut purger. Sa dosie est depuis huit grains  
jusqu’à une dragme.

*Poudre cornpofée de graines de kermès.*

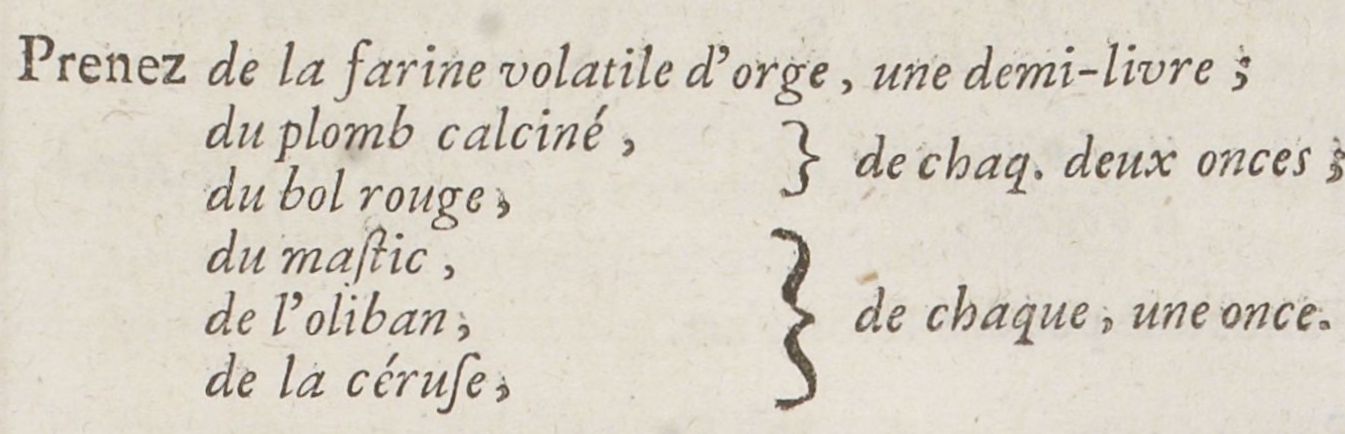


Faites du tout une poudre.

PllLVIs **DIasENÆ.** Voyez *Senna.*

P U L 810

*Poudre pour les érésipeles, de* **MYNSïCHT.**



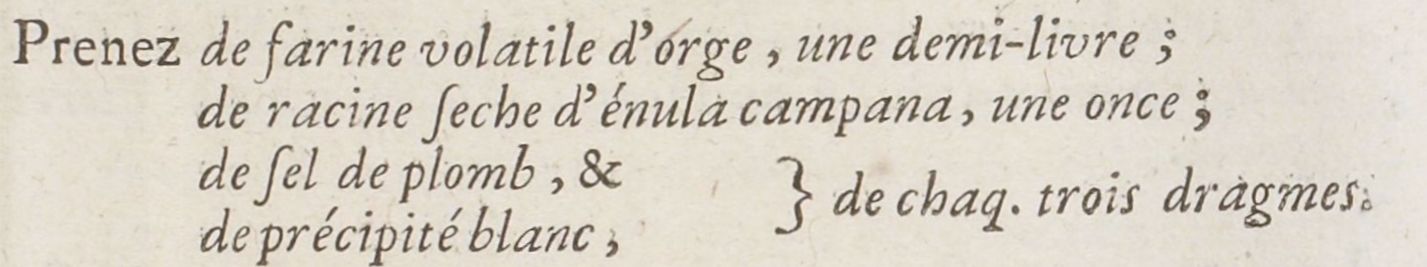
Mêlez & réduisiez en une poudre très-fine.

Puluérifez enfemble le bol & la cértsse.

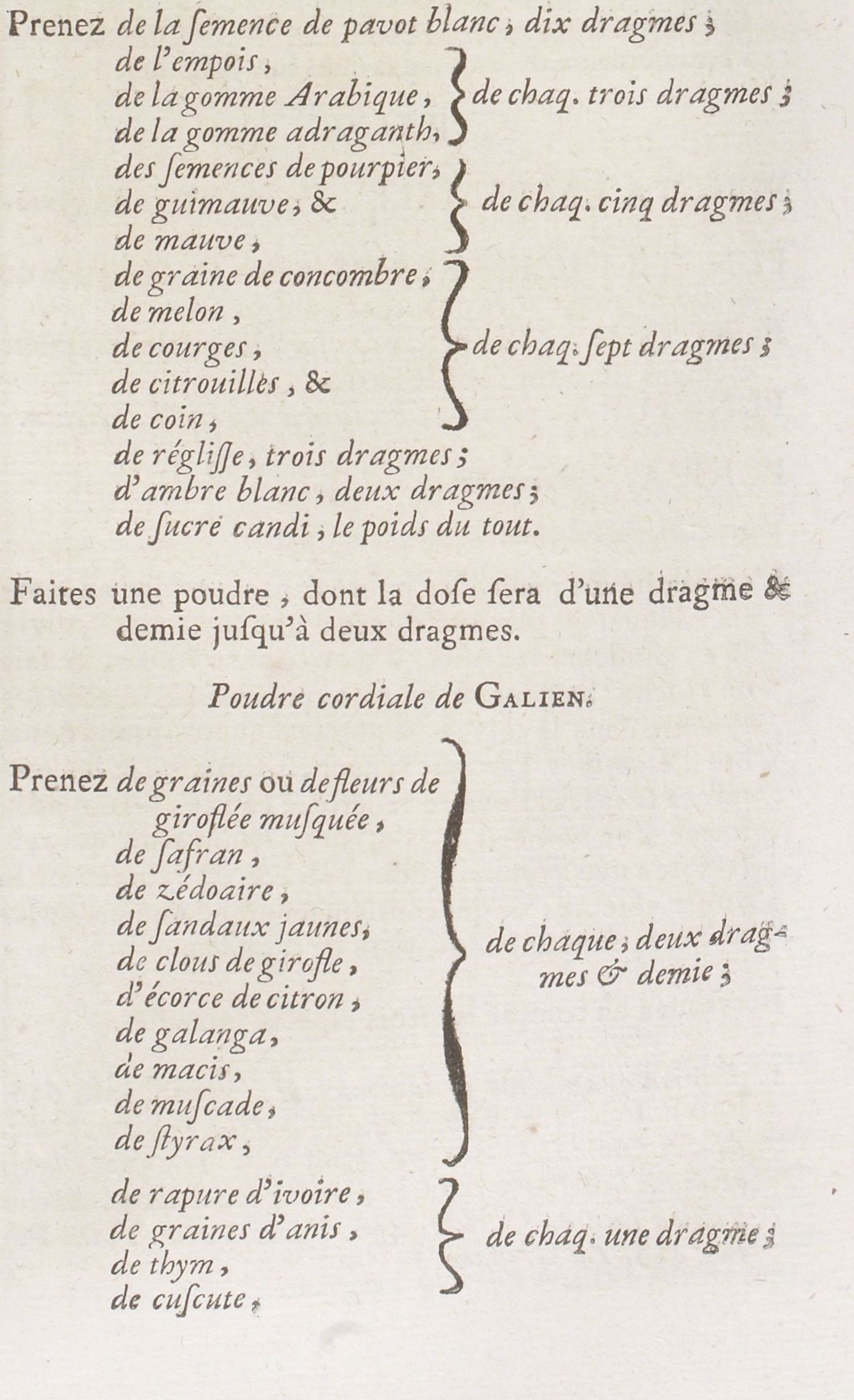
PulVérisez séparément lloliban dans un mortier graissé  
de quelques gouttes d’huile, & le mastic humec-  
té de quelques gouttes d’eau.

Mêlez ces ingrédiens lorsqu’ils auront été bien pilés avec  
le plomb calciné , & la farine. Vous aurez une  
poudre que Vous garderez pour l’usage.

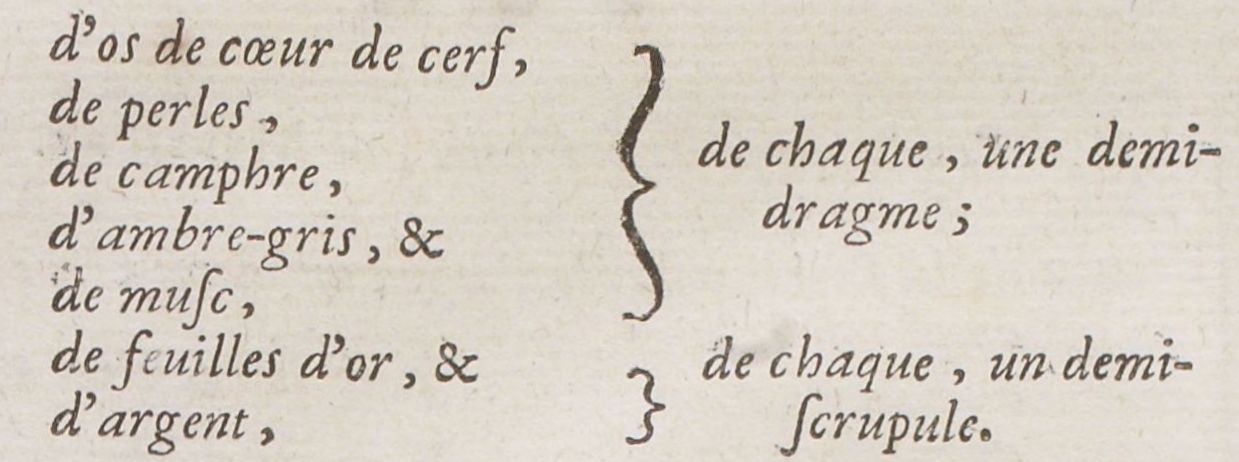
Cette *poudre* est bonne pour les dartres : on en met une  
petite quantité fur la partie affectée, qu’on couVre d’un  
papier bleu , après aVoir faigné & purgé le malade.  
Elle produira de bons effets dans les dartres simples &  
bénignes : mais il Vaudra mieux recourir à la compo-  
sition filmante, si elles font opiniâtres & rebelles.



Mêlez le tout. **Εεμεευ,** *Pharmacop.***PULVïs** AD GUTTETAM. Voy. *Gutteta,  
Poudre de* **HaLY.**



8n P U N



Faites une poudre felon Part.

**PULVIs MARCHIONIS.** Voyez *Marchionis pulvis.*

*Poudre du Comte de* **WaRVICH.**

Prenez *de la scarnmonée préparée avec de la vapeur du  
soufre , deux onces ;*

*d’dntimo’ne diaphorétique rune once ;  
de crystaux de tartre s une demi-once.*

Faites-en une poudre.

Elle purge Violemment, on l'ordonne fréquemment aux I  
enfans pour les Vers , dans la dofe de cinq grains , juf-  
qu’à quinze , & aux adultes dans la dofe de quinze  
grains jufqu’à la demi-dragme.

P U M

PUMEX, Offic. Schrod. *355.* Matth. 1371. Kent. 37.  
Boet. 400. Germ. de Lap. 3 L de Laet. 1 30. Worrn 47.  
Charlr. Foss.2I. *Scyrus lapis,* Aldrov. Mui. Metal 696.  
*Lapis pumex dictus,* Cap.Hort. Cath.Supl. 2.53. *Pierre  
ponce, ;*

La *pierre ponce* est une fubstance poreufe & fpongieufe,  
pleine de petites cavités & de trous : on la trouVe en  
Allemagne d’où on nous l’apporte. Elle est rafraîchif-  
fante, dessiccatiVe & atténuante, elle déterge douce-  
ment les ulceres, & applanit les cicatrices. **SCHRODER.**

On trouVe dans le Mont-VesuVe , le Mont Ethna , & les  
autres montagnes qui jettent du feu une grande quan-  
tité de *pierres ponces, avec* du foufre. Wormius a sait  
l’énumération de fes usages dans ion *Mufaeum.*

P U N

PUNCTA LACRYMALÏA. Voyez *Fistula lacryma-  
lis 8e Oculus.*

PUNCTICULARIS FEBRIS, fleVre *avec* éruption ou  
fieVre accompagnée de taches pourpreufes.

PUNCTUM SALIENS, posai *saillant*, ou les premiers  
élémens du cœur dans le fœtus.

PUNCTURA , *piquure ; Punctura aurea.* V. *Hernia,*

PUNICA, *le grenadier.*

Voici fes caracteres.

L’extrémité du pédicule s’infere dans un ovaire au som-  
met duquel est placé un calyce d’une feule piece, divi-  
*sé* en plusieurs endroits, d’un très-beau rouge, & fait  
en cloche. Sa fleur est en rcfe , polypétale, placée fur  
lloVaire dans le calyee , & garnie d’un très-grand nom-  
bre d’étamines. Lorfque fa fleur est tombée, & les éta-  
mines sonnées , lloVaire resserre le calyce , lui donne la  
forme d’un nombril, & dégénere en un fruit qui ref-  
fembleàune pomme , dont l'écorce est raboteuse, la  
pulpe Vineuse, & qui contient un grand nombre de fe-  
menees , dans une multitude de capsules.

BoerhaaVé en compte les trois especes fuÎVantes.

1. *Punica quaernalum granaturnfert,* Tourn. Inst, *osuel*Boerh. Ind. A. 2. 250. *Granata , mala Punica ,* Offic.  
*Malus Pumica,* J. B- Iss6. Raii Hist. 2. *1462.Malus  
granata sive Punica ,* Ger 1262. Emac. 1450. *Malus  
Punica sativae* C. B. P. 438. Park.Theat. 1510. Pa-  
rad. 428. *La Grenade.*

P U N Sï2

L’arbre qui porte *\a grenade* ne s’éleVe.pas à une grande  
hauteur, même dans fon pays natal : fes branches lent  
armées d’épines en quelques endroits; Ees rejetions les  
plus jeunes font d’un brun rougeâtre; leur partie liqé-  
rieure est garnie de feuilles longues & étroites, de  
deuxpcuces de long , & d’un pouce & demi de laqe;  
entre ces feuilles naillent des fleurs d’une belle <ου-  
leur dléCarlate , à cinq feuilles, placées dans un caiyce  
brun & épals, qui s’élargissant à tems, forme l'écorce  
ou l’enVeloppe du fruit, Couronné à *sa* partie fupérieu-  
re, de la forme & de la grosseur d’une orange, mais  
dont l’écorce est plus brune & plus dure , cuntenant  
dans fon intérieur un grand nombre de । epins 011 dla-  
mandes anguleufts , serrées étroitement les unes ccn-  
tre les autres dans un ordre régulier ; le fuc du fruit est  
doux & Vineux, ou acid- & acre ; il a dans fon mflieu  
un petit noyau. On trouve des grenadiers en Espagne,  
en Italie, & dans plusieurs autres contrées ; ils fleuris-  
sent en Juin & leur fruit est mûr en Septembre. Les  
Balaustes font les fleurs larges & doubles du grena-  
dier sauvage, qui ne differe en aucune autre choie du  
grenadler des jardins. Voyez *Balaustia.*

H en est des balaustes ainsi que des fleurs simples & de l’é-  
corce , elles font très-dessiccatiVes, resserrantes & bien-  
lallantes dans toute forte de flux, d’hémorrhagies & de  
Eaignement, sinit qu’on les emploie intérieurement,  
Eoit qu’on les applique extérieurement : elles fortifient  
les gencives, raffermissent les dents , soulagent dans le  
relâchement de la luette, & guérissent les ulceres can-  
céreux à la bouche & à la gorge. La *grenade* fortifie  
l’estomac & lui est agréable, arrête le déVoiement, &  
l’écoulement immodéré des regles, & soulage dans les  
fieVres bilieufes & chaudes, & dans les gonorrhées.

Le sirop de fon fuc est la feule préparation officinale qu’on  
en tire. MILLER, *Bot. Offe*

2. *P unicafructu dulci*, T. 636.

**3** *Punica, flore pleno majore.* **Voyez** *Balaustia -, & Puni-  
ca quae malum granatum fert.* **BOERHAAVE ,** *Index alt.  
Plani.*

P U P

PUPILLA , *la prunelle de l’œil s* on regarde la dilatation  
' de la prunelle de l’éeil, comme un signe de relâche-  
ment général des fibres; & la contraction comme une  
marque de leur resserrement. Voyez *Oculus.*

PUPPIS OS ou os FRONTIS, *os frontal* ; la suture decet  
os s’appelle aussi *Sutura puppis.*

PUPULÆ, les extrémités des doigts.

PUR

PURETTA, espece de Eable ou de poudre magnétique  
fortpésante, qu’on trouVe sur le rivage de la mer aux  
enVirons de Gene ; on n’en fait aucun ufage en Mede-  
cine.

PURGAMENTUM ou LOCHIA , les *vuidanges, &*les excrémens rendus par les felles.

**PURGAMENTUM STELLARUM.** Voyez *Caelifolium.*

PURGANTIA, *Purgatifs.* Voy. *Cathartica.*PURGATIO. Voy. *Catharsis.*

PURGATORIUM, nom que Paracelfe donne en gé-  
néralà toutes les maladies.

PURPURA, Offic. *Purpura nostras violacea*, Col. de  
Purp. 1. *Purpura violacea Fab. Columnae* , List. Hist.  
Conclu 4. Sect. 15. N°. 1. *ex Terentino sinit allatae.BQ-*non. 150.Ν0. 172. *Le Pourpre.*

Ce poisson est très-commun dans la méditerrannée. Sa  
coquille est la l.eule partie dont on fasse usage en Me-  
decine : elle est sorte , sillonnée, cannelée, raboteuse,  
& parsemée de tubercules courts. On fe ferVoit jadis  
de la bave du *pourpre* pour la teinture. Sa coquille est

8ι; PUR

alcaline, & a les propriétés des autres remedes testa-  
cés.

Les descriptions que lesAnciens nous ont laissées du *pour-  
pre ,* scmt si courtes & si obscures , qu’elles ont donné  
lieu aux Modernes d’agiter entre eux quelle espece de  
poisson ils aVoient ainsi nommé , d’autant plus qu’ils  
font mention de plusieurs coquillages , dont la baVe  
s’employoit à la teinture. Mais Fabricius Columna  
les a mis d’aceord , par la décotlVerte qu’il a faite du  
Vrai *pourpre.* On ne trouVe presque jamais le Vrai  
*pourpre* chez nos Droguistes : cependant Martin Lister  
obsierye , que fon fuc a été tranfmis jusqu’à nous;  
mais que ce fuc étoit une espece d’arcane , dont on  
saifoit un grand mystère , & qui n’a point été di-  
vulgué , ayant que le Docteur Guillaume Cole en  
eût fait part à la Soeiété Royale de Londres. Voyez  
fon Mémoire dans les *Transactions Philosophiques ,*N°. 178. Le Docteur Robert South wel, Président de  
cette Société, dit il y a plusieurs années au Docteur  
Lister, que tandis que *sa mere* vivoit en Irlande, elle  
s’y étoit acquis de la réputation, par le secret qu’elle  
avoit de teindre les mouchoirs aVec le suc d’un cer-  
tain poisson, d’une couleur que l’eau n’emportoit point.  
L’art de teindre *en pourpre* étoit non-seulement connu  
en Angleterre, mais même fort estimé, dès le tems de  
Bede ; car, dit cet Auteur, *in Hist. Ecc. Gent. Angl.  
Lib.I. c.* 1. il y a un grand nombre de coquillages dont  
on si? Eert pour teindre, & dont on tire une couleur pur-  
purine si forte & si belle, qu’au lieu de fe ternir à l’air ,  
ou à la pluie, elle prend de l'éclat à mefure qu’elle  
vieillit. DaLE.

PURPURA, *le Pourpre s* maladie.

Le *pourpre* est une maladie prefque générale actuelle-  
ment : mais dont la nature est partlculiere ; i 1 participe  
du fcorbut, & est aceompagné d’éruptions, ou de ta-  
ches à la furface du corps ; tantôt aVec une fieVre assez  
aiguë & maligne, tantôt fans ce fymptome.bénigne, &  
peu dangereufe , quoiqu’elle trouble pendant long-  
tems l’œconomie animale.

Le *pourpre* étant une efpece de maladie exanthémateufe,  
il est à propos d’examiner comment on le distinguera  
des autres maladies de la même classe.

Voici les caracteres particuliers & essentiels du *pourpre.*

D’abord les pustules qui paroissent à la peau font accom-  
pagnées de rides, d’aspérités, & de sécheresse; d’ail-  
leurs , il n’y a point de matiere exanthémateuse plus  
mobile; il lui arrice fouVent de fe jetter aVec rapidité  
sur les parties intérieures, & de reparoître enfuite à  
la furface du corps. Entre toutes les maladies de ce  
genre, il n’y en a point où les alternatiVes de froid &  
de chaud foient plus fréquentes; il y a demangeaifon &  
douleur pongitÎVe. Toutes les autres éruptions exan-  
thémateufes se font indistinctement fur toutes les par-  
ties du corps, au lieu que le *pourpre* attaque particu-  
lierement le cou, la pOitrine, les bras, & rarement les  
parties inférieures. C’est à ces marques qu’on le distin-  
guera facilement de la petite Vérole, de la rougeole,  
de la fieVre pétéchiale, des taches scorbutiques, de la  
petite Vérole Volante , de la fieVre accompagnée de  
boutons ressemblans à des piquures d’orties , de l’her-  
pe, de la gratelle, des phlyctenes, & des dartres.

Les taches pourpreufes different beaucoup entre elles,  
quant à l’étendue, à la figure & à la couleur , elles  
font tantôt rouges & tantôt blanches; ainsi le *pourpre*fe distingue en deux especes, en rouge & en blanc. La  
premiere a des Vésicules plus ou moins larges, & con-  
tenant une liqueur : la feconde n’a point de Vésicules ,  
mais feulement de petits nœuds situés profondément  
dans la peau, ressemblans à des grains de millet, rudes  
au toucher , & remplis d’une humeur épaisse, & pour  
ainsi dire purulente. C’est pourquoi on appelle cette  
maladie, éruption pourpreufe, blanche & miliaire.

PUR S 1.1

D’ailleurs on a remarqué que la malignité du *pourpre*étoit plus ou moins grande. Les éruptions pourpreufes  
malignes,font plus aiguës que les autres, & fiant ae-  
compagnées d’une fieVre continue , & de Eymptomes  
très-pernicieux. Le *pourpre* bénin, dure long-tems fans  
fieVre, a des iymptomes moins dangereux, & est ac-  
compagné & précédé principalement des signes scii-  
vans.

Il s’annonce par un léger frisson auquel fuccede une sur-  
te chaleur, avec langueur & perte de forces, d’où les  
personnes d’un tempérament foible passent au delire.  
Les parties précOrdiales font ferrées , & la poitrine est  
oppressée. Le malade pousse de profonds foupirs: il est  
tourmenté d’anxiété, d’inquiétude & d’infomnlés; fon  
fommeil est pénible & troublé; il stent de la chaleur &  
une douleur pongitive au dos ; il est alternativement  
incommodé de chaud & de froid ; ces vicissitudes af-  
fectent particulierement la paume des mains. Si le  
*pourpre* attaque une femme en couche, fes Vuidanges  
feront supprimées; fon lait Eera repompé, & cessera de  
s’éeouler par ses mamelles. Ces Eymptomes seront Eui-  
vis d’aspérités & de rides à la peau ; toute la surface  
du corps fera coÜVerte de petites éminencos, telles que  
celles qu’on apperçoit aux oies; il y aura une multitu-  
de innombrable de taches rouges ou blanches, ou mê-  
lées, de la figure & de la petitesse des grains de mil-  
let; elles paroîtront d’abord au cou, enfuite à la poi-  
trine & au dos, & enfin aux bras & aux mains. Lorfi-  
que cette éruption *se* fiera faite fur la surface du corps ,  
les fymptomes qui étoient auparaVant Violens, mais  
furtout l’anxiété des parties précordiales, la cardial-  
gie accompagnée de fyncope , l’inquiétude, l’oppref-  
siOn de poitrine & la difficulté de reEpirer, diminue-  
ront considérablement. Le *pouls* qui étoit auparaVant  
dur & prompt, deVÎendra mou, libre & lent; Pesiprit  
fortira de sim abattement; la sécheresse de la peau *ces-  
sera* ; la constipation qui étoit si grande qu’elle ne per-  
mettoit pas aux Vents de Eortir, diminuera; le Ventre  
*se* dégagera, & le malade rendra librement, non-feu-  
lement des flatulences, mais encore les excrémens grose  
fiers.

Les fymptomes perdront beaucoup de leur force dans  
*le pourpre,* rouge, blanc, ou mêlé ; s’ils persistent après  
l’éruption. Les Vésicules qui font pleines d’une fanie  
fétide s’augmenteront peu-à-peu; elles ne changeront  
point de lieu, ni ne difparoîtront; les urines ne feront  
plus chargées , les Eueurs qui fiant ordinairement très-  
fétides dans cette maladie fortiront en abondance ; les  
Vuidanges reprendront leur cours, le lait fe portera dans  
les mamelles; le Ventre fe lâchera ; ou un dystere ou  
un suppositoire suffira pour le lâcher, & pour procures  
au malade lléVacuation des flatulences & des feces ; en  
fept jours & daVantage , les pustules difparoîtront; el-  
les catsseront, en disparoissant, une demangeasson Vio-  
lente aux extrémités ,& le malade guérira peu-à-peu.  
Toutes ces Vicissitudes indiqueront qu’il y a des for-  
ces; que les parties solides ont de la Vigueur ; & que la  
constitution du sang & de la lymphe n’est pas entie-  
rement dépraVée ; & que c’est: en conséquence de cet  
état du corps que la matiere accidentelle & peccante,  
est séparée uniformément & continuellement des fucs  
vitaux, & portée du centre à la circonférence.

Mais il n’en est pas ainsi lorsque le *pourpre* est malin ; le  
pouls est d’une promptitude contre nature; malgré l’é-  
ruption suffifante, le sommeil ne reVient paint, l'in-  
quiétude persiste, la respiration ne *se* dégage pas; il *se*fait par les fueurs un écoulement trop abondant de sé-  
rosités. Si cet écoulement furVient au commencement  
de la maladie, il est accompagné d’une grande perte  
de forces , & pour ainsi dire d’une réfolution pa-  
ralytique de la peau. La malignité du *pourpre* fe ma-  
nifestera encore par la pâleur, la limpidité & l’abon-  
dance des urines, ou par les enVÎes frequentes d’uri-  
ner; ou par le changement fubit de couleur dans les  
urines, qui de chargées qu’elles étoient auparavant,

8ι; PUR

deviendront pâles, limpides & claires, en conséquence  
de la constriction spasinodique des reins & des con-  
duits urinaires.

Un accident assez fréquent dans le *pourpre,* & qui est  
d’un fâcheux augure, c’est que les fymptomes conti-  
nuant avec la même VÎolenCe, les pustules paroissent  
quelquefois & difparoissent ; ce qui démontre que les  
forces de la nature font diminuées, que le malade s’af-  
foiblit, & que le ton de la peau , cet émonctoire po-  
reux, tendineux & nerveux, par lequel toute la masse  
du sang & des humeurs *se* dépure, est détruit ; enEorte  
que sa partie la plus extérieure, nerveuEe & Eensible,  
est tantôt en contraction spasinodique, & tantôt relâ-  
chée. Mais un iymptome plus fâcheux encore, c’est la  
rentrée de la matiere peccante, qui fe logeant profon-  
dément dans les parties intérieures, résiste aux reme-  
des , & ne peut être rappellée à la fursace du corps ;  
d’où il s’ensiuit les effets les plus terribles, l'oppression  
de poitrine, & les sioupirs redoublent; la perte des  
forces, & l’anxiété des parties préeordiales accompa-  
gnées d’inquiétude, augmente, & tout le reste empire.  
Aussi ceux qui meurent du *pourpre,* font-ils emportés  
par la rentrée de la matiere peccante; & la violence des  
accidens dont elle est siliVÎe. Car quoique cette matie-  
re génératrice de la maladie, fût excessivement mali-  
gne avant fon éruption ; lorsqu’elle a été séparée de la  
masse du sang, & chassée au-delà des limites de la cir-  
culation ; elle y devient beaucoup plus virulente enco-  
re par sim séjour. S’il arrive qu’alors elle rentre, & *se*jette Eur les parties destinées à la vie, ou fur celles  
qui EerVent à la sensation & atl mouvement, elle pro-  
duit tous les ravages du posson. Il en est de même dans  
toutes les maladies exanthémateuses , dans les fievres  
pétéchiales , dans la petite vérole, dans la rougeole ,  
dans la goutte - roEe, dans la gratelle, dans la teigne ,  
dans la goute, & dans les affections gouteuEes; il y a  
une certaine matiere ennemie de la nature , repoussée  
vers les parties extérieures, & qui ne manque jamais  
d’irriter les Eymptomes, si elle revient siur les parties  
intérieures, & sie mêle avec les siucs vitaux. Nous en  
avons l’expérience dans le *pourpre',* les impuretés lo-  
gées dans les parties intérieures du corps après avoir  
séjourné à l'extérieur, y produisent les funestes effets  
dont nous venons de parler.

On connoîtra par les fymptomes fuivans que la termi-  
naison du *pourpre* sera fatale, & que la mort du ma-  
lade n’est pas loin. Si la matiere peccante logée opi-  
niatrement dans les parties intérieures, y produit une  
chaleur excessive , tandis que les parties extérieures  
font en constriétion, & couvertes d’une Eueur abon-  
dante & froide ; s’il y a alternativement chaleur vio-  
lente aux parties extérieures, & réfroidissement consi-  
dérable à l’abdomen; s’il y a dans les tendons un mou-  
vement tremblottant ; si le vifageàtous les caracteres  
de la face Hippocratique ; si les forces s’anéantissent ; si  
le trouble & le défefpoir s’emparent de l'efprit ; si le  
pouls est dur, inégal & tremblottant: la défaillance  
qui fuccédera promptement à tous ces Eymptomes, *se-  
ra* ordinairement mortelle.

Quoique le *pourpre* accompagné de fievre ou sans fie-  
vre, sisit ordinairement une maladie primordiale ou  
idiopathique ; c’est aussi quelquefois un fymptome  
d’autres maladies, furtout des fievres continues , lorf-  
qu’elles font fur le point de fe terminer ; il ne laisse pas  
alors que d’être dangereux. 11 arrive aussi qu’il fe fait  
des éruptions rouges, blanches,ou mêlées, fur le déclin  
de la petite vérole, de la rougeole,d’une fynoque ou fie-  
vre putride, des fievres ardentes , des fiévres pétéchia-  
les, de cellesqui les imitent, & d’autres maladies épidé-  
miques. Alors il s’engendre une fievre nouvelle ac-  
compagnée d’une fuite de Eymptomes ; & lorsqu’on  
croyoit un malade hors des dangers de la fievre aiguë  
dont il étoit tourmenté, il est brufiquement attaqué de  
frisson, de mal-aife, d’inquiétudes, d’infomnies , de  
chaleur contre nature , & d’affoiblissement ; il perd  
fcs forces; on apperçoit çà & là, à la furface de fon 1

PUR 816

1 corps, quelques éruptions pourpretsses; épuisé parla  
maladie précédente, il n’est point en état de résister  
aux nouveaux coups qui lui font portés, & il fuccom-  
be ordinairement. J’ai remarqué que le *pourpre symp-*tomatique étoit ordinairement fatal aux jeunes gens  
attaqués de fievres aiguës , après avoir Vécu dans  
l’intempérance , s’être livrés habituellement à la  
débauche du νΐη , s’être épuisés aVec les femmes,  
& aVoir dépravé par ces excès, la constitution de leurs  
humeurs , de même qu’à ceux qui ont été Constipés  
dans le Cours d’une premiere maladie, & qui Ont été  
quelques jours fans rendre d’excrémens, & aux mala-  
des à qui l’on a ordonné imprudemment des remedes  
rafraÎChissans & acidulés, comme des juleps & des po-  
tions. J’ai dit que le *pourpre* furVenoit fréquemment  
dans le dédin des maladies aiguës; j’ajoute, qu’il  
paroît aussi quelquefois, dans leurs premiers jours, &  
lorsqu’elles commeneent, furtout dans la petite vércle  
& dans la rougeole;il est alors aecompagné d’afpérité  
de la peau, & *sa* terminaison est très-rarement heu-  
reuse; car c’est une preuVe éVÎdente que la masse des  
humeurs Vitales, est imprégnée de différentes impu-  
retés excrémentitielles. Le *pourpre* accompagné de  
toux, de diffieulté de respirer, de Vomissement ou de  
flux,est une des Enites assez fréquentes des *fievres* ca-  
tharreufes des enfans. Si lafieVte est fur fon déclin , le  
*pourpre* est fuiVi d’une enflure aux piés, & quelquefois  
à l’abdomen, aVec sécheresse, ou Eans sécheresse des  
parties scipérieures. S’il EurVient naturellement des  
fueurs, ou si on en procure artifieiellement, elles em-  
porteront entierement le *pourpre s* c’est une obEerVa-  
tion qu’on fait tous les jours dans les contrées monta-  
gneufes & hautes de la Forêt noire.

Le *pourpre* rouge est toujours accompagné , dès son com-  
meneement, d’une espece de mouVement de *fievre* qui  
s’irrite perpétuellement Vers le foir. Cependant ce  
mouVement & la fréquence du pouls *se* calment à la  
longue, les Eymptomes diminuent; & la maladie de-  
vient bénigne : mais pour cela il ne faut point qu’elle  
Eoit traitée mal-adroitement, ou que le corps fiait ca-  
cochyme, ou plein de Eues impurs; car alors elle du-  
sera pendant plusieurs mois ; elle fera beaucoup foufi-  
frir le malade ; & fes fymptomes reparoîtront plu-  
sieurs fois, quoique sa terminasson Foit communément  
heureuEe.

Nous aVons remarqué ci-dessus que le *pourpre* étoit un  
effet du sitorbut; nous n’aurons aucun doute là-dessus,  
si nous considérons que la caisse matérielle des deux  
*espcceS de pourpre* consiste, ainsi que celle du sicorbut,  
dans la dépraVation du sang: en regardant la déprava-  
tion du seing comme la caisse matérielle *dupourpre, je* ne  
balaneerai point à prononcer, que*iepourpre* rouge prn-  
vientd’une sérosité impure, Saline,acre, fulphureuie,&  
excrémentitielle;&le *pourpre* blanc ainsi que la fievre  
aiguë & miliaire qui l'accompagnent, d’une lymphe &  
d’un sclC nOurrieler,qui tend à l’acidité, & à la putréfac-  
tion; deux caisses qui siont fort différentes; car la na-  
ture de Ces stucs du corps humain n’est pas la même. On  
entend par sérosité cette humeur qui est mêlée aVec le  
siang, & chargée d’un grand nombre de particules *sa-  
lines &* mucilaginetsses, dont la sécrétion , & lléVacua-  
tion *se fait* par une multitude prodigieufe de couloirs  
& d’émonctoires, est d’une consistance tant sisit peu  
épaisse, & Varie, tant par rapport à la couleur, que par  
rapport au gout. La lymphe, au contraire, est une li-  
queur tranfparente , insipide & pure , dont la partie la  
plusfubtile, compofe le fluide qui circule dans lecer-  
Veau, dans la moelle spinale, & dans les nerfs, & qui  
constitue la femence. Les parties gélatineufes de ce  
fluide nourrissent tous les folides du corps, & fes élé-  
mens aqueux les plus déliés font portés par le moyen  
des Vaisseaux lymphatiques, de leurs valvules, & des  
glandes conglobées, derechef au cœur, ou s’unissant  
aux parties douces aériennes & élastiques du fangqui  
les ranime & les revivifie, ils retournent avec ce fluide  
dans tous les membres du corps, où ils font employés  
à

8ι7 PUR

à différens ufages. On peut dire du sang & de la Iym-  
phe, malgré leur différence, qu’en s’altérant, & en  
s’éloignant de leur état naturel , ils tombent l'un &  
l’autre dans une espece de corruption, & que c’est cet-  
te corruption qui caractérise essuite la maladie, rend  
Les fymptomes plus ou moins violens, & fait plus ou  
moins de danger.

Un grand nombre de circonstances concourent à dé-  
montrer que dans le *pourpre* blanc, la lymphe a con-  
tracté une grande acidité , & qu’il y a furtout un  
aeide superflu, tant dans fa masse que dans celle du  
sang. En effet n’est-ce pas ce que démontre la sécré-  
tionexcessiVe de sérosités qui est ordinaire, pour ne  
pas dire essentielle dans cette maladie; car telle est  
la force & la nature de tout acide en général, que ve-  
nant à se mêler aVec le sang , il coagule *ses* parties  
les plus épaisses, & donne lieu à la séparation de la  
sérosité. Voilà donc la raifon de ces fueurs abondan-  
tes, de cette éVacuation copieufe d’urines claires, de  
cette falivation, & de ces felles aqueufes, auxquels  
les malades font fujets dans le *pourpre.*

Après avoir examiné ces chofes, nous allons mainte-  
nant chercher pourquoi les femmes en couche font  
sort siljettes au *pourpre* blanc, qui leur est ordinal re-  
ment fatal. Tous ceux en général dont les corps font  
chargés d’une grande quantité d’humeurs aqueufes &  
Iymphatiques, ainsi qu’il arriVe à la plupart des fem-  
mes en couche, sont plus sujets à l’acefcence des hu-  
meurs qu’à leur corruption sa me & fulphureufe, &  
par conséquent plus exposés au *pourpre* blanc. Telle  
est à mon avis la vraie caisse de la fréquence de cette  
ileVre miliaire, dans les couches; car le mouvement  
tant progressif que rétrograde du fang, fe fait d’une  
maniere languissante, foible & pénible dans la matri-  
ce des femmes en couche, en conséquence de fon ex-  
cessive congestion dans cette partie, & de la disten-  
fion des Vaisseaux. Il est donc sistet à y demeurer en  
stagnation, fa stagnation donnera lieu à l'humeur lym-  
phatique de lu séparer en abondance dans les Vaisseaux  
destinés à la porter; cette abondance excessive fera  
cause nécessairement qu’il en restera une partie stans  
circulation dans les caVÎtés & les replis des vaisseaux;  
le séjour de cette partie de l’humeur lymphatique fe-  
rasIlÎVi de la corruption, & de sim acefcenfe; cepen-  
dant Ees élémens les plus fùbtils & les plus spiritueux,  
sléVaporeront ; & le mélange des fluides à la perfec-  
tion duquel ils fervoient , s’alterera : d’ailleurs lorsu  
que le fœtus est forti de la matrice , cette partie s’af-  
fiaisse& *se* resserre; l'humeur lymphatique & impure,  
& le sang corrompu n’étant point encore expulsés , il  
furvient ordinairement aux environs du troisieme jour,  
après l’accouchement, un mouvement de fieVte ; ce  
mouvement repousse la lymphe peccante & le fang  
dans les grands vaisseaux; ilsEont portés de là au cœur ,  
d’où ce leVain malin fie distribue dans tout le corps,  
& va infecter toute la masse des humeurs, le fang, la  
lymphe, le fuc nouricier & le fluide nerveux.

Si l’impureté du fang & de la sérosité est d’une nature *sa-  
line,* acre fulphureufe , les fymptomes feront moins  
violens : mais les éruptions seront plus sujettes à être  
chroniques. Le Vssage sera gonflé & haut en couleur ,  
les yeux étincelans, la demangeaifon , la chaleur & la  
douleur pongitive à la peau seront plus grandes ; du  
reste, l’inquiétude, l’anxiété & la difficulté de refpirer  
seront moins considérables ; il y aura donc d’autant  
plus d’espoir de guérision. La maladie prendra le  
cours le plus favorable, à moins que le *pourpre* blanc  
ne foit sclivi du rouge, ou le rouge du blanc ; ce qtfi  
attice assez fréquemment lorfque le régime a été mau-  
Vais, la cure mal-entendue, ou lorsque le malade s’est  
livré à quelque passion violente. Lorsque la lymphe  
superflue est corrompue pendant la fieVte , & tandis  
que fies parties font dans un mouVement intestin &  
chaud, Tes principes spiritueux, déliés &fiulphureux  
s’évapcrent, & il ne reste que des particules grossie-  
res, acies & corrompues.

*lome V.*

PUR 818

Si nous examinons de plus près l’origine & la naturede la matiere qui produit le *pourpre* chronique & le  
moins dangereux, nous aurons tout lieudepenser que  
c’est une sérosité acre, sialine & scllphureuse , qui ne  
pouvant s’échapper par les émonctoires, surtout par  
ceux de la peau, reste dans le corps , contracte un  
mouvement intestin & chaud, & se déprave. L’expé-  
rience s’accorde avec cette conjecture ; car le *pourpre*chronique attaque ordinairement ceux dont le fang est  
impur , les scorbutiques , les vieillards, les femmes  
dont les regles sont supprimées, les hommes en qui un  
écoulement hémorrhoïdal habituel ne fe fait plus ;  
ceux qui font accoutumés à un régime vineux & salin,  
qui font un grand ufage de biere épaisse & chargée de  
houblon, & qui fument beaucoup de tabac ; & ceux  
dont la constitution est lâche, & qui menent une vio  
trop sédentaire. On peut encore compter entre les cau-  
ses de cette maladie, la suppression silbite de la perl-  
piration, & la répercussion des matieres impures, par  
un air froid qui comprime les pores de la peau, par des  
liqueurs froides , ou par quelque effroi fubit.

J’ai vu des perfonnes qui s’étant échauffées considérable-  
ment, & ayant éprouvé une fueur abondante, ont été  
couvertes de *pourpre ,* après aVoir souffert les fympto-  
mes les plus violens. Le même accident est arrivé à  
d’autres pour s’être exposés à des vents du Nord , après  
avoir eu fort chaud dans leur lit, ou après avoir été ex-  
posés à l’atdeur du foleil, ou pris des bains froids,  
Une constitution froide & une longue intempérie de  
l’athmofphere, peuvent aussi obstruer la perfpiration,  
& caufer des *pourpres s* c’est à cela qu’il faut attribuer  
particulierement ceux qui paroissent aux environs du  
folstice d’hiver, furtout dans les mois de Janvier & de  
FeVrier. L’effet surprenant des vents froids & fepten-  
trionaux est démontré par une infinité d’expériences ;  
& nous lisions dans Lazare Riviere , *Obs.* 53. « qu’un  
« enfant en qui le froid avoit fupprimé les excrétions  
« contre nature qui fe sont par la peau dans la teigne,  
« accompagnée d’évacuations de fanie , devint asthma-  
« tique, & que la matiere fétide supprimée, & qui s’é-  
« toit portée sur les poumons, ne reparut au-dehors que  
«lorsque les vents du Nord cesserent.»

Mais rien ne démontre plus évidemment la présence d’un  
principe siilino- sillphureux dans *lopourpre* chronique,  
que le soulagement que les malades reçoivent de l’usa-  
ge des remedes qui enveloppent& émoussent les pointes  
salines, comme le petit lait, le lait de chevre & d’à-  
nesse mêlés aVec les eaux de Selter, & les décoctions  
tempérées prises en boissons ordinaires. Ces remedes  
guérissent même parfaitement. Quoique cette efpece  
*de pourpre* ne foit pas dangeretsse, cependant si l’on  
augmentoit excessivement la chaleur tant intérieure  
qu’extérieure; si l’on ordonnoit des remedes très vola-  
tils,& également dans la gratelle,les pustules aVec exul-  
cération, & les autres maladies de la peau qui provien-  
nent d’une disposition peccante & sialine des humeurs,  
on irriteroit les stymptomes, & cette irritation pourroit  
être Euivie de la sioif & de la fieVte, parce que les sels  
étantvolatiliséspar ce moyen& rendusplus acres, s’in-  
sinueront profondément dans les petites fibres de la  
peau qu’ils picotteront, & où ils causeront des douleurs  
lancinantes.

Cette maladie exanthémateuse & chronique est plus in-  
commode, & cause plus de chaleur & plus de deman-  
geaifon que *lopourpre* mêlé, qu’on ne peut attribuer  
qu’à des particules acres & falines qui attaquent la  
substance fensible de la peau. Ce qui démontre encore  
l’acrimonie saline des humeurs, c’est que les eaux dou-  
ces , purgatÎVes & dégagées d’un principe salin , telles  
que celles de Lauchstad , relâchent considérablement  
ceux qui siont attaqués de *pourpres* habituels, & leur  
procurent six ou huit felles par jour, dont la matiere  
est si acre, qu’ils en ont l’anus corrodé. D’ailleurs l'ef-  
fet purgatif de ces eaux cesse peu-apeu, & elles ne font  
plus rien fur eux s’ils y reViennent l’année fuÎVante  
Une observation que j’ai faite, c’est que dans les *pour-s*

819 PUR

*près* invétérés , chroniques & scorbutiques, les bains  
d’eau de pluie douce, après l’usage du lait, & des eaux  
minérales tempérées, étoient trèsssalutaires, & dissi-  
poient le picottement, la chaleur, lademangeaison &  
les éruptions ; ce qui démontre évidemment que pour  
guérir cette maladie , il n’est question que de corriger  
l’acrimonie des humeurs , & d’expusser les récrémens  
acres logés fous la peau; ce que l’on exécute parfaite-  
ment en ouvrant les pores par le bain.

Nous allons maintenant expliquer pourquoi de toutes les  
maladies exanthémateufes, il n’y en a point qui Eoient  
plus fujcttes à reparoître après la guérison, que lepour-  
*pre* scorbutique rouge. Je crois qu’il faut attribuer cet-  
te partieularité à deux caufes. La premiere, c’est que  
dans *ce pourpre* le ton de la peau a été considérablement  
offensé. La feconde, c’est que le siége du mal est dans  
les glandes conglobées. Comme la peau est un j  
émonctoire univerfel pour toutes les humeurs, & par ’  
conséquent d’une utilité particuliers pour la conferva- ό  
tion de la simté; toutes les maladies où elle fera considé-  
rablement attaquée, ne pourront manquer d’être opi- j  
niâtres. Or, cet émonctoireuniverEel, cette envelop- '  
pe générale du corps peut être offensée de plusieurs  
manières violentes ; car elle n’est pas seulement com- j  
posée des filamens sensibles des extrémités des nerfs,  
mais elle est encore tout-à-fait tubuleufe & pcreufe,  
& les orifices des arteres les plus petites qui portent la i  
matiere fubtile & perfpirable, s’y terminent; d’où il  
s’enfuit qu’elle est doiiée d’un mouvement léger ; qu’el-  
le peut être dilatée & reflerrée,& que la sensation y est  
exquise : la sensation y est exquiEe, parce que c’est un  
tissu de filamens nerveux; elle est capable de dilata-  
tion & de constriction , parce qu’elle est tubuleuse &  
poretsse. Mais plus la sensibilité de la peau sera grande,  
plus il sera facile de l’offenfer , & d’altérer fon mouVe-  
ment. Quant à fes tubes & à *ses pores*, il est évident  
que les vents froids & septentrionaux agiront fur eux  
d’une maniere parttculiere & les reflerreront, & qu’ils  
pourront être relâchés par les vents chaux, humides &  
méridionaux. La peau peut donc être regardée comme  
une eEpece d’hydrometre. Toutes les caisses extérieu-  
res, capables de stimuler, dediVister , qui auront quel-  
que acrimonie , les remedes acres , ceux qui Eeront trop  
chauds, les siabstances rafraîchissantes , grasses & épaise  
sissantes, pourront aussi , je ne dis point affoiblir le ton  
de ce tégument, mais le détruire : mais cet effet ne  
peut être produit, fans que l’excrétion salutaire de la  
perspiration , qui *se* fait par les petits orifices de ce  
couloir, ne foit en même-tems considérablement of-  
fensée.

Mais lorfque le tissu vasiculaire & fibreux de la peau est  
offensé , & que le ton de cet émonctoire, en Vertu  
duquel la matiere récrémentitielle est expulsée , & les  
fucs louables fiont réparés, est détruit, la foibleffe & la  
mauvaifie constitution s’en emparent opiniâtrément ;  
enstorte que les humeurs impures qui y font pOrtées  
dans la suite , font toujours prêtes à entrer en stagna-  
tion, & à agir fur ce tégument. Rien n’est plus capable  
de démontrer la facilité avec laquelle les humeurs en-  
trent en stagnation lorfque la peau est affectée , & la  
difficulté qu’il y a de prévenir cet accident, que la pei-  
ne que l’on a à guérir la goutte-rose, dans laquelle le  
tissu tendre & tubuleux de la peau du visage, est offen-  
sé, par un amas considérable de Eanie. Il est donc évi-  
dent que toutes les fois que la matiere du *pourpre* fe  
portera à la peau , fon ton , Ea force & fon tissu tubu-  
leux donneront lieu à la stagnation , & que par consé-  
quent la maladie qu’on croyoit avoir extirpée radicale-  
ment, reparoîtra comme auparavant.

Après avoir exposé ce que nous aVons cru nécessaire pour  
la connoissance de la catsse matérielle des deux efpeees  
de *pourpre,* nous allons maintenantexaminerce qui con-  
tribue d’une maniere plus particuliere à la production  
de ces maladies.

PUR 820

On remarque d’abord, que ceux qui abondent plus en  
sérosité qu’en sirng, comme les enfans , les femmes  
d’un tempérament spongieux, &en général ceuxqulen  
appelle phlegmatiques , Eont plus fujets que d’autres  
au *pourpre* chronique & de longue durée ; & que  
plus les humeurs séreufes ont perdu de leur pureté na-  
tutelle & de leur tempérie douce ,& siant sordides, plus  
la cure est difficile & le succès douteux.

On Eait encore par expérienee que les *pourpres* aigus,&  
chroniques , & que les fievres miliaires & malignes  
attaquent plus fréquemment les femmes d’une consti-  
tution foible & délicate; celles dont le chagrin, des  
passions violentes , des hémorrhagies considérables,  
fuivis d’un avortement, l’excès de l'écoulement menf-  
truel, ou quelques longues maladies , ont détruit les  
forces ; car dans tous ces fujets infirmes , les humeurs  
lymphatiques , douces & nourricières contractent faci-  
lement une nature étrangère, & de la corruption ; par»  
ce que la force des folides étant diminuée, la cirCula-  
tion des fluides *se* fait plus lentement, les sécrétions  
& les excrétions font troublées , & les crudités & les  
impuretés s’engendrent & s’accumulent dans le corps.

Mais la fievre accompagnée du *pourpre* miliaire , est fou-  
vent fatale aux femmes en couche qui y font particu-  
lierement fujettes. Elle commence ordinairement aux  
environs du troisieme jour après l’accouchement, lorsi-  
que la fievre du lait s’éleve. Il arrive quelquefois qu’el.  
le ne prend que le feptieme jour ; d’autrefois elle dif-  
fere jufqu’au quatorzieme. Pour connoître exactement  
les causses de cette maladie , nous ne passerons aucune  
des circonstances capables de nous éclairer fur sim ori-  
gine & si.lr *sa* formation. D’abord nous favons par ex-  
périence que les femmes de la campagne, pauVres, ro-  
bustes & aecoutumées au travail, font rarement atta-  
quées de cette fievre ; au lieu que les femmes rlches,  
déllcates, accoutumées à une vie sédentaire , atl fom-  
meil, à la mollesse & à l’intempérance ; celles dont la  
constitution est foible , & qui *se* livrent facilement à  
des passions tumultueufes & violentes, y font exposées  
dans leurs couches.

S’il est vrai qu’une vie oisive & délicieufe , dans laquelle  
on ne fe permet ni exercice, ni alimens durs & falins,  
mais feulement des mets légers, des substances fari-  
neufessdes gâteaux,des friandises,des alimens ferment-  
és, les fruits de l’Eté,les fubstances folides & les fluides  
qui flattent le palais ; s’il est vrai qu’un air impur , char-  
gé de vapeurs & d’exhalaisons putrides qui s’éleVent  
des marais,& des eaux croupissantes; s’il est Vrai,dis-je,  
que l’usage d’eaux impures , contribue à la production  
d’un grand nombre de maladies , il ne l’est pas moins  
que toutes ces causiis tendent d’une maniere particu-  
liere à rendre les *pourpres* communs. C’est par cette  
raifon que cette derniere maladie est si commune à  
Leipsic , qui est situé dans des lieux bas , qui a des ma-  
rais adjaeens, dont Pair est infecté d’exhalaifonsmal-  
faisiantes, & où les habitans mcnent une vie délicate &  
luxurieuse. C’est pourquoi l’on ne doit point non plus  
s’étonner qu’elle ait paru pour la premiere fois à I.Oii-  
dres,oùla constitution de l’air & la maniere de vivre  
font les mêmes qu’à Leipsic; & il ne faut pas douter  
qu’en quelque lieu que ce foit, où les mêmes circons-  
tances réunies tendront à la génération de la même ma-  
ladie , les femmes n’en foient plus fréquemment atta-  
quées que les hommes.

Il est bon d’obferver que les femmes grosses qui sirnt  
constipées , dont la vie est sédentaire, & qui ont négli-  
gé de diminuer la plénitude des vaisseaux par la sai-  
gnée, dans le milieu, & dans les derniers mois de leur  
grossesse, font extremement incommodées dans leurs  
couches , & assez communément attaquées de *pourpre.*Car comme il y a dans prefque toutes les femmes  
grosses surabondance de sang, aVec distension & relâ-  
chement dans les Vaisseaux; la circulation du sang &  
des humeurs est lente, & l’eVacuation des impuretés  
par la sécrétion & par l’excrétion, est défectueuse;  
d’où il arrive que les humeurs impures & peccan-

§2ΐ PUR

tes s’accumulent successivement. S’il arrive d’ailleurs  
qu’elles fassent ufage d’alimens peu Convenables à leur  
état, & que les élémens nécessaires pour la Conferva-  
tion de leur *santé* foient dépravés, la corruption de-  
viendra plus grande, *fe* répandra dans les parties in-  
térieures, dérangera l'œconomie animale, & produi-  
ra des maladies quelquefois mortelles.

Les femmes en couche feront attaquées de *pourpre,* mais  
surtout de *pourpre* miliaire, si dans les premiers jours  
qui fuÎVent l'accouchement, les vuidanges ne *se* font  
pas convenablement; si elles font entierement siuppri-  
mées, si elles siont défectueuses, si elles coulent trop  
lentement ; si quelque effroi siubit, ou l’accès libre d’un  
air froid donne lieu à leur sisspension. Car comme il y  
a surabondance de fang & d’humeurs dans les femmes  
grosses, le tissu vafculaire & celluleux de la matrice est  
considérablement distendu & obstrué par la congestion  
des fluides ; d’où il arrive que le fang circule lente-  
ment & difficilement dans cette partie , & que n’étant |  
pas entierement consumé à la nutrition du fœtus, il en-  
tre en stagnation dans les vaisseaux de l’utérus, & de-  
vient épais & féculent, jufqu’à ce que le fœtus étant  
forti, il *se* fasse une effusion de fang par les veines qui  
attachent le placenta à la matrice. C’est pourquoi, si  
la mauvaife qualité du Eang , ou le défaut de forces,  
ne permettent pas que cette effusion foit fuffifante ; &  
fi le fang par un mouVement rétrograde, passe dans  
les grands vaisseaux, & est porté dans les VÎfceres les  
plus nobles, comme le cœur, les poumons & le cer-  
veau : il ne faut pas s’étonner qu’il lurVÎenne des fie-  
vres accompagnées d’impuretés, & d’une grande cor-  
ruption de la sérosité, telles que les *pourpres ,* aVec lef-  
quels d’autres fymptomes Violens fe compliqueront.

D’ailleurs la Pratique nous démontre constamment que  
les femmes qui font fujettes à la suppression des règles,  
font plus fréquemment & plus Violemment attaquées  
des pourpres , tant aigus que chroniques , que les hom-  
mes. La matrice , qui est felon la Lettre de Democri-  
te, fur la Nature de l’Homme, à Hippocrate , la four-  
ce d’une infinité de maladies , doit être considérée ,  
comme celle de la maladie dont il s’agit ici, d’autant  
plus que les femmes ont rarement le pourpre , lorfque  
’ leur écoulement menstruel est régulier , fe fait en  
quantité fuffifante , & dure un tems conVenable: mais  
s’il en est autrement, elles y Eeront fort fujettes. Aussi  
l’expérience nous démontre-t’elle, que les femmes  
avancées en âge ,& celles en qui les regles font suppri-  
mées par quelque autre cauEe , fiant plus malades du  
*pourpre* que les autres. Les jeunes femmes en qui les  
regles ne seront pas régulieres, ni suffisantes, Eerontgé-  
néralement attaquées de *pourpre* accompagné d’une  
multitude de symptomes différens; si-irtout si d’autres  
caufes concourent aVec les précédentes à la production  
de cette maladie.

*I*

L’expérience nous a fait voir encore que les femmes fu-  
jettes à'aVoir des fleurs blanches, étoient attaquées de  
*pourpre,* lorfque cette éVacuation étoittrop petite, ou  
lorsqu’elle étoit diminuée ou totalement Euppri mée par  
des moyens peu conVenables ; que le *pourpre* diEparoise  
foit, lorsque les fleurs blanches reprenoient; & que le  
*pourpre* reprenoit derechef, lorfque les fleurs blanehes  
difparoissoient. Ce qui démontre suffisamment que cet-  
temaladie exanthémateuse , proVÎent du manVais état  
de la sérosité. Il ne faut donc pas s’étonner qu’aujour-  
d’hui,les fleurs blanches étant plus communes que jadis,  
les *pourpres* foient aussi plus fréquens.

Quoique l’abondance excessiVe du sang en ceux en qui la  
quantité n’en est pas diminuée, Eoit par un écoulement  
hémorrhoïdal ou menstruel, ou par des saignées re-  
glées, fiait une des cauEes principales des *pourpres , &*si-irtout des *pourpres* chroniques; on ne peut nier que  
l’impureté d’une sérosité abondante, occasionnée par  
ladictred’un siang louable, ne favorise considérable-  
ment cette premiere caisse. On a remarqué plusieurs

PUR 822

fois, que des faignées imprudemment faîtes, ou des  
hémorrhagies excessiVes à la fisse d’un aVortement, &  
causées par un estroî violent, un accès de colere, dcn-  
nent lieu au refroidissement des extrémités , aux dée-  
faillances , au gonflement d’estomac , accompagné  
d’anxieté, à l’oppression de poitrine, & à une fenfation  
alternative de chaleur & de froid à la furface du corps ;  
fymptomes qui font tempérés par l’éruption du *pour-  
pre* , qui fe fait le troisieme ou lequatrieme jour. Rien,  
n’est plus pernicieux au ton, à la foree & à l’action  
des folides , & ne tend plus directement à dépraVer les  
fluides, lorsqu’ils ont déja quelque germe d’impuretés,  
que des agitations tumultueuses d’esprit , les inquié-  
tudes& les longs chagrins. Si donc iI arrive, que des  
femmes grosses , hystériques , ou en qui l'écoulement  
menstruel ne fe fait pas régulierement, foient attaquées  
de quelque chagrin violent; il y atout lieu de conjec-  
turer , qu’elles auront dans leurs couches , un *pourpre*d’une efpece dangereuEe. La foiblesse de la constitu-  
tion, & la Violence des passions , rend *ïespourpres* doux  
& benins , dangereux & malins. L’expérienee nous ap-  
prend que les gens d’étude , & ceux qui menent une Vie  
sédentaire , font attaqués de *pourpre ,* dont ils font  
long-tems tourmentés, lorsqu’ils ont essuyés de Violens  
chagrins.

La mauVasse constitution de Pair , dont Ptssage est conti-  
nueiiement nécessaire à la Vie , & le dérangement des  
Passons,Eont aussi des caisses génératrices *deSpourpres^*car rien n’étant plus capable de dépraVer l’état & d’al-  
térer le mélange des fluides subtils , netVeux & mem-  
braneux, & des autres silcs, que Pair ; rien aussi n’agit  
plus efficacement Pur le ton de la peau, & sur l’excré-  
tion salutaire, qui Ee fait par la perspiration ; il n’est  
donc pas surprenant que sim impureté produise des  
maladies épidémiques. Il y a quelques années que  
dans la Basse Saxe , les enfans furent particulie-  
rement attaqués d’une fieVre catarrheufe épidémi-  
que ; & cette maladie n’avoit d’autre caufe qu’un  
tems nébuleux & pluVleux, qui après aVoir duré consi-  
dérablement, futftlÎVi par des Vents froids d’Orient &  
de Nord , ainsi que nous lisions dans la Dissertation de  
Boettigerus, *de Purpura, rubrâ, epidemicâ.* On trouve  
dans les *Mélanges des Curieux de la Nature , Dec. I.  
An. 6.* qu’il EurVÎnt dans un Printems, qui aVoit été pré-  
cédé d’un HÎVer froid & nébuleux, une fieVre pour-  
preufe maligne , qui dura pendant toute cette faifon ,  
& qui fut particulierement commune,& fatale aux en-  
fans. Un air impur, & chargé d’exhalaisons étrangeres  
& malfaisantes, donne lieu non-seulement à la produc-  
tion de cette maladie ,mais encore à fon plus ou moins  
d’opiniâtreté dans certains lieux que dans d’autres.  
Ainsi dans les grandes Villes où Pair est impur, les Ha-  
bitans font attaqués *dèpourpre ,* dont on les guérit quel-  
quefois,en les faisant passer dans des lieux plus falu-  
taires , & dont ils fiant attaqués derechef, à leur retour  
dans ces Villes, & lorsqu’ils y ont séjourné pendant  
quelque-tems. On peut déduire de-là la raifon du phé-  
nomene salivant; c’est que les mois de Mars &d’AVrü,  
font plus faVorables à la génération des fieVtes cathar-  
reuEes , exanthémateufes & pourpreufes ; car dans ces  
mois, le tems est ordinairement péfant, inconstant &  
mal-sain ,& l’atmosphere chargé d’exhalaifons perni-  
cieufes qui proviennent des pluies & des neiges son-  
dues.

Entre les caufes différentes des *pourpres ,* surtout des  
*pourpres* chroniques, nous aVons déja considéré celles  
qui ont le plus d’affinité aVec les caufes génératrices du  
feorbut, maladie dans laquelle, il y a dépraVation acre,  
saline,& sulphureusedu semg, principe du *pourpre ,*où cette dépraVation est seulement plus exaltée & plug  
subtile. La production des *pourpres* est particuliere-  
ment favorisée, par une habitude lâche du corps, par de  
longues affections d’esprit, par le dérangement des sé-  
crétions & excrétions naturelles, par l’intempérie d’un  
air mal-sain , par le séjour dans des lieux bas & humi-  
des, par de mauVais alimens, par une mauvaife digese  
F ff ij

§23 PUR

tion , par le défaut &par la surabondance du fâng, &  
par d’autres causes semblables, ce qui donne lieu à une  
question assez difficile à résoudre; on demande pourquoi  
toutes ces caufes concentrant depuis long-tems à la  
production *dupourpre ,* cette maladie est toutefois ré-  
cente. Pour répondre à cette difficulté embarrassante ;  
ilfautnécesta-irement fuppofer qu’une même maladie  
doit avoir une même cause commune. Or nous aVons  
fait voir ci-dessus, qu’ilyaVoit dans les *pourpres,* mais  
furtout dans *lus pourpres* chroniques , une sérosité im-  
pure, sialine , excrémentitielle ; dans les *pourpres* mi-  
liaires , une surabondance de sérosités putrides, acres  
& acides ; & que cette matiere acide , acre ou sitline,  
répandue dans le fang , acquéroit de la malignité par  
la chaleur du mouVement intestin, & deVenoit capa-  
ble d’affecter Violemment & d’irriter les parties ner-  
vetsses , & de produire enfin cette fieVre exanthéma-  
tetsse que nous appellons*pourpre,* aVec tous les fiymp-  
tomesqui l’accompagnent. Il ne nous reste donc plus  
qu’à chercher dans le régime & la maniere de VÎVre  
d’à-prefient, quelques circonstances qui tendent à dé-  
praVer les humeurs Vitales , qui ne fiubsistoient point  
aupàraVant , & qui n’ont lieu que depuis unequaran-  
taine d’années. Or pourquoi ne les trouverions nous  
pas ces circonstances , dans l’ufage, ou plutôt dans l’a-  
bus prefiqu’unÎVerfiel , que l'on fait dans quelques con-  
trées , mais furtout en Allemagne & en Angleterre ,  
des liqueurs chaudes , & particulierement du cassé &  
du thé? On sait que les femmes de tout état en tssent-là  
le matin & le foir, & croiroient faire une impolitesse à  
ceux qui les Visitent, si elles les laissoient fortir , fans  
leur aVoir fait prendre en abondance de ces liqueurs.  
Ce qui acheVede confirmer cette conjecture, c’est que  
les *pourpres* n’ont jamais été plus frequens , que lorf-  
que l’habitude de ce.s boissons a été plus grande, & que  
dans les lieux où l’uilage en est le plus établi.

Quoique l'expérience foit extremement conforme àl'ob-  
ferVation précédente, on peut toutefois objecter que  
*les pourpres ne* font prefque point connus dans les con-  
trées chaudes de l’Asie , quoiqu’il n’y ait peut-être au-  
cun endroit au monde, où l'on fasse un plus grand *usa-  
ge de cassé:* mais cette difficulté fpécieufe au premier  
coup d’œil, s’anéantit, lorsqu’on Vient à considérer que  
le régime dans ces climats est tout-à-fait différent de  
celui que nous fuivons ici ; que les habitans n’y font  
aucun ufage d’alimens grossiers , ni Ealés ; que l’air y  
étant plus pur & plus chaud , la perspiration y eft plus  
facile & plus abondante ; & que les habitans n’y ont  
dans le fang aucun levain scorbutique , cirConstance la  
plus importante de toutes; car il est évident, qu’il faut  
mettre entre les caufes qui contribuent le plus à la *gé-  
nération* des *pourpres ,* l’état smpur & scorbutique dcs  
humeurs; puifque ces maladies ne font nulle-part plus  
communes qu’en Angleterre , en Hollande, en Suisse ,  
& en Allemagne, où les habitans font particulierement  
'infectés de fcorbut : c’est pourquoi on regarde lepour-  
*pre* comme l'effet d’un fcorbut habituel. On remarque  
d’ailleurs,que partout où lespeurpixs fiant communs,les  
douleurs lancinantes dans les membres, les ulceres ma-  
lsss , la corruption des gencÎVes , les taches larges &  
liVides , & les autres l.ymptomes essentiels & particu-  
liers du fcorbut sont plus rares & moins Violens : nous  
en rendrons bien-tôt rasson.

Ge qui Ee passe dans d’autres contrées, le régime qulon y  
fuit, & la constitution des corps , n’ayant aucuneana-  
logie , à ce que ces choEes font en Europe ; nous répan-  
drons de grandes lumieres Eut l’origine des *pourpres ,*si nous partons de cette différence pour l’expliquer .  
On Eait assez que les impuretés excrémentitielles de  
toutes especes , séparées duEang & des humeurs , sur-  
tout les impuretés bilieuses , & le silc fermentatif  
& falÎVaire, fourni par les glandes du pancréas , de mê-  
me que les humeurs mucilagineisses séparées du fang,  
furtout dans les gros intestins, fe précipitent par cette  
voie. Il nlest pas moins connu qu’il s’engendre dans ce  
canal tortueux des matieres féculentes , & composées

PUR 824

d’une partie des différens alimens que nous prennns ,  
des acides mal-fains , des fubstances fermentables, & à  
demi corrompues, & des poissons lourds & difficiles à  
digérer. Ces féculences seront pernicieuses à la santé,  
& à l’état des fluides Vitaux , si elles ne sont éVacuées  
par les selles, lorsqu’elles seront amassées en quelqlle  
quantité; d’où il s’ensuit que tout ce qui sera capable  
d’en empêcher l’éVacuation, & d’en oCcasionnerle re-  
flux dans la masse du *sang ,* tendra directement à la dé-  
prayation de ce fluide , aVee lequel ces impuretés fe-  
ront portées aux émonctoires de la peau , par lelqucls  
on conçoit bien , quelles ne passeront pas aussi facile-  
ment que lesfueurs , & où par conséquent Venant à sé-  
journer , leur acreté détruira les fibres & formera des  
taches & des pustules. Ce qui rend cette explication  
Vraiilemblable, c’est que nous Voyons tous les jours des  
pustules , la goutte-rofe , & des ulccres à la peau ,  
furvenir aux malades cachectiques & fcorbutiques ,  
lorsqu’ils font constipés. Nous observons aussi dans  
les fieVres ardentes & aiguës , que *lcspourpresluccedent*à la constipation ; au lieu que cette terrible maladie  
exanthémateufe n’attaque point ceux en qui ces fieVres  
fe terminent par un flux critique.

Or nous trouVons après un examen exact des chofes , &  
par des expériences réitérées; que toutes les liqueurs  
chaudes, que le thé,& le cassé augmentant la per-  
fpiration&proVoquant les fueurs , rendent la plupart  
des perlonnes constipées ,& qu’on arrête les flux vio-  
Iens par des sudorifiques conVenablement menagés ,  
& par quelque infusion chaude prise en boisson. Ainsi  
s’il arrice que les premieres Voies sioient embarassées  
d’impuretés&de crudités dont l’éVacuation fe dolee  
faire naturellement par les felles, & que l’on fasse en  
même tems un ufage excessif de caste & de thé ; il ne  
faudra pas s’étonner, que les parties excrémentitielles,  
bilieuses, Salines & fulphureufes, atténuées par la cha-  
leusp& délayées par des liqueurs aqueufesssoient portées  
dans les Vaisseaux lactés & lymphatiques difpersés dans  
les intestins,& repassent dans le fang,où Venant àacqué-  
rir de la malignité par leur séjour & leur mélange , elles  
occasionnent la dépraVationde tous les fluides;à moins  
qu’j la faVeur d’un,tems chaud & tempéré, ou des cou-  
vertures dont on tiendra le corps bien enVeloppé , on  
ne parvienne à les dissiper promptement par la perfpi-  
ration, dloù nous insérerons, que toutes les pension-  
nés soit hommes, fiait femmes qui font constipées, &  
qui boivent des liqueurs chaudes , furtout du cassé ,  
ne peuvent qu’en ressentir de très-mauvais effets , sur-  
tout si la perspiration Ee fait mal en eux , & s’il y a dise  
position antérieure au fcorbut; car alors tout tend à la  
génération du *pourpre,* maladie que des passions vio-  
lentes, des accès violens de colere , & de longs cha-  
grins , ne manqueroient pas d’accélérer, en favorisant  
la formation ,& la congestion'd’humeurs &d’impure-  
tés bilieufes dans les premieres voies. Ces liqueurs au  
contraire, loin d’être malfaisantes , feront salutaires à  
ceux qu’elles relâcheront , & qu’elles disposeront à la  
perEpiration ; car alors elles contribueront à l'évacua-  
tion des impuretés.

D’ailleurs le cassé qui est une production étrangere, con-  
tient je ne Eai quoi de contraire à notre tempérament  
& à la bonne constitution de notre stang. De plus en le  
brûlant, comme c’est la coutume, il contracte quel-  
que choEe d’analogue à un soufre falin, volatil & em-  
pyreumatique, qulon fait être ennemi du ton & du  
mouvement des parties nerveufes. C’est par cette rai-  
fon que l’ufage du cassé produit dans quelques persim-  
nes le tremblement des mains & l’anxiété; & que cet  
effet Eut elles est d’autant plus sensible, que le cassé est  
plus fort. Ajoutez à cela qu’on ne prend point de cassé  
sans Encre ; dloù il s’ensuit que s’il vient à séjourner  
dans les intestins & à n’être pas rendu Eur le Champ par  
les selles, il fermentera & donnera lieu à l'accroisse-  
ment des crudités acides & mucilagineufes. Après cela  
faut-il s’étonner que l'abus prefque général que llon  
fait de cette boiflôn, altere le mélange & la constitu-

825 PUR

tion naturelle du sang, & mette les fluides dans un état  
qui leur est étranger, & que ces Vices passant avee le  
flang de la mere à l’enfant soient le premier fondement  
des *pourpres.*

Quoique ces cnnjectures fur l'origine des *pourpres* pa-  
roissent être détruites par une obfervation faite par  
Welfchius, dans fa Dissension *de Purp. Lyps.* faVoir que  
cette maladie avoir paru à Leypsic pour la premiere  
fois, il y a plus de soixante ans, c’est-à-dire , long-  
temsaVant qu’on fît tssage de thé & de cassé, eela ne  
nous empêctiera point de persister dans ce que nous  
aVons avancé, & nous continuerons de foutenir que les  
liqueurs chaudes & furtout le cassé, ne concourent pas  
feulement matériellement , mais formellement à la  
génération des *pourpres,* en donnant lieu aux impure-  
tés logées dans les premieres voies, de repasser dans  
le fang, toutes les sois que les malades feront consti-  
pés. Mais il y a plus ; si nous examinons aVee sioin la  
vie, la diete & le régime que siuivoient à Leypsic les  
femmes grosses ou en couche, lorsique le *pourpre* y pa-  
rut pour la premiere sois, nous trouverons que cette  
maladie nlaVoit d’autre causie que celle que nous lui  
aVons assignée. Il est certain que les femmes de cette  
Ville font fort lÎVrées au plaisir, qu’elles menent une  
VieoisiVe, qu’elles y aiment à dormir long-tems , &  
qu’elles font un tssage prefque journalier de mets  
friands, des fruits de l’été & de substances farineufes,  
cuites aVec du heure & du fucre; d’où il s’enfuit qu’el-  
les font constipées & qu’elles engendrent beaueoup  
d’impuretés pendant leur grossesse. C’est' par cette rai-  
Eon qu’elles ont presque toutes des fleurs blanehes.  
LoTque *lu pourpre* parut pour la premiere fois à Leyp-  
sic, c’étoit encore la coutume de tenir bien chaude-  
ment les femmes en couche dans leurs lits , de les ma-  
cérer, pour ainsi dire, dans des chambres chaudes, &  
de ne leur faire prendre pendant les premiers jours ,  
que des bouillons &des boissons chaudes, fans penser  
à faire cesser la constipation par un clystere ou un la-  
xatif, ni à restituer les Vuidanges supprimées, par la *sai-  
gnée.* Quiconque peEera bien ces chostes, & les compa-  
rera aVec ce que nous aVons dit ci-dessus, ne manquera  
pas d’en conclurre que cette conduite fut caufe que la  
maladie exanthématetsse parut à Leypsic aVant l’usage  
du cassé. L’expérience acheVe de confirmer ce que nous  
venons d’avancer;car si-tôt qu’on y eut cessé de faire ob-  
ferVer aux femmes en couehe un régime chaud,& qu’on  
y eut usé des laxatifs & de la saignée, les *pourpres* de-  
vinrent moins fréquens & moins dangereux. D’où il  
s’ensuit que quoiqu’on ne puiile pas dire que l’usage  
du cassé ait produit les premierspomprcs à Leypsic , on  
ne peut nier que cette boisson n’ait répandu partout  
ailleurs cette maladie qui étoit confinée dans cette νΐΐ-  
le. Enforte que plus l’usage en sut fréquent, plus le  
*pourpre* deVint Violent & commun; de-là Vint même  
qu’il sut presque toujours accompagné de fleVres ai-  
gucs; circonstance qu’on nlaVoit point obferVée juf-  
qu’alors.

Ce que nous aVons dit jusqu’ici fussit pour démontrer que  
les liqueurs chaudes contribuent à la production des  
*pourpres,* ou du moins à la transformation du 1 cor-  
but en cette maladie. Mais l'observation filmante Va  
donner un poids nouyeau à cette doctrine.

Hall en Allemagne, est une Ville située dans un fond &  
enVÎronnée d’eaux falines & stagnantes, d’où ils’éleVe  
une grande quantité de Vapeurs aqueufes ; l'atmofphe-  
re en est tellement chargé qu’il paroît en tout tems  
εηνΐΓοηηέ de nuages, à ceux qui le Voient de loin.  
Aussi est-st constant que de tems immémorial le fcor-  
but y est très-fréquent, & que les habitans y font atta-  
qués de goutes errantes, qu’ils appellent feorbutiques,  
de tumeurs, de taches fcorbutiques & d’autres fymp-  
tomes particuliers au fcorbut, mais surtout de ceux qui  
fe manifestent aux gencÎVes. Je tiens ce fait de mon  
pere, & d’un grand nombre d’autres Medecins de cet-

PUR 826

te ville, qui ne prefcriVoient gueres de remedes *à ses  
habitans,* sans y faire entrer quelques anti-scorbuti-  
ques. J’ai moi-même tiré parti dans la pratique de la  
Medecine que j’ai faite depuis cette obferVation, qui  
m’a été communiquée extremement jeune, des anti-  
fcorbutiques , toutes les fois que les malades auprès  
defquels j’étois appelle m’ont paru avoir les humeurs  
dans un état sc:orbutique. J’ajouterai qu’aussi-tôt que  
les habitans de Hall commencerent à faire usage des li-  
queurs chaudes, mais furtout du cassé, le scorbut cessa  
& les *pourpres* malins , benins & chroniques, qu’on  
n’aVoit point connus jusqu’alors Commencerent leurs  
raVages. La même chosie arrÎVa par les mêmes Caisses  
dans la Frisie Orientale ; enforte qu’il n’y a point  
mOyen de douter que le scorbut ne foit une des pnncle  
pales catsses du *pourpre.*

Le seorbut *se* transsorme Εουνεηί en *pourpre,* à la suite  
d’un régime, ou d’un usage de certains alimens, ou  
tout-à-fait inconnus à nos ayeux, ou qui ne leur étoient  
pas ordinaires. Mais aujourd’hui preEque tout le mon-‘  
demeneuneVÎe oisiVe& luxurietsse, & jamais l'on n’a  
tant traVaillé à flatter le gout par la Variété des mets &  
des assaisonnemens. Nous ne nous contentons point de  
ce que notre climat fournit, nous traVerfons des mers  
orageufes , & nous allons chercher jufques dans les  
contrées les plus éloignées des Indes, des fubstances  
qui ne paroissent point aVoirété faites pour nous. Je ne  
voudroispas profcrireabsolument les mets exotiques;  
je n’en Veux qu’à cette fureur que nous aVonspourtour  
ce qui est acide & piquant, & pour les fauces dans les-  
quelles il entre une grande quantité de sels , d’aroma-  
tes, d’ails, d’oignons , de poÎVre & de différentes Eor-  
tes de *fungus.* L’agréable acrimonie de toutes ces cho-  
*ses* ne Eert qu’à irriter l’appétit & faire manger au-delà  
du befoin & à occasionner un amas de crudités dans les  
premieres Voies, ce qui est d’autant plus funeste, que  
ces crudités produisent alors le même effet que lescor-  
but contracté par des alimens grossiers, mettent le sang  
dans une efl-erVeseence exCessiVe & contribuent à la pro-  
duction d’une grande quantité de particules falines &  
slllphureuses ; d’où il s’ensuit des *pourpres* à l'aide de  
quelqu’autre caufe qui ne manque gueres de concourir  
avec les précédentes. D’ailleurs l'uEage des VÎnsspiri-  
tueux est maintenant si fréquent,qu’on pourroit assurer  
que toute la masse du fang estconVertieen esprit ardent.

C’est à cette intempérie dans les mets & dans les boissons  
qu’il saut attribuer la fréquence des différentes hémor-  
rhagies, surtout d’un écoulement hémorrhoidal. C’est  
ce qui a donné lieu à l’erreur de quelques Medeeins  
qui font dépendre toutes les maladies chroniques dans  
les femmes du dérangement des regles , & dans les  
hommes de la suppression des hémorrhoïdes, & qui  
par conséquent bornent toute leur indication curatice  
à restituer lléVacuation dans l'état conVenable , & or-  
donner tous les deux jours des pilules semblables à cel-  
les de Beeher, aVec une petite quantité d’aloès. Com-  
me cette hypotheEe est peu conforme à la vérité, je ne  
balancerai point d’assurer que le fréquent ufage de ces  
pilules, assez falutaires d’ailleurs, contribuera dans  
quelques perfonnes à la génération des *pourpres s* car  
s’il n’y a aucune disposition naturelle, à quelque ex-  
crétion de fang surtout par les Veines hémorrhOÏdales,  
ces pilules fouetteront nécessairement la masse du fang,  
augmenteront fon mouVement intestin, & donneront  
lieu à la formation d’une grande quantité de partieu-  
les falines & sillphureuses, qui seront les cauEes maté-  
rielles du *pourpre* ; car bien-tôt tout concourra à lesac-  
cumuler dans le seing, à les rendre plus aeres, & à les fi-  
xer plus profondément dans les petites fibres de la peau.  
Il ne faut donc point s’étonner que le fCorbut qui est  
une maladie faline, change de nature & degenere en  
une autre maladie telle que le *pourpre-*

Quoique nous ayons joint à l’histoire du *pourpre* les pro-  
gnosties de ces différentes efpeces, nous ajouterons ici

*Siy* PUR

quelque chose sur *lc pourpre* chronique.

LorEque cette maladie est fans fieVre, elle n’est pas dan-  
gereule, à moins qu’on ne l’attaque aVec des remedes  
peu conVenables ; elle est toutefois opiniâtre & ne laif-  
*se* pas de donner beaucoup de peine, tant aux mala-  
des qu’aux Medecins. Si elle a fon foyer dans les par-  
ties folides & internes, il n’est pas facile de l'en déra-  
ciner; elle persiste & donne lieu à desfymptomes νΐο-  
lens. Si on la détruit de νΐνε force, les fuites de Cet ef-  
fort ne feront pas moins terribles. Il arrÎVe ordinaire-  
ment à Ceux en qui le Eysteme nerveux est foible, &  
qu’une cireulation inégale dustang & des humeurs dif-  
pofe à des constrictions spafmodiques, que le sang im-  
pur & surabondant, fe porte aVee impétuosité , boit à  
à la tête , sioit à la poitrine, fiait aux articulations , s’y  
accumule & produit de fâcheux accidens. Si la matiere  
du *pourpre* retenue dans le corps fe porte à la tête, il y  
aura céphalalgie, tintement d’oreilles, foiblesse de  
mémoire , aphonie, manie, attaque apoplectique, &  
léthargie.Si elle s’est jcttée fur les membranes fensibles  
des poumons & du diaphragme , elle produira des asth-  
mes fpasinodiques, & des douleurs lancinantes &pon-  
gitÎVes à la poitrine. Si elle s’est déposée fur les  
membranes de l'estomac , il y aura anxiété fur les par-  
ties précordiales, & cardialgiesi elle attaque les intesi  
tins , elle produira des tranctiées & le gonflement des  
hypocondres , accompagnés d’une fenfation importu-  
ne de chaleur. Si elle fe loge dans les articulations, el-  
le y caisscra des contractions & distorsions Cruelles. En-  
fin si elle agit fur les ligamens tendineux & nerVeux  
des hanches, elle produira des douleurs ifchiatiques.  
Mais tous les fymptomesse calmeront si l'on parVÎent  
à pousser à la furface du Corps la matiere acre & cause  
tique de la maladie.

*CURATION.*

Rien n’est plus capable de préVenir le retour des *pour-  
pres ,* foit chroniques , ssoit aigus & miliaires, que  
l'abstinence de toutes bietes; car ces liqueurs pren-  
ncnt en Vleillssant de l’acidité, & deVÎennent trop  
fpiritueufes; & lorsqu’elles font nouVelles, elles font  
non-feulement féculentes & dil.posées à la fermenta-  
tion ; mais elles contiennent encore des parties grossie-  
res & mucilagineufes. Or toutes les substances de cette  
nature loin de hâter la dépuratien du Eang & des hu-  
meurs, d'où dépend la eure de la maladie , ne fiant ca-  
pables que de l'éloigner. Je conseillerois dans les  
tems chauds & en été, Tissage des eaux minérales tem-  
pérées, telles que celles de Selrer & de Wildungen,  
aVec une'pctire quantité deVin. Mais en loyer, j’or-  
donnerois en boiiion commune, lorsqu’on ne pourroit  
*se* procurer ces eaux médicinales , de l’eau de fontaine  
pure, des décoctions de racines de Viperine, de falfepa-  
reille & de chlcorée, de rapure de corne de cerf, &  
d’orge mondée, aVec un peu de graine de fenouil, met-  
tant une once d’ingrédiens fur une pinte d’eau aVec un  
peu de νΐη, si l'état du malade le permet. Il m’est arri-  
vé quelquefois de céder à l'habitude, & de permettre  
de la petite biere bien dépurée.

J’ordonne dans les *pourpres* chroniques l’exercice , les  
voyages, le changement d’air, le séjour fur des lieux  
éleVés, les amusemens, la tranquilité d’esprit &lacef-  
sation de tous foins & de toutes méditations profon-  
des. Je proscris en même tems tout ce qui pourroit *res-  
serrer* le Ventre, obstruer la perspiration & engendrer  
beaucoup de sang. Je ne veux point que mon malade  
mange beaucoup de viande, surtout du porc , je lui dé-  
sens spécialement les alimens pciVrés & assaisonnés  
aVec des aromates ; j’acheve la cure en été aVec du lait  
d’ânesseseul, ou du petit lait de Vache , ou du lait de  
cheVre , ou les eaux de Selter, coupées aVee une troi-  
sieme partie de lait de vache ou de cheVre, & conti-  
nuées pendant un mois ou six semaines , interposiant de  
tems en tems des bains d’eau douce ou d’eau de Lauch-

PUR 828

stad. Si le mal est profondément enraciné , je *persis-  
te* dans ce régime pendant trois ans. Il m’est arrivé  
d’ordonner à quelques hommes robustes les eaux de  
Sedlitz ; j’ai déraciné la maladie & je l'ai emportée par  
les felles en leurs en faisant prendre modérément pen-  
dant Eept ou huit jours au printems & en automne. J’ai  
mis plusieurs personnes attaquées de *pourpres* chrûni-  
ques, scorbutiques & habituels, aux eaux de Lauch-  
stad dont je leur ait fait continuer l’ufage, jufqu’à ce  
qu’elles n’en ressentissent plus aucun effet purgatif.

Lorfque les *pourpres* chrOniques proVenoient de l'indif-  
position de la matrice , ou de l'écoulement du flux  
menstruel.mon but principal étoit de remettre les eho-  
fes dans leur état naturel; outre les mefi-lresque nous  
ayons prescrites ci-dessus, j’ordonnois donc la poudre  
de rhubarbe, l’élixir Visitéra! & le bain des piés, plu-  
sieurs jours de stlite, aVant l'éruption des regles. Mais  
si , comme il arrÎVe ordinairement, le mal étoit aecom-  
pagné de constrictions spasinodiques, de gonflement  
d’estomac , d’anxiété dans les parties précordiales & de  
douleurs de dos, je reCourois aux anti-spasinodiques,  
comme à la poudre du Marquis mêlée aVec un peu de  
nitre & de cinnabre, un grain ou deux de castor, gu  
l'extrait de safran. Je remplissais la même indication  
aVec la liqueur minérale anodyne, unie aux essenees de  
castor & de fafran, & à la liqueur bésoardique. J’or-  
donnois aussi les bains d’eau douce & de lait. J’ai quel-  
quefois proVOqué les regles aVee fuccès, aVec l’essence  
foible d’ambre, extraite par le moyen d’une liqueur  
alcaline. Les fcarifications & les faignées, par lefquel-  
les on obVÏe à la furabondanee du fang, feront très-  
propres à préVenir les *pourpres* chroniques, dans les per.  
fonnes pléthcriques qui né Eont point sujettes à des hé-  
morrhoïdes. On joindra à ces remedes des purgatlens  
réitérées ; pour cet effet, on donnera la préférence à la  
folution de manne qui conVient particulierement dans  
les maladies qui naissent d’une acrimonie faline. On se-  
ra bien de donner à cette folution une pointe Ealine ,  
aVec la terre foliée de tartre ou autres. 11 m’est fré-  
quemment arrivé d’emporter les sueurs nocturnes qui  
incommodent ordinairement ceux qui Ont quelque dise  
position au *pourpre,* par des purgations fréquentes &  
par des laxatifs doux, tels que les raisins secs, la rhu-  
barbe, la terre foliée & la crême de tartre.

J’ordonne dans les *pourpres* chroniques aussi tôt que la  
maladie s’est déclarée, de ne point tenir le malade dans  
un lit ou dans une chambre trcp chaude ; j’exige qulon  
l’entretienne dans une chaleur modérée, & qu’on le  
laisse couché le moins qu’on pourra. C’est par ce moyen  
que je préViens les fueurs importunes dent j’ai parlé.  
Outre les décoctions dont j’ai parlé ci-dessus, comme  
de fa boisson ordinaire, j’ai éprouVé que rien,ne prO-  
duifoit de meilleurs effets qu’une poudre diaphoréti-  
que, amie des nerfs, préparée de corne de cerf, calci-  
née ou non calcinée, d’yeux d’écreVsses , de nacres de  
perles, d’ambre, de nitre purifié & de cinabre. Je me  
fuis encore fort bien trouvé de la liqueur minérale ano-  
dyne, & c’est aVec ces deux remedes feuls donnés en  
dofe conVenable, tantôt unis , tantôt séparés, que j’ai  
guéri *des pourpres,* tant aigus que chroniques.

Passons maintenant à la maniere de préVenir & de guéris  
les effeces *de pourpres* auxquels font assez sijjettes les  
femmes, foit dans le commencement, foit dansle mi-  
lieu de leurs couches. Nous les aVons regardés ccm-  
me des effets du mauVais régime qu’elles ont fusai pen-  
dant leur groffeffe,& des erreurs qu’elles ont commises  
par rapport à leur nourriture.

Il ne faut donc point perdre de vue ces causes, &fepro-  
pofer d’abord de les combattre, en obVÎant pendant la  
grossesse à la surabondance des humeurs, àleurcorrup-  
tion , à leur stagnation aux enVirons delà matrice, & à  
l’afloiblissement du Eysteme nerVeux : on ordonnera  
pour cet eflèt, si le corps est plein de *sang,* trois eu  
quatre siaignées peu copieuses, faites aux parties *sapé-*

*Sap* PUR

rieures du corps. On proscrira PoisiVeté , lelongsom-  
meil, les agitations d’esprit, les mets délicieux & les  
alimens farineux & fermentables. On ne permettra que  
ceux d’un fuc louable, & l’on indiquera quelque boif-  
fon salutaire, que la malade prendra en assez grande  
quantité; on lui preEcrirade plus un exercice modéré,  
& on lui tiendra le ventre libre, moins par desremedes  
que par des alimens. On lui fera prendre des raisins secs  
imprégnés de rhubarbe & préparés aVec de la manne ou  
fans manne. Ces raisins siont très-bienfaisans aux Eem-  
mes grosses. Le refroidissement du bas-Ventre leur étant  
très-pernicieux & pouVant être fulci des plus fâcheux  
accidens, je ne manque point de leur conseiller de fe  
garantir les parties inférieures du froid , & d’user pour  
cet effet de calleçons. Je préVÎens les stagnations d’hu-  
meurs aux enVirons de la matriee, en faifant frotter  
quelquefois l’abdomen Vers le milieu de la grossesse ,  
deVant un bon feu, d’huile de Vers de terre ou de bon  
vin Vieux de Hongrie ou du Rhin , chaud, aVec une  
additionne quelques gouttes de baume de Vie. Voilà  
la méthode que je fuis pendant la grossesse.

Voici maintenant les mefures que je prens, tant immé-  
diatement aVant & après l’accouchement, que durant  
les premiers jours des couches, pour préVenir toutac-  
cident, & éloigner *lcspourpres* tant aigus que chroni-  
ques.

Comme rien illest plus aisé que de hâter cette maladie, &  
que l'ignorance des Sages-femmes qui sollicitent les  
douleurs ayant le tems, & qui ordonnent pour cet effet  
des silbstances chaudes & spiritueufes, ne suffit que  
trop pour cela, je ne me lasse point de leur prêcher la  
circonfpectlon , & de leur l'aire entreVoir qu’en dimi-  
nuant les forces, en mettant en mouVement la masse  
des humeurs, par l’action des analeptiques ajoutée à  
celle des douleurs, & en agitant les humeurs impures  
& féculentes qui séjournent aux enVirons de la matri-  
ce, elles petlVent faire périr une femme. Si elles ne  
veulent rien aVoir à fe reprocher, & faire cesser les  
dangers le plus promptement qu’il fera possible , elles  
fe contenteront de faciliter doucement les Vuidanges &  
les autres excrétions.

Le second jour après l'accouchement, lorsque toutes les  
douleurs feront passées, il faudra traVailler à éVacuer  
le fang impur amassé dans la matrice pendant lagrof-  
fefl'e, & à ôter aux fucs Vitaux la cacochymie qu’ils ont  
contractée. C’est pourquoi l’on poussera peu à peu &  
modérément toutes les excrétions , furtout la perspira-  
tion & les felles.

Pour cet effet on fe conduira de la maniere scsiVante.

On ne laissera fouffrir à la malade aucune chaleur excef-  
siVe, foit du lit, foit du feu ; fa boisson ne fera ni froi-  
de, ni chaude, mais tiede. On la garantira de toute  
agitationd’efprit, furtout de la crainte & du chagrin.  
On lui fera prendre des pilules balsamiques & corro-  
boratÏVes, telles que celles de Bccher ou de Srahl. tous  
les deux jours, & quatre fois. Ces pilules non-feule-  
ment éVacueront les impuretés par les felles , mais  
proVoqueront encore les Vuidanges & une diaphoreEe.  
Si l'on s’apperçoit dans le commencement de la ma-  
ladie que les Eymptomes ne Ee calment point, que le  
pouls fiait prompt, & qu’il y ait de la chaleur à l’exté-  
rieur, on ajoutera aux pilules une poudre absorbante  
& précipitante, qui contiendra pour une close, quatre  
ou cinq grains de nitre. Il ne *sera* pas hors de propos  
d’ordcnner en même tems dans des bouillons foibles,  
les remedes capables d’appaiser les spasines, de résou-  
dre les caillots de sim g coagulé, & de dissiper les par-  
ties excrémentitielles par la perspiration. On remplira  
metVeilleusement ces indications aVec le blanc de ba-  
leine, l’huile d’amandes douces, les infusions de fleurs  
de fureau, de fleurs de camomile & de fommités d’i-  
vraie , l'essence tempérée d’écorce d’orange , mêlée

PUR 830

aVec l’essence de safran, la liqueur minérale anodyne,  
& les poudres béfoardiques, diaphorétiques , données  
dans quelque eau analeptique. Le mélange d’eaux hna-  
leptiques & pectorales fait aVec le Vinaigre distilé, les  
yeux d’écreVsses & le sirop d’ofeille, réfoudra très-  
promptement aussi le fang en stagnation & coagulé.

Si l'on prend exactement toutes ces précautions, les fem-  
mes en couche ne seront attaquées d’aucunes maladies  
mortelles, & l'on n’aura rien à craindre des *pourpres t*mais s’il arrÎVe qu’on les néglige , que la sérosité & la  
lymphe Viennent à *se* corrompre, qu’il y ait disiposi-  
tion au *pourpre,* sioit rouge, foit blanc, ou si ces *pour-  
pres* ont déja paru, Voici ce qu’il reste à faire.

On ordonnera aVec fuccès, ainsi que je l’ai éprouVé plu-  
sieurs fois, un régime égal & tempéré par rapport à la  
chaleur, de l’eau de gruau , aVec une infusion de camo-  
mile commune ou fans cette infusion. Si *lu pourpre* est  
blanc & malin, il ne Eera pas à propos de rendre le  
Ventre lâehe par des remedes stimulans, ni même de  
recourir aux clysteres. On se gardera soigneusement de  
changer la malade delinge, d’habits & de draps; ou  
du moins si on la change on aura sioin de ne lui en don-  
ner que de bien séehé, qui ait déja sierVÎ, & qu’on ait  
bien chauffé. Je ne Veux point qu’on la tienne dans une  
posture droite ou éleVée, parce qu’elle dispose à la dé-  
faillance, & qu’en dirigeant le mouVement des hu-  
meurs Vers les parties intérieures, elles pourroient siai-  
re disiparoître les éruptions & entraîner les stlites les  
plus fâcheuses, ainsi que l’a fait Voir Frédéric Hoffman  
dans fa Dissertation *de Situ erecto in morbis periculosis  
valde noxio.*

J’ordonne après l’éruption du *pourpre,* à différentes re-  
prisies, enViron un fcrupule ou une demi-dragme de  
poudre béfoardique tempérée , à quoi j’ajoute quelque-  
fois une petite quantité de safran ou de castor, inter-  
pOfantdetems en tems une dosie de liqueur minérale  
anodyne, qui poflede singulierement la Vertu de cal-  
mer les fpafmes, de diminuer la chaleur du motiVe-  
ment intestin & de corriger l’acrimonie des humeurs.  
Mais si on prognostique fur quelques symptomes anté-  
cédens que le *pourpre* rentrera, ou s’il est déja rentré ,  
on ajoutera à la liqueur minérale anodyne une quatrie-  
me partie de liqueur béfoardique préparée à la maniere  
de Bussius. Voyez l'article *Buissius.* Ce mélange pro-  
voquera puissamment une diaphorese, & poussera la  
matiere peccante à la surface du corps. Pour rétablir  
les forces qui font ordinairement fort diminuées dans  
*le pourpre* blanc, faites prendre une potion analepti-  
que, préparée d’eaux de baume, d’éeorce de citron, de  
fleurs de lis des Vallées, de prime-Vere, d’acacia & de  
canelle. Ajoutez du fuc de coing,aVec une quantité suffi-  
sante de nacre de perles & du sucre de perles, aVec quel-  
ques gouttes dleEprit de nitre dulcifié.Ce mélange pour-  
ra EerVir de VéhÎCule aux poudres qui conVÎennent en pa-  
reil cas,ou Ee prendre Eeul par cuillerées fréquentes.

Comme il arrÎVe quelquefois que dans la fieVre du lait ou  
dans la fieVre pourpreufe, les Vuidanges isolent fuppri-  
mées, qu’il fe fasse une congestion de fang à la tête, &  
qu’il s’enfuiVe des fymptomes mortels , on demande  
si l’on peut recourir fans danger à la saignée, lorsque  
les Vuidanges font Ou totalement supprimées, ou lorl-  
qu’elles Eont défectueuses, qu’il y a fieVre, & que llon  
appréhende le *pourpre.* Frederic Hoffman a fait Voir  
dans *sa* Dissertation *de Venaesectionis prudenti admi-  
mst.* que la fiaignée est quelquefois très-falutaire dans  
les fieVres exanthémateufes , même après l’éruption ; &  
je puis assurer que la faignée seule proportionnée à l’é-  
tat du malade, & faite au pié ou au bras, a rappelle des  
portes de la mort des femmes attaquées dans leurs cou-  
ches de constrictions spasinodiques qui poussaient le  
fang aVec impétuosité au cœur & au cerVeau. S’il arri-  
ve donc qu’une femme en couche meure de la fuppresa  
sion des Vuidanges, c’est qu’on aura malheureusement  
négligé la faignée. Ce fentiment est appuyé de l'auto-  
rité d’un grand nombre d’Auteurs célebres,tels queWil-

*83i* PUR

lis, *de Feb. cap.* 16. Welfchius, *de Purpurae Lcyps.* RoI.  
finckius, *Lib, de Ord, et Meth. Consult. LibH V. Sect.  
2. .cap. 6.*

Dans quelque espece *de pourpre* que ce foit, bénin oüma-  
lin , rien n’est si préjudiciable, & ne tend plus directe-  
ment à augmenter le mal. à irriter les fymptomes, &  
à accroître la malignité, que l'excès de la chaleur ou du  
froid. C’est surtout ici qu’il faut modérer la chaleur  
avec une extreme attention. Il n’y a peut-être aucune  
maladie, où il soit si important de tenir la chambre où  
la malade est couchée , & Pair qu’elle resipire, dans une  
’tempérie uniforme & convenable. Si on permet un li-  
bre accès à l’air froid vers la surface du corps; ou si la  
malade fort imprudemment du lit fes bras, après qu’ils  
y auront été échauffés , elle *sera Eaisie* siur le champ  
d’horreur & de friffon, elle tombera en langueur; elle  
Eera accablée d’anxiété , les pustules disiparoîtront ; &  
tous les accidens arriveront d’autant plus facilement,  
& feront d’autant plus dangereux que la chambre sera  
plus chaude , & que la malade aura été tenue plus cou-  
verte dans fon lit. Il y a pareillement beaucoup de  
danger dans toutes les maladies exantématheufes , &  
particulierement dans les *pourpres,* furtout, lorfque le  
mal est dans *sa* force, de laisser varier le degré de cha-  
leur que produit le feu dans la chambre de la malade ;  
car les passages fubits du froid au chaud & du chaud  
au froid , affectent violemment la fubstance nerVeufe  
& sensible de la peau, & dérangent considérablement  
scm ton , *sa* force & fon mouvement; enforte que les  
^pustules ou ne peuvent sortir, ou rentrent peu de tems  
après avoir paru.

On fait un tort considérable aux perfonnes attaquées de  
*pourpre,* par la chaleur excessive de la chambre ou du  
feu , & par celle que l’on excite en elles à l'aide des  
liqueurs chaudes , ou des remedes chauds ; car toutes  
les parties étant tenues parce moyen dans une agita-  
tion continuelle, & la fubstance poretsse de la peau  
étant trop ouverte , les forces fe diminuent, il sléVa-  
pore une trop grande quantité d’humidité ; & le mou-  
vement intestin rend la matiere morbifique plus silo-  
tile, plus pénétrante & plus acrimonieuse ; ensiarte  
que loin de diminuer la demangeasson , la chaleur &  
l’anxiété , on ne fait que les augmenter. C’est par la  
même rasson qu’il arrÎVe quelquefois que les fympto-  
mes deviennent plus dangereux , après qu’on a fait  
prendre au malade une grande quantité de thé chaud ,  
ou de quelqu’autte infusion, ou après qu’on lui a per-  
mis des alimens chauds, ou des liqueurs chaudes.

Si l’on nuit aux malades parles imprudences dont nous  
venons de parler ; ce fera pis encore, si l'on souffre  
qu’ils prennent des remedes échauffans , des vins &  
des liqueurs fpiritueufes, des fubstances fudoriflques  
& répercussives, des teintures bésoardiques , des essen-  
ces & des alexipharmaques. Toutes ces chofesne peu-  
vent qu’augmenter le mal. J’ai vu des *pourpres* chroni-  
ques , bénins, fans fievres & sans fymptomes violens,  
devenir malins par l’excès du chaud extérieur, l’usage  
des anti-scorbutiques, les décoctions purifiantes, & un  
régime trop sudorifique. Le malade fut jetté par ce  
traitement dans une chaleur fiévreuse, dans le dégout  
des alimens , la langueur & l’infomnie. D’ailleurs , il  
est constant par l’expérience , que si les remedes & le  
régime chaud, font fortir le *pourpre* avec beaucoup de  
promptitude , la caisse la plus légère fuffit enfuite pour  
le faire rentrer.

Il est à propos de favoir que les purgations excessives &  
fréquentes , font très - nuisibles dans les *pourpres s* car  
telle est la nature de cette maladie , qu’elle ne fouffre,  
ni la constipation , ni le relâchement, & moins encore  
les évacuations artificielles par les sielles. Si le malade  
est trop long - tems constipé , les récrémens enfermés  
font portés à la surface du corps ; & les impuretés bi-  
lieufes , muqueufes & fermentables, qui devroient être  
ÉVacuées par les felles à l'aide du foie , du pancréas, &  
des tuniques glanduleufes des intestins passent à la

P U R 832  
peau; ou s’accumulant dans les replis du canal intesti-  
nal, s’y corrompent de plus en plus par le séjour qu’d-  
les y font, & rentrant enfuite dans la masse du sang,  
avec le chyle &lesfucs nourriciers, fervent d’aliment  
à la maladie, & augmentent la quantité de la matiere  
morbifique. Alors si l'on ne restitue l’évacuation par  
les felles & les autres excrétions dans leur état naturel,  
il est rare que le malade guérisse parfaitement : il fera  
fujet à des rechutes, ou il fera long-tems à recouVrer  
la santé.

On aura foin de ne point provoquer les excrétions par  
des remedes acres & stimulans. C’est pourquoi l’on  
s’interdira absolument les émétiques les plus doux,  
tous purgatifs, tous laxatifs, mêmes bénins , & toute  
fubstance saline. Il y a même du danger à recourir aux  
clysteres & aux siippositoires , siurtout immédiatement  
aVant ou après l'éruption des pustules. Car s’il arrÎVe  
que les parties internes sioient stimulées, les fluides cesi  
sieront incontinent de *se* porter vers la silrface du corps,  
la perspiration Eera obstruée; les pores de la peau se  
resserreront & les pustules disparoîtronti

Une faignée faite mal-à-propos ne manqueroit pas non  
plus de faire rentrer le *pourpre:* car il est de la der-  
niere importance dans toutes les maladies exanthema-  
teufes, que le fang soit dans une certaine quantité, &  
qu’il foit chassé du centre à la circonférence. Il est donc  
éVident que l'excès & le défaut de ce fluide font égale-  
ment dangereux. Si la quantité du fang est trop grande,  
la constriction Epasinodique des parties en occasionnera  
des congestions mortelles dans les parties nobles. Si el-  
le est trop petite, le siang ne pourra circuler dans les  
petits vaisseaux de la peau & passer dans les organes  
destinés à la sécrétion de la sueur ; l’évacuation de la  
matiere peccante, ne *se sera* donc plus convenable-  
ment parles émonctoires capillaires ; elle séjournera  
dans les parties intérieures, non fans un extreme dan-  
ger. Rien n’est donc plus périlleux qu’une saignée faite  
mal -à propos dans le *pourpre.* J’ai vu moi-même plu-  
sieurs sois, une saignée ordonnée à des hypocondria-  
ques attaqués de *pourpre* chronique & fujets à des con-  
strictions fpafmodiques, fuivie de la rentrée subite des  
éruptions exanthémateuses, & d’une attaque d’apO-  
plexie. La saignée inconsidérée produit encore en pa-  
reil cas les contractions les plus violentes aux articula-  
tions, & dans les autres parties, des mouvemens cOn-  
vulsifs presique mortels.

Il y en a qui conseillent les vésicatoires dans la fievre mi-  
liaire , qui provient d’une lymphe acide & corrompue;  
fie proposant par ce moyen d’attirer au dehors la ma-  
tiere peccante, & de stimuler , & mettre en action les  
fibres nerveisses opprimées.

Voici ce que dit Hamilton dans sirnTraité, *de Febre mi-  
Han, Su* leur application réitérée aux épaules.

« Les vésicatoires diminuent merveilleusement la *sérosi-*a té des humeurs, & en même-tems la quantité delà  
« matiere morbifique ; ce qui met la nature en état de  
« fie débarrasser facilement du reste à sia maniere accou-  
« tumée : tant il est faux que les vésicatoires empêchent  
« l’éruption des pustules. »

Quoique cette méthode de soulager dans *le pourpre me*paroisse assez raisionnée, j’aVoue toutefois n’y avoir ja-  
mais eu recours ; je lasse donc à d’autres le Εοιη d’en  
faire l’essai. **FREDERIC** Hoffman. Voyez *Miliaris  
Febris.*

PURULENTIA, *Purulence* ou *suppuration»*PURULENTUS, *Purulent, plein de pus.*

PUS

PUS , pus. Voyez *Abscisses-, Inflammatio & Suppuratio.*PUSCA. Voyez *Posca.* **BLANCARD.**

PUSILLATUM ou PUSULATUM, *poudre grossiere.*

PUSTA,

833 PUS

PUSTA , digestion de la fanie, Rü’LAND. 1

PUSTULA, *pustule.*

Les *pustules* paroissent surtout au printems. Il y en a de  
différentes fortes. Il arrive quelquefois que toute la  
furface du corps , *se* ccuvre d’une certaine aspérité ,  
assez semblable à celle que produit la piquure d’une or-  
tie , ou l’ohstructlon de la sueur. Les Grecs appellent  
ces pnsiu/cs ἐξανθηματα. Tantôt elles font rouges , &  
tantôt elles retiennent la couleur naturelle de la peau.  
Elles font quelquefois pour la plupart de la grosseur  
d’un bouton, & quelquefois elles font plus larges. Il y  
a encore des *pustules* d’une couleur lÎVÎde, pale, noire,  
ou de toute autre couleur contre-nature , & qui con-  
tiennent une humeur. Lorsqu’elles Viennent à s’ou-  
vrir , les chairs sisujaCentes paroissent ulcérées. Les  
Grecs les appellent φλύκταιναι *InraHt/ς.* Elles Ecnt cau-  
fées par le froid , le feu , ou des médicamens. Mais le  
φλυζάκιον, *phlyzacion ,* est une efpece de *pustule* tant  
Eoit peu dure, blanchâtre, & s’éleVant en pointe. Les  
*pustules se* conVertissent ou tournent quelquefois en pe-  
titsulceres, *secs* ou humides : d’autrefois, elles font  
seulement accompagnées de demangeaifon, ou d’in-  
flammation & de douleur. Elles rendent ou du pus ou  
de la flanie , ou de l’un & de l’autre. Les enfans y font  
fort sujets. Elles paroissent rarement au corps , mais  
fréquemment aux extrémités.

La pire efpece *do pustule*, est celle qu’on appelle ἐπίνυκτις;  
elle est ordinairement liVide, noirâtre, ou même blan-  
che : il y a inflammation Violente dans les parties qui  
l’enVÎronnent, & lorsqu’elle est ouVerte , on trouve  
au-dedansune exulcération mucilagineuse de la même  
couleur. La douleur qui l.laCCompagne est beaucoup  
plus grande, qu’on a lieu de le croire d’un mal aussi  
peu considérable en apparence; car elle n’est pas plus  
étendue qu’une *seve :* elle *se* forme ordinairement aux  
extrémités du corps, & pendant la nuit. C’est cette  
dernière circonstanee qui lui a fait donner le nom  
Α’επινυκτὶς.

La premiere chofe qu’on ait à faire pour guérir toutes  
*pustules*, c’est d’ordonner l’exercice & la promenade,  
auxquels on fubstituera la gestation , si le malade ne  
peut pas *se* promener ou s’exercer commodément. On  
diminuera ensisite la quantité des alimens, & l’on prosi-  
crira toute substance acre & exténuante. On fera fui-  
vre le même régime à la nourrice, si l'enfant qui la tete  
est affecté *depustules<* Si le malade est robuste, & si les  
*pustules* font petites , on le fera fuer dans un bain, dans  
lequel il fe mettra , après qu’on aura mis du nitre sur  
*ses pustules,* & qu’on les aura frottées *avec* un mélange  
d’huile & de νΐη. Si ces remedes ne produifent aucun  
effet, & si les *pustules* font larges, on appliquera def-  
fusdes lentilles, & l'on recourra à des remedes plus  
doux , lorfque la peau sera enleVée. Après l’applica-  
tion des lentilles , il *sera* facile de Venir à bout del’é-  
pinyctique aVec l’herniole ou la coriandre Verte.

On guérira les ulceres qui furVÎennenl *dcpustules avec* de  
la litharge, la femence de fœnugrec , l’huile rofat, &  
le fuc d’endiVe , donnant au mélange de ces différens  
ingrédiens la consistance du miel.

On frottera les *pustules* des enfans aVec la préparation  
fuÎVante,

Prenez *de la pierre que les Grecs appellent ττυξΐτης, huit  
dragmes.*

Ajûutez

*des amandes arnercs, cinquante i,  
de l’huile, trois verres.*

Frottez *lcspustules* aVec de la cérufe , aVant que de Vous  
fervir de cet onguent. C ε L s e, *Lib» V. cap.*28.

*Torn. V.*

PUT 834

PUT

PUTORIUS, *putois, Ooputoire* ; la chairde cet animal  
appliquée extérieurement, passe pour résolutive.

PUTREDO ou PUTREFACTIO, *Putréfaction.*

On ne remarque nulle part plus distinctement les heureu-  
stes influences de la Philosophie naturelle & de la Chy-  
mie silr la Medecine , que dàns la doctrine de la *putré-  
faction .Noos* démontrerüns l'importance de cette doe-  
trine dans Part de guérir les maladies ; & combien elle  
est nécessaire aux Medecins, après avoir examiné par  
des principes Chymiques & Physiques, la nature, les  
caisses & les effets de la *putréfaction* même , C’est-à-  
dire, après aVoir exposé tout ce qui doit préeéder la  
connoissance des usiiges , & l’application de la doctri-  
ne de la *putréfaction ->* dans la pratique de la MedeCÎne.  
La *putréfaction* d’un corps , n’est autre choEe qu’une  
dissolution intime de *scs* parties, en Conséquence de  
laquelle l’union & la ccnnexion qui étoient entre el-  
les , sont détruites , qui est aceompagnée d’une évapo-  
ratîon Volatile & fétide, & dans laquelle le tissu , les  
qualités & les propriétés du corps qu’elles compo-  
soient, font totalement altérées.

On distingue la disselution des corps en deux efpecés-  
diflérentes ; l'une superficielle , & l'autre intime & ra-  
dieale. Dans la dissolution superficielle, le corps est  
feulement diVisé en petites parties , dont chaCune re-  
tient la nature , les Vertus & les qualités fpéeifiques du  
tout. Ainsi dans la folution de l’or par l'eau régale,  
quoique l'or l'oit réduit en atomes extremement pe-  
tits, comme il paroît, parce que quelques gouttes de  
cette solution filsissent pour donner un autre gout à une  
pinte entiere d’esprit de νΐη ; cependant si on le pré-  
cipite par quelques stels, soit lixiVÎels, soit Volatils, on  
trouVera que chacun des atomes dans lesquels il a été  
dÎVÎsé , a parfaitement la nature de l'or. La dissolu-  
tion intime & radicale, est celle dans laquelle les par-  
ties du corps font tellement altérées , relatÎVement à  
leur situation réciproque, & le mélange qui constituoit  
la différence spécifique du corps, tellement altéré,  
que le tissu du corps est tout autre , que la disposition  
de *ses* parties ne subsiste en aueune façon, & qu’il a  
d’autres Vertus & propriétés. Ainsi dans la dissolution  
des alimens dans l’estomac & dans les intestins , par le  
moyen du menstrue fubtil, unÎVerfel &saliVaire de ce  
VÎfcere, & par l’influence de la chaleur animale, le  
mélange & le tissu des fubstances prifes en nourriture ,  
font tellement altérés, qu’il ne leur reste rien. Eous la  
forme de chyle & de feces qu’elles ont, du gout, de  
l’odeur, de la couleur , de la consistance & des autres-  
qualités qu’elles aVoient. Il en est de même dans la  
fermentation des Végétaux ; elle ôte aux fues des rai-  
sins & des fruits de l'Eté, leur nature douce & tempé-  
rée, & les conVertit en une liqueur acide , fpiritueufe  
ou VÎneulse qui eniVre. Nous Comprerens eneore entre  
les dissolutions intimes & radicales , la *putréfaction*dont la nature & les esters consistent à détruire lemé-  
lange, la forme, les qualités & les Vertus des corps.

La caufe qui produit la dissolution intime , foit dans la  
sermentation , Eoit dans la *putréfaction s* n’est autre  
chofe qu’une agitatlon intestine des parties humides,  
aidée d’une affiuenee Considérable dematieres Chaude.?  
& misies en mouVement Vlolent. Comme il ne peut y  
aVoir solution d’un corps Eolide sans humidité , il ne  
peut y aVoir ni fermentation, ni *putréfaction* fans eau,  
qui est un fluide élémentaire & original. Ce menstrue  
unÎVerfel, non-seulement s’insinue profondémentdans  
les pores du Corps, mais comme fes parties font conti-  
nuellement dans une agitation intestine, il en écarte  
& sépare les parties, qui sont diVerfement urnes &  
mêlées. Il produit cet effet d’autant plus facilement,  
qu’il est plus assisté de la chaleur, qui consiste dans un  
1 mouvement rapide de la matiere etneree & céleste.

G g g

835 PUT

douée de la faculté de fe dilater excessivement, & de  
pousser du centre à la circonférence. L’eau agissant fur  
une matiere capable de fermenter & de *se* corrompre ,  
dssout Ees parties Ealines, sulphuretsses & terrestres;  
s’en impregne, & les emporte en s’évaporant.

Quoique la fermentation &la *putréfaction* foient psodui-  
tes l'une & l'autre par une agitation intestine de l’hu-  
midité &d’un principe chaud , cependant leurs effets  
Font fort différens. La fermentation donne un efprit  
fulphureux inflammable; & la *putréfaction ,* un efprit  
volatil urineux. C’est pourquoi celle-ci est toujours  
accompagnée d’une odeur fétide. Il est à propos d’ob-  
server que les fucs des animaux ne fermentent point,  
& qulon n’en peut tirer aucun efprit vineux inflamma-  
ble.

La propriété de fermenter est particuliere aux végétaux :  
mais celle de fe corrompre est commune aux végétaux  
& aux silcs des animaux. La raifon pourquoi les ani-  
maux & leurs parties *se* corrompent seulement , mais  
ne fermentent jamais, ni ne donnent d’efprit inflam-  
mable , doit être déduite de leur mélange & de leur  
composition. Les végétaux admettent dans leur com-  
position non-feulement une huile, mais encore un aci-  
de qu’on tire par la distilation , & qulon ne trouve  
point dans les animaux qui fiant imprégnés d’une hui-  
le, & qui contiennent une terre volatile subtile, à la-  
quelle l'action du feu communique la nature du fel.  
Dans la fermentation des végétaux , la chaleurintesti-  
ne commence par dissoudre l'acide tartareux : cet acide  
agit fur les parties oléagineuses & sulphureuies ; sim  
action, & la réaction des parties oléagineuEes & sillphu-  
reisses, donnent lieu à une efferveseence, & à une éva-  
poration abondante de particules qui s’élevent & l'e  
dissipent dans l’air. Enfin il résillte de la combinaison  
des parties oléagineuses & de l’acide tartareux, une  
liqueur spiritueIsse ou vineuEe. Mais dans *ia putréfac-  
tion Oh* l’acide manque , les principes huileux, fulphu-  
reux, salins & volatils s’élevent sijr le champ ; n’étant  
ni fixés , ni corrigés par l'acide, ils prennent une odeur  
défiagréable & fétide , &fe difperfent dans l’air. Il est  
démontré par des expériences chymlques de la demie-  
re évidence, que l'odeurfétideprovientd’un principe  
huileux & fulphureux, & d’un fel volatil. Nous en  
avons une preuve palpable dans le l.oufre minéral ,  
qui est sans odeur dans son état naturel, & qui en prend  
une Eort désagréable , lorsqu’il est mis en fusion Eut le  
feu avec un fel lixiviel. C’est pourquoi, si l.onsie pro-  
posie de tirer des animaux un siel volatil huileux , il siaut  
les faire putréfier ou brûler fur un feu violent. On dé-  
gagera par ce moyen leurs parties huileufes & vola-  
tiles des autres parties dans lesquelles elles sirnt enve-  
loppées.

Nous avons déja remarqué que l’humidité & la chaleur  
étoient les principaux instrumens de la dissolution,tant  
dans la fermentation que dans la *putréfaction* , enforte  
que rien ne fermente & ne fe corrompt Eans chaleur  
& Eans humidité ; d’où il s’ensuit , que pour confervet  
un corps qui tend à la *putréfaction*, on n’a autre choEe à  
faire qu’à le garantir de l’humidité & de la chaleur.  
Aussi remarque-t’on que les corps qui fiant si-lffisam-  
ment Eecs , ne *se* corrompent point. Le porc & le bœuf  
séchés à la fumée & à l’air, deviennent difficilement  
putrides : mais si on les fait macérer dans l’eau, &  
qu’on leur communique un degré convenable d’humi-  
dité, ils ne tarderont pas de fe corrompre à Pair chaud.  
I elle est aussi la nature paticuliere du froid , qu’il ga-  
rantit les corps de la *putréfaction* ; & cela seulement  
parce qu’il consiste en un mouVement rectiligne, qui  
presse & joint les parties du corps, ensiorte qu’elles *se*séparent plus difficilement, & consiervent leur situa-  
tion ; au lieu que la chaleur qui consiste dans un mou-  
vement vertical, autour d’un axe, aggrandit les pores,  
écarte les parties , & les pousse du centre à la circonfé-  
renCe.

Comme il y a différentes manieres d’ôter aux corps leur  
humidité, il y a aussi disterentes manieres de lesgaran-

P UT 836

tir de la *putréfaction.* On sait par expérience que Peso  
prit de vin rectifié ne permet point de fie ccrrOmpre  
aux corps qui y fiont plongés, parce qu’il imbibe promp-  
tement, & absorbe l’humidité des Eubstances animales  
& végétales, qu’il évacue d’entre leurs pores &d’en-  
tre leurs parties. C’est ainsi que les corps qui étoient  
mous auparavant , s’endurcissent. Mais on les consier-  
vera plus sûrement, si on les arroEe sréquemment d’ef.  
prit récent & bien déphlegmé. Quoiqu’on embaume  
les corps , & qu’on parVienne à les garantir *deiaputré-  
faction* par le moyen des huiles distilées, l’esprit de vin  
bien déphlegmé leur est tOutefois préférable; car il est  
d’une nature plus pénétrante , &il s’infere plus facile-  
ment entre les parties intérieures des corps,que les fubsi  
tances résineufes & balfamiques.

Les Eels nous fournissent un autre moyen de garantir les  
corps de la *putréfaction* : les meilleurs pour cet effet,  
Eont le fel commun & l'alun ; ils *se* chargent parfaite-  
ment de l'humidité, & donnent lieu par ce moyen aux  
fibres charnues de fe durcir ; plus ces fila Eont durs&  
Eecs , plus ils font énergiques. L’alun étant astringent,  
en conséquence d’un grand nombre de particules ter-  
restres qu’il contient; & cette astringence unissant in-  
timcment Ees élémens les uns aux autres, il en faut fai-  
re une lessive ; & cette lessive mêlée avec celle de fel  
commun, garantira les vssceres humains de *iaputrésac-  
tion* pendant plusieurs années.

Remarquez que les fluides sujets à corruption nedevien-  
ncnt point aisément putrides , si on les tient dans une  
agitation continuelle ; au lieu qu’ils ne tardent pas à  
*se* corrompre , s’ils demeurent en stagnation , comme  
ils Eont dans les marais. Car la chaleur & l’humidité  
agissant alors continuellement fur leurs particules en  
repos, dissolvent & détruisent plus facilement leur  
mélange, que si elles changeoient perpétuellement de  
lieu & de situation. La chaleur auroit alors moins de  
prife fur elles , sim action seroit passagers ; au lieu  
qu’elle est durable & permanente Eur les particules en  
repos. Il est bon de Eavoir que les Végétaux abondans  
en humidités & mis en tas, s’échauffent aisément ; au  
lieu qu’ils sont garantis de la *putréfaction* étant disper-  
sés, La raiEon de ee phénomene,est, qu’en tas , l’éVa-  
poration produite parle mouVement de l’humidité &  
par la chaleur intestine , fe sait aVec peine ; les parti-  
cules agitées ne pouVant s’échapper , rentrent dans la  
masse , agissent les unes sur les autres, & hâtent la *pu-  
tréfaction* ,au lieu de la diminuer. Rien n’est pluspro-  
pre à préVenir cet effet , ou à le faire cesser lorsqu’il  
commence, que le libre aecès de Pair , surtout d’un  
air Eec & froid. Il ne faut pas ignorer, qu’auffi-tôt que  
*la. putréfaction* a commenle , fes progrès sont rapides,  
& qu’elle s’étend fort promptement. C’est Comme un  
leVain qui met brusquement les parties homogenes &  
adjacentes en un mouVement qui produit putridité ,  
ainsique nous Voyons éVÎdemment dans les substances  
capables de fermentation.Un peu de leVain mis dans une  
masse farineufe , ou jetté dans les stucs des Végétaux, y  
produit fur le ehamp un mouVement de fermentation.

Après aVoir exposé de Cette maniere la nature, laforma-  
tion & les effets de la *putréfaction ,* d’après les princi-  
pes de la Philofophie naturelle & de la Medeeine; il  
ne nous sera pas difficile d’appliquer ce que nous aVOns  
dit au corps humain, qui nous preEente un phénomene  
bien extraordinaire à expliquer. C’est pourquoi les  
corps des animaux & les fucs qu’ils contiennent,qui  
ont de leur nature une si grande disposition à laputré-  
*faction y* lorsqu’il y a chaleur & humidité; neEecor-  
rompent point, tant que l’animal est VÏVant, mais de-  
meurent sains & entiers ; au lieu qu’ils tombent dans  
une *putréfaction* très-rapide lorsque l’animal est mort.  
La conserVation de la fanté consistant principalement  
dans cette propriété du corps des animaux, il est du de-  
Voir duïMedecin d’en bien connoître les calsses-Ceux-là  
*se* trompent grossierement, qui prétendent expliquer la  
conserVation de la santé par un eEprit Vital , par je ne  
Eai quel baume, & par une chaleur innée; cet esprit,

*S37* PUT

ce baume & cette chaleur ne simt que des mots vuides  
de sens, qui n’expliquent rien , & qui n’indiquent nul-  
lement les causes spéeifiques du phénornene dont il  
s’agit. Ceux qui s’imaginent qu’il est l'effet d’un fel &  
d’un l'oufre contenus dans les fucs vitaux , ne rencon-  
trent pas mieux ; car il est démontré par l'expérience,  
que lesfubstances falines & spiritueufes, & les reme-  
des balsamiques, loin de garantir de *iaputréfaction ,* ne  
font au contraire que la hâter , en quelque quantité  
qu’on les emploie. En effet, nous remarquons que les  
corps des fcorbutiques qui abondent en particules fallu  
nes &sulphureuses, tombent rapidement en Ephacele.  
C’est donc à d’autres catsses qu’il faut recourir pour la  
confervation de la simté & la durée de la vie. Mais une  
observation qu’on a faite, c’est que tant que la masse du  
fang & des humeurs, qui est d’elle-même très-fujette à  
fe corrompre, continue dans un mouvement circulai-  
re & progressif, & fe meut dans le tissu vafculaire du  
corps, elle ne fe corrompt point ; & qu’aussi-tôt au  
contraire qu’elle cesse de fe mouvoir & de circuler, &  
qu’elle entre en stagnation dans les parties solides,  
elle *se* corrompt, & que la corruption *se* répand immé-  
diatement, gagne les parties adjacentes , & produit  
la mortification & le fiphacele. Toutes les fois que la  
circulation du fang est totalement interrompue, com-  
me il arrive à la mort, la *putréfaction* commence, à  
moins que le froid , ou quelqu’autre causse extérieure  
ne s’y oppofe.

Il s’enfuit donc évidemment que la circulation est la cau-  
fe qui garantit les corps des animaux de la corruption ;  
car tant qu’elle *se* fait, le corps ne fe corrompt point.  
Ce qui nous reste à examiner, c’est si cet effet n’a point  
d’autres caisses que le mouvement progressif du fang ,  
s’il n’y en a point d’autres qui concourrent ayec lui ,  
ce qui meparoît fort vraissemblable ; car la circulation  
continuelle du fang , tend par elle-même à augmen-  
ter considérablement l’agitation intestine & chaude  
defes parties constituantes, à les confumer, & à les  
convertir peu-à-peu enexcrémensfalins& sulphureux.  
Il est donc évident que la circulation tend par elle-  
même , plutôt à détruire, qu’à conferver le vrai mélan-  
ge de la masse du fang , ainsi qu’il est démontré par la  
chaleur violente des fiévreux , où la circulation du  
sang est augmentée , ainsi que l'agitation intestine des  
parties , & leur chaleur , & où le corps est en même-  
tems confumé, fes forces diminuées, fes fucs dissipés, &  
convertis en parties excrémentitielles, à l'évacuation  
desquelles il faut travailler , foit par la perspiration ,  
foit par les urines & par les selles. D’ailleurs , les ali-  
mens, les boissons , & une infinité de parties étrange-  
res à la bonne constitution du fiang, & fort fujettes à la  
corruption, s’y confondent avec l’air;s’il arrive qu’el-  
les y soient détenues, il est naturel qu’elles en alterent  
la nature & le vrai mélange. Nous remarquons d’ail-  
leurs qu’il s’engendre même pendant l'action vitale &  
le mouvement perpétuel des fluides,une matiere fujette  
à fe corrompre , & à répandre ailleurs la corruption. Il  
est doncraifonnable de séparer , & de proeurer la se-  
crétion & l’évacuation de cette matiere, capable de dé-  
truirela contexture & le mélange du sangla & de nuire  
à la fan té.

C’est par cette raifon que la Nature , dont la prudence  
n’obmetrien, a distribué dans la structure admirable  
des animaux, un nombre infini d’organes sécrétoires  
& excrétoires, par lesquels les impuretés tant fixes que  
mobiles , volatiles , salines, sidphureuses , aqueufes &  
éthérées, fiant séparées fans interruption duEang&des  
humeurs vitales. C’est ce qui SC sait d’une maniere sclr-  
prenante par ce vsscere large , que nous appellons le  
foie ; fa fonction continuelle est de dépurer le fang  
d’excrémens fulphureux , chauds , falins & séreux. Il  
y a cà & là dans le corps une infinité de glandes cOn-  
glomérées , composées de tuyaux très-petits, par lef-  
quels fe fait perpétuellemenda fécrétion d’un fluide  
subtil, falivaire , & fermentable , qui est chassé du  
corps, lorsqu’il y a rempli *sa* destination. La peau mê-

PUT 838

me est pleine de canaux & de pores ; c’est un émonctoi-  
re univerEel & commun , par lequel s’évacuent fans  
fin les parties séretsses, sulphureuses , Ealines & excré-  
mentitiellesdes humeurs. Les reins sont aussi desorga-  
nes qui philtrent une sérosité sialine , sillphureuse &  
épaisse ; & les impuretés féculentes font évacuées par  
les gros intestins.

Ce n’est pas assez pour conserver dans les fluides vitaux  
le mélange qui leur convient, qu’il se fasse une *sécré-  
tion* continuelle des parties fuperflues ; il y a un autre  
préfervatif nécessaire à la vie & à la fanté, dont les  
Ecrivains modernes n’ont point fait mention: c’est la  
régénération fuccessive des fiscs doux& tempérés, par  
lesquels la perte des fluides corrompus est réparée.  
C’est par cette raisim que les hommes & les animaux  
ont constamment besoin d’alimens ; ce font ces ali-  
mens qui préviennent *iaputréfaction* par les sifcs loua-  
bles, doux, tempérés & propres à la nutrition des par-  
ties & à l’accroissement des forces,qu’ils remettent dans  
le corps fous la forme du chyle & des humeurs lactées.  
Sans cette réparation perpétuelle, la force & la vie cese  
ferOÎent bientôt. C’est donc par le moyen des alimens  
& des excrétions , que la vie fe conferve, & que les  
corps des animaux sont garantis de la *putréfaction.* Ausi  
si remarque-t’on que dans les adultes , en qui les par-  
ties du corps ne prennent plus d’accroissement , la  
quantité des excrétions dans l’état de sianté, est à-peu-  
près égale à celle des alimens.

Il résiulte donc de tout ce que nous venons de dire, que la  
conservation de la Eanté & la durée de la vie, exigent  
qu’on s’interdise toute si-lbstance tendante *à putréfac-  
tion* ; ce qui fournit un grand nombre de théoremes &  
de corollaires d’un ufage singulier dans la pratique.  
On peut déduire premierement de ce que nous avons  
dit, la nature & les caufes immédiates de la mort, & de  
*\aputréfaction* quiIui sijccede, & qui par *sa* nature est si  
contraire à la vie. Ces effets scmt des suites de la *ces-  
sation* de la circulation du fang. C’est l’interruption de  
ce mouvement qui donne lieu à la corruption , & la  
corruption à la mort. Les cauEes de la mort font tou-  
jours évidentes dans la dissection de ceux qui ont été  
emportés par des maladies aiguës & chroniques. On y  
trouve toujours un ou plusieurs visiceres , ou des parties  
nobles corrompues, putréfiées, ou siphacélées , en con-  
séquence d’une extravasiation ou stagnation des hu-  
meurs : mais ces casses siont moins évidentes dans ceux  
qui meurent subitement, ou de maladie aiguë violente ;  
ce font ordinairement des concrétions polypeuEes ,  
composées d’un grand nombre de fibres & de membra-  
nes, & engendrées dans les grands vaisseaux, furtout  
dans les ventricules du cœur, & les sinus de la dure-  
mere, elles arrêtent la circulation du *sang,* & le ma-  
lade périt.

Tous les devoirs du Medecin fie réunissant à procurer une  
longue vie, à conserver le corps sain, à prévenir une  
mort prématurée, & à écarter les maladies dont elle *se-  
roit* la flûte, il ne peut tendre plus directement à ces  
fins , qu’en éloignant la corruption , tant des parties  
intérieures , qu’extérieures : mais pour cet effet, il doit  
s’occuper particulierement à faciliter la circulation du  
fang dans toutes les parties du corps, & à lever tous les  
obstacles qui pourraient la gêner. Il y a un grand nom-  
bre de caufes capables de gêner la circulation du *sang ;*une des plus importantes est la surabondance du fang  
& des humeurs ,dont larésistance & la dilatation ten-  
dent à diminuer l’élasticité des fibres du cœur, & de *ses*oreillettes , & conséquemment à rallentir le mouve-  
ment de la circulation. Si l'on ne *se* hate de lever cet  
obstacle ; il s’ensuivra bien-tôt des stagnations d’hu-  
meurs, des engorgemens de viEceres, des obstructions,  
des extravasations de fluide, desabsiles,& la *putréfac-  
tion* des parties. D’ailleurs lorsque la cireulation du  
sang est languissante, les excrétions sont desectueuses ,  
la perspiration est diminuée; & PéVacuation des hu-  
meurs bilieuses dont il se sait tous les jours une *lucre-*tion considérable dans les vaisseaux du foie , ne fera  
G ggij

839 PUT

pas suffisante. De-là il s’accumulera nécessairement  
dans la masse du sang, une grande quantité d’impure-  
tés de disterentes efpeces.

Personne n’est plus si-ljet à cette pléthore si contraire à la  
fanté & à la Vie , que ceux dont l'habitude du corps  
est spongieuse, qui vivent Voluptueusement, & qui  
font livrés à la paresse & à l’oisiVeté. Les femmes y font  
encore plus exposées que les hommes, en ce qu’elles  
font plus de fang qu’il n’en saut pour la nutrition &  
l’entretien des parties. De peur que cette furabondan-  
ce de fang& d’humeurs, ne préjudicie à la fanté, & ne  
détruise la machine , elle a été faite *avec* tant d’art,  
que *ses* Vaisseaux & ses parties nerVetsses ont un mou-  
vement particulier, par lequel ils préviennent les sta-  
gnations, & fe débarassent du poids des humeurs sijper-  
flues , dans les enfans communément par le nez, dans  
les femmes par la matrice, & dans les hommes par un  
écoulement hémorrhoïdal, qui a ses retours réglés. S’il  
arrÎVe que ces excrétions habituelles, & destinées à di-  
minuer la quantité du stang , soient défectueuses , af-  
foiblies , ou supprimées par quelque catsse ; il s’ensi.iit  
un nombre infini d’accidens, & le corps est accablé de  
maladies de toutes especes , tant chroniques qu’aiguës,  
à moins qu’on ne les préVÎenne par des remedes con-  
venables, ainsi qulon Voit Tome II. de la Medecifie  
Raifonnée de Frederic Hoffman. J’ai νΰ plusieurs fois  
des femmes pléthoriques , en qui les rcgles aVoient été  
supprimées , tantôt par une frayeur , tantôt par un  
grand froid , ou par quelques purgatifs Violens, mou-  
rir de corruption & de fphacele. Immédiatement après  
leur mort, leurs corps slenfloient, tomboient dans une  
*putréfaction* très-fétide, & fe couvroient de larges am-  
poules.

On peut conceVoir par ce que nous avons dit, que la *pu-  
tréfaction 8e* la mort peuVent être causées par une fur-  
abondance de fang même louable. Il n’y a point de  
meilleur remede pour préVenir cet accident , que la  
saignée , ou la restitution des excrétions de fang habi-  
tuelles. 'S’il arrÎVe qu’un malade ait de llaVersion pour  
ce remede; que les nourritures qu’il prend,& que la vie  
qu’il mene tendent à former une grande quantité de  
fang, tandis que la nature est lente dans les excrétions,  
ou tandis qu’elles nefe font point; il faudra recourir  
à d’autres moyens, & prendre toutes les précautions  
possibles, pour que le malade ne foit point attaqué  
d’une indisposition Violente , ou peut-être mortelle , &  
dont la *putréfaction* fera le principe. Alors on lui pref-  
crira tout ce qui est capable de diminuer la surabon-  
dance du Eang & des humeurs , eû égard toujours aux  
circonstances dans lesquelles il fe trouvera , comme  
l’exercice , l'abstinence , les boisions & les alimens lé-  
gers, les bains , les laxatifs , les infusions, & les eaux  
minérales chaudes & froides.

Il en est de même de la difette de fang; je veux dire ,  
qu’elle peut être aussi la causie d’une *putréfaction* mor-  
telle. Il femble que des caisses contraires , deVroient  
produire des effets contraires : cependant il est démon-  
tré que la même maladie peut être engendrée par des  
causes tout-à-fait disterentes. Sans entrer là-dessus  
dans un plus long détail, nous nous contenterons d’e-  
xaminer ici, comment la surabondance & la dssettede  
fang, peuVent jetter l'une & l’autre, les parties S0I1-  
des & fluides , dans une *putréfaction* mortelle. Nous  
ayons déja remarqué ci-dessus que le seing surabondant  
entroit aisément en stagnation dans les Vasseaux, &  
s’y corrompoit promptement , en conséquence de la  
diminution que la pléthore catsse dans les sécrétions  
& les excrétions , par lesquelles il seroit débarassé des  
impuretés qu’il contient, & de la matiere excrémenti-  
tielle qui lui est mêlée , &qui est fort difposée à la cor-  
ruption.

La difette d’un sang louable est siliVie des mêmes acci-  
dens ; car si une quantité conVenable & naturelle de  
Eang , tient tous les Vasseaux ouVerts ; il est nécessaire  
qu’ils s’affaissent, que leur diametre Eoit diminué, &  
même qu’ils soient entierement fermés , lorfque la

PUT 840

quantité de sang ne fera pas fuffisiante. Les fucs falutai-  
res & nourriciers , ne passeront donc plus aux parties  
folides ; il ne s’engendrera plus dans le cerveau, une .  
quantité fuffifante de fluide nerVeux, & conséquent-  
ment les forces feront diminuées. D’ailleurs l'impul-  
sion du simg qui *se* fait dans la fystole du cœur & des  
arteres , & qui s’estime par le pouls, dépendant d’une  
certaine quantité de sang; si cette quantité est trop pe-  
tite , le pouls siera néceflairement foi ble & languissant,  
le fang même n’aura point cette impétuosité capable  
de le porter dans les petits Vaisseaux capillaires des vif-  
ceres ; & il ne manquera pas d’entrer en stagnation  
dans les poumons, dans la rate & dans le foie. Or ces  
stagnations feront EuiVies de fieVres lentes & hectiques,  
de cachexie, & de corruption.

Rien ne hâte daVantage la corruption & fies fisses, que de  
s’abandonner à l’intempérance, après la perte des for-  
ces occasionées par des hémorrhagies Violentes , des  
maladies cruelles , des agitations d’efprits opiniâtres,  
des chagrins , la faim; & que de manger aVec Voracité  
des alimens difficiles à digérer, & dont les parties pro-  
pres à la nutrition fie séparent difficilement des autres,  
fioit par la nature de ces alimens. Toit par la foiblesse  
desVssceres ; car alors il s’engendrera dans les premie-  
res Voies une grande quantité d’humeurs peccantes ;  
les excrétions ne se fassent point , les vaisseaux fe  
rempliront de sclcs impurs & corruptibles, & tout *se*dispofera à des fieVres malignes, putrides, lentes &  
hectiques ; car il est démontré par l’expérience , que  
les maladies qui raVagent les camps, comme les fie-  
vres malignes & petéchiales, la fieVre de Hongrie, les  
diarrhées , les dyssenteries malignes, fiont plus com-  
munes , fiontplus contagieusies&serépandent.plus ra-  
pidement en Autumne , & lorsqu’on est fiur le point  
d’entrer en quartier d’hÎVer , par la raifion que le foldat  
a perdu fies forces & fon fang louable en Eté, par les  
longues chaleurs, les fraîcheurs de la nuit, les fatigues  
continuelles , les Veilles, les mauvais alimens, & les  
liqueurs corrompues. Ses veines & fies premieres  
voies font pleines alors d’une grande quantité de fucs  
corrompus, fujets à la *putréfaction,* & capables de cau-  
ser un Ephacele mortel aux parties intérieures dans les  
fievres aiguës.

Tout Medecin sensé conclurra de l’examen que nous ve-  
nons de faire de la caufe des fievres malignes, dont  
le principe est dans la difette de fiscs & de seing loua-  
bles, & dans une disposition immédiate à la putrsac-  
*tion,* que rien n’est plus dangereux que de permettre  
trop d’alimens surtout mauVais, aux personnes affoi-  
blies par des indispositions, ou par d’autres causies..  
C’est les exposier, sielon Celsie, à des maladies putri-  
des, dont elles ne siont déja que trop menacées. Il est  
plus sûr de traVailler alors peu à peu à réparer le sang  
conEommé, à éVacuer les crudités dont les malades  
siont remplis en pareil cas, de Faciliter la perspiration  
& les selles par des éVacuans doux, & de fortifier la  
digestion, & la force coctrice de l’estomac, par des  
remedes tempérés, corroboratifs & stomacaux. C’est  
ainsi que l'on préVÎendra la *putréfaction* des humeurs,  
& fies fuites terribles.

La *putréfaction* s’engendre encore d’une maniere aussi  
prompte que terrible, dans les personnes les plus sai-  
nes, & à la fleur de leur âge ; c’est par le moyen des  
possons, surtout des poisims caustiques, comme Εοηί  
les trois eipeces d’arstenic factice, les purgatifs *exces-  
sivement* acres , & les émétiques drastiques préparés  
d’antimoine. Si l’on ne fe presse d’arrêter par des re-  
medes conVenables , l'action Violente de ces fubstan-  
ces; elles ne tarderont pas à mettre les parties nerveu-  
fes dans des fpasimes terribles, à corrompre les orga-  
nes principaux de la Vie , & à emporter le malade.  
Lorfqu’on disseque des personnes mortes de poison,  
on leur trouVe dans l’estomac & dans les intestins des  
taches de sphacele , aceompagnées d’une puanteur in-  
supportable. Cela proVÎent de ce que ces possons met-  
tent les parties nerveuses & les vaisseaux de l’estomac

841 PUT

en constriction, & produisent des inflammations qui  
dégénerent en un fphacele d’autant plus dangereux,  
qu’il attaque des parties nerveuhes & membraneuses ,  
telles que l’estomac & les intestins, dont l’affection *se*transinet promptement à d’autres parties doiiées d’une  
senstation exquife, & d’un mouVement Vif & prompt,  
& qui partagent sur le champ leur agitation irrégulie-  
re. On a remarqué que les liqueurs fraîches prifes  
quand on a bien chaud, & qu’on est en fueur, font ex-  
tremement pernicieufes, agissent fou Vent comme le  
poifon, & produifent le Ephacele & la mort. Quoique  
leur effet ne Eoit pas mortel aussi fréquemment; ce-  
pendant on ne manque pas d’exemple où elles ont tué,  
& dans lefquels on a trouVé les visiteres sphacélés à  
l’otrverture des cadavres. Il y a quelques années qu’un  
jeune homme de distinction but une grapde quantité  
de biere fraîche, d’un feul trait ; il étoit alors en fueur,  
& siartoit d’un exerciee Violent. Il sut incontinent at-  
taqué de langueur, d’embarras dans les parties pré-  
cordiales, d’envie de Vomir, & de défaillances fré-  
quentes, & mourut en convulsion le quatrieme jour à  
la fleur de sion âge. On l’ouvrit, & on lui trouva une  
partie de l'estomac sphacélée , la rate, & le lobe gau-  
che des poumons, changés en une masse putride, fé-  
tide, & noire comme de l’encre. Les vifceres étant  
composés d’une multitude prefque infinie de petits  
vaisseaux, il est évident qu’ils doivent être très-scljets  
aux engorgemens & aux stagnations de sang. S’il ar-  
rive donc qu’une grande quantité de liqueur très-fraî-  
che , fioit portée brufquement dans le sang,que sim  
mouvement & sa chaleur rendent suffisamment clair  
& fluide; il n’est pas surprenant qu’il en soit coagulé,  
qu’il demeure condensé dans les vaisseaux , & qu’il  
s’y corrompe. Ce que l’on a de mieux à faire en pareil  
cas, c’est de *se* mouvoir & de s’exercer, sioit à cheval,  
foit dans une voiture, après voir bû une grande quan-  
tité d’infusion chaude de fleur de pasiquette, de camo-  
mille commune, de chardon béni, de bétoine de Paul.  
& de sicordium. On préviendra par ce moyen la coagu-  
lation des fluides, & l'on entretiendra la circulation  
libre dans les vaisseaux, d’où l’on voit combien font  
simples les remedes capables de prévenir les maladies  
les plus terribles & la mort même.

Nous pouvons compter à juste titre entre les maladies  
mortelles qui naissent de la *putréfaction,* la maladie  
noire d’Hippocrate, dans laquelle on rend par le vo-  
missement des matieres noires, & des excrémens ex-  
trement fétides par les sielles. Nous remarquerons ici  
que le vomissement de matieres sanglantes ou noires ,  
est rarement mortel : mais que s’il fe rompt quelques  
veines à Pileum, qu’il en farte une grande quantité de  
Pang, que ce sang Eoit porté dans les seCes du colon ;  
que l’évacuation ne s’en fasse pas fur le champ ; qu’il  
y séjourne, qu’il s’y corrompe avec les feces, & qu’il  
y prenne une odeur extremement fétide; le malade ne  
tardera pas à mourir. Je penfe que ceux qui périssent  
. en pareil cas, font moins emportés par l’effusion du  
fang, qui n’est pas suffisante pour ôter la vie, que par  
*la putréfaction* qui naît du mélange du fang avec les  
excrémens; car la vapeur fétide qui s’éleve de ce mé-  
lange est très-ennemie de la nature ; elle pénetre par fa  
fubtilité ; elle souille & dépraVe entierement ce fluide  
qui anime les parties nerveufles & membraneuses, &  
préside à la sensiation & au mouvement. Alors les for-  
ces qui dépendent d’un état pur & ftibtil des humeurs  
commencent à diminuer; bien-tôt elles fiant entiere-  
ment éteintes, ainsi que nous l’obsiervons dans le fpha-  
cele & dans le cancer ulcéré des parties extérieures ,  
d’où la *putréfaction* passant aux parties intérieures, dé-  
truit l’agilité des esiprits animaux, & caisse la mort.

Entre les maladies putrides & malignes, il n’y en a  
point de plus terribles que la peste & que les fievres  
pétéchiales, qui sont quelquefois plus violentes, quoi-  
que moins contagieufes que la peste. Ces maladies fe  
répandent & passent d’un corps à un autre & par un©  
espece de miasine, qui n’est autre chofe qu’un levain

PUT 843

putride, La plus petite quantité d’une masse déja cor'  
rompue, mêlée aVec des fubstances staines , mais cor\*  
ruptibles , suffit pour les infecter & les déprayer en-  
tierement. T elles font les Vapeurs fubtiles, qui for-  
tent des malades attaqués de la peste, ou des fievres  
pétéchiales. Si l'air qui en est chargé les porte dans le  
corps, foit par la bouche, foit par les narines, elles se  
mêlent fur le champ au fang ; ou s’il arriVe qu’elles  
foient portées dans les premieres Voies aVec la falÎVe;  
elles ne tarderont pas à s’y multiplier, à corrompre  
toute la masse des humeurs, & à produire les fiymp-  
tomes les plus terribles. Il est démontré que la natu-  
re & l’essence de ces maladies consistent dans la *pu-  
tréfaction ,* par la perte extraordinaire des forces, par  
la foiblesse & l’inégalité du pouls, par le changement  
des charbons & des bubons en abfcès, par les exulcé-  
rations extremement fétides , par l’odeur désagréable  
des excrémens , par les taches noires & lÎVides dont  
le corps est couvert, & qui ne font autre chofe que  
des efipeces de sphacele, & par l’odeur du corps après  
la mort. Quoique ces miasines ne refpectent point les  
corps Eains, & qui contiennent le sang le plus pur &  
le plus tempéré ; cependant on remarque ordinaire-  
ment qu’ils agissent avec plus de force fur les perfon-  
nes cacochymes & dont les premieres voies font plei-  
nes d’impuretés, parce qu’ils trouvent là des humeurs  
déja difposées à la *putréfaction*, telles que sorJt les hu-  
meurs saliVaires, qui entrent fadlement en fermenta-  
tion, d’où l'on voit la raifon pourquoi la peste sait  
plus de ravage parmi les pauvres, & pourquoi ceux  
qui fouffrent la faim, qui vivent d’une maniere irré-  
guliere, font plus fujets à ces maladies putrides. Lorsi-  
que la dyssenterie, la petite vérole, la rougeole & le  
pourp e sont accompagnés de symptômes malins &  
mortels ; il y a tout lieu de croire qu’elles ont pour  
caufe des humeurs peccantes, des fiscs disposés à la *pu-  
tréfaction, Sc* une habitude de corps cacochyme.

Après avoir prouvé que la nature de la peste , des ma-  
ladies & des fievres malignes, consiste dans la *putré-  
faction, cm* dans une disposition prochaine à laputré-  
*faction-,* il ne fiera pas difficile avec un peu d’intelli-  
gence de déterminer les remedes qu’il faut employer,  
& la méthode qu’il faut sclivre , tant pour prévenir  
que pour guérir ces maladies. Rien n’est plus capable  
de les prévenir que des alimens fiains, un régime sensé  
& une attention scrupuleuse à ne point charger l'esto-  
mac d’une grande quantité de mets, surtout de mets  
qui se corrompent facilement. Il faut encore aVoir foin  
que les excrétions falutaires par lesquelles le simg est  
dépuré se fassent promptement & convenablement:par  
ce moyen les miasines ne trouvant peint de fubstance  
qui leurfoit analogue, ou n’agiront point, ou nepro-  
duiront qu’une maladie dont les progrès & les termi-  
naifons feront plus heureux qu’ils n’eussent été seins  
cela. On s’interdira spécialement dans la cure tout ce  
qui seroit capable d’augmenter l'agitation intestine du  
Eang & des humeurs, comme tout ingrédient chaud ,  
alexipharmaque, béfoardique, spiritueux & capable  
d’accélérer la putréfactlon, loin de la préVenir. On ne  
permettra point au malade d’alimens alcalins, vola-  
tils, fétides, oléagineux & réfultans de la corruption.  
Les acides propres à fixer les parties volatiles & oléagi-  
neufes, résistant fortement à la putréfaction , font les  
meilleurs remedes qu’on puisse ordonner dans la peste.  
On peut mettre de ce nombre les fubstances bésoardi-  
ques , terreuses, & celles qui sont capables de tenir le  
corps dans une douce diaphoreEe; car le moyen le plus  
court d’arrêter les progrès de la *putréfaction,* c’est d’é-  
vacuer les particules siubtiles & sermentables , par les  
émonctoires de la peau. On remplira cette indication  
par ceux d’entre les analeptiques qui réparent les for-  
ces & hâtent la circulation du sang. Les bésoardiques  
terreux ont ceci de particulier, qu’ils entretiennent en  
quelque façon le mélange du sang » qu ils en empê-  
chent la dissolution.

843 - PUT

Il faut compter aussi entre les maladies malignes les fie- «  
vres hectiques, qui proViennent d’une *putréfaction* len-  
te, moins actÎVe que celle de la peste &qui prend fur  
les forces. On trouVe à l’ouVerture de ceux qui en font  
morts des abfcès corrompus dégénérant en sphacele &  
attaquant quelques Vifceres , furtout le foie &lespou-  
mons. C’est cette corruption des parties intérieures  
qui fait que ces fleVres font très-difficiles à guérir pour  
ne pas dire incurables.

Il est à propos de EaVoir que c’est aussi *ïa putréfaction* qui  
rend mortelles la plupart des fleVres aiguës, comme il  
paroît à l'ouVerture des cadaVres de ceux qui en fiant  
morts. Il en fort une puanteur insupportable qu’on ne  
peut attribuer qu’à la *putréfaction,* & ils ont pour la  
plupart l'estomac, les intestins ou quelques-uns des  
principaux Vssceres Ephacélés. Mais rien n’est plus ca-  
pable de préVenir la *putréfaction 8c* le stphacele des par-  
ties intérieures, que d’empêcher la stagnation du fang,  
& que de le consterVer dans une circulation uniforme.  
Le Medecin fe bornera donc à prescrire les remedes  
capables de faciliter le mouVement du sang , de répa-  
rer les forces & d’aider la perspiration; tels font les  
mélanges bésoardiques tempérés composés d’eaux ti-  
rées des fleurs d’acacia, de cerifes noires, de canelle  
sans Vin , de chardon-béni & de rofe, le Vinaigre disti-  
lé, le sirop de jus de citron, le mixtura simplex, les  
yeux dléCreVÎsses, l'antimoine diaphonique , la cor-  
ne de cerf philosophiquement préparée, & le cinabre  
naturel ou commun, dans llufiage defiquels il faut per-  
sister long-rems. On ne laissera point le malade consti-  
pé , de peur que les impuretés putrides, précipitées de  
tout le corps dans les intestins n’y fermentent, & n’en  
fassent le siége de la *putréfaction.* Pour préVenir cet ac-  
cident, on aura foin de nettoyer les premieres Voies :  
mais on n’emploiera point à cela des drastiques stimu-  
lans; les laxatifs & les dysteres doux suffiront; encore  
n’est-il pas permis d’y aVoir recours en tout tems de la  
maladie; il faut attendre une rémission.

Nous allons maintenant examiner si le camphre qui résif-  
te si puiflamment à la putréfaction, que rien n’est plus  
efficace dans le fphacele & la gangrene extérieurs, &  
qu’on appelle par cette raifon le meilleur des alexi-  
pharmaques, peut être employé fans danger pour ré-  
primer la putréfaction.

Quoique le camphre foit malgré fa coagulation, très-sub-  
til & très-Volatil, il dissere cependant des autres huiles  
distilées, en ce que celles-ci échauffent daVantage le  
fang & tranfpirent plus difficilement en conséquence  
de leur nature Vssqueusie & de leurs tissus ténaces, qui  
les arrêtent dans les pores & entre les parties. C’est  
un fait confirmé par l'expérience : car une demi-drag-  
me de camphre dissoute dans une dragme d’eau-de-VÎe,  
& prife intérieurement par un homme sain, produit  
plutôt en lui une fenfation de froid que de chaleur;  
fon pouls n’est point accéléré, ni sim urine teinte en  
rouge : mais si l'on délaye Vingt gouttes d’huile de ca-  
stelle ou de girofle dans de l'eau-de-VÎe, & qu’on les  
fasse prendre pareillement à un homme fain, fon pouls  
Eera altéré & *sa* chaleur augmentée. C’est pourquoi je  
recommande dans les maladies malignes, dans les in-  
flammations & dans les fleVres putrides, l’issage inté-  
rieur des préparations de camphre. Je ne silis point  
fondé en cela fur la spéculation seulement; je ne fais  
que céder à l’expérience qui doit nous diriger dans  
l’emploi de tous les remedes énergiques. Si l’on s’ap-  
perçoit lorsique le mal fera à fon dernier période , que  
la peau & toutes les parties qui EerVent à l’excrétion,  
soient en constriction spafmodique , & qu’il y ait une  
chaleur excessiVe dans les parties intérieures; si de plus  
le malade est jeune & accoutumé aux liqueurs Epiri-  
tueusies, on s’abstiendra prudemment des préparations  
de camphre auxquelles il est plus à propos d’aVoir re-  
cours dans le commencement de la maladie, après  
qu’on a dégagé, s’il est néceilaire, les premieres voies

PUT 844

par un vomitif, & qu’il faut faire prendre aVec les pou-  
dres béfoardiques & de cinabre, & quelques grains  
de nitre.purifié, prescrivant en mêmetems un régime  
fudorifique. J’ai Vu quelques perfionnes qui ayant con-  
jecturé par de certains Eymptomes qu’ils étoient atta-  
qués dune maladie contagieufe & malignes, fie font  
proeuré une fiueur abondante , en prenant une ou  
deux fois à tems des préparations de camphre, & ont  
été parfaitement guéris. Le camphre fera un excellent  
préferyatif contre la malignité , si on le prend dans un  
interValle de rémission, lorfque la peau est humide, le  
pouls foible & les forces diminuées, y ajoutant quel-  
ques fubstances bésoardiques acidulées. Il *n’y* a rien de  
plus salutaire dans les délires Violens, que le nitre rnê-  
lé aVec une petite quantité de camphre. Lorsque la  
violence du mal a tellement épuisé les forces, qu’elles  
commencent à ne plus fuffire, pour ainsi dire, à la cir-  
culation du fang, on les réparera merVeilleufement,  
en ordonnant quelques grains de camphre dissous dans  
de l'huile d’amandes douces. Enfin l'on ufera ayec  
beaucoup de fuccès dans les fleVres qui proViennent de  
l’inflammation des parties intérieures d’un deml.grain  
ou d’un grain de camphre , mêlés aVec du nitre ; mais il  
faut reVenir fréquemment à ce remede. Je me fuis bien  
trouvé de cette poudre dans les péripneumonies vio-  
lentes.

Examinons maintenant pourquoi les scorbutiques & les  
perfionnes avancées en âge fiant si sujettes à un fphace-  
le mortel, que quelques défauts dans le fang ou la cau-  
fe extérieure la plus légere, fuffit pour le produire.

Cela vient de la disposition du *sang* à la corruption. Car  
dans le sicorbut, il y a impureté excessive ou cacoehy-  
mie du Eang, provenantes d’une surabondance de parti-  
cules salines &sillphureuses qui séjournent dans le corps  
en conséquence de la diminution des sécrétions, dé-  
pravent les humeurs douces & tempérées, & en détrui-  
Eent le mélange naturel & convenable : il n’est pas  
étonnant que le Eang imprégné de ces impuretés, dé-  
génere & se corrompe si facilement. C’est par cette  
raifon que les scorbutiques font attaqués d’exulcéra-  
tions fétides & fanieufes à la bouche, à la gorge & aux  
autres parties, que leurs gencives font gonflées & pour-  
ries, qu’il sort de leur bouche une puanteur insuppor-  
table , & qu’ils ont les parties inférieures du corps cou-  
vertes de taches livides & bleuâtres, iÿmptomes d’un  
sphacele léger. Il ne faut pas s’étonner non plus si la  
caisse la plus légere fuffit, pour catsser *une putréfaction*mortelle dans le sang qui croupit dans ces parties, ni  
que le Ephacele qui provient d’une cause interne , ibit  
incurable; car le sang étant déja disposé de lui-même  
à la corruption , partagera tellement l’infection qui  
furVlendra dans quelques parties, que les remedes les  
plus efficaces deVÎendront alors infuffifans.

Si les Ephaeeles tant aux parties intérieures qu’extérieu-  
res font si ordinaires aux vieillards, c’est: que leur œn-  
stitution a beaucoup de chofes communes aVec celle  
des fcorbutiques, foit qu’on considere l’épaisseur & la  
roideur des fibres contractées par l’âge & l’état des ca-  
naux sécrétoires & excrétoires , dont les diamètres siont  
diminués. Il s’ensuit de-là que les sécrétions des hu-  
meurs noires , l’influx du SUC nourricier dans les petits  
Vaisseaux des parties, & celui du fluide nerVeux dans  
les nerfs, font considérablement diminués, que la for-  
ce de tout le corps & de chacune de fes parties est al-  
térée, que le tempérament est *sec &* brûlé, & qu’il y a,  
pour ainsi dire, confomption. Mais la Vieillesse ne peut  
pas rétréeir les émonctoires & diminuer les excrétions,  
fans qu’il s’accumule dans les premieres Voies des im-  
puretés acides & sedines. Le sang des Vieillards Eera  
donc scorbutique. Ils seront donc si-ljets aux deman-  
geaisions, à la gratelle Eeche , aux urines rouges, aux  
conCrétions calculenses dans les reins & dans la Vessie,  
aux tophus, à la goute, aux catarrhes, aux toux, aux  
rhumatismes , aux stranguries & aux exulcérations,

845 PUT

D’où il paroît qu’ils seront, ainsi que les scorbutiques,  
fort sijjets aux sphaceles, tant aux parties intérieures  
qu’extérieures. J’en ai vu qui ont été attaqués de fpha-  
cele, à l’occasion d’uneplquure de guêpe, d’une con-  
tusionlégere, d’un ongle au pié mal-adroitement cou-  
pé , ou d’une autre injure extérieure la plus légere ;  
d’autres siont morts de cardialgies ou d’une colique oc-  
casionnéepar le moindre dérangement dans le régime.  
Si ces catsses minutieuEes ont produit des effets si terri-  
blés, c’est que le sphacele a succédé dans les parties at-  
taquées à la douleur & à la stagnation.

Puisque les vieillards & les personnes scorbutiques & ca-  
cochymes fiant si fujets à des maladies putrides, vio-  
lentes & dangereufes, ceux qui voudront s’en garantir  
s’interdiront sévérement tout ce qui sieroit capable de  
porter de l’impureté dans le fang. On ne peut trop re-  
commander aux vieillards siurtout, qui font déja à moi-  
tié scorbutiques, de s’abstenir de toutes substances pro-  
pres à donner le feorbut, telles font tous les poistons  
de mer, quine fournissent point de fucs louables; les  
chairs & les autres alimens durcis à la fumée; les mets  
falés, toutes les nourritures rances, corrompues, &à  
demi putrides ; celles dont le suc est trop sort, comme  
les légumes ; ils fe garderont bien de mener une Vie oi-  
sive & sédentaire, d’habiter des lieux où l'air est froid,  
humide, Vaporeux & pefant, de boire des eaux lour-  
des , dures & croupies , de VÎVre & de s’endormir dans  
des endroits humides , de prendre des foins & du cha-  
grin, de négliger les éVacuations habituelles, & de  
faire un trop grand ufage de fubstances acides & Epiri-  
tueufes. Toutes ces chofes ne peuVent être que mal-  
faifantes à des constitutions foibles; les personnes avan-  
cées en âge ne négligeront point de s’en abstenir stans  
courir de grands dangers. FREDERIC Ηοερμλν,

P Y C

PYCNOCOMOS, nom de la *Scabios.a integrifolia, gla-  
bra, radice praemorsâ.*

PYCNOSIS , πύκνωσις , *condensation.*PYCNOTICA, *Incrasseris.*

PYCTE, πυκτή, caillé, mêlé avec du miel.

P Y E

PYE, πύη, *phthisie.* ARETEle , *de Causis et signis diuaurn.  
Lib. I. cap\** 8.

PYELOS. Voyez *Choana.*

P Y G \*

PYGÆ, *voyod,* fesses. stUFUs D’EPHESE, *de Appel. Part.*

*Corp. Hum. Lib. I. cap.* 15-

PYGARGUS, nom d’une espece de bouc sauvage, d’u-  
ne efpece d’aigle, & du héron.

P Y L

PYLORUS, le *pylore’,* l’orifice du côté droit de llesto-  
mac.

P Y O

PYODES, πυώδες, *purulent.*

PYON, *Pus.*

PYOPŒUS , πυοποίος, *suppuratis.*

PYOSIS , πύωσις, fuppuration, ou *hypopyonT* maladie de  
l’œil.

P Y R

PYR, πῦρ, feu.

PYRACANTHA , nom du *Mespilusspinosa pyrifoliot*PYRACEUM , *poiré.* Voyez *Pomacetim.*

PYRAMIDALES MUSCULI , les muscles pyrami-  
daux de l'abdomen. Voyez *Abdomen.*

PYRAMIDALIA CORPORA, *corps pyramidaux.* Ce  
font deux protubérances de la moelle allongée. Voyez

PYR 846

*Cerebritm.* Quelques Auteurs appellent ainsi les vaisc  
feaux fpermatiques.

PYRAMIS , *cone ;* en Chymie on s’en fert pour faire  
le régule d’antimoine.

PYRAMISTA, infecte sort sujet à se précipiter dans  
le feu ou dans la flamme de la chandelle. C’est une efi-  
pece de papillon auquel les Poètes ont coutume de  
comparer les amans 3 mais dont les Medecins ne font  
aucun usage.

PYRENOIDES , πυρηνοειδης, de πυρὴν , noyau ; nom  
que l'on donne à l'apophyfe odontoïde de la feconde  
Vertebre du cou.

PYRETERION, le foyer ou la partie d’un fourneau  
chymlque qui contient le feu.

PYRETHRUM , Ossic. *Pyrethrum officinarum s* Ger.  
618. Emac. 758. *Pyrethrum vulgare officinarum,* Park.  
Theat. 858. *Pyrethrumflore bellidis*, C. B. P. 148.  
*Bellis montana frutescens acris s* H. Momp. 31. *An  
Buphthalmum Canariens.e leucanthemum?* Pluk.Almag.  
73. Phytog. 272. *6. Pyrethre.*

Les racines de la *pyrethre* font à peu près de la grosseur du  
doigt, dures, brunes & jaunâtres à l’extérieur, blan-  
châtres en-dedans & d’un gout chaud & brûlant; il en  
part des tiges hautes d’enVÎron un pié , fort branchues  
& couVertes de feuilles en ailes, larges, femblables à  
celles de la camomile, mais plus grandes & plus épaif-  
fes. Entre ces feuilles croissent plusieurs fleurs, assez  
femblables aux fleurs de la camomile & plus larges, &  
placées flur de longs pédicules. On la trouVe en Espa-  
gne & dans les autres pays chauds; elle fleurit en Juin  
& en Juillet. Sa racine est d’usage.

Si l'on tient entre l'es dents la racine de *pyrethre,* elle  
calmera la douleur à laquelle ces parties font sujettes ,  
en faisant éVacuer des humeurs froides & aqueufes. El-  
le passe pour bienfaisante dans la paralysie de la lan-  
gue, & dans la perte de la Voix qui en est une des sui-  
tes. C’est pour cette raision qu’on la compte entre les  
masticatoires, & qu’on la fait entrer dans les cataplase  
mes& les emplâtres attractives, mais furtout dans l.lem-  
plâtre céphalique. MILLER , *Bot. Offe*

*Pyrethrum* vient de πῦρ, feu ; & cette plante a été ainsi  
appellée , à catsse de la chaleur de fa racine ; elle ne  
differe de *i’anthemis* ou du *chamaemelam* que par la  
grandeur de *sa* fleur, & l’acreté & la chaleur de *sa ra-  
cine.*

Elle nous Vient des pays Orientaux. Matthiole dit qu’on  
la trouVe flur quelques montagnes d’Italie, mais qu’el-  
le y est moins acrimonieuse.

Elle est aphrodisiaque ; on lui attribue des Vertus contre  
la fieVte quarte, & la douleur de tête qui n’en affec-  
te que la moitié.

Morison & Bobart Veulent que cette plante soit la vérita-  
ble*pyrethre’,* car celle que quelques Auteurs donnent  
pour le *Pyrethrum verum* porte des ombelles. Les Au-  
teurs ont été trompés par une mauVaifie leçon de Diosc  
coride, où, dans la description de la fleur, quelques  
copies mettent ἀνήθου pour ἀνθὲμου. *Hist. Oxon.* 3. 34.

*Pyrethrum verum->* Offla. *Pyrethrumfylvestre*, Ger. 618.  
Emac. 758. *Pyrethrum umbellifenim ,* C. B. P. 148.  
Raii Hist. 1. 462. *Pyrethrum umbelliferum primumν*Park, Theat. 891. *Pyrethrum umbelliferum Matthiolii*J. B. 3. 20.

Les racines & les feuilles ressemblent à celles de la *Cotula  
foetida.* L’ombelle est soutenue par plusieurs pédicu-  
les qui partent comme du même centre, de même que  
dans le *pecten veneris* ou *anethum.* Les fleurs fiant blan-  
ches & d’un gout acre, mêlé de quelque amertume : il  
leur siuccede des siemences rondes & noirâtres , beau-  
coup plus grosses que celles de l’anis. Les racines ont  
un pié de long siur un pouce ou deux d’épasseur , & pé-  
nétrent fort avant dans la terre elles sont de couleur

847 P Y R

brune, tirant fur le jaune par dehors , noires en-dedans,  
&d’un gout chaud & acrimonieux.

Guilandinus , qui cultÎVoit cette plante dans le jardin  
qu’il aVoit à Padoue , la fit Voir àLobel fions le nom  
de *Pyrethrum verum.* Le *Pyrethrum* de Césalpin , qui  
donne une semence ronde & applatie, faite comme une  
lentille, appartient à un autre genre.

La racine de cette *pyrethre* étant gardée dans la bouehe ,  
appaife fouVent le mal de dents , en attirant une gran-  
de quantité d’humeurs aVec la falÎVe. On voit donc  
qu’elle excite une falÎVation ; qui feroit peut-être plus  
abondante & de plus longue durée , si on en ufoit inté-  
rieurement & en petites dofes fouvent réitérées. D.  
SûAME , *Sylv'eliLiv.*

Ray ajoute l’espece fuivante à celles qui précedent.

*Pyrethrum umbelelferum alterum,* Park. *soliis anethi,*C. B. *Ges.neri ,* J. B.

Sa'racine est longue, médiocrement fibrcufe, rampante,  
grofle comme le doigt, & d’un gout chaud & brûlant :  
ses feuilles ressemblent à celles de I’*anethum ,* fa tige à  
celles du fenouil, & fes fleurs forment des ombelles  
exactement rondes. RAY, *Hist. Plant.*

On cultÎVe cette efpece de *pyrethre* dans les jardins des  
tanistes , & elle fleurit en Eté.

On l’emploie dans les affections léthargiques, la paralysie  
& autres femblables maladies.

Le *pyrethrum* pousse une tige & des feuilles femblables à  
celles du *Datantsscylvestris,* ou fenouil, & porte une  
ombelle ronde comme celle de *i’anethum.* Sa racine est  
longue, groste comme le pouce , & d’un gout extreme-  
ment brûlant. DaLE , d’après *Dios.coride.*

PYRETICA, fuivant Blancard , fiant des *fébrifuges.*

PYRETOLOG1A, en terme de Pathologie, est la doc-  
trine qui a rapport auxfieVres. Ce mot est grecnup8To-  
λογία, composé de πυρετός *esiebris,* fieVre , & de λογὸς,  
*fermo ,* dsscours , traité.

PYRETOS, πυρετός, *Fievre.*

La *fievre* est une maladie très-fréquente , qui en produit  
plusieurs autres, qui est toujours fuivie de l'inflam-  
mation, causie quelquefois la mort,&fouVent une heu-  
reufe gué ri fon.

La nature de ce mal est si cachée, qu’on ne fauroit trop  
prendre garde de tomber dans l’erreur en la recher-  
chant.

Ce qui peut aisément arrÎVer , à cause du grand nombre  
de lymptomes dont il est ordinairement accompagné ,  
& fans lefquels cependant il peut être.

Pour éVÎter l’erreur parmi tous ces accidens, il ne faut en-  
vssager que ceux qui fiant inséparables de toute efpece  
de*fievre,*& dont la présence ou l’absence font connoître  
qu’on a la*fievre* ou qu’on ne l’a pas.

Après les aVoir bien examinés, on pourra patVenir àcon-  
noître la nature individuelle de *iasievre. >*

Dans toutes les *fièvres* qui font produites par des causes  
internes, les malades ont en différens degrés, felon les  
différens tems de la*fievre,* le frisson , un pouls précipité  
& de la chaleur.

Quand ces accidens Viennent promptement, & font ac-  
compagnés de danger dans leur cours, c’est une *fievre*aiguë.

Quand ils font tardifs , aVec ou fans danger, c’est une  
*fievre* lente.

L’une & l’autre est commune, ou épidémique, ou parti-  
culiere à tel ou tel homme.

On appelle maladies fébriles aiguës, celles que *iafievre*aiguë accompagne; & chroniques fébriles, celles oùfe  
trouVe *\a fievre* lente.

Pour les expliquer toutes , il faut donc connoître aupara-  
vant la nature de la *fievre.*

On en Vient à bout eu considérant les trois fymptomes

P Y R 848  
communs dont nous aVons parlé; EaVoir, le frisson, la  
Vitesse du pouls & la chaleur.

Quoiqu’il n’y ait point *deflevres* fans ces trois sympto-  
mes, cependant la vitefle du pouls est la seule chose  
qu’on obEerVe depuis le commencement joEqu’à la fin  
de la maladie; & c’est par elle l'eule qu’un Medecin  
peut sûrement juger qu’on en est attaqué.

Et par conséquent c’est dans la seule Vélocité du pouls que  
le Medecin pusse tout ce qu’il sait touchant la nature  
de la *fievre.*

La casse prochaine de cette Vélocité, est donc aussi la catle  
le proehaine de *\a fievre* ainsi connue.

Cette catsse peut done être une trOp grande contraction  
du cœur , ou une influente réciproque trop prompte du  
Eue nerVeux , qui passe du cerVelet dans les misscles &  
les eaVÎtés du Cœur.

II n’est point d’eEpeces *defievre* connue jtssqu’ici prOVe-  
nant de caisses internes, qui ne commence d’abord par  
un sentiment de froid , de concussion , d’horripilatlon,  
lequel est plus grand ou plus petit, plus long ou plus  
court, interne ou externe, siliVant les dÎVers fujets, les  
différentes caisses de lasaure, & la différente nature de  
*ia fievre mémo.*

Alors le pouls deVÎent fréquent, petit, fouVent intermit-  
tent ; la pâleur, la rigidité, le tremblement, le fiole,  
l’infensibilité saisissent siouVent les extrémités.

D’où il est clair que les humeurs sanguines crcupissent  
alors dansles plus petits Vaisseaux, tandis qu’en même  
tems il y a une cause qui augmente la contractlon du  
cœur.

Voilà donc la catsse de tous les Eymptomes qui siIrVien-  
nent dans ces occasions dont nous aVons déja parlé.

On Voit silccéder à ces Eymptomes une chaleur plus ou  
moins grande, qui dure plus ou moins , qui cst interne  
ou externe Eelon la Variété de la*fievre.*

Comme la *fievre* préeede cette Chaleur, il est éVidcnt  
qu’elle n’en est que l’eflet & non la catsse, & qu’elle  
n’en constitue point la nature.

Ainsi la contraction du cœur plus fréquente , & la *résis*tance augmentée des Vaisseaux capillaires , donnent  
une idée abfolue de la nature de toute *fievre* aiguë.  
L’une & l’autre peuVent être produites dans un animal  
VÎVant par un nombre infini de différentes eaufes ; &  
comme elles peuVent arrÎVer enfemble ou séparément,  
de même l’une fuit aisément l’autre.

C’est pourquoi, la Cause proehaine de la *fievre* reconnoît  
elle-même une infinité d’autres Caisses immédiates, qui  
peuVent être propres & partlculieres à quelques per-  
sonnes, ou unÎVerlelles & Communes à plusieurs; &  
celles-ci dépendent de l'air, de la qualité des alimens,  
& du genre de Vie.

Les caisses de lasavrc font donc particulieres ou épidé-  
miques.

Les caisses particulieres les plus prochaines peuVent *se*rapporter à certains points capitaux.

1°. Aux matieres acres qu’on a prisies, foit en aliment,  
en boisson, en assaisonnement, en médicament, à titre  
de poision même , lorsqu’elles font d’une nature à ne  
pouVoir être digérées, msses en mouVement ni *éva-  
cuées ,* ou quand on les a priEes en telle quantité ,qulel-  
lesirritent, suffoquent, obstruent & *se* corrompent.

2°. Aux exerétions ordinaires supprimées par le froid,  
par les onctions, par la tristesse, par des alimens, des  
boissons, des médicamens, des poisons;parun air né-  
buleux, épais; par le repos, le désaut d’exercice ordi-  
naire; par des obstructions, des compressions externes  
ou internes.

3°. A la trop grande agitation d’estprit ou de Corps, à la  
ehaleur, l’ardeur à laquelle on s’est expcsé.

4°. A l'application extérieure de matieresacres, piquan-  
tes, eorrosiVes, & d’une nature propre à déchirer, brû-  
ler & enflammer.

5°. A ce qui causte beaucoup de changement dans les hu-  
meurs

849 P Y R

meurs & dans les mouvemens. Telles sont plusieurs  
caufes tant internes qu’externes, la faim, des évacua-  
tions excessives , le pus, l’eau, les matieres ichoreuses  
dans l'hydropisie ou dans l’empyeme ; une sérosité  
acre, croupissante en quelque endroit ; la trop grande  
chaleur de la bile, l’inflammation, la supputation, la  
gangrene, le cancer, les veilles excessives, l’étude ùu-  
trée, llusage immodéré des plaisirs de l’amour.

L’expulsion & la propulsion trop prompte des liqueurs,  
l’agitation des humeurs qui sont en stagnation, lemé-  
lange de toutes leurs particules, la résistance vaincue,  
la coction des humeurs , la sécrétion de l’humeur di-  
gérée, la crisse de la matiere, qui en irritant & en coa-  
gulant, avoit produit la*flevre,* le changement de la  
fanté en maladie, & en une disposition propre à suppor-  
ter ce à quoi lemalade étoit le moins accoutumé , l’ex-  
pression de la partie la plus liquide des humeurs , & l’é-  
paississement du reste, la Eoif, la chaleur, la douleur,  
l’anxiété, la faiblesse, la lassitude, un sentiment de  
pefanteur & le dégout, font les effets de *iaflevre.*

Mais il faut du tems pour résoudre la vîfcosité des li-  
queurs, & pour calmer l’irritation: moins *iaflevre* est  
considérable, moins elle est durable, plus elle est *sa-  
lutaire,* & réciproquement au contraire. Au reste, ele  
le fuit la variété des degrés & du concours de l'un & de  
l’autre.

Il arrive de-là que la fievre fert fouvent elle-même de  
remede à d’autres maladies.

Il fuit encore que les commencemens, les progrès, l’état,  
la diminution , la crife , le changement & la cure de  
ce mal varient dans *lcssievres* aiguës, comme dans les  
*flevres* particulieres.

**Lasu***evre* casse la mort, dégénere en une autre maladie,  
ou fe guérit.

Elle caisse la mort, lorsque les folides fe détruisent par  
la violence qu’ils souffrent, ou lorEque le sang esttelle-  
ment vicié & dépravé , qu’il bouche les vaisseaux vi-  
taux,ou Ceux qui doivent porter de quoi réparer la  
déperdition. C’est ainsi que *iaflevre* produit dans les  
vifceres nobles, tels que le cœur , les poumons & le  
cervelet, l’inflammation, la suppuration, la gangrene;  
ou dans les premieres voies des aphthes qui causent  
fouvent la mort. Elle dégénere en une autre maladie ,  
quand elle calue une si grande agitation , que les vaisi-  
seaux en siont endommagés, & qu’à force de dissiper  
les parties les plus fluides des humeurs, elle épaissit le  
reste ; ou quand elle n’a pas la force de résoudre par  
elle-même la matiere coagulée ; ou lorsqu’elle dépose  
la matiere critique dans certains vaisseaux obstrués , di-  
latés ou rompus. De-là des taches rouges , des pustu-  
les, l’érésipele, la rougeole, la petite vérole, des phleg-  
mons, des bubons, l’inflammation des parotides, des  
abfcès, des gangrenes , des sphaceles, & des skirrhes.

Lasu*evre* fe guérit, 1°. toutes les fois qu’elle peut d’elle-  
même dompter fa caufe matérielle , la rendre mobile  
& l'expulfer par les voies de l’infensible tranfpiration ;  
il faut en même-tems que fon mouvement fe calme &  
que la circulation fe rétablisse dans toute fa liberté.  
Cette voie de réfolution est prefque semblable à celle  
dont nous avons déja parlé. 2°. Lorsque la matiere  
morbifique domptée & devenue mobile, n’est pasen-  
core parfaitement siiine, de sorte qu’elle empêche l’é-  
gale distribution des fluides & irrite les vaisseaux, ce  
qui occasionne quelque évacuation sensible avec la-  
quelle cette matière est expulsée hors du corps. Je par  
le des si.leurs, de la salivation, des vomissemens, des  
diarrhées, des décharges d’urine qui surviennent après  
la coction de la matiere & l’état de la *fievre,* & cela à  
peu près dans l’espace de quatorze jours que la crife  
emploie à fe faire.

Enfin, la *fievre* cesse lorsque la matière de la maladie  
étant domptée, réfolue & rendue mobile par l’action  
de la*fievre même,* & de nouveau assimilée aux humeurs  
saines, circule avec elles fans produire aucune crise  
ni d’autres maux.

*Torne V.*

P Y R 850

Pour connoître la terminaison , le changement & la fin  
d’une*fievre* aiguë, il fuffit d’observer fa nature , ses  
différences, fa durée, fon commencement, *ses* progrès,  
sc>n état.

Et par conséquent on peut aifément déduire en général  
de tout ce qui a été dit jusipilà préfent, le diagnostic &  
le prognostic des*fievres.*

Pour parvenir à la meilleure méthode de traiter toutes  
*lusflevres s* & à leur cure générale. 1°. Il faut pourvoir  
à la vie & aux forces du malade. 2°. Corriger & expul-  
ser l’acrimonie irritante. 30. Diffoudre les silcs visu  
queux & les évacuer. 40. Calmer les fymptomes.

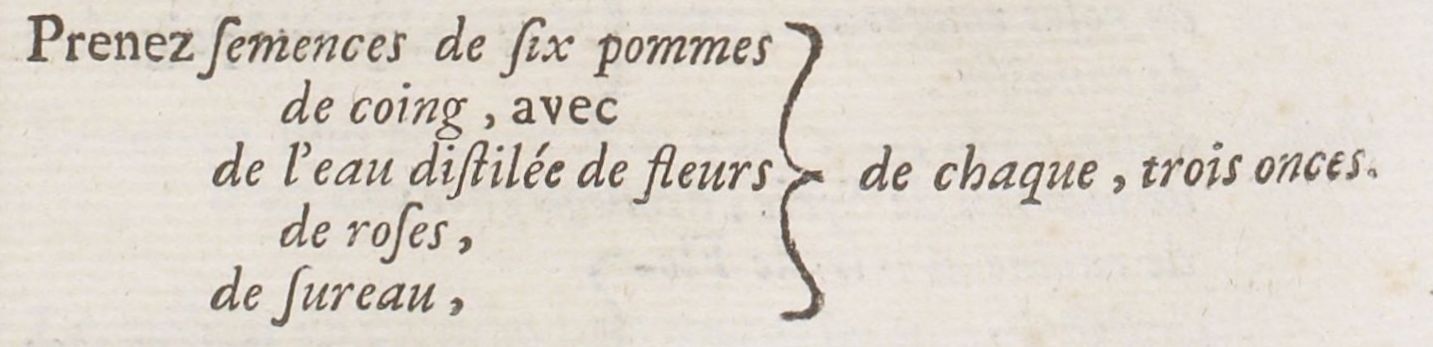
On ménage la vie & les forces du malade par des alimens  
& des boissons fluides & aifés à digérer, qui résistent à  
la putréfaction, qui appaisent la soif, excitent l’appé-  
tit, & qui foient oppofés à la cause connue de la ma-  
ladie.

Il ne faut donner à manger au malade que lorsque la sa-  
*vre* a cessé ou qu’elle a diminué.

Il faut lui donner à manger fouvent, mais peu, de peur  
de faire trop travailler les vifceres ou d’en altérer les  
fonctions.

On regle la quantité & la qualité de la nourriture, 1°. fur  
le tems qu’on prévoit que la*flevre* durera ; favoir , 1,  
4, 7,9,11,14,21 ,30,40,60 jours; car il fautFosse  
ger à foutenir tellement les forces de la nature, ς ;e la  
coction & la crife puissent fe faire. Moins on prévoit  
que le mal durera ; moins il faut prendre d’alimens,  
& d’alimens peu nourrissans , & réciproquement au  
contraire , 20. fur l’âge du malade. Car plus on est jeu-  
ne ou vieux , plus on a de peine à supporter l’abstinen-  
ce. 30. Sur l’état & la violence du mal, qui exige des  
alimens différens en quantité & en qualité. Quand la  
*flevre* est à sim dernier degré de violence , on n’en doit  
prendre que de très-légers & en petite quantité : au  
contraire la nourriture doit être plus abondante & plus  
forte dans les progrès & dans la diminution de ce mal,  
felon qu’il s’éloigne plus de ce dernier degré. 4°. Sur  
le climat que le malade habite ; car ceux qui sont voi-  
sins de l’équateur fupportent plus aisément la dicte,  
que ceux qui font près des poles. si. Sur la faifon de  
l’année; en été les alimens doivent être moins fubstan-  
tiels & moins nourrissans qu’en hiver. 6°. Sur l'habi-  
tude du malade, & fon tempérament naturel ; ceux qui  
font bonne chere lorfqu’ils fonten fanté, & la digerent  
aisément, ont besoin de plus d’alimens lorsqu’ils sont  
malades , parce que leurs vaisseaux & leurs vifceres y  
font accoutumés. 7°. Sur le sentiment de légereté ou  
de pésanteur qui sclit la nourriture qu’on a prise.

Quand on s’apperçoit qu’il y a des corps étrangers, acres,  
irritans extérieurement appliqués, comme des mor-  
ceaux pointus de verre, de métal, de bois, de pierre,  
d’os, ou des substances stimulantes qui enflamment,  
des corrosifs , des vésicatoires, des caustiques, des fep-  
tiques & des poifons, il faut les ôter fur le champ quels  
qu’ilsfoient; essuite fomenter la partie léfée avec des  
matieres visqueufes, huileufes, douces, anodynes, un  
peu apéritives. Par exemple,



Faites felon l’art une émulsion, passez & y mêlez,

*d’esprit de vin rectifiés demi-once s  
de teinture d’opium i une dragme'*

On satisfait encore à la meme intention avec 1 onguent  
aureum , le basilic , le diapompholyx, le nutritum , le  
populeum & le rofat.

LL ïj B

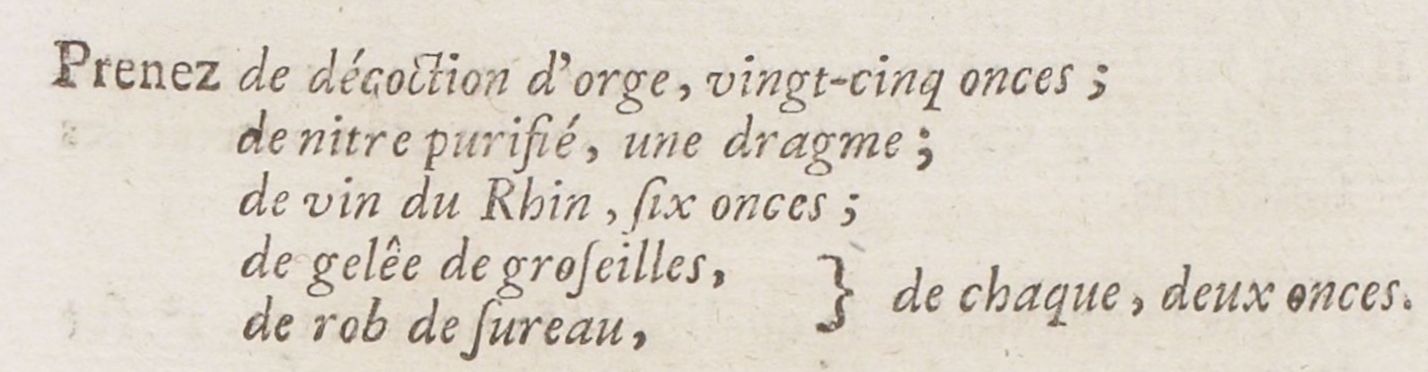
§5ι P Y R

Toute acreté irritante qui a fon siége dans les parties in-  
térieuresdu corps, telle que celte de l’inflammation,  
de la suppuration, de la gangrene, dp Ephacele, du can-  
cer, de la carie des os, de l'ichorosité, du pus, d’une  
lymphe acre & croupissante ; doit être ôtée ou corrigée,  
fuÎVant les regles prescrites dans l’histoire de ces ma-  
ladies.

Toute acreté irritante qui s’est introduite dans les fluides  
par l’abus des choEes non-naturelles; peut ou doit être  
ôtée ou corrigée par différens remedes, selon sa diffé-  
rente nature connue.

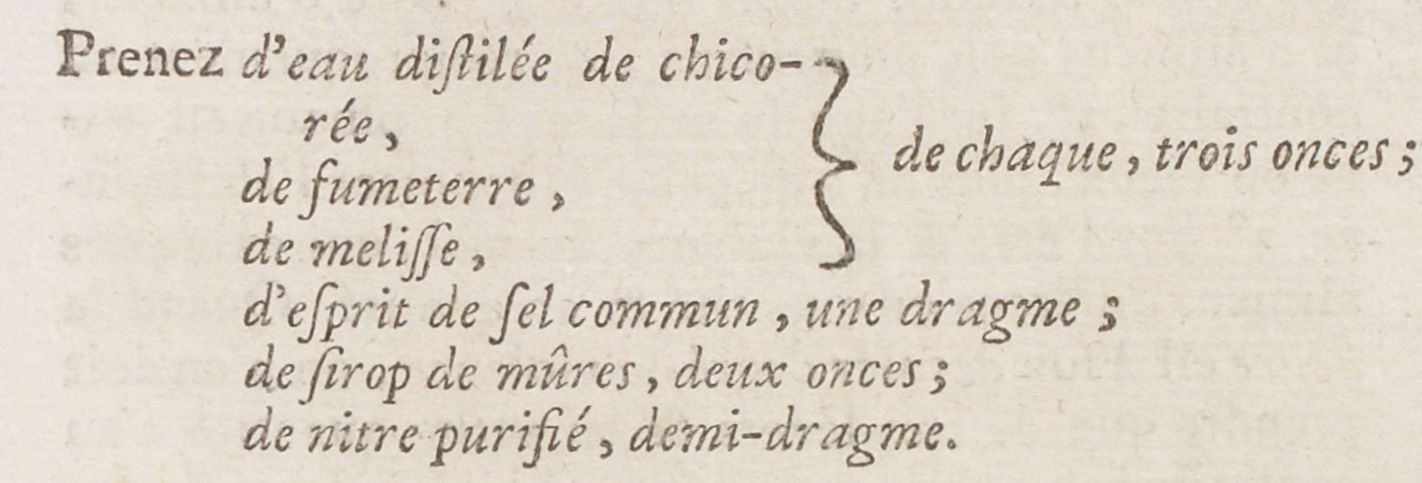
I. Si c’cst par un mouVement excessif; le repos du corps 8c  
del’efpiit, leshumectans, iesdélayans, les adoucif-  
fans en font le remede.

2. Si c’est par la trop grande chaleur de Pair ; on la tempere  
par des exhalaisons froides, principalement de quel-  
ques plantes propres à cela ; on boit largement beau-  
coup d’eau nitrée, un peu acide, mêlée ayec un peu de  
vin qui foit aussi aigrelet ; on tsse d’alimens acides,  
adouciffims, un peu salés & de médicamens semblables.



Mêlez.

On en prendra une once ou deux par quart d’heure.



Mêlez.

On en prendra une cuillerée chaque demi-heure.

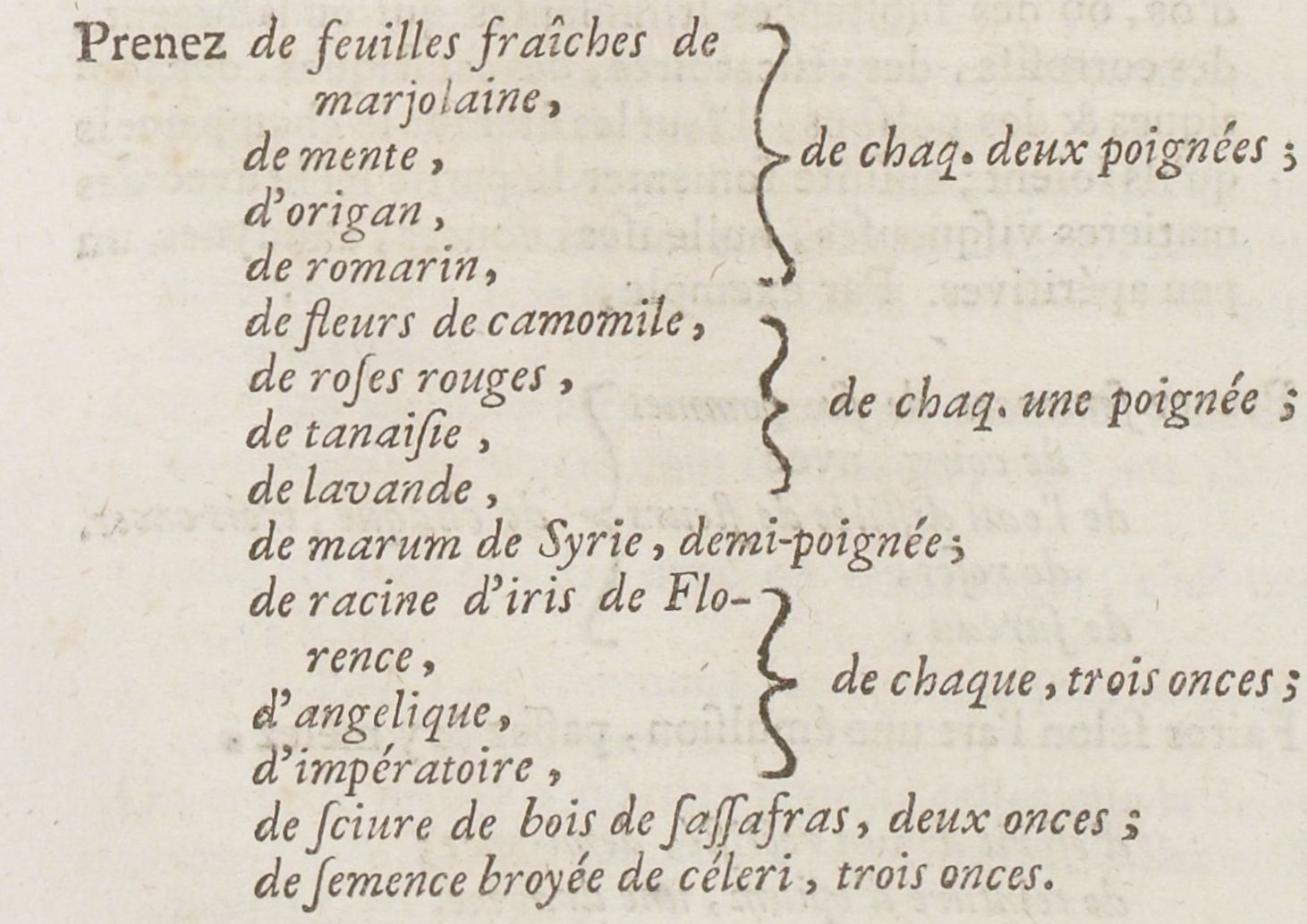
Prenez *de cryflaux de tartre, deux dragmes ;*

*de nitre purifié> demi-dragme\**

Mêlez.

Faites une poudre, dont on prendra un scrupule de trois  
en trois heures dans quelque tisime convenable.

3. Si c’est la trop grande humidité de Pair ; il faut faire de  
grands feux de bois aromatiques & résineux, & brûler  
beaucoup d’aromates. Par exemple,



AprèsaVoir broyé & hâché tous ces ingrédiens, on en  
fera une poudre, que l’on répandra dans la cham-  
bre du malade.

P Y R 852

4. Si on a lieu d’accufer l’acrimonie putréfiante de l’air, on  
la corrige, en brûlant du falpetre, de la poudre à eanOn,  
par les vapeurs du vinaigre, en jettant du fel fur les  
charbons ardens.

5. S1 le mal Vient despassions del’ame;on les appasse parla  
raifon, par leurs contraires, par la variété des objets,  
par des anodyns, par des opiats.

6. S’il est cauEé pardes alimens acres , acides ; il faut dé-  
layer l’acrimonie, l’adoucir , l’abforber , la conVertir  
en fel composté. C’est ce qu’on fait par des matieres  
aqueufes, gélatineuEes, tirées des animaux ; par des  
matieres huileisses , grasses, terrestres; par des sels al-  
calis, fixes ou Volatils , simples otl composiés.

7. S’il Vient d’une nourriture acrimonieuse sialée; on met  
en œuVre des délayans aqueux , qui fassent sortir du  
corps cette acrimonie, des matieres lentes & huileuses  
pour l'adoucir, de Peau de chaux Vice pour la corri-  
lqen .

8. S’il Vient d’alimens acres, aromatiques, échauffans; on  
tsse de délayans aqueux, de correctifs acides, de dissol-  
vans & de détersifs faVoneux acides , de matieres géla-  
tineufes adoucissantes ; & comme les alcalefcensy ont  
rapport, ils font ici fous-entendus.

9. Si c’est pour aVoir mangé des partiesalcalefcentes d’a-  
ni maux ; il faut en chercher la guérison dans les reme-  
des que nous aVons indiqués au mot *Alkali.*

ïo. S’il a pour caisse la constriction de l’estomac à l’occa-  
sion d’un excès dans le manger; les délayans,la diete,le  
vomissement, le flux de Ventre le détruisent. On peut  
préparer des vomitifs doux de la maniere fuÎVante.

Prenez *d’une légère décoction d’orge, trente-six onces ;  
d’oxymel scillitique, trois onces s*

*de tartre vitriolé -, qui ne foit point aride , deux  
dragmes ;*

Mêlez & prenez-en deux onces toutes les demi-heures.

Prenez *de rob de sureau , trois onces ;*

*de vinaigre scillielque, une once ;  
d’eau distilée de melisseasix onces.*

Mêlez.

On en prendra demi-once chaque demi-heure.

Prenez *de tartre émétiques cinq grains pour une dose.*

Ou,

Prenez *devin émétique, une once et demie pour une dose,*

Ou,

Prenez *d’lpecacuanha, unscrupule.*

Faites une poudre pour une dosie.

Ou,

Prenez *d’ipecacuanha pulvérise» quatre scrupules\*  
de vin blanc, trois onces.*

Faites bouillir le tout pendant quatre heures dans une  
grande phiole. La colature fera la dosie.

Ou,

Prenez *de feuilles récentes de cabaret, coupées par mor~  
ce aux.*

Mettez-les en infusion pendant une demie-heure dans de  
l’eau bouillante. Le fuc exprimé fera la dofe.

11. S’il est produit par des boissons acres, acides, huileu-  
ses, aromatiques flmples ou diltilées; il saut y remédier  
par ce qui a été dlt, N°, 5.6. 8.

853 P Y R

12. Si l’on a trop veillé, il faut pratiquer ce qui a été dit,  
N°. I. 2. 5.

13. Si l’on est constipé & que ce mal ait donné lieu à une  
acrimonie alcaline , acide, huileufe , saVoneufe , il  
saut aVoir retours à des remedes tant externes qu’in-  
ternes, qui lubrifient les Voies , rendent les matieres  
fluides, qui OtlVrentles émûnctoires, excitent & aug-  
mentent leurs forces expultrices.

Les principales humeurs excrémentitielles capables de  
caufer la*fievre* lorsqu’elles font retenues dans le corps,  
font les feees du bas-Ventre, l’urine, les Vuidanges ,  
le sang hémorrhoïdal & la matiere qui sort par la trans-  
piration.

L’on y réussit en dissoluant les humeurs qui font comme  
entassées de force , en relâchant les Vaisseaux Obstrués ,  
par des bains, des fomentatlons , des frictions , en ra-  
lant les cheVeux, en rendant la peau propre & nette.

Lorfque le siing Comprime tellement les Vaisseaux par *sa*trop grande abondance, qu’il *se* trouVe quelque hu-  
meur forcée de croupir Vers leurs extrémités, on rend  
à cette humeur fa fluidité & *sa* circulation , en dimi-  
nuant le Volume du Eang par la saignée. Ce Vice Ee ma-  
nifestepar les signes que nous aVons indiqués au mot  
*P le t bar a.*

Mais si le spasine, la cOntraction , & conséquemment le  
rétréCssement des fibres des tuyaux capillaires , pro-  
curent le même croupissement dans l’extrémité de ces  
petits tuyaux , il faut relâcher les fibres & dissiper l'a-  
creté qui caufe la contraction par les remedes que  
nous avons indiqués fious les mots *Fibra & Obstruc-  
tio.*

Si le croupissement a pour caufe la viscosité ou la lenteur  
de quelque humeur, ce mal *se* guérit par dÎVersreme-  
des, dont le principal est la *fievre* même , modérée de  
façon à pouyoir dissiper cette coagulation. Ainsi il faut  
régler fa vivaeité, 10. afin qu’elle ne puisse pas exciter  
l’inflammation,la supputation,la gangrène, le Ephacele,  
toutes maladies dont on sei.it être menacé par la vio-  
lence des symptomes, & surtout par l’excès de la cha-  
leur comparée avec le peu de force des petits vaif-  
feaux,

2°. Afin que le trop grand mouvement du fang n’en dissipe  
pas les parties les plus fluides ; ce qu’on connoît par la  
sécheresse des narines, des yeux , du gosier, de la lan-  
gue, pat la Voix rauque, par l’aridité de la peau , par  
la petite quantité des urines, parla petitesse, la VÎtesa  
le & l’inégalité du pouls,

3°. De peur que la *fievre* ne deVÎenne trop languissante &  
tropparesseusie aVant la coction de la matiere qui la cau-  
fe, enforte qu’il ne foit plus dans sim pouVoir de domp-  
ter, d’émotlVoir la matiere morbifique, d’en procurer  
les sécrétions & les excrétions ; ce que l’on connoît par  
la langueur totale des actions Vitales, dans le tems qu’il  
ne paroît enccre aucun signe de coction.

Si done la fieVre est trop Violente, ( Voyez la Dissertation  
siur les défordres que caufe l’excès de la circulation ,  
fous le mot *Sanguis O* on fait la modérer par l'absti-  
nence , par une nourriture légère, en btlVant de l'eau  
tiede, en reEpirant un air un peu froid, en calmant les  
passions, par la saignée, par des laVemens rafraîchis-  
fans, des médicamens doux, aqueux, glutineux , ra-  
fraîchissans, par des anodyns & des opiats.

On peut préparer des lavemens rafraîchissans de la manie-  
re siliVante.

Prenez *de nitre purifié, deux dragmes s  
de miel rosat s une once  
de petit-lait frais , douze onces.*

Mêlez.

Ou,

Prenez *de vinaigre commun, une once s  
de nitre, trois dragmes >*

P Y R 854

*'desirop de rosesselutifavecs.éné, deux onces si  
de décoction d’orge, neuf onces.*

Ou,

Prenez *de lait de heure, dix onces ;*

*desirop de roses pâles, deux onces,,*

Ou ,

Prenez *de décoction commune émolliente, neuf onces  
de nitre purifié, trois dragmes ;*

*de miel mercurial, une once et demie.*

Mêlez pour un laVement.

Si la *fievre* paroît trop lente, on anime son action par  
l'ufage des alimens & des boissons fortes & cordiales ,  
par un air un peu plus chaud, par des passions plus νΐ-  
Ves, par des médicamens acres, Volatils, aromatiques,  
qui ont fermenté, par les frictions, la chaleur, le  
mouVement mufculaire , les bains, les fomentations.

*Formules dx médicamens dans les langueurs dessievress*

Prenez *d’oxymelfdllielque, trois onces ;*

*d’eau-de-vie de Matthiole, trois dragmes s  
d’eau distilée de mente, quatre onces s  
d’eau distilée de canelle, une once.*

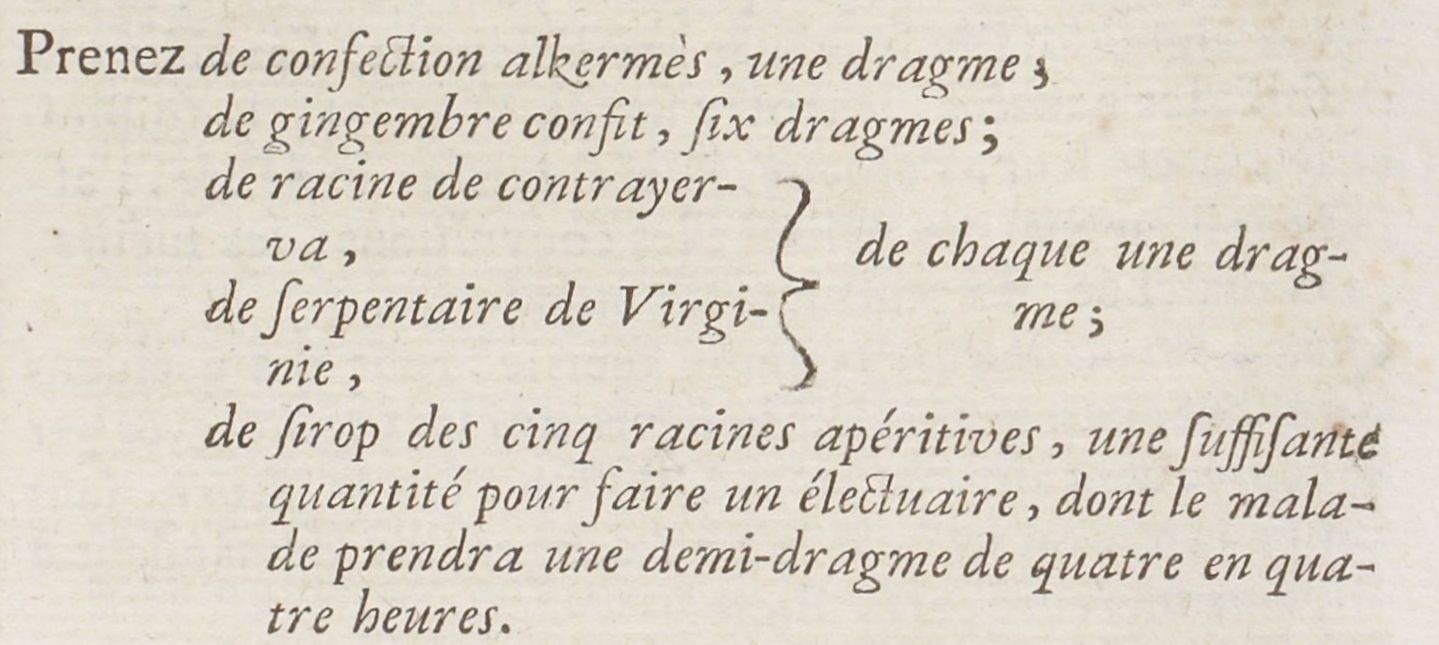
Mêlez.

On en prendra une once par heure.

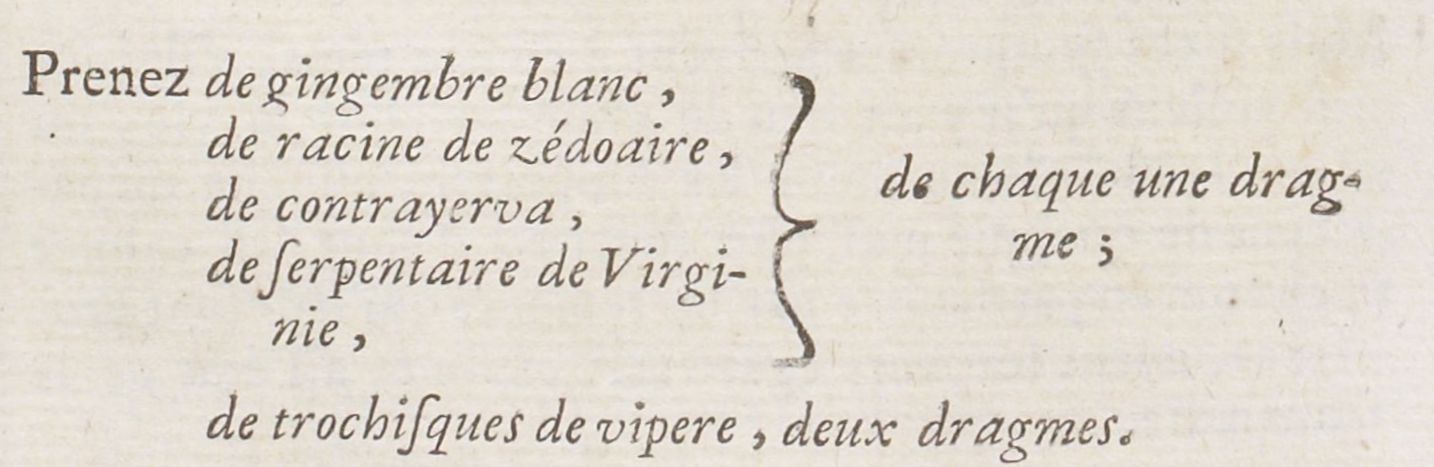
Prenez *de diaseordium de Sylvius, unserupule et demse  
de thériaque TAndromaque, une dragme et de\*  
mie ;*

*de sirop des cinq racines apéritives, deux onces ;  
d’eau distilée de chardon-béni nsix onces.*

Mêlez pour le même ufage.

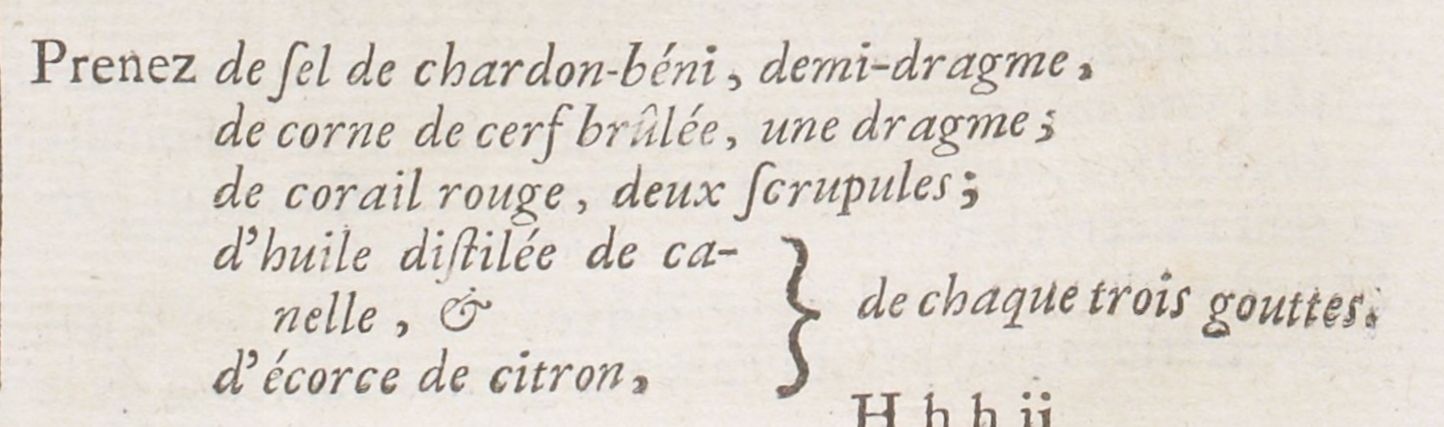


Prenez *dx lapoudre de la Comtesse de Kent) unserupule et  
demi, qu’on prendra de quatre en quatre heu-  
res.*



Faites-en une pnudre fine que vous diviserez par dose  
d’un demi-fcrupule.

Le malade en prendra une toutes les quatre heures.



*ÿyy* P Y R

Faites une poudre que vous diVlferez en dix dosies pour  
le même usilge.

Un autre moyen après le premier de dissiper la viscosité ,  
est de rétablir le ressort des Vaisseaux, en diminuant le  
volume du Eang par des saignées copietsses faites promp-  
tement par une large oilVerture, & en augmentant en-  
fuite ou en même tems S011 mouVement par des irri-  
tans.

Une troisieme méthode peur rendre à ces matieres Vif-  
quetsses leur fluidité, c’est de les délayer par des boif-  
fons, des bains, des fomentations, des laVemens, en  
ufant en même tems de frictions. Ces remedes font  
beaucoup plus efficaces lorfqu’on les emploie chauds ,  
qu’on y mêle des fels résolutifs, du nitre, par exem-  
ple, en quantité proportionnée à celle du fluide aqueux  
& qu’on y fait bouillir des Végétaux légerement aro-  
matiques, amers & lactefcens.

Les plantes ameres lactefcentes froides que notre Au-  
teur a en Vue font,

*Chondrilla,* la Condrille.

*Cichorea ,* la Chicorée.

*Hier ad a,* l’Hyéracium.

*Intubus,* l’EndÎVe.

*Lactuca ,* la Laitue.

*Scorzonera,* la Scorfonnere.

*Sonchus,* le Laitron doux.

*Taraxaca,* la Dent de lion.

*Tragopogon,* la Barbe de bouc.

Pour que leurs effets foient plus sûrs, plus prompts &  
plus efficaces, il est à propos de commencer par la  
Baignée; par-là ils entrent plus aisément dans les Vaif-  
seaux, fe mêlent avec les humeurs & agissent mieux  
Eur elles.

Aussi-tôt que la viscosité est atténuée parces remedes, il  
sciffit de les continuer ou de les augmenter pour rendre  
cette matiere mobile & l'expulser : mais il arrÎVe fou-  
Venten Ce Cas qu’il n’est pas nécessaire de l’éVacuer.

Les fymptomes qui aCCompagnent pour l'ordinaire la *fie-  
vre* aiguë l'ont le froid, le tremblement, l'anxiété, la  
foif, les nausées, les rots, le Vomissement, la foiblef-  
fe, la ehaleur, l’ardeur, la séeheresse, le délire, l’af-  
soupissement, les Veilles , les conVulsions , les fueurs ,  
la diarrhée, les pustules inflammatoires.

Quand on a détruit la caisse fébrile, tous ces accidens  
cessent, parce que c’est la fleVre qui les produit; & par  
conséquent s’ils peuVent fubsister aVec la *sievre,* sans  
que la Vie du malade foit en danger , ils demandent à  
peine une cure particuliere.

D’ailleurs ils Viennent siouVent des efforts que fait la na-  
ture quand elle fe difpofe à une Ctsse ou à éVacuer la  
matiere critique; alors comme ils précedent, accom-  
pagnent ou filment cette crife, il faut bien prendre gar-  
de de les interrompre.

Mais si ces fymptomes arrÎVent à contre-tems, s’ils siont  
si VÎolens qu’il y ait lieu de craindre pour la Vie, ou  
que le malade ne puisse les supporter , ou s’ils mena-  
cent de quelque mal plus funeste, il faut les calmer  
chacun en particulier par les remedes qui leur font pro-  
pres, ayant toujours égard à la catsse & à l’état de la  
maladie.

*Dessomptomes fébriles , et premier ement du froid fébrile.*

Le froid qui silrvient au commencement des *fievres* ai-  
gucs suppofe la diminution du frottement des liqueurs  
entre elles & contre les Vaisseaux , le ralentissement de  
leur cours, la stagnation des fluides dans les extrémi-  
tés, une moindre contraction du cœur, une moindre  
éVacuation, une moindre influence des esprits qui par-  
tent du cervelet.

S’il est Violent & de longue durée, il donne lieu à des  
concrétions polypeufes dans les grands vaisseaux de la

P Y R 856  
région du cœur; à des stagnations dans les petits, par  
l'expression de leurs liquides, ce qui produit plusieurs  
grands maux.

On Voit par ce qu’on vient de dire, ce que le frcid dési-  
gne, ce qu’il fait craindre; pourquoi plus il est grand  
au commencement de *iaflevre,* plus elle estdangereu-  
fe ; pourquoi le froid est si Violent au commencement  
de la peste, & pourquoi il est fuivi d’une chaleur ex-  
treme.'

Tous les remedes qui irritent fortement, à quelque titre  
que ce foit, loin de dissiper ce froid , produisent fou-  
vent une inflammation qui dans la Euite deVÎent incu-  
rable ; il faut donc rejetter Vissage des matieres falines,  
acres, aromatiques , huileufes, des Vésicatoires & d’au-  
tres chofes femblables.

Au contraire on le guérit en buVant de l'eau chaude im-  
prégnée d’un peu de nitre, de miel & de νΐη : les bains,  
les fomentations, les Vapeurs, les lotions de liqueurs  
femblables & de légeres frictions, conVÎennent dans  
ce cas.

Lorfqu’on fait de bonne heure ufage de ces remedes, on  
guérit & l’on préVÎent siniVent de très-grands maux.

Prenez *de décoction d’orge, trente onces ;*

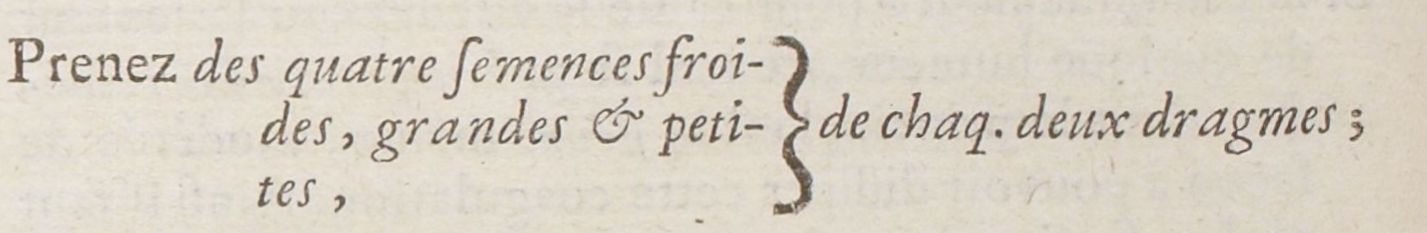
*de relire purifié, deux daragmes ;*

*d’oxymel simple, trois onces ;*

*d’eau distilée , deux onces.*

Mêlez.

On en prendra deux onces fort chaudes tous les quarts  
d’heures.



Faites une émulsion , fur deux lÎVres de laquelle vous  
mêlerez,

*d’eau distilée de fenouil, quatre onces t,  
de sel de prunelle, deuxscrupules ;*

*de sirop des cinq graines apéritives , deux onces s  
de sirop violat, demi-once.*

Pour le même ufage.

Prenez *d’eau distilée de botirache, une livre ;*

*d’eau distilée de fleurs de rosses, une once ;*

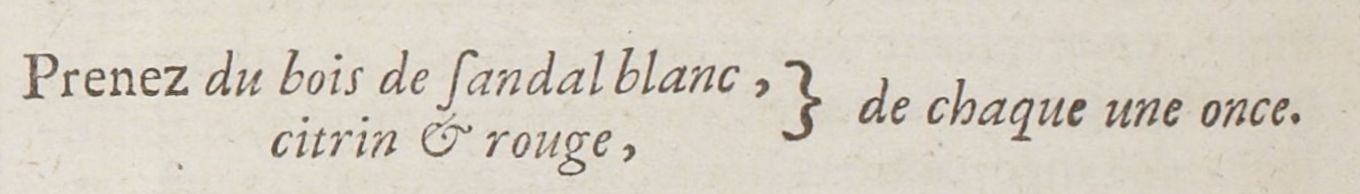
*d’eau distilée de fleur s de sureau, huit onces ;*

*d’eau distilée de canelle, une once et demies  
d’eau-de-vie deMattlelole, demi-once ;*

*de sirop d’armoise de Fernel, deux onces.*

Mêlez pour le même ufage.

La décoction de cassé, de bois de sassafras, de sandal &  
autres femblables , fiant ici salutaires , surtout si vers  
la fin on y ajoute quelque substance aromatique.



Faites-en une décoction pendant un quart d’heure dans  
de l’eau, après quoi ajoutez-y,  
*de racine de fenouil, quatre onces ;*

*desciure de sassafras, deux onces ;  
de réglisse, demi-once.*

Faites bouillir le tout encore un moment, & fournissez  
quatre livres de décoction pour le même ufage.  
**BOERHAAVE.**

*Prognostici qiel fe tirent dufroid dans les maladies aiguës.*

La froideur du corps, qu’on peut appeller plus propre-

*8y7* P Y R

ment fraîcheur, ou chaleur modérée, après quelque  
bonne évacuation qui rend le pouls plus réglé & plus  
fort, est un très-bon signe, entant qu’elle indique une  
folution critique de la *sievre.* De même la froideur,  
qui est la fuite du refroidissement, eu de la diminu-  
tion de la chaleur fébrile, & qui est accompagnée de  
signes de coction dans l'urine, les crachats ou les fel-  
les, dans le cas où la maladie a affecté le fysteme ner-  
veux , les parties spiritueufes ou le bas - ventre , &  
d’un changement du pouls en mieux, est un très-bon  
symptome, & préfage une guérifon prochaine. Cette  
froideur est aussi quelquefois critique, ou llaVant-cou-  
reur d’une crife falutaire.

QtiOlque la froideur , qui a les qualités que je Viens de  
dire, doiVe être estimée falutaire, il eft cependant ra-  
re qu’on puisse en tirer quelque prognostic faVorable.  
La froideur extreme Ee sait sentir ou dans tout le co.rps,  
ou seulement dans les parties externes. Elle est ordinai-  
rement mortelle dans les fievres continues:mais elle ne  
prognostique que la continuité de la maladie dans les  
fujets d’un tempérament robuste. Elle est toujours  
mortelle quand elle fie trouVe juinte aVee une grande  
foiblesse , c’est-à-dire, lorsque la maladie a été violen-  
te; elle anncnce une mort prochaine , quand elle est  
causée par l’extinction de la faculté. Mais on connoît  
qu’ellesproVÎent d’une pareille casse, par les autres  
signes destructifs qui ont précédé.

Quelques-uns de ceux qui font affligés d’une anasarque ,  
mais surtout d’une astite & d’une leuco-phlegmatie ,  
fentent une froideur dans prefque tout le corps. On  
obfetVe la même chofe dans les personnes qui ont des  
abscès internes à la Veille de leur mort : ces derniers  
ont un froid ou un frissen dans prefque toutes les par-  
ties du corps, Eoit à l'occasion d’une résolution extra-  
ordinaire de la chaleur naturelle, ou d’une redondance  
d’humeurs sroides.

Une pareille Eroideur dans les extrémités ne soumit pas  
toujours des principes certains pour le prognostic ; car  
elle n’est pas beaucoup à craindre dans quelques mala-  
dies , pourvu qu’elles ne stoient point aigues. Il n’est  
pas étonnant, dit Galien, que le Eroid s’empare des  
extrémités, comme des oreilles , du nez, des pies &  
des mains dans les maladies qui EurViennent en hiVer,  
& qui affligent les perfonnes aVancées en âge, puisque,  
à ce qu’il assure dans sim deuxieme Commentaire fur  
les Prognostic?, ces parties fiant naturellement dépour-  
vues de charr , & fort éloignées des Vifceres.

Une pareille froideur n’est point un petit mal dans les  
maladies aigues, puisqu’elle empêche, à cause de la  
foiblesse dont elle est fluvie, la chaleur naturelle de  
pénétrer jufqu’auxextrémitésdu corps; outre quedans  
les maladies aiguës, la Violence de l'inflammation qui  
affecte les Vssceres , est *cause* que le silng ne fie distri-  
bue qu’en très-petite quantité Eut la surface du corps.  
C’est donc un très-mauVais signe dans ces fartes de ma-  
ladies, lorsique le si-oid & le frisson s’emparent , non-  
feulement des extrémités du corps, mais encore de  
toutes les autres parties, à moins que cet accident ne  
foit occasionné par l'approche d’un accès ; car c’est un  
signe que la chaleur naturelle est éteinte ou suffoquée  
par l'abondance des humeurs : mais cette froideur est  
accompagnée de plusieurs autres signes mortels. Un  
grand nombre de mouransparoissentfroids, aVec défu-  
dationsou fueurs froides, & une langueur considéra-  
ble ; & non-feulement ils paroissent excessiVement  
froids, mais encore durs ; aussi iifons-nous dans le pre-  
mier LÎV. des *Prorrhet. VF* « Que tout refroidisse-  
« ment, accompagné de dureté, est un signe mortel. »

Nous allons examiner plus foigneufement les prognosi  
tics qu’on peut tirer du refroidissement des extrémi-  
tés.

*Des prognoflics qu’on tire du refroidissement des extré-  
mités du corps.*

Les extrémités du corps, qu’Hippocrate, dans *scsProg-*

P Y R 858  
*nestics ,* appelle *tète, mains & piés -* & Galien , sur le  
*VII- Aph.* 1. plus dssinctement , *nez, oreilles, mains  
8e piés,* font astectés du froid dans les maladies aiguës,  
lorsque la chaleur naturelle est ou concentrée , réfou-  
te, opprimée , ou fuffoquée , ou enfin tout-à-fait étein-  
te. La chaleur naturelle fe Concentre dans les Visceres,  
après aVoir abandonné les extrémités du corps , & oc-  
cupe les parties mitoyennes, la poitrine & le bas-Ven-  
tre, fiait en conséquent d’une inflammation Violente  
ou d’une érésipele qui affecte les vicceres , ou , comme  
dit Galien, qui attire par sa chaleur le fang dans la  
partie aflectée en forme de Ventoufe ; ou d’une dou-  
leur Violente dans le Ventricule ou sion orifice, ou dans  
le colon, les intestins grêles, l’utérus ou les reins ; ou  
enfin à l’oceasion d’un accès lorfque la nature travail-  
le dans les parties internes , & fait tous fes efforts pour  
chasser les humeurs fuperflues dont elle est accablée;  
d’où l’on prognostique quelquefois la mort, & quel-  
quefois aussi la guérifon du malade , EuiVant la force ou  
la foiblesse qu’on remarque actuellement en lui.

La chaleur naturelle *se* résout ou par la Violence de l'agi-  
tation fébrile, ou par l’excès de la douleur , 0L1 par  
quelque éVacuation immedérée, ou par quelque Eue  
venimeux qui offenfe le cœur & l'orifice de l’estomac,  
ou par un accès de jOÎe stubit & immodéré.

La chaleur naturelle est opprimée ou suffoquée dans les  
vssceres , d’où il arrÎVe que les parties éloignées étant  
prÎVées de celle dont elles ont beEoin, *se* refroidissent  
lorfque l’orifice du Ventricule est ou surchargé d’une  
quantité immodérée d’alimens , ou, pour me servir de  
l’expression de Galien, *Corn, in Lib. da R. V. I. A.* pi-  
coté par des humeurs mordicantes ; ou lorsque les  
Vifceres font infestés d’une multitude d’humeurs pu-  
trides ou crues ; au moyen de quoi la chaleur naturel-  
le est ou Euffoquée, ou considérablement opprimée,  
tout de même que lorsqu’on met une grande quantité  
de bois Verd au feu , on l’étouffe, ou du moins on l’af-  
foiblit considérablement au lieu de l’augmenter. De  
même la chaleur est concentrée dans les Vifceres par la  
rédondance & l’entassement des humeurs ; de sixte  
qu’elle ne peut pénétrer jusqu’aux parties extérieures,  
les Veines & les arteres,à l'aide desquelles elle *se* distri-  
buoit dans les Vssceres, étant obstruées par des humeurs  
crues & putrides. *La fièvre qui* proVicnt d’une pareille  
cause , est appellée par quelques-uns lipyric, λειπυρία,  
λιπύριον ,λιπυρίη; par d’autres , *asaphodes,* c’est-à-dire,  
obEcure & cachée ; ( Voyez *Asaphes* ; ) d’autres nous la  
représentent comme douce & légere au-dehors , mais  
violente & tumultueu.se en-dedans. Cela Vient de ce  
que *iasievre* doit sim origine à une multitude d’hu-  
meurs putrides , ou à une rédondance d’humeurs froi-  
des, crues & groffieres qui étouffent la chaleur ; ou à  
un phlegmon qui affecte les Vssceres, ou à une putré-  
faction maligne & Venimeuse ; & dans tous ces cas, il y  
a froideur, ou du moins fraîcheur & abfence de cha-  
leur dans les extrémités.

La chaleur naturelle est non-feulement détruite ou affoi-  
blie par étranglement ou suffocation, elle est même  
éteinte par une froideur excessive , ou par une qualité  
venimeuEe oCculte , qui corrompt les parties Vitales,  
ainsi qu’on peut llobsierVersuans les effets des poisons  
froids , & des chofes qui caufent la mort par unepro-  
priété inhérente à toute leurstlbstance, pour me ferVÎr  
de l’expression de Galien.

Cette même chaleur, qui, fuÎVant Galien, a sim siégé  
dans les parties folides, peut être détruite, réfoute &  
dissipée par une chaleur ardente , qui consume l’humi-  
dité, qui sert à la nourrir & l’entretenir, comme il arri-  
Ve dans les maladies hectiques & les douleurs Violentes  
des Vicceres, qui corrompent & réiolcent la chaleur  
naturelle de ces parties; ce qui a fait dire aVec raison  
à Hippocrate , *VII. Aph. 26.* que la froideur des extré-  
mités est toujours un très-mauVais signe , quand elle *ie*trouVe jointe aVec une douleur Violente dans les par-  
ties contenues dans la région qui est autour du bas-

' ventre.

859 P Y R

Enfin, la froideur peut être produite, ou la chaleur dé-  
truite , par une éVacuation immodérée , foit naturelle  
ou artificielle , dont la fuite, quand elle est excessive,  
est une fyncope mortelle, laquelle est fuÎVÎe du refroi-  
dissement des extrémités & de la mort du malade. Ce  
fymptome est occasionné par une résolution de la cha-  
leur, en conséquence de l’ouverture d’une arterc.

Nous avons examiné jusqu’ici les caisses de cette froi-  
deur, ou extinction , ou diminution de chaleur dans  
les extrémités , & nous allons passer aux prognose  
tics ou signes qu’elle nous fournit , & à l’aide def-  
quel.s on peut prédire l’issue bonne ou mailVaife d’une  
maladie aiguë.

Je dis d’abord que la froideur des extrémités peut être  
regardée comme falutaire , lorfque la nature s’efforce  
de procurer une crife & qu’elle se trouVe jointe aVec  
d’autres signes saVorables. Mais elle ne fournit aucun  
prognostic certain quand elle furvient lors du retour  
périodique d’un accès, ou durant une maladie opiniâ-  
tre;on ne doit pas non plus la regarder comme mortel-  
le dans les Vieillards & dans l’hiver.

La froideur des extrémités ( aVec les exceptions dont  
nous Venons de parler ) dans les maladies aiguës , n’est  
point, comme dit Galien, *Comm. in VII. Aph.* 1. une  
maladie légere, mais un fymptome extremement per-  
nicieux , entant qu’elle proVient d’une inflammation  
violente des Vssceres. On doit en excepter celle qui est  
occasionnée par une indigestion ou par un paroxylme,  
dans lequel, dit Galien fur les *Prognostici ,* non-feule-  
ment les extrémités, mais encore la pcau qui ccuVre  
les côtes & le bas Ventre fe refroidissent.

La froideur des extrémités commence quelquefois en mê-  
me tems que la maladie , ainsi que je PobserVai une an-  
née dans plusieurs *sievres* malignes erratiques, qui ti-  
roient leur origine ou d’un degré éminent de putréfac-  
tion qui produisoit fur les Vssceres le même effet que  
le poifon , en conséquence de quoi la chaleur naturel-  
Ie étoit réfoute, concentrée ou prefque suffoquée par  
une redondance d’humeurs extremement putrides, ou  
qui provenoit d’humeurs crues & pituiteuses, com-  
me on l’observe dans la fievre *amphemerine* ou quoti-  
dienne.

La froideur des extrémités dans les fleVres continues est  
toujours un signe de mort gu de malignité, mais plus  
fouVent de mort. Lorsque ce fymptome furVient au  
commencement aVec la *fievre,* mais non point dans un  
degré extraordinaire, il présage seulement une mali-  
gnité , & les Medecins le regardent comme unfymptO-  
me pathognomique des *fievres* malignes , dans lest  
quelles le malade n’est souvent pas fort altéré, & n’a  
point la langue trop feche ; & cette froideur est quel-  
quesois uniforme & de même température durant tout  
le cours de la maladie , & quelquefois inégale, ou plus  
ou moins forte.

La froideur des extrémités qui furVÎent dans un jour cri-  
tique & non point au commencement de la maladie &  
qui est accompagnée de signes critiques, indique une  
crife ou un changement de la*sievre* continue en inter-  
mittente. Mais tout froid excessif des extrémités qui est  
de longue durée & accompagné de mauVais signes, est  
toujours funeste, furtoutdans un jour critiqué.

Toute froideur prefque insurmontable des extrémités ,  
est un Eymptome de mort, & cela est confirmé par Hip-  
pocrate dans *ses* ObferVations, *I. Epid Sect.* 1. fur une  
fievre épidémique extremement mortelle dans laquelle  
les malades , à ce qu’il dit, « furent fujets à un refroi-  
αdiffament des extrémités si considérable, qu’on eut  
« toutes les peines du monde à rappeller la chaleur. » H  
décrit encore , *III. Epid. Sect.* 3. les fymptomes d’une  
*fievre* ardente, épidémique & maligne dont le principal  
étoit « une froideur remarquable des extrémités des  
« piés & des mains, furtout Vers le tems du paroxyi-  
« me, qui bannissait la chaleur de ces parties à un tel.  
\* point, qu’elle aVoit toutes les peines du monde à y

P Y R 860

« reVenir. » H dit à ce fujet, en parlant de quelques ma-  
lades qui moururent de confomption«que le froid s’em-  
« para furla fin,de leur corps aVec tant de Violence,qu’on  
« eut toutes les peines du monde à les rechausser. »  
Nous lisions dans les *Prorrhet. 6y. «* que tout refreidisi  
« Eement enEuite d’un frisson qui n’est point fulci du  
« retour de la chaleur, est très-mauvais. » C’est ce que  
l'Auteur prouve par l'exemple de Philifcus , *I. Epid.  
Sect.* 3. *Ægr-* 1.« dont les extrémités ( le jour qui pré-  
« céda fa murt, ) fe refroidirent entierement, & ne re-  
« couVrerent jamais plus leur premiere chaleur. » La  
même chofe arrÎVa à Silenus, *ibid. Ægr. Sc* à d’autres  
dont il est parlé dans lesEpidémiques peu de tems avant  
leur mort.

Les moribonds ont les extrémités aussi froides qu’un mar-  
bre, & foiu/ent dures & lÎVÎdes. Or toute dureté ac-  
compagnée d’tm degré excessif de froideur passe dans  
*le I.* des *Prorrhet. yy.* pour un signe de mort; furquoi  
Galien dit, « si la froideur est de nature à caisser un  
« refroidissement total & abfolu, & qu’elle fe trouve  
« jointe aVec la dureté, elle est un signe d’extinction,  
« ou elle prouVe que la chaleur naturelle est entiere-  
« ment éteinte.»

Toute froideur des extrémités accompagnée d’une cou-  
leur lÏVÎde n’est pas moins mortelle; car ce dernier  
fymptome est le plus pernicieux de tous ceux qu’on  
peut imaginer, & prouVe que la mort est à la porte.  
Car la couleur lÎVÎde de ces parties indique une ex-  
tinction de la chaleur naturelle ; & Galien nous ap-  
prend dans fon Commentaire sur le troisieme des *Epi-  
démiques ,* que la froideur des extrémités qui fe trouVe  
jointe aVcc la couleur lÎVide dont nous parlons est un  
signe évident de mort.

Hippocrate confirme la même chosie dans *ses Prognose  
tics.*

a Lors, dit-il, que cette pefanteur de corps ( on en a par-  
« lé ci-deVant) fie trouve jointe aVec la couleur livide  
« des ongles & des doigts, on doit s’attendre à une  
« mort prochaine. » Nous lisions dans ce qui sitit « que  
a la noireeur des doigts & des piés est moins à crain-  
« dre que cette couleur licide, » puiEque celle-ci pro-  
vient toujours de l’extinction de la chaleur naturelle,  
au lieu que l’autre peut aVoir une toute autre casse;  
par exemple, une humeur noire qui *se* Eera jettée silr  
ces parties. Il fuit donc de ce que nous Venons de dire  
que lorEque ces deux EymptOmes *se* trcuVent réunis ,  
on doit s’attendre à une mort prochaine. C’est ce que  
nous aVons suffisamment protiVé par les exemples  
qu’Hippocrate Cite dans fes *Epidémiques* de Philisttus,  
de Silenus, de la femme qui étoit malade d’une efqui-  
nancie dans la maifon d’Ariston , *III. Epid. Sect.* 1.  
*Ægr.* 5. de la fille d’Euryanacte, *ibid. Ægr. 6.* d’Era-  
sinus &du jeune homme qui demeuroit au *Forum Men-  
dacium ,* dans lefquels on oluerVa ce Eymptome à la  
Veille de leur mort.

La froideur ou le frisson des extrémités , qui est accom-  
pagné d’une altération excesseve, d’une chaleur violen-  
te dans la poitrine ou dans le bas-Ventre est estimé  
très-pernicieux, à cause qu’il indique une Violente in-  
flammation des VÎsceres, dont il est , à ce que dit *Ga-  
lien, Com. in VII. Aph.* 1. un fymptome ordinaire.

Hippocrate assure la même chofe dans ses *Prognostici,* où  
il dit :

« Que c’est un très-mauVais signe lorsque la tête, les piés  
« & les mains siont froids, tandis que le ventre & les  
« hypocondres font chauds. »

Galien dans fon Commentaire fur ce passage, assure que  
ce Eymptome est non-seulement mauvais, maisenccre  
mortel.

Cornelius Celsus développe à fond le fens de ce passage  
en ces termes :

**\**

861 P Y R

*Cui febre aeque non quiescente exterior pars friget, interior  
sic calete ut etiam sitimfaciatelethale,* « La froideur des  
«parties extérieures est mortelle , lorsque la fieVrene  
« diminue point en proportion & que la chaleur du de-  
« dans est si forte qu’elle rend le malade altéré. «

La froideur des extrémités est accompagnée d’autres si-  
gnes pernicieux, outre ceux dont nous aVons parlé,  
comme d’une douleur Violente & continue de tête ou  
deVifceres, d’infomnies, du coma, du délire, de vi-  
ssens ridieulcs, de la perte de la mémoire, de furdité,  
dlaVeuglement, de conVulsions, de tremblemens, de  
la perte de la parole , du hoquet, d’anxiétés, d’inquié-  
tudes, de la difficulté de resipirer, d’une expiration  
froide par la bouche & le nez, d’une urine trouble qui  
ne s’éclaircit jamais, d’une urine noire aVec un énéore-  
me de même couleur ( Voyez *Enaexrema ,* ) blanche,  
aqueufe, transiparente; d’une suppression d’urine , de  
la sortie de quelques gouttes de sang par le nez, de  
vomissemens VÎrulens, de déjections noires & copieu-  
fes, qui ne procurent aucun soulagement au malade; &  
d’autres Eymptomes semblables. Chacun de ces flymp-  
tomes présage toujours la mort quand il *se* trouVe joint  
avec la froideur des extrémités, & cela d’autant plus  
infailliblement qu’ils font en plus grand nombre.

Ce que je Viens de dire est éclairci par Hippocrate dans  
le cas de Silenus, qu’on asisiouvent cité, au fujet du-  
quel il obferVe « que le sixieme jour il eut une petite  
« fueur tenue autour de la tête, que fes extrémités de-  
« Vinrent froides & liVIdes, qu’il eut de grandes in-  
« quiétudes, qu’il ne rendit rien par les Telles ni les  
« urines, & qu’il eut *unesievre* très-forte. » Il obferVe  
au si.ljet de Pythion, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 3. qui mou-  
rut à Thaflos, le dixieme jour de fa maladie, « que dès  
« le second jour,Vers le midisses extrémités, surtout *sa*« tête & *ses* mains, *se* resioidirent ; qu’il perdit la Voix  
a & la parole, qu’il respiroit difficilement & par longs  
« ϊηΐεΓνΒ11ε5;(βραχύπνοος ἐπὶχρόνον πουλύν.Νουε aVons  
a joint ici aVec Galien & quelques copies les trois der-  
« niers mots aVec le premier, & non point aVoc ἀνεθερ-  
« μάνθη qui les silit. Voyez *Brachypnoea.* ) la chaleur  
« reVÎnt accompagnée d’altération , il eut une nuit pai-  
« siblc & il flua quelque peu de la tête. »

Il parole par ces exemples aussi-bien que par ce qui préce-  
de , que la froideur lorfqulelle est continuelle ou ex-  
cessive, ou accompagnée de dureté ou d’une couleur  
IÎVide, est extremement pernicieufe , entant qu’elle  
indique une extinction de la chaleur naturelle.

On peut encore tirer des mauVais prognostics de cette  
froideur , relatiVement aux fymptomes précédens ,  
comme, par exemple, lorsqu’elleEuccedeau frisson &  
quelle ne cesse point, fuÎVant le premier des *Promrhet.*65. où nous lifons que « les refroidissemens qui fucce-  
« dent au frisson & qui ne font point siliVis du retour  
« de la chaleur, Eont très-mauVais. »

Tout le refroidissement des extrémités qui souvient après  
des éVacuations de mauVasse espece est extremement  
pernicieux, surtout lorsque ces éVacuations Eont elles-  
mêmes du nombre des signes mortels; comme un sai-  
gnement de nez qui fe fait goutte à goutte, des Fleurs  
froides, des defudations de tête, une urine aqueufe,  
livide, ictérique, trouble, sans sédiment, noire aVec  
un énéoreme de même couleur, une suppression d’u-  
rine , des déjections grasses, liquides, extremement fé-  
tides, trop fréquentes ou trop copieuses, des crachats  
noirs, lÎVÎdes , gluans, expectorés aVec peine ou tout-  
à-fait interceptés. Toute froideur ou refroidissement  
des extrémités qui fuccede à l’un ou à l’autre des fymp-  
tomes dont nous Venons de parler, est extremement  
pernicieux.

On connûît que le refroidissement des extrémités est mor-  
tel , non-feulement aux signes de mauvaifle esipecequl  
précedent, mais encore à ceux qui accompagnent &  
qui EuiVent. Ce refroidissement est ordinairement sui-  
vi de plusieurs autres fymptomes mortels. Il est extre-

P Y R 862

mement pernicieux lorsqu’il est d’abord modéré, &  
qu’il augmente enfluite à un degré excessif, à cause,  
comme dit Galien , qu’il indique une langueur extre-  
me de la faculté. Il n’est pas moins funeste lorsqu’il ne  
diminue que peu ou point ; & cela est confirmé par le  
cas de Philifcus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 1. aufujet du-  
quel Hippocrate olsserVe , « que *ses* extrémités *se re-*« froidirent entierement, & ne recouVrerent jamais  
« plus leur chaleur naturelle. »

Il dit de Silenus , « qu’il perdit la parole le feptieme jour,  
. « & que la chaleur ne revint plus depuis dans ses extré-  
« mités. »

Les parties deviennent lÎVÎdes après un refroidissement  
excessif, & fe durcissent quelquefois ; & pour lors la  
perte du malade est infaillible, ainsi qu’on a dit ci-  
dessus , lorfque cesymptome Eubsiste long-tems.

Il en est de même lorsque ce refroidissement est sitivi d’un  
coma, de rcweries, de la perte de la mémoire, de  
Fouie, de la vue & de la voix ; de convulsions, de trem-  
blemens , de siieurs froides, furtout dans les parties re-  
froidies , ( ces fortes de flueurs paraissent en effet ne  
convenir qu’à la syncope ou à la mort) d’évacuations  
de mauVasse espece , qui ne soulagent aucunement le  
malade, ou qui viennent à être supprimées ; d’une dif-  
ÎTCulté de refpirer & d’autres fymptomes semblables,  
qu’Hippocrate observa pour la plupart dans Silenus,  
ensuite du refroidissement des extrémités, & qu’il dé-  
crit en ces termes :

a Le sixieme jour il fua quelque peu de la tête ; fes extré-  
« mités fe refroidirent &devinrent livides; il eut de  
« grandes inquiétudes, il ne rendit rien ni par haut, ni  
« par bas, & il eut une*fievre* très forte. 11 perdit la pa-  
« role le feptieme jour ; Ees extrémités resterent tou-  
« jours froides, & il n’urina plus. Le huitieme jour,  
« tout fon corps fe couvrit d’une fueur froide , & de  
« petits exanthemes ronds & rouges, pareils à des bou-  
« tons, *Gvari,* ) qui difparurent fans former d’abfcès ;  
« il rendit avec peu de proVocation ,'beaucoup de ma-  
« tiere ténue & comme indigeste par les felles, &r avec  
« quelque difficulté ; *son* urine étoit acre, & couloit  
«avec douleur; fes extrémités recouvrerent quelque  
« peu de chaleur ; fon fommeil étoit léger & comateux,  
«& fon urine ténue & tranfparente. Les fymptomes  
« furent les mêmes le neuVieme jour. Il ne voulut plus  
« boire le dixieme , il fut affecté d’un coma , & il dor-  
« mit fort peu; fes fellesfurent les mêmes: mais il ren-  
« dit une grande quantité d’urine quelque peu épaisse,  
« qui déposil une espece de sédiment blanc & fembla-  
« ble à du fon. Le froid s’empara de nouveau de fes  
« extrémités, & il mourut le onzieme jour. »

Il fuit de ce qu’on vient de dire, que tout refroidissement  
des extrémités, qui est précédé, accompagné ou fluivi  
de quelqu’un des fymptomes dont on vient deparler,  
ou de tel autre semblable , donne lieu de craindre une  
issue funeste dans les maladies aiguës.

*Des prognostics qu’on tire du changement du chaud en froids  
et dufroid en chaud dans les maladies aigues.*

Il arrive souvent dans les maladies aiguës, que tout le  
corps passe tantôt peu-à-peu , & tantôt fubitement du  
chaud au froid , & du froid au chaud. Le premier  
changement est toujours dangereux, à moins qu’il ne  
foit occasionné par un paroxysine, puisqu’il prouVe ,  
ainsi qulon l’a observé ci-dessus, que la chaleur natu-  
relle est ou réstoute , ou opprimée & silfloquée à un tei  
point par la multitude des humeurs Crues, qu’elle est  
i ineapable, en conséquence de l’obstruction des vaisi-

Eeaux , de se répandre à l’extérieur ; ou qu’elle est en-  
tierement retirée dans les parties internes , a cauEe de  
quelque humeur maligne, ou d’une inflammation vio-  
lente qui affecte quelqu’un des principaux viiceres,

*Ssu* PYR

On conjecture que la chaleur naturelle est réfoute , lorf- 1que quelque cause de résolution a précédé , comme une  
*sievre* violente & continue, une insomnie continuelle,  
des douleurs violentes, des évacuations immodérées de  
fang ou d’humeurs.

La suffocation est indiquée par la pléthore, dans laquel-  
Ie les veines & les arteres fiant obstruées par la multitu-  
de d’humeurs crues.

On connoît que la chaleur naturelle ne peut point *se* ré-  
pandre au-dehors par tous les signes qui indiquent la  
redondance des humeurs , & qu’elle est repoussée en-  
dedans par quelque humeur acre ou maligne qui af-  
fecte l’orifice du ventricule, le cœur ou quelque autre  
partie noble; par les douleurs qui fe font fentir autour  
de la région de la partie affectée ; par le dégout, l’an-  
goisse , ( voyez *Angor,* ) les nausées, les vomissemens  
violens Oli bilieux, l’abattement d’efprit, les anxiétés,  
les infomnies, l’irrégularité, la foiblesse du pouls, &c.  
ainsi qu’on peut l’obsierver dans ceux qui ontl’oriflCe  
de leur ventricule picoté par des vers, ou par quelque  
humeur acre.

Lorsique quelque inflammation interne est caufe que la  
chaleur *se* retire en-dedans, on s’en apperçoit par cel-  
le des parties internes, & par des signes convenables ;  
ce que Celsie *a* fort bien exprimé après Hippocrate,  
lorfqu’il dit : « Que le refroidissement des extrémités  
« est mortel, lorfque les parties internes fiant brûlées  
« d’une chaleur capable de causer la Eoif; » carunpa-  
reil refroidissement est causé par une inflammation in-  
terne très-violente.

De quelque maniere, ainsi que nous avons dit ci-dessus,  
que le corps fe refroidisse, ce n’est jamais un bon  
signe : mais ce refroidissement est fouvent très-perni-  
cieux , furtout lorsqu’il est violent & continu , ou qu’il  
est joint avec la dureté & la couleur livide des parties ;  
car pour lors la mort n’est pas éloignée.Toutrefroidis-  
sement soudain & immédiat des parties actuellement  
chaudes , est toujours mauvais , à l’exception de celui  
des extrémités qui est occasionné parles efforts que fait  
la nature pour procurer une excrétion critique des hu-  
meurs ; car il arrÎVe fouvent dans les tems de crise , en  
Conséquence du transport impétueux de l’humeur ma-  
ligne si.ir quelque partie noble , que les extrémités *se  
refroidissent, &* ne recouvrent jamais, ou que fort ra-  
rement & lentement, quelque degré modéré de cha-  
Ieur, après que l’humeur s’est jettéefur quelque partie  
moins noble du corps.

Au contraire, c’est toujours un bon signe lorfque les corps  
qui étoient refroidis , recouvrent peulà-peu leur cha-  
leur d’une maniere uniforme ; car c’est une preuve  
qu’aucune humeur interne, cachée, acre ou maligne ,  
n’affecte les parties nobles,qu’il n’y a point d’inflamma-  
tion dans ces régions internes , ni rien qui puisse em-  
pêcher la chaleur de fe répandre dans toutes les parties  
du corps.

Ce n’est jamais un bon signe, & quelquefois même c’en  
est un très-funeste lorfque les parties s’échauffent iné-  
galement : mais Hippocrate regarde comme une cho-  
fe tout-à-fait pernicieuse , que les parties extérieures  
du corps paffent tout d’un coup & souvent du chaud au  
froid , & du froid au chaud dans les maladies malignes ;  
& en effet, ces fortes de changemens scmt plus dange-  
reux que les autres symptomes.

Nous lssons à ce sujet dans le premier Liv. des *Prorrhet.*43. « que tout changement soudain dans les extrémités  
« est mauvais, & qu’il en est de même de la soif qui  
« souffre les mêmes changemens. »

Galien, dans sim Commentaire sur cet endroit, dit, «que  
« dans les maladies extremement malignes il se fait un  
« changement de ces qualités en leurs contraires dans  
« l’efpace d’une heure , de maniere que le malade fe  
« sent tantôt aussi froid que dans le cœur de l’Hiver, &  
« un mqment après aussi chaud que dans le fort de

PYR 864

« l’Eté ; » ce qui vient, felon lui, de ce qu’il n’a au-  
cune chaleur en lui-même, & qu’il n’est échauffé que  
par celle de la *fievre,* qui commençant dans le milieu  
du corps, & *se* répandant de tous côtés comme une  
flamme , excite une chaleur dans les extrémités, qui  
étant dissipée, ces parties *se* refroidissent de nouveau,  
à caufe que la chaleur naturelle est éteinte.

Ces stortes de changemens sillets de chaud & de fiole,  
aussi-bien que de couleur & de tout autre fymptome,  
indiquent souvent une complication d’affections dans  
le corps, qui ne pouvant être surmontées par la natu-  
re qu’au bout d’un tems considérable, prouvent que la  
maladie siéra longue & ennuyeuse , ainsi qu’Hippocra-  
te l’affirme expressément , *IV. Aph.* 40. où il dit,  
' « que les changemens de chaud & de froid qui furVÎen-  
« nent dans tout le corps , préfagent la longueur de la  
«maladie. »

Dans les maladies aiguës & violentes , ces changemens  
foudainssi prouvent que la nature est gênée par la vle-  
lence du mal , & dans un danger imminent d'être  
éteinte avant qu’elle ait pu *se* mettre en état de résister.  
Cette considération a fait dire à Galien, fur les *Pror-  
rhétiques,* que ces fortes de changemens Τἄκἄκ funestes  
dans les maladies malignes, & occasionnés par Pcx-  
tinction de la chaleur naturelle.

Ces siortes de changemens soudains dans les autres Iymp-  
tomes, comme de l’altération à uneentiereextinction  
de la Eoif, dtl calme à l’agitation, de la veille à un fom-  
meil profond , du parfait tssage de la raifon au délire,  
font ordinairement d’un très-mauvais préfage.

Tont changement de fymptomes qui *se fait,* par exem-  
ple, de maniere qu’il survienne une douleur de tête,  
enEuite de ventre, de jambes, & aussi tôt apres une  
cessation de douleur, suivie d’un délire, qui fait fur le  
champ place à un autre fymptome , a pour caufe géné-  
rale une *métaptosc,* c’est-à-dire, un transport des hu-  
meurs; car les transports de l’humeur d’une partie du  
corps dans l’autre , ou les gonflemens de cette même  
humeur qui paroissent successivement dans différentes  
parties, sont appelles dn nom de *métaptosc* ; & celle-  
ci ne prognostique rien de plus que ce gonflement.  
Tout gonflement ou orgasine des humeurs, estcepen-  
dant à craindre, puisqu’il menace quelque partie no.  
ble ; aussi Hippocrate, / *Aph* 22. Galien & tous les  
autres Medecins preEcrivent-ds la purgation dans ce  
cas, même dès le commencement, lorfque tout est dans  
un état de crudité.

Les changemens de chaud, de froid , de couleur & d’au-  
tres fymptomes & qualités qui surviennent avec des  
signes de coction , indiquent une agitation critique  
des humeurs ; & peut-être est-ce dans ce fens qu’on  
doit entendre *ce* passage des *Prénotions de Cos,* 125. où  
il est dit, « que les Changemens fréquens de couleur &  
« de ehaleur font néeessaires. »

Ces Eortes de changemens semt utiles dans les maladies  
malignes, pourvu que ce foit pour le mieux , fuivant  
cette maxime d’Hippocrate, *VI. Epid. Sect.6. Aph. 16.*ἐν τὸισι παλιμβοὺλοισι ὰι μεταβολαὶ ώφελέουσι, τοὐτοισι με-  
ταβάλλειν πρὶν κακοὺσθαι ἐς τὰ npônovTa. « Les change-  
« mens simt avantageux dans les maladies trompeïsses  
a ( malignes ) lorsqu’on les dirige vers des endroits  
a convenables , avant qu’ils aient reçu quelqu’injure. »  
Fœsius lit παλιμβόλοισι, au lieu de παλιμβοὺλοισι, qu’iI  
dit être un mot fort obfcur, & le traduit dans fes no-  
tes par *Inconst antibus,* inconstantes; & dans ce fens,  
qui paroît le plus probable, on peut traduire cette ma-  
xime de la maniere fuivante,

« Les changemens font falutaires dans les maladies chan-  
α geantes & inconstantes , lorsqu’ils *se* font vers des  
« endroits convenables, & avant qu’ils aient contrae-  
« té quelque malignité. » PsiosPER ALPIN, *de Praesag-  
Vit. et Morte.*

*Tremblement*

86; P Y R

*Tremblement febrile.*

Le tremblement suppose une alternatiVe de tension & de  
relâchement dans les musicles; des causes qui sie suc-  
cedant mutuellement les unes aux autres, tendent &  
relâchent les msscles en peu de tems & inVolontaire-  
ment;la circulation du liquide artériel & du flic ner-  
veux, tantôt continuée & tantôt interrompue , & par  
conséquent le cours de ces deux fluides sisspendu au  
commencement de la maladie, & fouvent Vers la fin ,  
leur trop grande abfience à la sitite d’une trop grande  
déperdition.

S’il dure long-tems , il forme des obstacles à la circula-  
tion des humeurs , & produit les vices qui en dépen-  
dent.

De-là on peut tirer fon diagnostic & fon prognostic, &  
conceVoir pourquoi le tremblement est accompagne  
du froid ; pourquoi il est si pernicieux lorfqu’il est νίο-  
lent ; pourquoi l'on tremble dans les grandes passions,  
un peu aVant que de mourir , après toute éVacuation  
trop abondante, après aVoir trop bu de quelque liqueur  
que ce foit.

On guérit ce mal en rétablissant l'égalité de la circulation  
& de la pression du fang artériel &des efprits, de l'un  
contre les parois des arteres, & des autres fur les fibres  
motrices : c’est ce qu’on peut faire au commencement  
de la maladie par l’usage des remedes qui dissipent la  
vifcosile, qui rétablissent les forces; & à la fin par ceux  
qui peuVent réparer promptement les liquides qu’on a  
perdus, & fortifier les fibres & les vifeeres. Voyez  
*Fibra.* **BOERHAAVE.**

*Prognostecs quon tire du tremblement.*

Je Vais d’abord définir ce que c’est que le tremblement,  
& rechercher enfuite lescaufesquil'occasiOnnent. Ga-  
lien, *Com. irinIII. Epid.* définit le tremblement ( *Tre-  
mor)* une diminution du motlVement VOlontaire; dans  
laquelle la faculté s’efforce de mouVoir la partie aflec-  
tée fans pouVoir y réussir, à caisse de la foiblesse ou op-  
pression de la même partie, qui fait un mouVement  
contraire, du moins à quelque égard à celui qu’elle fe  
propofoit.

Cette efpece d’affection diffère du mouVement conVulsif,  
que quelques-uns ont confondu aVec le tremblement  
qui fument dans *lus fievres* aiguës , dans la persuasion  
qu’Hippocrate regarde le tremblement comme un  
mouVement conVulsifdans plusieurs de fes malades,  
furtout dans la fille de Nerius , *V. Epid. T* 50. de la-  
quelleildit, καὶ σπασμὸς, καὶ τρομώδης ὴν, « elle fut affli-  
α gée de convulsions & d’un tremblement. » C’est peut-  
être cette même considération qui a fait dire à Sabinus  
& Metrodorus, deux anciens Medecins, que le trem-  
blement est une légere conVtllsion, Voulant désigner  
par-là,à ce qu’on croit, une affection compliquée d’un  
tremblement & d’une conVulsion ; ce qui est une efpe-  
ce de tremblement que les Medecins appellent ordi-  
nairement mouVement conVulsif, & *Convulsio ex Ma-  
teria nonproportionata.*

D’autres croyent qu’Hippocrate entend quelquefois par  
*Tremor* un friffon ( *Rigorel* furtout, *1 V. Epid.T* 1 3. où il  
rapporte du jeune étranger qu’il traitoit, qu’il *eut une  
crise le sixieme jour’, que l’accès fébrile revint le sepeleme,  
et cesse avec un tremblement ( Tremor s* ) c’est-à-dire ,  
fuiVant eux , aVec un frisson ( *Rigor.* ) Ils femblent  
pourtantfe tromper sijr cette matiere, car je fuis per-  
fuadé qu’Hippocrate parle d’un tremblement réel &  
non point d’un frisson *(Rigor* ) ; ne fût-ce pour d’au-  
tre raifon que celle-ci ; faVoir, que la crife n’étant  
point parfaite le sixième jour, elle fe fit partie par une  
excrétion, partie par un transport de la matière morbi-  
fique & pituiteuse siur les nerfs & les mufcles , ce qui  
occasiOnna un tremblement ( *Tremor. )*

*Tome V.*

P Y R 866

Voyons maintenant comment s’engendre le tremble-  
ment.

Galien , *Lib. de Trem. Rig. Palp. et Convulse* dit que le  
tremblement *(Tremor)* est oceasionné par la soiblesse  
ou l’imbécilité de la faculté motrice , qui est quelque-  
fois infirme par elle-même , comme dans les Vieillards,  
&'quelquefois accidentellement par d’autres caisses;  
surtout, ajoute cet Auteur, par le défaut de nourritu-  
re, par un flux de Ventre violent ou une hémorrhagie  
copieufe, comme aussi par une longue abstinence , qui  
confume l'aliment & afloiblit la faculté ; ou par une  
réfolution de la foree vitale, comme il arrive à ceux  
qui ont l'estomac déVoyé, dans la cardialgie , les dé-  
faillances , le froid Violent, & dans la pléthore qui op-  
primeles mufcles & les nerfs. Il paroît être encore  
du même fentiment, *Com.* 1. *in III. Epid.* où il attribue  
le tremblement à la foiblesse de la force mufculairc,  
qui est: occasionnée ou naturellement, ou par une ré-  
dondance oppressive d’humeur, ou par la colere, la  
lassitude, les Veilles, lesfoucis, ou l’ufage immodéré  
des femmes, toutes chofes capables de résoudre la cha-  
leur naturelle ou la force.

Ecoutons le même Auteur dédarerplus explicitement la  
caufe & la génération du tremblement dans l’endroit  
que nous venons de citer en ces termes :

« Il survient, dit - il, un tremblement, non - seulement  
« lorEque les musicles & les nerfs Eont dérangés , mais  
« encore lorsqu’ils font dans leur intégrité, toutes les  
« Eois qu’on s’efforce de lever ou de porter quelque  
« fardeau qui excede nos forces. On a Vu , par exemple,  
a certains jeunes hommes, Vigoureux, qui, pour avoir  
« Voulu porter de pesims fardeaux , & furtout monter  
« chargés par des endroits escarpés , ont été saisis d’un  
« tremblement dans leurs jambes ; & il arrive la même  
« chosie aux Vieillards & à ceux qui siont suibles, lorsc  
«qu’sts s’efforcent de porter des fardeaux infiniment  
« plus légers, parce que ceux-ci font encore trep pe-  
« fans pour eux. » Et un peu plus bas , comprenant tou-  
tes les califes du tremblement siaus une seule, il dit :  
« Nous ayons donc eu rasson dans notre Traité , *de  
« Tremor. Convulse et Rig.* d’attribuer toujours le trem-  
« blement à la foiblesse. »

Puis donc que la puissance ou faculté est quelquefois na-  
turellement fossile, & qu’elle est quelquefois rendue  
telle par un fardeau qui l'opprime , il s’enfuit qtilon  
peut admettre trois différentes catsses du tremblement,  
FaVoir , un désordre dans les organes auxquels la facul-  
té commande, les passions de l’ame, & un pesant far-  
deau. 1

Premierement, un défaut de tempérament conVenable,  
ou une intempérie chaude, froide , feche ou humide,  
peut aflbiblir les mufcles au point d’oceasionner un  
tremblement dans leurs parties : car la chaleur, lors-  
qu’elle est excessiVe, résout ou dissipe la Eorce naturel-  
le ; le froid Violent, d’un autre côté , éteint entiere-  
mentla chaleur naturelle ; l'humidité opprime les muf-  
cles , quand ils en font imbibés à un degré excessif ; &  
la fécheresse immodérée confume l’humidité qui en-  
tretient la chaleur naturelle : aussi Voit-on quelques  
phrénésies mortelles dégénérer en tremblemens à catsse  
dudesséchement excessif de l'origine des nerfs, aussi-  
bien que des nerfs eux-mêmes.

Secondement, les passions de l’ame, comme la frayeur ,  
la tristesse , la jeie immodérée, & plusieurs autres qui  
détruisent les forces : ou

Enfin, un fardeau pesant qui accablant les mufCles,les  
empêche de fe mouVoir sifiVant les directions de la vo-  
lonté , peut aussi occasionner un tremblement.

Passons maintenant au prognostic.

11 est bon d’obsierver d’abord que quelques tremblemens

I i i

*867* P Y R

affectent le malade au commencement, d’autres à la  
fin de la maladie. Quant aux premiers , Galien , *Com.*2. *in III. Epid.* nous apprend qu’ils ne furVÎennent ja-  
mais que dans les maladies Violentes. Nous ayons dit  
que les tremblemens fiant oceasionnés par la faim, la  
lassitude, le défaut de fommeil, l'ufage immodéré des  
femmes, ou par une quantité oppressée d’humeurs ; &  
dans ce dernier cas, ils ne fournissent rien de certain  
furquoi l’on puisse fonder un prognostic au commen-  
cement, ils indiquent feulement la Violence de la ma-  
ladie, à cauEe que toute rédondance d’humeurs rend  
une maladie dangereuse. Tel étoit le tremblement de  
Pythion , *III. Epid. Ægr.* I. qui fut faisi le premier jour  
d’un tremblement des mains, d’une forte fieVre & du  
délire. Tel étoit encore celui dont Chærion fut atta-  
qué le troisieme jour, *IIIÆpid. Ægr.* 5. Mais quoique  
les tremblemens qui furVÎennent au commencement  
des maladies n’indiquent qu’une rédondance d’hu-  
meurs qui opprime les nerfs & les mufcles, à moins  
qu’ils ne proVÎennent de faim , de lassitude, de défaut  
de fommeil , ou de l'tssage immodéré du coït, ou de  
quelque passion de l’ame, le malade n’est cependant  
point exempt de danger lorsqu’il est attaqué d’une ma-  
ladie aiguë, maligne oti chronique,parce que toute ma-  
ladie de quelque eEpece qu’elle Eoitest à craindre pour  
un malade qui *se* trouVe affoibli. Ces tremblemens,  
comme nous aVons dit, ne fournissent aucun prognostic  
certain, relatiVement au fort du malade : mais s’ils font  
accompagnés d’autresfymptomes fâcheux, le cas fera  
douteux , comme il l'étoit, par exemple, dans la fem-  
me d’Eumyris , *IV. Epid. T.* 40. qui, à ce qu’on dit,  
« paroissoit être tout-à-fait exempte de maladie & n’a-  
α Voit point de *fievre* ; mais qui tomba enfuite dans  
a le délire, & fut faisie d’un tremblement par tout le  
« corps , accompagné d’une colliquation, du dégout,  
«dela foif& du froid. » Ce que nous Venons de dire  
est encore éclairci par le cas du Vieillard dont il est  
parlé dans le *IV. Epid. Tr.* 41. qui, au fortir d’une re-  
chute , tomba d’abord dans un tremblement des leVres  
& de la Voix, durant lequel on obferVa que la peau de  
fon corps étoit plus tendue & *ses* extrémités tout à-fait  
froides : il mourut, & on ne deVoit pas s’attendre à  
moins, bien qu’il pût fe faire que fon tremblement  
proVînt de Vers, comme cela est arrÎVé dans plusieurs  
autres cas.

Tels font les prognostlcs qu’on peut tirer des tremble-  
mens qui furVÎennent au commencement des maladies :  
mais ils présagent ordinairement une apoplexie lorE-  
qu’ils ne fiant accompagnés ou fulVÎs d’aucun autre ac-  
cident.

Ce prognostic nous est suggéré par Hippocrate, *IV. Epid.  
T. sut* où il dit :

« Que quelques-uns furent attaqués au commencement  
« d’un tremblement des doigts & des leVres en parlant,  
« aussi-bien que des autres parties; mais qu’ils aVoient  
« la langue plus libre & la parole plus prompte qu’à  
« l’ordinaire; leur VÎfage étoit extremement rouge, ils  
« buVoient du νΐη jufqu’à slenÎVrer, ou ayoîent de fré-  
« quentes enVÎes de vomir.»

Après aVoir montré ce qu’on peut raisonnablement pré-  
sciger des tremblemens au commencement des mala-  
dies, ce que nous aVons à dire de ceux qui les sclÎVent  
est, que quelques-uns indiquent un transport critique  
des humeurs, lorEque la nature pousse une partie des  
humeurs nuisibles des Vssceres si.it lesmuEcles; & ces  
fortes de tremblemes semt trèsssa-lutaires pourVu qu’ils  
Eoient accompagnés de signes de coction. Tel étoit le  
tremblement du jeune étranger, *IV. Epid.* dont on a  
parlé ci-dessus, en qui *\afievre* cessa le septième jour  
aVec un tremblement, les humeurs nuisibles s’étant jet-  
tées des parties nobles siur les misscles. Il siurVient enco-  
re siouVent à l’approche d’une crisie par le vomlssemunt

P Y R 868

un tremblement de la leVre inférieure , que Galien ,  
*Lib. III. de Cris. cap. ult.* met au nombre des signes dla-  
ne éVacuation critique par haut.

Tels siont les tremblemens qui surviennent au commen.  
cernent des maladies , & qui n’ont rien de dangereux  
par eux-mêmes; ceux au contraire qui accompagnent  
*lcSsievres* ardentes & les inflammations du cerVeau ,  
lorsque les nerfs ou leurs origines, c’est-à-dire, le cer-  
Veau, est desséehé, fiant tous mortels.

Les tremblemens qui proVÎennent d’une sécheresse des  
nerfs dans les phrénésies font également mortels, &  
paroissentêtre propres aux phrénésies dont la mort est  
la suite. L’Auteur du premier LÎVre des *Prorrhétiques,  
T.* 9. a donc rasson de dire, « que les affections phré-  
« nétiques dégénerent en tremblemens, » ou que ceux-  
ci accompagnent les phrénésies mortelles.

Galien dit dans son Commentaire siur cet endroit, a que  
a les phrénésies mortelles siont sitivies d’un tremble-  
a ment, car les infirmités des nerfs font de longue du-  
a rée dans les phrénésies à caisse de la sécheresse de l'af-  
«section, la faculté étant épuisée par les Veilles & le  
« trop de mouVement, & les nerfs extremement dessé-  
« chés, ce qui occasionne des tremblemens. »

Vous Voyez donc que les tremblemens siont tous mortels  
dans la phrénésie, surtout lorsqu’ils Eont accompagnés  
de convulsions, qui fiant aussi les compagnes insépara-  
bles des Violentes phrénésies. Le tremblement n’est  
point mortel au commencement de la maladie ; car ce-  
lui de la langue & de la parole ne présiige alors qu’un  
délire, comme nous l’apprend l'Auteur du premier Li-  
vre des *Prorrhet.* 19. Les phrénésies obsicures & légeres  
siont ordinairementaceompagnées de tremblemens, en  
conséquence de la résolution de la faculté animale ; &  
ces tremblemens fiant tous pernicieux. L’Auteur du  
premier LÎVre *dos Prorrhet. T.* 34. dit à ce sel jet, «que  
« les délires tremblons, obfcurs, doux & traitables semt  
«extremement pbrénétiques, comme étoit le cas de  
« Didymarehus de Cos. » Car ces délires fiant occa-  
sionnés par la résolution de la faculté. Enfin tout trem-  
blement occasionné par une lésion considérable du cer-  
veau, qui affoiblit la faculté motrice pour la raifon fuf»  
dite, est mortel au plus haut degré; & c’est ce dont  
nous aVons un exemple dans la fille de Nérius, *I. Ep.  
T* 50. PR os PER ALPIN, *de Praesage Vit. et Mort,  
Ægrot.*

*Anxiété fébrile.*

L’anxiété Vient de ce que le fang ne peut sortir du cœur ni  
passer par conséquent par les vaisseaux capillaires du  
poumon ou de l’aorte : d’où il sclit que ce mal est pro.  
duit par la contraction spasinodique des petits vaise  
seaux , ou par une matiere enflammée incapable de  
circuler. Quand les mêmes causes empêchent le trajet  
du sang par la Veine-porte, nous aVons remarqué que  
le même effet s’ensilit; car comme tout le flang Veineux  
qui est apporté par les arteres cœliaques & mésentéri-  
ques ne peut reVenir, il croupit, distend les Vaisseaux,  
résiste à la circulation artérielle, & produit par-là tous  
les maux qui en naiffent & en peuVent naître. Il est donc  
éVÎdent qu’il faut obfetVer fcrupuleufement dans tOssi-  
tes les maladies aiguës ces deuxcaufes d’anxiété & les  
combattre.

Lors donc qu’une telle anxiété dure long-rems, elledon-  
ne lieu à des concrétions polypeufes , à des inflamma-  
tions, à des gangrenés siubites, aVec un resserrement  
infupportable , qui est bien tôt suivi de la mort. Mais si  
elle a sion siége.dans les hypocondres, on sient une dou-  
leur vice Vers l’estomac, tandis que les autres Vssceres  
ont bien moins de sensibilité. Le siang *se* putréfiant en-  
siuite tout-à-coup dans les Vaisseaux qui siont autour du  
foie, occasionne la putréfaction de cette partie, lagan-  
grene & une dyssenterie que cette putréfaction rend  
mortelle.

En voilà assez pour faire connoître à un Medecin la cause

*sep* P Y R

& la nature de ce mal, & les fuites qu’on en doit at-  
tendre, & en même tems lui faire distinguer l’anxiété  
que l’affection du feul genre nerveux produit, sans  
qu’aucune fievre ait précédé, de celle qui naît d’une  
inflammation violente, laquelle s’est auparavant ma-  
nifestée par fes signes; & comparant ces deux caufes  
avec la véhémence, la durée & le siége du mal, rien ne  
pourra *se* dérober à *sa* prudence. Il faura pourquoi on  
est tourmenté d’anxiété dans presepe toutes les mala-  
dies à l'article de la mort ; pourquoi l'anxiété fpafmo-  
dique est peu à craindre & l’inflammatoire très-dange-  
retsse; pourquoi dans les maladies que l’inflammation  
ou la supputation produit, on est menacé d’une mort  
prochaine quand on fe jette de côté & d’autre, qu’on  
ne peut tenir en place, qu’on veille toujours, enfin  
qu’on est toujours hors d’haleine.

De-là il paroît aussi combien on doit varier les remedes  
pour adoucir la rigueur de ce mal. On les connoît & on  
en fait l’application, quand on s’est auparavant instruit  
de la nature du l.ymptome qui le caractérise.

Si donc on s’apperçoit qu’une affection spascnodlque en  
est la caisse, on la détruit en adoucissant l'acrimonie  
irritante, en la chassant par les vomitifs, les purgatifs,  
les ftldorifiques, les diurétiques, les détersifs; en la dé-  
layant par des aqueux chauds, en calmant les passions,  
en relâchant les fibres, les vaisseaux, les vifceres, & en  
réprimant l’impétuosité desefprits par des anodyns &  
des narcotiques.

Boerhaave recommande les remedes Euivans comme des  
purgatifs ou des vomitifs convenables dans les*flevres.*

Prenez *d’oxymelfrillielque, trois onces s  
d’eau distilée de chicorée , cinq onces s*

Mêlez & avalez.

Prenez *des feuilles de cabaret récentes avec de l’eau dise  
Filée de chardon-bérn.*

Faites une infusion durant quatre heures , & donnez à  
boire au malade cinq onces de la teinture ex-  
primée.

Prenez *de vitriol blancs vingt-cinq grains.*

Faites-en une poudre que vous prendrez dans un peu de  
biere.

Voici les purgatifs propres dans les*flevres.*

Prenez *de cryflaux de tartres cinq dragmes >*

Réduisez-les en poudre & donnez-les au malade dans du  
petit-lait tiede.

Prenez *de cryflaux de tartre s deux dragmes ;  
desel de prunelles douze grains >  
de sel polychrefle, seize grains.*

Mêlez & faites une poudre.

Prenez *dxseammonée, sept grains s  
eau distilée de chicorées demi-once s*

Faites felon l'art une émulsion à laquelle vous ajouterez

*de sirop de roses solutis. avec le féné, douze drag-  
mes s*

Faites une potion.

Prenez *de tamarins, trois onces ;*

*de trochis.ques dé agaric, trois dragmes ;*

*defouilles deféné, une dragme ;*

*de grande serophulaire, demi.oncei*

P Y R 870

Mett^g le tout en décoction dans de Peau ; & fur huit  
onces exprimées ajoutez,

*de sel de prunelle, demi~dragme ;*

*de sirop de roses selutif avec le féné s une once et  
demie.*

On en prendra deux onces chaque demi-heure, jtssqu’à  
ce qu’on commence à être purgé.

Prenez *des prunes de Damas, quatre onces ÿ  
de tamarins , une once s  
de feuilles de féné, deux dragmes ;  
deserophulaire aquatique,six dragmes.*

Mettez le tout en décoction dans de l’eau l’espace d’uné  
demi-heure; exprimez-en essuite douze onces au  
travers d’tm drap, & mettez-y,

*de sirop de chicorée compose avec la rhubarbe, deux  
onces.*

On en prendra trois onces toutes les demi heures, jusqu’à  
ce qu’on commence à être purgé.

Prenez *de l’électuaire diaprunum de Sylvius, une dragme  
et demie’,  
de feuilles de féné pulvérifées, unscrupule.*

Faites un bol.

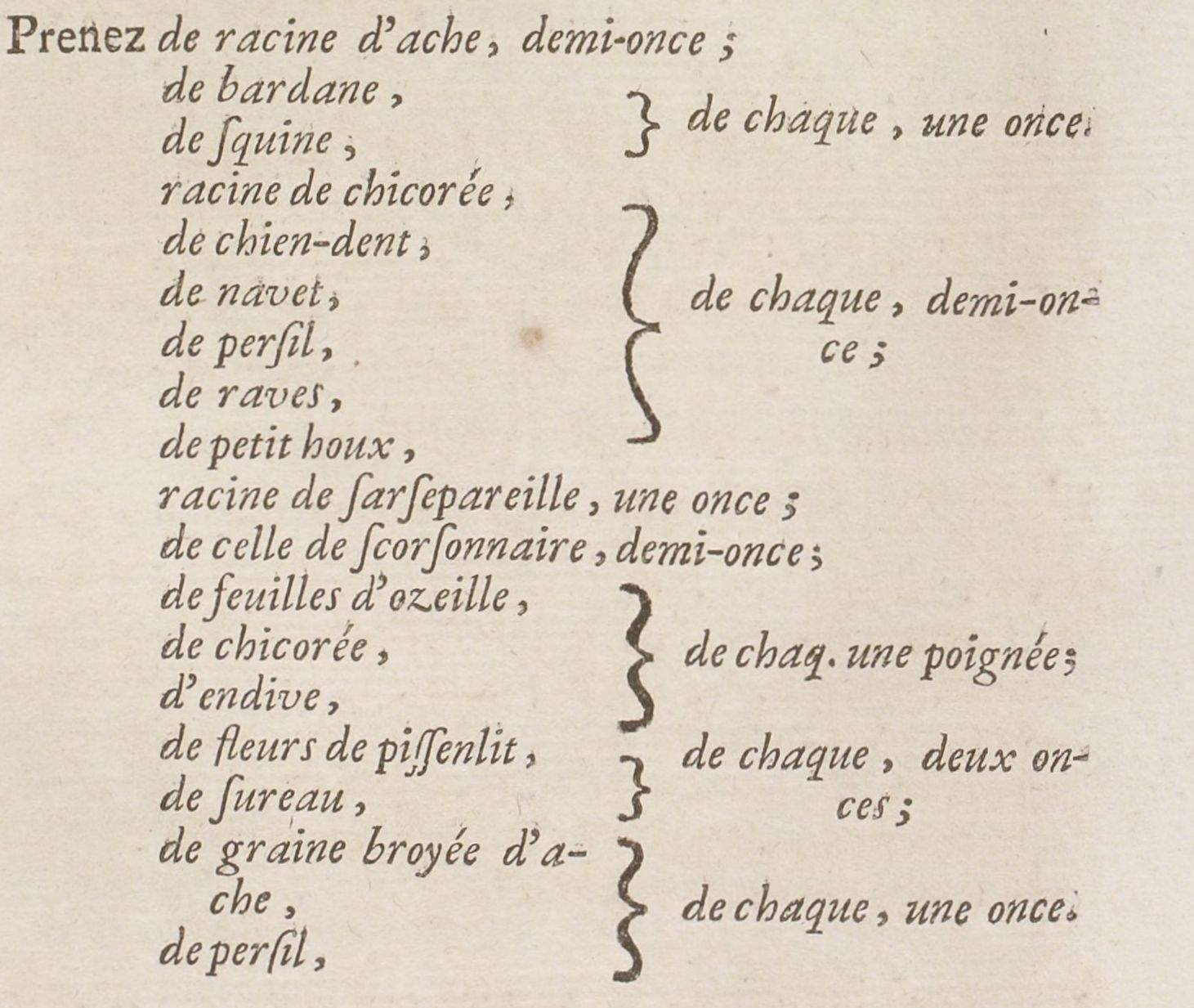
On satisfait à la même intention avec les remedes fuivans  
donnés à la même dofe.

Prenez *éléctüaire diaprun ou cholagogue de Silvius, une  
once et demie ;*

*confection Hamech, quatre dragmes ;*

*huera picra de Galien, une dragme et demies,  
électuaire lénitif, une once s  
suc de roses, demi-once.*

Les ftldorifiques propres dans *losfievres* sont toujours les  
délayans & les apéritifs, que l’on peut préparer de la  
maniere suivante.



Mettez le tout en décoction dans trois pintes d’eau.

Le malade en prendra trois onces chaudes tous les quarts  
d’heures , jusqu’à ce qu’il paroisse une petite  
sueur.

On peut faire une infinité de formules fur ce modèle.

Les diurétiques convenables sont les si-livans-.

L’hydrogale fait d\*une partie de lait récent & de trois  
parties d’eau.

*37i* P Y R

Le petit-lait. |

Le lait écremé. |

La seVe de bouleau.

Les sucs récens des fruits d’été mûrs , délayés  
dans de l’eau.

Le nitre.

Le nitre stibié.

Le fel polychreste.

Les décoctions fudûrifiques précédentes avec un  
régime sudorifique.

Les détersifs qui conviennent dans les*fievres* font les mê-  
mes que Ceux dont on a déja parlé.

Si l’anxiété est produite par une Vifcosité inflammatoire,  
il saut la dissoudre, la délayer, relaeher les vaisseaux où  
elle réside , enfin modérer le cours des liqueurs, ce  
qu’on fait principalement en buvant beaueoup d’eau  
chaude mêlée avee du miel, des matieres farineufes  
nitrées, un peu acides & légerement aromatiques ; par  
des fomentations, des cataplafmes, des épithemes ,  
des emplâtres composées de délayans, de relâchans ,  
d’émolliens , d’anodyns, qu’on applique fur l'endroit  
affecté; par des laVemens composés des mêmes ingré-  
diens & souvent réitérés, mais pris en petite quantité  
pour qu’on puisse les garder long-tems; par la vapeur  
de lleati chaude mêlée aVec des matieres émollientes,  
laquelle peut être portée sans cesse aux poumons par la  
bouche & les narines.

Il n’est point de cas où cette cruelle maladie demande des  
fecours plus prompts & plus efficaces que dans celui-  
ci. **BOERHAAVE.**

*Des prognostics ou présages qu’on tire de l’anxiété.*

On trouVe dans les *Prognostics ,* les *Prorrhétiques, 8e*dans tous les autres LiVres d’Hippocrate qui regardent  
se prognostic , quatre mots synonymes, ἀλύκη,*alyce,  
èiXvrisoç, alysmus, èctrostn -> aporie , Sc dru, asc* , ou ἄσση,  
*asse.* Tous ces mots signifient ce que nous exprimons  
par *anxietas,* anxiété , *Inquietatio ,* inquiétude, *impla-  
ciditas,* peine d’efprit, & *jactatio* : ( on peut y join-  
dre δυσφορία. ) Quelques-uns veulent *ase alyce* aitrap-  
port à une refipiration viciée , qui est trop fréquente &  
trop irréguliere : mais il paroît par Galien que ce mot  
est relatif à la mauVaife façon dont le malade fe tient  
couché ; car, *Lise de Humoribus*, il dit, a il ( Hippo-  
« crate ) l’appelle *alyce ,* anxiété, quoique plusieurs  
« l’appellent *dysarestia,* dégout de foi-même; car di-  
« fent-ils, ceux-là font dans l’anxiétê, ἄλυκοι, qui ne  
« peuVent demeurer couchés dans la même posture , &  
« font continuellement obligés d’en changer pour n’en  
œ trouver aucune qui leur plaise. »

Il répète la même chofe dans sim Commentaire sur le  
septieme *Aph. su.* On n’entend donc autre chose par  
ces termes , qu’une maniere de *se* coucher mauvaise,  
lorsqu’en conséquence de la violence ou de la maligni-  
té de la maladie , le malade change continuellement de  
posture & de place , *se* remue & s’agite de tous côtés,  
tantôt *se* levant, tantôt *se* couchant, quelquefois fe  
couchant fur le côté , quelquefois fur le ventre & silt  
le dos, sans jamais rester dans la même place , ni dans  
la même posture.

L’anxiété proVÎent ou de ce que 1 estomac est affecté de  
quelque maladie, ou surchargé d’alimens, ou soule-  
vé ; ou d’une inflammation violente de quelque Visce-  
re interne, ou d’une foibleffe qui rend le corps incapa-  
ble de supporter la maladie ; ou d’une malignité oc-  
culte qui infecte le cœur, comme dans *iaflevre* pesti-  
lentielle ; ou d’une agitation de la matiere dans les  
veines situées aux enVÎrons du diaphragme ; ou enfin  
d’une agitation critique & violente occasionnée par  
le gonflement des humeurs qui font prêtes à s’évacuer.

Je dis donc premierement que l'anxiété peut venir de

P Y R. 872  
quelque indisposition de l’estomac , ou d'une oppres-  
sion de cette partie par une quantité immodérée d’ali-  
mens, comme il paroît par Hippocrate, *deRM.I.A.*& par le Commentaire de Galien Fur ce Livre. Par  
exemple, lorsique le malade , après une longue abitt-  
nence, & seins attendre que la maladie soit arriVée  
au-delà de sim plus haut période , mange trop copieu-  
sement ; ou lorEque l’orifice de l’estomac, comme dit  
Galien , *Com. in Aph. et in Lib. de Humor,* contient  
quelque humeur nuisible, qui n’est ni abondante, ni  
répandue dans sa caVité , mais enfermée dans *ses* tuni-  
ques ; ou enfin , ce qui revient peut-être au même,  
lors, comme dit cet Auteur, *Comeln Prorrhet.* que lso-  
rifice de l’estomac est irrité par des fucs dépravés. « On  
\* connoît, dit-il, qu’une anxiété proVÎent de l’esto-  
«mac par les nausées qui l’accompagnent. »  
Secondement, l’anxiété est produite par la Violence de la  
maladie, dans les *fievres* chaudes & ardentes, furtout  
dans leur plus grande force , lorfque le malade tombe  
dans l’agitation & l’impatience, à casse de lavéhémen-  
ce de la chaleur fébrile, & ce qui n’est pas un petit si-  
gne de malignité, lorfque cette anxiété est occasionnée  
par une corruption des humeurs bilieufes qui *se* gon-  
fient & fermentent dans les plus grosses veines. Cette  
anxiété est plus apparente lorfque quelqu’un des vise  
ceres est affecté d’un gros phlegmon ou d’une érésipele;  
car pour lors le malade brûle en-dedans, bien que la  
chaleur ne *se* manifeste point au-dehors.

L’anxiété peut encore venir de la foibleffe, comme Ga-  
lien nous l’apprend, *Com. in 1. Prorrhet.* lorfque la fa-  
culté est opprimée par le corps , comme lorfque des  
évacuations immodérées ont précédé, ou que la faculté  
est éteinte par la malignité de la maladie.

Enfin le malade tombe dans l’anxiété , en conséquence  
de l’agitation dans laquelle les humeurs qui irritent  
les parties, entrent à la veille d’une excrétion critique.  
De là vient qu’Hippocratenous dit*,II. Aph.* 13. «que  
« ceux qui ont une erife souffrent beaucoup durant tüu-  
« te la nuit qui précède l’accès. » Car lorfque la nature  
travaille à l’excrétion des humeurs, elle excite un trou-  
ble & une agitation dans tout le corps, qui ne peut que  
catsser beaucoup d’inquiétude & d’anxiété an malade,  
Ajoutez à cela , que ceux qui sont affligés d’une sup-  
puration , Eont fouvent affligés de cesymptome, soit  
àcatssede lafoibleffe &de l’abattement de la nature,  
ou du défaut de refpiration, ou de la chaleur qui fêlait  
fentir dans la poitrine, ou de l’acrimonie du pus qui  
corrode & picote les parties sensibles, ou d’une flu-  
xion acre qui tombe de la tête sur l’orifice de l’esto-  
mac.

Après avoir rapporté les casses de l’anxiété, jevaispaf-  
sier aux prognostics qu’on peut tirer de ce symptôme.

Je dis en général, avec l’Auteur du premier Livre des  
*Prorrhet.* 39. 76. & dans plusieurs autres endrolts , que  
l’anxiété est toujours mauvaife , à moins qu’elle ne  
soit critique ou qu’elle ne précede une crife. Il y a  
néantmoins quelques anxiétés qui ne servent de rien  
pour le prognostic , comme Eont celles qui Eont oc-  
casionnées par quelque défordre de l’estomac, lest  
quelles, bien que mauvaises, ne fournissent jamais par  
elles-mêmes aucun prognostic certain relativement à  
la mort ou à la guérifon du malade. Et en effet, Ga-  
lien, *Com. in I. Prorrhet.* distingue l’anxiété qui est  
excitée par quelque affection de l'estomac, de celles  
qui fuivent la nausée , ναυτικ, & le vomiffement, ἔμε-  
τος, à caufe que ceux qui siont incommodés de cette  
espece d’anxiété , ont des nausées & desenVles conti-  
nuelles de vomir ; ce qui a fait dire, avec beaucoup de  
raifon , à l’Auteur des *Prénotions de Cos,* que toute  
anxiété , accompagnée d’un foulevement de cœur &  
de nausées , indique une affection de l’estomac. Au  
reste , dans *luSflevres* intermittentes & un grand nom-  
bre d’autres maladies, l’anxiété ou inquiétude, aVec  
foulevement de cœur & nausée , n’a rien de malin,

*Sri* P Y R

puisqu’elle cesse souvent à l’aide d’un vomissement.  
C’est ce dont Hippocrate rapporte un exemple, *I.EpiL  
T. 102.*

« La femme deTheotimus, dit-iI, ayant une*flevre* hémi-  
« tritée, fut saisie tout à la fois d’une anxiété, d’un vo-  
« missement & d’une horreur ; & comme l’accès étoit  
« furvenu avec altération , la chaleur ayant augmen-  
« té avee la*flevre* à un degré violent, elle but de l’hy-  
« dromel ; & elle n’eut pas plutôt vomi, que l’horreur  
« & l’anxiété cesseront en même-tems. »

H s’enfuit donc, que l’anxiété & l’inquiétude, qui sirnt  
accompagnées d’un seulement de cœur & de nausées ,  
n’ont rien de dangereux, surtout lorEque par un bé-  
néfice de nature , ou par le secours de Part, il survient  
un vomissement qui en délivre le malade ; comme  
d’un autre côté l’anxiété qui augmente par le vomisse -  
ment, n’est point exempte pour l'ordinaire de maligni-  
té.

L’anxiété n’est point à craindre non plus dans le fort  
des *flevres* ardentes , & durant la plus grande effer-  
vefcence, à caufe qu’elle est un fymptome propre à  
cette espece *defievre.* Les anxiétés de bonne efpece  
précedent fouvent une crise salutaire ; car à l’appro-  
che d’une crife le malade devient inquiet & tur-  
bulent, & cela pour de très-bonnes tassons , puisque  
tout le corps est agité par les efforts que fait la nature  
pour procurer l’excrétion de la matiere morbifique.

Mais on distingue ces fortes d’anxiétés & d’inquiétudes  
critiques des autres par des signes de même eEpece, &  
principalement par le frisson qui furvient, & qui est  
suivi d’une fueur copieufe, d’une évacuation abon-  
dante par haut & par bas, ou d’une hémorrhagie co-  
pieuse & critique. Nous lifons à ce fujet, *Coac.* 19.  
que « ceux qui sont affligés d’une horreur, d’une an.  
« xiété & d’une lassitude, accompagnée de douleurs  
« dans les lombes, ont un flux de ventre. » Et, *ibid. III,*& ceux qui font saisis d’une anxiété ensuite d’une in-  
« siomnie, doivent s’attendre à un saignement de nez. χ>  
Il survient encore une anxiété , lorfque la nature s’ef-  
force de pousser les humeurs putrides & malignes sim  
la sijrsace du corps , comme dans l’expulsion des exan-  
themes, dont l’apparition fait cesser l’anxiété.

Telles font les anxiétés qui n’ont rien de dangereux dans  
une maladie. Mais si l’anxiété qui accompagne une  
*flevre* ardente, furtout lorsqu’elle est dans toute fa  
force, car elle est commune dans ce tems-là à toutes  
les *flevress* ne mérite point notre attention, on peut  
dire au contraire, que l’anxiété maligne qu’on observe  
dans les *fievres,* où les parties extérieures ne fiant point  
extraordinairement chaudes, tandis que les parties in-  
ternes & les vifceres brûlent de chaud , est la plus à  
craindre. Cette espece d’anxiété paroît être un lymp-  
tome ordinaire des *fievres* malignes , qui Eont douces  
& bénignes à l’extérieur , mais accompagnées d’une  
agitation & d’une inquiétude intérieures, occasionnées,  
comme nous avons dit, par quelque violente inflam-  
mation de l’un ou l’autre des visiceres, ou par une éré-  
sipele , ou par lleffervesicence des humeurs putrides  
qui séjournent dans les veines situées aux environs du  
diaphragme, ou par une simple foiblesse, ou par une  
redondance extraordinaire d’humeurs crues, dont la  
natureparoît être accablée. Dans ce cas, le malade qui  
a la*flevre* est affligé d’une anxiété remarquable, que je  
regarde comme un signe de malignité.

Mais les plus dangereufes de toutes les anxiétés, fuivant  
l’Auteur des *Prénotions de Cos,* 2. fiant celles qui fiant  
accompagnées de refroidissement, furtout des extré-  
mités , despiés, des mains & des oreilles.

Voici ce qu’en dit Hippocrate dans fon Livre *desProg-  
nesiics :*

μ Si les malades, dit-il, découvrent leurs piés, bien  
« qu’ils n’aient pas trop chaud, & jettent leurs mains 9

P Y R 874

« leurs têtes & leurs jambes de tous côtés d’une manie-  
are désordonnée , c’est un très-mauvais signe, & qui  
« indique une anxiété. »

Toute anxiété accompagnée du refroidissement des extré-  
mités fans qu’on puisse y rappeller la chaleur, est mor-  
telle au plus haut degré & un signe que la mort est à la  
porte. C’est cequ’Hippocrate prouve par le cas de Si-  
lenus , *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr-* 2. & de la malade qui de-  
meuroit, *in Foro Mendacium , III. Epid. Sect.z. Ægr,*12.

L’anxiété n’est pas moins pernieieufe quand elle furvient  
dans un jour critique avec des Eueurs de mauvaise espe-  
ce : telles que font, suivant Hippocrate , toutes les  
sueurs froides, qui dans une*fievre* continue paroissent  
Eur les parties supérieures du corps, comme la tête, le  
cou & les clavicules. C’est de cette anxiété dont il par-  
le dans le premier Livre des *Prorrhétiques zy.* lorse  
qu’il dit : « Que toute anxiété & inquiétude (πυσφορίαι)  
« avec refroidissement & fueur des parties supérieures,  
«lorEque le malade n’est point exempt de *fievre*, pré-  
« stage une phrénésie & la mort, comme dans le cas  
« d’Aristagoras. » Hippocrate rapporte de Silenus  
dont on a parlé ci-dessus, « qu’il sera quelque peu de la  
« tête le sixieme jour , que Ees extrémités devinrent  
«froides & livides, & qu’il tomba dans de grandes  
a anxiétés. » Et de la femme dont on vient de parler :  
«Elle eutle feptiemejour un nouveau frisson , lequel  
« fut fuÎVi d’une*flevre* violente, d’une foifexcessive  
a & d’une grande anxiété. Tout fon corps fe couvrit  
« vers le foir d’une fueur Eroide, ses extrémités Ee re-  
« froidirent & ne s’échaufferent jamais plus. » Il fuit  
donc de ce qu’on vient de dire, que les anxiétés qui *se*trouvent jointes ayec le refroidissement des extrémités,  
& des simurs de mauvaise efpece présagent la mort ; ce  
qui revient au même que s’il eût dit, que les anxiétés  
accompagnées de mauvais signes font funestes, & per-  
nicieuses & mortelles , lorfque ces signes font perni-  
cieux. Au reste, Hippocrate, *Coac. ’josefa Prognosi  
et Lib. de Crisibus,* nous apprend que les sijeurs froi-  
des de la tête & le refroidissement des extrémités font  
des signes extremement pernicieux.

Les anxiétés qui surviennent dans des jours critiques,  
fournissent desprognostics plus certains, & font tou-  
jours funestes, lorsqu’elles ne fiant suivies d’aucune ex-  
crétion salutaire ; comme d’un saignement de nez ,  
d’un flux de ventre ou d’urine, d’un vomissement, &  
surtout d’aucune sueur. Nous lisims en confequence  
dans le premier des *Prorrhétiques* 61. « Que le refroi\*  
« diffament de tout le corps, qui est accompagné d’an-  
« xiété, mais non point de sileur, est un très-mauvais  
« signe. » Hippocrate, *Lib. de R. V. I. A.* dit des an-  
xiétés , qui font suivies de mauvaises évacuations par  
bas: « que ces sortes de déjections écumeuEes & char-  
« gées de bile pure, font pernicieuses à plusieurs égards,  
« à causie qu’elles augmentent l’ardeur des hypocon-  
a dres , au lieu de l’éteindre, & causent des inquiétu-  
« des, des anxiétés & des agitations des membres.»  
Ce que Galien, dans *son* Commentaire , dit être des  
Eymptomes d’tme inflammation qui affecte les hypo-  
condres. Il est dit, *I. Prorrhet. 62.* de ce même iymp-  
tome, conjointement avec le vomissement. « Les vo-  
« mssemens purs & stans mélange font très - mauvais,  
« lorsqu’ils Eont accompagnés d’anxiétés.»

Toute anxiété qui est jointe avec une grande fcfiblesse oc-  
casionnée par des évacuations excessives, est pernicieu-  
Ee au plus haut degré. Plusieurs moribonds y sirnt su-  
jets,& nous en avons un exemple, *VII. Epid.* T. 12. dans  
la persimne de Chartades, « qui, ensuite d’une hémor-  
« rhagie par bas , fut affecté d’une anxiété autour de  
« l’orifice de l’estomac (περὶ τὴν καρδίαν) d’une fueur  
« légere dans presque toutes les parties du corps , &  
a d’une*fievre* lente. Il parut d’abord être maître de sa  
« raison: mais à mefure que le jour vint,! anxiété &l’in-  
« quiétude augmenteront & fa- respiration devint plus  
« embarrassée. Il étoit plus gai plus courtois envers

§75 PYR

« ceux qui venoient le visiter que l’occasion ne deman-  
« doit , & il siltvint quelques symptomes de lipo-  
« thymie qu’on ne put venir à bout d’appaifer par  
« l’usage de la tisane ou eau d’orge ( τὸ ἀπὸ κρίμνων  
« ὓδωρ ) *sa* respiration devint très-pleine vers le foir ,  
a & il tomba dans des inquiétudes & des agitations si  
« grandes, qu’elles ne lui laissoient pas un moment de  
« repos.»

C’est un mauvais signe dans les maladies aiguës lorfque  
la douleur qui afl'ecte quelque partie ignoble venant à  
cesser, le malade tombe dans l’anxiété. Nous en avons  
un exemple dans le Chauve de Larisse , *III. Epid. Sect.*

3. *Ægr.* 5. Œ qui, à ce que dit Hippocrate, sut délivré  
œ le troisieme jour d’une douleur qu’il sientoit dans la  
œ cuisse, mais qui étant tombé dans une grandepertur-  
« bation& dans un délire aCCompagné d’une agitation  
a de corps Violente & d’anxiété, mourut le quatrieme  
« jour Vers le midi. »

C’est aussi un ttès-mauVais signe pour une persionne qui a  
reçu un coup ou une blessure, d’être inquiete & de ne  
pouVoir jouir d’aucun repos, ainsi qu’Hppocrate l'ob-  
fetVa dans deux sujets , dont l’un aVoit reçu un coup  
de pierre à la tête, & l'autre aVoit eu le soie percé d’un  
dard, *ibid. T. 61.*

Les anxiétés accompagnent siouVent les phrénésies mor-  
telles, ainsi que nous l’apprenons de PAuteurdu pre-  
mier LiVre des *Prorrhet.* 12. qui dit,« que c’est un sort  
« mauVais signe lorsiqu’un malade attaqué d’une phré-  
« nésie est coit & paisible au commencement, & chan-  
« ge PouVent de place. »

Il si.iit donc de ce que nous Venons de dire, que toutes  
les anxiétés font mauVasses ; à moins qu’elles ne préce-  
dent une cr‘sse salutaire , & qu’elles ne proyiennent  
simplement d’tme affection de l'estomac, encore faut-  
il qu’elles ne soient précédées, accompagnées, ou siti-  
vies d’aucun autre signe pernicieux; car autrement el-  
les seroient aussi siunestes que celles qu’on obsierVa dans  
les cas de Silenus , de la femme qui demeuroit dans  
le *Forum Mendadum,* du ChatlVe de Larisse & de  
Chartades dont on a parlé ci-devant. PsiOsPER ALPIN ,  
*-de Praesag. Vit. et Mort. Ægrot.*

*Soi febrile.*

Les casses delà foiffont la silcheresse des folides, l’im-  
méabilité des liqueurs, toute acrimonie faline , alcali-  
ne, bilieufe, huileufe, les excrémens putrides des pre-  
mieres voies.

La foif indique donc prefque toujours la préfence de  
quelqu’une de ces casses, & par conséquent elle an-  
nonee les maux qui peuvent naître des causes dont elle  
manifeste la préfence.

C’est pourquoi il faut y remédier fur le champ , furtout  
dans les maladies aiguës.

Ce qui fe fait, 1°. en ufant fouVent & en petite quantité  
de boissons aqueufes chaudes, un peu acides, nitrées,  
adouCssantes , du nombre desquelles scmt celles qui  
fuÎVent.

Prenez *T eau d’orge commune simple, quarante onces ;  
de gelée de groseille, quatre onces s  
d’esprit de sel, autant de gouttes qu’il en faut pour  
donner une acidité agréable ;*

*d’eau distilée de canelle, une once.*

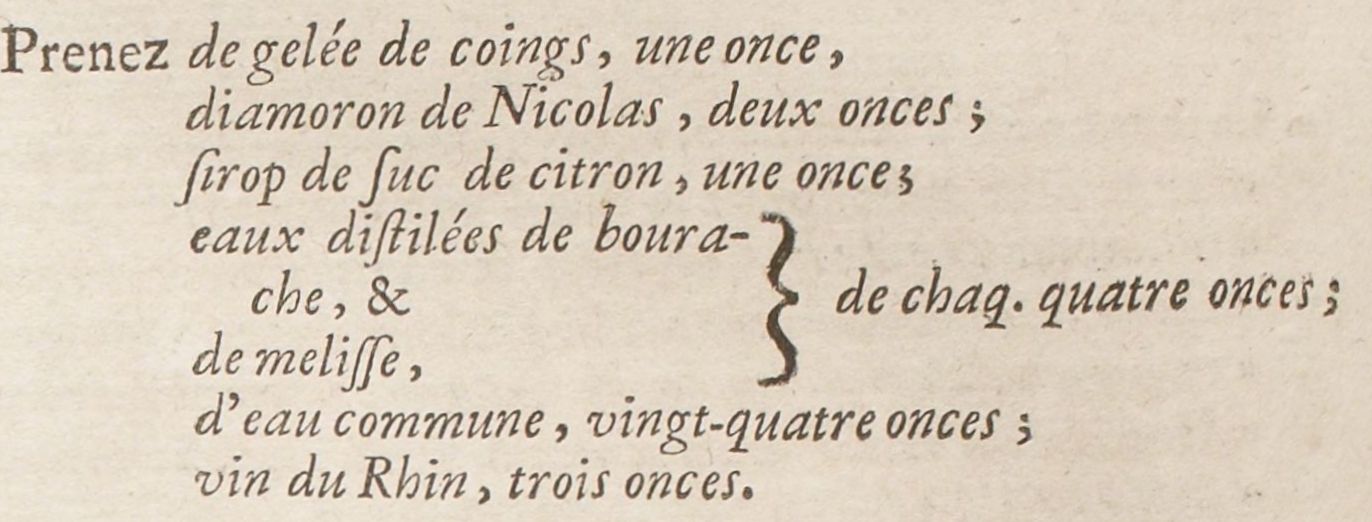
Mêlez pour boisson ordinaire.

On peut prendre quatre onces de rob, de gelée ou de si-  
rop des fruits fuivans :

Par exemple, de gelée, de rob, de sirop de grofeilles, de  
coings, de cerifesnoires, d’épine-vinette, de mûres,  
de framboisier, de grenades, de limons, de citrons, d’o-  
ranges.

PYR 876

Par exemple.



Mêlez.

L’hydrogale, le petit-lait, le lait de heure, la petite biè-  
re , le cassé en boisson , une partie de vin, douze d’eau  
pure, & un peu de suc de citron , fournissent encore  
des boissons d’une utilité admirable dans *lus fievres.*

2°. On dissipe la foifen fomentant, lavant, gargarifant  
avec la même boisson les narines , la bouche , le go-  
fier.

3°. En appliquant des fomentations , des épithemes &  
des cataplafmes de même nature fur la région des hy-  
pocondres.

4°. En prenant & retenant quelque-tems des laVemens de  
même nature.

Mais si la sioif est accompagnée d’une grande foiblesse,  
on mêle aVec cette boisson, du νϊη & même fouVent  
des liqueurs spiritueufes, qu’on peut prendre fans crain-  
te dans ce cas.

*Prenez* deux citrons dont on a ôté les pepins , féparez-  
en la chair blanche & fongueufe.

Coupez par morceaux & broyez le citron aVec l’écorce,  
*, Ôc* jettez-le ensilite dans trente-deux onces de dé-  
coction d’orge simple.

Ajoutez-y

*de sirop de mûres, une once et demie ;  
de vin du Rhin, huit onces s  
du pain roti, deux onces.*

Gardez le tout ensemble dans un vafe de terre couyerL

Ou,

Prenez *de sirop de limons , trois onces ;  
d’esprit de vin pur, une once et demies  
devin du Rhin, quatre onces \  
d’eau commune, quatorze onces.*

Mêlez.

Pour boisson ordinaire. BOERHAAVE.

*Prognostici qu’on tire de la soif dans les maladies aigtéés.*

Il est'naturel aux persimnes qui ont une *fievre* aiguë &  
ardente , d’être tourmentées de la foif, puisqu’elles  
combattent contre une maladie chaude & feche; c’est  
même une tres-mauVasse marque dans ce cas de n’être  
point altéré du tout , & de rendre une urine ténue,  
aqueuEe & Eans aucune couleur. Il Vaut donc mieux à  
tous égards, puisque la choEe le demande, que ceux  
qui ont des maladies chaudes sistent altérés : mais une  
foif immodérée n’est bonne dans aucun cas, à caufe  
qu’elle indique une chaleur brûlante dans les VsscereS  
internes :elle est même pour l’ordinaire unsymptome  
dangereux , & qui signifie que la maladie est sorte &  
urgente, difficile à surmonter, & que la nature est à la  
veille de succomber Eous le fardeau qui l'accable. On  
peut donc regarder la foifimmodérée, en tant qu’elle  
I indique la Violence extraordinaire de la maladie, com-

877 P Y R

meun fymptome dangereux & formidable dans les ma- I  
ladies aiguës , furtout lorsqu’ellep réeede , accompa-  
gne ou fuit d’autres matiVais signes, cardans ce cas ,  
elle présage une mort certaine.

La foiffeule ne fournit aucun prognostic certain dans les  
maladies, foitaigues ou chroniques, & elle est Eeule-  
ment un signe de la force & de la violence du mal.

Hippocrate dit à ce fujet *I. Epid. Sect.* 2. *Stat.* 3. « que les  
*a fièvres* ardentes ( de cette constitution ) donneront  
« dès le commencement des signes auxquels il étoit  
« aisé de connoître les fujets auxquels elles causeroient  
« la mort; car les malades furent d’abord faisis d’une  
*«fievre* Violente accompagnée d’un léger frisson, ils  
a ne purent dormir, ils étoient dans des inquiétudes  
« continuelles & affligés de la foif& de naufées. »

Tel fut le cas de Philifcus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 1. dont  
il est dit « que le troisieme jour au matin & jufques  
« vers midi, il parut exempt de la *flevret,* mais qu'il  
« fut faisi fur le foir *d’oneflevre* violente accompagnée  
« de simur, de la soif, de la sécheresse de la langue &  
« de la noirceur de l’urine. » Dans ce cas la foif, la  
noirceur de l’urine & les autres mauVais fymptomes si-  
gnifioient que la maladie stirmonteroit la nature & *se-  
roit mortelle.*

Hippocrate obferVaune pareille foif dans Pythion, *III.  
Epid. Sect.* 3. *Ægr-* 3. qui, à ce qu’il dit, « fut faisi  
«d’un frisson violent, auquel fuccéda une *fievre* très-  
« forte accompagnée de la sécheresse de la langue , de  
a la Foif, d’une rédondance de bile, d’une urine noire  
«qui aVoit un énéoreme, ( voyez *Enaeorema* ) mais  
a non point d’hypostase. »

Cette se)ifcontinua jufqssau cinquieme jour accompagnée  
d’autres fymptomes pernicieux, furtout du réfroidisse-  
ment des extrémités & de la perte de la parole. Il s’en-  
fuit donc qu’une foif violente lorsqu’elle se trouve  
jointe aVec d’autres mauVais signes ne présage rien  
que de funeste. Peut être que la foif que la femme  
d’Hermoptoleme endura, *VII. Epid.* T. 13. étoit de  
cette nature. Il est dit « qu’elle fut affectée d’un trem-  
« blement de mains & d’un branlement de tête , d’une  
« foifViolente , qu’elle aVoit le regard très-mauVais ,  
«qu’elle demandoit continuellement à boire, qu’elle  
« arrachoit le Verre des mains de ceux qui la ferVoient,  
« qu’elle buVoit de grands coups & ne Voulait jamais  
« se défaisir du Verre, qu’elle aVoit la langue feche &  
« rouge; & que lorfque le tremblement la prenoit elle  
« portoit fes deux mains à la bouche pour les mor-  
a dre. »

Telle étoit aussi la foif d’Aristocrates, qui mourut au  
bout de quatre jours d’un charbon pestilentiel. Il fuit  
donc de ce qui précede qu’une foifimmodérée n’est ja-  
mais bonne dans les maladies aiguës, qu’elle est quel-  
quesois très-mauVaife, & lorsqu’elle est aecompagnée  
d’autres mauvais signes, tout-à-fait pernicieufe & fu-  
neste.

*Ce que prognostique l’absence de la soif dans les maladies.*

Une foif modérée est toujours bonne dans les maladies ;  
& aVoir plus ou moins foif, fuiVant que la nature de la  
chofe & de la maladie, eu égard à la chaleur , le de-  
mande, ne peut point être un mauVais signe. Mais ce  
n’est jamais un bon prognostic lorsque le malade est  
tourmenté d’unesioifexcessiVe & continuelle; comme  
au contraire il est extremement pernicieux & funeste  
de d'être point altéré dans les maladies chaudes & fe-  
ches, furtout lorsque la Eoif dont on étoit auparaVant  
affligé celle tout-à-coup fans aucune raisian. L’Auteur  
du premier LiVre des *Prorrhet. yy.* nous dit « que c’est  
« un très-mauVais signe lorfque la suif cesse sians raison  
« dans les maladies aiguës. »

P Y R 878

Et Galien dans sim Cemmentaire sur cet endroit s’effor-  
ce d’en rendre raiEon , en ces termes :

a Lors donc que la *luis* ne peut être appaisée , ni par le  
« Vomissement, ni par la Eueur, ni par la purgation, ni  
« par un absitès critique, que la maladie ne s’appaiEe  
« point, & que le sentiment qu’on en a est seulement.  
« foible & émoussé, ce n’est point un bon signe : mais  
« si la foif cesse tandis que la langue conferVe fa Eéche-  
« resse & l’urine sa crudité, c’est une pretiVe des plus  
« certaines de la malignité de la maladie, surtout si l’on  
« n’a appliqué à l’extérieur aucun remede rafraîchis-  
« Eant ou humectant, dont llusage dans les maladies  
« aiguës est moins d’éteindre la Eoif que de la calmer.  
« Mais c’est un signe pernicieux au plus haut degré  
« dans les maladies aiguës lorsiquela sioif.Vient à cesser  
« entierement. »

11 fuit de ce passage de Galien , que c’est un très-mauVais  
signe dans les maladies aigues lorsique la sioif cesse sians  
aucune caisse manifeste, comme, par exemple , une  
évacuation ou purgation salutaire, & que cette circonse  
tance arrÎVe dans le tems que la maladie est encore  
dans un état de crudité.

Mais ce défaut de foifdans ces fortes de cas est encore  
plus pernicieux *8e* plus funeste, lorsqu’il Ee trouve joint  
aVec d’autres Eymptomes destructifs.

Voici ce qu’en dit Galien dans fon Commentaire fur le  
premier des *Epidémiques.*

« On peut joindre à tous les fymptomes pernicieux dont  
« les malades étoient affligés , qu’encore qu’ils fussent  
« tourmentés d’une chaleur & d’une agitation violen-  
« tes , ils n’étoient point altérés ; & à l'égard de  
a ceux qui furent d’abord affligés d’une foif Violente ,  
«\*&qui en furent enfuite délÎVtés, un pareil accident  
« ne peut nécessairement Venir que de ces deux causes,  
« faVoir, ou de la folution de la maladie, ou de l'ex-  
« tinction de la faculté, qui rend le malade insensible  
« aux maux qu’il souffre : mais la premiere de ces cir-  
« constances n’eut point lieu dans ces maladies, puise  
« que ces fymptomes furent mortels, »

Ceux qui font affligés de maladies aigues nesunt point al-  
térés; premierement, à caufe de l'humeur froide & hu-  
mide qui tombe de la tête fur l'estomac ; ce qui a sait  
dire à Hippocrate, *IV. Aph. y.* que ceux qui ont la  
toux ne sirnt pas sort altérés, à cause que la pituite qui  
tombe du cerVeau sur l'estomac appasse la soif On ob-  
ferVe cette circonstanee dans quelques pleurétiques &  
péripneumoniques : mais on ne Eauroit en tirer aucun  
prognostic certain , puiEque les malades, dans ces *sor-  
tes* de cas, different de ceux qui Eont altérés par leur  
langue, qui n’est ni feche ni brûlée, mais molle & hu-  
mide, à caisse du phlegme qui l'humecte.

Secondement, le défaut de foif dans les maladies chau-  
des qui jettent le malade dans une agitation Violente ,  
proVÎent ou d’un délire qui le rend infensible à fon  
mal , ou d’une extinction de la faculté appéritÎVe de  
l’estomac, ou de ces deux caufes enfemble.

Voici ce que l’Auteur du premier Livre des *Prorrhet.*16. dit des phrénétiques.

« Les petits buveurs qui tressaillissent au moindre bruit  
« font sijjets aux tremblemens. »

Et Galien dans sim Commentaire scu\* cet endroit nous  
dit que a les phrénétiques font βραχυπόυαι, c’ellm-di-  
« re, ne boivent pas beaucoup quoique leur maladie  
« sioit d’une nature chaude & *feche, 8c* leur langue ex-  
« tremement rude & Eeche. »

Hippocrate nous apprend que ces sortes de malades ont  
leurs sens troublés, *II. Aph> o-*

879 P Y R

« Ceux, dit-il, qui ont une douleur dans quelque partie  
« du corps & qui ne la sentent presque point, ont la  
a raisim troublée. »

De-là Vient qu’il dit des persimnes phrénétlques dont il  
décrit les cas *III. Epid. Sect.* 3. qu’elles étoient toutes  
exemptes de soif II cite à ce sujet dans le même LÎVre  
le cas du jeune homme de Melibée , qui bien qu’atta-  
qué d’une phrénésie n’étoit point altéré.

C’est donc un très-mauVais signe dans ces fortes de cas de  
d'être point altéré, & cette circonstance est mortelle  
quand elle sie trouVe jointe aVec d’autres de même na-  
ture ; mais à moins de cela 011 ne peut rien en prognose  
tiquer de certain.

En effet on Voit plusieurs personnes dans le délire qui ne  
demandent jamais à boire, & qui néantmoins éehap-  
pent; il est vrai que’c'é délire n’est ni Violent, ni ac-  
compagné d’autres fymptomes destructifs , particulie-  
rement de la fecheresse de la langue. Lors au contraire  
que cette partie est feche, noire & fale & qu’on n’est  
point altéré, c’est un signe de mort, car cela prouVe  
que la maladie accable le malade, & que la nature est  
fur le point de succomber Eous sa Violence.

Ledéfaut defoifestun signe infaillible de mort dans les  
maladies chaudes qui ne font point accompagnées du  
délire, mais de la sécheresse & de l'aridité de la lan-  
gue, entant qu’il prouVe l’extinction de la faculté ,  
Eurtout lorsque la foif dont le malade étoit auparavant  
tourmenté cesse tout-à-coup fans rasson, car cette der-  
niere circonstance est une pretlVe certaine de l’extinc-  
tion de la faculté. On a même de bonnes raifons pour  
l’estimer mortelle , puifqd'il est impossible que la na-  
ture foit opprimée & totalement subjuguée par la ma-  
ladie, fans qu’il paroisse plusieurs autres signes de mort.  
C’est ee qui arrÎVa dans le Cas d’Erasinus, *I. Epid. Sect.*

3. *Ægr.* 8. « qui aVoit une *fievre* continue aVec fueurs,  
« uneéléVation & une tension douloureufe des hypo-  
«condres, une urine noire aVec un énéoreme rond,  
« mais fans hypostafe, la langue extrêmement feche  
« sans être pour cela extraordinairement altéré. » Nous  
en ayons un autre exemple dans Hermocrates, *III.  
Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 8. « dont la langue étoit brûlée, &  
a qui aussi-tôt après perdit l'ouïe & le sommeil, seins  
« être altéré. » Nous lssons un peu après « qu’il eut le  
« douzieme jour du dégout pour toutes fortes d’ali-  
amens, qu’il aVoit l’ufage de *sa* raisim, mais sans pou-  
ce Voir parler; que *sa* langue étoit feche & brûlée sans  
« qu’il fût altéré, & que fon sommeil tenoit quelque  
« peu du coma.»

On obferva la même chofe dans la fille d’Euryanax, *III.  
Epid. Sect.* 2. *Ægr. 6.* qui pendant tout le cours de la  
*sievre* dont elle mourut ne fut point altérée, mais eut  
du dégout pour les alimens.

Il fuit de ces exemples que c’est toujours un très-mauvais  
signe dans les maladies aiguës lorsque le malade n’est  
point altéré fans qu’on puisse en découvrir la caufe :  
mais lorfque la foif cesse pour des bonnes raifons, une  
pareille cessation bien loin d’être mauvaise, est au con-  
traire un très-bon signe, comme cela paroît par l’exem-  
ple du malade qui demeuroit dans le Jardin de Deal.  
ces, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 3. qui après aVoir été plu-  
sieurs fois tourmenté du délire & de la foifdans le cours  
de fa maladie, fut enfin délÎVré de cette derniere pour  
une très-bonne raifon, faVoir, par la solution de la ma-  
ladie.

« Il dormit le douzieme jour, dit Hippocrate, il reprit  
« l’usage de ha rasson, il fila, & fut délivré de fa*sievre*« & de la foif. »

Ce malade essuya plusieurs crifes qui furent précédées de  
la foif, de la fécheresse de la langue & du délire ..mais  
ces Eymptomes s’appaiserent, & la ioif en particulier  
diminua, après que la crise fut faite, ainsi que la raifon

P Y R 880

& la nature de la chohe le demandoient : mais tout dé"  
faut de foifdont on ne peut rendre raifon, & qui est  
accompagné d’autres signes pernicieux, est destructif  
& funeste au plus haut degré. PR os p ER A L ρ ιν , *de  
Praesage Vit. et Mort- Ægr-*

*Naus.ée fébrile.*

La nausée est une εηνϊε de Vomir sans effet, aVec une  
efpece d’horreur. Sa caisse prochaine est une légere  
conVulsion des fibres musculaires du gosier, dePosso-  
phage , des intestins, desmusicles du bas-Ventre, la-  
quelle est occasionnée,

1. Par des matieres acres , putrides, bilieuses, qui étant  
poussées dans l’estomac, lorsqu’il est Vuide, & Venant  
à monter dans le gosier, picotent & irritent ces deux  
parties, dont les mouVemens *se* communiquent à cel-  
les qui leur correspondent. On connoît cette catsse par  
l’abstinence qu’on a faite , par la puanteur de l'halei-  
ne, par la malpropreté de la bouche, de la langue &  
du gosier.

2. Ou ce spasine Vient d’une matiere lente, Visqueufe,  
dont la fluctuation irrite ces mêmes lieux, & dont on  
déeouVre la présence par la VÎfcosité gluante qui a pré-  
cédé. Voyez *Lentor.*

3. Ou ce mal est produit par une légere inflammation du  
ventricule, de l’œsophage , des intestins & des vifce-  
res Voisins, laquelle se manifeste par les fymptomes  
qui caractérisent proprement chaque eEpece d’inflam-  
mation.

4. La nausée *se* réveille par le souvenir des chofes qui l’a-  
Voient causée autrefois.

5. Elle naît du cours déréglé des esprits, de quelque cau-  
*se* que Vienne ce déréglement. En ce cas, le délire, **les**conVulsions, le vertige , le tremblement, font les si-  
gnes qui peuvent la faire connoître.

Si les nausées durent long-tems, on ne peut prendre ni  
alimens , ni boissons, ni médicamens, & on Vomit.

Voilà la fource de plusieurs maladies , & principale-  
ment de la foiblesse, de la sécheresse & de l'acrimonie  
alcaline putride.

Les nausées qui Viennent de la première cause, fe gué-  
rissent par l’usage des boissons aqueufes, acides, fa-  
lées, d’alimens & de médicamens femblables à ceux  
que nous aVons indiqués pour la foif fébrile ; en pre-  
nant un purgatif doux de même espece, ou des reme-  
des acido-austeres qui raffermissent les fibres ; ou enfin  
un Vomitif, si elles ne cedent point aux premiers re-  
medes.

Celles qui naissent de la *seconde* caufe demandent des  
atténuans, desdélayans, des purgatifs, des Vomitifs,  
Les remedes qu’on a reeommandés dans l’anxiété fébri-  
le, conViennent encore dans ce cas.

Mais si elles font produites par la troisieme caufe , on ne  
peut les guérir qu’en remédiant aux inflammations qui  
les excitent,

Quant à la quatrième espece , il n’y a point d’autres re-  
medes que d’oublier ou dléVÎter les classes qui les ont  
fait naître.

La cinquième exige des médicamens austères, le repos,  
les narcotiques, l’eau froide.

Par exemple ,

Prenez *de rob de coings, quatre onces ;*

*de sirop de limons-, deux onces ;*

*d’eau-de-vie de Matthiole , une once ;  
d’eau distilée de canelle rsix dragmes ;  
d’eau distilée d’écorce de citron, six onces ;  
de teinture d’opium, quarante gouttes.*

Mêlez exactement.

On

88ι ; P Y R

On en prendra une once, & l'on réitérerajufqu’à ce que  
les nausées soient dissipées.

Prenez *d’eau distelée de mentes une quantité suffisante.*On en boira une once froide tous les quarts-d’heure,  
Prenez *de robde coings, une quantité suffisante.*

On en prendra une dragme par demi-heure.

Prenez *de lus de citron récent , une demi-once s  
de vin du Rhin, une once.*

Mêlez bien.

Et ajoutez,

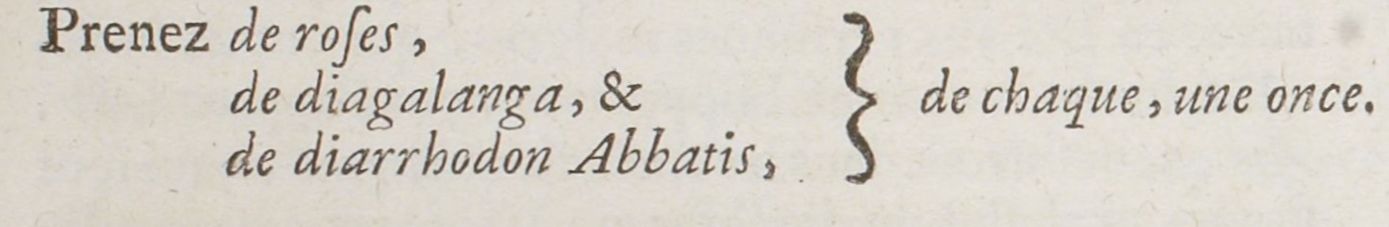
*de fel d’absinthe, une dragme,*

On boira cette mixtion dans l'effervescence même.

Prenez *des tranches'minces de citron s*

Sucrez-Ies, mettez-les fur la langue , & gardez-les dans la  
bouche.

Dans tous ces cas , les épithemes, les fomentations , les  
cérats & les stomachiques font assez utiles, furtout  
quand il n’y a point d’inflammation.

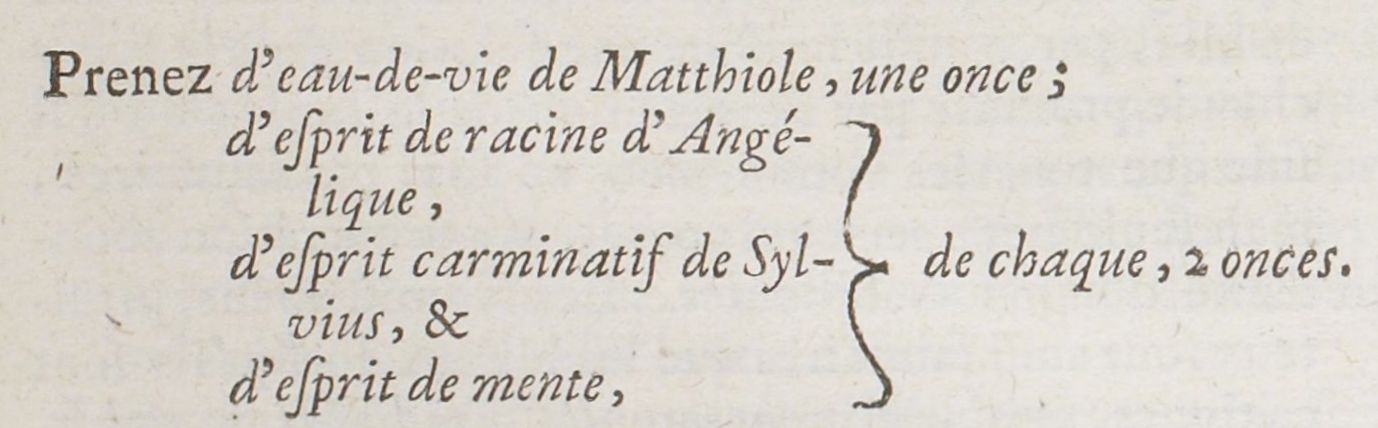


Mêlez, &appliquez-lesscir la région de l’épigastre dans  
un morceau de mousseline.

Prenez *du cérat stomachique de Galien, une quantitésuf-  
fisante,*

Etendez-le stur un morceau de chamois pour faire l’em-  
plâtre stomachique.

ïln’opere que lorsqu’il est adhérent.



Prenez un morceau de pain de seigle rôti , trempez-le  
dans cette liqueur, & l’appliquez chaud fur l'épi-  
gastre ; vous mettrez par-dessus une vessie de co-  
chonenduite d’huile, que vous assurerez avec un  
bandage.

On renouvellera cet appareil toutes les douze heures.

On stait par-là pourquoi un purgatif ou l’émétique font si  
falutaires dans les maladies aiguës, pourvu qu’on pren-  
ne ces remedes au commeneement, & dans quel genre  
de maladies aiguës.

Pourquoi dans les*fievres* aiguës on déteste si fort la vian-  
de, le poisson, les matieres grasses , & l’on recherche  
au contraire avec empressement l’eau froide, les aeides,  
les fruits & les liqueurs rafraîchissantes.

Pourquoi les remedes ne font aueun bien au malade tant  
que les nausées subsistent.

Pourquoi ce symptome est souvent incurable.

Pourquoi enfin de telles maladies font place à un appétit  
surprenant, extraordinaire & presque Eubit.

*Des Rots et des Vents.*

*La* cause des rots est une matiere élastique, que la cha-  
*Torne V.,*

P Y R 882

leur, l’effervescence ou la fermentation dilatent, qui  
est retenue un moment, '& qui le moment fuivant, les  
obstacles qui s’oppofoient à *fa* fortie , venant à cesser,  
est poussée fortement & avec bruit.

L’air, lesselsde différente nature, les fruits, les humeurs  
putrefcentes , les végétaux fermentans fournissent aux  
rots & aux vents une matiere dont l’impétuosité & la  
puanteur varient fuivant leurs qualités.

Cependant toutes ces choEes sortent sans aucun effort,  
quand elles trouvent les passages libres & ouverts.  
D’où l’on comprend clairement que le sphincter de  
Passophage,l’œsophage,les deux orifices de l'estomac &  
les intestins, concourent toujours enfemble , en ce  
qu’ils *se* contractent spasinodiquement & *se* relâchent  
ensuite.

Voilà l’origine des rots, des vents, des pets & des bor-  
borygmes.

Si ces deuxcauEes, savoir, la production des vents , &  
leur resserrement occasionné parles spasines, concou-  
rent ensemble, agissent aVec force & durent long-tems ;  
alors la matiere élastique qui fe raréfie par la chaleur,  
par le mouVement & par fa propre Vertu, Venant à être  
resserrée dans une caVité que la conVulsion de fes fibres  
rétrécit; dilate, distend aVec douleur les membranes  
qui la gênent, & comprime les lieux Voisins. D’où  
naissent des anxiétés & des douleurs insupportables,  
qui disparoissent dès que les Vents font sortis. Si la *fie-  
vre se* joint à ces maux, elle caisse des tourmens inex-  
primables.

Pour guérir ce mal, il faut,

ι°. Dissiper la matiere par des délayans, par des boissons  
aqueufes,chaudes, un peu aromatiques; par desreme-  
des , qui en dissipant l’équilibre des fels, font dominer  
celui qui conVÎent, qui corrigent la putréfaction, &  
appaifent la fermentation.

2°. Modérer le cours tumultueux des esprits, & appaifer  
les conVulsions par des remedes conVenables. Tels font  
ceux qui adoucissent Pacreté , l’opium & les anti-hys-  
tériques.

3°. User de laVemens , de fomentations, d’épithemes  
chauds, émolliens, anodyns, un peu aromatiques, &  
de ventoufes appliquées à l’abdomen fans scarifica-  
tion.

Selon ce qui a été dit, il est aisé de répondre à ces quesa  
tiens, qui autrement fiant fort embarrassantes; quels  
font les alimens, les boissons, les Venins, lesmédica-  
mensflatueux ? Pourquoi *se* forme-t’il des Vents quand  
les premiers Vifeeres fient vuides ? Pourquoi s’en for-  
me-t’il quand on a été blessé, quand on a le Ventre fort  
ferré, dans l’affection hypocondriaque, hystérique,  
dans les conVulsions & dans la colique ?

*Du vomissement fébrile.*

Le vomissement est une expulsion violente des matiereî  
contenues dans l’estomae , ainsi que dans les intestins :  
& enfin dans les Vssceres qui s’y déchargent. Il a poui  
causie prochaine la conVulsion des fibres muficulaires ds  
gosier, de l'œsiophage, de l’estomac, des intestins  
du diaphragme & des muselas du bas-Ventre ; & ρουι  
caufe éloignée , tout ce qui irrite cesmêmes fibres & les  
Vssceres qui entrent aisément en conVulsion.

C’est pourquoi, s’il survient dans une*fievre* aiguë, il est  
quelquefois causé par le Vice de l’estomac en convul-  
sion , enflammé , en fuppuration , deVenu skirrheux .  
cartilagineux , &c. Il est opiniâtre, on le connoît pai  
l’idée de la cause qui le produit, & on le guérit en dissi-  
pant cette même caufe.

Si les Vssceres & les parties qui les environnent, font pa-  
reillement affectés; si d’ailleurs l’estomac, a force de-  
tre tendu par la quantité d’alimens qu’on a pris, les ir-  
rite, & qu’en même-tems *iasievre* paroisse , il surVieni  
un Vomissement, sans qu’on en connoisse la caufe,  
Kkk

883 P Y R

Tout ce qui excite de fortes nausées, peut donner lieu à  
ce mal; d’où on apprend à le connoître, à le traiter &  
à le guérir.

Lorsqu’il dure long-tems , il produit l’atrophie , le *mise-  
rere ,* les convulsions, & les effets des grandes & opi-  
niâtres nausées.

S’il Vient des Vices de l’estomae, c’est dans l'histoire des  
maladies qui affligent Cette partie qu’il faut en cher-  
cher la cure.

S’il est produit par les mêmes caufes que les nausées,ilfaut  
mettre foigneufement en ufage les mêmes remedes,  
furtout lesopiats, les épithemes, les corroborans, les  
épiEpastiques & les dissipans.

On sait de-là pourquoi il est si difficile d’arrêter le vomif-  
fement dans plusieurs maladies aiguës ; la fausseté &  
le danger de la regle, qui dit, que le Vomissement fe  
guérit par le Vomissement. On sait pourquoi on y re-  
médie aVec succès par des sudorifiques, comme on l'ob-  
fierVe dans la peste ; pourquoi une crife *se* guérit fou-  
Vent, comme dans la petite Vérole ; pourquoi il cede  
fiouVentà la fiaignéedans les maladies inflammatoires;  
pourquoi ceux qui vomissent continuellement au com-  
mencement d’une*fievre*aiguë qui n’est point accompa-  
gnée d’inflammation, doiVent s’attendre à aVoir pour  
crifle une diarrhée , qu’on préVÎent en donnant Pémé-  
îique au commencement de la maladie; pourquoi on  
est menacé d’un très-grand danger dans les maladies ai-  
guës, lorsqu’on Vomit tout ce qu’on prend aussi-tôt  
après ΙἈνοϊr aValé : enfin on peut déduire des mêmes  
notions l’origine du hoquet, & la maniere d’y remé-  
dier. **BOERHAAVE.**

*Prognostici qu’on tire des vomissemens, et premierement  
de ceux d’une espece salutaire.*

Puisqu’il est certain que les humeurs peuvent être éva-  
cuées en bien ou en mal par le vomissement, il s’enfiuit  
qu’on peut prédire les dénouemens des maladies à l’ai-  
de de ces fiortes d’excrétions ; EaVoir , de celles qui Eont  
mauvaifies ou symptomatiques, la mort ou une maladie  
de longue durée; & de celles qui sont bonnes, la guéri-  
scm du malade.

Le vomissement qui survient au commencement des ma-  
ladies aiguës, est excité par une irritation de l’esto-  
mac , laquelle a pour caisse la quantité excessive ou la  
mauvaiEe qualité des alimens , ou une humeur qui y est  
enfermée ; ou par lefuintement d’une humeur qui dé-  
coule des parties voisines, le foie , par exemple, quand  
il est affecté d’une inflammation, ou de tout le corps ;  
& par une cacochymie du fang & des humeurs: mais  
les vomiffemens qui surviennent dans Paccroiffement  
& le progrès de la maladie , font produits par la rédon-  
dance ou malignité des humeurs qui irritent & sollici-  
tent l’estomac à une excrétion. Les Medecins donnent  
à ces stortes de vomiffemens le nom de*seymptomatiques :*ils sont très-mauvais, parce qu’ils sont rarement fuivis  
de la guérison du malade ; ou que s’ils la procurent,  
ce n’est qu’au bout d’un très-long tems, & après des  
peines infinies & de fréquentes rechutes. Il est encore  
ordinaire au malade, dans le fort de la maladie, ou  
peu de tems auparaVant , lorsque des signes de coction  
ont précédé , d’être tout d’un coup faisi d’un Vomisse-  
ment copieux, qu’ils appellent critique , à caufe qu’il  
est l'ouvrage de la nature qui surmonte la maladie, &  
qui traVaille à purger le corps ; aussi est-il extreme-  
ment falutairè, & un signe d’une crife prompte & fûre,  
& de la folution de la maladie.

Voici la maniere dont Hippocrate décrit dans Pes Prog-  
nostics, les signes qui indiquent le vomissement.

« Lors, dit-il, qu’une persimne qui n’est point attaquée  
« d’une*fievre* mortelle , sic plaint d’un mal de tête , ou  
« d’une douleur mordicante à l’orifice de l’estomac &  
« croit voir du brouillard devant fies yeux, on doit s’at-  
« tendre à un vomissement de bile. Que si elle a un

P Y R 884

« frisson accompagné du refroidissement des parties  
« qui sont aux environs des hypocondres , elle vomira  
« beaucoup plutôt, furtout si elle mange & boit dans  
« cette conjoncture. » Il dit, *I. Epid. Sect.* 2. que ceux  
qui surent aflectés de*sievres* chaudes ou d’autres*fievres*épidémiques incidentes à la constitution des faisions  
qu’il décrit, & « qui eurent une péscinteur de tête ac-  
re compagnée d’un cardiogmos & des nauEées , vomi-  
« rent une matiere bilieufe & pituiteuse. »

Galien , dans sim Livre des *Crises*, dit que les signes qui  
annoncent un vomissement, siont une douleur mordi-  
cante à l’orifice de l’estomac, un mal de tête , une fico-  
tomie, un tremblement de la levre inférieure & un  
flux copieux de falive ténue , pourVu qu’ils ne foient  
point accompagnés de ceux d’une hémorrhagie, d’une  
slleur, d’un cours de ventre , ou d’un écoulement ex-  
traordinaire d’urine, d’un flux menstruel ou hémor-  
rhoïdal. Mais l’Auteur des *Prénotions de* Cos, 142. ne  
donne que trois signes du vomissement; siavoir, lefou-  
levement de cœur, la cardialgie & le ptyalifme ou flux  
de sialive. Galien assure que le ptyalisine toutsieulpré-  
sage un vomissement dans la phrénésie.

Tels Eont les signes qui annoneent un vomissement; ainsi  
sans insister davantage siur cet article, nous allons pour-  
sliivre notre dessein, qui est de donner les marques &  
les caracteres propres auxquels on peut distinguer les  
vomissemens qui siont bons, utiles & salutaires, de ceux  
qui ne le simt point.

Les purgations par le vomissement font propres & salu-  
taires en Eté aux persimnes maigres, qui ont de la fa-  
cilité à vomir, comme Hippocrate nous l’apprend, *IV.  
Aph.* 4. 6. surtout dans les maladies des parties qui filllt  
situées au-dessus du diaphragme , *ibid.* 18. où nous li-  
sons « que les douleurs qui sie font fentir au-dessus du  
« diaphragme indiquent une purgation par le vomisse-  
« ment ; & celles qui ont leur siége au-dessous, une pus-  
« gation par les felles. » \*

A l'égard des matieres qu’on rend par le vomissement,  
nous lisions dans les *Prognostecs,* que le vomissement est  
très-salutaire, lorEque la matiere évaeuée est un mé-  
lange de bile & de phlegme, peu épaisse & peu abon-  
dante. Galien , *Com. in IV. Lib. Aph,* dit que c’estssin  
bon signe lorEque le frisson est suivi d’un vomissement  
de bile, parce qu’il indique une solution dans *\afievre*chaude produite par l'évacuation de la catsse; d’où il  
fuit que tous les vomissemens ne Eont pas salutaires,  
mais seulement ceux qui procurent une excrétion abon-  
dante d’humeurs bilieuses. Les vomissemens pitui-  
teux Eont aussi salutaires que les bilieux lorsqu’ils simt  
critiques : puisqu’Hippoc rate, Z K. Fpiic *Sect. i.Aplyg,*recommande les vomissemens pituiteux, de même que  
les érugineuxdans les douleurs des reins ; & Galien,  
*Com. in y. Aphoris.* 1. assure que les derniers ont été  
salutaires dans les convulsions, ce qu’il prouve par l’e-  
xemple d’un jeune homme, qui , durant un vomisse-  
ment copieux, futsiaiside convulsions dans toutes les  
parties de sion corps : mais qui n’eût pas plutôt rendu  
une matiere érugineusie , que *iasievreSc* les convulsions  
cesserent.

Hippocrate, dans sim Traité *de P Ancienne Medecine ,*parle fort élégamment des avantages qui réfultent de  
cette excrétion d’humeurs bilieufes :

«Lors, dit-il, qu’une certaine humeur amere,qu’onap-  
œ pelle bile jaune, fe*sépare Se se* répand dans le corps,  
« quelles inquiétudes , quelles chaleurs, quelles foi-  
« blesses ne fent-on point ? Quand ce torrent est passé,  
« & que nous enfommes débarrassés, ou par la force  
« de la nature, ou par la vertu des remedes , si la pur-  
« gation s’est faite à propos, nous fommesdéliVtésfur  
« l'heure même de toutes ces ardeurs & des douleurs  
« qui les accompagnent. Lors, ajoute-t-il un peu plus  
« bas, qu’on a des humeurs acres , piquantes, & une  
« efpece de bile verte : quelle rage , quels déchiremens

885 P Y A

« d’entrailles & de poitrine, dans quel désefpoir n’est-  
« on point ? Tous ces aceidens ne cessent qu’après que  
« cette bile est purgée ou calmée , & qu’elle est con-  
« trainte de se mêler avec les autres humeurs. »

Il fuit de ce qu’on Vient de dire , que tous les vomisse-  
mens simt salutaires, lorsqu’ils éVaeuent les humeurs  
qui causent la maladie. On les appelle critiques, ainsi  
que nous aVons déjaobsierVé, & il faut pour être tels ,  
qu’ils furVlennent lorfque la maladie est dans un état  
de coction, c’est-à-dire, après que des signes de coc-  
tion ont précédé ; qu’ils siurViennent dans des jours  
critiques ; qu’ils foient conformes à la nature de la ma  
ladie, ou du moins qu’ils l'appaifent & la dim nucnt.  
Et ceci est conforme, à ce qu’Hippocrate a décidé, I.  
*Aph.* 2. où nous lisions «que les éVacuations spOnta-  
« nées par les Eelles ou le Vomissement fiant salutaires  
'« & faciles à fuppOrter, lorfque les matieres év'acuées  
« Eont telles qu’il faut,mais qu’elles produifent un ester  
« contraire lorfque cette Condition manque. »

Voici ce que l’Auteur des *Prénotions de* Cos, *T. yy.* dit  
des marques ou signes qui annoneent une excrétion cri-  
tique.

« Dans tonte *fievre* continue, si le malade si? tient couché  
a fans nen dire, aVeeles yeux fermés , & clignote de  
« tems en tems, s’il surVÎent un saignement de nez, ou  
« un Vomissement , enfuite duquel il recotiVre la paro-  
« le & les fens, fa guérifon est sure. »

Les vomissemens Eont encore salutaires, lorsqu’ils sont  
accompagnés d’autres éVacuations de bonne espece :  
telétoitle Vomissement bilieux qui saisit la malade, I.  
*Epid. Sect. Ægr.* 13. qui étoit enceinte depuis trois  
mois, le quatorzieme jour de *sa* maladie, conjointe-  
mentaVec une sileur qui sut ful.vie d’une crife parfaite  
& de la cessation de la *fievre.*

Les Vomissemens qui ne font accompagnés d’aucun signe  
de coction parfaite ne promettent la guérifon du mala-  
de, que long-tems après, & ensi.iite de plusieurs rechu-  
tes , bien qu’ils puissent être bons, appaisier la maladie  
& calmer fes Eymptomes. Tel sut le Vomissement de la  
femme d’Epicrates , Z. *Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 5. «qui fut  
« faisiele quinzieme jour d’un Vomissement fréquent de  
« manere jaune & bilieufe, & d'une fueur qui fit cesser  
*« la fievre* ; celle-ci reVÎnt Vers le foir aVec plus de for-  
« ce, & la malade rendit une urine épaisse , dont l’hy-  
« postaEe étoit blanche. » La crise & la guérison surent  
retardées jtssqu’au dix-huitieme jour.

Les Vomissemens d’une nature pernicieuEe, comme Eont  
ceux dont la matiere est noire, pure , & autres sembla-  
bles , ne présagent point la mort, mais une maladie de  
longue durée & de fréquentes rechutes, lorfque la  
maladie n’a rien que de favorable. Il est dit de la ma-  
ladedont nous Venons de parler; « qu’elle eut le matin  
« du douzieme jour un petit accès de frisson , qu’elle  
« fut affectée d’un coma , qu’elle dormit paisiblement,  
« & Vomit quelque peu de matierenoire & bilieuse. »  
Nous aVons un autre exemple de ce que je Viens de dire  
dans Cléonactides , *I. Epid. Sect. ^.Ægr. 6* qui ne re-  
couVra la fanté que le dix-huitieme jour & dont Hsp-  
pocratedit «qu’il fut affecté le VÎngt-quatrieme d’une  
« douleur dans les extrémités des mains , & Vomit à  
« différentes reprifes une matiere jaune & bilieufe, &  
« peu de tems après une matiere Virulente dont l’ex-  
« crétion apj assa tous les Iymptomes. »

Comme ces Vomissemens indiquoient quelque efpece *de*coction dans l'urine, qui, à ce que l'Auteur dit, « fut  
« pendant tout ce tems-là ténue & colorée, » puifqu’el-  
le étoit d’une couleur, qui , fui Van t Galien , dans ion  
Commentaire sur le cas de la fille d’Abdere, *III. Epid.  
Sect.* 3. *Ægr.* 8. est le plus grand signe de guérifon  
qu’on puisse désirer dans ceux qui ont une plénitude  
d’humeurs; & appasserent la maladie & ses sympto-  
mes , ils surent estimés avec rasson lalutalres, & pro-

P Y R 886

cùrerent une crife aVantageusis bien qu’imparfaite, dont  
il étoit facile de tirer des indices d’une guérifon futu-  
re, quoiqu’encore éloignée.

Je conclus de ce qui précede, que tout vomissement qui  
appaiEe une maladie aiguë & la rend plus supportable  
au malade, est falutaire : ceux, au contraire, qui ne fiant  
point bons de leur nature , comme fiant ceux dont la  
matiereest pure , érugineuse , noire, fétide, VÎrulen-  
te , peu abondante & bigarrée, si la maladie est béni-  
gne & dans un état de coction, préfagent, que cette  
maladie fera opiniâtre , pourvu qu’elle n’ait rien de  
mortel , & accompagnée de beaucoup d’incommodités  
& dé fréquentes rechutes,

Hippocrate assure , *VI. Aph.* 15. que tout vomissement  
spontané qui fuccede à une diarrhée opiniâtre , fait  
cesser la maladie ; & *I. Epid.* que les Vomissemens bi-  
lieux qui furVlennent aux femmes d’un tempérament  
bilieux dont les regles font moins abondantes qu’il ne  
faudroit, font extremement falutaires.

*Des vomissemens qiel présagent la mort.*

Les vomissemens de mauvaife espece & qui préfagenturi  
éyénement funeste, furVlennent au commencementde  
la maladie, ou peu de tems après , & ne font accompa\*  
gnés d’aucun signe de coction ; car dans ce tems-là la  
nature,ainsi qu’on a déja obferVé, ne procure aucu-  
ne excrétion conVenable , suÎVant cet *Aphorisme* du  
siecond LiVre des *Epidémiques, Sect. 1.* « Les fympto-  
« mes critiques qui décident pour le mieux, Eont long-  
« tems à paroître. » Il siiit donc que les Vomissemens  
fiant funestes , lorsqu’ils silrViennent au commence-  
ment de la maladie, & qu’ils sirnt accompagnés de si-  
gnes de crudités.

secondement, les Vomissemens exceffifs qui épuisent les  
forces indiquent une excrétion dép raVée; & si la rnala-  
die est Violente & qu’ils n’apportent aucun siOulage-  
ment, la mort du fujet, furtout lorsqu’ils simt accom-  
pagnés d’autres signes pernicieux, mais plus infaillle  
blement lorsqu’ils siont mortels par eux-mêmes, com-  
me lorsqu’ils Eont poracés , liVides, érugineux, noirs,  
bigarrés, fétides, purs ou fans mélange, & peu abon-  
dans: nous parlerons de chacun d’eux en particulier.  
Hippocrate obEerVa ces eEpeces de vomissemens dans  
le phrénétique du *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. dans la  
femme qui demeuroit *in Foro Mendacium , ibid. Sect.*

2. *Ægr,* 12. & dans le fils d’Hegetorides, *VII. Epid.  
Su b. T 61.* un peu avant qu’ils mourussent.

Galien , *Comm. II. in I. Prorrhet. T.* 4. met les excrétions  
peu abondantes qui fe font pat haut dans les maladies  
aigues au nombre des signes qui ne présagent rien de  
bon en général. Car une éVacuation quoique critique  
ne doit pas être en petite quantité, puisque pour lors,  
de quelque nature qu’elle foit, elle indique ou une ré-  
dondance exCessiVe de la matiere morbifique , laquelle  
est trop abondante pour être soufferte par les parties  
affectées, ou l’imbécilité de la nature qui *se propoEe*une excrétion de ce qu’il y a de silperflu , mais qui est  
en mêmetems trop foiblepourl.exéCuter. Il siiitde-là  
que les Vomissemens peu copieux font du nombre des  
signes critiques qui ne décident rien, & indlquent tou-  
jours une crise difficile, dangerelsse & pour l’ordinai-  
re mortelle,ou une rechute, surtout lorsqu’ils sont mau-  
vais par eux mêmes ; & que loin de soulager le mala-  
de, ils le réduisent à un état pire que le préeédent.

Les Vomissemens purs, sinceres ou Eans mélange, simt  
très-mauVais dans les maladies aiguës, à casse que l’hu-  
meur évaCuée est non-seulement crue mais *indigesti-  
ble,* & qu’elle prouVe l’extinction, non-seulement de  
Pacte, mais encore de la faculté digestiVe.

Hippocrate, *Lib. VI. Prog.* dunne l’épithete de ακρητον  
( d’a négatif, & κεράννυμι , *mèler* , ) à toute humeur  
exempte de mélange, ou à toute excrétion crue & chau-  
de qui n’est point délayée aVec fa pmpre serosité, mais  
qui doit Ea génération au défordre de quelque partie?

K k k 1]

*887* P Y R

ou à l'ardeur de la chaleur fébrile qui confume la par-  
tie aqueufe & séreufe. De-là Vient que cette efpece  
d’excrétion par haut dans les maladies aigues indique  
une chaleur interne Violente, laquelle est ordinaire-  
ment trop sorte pour la nature. Elle ne préilage rien que  
de funeste lorfqu’elle est accompagnée d’autres mau-  
vais signes; ce qui a fait dire à l'Auteur du premier  
LÎVte des *Prorrhet.* « que les Vomissemens purs & fans  
a mélange qui font acccmpagnés de nausées & d’an-  
« xiétés font très-mauvais ; » & à Hippocrate dans fes  
Prognostlcs , « que les Vomissemens sont d’autant plus  
« mauVais qu’ils font plus purs & moins mélangés. »

*9*

Le même Auteur dans le Traité que nous Venons de ci-  
ter, regarde les Vomissemens dont la couleur est mau-  
vaife comme tout-à-fait pernicieux.

« Si la matiere, dit-il, que l'on rend par le Vomissement  
« est noire , lÎVÎde ou de couleur de poireau, on doit la  
« regarder comme trés-mauVaise ; le prognostie est des  
« plus funeste lorsqu’elle est mêlée de toutes ces cou-  
« leurs, mais la mort n’est pas loin lorsqu’elle est Ιϊνϊ-  
« de & qu’elle sent en même tems mauVais. »

Toutes ces couleurs dans les excrétions par haut ne Va-  
lent absolument rien , bien qu’on puifle quelquefois  
rendre des fubstances Vertes, liVÎdes , noires , fétides  
& de couleur de poireau d’une maniere critique : mais  
cela n’arriVe jamais que lorfque ces matieres font tout -  
à-fait cuites, c’est-à-dire, dans l'état de la maladie ; &  
pour lors une pareille excrétion ne manque jamais de  
faire cesser la *fievre,* ou du moins de l'appaifer & de  
calmer fes fymptomes. Cependant comme il est rare  
qu’on rende critiquement des substances de pareilles  
couleurs, on doit les regarder comme des signes afin-  
rés de mort dans *lus fievres* continues Violentes ΙοΗ-  
qu’elles n’ont été précédées d’aucun signe de coction.

Les Vomissemens de différentes couleurs ne Valent rien  
par eux-mêmes, à cause , dit Galien, qu’ils indiquent  
un grand nombre de maladies internes; ce qui a sait  
dire à l'Auteur du premier LiVre des *Prorrhet. T* 60.  
« que les Vomissemens de distérentes couleurs font  
« mauvais , siurtout lorsqu’ils sont fréquens , & qu’ils  
«Ee silcccdent, comme dit Galien, les uns aux au-  
« tres. »

Les Vomissemens Virulens ou érugineux Eont également  
mortels dans les maladies aiguës , surtout dans la phré-  
nésie,à caisse qu’ils indiquent une inflammation de *cer-  
veau* occasionnée par une bile adulte. Nous aVons là-  
dessus une obEerVation d’Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 2.  
où il est dit, que les phrénésies épidémiques dégéne-  
rerent en des conVulsions & dcs Vomissemens érugi-  
neux, durant lesquels plusieurs malades moururent su-  
bitement. Le phrénétique dont il parle dans le *III.* des  
*Epidémiques s* rendit dès le premier jour qu’il le mit  
au lit une grande quantité de matiere ténue & viru-  
lente, & eut une *fievre* accompagnée d’horreur. En  
ester, les Vomissemens érugineux , qu’on peut encore  
appeller Virulens , présagent une mort inéVÎtable lors-  
qu’ils simt précédés de mauVais signes ; car rien ne  
prouVe plus que le cas est désespéré que lorEquedes si-  
gnes mortels *se* si.lccedent les uns aux autres. Ces Eor-  
tes de Vomissemens indiquent une manie prochaine, 7.  
*Prorrhet,* 10. lorsqu’ils Eont aceompagnés de maux de  
tête, d’ilssomnieou de surdité , parce que tous ces si-  
gnes marquent une inflammation de cerVeau. Il fuit de  
ce que nous Venons de dire que les Vomissemens érugi-  
neux ou Virulens indiquent l'approche d’une maladie  
mortelle , comme le délire , la phrénésie , la manie ou  
la mélancolie, accompagnée de fureur , & à la fin la  
mort aVec conVulsions , puifque, comme nous l'laVOns  
déja obfervé, la sécheresse extraordinaire que la cha-  
leur occasionne est caisse que ces fortes de délires dé-  
génére.nt en tremblemens & conVulsions.

Les Vomissemens fétides ne font pas moins dangereux &

P Y R 888

Temblent au contraire annoncer une mort prnchaine,  
étant naturellement mauvais & destructifs par eux-mê-  
mes, filmant ce que dit Hippoerate dans les *Prognosi*« que les matieres livides & en même tems fétides  
« prouvent que la mort n’est pas loin, & que celles qui  
« fen.tent mauVais Eont funestes. » La malade qui de-  
meuroit *in Foro Mndacium, III. Epid.* Vomit un peu  
aVant fa mort des matieres noires & fétides.

Tous les Vomissemens bilieux , c’est-à-dire, jaunes, de  
couleur de fafran & de poireau, de même que ceux  
qui font accompagnés ou précédés de mauVais signes ,  
siont permcieux & mortels s’ils sont empirer la mala-  
die. Les premiers Eont du nombre de ces faux signes  
critiques qui ne décident rien , & qui indiquent une  
crife dOuteuse ; mais les EecOnds ne préfagent que la  
mort, si-irtout lorsqu’ils fiant malins. 11 est dit dans le  
premier LÎVredes *Prorrhet.* 62. « que les Vomissemens  
« purs ou stans mélange qui font aceompagnés d’anxié-  
« tés, font mauVais ; » & *ibid.* 72. « Ceux qui rendent  
« des matieres noires & qui ont des nausées accompa-  
« gnées d’un délire & d’une douleur légere dans lepu-  
« bis, qui ont les yeux hagards & qui tiennent lesyeux  
«fermés, n’ont pas befoin de purgatif. & ce feroit  
« leur Caufer la mort que de leur en donner. » 11 est dit  
un peu après, *T.* 79. « les Vomissemens bilieux & peu  
« abondans font mauvais, siirtout quand ils Eont ao-  
« compagnés d’insomnies: e’est eneore un mauVais si-  
« gne dans ces fartes de Cas lorEque le Eang Eort goutte  
« à goutte par le nez. σι Tels éroient les Vomissemens  
qu’Hippocrate nbferVa dans la malade *in Foro Menda-  
cium, III. Epid. Sect. 2. Ægr.* 12. «qui rendit le dou-  
« zieme jour une grande quantité de matiere noire, &  
« fut extremement affligée du hequet & d’une foif in-  
« Commode : elle Vomit le treizieme jour beaucoup de  
a matiere Virulente , elle eut un aecès de frisson & per-  
« dit la parole Vers le midi. »

Tous les Vomissemens qui n’apportent aucun soulage-  
ment au malade, font mauVais ; mais ceux qui font  
empirer la maladie font tout-à-fait pernicieux, quand  
même ils nlauroient rien de malin, ils furent telsdans  
le cas de la femme dont nous Venons de parler, qui, à  
ce que dit l’Auteur, a recouVra fa chaleur le huitieme  
a jour Vers le midi, fut altérée , affligée d’un coma ac-  
« compagné de nausées, & rendit une petite quantité  
« de fubstance bilieuEe & jaunâtre; elle fut fort mal  
« pendant la nuit, elle ne put jouir d’aucun repos &  
« Vuida son urine fans la Eentir. » Cette femme , si fes  
Vomissemens bilieux eussent été de bonne espece, eut  
dû s’en trouVer soulagée leneuVÎeme jour, au lieu que  
*\a fievre* augmenta le dixieme : elle sut Eaisie le onzie-  
me après aVoir rendu quelque peu de matiere bilieusie  
& Virulente , d’un frisson , fes extrémités *se* réfroidi-  
rent, & elle tomba dans une Eueur froide; & quoiqu’el-  
le eut Vomi copieufement ce jour là, elle ne laissa pas  
que de passer une très-mauVaise nuit. Tous ces Vomise  
semens ne préfageoient rien que de funeste; car outre  
que la maladie étoit Violente , ils furent accompagnés  
d’autres mauVais signes & produisirent un changement  
dans l'état du malade pour le pire , ce qui est le carac-  
tere prepre de tous les signes qui préfagent la mort.

Les Vomissemens de bile ne Valent rien dans les plaies  
de la tête.

« Les plaies du cerVeau, dit Hippocrate, *VI. Aph.* 50.  
« fiant toujours suÎVÎes de *iafievre* & d’un vomissement  
« de bile. »

Les Vomissemens ne siont pas moins pernicieux dans Ia  
passion iliaque, comme il paroît par l’Aphorisine 10.  
de la Eeptieme section , où il est dit que les Vomisse-  
mens, le hoquet, le délire ou les conVulsions qui siuc-  
cedent au *miserere* siont mauVais ; silrquoi Galien dit  
dans Eon Ccmmentaire, « que dans la passion iliaque  
« rien ne defcend Vers les parties inférieures , & que  
« Clest-là une propriété inséparable de cettç maladie.

*889* P Y R

« Que le vomissement n’est pas toujours un fÿmptome :  
« mais que lorfque la maladse est mortelle & le mala-  
« de excessiVement tourmenté , les excrémens montent  
« & il furVÎent un hoquet. » Il dit *Lib. VI. de Ioc. Affe*« qu’il n’a jamais vu éehapper aucun de ceux qui ren-  
« dent leurs excrémens par la bouche. »

Tels sirnt les vomissemens qu’on doit appréhender dans  
les maladies aiguës, saVoir, ceux qui font trop ou trop  
peu abondans , jaunes, rouges, porracés, Verds, ϋνΐ-  
des, noirs, fétides, purs, bigarrés & qui lurviennent  
au cOmmencement des maladies, fans avoir été précé-  
dés d’aucun signe de coction. Ils font Ordinairement  
mortels dans cette circonstance; & si la maladie est  
violente & qu’ils soient accompagnés préeédés ou  
fuivis d’autres mauvais signes , on duit les regarder  
comme des prognostics assurés de mcrt, furtOut, com-  
me nous PaVons observé, s’ils sont empirerle mal au  
lieu de soulager le malade. **BRôsPER** Αεριν , *dePrae-  
fag. Vit, et Mort. Æg'ot.*

*Débilité fébrile,*

La grande foiblesse arrive, quand le cours & la pression  
du suc nerVeux dans les musclesEont empêchés.

Les caisses de cet empêchement sirnt le Viiide des Vais  
Peaux produit par la dissipation de leurs humeurs , Pim  
mobilité des liquides, l'obstruction & la compression  
des canaux, silrtout Vers leur origine dans le Cetveau  
& le cerVelet; & enfin la débilité du Cœur, qui de-  
vient par-là incapable d’enVoyer dans le ccrVeau une  
quantité de sang suffisante pour la sécrétion du Eue ner-  
veux.

La premiere Ee manifeste par les Eymptomes passés ou  
présens de grandes éVacuations , tel qu’est la durée du  
mal; par du s hémorrhagies causées par la maladie, ou  
artificielles; parles iuéurs, *lc diabetes,* la fialiVation ;  
par le défaut de nourriture, ou la mauVaife qualité  
des alimens que l’on a pris, retenus, digérés, & qui  
font entrés dans la masse du fang ; par la pâleur, la  
maigreur, la petitesse du pouls , la collabescence des  
vaisseaux , & la flaccidité des mufcles.

Les signes que nous aVons décrits fous le mot *Lentor ,*font connoître que les humeurs font imméables , foit  
par leur qualité gluante , foit par leur inflammation.

Pour l'obstruction, on la connoît par les signes décrits  
dans l'article *Obstructio.*

On connoît que la cumpression du cerVeati & du cervelet,  
est la caufe de la foiblesse, par la lésion des fonctions  
qui dépendent de leur bonne disposition, comme dans  
le cas du délire, de l'assoupissement, du tremblement,  
du Vertige & du tintement d’oreille.

C’est par les signes du désaut de cireulatiort que Γοη  
sait que la débilité Vient de celle du cœur. Voyez *Ple-  
thora.*

On remplit commodément les Vaisseaux par des alimens  
liquides, analogues au sang, artificiellement digérés,  
doux, gélatineux, tirés du regne animal & Végétal, νί-  
neux & aromatiques, mêlés ielon l’art,donnés fouVent  
en petite quantité ,} rincipah ment d’une nature oj po-  
séeà celle du mal, & aidés par des légeres frictions fai-  
tes aux parties extérieures.

On peut mettre au nombre de ces alimens les bouillons  
de Viande de bœuf, de Veau , de mouton , de poule ,  
feuls ou mêlés, en les assaisonnant d’un peu de fel & de  
jus de citron ; le lait frais, & les décoctions dont ou a  
parlé fous le mot *Fibrae*

si le mal Vient de l'imméabilité des liquides, il faut em-  
ployer les remedes indiqués aux'mots *Lentor* & Cjof  
*tructio.*

S’il Vient de l'obstructson des vaisseaux , il faut y remé-  
dier par les méthodes qu’on a examinées au mot *Obsc  
tructio.*

*La* faiblesse qui naît de la compression du cerVeàu & du  
cervelet, se dissipe ordinairement par des remedes,  
qu’on applique à l’endroit affecté, & qui ont la vertu

P Y R 890  
v de désobstruer les vaisseaux & de diriger vers d’autres  
lieux l’impétuosité des liqueurs : ce qui fie fait en hu-  
mectant par des douces fomentations , les narines , la  
tête , le Visage, la bouche, le cou , & en appliquant aux  
fiés des épifpastiques.

On remédie rarement à la débilité du cœur , si ce n’est  
lentement ; cependant ce que nous aVons dit en géné-  
ral fur les moyens de faire cesser la débilité y eut être le!  
de quelque ufage.

11 paroît par ce qu’on Vient de dire combien est rare la  
science d’administrer les remedes cardiaques dans les  
maladies aiguës,& combien est fouVent indomptable la  
débllité fébrile.

*Chaleur fébrile.*

On connoît la chaleur externe par Ie thermometre,& Pin-  
terne par le fentiment du malade & la rougeur de l’u-  
rine.

Dans le lieu qu’elle échauffe le plus, elle requiert tou-  
jours une plus grande quantité de feu.

Laquelle ne Vient que d’un frottement réciproque plus  
Violent des parties fluides entre elles contre les Vaise  
feaux, & des Vaisseaux contre elles ; & il n’y en a point  
d’autre vraie caufe.

Cette Violence est occasionnée par le grand mouVement  
des fluides qu[ partent du cœur, & par la grande résise  
tance que les Vaisseaux oppofent à ce VÎfcere.

Le grand mouVement du fang que le cœur pousse , est *es-  
timé* à raifon de la densité du l.quide poussé , & de *sa vSc*locitédans lcsVaiss aux.

On juge de la densité du fang par la Vue de celui qui est  
siorti des Vaisseaux , par la dissipation qui a été faite de  
fes parties les plus fluides , p ar la dureté du pouls.

On peut calculer *sa* Vitesse par le nombre des contrac-  
tions du Cœur, Comparé à la grandeur des battemens du  
pouls.

La grande résistanCe *se* Connoît par la masse des parties  
qui doiVent être mues & qui fiant sans mouVement,  
& par le petit nombre ou la petitesse du diametre , ou  
l'immobillté des Vaisseaux qui doiVent transmettre ces  
parties.

On Eair que cette masse est très-consi 'érable par les signes  
de la pléthore, de la cacnchymie , ou de la prnmpte  
dissolution des liquides qui crnupissoient aupàraVant,  
(comme on le remarque dans les perfonn s qui ont  
beaucoup d’embompoint, ) & principalement parle  
gonflement des Veines, ensemble la Vélocité & la gran-  
deur des arteres.

On peut juger du petit nombre des Vaisseaux par l’histoire  
de l’obstruction ou des plaies. Voyez *Obstructio, &  
Vulnus.*

La Vue , le tact, la sécheresse du tempérament , la gran-  
de chaleur qui sioccede à une petite augmentation de  
mouvement, font les signes de la petitesse des Vaif-  
seaux.

'Ions les signes de la rigidité des fibres, des Vaisseaux &  
des Vssceres, nons font connoître l’immobilité par lai  
quelle les Vaisseaux résistent beaucoup à leur dilatation.  
Voyez *Fibrai*

De tant de Caufes prochaines dépend l'origine de la cha-  
leur fébrile, parmi lefqueiles il peut encere s’en trou-  
Ver d’ésoignées infinies en nombre & en Varié é.

La chaleur peut s’acCroîrre à mesilre qu’augmente une  
seule de ces catsses séparément prises,& alors l’aug-  
mentation de la chaleur est comme celle de *sa caisse.*

Si de nOiiVeati deux caufes augmentent ensemble, l’aug-  
mentation de la chaleur fera cnmme le produit & l’aug-  
mentation des caufes, multle liées par elles-mêmes.

On peut de même calculer tout le reste.

L’augmentation de la chaleur dissipe les molécules les  
plus liquides de notre sang ; c’est-à-dire ,1 au, les *es-  
prits,* les fels & la partie la plus sensible des huiles,,  
desseche le reste de la masse , la condense;, la réduit en  
concrétions imméables & indissolubles ; degage leslelâ

89ï PYR

& les huiles, les atténue, les meut, les exalte, les rend  
plus acres; brsse& rompt les petits Vaisseaux; desseche  
Tes fibres, lesroidit, les met en contraction ,& produit  
par-là tout d’un coup plusieurs maladies aiguës, dan-  
geretsses & mortelles , qu’il est aisé de déduire de Ce  
qu’on a dit ci dessus au siljet de la chaleur.

On peut aisément découvrir par ce qu’on vient de dire,  
ce qui est requis pour modérer la chaleur, & combien  
de dÎVers remedes peuVent ici trouyer place.

Si la chaleur neVÎentquede ceque les liqueurs circulent  
aVec trcp de Vélocité , il faut mettre en œuVte tous les  
moyens de ralentir leur mouVement ; ce qui fe fait  
furtout par le repos des mtssdes & de llefprit, en pres-  
sant légerement & fort peu de tems les Veines des  
principaux membres, en refroidissant peu-à-peu le ma-  
lade intérieurement & extérieurement, & par la pru-  
dente administration des opiats.

Si elle est produite par la densité , il faut non-feulement  
ufer de remedes qui calment leur Vitesse , mais encore  
boire de l’eau, prendre de l'oxymel. & tout ce qui peut  
relaeher les Vaisseaux.

Dans la pléthore on Vient aisément à bout de mettre en  
mouVement les liqueurs qui n’en ont point; dans la  
cacochymie , la guérisim s’obtient *avec* plus de len-  
teur : elle consiste à éVacuer de tems en tems , & à Cor-  
riger la nature du mal. Quant à la dissolution des hu-  
meurs grasses qui croupissoient auparaVant, il est très-  
d i ffict le d’y remédier, si Ce n’est par des boissons aqueu-  
Ees, acides, miellées , Encrées; par des jaunes d’œufs ,  
& en même-tems par des purgatifs fouVent réitérés; car  
ces remedes font que la graisse ou l’huile fe mêle ayee le  
fang.

On peut apprendre les moyens de remédier à la chaleur  
causée par l'obstruction , de ce qu’on a dit au mot *Obse  
tructelo, Se* dans la partie de l'article *Vulnus,* où l’on  
traite des accidens qui font la sitite de la destruction  
des Vaisseaux dans les plaies.

Si elle est produite par la petitesse des Vaisseaux , il est  
néCessaire de les dilater yar l'tssage des laxatifs. Voyez  
*Fibra.*

Si elle Vient de leur trcp grande rigidité, il faut mettre en  
œuVre les mêmes remedes.

Si elle Vient de dicerfes caisses à la fois, on doit faire con-  
courir les remedes que nous ayons décrits ci-dessus, &  
les combiner enfemble.

Toute cette théorie de la chaleur fait conceVoir pour-  
quoi une *fievre* très-chaude est aiguë, rapide en fes  
progrès, putride & pestilentielle dans le plus haut de-  
gré de chaleur ; pourquoi le lit, l’air enfermé , les ali-  
mens, les médicamens chauds font si nuisibles dans ces  
maladies; pourquoi l'ardeur qui se fait sientir Vers le  
cœur & les hvpocondres, est d’un si mauVais augure.

La même doctrine nous apprend l’origine, la nature, les  
effets de la lecheresse , & nous fcrt de guide dans la  
curation qui fe fait par l’usage des boissons laxatÎVes,  
aqueufes, miellées , un peu acides, des fomentations,  
des bains, des laVemens & des gargarillues de même na-  
ture. BOERHAAVE.

*Desprognostecs que fournit la chaleur dans les maladies  
aiguës.*

Comme la chaleur, la froideur , la fechercsse, l'humi-  
dité, la mollesse, la rudesse & les douleurs ont rap-  
port au fentiment, & fournissent des signes & des sivmp-  
tomes pour le prOgnostic , aussi bons & aussi assurés  
qu’aucun de ceux qu’on peut tirer d’autres chefs , je me  
crois obligé à traiter de chacune d’elles séparément. Je  
commencerai d’abord par la Chaleur, qui, pourVu  
qu’on ne néglige point les autres signes, peut fournir  
des préfages assurés de Vie & de mort. *9*

Il .aut d’abord obferVer , relatÎVement aux prognnstics,  
que la Chaleur est douce ou tiede, ou forte & Violente.  
Une chaleur douce & légere est toujours bonne, fur-

PYR 892

tout si , fuiVant Hippocrate, dans fon LiVre des *Proge  
nostics,* elle est aceompagnée d’une mollesse unisorme  
par-tout le corps, ou égale à celle dont la même per-  
sonne joiiissoit dans le tems qu’elle étoit en santé. Cer-  
taines perfonnes ont la chair naturellement froide, il y  
en a d’autres qui l'ont médiocrement chaude, & d’au-  
tres enfin en qui elle est brûlante; d’où il fuit que c’est  
un bon signe lorfque la chaleur du malade est la même  
que celle dont il joiiissoit, tandis qu’il *se* portoit bien.  
De-l à Vient qu’une chaleur forte & Véhémente est quel-  
quesois aussi louable dans un malade , qu’une chaleur  
modérée ou une fraîcheur, entant qu’elle approche du  
d egré de chaleur qui lui est naturel loriqu’il est en bon-  
ne santé. On doit porter le même jugement de l’uri-  
ne & des autres excrétions, qui font toujours salutaires  
lorsqu’elles ressemblent à celles qui *se* font pendant  
que le corps est en bon état. C’est donc une très-bon-  
ne marque dans une maladie , lorfque le corps ne fOuf-  
fre que peu ou point d’altération par rapport àlacha-  
leur.

A l'égard de la chaleur fébrile, la meilleure est celle qui  
est douce, tempérée, égale dans toutes les parties du  
corps , & jointe aVec une espece d’humidité qui la  
fait ressembler à la chaleur naturelle, qui, comme dit  
Galien, *in 2. de Natur, hum* est non-feulement mo-  
dérément chaude, mais encore humide, & par-là op-  
posée à celle qui est aigue & ignée , &, comme telle,  
entierement contraire à la naturelle. Ce degré tem-  
péré de chaleur est donC toujours bon , à moins que la  
malignité de la maladie ne nous en imposte ; car il y a  
plusieurs maladies malignes qui font accompagnées  
d’une chaleur douce & légere tout-à-fait semblable à la  
naturelle , à caisse que la chaleur est concentrée en-de-  
dans , & ne peut *se* répandre en-dehors ; c’est pour-  
quoi cette eipece de chaleur a befoin .pour être bon-  
ne, d’être accompagnée d une mollesse uniforme par-  
tout le corps , ainsi qu’Hippocrate l’exige dans ses  
*Prognostics :* c’est un bon signe , dit il, lorfque tout  
le corps est également mou & chaud; car l’unisormi-  
té de la mollesse est ce qui distingue une chaleur falu-  
taire de tout autre qui ne l’est point, puisque la cha-  
leur du malade peut paroître tempérée & uniforme,  
& proVenir néantmoins d’une maladie maligne. Dans  
une pareille circonstanee , οη connoît & on distingue  
l'état du malade par la mollesse inégale defon corps,  
particulierement par la dureté des hypocondres, &  
par l’inégalité aVec laquelle la chaleur *se* distribue  
par-tout le corps; les extrémités, par exemple , étant  
moins chaudes que le Ventre , dont la région & les  
VÎsceres ont un degré de chaleur très-considérable. 11  
s’enEuit donc qu’une chaleur tempérée également *ré-  
pandue* partout le corps, & qui *se* trouVe jointe aVec  
une mollesse uniforme, est toujours un bon signe,  
puisqu’il est impossible pour lors que la maladie foit  
mortelle; l'union de ees propriétés étant une marque  
certaine que les Vifceres font exempts de phlegmon ,  
d’obstruction & de Corruption.

La mellesse uniforme de tout le corps distingue aussi la  
chaleur salutaire de celle qui est hectique; car cette  
derniere , qui est quelquefois douce & légere au tou-  
cher , a fait méconnoîcre la situation de ceux qui  
aVoient une hectlsie.

La chaleur hectique n’est point ordinairement aCCompa-  
gnée de la mollesse, mais plutôt de la maigreur du  
corps ; & l'on connoît la *fievre* hectique non-feulement  
à cette marque , mais encore à l’inégalité de la cha-  
leur : car *\a fievre,* comme obferVe Galien, augmente  
après qu’on a mangé.

Il s’enfuit donc que la meilleure chaleur est celle qui est  
tempérée, également répandue par-tout le corps, &  
jointe aVec la mollesse uniforme de la chair; & ηοη-  
seulement une chaleur ainsi qualifiée, mais même une  
chaleur forte & Véhémente , répandue dans toutes les  
parties du corps , dans les *fievres* chaudes, n’est point  
à condamner ; puisque, comme Galien l’obferYe dans

893 P Y R

fon Commentaire sur les *Prorrhétiques ,* une des prO-  
priétés des *fievres* chaudes malignes, est d’empêctier  
la chaleur de se communiquer aux parties extérieu-  
res ; comme au contraire , c’en est une de celles qui  
n’ont rien de malin, d’exciter dans tout le corps un  
degré unisormede chaleur, sans en excepter les parties  
les plus extérieures; ce qui prouVe, comme dit Galien,  
fur les *Aphorismes,* que les Vssceres fiant exempts d’in-  
flammation.

C’est EouVent un bon signe dans les maladies aiguës ,  
lorsique quelques parties du corps , surtout celles  
qui Eont Voisines de la peau , s’échauffent à un point ex-  
traordinaire , parce que la Nature déposie & décharge  
siouvent si-lr elles 1a Véhémence de la chaleur & les hu-  
meurs peccantes; car il Vaut mieux dans ces sortes de  
cas, que les extrémités acquierent un degré de chaleur  
extraordinaire, que si elles Venoient à *se* réfroidir. De-  
là Vient que le froid des extrémités est un très-mauVals  
fymptome dans les maladies aiguës ; & qu’au contraire  
c’en est un très-bon , lorsqu’elles s’échauffent , parce  
que c’est une preuVe que les Vssceres internes font  
exempts de phlegmon , d’inflammation , ou d’une pu-  
tréfaction considérable d’humeurs , & que la nature  
n’est point opprimée par une multitude de crudités.  
Cela signifie encore que la chaleur fébrile a quitté les  
vifceres, & s’est jettée fur les parties éloignées , ou que  
les humeurs nuisibles fe font portées star les mêmes par-  
ties ; car une chaleur extraordinaire qui *se* communi-  
que jusqu’auxpiés , indique dans plusieurs cas le déclin  
de la maladie : de-là Vient qu’HippoCrate *de R. V. I. A.*ordonnedans le déclin de *ia fievre ,* lorsque la chaleur  
desitend Vers les piés , de donner à manger au malade.

La chaleur des extrémités qui est accompagnée de rou-  
geur & d’inflammation, est aussi un fort bon signe : en  
confirmation de quoi, Hippocrate nous dit dans fes  
*Prognostici sosolc* « ceux qui ont une efquinancie fe trou-  
« Vent extremement soulagés , lorfque le cou & la poi-  
« trinedeVÎennentrouges, &que l'érésipele ne rentre  
« plus en dedans. » Il ajoute un peu après, « le dan-  
« ger est beaucoup moindre , lorfque la tumeur & la  
« rougeur ste portent en dehors. »

Après aVoir fait ces ObserVations si-ir les chaleurs qui font  
bonnes & falutaires , nous allons parler de celles qui  
font mauVaifes & pernicieuses ; je mets au premier  
rang cette chaleur du corps ,qui est accompagnée d’une  
colliquation & d’un *tabes,* telle qu’est celle des Hecti-  
ques, qui, à moins qu’on ne la Corrige aVant qu’elle ait  
fondu les parties folides , conduit infailliblement le  
malade au tombeau. Cette efpece de chaleur est égale  
& uniforme, aiguë & peu fensible au toucher & aux  
fens, ce qui est caufe que plusieurs Medecins ne con-  
noissent la*sievre* hectique, qu’après qu’elle a déja sait  
des progrès. Galien , ainsi que nous l’ayons obsierVé  
dans un autre endroit, nous apprend à connoître cette  
chaleur par les signes silÎVans :

« La*sievre* hectique rend les parties siolides du corps brû-  
« lantes , ce qui fait qu’elle fubsiste toujours fans au-  
« cune altération , accompagnée d’une Chaleur qui af-  
« secte le toucher aussi foiblement que la pierre à chaux.  
« Toutes les fois done que le malademangeou boit, il  
« arrÎVe la même chofe que si l'on Versioit de l’eau fur  
« de la chaux νΐνε,& la chaleur deVÎent beaueoup plus  
« sensible au toucher. »

Cette chaleur uniforme du corps qui accompagne la*sie-  
vre* continue est toujours à craindre, quand même elle  
approcheroit de la tiédeur ou de la fraîcheur, parce  
qu’elle prouVe que toute la force de la chaleur est ren-  
fermée dans les Vifceres.

Galien, dans sim second Commentaire Eur Hippocrate ,  
*de R. V. I. A. &* fur le LiVre des *Prognestics,* nous dit  
« que c’est un signe de malignité dans les maladies ai-  
a gués, lorsique la chaleur du corps n’est point propor-

P Y R 894

« tionnée à la nature de la*sievre*, & que le malade dort  
« aVec les membres déCotiVerts, bien qu’ils soient froids  
« ou tiedes, comme s’il les aVoit brûlans. »

Quoique cette tiédeur ne soit jamais bonne , elle ne fau-  
toit cependant fournir toute feule un prognostic assuré,  
non plus qu’une chaleur Violente, qui , quoique tou-  
jours mauVaiste par elle-même, n’est d’aucune utilité  
pour le présage , puifqu’au contraire nous jugeons de  
l’approche d’une crife par la chaleur excessiye qui s’em-  
pare du corps après un frisson. Il saut donc juger du  
degré de certitude dont elle peut être accompagnée par  
d’autres signes.

La chaleur Violente , foit de tout le corps, ou seulement  
de la poitrine & du bas-Ventre , est pernicieuse lorf-  
qu’elledure long-tems, parce qu’elle épuise les forces,  
fond & desseche les parties, & met la Vie du malade en  
danger, lorsqu’elle est suivie de spasines ; car les con-  
vulsionsqui viennent d’une caufe capable de dessécher  
les nerfs font toutes mortelles. De-là Vient qu’Hippo-  
crate, *VII. Aphor.* 13. regarde les conVulsions ou le *Te-  
tanos* quifuccede à des chaleurs Violentes , comme un  
très-mauVais signe.

Un Violent degréde chaleur au Visiage , dans les hypocon-  
dres, ou dans la poitrine est très-mauVais ; car dans les  
deux derniers cas , il indique un phlegmon dans quel-  
qu’un des Vifceres , & dans le premier une inflamma-  
tion decerVeau ; quoiqu’il Toit Vrai de dire que la rou-  
geur du Vssage n’est pas toujours un signe que le cer-  
veau sioit ainsi affecté, puisqu’elle annonce quelquefois  
une hémorrhagie : mais elle ne présage rien que de fu-  
neste ., lorsqu’elle *se* trouVe jointe aVec quelques autres  
signes pernicieux. Aussi lisons-nous en conséquence  
dans le premier des *Prorrhétiques* 49. que la rougeur  
du Vssage qui est accompagnée d’une mine siéyere &  
chagrine , est un très-mauVais signe. Car , comme dit  
Galien, lorsique le Visilge est rouge , & l’air extreme-  
ment chagrin & *sévcrO,* c’est un signe que le cerVeau  
est affecté de quelque maladie chaude qui rend le fang  
*aduste.* Ce même Auteur regarde la rougeur excessiVe  
du Vssage , qui est accompagnée de scieurs , comme un  
signe de malignité , & un présiage assuré de la mort du  
malade , parce qu’elle indique une inflammation consi-  
dérable du cerVeau , qui passe pour une maladie mor-  
telle , de même qu’on regarde la siueur qui ne procure  
aucun soulagement au malade , comme un signe per-  
nicieux.

La même chosie est confirmée & répétée dans le premier  
LiVre des *Prorrhétiques 6y ,* où il est dit, « que les  
« frissons ardens font en quelque forte pernicieux:  
« mais que la rougeur du Visage aVec fueur , est mau-  
« Vassedans ces sortes de cas. »

Toute chaleur excessiVe dans le bas Ventre ou la poitrine,  
est toujours mauVasse, parce qu’elle indique fouVent  
quelque maladie considérable & mortelle dans cespar-  
ties ; comme lorsqu’elle proVÏent d’un phlegmon ma-  
lin de quelqu’un des Vilceres. Dans ce cas, les parties  
extérieures siont tiedes ou froides, conformément à ce  
que nous lifons dans le premier LiVre des *Prorrhéti-  
ques* « que les chaleurs brûlantes qui subsistent dans les  
a hypoeondres, après un refroidissement général, siont  
« mauVaises en tout tems : mais Eurtout quand elles  
« Eont accompagnées de scleurs. » L’Auteur s’exprime  
d’une maniere encore plus expressiVe , 4. *Apb-* 48.  
« Dans toute *fievre* non-intermittente , dit-il , si les  
« parties extérieures siont froides, tandis que celles de  
« dedans brûlent de chaud & font altérées , la maladie  
« est mortelle, »

Toute chaleur brûlante autour de l’estomac ( Voyez  
*Cardiogmos )* est mauVaife dans quelque *espece desie-  
vre* que ce *luit,IV.Aph.* 64- L’Auteur du premier Li-  
Vre des *Prorrhétiques 66.* porte le même jugement de  
celle qui fe fait sentir dans les cotes, & qui est accom-

895 P Y R

pagnée de douleurs:» car une chaleur brûlante dans le 1  
«c côté avec douleur, dit Galien fur cet endroit, indi-  
« que un phlegmon dans cette partie , lequel ne man-  
« que pas de venir à supputation , lorsqu’il survient  
« un frisson. » Or il est rare qu’on puisse remédier à la  
fuppuration d’un phlegmon des Vifceres : mais elle est  
tout-à-fait incurable , lorfque les forces font déja épui-  
iées.

C’est un mauvais signe , fuivant P Auteur du premier Li-  
vre des *Prorrhéelques oo.* lorsqu’un malade fent aug-  
menter la chaleur ensilite de quelque évacuation , au  
lieu devoir diminuer la*fievre* ; « car, dit-il, le retour  
« de la chaleur fébrileaprés un refroidissement occasion-  
<x né par des sijeurs , ne présage rien de bon, non plus  
« que les ardeurs qu’on ressent dans les côtés avec dou-  
« leur , lorsqu’il survient un frisson. » Car , comme dit  
« Galien , dans fon Commentaire, « lorsqu’un malade  
« après avoir fué, sent un froid contre nature , & est  
« de nouveau attaqué de la *fievre,* fon cas d'est pas  
« exempt de danger. » L’Auteur du premier LiVredes  
*« Prorrhéelques ,* dit encore , « que le retour de la cha-  
« leur fébrile , après des infomnies & des fueurs, est  
« très-mauvais ; » & il répete la même chofe dans les  
*Prénoelons de Cos,* 41.

On peut ajouter à ce qui précede , que rien n’est plus per-  
nicieuxdans les maladies aiguës, que de ne pouvoir  
plus fe réchauffer, parce que cet accident est occasion-  
né par l’extinction , la réfolution ou la fuffocation de  
la chaleur naturelle. Le cas est également dangereux,  
lorfque cela arrive aux parties les plus externes du  
corps, ou que celles-ci ont peine à recouvrer leur cha-  
leur. Nous lisims à ce fujet dans le premier des *Epi-  
démiques , Sect. I. Stat.* 1. que dans une *fievre* épidé-  
mique mortelle, les malades furent affectés d’un re-  
froidissement considérable des extrémités, & qu’on eut  
toutes les peines du monde à y rappeller la chaleur.

Enfin, c’est un mauvais signe, lorfque le chaud & le froid  
fe fuccedent tour-à-tour ; car c’est une preuve , dit  
Galien , que la maladie est extremement maligne, &  
qu’elle fera de longue durée, si tant est qu’elle nefoit  
point mortelle. Ce même stymptome présage la mort  
dans les maladies aiguës qui épuifent fur le champ les  
forces. PRosPER Αεριν, *de Praesag. Vit. et Mort.*

*Prognostics qu’on tire de l’humidité et de lafécheresse  
dans les maladies aigues.*

*»*

On tire quelquefois des préfages dans les maladies ai-  
guës , de l'humidité & de la fecheresse de tout le corps,  
ou feulement de quelqu’une de ses parties. On obfer-  
ve siouVent dans ceux qui meurent d’un empyéme ou  
d’une phthisie un peu avant leur décès, une humidité  
copieusie qui *se* répand quelquefois fur tout leur corps,  
& quelquefois fur le ventre & les jambes feulement.  
Hippocrate , *Lib. Prognosi,* déclare l'hydropisie qui  
accompagne ou qui provient d’une maladie aiguë ,  
mortelle , entant qu’elle est occasionnée par l’extinc-  
tion de la chaleur naturelle. « Les hydropisies , dit-  
« il, qui sont causées par une maladie aiguë, sont mau-  
« vasses ; car loin de faire cesser *ia fievre ,* elles aug-  
«mentent la douleur & le mal, & mettent le malade  
a au tombeau. »

La fecheresse & la dureté de tout le corps ou de quel-  
qu’une de Ees parties, fournit encore des occasions fré-  
quentes de préfager la mort dans les maladies aiguës.  
La fécheresse & l’exténuation de tout le corps , après  
*ime fievre* chaude opiniâtre, présagent une habitude  
hectique dont la mort est la suite , comme le savent  
tous ceux qui font VerEés dans la Medecine. La *sé-*cheresse extraordinaire du front, de la langue & des  
autres parties du corps, préfage fouvent la mort, com-  
me dans le cas du jeune homme de Melibée,///. *Epid.*Sect. 3. *Ægr.* 16. qui avant de mourir, eut, à ce que

P Y R 896

dit Hippocrate , la peau du front extremement feche  
& tendue. PRosPER Αεριν, *de Praesag, Vit. et Mort.*

*Délire fébrile.*

Le délire est une production d’idées qui ne font point  
conformes aux caisses externes , mais à la disposition  
intérieure du cerveau , aVec un jugement qui naît de  
ces idées, une affection de l’ame & le mouVementdu  
corps qui s’enfuit. Ces chofes séparément prises ou  
combinées entre elles prosassent felon leurs différens  
dégrés, différens genres deaerP^.

Il suppose donc toujours une affection maladiVe de la  
moelle du cerVeau , qui peut être produite par une  
obstruction quelle qu’elle soit, par tout ce qui peut  
empêcher le fang d’aller au cerVeau, d’être transinis  
au-delà & d’en revenir; par une circulation trop rapi-  
de, par la stagnation des liqueurs & par plusieurs au-  
tres caisses, qu’il faut foigneufement rechercher pour  
pouVoir guérir ce genre de mal.

Car felon leur dÎVerfe nature , il faut choisir diVers  
remedes ou différentes méthodes. Le bain chaud des  
piés, les épispastiques appliqués aux piés & aux jar-  
rets,le frottement fai t à ses parties,les clysteres délayans  
composés d’eau seule, les alimens légers, une boiffon  
délayante, calmante, defobstructÎVe, les médleamens  
émolliens appliqués à la tête, quelquefois les érnéti-  
ques, les purgatifs, des anodyns légers, la saignée du  
pié, le flux hémorrhoïdal ou menstruel, procuré par  
des épifpastiques Eont les princtpaux.

Pour les prognostics que l'on tire du délire. *Noyez De-  
lirium.*

*Coma fébrile.*

Le coma est une εηνΐε continuelle de dormir dans la  
*fievre, avec* ou l'ans effet : il suppose dans tout le cer-  
veau certaine disposition qui empêche l'exereice des  
siens & des mouvemens animaux : cet empêchement  
peut venir de ce qu’il ne vient pas du cerveau une *as-  
sez* grande quantité de sang artériel, ou de ce qu’il n’y  
circule pas librement, ou de ce que les efprits ne peu-  
vent Ee séparer du fang dans les nerfs, ou de ce que  
leur flux & leur reflux par les nerfs ne peut fe faire.

Plusieurs causies différentes & fouVent contraires, telles  
que sont toutes les éVacuations ou réplétions considé-  
rables ; le trop grand épaississement du sang devenu  
gluant, gras ou inflammable ; toutes les catsses qui  
compriment la fubstance même du cerVeau , telles  
qu’elles foient, petrvent donc occasionner cette aflèc-  
tion dans les fieVres : elle peut être aussi l’effet de la  
compression des nerfs.

D’où l’on comprend qu’un Medecin doit bien faire at-  
tention aux signes qui peuvent manifester la caufe par-  
ticuliere de ce mal, avant que de déterminer quels re-  
medes conviennent,& comment il faut les employer:  
car on est fouVent obligé dlaVoir recours à des choEes  
contraires les unes aux autres ; & EouVent un asseu-  
pissement long & opiniâtre , après aVoir tout tenté  
inutilement, cesse enfin de lui-même quand le pépaf-  
me de *iasievre* est acheVé.

Les remedes que nous avens indiqués pour le délire con-  
VÎennent ici, sturtout les fomentations appliquées à la  
tête & au cou.

Mais si l'on Voit des signes d’tme grande inflammation ,  
il faut traiter ce mal comme une maladie prineipale.  
Voyez *Phrenitis Sc Somnus.*

*Insomnie fébrile.*

L’infomnie est le contraire du coma, par là ou comprend  
fa nature, & on sait qu’elle est le plus fouVent pru-  
duite par les premiers commencemens d’une légere  
inflammation de cerVeau , qui Venant à augmenter, la  
fait fouVent dégénérer en coma.

L’infomnie fe guérit par le repos des mufcles, par la  
tranquilité

*%97* P Y R

tranquilité de l’esprit , en éloignant les objets qui  
frappent les sens ; par un froid modéré, en humectant  
l’air par des vapeurs aqueufes, par des alimens doux  
& émolliens ,. par des boissons farineuses, douces ,  
émollientes, par un murmure doux, continuel, agréa-  
ble & dont le fon *soit* clair & flateur : par des médica-  
mens farineux, un peu huileux, humectans , adoucif-  
sans, par l'odeur des plantes foporiferes : par l'usage  
des anodyns,des parégoriques, des fomniferes, des  
narcotiques : mais avant tout cela il faut commencer '  
par les remedes qui font propres à dissiper Pinflamma- I  
tion, & à en arrêter les progrès. BOERHAAVE.

*Des Prognostecs qu’on tire de la veille dans les  
maladies.*

Pour connoître l’usage dont la veille & le fommeil peu-  
vent être dans le prognostie, il faut d’abord les con-  
sidérer l'un & l’autre dans leur état naturel; car tou-  
tes les fois qu’on n’apperçoit aucun changement à cet  
égard, il est aiie de former un prognostic , puifque si  
le malade dort & veille comme il avoit coutume de  
faire pendant qu’il fe portoit bien , on a lieu d’efpérer  
qu’il recouvrera la Pansé. Car il paroît impossible  
qu’un malade meure tant qu’il dort & qu’il veille com-  
me de coutume.

Voici comme Hippocrate s’explique là-dessus dans *ses  
prognostics.*

« Le sommeil est bon lorsqu’il est naturel, ou que le ma-  
« lade veillelejour &dort la nuit : mais il ne Vaut rien  
« lorsqu’il arrive quelque changement à cet égard. » .

II dit encore dans PAphorisine seeond de la deuxieme  
Section, que c’est un bon signe lorfque le Pommeil ap- I  
passe le délire.

Galien définit la veille: « une extaEe de l’ame, (par où  
a il entend, à ce qu’il paroît, les esprits animaux) de-  
« puis sim origine juhques dans toutes les parties du  
« corps, laquelle est tantôt grande & copieuse, & tan-  
« tôt petite & peu considérable ; à caufe que l’ame s’é- i  
« loigne de sim origine quelquefois pendant un tems  
« considérable & d’une maniere abondante, & d’autre  
a fois pendant moins de tems & en moindre quan-  
« tité. »

Voilà donc (felon lui) quelle est l’origine de la veille , |  
dont il est maintenant question : c’est, dit-il, une ex- I  
tension & une effusion grande & surnaturelle de l’ame |  
depuis sim origine jnEques dans toutes les parties du J  
corps , laquelle provient de la sécheresse du cerveau ,  
occasionnée par des fiscs ou des vapeurs chaudes &  
acres; ainsi qu’il nous l'apprend dans plusieurs en-  
droits, furtout *Lib. III. de Loc. Affect, et Com.* 4. *in  
Lib. de* R. V. I. A. Il dit, *Com. in Prognofl. et Lib.  
IV. de Praesag. ex Puis. Cap.* 4. *Lib III. de Loc. Assect.*& dans plusieurs autres endroits, que la veille estl’ef-  
fet de la secheresse, & le siommeil celui de l’humidi-  
té; & que comme c’est la propriété de la chaleur de  
catsser le délire, c’est aussi celle de la sécheresse de cau-  
ser la veille : de-là vient que ceux qui ont le cerveau  
extremement chaud & sec fiant priVés du sommeil &  
tombent dans le délire, ainsi que le même Auteur  
l’obsierVe, *Lib. IV. de Praesag. ex Pidf. cap.* 8. il dit  
dans sim Commentaire fur PAphorisine trente-unieme  
de la deuxieme Section que les insiomnies auxquelles  
les Vieillards Pont siljets ne viennent que de Eéche-  
resse.

Voyons maintenant de quelle utilité la connoissance des  
caufes des Veilles peut nous être pour prédire l’issue  
des maladies. Je Vais d’abord parler de celles dont on  
peut tirer des prognostics favorables : car quoique les  
*Tome V.,*

P Y R 898

veilles par elles-mêmes foient mauVaises, il s’efi trou-  
ve cependant de falutaires, & telles font celles qui.  
précedent des crifes aVantageuses, & qui font accom-  
pagnées d’inquiétudes, dlanxiété, du délire, de con-  
vulsions , de douleurs & d’autres fymptomes, comme  
Galien l’obferVe dans *le troisieme Livre des Crises.* Ces  
Veilles font ordinaires dans l’accroissement ou le plus  
haut de lamaladiejcar les malades font pour lors prefque  
toujours éVeillés, le mal augmente & la *fievre* s’aigrit  
à proportion que la crife approehe, ainsi que Galien  
nous l’apprend dans son Commentaire fur l'Aphorif-  
me *ysu* de la quatrieme Section. Ce même Auteur ,  
*Lib. III. de Crisibus,* regarde la Veille qui est accom-  
pagnéc de signes de eoction dans les maladies aiguës  
comme PaVant-coureur d’une crife. C’est de ces Tartes  
de malades dont il est parlé dans le premier *desProrrhé-  
elques,* 132, 135,136. « Ceux qui de calmes & tran-  
« quiles qu’ils étoient » ( *HD* au lieu duquel plusieurs  
lisient ἔυθετα) « tombent tout d’un coup dans le trouble  
« & l’agitation , ne peuVent dormir & saignent du nez,  
« se trouVent quelque peu soulagés le sixieme jour. »  
*Et Text.* 135. « Ceux qui font affectés d’une peEan-  
« teur de tête, & d’une douleur dans le front accom-  
« pagnée d’une infomnie continuelle, font siljets à  
«une éruption de fang par le nez.» *Et Text.* 136.  
« Les Veilles continuelles aVec des agitations & des  
« inquiétudes foudaines, indiquent une hémorrhagie,  
« surtout si quelque excrétion pareille a précédé.»Et  
Text. 139. «Toute horreur accompagnée de fueurs cri-  
« tiques, qui reVlent le lendemain aVec une insiomnie  
« dont on ne peut décotlVrir la caufe, préfage, felon  
« moi, une hémorrhagie. » *Et Coac.* no.a Toute in-  
a quiétude fubite aVec insiomnie & des déjections du-  
« res & noires, présilge EouVent une hémorrhagie. »

Telles font les veilles dont on peut tirer des prognostics  
touchant la guérisim du malade, de même que des  
douleurs, des conVulsions, des délises & des anxié-  
tés qui précedent une crife.

Toutes les veilles, excepté celles dont on vient de par-  
ler , de quelque caisse qu’elles viennent, & de quelque  
circonstance qu’elles stoient accompagnées, fiant mau-  
VaiEes; car la veilledessechele corps; & comme Ga-  
lien l’observe, *VII. MM. cap. 6.* est extremement pré-  
judiciable à ceux qui Eont d’un tempérament bec , & les  
jette, lorsqu’elle dure long-tems dans des mouVemens  
convulsifs & dans la consomption.Il n’est donc pas éton-  
nant que dans les *flevres* chaudes , les veilles conti-  
nuelles & obstinées occasionnent des convulsions mor-  
telles, puifque dans d’autres cas elles causent des in-  
flammations violentes, & dans quelques sifjets, sur-  
tout dans les enfans, des*flevres* comme Galien l'ob-  
ferVe, *Lib. I. de Sanitat. tuenda.* Les veilles refroi-  
dissent aussi les viEceres internes en résolvant leur  
chaleur. C’est ce qu’Hippocrate confirme, *VI. Epid,  
Sect. y. Aph.* 12. “Dans la veille, dit-il, les parties ex-  
“ ternes font beaucoup plus chaudes que les internes.,.  
Il nous apprend encore dans le même endroit que la  
veille colssume & réfout les corps : de forte qu’il faut  
nécessairement, filmant Galien, *Lib. XII. de M. M.  
cap.* 8. qu’elle affoibliffe & qu’elle épuise à la fin le  
malade. Ajoutez à cela que les veilles fomentent &  
augmentent les crudités des humeurs, ainsi que Ga-  
lien nous l’apprend. *Com.* 1. *in Lib. de R. V. Ι.Α.*

Toutes les Veilles font donc mauVaifes dans les maladies\*  
aiguës : mais les plus pernicieufes font Celles qui Εοηί  
continuelles, & qui oceasionnant tous les factieux  
fymptomes dont on Vient de parler, ne peuVent que  
présager un éVenement funeste. En effet C’est l’ordle  
naire des Veilles de Caufer des conVulsions & le dé-  
lire, & cela de deux manieres ; faVoir, en dessechant  
& enflammant le cerVeau, ou en le remplissant d’une  
humeur chaude ; car toutes Veilles, ainsi qüe nous  
l’aVons obserVé ci-dessus , indiquent ou la Vacuite & la  
fécheresse du Cerveau, ou une plénitude d’humeurs

899 P Y R

chaudes, ou l’inflammation de cette partie. Les con-  
vulsions & le délire dont la veille est accompagnée,  
& qui proviennent de cette derniere caisse, ne Eont  
point absolument funestes, & l’on peut y remédier  
quelquefois par la résolution & l’évacuation de l’hu-  
meur chaude, ou par une révulsion vers quelque au-  
tre partie. Nous lifons à ce sistet, *Coac.* 109. « que Clest  
« un signe de convulsion dans un enfant qui a une *sie-  
« vre* aiguë d’être constipé , de ne pouvoir dormir, de  
« crier fans cesse, de s’agiter, de Changer de couleur  
«& d’être extremement rouge. » De-là vient qu’Hip-  
poerate , *VII. Aph.* 18. regarde aVec raifon les veilles  
qui font accompagnées de convulsions & du délire  
comme un mauvais signe.

Les convulsions & le délire qui accompagnent ou siuc-  
cedent à des veilles continuelles, & qui ne siont point  
causés par une plénitude d’humeurs chaudes dans le  
cerveau, fiant absolument mortels, de même que les  
convulsions qui siuccedent aux *sievres* chaudes. Tel  
étoit le cas du phrénétique qui mourut le quatrieme  
jour, faute de ρουνοϊη dormir, comme Hippocrate  
PobferVe, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr-* 4-

Les veilles qui fe trouvent avec d’autres Eymptomes, par  
exemple, un vomissement érugineux & une douleur  
de tête, présagent un furieux délire & la mort du ma-  
lade , conformément à ce que dit PAuteur du premier  
Livres des *Prorrhétiqites* 10. « Toute douleur de tête  
« accompagnée d’un vomillement de matiere verdâ-  
« tre, d’infomnie & de furdité, est bien-tôt suivie de  
« la manie , » comme il arrÎVa dans le cas du phrénéti-  
que dont on a parlé ci-dessus.

Il suit de ce qu’on Vient de dire que les Veilles perpétuel-  
les fiant mortelles dans les maladies aiguës, comme el-  
les le furent dans le cas du phrénétique dont on a par-  
lé, & dans celui de la femme de Dromeades, *I. Epid.  
Sect.* 3. *Ægr.* II. qui fut quatre jours Eans dormir &  
qui mourut le sixieme. Hippocrate nous apprend , 7.  
*Epid. Sect.* 2. *Stat.* 3. que plusieurs perfonnes qui  
aVoient des *sievres* chaudes moururent faute de ibm-  
meil. Il assure en conféquence dans les prognostics  
que c’est un très-mauVais signe lorfque le malade ne  
peut dormir ni nuit ni jour ; car cela indique une dou-  
ïeur & une grande anxiété , ou un délire.

Les Veilles qui *se* trouVent jointes aVec quelque signe  
mortel , siont abfolument funestes. Il saut loi aVoir  
égard aux éVacuations qui aceompagnent ce défaut  
continuel de sommeil; car si elles siont mauVaiEes, el-  
les préfagent une mort certaine, en tant qu’elles indi-  
quent une excrétion symptomatique, inutile ou dé-  
praVée.

Les Veilles accompagnées de froid & d’une fueur de tête  
constante & copieufe, fiant mauVasses. Nous lisions à  
ce si-ljet dans les *Prénotions de Cos s* 41. que a ceux qui  
a ont des Eueurs froides , qui ne dorment point & en  
« qui le froid & le chaud fesijccedent alternatiVement  
a Eont en très-mauVais état. »

Il en est de même de celles qui stont accompagnées d’au-  
tres excrétions qui ne procurent aucun soulagement au  
malade & qui indiquent une crudité , comme d’un de-  
gouttement de sang par le nez, & de vomissemens vi-  
rulens.

Les veilles semt quelquefois silicies dleVacuations qui ne  
procurant aucun foulagement au malade, font estimées  
mauvaises, nuisent au malade & augmentent la mala-  
die. Une pareille circonstance dans toutes les éVacua-  
tions & les stymptomes qui deVroient naturellement  
foulager le malade, est pernicieufe, ainsi que Galien  
nous l’apprend, *Com.in Prorrhet. &* dans plusieurs au-  
tres endroits, à causie que dans les maladies aiguës les  
excrétions & les autres circonstanees qui ont coutume  
de sioulager le malade, Eont estimées mauvaises lors-  
qu’elles ne produisent aucun effet. Que si au lieu d’ê-  
tre salutaires elles font empirer la maladie, on peut les  
regarder comme abfolument funestes.

Comme les conVulsions, les phrénésies & les tremblemens  
siont souvent les suites des veilles continuelles, de mê-

P Y R [900]

me il arrive quelquefois qu’elles fiant fuIVies d’un co-  
ma. Car comme un long fommeil après une Veille Opi-  
niâtre qui fortifie le malade est un bon signe, demême  
celui qui le fatigue ne préfage rien de bon, conformé-  
ment aux deux premiers Aphorifmes de la deuxieme  
Section , où il est dit « que le fommeil qui appasse le  
« délire est bon , & que toute maladie dans laquelle le  
« fommeil augmente la douleur & l’anxiété, est mor-  
« telle. » C’est au contraire un bon signe lorsque le  
sommeil fait du bien au malade.

Le *coma* qui fucccde à une infomnie continuelle estordi-  
nairement mortel, parce qu’il proVÎent du refroidisse-  
ment de la réfolution de la chaleur naturelle, qui, com-  
me Galien PobsetVe, *Com. in IV, Aph. 6y.* ne peut être  
que très-mauvaise; car le froid, dit-il, qui succede à  
des affections chaudes & seches , est incurable. Le *coma*fuecede quelquefois à l’infomnie, en conséquence d’u-  
ne réfolution de bile & d’une évaporation sieche , qui  
occasionnoit la veille, l’humeur pituiteuse qui humec-  
te le ceryeau subsistant toujours; & un pareil *coma* lorse  
qu’il se trouve joint avec des signes de coction & qu’il  
n’abat point trop les forees, ne siauroit jamais être per-  
nicieux. RRosPER Αεριν , *dx Praesag, Vit. et Mort,  
Ægrot.*

*Convulsion fébrile.*

Voyez *Vulnus.*

La convulsion qui accompagne *ia fievre* est toujours pro-  
duite par un vice du Cerveau, lequel proVÎent ou d’une  
irritation qui *se* Communique des parties inférieures au  
ceryeau par le moyen des nerfs, ou de ce que les li-  
queurs du ceryeau y siont poustées, transinisesau-dela,  
& en reVÎennent d’une façon irréguliere ou déréglée.  
Et cette irrégularité peut aVoir pour caisse toutes cel-  
les du délire, du coma & de l’infomnie : clest pourquoi  
il y a encore ici bien de la Variété tant dans llostéologie  
que dans la curation.

Si ce mal dure long-tems, il affecte aisément tout le gen-  
re nerVeux par la communication que les nerfs ont en-  
tre eux , d’où naissent des maux très-fâcheux.

La conVulsion qui fuccede à l'inflammation du cerveau  
est prefque toujours mortelle.

Lorfqu’immédiatement après des urines épaisses on efl  
rend de claires & aqueufes, & qu’ensuire il fur Vient  
des conVulsions, elles fiant des plus mauVaiEes; celles  
qui dans la *fievre* fuccedent à de grandes éVacuations,  
font ordinairement funestes, ainsi que celles qui siont  
accompagnées d’un délire perpétuel.

AVant que de tenter la guériEon de ce mal, il faut tâcher  
de détouVrir la cause particuliere qui le produit, & la  
partie affectée en premier lieu d’où iltireEon origine,  
ensi-litey appliquer au plutôt des remedes qui puissent  
adoucir l’acreté, résoudre la matiere engagée & relâ-  
cher les parties qui fiant en contraction ; car pour gué-  
rir ces conVulsions, il siussit presique ordinairement de  
délayer, de relâcher, de faire réyulsion & d’adoucir;  
& on ne doit jamais ajouter foi au titre spécieux des  
prétendus anti-spasmodiques.

Mais si l'on remarque que la tête sioit la premiere affec-  
tée , il faut siuiVre la méthode que nous aVons indi-  
quée ci-dessus au scljet du délire & du coma. BüeR-  
**HAAVE ,** *Aphor.*

*Prognostics qii on Pire des convulsions.*

Quoique les conVulsions sioient toujours matlVailes par  
elles-mêmes, foit qu’elles soient seules ou qu’elles ac-  
compagnent d’autres maladies, elles ne laissent pas de  
fournir quelquefois des indleations pour prognostiquer  
la guérison du malade:mais elles préfagent plus Εοιινεηι  
Ea mort que sa guérisonssurtout quand elles sont excitées  
dans *lcssievres* parla sécheresse des ncrfs.Les conVulssens  
qui saisissent tout d’un coup le malade au commenee-  
ment de la maladie ne fournissent aucun prognostic *as-  
suré.* Elles accompagnent encore fouvent les *sievres &*

*JOI* P Y R

n’indiquent autre chosie qu’une multitude d’humeurs,  
fans aucun signe de guérison, à moins qu’elles ne sioient  
Critiques. Nous traiterons plus en détail des prOgnosi-  
tics que fournissent les οοηνυΐίΐο is, après que nous au-  
Ions fait Voir en quOÎ elles consistent & rapporté leurs  
caisses & leurs difiérenees.

**La** conVulsicn que les Grecs appellent σπασμὸς,*spasmus,*n’est autre chofe, fuÎVant Galien , *de Sympt. Caus. Lib.  
II. cap.* 2. qu’une tension inVolontaire des nerfs & des  
mufcles , qui leur fait prendre une posture & une dil-  
position pareille à celle quecauferoit en eux un mou-  
- vernent naturel & fpontané. Il est dit dans le *Definitio-  
nes Medicae,* qu’on attribue au même Auteur, que la  
conVulsion est une affection des nerfs & des mufcles ,  
laquelle distend quelquefois tout le corps & quelque-  
fois une de fes parties feulement. De là Vient que plu-  
sieurs Auteurs donnent assez proprement le nom de  
tensiOn & de distensiOn à cette maladie, bien qu’l! y  
en ait qui distinguent la conVulsion ou le fpafme de la  
distensiOn, sondés siur ce pastàge d’Hippocrate, *IV.  
Aph. yy.* où il est dit, « que la *fievre* qui fuecede à une  
« conVulsiOn ou distension (τετανου) fait cesser la rnala-  
« die. » Mais Galien a réfout cette difficulté & parfai-  
tement établi la question dans fon COmmentaire , en  
nous difinit que des trois disterentes esipeCes de conVul.  
sions, celle que les Grecs appellent *tetanos* mérite plus  
proprement le nom de distensiOn que celui de conVul-  
sion, ne fut-ce qu’à caisse que dans cette maladie les  
parties ne paroi ssoient point être dans des conVulsinns,  
mais également distendues de tous côtés, ce qui lui a  
fait donner le imm de distension.

On distingue encore la ConVulsion en trois efpeces , l’une  
permanente & fans mouVement apparent, dont il y a  
trois especes subordonnées, l'une appellée par les La-  
tins àist nsi?, par les Grecs *tetanos,* & par Cesse *rigor ,*dans laquelle tout le corps demeure immobile , droit  
& roide comme un pieu sians pouVoir pancher ni d’un  
côté ni d’autre. Celle-ci paroît être proprement ce  
qu’Hippocrate appelle *tetanos,* distension , & elle dif-  
fère de la conVulsion en ce que , comme nous Venons  
de le dire après Galien , les parties ne paroissent être  
affectées d’aucune conVulsion.

La sieconde espece est appellée *emproflhotonos.* ( VOyez  
*Tetanus.* ) Elle consiste dans une cOntraction de la tête,  
du cou & du reste du ccrps en-deVant, ce qui l’a fait  
appeller *ternio ad anteriora,* « tension Vers les parties  
« antérieures. »

La troisieme espece est appellée *opisthotonos (voyez Teta-  
nus')* par les Grecs, & *tensio ad posteriora.,* a tension Vers  
« les parties postérieures , » par les Latins.

Galien dans son LiVre des *Désinielons Médicinales,* a  
compris ces trois efpeces de conVulsions permanentes  
dans le passage siuiVant.

« Les Voyageurs, dit-il, qui meurent de froid en chemin  
« font attaqués de ces efpeces de conVulsions ( rigor)  
a que les Grecs appellent *emprosthotonos, opisthotonos 8c  
« tetanos,* à causie que dans ces siortes d’aecidens le  
« corps *se* fléchit tantôt en-deVant, tantôt en arriere,&  
« demeure quelquefois droit & immobile sianspancher  
« ni d’un côté ni d’autre. »

L’autre eEpece de conVulsion consiste dans un mouVement  
fréquent & interrompu , ce qui lui a fait donner par les  
Medecins le nom de mouVement conVtilsif ou de con-  
vulsion, *ex materia non proporelonata,* comme lorsi-  
qsselle est excitée par l'irritation & le picotement des  
parties nerVeusies , ou par la tension & l'allongement  
Violent de ces mêmes parties, comme dans la maladie  
a laquelle les Grecs donnent le nom d’ép lepsie ; ou  
bien elle est causée par une sensation mordicante qui  
afiecte l’orifice du Ventricule, ou par quelque injuie  
que le cerVeau a reçue. Cette derniere espece ne mérite  
point, à proprement parler, le nom de conVulsion ,

P Y R 902

mais bien celui de mouVement conVulsif : elle est ou  
générale, comme lorique le cerVeau est principalement  
affecté, ou particulière, en conséquencede l’irritation  
de quelque muficle ou nerf particulier, de même qu’on  
donne le nom d’unÎVerlelle à une conVulsion perma-  
nente ou immobile , lorsqu’elle s’empare de tout le  
corps en conséquence de l’affection du cerVeau , & de  
particuliere quand elle n’aflecte qu’une seule partie du  
corps ; comme, par exemple, dans la maladie que quel-  
ques-uns appellent spasine cynique, dans laquelle la  
bouche ou plutôt les parties de la bouche siont affectées  
de mOtiVemens conVulsifs.

Α l'égard des parties qui peuVent être affectées d’une con-  
Vulsion ou distensiOn, & de l’endroit affecté dans les  
cOnVulsions, Galien, *de Loc. Affect. Lib. III. cap- 6.*nous apprend que routes les parties du corps qui ont  
du mouVement peuVent tomber en conVulsion; car  
tOutes les parties mobiles du corps ie meuVent à l’aide  
des nerfs & des mufcles, & ceux-ci ne peuVent être af-  
f.ctés de conVulsions que ce mouVement ne s’en resa  
siente, ccmme il arrÎVe dans le grincement des dents,  
que les Grecs appellent *trysmos*, & qui , EuiVant Ga-  
lien, *de Loc. Affect. Lib. II. cap.* 2. n’est autre chosie  
qu’une conVulsion des musicles.

Il nous apprend dans le même Traité, *Lib. III. cap. 6.* à  
connnître par le moyen de la partie qui est dans les  
conVulsions, qui de la moelle épiniere, du cerVeau ou  
des nerfs est affecté.

«Lo rs, dit-il, que tout le corps est attaqué de conVul-  
« fions, imaginez-Vous que cette partie là est affectée,  
a qui, comme le tronc par rapport aux branches d’un  
a arbre, est le tronc commun de tous les nerfs, & non  
œ point feulement de quelques-uns dans une partie, en  
« maniere de branche, ainsi qu’il arrÎVe lorsqu’une des  
« jambes ou des mains Vient à être attaquée de convul-  
« fions ; car dans ce cas la convulsion de tout le mem-  
« bre prcuVe que l'origine des nerfs qui s’y distribuent  
«est affectée, par l’exemple d’une branche d’arbre.  
« Lors au contraire que tout le corps est affecté , on  
« dOÎt supposier que l'origine commune de tous les  
« nerfs situés au-dessous du Visage, qss répond en pro-  
« portion au tronc d’un arbre, est aflecté je Veux dire,  
« les premieres parties de la moelle épiniere; ce qui  
« fait que les Medecins les plus expérimentés adaptent  
« leurs remedes à ces parties, sans faire aucune atten-  
a tion au cœur. Que si le VÎfage Vient à être attaqué de  
« conVulsions aVec le reste du corps , nous av’ons foin ,  
« non seulement de la moelle épiniere , mais encore du  
« cerVeau. En eflct nous VoyonssiniVent les leVres, les  
« yeux, la peau du front, la mâchoire entiere& lara-  
« cine de la langue affectés de conVulsions; & comme  
« l.Anatomie nous apprend que toutes ces parties font  
« mues far des muicles & des nerfs qui tirent leur ori-  
« gine du cerVeau , nous jugeons que ce dernier est af-  
« fecté toutes les fois que ces parties entrent dans des  
« conVuluons ; mais lorEque nous Voyons les autres  
« parties du corps affligées de la même indisposition ,  
« tandis que celles là restent dans leur état naturel,  
« nous concluons que l’origine de la moelle épiniere  
« est affectée. »

AprèsaVoir ainsi appris à connoître la partie originelle-  
ment aflectée par celle qui est en cunVulsion , nous al-  
lons rechercher les caisses de toutes les conVulsions,&  
premierement de celles qul siont perpétuelles & per-  
manentes Eans mouVement. Toute conVulsiOn , dit  
Hippocrate, *VI. Aph.* 39. est occasionnée par réplétion  
ou par inanitÎOn. La même chosie est cunfirmée par  
Galien, *Lib. II. et III. de Loc. Affect, et inIV.etVI.  
Lib. Aph. et Lib. de Trem. Palpa, et Convuls.* & dans  
plusieurs autres endroits : mais siurtOut, *Lib. IJ de  
Symptom. Cause* où il dit « que la CcnVulsion faitpren-  
« dre aux nerfs & aux muscles la même posture & la  
« même dispositlon que Celle où les jette la sorce ani-

L 1 1 lj

903 P Y R

« male lorsqu’ils simt dans leur état naturel. Soit donc ;  
« que le motiVement Volontaire des mtsscles s’exécute  
« par la tension de ces mtsscles à leur origine, ou à l'ai-  
« de d’un esiprit qui les remplit, les effets siont les mê-  
« mes dans la conVulsion ; foit en conséquence d’un esi-  
« prit flatueux qui peut s’engendrer dans les Veines, ou  
« d’une multitude d’autres maladies, parmi lesquelles  
« le phlegmon est capable de causer une tension. «Tout  
cela est compris, fiston Hippocrate, Eous les deux chefs  
généraux de réplétlon & d’inanition , dont la premie-  
re a lieu dans le phlegmon, & la feconde dans les *fie-  
vres* chaudes & sieches. Une preuVequela réplétlon &  
l’inanition immodérées fuissent pour catsser une ten-  
sion dans les corps nerVeux , Clesit que les cordes des  
instrumens de musique sie rompent toutes les fois qu’on  
les laisse dans un lieu moite & humide , ou chaud &  
fec : aussi a-t-on foin de les lâcher ayant de les enfer-

mer.

Galien , *Lib. III. cap. 6.* éclaircit cette génération des  
conVulsions en ces termes.

« Si Vous obferVez ce qui arrÎVe aux corps nerVeux, par-  
« tieulierement ‘aux cordes d’une harpe qu’une intem-  
« périe immodérée de l'air a tendues au point de les  
« rompre, Vous comprendrez aisément qu’il peutarri-  
« Ver la même chofe aux nerfs des animaux. »

Mais, comment les cordes se roidissent-elles par un tems  
trop sec ou trop humide au point de sie rompre ? Je ré-  
ponds à cela que l'humidité les humecte au point de  
les gonfler excessiVement, ce qui ne peut manquer d’y  
catsser une tension extraordinaire : d’un autre côté,  
comme le soleil fait retirer les peaux en les destechant,  
de même laiecheresse fait raccourcir les cordes : aussi  
remarque-t’on que les courroies qu’on fait fécher au  
feu fe retirent & se raccourcissent.

A ces deux catsses des conVulsions, Galien siur *i’AphoriJ.*25. en ajoute une troisieme, siaVoir, la foiblesse des  
parties nerVeuses , qui, jointe à la quantité d’alimens  
crus dont les enfans abondent, les rend extremement  
sinjets aux conVulsions.

Les parties nerVeusies siont siouVent remplies d’une hu-  
meur crue , qui, comme Galien nous l’apprend, *de  
Sympa Caus. Lib. II. cap.* 2. les jette fouVent dans des  
conVulsions. C’est ce dont on Voit un exemple dans  
les enfans, qui abondant en crudités & n’ayant point  
leurs parties nerVeufes assez fortes, font aisément affec-  
tés de distensions, ainsi qu’Hippocrate nous l'apprend,  
*III. Aph.* 25. De-l.i Vient qu’il conseille, *II. Epid.  
Sect.* 5. lorsque les enfans (a) ont des conVulsions ,  
d’exciter une*fievre, avec* laquelle on emporte quelque-  
fois cette maladie fans que le siujet courre aucun risique.

On peut attribuer à la réplétlon les conVulsions qui siont  
occasionnées par l’humidité de Pair , comme lorsique  
Galien nous dit, *in Epid. Sect.* 2. après Hippocrate,  
qu’un grand nombre de persionnes, surtout d’enfans ,  
furent affligés de conVulsions à la suite d’un tems froid  
& humide ; aussi bien que celles qui proviennent de l’u-  
Eage immodéré du νΐη.

Quelquefois aussi les parties nerVeufes si? roidissent & en-  
trent en conVulsion pour être abreuVées de simg ou  
d’excrémens bilieux, quelquefois en conféquence d’un  
vent, & fouVent d’un phlegmon, Eoit immédiatement,  
ou à caisse de leur correspondante aVec les parties νοΐ-  
sines. C’est ainsi que siont occasionnées les tensions des  
hypocondres qui proVÎennent d’une inflammation νϊο-  
Iente du diaphragme , de la pleure ou du soie , aussi-  
bien que les conVulsions que causient les plaies qui font  
accompagnées d’une inflammation.

P Y R 904

Les parties *se* dessechent, ou, pour mesierVir dellexpresi.  
sion d’Hippocrate , *se* Vuident, aussi-bien par une cha-  
leur brûlante, que par un froid immodéré. Nous lisions  
de ce dernier, *V. Aph.* 17. qu’il cauEe des conVulffans  
& des distensions , & *ibid. Aph.* 20. « que le frOÎd irrite  
« les ulceres, durcit la peau, rend les douleurs insijp-  
« portables , noircit la partie, & exdte des frissens\*  
« des conVulsions & des distensions. » Galien dit là-  
dessus dans sion Commentaire, « que le froid immodé-

1 «ré excite ces conVulsions & ces distensions aVec un  
« refroidissement des nerfs ; & que comme il ne con-  
« Vient point que cette fubstance foit dissoute par une  
a chaleur extraordinaire ; de même il faut empêcher  
a qu’ils *se* refroidissent & fe contractent. » Car le froid  
excessif Venant à affecter les nerfs , les mufcles, les  
tendons & les ligamens, rend d’abord la peau inégale  
en repoussant la chaleur & l’humidité en dedans : il la  
desseche enfuite en exprimant les parties les plus fub-  
tiles, il comprime , il condenfe & il durcit, & Obstruant  
les sinus & les pores internes, il empêche la dissipatÎOn  
& laperfpiration, de même que la réeeption de l’ali-  
ment, de maniere que les parties restent roides , dures  
& distendues. Nous lisions à ce siljet, *Coac.* 23. « que  
« le grand froid qui produit un opisthotonos estmor-  
« tel ; » & Galien dit dans sim Liyre des *Définitions  
Médicinales* que nous aVons déja cité : « Que les Voya-  
ageurs que le froid faisit, meurent d’un *emprosthota-  
« nos,* d’un *opisthotonos* ou *d’ors tetanos, »*

La chaleur immodérée produit le même effet d’une ma-  
niere beaucoup plus efficace ; car dissipant toute l’hu-  
midité des mufcles & des autres corps nerVeux, elle  
rend ces parties extremement Eeches & arides , atï  
moyen de quoi elles *se* distendent & tombent dans des  
conVulsions. C’est ce qui fait que les *fievres* chaudes  
qui dessechent les nerfs, comme le seroit le feu , pro-  
duisent une distension & une conVulsion des mêmes  
nerfs; & comme Galien nous l’apprend fur le *IV. Aph.  
66.* occasionnent des conVulsions très - pernicieuses.  
C’est ainsi que les phrénésies mortelles, qui dissoluent.  
la substance des nerfs par leur chaleur immodérée, dé-  
génerent ordinairement en conVulsions. De-là Vient:  
encore, que toutes les chaleurs fébriles considérablesl  
produifent le même effet par la sécheresse qu’elles cau-  
fent, Comme Galien nous l'assure dans sim Commen-  
taire Eur le troisiemeAphorisine de la septieme Section:  
& il en est de même des Veilles opiniâtres, & des éya-  
cuations & des purgations immodérées, Comme nous  
l'apprenons du même Auteur l'ur *V. Aph.* 3. 4. & 7«  
*Aph. y.* Il appelle toutes ces séeheresses, s’il m’est per-  
mis de me EerVir de ce terme, les eaustes des conyul-  
fions , *de Loc. Affecta Lib. III. cap.* 5. & il les Comprend  
toutes dans le passage silicant.

« Car puisique la ConVulsion est oCcasionnée par le traVaile  
« la Veille , la faim, le Chagrin, ou par une *fievre* chau-  
« de & Eeche, ainsi que nous le Voyons dans les phré-  
« nésies ; on peut à juste titre en-attribuer la caufe à la  
asilcheresse & l’inanition. »

Nous aVons donc assigné les différentes causes des οοη-  
Vtilsions perpétuelles & permanentes, & nous les aVons  
rangées sious les ehefs généraux de réplétlon , & de fé-  
cheresse, d’éVacuation ou d’inanition des parties ner-  
Veisses. Mais les conVulsions qui siont aCCompagnées  
d’un mouVement manifeste, telles que les épilepti-  
ques, & celles auxquelles on donne le nom demoisse-  
mens convulsifs , ont des caufes toutes différentes. Car  
quelquefois elles proVÎennent d’une humeur grossiere  
& Vifqueufe qui obstrue les Ventricules du eerVeau, ce  
qui caufe cette conVulsion unÎVerselle, que les Grees

*( a* ) L’Auteur qui a corrigé Piofper Alpin, fe sait iles notes  
sur ses Ouvrages, lit *puerperaes ,* avecFœsius , cônirne s il etoit  
raclait de λέχβις , & non point pusroI, ayee Alpin , a caufe ,

dit-il, qu’il nleft fait mention dans aucun endroit des *Epidsi  
rniques* de pareilles directions pour les enfans.

*Vi* PYR

appellent *Epilepsia, Sc* d’autres, *Morbus Comitialis,*fuiVant Galien, *de Loc.Affect. Lib. III. cap.* 7. où il dit  
« que l’épilepsie est une conVulsion de toutes les parties  
« du corps, qui n’est point perpétuelle , comme celle  
« qu’on obsierVe dans *i’L.mprosthotonos & le Tetanos,*« mais incidente par interValles; que cette conVulsion  
« est occasionnée par une affection du cerVeau ; d’où il  
« arrire, en conséquence de la correspondance que les  
a parties ont entre elles, que nous Voyons souvent des  
« sijjets affectés de conVulsions générales & particulie-  
« res. » Le même Auteur , *de Loc> Affect. Lib. V. cap.  
6.* a démontré qu’une affection du Ventricule a non-  
seulement occasionné des conVulsions, en *se* communi-  
quant au cerVeau & àTorigine des nerfs, mais encore  
plusieurs autres fymptomes fâcheux : & il dit aVoir con-  
nu un jeune Grammairien, qui, toutes les sois qu’il  
enfeignoit ou qu’il étudioit aVeC trop d’application,  
qu’il demeuroit trop long-tems fans manger, ou qu’il  
fie lÎVroit à quelque paillon , étoit saisi d’un accès d’épi-  
lepsie occasionné par une humeur bilieusie & acre, qui  
picotoit l’orifice du Ventricule. Et dans fon Commen-  
taire siur le premier Aphorifme de la huitieme Section,  
il parle d’un jeune homme qui étoit siouVent assecté  
d’une conVulsion uniVersielle , en conféquence d’une  
humeur érugineufe qui rongeoit l'orifice du Ventricu-  
le; & qui ne reVenoit de cet accès qu’après llaVoir ren-  
due par haut. Il dit encore dans fon LÎVre *de la Saignées*contre Erasistrate, que Diodore le Grammairien tom-  
boit dans des conVulsions toutes les fois qu’il demeu-  
roit long-tems fans manger.

La conVulsion est aussi occasionnée par les efforts qu’on  
fait pour Vomir, lorfque l’estomac cherche à *se* débar-  
.. rasser de quelque matiere maligne & nuisible, de mê-  
me que la Vraie épilepsie est produite par les efforts  
que fait le cerVeau pour chasser les humeurs groflieres  
& Vssqueusesquiobstruentses Ventricules, & interCep-  
tent le passage aux esiprits animaux. Hippocrate a donc  
raifonde dire que l'hellébore blanc causie des conVul-  
fions,"en picotant & irritant l’orifiee du ventricule  
aVec sion stuc pernicieux. J’en ai Vu un exemple dans  
le tems que j’exerçois la Medecine à Padoue, dans un  
jeune homme, qui par la.négligence de fon Apothi-  
caire,prit de l'hellébore blanc au lieu du noir. On a Vu  
un grand nombre de personnes qui ont été affectées de  
maladies conVulfrves à l'occasion de quelque humeur  
bilieusie ou érugineufe, ou de quelque siuc venimeux  
qui infestoit & irritoit l’orifice du Ventricule,

Il parole donc qu’une injure faite à l'orifice du Ventricu-  
le , *se* communique au cerVeau , en conséquence de  
la correspondance des parties, & qu’il en résiilte des  
conVulsions. Et non-seulement l’orifice du Ventricule,  
mais encore l’uterus, & ce dernier particulierement ,  
communique fies maladies au cerVeau par une fisse de  
la correspondance qu’il a aVec lui , ce qui sait que les  
femmes hystériques font siotiVent affligées de conVul-  
sions. Galien, *de Locis Affect. Lib. VI. cap.* 5. nous en  
donne un exemple dans une νευνε, à qui une réten-  
tion de femence caufa des conVulsions , & qui n’en fut  
délÎVrée que par l’excrétion de matieres feminales,  
épaisses & fétides.Ce qui a fait dire à l’Auteur *dcsPror-  
rhétiques* 1.Τ.129. « Que les femmes qui ont des accès  
a hystériques fansflourc, font fujettes aux convulsions ,  
« témoin Dorias. »

L’uterus n’est pas la feule partie qui occasionne des mala-  
dies conVtllsiVes,les autres parties peuvent aussi les faire  
naître au moyen d’une Vapeur venirneufe & pernlcieu-  
fe qu’elles enVoyent au cerVeau. C’est ce que Galien ,  
*de Loris Affect. Lib. III. cap.* 7. prouVe par l'exemple  
de deux jeunes garçons affectés d’une épilepsie irrégu-  
liete.

On peut donc fuppofer que ce font-là les caufes non-  
feulement des conVulsions permanentes , mais encûre  
de celles qui siont mobiles. Galien , *Lib. XII. Meth.  
Medxap.ult.a* compris en peu de mots la causie de toutes  
les conVulsions & des mouyemens conVulsifs , lorsqu’il

PYR 906

dit qu’elles font occasionnées ou par une séeheresse ,  
une réplétion , une mflammatlon considérable , une  
humeur mordicante ou un froid Violent.

Je crois aVoir traité aVec une exactitude suffisante des  
catsses des conVulsions , & je Vais maintenant considé-  
rer les signes , à l'aide desiquels on peut les prédire.  
Nous lisions dans *lcs Prénotions de Cos,* 85. 157- «que  
« les délires qui augmentent peu à peu jusiqu’à la su-  
« reur, deVÎennent enfin dangereux & présagent des  
«ConVulsions;» & un peu après , T. 162. «Ceux  
« qui Eont affectés d’une douleur de tête , & d’un *cato-  
« che avcc* Constipation , qui ont le regard féroce & le  
« VÎfage rouge , font à la fin fai sis d’un *Opisthotonos. »*

Il est raifonnable que les conVulsions siuccedent aux in-  
flammations mortelles du cerVeau , puisqu’elles font  
des signes d’une phrénésie mortelle , durant laquelle il  
est ordinaire au malade,comme dit Galien,iu *LProrrh.*de tomber dans des ConVulsions , qui ne finissent qii’a-  
Vec *sa* Vie. L’Auteur du premier LÎVre des *Prorrhéti-  
ques, T* 28. nous dit « que les Changemens frequens  
« dans les phrénésies, indiquent des conVulsions. » Et  
*Coac.* 71. « qu’une douleur aigue de tête, accompagnée  
a d’engourdissement & de pesianteur, est ordinaire-  
« ment fuiVÎe de conVulsions. » Et *ibid. F. tyy.* «Que  
a toute douleur de tête, accompagnée d’une légere  
« stieur, & d’une constipation de Ventre, dégénerc en  
« conVulsions. »

Tels siont donc les signes prognostics des conVulsions,  
parmi lesiquels les maux de tête Violens , & les délires  
furieux , font les plus certains , les autres ne stiffisiint  
point pour prédire le fort du malade. A l'égard des en-  
fans , Hippocrate nous apprend dans *ses Prognostics*Vers la fin , « Qu’ils tombent dans des conVulsions,  
a lorsqu’ils Ont une*sievre* Violente , qu’ils sont consi-  
a tipés , qu’lls ne dorment point, qu’ils s’estrayent,  
« qu’ils crient & qu’ils deVÎennent pâles, lÎVÎdes ou  
« rouges ; & ces fymptomes Eont incidens aux ensans,  
a depuis leur naissance jusqu’à leur Eeptieme année. »i  
Les jeunes gens & les adultes ne Eont pas si fil jets aux  
conVulsions dans les *fievres, si* ce n’est à PoccasiOn de  
quelque crisie Violente & dangeretsse, comme c’est l’or-  
dinaire dans la phrénésie.

Examinons maintenant les *Prognostics* qu’on peut tirer  
. des conVulsions , touchant la mort ou la guérison  
du malade dans les maladies aiguës. Je Vais d’abord  
dire un mot de celles qui ne siont point accompagnées  
de*fievre.* Ces sortes de conVulsions , qui proviennent  
d’une réplétion des parties nerVeisses aVee une humeur  
crue , fiant moins dangereuEes que celles qui Viennent  
de la sécheresse des nerfs. On distingue les convulsions  
qui doÎVent leur origine à une réplétion des autres, par  
la promptitude aVec laquelle elles furVÎennent.

Des trois différentes especes de conVulsicns dont nous  
aVons parlé , le *Tetanos* est la plus aigue, & elle tue  
EouVent le malade au bout de trois ou quatre jours;  
les mufcles des machoires& l'œfophage étant afléctés  
de conVulsions si Violentes , que la déglutition ne peut  
plus fe faire, de Eorte que le malade ne peut prendre  
ni nourriture , ni remedes : on a cependant tout lieu de  
croire qu’il échapera lorEque la maladie dure plus long-  
tems. HippOcrate m’est garant de ce que je viens de  
dire, *V. Aphor. 6. a* Quiconque est saisi d’un *Tetanos*« meurt au bout de quatre jours : mais il échappe , s’il  
« passe ce terme. » Dans un pareil cas , la fieVte est *ce*« qui soulage le plus efficacement le malade ; car la  
chaleur fébrile confume les humeurs qui obstruent les  
parties nerVeufes.

Voici comment Galien s’explique la-dessus dans un  
Commentaire fur le Vingt-sixieme Aphorifme de la  
seconde Section.

*9<yr* P Y R

« Lorfqu’une perfonne qui fe porte bien, tombe tout  
d’un coup dans des *convulsons* , il faut de toute nécesi-  
« sité qu’elles aient été occasionnées par une plénitu-  
« de. Au reste les nerfs souffrent une réplétion de la  
« part des humeurs froides & Vifqueufes qui leur fer-  
« Vent de nourriture, & c’est ce qui les fait tomber  
« dans des *convulsions.* Cette maladiecesseà l'aide d’u-  
« ne *fievre* qui échauffe les humeurs froides , & atré -  
« nue & réfout les Vifqueufes. » Ce passage sert de  
Commentaire fur le cinquantesseptieme Aphorisine  
de la quatrieme Section que nous ayons déja cité. Hip-  
pocrate a donc rasson de dire *II. Aphor. 26.* « Qu il  
cc Vaut mieux que la*fievre* fuccede aux *convulsions,* que  
<x celle-ci à la *fievre.* » & jlapprouVe fort le conseil qu’il  
*dooneelaIIIÆpid.Sect.* 5. d’exciter une *fievre* dans les  
enfans qui ont des conVulsions, afin d’atténuer , d’é-  
chauffer & de réfoudre les humeurs crues &grossieres.  
Il fuit de-là que plus la *fievre* & le frisson qui l’accom-  
pagne sont VÎOlens, plus ils ont de force pour calmer les  
conVulsions. La *fievre* quarte a les qualités nécessair .s  
pour cet effet, parce qu’elle est accompagnée non-seu-  
ïement d’un froid excessif, mais encore d’une cha-  
leur extremement efficace, par la Vertu de laquelle elle  
procure du soulagement dans une grande maladie, si  
l’on en croit Hippocrate & l’expérience ; car cette ef-  
pecede*fievre elc accompagnée* d’une chaleur beaucoup  
plus forte que les a erres , à caufe qu’elle a fon princi-  
pe dans une matiere terrestre plus grossiere & plus den-  
fe ; comme on peut l’inférer *dusoixante-dixieme Apho-  
rifme de la cinquieme Section ,* dans lequel Hippocrate  
nous dit: « Que ceux qui ont la *fievre* quarte ne sont  
« pas fort fujets aux conVulsions ; & que celles-ci cef-  
« sent , dès que *iasievre* fument. Tel est le bon effet  
de la *fievre* quarte , que non seulement elle réfout par  
fa chaleur la réplétion des parties nerVeisses : mais  
qu’elle Eecoue encore par le froid excessif dont elle est  
accompagnée , le corps , jufqu’à ce que l’humeur foit  
dicérée par ce mouVement, ou chassée des parties ner-  
veufes. La *fievre* qui fuccede aux ConVul.siOns, est  
donc falutaire , entant qu’elle réfout la réplétion. Ce-  
ci est encore mieux confirmé par ce que dit Hippocrate  
de ceux que l'ÎVresse jette dans des conVulsions, *V.  
Aph.* 5. où il est dit: a Que si une perfonne lare perd  
« mut d’un côup la parole, elle meurt dans des con-  
« Vidsions, à moins que la *fievre rtc* le prenne.» ,

Telles sicnt les conVulsions qui promettent une heureusie  
issue , siurtout dans les en sans qui courent d autant  
mnins de risque dans ces maladies, & qui en guérissent  
d’autant plus aisément à l'aide d’une *fievre* qui fur-  
vient, qu'ils y font plus sujets, tant à causis des crudi-  
îés dont ils abondent, que de la foiblesse de leurs par-  
ties nervetsses, comme Galien l'obserye fur *VAph. V.  
de la troisieme Section.* Il Euit de-làquelcs conVulsions  
qui saisissent les enfans qui ont la *fievre* ne font pas fort  
à craindre : mais elles font ordinairement pernicieu-  
fes dans les adultes, parce qu’elles doiVent le plus fou-  
vent leur origine à une sécheresse & une raréfaction  
des parties nerVeufes, occasionnées par la chaleur fé-  
brile, qui est la choie du monde la plus pernicieuse  
dans l'opinion de Galien ; qui dans la *Meth.Med. Lib.  
XII. cap.* 8. parle des convulsions qui proViennent de  
fécheresse , en ces termes:

« Il saut saVoir, dit-il , que cette efpece d’affection , si  
« jamais on entreprend de la ti aiter, a befoin d’humec-  
« ration : mais elle est extrement difficile à guérir, ou  
« pour mieux dire elle est incurable , lorsqu’elle est  
« causée par *waesievre* , & qu’elle fuccede à une phré-  
« nésie mOrtelle. Quant à moi, je n’ai jamais vu , ni

P Y R 908

a oui dire qu’aucun de ceux qui ont été attaqués de cet-  
« te espece de conVulsion ait échappé. »

H est Vrai que les convulsions ne fontni si mauvaises ni  
li à Craindre dans les enfans qui ontlasaurc, cOinme  
je le prouVerai tout à l’heure par un passage du pre-  
mier LlVre des Epidémiques , Sect 2. mais dans tant  
autre age, les conVulsions qui proViennent de séche-  
telle , sont extrêmement pernicieufes ; on ne siaurOÎt  
donc trop appréhender celles qui accompagnent les  
*fievres.* Hlppocrate a eu done raifon de dire qu’il Vaut  
mieux que les *fievres* fucçeqçnt aux convulsions , que  
celles-ci aux fleVres ; car 11 qstes sont la fuite de la pur-  
ganon ou de quelqulautrWvacuation cOnsidéraule ,  
elles sont de la plus rnauvaile espece, à caisse que les  
éVacuations en général dessechent le corps. Cette doc-  
trine est confirmée, par ce que nous dit l’Auteur des  
Prorrhétiques ί. S. 145 « Qu’une hémorrhagie vi -  
« lente & copieuse par le nez, cause quelquefois des  
« conVulsions ; & Hippocrate *V. Aphor.* 3. « Que les  
« conVulsions , les hoquets qui fuccedent à une excré-  
« tion copieule de fang par le seulement font mau-  
« Vais: » & *ib'd. su. «* Que les conVulsions & la lipo-  
« thymie apres un Hux menstruel, font extremement à  
« craindre; » & *VII. Aphor. y* Que les co ivulsionsou  
« le délire qui fuccederu. à une hémorrhagie ne *préfa-  
ce* gent rien de bon. » Galien soutient plus exprellement  
cette opinion dans sonCommentaire fur leL *b. VI. Iph.*où il dit que les convulfions occasiunnées par une éya-  
cuation , Eont très-aiguës & très pernicieuses. Nous  
lisonsià ce sujet, *VII. Aphor.* 13. « Q. e les convul-  
« lions ou le Tetanos qsu Euccedcnt à des chaleurs vio-  
« lentes font à craindre; » & *ibid. Aphor.* 18. « Que  
« les conVulsiuns & le délire ensuite d’une Insomnie ne  
« Valent rien. » C’est à casse que les chaleurs violen-  
tes, ou *lcssievres* chaudes & les Veilles immodérées ré-  
solvent & dissipent les parties humides. C’est aussi en  
desséchant le cOrps que les purgatlons exccssiVes pro-  
duisent des conVuliions pernicleLsses , suivant *sApho-  
riJme IV. de la cinquieme Sectio 7*, où il est dit, « Que  
« les conVulsions ou les hoquets qui fuccedent à une  
« hypercarharle (ou purgation eopitufe) sont mau-  
« Vais. » Nous lisions encore , *VIL Aphor.* 25. «Que  
a les conVulsions causées par un purgatif sont mortel-  
a les ; » & *F. Aphor.* 1. Que celles que caufe l'hellé-  
a bore ( *blanc* ) sont funestes. »

Après aVoir parlé jufqu’ici des prognostics qu’on tire des  
conVulsions qu’on appelle permanentes ou perpétuelles,  
nous allons traiter en peu de mots de celles qui font  
occasionnées par une irritation, tandis que la nature  
traVaille àexpulfer les humeurs grossieres & Visiqueu-  
sies qui obstruent les Ventricules du cerVeau , comme  
dans un aecès épileptique.

Galien , *in Lib. V. Aph.* dit que l'épilepsie n’est point  
une maladie aiguë & dangereuse, à caufe qu’elle ap-  
partient à la classe des maladies chroniques: & que les  
malades , surtout les enfans, en guérissent Εοιινεηι par-  
faitement, fuÎVant cet Aphorifrne d’Hippocrate, *II.  
Aph.* 45. iC les enfans fujets à l’épilepsie guérissent  
0 par le changement d’âge, de pays & de régime. U  
nous indique, *V. Aph.* 7. qui font ceux qui peuVent re-  
ceVoir guérifon aussi - bien que ceux qui en font in-  
capables : “ l’épilepsie ayant l'âge de puberté, est fuf-  
\*' ceptible d’une métastase, ( une solution , Voyez *Mc-  
t( tastaelsy* ) mais lorsqu’elle afflige le malade au-delà  
“ de Vingt-cinq ans , elle le mêne pour l'ordinal-  
“ re au tombeau. „ Galien dans fon Traité *de Puero  
Epileptico >* dlt aVoir guéri plusieurs enfans de cette ma-

(a) Voilai le pafla-ge dont il eft question : λέχοις σπα-  
σιαος επιγένηται ,πῦρ πο'ει. où notre Auteur lit πα/δίοις pour  
λέχοις, & traduit πῦρ πὸει littéralement par *ignemexerceumusf*

*siu inuramus* : mais jlai mieux aimé fuiyre Foesius. Voyez  
la Note précédente.

909 P Y R

ladie; & dans sim LÎVre *de Purg. Med. Fac.* qu’il l'a  
préVenue dans quelques autres qui n’en aVoient point  
été guéris, en les purgeant & les saignant au prin-  
tems.

A l’égard des autres *especeS* de eonVulsians qui l'ont ex-  
citées en conséquence de la correspondance des parties  
par quelque humeur acre ou poisian, ou par quelque  
vapeur VenimeuEe & maligne, elles font toutes suscep-  
tibles de guérisim. Telles étoient les conVulsions aux-  
quelles le Grammairien dont on a parlé ci-dessus étoit  
fujet, à l'occasion d’une bile amere ; & le jeune hom-  
me dont on a aussi fait mention, & qui étoit incommo-  
dé d’une matiere érugineufe qui rongeoit & irritoit  
l’orifice du Ventricule, en fut guéri par le Vomissement.  
Je pourrois citer plusieurs autres exemples deeonVul-  
sions oecasionnéespar des Vapeurs malignes , qu’on est  
venu à bout de guérir radicalement : mais comme je  
crois m’être fuffifamment arrêté aux prognostics qu’on  
peut tirer des conVulsions qui ne font accompagnées  
d’aueune*fievre,* je Vais parler de celles qui furVien-  
nent dans les*flevres* aiguës.

*Des indices qu’on peut tirer des convulsions dans lesflevres  
aigues.*

Toutes les conVulsions qui surviennent au commence-  
ment des maladies indiquent une multitude d’humeurs  
près des parties netVeufes qui fouffrent d’une réplé-  
tion, laquelle occasionne une tension ou eonVulsion.  
Cette efpece de conVsdsion ne fournit rien d’assuré pour  
le prognostic , mais elle ne laisse pas d'indiquer que la  
maladie est Violente & dangereuse, puisque toutes cel-  
les qui proVÎennent d’une multitude d’humeurs crues  
ne font point exemptes de danger. Parmi un grand  
nembre d’exemples qu’on en trouVe dans les LÎVres  
des *Epidémiques,* je ne choisirai que les fuÎVans, saVoir  
celui de la femme enceinte de trois mois qui étoit ma-  
lade dans le Strand ; celui de Pythion, qui demeuroit  
près du Tellus; celui de l’homme qui étoit malade  
dans le Jardin de Dealces ; celui de Chærion de Dé-  
mærete , & celui de la femme qui fut tout d’un coup  
saisie de conVulsions dès le premier jour. Dans tous ces  
cas, à l'exception de celui qui logeoit dans le Jardin  
de Dealces, où la crife fut indiquée, les conVulsions  
indiquerent une multitude d’humeurs,& ne fournirent  
rien de certain par rapport au prognostic. H est vrai  
qu’elles furent moins à craindre dans Chærion & dans  
Pythion , à cause qu’il survint le neuVÎeme jour un  
écoulement d’urine dans laquelle il parut quelques si-  
gnes de coction : mais elles surent critiques dans le cas  
excepté; car, comme dit Galien dans son Commentai-  
re , “ le délire le neuVÎeme jour , & le louchement de  
“ l’œil droit font des incidens ordinaires dans une  
“ crife. „

De même les conVulsions qui EurViennent dans *lusflevres*qui procedent du cerVeau, affecté en conséquence  
de la correspondance des parties, d’une maladie qui a  
scm siége dans l’orifice du ventricule , n’ont rien de  
dangereux, pussqu’on peut les appaifier à l’aide d’un  
vomitif Hippocrate, *V. Epid. T* 40. cite à ce sistet  
l’exemple du fils d’Hermophile, qui sut malade pen-  
tC dant onze jours *d’une sievre* durant laquelle il ne prit  
“ aucune nourriture. Il eut le délire le premier jour,  
«‘mais il reprit fes *sens* lorsque la nuit sut venue. Il  
“ perdit la parole le lendemain, il ronfla en dormant,  
“fies yeux se tournèrent & il eut la *fievre:* mais on lui  
“ fit Vomir de la bile noire à l’aide d’une plume qu’on  
“ lui fourra dans le gosier ; & par le moyen d’un laVe-  
“ ment, on lui procura une éVacuation copieufe de  
matiere exçrémentitielle par bas.,,

Les conVulsions qui proVÎennent de l’utérus font fort ai-  
sées à guérir dans ces fortes de cas, EuiVant ce passage  
des *Prorrhet.* 1.119.

“ On appasse aisément les conVulsions dans lesquelles

P Y R 910

“ les femmes hystériques tombent, comme dans le cas“ de Dorias. „

Voyez ci-dessus une traduction plus exacte de ce paf-  
fage.

Celles qui saisissent les enfans qui ont *iaflevre* ne semt  
pas non plus beaucoup à craindre, entant qu’elles ne  
siont point des signes d’aucune grande altération dans  
la santé, à caufe que les enfans abondent en crudités,  
& ont les nerfs extremement foibles. “ Les enfans ,  
“ dit Galien, *Com. in I. Epid.* font sort sujets aux con-  
(ί Villsions, à calsse de la foiblesse de leurs nerfs.,, Et  
ils courent d’autant moins de rssque, qu’ils sirnt plus  
fujets à tomber dans ces accidens pour le mnindre fu-  
jet. Il n’est done pas étonnant que ces stertes de rnala-  
dies siaient moins dangereuEes dans les enfans, même  
dans ceux qui ont la *fievre y* que dans les adultes.

Hippocrate , *I. Epid. Sect.* 2. obferVe à ce fujet, “ qu’un\*  
“ grand nombre de personnes , si-lrtout d’enfans , su-  
“ rent d’abord Eaisis de conVulsions & de la*fievre, &*« que celle-ci fut fuÎVie de conVulsions. Ces fympto-  
<c mes furent pour l'ordinaire de longue durée & n’eu-  
« rent rien de fâcheux, si ce n’est pour ceux en qui tous  
“ les autres signes étoient pernicieux. „

La même chofe est confirmée par l’Auteur des *Préno-  
elons de Cos, T 3 nsi.*

“ Les conVulsions , dit-il, qui fuccedent à la *flevre* font  
“ mortelles, mais moins dans les enfans que dans tous  
“ autre. „

Que si *iaflevre* siiiccede aux conVulsions, ou que la pre-  
miere fubsiste déja, c’est un bon signe lorsqu’elle aug-  
mente, pourVtl que les conVulsions proVÎennent d’une  
réplétion des parties nerVeufes. Nous lisions dans les  
*Prénotions de Cos,* 358. “que la*fievre* aiguë qui fur-  
“ Vient durant des conVulsions, les appaife, foit que  
*“ iafievre* foit nouVelle ou que la premiere n’ait sait  
“ qu’augmenter. „ Ce même fymptome diminue con-  
sidérablement, à l'aide d’une excrétion copieusie d’uri-  
ne limpide ou d’une liqueur semblable à de la *se-  
mence.*

Les conVulsions qui furVÎennent au commencement des  
*fièvres* , appaisient ordinairement le frisson , lorfque la  
*sievre* augmente. C’est de quoi nous aVons un exemple  
dans le cas de Philistides femme d’Héraclides *VII.  
Epid. T.* 130. “ qui fut faisie d’une *sievre* Violente &  
“d’une rougeur au Visiage, fans aucune caufe mani-  
“ feste; elle fut affectée un peu après & le même jour  
“d’un frisson, fans ρουνοΐτ jamais fe réchauffer; fes  
“ doigts & ses orteils tomberent ensuite dans des con-  
“ Vulsions, & sia chaleur sie ranima aussi-tôt après. Elle  
“eut un ηουνεΐ aecès de frisson le lendemain; mais  
“ elle recouVra un peu plus de chaleur qu’auparaVant ;  
“ la rougeur diminua , & les conVulsions scliVantes su-  
“ rent moins fortes.,-,

Il siurVient certaines conVulsions dans *lus sievres,* qui ap-  
paifent & même font cesser entierement la maladie;  
elles méritent le nom de *critiques*, parce qu’elles font  
occasionnées par un transport de la matiere morbifique  
des Veines fur les nerfs & les mufcles; & si elleprocu-  
re une folution dès les premiers jours, elles Eont cri-  
tiques & salutaires, sciÎVant *Coac.* 157. où il est dit ,  
que toute conVulsion qui EurVient dans une *sievre la*“ fait cesser le premier, le second ou le troisieme jour :  
(C mais que si elle passe le tems où elle a commeneé , &  
“ qu’elle ne cesse point, c’est un fort mauVais signe. „  
Ces fortes de conVulsions sirnt oecasionnées , comme  
nous aVons dit, par une métastase de la matiere mor-  
bifique des Veines siir les parties nerVeuses , laquelle  
sclffit pour diminuer ou même dissiper entierement la  
*sievre,* les humeurs étant obligées de siortir des Veines  
sans avoir le tems de s’y corrompre daVantage.

gu < PYR

Voilà ce que j’aVois à dire sitr ces especes de conVlllsions,  
qui, quoique peu scdutaires, car toutes lesconVulsions  
font mauvaises en elles-mêmes, ne laissent pas de four-  
nir quelquefois des prognostics fa-Vorables.

Je Vais maintenant parler de ceIles qui font uniVerfelle-  
ment mauVaifes & pernicieuses, & qui ne présagent  
rien que de funeste.

Hippoerate obferVe, *Lib. Prognosi.* que dans les maladies  
aiguës la convulsion des testicules & des parties natu-  
relles est suiVÎe d’une douleur Violente ou de la mort;

& les convulsions font toujours d’un mauVais préfage  
dans les adultes, furtout dans *iessievres* chaudes, ainsi  
que Galien l’assure dans fon Commentaire fur le foi-  
xante-sixieme Aphorifme de la quatrieme Section , à  
caufe que ces dernieres dessechent les nerfs aussi forte-  
ment que le seroit le feu, & excitent des conVulsions  
pernicieuses. Nous avons obfervé que les conVuluons  
qui proviennent d’une séCheresse des parties nerVeufes  
font non-feulement difficiles, mais même impossibles à  
guérir; aussi font-elles toujours extremement perni-  
cieuses dans les *fievres* aiguës, comme étant occasion- I  
nées par une séchereile des nerfs dont la chaleur ignée  
de la *fievre* a consumé toute l'humidité. Galien, *un IV.  
Aph.* 55. nous dit “ que dans les *sievres* chaudes , si le  
t( corps Vient à fe dessécher & que cette sécheresse oc-  
<c casionne une conVulsion des nerfs , la maladie est sé-  
<c rieufe & prefque incurable, parce qu’il faut beau-  
tc coup de tems à la nature pour remédier à cette sé-  
“ cheresse, & que la Violence de la maladie ne lui en  
t( laisse point, mais épuife en peu de tems les forces du  
“ malade & lui caufe la mort. „ Hippocrate a donc  
raisian de dire “ que les conVulsions & les douleurs des  
« Visiceres ne préfagent rien de bon dans les *fievres* ai-  
“ gués ; mais que la mort est à la porte quand elles sie  
“ trotrvent jointes aVec une extreme foiblesse. „ Il slex-  
prime d’une maniere encore plus expresse dans *i’Aph.*

49. de la quatrieme section. “ Dans *toute fievre non in-*“ termittente, si les leVres, ou les sourcils, ou les yeux  
« ou le nez Viennent à être affectés de conVulsions, si  
« le malade perd la Vue ou l’oiiie , & qu’il foit extre-  
“ mement foible, la mort n’est pas loin. „ Témoin la  
femme de Dromeades, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* n. qui  
mourut fubitement dans des conVulsions qui aVoient  
commencé par la tête.

Les conVulsions qui surviennent durant un délire siont fort  
douteufes : mais elles font extremement pernicieufes  
dans les phrénésies, & elles indiquent une mort pro-  
chaine. Galien, ainsi que nous l’avons déja obferVé,  
M. M. *Lib. XII. cap. ult.* dit qu’il n’a jamais Vu ni oui  
dire qu’aucun malade ait échapé dans ces circonstan-  
ces. Hippocrate dans *sa* description de la constitution  
Epidémique, *I. Epid. Sect.* 2. dit “ que ceux qui fu-  
“ rent aflectés de phrénésies eurent des conVulsions &  
“un Vomissement de matiere Virulente & que quel-  
<c ques-uns moururent subitement, „ C’est ce qu’il eut  
occasion dlobEerver plus exactement dans le cas du  
phrénétique , *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. qui “ le second  
“ jour de grand matin perdit la parole, eut une *sievre*“ Violente, fuassans intermission de *\a sievre,* fut af-  
“ fecté de palpitations dans toutes les parties de fon  
“corps & lorsque la nuit sut Venue, de conVulsions.  
“ Tous ces fymptomes augmenterent le troisieme jour  
“ & il mourut le quatrieme. „

Nous ayons démontré par le témoignage d'Hippocrate  
& de Galien, qu’une des propriétés des phrénésies  
mortelles est de dégénérer en conVulsions. Car c’est la  
nature de la Vraie phrénésie d’exciter des conVulsions  
un peu a\rant la mort, les nerfs étant desséchés par l’in-  
flammation du cerVeau : c’est dequoi nous aVons un  
exemple dans la servante de Conon,*VII. EpidéT.OS,*qui mourut au bout de quarante jours, & qui perdit la  
parole dans des conVulsions quelques jours aupara-  
vant.

P Y R 912

Galien assure dans fon Commentaire fur les *Prorrhe-  
tiques,* que les tremblemens qui dégénercnt en convul-  
fions, ou les conVulsions qui proVÎennent de tremble-  
mens, font mortelles.

Les conVulsions occasionnées par des douleurs ou des  
veilles opiniâtres dans les *sievres* aiguës font mortel-  
les , *VII. Aph.* 18. & telles font celles qui proviennent  
d’une purgation copieufe , ou de quelque évacua-  
tion immodérée, V. *Aph.* 3. 4. 56. dont on a parlé ci-  
deVant. Cela Vient de ce que toutes les éVacuations  
exccsssves dessechent le corps & occasionnent une con-  
vulsion , qui est d’autant plus mauVaife qu’elle pro-  
vient de la sécheresse des nerfs. C’est ce qui a fait dire  
à Galien , *Com. in VII. Aph.* « que toute conVulsion  
« produite par éVacuation est extremement aiguë &  
œ pernlcieufe.

Toute conVulsion occasionnée par une inflammation de  
l’ileum est pernicieufe. *VII. Aph.* 10.

Les conVulsions que causent les plaies font pour la plu-  
part mortelles. La mort n’est pas la fuite nécessaire de  
toutes les conVulsions que les plaies occasionnent,  
comme Galien l’obsierVe , *Com. in V. Aph.* quoique  
Hippocrate, V. *Aph.* 1. les déelare mortelles. Il est  
vrai qti’elles le siont pour la plupart; & nous en avons  
plusieurs exemples dans les épidémiques, particulie-  
rement dans Scamander, qui tomba dans des convul-  
sions ensiuite d’une incision ; dans un autre qui avoit  
été blessé avec un dard ; dans la fille de Nireus, en-  
fuite d’un coup ; dans un certain Pilote qui s’étoit  
fracturé le doigt; dans un autre qui *se* l’étoit luxé;  
qui moururent tous de convulsions.

Il est dit de Seamander, V. *Epid.* 15. a qu’il avoit la han-  
« che fphacélée, & l’os disioqué depuis long-tems. On  
« pratiqua fur lui l’opération de la grande fiection, on  
« incisia la partie jtssqulà l'os, & on cautérifa la plaie.  
« Le douxieme jour après l’incision il commença à  
« être faisi de convulsions violentes dans la jambe ma-  
« lade, qui s’étendirent jusqu’aux côtes, & fe commu-  
« niquerent à l’autre côté; il fléchissent & étendoitsa  
« jambe, il remuoit les autres membres, mais fies mâ-  
« choires étoient roides & immobiles. Le malade mou-  
« rut au bout de huit jours, à compter du moment que  
« les convulsions le prirent. « Il est dit dans le siecond  
exemple, *ibid.* 45. «qu’un certain homme sut atteint  
«’d’un d’ard un peu au-dessous de la nuque du cou ; la  
« plaie ne paroissent mériter attention à caufe de Εοη  
« peu de profondeur. Mais on n’eut pas plutôt retiré  
« le dard que le malade tomba dans des convulsions,  
« & que fon corps fe plia en arriere, comme il arrÎVe  
« dans *sopistctonos s* fes mâchoires étoient immobiles,  
« il rendoit par le nez les liquides qu’on essayoit de lui  
« faire avaler , & fe trouvoit immédiatement plus  
« mal, de forte qu’il mourut le second jour. »

Voici comme il rapporte l’histoire de la fille de Nirée.

« Cette fille, dit-il, qui avoit environ Vingt ans, étant à  
« jouer avec une de Ees amies, reçut un coup du plat  
«de la main Eur la partie antérieure de la tête: elle  
« perdit Eur le champ la vue & la respiration, & elle  
« ne fut pas plutôt de retour chez elle qu’il lui prit une  
“ fieVre violente accompagnée d’tm mal de tête & d’u-  
“ ne rougeur au vifage. Elle rendit le feptieme *jour*<( par l'oreille droite plus d’un grand verre de pus rou-  
ic geâtre & fétide, enfuite dequoi elle parla être fou-  
“lagée;mais la fievre augmenta de nouVeau avec  
“ cataphore ; elle perdit la parole ; le côté droit de fon  
“ vifage Ee contracta; fa refpiration devint embarrase  
“fée: elle fut faisie de tremblement & de convul-  
« fions, fa langue perdit tout mouvement, une stu-  
“ peur s’empara de fon œil & elle mourut le neuVÎe-  
“ me jour. „ Le cas qu’il rapporte, *ibid. T.* 74. n’est  
pas moins remarquable : cc un Pilote d’un grand Na-  
“ vire s’écrafa le doigt indice en voulant remuer une  
*P* ancre : cet accident sut fuivi d’une inflammation,  
« d’un

913 P Y R .

“ d’un sphacele & d’une *fievre.* On lui donna un lé-  
“ ger purgatif qui parut appaiser les chaleurs & les  
“ douleurs qu’il ressentoit auparaVant. Une partie de  
“ fon doigt se fépara , & *sept* jours après la plaie ren-  
“ dit un ichor louable. Il se plaignit quelque-tems  
“de n’avoir pas la langue libre, d’où l’on présagea  
\*< un opisthotonos, d’autant plus que Ees mâchoires *se*“ contracteront, & fe collerent silr le cou. Il fut faisi  
“ le troisieme jour d’une conVulsion uniVersielle &  
“ d’un opisthotonos parfait, accompagné de fueurs;  
*“ 8c* il mourut le sixieme à compter du jour du pro-  
“ gnostic.,,

Voici un autre cas de même nature tel qu’Hippocrate  
le rapporte, *ibid. T y y.*

“ Telephanes fils d’Harpalus s’étant luxé le gros or-  
“mil, cet accident fut fuiVÎ d’une inflammation &  
“ & de douleur. Il s’en fut aux champs dès que la lu-  
“ xation eut été réduite: mais à fon retour, il fentit  
“ une douleur dans les lombes qui l’obligea à fe met-  
« tre au bain. La nuit no fut pas plutôt Venue que *ses*“ mâchoires *fe* contracterent, & qu’il fut faisi d’un  
“opisthotonos. Une faliVe écumeufe fe fit jour aVec  
“ peine à travers fes dents, & il mourut le troisieme  
“ jour. „

Tychon , *ibid. T* 94. ayant été blessé au siége de  
Datos par un dard lancé par une catapulte, mourut  
fubitement le troisieme jour dans des conVulsions. 11  
paroît par les exemples que nous Venons de rappor-  
ter que les conVulsions occasionnées par des plaies  
siont pour l’ordinaire mortelles.

Les conVulsions de l’efpece permanente qui sont exci-  
tées par des cathartiques drastiques ou extremement  
sorts , ou par des remedes Venimeux , font funestes.  
Celles que caufe Tissage interne de l’hellébore font mor-  
telles , fuÎVant Hippocrate, V. *Aph.* 1. qui estime en  
général toutes les conVülsions qui proViennent de l’u-  
sage de quelque cathartique Violent, absolument su-  
nestes, *VII. Aph.* 25. Il cite à ce siujet, 5. *Estid.* T 53.  
l’exemple d’une jeune femme de Vingt ans “qui ayant  
“ pris un remede pour se faire aVorter, fut faisie d’u-  
“ ne douleur Violente, & d’un Vomissement copieux  
“ de matiere bilieufe, pâle & poraeée; elle tomboit  
“ dans des conVulsions & fe mordoit la langue tou-  
tes les fois qu’elle buVoit. Je la Visitai le quatrieme  
“ jour, dit Hippocrate, & je lui trOHVai la langue ex-  
<c trement noire & enflée (μεγαλὴ)& le blanc des yeux  
“ rouge : elle mourut le même jour vers le foir. „

11 rapporte dans le même Usure , *T* 85. l'exemple d’un  
jeune homme qui mourut en conVulsion pour aVoir  
aValé un ferpent. (Voyez cette Histoire au mot *Ar-  
gesri* II cite encore *VII. Epid. T.* 20. celui d’une fem-  
me affligée d’une efquinancie, qui tomba dans des  
conVulsions le quatrieme jour, & mourut le cinquie-  
me ou le sixieme.

Telles font les conVulsions mortelles qu’on obferVe dans  
les maladies aiguës : mais les plus pernicieufes de tou-  
tes, comme nous aVons dit, font celles qui furViennent  
dans *lcssievres* chaudes & aiguës, furtout ensilite d’u-  
ne phrénésie. Nous aVons prouVé par un grand nom-  
bre d’exemples tirés d’Hippocrate que celles que cau-  
sent les blessures siont extremement à craindre; de for-  
forte qu’il ne nous reste plus qu’à donner quelques  
marques ou signes auxquels on puisse connoître si ces  
fortes de conVulsions, qui au commencement des ma-  
ladies aiguës Viennent néeessairement d’une replétion  
des parties nerVeusies , ou qui siont excitées dans tout  
autre tems des mêmes maladies par la même caufe ,  
Eont salutaires ou pernicieuses. On juge de ces Tartes  
de conVulsions par les signes qui les précedent, les ac-  
compagnent ou les siuiVent. Il faut furtout avoir égard  
aux signes de coction & de crudité : car les comvul-  
sions ne présagent rien que de funeste lorsqu’elles  
*Tome V.*

P Y R 94

surviennent dans le tems que Ia maladie est dans tin  
état de crudité. En effet, ces fortes de convulsions,  
quand elles font pernicieuses , ne paroissent jamais  
quanec d’autres signes de même eEpece ; témoins la  
femme de Philiscus, celle de Dromeades, Philistes , le  
Phrénétique & la femme de Cyzique, dont il est parlé  
dans le premier & le troisieme LiVre des *Epidémiques s*car les conVulsions leur furent funestes. Dans la fem-  
me de Philinus, *I. Epidem. Sect.* 3. Ægr. 4. ces con-  
Vulsions furvinrent en foule le huitieme jour aVec  
douleurs & délire. Elles continuerent le neuVle-  
me & le onzieme jour , enfuite de quoi la malade ren-  
dit unegrandequantité d’urine blanche,épaisse , trou-  
ble & fans sédiment ; & il n’y a point de doute que ces  
signes concomitans & fubséquens ne fussent mortels.  
Tel étoit encore le cas de la femme de Dromeades,  
*I. Epid. Sect.* 3. Ægr. n. « qui le matin du sixieme jour  
a sut faisie d’un nouveau frisson , enfuite duquel elle  
« recouVtasa chaleur; elle Eua dans toutes les parties de  
« Eon corps; fes extrémités *se* refroidirent, & elle tom-  
« badans le délire ; *sa* refpiration étoit grande, pleine,  
« & par long interValles, ( *dadcvj* Voyez *Araeon s ) &*« aussi-tôt après elle mourut fubitement dans des con-  
« Vûlsions qui commencerent par la tête, »

Il est bon d’observer qu’on a mis au nombre des signes qui  
précéderent, une éVacuation d’urine ténue & oléagi-  
neuie, & un faignement de nez peu copieux, qui ,  
joints aVec les autres dont on a parlé, ne préfageoient  
rien que de funeste. On doit pcrter le même jugement  
de la tension des hypocondres dans Philistes, *III. Epid.  
Sect.* 2. *Ægr.* 4. qui mourut le cinquieme jour; car fes  
conVulsions furent précédées d’une inflammation du  
diaphragme , & de plusieurs autres mauVais signes.

Dans le Ph.rénétique , *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. outre ce  
que nous aVons aVancé ci-dessus, après Galien, que  
toutes les conVulsions font mortelles, celles dont ce-  
lui-ci fut attaqué, furent accompagnées d’autres signes  
mortels; le premier jour, par exemple, de vomissemens  
violens , d’une *fievre* aVec horreur, d’une fueur co-  
pieuse , constante & uniVersielle, & d’un délire Violent ;  
le second jour, de la perte de la parole, d’une*fievre*très-sorte, de sueurs, Eau s aucune rémission de *iaflxvrsu*& de palpitations dans toutes les parties du corps : tels  
furent entre autres les signes pernicieux qui précéde-  
rent les conVulsions funestes dont il fut faisi la même  
nuit, & qui prognostiquerent *sa* mort, qui arriVa le  
quatrieme jour. De même, les conVulsions dont la  
femme de Cyzique fut attaquée le quatorzieme jour,  
furent accompagnées d’un refroidissement des extré-  
mités & d’un délire, qulon ne put jamais appaifer , à  
caufe que la maladie étoit dans un état de crudité.

Voilà ce que jlaVois à dire des conVulsions par rapport à  
leurs prognostics. On s’imaginera peut-être que j’au-  
rois dû comprendre fous ce nom le hoquet, *singultus,*qui est une efpece de conVulsion : mais comme ce der-  
nier est une efpece de ccnVulsiOn particuliete qui n’af-  
fecte que le Ventricule, j’ai mieux aimé lui destiner un  
article, d’autant plus qu’Hippocrate l’a distingué des  
conVulsions. PstosPER Αεριν , *de Praesag. via. et mort.*

*Sueur fébrile.*

La scleur qui sijrVÎent au commencement *d’unefievre* ai-  
guë , dont la cauEe est un peu opiniâtre, est produite  
par le relâchement & la foiblesse des petits Vaisseaux,  
par la Violente de la circulation du *sang, 8c* par lasaCÎ-  
lité aVee laquelle l’eau *se* dégage des autres principes  
du sang.

Si elle dure long-tems , elle priVe le sangdesim liquide  
délayant, épaissit le reste , produit des obstructions  
mortelles, parce que les délayans & les disselcans  
peuVent à peine lui rendre ensuite *sa* fluidite ; ce qui  
peut CauEer presque toutes sisrtes de maladies aiguës.

Il faut clone tOujours l’arrêter au COmmenCement , â  
moins qu’on ne soit iur que la matiere morbifique  
m m

915 PYR

est si ténue, qu’elle peut sie dissiper avec les premieres  
sijeurs.

On l’arrête en *se* levant du lit, en s’asseyant, en se cou-  
vrant moins, en receVant un air un peu froid, en slabf-  
tenant de tout ce qui est chaud & échauffant, enpre-  
nant fouVent & abondamment des boissons douces un  
peu froides, pour réparer au plutôt les pertes qu’on a  
faites,en modérant la Violence de la circulation. Βοεη-  
**HAAVE. ’ .**

*Prognostics qu on tire des sueurs dans les maladies  
aiglTés.'*

Comme la Crife des maladies aiguës ste fait fouVent par  
les stueurs, les prognostics qu’on peut en tirer par rap-  
port à la destinée du malade , méritent une attention  
toute particuliere. Je Vais donc expliquer la nature de  
la Eueur ; *ses* différences & fes caisses, afin qu’on puisse  
comprendre la maniere dont elle s’engendre.

♦

On dit qu’une persimne siae , lorfiqu’elle rend par les po-  
res de la peau une matiere actuellement humide, pour  
la distinguer des perfipirations ou exhalaifions qui fior-  
tent par les mêmes pores, & que les Medecins appel-  
lent éVacuations Insensibles, parce qu’elles siont im-  
perceptibles aux sens. D’où il fuit que la Eueur est une  
estpece particuliere dléVacuation sensible qui sie fait par  
les pores ou couloirs de la peau.

A l’égard des différences des siueurs , elles siont de plu-  
sieurs esipeces : les unes *se* tirent de leur substance;  
car elles fiant quelquefois épaiffes& Vssqueuses , quel-  
quefois ténues & fans aucune Vifcosité : elles diffe-  
rent aussi par leur figure ; car les unes, comme Hippo-  
crate nous l’assure dans fon LÎVre des *Prognostics*, pa-  
roissent Eous la forme de grains de millet, & les autres  
fous celle de gouttes. On obferVe une différence dans  
leur couleur; car les unes font jaunes,les autres Vertes,  
sans compter qu’elles doÎVent nécessairement prendre  
la couleur de l’humeur dont elles *se* séparent à traVers  
la peau. Il y a aussi quelque différence à faire dans leur  
gout, bien qu’elles foient toutes , comme dit Galien ,  
*Lib.X. Simpl. cap. de Sudore,* plus ou moins falées, &  
ameres , fuÎVant la nature des humeurs qui les soumise  
fent. Elles different par leur odeur, puisqu’il y en a de  
fétides, & d’autres qui ne le font point ; par leur quan-  
tiré, quelques-unes fortant en abondance , d’autres en  
petite quantité, ou fe dissipant aussi-tôt après aVoir pa-  
ru. Quant à leurs qualités actices, elles fiant ou chau-  
des , ou froides, ou d’un tempérament mitoyen; elles  
different aussi par les tems auxquels elles paroissent ; car  
quelques-unes furVÎennent au commencement de la  
maladie, d’autres dans Ea force, & d’autres enfin dans  
fon déclin. Et à l’égard du tems de leur durée, les unes  
scmt continuelles, & les autres ne viennent que par in-  
tetValles; les unes paroiffent avec des signes de coc-  
tion, d’autres avec des signes de crudité; les unes siont  
critiques, & décident du Eort du malade , les autres  
symptomatiques, & d’autres enfin périodiques, com-  
me Eont celles qu’on obEerve dans les *sievres* tierces &  
quartes. Voilà quelles sirnt toutes les différences des  
fueurs dont nous avons à parler.

En traitant de la génération des Fleurs, nous avons à  
considérer la matiere dont elles consistent, & leur catsse  
efficiente. La matiere de la siueur est la même que celle  
de l’urine, ainsi que Galien nous en assure; *Lib.* X.  
*Simp, cap. de Sudor. 8c* dans les persionnes siaines , elle  
n’est autre chosie que le liquide qu’elles avalent, avec  
cette différence qu’il est plus travaillé , parce qu’il a  
passé par tous les conduits des parties internes avant  
d’arriver à la peau. Il Fuit de-là qu’elle consiste dans la  
partie la plus ténue des alimens, qu’on appelle sérosité  
ou ichor , laquelle s’est imprégnée de quelque peu de  
bile, & qui par sia ténuité est capable de sortir du corps  
par les pores de la peau ; comme au contraire une hu-  
meur épaisse ne parole point propre pour la génération

PYR 916

de la si-leur. Telle est donc la matiere de la scieur dansles persimnes Eaines ; d’où il fuit, que ceux qui boÎVen1& qui mangent beaucoup , doivent filer copieufement;  
qu’il doit arrÎVer la même chose aux corps pléthori-  
ques qui ont les pores fort grands, aussi-bien qu’à ceux  
qui ont le foie & la rate humide. De-là Vient qu’Hip-  
pocrate nous assure, ZV.ssp/7.41. « que les Eueurs abon-  
« dantes durant la nuit, fans aucune caisse manifeste,  
« indiquent que le corps a pris beaucoup de nourriture ;  
« & si cela n’est pas, on doit être assuré que le corps a  
« befoin d’éVacuation. »

La matiere de la fueur dans les persimnes saines, est donc  
ou la partie la plus ténue des alimens, ainsi que nous  
ayons déja dit, ou une humeur qui sie trouVe de trop  
dans le corps. Dans les persionnes Valétudinaires ou  
malades, elle consiste quelquefois en des sérosités qui  
fe Eont engendrées d’un aliment trop humide, comme  
on peut llobsierVer dans ceux qui ont tranEgressé les  
lois de la sobriété : mais le plus souVent d’une rédon-  
dance d’humeurs trop ténues, telles que le seing, la bi-  
le jaune , aussi-bien que d’une humeur froide & pitui-  
teufe. C’est ce qui a fait dire à Galien,L. *III. de Crisse  
bus, cap.* 3. que les fueurs font propres à toutes lesflo-  
*vres,* surtout aux *sievres* chaudes, & que les hémitri-  
tées , les quotidiennes & les quartes forment leurs  
crifespar leur moyen; & qu’elles procurent un foula-  
gement considérable dans les chaleurs excessives , les  
inflammations , les parotides , les léthargies & toutes  
les autres affections céphaliques ; & que toutes les hu-  
meurs, foit froides ou chaudes qui ont un degré con-  
venable de ténuité, peuVent exciter une fueur , ou s’é-  
vacuer en forme de fueur , mais moins facilement que  
les humeurs putrides , qui s’écoulent d’autant plus ai-  
sément par cette Voie, qu’elles font plus ténues & plus  
fluides. Il arrÎVe quelquefois , mais feulement dans les  
maladies malignes & dangereufes, que les humeurs  
alimentaires des parties folides, que les Medecins ap-  
pellent *Fhumide naturel, 8e* qui entretiennent la cha-  
leur naturelle, Venant à fe fondre & à fe résoudre , Eor-  
tent par les pores de la peau en forme de fueur.

La caufe efficiente de la sifeur, est la chaleur naturelle  
ou non-naturelle qui existe dans le corps ; car c’est elle  
qui atténue l’humeur, & qui la pousse en-dehors. En  
effet, les corps qui sont échauffés suent copieusement:  
de-là Vient que dans *lussievres* continues,Eous ce degré  
extraordinaire de chaleur qui Euccede au frisson , ilsur-  
vient ordinairement une éruption de sueur ; car tant  
que le corps est dans le frisson , la chaleur *fe* retire Vers  
les parties internes : maisensi-lite si elle est assez forte,  
elle en fort de notrveau ; & *se* répandant dans tout le  
corps, elle atténue les humeurs; & après s’être pref.  
que entierement conVertie en Vapeurs, elle *se* jette  
avec elles Eur la surface de la peau, & y excite une  
Eueur.

Hippocrate dit, dans sim LÎVre des *Prognostics, <x* qu’il y  
« a des sifeurs occasionnées par la foiblesse du corps,  
a & d’autres par la Violence de quelque inflammation.»

La premiere causie produit, non une simple sueur , mais  
une légère moiteur , ou plutôt une esipece d’humidité  
en forme de rosée, que les Grecs appellent ἐφίδρωσις,  
*(ephidrosis 'y.* voyez ce mot,) & les Latins *desudatio s*fur toute la Eurface du corps, comme Galien nous l’ap-  
prend dans sim Commentaire Eur les *Prorrhétiquess* ou  
seulement silr la tête & la poitrine, laquelle indique  
Pimbécilité de la faculté rétentÎVe , ou une rédondan-  
ce d’humeurs dans les parties qui fuent. Les moiteurs  
dans le sens que nous Venons de dire, font occasion-  
nées par la Violence d’une inflammation qui opprime  
ou résiout la nature; ou parce que la partie la plus té-  
nue des humeurs qui ont été raréfiées par la violence de  
la chaleur, s’arrête siur la peau ; d’où il fiuit que la fiueur  
est produite par la chaleur, qui conVertit en Vapeurs  
l’humeur ténue, qui est le *serum* ou *ichor* du sang, la-  
quelle proVÎent de l’humidité des alimens folides &

*pur* P Y R

liquides dont on uEe, ou qui raréfie le sang, la bile ou  
le phlegmon , & les fait éleVer en forme de Vapeurs.  
La sueur est lesymptome propre des *fievres,* que les  
Grecs appellent *elodes* , & nous *fievres sudorifiques s*car dans ce cas, l’humeur supprimée s’enflamme par la  
Violence de la chaleur dans les parties internes, & fie  
réEout en une exhalasson & une sueur continuelles.  
Mais les moiteurs, qui , siIicant Galien , font des  
fueurs légeres, ou tout-à-fait inutiles qui affectent  
tout le corps , ou plutôt les parties fupérieures ,  
ont, comme nous avons dit, une toute autre cau-  
se, & proVÎennent, filmant Hippocrate , d’une soi-  
blesse ou réfolution de corps, ou de la Violenee de  
quelque inflammation ; ou, felon Galien , d’une réfio-  
lution de la faculté rétentÎVe, laquelle occasionne une  
défudation, non-feulement des humeurs excrémenti-  
tielles superflues, mais eneore de la portion alimentai-  
re appropriée aux parties folides.

Après aVoir parlé de ce qui concerne la nature & les eau-  
Ees de la Eueur, nous allons passer aux prognostics qulon  
peut en tirer.

Iles *sueurs salutaires qui présagent la guérison dit malade.*

Les personnes qui ont des maladies aiguës, ont EouVent  
le bonheur d’en être délÎVrées à l'aide d’une fueur cri-  
tique & abondante; & cela n’est pas étonnant, νυ ,  
comme dit Galien , iu *Lib. Art.Med.* que tout le corps  
fe purge par ce moyen.

On distingue ces sortes de sifeurs salutaires de celles qui  
leur Eont opposées , par les propriétés ou caracteres  
Lui Va ns.

Premièrement, ces sueurs salutaires paroissent lorfque  
la maladie est dans un état de coction , & fiont ac-  
compagnées de signes de coction , comme nous l’ap-  
prenons de Galien, *Lib. I. de Crifibus, cap.* 7. où il dit,  
« que les siueurs qui procurent une crise heureuEe, ar-  
« rÎVent, non au commencement, mais dans l’aug-  
« mentation ou la farce de la maladie, lorfique la natu-  
« re a acheVé, ou du moins aVancé la coction d’une  
« partie des humeurs, & traVaille à cuire ce qui en  
« reste aVec Vigueur & si-iccès. » C’est là un des princi-  
paux caracteres d’une bonne Eueur ; & sans lui, les  
scleurs, loin d’être salutaires, ne présagent qu’une pro-  
longation de la maladie , beaucoup de douleurs &  
d’anxiétés , des rechutes , nulle crise , ou une crifie fu-  
neste, selleant ce qu’Hippccrate a oblervé, *I. Epid.*scct. 2. Il silit de-là que les scleurs qui paroissent aVec  
des signes de coction , présagent une crise prochaine &  
une guérison certaine ; autrement elles signifient,  
ou que la maladie fie conyertira en un abfcès de mau-  
vaife esipece , ou qu’il n’y aura point de crisie ; ou que  
la maladie fiera douloureuse , opiniâtre ou mortel-  
le, ou bien une rechute. Il faut donc pour qu’une  
fueur Eoit salutaire, qu’elle paroisse après des signes de  
coction.

Secondement, la bonne fueur doit venir dans un jour de  
crise.

Voici comment Hippocrate s’explique là-dessus , *IV.  
Aph. su.*

« Les bonnes sireurs dans les persimnes qui ont *ia fievre,*« dit-il, scmt celles qui viennent le troisieme, le cin-  
« quierne , le septieme, le neuVÎeme,le onzieme, le  
«quatorzieme, le dixTeptieme, le vingt-unieme, le  
« VÎngt-septieme & le trente-quatrieme jours , parce  
« que ces fortes de siueurs font critiques : celles au con-  
« traire qui Viennent dans d’autres tems, signifient,  
« que la maladie fiera pénible & longue , & le mala-  
’ « de siujet à des rechutes. »

Galien, dans fon Commentaire Eur cet *Aphorisme,* dit,

P Y R 918

qu’Hippocrate a omis le quatrieme jour, ou à caisse  
qu’il y a plusieurs maladies aiguës dont les *accès* ou les  
paroxysimes retiennent dans des jours impairs, & leurs  
crisies en même-tems que leurs accès ; ou bien qu’il  
a été omis par la négligence de quelque Copiste. Mais  
pour moi, j’admire d’autant plus le silence d’Hippo-  
crate siur cet article , que j’ai Vu rarement paroîtredes  
bonnes scleurs le quatrieme jour.

Le troisieme caractere d’une bonne Eueur, est qu’elle stuc-  
cede à quelque frisson critique : car lorfque la nature  
a réussi à pousser les humeurs acres & ténues , enfer-  
mées dans les Veines Vers la superficie du corps , elle  
occasionne un frisson Violent par la distribution des  
bonnes humeurs dans les parties fensibles , & y cause  
une irritation, comme Galien nous l’apprend, *Lib.  
de Rigorn Convulse et Palfot.* aecompagnée du refroi-  
dissement des extrémités. L’effet de ce frisson & de ce  
froid Violent, lorfque la nature est forte & Vigoureuse,  
est une*flevre* aiguë Violente, oCcasionnée par la fortie  
de la chaleur , qui atténue & raréfie ces humeurs , &  
les résout en une si.ieur copieufe. C’est dequoi nous  
avons un exemple dans le cas de Cleonactides , *I. Epid.  
Sect. 2. Ægr. 6.* en qui la scleur succéda au frisson.

a II fut, dit-il , faisi d’un frisson & *d’uneflevre* violente  
«acccmpagnée d’une fueur copieufe, » dont la fuite  
fut une crise parfaite & falutaire. Ceci est encore con-  
firmé par le cas de la malade qui demeuroit fur le riVa-  
ge, *ibid. Ægr.* 13. « qui eut le onzieme jour un nou-  
« Vel aecès de frisson , lequel fut fuÎVi d’une*flevre* νίο-  
« lente : il lui prit le quatorzieme jour une fueur criti-  
a que qui fit cesser *iastevre.* » Nous en aVons un autre  
exemple dans Chærion,Z77. *Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 5. «qui  
« le dix-feptieme jour eut un nouVeau frissen , une *fle-  
« vre* Violente & une fueur copietsse, laquelle fut fui-  
« Vie d’une crife & de la cessation de la*flevre,* » C’est  
ce qui a fait dire à Hippocrate , *IV. Aphoris.* 58. « que  
«le frisson qui fuccede à *une fievre* chaude, fait cesser  
« la maladie ; » à caufe , dit Galien , que ces fortes de  
frissons font fulcis de fueurs ou de quclqu’autre éva-  
cuation critique. La fueur qui silccede au frisson est  
donc un bon signe, & Galien , *Lib. III. de Crisibus, c.*3. aeuraifon de dire, que ceux qui font fasses d’un frise  
son silent copieusement ; & *Corn.* 1. *in Prorrhet.* « que  
a les si-leurs qui Euccedent au frisson font bonnes, quand  
« elles paroissent aVec des signes de coction. » Hippo-  
crate obferVe , *I. Epid. Sect.* 2. *Stat.* 3. « que la plupart  
« de ceux qui tomberent malades ( dans cette faifon )  
a furent faisis d’un frisson Vers le tems de la crife , mais  
« particulierement ceux qui n’aVoient point eu de fiai-  
« gnement de nez ; que ces derniers eurent de plus un  
« nouVeau frisson accompagné de fueurs. »

Une quatrieme qualité d’une bonne Eueur, est, qu’elle  
Eoit copietsse , el.aude & qu’elle Vienne de toutes les  
parties dtl corps : car cela prouVe que la faculté a assez  
de force pour distribuer également la chaleur dans  
toutes les parties du corps, & refondre aVec efficacité  
les humeurs superflues en une Eueur générale, cequlel-  
le ne sauroit faire, si elle étoit soible ou qu’elle com-  
battît aVec une maladie maligne; car dans ce cas ces  
siortes dléVacuations seroient inégales , abondantes  
dans quelques endroits, médiocres ou tout-à-fait dé-  
fectueuies dans d’autres. Il fuit donc que les bonnes  
sueurs doÎVent être chaudes, copietsses & uniVersisses;  
& que celles qui ne Viennent que de la tête ou de la  
poitrine, eu de toutes les parties du corps, mais en pe-  
tite quantité, ou qui Eont froides , font extremement  
mauVaiEes & pernicieuses, comme nous le prouVerons  
ci-dessous. La Vérité de cette observation est confirmée  
par Hippocrate dans plusieurs endroits des *Epidémi-  
ques-,* surtout, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr-* dans le cas de  
Pericles , dont il dit « que le quatrieme jour Vers le  
« midi, i 1 lui Vint une Eueur Chaude & copiesse de tou-  
« tes les parties de siOn corps, laquelle sut critique &  
« fit cesser la*flevre* pour toujours. » Et *ibid, Ægr.* 10.

M m m ij

9ΐ9 PYR

il cite l’exemple de Nicodeme le qui tomba le vingt-  
« quatrieme jour dans une fueur copicufe , chaude , |  
« univerfelle & critique qui fit cesser la *fievre.* » Nous  
lifions de la femme chagrine, *ibid. Ægr. 1*1. « que le  
« troisieme jour vers le soir , il lui prit une fueur chau-  
de, abondante , & universelle ; qu’elle fut délivrée de  
«la*sievre* & qu’elle s’endormit, » Il rapporte de la  
fille de La rifle, *ibid. Ægr.* 12. « qu’enfuite d’un frisson  
« elle tombsi dans une fueur chaude & copieufe , la-  
« quelle Veùoit de toutes les parties de *son* corps, qui  
«luiprocura une crisie & la délivra de *sasievre. »*

Cinquiejnement, la bonne sileur doit non-seulement être  
abondante, chaude & unÎVerselle, mais paroître Eous  
1a forme de gouttes ou de vapeurs, *Lib. Prognose.*

Enfin , la bonne fueur doit procurer une entiere solution  
de la *fievre*, ou en délÎVrer entierement le malade, &  
c’est-là le signe & le caractere qu’Hippocrate en donne  
dans le LiVre que nous Venons de citer. C’est ce qui  
fait que dans fes *Epidémiques,* il donne pour caracte-  
re distinctif d’une fueur critique & salutaire , que le  
malade est par son moyen délÎVré de lasaurc ἄπυρος;  
ou ἄπυρος ἐκρίσθη , « il a une crisie accompagnée de la  
« cessation de *ia sievre s* » ou ἵδρωσεν ἄπυρος, « Ea *fievre*« cesse à l’aide d’une sueur. » C’est encore une preuVe  
que les si-leurs sont bonnes & salutaires : lors, comme  
dit Hippocrate dans sim LiVre des *Prognostici ,* que  
Eans faire entierement cesser la *fievre ,* elles mettent le  
malade en état de la fupporter plus aisément ; puise  
qu’elles appaifent la maladie & diminuent lesfympto-  
mes. Mais elles different de celles de la bonne efpece  
en ce qu’elles ne procurent qu’une crife imparfaite,  
bien qu’elles préfagent la guérifon du malade dans un  
tems éloigné. Hippocrate a semVent obserVédeparest-  
Ies stieurs, surtout dans le malade du Jardin de Deal-  
ces, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr. V* dont il rapporte «que  
« le dix-Eeptieme jour ses extrémités se refroidirent, de  
« Eorte qu’on fut obligé de les couVrir : il lui prit une  
*«sievre* Violente aecompagnée d’une sueur unÎVerfela  
« le ; il *se* trouVa quelque peu foulagé, & il recotrvra  
a l’ufage de *sa* raifon : mais *la sievre* ne le quitta point,  
« & il fut extremement altéré. Il dormit le VÎngtieme  
« jour ; il recouVra entierement l’usage de fa rasson , &  
« il lui prit une sueur copieuse qui fit cesser *iasievre* ou  
« l’altération. » Elle reVÎnt cependant, & ce ne fut  
que le quarantieme jour qu’après de fréquentes éVacua-  
tions de matieres blanches & pituiteuses par bas, il  
tomba dans une fueur abondante & uniVerfelle qui lui  
valut une crise parfaite.

Voilà les marques ou caracteres des meilleures efpeces  
de fueurs , auxquelles on donne le nom de *critiques.*Elles font toutes comprises dans le passage suivant du  
Livre d’Hippocrate silr les *Prognostics.*

« Dans toutes les maladies aigues les bonnes sueurs sont  
« celles qui viennent dans un jour de criEe, & qui font  
« entierement cesser la*sievre.* Elles scmt bonnes encore  
« quand elles viennent de toutes les parties du corps  
« en même-tems , & qu’elles rendent ia maladie plus  
« supportable ; celles qui ne produisent point ces effets  
« ne servent à rien. »

On distingue les bonnes fueurs , non-feulement à ces  
marques, mais encore par les autres signes siavorables  
qui les accompagnent, comme une bonne hémorrha-  
gie , ou telle autre éVacuation salutaire , aussi-bien que  
par le soulagement qu’elles procurent au malade. Hip-  
pocrate a obferVé de pareilles sijeurs dans plusieurs cas,  
particulierement dans Cléonactides , dans Morton ,  
dans la malade qui demeuroit siur le rÎVage , & dans  
Melidia, dont il est parlé dans le premier des *Epidé-  
miques s* dans le malade du Jardin de Dealces ; Chæ-  
rion , Pericles , la fille d’Abdere , Ananion , Nicode-  
me, la femme chagrine & la fille de Larisse ; dont les

PYR 920

cas font rapportés avec un grand nombre d’autres dans  
le troisieme des *Epidémiques.* Un Lecteur qui a de la  
pénétration & de l’intelligence peut trouver dans ces  
histoires, outre les signes dont nous venons de parler,  
une matiere propre à exercer fon jugement dans la  
formation de ces fortes de prognostics salutaires que  
l’évenement ne manque jamais de justifier.

*Des sueurs permcieus.es qui préfagent un événement funeste-*

Hippocrate parlant dans sim Livre *des Prognostics,* des  
mauVaifies sileurs, en admet de différentes efpeces ; &  
nous dit que les fueurs Eont mauVasses lorsqu’elles  
n’emportent point la *sievre* & ne la rendent pas plus  
fupportable au malade ; c’est-à-dire , ne le soulagent  
point, bien qu’elles Viennent de toutes les parties du  
corps en même-tems. Celles-là fiant encore plus mau-  
vasses qui ne Viennent point de toutes les parties du  
corps & qui nlappaiEent point la maladie : elles fiant  
très-pernicieuses quand elles aigrissent le mal : mais  
les plus funestes de toutes font celles qui sont froides,  
qui ne Viennent que de la tête , du Vssage , & du cou ;  
car de pareilles fueurs dans une*sievre* Violente préEa-  
gent la mort,& dans celle qui est d’une nature plus dou-  
celaprolongation de la maladie.Mais nous allonsran-  
ger toutes les mauVasses especes de fueurs Eous certains  
chefs généraux, pour être plus exacts & plus en état  
d’en tirer les prognostics dont nous pourrons ayoir be-  
soin.

Je parlerai d’abord de ces mauVaises especes de sileurs,  
qui Viennent dans le tems que la maladie est dans un  
état de crudité , & qui ne font accompagnées d’aucun  
signe de coction. 2°. Je les examinerai relatÎVement à  
leur quantité, ou en tant qu’elles siont plus ou moins  
abondantes. 30. RelatÎVement à leur chaleur & à leur  
froideur. 40. RelatÎVement aux parties du corps d’où  
elles Viennent. 50. En tant qu’elles nuifent au malade yon ne le soulagent point : enfin, relatÎVement aux au-  
très mauVais signes aVec lefquels elles fe trouVent  
jointes.

PouraVoir une notion plus distincte de ce que contient  
le premier chef, je dÎViferai les Eueurs en périodiques,  
critiques & symptomatiques.

On appelle Eueur périodique, celle qui accompagne les  
périodes ou retours des *fievres* intermittentes ; par  
exemple, les tierces ou les quartes. Telle étoit la lueur  
qtl’Hippocrate, *VII. Epid. T.* 4. obEerVa dans le cas de  
Pythodorus.

La fueur critique, dont nous aVons parlé ci-dessus, est  
celle qui Vient dans les *fievres* continues, dans quelque  
jour de criste, qui emporte ou diminue *iasievre &c sou-  
lage* le malade. L’eflet de cette espece de Eueur est ce  
qu’on appelle unectise, laquelle est parfaite ou im-  
parfaite. Les caracteres d’unefueur critique, ainsique  
nous llaVons dit, siont de paroître aVec des signes mani-  
festes de coction dans un jour de crisie, lorsique la natu-  
re est dans sia force & sia Vigueur ; d’être chaude, abûn-  
dante & uniVerfelle, fans diminuer les forces ,d’em-  
porter ou de diminuer la*sievre* & tous fes Eymptomes.  
La Eueur symptomatique est opposite à la précédente ;  
elle parole en forme de fymptome , elle n’est jamais  
salutaire; mais ordinairement accompagnée de signes  
destructifs , elle présage la mort, ou du moins la pro-  
longation de la maladie, plusieurs reehutes, beaucoup  
de douleur & de trouble. On donne le nom defymp-  
tomatiques à toutes ces especes de sileurs, aussi - bien  
qu’à toutes les autres excrétions qui furVlennent lorf-  
que la maladie est crue , ou fans aucun signe de coction.  
D’où il fuit que toutes les siteurs sont mauvaises lorf-  
qu’elles Viennent dans le tems que la maladie est dans  
un état de crudité , & qu’il ne paroît aucun signe ma-  
nifeste de coction. De-là Vient qu’HippocratessZ.Fpss  
Vers le commencement, regarde les scieurs qui paru-

P Y R

rent au commencement *Time sievre* épidémique dont  
il donne la description, comme des signes d'une crisie  
difficile & dangereusie. Ces sortes de sueurs sirnt bien  
plus mauVasses lorsqu’elles ne Viennent que de la tête,  
du cou , 'de la gorge ou de la poitrine : mais les pires  
de toutes sirnt celtes qui fiant froides, médiocres , ou  
qui cessent immédiatement, ou qui font copieufes,  
continuelles ou immodérées.

Parlons maintenant des fueurs qui pechent par leur quan-  
. tiré, je Veux dire, pour être trop ou trop peu abondàn-  
tes.

On dit que la fueur est abondante ou copieuse quand el-  
le fort profusiément, qu’elle est assidue & continuelle,  
assidue & copietsse tout-à-la-fois. Les fueurs copieu-  
*ses,* sisiVant Galien , *Lib. III. de Sympt. Cause* font oc-  
casionnées ou par la rareté du corps, ou la ténuité de  
la matiere éVacuée. Lasi-leurqui est produite par l'une  
de ces deux causes , ne coule point tout-à-la-fois &  
aVec profusion, mais d’une maniere constante & assi-  
due. Il fuit de-là que mute fueur copieufe, dans les*sie-  
vres,* qui n’est occasionnée ni par la ténuité de la ma-  
tiere, ni par la dilatation des pores, (fueur, qui, fui-  
vant Galien , *in IV. Aph.* 41. n’est jamais copieusie )  
indique toujours une rédondance d’humeurs , ainsi que  
le même Auteur nous l’apprend dans sim Commentai-  
refurlequarante-deuxiemesspsi.de la quatrieme *Sect.*C’est ce qui a fait dire à Hippocrate dans l'Aphorifme  
que nous ayons cité le premier, “ que les fueurs co-  
<c piesses durant le flammeil, sans aucune caufe mani-  
“ feste, indiquent une nourriture trop abondante; mais  
“ que si le malade ne prend point de nourriture, elles  
« montrent que le corps a befoin d’être évacué. „ Tou-  
te fueur copieuse, dit Galien , indique une plénitude  
d’excrémens. Il s’ensilit done que ces sileurssont cons-  
tamment pernicieuses dans les *fievres s* quand elles n’a-  
vancent point la criEe, parce qu’elles indiquent uneré-  
dondance d’humeurs, que la nature ne peut digérer &  
furmonter qu’après beaucoup de tems ; aussi présagent-  
elles EouVent la mort dans les maladies aiguës , qui  
épuiEent la nature en peu de tems. C’est ce qui a fait  
dire à Hippocrate, *IV.. Aph.* 42. “ que tout flux co-  
tl pieux & constant de sueur indique une maladie νΐο-  
“ lente, si elle est froide ; & bénigne, si elle est chau-  
“ de ; „ à caufe, comme dit Galien dans sim Commen-  
taire , qu’elles indiquent toutes deux une multitude  
d’humeurs; la froide d’humeurs froides, qui font les  
pires de toutes ; & la chaude d’humeurs chaudes qui  
Font moins dangereufes que les premieres. Ces fueurs  
n’emportent ni nappassent jamais la *sievre,* & paross-  
simtdans le tems que la maladie est eneore la plus for-  
te; aussi présagent-elles une maladie opiniàtre, siijette  
à des rechutes,& accompagnée d’un grand nombre d’in-  
commodités. L’Auteur du premier LÎVre des *Prorrhet.*58. appelle ces sueurs inutiles dans *lcs fievres* aiguës ;  
& Hippocrate, *I. Epid, Sect.* 2. parlant d’une*sievre*épi-  
démique continue, dit, que les malades suerent beau-  
coup , mais que loin d’être soulagés , ils *se* trouVerent  
beaucoup plus mal.

Les seleurs non copietsses, mais constantes ou perpétuel-  
les, sirnt aussi très-mauvaises, & pour la plupart mor-  
telles, parce qu’elles fiant causées , comme dit Ga-  
lien , *Lib. III. de Sympt. Cause cap.* 2. & *Comm, in I V.  
Aph.* 4. ou par la dilatation des pores, ou par une irn-  
bécilité qui proVÎent de la résolution de l'habitude ,  
comme il arrice dans la syncope. Toutes ces sueurs  
font done pernicieuses entant qu’elles indiquent une  
langueur, mais bien moins que les symptomatiques,  
qui fiant copietsses & constantes, & qui marquent une  
extreme foiblesse aussi-bien qu’une rédondance extraor-  
dinaire d’humeurs; & dans cette circonstance la mort  
est inÉVitable, comme il paroît par l’exemple d’Erasi-  
nusss, *Epid. Sect.* 3. Ægr. 8. par celui du phrénétique,  
*III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. Il est dit du premier, “ qu’ll  
“ eut une*sievre* accompagnée de siseurs continuelles ;

P Y R 922

& du fecond, “ qu’iI vomit une grande quantité de  
<f matiere tenue, virulente & érugineuse; que la *fievre*Sc le prit avec frisson & un écoulement continuel, eo-  
“ pieux & uniVersel de fueur. „ Quelques-uns lisent ce  
palsage d’une autre maniere que Galien , fa voir : “ il  
“ eut une sueur copietsse & continuelle qui lui affecta  
“ la tête & le cou durant tout le jour ; ,, accident ordi-  
naire aux personnes qui tombent en foiblesse. Mais cet-  
te raison ne doit pas ncus dispenfer de lire avec Ga-  
Ιΐεη,δἰ ὓλου του σώματος/spar tout le corps,,, puifque tous  
les Medecins favent, que les personnes attaquées d’une  
phrénésiesifent un peu avant de mourir, en conséquen-  
ce d’une résolution universelle des parties. Il fuit de là  
que les seleurs copieuses & non critiques sirnt non-Eeu-  
lement inutiles dans les maladies aiguës, mais pour  
la plupart funestes, qu’elles président une mort pro-  
chaine quand elles font accompagnées de langueur  
& de l’abattement total des forces , & que les fueurs  
constantes, foit qu’elles foient cOpieuEes ou non , font  
également pernicieuses dans les maladies aiguës.

La Eueur qui peche par défaut n’est pas moins pernicieuse  
que celle qui peche par excès. Galien , *Lib. III. de  
Symptom, Caase cap,* 2. écrit que les scieurs légeres font  
occasionnées par la petite quantité, ou la qualité grosi-  
siere & gluante des humeurs superflues , ou par la peti-  
tesse des pores , qui *se* rétrécissent, ou par contraction  
ou par obstruction. La premiere est causée par des silcs  
épais & gluans, & la seconde par l’atrophie, le refroi-  
dissernent ou la trop grande mollesse de la peau.

Lorsque ces stleurs légeres viennent dans un jour de ctsse,  
c’est une preuve certaine que la nature s’efforce inuti-  
lement de chasser les humeurs, & qu’elle est frustrée  
& dans fon attente par leur épaisseur ou vifeosité , ou par  
la petitesse des passages. Lorfque ceux-ei ne sirnt point  
resserrés ( ce qu’on pel.it connoître à la peau qui n’est  
ni contractée par une atrophie , ni trop froide, ni ttOp  
molle ) & qu’il paroît des signes d’une rédondance  
d’humeurs , les fueurs légeres indiquent une grande  
quantité d’humeurs grossieres & vifqueufes; & si les  
forces font en même tems considérablement épuisées,  
elles font mortelles, furtout si elles paroissent sans au-  
cun signe de coction; car dans ce cas toutes les excré-  
tions siont symptomatiques,& indiquent une rédondan-  
ce d’humeurs.

De pareilles si.leurs prouvent que la nature a commencé à  
chasser les humeurs par la transpiration , mais qu’elle  
n’a pu éVacuer que leur partie la plus ténue, ce qui ne  
fuffit point pour procurer la solution de la maladie. On  
peut ranger Eous cette classe les siseurs qui cessent immé-  
diatement après avoir paru, & que Galien condamne  
dans Eon premier Commentaire Eur le premier des  
*Prorrhétiques.* Il suit donc de ce qui précede, que les  
Eueurs sirnt toujours mauvaises lorsqu’elles ne Eont point  
assez abondantes.

La plus mauvaise de toutes les stleurs est celle que les  
Grecs appellent *ephidrosis,* & les Latins *descudatio* ou  
*mador,* « dési-Hation ou moiteur. » Cette eEpece de  
sueur paroît quelquefois fur toutes les parties du corps,  
mais le plus souvent autour de la tête, du cou , de la  
gorge, de la poitrine & quelquefois des extrémités.

Voici comme Galien en parle dans sim Commentairefur  
les *Prorrhétiques.*

α On rencontre le mot *epheldrosis* dans plusieurs endroits  
“ de ce Livre: mais on ignore dans quel siens l’Auteur  
ic l'a employé, s’il a voulu désigner ces sueurs qui VÏen-  
il nent autour de la tête & de la poitrine, ou celles qui  
il Viennent de toutes les parties du corps en même tems,  
<c mais faiblement & en pente quantité > & sians pro-  
<c curer aueun soulagement au malade. „

Ces deux esipeces de Eueurs ne Valent rien : mais la plus  
mauVaise de toutes est celle qui ne Vient qu aux parties  
supérieures ; car comme toute moiteur indique ou une  
plénitude dans la partie qui si.ie, ou une foiblesse de la

923 PYR.

faculté rétentÎVe , si l'une ou l'autre affecte les parties  
qui sont aux environs de la tête & du thorax, c’est un  
plus matiVais signe que si elle Venait dans quelque au-  
tre région. On a Vu ci-deVant quel jugement on doit  
porter des fueurs qui indiquent une rédondance d’hu-  
meurs; & je conclus ici que les autres esipeces ne font  
pas moins pernicieusies , puisqu’elles proVÎennent de  
la décadence extreme de la nature, laquelle n’a pas *as-  
sez* de force pour retenir l'humide alimentaire des par-  
ties folides , qui fe dissipe par oppression ou réfolution.  
Ces désiidations different de celles qui font occasion-  
nées par une multitude d’humeurs en ce qu’elles VÎen-  
nent du front, du Cou, de la poitrine ou des extrémi-  
tés en forme de mOÎteur légere, qu’elles n’augmentent  
point, qu’elles font rarement chaudes & le plus fou-  
vent froides, qu’elles font aecompagnées d’un pouls  
foible & de plusieurs autres signes qui indiquent l'état  
languissant de la nature. Telles font les fueurs qui doi-  
vent leur origine à des éVacuations immodérées ; sifr-  
quoi nous lisims dans le premier LÎVre des *Prorrhéti-  
ques* , 126. “que toute Eueur légere aVee refroidisse-  
“ ment enfuite d’une hémorrhagie de nez , est mau-  
“ Vaife.,,

Mais n’est-ce pas un matiVais signe dans quelques mala-  
dies aiguës de ne point suer du tout ? Oui c’en est cer-  
tainement un dans toutes celles qui, comme Galien ,  
*Lib. III. de Crisibus ,* nous l’apprend, *sc* terminent par  
des Eueurs critiques : telles fiant toutes les *fievres* con-  
tinues, mais surtout les *sievres* chaudes , qui forment  
leurs crifes par une sijeur ou quelqu’autre éVaeuation  
loiiable; au moyen de quoi *iasievre* cesse entierement,  
ou diminue beaucoup aVec fes fymptomes , & le cas  
du malade reçoit du changement pour le mieux. Æ  
moins d’une pareille éyacuation il n’y a jamais à comp-  
ter fur la rémissinn de la maladie de quelque nature  
qu’elle foit, ainsi que Galien, *in III. Epid.* nous en  
aVertit conformément à cet Aphorifme d’Hippocrate ,  
*II. Aph. zy.* “ On ne dssit point compter fur les chofes  
“ qui soulagent le malade sans qu’on puisse en rendre  
“ raison. ,,

On Voit la nécessité d’une pareille précaution dans le cas  
d’Hermocrates, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr-* 2. & de la fille  
d’Euryanactes , *ibid. Sect.* 2. *Ægr. S.* H est dit du pre-  
mier ,<s que la *fievre* le quitta le quatorzieme jour, qu’il  
« ne sila point, qu’il dormit , qu’il fut toujours maître  
« de fa raifon , & qu’on n’apperçut aucun changement  
“ dans fon urine. La maladie retourna Vers le dix-fep-  
\*' tieme jour accompagnée d’une très grande chaleur,  
“ le malade fut faisi le lendemain d’une *fievre* très-sor-  
“ tesson urine deVÎnt ténue,& il tomba dans le délire. Il  
“ eut une feconde crife le VÎngtieme jour, & la*fievre*“ le quitta bien qu’il n’eut point filé. „

On distingue ces fortes de rémissions des maladies qui ne  
semt aecompagnées d’aucune Eueur ni d’aucune autre  
éVaeuation louable, de Celles fur lesquelles on peut  
compter, par les signes dont elles siont accompagnées,  
& qui siont bons dans celles ci & mauVais dans Celles-  
là , comme il paroît par les aecidens qui EurVilirent  
à Hermoerates enfuite de la criEe. “ Il eut une nouVel-  
“ le criEe le Vingtieme jour , & *iasievre* le quitta fans  
“ qu’il eut filé : il eut pendant ce tems-là de l’aVersion  
“ pour les alimens , il conEerVa l'tssage de *sa* rai sim ,  
“ bien qu’il eût perdu la parole ; il aVoit la langue sie-  
“ che, mais il n’étoit point altéré, & sim sommeil te-  
“ noit du coma. Enfin il mourut le VÎngt-septieme  
“ jour. „ On Voit par cet exemple que C’est quelque-  
fois un très-mauVais préfage de ne point fuer dans les  
*sievres* chaudes.

Nous allons maintenant examiner les fueurs froides, par-  
ce qu’on obferVe qu’elles font fouVent mortelles dans  
les maladies aiguës. Mais aVant que d’entrer en ma-  
tiere il est à propos de connoître à fond leur génération  
& leurs causes, afin qu’on fache furquoi font fondés  
les prognostics qu’on en tire.

PYR 924

Je dis en premier lieu que les fueurs froides, entant que  
composées d’une matiere froide & Crue , indiquent  
dans les*sievres* continues , furtout lorsqu’elles firnt ce-  
pietsses, une rédondance d’humeurs de même ehpece ,  
ainsi que Galien le prouVe dans sim Commentaire sifr  
le quarante-deuxieme Aphorisine de la quatrieme Eec-  
tion. “ Ces hortes de Eueurs, sillon en Croit Galien,  
*“ Comm. in IV. Aph. τ,γ.* s’engendrent lorsique les hu-  
“ meurs sie corrompent dans les Vaisseaux, & que la  
“ nature , qui gouVerne & regle les parties siolides, &  
“qui , siliVant Hippocrate , n’est autre chosie que la  
Ct chaleur naturelle , est entierement éteinte ou à la  
“Veille de l'être. De-là Vient que les matieres *éva-  
“ criées* siont froides au toueher , quoique la chaleur qui  
“ résulte de la putréfaction puisse malgré tout cela être  
“ extremement Violente. Aussi cette froideur est-elle  
“ un très mauVais signe, entant qu’elle prouVe que les  
“ humeurs qui existent dans le corps font si excessiVe-  
“ ment froides, qu’elles ne peuVent être éChauffées par  
“ la chaleur naturelle ou fébrile. „

H s’enfuit donc que les Eueurs froides indiquent une ré-  
dcndance d’humeurs extremement froides,laquelle est  
fur le point d’éteindre la chaleur naturelle, si tant est  
qu’elle ne le foit pas eneore. Lors au contraire qu’en  
consequence de la putréfaction des humeurs il Vient à  
s’allumer une chaleur Violente dans les Vaisseaux, &  
que la chaleur naturelle fe retire en-dedans, les extré-  
mités fe refroidissent, & il fument une Eueur froide;  
je n’ai aucun égard ici à, leur action mutuelle : mais  
lorfqu’il EurVient une action &une résistance mutuel-  
les des humeurs, il faut nécessairement ou que la fueur  
froide sléehauffe , ou qu’elle éteigne la chaleur en peu  
de tems. Ceci est confirmé par PobferVation de Galien,  
fur le quatrieme LÎVre des *Aphorismes.*

« Dans les maladies non-aiguës, mais d’une nature bé-  
« nigne, si la chaleur naturelle, après s’être long-tems  
«conserVée, ne préVaut point à la fin, elle s’éteint ea-  
« tierement : mais cela arrÎVe beaucoup plutôt dans  
« une maladie Violente, en conséquence de la prompte  
« réfolution des forces. »

Hippocrate a donc raifon de dire, *IV. Aph.* « que les

« Eueurs froides préfacent la mort dans une maladie  
a aiguë, & la prolongation de la maladie dans celle  
«qui ne l'est point ; car, comme dit Galien dans fon  
« Commentaire, si la fieVre est bénigne, le malade  
« peut éehapper, la rédondance des humeurs étant di-  
α gérée & surmontée par la longueur du tems. Mais  
«une sileurfroide est caisse & signe pernicieux tout  
« enfemble: entant que cauEe , elle résout nécessaire-  
« ment le corps; & comme signe, elle indique unemul-  
« titude d’humeurs trop froides pour pouVoir être al-  
a téréespar la chaleur fébrile. »

On demandera peut-être comment il peut fe faire que ces  
humeurs, qui font froides , & par conséquent inca-  
pables d’être misies en mouVement, fe jettent fur la  
peau , furtout durant une extreme foiblesse, &dans le  
tems que la chaleur naturelle est presque éteinte ?

Je répons à cela , que l’humeur étant en quelque sorte  
échauffée par la chaleur fébrile , malgré l’incapacité  
où elle est de fe mouVoir, fe jette fur la peau, où la  
chaleur étrangère qu’elle a reçue, Venant à fe dissiper,  
elle commence de nouVeau à fe refroidir.

Il fuit donc de ce qu’on Vient de dire, que les fueurs  
froides ne préfagent jamais rien de bon dans les mala-  
dies aiguës, quelle qu’en foit la quantité, & de quel-  
que endroit qu’elles Viennent; ou foit qu’elles prooe-  
dent de toutes les parties du corps en même-tems , ου  
de la tête , du cou & de la poitrine ou des extrémités ;  
témoins Philifcus, la femme de Droméades, la mala-  
de qui demeuroit *in Foro Mendacium, 8e* Philistlen ,  
dont il est parlé dans le premier & le troisieme Lirre  
des *F.jadémiques )* qui moururent dans des fueurs froi-

925 PYR

des. Les plus mauVasses de toutes çes sueurs,sontcel-  
les qui Eont ténues & froides , & qui Viennent de la tête  
ou des extrémités, comme des mains & des pies , a  
caufe qu’elles indiquent une extinctlon totale de la fa-  
culté. -

C’est donc aVec beaucoup de raifon qssHippocrate avan-  
ce dans fes *Prognostics,* « que les sileurs froides font  
« très-matiVaises , qu’elles indiquent la mort dans les  
«maladies aiguës, & la prolongation de la maladie  
«c dans celles qui ne le Eont point. » Les siteurs froides  
ne Valent donc rien dans toutes fortes de cas, confor-  
mément aux Observations d’Hippocrate , *III. Epid.  
Sect. ^.Stat. Peste* où, entre autres Eymptomes propres  
*awst sievres* qui régnerentdans cette fasson , «il Vint des  
« si-ieurs froides & copieuses qui n’abandonnerent ja-  
« mais le malade.» La qualité pernicieuse de ces fueurs  
est confirmée par d’autres signes Concomitans, qui, pris  
tous enfiembles, furtout les silbséquens , sont absissu-  
ment funestes. Tels étoient Ceux qu’Hippocrate obfer-  
va dans Philifeus, & dans les autres malades dont on  
a parlé. Il dit du premier, *I. Epid. Sect. j. Ægr.* I.  
« qu’il perdit la parole fur la fin du Cinquième jour;  
a qu’il lui prit une Eueur froide, & quefesextrémités  
« devinrent liVides : il mourut le sixieme jour Vers mi-  
«di. » Il saut de plus remarquer, a que le malade eut  
« une fueur froide continuelle. »

La femme de Dromeades, *ibid. Ægr.* n, « eut un non-  
« veau frisson le matin du sixieme jour , lequel fut fui-  
« vi peu de tems après du retour de la chaleur & d’une  
« fueur froide unÎVerfelle ; le froid s’empara de fes ex-  
«trémités, elle tomba dans le délire ; fa refpiration  
« deVÎnt grande & rare, (ἄραίον, Voyez *Araeon, ) &*a elle mourut aussi-tôt après dans des conVulsions qui  
« commencerentpar la tête. »

Il est dit de la malade qui demeuroit *in Foro Mendacium-,  
III. Epid. Sect.* 2. *Ægr‘* 12. « qu’elle fut saisie le septie-  
« me jour d’un nouVeau frisson, auquel fuceéda une  
*«fievre* Violente, accompagnée d’une foifexCessiVe&  
a d’une agitation de corps ; (Βληστρισμὸς; Voyez *Blesc  
« tris.mus* : ) Il lui prit Vers le foir une fueur froide  
« unÎVerfelle, & le froid s’empara de fes extrémités. »

Il paroît par ces exemples, aussl-bien que par ce qu’on a  
dit ci-dessus , que les fueurs froides dans les*sievres* ai-  
guës font pernicieufes, & présagent la mort, surtout  
lorsqu’elles Viennent dans un jour de criEe , & qu’elles  
Eont siliVies de quelque signe pernicieux &.mortel. En  
voilà assez touchant lessiueurs froides.

Examinons maintenant les sueurs relatiVement à la parti-  
cularité & aux parties du corps d’où elles viennent.

Nous avons déja dit que les fueurs siont bonnes & salutai-  
res lorsqu’elles viennent de tuutes les parties du corps  
en même tems, à catsse qu’elles indiquent que la natu-  
re est robuste, & qu’elle ne rencontre aucun obstacle  
intérieur , foit de la part d’une maladie maligne, ou  
de telle autre causte morbifique capable de frustrer les  
efforts qu’elle fasspour procurer l’excrétion des hu-  
meurs par toutes les parties du corps. Lors au con-  
traire que quelqu’un des vifeeres internes est attaqué  
d’une inflammation violente , ou accablé d’une multi-  
tude d’humeurs , il furvient une fueur partiale & inéga-  
le. Il s’ensilitdonc que lessi-leursqui ne Viennent point  
de toutes les parties du corps, mais seulement de la  
tête ou de la poitrine, Eont, siliVant Hippocrate, *Prog-  
nosi.* de la plus mauvaise eEpece, qu’elles présagent la  
mort dans les maladies aiguës, & dans celles qui ne le  
font pas , une prolongation de la maladie , beaucoup de  
rechutes & d’incommodités.

Hippocrate, *I. Epid. Sect.* I. *Stat.* I. parlant d’une espe-  
*cedefievres* épidémiques mortelles, dit, a que lesma-  
«lades sueront continuellement, mais non point dé

PYR 926

«toutes les parties du corps en même tems. » Et un  
peu après faisant le dénombrement des fymptomes  
auxquels on connoît que les *sievres* chaudes doivent  
être mortelles , même dès le commencement, il dit,  
« que les malades silerent un peti du front & des claVÎ-  
« cules , mais aucun de toutes les parties du corps. »

L’Auteur des *Prorrhéelques I.* 39. a donc raifon de dire,  
« que les siieurs, & furtout celles qui Viennent de la  
a tête , & qui siont accompagnées d’une espeee d’anxié-  
« té, (ὑποδύσφοροι, ) dans les maladies aiguës , ne pré-  
« Eagent rien que de funeste. 2, D’où il fuit que les  
fueurs qui ne Viennent pûint de toutes les parties du  
corps en même-tems, sont mauVasses, entant qu’elles  
prognostiquent la mort ou une maladie opiniâtre.

Ce n’est donc point siuls raison qu’Hippocrate, *Lib. Prog-  
nosi.* a avancé , a que les plus mauVasses sueurs sont  
« celles qili Eont froides , furtout lorsqu’elles ne VÎen-  
« nent que de la tête, du cou & du Visage ; car ces far-  
a tes de si-leurs présagent la mort dans les *sievres* ai»  
« guës , & la prolongation de la maladie dans celles  
a qui ne le fiant point. »

Le jugement que Galien en porte dans son Commentaire  
fur les *Prorrhéelques ,* est fort juste, lorsqu’il assure,  
« que toute désudation ou fueur qui Vient du siont, de  
« la nuque ou des claVÎcules , indique l’imbéci la té de  
a la faculté rétentÎVe,ou unerédondance d’humeurs. »

Il dit dans un autre passage du même Commentaire , que  
«ces Eortes de fueurs ne Valent rien , tant à cauEe  
a qu’elles Viennent des parties supérieures, qu’à cauEe  
« qu’elles procedent d’une langueur de la faculté , ou  
« de l’oppression de la même dans sim origine. »

Les si.leurs qui Viennent de la tête & des parties supérieu-  
res, font tres-matiVasses, particulierement dans une  
suppuration & dans une phthisie ; car voici comme  
l’Auteur des *Prénotions de Cos,* 40. en parle :

« Ceux qui siont affectés d’une suppuration, particuliere-  
«ment à la stlite d’une pleurésie ou d’une pérspneumo-  
« nie,ont leurs maladies accompagnées de chaleurs, qui  
«sontlégeres pendant lejour, mais qui augmententà  
« mesiure que la nuit approche ; ils crachent aussi quel-  
« que peu dematiere qui ne mérite aucune attention;ils  
a Euent du cou & des clavicules ; ils ont les yeux creux  
a les joues rouges. »

On a donc rasson d’estimer ces sortes de sileurs mortelles  
dans *lossievres* aiguës , puisqu’elles indiquent une ex-  
tinction de la faculté aVant qu’elle ait pu effectuer la  
coction des humeurs ; & lorfqu’elles font occasionnées  
par la foiblessede la faculté rétentive, & parl’incapa-  
cité où elle est de retenir l'humeur, ou même le sifc  
alimentaire propre aux folides, elles présagent dans les  
*sievres* non-feulement une mort inéVÎtable , mais enco-  
re prochaine , surtout si elles siont froides, comme l’é-  
toient celles de Pythion, de la femme qui demeuroit  
*in Foro Mendacium, III. Epid,* de Meton, d’Aristocra-  
tes ,de Pherecydes, *VII. Epid. T asosu* 91. & d’un  
grand nombre d’autres , qui moururent tous. Si la ma-  
ladie est plus favorable, & que les forces soient extra-  
ordinaires , ces siartes de sijeurs ne présagent point la  
mort, mais la prolongation de la maladie ; témoin le  
malade du jardin de Dealces, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr-3-*qui, à ce que dit Hippocrate, « rendit lequatrieme  
« jour quelques gouttes de Eang pur parla narine gau-  
« che ; il fila de la tête & des clavlcltles ; *sa* tête *se* tu-  
« méfia ,& ilEentit une douleur dans la cuisse du même  
« côté. »

Les sueurs fiant encore mauvaises, lorsqu’elles ne sirnt  
accompagnées d’aucune autre éVacuatlon, surtout si  
elles fatiguent le malade au lieu de le foulager. Car  
lorsqu’une fueur , loin d’être salutaire, a des mauVai-  
fes siaites pour le malade , on dcit la regarder comme  
un de ces faux signes critiques qui ne décident rien, &

*pesi* P Y R

qui, comme tels, présiagent une mort certaine, ainsi i  
que Galien nous assure dans S01I Commentaire fur les  
*Prorrhétiques.*

Hippocrate, dans sim Livre des *Prognostics*, regarde les  
fueurs qui n’emportent point la *fievre,* & ne rendent  
point la maladie plus supportable, comme inutiles &  
mauVasses, & comme des signes de mort, ou d’une  
prolongation de la maladie.

L’Auteur des *Prorrhet.* 58. dit, « que lessi-leurscopieu-  
« sies ne font d’aueunc utilité au malade dans les *sie-  
« vres* aiguës ou violentes, » à caisse qu’elles ne siont  
point cesser *iaflevre.* Et, *ibid.* 7. « les Chaleurs brûlan-  
«tes qui subsistent dans les hypoeondres après un frif-  
α sim , font un mauVais signe, surtout quand elles sont  
<r accompagnées de siseurs ; » àcauEe, dit Galien, dans  
fon Commentaire, qu’elles ne Viennent point de toutes  
les parties du corps, mais qu’elles font légeres, peu  
abondantes , & par-là incapables d’éteindre la chaleur  
ignée dans les hypoeondres.

Il est dit dans les *Prorrhétiques I.* 68.“ que ceux qui stuent  
“ étant éVeillés, & qui font de nouVeau saisis de la sa-  
*iC vre,* ( ἀναθερμαινύμενοι ) siont en très mauVais etat. „  
Et *ibid. 6y. “* La rougeur du Visage & les Eueurs qui  
“ Viennent durant la chaleur qui stlit le srisson, ne pré-  
<c seigent rien que de mauVais;,, à caufe que si la siuéur  
étoit bonne, elle dissiperoit la rougeur du Vssage , au  
lieu que ne le faisant point elle indique une maligni-  
té. Hippoerate s’exprime plus expressément fur ce su-  
jet dans le cinquante-sixieme Aphorifmede la quatrie-

- me fcction. “ C’est un mauVais signe, dit-il, lorsiqu’u-  
“ ne persimne qui a *ia fievre* tombe dans une sileur qui  
« ne lui proeure aucun soulagement ; car cela indique  
“ la prolongation de la maladie & une superfluité d’hu-  
“ meurs. „ Ces fortes de sileurs présagent la mort dans  
une*fievre* aiguë, & la prolongation de la maladie dans  
celle qui ne l’est point.

On doit encore mettre au nombre des mauVaiEes siseurs,  
celles qui précedent, qui accompagnent & qui filment  
d’autres signes pernicieux. Ces sortes de siteurs ne pré-  
sagent rien que de funeste, puifqtIlétant fulcies de mau-  
vais signes, elles deviennent du nombre de ces signes  
critiques qui ne décident rien, & qui nuisient au mala-  
de loin de le soulager, ce qui fait qfl’on doit les esti-  
mer mortels.

Voici comme Hippocrate parle de ces fortes de signes, *I.  
Epid. Sect.* 1. à l’occasion de quelques malades affligés  
d’une *fievre* épidémique.

« Ils eurent des fueurs continuelles, mais qui ne Venoient  
“ point de toutes les parties du corps en même tems, &  
“ leurs extrémités fe refroidirent au point de ne pou-  
<c Voir plus fe réchauffer. „ L’Auteur des *Prorrhétiques  
I,* 126. dit “que tout faignement de nez accompagné  
“ de fueurs froides & ténues, & d’un refroidissement  
“ général, indique une malignité & ne Vaut rien pour  
“ le malade. „ Et *ibid.* 102. “ Ceux qui au commence-  
“ ment des maladies aiguës font affectés de sueurs  
“ froides, qui rendent une urine cuite , qui ressentent  
“ une chaleur brûlante, & enfuite un froid dont on ne  
“ peut rendre raifon ( ἀκρίτως ) jusqu’à ce que la cha-  
“ leur reVÎenne, & qui de plus sont affligés d’un en-  
« gourdiffement, d’un coma & de conVulsions, font  
“ dans un état extremement dangereux. „ Et *Coac. 40.*“ Tout refroidissement accompagné de fueurs froides  
« & ténues, qui fuccede au frisson (pour ῥινῶν je lis aVec  
« Profper AlpiVi ῥιγέων) est mauVais. „ Telles étoient  
les fueurs qil’Hippocrate oluerVa dans la femme de  
Dromeades, *I. Epid.* dans la fille d’Euryanactes,& dans  
la jeune femme qui demeure it *in Foro Mendacium ,  
III. Epid.* dans la femme de Théodorus , dans Aristo-  
crates & dans la femme d’Euxenus, *VII. Epid. T. ζγ.*52. 58. qui moururent tous. Nous aVons parlé ci-deï-  
fus de la femme de Dromeades, & l’Auteur rapporte  
de la fille d’Euryanactes, “ que le feptieme jour après

P Y R 928

<c la crife,elle fut faisie d’un frisson & d’une*fievre* ac-  
“ compagnée defueurs: que le frisson reVÎnt le huitie-  
“ me jour après la crife, mais aVec moins de Violence  
“ que la premiere fois; que ses extrémités fe refroidi-  
“ rent enfuite, & qu’on ne put Venir à bout de les ré-  
“ chauffer. Que le dixieme jour, après aVoir filé, elle  
“ tomba dans le délire , mais qu’elle recouVra aussi-tôt  
“ Ees Eens. ,, Nous lisims de la jeune femme qui de-  
meuroit *in Foro Mendacium , “* que tous les fymptO-  
“ mes augmenteront le second jour , qu’elle eut des  
“ felles fréquentes & indues, qu’elle ne dormit point,  
“ qu’elle perdit la raifon , & qu’elle sua quelque peu.  
“ Le troisieme jour elle fut inquiete & altérée, elle eut  
tc des nausées, elle tomba dans l'agitation & dans le  
<c délire, & fes extrémités deVinrent froides & Ιΐνΐ-  
<c des. „ La femme de Théodorus “ eut d’abord une lé-  
“ gere éruption de fueur autour du front, laquelle fe  
“répandit long tems après sim tout sim corps, Eans en  
Si excepter les piés, après quoi *iaflevre*parut diminuer.  
“ Le cours des arteres paroissoit froid au toucher, mais  
celles des tempes aVoient un degré plus qu’ordinai-  
“ re de pussation ; *sa* respiration étoit courte ; elle tom-  
“ boit à chaque instant dans le délire & *se* trouVoit  
“plus mal à tous égards. La femme d’Euxenus eut  
“ une rémission de sa *flewe*, aVec une fueur copietsse;  
c< le froid s’empara de toutes les parties de fon corps &  
“ elle fut affligée de plusieurs especes d’asthmes dont  
“ elle mourut. „

Il paroît par ces exemples & par un grand nombre d’au-  
tres que je pourrois citer, que toutes les fueurs qui Eont  
fuÎVÎes de signes pernicieux, ne présiagent rien que de  
funeste.

Les fueurs sirnt encore pernicieufes quand elles sont ac-  
compagnées de mauVais signes &de mauVais fympto-  
mes; & cela est confirmé par *Coac.* 10. où il est dit que  
iS ceux dans qui des siueurs ténues ou froides & des frise  
“ fons fe suecedent tour à tour, fiant en très-grand dan-  
“ ger. Et *ibid.* 13. “ Ceux qui ont des fueurs & des  
“ frissons fréquens, font dans un état très-douteux. „  
Et *ibid.* 53. \*c Les sijeurs accompagnées d’une espece  
“ d’anxiété sirnt mauVasses dans les maladies aiguës. „  
Et *ibid.* 327. comparé aVec *I. Prorrhet. 27. iC* Toute  
“ hémorrhagie de nez du côté opposé est mauVasse ;  
“comme, par exemple, si elle procede de la narine  
“droite, dans une tumeur de la rate; elle est enccre  
“ pire lorsqu’elle est accompagnée d’une sileur. „ Et  
*ibid.* 3 5. comparé aVec *I. Prorrhet.* 74.,, Les*flevres* ac-  
<c compagnées d’un coma , d’une lassitude, de l’afloi-  
“ blissement de la Vue, d’une inEomnie & de fueurs,  
“ Eont malignes. „ Tels surent les Eymptomes qui ac-  
compagnerent les sileurs dont Aristocrates fut affligé ,  
*VII. Epid.* T. 52.

On doit porter le même jugement des fueurs qui fucce-  
dent à des mauVais signes ou Eymptomes. Par exemple,  
*I. Prorrhet.* 126. “ Toute Eueur légere accompagnée  
“ d’un refroidissement unÎVerfel qui fuccede à un siii-  
“gnement de nez, est maligne & pernicieuse. „ Il en

' est de même lorsqu’elle Euccede à quelque mauVasse  
éVacuation, soit une hémorrhagie immodérée ou une  
distilation de sang par le nez, dans les*flevres* chaudes,  
un flux de Ventre ou un Vomissement de mauVasse eEpe-  
ce. La sileur qui Euccede à des mauVais signes est ex-  
tremement pernicieusie , surtout lorsqu’elle n’emporte  
ni nlappaiEe ces mauVais symptomes. Tel fut le cas de  
la femme d’Olympiades, *VII. Epid. T* 49. dont il est  
ditiC qu’on ne put jamais lui rendre la parole ni la fou-  
ζί lager en aucune maniere ; qu’elle aVoit les yeux baise  
“ ses , la respiration fublime ( πνεύμα μετέωρον. Voyez  
*“ Pneuma.*) & qu’elle la prenoit par le nez; que sa  
“ couleur étoit fort matlVaife, & qu’elle fua des piés &  
“ des jambes un peu ayant que de mourir. „ PROSPER  
ALPIN , *de Praesag. Vit. et Mort. Ægrot.*

*Diarthée*

929 - PYR

*D i arrh ée fébrile.*

La. diarrhée a pour matiere la mucosité, la lymphe, la sé-  
rosité, le pus, la Eanie, le fang des narines , de la bou-  
che, du gosier, de Pœsiaphage, du ventricule, du soie ,  
de la Vésicule du fiel, du pancréas, des intestins, du  
mésentere; &pour cause ce qui les chafl'e aVec force  
dans les intestins, pendant que ces derniers ne peu-  
vent fie contracter que foiblement, ou que les pores de  
leurs Vaisseaux abforbans fiont tellement obstrués que  
rien n’y peut entrer.

H y a donc dans les*sievres* bien des efipeces de flux de Ven-  
tre, tant par rapport à la matiere & à la caufie, que  
par rapport aux effets & à PéVénement; & par consé-  
quent ilestéVÎdent que ce genre de mal estfiouVent in-  
curable; que les diarrhées fiant EouVent colliquatÎVes  
auquel cas elles fiant pour l’ordinaire fians remede.

Si ce flux dure long-tems, il dispofie de plus en plus les  
Vssceres dubas-Ventre à la même maladie, il les affoi-  
blit, les excorie, les enflamme, Vtiide, épuise le reste  
dcsvisceres& des Vaisseaux, dloù naissent l'atrophie ,  
la maigreur, la débilité, la dyssenterie, l'épaississement  
ces fluides dans toute l'habitude du corps , le relâche-  
ment des fiolides, la perte des parties fluides, la leu-  
cophlegmatie , l'hydropisie, la consomption, & la  
mcrt.

La cure de ce mal consiste à adoucir l’acreté qui cause l’ir-  
riration, à l'éVacuer par des émétiques , des purgatifs ,  
des laVemens, à raffermir les parties lâehes, à calmer  
l’impétuosité des liqueurs par des narcotiques, à déter-  
miner la matiere morbifique d’un autre côté par les  
Eueurs ou par les urines, à l’expulfer après en aVoir  
corrigé la premiere source.

Pour les prognosties que l’on tire des selles, voyez l’ar-  
ticle *Dejectio.*

*Exanthemes fébriles.*

Les pustules inflammatoires ont le plus souvent pour ma-  
tiere, celle qui ne pouvant circuler dans les petits vaisi-  
Eeaux de la peau, s’y arrête ; & pour catsse, la fiorce de  
la circulation, des sécrétwns & des excrétions; ainsi  
de ces différentes causies proVÎennent bien des fartes de  
pustules qui donnent aux*sievres* diyers caracteres & di-  
Vers noms, comme ceux d’érésipélateisses, de sicarlati-  
nes, de pétéchiales rouges, de pétéchiales pourprées,  
de rougeole & de petite Vérole.

On a coutume de traiter séparément ces trois dernieres  
efpeces ; car pour les trois premieres il est faeile d’en  
tirer le diagnostic & leprognostic.

La cure n’en est pas difficilc;il iuffit ordinairement de pren-  
dre une assez grande quantité de boissen légere, pour  
donner toujours de la mobilité à la matiere & pour  
que la force de la Vie perfévere toujours dans une juste  
modération, car par ce moyen les pustules fe dissipent  
en faisant tOmber l’épiderme par écailles & disparOss-  
Eent bien-tot. Dloù je conclus que cette maladie a son  
siégedans les Vaisseaux de la transpiration.

Les autres Eymptomes fébriles qui font femblables à ceux-  
ci, & ceux de même efpece, exigent la même guéri-  
son que les maladies dont ils Eont une suite.

On Eait par ce que nous Venons de dire, ce que l'on doit  
penser de la Variété,des*fievres* aiguës; car on appelle  
*fievres* continues, celles qui fiant fans intermission de-  
puis leur commencement jissqu’à leur fin; & continues  
rémittentes, celles qui fans discontinuer ont de tems  
en tems quelque relâche & ensuite quelques redouble-  
mens, & enfin *fievres* intermittentes, celles qui ont  
une intermission périodique qui procure toujours une  
entière cessation desawe entre deux paroxysines.

*Fievre continue.*

La plus simple des*fievres* continues est l’éphémere ou la  
*sievre* d’un jeur, dont le commencement, l'augment,  
*Tome V.*

PYR 930

Petat & le déclin *se sont* dans l’espace de Vingt-quatre  
heures. E le ne connoît point d’autre caisse qu’un mou-  
yement du sang deVenu rrep Véhément pour avoir pé-  
ché à l’égard des choses non-naturelles. On la cOnnoît  
par fa caufe qui est de peu de conséquence, par l’état  
du corps du malade qui d’ailleurs est très-pur, par la  
légereté des symptomes, par la crisse qui s’en faitbien-  
tôt, par le pouls qui Ile rétablit parfaitement, aussi tôt  
que la*sievre* a difparu. Il est aisé de la guérir par le re-  
pos, par l’abstinence & par l’ufage des délayans.

Si *cesse sievre* dure plusieurs jours, on l’appelle continue  
non putride. Sa caufe, Ees signes & fon traitement Eont  
les mêmes , elle demande surtout des saignées copieu-  
SCS& des rafraîchissans.

*Fievre continue putride,*

On appelle*sievrefynoqueputride* celle qui Vient de cau-  
ses plus graVes qu’une simple inflammation, de l'obE-  
truction des Vifceres, de l'oppilation de la peau & de  
preEque tous les Vaisseaux capillaires & d’une forte  
acrimonie.

On la connoît par la chaleur piquante que l'on ressent en  
touchant le malade, par un pouls fébrile , mais inégal  
& déréglé , par l’urine qui est épaisse , rcuge, trouble,  
crue, fans sédiment, par l’âge, par l'habitude du corps,  
par la chaleur & la nature sanguine du tempérament.

Cette *sievre* est *homotone, épacmastique , anabaelque* oti  
*paracmastique.*

La premiere à qui on a donné ce nom à caufe qu’elle de-  
meure la même depuis le commeneement jusqu’à la  
fin Eans augmenter ni diminuer, est salutaire; la fe-  
conde qui augmente continuellement, est la plus dan-  
gereuse; & la troisieme qui diminue toujours de plus  
en plus, est la meilleure.

Plus le pouls est foible, fréquent, inégal en force, dé-  
réglé pour le tems , intermittent dans fes battemens ;  
plus la refpiration est difficile, fréquente, embarrasi-  
fée , accompagnée du mouvement des ailes du nez ,  
douloureufe Vers les parties Vitales, & irréguliere; plus  
la lassitude & la débilité font grandes, plus on *se* jette  
de côté & d’autre, plus on Ee plaît à être sijuVent fur  
le dos, les membres étendus , plusllusage de la rasson  
& de Ees efiets est troublé; moins on a d’appétit, plus  
la digestion se Fait difficilement, plus l’urine est rou-  
ge, épaisse, trouble, aVec peu de sédiment, ou même  
plus elle est ténue, claire, aquetsse, en petite quantité  
& difficile à garder, plus on a les mouVemens trem-  
blans & légers , p us on fuit le toucher, plus οη cher-  
che à prendre quelque chose aVec les mains, plus on a  
les yeux tristes, lugubres & mouillés de larmes ΐηνο-  
lontaires : plus cette maladie est dangereuse & mor-  
telle.

Mais lolffique le sommeil est laborieux & difficile, que le  
corps est couVert de taches pourprées ou livides , que  
les hypocondres Eont tendus & ensilés , la mort est pref-  
que certaine.

Ce mal ne demande point un traitement particulier. La  
curation presitrite ci deVant & Variée Eelon les dsséren-  
tes indications, la Véhémence des symptomes, l'état  
du malade & de la maladie suffit.

Les Anciens ont donné à *ceSfievres* le nom de fynoques  
συνόχοι, & les Ecoles celui de continentes, *contènentesi*parce que leur ardeur n’a aucune intermission. On nom-  
me Eyneques συνεχεῦς ou continues , *continuae*, celles  
qui font continues remittantes.

*Causas ou sievre ardente.*

De toutes ces*sievres , le causas* ou *fievre* ardente mente  
un examen très-particulier,parce qu’elle est frequente,  
dangereuse & difficile à guérir.

Lesspmptomes principaux font une chaleur preEque bru-  
lanteau tousser, inégale en diVers endroits , tres-ar-  
dente aux parties Vitales ( au lieu qu aux extremites el-  
le est fouVent modérée, & même quelque1, ois elles Eont  
Nnst

93ΐ PYR

froides) & qui se communique à l’air qui sort par Pex-  
piration ; une fécheresse en toute la peau, aux narines,  
à la langue, à la bouche, & quelquefois même autour  
des yeux; une respiration ferrée, laborieufe, fréquen-  
te; une langue sache, jaune, noire, brûlée, apre ou  
raboteuse; une soif qulon ne peut éteindre & qui cesse  
souvent tout-à-coup ; un dégout pour les alimens , des  
nausées, le Vomissement, l’anxiété , l'inquiétude; un  
ac«ablement extreme, une petite toux, une Voix elai-  
re & aigue, le délire , la phrénésie, l'insomnie , le co-  
ma , la convulsion & des redoublemens aux jours im-  
pairs.

Elle a pour caufe un travail excessif, des longs Voyages ,  
l’ardeur dtl foleil, la foif long-tems fouflerte , l'usage  
des matieres fermentées , aromatiques , acres , qui  
échauffent, le coït immodéré , l'excès du Vin, princi-  
palement en Eté, &c.

Tel est fon cours : on en meurt fouvent le troisieme &  
le quatrieme jour : on passe rarement le septieme,lors  
que le catssus est parfait ; il sie termine fotiVent par une  
hémorrhagie, qui devient mortelle , si ellefurvient le  
troisieme ou quatrieme jour avec trop de médiocrité ;  
elle est annoncée par une douleur à la nuque , par la  
péfanteur & la tension des tempes , par l'obfcurcsse-  
ment des yeux, par la tension des parties précordiales  
fans douleur, l’écoulement involontaire des larmes  
sans autre signe mortel, la rougeur du visiage, la de-  
mangeaison des narines : il sie termine aussi aux jours  
iritiques par le Vomissement, le flux de Ventre , les  
urines, les siueurs, les crachats épais ; le redoublement  
qui arriye au jour pair aVant le sixieme est très-mau-  
vais , l’urine noire , tenue & qui fort en petite quantité  
est mortelle; le crachement & le pissement de sang  
Eont mortels; la difficulté d’aValerest un très-mauVais  
signe, le froid aux extrémités est pernicieux, la rou-  
geur du Vifage & la fueur qui en fort font d’un sinistre  
présiige; la parotide qui ne Vient point à suppuration  
est mortelle , la diarrhée trop abondante fait périr le  
malade , les mouvemens conVulsifs annoncent le délire  
& enfuite la mort ; le caufus dégénere en une périp-  
neumonie, qui est fouVent accompagnée du délire ; la  
*fievre* la plus dangereufe est celle qui fuecede à de νΐο-  
lentes douleurs de Ventre, elle fe termine par une cri-  
Ee accompagnée de frissons.

Toutes ces.chofes bien examinées, il n’est pas difficile  
de connoître la présence & la caufe immédiate de cette  
maladie , qui n’est en effet qu’un sang dépouillé de fes  
parties les plus douces & les plus liquides , une inflam-  
mation unÎVerselle produite par la trop grande force  
desfolides & des fluides : on en peut de plus tirer de  
sûrs prognostics.

Pour guérir ce mal, Pair doit être pur, froid , & EouVent  
renouVellé; les couvertures légeres, le corps fotiVent  
éleVé; la boisson abondante, aqueufe, chaude, adou-  
cissante , un peu acide ; les alimens légers & tirés delà  
farine , de l'orge, de llaVoine , & des fruits un peu ai-  
gres. L’on doit faigner, si le mal ne fait que commen-  
cer , s’il y a des marques de pléthore, d’une inflamma-  
tion considérable , si la chaleur est infupportable , si la  
raréfaction est excessiVe, la réVtllsion nécessaire, si les  
accidens pressent & ne cedent point aux autres reme-  
des. Il est à propos de donner des lavemens anodyns ,  
délayans, laxatifs, antiphlogistiques, rafraîchissans; &  
de les réitérer, felon que la grande ardeur, la séche-  
resse du Ventre & la réVtllsion semblent l’exiger. Il  
faut humecter tout le corps, déterminer dans les nari-  
nes la Vapeur de l'eau chaude, gargariser la bouche &  
le gosier, laVer les piés & les mains dans l’eau tiede ,  
fomenter aVec des éponges trempées dans l'eau chau-  
de les parties où il y a plusieurs Vaisseaux qui préfen-  
tent bien leurs furfaces ; fe EerVir de médicamens  
aqueux, doux, nitrés,d’une agréable acidité ,»qui là-  
chent très-doucement le Ventre, qui poussent par les  
urines & les réparent, qui EerVentde Véhicule à la fueur  
par leur quantité , & non par aucune acrimonie, & qui

P Y R 932  
enfin relâchent toute la contraction des fibres, dissol-  
Vent les liqueurs épaissies , les délayent & corrigent  
leur acrimonie.

Si l’on joint à ces préeeptes les regles générales que l’on a  
données siir la cure des maladies aiguës & de leurs  
Eymptomes , & si l'on a soin en même tems de rappro-  
cher ce que l’on dira des maladies aiguës de chaque  
Viccere en particulier Eous leurs articles respectifs: il n’y  
a point d’efpeces *desievres*ardentes dont on ignore les  
remedes.

De-là aussi on peut si? faire une juste idée de tcutes les  
autres *fievres* aiguës particulieres, car elles font ou des  
symptomes, ou des effets d’une autre maladie aigue.  
Voyez *Caufus.*

*Fievre intermittente.*

Nous avons donné ci-deVant la définition de la *fievre* in-  
termittente ; fon diagnostic est évident par lui même ;  
fies distinctions en différentes classes Eont faciles à faire,  
n’étant fondées que fur la seule différence du tems que  
ce mal dure.

Cependant il faut faVoir qu’on appelle en *générai fievres*de printems, celles qui regnent depuis le mois de Fe-  
vrier, jufqu’à celui d’Août, *Sesievres* d automne, eel.  
les qui commencent au mois d’Août & finissent dans  
FeVrier. Cette distinction est nécessaire à caufe de la  
dssérence qui sie trouve, tant dans la nature & les  
Eymptomes de ces *douxfievres,* que dans leur fin , leur  
durée, leur traitement : d’ailleurs, l'une EouVent chasse  
l’autre.

Souvent même au commencement de l’automne , elles  
imitent exactement *lusfievres* continues, à caufe de la  
longueur & du redoublement des accès ^cependant leur  
génie & leur cure fiant entierement différens.

Elles commencentaVec des bâillemens, des allongemens,  
avec lassitude, débilité,froid, horreur, frisson, trem-  
blement, pâleur aux extrémités, refpiration difficile ,  
anxiété , naufée, Vomissement, célérité, débilité & pe-  
titesse de pouls. Plus ces accidens font considérables,  
& plus il s’en trouVe ensemble ; plus *iafievre,* la cha-  
leur& lesautres symptomesqui lasiuiVent, fiant mau-  
Vais. Tel est le premier degré de cette *fievre,* qui *ré-  
pond* à l'augment *dessievres* continues, & est le plus  
dangereux de tous : alors l'urine est ordinairement  
crue & ténue.

A cet état il en Euccede un autre qui commence aVec cha-  
leur, rougeur, une respiration forte, grande, plus libre,  
moins d’anxiété, un pouls plus grand, plus fort, une  
grande foif, grande douleur aux articles & à la tête, le  
plus souvent aVec des urines rouges, & qui répOnd à  
l’état des*fievres* continues.

On Voit enfuite finir la maladie pardessi.leurs souvent  
abondantes : tous les Eymptomes *se* calment, les uri-  
nes deVÎennent épaiiles & dépoEent un sédiment siem-  
blable à de la brique broyée , le sommeil, *i’apurxxic,*la lassitude , la foiblesse surviennent.

SouVent elles dlégénerent *ensicvres* aiguës dangeretsses,  
qui viennent pour la plupart de ce qu’on a mis les Hui-  
des dans une chaleur & une agitation trop grande.

Voici les effets de la *sievre* intermittente dans *ses* trois  
tems.

Elle endommage beaucoup les fibres des petits Vaisseaux  
& des Vificeres par la stagnation , l'obstruction , la  
coagulation, le mouVement, la dissolution, l’atténua-  
tion qu’elle caisse ; de-là non - seulement les Vaisseaux  
slaffoibliflent, mais les liquides dégénerent principa-  
lement en ce que leurs parties Eont moins hcmOgenes,  
& ne Eont point également mêlées; de ces Vices naît  
l’acrimonie des liqueurs : & de toutes ces choses en-  
semble silitune grande disposition aux sueurs qui affbi-  
blissent beaucoup par la perte de la mucosité même du  
sang qui sort 3VCC elles; l’urine est alors extremement  
épaifle, trouble , grasse, femblable à celle de jument:

933 P Y R

telle est aussi la seiliVe; ainsi le sang étant soible, dise  
*sous ,* à peine lié &prÎVé de *sa* meilleure partie, celle  
qui reste deVÎent à la fois acre & épasse ; c’est confé-  
quemment par le relâchement des Vaisseaux, Pépaissisu  
Pernent & Pacreté des liqueurs que ces *fievres,* lorsi-  
qu’elles durent long-tems, dégénerent quelquefois en  
maladies chroniques, telles que le fcorbut, l'hydropi-  
sie,l’ictere, la leucophlegmatie, les tumeurs skirrheu-  
ses du bas Ventre & les maux qui slenscliVent.

Au reste quand ces *fievres* ne Pont point malignes, elles  
servent à dissiper les maux inVétérés & à prolonger la  
vie.

Après cette exacte discussion de toute l’histoire des *fiè-  
vres* intermittentes, on établit pour leur catsse prochai-  
ne la Viscosité du liquide artériel, & peut-être l’inaction  
des esprits, tant du cerVeau que du cerVelet qui siont  
destinés pour le cœur, quand par quelque catsse que ce  
Eoit la contraction de ce visicere deVÎent ensuite plus  
prompte &plus forte, & quand la réfolution des hu-  
meurs qui font en stagnation, fe fait.

Et par conséquent, comme il n’est point de *fievre* inter-  
mittente qui ne garde l'ordre décrit, il paroît que celui  
qui a pu sijrmonter le premier tems & la premiere cau-  
sie,peutenleVer tout le paroxysine.

Mais comme le premier état d’une *fievre* parfaitement in-  
termittente & fa catsse immédiate,peuVent Venir d’tme  
infinité de caufies,même assez peu considérableslcsiquel-  
les peuVent plusieurs à la fois prendre naissance au de-  
dans du corps & y faire des progrès dans un tems déter-  
miné, comme on Pobsierve dans toutes les liqueurs qui  
fie forment & fe féparent dans le corps : il est bien plus  
difficile de distinguer la caufe actuelle d’une infinité  
d’autres possibles, que d’en imaginer une de ces der-  
nieres , suivant laquelle on puisse donner la raifon du  
retour périodique *deS fievres ,* fuivant les lois de Poe-  
conomie animale; c’est ce qu’il est aifé de concevoir  
clairement pour peu qu’on y fasse attention.

Dans le tems de l’intermission, ou même dans le pre-  
mier tems de la *fievre,* on doit donc avoir recours aux  
apéritifs falins , ou alcalis , ou aromatiques, ou mi-  
néraux,auxdélayans, aux matieres douces, huileuses;  
la chaleur, le mouvement & le frottement conviennent  
aussi. Les médicamens de cette efpece font tous les fels  
des plantes tirés fuÎVant la méthode de Tacheniüs. Les  
principaux fiant ceux d’absinthe, de charbon-béni, de  
tiges de seVes, le nitre, le nitre stibié, l’antimoine dia-  
phorétique non laVé , le fel ammoniac , le fel de pru-  
nelle, le fel polychreste , le tartre régénéré , le tartre  
tartarisé, le fel de tartre aVec l’huile de térébenthine  
réduit en une masse faVoneufe. Toutes les parties des  
herbes aromatiques, surtout de celles qui font réfolu-  
tÎVes.

De plus, s’il s’est fait dans les premieres voies un grand  
amas de mauVaifes humeurs, on les éyacue par un pur-  
gatif, & fouVent par un Vomitif, pourVu qu’on le pren-  
ne dans un tems assez éloigné du paroxysine, pour qu’il  
fafiêfon effet ayant fon retour. Ce remede est indiqué  
par le régime qti’ona obferVé, parles maladies .& les  
Eymptomes qui ont précédé , par les nausées, le vomisi-  
sement, les rots, le gonflement, par l'haleine, par les  
ordures ou les faleles qui paroissent fur la langue , au  
gosier,au palais, par l’mtermission,par l’amertume de la  
bouche, par le vertige ténébreux ; & quand l'émétique  
a sait toute fon opération, il saut aVant l'accès calmer  
le trouble qu’il a causé , en donnant un opiat au ma-  
lade.

Par exemple,

Prenez *de tartre éméelque , cinq grains.*

Faites une poudre que vous prendrez en une fois.

Prenez *de tartre éméelque , cinqgrains 5*

P Y R 934

*de mie de pain t sussisante quantité pour faire cinq  
pilules pour une dose.*

Prenez *du vin émétique, deux onces ;*

*d’oxymel sailli tique asix dragmes.*

Mêlez.

Prenez *de tartre éméelque, cinq grains ;*

*de gelée de groseille, damel-onc e i  
déhuile de canelle, une goutte-*

Mêlez.

Faites un bol.

*Purgaels.s.*

Prenez *de la poudre cornachine s deux serupules 3 pour  
une dose.*

Ou ,  
-

Prenez *de pilules cochiées majeures s deux scrupules ;  
de sirop de rosiessoInelso demi-once j  
d’eau distilée de fleurs de sureau, deux onces.*

Mêlez.

Ou,

Prenez *d’aloèslavé, douze grains ;*

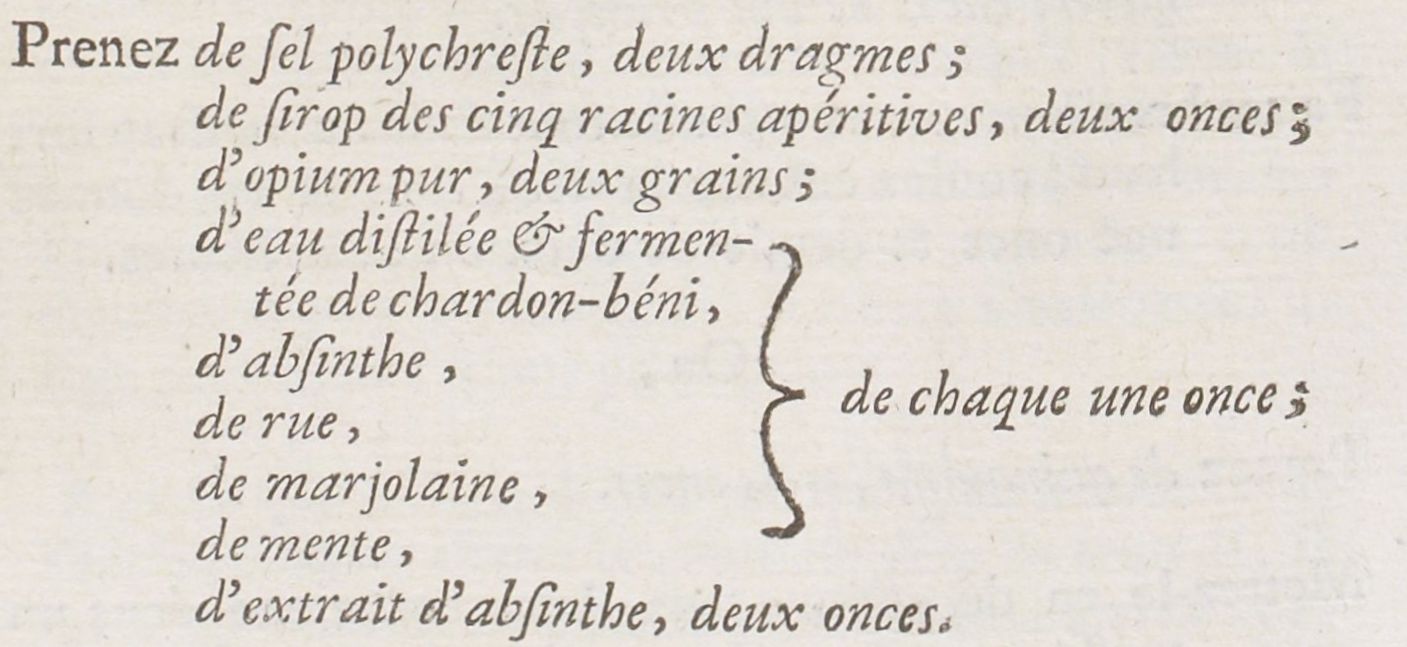
*de myrrhe, dix grains s  
d’opopanax, cing grains ;*άδ*sel gemme, cinq grains.*

Mêlez & faites neufpilulesi

Ces remedes font d’un ufage falutaire en ce qu’ils ope-  
rent par haut & par bas.

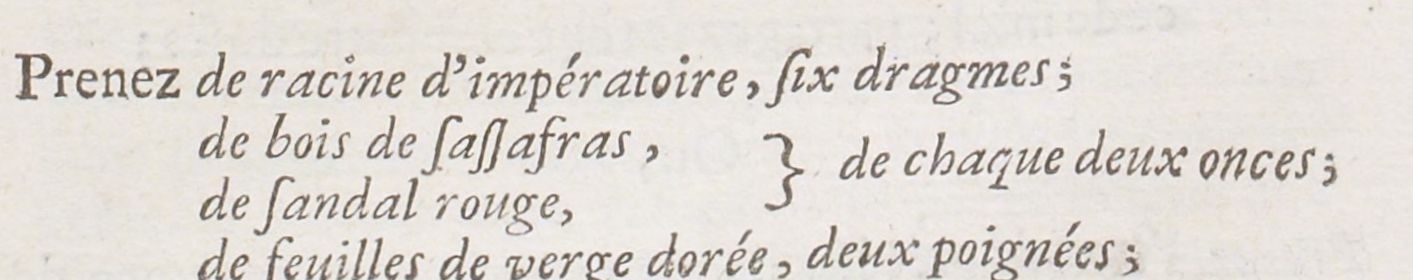
Autrement ces remedes font nuisibles, en ce qu’ils affoi-  
Missent, dissipent les parties les plus liquides, trou-  
blent la digestion qui est furtout loi fort nécessaire, &  
rendent ainsi la maladie longue , ou même caufent la  
mort. On dissipe aussi fouvent & le froid de la*flevre &*lasaurc même par un fudorifique & voici comment.

Quelques heures avant le retour de l’accès on fait pren-  
dre au malade une grande quantité de tifane apéritive,  
délayante, un peu narcotique ; enfuite une heure avant  
le paroxyime on le fait fuer , & on ne cesse que deux  
heures après le tems qu’il auroit commencé ou qu’il au-  
roit dû reparoître.



Mêlez.

On en prendra une cuillerée tous les quart-d’heures, &  
on boira par-dessus à chaque fois quatre onces de la  
décoction fuivante.



SH PYR

*de fleurs depetite centaurée, demi-once;*

*de semence broyée de daucus Creticus, six dragrnes.*

Mettez le tout en infusion pendant deux heures dans un  
vaisseau exactement couvert, dans de l’eau qui ne  
sioit pas tout-à-fait bouillante, ensi.lite faites un  
peu bouillir, & retirez deux pintes de cette décoc-  
tion.

La saignée nuit toujours par elle-même ; si quelquefois  
elle est utile, ainsi que ladiete exacte & rigouretsse,  
ce n’est qu’en certains cas.

Le siecond tems de la *fievre* indique la nécessité d’une  
boiston aqueuEe , chaude, nitrée, un peu acide, aVec  
de la chicorée & de semblables apéritifs doux. Le ma-  
lade doit d’ailleurs *se* tenir en repos & dans une cha-  
leur modérée.

Quand la crise met fin à l’accès, on répare les siseurs &  
les urines par des tisanes vineuses, des bouillons de  
viande, des décoctions tiedes; ainsi loin d’exciter la  
fiueur par la chaleur, par des médicamens ou à force de  
couVertures, il suffit de l'entretenir doucement & long-  
tems , en augmentant seulement la quantité des fluides  
qui doÎVent lui serVÎr de matiere.

Enfin on remédie aussi aux flymptomes pressans selon les  
regles prescrites pour la cure des Eymptomes fébriles  
en général.

La*sievre* étant tout-à-fait dissipée, on restaure le malade  
par un régime analeptique, par des corroborans ; on le  
purge enfuite à plusieurs reprifes, quand on s’apper-  
çoit que le malade est assez fort.

S’il s’agit d’une Violente*sievre* d’automne, si le corps est  
affoibli parla maladie, si elle est déja inVetérée, s’il  
n’y a aucun signe d’inflammation, de supputation in-  
terne, ni d’aucune obstruction considérable dans quel-  
que VisiCere, c’est alors que le quinquina est nécessaire,  
en poudre, en infusion, en extrait , en décoction, si-  
rop , avec les spécifiques convenables dans *Fapurexie*en obfierVant la méthode, la dofie & le régime conVe-  
nables.

Prenez *de quinquina, une onces*

Faites une poudre que vous diviserez en douze dofes ; on  
en prendra une de deux heures en deux heures  
dans du vin.

Prenez *du quinquina, trois onces ;  
d’eau, commune, douze onces.*

Faites insuser pendant deux heures ; faites essuite bouil-  
lir durant l’espace d’une heure , après quoi ajou-  
tez ,

*quatre onces de vin François.*

Faites bouillir encore un peu le tout dans un vaisseau fort  
haut : coulez enfuite la décoction & en donnez  
une once & demie de deux en deux heures.

Ou,

Prenez *de quinquina, trois onces.*

Mettez-le en décoction dans l’eau commune dans un  
vaisseau couvert, durant deux heures, fournissez  
feize onces de décoction qu’on prendra comme la  
précédente.

Ou,

Faites éyaporer la décoction précédente jufqu’à consistan-  
ce de miel ; partagez le tout en quatre doses ;

Ou,

*Prenez* l’extrait précédent, délayez-le dans une once de

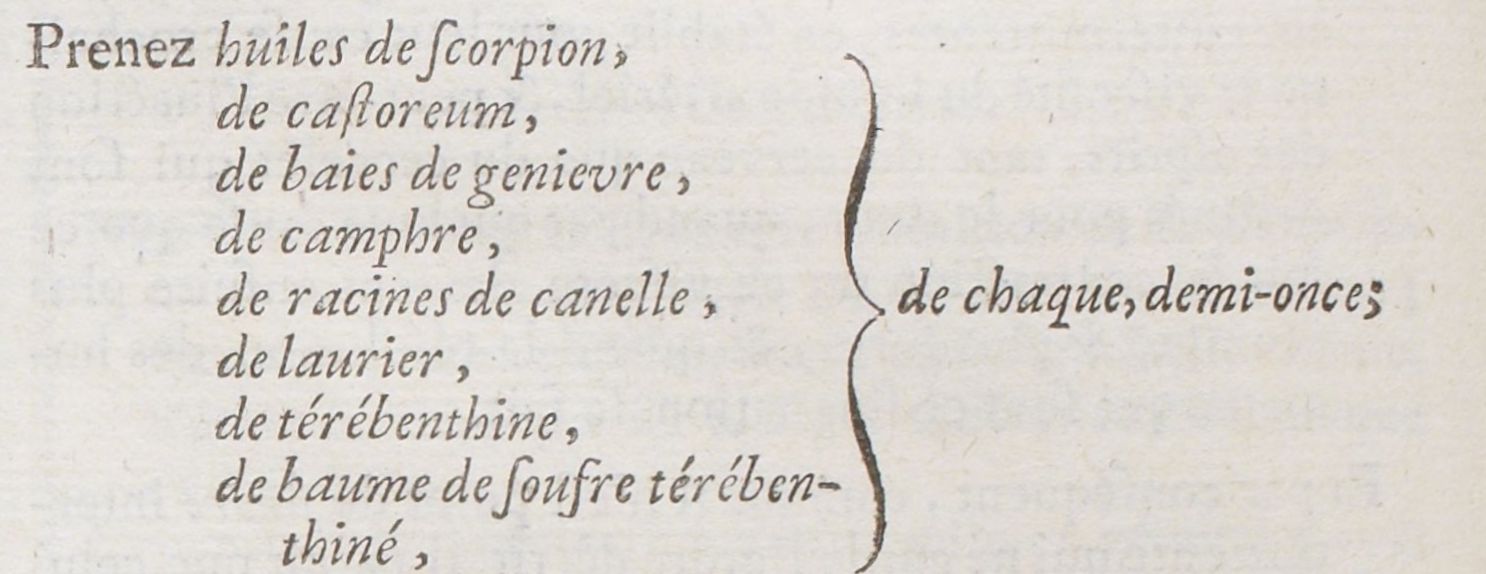
PYR 936

sirop des cinq racines âpéritives; vous aurez le  
sirop de quinquina, dont l'ufage est le même que  
de l’extrait ;

Ou,

*Prenez* l’extrait qui précede; mêlez-y suffisante quanti-  
té de poudre de réglisse pour faire des pilules de  
quatre grains chacune, qu’on prendra toutes dans  
le tems de l'intermission.

Les épithemes, l'onction de l'épine du dos & les boissons  
astringentes, font aussi de quelque utilité..



Mêlez pour un Uniment.

Prenez *de plantain â larges feuilles, dix onces s  
de racine de torrnentille récente> deux onces.*

Mettez ces drogues en décoction dans l'eau, essorte qu’il  
en reste deux pintes.

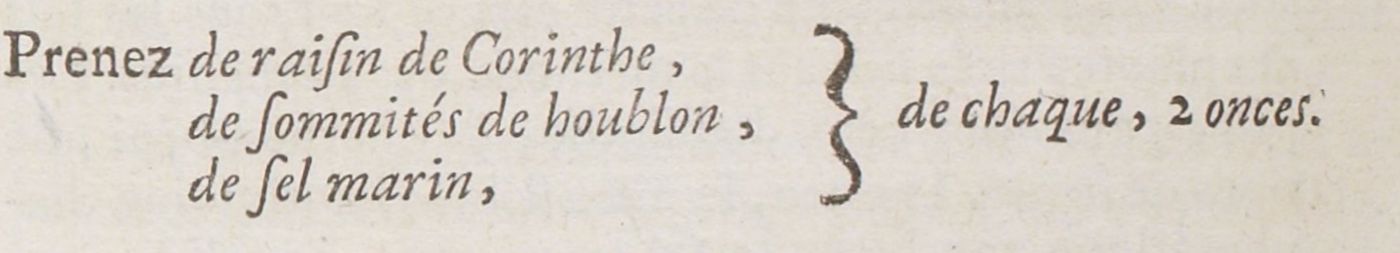
On en boira trois onces de deux heures en deux heures.

Prenez *d’alun de roche s une dragme s  
de noix muscade s deux dragrnes s  
de bol d’Armenie en poudre, douze grains.*

Mêlez.

Faites une poudre, qu’on prendra une heure avant l’ac-  
cès.

*Epithemespour appliquer aupoignet.*



Broyez le tout en forme de bouillie, que vous applique-  
rez aux poignets ;

Ou,

Prenez *desscmmités de rue vertes deux onces;  
de graine de moutarde s deux dragmes.*

Broyez ces drogues, & les appliquez aux poignets.

Pour traiter chaque saurc d’une maniere qui lui foitpar-  
ticuliere, il faut remarquer, 1. que *loS fievres* inter-  
mittentes vraies finissent d’autant plutôt, qu’elles ont  
moins de rémission; & réciproquement au contraire,  
2. Qu’alors elles approchent plus de la nature *dcSfie-  
vres* aigues, & ont plus de disposition à sie conVertiren  
elles. 3. Qu’elles naissent d’un plus grand nombre de  
caisses, & peut-être de causies plus mobiles. 4. Que  
conséquemment les *fievres* du printems se dissipent  
d’elles-mêmes par la chaleur qui survient. 5. Qu’au  
contraire en automne le froid fuccédant au chaud, les  
rend plus violentes & plus opiniâtres. 6. Que de-làil  
est facile de juger quelles font les *fievres* qui deman-  
dent à être traitées, & comment elles le doÎVent être.  
**BoERHaaVE ,** *Aph. et Mat. Med.* Voyez *Aranea.*

Sydenham , parlant des *fievres* intermittentes qui régne-  
rent depuis l’année 1675. jusqu’en 1680. oluerye, que

*p37* P Y R

quoique les *flevres* quartes eussent été très-fréquentes  
autrefois , néantmoins les tierces & les quotidiennes  
le furent daVantage dans ce tems-là, à moins qu’on ne  
veuille donner aux dernieres le nom de doubles-tier-  
ces ; & que quoique ces tierces commençassent quel-  
quesois avec frisson & tremblement,& que ceux-ci fuse  
fent d’abord fuÎVÎs de la chaleur, & .aussi-tôt après de la  
fueur, & aboutissent à une intermiflion parfaite, pour  
revenir dans des tems marqués, néantmoins elles ne  
garderent point cet ordre après le troisieme ou qua-  
trieme aecès, furtout lorfque le malade Ee tenoit au  
lit & tssoitde cardiaques chauds , qui ont la propriété  
d’augmenter la maladie. Mais cette *fievre* devint en-  
sclite si violente, qu’il n’y eut plus qu’une simple ré-  
mission , au lieu de l'intermission dont on a parlé ; &  
approchant tous les jcurs plus près de la nature des *fiè-  
vres* continues, elle s’empara de la tête, & caufa la  
mort à un grand nombre de personnes.

Pour ce qui est de la cure, j’ai appris, dit-il, par une ex-  
périence de plusieurs années, qu’il est extremement  
dangereux de tenter la guérifon des*sievres* tierces &  
quotidiennes avec des sudorifiques ; car lorsqu’elles  
font récentes, & qu’elles n’ont encore pris aucune for-  
me déterminée, elle approchent de fort près des *fievres*continues. Et quoique tout le monde fache qu’aussi-  
tôt que la sueur paroît, l'inquiétude & les autres fyrnp-  
tomes s’évanoiiissent, 8c qu’il succede une intermission  
parfaite, & par conséquent qu’il convient de l'accélé-  
rer quelque peu, ou du moins de ne point l'arrêter  
après que l’accès a cessé ; néantmoins il est manifeste  
qu’en poussant cette fueur au-delà des bornes convena-  
bles, l'intermittente dégénere en une *fievre* continue  
extremement dangereufe pour le malade. Je conçois  
que cela vient de ce qu’une fueur aussi copieufe, ( puis-  
qu’elle exeede le degré de la matiere fébrile, déja  
exaltée par la chaleur de l’accès , au point de pouvoir  
être chassée par dépuration , ) après avoir chassé la por-  
tion de cette matiere qui est capable de produire un  
simple accès , travaille à enflammer le siang. Attendu  
donc l'inefficacité de cette méthode, & les inconvé-  
niens qui accompagnent les autres évacuations, com-  
me la faignée & la purgation , qui en affoiblissant la  
contexture du fang, prolongent la maladie ; je crois  
qu’on ne peut rien employer de plus effieace que le  
quinquina , dont je puis assurer , malgré le préjugé du  
vulgaire & d’un petit nombre de Savans, que je n’ai ja-  
mais trouvé , ni même eu occasion de soupçonner, que  
Bon usiage eût de mauvaises stlites , excepté que ceux  
qui l'ont pris pendant un tems considérable, l'ont quel-  
quefois attaqués d’un rhumatisine scorbutique.

Mais il est rare que cette maladie proyienne de cette cau-  
*se ; 8c* dans ce cas même on la guérit aisément avec des  
remedes convenables.

Si j’étois aussi sûr de la continuité des effets duquinqui-  
na que je le silis de sim innocence, je le préféreroissims  
scrupule à tous les autres remedes qu’on connoît jtss-  
qu’ici, puisqu’il est excellent non-seulement dans cette  
maladie , mais encore dans celles de la matrice & de  
l’estomac, tant on a peu de rasson de le croire malssain.

/

Mais je conçois que tous ceux qui ont mal parlé de cette  
écorce , *se* fiant principalement fondés fur les raifons  
suivantes:

I. A cause qu’on attribue les *sy*mptomes violens & nom-  
breux qui accompagnent les *fievres* intermittentes  
invétérées, avant qu’on ait usé du quinquina, à cette  
écorce , bien qu’on n’en ait ufé qu’une feule fois.

2. Comme il guérit la maladie par une vertu cachée, &  
ηοη par aucune éVacuation fensible , plusieurs perfon-  
nes fcutiennent que la matiere morbifique, qui a be-  
fioin d’être éyacuée , est retenue dans le corps par fion  
astringence, où elle est toute prête à occasionner de  
nouveaux défordres, la maladie n’étant point encore  
empOttée. Mais ces sortes de persimnes ne font point  
attention que les Eueurs qui sirnt siurVenues dans le dé-

P Y R 938  
dinde l'accês , ont chassé toute la matiere morbifique  
qui s’étoit amassée durant l’interValle qui a précédé,  
de Eorte qu’il ne reste plus que les semences de la ma-  
ladie, qui demandent du tems pour se mûrir ; que le  
quinquina poursisiVant sans relâche l'accès qui *se* reti-  
re , & détruisant les sources de la maladie, ne sauroit  
retenir aucune matiere morbifique dans le fang, où elle  
n’est qu’un embryon, & que par conséquent on ne peut  
le regarder comme la catsse de ces obstructions qu’on  
lui attribue communément.

Mais comment fiait-on que le quinquina quérir *lcssicvres*intermittentes par S011 astringence ? C’est ce qu on  
ne peut prouver qu’avee le secours d’autres astrin-  
gens qui possedcnt la même vertu que lui. Mais j’ai inu-  
tilement employé les plus efficaces. D’ailleurs l’écorce  
effectue la cure, lors même qu’elle opere comme pur-  
gatif; ce qui lui arrive quelquefois. Après tout, il est  
de la prudence de proportionner nos recherches à no-  
tre habileté. Que si quelqu’un qui veut s’en faire ac-  
croire, s’imagine posséder d’autres facultés que celles  
qui sont nécessaires, foit à la Religion naturelle qui  
nous apprend à honorer Dieu avec tout le respect qui  
lui est dû; ou à la Philosophie morale, qui nous ensei-  
gne à pratiquer la vertu & à nous rendre utiles a la *so-  
ciété* ; ou enfin aux arts qui Eont du ressort de la Mede-  
cine, des Mathématiques & de la Mécanique, & qui  
procurent un grand nombre de commodités aux hom-  
mes, je voudrois bien le prier de déduire de la Philo-  
fophie naturelle une hypothese qui puifle lui servir a  
expliquer la caisse d’une simple différence spécifique  
qu’on obsierve dans les êtres naturels. Qu’il m’expli-  
que , par exemple, d’où vient la verdure uniVersielle du  
gasion , aussi bien que la rasson qui fait qu’il n’est ja-  
mais d’une autre couleur ; & s’il le fait, j’embrasserai  
avec plaisir fes fentimens. Que si au contraire il ne  
peut y réussir , je ne me ferai point un scrupule d’avan-  
cer, qu’un Medecin doit borner tous fes foins & tou-  
te sim attention à la recherche de l’histoire desmala-  
dies, & à l'application des remedes, dont l’expérienee  
a démontré les bons effets, en n’employant néantmoins  
d’autre méthode que celle qui est fondée Eut la droite  
raiEon, & méprisant toutes celles qui n’ont que de fause  
fes spéculations pour principe.

Je vais donc rapporter en peu de mots ce que l’expérien-  
ce m’a appris, relativement à la maniere d’employer le  
quinquina.

L’écorce du Pérou , qu’on appelle communément lapou-  
*dre des Jésuites,* autant que je puis men fouvenir, n’a  
commencé àêtre cstiméeàLondrespour la guérifon des  
*sievres* intermittentes , & surtout des *sievres* quartes,  
que depuis environ vingt-cinq ans.La réputation que ce  
remede acquit pour lors étoit d’autant mieux sondée,  
qu’on n’avoit jamais pu venir à bout jiffiqu’à ce tems-là  
de guérir ces fortes de maladies par aucune autre mé-  
thode ; ce qui les fassoit regarder avec rasson comme  
l’opprobre des Medecins. Il perdit cependant cette  
réputation peu de tems après, & on en abandonna l’u-  
*sage* pour deux tassons principales :

1. A caisse que n’étant donné que quelques heures avant  
l’accès, comme c’étoit la coutume dans ce tems-là, il  
tuoit quelquefois le malade , ainsi que cela arriva à M.  
Underwood, Bourgeois & Alderman de Londres, aui-  
si-bien qu’à un nommé Porter, Apothicaire chez les  
Dominicains. Ce funeste effet du quinquina, quoi-  
qulextremement rare, dût fans doute rendre lesMe-  
decins plus circonfpects dans fon usiage.

2. A cause que, quoique le malade fût pour l’ordinaire  
exempt de l'accès, qui n’eût pas manqué de revenir  
fans ce remede , il ne laissoit pas d’essuyer une rechute  
dans la quinzaine, furtout lorsque la maladie étoit ré-  
cente, & n’avoit point été aisoiblie par *sa* longue du-  
rée.Ces rassons prévalurent si fort fur l’esprit de la mule

939 PYR

titude, qu’on perdit toutes les espérances qu’on avoit  
conçues jufques alors de ce remede, & qti’on ne jugea  
pas qu’il fût à propos , pour préVenir un accès pendant  
quelques jours, d’expofer le malade à perdre la Vie en  
lui donnant cette écorce.

Mais ayant examiné depuis quelques années les Vertus  
extraordinaires du quinquina , je sus fortement perfua-  
dé qu’il étoit feul capable de guérir *iessievres* intermit-  
tentes, pourVu qu’on le donnât aVec les précautions  
convenables ; ce qui m’engagea de nouVeau à chercher  
le moyen de prévenir le danger qui ré fulte de lonufa-  
ge , aussi-bien que la rechute qui furvient au bout de  
quelques jours; deux inconVéniens auxquels il est né-  
cessaire de remédier, & de procurer par-là la guérifon  
du malade.

i. Je conçus d’abord que le danger Venoit bien moins de  
l’écorce, que du mauVais ufage qu’on en faifoit ; car  
lorfqu’il s’est amassé une grande quantité de matiere  
fébrile dans le corps pendant les jours intermédiats , le  
quinquina, si on le prend immédiatement ayant l’ac-  
cès, empêche l’expulsion delà matiere morbifique par  
la Voie naturelle, c’est-à-dire, par la Violence de l’ac-  
cès ; & celle-ci étant retenue dans le corps , met ordi-  
nairement la Vie du malade en danger. Mais je crus  
pouVoir remédier à ce mal, & préVenir la nouVelle *gé-  
nération* de la matiere fébrile, en donnant la poudre  
immédiatement après le départ de l’accès, afin de pré-  
venir par-là le fuÎVant ; & la réitérant dans les jours in-  
termédiats par interVaIles conVenables , jufqtl’à l'ap-  
prodie d’un ηουνεΐ accès , afin que le fang pût s’im-  
prégner peu-à-peu, & par conséquent sans danger de la  
vertu de l'écorce,

2. Comme la rechute qui furvenoit dans la quinzaine me  
parut provenir de ce quelefang n’étoit point suffisam-  
ment imprégné de la vertu du fébrifuge, qui, quoi-  
qu’efficace, n’est pas assez énergique pour guérir la  
maladie du premier coup , je crus que le meilleur  
moyen de prévenir cette rechute, étoit de réitérer la  
poudre dans des interValles convenables, avant que la  
vertu de la premiere dofe fût entierement dissipée,  
quand même la*fievre* intermittente paroîtroit furmon-  
téepour le préfern.

Ces réflexions me conduisirent à la méthode suivante, qui  
est celle dont je fais ufage.

LorEque je fuis appelle chez une perfonne qui a *iasievre*quarte , ftlpposims que ce fiait le Lundi, si l'on attend  
l’accès ce jour-là , je ne donne aucun remede au mala-  
de, & je me contente de lui faire espérer qu’il sera  
exempt de l’accès suivant. Pour effectuer ma promef.  
fe, je lui donne l’écorce dans les deux jours intermé-  
diats, je veux dire, le Mardi & le Mercredi, de la ma-  
niere seiivante.

Prenez *de quinquina réduit en poudre trèsnflne, une once ;  
de conferve de giroflées*, ou

*de roses seches, autant qu’il en faut pour un élec-  
tuaire, qu’ on partager a en douze doses.*

On en donnera une au malade toutes les quatre heures, à  
commencer du moment que l’accès finit ; & par-  
dessus, un verre devin.

Supposé qu’on aime mieux les pilules,

Prenez *de quinquina en poudre, une once ;*

*de sirop de groseille, autant qu’il en faut pour faire  
des pilules de moyenne grosseur, dont on en donne-  
ra six au malade toutes les quatre heure* s,

On peut avec moins de peine & un égal fuccès, mettre  
une ©nce de cette poudre dans un grand verre de νΐη  
clairet, & en donner huit ou neuf cuillerées au mala-

PYR 940

de dans les intervalles marqués ci-dessus. Je n’ordonne  
rien le jeudi, lorfqu’on attend l'accès, à caufe qu’il ne  
revient pas le plus souvent, le résidt! de la matiere fé-  
brile ayant été épuré & chassé du sang par les Eueurs  
qui terminent ordinairement l’accès précédent, outre  
que j’empêche qu’il ne s’amasse de nouvelle matiere au  
moyen de la pOudre, dont je réitere la dofe tous les  
jours intermédiats.

Mais pour prévenir la rechute, qui est un des inconve-  
niens dent j’ai parlé ci-dessus , je donne toujours la mê-  
rne quantité de poudre, faVoir, une once partagée en  
douze dofes, le huitieme jour précisément, apres avoir  
pris la derniere. Mais quoiqu’une simple répétition de  
la dofe de la maniere que je viens de dire, emporte  
souvent la *fievre ,* le malade n’est pas pour cela exempt  
de danger, à moins qu’il ne satisfasse aux ordonnances  
de sim Medecin , & qu’il ne la prenne une troisieme ou  
quatrieme fois, furtout lorfque le Eang a été appauVri  
par quelque éVaeuation précédente ou qu’on s’est ex-  
posé imprudemment au froid.

Au reste , quoiqu’il *n’y* ait aucune Vertu purgatÎVe inhé-  
rente dans ce remede , il ne laisse pas de purger sou-  
vent avec beaucoup de violence, à caisse de quelque  
*idios.yncras.e* particuIiere à la constitution. Dans ce cas  
il est absolument nécessaire de le donner avec le lauda-  
num pour préVenir cet effet, qui est aussi manifeste-  
ment opposé à *sa* nature qu’à la maladie , & le retenir  
assez long-tems dans le corps pour qu’il puiile satissai-  
reàset destination. Je donne done pour cet effet dix  
gouttes de laudanum dans fin peu de νΐη , après chaque  
deuxieme doEede cette poudre, supposé que la purga-  
tion ne cesse point.

J’obsetVe la même méthode dans les *antressievres* inter-  
mittentes , foit tierces ou quartes ; car l'accès n’est pas  
plutôt passé que j’administre une doste de la poudre, la  
réitérant aussi fréquemment durant le tems de l’inter-  
mission,quela nature de la maladie le permet;avec cet-  
te différence pourtant qu’une*fievre* tierce peut être tel-  
lement silrmontée aVec six dragmes de quinquina,qu’el-  
le donne enfin du répit au malade, au lieu qu’il n’en  
faut pas moins d’une once, partagée comme j’ai dit,  
pour emporter une *sievre* quarte.

Quoique les tierces & les quotidiennes puissent paroître  
cesser entierement après un ou deux accès, elles *dégé-  
nèrent* néantmoins fouVent, ainsi que je l’ai déja obser-  
vé , en une efpece *desievre* continue, & ne laissent  
qu’une rémission , même dans les jours où l'on *se* fla-  
toit d’une intermission, Eurtout lorEque le malade s’est  
tenu trop chaudement dans S01I lit, ou a usé de reme-  
des sudorifiques. Dans ce cas je profite de la rémissiOn,  
si courte qu’elle foit, & je donne la poudre immé-  
diatement après que l’accès a cessé, autant que je puis  
le conjecturer, la réitérant toutes les quatre heures,  
comme j’ai dit ci-deflùs, sans attendre une intermission  
réguliere , parce qu’autrement la vertu alexitaire de  
lléeorce n’a pas le tems de *se* communiquer aufiang.

Quoique les *sievres* intermittentes qui regnent aujour-  
d’hui approchent après le second ou le troisieme accès  
*dessievres* continues, on doit cependant les rapporter  
à llespece intermittente ; & de-là vient que je ne crains  
point de donner le quinquina, même dans les pluscon-  
tinues de cette espece; je ne doute pas même qu’étant  
repété comme j’ai dit ci-dessus, il n’emporte la mala-  
die, pourvu que la chaleur continuelle du lit & le  
mauvais tssage des cardiaques ne Paient point siait dé-  
générer en *sievre* continue; car dans ce cas j’ai EouVent  
obsiervé que l'écorce ne produit aucun effet. Je ne me  
silis jamais apperçu que le vin dans lequel on donne  
l’écorce SR au malade le mal qu’on deVroit naturel-  
Iement en attendre ; au contraire, on n’a pas plutôt  
pris une quantité suffssante de ce remede que la cha-  
leur, l'altération & les autres l'ymptomes fébriles dif  
paroissent ordinairement. Mais il faut obferver que  
plus l’intermittente approche de la*sievre* continue, ou  
naturellement, ou en conséquence d’un régime trep  
chaud; plus il est nécessaire d’augmenter la dofe de

941 PYR

quinquina ; car j’ai fouVent éprotlVé qu’il n’en faut  
pas moins d’une once & demie ou de deux onces pour  
emporter ces fortes d’intermittentes.

Comme quelques personnes ne peuVent prendre le quin-  
quina ni en poudre, ni en ferme d’électuaire, ni de pi-  
lules, je le leur dcnne en infusion. Pour cet effet je fais  
infufer à froid pendant quelque tems deux onces d’é-  
corce grossierement pulVérisée dans une pinte de νΐη  
du Rhin. Cette infusion étant plusieurs fois coulée à  
traVers un filtre, deVÎent si claire, qu’elle ne caufe pas  
le moindre dégout. Quatre onces de cette infusion ,  
après qu’elle a reposé pendant quelques jours, produi-  
sent autant d’effet qu’un gros de la poudre en substan-  
ce ; & comme elle n’est ni désagréable , ni pesante Eut  
l’estomac, on peut la donner deux fois plus fouVent que  
l’autre formule, jufqu’à ce qu’elle ait emporté la ma-  
ladie.

Lorsque cette maladie n’a pris aucune apparence régulie-  
re, elle est quelquefois aceompagnée d’un Vomissement  
prefque continuel qui est catsse que le quinquina ne  
peut rester dans le corps lous quelque forme qu’on le  
prenne; dans ce cas il ne faut l'administrer qu’après  
aVoir arrêté le Vomissement. Je donne pour cet effet au  
malade dans l'efpace de deux heures, six ou huit cuila  
lerées de jus de limon récent dans lequel j’ai fait disseu-  
dre un fcrupule de fel d’absinthe, & enfuite quinze  
gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d’eau  
de canelle très-forte; & supposé que le Vomissement  
cesse, je passe aussi-tôt après à lluEage du quinquina.

Comme les enfans simt trop délicats pour pouVoir pren-  
dre ce remede sious une autre forme, du moins en une  
quantité conVenable pour opérer leur guérifon, je leur  
prescris pour l’ordinaire le julep fuÎVant.

Prenez *d’eau de cerises noires,3e \*)* j / *a . „„oe.  
. . , t> s- c de chaque deux onces >*

*de vin du Pctun, J 2*

*de quinquina réduit en poudre très-fine, trois gros’,  
de sirop de doux de girofle y une once.*

Mêlez pour un julep, dont on donnera une cuillerée ou  
deux à l'enfant, fuÎVant son âge, toutes les quatre  
heures, jufqu’à ce que l’accès ne reVÎenne plus,  
mettant dans chaque autre dofe, en cas de flux de  
ventre , une ou deux gouttes de laudanum 11-  
quide.

Il faut obferVer que les intervalles entre les accès des *fie-  
vres* tierces & quotidiennes font si courts, qu’ils ne  
laissent point au siang assez de tems pour s’imprégner  
de la Vertu sébrifuge de l'écoree ; de sorte qu’il ne faut  
pas croire que le malade éVÎte l'accès filmant après  
avoir pris la premiere dofe, aussi certainement que  
dans la *fievre* quarte ; car dans ces cas le remede n’ope-  
re siauVent la guérison qu’au bout de deux jours.

Il faut de plus remarquer qu’en cas que le malade , non-  
obstant les précautions dont on a parlé ci dessus, essuie  
une rechute, ce qui arrÎVe moins fréquemment dans  
la quarte que dans les tierces & les quotidiennes, il  
ne saut point s’attacher trop fcrupuleufernent à la mé-  
thode que nous aVons prefcrite ci-dessus, mais Varier  
le traitement fuÎVant qu’on le jugera à propos : on pré-  
fere dans ce cas la décoction amere comme plus effi-  
cace.

A l’égard de la diete & du régime, on permettra au mala-  
de l’usage de tous les alimens folides & liquides qui  
conVÏennent à fon estomac, à l'exception du fruit & des  
liqueurs froides , qui appauVrissent la masse du fang &  
dispoEent le corps à une rechute. Il clmisira donc les  
viandes les plus aisées à digérer pour *sa* nourriture , &  
pour boisson ordinaire une quantité modérée de νΐη ,  
parle sieul uEage duquel j’ai quelquefois rendu la fan-  
té à des malades tellement affaiblis par le retour fré-  
quent de *lc sievre* intermittente, que le quinquina ne  
produssoit aucun effet fur eux. U aura Eoin surtout de

PYR 942

. ne point s’exposer au froid jufqu’à ce que le sang ait  
repris *sa* premiere force.

Il faut remarquer ici que quoique j’aie recommandé la  
purgation après que la maladie a cessé, cette précau-  
tion n’a lieu qu’à l’égard des intermittentes qui cessent  
d’elles mêmes ou qui fe guérissent Eans le fecours de  
l’écorce ; car lorEque la cure a été effectuée aVec ce re-  
mede, les cathartiques deVÎennent inutiles & nuisibles,  
tant l'écorce a de pouVoir pour préVenir les accès &  
Pindisiposition qu’ils occasionnent. Il faut donc s’ab-  
stenir de toute sorte dléVacuation, car le purgatif le  
plus léger, même un laVement de lait & de fucre, suf-  
fit pour occasionner une rechute & pour reproduire la  
maladie.

Je ne dois point laisser ignorer au Lecteur que ces inter-  
mittentes furent quelquefois fulcies dans les premieres  
années de cette constitution d’un stymptome tout-à-fait  
remarquable ; car les accès ne commencerent point  
aVec frisson & tremblement, mais le malade eut tous  
les fymptomes d’une Véritable apoplexie, quoiqu’à di-  
re Vrai , malgré sa ressemblance aVec cette maladie, el-  
le ne fût autre chofe que l'effet de la*sievre* qui s’em-  
parole de la tête, comme cela parut par d’autres signes,  
aussi-bien que par la couleur de l'urine, qui dans les  
intermittentes est ordinairement d’un rouge foncé ,  
quoique moins fort que dans la jaunisse , & dépofe un  
sédiment de couleur de brique. Mais quoique toutes  
les différentes efpeces dléVacuations parassent indi-  
quées dans ce cas, afin de faire une réVulsion des hu-  
meurs de la tête, ainsi qu’on le pratique ordinairement  
dans la Véritable apoplexie , il faut cependant s’en ab-  
stenir, à caufe quelles font extremement préjudicia-  
bles dans les intermittentes, dont ce symptome proce-  
de ordinairement, & qu’elles mettent la Vie du mala-  
de en danger, ainsi que je l’ai obsierVé. Il fautaucon-  
traire attendre que l’accès cesse de lui-même, donner  
l’écorce immédiatement après, & la réitérer aussi siou-  
vent qu’il le faut dans les interValles jusqu’à ce que le  
malade sioit parfaitement guéri.

Telles font les obEerVations dont j’aVois à faire part au  
Lecteur touchant l'ufage du quinquina. Je me fuis plus  
attaché à la brléVeté qu’à la pompe Eous laquelle jleusi  
*se* pu faire paroître ce remede; & ceux qui ajoutent  
quelque chofe de plus à cette écorce que le Véhicule  
nécessaire pour l'introduire dans l’estomac, le font ou  
par ignorance ou dans la Vue de tromper leur malade,  
ce qui est une conduite que tout Medecin qui a quel-  
que sentiment d’honneur doit détester. Au reste, si  
mes contemporains eussent Voulu sie donner la peine de  
consulter ce que je publiai dans mon Histoire des ma-  
ladies aiguës, relatÎVement à la méthode de donner le  
quinquina dans les intervalles des accès, & de le réi-  
térer après que la maladle a cessé , peut-être qu’un  
grand nombre de persimnes Eeroient encore VÎVantes ,  
nonobstant le mépris que quelques-uns témoignerent  
pour mes recherches , qui ne tendoient mutes qu’au  
bien public , aussi-bien que pour les précautions que  
j’y indiquai en ces termes, qui contiennent un abrégé  
de ce que je Viens de publier dans cet article.

« 1°. Il faut bien *se* garder de donner cette écorce de  
« trop honne heure, c’est-à-dire, aVant que la maladie  
« ait perdu une partie de fes forces, à moins que la  
« foiblesse du malade n’oblige à agir autrement; car  
“ on peut en la donnant trop-tôt, la rendre inutile &  
“ même funeste, si l’on Venoit à arrêter subitement la  
“ fermentation qui s’est éleVée dans le l'ang, & qui ne  
“ tend qu’à le purifier. „

« 2°. Il ne faut mettre en usage ni la purgation, ni enco-  
“ re moins la faignée, pour éVacuer une partie de la  
“ matiere fébrile , & rendre 1 écûrce plus effieace ; car  
iC elles affoiblissent toutes deux le ton des parties, &  
“ donnent par-là plus de facilité a la maladie de reVe-  
“nir, après que la Vertu de l’écorce est epuisée. Il

943 PYR

11 Vaut mieux,felon moi,imprégner peu à peu le fangde  
“ ce remede, & dans des intervalles éloignés de l’accès,  
“ que de l'arrêter tout d’un coup dès S011 commence-  
“ ment : car par ce moyen l’écorce a plus de tems pour  
“ produire sim effet, outre qu’on prévient le malheur  
qui pourroit arriver, si l’on arrêtoit subitement & à  
“ contre-tems un accès qui ne fait que d’approcher.,,

« 3°. Il faut réitérer l.léCorce le plus sotiVent qu’il est  
“possible, afin que la Vertu de la premiere dofe ne  
iC foit point tout-à-fait épuisée lorsqu’on en donne une  
“ seconde, car par ce moyen on Viendra enfin à bout  
“ de guérir parfaitement la maladie. C’est ce qui fait  
“ que je présure la méthode suivante à toute autre. „

Prenez *de quinquina , une once ;*

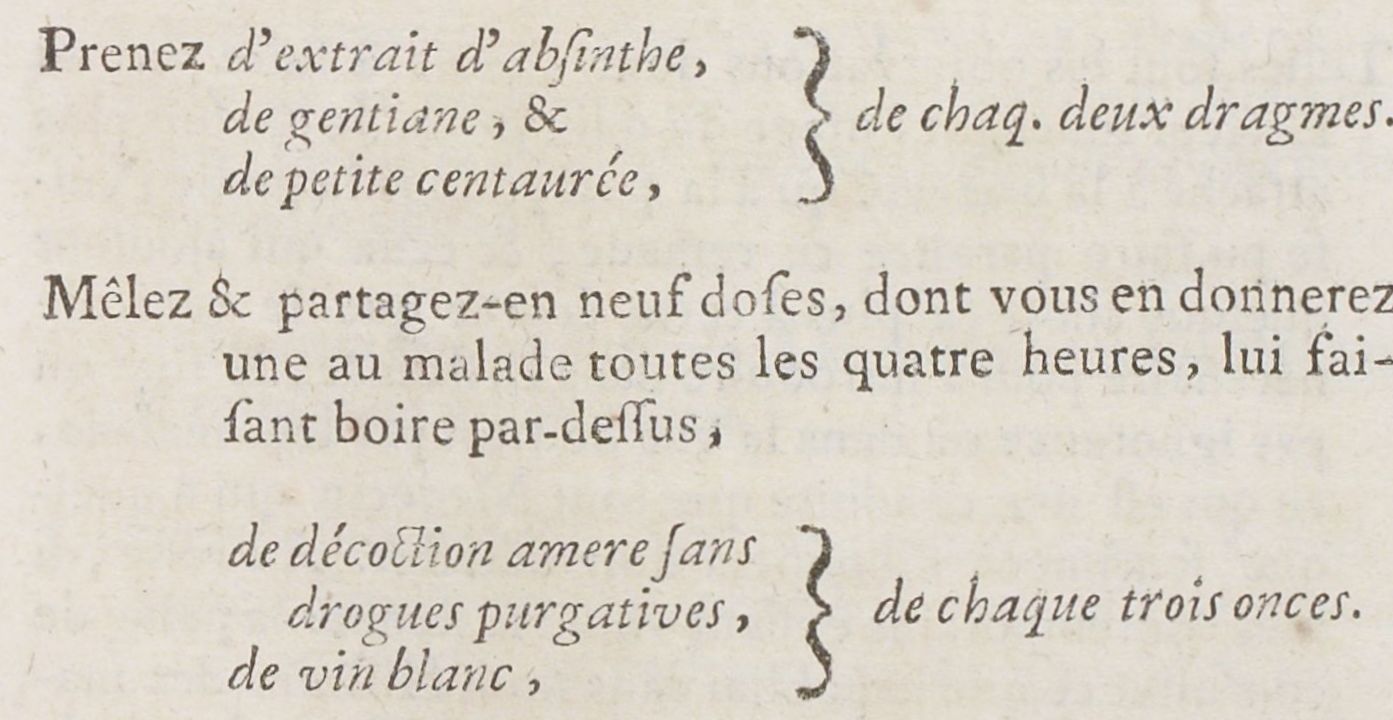
*de conserve de roses, deux onces.*

.Faites un électuaire, dont vous prendrez la grosseur d’u-  
ne bonne noix mufcade matin & soir dans les  
jours intermédiats, jusqu’à ce que toute la dofe  
foit confommée.

Répétez la même chose jufqu’àtrois fois, en laissant une  
quinzaine de jours d’intervalle entre chacune.

Quoique le quinquina foit le meilleur remede qu’on  
connoisse pour guérir ces maladies, j’ai cependant con-  
nu des personnes d’une constitution fanguine & dans  
la fleur de leur âge qui ont été guéries de *sievres* tier-  
ces dont elles étoient affligées au printems par le  
moyen des remedes fuivans :

Par exemple, en *se* faisant saigner du bras dans le jour  
intermédiat, & prenant au bOut de quelques heures un  
émétique préparé arec une infusion de *crocus metallo-  
rum ,* réglant le tems de façon qu’il ait achevé fon  
opératlon avant l’arrivée de l’accès; & aussi-tôt après  
que ce dernier est passé, elles prennent l’électuaire iiu-  
vant.



Voici une autre méthode de guérir ces *sievres* tierces , la-  
quelle cenvient à ceux que leur fortune met hors *d'é-  
tat* de foutenir la dépensse d’un long cours de remedes.

Prenez *de serpentaire deVirgmie en poudre, un scrupule s  
de vin blanc, trois onces.*

Mêlez & donnez au malade deux heures axant l’arrÎVée  
de l'accès.

CouVrez-le bien, & après PaVoir laisse siser pendant trois  
ou quatre heures; réitérez la close.

Ces *sievres* intermittentes reparurent au mois de Juil-  
let de l'année 1679. & augmentant de jour en  
jour , elles Caisserent de grands ravages dans le mOis  
d’Août. Comme j’ai déja traité fort au long de ces *sor-  
tes* de *fievres,* je me cententerai d’obferVer qu’elles oc-  
casiOnnerent en Novembre une nouvelle maladie épi-  
démique, qui provenoit Visiblement des qualités de  
Pair. **SYDENHAM.**

*De la salubrité des Fievres.*

L’ordre que la diyine Ployidence a voulu établir dans

PYR V44'

l'arrangement des êtres corporels est si admirable, &  
ses vues ont été si bienfaisantes , que ce que nns siens &  
le premier coup d’oeil nous présentent comme nuisi-  
ble ou même pernlcieux, est institué pour notre con-  
EerVation ; de maniere que nous deVons également  
louer & bénir le SouVerain Maître, tant de ce que nous  
regardons comme un bien, que lorsqu’il nous arrive ce  
que les hommes sont dans l’ufage de regarder comme  
des difgraces. Je pourrois rapporter une infinité d’e-  
xemples concluans pour prouver cette Vérité , nos Li-  
Vres en font pleins; mais ce fieroit m’écarter de mon  
objet, qui n’est autre dans cette Dissertation que de  
faire Voir que le mouVement fébrile du fang qui fe  
joint à beaucoup de maladies aiguës & chroniques, est  
d’une telle nature & d’un tel caractere , qu’il contribue  
à surmonter & à détruire les causes des maladies , &  
par conséquent qu’il est plu'ôt avantageux & salutaire  
que préjudiciable au corps humain.

Avant que d’entrer dans le détail des preuves que je dois  
employer, je ne crois pas inutile de faire voir la con-  
formité de cette proposition ayec la doctrine des an-  
ciens.

Hippocrate, Auteur aussi judicieux que respectable , dit  
dans une infinité d’endroits de ses Ouvrages , que Cer-  
taines maladies, dont nous parlerons plus bas, fe gué-  
rissent par la*fievre,* lorsqu’elle survient. Cesse, *Lib»  
II. cap.* 8. dit formellement, « que la*fievre* même , ce  
« qui paroîtra peut-être fort étonnant, est fouvent *sia-*« lutaire. » Car elle calme les douleurs des hypocon-  
dres lorsqu’elles ne fiant point accompagnées d’inflam-  
mation, appasse les douleurs en général, & dissipe en-  
tierement les convulsions des nerfs & le frisson , quand  
elle commence après ces accidens ; & si la chaleur *ex-  
cite* l'urine, elle soulage la passion iliaque causée par  
la difficulté d’uriner. Aussi n’est-ce point fans raison  
que les plus célebres de nos anciens ont appelle la sa-  
*vre* un assaut, un combat de la nature contre la mala-  
die& contre fa causie. Or rien n’est plus propre que ces  
expressions à faire Voir que loin de la regarder comme  
nuisible, ils la jugeoient très-falutaire; car il est im-  
possible que ce qui combat contre les ennemis de la  
Vie, je Veux dire les caufes morbifiques, foit pernicieux  
en foi & de fia nature. C’est fur ces raifons qu’est fondé  
l’étonnement de Linden, *in Selectis Medicis,* lorfqu il  
Voit qu’après une infinité de textes formels d'HippO-  
crate, il le trouVe encore aujourd’hui dcs Medecins  
qui regardent cette doctrine comme une rêverie de  
Campanelle, comme une nouveauté condamnable, &  
comme l'idée d’un homme qui n’est pas Medecin; car  
cet Auteur, *inTr. de Sensu rerum, Lib. VH. c.* 2.assu-  
re que la*fievre* n’est point une maladie , mais un reme-  
de contre les autres infirmités. Jean de Meg a été de  
llaVÎs de Linden, & l’a expliqué en peu de mots au  
cinquieme Chapitre de fon *Commentaire Philosophique :*mais entre les modernes perfonne ne s’est déclaré plus  
hautement pour ce fentiment que le célebre Sydenham,  
qui a pour premier objet dans fes Ouvrages de regarder  
*lasievre* comme un effort & un instrument de la natu-  
re, institué pour séparer le pur de ce qui ne l’est pas, &  
pour détruire la caisse morbifique & la faire fortir du  
corps.

Il est donc aisé de Voir qu’Hippocrate, *Epid. Lib. II.* a  
raifen de dire qu’il est de la prudence du Medecin  
d’allumer quelquefois la *sievre.* Enfin, quoi de plus  
propre à confirmer notre doctrine que cet accord eon-  
stant & unanime des anciens en ce point, que la nature  
est le meilleur Medecin, qu’elle possede dans un fou-  
Verain degré l'art de guérir & d’emporter toutes les ma-  
ladies , &, pour me ferVir du langage derGalien, qu’el-  
lc s’éleve avec forcé & courage contre la caisse morbi-  
fique, qu’elle travaille puissamment aux crises & aux  
excrétions , & qu’elle délivre le corj.s des atteintes  
mortelles des maladies par la coction, & enfin par l'é-  
Vacuation des humeurs qui les causent l Car cette force,

945 P Y R

ce mouvement, ce combat, qui est l’instrument dont  
la nature sie sert pour surmonter les causes des ma.la-  
dies, est-ce autre chosie que la*fievre ?* J’ai done rail on  
de conclurre que la *fievre* est l'instrument que la natu-  
re met en œuVre pour garantir le Corps de la mort,  
dont la Cause morbifique la menace, & que c’est en  
Ia domptant & la forçant de sortir du corps qu’elle le  
remet en santé.

Il faut pourtant convenir que tous les Médecins anciens  
& modernessont toujours regardé la*flevre* comme une  
maladie, dans un certain sens. Hippocrate même, *L.  
de Flatibus , Sect.* 3. la nomme une maladie générale  
qui accompagne les autres, & furtout les inflamma-  
tions ; & je ne puis dire qu’ils ont tort ; car la*flevre* est  
un mouVement contre nature du sang & des humeurs ,  
qui dérange & détruit même les fonctions du corps &  
de l'esprit ; que dis-je ? qui deVÎent funeste & mortel ;  
car peu de perfonnes meurent fans *flevre.* Rien n’em-  
pêche pourtant que ce qui est maladie Eous un point de  
vue, ne foit Eous un autre le remede à fi propre caisse  
& aux autres maladies; & Voilà, comme je l'ai remar-  
qué , en quoi nous deVons lo'der & bénir la dÎVÎne Bon-  
té, qui a construit & disipnsé notre machine aVec tant  
d’art & d’ordre , que non-seulement elle est en état de  
se défendre par fes propres forces contre les attaques  
des maladies qui la menacent de fa destruction; mais  
que les monVemens mêmes, ou les effets de la causie  
morbifique, siont d’une telle nature & d’un tel caracte-  
re, qu’ils suffissent à surmonter la caufe des maladies ,  
si rien d’ailleurs ne s’y oppose, & font même ordonnés  
pour produire cet effet ; & par conséquent que leur effet  
est de surmonter & de détruire la casse de la mala-  
die.

Mais pour mettre cette importante Vérité à la portée de  
tout le monde, il est nécessaire de commencer par ex-  
pliquer en peu de mots , & cependant d’une maniere  
assez approfondie, la nature & l’essence de *iaflevre,*& comment la nature la produit, & enfuite de déter-  
miner quelles*flevres* peuVent produire un ester aVan-  
' îageux & salutaire, & dans quelle maladie, dans quel  
tems & dans quelles circonstances cet effet doit s’en-  
suÎVre.

Autant *\a fievre* est une maladie commune, & réellement  
il n’y a preEque point d’affections contre nature du corps  
humain auxquelles elle ne Ee joigne, autant sa con-  
noissance est-elle embarrassée de difficultés & dlobsitu-  
rités , comme le EaVent tous ceux qui ne Eont pas  
étrangers en Medecine ; car il n’y a gueres moins  
d’opinions & d’hypotheses qu’il y a d’Auteurs céle-  
bres qui en ont parlé. Je ne m’amuferai point à les  
rassembler ici, & je me contenterai de rapporter ce  
principe, que comme le mouVement des eEprits, & la  
circulation du silng constitue la rasson formelle de la  
vie & de la fauté, c’est aussi de-là qu’il faut partir  
principalement pour expliquer la naissanCe & les cau-  
ses de toutes les affections internes & externes des  
*flevres',* aussi définissons-nous la*flevre* un mouVement  
trop animé des mufcles Vitaux & prinCÎpalement du  
cœur, joint à l'inégalité de la circulation du sang& à  
l’altération de la chaleur, du pouls & des excrétions ;  
mouVement qui a des rémissions ou intermissions par-  
faites dans des tems déterminés.

Je dis donc que la *fievre* est un mouVement augmenté ,  
& plus fort que le naturel dans le fysteme des mufcles.  
Du consentement des Medecins les plus éclairés, la  
cauEe du mouVement dans notre corps est une substan-  
ce très-déliée & très-fluide, que les uns désignent par le  
nom d’esprits, & que d’autres nomment le principe de  
la Vie ; substance qui existe originairement dans la se-  
mence, qui est cachée dans le sang , & qui est entrete-  
nue par le fluide qui nous enVÎronne à l’extérieur, &  
par les alimens spiritueux. Les Anciens ont donné à  
cette substance le nom de *nature, d’ame pourprée,* de  
*chaleur innée.* Elle est la casse de tout mouVement qui  
*Tome V.*

P Y R 946

se fait dans le corps, foit du mouVement intestin oü dû  
mouVement circulaire des liqueurs, ou de celui des  
membres ; & c’est le Véritable instrument de l’amepour  
fentir & pour raisonner. Cette substance se meut aVees  
plus de Véhémence ou de Vélocité dans les nerfs & les  
fibres missculaires , qui font les organes immédiats des  
motlVemens, comme on le Voit sensiblement dans les  
fpasines de la peau &des autres parties internes, ac-  
compagnés d’augmentation & de fréquence du mouVe-  
ment du pouls, & d’une plus grande chaleur. Car je  
fuis fort du fentiment de Van-Helmont, *Lib. depe-  
bribus, cap.* 1. qui prétend que la chaleur fébrile n’est  
point propre à la matiere morbifique, ou n’est point sim  
eflet, mais bien celui des esprits animaux, qui fiont la  
caufie immédiate, premiere & efficiente de la*fièvres*comme de toute chaleur naturelle dans l’état de siinté.  
Mais il est bon d’obfierVer que je ne m’accorde point  
aVec lui, quand il dit que la catsse matérielle de lasa-  
*vreOii* seulement occasionnelle ; qu’elle n’a aucune in-  
fluence matérielle & physique siur la *fievre, 8e* qu’elle  
est seulement une oecasion offerte à fon *archée* doiié  
d’intelligence , qui par fes propres forces & fa propre  
actÎVÎté , s’irrite de la même maniere qu’un homme à  
l’aspect d’un objet propre à le mettre en colere , atta-  
que cet ennemi qui lui est étranger, & fait fesefforts  
pour le chasser. En effet, je fuis perfuàdé que la caufe  
morbifique a une force & une énergie qui la met en  
état d’agir & de produire des motlVemens ; & qu’agif-  
fiant fans ordre siir le principe de la Vie ou silr les esc  
prits animaux , elle excite par une nécessité mécanique  
le mouVement impétueux qui Ee remarque dans le cœur,  
les arteres & les muselas. Car ce mouVemént fébrile  
ou maladif, est l’effet de l'action & de la réaction des  
deux principes qui existent alors dans le corps, du  
principe maladif actif, & de la nature, ou du principe  
vital & moteur qui s’y trouve naturellement; & c’est  
dans ce fens que je pourreis accorder à Van-Helmcnt,  
que fon *archée,* ou la nature même, est l'artifan & l'au-  
teur des *fièvres.*

Mais l’objet que je me propose d’éclaicir, demande que  
j’approfondisse daVantage de quelle maniere la matie-  
re fébrile agit fur les esprits contenus dans les nerfs  
& les membranes ; quel effet ou quelle réaction s’en-  
fuit de cette opération, & comment font produits les  
fymptomes & lesaceidens ordinaires aux*flevres.*

V

Je commence donc à poster pour principe,que tout mouVe-  
ment qui *se* fait dans les fibres missculaires, est actif,  
fystaltique ou de contraction; d’où il fuit, que l'état  
contre nature de ce mouVement estfon relâchement ou  
fon augmentation. Cette augmentation fe nomme  
communément fpaime , qui eftune contraction des fi-  
bres mufculaires plus forte & plus durable que de cou-  
tume. Le fpasine est la caufe principale & fondamen-  
tale de prefque toutes les affections maladives & con»  
tre nature , & il produit uh grand nombre de différens  
effets , de maniere qu’il n’y a gueres de maladie où les  
motlVemens spasinodiques n’entrent au moins pour  
quelque choEe. Mais c’est surtout dans les *flevres & la*production d’une chaleur excessive, que les spasines  
jouent un grand rôle ; car ils fiant caustesde l’inégalité  
du mouVement circulaire du siing, du désordre & de la  
fréquenee des pussations , & de tous les autres aeci-  
dens. Car comme, lorsque le ton des mtsscles & le  
mouVement du cœur fiant modérés, les liqueurs vita-  
les roulent tranquilement & paisiblement, les séeré-  
tions &les excrétions succèdent à souhait, & les par-  
ties des liqueurs qui font nécessaires à la fauté & à la  
Vie, sirnt retenues dans le corps ; de même lorsque le  
ion des muscles est dérangé, c’est à-dire, qu’ils font at-  
taqués de spasines, & que le mouVement du cœur est  
désordonné, tout l'assemblage , l'ordre des mouVe-  
mens Vitaux, & toute l'œconomie des sécretions & des  
excrétions, Eont dérangés & renVerses.

Les signes sensibles & les effets de la contraction sipasimo-  
O 00

947 P Y R

dique des fibres musculeuses, qui font si remarquables  
dans le commencement des *fievres* intermittentes , &  
qu’on apperçoit moins visiblement & plus foiblement  
dans la rémission des*fievres* continues, ne siont pas les  
mêmes dans les différens individus & les différentes*sie-  
vres s* je crois pourtant devoir faire l'énumération des  
principaux. On remarque furtout dans le commence-  
ment de l’accès, que la peau , qui est d’un sentiment  
exquis, & regardée d’un commun accord comme l’or-  
gane du tact , est extremement contractée, lorfque ses  
pores les plus larges font resserrés ; qu’elle s’éleve en  
tubercules, comme celle des sues; que les vaisseaux  
qui étoient gros & pleins de seing, Ee dégonflent & dise  
paroissent ; que ce qui étoit rouge deVÎent lÎVIde ; que  
toute l'habitude du corps qui étoit gonflée , s’affaisse &  
*se* retire; qu’il y a un frissonnement, un frisson & un  
refroidissement incommodes, furtout dans les extré-  
mités. On remarque encore que la peau , qui étoit au-  
paraVant moite, deVÎent Eeche & aride, & que la fueur  
dont elle étoit cotlVerte, cesse. Mais cette compression  
& ce resserrement des Vaisseaux & des fibres, ne fie bor-  
nent pas à la circonférence & à la surface du corps : ils  
s’étendent jtssqu’à l’intérieur. Et c’est ce dont on ne  
peut douter, si l'on fait attention à la grande quantité  
d’urine limpide & aqueufe qu’on rend dans ce tems,fur-  
tout dans les *fievres* lentes & continues ; au resserre-  
ment opiniâtre du bas-Ventre, à la rétention des Vents,  
à l'impossibilité de prendre des laVemens , à l’inquié-  
tude des parties voisines du cœur, aux nausées, à la  
disposition au vomissement , aux douleurs considéra-  
bles que l'on sent dans la moelle de l'épine & dans la  
région des lombes ; tous accidens qui ptOuvent évi-  
demment que le ventricule, les intestins, les reins  
même & les vaisseaux du foie l'ont attaqués d’un EpaE-  
me & d’une contraction contre nature. La petitesse, la  
fréquence,la dureté & la faiblesse du pouls, qui ne vien-  
nent que de la petite quantité , & du peu de lib erté de  
l’influx des efprits, font voir que la fubstance du cœur,  
des arteres & des mufcles, n’est pas exempte d’un Ep a si-  
me semblable, qui enraciné dans les eEprits, commu-  
nique à tout le corps une disposition analogue. J’ai dé-  
ja remarqué que ces accidens different quant à la  
violence; j’ajoute qu’ils different encore quant au tems  
de leur accès; car ils paroiffent dans le commencement  
des *fievres* intermittentes , & dans l'état des *fievres*continues ; le tout sians préjudice de leurs attaques va-  
gues qui arrivent siotlVent dans le reste du tems, sians  
fuivre aucune regle , sioit pour le tems, la force & les  
proportions. En effet, il n’y a point *de sievre où* un  
Medecin éclairé & attentif ne s’apperçoice du mélan-  
ge de ces accidens : mais Van-Helmont s’est furtout  
distingué par sim habileté à remarquer ces phénome-  
nes ; & l'on trouve dans le chapitre neuvieme de l'on  
Traité *des Fievres,* les observations suivantes qui mé-  
ritent d’être rapportées.

La partie à laquelle la matiere fébrile s’attache, com-  
mence par fe rider, ce qu’on remarque aisément dans  
les hypocondres ; & tout le genre veineux, de concert  
avec la partie attaquée, fe resserre par la contraction  
de fes fibres obliques ; & c’est ce qui rend le pouls ra-  
re , dur & petit, signe & catsse du froid. Car si chaque  
fébricitant vouloir obferver en lui-même cette con-  
traction, ce raccourcissement des veines, illesremar-  
queroit aisément ; & les performes même qui sont en  
fanté peuvent avec quelque attention découvrir l’état  
naturel des veines. Car bien que le scrotum soit lâche  
& pendant, il ne laisse pas de Ee contracter de lui-même,  
dès que les excremens humains tombent Eur le Eplenc-  
ter de l’anus. Il est donc naturel aux veines & aux par-  
ties affectées en premier, de *se* raccourcir & de *se* rider;  
& comme prestque toutes les veinesjont des arteres qui  
leur correspondent, il est également nécessaire qu’el-  
les fie resserrent comme elles par une conVulsion obli-  
que. Les EpaEmes siont la cause principale du froid &  
du chaud de la *sievre* ; car ils font causes que le fang

P Y R 948  
*se* meut & fe distribue inégalement dans différentes  
parties du corps, de maniere que les unes en font pti-  
vées pendant que les autres en regorgent ; qu’il passe  
très-Vlte dans certaines, & que dans d’autres fon cours  
est embarrassé ; ce qui fait que les unes font attaquées  
de frisson & de froid, tandis que les autres font échauf-  
fées & ardentes: & c’est cette inégab’té du mouVement  
du fang produite par le fpafme, que je regarde comme  
l’essence de la *sievre.* Il n’y a personne parmi les An-  
ciens & les Modernes qui ait mieux totfché au but que  
notre Hippocrate , dans fon *Traité des vents.* Les pro-  
pres paroles dont il fe fert feront sûrement plaisir au  
Lecteur.

Le bas-ventre étant fermé, les Vents fe répandent par  
tout le corps, (par le mot *vents,* l'Auteur entend ici  
les mouyemens irréguliers des efprits qui constituent  
les spasines, comme il est éVÎdent par ce qui précede)  
& Ee coulant dans les parties pleines de fang, ils les  
refroidissent, ( au moyen du resserrement qui empêche  
l’abord du sang. ) Or les parties qui fiant les sources  
du Eang , (comme font le soie & le cœur, ) étant re-  
froidies, le frisson attaque tout le corps; & tout le  
simg étant refroidi, il deVÎent uni Verfel. C’est par cet-  
te raifon que les *fievres* font précédées du frisson ; &  
plus les Vents *se* trouVent froids & abondans, plus le  
frisson est Violent & au contraire. Ces frissons font ac-  
compagnés de tremblemens du corps qui arriVent de la  
maniere suivante.

Le sang craignant le frisson actuel , fe glisse par-tout'le  
corps, & fe rasseinble dans les parties les plus chaudes;  
& de-là viennent les tressaillemens. Or le fang pallant  
des extrémités du corps vers les parties intérieures, les  
vifceres & les chairs tremblent ; car il y a dans le corps  
des parties qui regorgent de fang , & d’autres qui en  
font dénuées. Ces dernières ne font point en repos, à  
caisse du froid, mais elles font fecouées, parce que la  
chaleur les abandonne; & celles qui regorgent de sang  
tremblent à cause de son abondance, & excitent des  
inflammations; car il n’est pas possible qu’une grande  
quantité de sang demeure en repos.

Cette même doctrine se trouve confirmée par un autre  
passage du fécond Livre *des Maladies, Sect.* 5. dans la-  
quelle il s’explique en ces termes :

« LorEque le sang fe refroidit, il est nécessaire que le  
« corps fe refroidisse ; & lorfque cela arrive, celas’ap-  
« pelle froid ; & si ce dernier est violent, le tremble-  
« ment l’est de même. Car le fang *fe* condenfant, &  
« les parties s’approchant, les veines fe resserrent, & en  
« fe reflerrant elles resserrent le corps , & excitent le  
« tremblement. Si le fang ne s’épaissit que peu, il s’en-  
« fuit ce qulon nomme le froid ; un moindre degré  
a d’épaississement produit le frisson. »

Voici maintenant pourquoi une*sievre* plus ou moins for-  
te furvient après le froid.

Lorfque le simg s’est échauffé par quelque cause violesse  
te , c’est-à-dire par rapport à l’augmentation du mou-  
vement du cœur & des arteres, & qu’il a repris *sa* na-  
ture, c’est-à-dire , qu’il a passé du froid au chaud, ce  
qui est passé dans cette liqueur de pituite & de bile,  
s’échauffe en même-tems par l’augmentation dumou-  
vement,& le Eang devient beaucoup plus chaud qu’il ne  
l’est naturellement. Puis donc que toutes ces choses  
font échauffées après le froid , il est néeessaire que la  
*sievre* stfive la chaleur du fang. Hippocrate décrit  
exactement dans cet endroit tout le progrès de *iasievre*fa production , en conséquence des principes méca-  
niques & des lois du mouVement ; & je doute que les  
Modernes pussent en donner une meilleure explica-  
tion.

Le fentiment d’Erasistrate sur la génération des *fievres*n’est pas fort éloigné de celui d’Hippocrate. Ce Me-

949 PYR

deein , l'un des plus anciens , dit, au rapport de Celle,  
*Lib. I.* que lorEque le sang entre dans les Veines desti-  
nées à receVoir les esprits, c’est-à-dire, les arteres, il  
excite une inflammation, que les Grecs appellent  
*Phlegmon,* & celle-Ci a un mcuVement pareil à celui  
de la *lievrc.* Plus bas, Cesse sait encore mention d’Era-  
sistrate, qui dit que la*sievre* est produite par le passage  
du sang dans les arteres , ce qui arrÎVe lorsque le corps  
est trop plein : par où cet Auteur marque clairement  
l’inégalité de la circulation du sang dans toutes les  
commotions fébriles. Car le froid qui précede ordinai-  
rement le chaud de la*sievre,* est une efpeœ de fpafme,  
qui resserrant les Vaisseaux capillaires , empêche le  
fang artériel d’y circuler librement & de retourner au  
cœur , qui en est comme la fource ; ce qui fait que re-  
gorgeant dans les arteres & le Ventrleule gauche du  
cœur , où par la pression que caufe flon abondance, il  
attire une plus grande quantité d’esprits, les pulflations  
augmentent. C’est aussi ce qu'Hippocrate explique très-  
bien dans l’endroit déja cité de ion *Traité des Vents,*quand il dit, le sang poussé aVec force étant chaud, ne  
peut passer Vite par un passage étroit ( c’est-à-dire les  
arteres) parce que beaucoup de chofes qui embarraf-  
fent & bouchent les paflages, l'arrêtent ; c’est ce qui  
cause des pulfations , & Voilà comme les*sievres* & les  
douleurs sont produites.

Il est évident par ce qu’on Vient de dire-, que le froid  
qu’on fent dans les *fievres,* furtout dans les extrémités,  
dépendde ceque le sang n’y aborde pas en suffisante  
quantité, & de ce que siOn mouVement intestin languit ;  
& que la chaleur du corps qui Euccede au froid Vient  
de l'augmentation du même mouVement intestin.

Mais comme l’essence de la *sievre* consiste principale- I  
ment dans l’inégalité dumouVement du fang, & dans  
*ses* suites, qui fiant le froid , le frisson , la chaleur , &  
autres fymptomes, il est intéressant après aVoir expli-  
qué la génération du froid , de reChereher les caisses  
de la chaleur. Mais pour ne point nous arrêter trop  
long-terns à rapporter & à difeuter les fentimens des  
Auteurs fur cette matiere , nous renVoyons le Lecteur  
à la Dissertation de FréderÎC Hoffman , qui a pour  
titre , *de Caloris et Naturalis et Praeternatitralis cau-  
sis’*

C’est une question qui fe fait communément & qui mé-  
rite bien d’être approfondie, si c’est l'augmentation de  
Véloeité de la circulation du fang qui produit celle de  
la chaleur. Borelli, *in Tr. de Motu ArelmaI.* est le pre-  
mier , que je sache, qui ait aVancé l.affirmatiVe. La νΐ-  
tesse du pouls, dit-U, faVamment, est une affection  
très-propre à *\asievre, 8e* fon caraétere ; & le mouye-  
ment Violent du cœur & des arteres est fuiVÎ de la cha-  
leur. Cette doctrine est conforme au fentiment de pref- I  
que tous les Auteurs, & sondée fur la raifon & l’expé-  
rience. En effet, on Voit que postés les secousses & le  
mouvement Violent du cœur, il arrÎVe peu de tems  
après dans tout le corps animal une certaine chaleur  
qui.n’y étoit pas, comme on le remarque dans la co-  
lere& les exercices Violens, Au contraire, cemouVe-  
ment Venant à s’interrompre, C’est à-dire, à diminuer,  
às’affoiblir, à Ee rallentir , il s’enTuit une tiédeur, un  
froid , une froideur, qui n’existoit pas auparaVant dans  
le corps animal, comme il arrÎVe dans le froid qui  
commente les accès de la *fievre* quarte. Borelli ajoute  
peu après ce que nous Venons de rapporter, la rai-  
fon que Voici ; qu’en conséquence de la pulfation I  
*vive hc* Violente du mtsscle du cœur, le sang dont il est |  
rempli dans chaque moment de repos , ou à chaque I  
diastole par la Veine *-cave* qui l'y apporte, ne peut  
manquer d’être poussé jusqu’aux extrémités artérielles  
par le même mouVement accéléré qui contracte le ’  
cœur ; comme il est éyident par les lois de la circula-  
tion du Eang. Il est éVident même par le sentiment, que  
la Violence & l’accélération du mouVement circulaire  
du sang excite dans tout le corps de l’animal une cha-  
leur & un bouillonnement qui 11’existait pas aupara-

PYR 950

Vant : mais je ne crois pas que le mouVement en tant  
que tel, c’est-à-dire , en tant qu’il est progressif, en foit  
caufe ; je crois que c’est la disposition du fang même.  
Car cette liqueur renferme un esprit ou huile, ou plu-  
tôt des parties ignées concentrées, qui ne peuvent fe  
dégager des liens qui les embrassent fans prendre un  
mouVement conforme à leur nature, & par conséquent  
fans produire une chaleur sensible.

L’Auteur dont nous Venons de parler, deduit donc la  
chaleur de notre sang de l'augmentation du mouVe-  
ment intestin de sies soufres très - déliés; car tous les  
Phliofophes modernes s’accordent à dire que la eha-  
leur n’est autre chofe que le mouVement très - rapide  
des parties sulphureisses ; & il n’y a point de doute  
que le mouVement intestin & chaud des parties du  
sang n’augmente par l’accélération du mouVement  
circulaire, qui *se* manifeste non-seulement parlavio-  
lenee , mais encore par la plénitude & la fréquence du  
pouls : car le pouls étant fort, plein & fréquent, il est  
nécessaire que le fang circule aVec plus de rapidité  
dans fes canaux , & par conséquent que la chaleur  
augmente Conformément à ee que nous apprennent le  
fentiment & l’expérience. Il *n’y a* point aussi de doute  
que le pouls deVenant plus grand & plus fort en Con-  
iéquenCe d’exerCÎces Violens , ou des passions de l’ame,  
la circulation du fang & la Chaleur n’augmentent dans  
l’état de santé,& il est également certain que dans l’état  
de maladie,Comme dans les*sievres,8elurtout* dans la tier-  
ce intermittente & continue , & dans les*sievres* arden-  
tes & Eyncques, surtout dans leur plus haut période , la  
même disposition du pouls est un signe de l’accéléra-  
tion de la Circulation & de l’augmentation de la cha-  
leur du siang qui en est la fuite. Cette proposition n’est  
pourtant pas uniVerfelle; car je n’ai jamais assuré, &  
je n’assure pas encore, qu’il y ait aecélération du mou-  
vement Circulaire toutes les sois qu’il y a chaleur con-  
tre nature ; car l'accélération du mouVement circulaire  
du siang ou de S011 mouVement progressif n’est pas la  
Eeule catsse du mouVement intestin qui produit lacha-  
leur ; & de bonnes raisons me persuadent que plu-  
sieurs caisses peuVent donner aux plus petites parties du  
siang un mouVement de tourbillon Violent, bien que la  
cirCillation foit embarrassée ; car on Tait qu’il y a non-  
seulement dans les *fievres* malignes, mais dans bien  
d’autres, une chaleur plus forte que de coutume, ou  
contre nature, quoique lopouls ne foit point sort, ou  
qu’il ne touche pas *avec* force le doigt de celui qui  
l’examine ; quoiqu’il ne Eoit pas grand , mais seule-  
ment Vite ou fréquent, & même petit & foible, ce qui  
n’annonce point du tout un passage plus vite du fang  
dans les Ventricules du cœur. D’ailleurs les susses in-  
flammatoires qui Ee font dans les poumons & les au-  
tres Vssceres , qui Eont toujours accompagnées d’in-  
quiétudes & de chaleur , de Eoif & d’ardeur , dans le  
tems que les extrémités font refroidies, prouVent très-  
clairement que tous les excès de chaleur ne font pas  
caisses par l’augmentation de Vélocité du mouVement  
circulaire ; & réellement il n’y a rien de plus commun  
en pratique, que d’obEerVerque jamais une ardeur in-  
supportable & accompagnée d’inquiétudes extremes ,  
ne *se* fait si bien fentir que dans le tems que les extré-  
mités font bouchées, resserrées , Eeches & arides ; au  
lieu qu’on supporte plus aisément l'ardeur qui regne  
dans l’habitude du corps , & qui sis répand Vers les *ex-  
trémités;* parce que le dernier état prouve que la cir-  
culation est plus libre dans l’habitude du corps, & le  
premier qu’elle est plus embarrassée dans les parties in-  
terncs ; & , ce qui mérite d’être remarqué, il y a cette  
diflérence entre ces deux dispositions, que le danger  
qui Euit la chaleur interne est toujours cunsidérable ,  
& qu’il y a toujours espérance de guérison quand la  
chaleur n’est qu’externe.

L’expérience nous apprend encore que toutes les choses  
qui dennent de la fluidité au seing , & qui détermi-  
nent S011 mouVement circulaire Vers les parties exté-  
rieures , de maniere qu’il slessuiVe une douce chaleur,  
O o o ii

951 PYR

ce qui arrÎVe lorsque le pouls devient plein & Vîte,mar-  
quesijre de l'accélération du mouVement du sang, rab-  
battent & éteignent très-promptement l’ardeur qui fa-  
ligue si fort le corps; de maniere qu’on peut regarder  
comme un habile Medecin celui qui a Part de difpo-  
fier le corps à la fueur par un remcde conVcnable quel-  
ques heures ayant l'accès; car il est ordinaire qu’il de-  
vienne beaucoup plus doux. En conséquence nous te-  
gardons comme une Vérité que la chaleur intestine  
des parties fluides du corps met en mouVement beau-  
coup de particules de nature ignée , c’est-à-dire , agi-  
tées très-Violemment qui ôtent à la chaleur beaucoup  
de l'on aliment lorsqu’elles ont la liberté de s’échap-  
per par les pores de la peau; & que si ces parties resi-  
tent dans le corps , ce que produisent le rallentisse-  
ment de la circulation & l'embarras de la transpiration,  
il est nécessaire que leur reflux dans le fang redouble  
lemouVement intestin de cette liqueur, & l’augmen-  
te considérablement. Car nous remarquons que la  
chaleur qui s’excite hors du corps humain doit plutôt  
l'on existence au mouVement intestin & réfléchi des  
parties actices qui *se* heurtent réciproquement, qu’au  
mouVement progressif. C’est done une Vérité constante  
& inébranlable, que l’essence de la chaleur consiste dans  
un mouVement très-rapide des parties fulphureufes, &  
qu’elle augmente dans tout mouVement progressif par  
la force du choc & le broyement Violent qui fe font  
contre les pores & les fibres des parties folides : mais  
il ne s’enfuit pas que toutes les fois que la chaleur aug-  
mente , ce foit par l'accélération du mouVement pro-  
gressif;car il arrÎVe fouVent que cette augmentation  
vient de la rétention des exhalassons chaudes & de  
leur choc réciproque & répété, comme on le Voit clai-  
rement dans les inflammations considérables & dans la  
chaleur hectique.

Mais ceux qui attribuent la production de la chaleur fé-  
brile à l’accélération du mouVement cirCulaire du  
siang, Ee fondent fin ce que la Vitesse du pouls , qui  
est le signe pathognomlque , & la compagne insépa-  
rable des *fievres* , est une preuVe très-certaine de l'ae-  
célération du mouVement progressif du fang , & qu’il  
y a entre la Vitesse & la fréquence du pouls, une très  
grande différence , que les Praticiens ne doiyent pas  
négliger, puifque la fréquence du pouls appartient plu-  
tôt à l'état naturel, à la jeunesse , à l'exercice , aux pas-  
sions Violentes de l’ame , & l'ufage du νΐη , & même à  
l’asthme & à la palpitation du coeur; d’où ils concluent  
que ce n’est pas le Vrai signe des *fievres* , bien que la  
vitesse du pouls en foit inséparable.

Cette question qui n’est pas nouvelle , mérite bien d’être  
approfondie, non pas tant pour constater plus parfai-  
tement la caufe de la chaleur fébrile , que pour pouVoir  
déterminer en conséquence d’une connoiffance plus  
exacte de la nature du pouls, ce qu’il faut penfer fur la  
question qui partage de célebres Médecins , si la fré-  
quence du pouls plutôt que fa Vitesse est la marque ef-  
sentielle du mouVement fébrile. Voyez *Pulsus.*

Nous avons ci-devant expliqué les causes du frisson &  
du froid qulon remarque toujours dans les*fievres,* & qui  
les précedent ordinairement ; nous aVons aussi deVe-  
loppé le caractere & la production de la chaleur & des  
deux mouVemens progressifs qui fe font dans les *sie-  
vres* , dont l'un est dirigé des parties extérieures au  
centre du corps , & l'autre des parties intérieures à fa  
circonférence. Il faut à present examiner en peu de  
mots, si ces mouvemens dépendent uniquement des  
caufes physiques, ou si des caufes morales y concou-  
rent en même tems : qtlel est leur objet & leur desti-  
nation.

Pour réfoudre la premiere question , il faut commencer  
par obferVerque l’ame, cette fubstance incorporelle,  
qui penfe &qui raifonne , a beaucoup d’empire fur le  
principe Vital de notre corps , ou star le mouVement des  
esprits, qu’elle augmente, diminue, ou détermine de

PYR 952

différentes manieres. C’est une Vérité qu’aucune per-  
stonne instruite , qui connoît bien la force de l’imagina-  
tion & des passions de l’ame ., & de quelle maniere ces  
caufes changent le mouVement & la température des  
parties fluides & la configuration des fiolides , ne niera ;  
de Aorte qu’il n’y a point de doute que des cauEes mo-  
rales , purement intentionelles , ne puissent produire  
dans le corps un mouVement fébrile : mais ce qu’il s’a-  
git principalement de décider , c’est de faVoir si la*fie-  
vre* n’est pas le plus fouVent produite par des caufes  
purement physiques , agissantes, fans aucune intentlon  
morale , & lans que des caufes morales dirigent elles-  
mêmes l'augmentation du mouVement fébrile produit  
par des caufes purement physiques. Van -Helmont, *in  
Lib, de Morborum ortu et Febribus* , est le premier qui  
ait fait paroître fur la fcene fon *Archée,* ou principe  
intérieur, causil morale intentionelle, qui a un objet  
déterminé , & n’agit qu’à l’occasion de certains points  
de νΰε; de maniere que comme l’atteste sion Traité, il  
a fait de fon mieux, & assez mal-à-propos, pour ranger  
les caisses physiques des maladies dans le nombre des  
caisses morales. Pour moi , j’ai toujours penfé , que  
quand on trou Voit, ou ροιινοκ trotiVer des caisses con-  
nues & des explicationstirées d’objets fensibles & phy-  
siques , il ne falloir pasen chercher dans des objets in-  
connus & incorporels. C’étoit bien la façon de penfer  
des Anciens, qui examinoient aVec tant d’attention  
les opérations de la Nature; ils les ont distinguées par-  
tout des opérations de l’ame ; & l'on Voit bien dans  
leurs Ecrits , que c’est à la Nature qu’il appartient de  
guérir les maladies, au lieu qu’ils n’ont jamais attribué  
à l’ame le même privilége.

La Nature chez les Anciens mêmes, est la caufe & le  
principe des mouVemens , & ils appellent l’ame, *le  
principe et la source des connoisseances et des perceptions.*Hippocrate dit que la Nature est dénuée de connoss-  
fanee & d’intelligence ; & l’on peut Voir stur ce flajet un  
passage curieux dans le premier LiVre *des Maladies ai-  
gielés* de Cœlius Aurélianus. Il y rapporte le fentiment  
d’Asdépiade , qui nommoit llarne , *le rendez-vous des  
scnfations*, & qui dssoit encore que tout *se* fassoit né-  
cessairement dans le corps, qu’il nes’y faifoit rien sans  
catsse, que la Nature n’est autre choEe que le corps ou  
fon mouVement, & que non- seulement elle fait du bien,  
mais aussi du mal. En effet l’Ame, soit fensitÎVe, Foie  
raifonnable, qui chez les hommes est le principe des  
motlVemens refléchis ; & chez les animaux celui des  
motlVemens Volontaires ; l’Ame , dis-je, ne peut rien  
conceVoir stans idées , c’est-à-dire , sans mouVemens  
imprimés par les objets extérieurs ; & ces motlVemens  
fiant reçus par des organes destinés à transinettre les

- impressions de ces objets. Lors donc qu’il manque di-  
vers organes des siens, il manque des idées, & des di-  
rections de motlVemens; car le tact en foi est très inca-  
pable de connoître le caractere, la figure, le Γηουνε-  
ment, le dommage & les forces des caufes matérielles :  
d’où il fuit fort naturellement , que l'Ame ne peut fe  
charger de conduire spécialement dans les maladies,  
les motlVemens correspondans au caractere de la cau-  
*se* morbifique.

Il est bien Vrai que la Nature sitit très-scrupuleusement le  
nombre , l'ordre, le tems & les lieux , comme on le  
remarque dans la formation , la nutrition du corps, &  
fa conformation , dans la cure des maladies & dans les-  
excrétions: mais cette exactitude ne Vient pas d’tme  
connoiffance particuliere des chofes , au mûyen des-  
quelles elle agit, & d’une Volonté libre d’ordonner  
tels ou tels mouVemens , & de les diriger Vers une  
certaine fin : mais ces effets si bien arrangés Vers une fin  
déterminée, dépendent uniquement de la structure  
mécanique , & de l’arrangement relatif des corps qui  
agissent & réagissent les uns contre les autres, dans une  
mefure , un dégré & une proportion déterminée; ce  
qu’il est aillé de Voir., puifque nouspouVons par desac-  
lions corporelles suspendre, augmenter , ou diminuer

953 PYR

à Volonté ces mouvemens réglés. Nous avons d’ail-  
leurs un exemple très-frappant des eflèts d’une structu-  
re organique , ou d’une organisation parfaite dans les  
végétaux, dont l’ordre & l'art merVeilleux qui frappe  
les yeux les moins-clairVoyans, n’est pas l'effet d’une  
puissance intelligente : mais d’une puissance abfolu-  
mcnt nécessaire, qui produit un mouVement efficace ,  
mais seumis à des lois. Mais je m’écarterois de mon  
sujet, si je Voulois approfondir cette matiere , il me  
suffira de remarquer , ce que je crois extremement im-  
portant, & qu’on doit regarder comme un principe  
fondamental de la Medecine Pratique , qu’il faut bien  
Pe garder de confondre les effets maladifs que produi-  
sent les caisses purement nécessaires aVec ceux qui par-  
tent en même tems d’un principe libre &.immatériel,  
tel qu’il fe trouVe dans les passions de l’Ame. En ef-  
fet , il y a une grande différence entre l’une & l’autre  
maladie. Car l'on donne proprement ce nom au dé-  
rangement de la Nature que produifent des caisses pu-  
rement corporelles ; & l'on nomme passions de l’ame ,  
l’état où l’ame est réellement en défordre , bien que  
ce déstordre influe EouVent fur le corps.

Je conclus de ce qui précede, qu’on ne doit pas croire la  
*fievre* salutaire,parce que la Nature s’apperçoit qu’il y a  
dans le corps une matiere nuisible , & qu’elle fait *ses*efforts pour l'en faire fortir par certains endroits , &  
dans certain tems , atl moyen d’une certaine propor-  
tion& d’un certain degré de mouvement assorti à la  
qualité de la matiere morbifique: c’est ce qu’on peut  
dire de l’ame qui fe fâche à l.afpect de quelque objet  
extérieur , mais qu’on ne peut appliquer naturelle-  
ment aux motlVemens purement mécaniques. Car  
comme une passion de l’ame diffère d’une maladie, de  
même *ia sievre* & la colerefont différentes; & toutes  
les *fievres* nefuppofent pas une action immatérielle &  
Intellectuelle de l’ame, en un mot une perception. On  
ne peut donc pas dire que la*sievre* est falutaire & uti-  
le , & produite pour une bonne fin , puifique la Natu-  
re, ni même l’Ame fiensitiVe, ne connoît en aucune  
maniere la disposition des caisses morbifiques , des  
voies , des lieux , & les fins des chosies qui existent  
dans l’intérieur du corps. La *sievre* , selon moi , ne  
peut être appellée salutaire en S01 , ni relatÎVement à  
fafin'ou à sim effet, puisqu’elle est souventennemie ,  
que dis-je? funeste à la nature humaine, mais feule-  
ment parce qu’elle produit quelquefois par accident  
un effet falutaire. Cette doctrine mérite d’être éclair-  
cie par un exemple. Une trop forte contraction fpaf-  
modique des membranes du Ventricule & des intestins ,  
produite par un émétiqueou par un purgatif, n’est pas  
enfin une chofe aVantagesse ni salutaire, c’est même  
une affection entierement contre nature, & par consié-  
quent une maladie qui produit EouVent des accidens  
très-graves. Cependant quand elle fait fortir de ces  
parties un amas de liqueurs impures , Vssqueuses &  
corrompues ; elle est & deVÎent à raisim de cet effet  
une chofe salutaire. Il en est de même du spafme des  
parties internes qui produit les hémorrhagies sponta-  
nées ; loin que ce foit en fiai un mouVement salutaire ,  
il caufe Eouvent des pertes de Eang mortelles ; il ne laif-  
se pourtant pas de produire par accident un effet Ealu-  
taire, quand il y a trop de Eang , & que la perte n’en-  
leVe que lesijperflu. On doit en dire autant de *iasievre,*qui considérée en elle-même ne mérite pas d’être ap-  
pellée utile ou salutaire, parce qu’elle égorge & tue la  
moitié des hommes ; cependant elle produit EouVent  
un effet salutaire , en rétablissant la parfaite intégrité &  
la fanté d’un corps malade , à rasson des impuretés  
qu’il contient.

Il s’agit présentement de déterminer dans quels siljets ,  
& de quelle maniere *iasievre* deVÎent un remede pour  
le corps. Pour y parVenir il faut commencer par faVoir  
que la caufe du mouVement fébrile qui s’excite dans  
le fysteme des mufcles est très-fouVent, non pas tant

PYR 954

une trop grande quantité de fang & d’humeurs, que  
l’amas qui *fe* fait dans les premieres Voies, & dans les  
vaisseaux de parties Vifqueufes, impures & exerémen-  
titielles: or ces deux caufes font ordinairement produi-  
tes tant par l’embarras de la circulation du fang, que  
par l'engorgement & l’obstruction des couloirs & des  
vaisseaux excrétoires, comme il atrice le plus EouVent  
dans toutes les *fievres* ardentes, la synoque bilieuse ,  
la tierce continue, la catarrheisse & autres de cette ef-  
pece. Or pour faire fortir cette caisse qui dresse des  
embûches au corps , la nature se sert de *ses* ressources ,  
non par une Volonté libre, mais par une néeessité phy-  
sique, c’est-à dire , qu’elle y est excitée par l’irritation  
que lui caisse la matiere ennemie & corrompue, qui  
produit un mouVement spasinodique des extrémités &  
des membranes , & une augmentation du mouVement  
des muscles, & notamment du cœur , occasionnée par  
l’abord plus grand des esprits. Car il est besioin tant  
d’un mouVement intestin de chaleur, que d’une accé-  
lération du mouVement progressif, pour faire sortir  
du corps les humeurs ennemies par leur abondance &  
leur qualité, que la langueur de ces deux mouVemens a  
faitamasser, pour les faire sortir, dis-je, les obstruc-  
tions étant d’abord leVées & les humeurs préparées &  
diEposées à l’excrétion. Car les Anciens ont eu gran-  
de rasson de dire que trois opérations étOÎent nécessai-  
res à la nature pour guérir les maladies ; d’abord la  
maturation & la coction; en EeCond lieu la résolution  
& la raréfaction , & enfin le dégagement & l’excrétion.  
On peut confulter fur cette matiere Houllier dans S011  
Commentaire *sorsAsphorisme* 39. d’Hippocrate.

Par ces mots de coction & de maturation , les Anciens  
ont entendu la coction & la maturation pathologique,  
c’est-à-dire , l’action de rendre la matiere morbifique  
propre à l’cx.rétion, comme le terme de coction en  
fait de physiologie, est une action qui rend lamatiere  
propre à la nutrition. Car comme les humeurs morbi-  
fiquesfont crues, indigestes, incapables en partie de  
mouVement, & qu’elles n’ont pas de proportionaVec  
les pores , il est nécessaire qu’elle foient préparées  
ayant que de pouVoir sortir. En effet, il faut dÎVifet  
les matieres Vifqueufes, les délayer , donner de la fini-  
ditéà celles qui Eont épaisses, tempérer & corriger les  
humeurs intempérées & acres; aussi les Anciens con- '  
seilloient-ils d’imiter la nature qui ne fait fortir les?  
humeurs que quand elles Eont suffisamment mûries,  
&ne Voulaient ils pas qu’on usât dléVacuation quand  
elles Eont encore crues.

Et comme il est difficile qu’il *se* fasse une excrétion de  
la matiere morbifique lorfque les Voies ne Eont pas li-  
bres, & que les excrétoires font fermés, il faut com-  
mencer par leVer les obstructions, & fondre & refou-  
dre les humeurs qui font en stagnation & fixement arrê-  
tées dans les Vaisseaux capillaires & excrétoires. Mais  
lorfique cela est fait l'excrétion de la matiere qui pé-  
che par la quantité, réussit heureufement.

Voilà les principaux moyens, les principales opérations,  
la conduite ordinaire, & l'ordre de la nature, pour  
guérir les maladies, ou pour chasser du corps la ma-  
tiere morbifique; & l'unique instrument qu’elle met  
en œuyre pour parVenir à ce but, est le mouVement.

Or le fiang a deux mouVemens, l'un intestin des parties  
sulphureuEes accompagné de chaleur, & l’autre pro-  
gressif ou circulaire. La nature a befoin des deux pour  
préparer à la fortie, & faire enfuite sortir *ce* qu’il y a  
dans le corps de nuisible & de pernicieux. Il est certain  
que le sieul mouVement circulaire, bien qu’augmenté  
ou accéléré, ne suffit pas lans l’augmentation du mou-  
Vement intestin ou de chaleur. Et bien qu’on ne puisse  
nier qu’une chaleur trop excessere ne stoit nuisible au  
corps dans *lcSsievres ,* la nature n’a pas molns besioin  
de l’augmentation du mouVement intestin & chaud  
pour dompter la causie de la*sievre r* que de 1 augmen-  
tation du mouVement progressif. Car qu y a-t-il de ples

955 P I le

propre à résoudre des humeurs Visquetsses & gluantes  
que la chaleur ? Quel secours plus efficace pour son-  
dre les obstructions formées par des impuretés épaisi  
fes , & pour débarrasser les excrétoires bouchés , qu’un  
fang chaud & fluide ? Y a-t-il un moyen plus prompt  
pour diminuer la trop grande quantité de sang & des  
humeurs, pour donner de la fluidité à ce qui est épais  
& inepte au mouvement , que la chaleur ? Ce n’est  
donc pas fans raifon que les Anciens ont regardé la  
chaleur fébrile comme utile pour digérer, c’est-à-dire,  
dlViser , atténuer, & rendre propre à l'excrétion la  
matiere morbifique. Qu’une chaleur modérée , consi-  
dérée en elle-même , fioit très-aVantageufie au corps , il  
est aifé de s’en conVaincre par cette réflexion que les  
hommes d’un tempérament chaud , les jeunes gens &  
ceux qui font de l’exercice & ufent de boissons chau-  
des, font rarement fujets aux passions chroniques &  
aux obstructions des VÎfceres ; & c’est la raifon pour  
laquelle toutes les*sievres* intermittentes , & même les  
quartes, suivant l'observation d’HippOcrate, fiant plus  
courtes pendant l’été, & moins opiniâtres que pen-  
dant l’automne ; car elles cessent ordinairement d’el-  
les - mêmes au mois de Juin , lorsque l'air est très-  
chaud ; & d’ailleurs plus la chaleur est νΐνε dans les  
accès *desievre,* plutôt elle *se* guérit; atl lieu qu’une  
chaleur lente & languissante est une preuVe de la fixi-  
té du siége & de la caisse de la maladie. Il est vrai  
qu’on peut dire pour combattre cette opinion, que ces  
effets Viennent moins de la chaleur que de l’accéléra-  
tion du mouVement du sang , dont la chaleur est une  
siiite infaillible. Mais bien que l’accélération de la  
circulation ne fe fasse pas fans augmentation de la cha-  
leur, il est pourtant Vrai, comme je l'ai déja remar-  
qué , que toute augmentation de chaleur ne siIpposte  
pas l'accélération de la circulation, pusipi’il arrÎVe très-  
fouvent que le pouls étant languissant & fréquent, &  
les extrémités froides , l’intérieur est brûlé, & qu’il y  
a fécheresse & noirceur de la langue , & une Eoif seins  
égale. D’ailleurs, comme le mouVement intestin est  
de Ea nature entierement différent du progressif, il pro-  
duit aussi un effet différent pour la Vie , & si la feule  
circulation suffssoit *avec* l'excrétion des parties inuti-  
Ies pour entretenir la Vie des animaux ; il seroit inutile  
à la conserVation de la santé & de la Vie qu’il Ee fît  
un mélange , une température , qu’il y eût une pro-  
portion des élémens du fang, & surtout du Eoufre ,  
qui est le principe du mouVement intestin ; ce qu’il Ee-  
roit absilsde de prétendre.

C’est pourquoi les Anciens ont eu rasson de dire que la  
vie consiste dans la chaleur, que c’est par le moyen de  
la chaleur que la nature combat la caisse morbifique,  
& qu’il n’y a point d’animal dans le sang & les liqueurs  
duquel il n’y ait quelque substance chaude ; puisque  
flans mouVement intestin & chaud, il n’y a point de  
génération , point de Vie, ni de mouVement Vltal.Mais  
il ne faut pas croire qu’il n’y ait point de chaleur qui  
n’affecte le fentiment du toucher ; car les fens des  
hommes ne sirnt pas les seuls juges , la Eeule regle de  
la chaleur. On peut appeller chaud un mouVement in-  
testin , ou relatÎVement au froid , ou à raisim de stes  
effets, & furtout de la raréfaction qu’il produit ; de  
maniere que c’est une objection fr.ÎVole contre ce sten-  
timent, que de dire que les pOÎssons peuvent VÎVre  
flans chaleur. Mais il est nécessaire qtfil y ait de la  
chaleur dans les corps des animaux pour aider la Vola-  
tilifation des liqueurs, entretenir leur fluidité, & tenir  
tous les pores méables & ouVerts, tant pour l'exécutlon  
de la nutrition , que pour celle des excrétions. C’est  
pour cette raifonque Galien, dans sim Traité *de l’U-  
fage des Parties, Lib. XIV. cap. 6.* appelle la chaleur  
le premier instrument de la nature : c’est encore par  
la même rasson que la nature Ee Eert d’une chaleur plus  
forte que la naturelle pour furmonter les maladies ,  
comme il paroît dans les *fievres* : car non - feulement  
elle Eert à diViser & à subtiliser la matiere VicieuEe,  
mais elle la rend propre à fortir par les excrétions. 11

PYR 956

faut pourtant convenir qu’une grande chaleur est un  
grand obstade aux éVacuations , & surtout à celles qui  
Ee font par la sueur, & que Eous ce polut de Vue elle est  
plus nuisible qu’utile. Cependant en examinant les  
choEes aVec plus d’attention, lléVacuation n’est par la  
Eeule maniere dont la nature guérit les maladies : il  
lui arrÎVe bien plus souvent de le faire par la dissolu-  
tion & la raréfaction des humeurs , fans excrétlon  
d’aucune matiere ; & s’il y en a quelqu’une à mettre  
dehors, elle commence par la diEpoEer à sortir en la  
digérant , &ouVrant les couloirs, ce qu’elle fait aifé-  
ment au moyen de la chaleur. PuiEque la guérisim  
consiste moins dans l’éVacuation que dans la correction  
de la matiere morbifique & nuisible, j’estime donc  
que c’est fie tromper lourdement que de s’imaginer que  
les excrétions qui Ee font les jours critiques qui Vien-  
nent après l’état de la maladie & dans le déclin, font  
composées de la matiere morbifique. Tout ce qu’il y a  
de certain , c’est que les éVacuations qui *se* sont dans  
*lcSsievres* en tems conVenable & en quantité suffisan-  
te, déposent de l’état de conValescence, & Eont un  
signe certain de la Victoire que la nature a remportée,  
parce qu’il s’ensuit que tout dans le corps est tranqui-  
lisié & rentré dans l'ordre ; que la Circulation du sang  
a repris *sa* liberté & S011 égalité, ou qu’elle est rede-  
Venue naturelle, & que les contractions spasinodiques  
des parties cessent, ce qui rend plus libres les éVacua-  
tions , non-seulement de la matiere morbifique qui  
est disposiée à l’excrétion , mais même des autres hu-  
meurs excrémentitielles qui *se* fiant engendrées dans le  
corps pendant le mouVement fébrile irrégulier deshu-  
meurs: d’où il fuit que ces éVacuations critiquessirnt  
aVantageuEes, & qu’il ne faut les arrêter, ni totale-  
ment ni en partie. Car il ne faut pas perdre de vue  
que les caisses morbifiques agissent principalement au  
moyen des fpafmes, & que dans le fpafme la circula-  
tion du fang , ainsi que l'ordre des excrétions est dé-  
rangé. C’est pcurquoi si les évaCuations *se* font bien ,  
c’est un signe qui fait connoître que la caufe de la rna-  
ladie est surmontée -, que les mouvemens maladifs  
semt calmés , & que tout est disposé à rentrer dans  
l’ordre naturel. Car dès que les évacuations convena-  
bles , comme fiant les éVaeuations critiques , & non  
les symptomatiques , recommencent par le rétablisse-  
ment de la cireulation du Eang, il paroît clairement  
que la force de la maladie est amortie.

Nous difons que la*fievre* est un remede pour le corps par  
rapport à l'augmentation du mouVement intestin de  
chaleur, & à l'acCélération du mouVement progressif &  
circulaire dans les canaux de toute efpece , qui diVssent  
& atténuent les crudités visqueuEes, leVent lesObstruc-  
tions des glandes , font rentrer dans les Voies de la cir-  
culation les liqueurs qui étoient en stagnatlen , éVa-  
cuent celles qui font corrompues & surabondantes, &  
dissipent l'humidité ; d’où il sitit, que la*sievre* estfou-  
Vent un excellent remede pour purifier & purger le  
corps. Une Vérité aussi importante mérite bien d’être  
établie l'ur des raisimnemens, & Eur l’autorité irrésor-  
mable de l'expérience. Je Vais donc commencer par  
rechercher & expliquer ce qu’on lit silr ce sistat dans  
les écrits d’Hippocrate.

Voici ce qu’il dit dans *Y Aphorisme* 70. de la cinquieme  
section.

« Ceux qui sirnt attaqués de *iasievre* quarte , le sirnt rare-  
« ment de conVulsions ; & ceux qui siont attaqués de  
« conVulsions , en siont déliVrés par *iasievre* quarte. »

En effet, il n’y a gueres de*sievres* plus salutaires aux  
hommes que la tierce & la quarte ; ce qui n’est pas mê-  
me ignoré du commun. Car si ces *sievres* parcourent  
comme il saut leurs périodes, qu’elles ne leprolon-  
gent point trop, & qu’elles n’attaquent point des per-  
sonnes d’un âge entierement décrépit, & dont lessor-  
ces soient épuisées , elles purifient merveilleusement

9i7 PYR

le sang, résolvent puissamment les obstructions for-  
mées dans les veines du méEentere , dissolvent & font  
fortir les humeurs épaisses, congelées, grossieres &  
visquetsses , qui produisent divers spasines, dessechent  
les nerfs trop humectés, & raffermissent & fortifient  
ceux qui font trop relâchés & trop mous ; & c’est de-là  
que vient l'idée populaire que la *fievre* quarte fortifie  
le corps; de maniere que quand on en a été attaqué,  
ou de la tierce, on est pendant quelques années exempt  
de toute autre maladie.

On peut encore rapporter ici *F Aphorisme 26.* de la *sec-  
tion 11.*

*a* II vaut mieux que la *fievre* vienne pendant la convule  
α sion, que la convulsion pendant *iasievre. »*

Mais il faut bien remarquer qu’il s’agit ici d’une convul-  
sion produite par la réplétion ou l'abondance des hu-  
meurs , & non par l’acreté ou la causticité de la matiere,  
parce que les mouvemens intestin & progressif divisent  
& dissipent la matiere épaisse, visquetsse & compacte  
qui s’attache aux nerfs & au cerveau, & qui est conte-  
nue dans les premieres voies. Houllier, dans fon Com-  
mentaire fur cet Aphorisine, remarque aussi très-bien,  
que toute espece de *sievre* n’est pas propre à emporter  
la convulsion; qu’il faut qu’elle foitmodérée; qu’el-  
le ne foit point trop forte, ni de la nature des mali-  
gnes qui alterent les forces. Rien n’est encore plus  
admirable que ce qu’aVoit remarqué long-tems au-  
paraVant Hippocrate, *in Epid. Lib. VI.* que *iasievre*quarte guérit de la mélancolie , de l’épilepsie , de la  
lepre & même de la gale. En effet , ces maladies  
cruelles ont presque la même caisse que *iasievre* quar-  
te, & font produites par la stafe d’un fang vifqueux &  
- impur dans les vifceres du bas-ventre, & par l’engor-  
gement & l’endurcissement du foie, de la rate & du  
pancréas. Or , comme le mouvement fébrile de la  
quarte, étant bien ordonné & conduit, réfoutles obf-  
tructions invétérées & opiniâtres, il arrÎVe que ccs  
graves maladies, comme des fruits, périssent quand  
les racines font arrachées. Langius , *in Epist. lô.L.bT.*dit qu’il a vu plus de cent fois la gale fe guérir d’el-  
le-même , & fans le fecours d’aucun remede , lorfque  
la criEe *des fievres,* & surtout des *fievres* quartes, se  
fassoit. Quant à l'épilepsie , Hippocrate remarque,  
*Epidem. Lib. V. T* 6. que les personnes attaquées de la  
*sievre* quarte ne le fiant pas de l'épilepsie ; & que si el-  
les y ont été sujettes, *iasievre* quarte qui survient les  
en déltVre. Cette assertion est parfaitement conforme  
à *s Aphorisme* 20. de la cinquieme fection , où il est dit,  
« que ceux qui font attaqués de *iasievre* quarte le font  
a rarement de convulsions, & ceux qui font attaqués de  
conVulsions le font rarement de la*sievre* quarte. „

Il n’est pas difficile de rendre raifon de cette obferVation ;  
car il est clair, & c’est le sentiment de prefque tous les  
Praticiens, que l'épilepsie chronique n’a d’autre catsse  
que des obstructions & des impuretés, en partie vif-  
queusies , qui en siont les siiites ; impuretés que la na-  
ture s’efforce de faire fortir au moyen d’un spasine  
univerEel, qui, originairement produit dans les mem-  
branes du cerVeau, *se* communique à tous les mtsscles  
du corps, & *se* nomme épilepsie. Or le frisson & la cha-  
leur de la *fievre* quarte, résolvent, dissipent, & font  
fortir du corps ces obstructions & ces humeurs Visqueu-  
ses qui empêchent la libre circulation du Eang dans les  
Vaisseaux ducerVeau. En effet, unmouVement Violent  
de cette espece dont les fibres fiont agitées , & une aug-  
mentation de l’impétuosité du Eang , tels qu’on lesre-  
marque dans les accès des *fievres*, font plus pour don-  
ner du mouvement aux humeurs, & résoudre les obse  
trustions, qu’aucun autre remede, quelque vanté qu’il  
fiait, pris dans la classe des diaphorétiques , des apéri-  
tifs& des éVacuans. C’est par les mêmes raifons , que  
ceux qui stont attaqués de *iasievre* quarte , ne le fiant  
pas aisément de l’épilepsie. parce que la *sievre* quarte

PYR 958  
bien conduite, en levant les obstructions , débarrasse  
le corps des casses capables de produire la maladie épi-  
leptique.

*Lastevre* dissipe aussi les apoplexies légeres, salivant Hip-  
pocrate, *Aph.* V. Sect. 5.

« Si quelque persionne ivre , dit-il, perd tout-à-coup Pu-  
« sage de la parole, il meurt en convulsion, à moins  
« qu’il ne sioit attaqué d’une*sievre* accidentelle. »

Il peut arriVer dans l’ÎVresse causée par une grande quan-  
tiré de νϊη fort dans un corps qui ne transpire pas bien,  
que la tête fe remplifle d’une trop grande quantité de  
fang, qui, par le gonflement qu’il catsse aux arteres &  
aux veines du plexus choroïde , intercepte le passage  
des esprits : or le mouvement accéléré du sang qui ar-  
rÎVe dans la *fievre -,* débouche les vaisseaux obstrués  
dans le cerveau , & réfout puissamment la matiere qui  
est en stagnation dans fes pores, foit qu’elle foit aqueu-  
fe ou Vifqueufe.

Enfin Hippocrate a regardé la *fievre* comme un remede  
particulier contre les vices des hypocondres. Car il  
dit, *Aph.* 40. *Sect.* 6. « que lorfqu’il y a douleur Pans  
« inflammation dans les hypocondres, & qu’elle y est  
« causée ou par des vents, ou par des obstructions, ou  
a par une intempérie froide, la*sievre* qui survient cal-  
α me la douleur. »

On Voit par-tout dans Hippocrate, que les maladies cau-  
sées par des obstructions, des impuretés Vifqueufes, &  
l’engorgement des vifceres , fe guérissent heureuse-  
ment par *iasievre,* parce que l’augmentation du mou-  
vement intestin & progressif, que catsse la*sievre,* divi-  
fe , fubtilife & résout les liqueurs qui n’ont point de  
mouvement,& qui font fixes & en stagnation, & les  
prépare & les difpofe à l’excrétion. J’ai eu beaucoup  
d’occasions de voir dans ma pratique la nature feule  
aidée d’une *fievre,* accompagnée d’une chaleur effica-  
ce & du frisson, guérir les passions hystériques & les  
fpafmes qui parcouraient les régions du bas-ventre des  
femmes-mêmes fur l’âge, après la suppression totale  
de leurs regles. Et si l’on y fait attention , on Verra que  
les accès spafmodiques & fébriles qui attaquent fou-  
vent les hypocondriaques , furtout pendant l'Autom-  
ne & l’HiVer, siont très-utiles pour faire fortir du corps  
par les vaisseaux excrétoires les impuretés excrémenti-  
tielles qui Ee sont amassées dans la masse du sang & des  
humeurs.

Une preuve incontestable que la*sievre* est un moyen *sa-  
lutaire &* aVantageux dont la nature Ee fert pour *se* dé-  
liVrer du danger qui la menace, c’est que la force du  
mouvement fébrile qui s’excite dans le genre muscu-  
leux fait fortir ordinairement par les exerétoires con-  
venables, & particulierement destinés à ces évacua-  
tions, la quantité surabondante de sérosité, pure ou  
altéréepar le mélange dessiels excrémentitiels bilieux,  
acres , qui s’est amassée dans le corps , & ne peut man-  
quer d’être fort à charge à la nature, comme on le voit  
éVÎdemment dans les*stevres* catarrheusies, rhumatisan-  
tes, gouteusies , érésipélateusies ; dans la petite vérole,  
la rougeole & le pourpre, où il y a toujours un mou-  
vement fébrile, & en conséquence une évacuation cri-  
tique & falutaire. Enfin rien n’est plus commun que  
de voir la*sievre* à la suite des stagnations & des extrava-  
sations du sang ; *sievre* pour lors nommée inflam-  
matoire, qui n’est pas, ssuVant moi, excitée exprès  
& de Ea libre volonté par l’ame, à dessein de met-  
tre en mouvement l’humeur qui est en stagnation  
proche de la corruption , mais que je regarde absolu-  
ment comme un effet nécessaire & mécanique causé  
par la pression & l’irritation que produit par saquanti-  
té, ou par *sa* qualité ennemie, la matiere morbifique  
fur le principe moteur qui est dans les mufcles, lequel  
en reçoit un mouvement extraordinaire, qui venant à  
augmenter, fiert, bien qu’essentiellement contre natu-

*Wk* PYR

re, à dissiper & résoudre le sang qui s’est écarté de sa  
route , pourvu que le Medecin silchele régler comme  
il Eaut. Si le tems le permettoit, & que ce fût mon ob-  
jet , je pourrois traiter au long ce fujet intéressant:  
mais je crois en avoir assez dur pour qu’on connaisse  
clairement la vérité de cette assertion d’Hippocrate,  
&des plus éclairés d’entre'les anciens Medecins, que  
laNature est le meilleur Medecin des maladies , qu’el-  
le guérit par l’accélération du mouVement, ou parle  
mouVement fébrile. On voit aussi combien Afclépiade  
aVoit rasson de dire , au rapport de Cesse, *Lib. II. cap.*

4. *de Diversis curationum generibus,* qu’un des princi-  
paux remedes dont il fe ferVoit dans les maladies,  
étoit *iaflevre* ; Vérité tellement du gout de Syden-  
ham, que dans fes Ouvrages il appelle la *fievre* l’inf-  
trument dont la nature fe fert pour séparer les parties  
impures de celles qui ne le font pas.

Volci des conféquences très-utiles pour la pratique,qui  
fuivent de la doctrine que je Viens d’établir.

I. *Lasievre* faisant un si grand bien au corps , les Me-  
decins doiVent bien prendre garde de faire , dans le  
commencement de la maladie , leurs efforts ροιιτ  
arrêter fes attaques , ce qui feroit mortel dans  
les *sievres* continues & aiguës , comme celles qui  
accompagnent la petite Vérole , rougeole , érésipe-  
le , ou goute. Le danger est moindre dans les *fie-  
vres* intermittentes: mais l'expérience nous apprend ,  
que quand on les arrête trop-tôt, on jette les malades ,  
a leur grand dommage , dans de graves obstructions  
des Vifceres , dans des *fievres* lentes & hectiques, &  
dans l’hydropisie qui en font les fuites, & même dans  
des affections convulsiVes spasinodiques. Il me paroît  
que tout Part du Medecin dans la cure des*sievres* con-  
siste à bien distinguer les mouvemens fébriles que la  
Nature produit, qui sont en état de faire un bon effet ,  
& qu’on doit regarder comme falutaires & cri iques ,  
de ceux qui font pernicieux, fymptomatiques & nuisi-  
bles. 11 ne faut pas arrêter tout d’un coup les premiers ;  
il faut fe contenter de les modérer, s’ils font trop forts :  
mais il conVient de les animer s’ils font languiffans.

Au reste, il faut fe garder également, & de les arrêter  
tout à-fait, & de leur donner trop de force ; le but  
principal du Medecin , & le meilleur qu’il puisse fe  
propofer, estd’attaqucr la caufe morbiilquequi produit  
l’excès de chaleur, de la diminuer & de la détruire.  
C’est donc Ee conduire aVec beaueoup d’imprudence  
que d’employer mal.l-propos le Quinquina , remede  
dÎVin quand on en fait un bon ufagc, lesopiats& les  
styptiques , dans la cure des saunes intermittentes. Les  
Medecins ont donc grand tort de faire d’abord tout ce  
qu’ils peuVent pour arrêter la*fievre ,* la regardant com-  
me une chofe très-pernicieufe, bien qu’elle foit l'efiet  
d’une cause aVantageufe; & c’est fe conduire aussi mal  
que d’avoir fur le champ recours , aux astringens , pour  
arrêter les pertes de l’uterus ou des hémorrhoides , ce  
qui ne manque gueres de produire de très-fâcheux acél-  
dens. Onnedoitdonc jamais arrêter tout-d’un-coup  
*la sievre, 8e* l’unique but qu’on doÎVe fe propofer, est  
de détruire fa caufe, & quand on ne peut le faire aisé-  
ment, de la calmer, de forte pourtant qu il en reste  
assez pour préparer & faire fortir la caufe morbifique ,  
sluVant *sa* destination.

*2.* H si.iit de la doctrine ci - dessus établie , que  
tous-les remedes & alimens trop rafraîchissans ,  
ceux qui coagulent les humeurs , ou qui retardent le  
mouVement du Eang par leur Viscosité , leur acidité , &  
même leur Vertu anodyne, non-seulement fiant inuti-  
les , mais même fort nuisibles dans la cure des  
*sievres.* Le Medecin au contraire doit aVoir pour objet  
de donner au fang de la fluidité, & d’en aider l’abord à  
tous les excrétoires. Van-Helmont , *Tract, de Febrelb.  
cap.* 9. a donc rasson de dire que les diaphoniques  
feuls, sirnt les remedes spécifiques & appropriés des  
*sievres.* Les faignées, les éyacuans & les altérans de

PYR 960

divers genres, n’ont donc d’utilité dans la cure des*sie-  
vres,* qu’autant qu’ils aident la transpiration , & qu’ils  
rendent la circulation plus Vite. Car s’il est Vrai, com-  
me on n’en peut douter, que prefque toutes les*fievres*Viennent de la suppression de la transpiration , & dural-  
lentissement de la circulation du Eang ; il s’eniuitné-  
cessairement qu’elles ne deluent être attaquées qu’en  
augmentant l'une & l’autre. Il est encore évident en  
conséquence de cette doctrine, que le tems le plus οοη-  
venable ρουτ donner des remedes, est celui cù la Na-  
tureest en mouVement. Dans ces circonstances , aidée  
de Part, elle est en état de produire des effets.désirés,  
Van-Helmont, *Lib. de Febribus cap.* 9. dit que si l’on  
donne le jour même de l’accès , & à l’heure conVena-  
ble les remedes indiqués , ils enleVent siouVent en une  
sieule fois beaucoup de *fievres.* Ce tems conVenablc est  
enVÎron une petite heureaVant l'accès, autant que peut  
l’exiger le tems que le remede demande pour agir: il  
faut aussi que l’estomac foit Vuide. Car si on le donne  
dans les jours intercalaires des *sievres* intermittentes ,  
ou long-tems après que l'accès a commencé , c’est inu-  
tilement qu’on le fait, parceque le remede ne fentpas  
le concoursde la Nature ,foit pour le mettre en actson  
ou l’exciter , sioit pour faire fortir la matiere occasicn-  
nelle de *ia fievre.* Il y a plus: le remede alors fatigue  
plus qu’il ne foulage , parce qu’jl excite la Nature à  
faire des efforts dans le tems qu’elle Voudroit fe re-  
poser.

3. Nous apprenons de la doctrine que nous Venons d’éta-  
blir, que c’est un maiiVais signe , lorfque le malade  
étant attaqué d’une obstruction Considérable , ou par  
une cause graVe, il n’y a qu’une fieyre lente, & légere,  
ou lorsque le mouVement fébrile n’est point propor-  
tionné à la caufe. Hippocrate a donc eu rasson de dire,  
*Aph.* 40. *Sect.* 4. que ce n’est jamais un bon signe que  
le corps ait tantôt chaud & tantôt froid ; car il annonce  
la longueur de la maladie. On Voit aussi pourquoi,lorse  
que les corps font foibles , & que les mouVemens Vers  
la surface du corps ne sirnt pas assez libres, il ne se  
fait aucune éVacuation faluraire , & qu’il n’arrÎVe que  
des métastafes & des dépôts difficiles à guérir. On re-  
marque aussi dans la pratique que les*sievres* qn. refont  
point accompagnées de chaleur, d’un pouls VIf& delà  
foif, fiant d’un caractère beaucoup plus dangereux &  
plus malfaisant, que quand ces accidens font dans un  
degré même excessif ; & nous aVons remarqué plus  
d’une fois en pratique , que s’il futVient un aocès avec  
chaleur & frisson dans ces *sievres* tranquiles , c’est un  
très-bon signe du futur rétablissement de la fanté.

Nous tirons enfin de la même doctrine, la conclusion  
qu’en tire Hippocrate, *Epi dam. Lib. II.* EavOirquela  
prudenee du Medecin demande quelquefois qu’il al-  
lume la *sievre* ; car , comme il le dit ailleurs, ( *Epid. )*Part du Medecin doit imiter ce que la Nature fait  
d’elle même. Or il confeille éVÎdemmen.t , *Aph.* 2.  
*Sect. y.* d’exciter la *fievre ,* puisqu’il dit formellement,  
« que dans le tetanos ( ou conVulsion unleerfelle ) où il  
« n’y a pas d’ulccre , lorsqu’il s’agit d’un jeune hem-  
« me Vigoureux , & qu’on est dans le fort de l'Eté , 011  
« ranime la chaleur naturelle en jettant beaucoup d’eati  
a froide fur le corps , & que cette opération excite une  
« chaleur qui guérit le tetanos. » Il confirme ailleurs,  
*Lib. III. de Morse* ce traitement , quand il dit, « Ver-  
« fez si.it le corps du malade beaueo'up d’eau sroide ,  
« & cotiVtez le de hardes nettes , légeres & chaudes :  
« mais n’employez pas le feu dans ces circonstances :  
« ce traitement conVient au tetanos & à l’emprostho-  
« tonos. » Lorfqu’on Verse de l’eau froide , dans le  
milieu de l'Eté , fur un corps jeune & Vigoureux , les  
pores & les fibres fe resserrent, & il fument un froid  
& un frisson qui repousse le fang Vers l’intérieur du  
corps, où irritant les misscles du cœur, il excite des  
mouvemens plus forts que de coutume , mouVemens  
qui font très-aVantageux pour détruire les caufes des  
maladies chroniques; car il arrive constamment & né-  
cessairement

961 P y R

ceffairement, comme dit Hippocrate, *Lib. II. de Mor-  
bis s Sect.* une *sievre* plus ou moins forte après le  
froid. Mais fans nous arrêter à Critiquer Cette efpece  
de traitement, nous remarquerons simplement, qu’il  
est beaucoup plus sûr d’attaquer les catsses des mala-  
dies chroniques , au moyen de remedes énergiques ca-  
pablesde donner du mouVement au sang & aux hu-  
meurs , & l'on déduit naturellement de ce principe  
pourquoi un usage Convenable de la déCoction des  
bois , des eaux minérales chaudes & froides, des fia-  
IÎVans , des diaphoniques, a tant d’efficacité & de  
force pour détruire les maladies chroniques inVété-  
rées.

Au reste on apprend par des expériences incontestables ,  
& beaucoup d’obferVations répandues çà & là , confir-  
ment cette Vérité ; qu’un Violent accès de colere a quel-  
quefois guéri des passions chroniques très-gtaVes ; phé-  
nomène dont on ne doit chercher la raifon que dans le  
mouVement Violent & pareil à celui de la*sievre ,* que  
la colere donne au sang & aux humeurs , comme il pa-  
roît éVÎdemment par la sorce & la Vitesse du pouls ,  
par l’éehauffement fubit du corps, & l’accélération de  
la respiration.

ValerlOla , *Obs. Med.* 4. *Lib. II.* nous apprend qu’un  
homme fut guéri *d’vmc sievre*quarte, qui étoit rebelle  
à tOus les remedes, par un Violent accès de colere dans  
lequel fes amis le firent tomber. Il rapporte encore  
qu’un de fies cousins qui étoit tellement en conVulsion  
depuis six années, que le raccoureissement de fes jam-  
bes l’empêchoit de marcher, ayant été agité d’un ac-  
cès de colere Violent & fubit contre un domestique qu’il  
vouloir maltraiter , s’élança fur lui avec tant de Vio-  
lence que les nerfs de fes cuisses & de fes jarrets , s’a-  
molliisant tout d’un coup fans aucune douleur , il *se*trouVa en état de marcher & de se tenir debout ; & il  
fut si bien guéri que pendant le reste de fa Vie , il ne fie  
‘ Eentit aucunement de cette maladie. J’ai encore connu,  
ajoute-t’il, un homme qui fut guéri par la force de la  
terreur & de la colere, d’une paralysie de l'un des côtés  
qui aVoit résisté à tous les remedes. Paulin, *Faseicul.  
Obs. ad Acad. Nat. Curies. Dec. 1. An. 6. annexa* rap-  
porte l'histoire circonstanciée de la guérifon radicale  
d’une paralysie opérée par la colere feule. FREDERIC  
HOFFMAN.

PYRGITÆ, πυργίται, de πυργὸς, *une tour* ; on appelle  
ainsi certains moineaux qui sont ordinairement leurs  
nids & leur demeure dans les tours.

PYRÏA , πυρία, ou πυρίη , toute efpece de chaleur qu’on,  
applique au corps en forme de fomentation ; ou fo-  
mentationen général.

PYRIASTES. Voyez *Protogala.*

P Y RIΑ Ί E R ION , πυριατήριον , *Bain sec ,* bain *ou*étuve.

PYRIATOS , *Brique chaude.*

PYRICAUSTA , πυρίζαυστα , *Brulures.*PYR1EPHTHOS. Voyez *Protogala.*

PY'RIFORMIS MUSCULUS, mufcle *Pyriforme,* ou  
*Pyramidal.*

C’est un petit mufcle longuet en maniere d’une poire ap-  
platie ou d’une pyramide plate , ce qui lui en a fait  
donner le nom. 11 est situé presque tranÎVerfalement  
entre l’os sacrum & l’ifChion, fous les deux premiers  
rnufcles fessiers qui le couVrent& le cachent.

Il est attaché à la partie latérale inférieure de l'os facrum  
par des fibres charnues , & à la partie Voisine de fa  
face antérieure ou face *cave,* par trois digitations en-  
tre les grands trous antérieurs de cet os. H est encore  
attaché par une petite insertion à la partie Voisine du  
ligament iacro-fciatique , & à celle de la grande échan-  
crure postérieure de l'os des iles.

De-là il desitend tranÎVerfalement Vers llartieulation de  
*Torne V.*

P Y R 962

la tête du fémur, en amassant fes fibres, & se termine  
par un tendon grêle qui s’attache au milieu de la le-  
vre interne du bord supérieur du grand trochanter par  
deux ou trois branches. Ce tendon reçoit en haut  
beaucoup de fibres charnues du moyen fessier , & au  
bas il est uni au mufcle jumeau supérieur & au tendon  
de l’obturateur interne. Il y a quelquefois deux *Pyri-  
formes* séparés l’un de l’autre par le nerf fciatique.

Voyez lesufages de ce mufcle au mot *Qadratus.* Wtus-  
Low *, Anat.*

PYRIMACHUS ou PYROMACHUS , πυρύμαχος.  
Quelques-uns appellent ainsi l’antimoine à qui l’on a  
donné la dureté de la pierre , aussi-bien que le cuiyre  
qu’on a dure! en le faisiant fondre aVec du sioufre.

PYRINE, πυρίνη , est le nom d’une emplâtre dont on  
trouVe la defcription dans Paul Eginete.

PYRIPHLEGES, πυριφλεγής ; on donne cette épithete  
à ceux qui font tourmentés d’une ardeur fébrile Vio-  
lente.

PYTRISTIRION, le même que *Pyreterion.*

PYRITES, Offic. Boet, 516. Fabr. 29. Charlt. Foss 17.  
52. AldroV. Muf. Metall. 570. Worm. 39. I29.Schw,  
388. *Lapis Pyrites,* Math. 1381. *Marchasitae variae,*feu *Pyrites* , Mer. Pin. 212. *Marchasita ,* Moderni.  
*Mondique , Pierre âfeu ,* ou *Pierre d’arquebusade.*

Cette pierre, qu’on trouVe dans prefque toutes les mines,  
sert de matrice à la plupart des métaux, des sels & des  
soufres; car elle n’est point simplement une pierre,  
mais elle paroît être le plus fertile de tous les miné-  
raux. Il y a une infinité de mondlques qui different  
par leur couleur , leur figure , leur mélange aVec les  
métaux, les pierres & les autres fossiles; car elles en-  
trent en différentes proportions dans la composition  
du fer, du plomb, de l’étain , de l’argent, du cuivre &  
de l’alun , de la mine de charbon, des pierres à chaux\*  
de la craie, &c. DALE.

La *pyrite* est une efpece de pierre dont on tire le culare.  
La meilleure ressemble à ce métal & fait du feu quand  
on la frappe contre du fer.

Voici la maniere dont on la calcine.

On la laVe aVec du miel & on la met dans un petit feu de  
charbon jufqu’à ce qu’elle deVienne rouge. D’autres  
après aVoir laVé la pierre aVec du miel la mettent dans  
un grand feu de charbon, & la retirent quand elle  
commence à rougir. Ils fouffient la cendre dont elle  
est couVerte , ils la laVent aVec du miel & la font calcle  
ner de nouVeau jufqu’à ce qu’elle deVienne également  
friable dans toutes fes parties ; car il arrÎVe souvent que  
le feu n’agit que fur *sa* surface. Lorsqu’elle est ainsi  
calcinée & séchée on la met à part pour s’en serVÎr  
dans l'occasion. On doit la laVer , si-lppofé qu’il en l'oit  
beEoin, de la même maniere que la cadmie.

La *pyrite*, fiait qu’elle fiait crue ou calcinée, est chaude &  
détersiVe. Elle déterge tout ce qui obfcurcit la Vue ,  
elle mûrit & refont les duretés. Etant réduite en forme  
d’emplâtre aVec de la résine , elle répercute les ex-  
croissances de chair, à l’aide de la chaleur & de l’a-  
stringence qu’elle possede. Quelques-uns l’appellent  
après qu’elle est calcinée, comme nous Venons de dire,  
*Diphriges.* **DIOSCORIDE.**

/

PYR1US PULVIS, *poudre* à *canon s* elle est faite aVec  
du charbon, du foufre & du falpetre qu’on mêle inti-  
mement en différentes proportions, felon qu’on la Veut  
plus ou moins forte.

Lorfqu’il tombe une étincelle de feu fur ce mélange, elle  
enflamme fur le champ l’huile du charbon qu’on peut  
regarder dans ce cas comme une espece d’amerce : ce-  
lui-ci met feu au foufre & le foufre, a l’acide du nitro  
ou falpetre , lequel *se* raréfiant tout d’un coup ayeg  
PPP

PYR

beaucoup de violence, éclate & emporté tout ce qui  
s’oppofe à fes efforts.

On attribue la découverte de la *poudre â canon* à un Moi-  
ne de Fribourg , appelle Constantin Anebzen, lequel  
ayant mêlé du charbon, du Ealpetre & du soufre dans  
un mortier le couvrit d’une pierre. Ce mélange ayant  
pris feu brifa le mortier dans lequel il étoit enfermé,  
accident qui lui donna occasion de faire un grand nom-  
bre d’autres reflexlons & d’expériences auxquelles  
nous femmes redevables de cette invention furprenan-  
te. D’autres attribuent cette déeouverte à Barthold  
Schwartz , & prétendent qu’elle fut employée pour la  
premieresois en 13 80. par les Venitiens durant la gue-  
re qu’ils eurent avec les Genois.

D’autres refutent cette Histoire & assurent que les Mo-  
res étant assiégés en 1343. par Alphonfe XI. Roi dé  
Castille, fedéfendirent avec des especes de mortiers  
de fer dont le bruit imitoit celui du tonnerre : ils ajou-  
tent encore que daqj un combat naval que le Roi de  
Tunis ltVra à celui deSeville, il y a plus de quatre  
cens ans , ceux de Tunis se fervirent de certains ton-  
neaux ou barils, avec lefquels ils lancoient des fou-  
dres. Du Cange assure qu’ll est fait mention de la *pou-  
dre â canon* dans les Registres de la Chambre des  
Comptes de l’année 1338.

' Quoi qu’il en foit, il est certain que Roger Bacon , An-  
glois & Religieux du Collége de Morton à Oxford,  
qui s’est rendu si célebre dans fa Communauté par  
l’histoire romanesque de sa tête de bronze, connoiiloit  
la nature & la composition de cette poudre plus de  
cent cinquante ans avant que Schwartz vînt au monde,  
ainsi qu’il parole par S011 Traité , *de Nullitate Magiae ,*publié à Oxford en 1216. où il en parle en ces ter-  
mes :

«

® On peut, dit ce favant Religieux, imiter le tonnerre &  
« les éclairs en prennant simplement du foufre , du  
« salpêtre & du charbon , qui employés fépssrément,  
« n’ont aucun effet : mais qui lorfqu’on les mêle &  
« qu’on les enferme produifent un bruit & une explo-  
a sion beaucoup plus grande que celle du tonnerre.»

On a cependant lieu de croire que les effets de *lu poudre  
à canon* ont été connus long-tems auparavant, & qu’el-  
le a été découverte dès les premiers âges du monde ,  
bien qu’elle n’ait point été portée à la perfection où  
nous la voyons aujourd’hui. Il est même vraissembla-  
. ble que ces peuples s’en referverent le secret, foit à  
dessein de la faire fervir à leur propre désenfe, ou peut-  
être afin d’empêcher que les hommes ne l’employaf-  
sent à fe détruire les uns les autres. Il peut même *se*faire que cette invention ait été perdue & retrouvée  
en différens tems.

Les Chinois prétendent aVoir connu la *poudre â canon ,*long tems ayant les Européens , & leur croyance pa-  
role assez bien fondée; car nous lisons dans l’histoire  
que Bacchus fut obligé de leVer le siége qu’il aVoit  
mis deVant uneVille des Indes, à caufe de l’épouvante  
que les éclairs & les tonnerres qui en fortoient jette-  
rent dans fes troupes. Il arriva quelque choEe d’appro-  
chant à Alexandre dans S011 expédition des Indes.  
Maintenant si l’on considere que ces deux Conquérans  
pénétreront pour le moins jusqu’aux frontieres de la  
Chine, on comprendra fans peine que ces tonnerres  
& les éclairs n’étoient que les effets de la *poudre â ca-  
non* , &que les Chinois en ont eu connoissance long-  
tems avant l’expédition .de Bacchus ; & cela parole  
d’autant plus probable que les Indes orientales fournis-  
sent une grande quantité de nitre ou de salpetre, sans  
aucune préparation artificielle.

La Fable dit que Salmonée ayant voulu imiter la foudre  
de Jupiter, ce Dieu le frappa d’une véritable foudre  
pour châtier fon insolence.

PYR 964

Voici ce qu’en dit Virgile :

*Vidi et crudeles dantem Salmonea poenas,  
Dumflammas Jovis et sonitus Imitatur Olympi,  
Quatuor hic invectus equis et lampada quassans  
Per Grajum populos mediaeque per Elidis urbem  
Ibat ovans , divumque sibi poscebat honorem t  
Demens ! qui nimbos et non imitabilesulmen  
Ære & cornipedum cursusimularat equorum!*

*At pater omnipotens deus inter nubila telum  
Contorsit { non ille sac es, nec sume a taedis  
Lumina ) praedpitemque immani turbine adegit.*

« J’ai Vu Salmonée livré à de cruels supplices pour avûir  
« osé contrefaire le bruit du tonnerre, & l’éclat de la  
a foudre. Ce Prince orgueilleux, monté fur un char  
« traîné par quatre chevaux , une torche ardente à la  
a main traverfoit fierement la Ville d’Elide, exigeant  
« des peuples de la Greceles honneurs divins. Infenfé,  
« qui prétendoitpar le bruit que faifoient fes chevaux  
« en foulant l’airain, imiter le tonnerre & la foudre.  
« Jupiter irrité, lança du milieu d’un nuage enflammé  
« le véritable foudre, bien différent de ces brandons  
« allumés & fumans. »

On peut fuppofer fans crainte de S© tromper, que Salmo-  
nee connoissant la qualité explosiVe du sedpetre, s’en  
seryoit pour effrayer *ses* Sujets & les tenir dans le *res-  
pect;* & cette conjecture parole d’autant mieux fondée  
que la Fable ajoute qu’il fut frappé de la foudre ; car  
il peut *se* faire que Salmonée, qui ne connoissoit point  
à fond le danger de ce tonnerre artificiel, en ait été  
tué , & que le peuple qui ignoroit la caufe de *sa* mort,  
l’ait attribuée à Jupiter.

PYROLA, *Pyrole.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles font alternes, fa fleur est en rofe, conrtpofée  
de cinq pétales, faite en forme de chapeau , avec un  
pistil courbé, & disposée en épi ; son fruit est rond,  
cannelé,divisé en cinq loges remplies de femences me-  
nues.

Boerhaave compte deux especes de *pyrole» savoir,*

i. *Pyrola, rotundisolia, major, C.* B. P. 191. Toum.Inst.  
256. Boerh. Ind. A. 278. *Pyrolas* Offic. J. B. 3. 94.  
Raii Hist. 2. 1223. Synop. 3. 363. Ger. 330. Emac.  
408. *Pyrola nostras vulgaris, Parla* Theat. *smelPsorole*ou *verdure de mer.*

Lesfeuilles *deiapyrole* ressemblent â celles du poirier:  
mais elles sont moins larges. Elles font attachées à de  
longues queues, elles ont deux ou trois pouces de long,  
elles font lisses & fermes. Les tiges ont environ un pié  
de haut, & portent à leurs sommets plusieurs petites  
fleurs blanches, composées de cinq feuilles , ayant  
quelques étamines au milieu posées les unes au-dessus  
des autres en forme d’épis , auxquelles il fuccede des  
fruits anguleux remplis de femences menues. Sa raci-  
ne est déliée & fibreuse. Elle croît dans les bois, dans  
les ProVincesqui sont au nord & au couchant de l’An-  
gleterre , & fleurit au mois de Juillet.

Ses feuilles sont seules d’usage en Medecine : elles sont  
rafraîchissantes, astringentes, vulnéraires, bonnes pour  
les hémorrhagies, pour les ulceres des reins & de la  
vessie, pour le pissement de fang, & l’écoulement im-  
modéré des règles. MILLER , *Bot. Osse*

2. *Pyrola, rotundisolia , minor* , C. Β. P. 19 1. BOERH.  
*Ind. alt. Plant.*

Dale ajoute l’espece suivante à celles qui précédent.

*pei* PYR

*Pyrola altera,* Offic. *Pyrola folio mucronatoferrato, C.* B.  
P. 181. Raii Synop. 3. 363. Tourn. Insu 256. *Pyrola  
folio ferrato AM.* 3. 536. Raii Hist. 2. 1233. Pyrola *te-  
nerior,* Parla Theat. 509. *Pyrolafecunda tenerior Clu-  
sii* , Ger. Emac. 408. *Petite Pyrolc.*

Cette plante croît dans les bois, où elle n’est pas fort  
commune , & fleurit au mois de Juin. Elle est d’ufage  
en Medecine , & possede les mêmes vertus que la *Pyro-  
la, rotundifelia minor.* DaLE,

PYRONOMIA ; fcience qui enfeigne à régler le feu  
dans les opérations de Chymie.

PYROPFIÂGUS ; celui qui a le fecret dlaValer du feu.  
PYROPUS, *Rubis* ou *Escarboucle s* ce mot a quelques  
autres significations qui font étrangères à la Medecine.

PYROS , πυρὸς*,froment.*

PYROSIS , πύροσις, de πῦρ *,feu s* rougeur & chaleur qui  
viennent au vffage de ceux qui Voyagent par un tems  
chaud,

PYROTECHNIA, de πῦρ, feu , & τέχνη, art; *Chy-  
mie.*

PYROTICOS , πυροτικὸς, *caustique.*

PYRRHOCORAX, de πυῤῥὸς, rouge, & κόραξ, cor- j  
neille ; *corneille rouge* ; oifeau qui n’est d’aucun ufage  
en Medecine.

PYRRHOS , πυῤρ'ὸς, est rendu par tous les Traducteurs, !  
par *rusas,* rougeâtre ; il signifie néantmoinssquelquefois  
*fulvus,* fauve, ou un jaune qui tire fur le blanc ; ce que  
les Anglais appellent blond *nflaxen.* Telle est la cou-  
leur ordinaire des cheveux des enfans & des jeunes  
gens. Galien, *Lib. II. de Temp.* & Aristote, *QiaestHat.*écrivent, que les Allemands, les Illyriens, les Dal-  
matiens & les Scythes, de même que ceux qui habi-  
tent les contrées froides & humides , ont les cheveux  
jaunâtres ou blonds, πυῤῥὰς τρίχὰς.

.Voici la différence que Galien, *Lib. I. de Cris,* met entre  
le τὸ πυῤῥὸν & le τὸ ξανσθὸς, le *fulvum & le flavum s* ou  
le jaune pâle & le jaune vif, qui semblent approcher  
de leur signification en François.

«Le *pyrrhos, (fulvus')* approche beaucoup du *xanthos ,  
a (flavus :* ) mais ces deux couleurs different , en ce  
« que la premiere tire davantage fur le blanc , & l’au-  
« tre fur le rouge ; car la bile amere paroît quelquefois  
*\*fulva,* (πυῤῥὰ, ) d’un jaune pâle ; quelque fois *flav a,*«(ξανΑὴ,) ou d’un jaune Vif ; & fouVent de couleur  
«pâle, ( ώχράθ car lorfqu’elle est plus blanche &  
« plus trouble qu’à l’ordinaire , elle est d’un jaune  
«pâle : mais lorsqu’elle commence à s’éclaircir &  
*« à se* purifier , elle devient d’un jaune plus vif ; car  
« tout ce qui est d’une qualité ignée & pétille dans la  
« bile, la rend d’un jaune beaucoup plus vif, ( ξανπὸ-  
« τερον;) & autant que le πυῤῥὸν, (*fulvumO* est plus  
« blanc que le ξανσθὸν , ( *flavum, )* autant le ώχρὸν ,  
*« (pallidum*,) est-il plus blanc que le πυῤῥὸν. Et autant  
« que le ξανθὸν est moins blanc que le πυῤῥὸς, autant le  
« ἐρυθρὸν , ( *erythron, )* le rouge est-il moins blanc que le  
« ξανπὸς. D’où l'on peut inférer que les couleurs signi-  
« fiées par les mots *rusus Scsulvus, 8e* qui Eont toutes  
a deux comprises Eous le mot Grec πυῤῥὸς, tiennent le  
a milieu entre le *flavus*, ξανθὸς, & le*pallidus* ou pâle,  
« ώχρὸς; de même que celle-ci est une couleur moyen-  
« ne entre le ξανθὸς , *flavus , 8e* le λευκὸς ( *albus ) le*a blanc. »

Les Latins appliquent diverfement l’épithete *defulvus,*comme aux étoiles, à l’or, ( appelle*flavum* par Virgi-  
le, qui employe aussi *fulvum* pour *flavum,)* au lion ,

T Y T 966  
au EabIe; & Hippocrate,entant que signifiée par πυῤῥος,  
la donne au sable qu’on rend dans les affections néphré-  
tiques. (u) .

Πυῤῥὸν οὐρον , *ex Progn.* est traduit par Cesse, *LwTI.cap.* 6.  
*urina rubra* ; & ὑποπυῤῥόν, en parlant des felles, par  
*rufus, Lib.II. cap.* 3. Et Eans nous arrêter davantage  
là-dessus , Hippocrate, *Lib. II.* περὶ γυναικ. appelle le  
jaune d’œuf, ώου τὸ πυῤῥόν.

PYRRHULA, Voyez *Rubicilla-*

*FYBVs, Poirier.*

Voici fes caracteres :

C’est un arbre plus haut & plus droit que le pommier :  
l’extrémité du pédicule fe termine en un ovaire oblong,  
dont le bord supérieur devient une couronne faite en  
forme de calyce, découpée en cinqfegmens disposés  
en *rose ,* avec un creux dans le milieu : la fleur est fou-  
tenue par l'ovaire , & composée de cinq feuilles difpo-  
sées en rofes, lesquelles sortent d’entre les interstices  
des Eegmens de la couronne ; elle est aussi munie de  
vingt étamines ou plus, qui sortent aussi du bord du  
calyce: il s’éleve aussi du milieu de la partie silpé-  
rieure de l’ovaire, cinq tuyaux qui soutiennent des  
sommets sphériques , & î’ovaire lui-même devient un  
fruit oblong, garni d’un nombril, charnu, menu Vers la  
queue, & partagé en cinq loges.

Boerhaave ne compte qu’une feule espece *dePyrus.*

*Pyrus,sativa,* C.B.P. 439. Boerh. Ind.A. 2.247. Tourne  
Inst. 628. Parla Theat. 1500. Raii Synop. 3.452. *Py-  
rus ,* Offic. Raii Hist. 1450. Ger 1267. Emac. 145 5. J.  
B. 1. 35. *Poirier.*

C’est un arbre connu de tout le monde , dont on trouve  
différentes eEpeces dans les jardins.

Son fruit est rafraîchissant & astringent : mais comme  
j’ignore fes ufages dans la Medecine , je me difpenfe-  
rai d’en parler davantage. MILLER, *Bot, Osse*

**P Y T**

PYTAHAIA, est un arbre des Indes qui croît parmi les  
rochers, & porte un fruit rouge gros comme une oran-  
ge, & qui a le même gout que la grenade.

PYTHON, est un ferpent qui a les yeux fort gros,la  
vue extremement perçante, & dont la bouche est ar-  
mée d’un triple rang de dents.

**P Y U**

PYULCUM πυουλκὸν, de πύον, pus, & ἔλκω , je tire de-  
hors ; est un instrument dont on fefert pour tirer le pus  
qui séjourne dans les sinus ; peut-être une *canuL.*

P I X

PYXACANTHA ; nom du *Lycium.*

PYXINUM COLLYRIUM , est le nom d’un collyre  
dont on trouve la description dans Celfe, *LibiVI. cap.  
6. Sect.* 25.

PYXIS ; nom d’un *Acopon,* dont Paul Eginete, *LibV.II.  
c.* 19. nous g laissé la defcription.

PYX1S EMPLASTRUM, est une emplâtre dont on  
trouve la deseription dans Aétius, *Tetrab. IV. Serm.  
cap.* 14.

Ριχ Is. Les Anatomistes appellent ainsi *F Acetabulum 9*ou laleavité cotyloïde de l’os isichium. *Ospyxidis,* c’est  
l’os occipital. C’est aussi une boîte divisée en plusieurs  
compartimens, laquelle est propre à contenir différen-  
tes Portes d’onguens.

(o) Galien , dans fon Commentaire fur ce passage , sappofe  
qu’Hippocrate a Voulu désigner par πυῤῥὸς, toutes les couleurs  
mitoyennes entre le pâle & le jaune, qui font mélangées de  
blanc ou de rouge ; telles que 1’ωχρόλευκον, ἐρυσθρόλενἱίον ,

ξανΑόλευκον, parce que le fable & les autres fubflances que  
l’urine dépcfe , Varient saivant la couleur ou la qualité dir  
sang.

*967*

QUA

Pour la signification de cette lettre dans l'Alpha-  
bet Chymique ; voyez *Alphabetum Chymicum.*

*Q* ou *q.* dans les ordonnances, signifie *quantité,*

QUADRAGESIMUS DIES *Spe quarantième jour.* Les  
Anciens fixoient à ce jour la durée des maladies aiguës,  
& donnoient le nom de chroniques à celles qui du-  
roient plus long tems. J’ai vu néantmoins une maladie  
aiguë durer pendant soixante jours.

QUADRANS, le quart de la livre médicinale , ou trois  
onces.

QUADRANTAL; le même *coscAmphora,*QUADRATUS, signifie replet, gros, dodu, gras. On  
appelle encore ainsi plusieurs musicles. Tel est *lu qua-  
dratus Genae ,* voyez *Caput s le pronator quadratus ulnae*& celui du *radius. Noyez Pronator,*

**QUADRATUS FEMoRIs,sc** *quarré.*

C’est un petit mufcle plat, charnu, & figuré comme un  
*quarrélongustlux* il a reçu le nom qu’il porte.Il est situé  
transversalement entre la tubérosité de l'ischion & le  
grand trochanter.

Il est attaché par un bout le long de la ligne mousse qui  
descend extérieurement fous la cavité cotyloïde, vers  
la partie inférieure de la tubérosité de l’ifchion. |De-là  
ce plan fe porte directement vers le grand trochanter,  
& s’attache prefque à la moitié inférieure de l’émi-  
nence longuette du trochanter, principalement à la pe-  
tite élevation ou tubérosité qui est au milieu de cette  
éminence.

**Ce**mufcle, le pyriforme & les jumeaux, qu’on appelle  
aussi d’un nom commun *quadri-jameaux,* font congé-  
néres dans leurs fonctions. On avoit borné leur ufage  
à la rotation de la cuisse autour de fa longueur de de-  
vant en-dehors : mais ils ne peuvent avoir cet ufage  
que quand on est debout, ou couché tout de sim long ;  
car lorsqu’on est assis, ou qu’on a la cuisse fléchie dans  
quelque autre attitude , ils servent à en faire l'abduc-  
tion, c’est-à-dire, à la porter en-dehors, ou à l’écarter  
pendant qu’elle est fléchie.

Ils cooperent tous quatre à ces deux ufages, qui font la  
rotation de la cuisse étendue , & l’abduction de la cuise  
Ee fléchie : mais ils y cooperent également ou inégale-  
ment, selon les différens degrés de ces deux attitudes.  
Par exemple, lorfqu’on est debout, ils confpirent éga-  
lement à la rotation : mais la cuiffe étant alors un peu  
portée en-devant, le pyriforme est plus en action que  
*le quarré* ; & la cuisse étant en arriere , c’est le *quarré*qui agit le plus.

Ces mufcles peuvent encore, par le moyen de leur adhé-  
rence au ligament orbiculaire de l’articulation de la  
cuisse avec la cavité cotyloïde, avoir un usage particu-  
lier; savoir, d’empêcher que dans les mouvemens de la  
cuisse ce ligament ne foit pincé par le bord de la même  
cavité.

*Le quarré des lombes s* ou *le lombaire externe.*

**C’est** un petit mufcle oblong & plat, irrégulierement  
*quarré s* plus étroit en-haut qtllen-bas; placé à côté &  
le long des vertebres lombaires, entre la derniere des  
fausses côtes & l’os des iles.

Il est attaché en-bas à lalevre interne de presque toute la  
moitié postérieure de la crête de l'os des iles , au liga-  
ment facro-iliaque, & un peu à Vos l'acrum, par un plan  
charnu, dont les fibres vont obliquement en arriere.

De-là il monte entre le facro-lombaire & le psoas, qui

668

Q U A

tous deux le cachent en partie; & il s’attache au bcut  
de toutes les apophyEes tranl.Verfes des vertebres lom-  
baires, par autant de digitations tendineuses obliques.  
Ensilite il s’attache largement à la derniere fausse côte,  
fur la face interne du ligament qui est entre lui & le  
long dorfal , & qui attache cette côte à la prémiere  
vertebre lombaire.

J’ai encore obfervé comme un petit lombaire externe par-  
ticulier , fort adhérant à la face postérieure du grand. Il  
est attaché à l’extrémité de la feconde , troisieme &  
quatrieme des apophyfes tranfverfes des vertebres  
lombaires , par des digitations tendineufes. De-là fes  
fibres charnues montent , fe crûssent avec celles du  
grand lombaire, & enfin fe confondent avec elles , en  
s’attachant aussi à la derniere des fausses côtes.

Le *Qiamré*des lombes, & le petit pfoas fervent aux ver-  
tebres des lombes , à peu-près comme les sitalenes fer-  
vent aux vertebres du cou. Quand l’un & l’autre agif.  
fient en même-tems, ils tiennent la colonne lombaire  
droite par rapport aux côtés , & alors ils peuvent être  
auxiliaires des musisses droits du bas-ventre, dans la  
flexion en devant, & des portions supérieures desmuf-  
cles obliques dans les inflexions latérales.

Ils peuvent aussi servir à soutenir alternativement les  
hanches quand on marche : mais quand on *se* tient de-  
bout Eur un Eeul pié, le *quarré* du côté opposé, peut  
soutenir la hanche de ce même côté. Ils cooperent en  
cela avec le sacré des Anciens, ou les transversisires  
épineux, & même avec le postérieur des musicles obli-  
ques du bas-ventre. WInslow.

QUADRIFOLIUM ; nom du *Trifolium ; Qtadrifoe  
Hum, hortense album.*

QUADRIGEMINI MUSCULI ; on donne ce nom  
aux quatre mustcles qui aident au mouvement de la  
cuisse ; ces mufcles fiant, le pyriforme, le gemeau su-  
périeur , le gemeau inférieur , & le quarré.

QUADRUPES , *Quadrupede s* animal à quatre piés.

QUAUHYYAC OCUILENSIUM. Nieremberg;est  
le nom d’un grand arbre des Indes,dont les feuilles ref-  
femblent à celles du citronier. Son écorce est astrin-  
genre, chaude , dessiccative, & d’une odeur forte. Elle  
arrête la diarrhée & provoque la fueur. Son fuc tiré  
par le nez fait éternuer, purge le cerveau , & fait cef-  
fer les fievres & les maux de tête , ce qui fait qu’on le  
conferve dans les familles , comme un remede domef-  
tique. RAY, *Hist. Plant.*

QUAMOCLIT.

Voici fes caracteres.

Sa racine est annuelle, Fa tige flexible & farmenteufe,  
fa fleur monopétale , faite en forme d’entonnoir & dé-  
coupée en plusieurs parties ; & fon fruit pareil à celui  
du *Convolvulus.*

Boerhaave compte deux especes de *Qtamoclit.*

ï. *Qtamoclit ; foliis tenuiter Incisis et pennatis s* T. 116.  
*Convolvulus , pennatus , exoticus , rarior. Qtamoclit.*Col. I. ObferV. 72. *Jasminum,millefoliifelio>* C. B. P.  
398.

2. *Qtamoclit Americana i folio Hederae, flore coccineo*

*ssitss* QUA

Commet. Ras. 21. Βοεεη. *Ind, alt. Plant.*

L’Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave , luiattri-  
bue une qualité purgative pareille à celle du *Convol-  
vulus.*

QUANDROS ; nom d’une pierre prétieufe, de couleur  
blanche , qui *se* trouve , à ce qu’on prétend , dans le  
cerveau du Vautour. Elle passe pour augmenter le lait:  
mais sa vertu paroît aussi fabuleuse que fon existence.

QUANLI, *Plomb.* **RULAND.**QU AQUILA. Voyez *Coturnix.*

QUARTANA FEBRIS , *Fievre Qarte.*

De toutes les fievres intermittentes , il n’y en a point qui  
surpasse davantage par *sa* Violence & fon opiniâtreté  
la fieVre tierce , que celle qui revient tous les quatre  
jours , après deux jours entiers d’intermission , & à la-  
quelle on a donné à caufe de cela le nom de *Qarte.*

Elle prend ordinairement après midi star les quatre ou  
cinq heures , quelquefois plutôt, quelquefois plûtard.  
Elle estaccompagnéedsunetrès-grande foiblesse, d’ex-  
tensions inVolontaires des membres , de maux de tête,  
& de douleurs contondantes dans le dos, dans les reins  
& dans les jambes. Les piés & les mains fe refroidissent,  
tout le corps pâlit, le Vifage & les ongles deVÎennent  
licides, le frisson & le froid qui font ordinaires dans  
cette fieVre surviennent ensilite, la langue & les leVres  
tremblent, la respiration est embarrassée , il y a des an-  
goisses dans les parties Voisines du cœur, le corps est  
tourmenté d’inquiétudes, le pouls des arteres est dur &  
ferré,& quelquefois tout-à-fait inégal. Cessiymptomes  
durent pour l’ordinaire 20113 heures. Cependant le  
ventre fe resserre dans plusieurs personnes , d’autres au  
contraire ont en Vie d’alleqà la selle & de pisser,quelques  
unsssur-tout les Vieillards,sont des efforts pour Vomir ,  
quelques-autres Vomissent & Vont à la selle; beaucoup  
de personnes, sur tout celles qui sont dans un âgeaVan-  
*cé ,* ont le cerVeau extremement troublé, leur eEprit  
n’est point dans sim assiette naturelle,& s’égare. La cha-  
leur qui sijccede peu-à-peu, n’est point brûlante : mais  
lasecheresse qui l’accompagne, la rend très-incommo-  
de. Le froid cesse, le battement des arteres deVÎent plus  
réglé, & il est plus grand & plus Vite ; cependant le  
mal de tête continue , & est accompagné de Vertiges ;

il furVlent enfin une legere moiteur fur la peau, qui du-  
re jufqu’à ce que la chaleur & les accidens que nous  
venons de décrire aient cessé, ce qui arrice au bout de  
quatre ou six heures. Après que la violence de la fieVre  
a cessé, comme nous venons de le dire, les deux jours  
d’intermission , le malade peut bien *se* tenir levé : mais  
il reste cependant dans les extrémités supérieures & in-  
férieures, un certain sentiment douloureux , comme si  
les os étoient contus & accablés sious un grand poids ,  
fentiment que les Grecs ont appelle *Osteocopos.* Plu-  
sieurs malades ressentent aussi une grande peEanteur de  
tête , & l’ennui s’empare de leur eEprit. L’urine , qui  
pendant l’accès étoit tenue & aqueuEe, devient épaisse  
& dépose un sédiment.

Les accidens qui surviennent avec l’accès, prouvent évi-  
demment que les nerfs de tout le corps fouffrent extre-  
mement, & qu’ils font attaqués de contractions fpai-  
modiques. C’est pourquoi on doit uniquement regar-  
der comme caufe prochaine & immédiate de cette fie-  
vre , une contraction spasinodique, générale & Violen-  
te des parties nerveuses , qui commence principale-  
ment par la moelle épinière, & affecte contre l'ordre  
de la nature, non-seulement les tuniques des vaisseaux,  
mais encore tous les nerfs & toutes les fibres, de forte  
qu’elle dérange extremement le mouVement des soli-  
des &des fluides.

Les anciens Medecins ont regardé comme caisse maté-  
rielle de cette fieVte qui jette les parties nerVeuses  
dans desmouVemens si extraordinaires, l’humeur mé-

Q U A 970  
lancolique qui *se* corrompt hors les Vaisseaux : mais i 1 y  
a dans la *Fievre quarte ,* de même que dans toutes les  
autres une matiere active & empreinte d’une acreté  
brûlante, qui jette dans des contractions spasinodi-  
ques les parties internes , qui Pont d’un sentiment ex-  
quis. Cependant comme la matiere dont nous Venons  
de parler, Ee mêle aVec une autre qui Vient du pancréas  
& qui est d’une nature acide , Visqueuse ; elle laisse de  
plus longs interValles, elle ne *se* rassemble pas sitôt,  
& ne parVient pas si promptement des premieres Voies  
aux membranes de la moelle épiniere. Mais apres  
qu’elle s’est ramassée en assez grande quantité dans les  
premieres Voies , qu’elle s’est répandue successiVement  
dans la masse du fang , & qu’elle est parVenue après  
un certain tems aux membranes de l’épine du dos ; elle  
catsse les mêmes mouVemens fébriles dont nous aVons  
parlé dans l’Article de la fleVre tierce. Voyez *Tertiana  
Febris.*

Si nous recherchons maintenant aVec foin l’origine de  
cette matiere fébrile, nous verrons qu’on doit l’attri-  
buer principalement au mouvement tardif du sang dans  
les vifceres du bas-ventre qui servent à sa purification  
& à ses excrétions , & surtout dans le foie, la rate &  
le pancréas, & aux obstructions & aux engorgemens  
qui en stont les suites. Il arrive en conséquence que  
les fermens lymphatiques & salivaires, deviennent  
intempérés , moins subtils & moins spiritueux , qu’ils  
prennent une qualité fixe & acide , ce qui fait qu’ils  
semt moins propres à la dissolution desalimens, & à la  
formation du chyle, & qu’ils engendrent une grande  
quantité de crudités acides & vifqueufes, qui venant à  
contracter par le retardement une plus mauvaise quali-  
té , & à acquerirde l’acreté au moyen des différentes  
cauEes étrangeres qui surviennent , produisent enfin  
la fievre.

Ce qui montre éVÎdemment que la lenteur du mouvement  
du sang dans les vaisseaux de l’abdomen , est une des  
cauEes de cette fievre;c’est, que les persimnes qui fiant  
dans un âge déja aVancé , d’un tempérament mélanco-  
lique, qui menent une vie trop sédentaire , qui ont dif-  
continué de *se* faire faigner , qui usient d’aümens grosc  
fiers & mal-fains, qui sont un trop-grand usage d’aci-  
des & de liqueurs fpiritueufes ,& qui ont amassé une  
grande quantité d’humeurs épaisses & impures par la  
suppression des évacuations critiques ordinaires du  
fang , & pour s’être abandonnées aux passions , y sont  
beaucoup plus sujettes que les autres. On ne peut point  
douter que cette matiere n’ait aussi une qualité catss-  
tique, surtout si l'on l'ait que la *sievre-quarte* vient  
ordinairement en Automne , après que les matieres  
acres ont été chassées par la chaleur de l’Eté ; qu’elle  
finit pour l’ordinaire par la gale ou le pourpre , &  
qu’elle Vient lorsqu’on fait rentrer ces éruptions :  
qu’elle cesse aussi lorEque la petite Verole commence  
à paroître , qu’elle naît de la fieVte tierce, dont elle  
prend aussi le caractere , qu’elle est aussi fréquente  
que cette demiere , & qu’elle est commune, & même  
épidémique dans les lieux marécageux , & dont l'air  
est rempli de particules acres.

**La***sievre quarte* produite, comme nous Venons de le dire  
n’est pas toujours de même nature. Quelquefois elle  
est simple ,& quelquefois double. Dans le premier cas,  
elle est telle que nous Payons décrite ci-dessus. On  
l’appelle double, lorfque dans l’espace de quatre jours  
il sutVÎent deux accès , enEorte cependant qu’ils con-  
serVent chacun leur caractere, & commencent dans un  
tems particulier , qui répond toujours alternatiVement  
à celui du précédent accès, le troisieme jourdemeu-  
rant entierement libre , & clest ce qui arriVe très-sou-  
vent, lorsiqu’on traite mal la*sievre-quarte* simple , ou  
qu’on commet quelque faute dans le régime.

On distingue encore *iasievre quarte s* en vraie ou bâ-  
tarde. La premiere obferVe plus exactement qu’aucu-  
ne autre fieVte , le tems de son retour, c’est-a-dire ,  
qu’elle reVÎent toujours apres midi. .Dans la seconde

I au contraire , le tems du retour n’est point certain. Elle

*pyl* QUA

vient cependant ordinairement avant midi, & elle est  
accompagnée d’une plus grande chaleur, & d’un frise  
fon plus violent.

Quelquefois les accès reviennent tous les quatre jours, &  
font précédés pour l'ordinaire d’extensions involontai-  
res des membres & de frissonnemens : mais ils n’ont  
point de terme fixe. La fievre ne cesse pas tout-a-sait,  
quoique sia violence diminue ; elle est feulement moins  
forte dans les jours intermédiats, que dans ceux où l’ac-  
cès reVÎent. La ehaleur est encore plus grande que la  
naturelle , le pouls est plus agite, le malade n’a ni for-  
ce ni appétit , il a la bouche feche, la tête pefante , fon  
fommeil est inquiet, flon urine rougeâtre , épaisse &  
dépose un sédiment couleur de rosie, & c’est pour  
cela que les Medecins appellent cette fievre, *Quarte  
continue.*

*Lasievre quarte* est fiouvent épidémique, furtout lorEque  
l’Etéplus chaud & plus *sec* qu’à l’ordinaire, a engen-  
dré beaucoup de réerémens acres & bilieux dans le  
corps. C’est ce qui est arrivé l’année 1606. comme le  
rapporte Sennert, *Lib. II. cap.* 20. & dans l’année  
1652. comme nous l’apprend Bartholin , *Cent. Hist.  
Anatom.* 95. La même choEe est aussi arrivée dans les  
années 1684,1719, 1726& 1728 , ainsi que j’en ai été  
témoin moi-même : comme les chaleurs excessiVes de  
l’Eté engagent à prendre des boissons froides , & fou-  
vent acides , & que les nuits font froides , les acretés  
qui font dans le corps ne peuvent sentir par la transe  
piration, & les humeurs aussi-bien que le fang s’épaisi-  
sissent.

Cette maladie est épidémique dans quelque Pays , par  
exemple, dans la Westphalie,la Pomeranie, &lesau-  
tres situés aux Septentrion, où les Habitans usient d’a-  
limens cruds & pesians ; il ne *se* passe presique point  
d’Automne, sians que plusieurs persionnesen soient at-  
taquées, & ne la gardent long-tems. Il arrive la même  
chosie , dans les lieux marécageux, dont l'air est im-  
prégné de mauvaises exhalaisims; car on remarque que  
les fievres tierces y fiant très-fréquentes durant le Prin-  
tems , & les *sievres quartes* durant l'Automne, & y re-  
viennent très-fouVent.

Les*sievres quartes* varient aussi fuivant la différence des  
corps qu’elles attaquent. Par exemple, si c’est un corps  
dont le fang est augmenté & épaissi par une vie séden-  
taire , & une nourriture pesante & grossiere , ou dont  
les hypocondres fiant mal disposés, ou qui a été long-  
tems en proie à la tristeffe , elles fiant fâchetsses , opi-  
niâtres, & très-dangereuses. C’est pourquoi elles de-  
mandent dans le malade un régime de vie très-exact ,  
& dans le Medecin beaucoup de précaution dans l’usa-  
ge des remedes. S’il y a cacochymie dans le sujet, &  
en même-tems une matiere pourpresse dans le *sang,*elles sont accompagnées de symptômes beaucoup plus  
fâcheux , l’épuifement des forces, l’infomnie, le dés-  
ordre de Pefprit , les inquiétudes des parties voisines  
du cœur , font beaucoup plus grandes , le pourpre se  
déclare enfin, & s’il vient à difiparoître par le moindre  
accident, ceux de la fieyre augmentent & deviennent  
plus fâcheux.

Elle dégénere aisément en continue dans un corps dont  
les forces font épuisées par l’âge , la maladie, le mau-  
vais régime & parles passions de l’ame. On connoît  
qu’elle est telle par l’abbatement qui suit l’accès , par  
la viteffe du pouls, la chaleur lente , & le défaut d’ap-  
pétit, fymptomes qui jettent le malade dans un grand  
danger. LorEqu’après les chaleurs violentes de l’été,  
elle s’empare d’un corps jeune & vigoureux, l’accès  
dure plus long-tems, la chaleur qui est beaucoup plus  
brûlante Ee termine par une sifeur plus abondante, l'al-  
tération est plus grande, aussi-bien que la foiblesse de  
l’estomac.

Les enfans , tant ceux qui sirnt en bas âge, qu’un peu plus  
avancés font tourmentés plus long-tems de cette fie-  
vre, effuyent des rechutes plus fréquentes, ou font en-  
fuite attaqués de plusieurs autres maladies, parce qu’ils  
prennent plus difficilement des remedes, qu’ils ne

Q U Α 972  
peuvent s’assujettir au régime, & qu’ils sie refroidissent  
la nuit en le découvrant. Leur corps est d’ailleurs d’un  
tissu lâche & peu propre à aider la transpiration, &  
leur estomac difposé à amasser une grande quantité de  
crudités.

La*sievre quarte* n’est ni violente ni dangereufe, & ne  
caisse pas aisément la mort, à moins que le corps ne  
foit déja affoibli par l’âge , d’un tempérament trop  
délicat & fujet aux accès épileptiques , ou qu’elle n’ait  
été excitée & irritée par des passions violentes, ou que  
le Medecin & le malade n’aient commis quelque faute  
qui l’ait fait dégénérer en quotidienne , ou en quel-  
qu’autre maladie chronique & funeste.

Elle compenfe cependant par fa violence &fon opiniâ-  
trcté le peu de danger qu’elle caufe, car elle dure très-  
long-tems & résiste très-souvent à tous les remedes  
les mieux employés. Cela arrive surtout dans celle  
qui vient en automne & qui continue pendant PhÎVer ;  
car il est rare qu’elle cesse avant le solstice du prin-  
tems. Alors les pores étant plus ouverts & les humeurs  
atténuées par la sérénité de l’air, elle cesse pour l'ordla  
naire d’elle-même. Elle devient très-opiniâtre, loicque  
le mal a jetté de profondes racines dans les vifceres, &  
principalement dans le foie, la rate & le pancréas, &  
que toute la masse des humeurs est remplie d’impure-  
tés, que tout le fysteme nerveux est affoibli & difpo-  
fé à recevoir & à entretenir les mouVemens irréguliers  
dont nous venons de parler. Elle le devient encore  
davantage, lorfque le malade par *sa* voracité amasse &  
accumule la matiere qui catsse la fievre.

*siiasievre quarte* vient au contraire dans le printems ou  
dans l’été, on la guérit aisément & en peu de tems,  
parce que la température & la Jégereté de Pair hâtent  
ï’effet des remedes. Celle aussi qui est causée par un  
mauVais régime & par les crudités qui *se* Pont amassées  
dans les premieres voies, ou par le défaut de transpi-  
ration , Ee guérit pour l’ordinaire facilement au moyen  
d’un feul vomitif ou d’une dofe de quelque sudorifi-  
que convenable donné avant l'accès , pourvu que les  
vssceres Eoient en bon état. Celle qui s’empare d’un  
corps jeune & vigoureux, & qui pèche plutôt par trcp  
de bile que par la quantité d’humeurs épaisses & acides,  
comme c’est l’ordinaire dans les fievres épidémiques  
qui regnent en été, Ee guérit aussi très-aisément, à moins  
que le malade ou le Medecin n’aient commis quelque  
faute.

**La***sievre quarte* irréguliere qui ne côhferve point le ca-  
ractere qui lui est propre, qui revient dans un tems in-  
déterminé, & qui devient double de simple qu’elle  
étoit auparavant, n’est pas aussi dangereufe qu’on le  
croit communément.Cela prouve seulement que les hu-  
meurs peccantes ne fiant point trop épaisses ni trop pro-  
fondément enracinées dans les Vssceres, mais disposées  
à Ee mouVoir , & que le corps est encore assez fort pour  
chasser la matiere qui caisse la maladie ; stans compter  
que les accès qui reviennent ainsi, ont beaucoup de  
potlVoir pour dissoudre & pour chasser les humeurs  
visqueusies qui séjournent dans le corps, de siorte que  
plus ils siont fréquens, plus aussi détruisent-ils plus  
promptement la caisse de la fieVre , que l’on guérit au  
moyen d’un petit nombre de remedes conVenables,  
aVec le Eecours de la nature.

Quoique la *sievre quarte* ne produise ordinairement au-  
cune excrétion critique, il arrÎVe quelquefois qu’elle  
*se* termine heureufementpar une éruption depustules,  
de taches, de petits ulceres & d’une gale Eur tout le  
corps, & par un flux hémorrhoïdal. J’ai Vu des enfans  
dans lesquels elle s’est terminée heureufement par la  
petite-Vérole, & des femmes qui n’ont été guéries de  
la*sievre quarte* qu’après aVoir accouché, l’enfant en  
ayant été attaqué en Venant au monde.

*Lasievre-quarte* est souVent un préserVatif & un remede  
contre plusieurs autres maladies , furtout contre cel-  
les qui siont chroniques : car l'augmentation du mcu-  
vernent des Eolides & des fluides pendant l’aecès, atté-  
nue les humeurs épaisses, les chasse de leurs places.

-QUA

les fait circuler & par-là contribue beaucoup à détrui-  
re les anciennes obstructions des petits vaisseaux , des  
petites glandes & des parties nerveufes. C’est pour-  
quoi les Medecins anciens les plus célebres , tels  
qu’Hippocrate, Asclepiade, Galien & Celse, ont asiu-  
ré qu’ils regardoient la*sievre-quarte* comme le reme-  
de de plusieurs autres maladies. En effet, on a remar-  
qué qu’elle a la Vertu de guérir les affections hypocon-  
driaques; & Hippocrate, *Lib. VI. Epidem.* Vante aussi  
beaucoup fes bons effets dans l'épilepsie & lesmouve-  
mens conVulsifs. Les Auteurs nous apprennent aussi  
que la*sievre-quarte* guérit l’asthme convulsif, la né-  
phrétique & la goute, lorsqu’elle vient à tems , & que  
le Medecin la traite aVec prudence. Non-seulement  
elle délÎVre le corps des maladies des Viceeres, mais  
elle le fortifie encore après qu’elles ont cessé, de forte  
qu’il n’est plus si exposé aux atteintes des maladies , I  
ni aux rechutes , comme l’assure Aulugelle , *Noct.  
Atelc. Lib. XVII. cap. 1-2..* après Platon. J’ai moi-  
même connu plusieurs persionnes qui ont vécu très-  
long-tems après aVoir eu la *fievre-quarte.* C’est pour-  
quoi nous ne pouVons assez admirer la ProVidence di-  
vine qui a donné des Vertus si admirables à des mala-  
dies, qui selon toutes les apparences devroient détrui-  
re la Eanté pour toujours.

Mais lorsque la maladie dure plus long-tems qu’il ne  
faut, les liqueurs aquierent une dyEcrafe, & si les hu-  
meurs siont ténues & bilieuses elles calssent le pourpre,  
ou bien les parties spirituesses & balsamiques qui fer-  
vent à la nutrition , Venant à s’exhaler , les autres li-  
queurs deVlennent plus épaisses, fe corrompent &en-  
gendrent des longues maladies. Lorsqu’on la traite  
mal, elle dégénère en des maladies Violentes & funese  
îes# telle que l’hydropisie , l’ansisarque , l’aFcite, le  
fcorbut, les tumeurs œdémateuEes , la fieVre lente &  
hectique, l’asthme sec, Pictere, la toux serine, le co-  
ma, & l’hémiplégie dans les Vieillards; des affections  
hypocondriaques dans les jeunes gens, & dans les en-  
fans des mouVemens conVulsifs tres-cruels, qui tor-  
dent d’une maniere affreufe l’épine du dos & les autres  
parties du corps. On remarque dans toutes les perfon-  
nes qui meurent de ces maladies lorsqu on vient à les  
ouVrir, un Vice dans les Vifceres, furtout dans le foie,  
la rate & le pancréas, une obstruction, une corruption  
& un engorgement dans les glandes méfaraïques.

Ceux qui meurent de la *sievre-quarte*, meurent dans le  
frisson & le délire , & j’ai remarqué dans deux occa-  
sions que les spafmes sont si Violens dans les adultes  
qu’ils éteignent toute chaleur tant que les fymptomes  
qui ressemblent à ceux que caisse le poision subsistent,  
& caustent enfin la mort. Dans les enfans les contrae-  
tions EpaEmOdiques dégénèrent en des mouVemens con-  
vulsifs funestes.

Il est absolument nécessaire que ceux qui échappent de  
cettefieVre tiennent une conduire réglée, & un régi-  
jne très-exact pendant quelque tems, car elle reyient  
aisément & reprend *sa* prémiere forme, pour peu qulon  
lui en donne oceasion. En effet, ceux qui après en  
aVoir été guéris Ee llerent à la débauche , & chargent  
leur corps déja exténué par la maladie, d’une nourritu-  
re mal - saine , essuient aussi-tôt une rechute, à casse  
de l’amas de crudités qui *se* fait de nouVeau dans les  
premieres voies. Ceux dont la transpiration est inter-  
ceptée, qui s’exposent Eans précaution à la froideur &  
à l'humidité de l’air, & qui ufent de liqueurs froides  
lorfqu’ils font échauffés, éprouVent aussi le même mal-  
heur. Elle attaque de nouveau sort aisément ceux qui  
Ee ÜVrent trop aux passions de l’ame , surtout à la trise  
tesse; & ce qui est encore plus surprenant, est que si  
l’on repousse mal-à-propos la matiere qui aVoit été  
poussée sin- la superficie du corps , & qui sléVacuoit  
sous la ferme de gale, de pustules, d’ulceres & de  
pourpre , la fieyre , qui avoir cessé , revient fur le  
champ.

Q U A 974

*Méthode générale de curationi*

Les indications pour 1a cure de *iasievre quarte lu* rédui-  
sent,

ι°. A corriger & à évacuer par les émonctoires convena-  
bles les crudités visqueufes, acides & bilieuEes qui ont  
passé des premières Voies dans le Eang avec le chyle &  
la lymphe, & qui catssent des mouvemens fébriles dans  
le l'ysteme nerveux.

2°. A procurer un cours libre au Eang dans les vifceres  
du bas-Ventre, surtout dans ceux où aboutit la veine-  
porte, à en détruire l’amas , l’engorgement & l’obf-  
truction, ou pour le moins à empêeher qu’elles n’aug-  
mentent.

3°. A calmer la contraction Epalmodique du fysteme ner-  
veux qui causi? tous les Eymptomes fâeheux qui sur-  
viennent durant la maladie.

4°. A rétablir la Eorce des vssceres , de l’estomac & des  
parties nerveuEesqui étoit détruite, pour empêcher le  
retour de l'accès & une nouvelle rechute.

Les remedes qui satisfont à la première indication, font  
ceux qui ont la vertu d’émousser les acides , de diffou-  
dre les liqueurs épaisses, de modérer leur acreté, & de  
nettoyer les premieres voies. Tels fiant les remedes  
alcalis, comme les fels que l’on tire des plantes en les  
réduifant en cendres, surtout ceux d’absinthe, de char-  
don-béni, les Eelsneutres, surtout le felammoniacépu-  
ré; la terre foliée détartre, & le fel digestif de Syl-  
vins, fatissont aussi très-parfaitement à cette intention.  
On peut y ajouter pour corriger l’acrimonie bilieufe ,  
les abforbans les plus doux , les yeux d’écrevisses, les  
coques d’œufs , & la corne de cerf préparée fans feu.  
Si l’on a dessein d’évacuer ces crudités, les fels des fon-  
taines médieinales, tels que ceux d’Egra, d’Epfom ,  
de Sedlitz, donnés en grande dofe, ou même les eaux  
de Sedlitz toutes feules, chassent avec beaucoup d’effi-  
cadré par les selles, les impuretés les plus grossie-  
res, tandis que les médicamens tartareux chassent par  
les urines les matieres Ealino - sulphuresses les plus  
Eubtiles. La magnesie blanche a aussi une vertu purga-  
tive dans les *fievres - quartes ;* car s’imprégnant des  
acides qu’elle trouve dans les premieres voies, elle *se*convertit en un Bel amer semblable à celui d’EpEom.

-On satisfait à la seconde indication parles amers, qui  
par leur foufre fixe & balsamique corrigent la bile,  
émoussent les pointes des humeurs acides & falines, &  
donnent aux liqueurs une qualité fpiritueuse douce.  
Tels font les extraits amers de fumeterre , de Pabsin-  
the, du chardon-béni, de la gentiane rouge, du trefle  
fibreux & de la petite centaurée, l'essence ou extrait de  
rhubarbe & les pilules balfamiques préparées fuivant  
la méthode de Becher, avec de l’aloès épuré , des ex-  
traits amers & des gommes balfamiques résineuses tem-  
pérées , qui, outre leur vertu laxative, ont encore cel-  
le d’atténuer les liqueurs, furtout lorsqu’on les mêle  
avec les sels dont nous ayons parlé ci-dessus. On peut  
encore tsserpour cet effet d’eaux médicinales chaudes  
& froides , pourvu qu’on siuiVe un régime conVenable.  
Supposil que l.lobstruction des visiteres & silrtout du  
pancréas, qui dans la *sievre quarte* est extremement  
pernicieuse, soit trop inVétéréepour qu’on puisse la lé-  
ver par des remedes légers, on doit uEer de prépara-  
tions minérales qui ont une qualité plus actice & plus  
pénétrante. Telles sont le mercure doux , le diapho-  
rétique solaire préparé EuiVant la méthode indiquée au  
mot *Mercurius*, & l’antiquartique de Riviere que l’on  
prépare aVec le mercure , l’antimoine & l’or, en les la-  
vant plusieurs fois aVec de l’eau régale, & y allumant  
deflus de l’esprit de vin, & parmi les préparations anti-  
moniales , le régule médicinal d’antimoine, la pana-  
cée de Glauber & de Conerdingius, aussi-bien que  
mon foufre d’antimoine corrigé & préparé fans préci-  
pitation aVec un acide.

97ί QUA

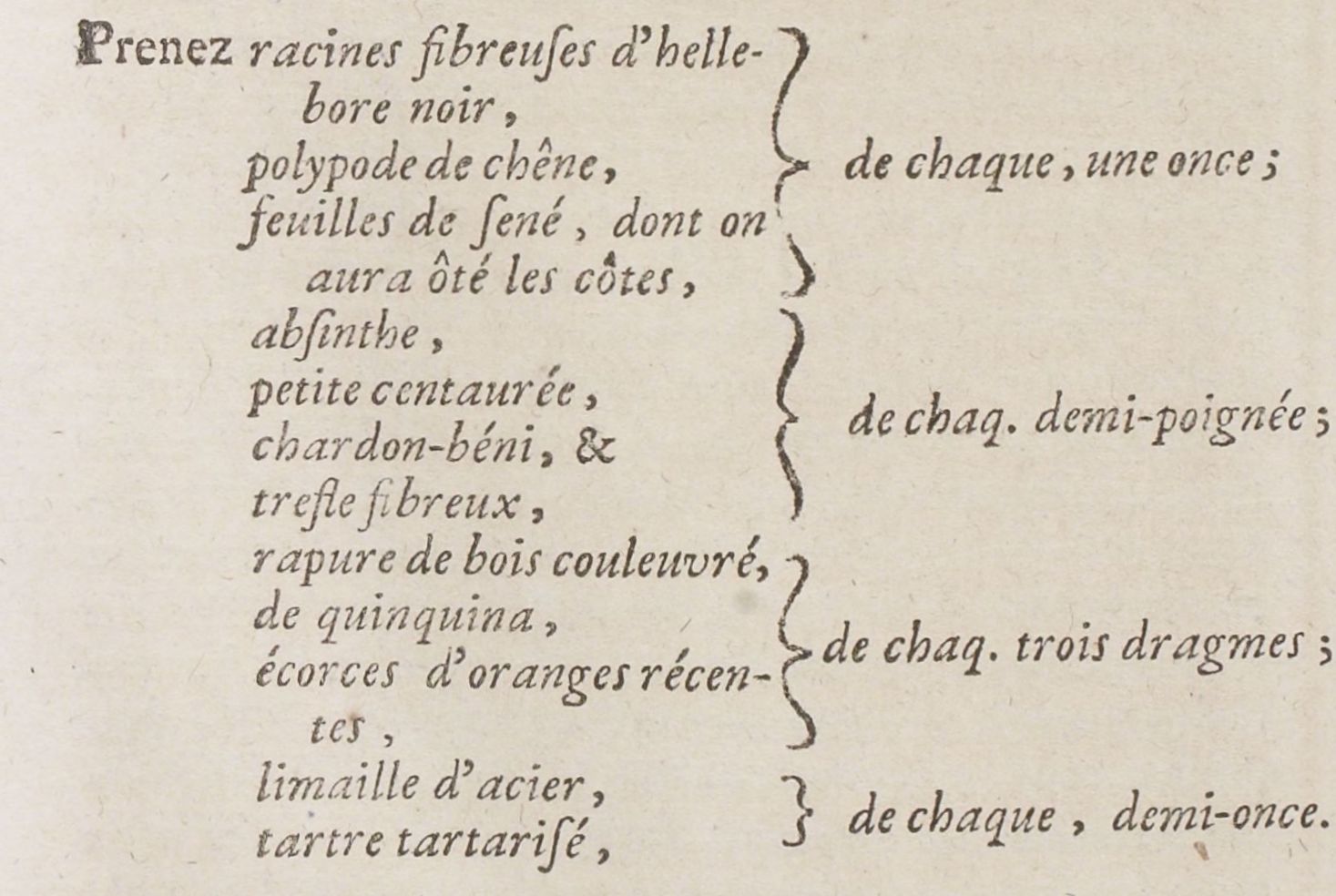
Les remedes qui appaisent les contractions spafmodiques  
du systeme nerVeux, siont,

Les linimcns antispasinodiques & neuritlques, appli-  
qués chaudement sur la moelle épiniere, en employant  
en même-tems les frictions ; tels sont ceux que 1 on  
prépare aVec la graisse humaine , 1 huile d afpic , de  
lavande, de rue , de fange , & le baume du Pérou.  
2°. Les laVemens composés d’herbes neuritlques , car-  
minatiVes & antispasinodiques , auxquels on ajoutera  
une quantité suffisante d’huiles adouCssantes. 30. Les  
bains d’eau douce dont les Anciens faisoient usage,  
furtout avant l'accès. 4°. Les épithemes & les linimens  
préparés aVec des drogues spiritueisses & aromatiques ,  
qu’on applique pendant le frisson l'ur la région de l’épi-  
gastre.

On fatisfait parfaitement à la derniere indication par les  
amers, qui ont une qualité balsamique & astringente.  
Le quinquina, l’écorce de cafcarille, de captier , de  
tamarifc & decinnamome , ont cette vertu. Larapure  
de fandal rouge & les essences tirées des plantes ameres  
aiguillonnées de quelque liqueur calybée, font extre-  
mement falutaires : mais mon électuaire antifébrile  
furpasse par sim efficacité tous les remedes précédens.  
J’en ai donné la composition à l’article *TertianaFebris.*

Rien ne sioulage davantage dans la*sievre-quarte* que d’ap-  
pliquer au pcignet du malade quelque emplâtre, com-  
me sieroit celle à qui Strobelberg donne le nom *T Em-  
plastrum famigeratissimum.* On peut les compoEer de  
sclbstances, qui par leurs qualités aromatiques , balfa-  
miques & irritantes, aiguillonnent les fibres , & par-là  
chassent la matiere qui a fixé fon siége dans les parties  
nerveuses, & rendent la circulation du fiang plus tapi-  
de le jour d’intermission.

Voici encore quelques remedes outre ceux que je Viens  
d’indiquer , qui m’ont été autrefois d’un grand fccours  
lorfque j’étois dans la Westphalie. Le premier est une  
infusion faite dans du vin , laquelle fatisfait à toutes  
les intentlons de la cure. On en prend un grand Verre  
tous les matins.



Coupez & pilez ces drogues ensemble & arrofez-les

*d’esprit urineux de sol ammoniac, deux dragmes.*

Mêlez & mettez infuser dans deux pintes de Vin.

Le fecond remede est la poudre fuÎVante.

Prenez *quinquina, trois dragmes s*

*régule médicinal d’antimoine, deux dragmes ;  
mercure doux, une dragme s*

< On ne doit point le broyer aVec la poudre , à caufe des  
sels , mais le mêler seulement aVec la pointe d’un cou-  
teau ; )

*safran de mars très -pur s une dragme >*

Q U A 976  
arcanum duplicatum, *une dragmes  
huile de mente, quatre gouttes.*

Mêlez , & faites une poudre, dont on réduira une demi-  
dragme ou une dragme en forme d’électuaire,  
aVec du rob de fureau & du julep de rofes.

On en tssera matin & foir.

Cette poudre est admirable dans la *sievre quartes* qui a  
établi fon siége dans les Viceres : mais elle demande  
un corps Vigoureux & un régime très-exact. Bien  
qu’elle excite fouvent une falivation incommode,  
quoique peu abondante, elle produit cependant fon  
esset, & chasse la fieVre , quelque opiniâtre qu’elle Toit.

*Précautions et observations cliniques.*

Peu s’en faut que la *sievre quarte* ne foit la plus opinià-  
tre de toutes les maladies. Elle demande beaucoup de  
patience dans le malade & une grande prudence dans,  
le Medecin , furtout lorsqu’elle s’empare d’un corps  
d’un tempérament mélancolique , des Vieillards & des  
persimnes sujettes aux affections hypocondriaques;  
que le cours du simg dans les Veines mésaraiques est  
languissant ; que les VÎsceres Eont engorgés, & que  
l’Automne est aVan.cée lorsqu’elle Vient. C’est pour-  
quoi on ne doit point fie hâter de la guérir par des reme-  
desVÎolens; & si l’on agit autrement, on doit en at-  
tendre plus de dommage que de profit.

Dans le commencement de la maladie , si le corps est en-  
core Vigoureux , on pourra usier des remedes qui Ont  
une qualité résolutive , colliquative & éVacuante:  
mais lorfque la maladie dure depuis long-tems, que le  
corps est foible & d’un sentiment dél.cat , & qu’il cnn-  
tient beaucoup derécrémens acres & bilieux , ils font  
augmenter la fieVre , & la rendent double ou quoti-  
dienne , de simple qu’elle étoit auparavant. On doit  
dans ce cas ufer plutôt de remedes tempérés, & pro-  
pres à appaifer les fpafmes du fysteme nerveux , &  
faire plus de sond fur le régime, que fur tous les  
médicamens qui font en uEage dans la Pharmaeie.

Toutes *lus fievres quartes* ne Eont pas cependant si opiniâ-  
tres, qu’elles ne cedent aux remedes tempérans ; & j’ai  
connu plusieurs persimnes qui en ont été si heureusie-  
ment déÜVrées par le sieul usage d’un élixir bassalmi-  
que tempéré, préparé avec une lessive aquetsse d’ex-  
traits amers & de rhubarbe , en y ajoutant une quan-  
tité suffssante de Vin de Hongrie. D’autres en ont été  
guéris en prenant EouVent de l'huile de tartre par dé-  
faillanCe dans quelque Véhicule convenable, en buvant  
du Vieux νΐη du Rhin, aVec des amers ou fans amers,  
immédiatement ayant l'aceès , & en saifant ensuite  
beaucoup d’exercice. Plusieurs se Eont dél.Vrés de la  
*sievre quarte* en prenant tous les jours un bain d’eau  
douce , & en faillant ayant l'accès assez d’exercice pour  
exciter la fueur.

On guérit cependant aVec beaucoup plus de faoilité &  
de Euccès *ia sievre quarte ,* lorEque la fasson est favora-  
ble & que l'air est subtil, pur & raréfié , comme dans  
le Printems & dans l'Eté ; car dans ces faisons les an-  
ciennes obstructions des VÎsceres font plus aisées à le-  
ver , les liqueurs plus aisées à atténuer , & les acretés  
plus promptement chassées du corps par la transpira-  
tion , qui est alorsplus uniforme & plusconstante. J’ai  
même connu des performes qui n’ont recouVté la santé  
qu’en Ee transportant dans des climats plus sains , &  
en issant d’un régime différent de celui qu’ils avoient  
tenu jusqu’alors.

Il est bon dans *iasievre quarte,* de même que dans toutes  
les autres maladies chroniques , de Changer de bûT  
Eon, & dlesser d’une déeoction de ratine de silrfepa-  
reille & de chicorée, de feuilles de Chardon-béni, de  
raisins sues & defcmencede fenouil.On la bcirafrOide  
en sonne de biere, ou chaude en forme de thé. Les  
eaux minérales tempérées , celles deSelts, par exem-

*yyy* Q U A

ple , conviennent aussi dans la *sievre quarte. Ces* eaux  
étant mêlées avec une moitié ou un tiers de vin, sont  
admirables pour atténuer les liqueurs épaissies, & chase  
ser par les urines les humeurs impures qui croupissent  
dans le corps.

On doit aussi faire enforte que les matieres acres & fub-  
tiles foient continuellement chassées par la transpira-  
tion que l'on doit exciter avant & après l’accès , non  
point par des sudorifiques violens, mais par des reme-  
des qui en augmentant le ton dcs fiolides, accélèrent  
la circulation , & par ce moyen excitent la sileur.  
L’exercice du cheVal, la danfie & la promenade que  
l’on fait quelques heures axant l'accès, font très-pro-  
pres à produire cet effet ; & j’ai fouvent vu des*sievres  
quartes* guéries par cette méthode. La maxime de Cele  
fe, *Lib. III, cap.* 15. est , que l'on doit le jour que l'on  
s’attend à un accès, fe lever matin, faire beaucoup  
d’exercice, & ne rien négliger pour que la *sievre* nous  
Furprenne dans ce tems là; car il arrive fouVent qu’on  
la chasse par ce moyen.

Un nombre infini d’expériences m’ont convaincu , que  
la mixtion fuÎVante est très-propre à produire cet effet.

Prenez *eau de chardon-belni, quatre onces s  
eau thériacale, demi-once s  
sel de chardon-béni, une dragme s  
antimoine diaphoréelqne s une demi-dragme ;  
esprit de vitriol, vingt â trente gouttes ;  
sirop de chardon-bétel, deux dragmes.*

Mêlez; & après avoir nettoyé les premieres voies, don-  
nez-en la moitié au malade trois ou quatre heures  
avant l’accès, & l’autre moitié immédiatement  
après qu’il aura cessé.

Lorsque la fievre est fur fon déclin , & que la chaleur  
commence à s’appaifer, le corps devient moite. On  
doit donc prendre garde d’interrompre la tranfpira-  
tion en s’expofant au froid, ou en buvant des liqueurs  
froides. Lorsqu’on néglige cette précaution , non-feu-  
lement la fievre dure plus long tems, mais il souvient  
encore des contractions & des tumeurs œdématetsses  
dans les piés. Il faut donc la provoquer fans effort par  
une chaleur externe tempérée , & par des boissons dé-  
layantes chaudes.

Quoique la saignée ne réponde point directement au  
dessein que l'on peut aVoir de détruire les caisses de la  
*sievre quarte*, si l’on sioupçonne cependant que le mal  
ne dure qu’à caisse que le cours du sang par les Vssceres  
du bas Ventre est interrompu, comme cela arrÎVe aux  
personnes sujettes aux affections hypocondriaques &  
hystériques, qui ont les hémorrhoïdes, ou qui s’y isen-  
tent disposées ; dans ce cas la saignée du pié est si avan-  
tagesse, que j’ai souvent vu des *sievres quartes* chasi-  
fées parune sieule faignée, quoiqu’elles fussent opiniâ-  
tres. Comme la plupart des femmes enceintes font ex-  
tremement pléthoriques, si elles viennent à êtreatta-  
quées de la*fievre quarte,* la faignée leur est utile &  
même nécessaire, pour empêcher que le mouvement  
du sang venant à augmenter par les Epasines Fébriles,  
ne les fasse accoucher ayant terme.. On doit donc con-  
sidérer les différens états de la maladie , l’habitude &  
les forces du malade, & la disposition des fluides , de  
peur qu’une saignée faite mal-à-propos ne retarde la  
guérifon, & que les mouVemens fpafmodiques fébriles  
n’augmentent durant l'accès. Une chofe qui mérite  
d’être remarquée, c’est qu’on voit dans le fang des  
persimnes qui sont attaquées de la *sievre quarte ,* un  
vice apparent. Il est couvert d’une pituite jaune &  
épaisse, pareille à cette croûte blanche & pituiteuse  
que 5chenckius assure avoir trouvée dans la veine des  
persimnes mortes de la*sievre quarte.*

Les VOmitifs ne doÎVent pas être employés indifférem-  
ment dans la *stevre quarte* ; car lorsque l’abondance de  
nourriture a GCeasionné un trop grand amas de liqueurs  
*Torne V*1

Q Ü A 978

crues & visqueuses dans les premieres voies, qui don-  
nent au malade enyie devomir , il est absolument né-  
cessaire de les chasser le plus promptement qu’il est  
possible avant qu’elles passent dans le Eang, & qu’elles  
affectent le Eysteme nerveux. Il est cependant plus sûr  
de n’en point tsser lorEque les vifceres ne scmt point  
sains, que le ventricule est trop foible, le fysteme  
nerveux trop fensible & trop délicat , & les poumons  
attaqués de quelque maladie. On doit aussi employer  
les émétiques les plus forts & les plus convenables. Le  
meilleur de tous est la racine d’ipécacuanha , qui pof-  
fede , outre fa qualité émétique, une vertu aromatique  
& balfamique. Parmi les émétiques propres à cet effet,  
on doit préférer aux préparations d’antimoine ceux que  
l’on tire du cuivre, tels que le vitriol de Chypre ou le  
vitriol blanc, parce qu’en resserrant les conduits lu-  
baltes & glanduleux, non-feulement ils ferment le  
passage à îa matiere fébrile , mais ils chassent encore  
celle qui a fixé fon siége dans les parties nerveufes, en  
pressant & aiguillonnant les fibres; les préparations  
d’antimoine & celles du cuivre, étant mêlées enfemble  
comme il faut, & réduites pour ainsi dire à un tempé-  
rament conVenable, fournissent un remede convenable  
pour purger l’estomac & chasser la fieVre.

Le quinquina, pris avec précaution, est d’une utilité ad-  
mirable dans la*sievre quarte.* On ne doit cependant  
s’en ferVÎr qu’après avoir parfaitement purgé les pre-  
mieres voies, diminué la pléthore, levé les obstrue-  
lions des vifceres, & les avoir rétablis dans leur pre-  
mier état. Il produit cependant un efl'et beaucoup plus  
certain dans la*sievre quarte* bilieuse qui vient en Eté,  
que dans celle qui regne en Automne , & est entrete-  
nue par le vice des vssceres, & par les liqueurs ténaces  
qui séjournent dans le corps. Dans cedernier cas, il est  
bon de le donner dans du vin, en y ajoutant des dro-  
guesameres, apéritives & diaphoniques, comme des  
fommitésde petite centaurée, les feuilles de chardon-  
bénisde la racinedegentiane rouge, de pirhprenelle, &  
du fel de tartre. Il est bon quelquefois dans cette fievre  
d’augmenter la vertu du quinquina , en le mêlant avec  
dufafran de mars très-fubtil, & du fel volatil urineux.  
Ce remede ne peut caufer aucun dommage lorsqu’on le  
donne à propos & en quantité convenable , & qu’on le  
mêle comme il faut avec des drogues diaphoniques &  
dissolvantes. Voyez *Qelnquina.*

Pour diminutr ou réprimer totalement les accès de la  
*sievre quarte,* furtout de celle qui est opiniâtre, qui  
vient en Automne , attaque les perfonnes d’un tempé-  
rament languissant, ou qui est accompagnée d’un asc  
foupissement, je n’ai rien trouvé de plus efficace que  
les épithemespréparés avec des drogues acres,actives  
& légerement vésicatives , que l'on applique au poi-  
gnet. Le menu peuple *se sert* pour cet effet d’autres  
fubstances qui répandent une trop mauvaise odeur ; c’est  
pourquoi, il vaut mieux employer la térébenthine ; la  
siste, le Eel ammoniac , les araignées pilées & la théria-  
que de Venise.

Les eaux minérales chaudes & froides, ont, à ce que jè  
crois, beaucoup de vertu pour préVenir & pour guérir  
les fievres intermittentes : mais on doit s’en abstenir  
entierement avant & pendant l’accès, & prendre garde  
avant que l’accès revienne , que cette eau s’évacue par  
les émonctoires convenables , de peur qu’elle n’aug-  
mente les fpasines fébriles. On doit toujours , comme  
je l'ai ditd-dessus, ufer pour boisson de liqueurs tem-  
pérées.

Si le malade a le ventré trop ferré, il est à propos de le  
lâcher pat des lavemens plutôt que par d’autres reme-  
des internes. Les meilleures drogues dont on puisse  
les composter, Eont celles qui, outre leur qualité émoI-  
liente, ont encore celle de calmer les douleurs & d’ap-  
passer les Epasines telles fiant les siommites de milles  
feuille, les fleurs de camomile ordinaire, de fureau ,  
de tilleul , la graine de cumin, le bouillon de veau,  
le jaune d’œuf, avec un peu de fel gemme. Il est  
bon aussi *d’y* mettre quelques fubstances ameres,  
Qqq

*979* Q U A

anti-fébriles, neuritiques & corroborantes. LesFran-  
çois ont accoutumé depuis quelques années de guérir  
les fieVres intermittentes aVec une décoction de quin-  
quina, qu’ils font prendre aux malades par le fonde-  
ment. On peut obtenir la même chofe *avec* d’autres  
fébrifuges , tels que le chardon-béni, la petite centau-  
rée , la racine de gentiane, les feuilles de gentiane, les  
feuilles de marjolaine, de romarin, d’aurone & de  
sauge, dont on donnera la décoction en laVemens.  
Cette méthode est dsune utilité admirable pour les en-  
fans & les perfOnnes qui ont l'estomac foible & fujet  
aux nausées. Mais on doit aVoir la précaution de pur-  
ger le malade aVec un laVement émollient & fallu,  
ayant que de lui en donner un composé de remedes  
neuritiques & corroborans.

On guérit difficilement les maux de tête cruels que rese  
fentent les persimnes qui stont attaquées de ces fieVres ,  
surtout lorfiquelles fiont d’tm âge aVancé, On doit plu-  
tôt espérer de les adoucir par des remedes qui lâchent  
le ventre,& par des bainsdes piés qui détournent le fiang  
de la tête Vers les extrémités inférieures. Entre les  
remedes externes, le Vinaigre rofat & celui de rue,  
mêlé aVec le fel & le nitre, & Versé soir du pain qu’on  
applique fur la tête, procurent beaucoup de foulage-  
ment.

Cesse nous apprend , *Lib. III. cap.* 16. la maniere d’em-  
pêcher le retour des*sievres quartes,* en ces termes;

\* Lorsqu’on a eu le bonheur d’être délÎVré de cette fleVre,  
« on doit Ee EouVenir long-tems du jour que l’accès re-  
« Venoit, & *se* garantir ce jour-là du froid & du chaud,  
« s’abstenir d’alimens crus , & ne point fe satiguer par  
«trop d’exercice; car elle restent aisément, si celui  
« qui en a été guéri, n’a sioin de *se* tenir fur ses gardes  
« encore quelque tems.»

Il suit donc de ce que nous Venons de dire, que l’on  
doit, silrtout le jour de l’accès, se garantir des Vents  
du Nord , d’un air épais , froid & humide , comme est  
celui qu’on refisse dans les lieux bas, marécageux &  
fouterreins , & aVoir loin fur toutes chofes d’entrete-  
nir la tranfpiration libre. On doit aussi suÎVre un régi-  
me exact , manger peu , & éVÎter si-lrtout les alimens  
difficiles à digérer, conferVer sim esprit tranquile, &  
exempt de colere & de frayeur ; car ces passions , com-  
me nous l’aVons éprouVé plusieurs fois , ont causé la*fie-  
vre quarte* à plusieurs perfonnes qui joüilloient d’une  
fauté parfaite.

On doit fortifier l’estomac & aider la digestion par des  
élixirs stomachiques composés de drogues ameres &  
aromatiques. On doit en ufer long-tems & fréquem-  
ment, obferVant de n’en point prendre une trop gran-  
de quantité, de peur qu’ils n’échauffent trop le corps  
qui est déja affoibli. Il faut furtout évacuer par les ex-  
crémens les liqueurs crues qui s’amassent de notlVeau  
dans le corps; & pour cet effet, tsscr fréquemment de  
pilules balsamiques, ou decinnabre, ou de celles d’am-  
moniac de Quercétan, auxquelles on joindra le Eel di-  
gestif de Syluius, supposé que la fieVre ait cessé par le  
moyen du quinquina.

On préVÎent par les secours que je Viens d’indiquer, non-  
feulement des fâcheufes rechutes , mais encore des ma-  
ladies très-cruelles, surtout des fieVres lentes. Hoff-  
-ΜΑΝ, *Med. Rais.onn. System.*

QUARS , *Fiel pétrifié-* **RULAND.**

QUARTARIUS ; la quatrieme partie d’un sextier qui  
Vaut à-peu-près un quart de chopine.

QUARTATIO, séparation de l'or d’aVec l’argent, par  
le moyen des efiprits addes : *Le départ.*

QUARTURA, le même que *Qartatio.*

QUASSAT1O, *Agitation.*

QUATERNAR1US , ou QUATERNIO , l'espace  
de quatre jours.

QUE 980

QUATRIO , *VAstragale,*

QUE

QUEBRICUM , est, fuRant quelques-uns, l'arsenic;  
& le Eoufre, fielon d’autres.

QUELLEM , Terre originaire ou élémentaire. Ru-  
**LAND.**

QUELLES , *Felixir.*

QUELMEISEL, nom que les Allemands donnent à une  
tente faite d’un morceau d’éponge, de gentiane , ou  
de telle autre racine propre à s’ensser & à dilater l’ori-  
fice des plaies ou des ulceres dans lefquels on l’intro-  
duit.

QUERA-IBA *Brasilienstbus* ; MarcgraV. & Pifo.Nom  
d’un arbre qui croît dans le Bresil. Son écorce étant  
pilée & appliquée, est efficace pour guérir les plaiesou  
les ulceres des jambes & des autres parties du corps.

QUERCERA. Voyez *Epialos.*

QUERCUS , *Chène.*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font découpées en grandes dents ou à ondes  
profondes. Sa fleur est mâle & compostée de petits pe-  
lotons attachés autour d’un nerf menu. Le fruit naît  
en des endroits séparés des fleurs , il est muni de trois  
tuyaux, & porté sur un calyce composé de petites feuil-  
les anguleufes , qui deVÎent à la fin écailleux. Ce fruit  
se change en un gland engagé dans une calotte , &  
couVert d’tme écorce dure, fous laquelle est une aman-  
de compofée de deux lobes.

BoerhaaVe compte cinq especes de *Chine.*

1. *Quercus, latifolia, mas, quae brevi pediculo est.* C. Β. P.  
419. *Platyphyllos t mas, Ltigd,*

L’humeur douce & mielleuse dont fes feuilles font fou-  
Vent couVertes , & que les abeilles ramassent aVec foin,  
ne tombe pas du Ciel, comme on fe l’imagine; c’est  
un fuc extraVasé qui s’épanche fur ces parties, non-  
feulement dans le *chène ,* mais encore dans l’érable où  
il fait une eEpece de sucre ; dans le frêne & dans la  
meleze , où il produit la manne : il y a des Saifons où  
les feuilles des tilleuls de la grande allée du jardin du  
Roi, en font si couVertes , qu’il femble qu’on ait passé  
un Vernis par-deffus ; les laVeuses de ces feuilles font  
douceâtres & lâchent le Ventre. T0URNEF0RT, *Histoi-  
re des Plantes.*

2. *Quercus , latifolia , sumina,* C. B. P. 419. *Platypbyl-  
los-, sumina,* Lugd. 2.

3. *Qiercus cum longo pediculo* , C. B. P. 420. Tourn.  
Inst. 583. Boerh. Ind. alt. 2. 177. *Qiercus ,* Offic.  
*Quercus vulgaris,* Ger. 1156. Emac. 1339. *Quercus  
laelfelia ,* Park. Theat. 1386. Raii. Synop. 3. 440.  
*Quercus vulgaris longis pediculis,* J. B. 1. 70. Raii  
Hss. 2. 1335. *Chène.*

C’est un des arbres les plus hauts & les plus communs que  
nous ayons en Angleterre. Ses feuilles font vertes,  
luifantes, lisses & déeoupées des deux côtés. Nous  
aVons deux fortes de *Chênes,* l'un , qui est le plus cûm-  
mun , a stes feuilles portées fur un pédicule fort court,  
& fon fruit ou gland fur un long pédicule ; l’autre  
au contraire porte un fruit dont le pédicule est très-  
court , & des feuilles dont la queue est très-longue.

Toutes les parties du *Chène sont* styptiques& astringen-  
tes, bonnes pour toutes fortes d’hémorrhagies & de  
cours de ventre. On emploie souvent sim écorce dans  
les gargarisines , pour le relâchement de la luette, &  
pour les ulceres de la bouche & de la gorge. Elle entre  
aussi dans les clysteres astringens & dans les injections  
pour la chute de la matrice ou du fondement. Le me-  
nu peuple ste sertstouYent de fes glands réduits en pou-

*sol* QUE

dre pour appaifer les douleurs de côtés.

Sa steule préparation officinale , est *i’Aqua Germinum  
Quercus.* MILLER , *Bot. Osse*

4. *Quercus , pedem vix superans*, C. B. P. 420. *Robur*VII. *sive Qercuspumila ,* Clusi H. 19. Descript. VI.

5. *Quercus , parva ,sive Phagus Graecorum, et Esculus  
Plinii s* C. B. P, 420. Raii Hist. 2. 1386. Tourn. Inst.  
583. Boerh. Ind. alt. 2. 177. *Phagus Esculus ,* Offic.  
*Phagus sive Esculus*, Parla Theat. 1386. *Phagus vel  
Esculus H.* B, 1. 2.

Il croît en Grece & en Dalmatie. Son écorce, ses feuil-  
les , fes glands & leurs calottes fiant d’tssage , & ont  
les mêmes vertus que celles du *Chêne* ordinaire.

Dale ajoute aux especes dont on vient de parler, les deux  
fuivantes ,

La premiere est le

*Cerrus*, ou *Yeuse.* Voyez *Ægilopss*

La seconde, est le

*Robur ,* Offic, *Robur tertia Clusili* , J. B. 1.2. 76. Raii  
Hist. 2. 1386. *Robur cum G alla majore rugosa,* Parla  
Theat. 1386. *Quercus Gallam exiguae nucis magnitu-  
dine ferens ,* C B. P. 420. Tourn. Insu 583. *le Chene  
qui porte la noix de Galle.*

Il croît dans la Pannonie & dans l’Istrie. Ses Galles Pont  
d’ufage en Medecine.

II y a plusieurs especes de noix de Galle. La premiere &  
la plus estimée est celle d’Alep , ou Alepine ; la secon-  
de est blanche ; la troisieme , lisse & ronde ; la quatrie-  
me , d’une figure irrégulière ; & la cinquième est sur-  
montée d’une esipece de couronne. Toutes ces Galles  
doÎVentleur origine à des infectes qui piquent *iesChè-  
nes,* & dépoEent leurs œufs dans l’ouverture qu’ils ont  
faite ; ces œufs forment des tumeurs dans lesquelles  
on trouVe des vermisseaux, ou plutôt des nymphes qui  
fe déVelopent au bout de quelque tems, sis changent  
en mouches, & s’échappent après aVoir percé la noix  
de Galle. Comme tous les œufs ne sont pas également  
, féconds, & qu’il y en a qui restent dans la noix, on a eu  
la commodité d’obferVer qu’ils donnent un sel Volatil.

Les noix de Galle font fort astringentes , & plusieurs les  
donnent intérieurement dans les dysenteries. On les  
recommande aussi pour les fieVres intermittentes : mais  
leur Vertu fébrifuge n’est pas assez attestée pour qu’on  
doÎVe s’y fier. Οεοεεεου.

**QUERCUs MARINA.** Voyez *Fucus.*

QUERQUEDULA. *Sarcelle* ; espece de Canard fau-  
vage. On l’estime propre pour la colique venteufe,  
étant appliquée fur le Ventre. Εεμεευ , *des Droguesu*

QUERQUERA. Le même que *Qercera.*

Q U I

QUIES, *Repose,* on en a expliqué les effets fort au long  
au mot *Fibra.*

QUINGOMBO, nom que les Portugais donnent à une  
efpece *d’Alcea* qui croît au Bresil. RAY, *Hist. Plant.*

QUINQUEFOLIUM, *QuinteesieuilL.*

Voici fes caracteres.

Sa racine est fibreufe & Vivace. Ses feuilles naissent de  
cinq en cinq fur une queue autour du même centre. Son  
calyce est d’une feule piece, durable, & comme divi-

QUE 982  
se en huit ou dix feuilles , disposées en forme d’étola  
le , & muni d’un grand nombre d’étamines qui naissent  
de la bafe de l’oVaire. Sa fleur est en rofe, composée  
de cinq feuilles & rarement de quatre , disposées circu-  
lairement autour de la bafe de l'ovaire, qui est une tête  
enVeloppée d’un calyce demi sphérique ,& remplie de  
semences munies d’un tuyau long & droit.

Boerhaave en compte onze especes.

1. *Qelnquefolittm, rectum luteum t C. Β.* P. 32 5- *Tenta-  
phyllum, sive potius Heptaphyllum , malus > luteum ,  
montanum,flore majore.* M. H. 188.

2. *Quinquefolium , majus repens,* C.B.P. 325. Tourn.  
Inst. 297. Boerh, Ind. alt. 40. *Pentaphyllum et Qeln-  
quesiolium,* Offic. *Pentaphyllum vulgatissimum* , Parla  
Theat. 398. Rail Hist. 1. 611. Synop. 3. 255. *Penta-  
phyllum, sive Qelnquefiolium vulgare repens* , J. B. 1.  
397. *Quinquefolium vulgare* , Gessi 836. *(esigura trans.  
posita')* Emac. 987. *Qusntefeuille.*

La *QunteseVelle* ordinaire a une racine rampante, épaise  
se , ligneuse, coiiVerte d’une écorce brune , & remplie  
de plusieurs petites fibres , de laquelle s’éleVe un grand  
nombre de petites tiges couchées par terre sues nœuds  
desquelles sortent de petites racines fibrelsses , par le  
moyen desquelles elle *se* multiplie. Ses feuilles sortent  
des mêmes nœuds, elles sont de cinq en cinq fur la  
même queue , étroites, veinetsses, crenelées en leurs  
bords, les deux de dehors étant beaucoup plus courtes  
que les autres. Ses fleurs naissent des aisselles des feuil-  
les , elles sont composées de cinq feuilles jaunes aron-  
dies , aVec plusieurs étamines au milieu, portées fur  
des pédicules fort longs. Il leur fuccede des petites fe-  
mences brunes & nues. Cette plante croît partout dans  
les haies & le long des chemins, & fleurit en Eté. Ses  
feuilles & sa racine font d’usage.

Elles font astringentes & dessiccatives, bonnes pour les  
hémorrhagies & le Cours de ventre. On assure quels  
poudre de fa racine donnée deux ou trois fois par  
jour à la dofe d’une dragme , guérit les fievres inter-  
mittentes. Elle est estimée bonne pour les maladies  
malignes ; on l'emploie dans laThériaque de Venise ,  
dans les gargarisines pour les ulceres de la bouche, &  
pour affermir les dents. MILLER , *Bot, Osse*

3. *Quinquefolium, quod Pentdphyllum , seu potius Hepta-\*  
phyllum , erectum caule rubra , hirsutum ,* H. C.

4. *Qelnquefolium, rectum, floribus subluteis* , C. B. P.

5. *Qsunquesolium , minus, flore pallide luteo,*

*6. Quinquefolium , solio argenteo ,* C.B. P. 325. *Penta-  
phyllum rectum , soliis prosundèsectis , subtus argenteis ,  
flore luteo,* J. B. 2. 398.

7. *Quinquefolium minus , repens -> luteum,* C. B.P. 325.  
*Pentaphyllum , parvum, hirsutum ,* J. Β, 2. 598.

8. *Qsinquesolium , minus, repens, luteum ustore tetrape-  
talo ,* Boerh, Ind. alt. 40. *Tormenellla ,* Offic. Gessi  
840. EmaC. 992. Raii Hist. 1. 617. Synop. 3. 257.  
J. B. 2. 598. *Tormenellla vulgaris*, Park. Theat. 394.  
*Tormenellla s.ylvesuris*, C. B. P. Tourn. Inst, 298. *Tor-  
menellle.*

La racine de la Tormentille est fort grosse en comparai-  
fon de la plante , fouVent inégale & pleine de nœuds,  
de couleur rougeâtre en-dedans , & remplie de plu-  
sieurs petites fibres. Ses tiges font longues, grêles & si  
foibles qu’elles petlVent à peine fe foutenir. Ses seuil-  
les font plus petites que celles de la *quinteferellle, &*dentelées seulement à leurs extrémités. Elles font au  
nombre de fept & quelquefois de cinq fur la même  
queue. Ses fleurs font petites, jaunâtres, compoféessde  
quatre feuilles , avec quelques étamines au miIieu. Sa  
femence est petite & Croît à déeouvert dans le calyces  
Elle croîtdans les bois & dans les Champs, & fleurit au  
mois de Juillet. Sa racine est d’ufage.

Q qq ij

983 QUI

Elle est dessiccative & astringente , bonne pour lesdiar-  
rhées & les dyssenteries , si-lrtout, quand elles font ac-  
compagnées de fieVres malignes; elle est estimée ale-  
xipharmaque , & sort utile dans les hémorrhagies du  
nez , de la bouche & de la matrlce. Elle affermit les  
dents & remedse au relâchement de la luette. MILLER,  
*Boa Offe*

9. *Quinquefolium, album y maius, alterum,* C. B. P. 325.  
*Pentaphyllum album ->* J. B. 2. 598.

10. *Quinquefolium , soliis ternis, praecedenti simile,* H. C.  
11. *Quinquefolium, quod Tormentilla reptans alata,soliis  
profundiusserratis,* D.Plot.RaiiSyn. I42.B0ERHAAVE,  
*Ind. alt. Plant. Vol. I.*

QUINQUE FRAGMENTA PRETIOSA , Frag-  
mens des cinq pierres précieuses.

Ces compositions rares ne *se* préparent gueres que parla  
Chymie, qui nous fournit quelquefois l'occasion de  
les employer enMedecine: nous ayons parlé de cha-  
cune de ces pierres en leur rang, où l'on peut aVoir  
recours. Εεμεευ , *des Drogues.*

QUINQUE-NERVIA. Voyez *Plantage.*

QUINQUINA.

*/*

*Cortex Peruviantts , Peruanus, China Chinae , Quinquina,*Offie. *China Chinae, Cortex Peruvianus, Quinquina,  
cortex Cardinalis de Luge , cascarilla,* Mont. Exot. 8.  
*Kina Kina , vel Cortex Peruvianus Officinarum,* Ind.  
Med. 63. *Arbor febrifotgaPeruviana, China Chinae, et  
Quinquina, et Gannana peride dictas* Raii Hist. 2.  
1796. *Pulvis febrifugus Peruvianus y* Barthol. Hist.  
Med. Cent. 5. p. 107. *An Holquahuilt s seu arbor  
ChillspFlurri.* 50. cap. 10. *Quinquina.*

C’est une opinion généralement reçue,qu’il n’ya point de  
maladie qui n’ait un remede propre à opérer fa guérifon;

& il n’y aprelque persimne, foit ignorant ou favant,  
qui ne fasse le Charlatan , & qui Voyant un malade,  
n’ait quelque remede à la main qu’il offre de lui-mê-  
me, & dont il Vante les effets merVeilleux. Mais c’est  
une erreur dangereufe contre laquelle les Medecins ne  
peùVent trop s’éleVer, attendu qu’elle est le fonde-  
mentdlun empirifme aveugle ; car, comme dans tout  
l’Univers il n’y a ni corps, ni effets qui foienttels ab-  
foiumcnt, il n’y a point aussi de farces abfolues , dans  
les alimens & dans les médicamens, elles siOnt toutes  
relatives, conditionnelles, limitées , c’est-à-dire , re-  
latÎVes à la disposition du corps humain VÎVant, siur le-  
quel elles agissent, & qui concourt à leur opération.  
De-là Vient, que, comme l’expérience nous l'apprend,  
les remedes font également propres à secourir & à nui-  
re, & que tous les Eecours qu’employe le Medecin,  
font disposés de maniere qu’ils font du bien à quel  
ques malades dans une maladie déterminée , pendant  
qu'ils nuifent à d’autres qui en font attaqués.

Cette doctrine a été enfeignée il y a long-tems par le  
premier Auteur de laMedecine. Hippocrate dit for-  
mellement, *Lib. de Art. 56.«* qu’il n’appartient pas à  
« tout le monde de connoître ce qui peut être avanta-  
α geux ou nuisible ; & cependant les chofes nuisibles  
a ne font pas moins à l'art un témoignage de fon  
«existance que celles qui ont été aVantageufes ; car ce  
«qui a étéaVantageux, n’a été tel qu’à rasson du bon  
« ufageqtilon en a sait ; & c’est la mauvaife application  
« qui a rendu nuisible ce qui l’a été. »

On voit par ce passage que ce Medecin judicieux n’a  
point reconnu dans les médicamens , de quelque efpe-  
ce qu’ils foient,une qualité absislue qui entende l'usa-  
ge infailliblement falutaire ; mais qu’il ne la leur a  
reconnue que fous un certain point de Vue , & qu’il ne  
la leur a point attribuée , parce qu’ils ont réussi dans  
une maladie détermmée; mais parce qu’on en a usé à

QUI 984

propos, c’est-à-dire, aVec jugement, après aVoir bien  
connu la disposition du corps malade, la caisse & le  
caractere de la maladie, & pour les aVoir donnés dans  
le tems, l’ordre, ladoEe&la proportion conVenables;  
& il ajoute qu’ils ont été nuisibles toutes les fois quson  
a négligé ces précautions. Or, comme il y a des mé-  
dicamens qui nuifent & qui sirnt profitables , il a rai-  
fon de conclurre qu’il y a un art de les employer , &  
que l'habileté & la capacité du Medecin consistent  
dans la connoissance des dÎVers effets de ces remedes,&  
de leurs différentes opérations.

C’est pourquoi il fieroit fort à fouhaiter que tuus ceux qui  
traitent les maladies fissent une attention exacte à ce  
principe d’Hippocrate , & qu’ils s’appliquassent à le  
pratiquer. On auroit l'avantage de déterminer promp-  
tement ces déshonorantes difputes qui s’éleVent enccre  
tous les jours entre les Medecins Eut les Vertus des re-  
medes. Car il est aussi honteux que Vrai de Voir non-  
seulement le peuple & les ignorans, mais même des  
Medecins l'avans, & qui ont de la réputation , s’accor-  
der rarement sur les vertus , l'effet & l’tssage de quel-  
que médicament dans une maladie déterminée , & les  
uns en faire des éloges outrés, dans le tems que les  
autres le rejettent absolument & le condamnent sans  
restriction, dans la même maladie. Il n’y a personne  
qui ne sache combien on est peü d’accord , combien  
même on juge mal, surtout des remedes actifs & effi-  
caces , tels que les mercuriels, les émétiques antimo-  
niaux, les martiaux, lesopiats , les forts purgatifs, les  
narcotiques , les vésicatoires, les cauteres, les sétons,  
les saignées , &c. &, ce qu’il y a de plus surprenant,  
qu’on ne s’accorde pas mieux silr l’usage des remedes  
diététiques, des remedes les plus simples, comme les  
eaux médicinales chaudes & froides, les baftis, l'ufage  
du lait & l’abstinence.

Telle a été la destinée de cette écorce, apportée d’Amé-  
rique en Europe, il y a environ soixante-dix ans fous  
le nom *FO Quinquina.* Il est étonnant combien on en a  
fait d’éloges, combien on l’a préconisé comme un re-  
mede incomparable & infaillible pour opérer la guéri-  
fon des fievres intermittantes opiniâtres ; & l'on trou-  
ve encore des. Medecins qui n’ont tien rabattu de ces  
idées avantageuses. Mais le nombre de ceux qui *se*font élevés contre lui, qui l'ont regardé comme un re-  
mede infidele & même nuisible, & qui en portent en-  
core le même jugement, n’est pas moins considérable.  
Il a paru beaucoup d’ouvrages pour foutenir l'un &  
l’autre parti ; tous appellent l'expérience à leur *se-  
cours :* pour nous, nous ne croyons devoir nous ran-  
ger ni d’un côté ni de l'autre ; nous regardons le yusa-  
*qielna ,* pour nepas nous écarter de la doctrined’Hip-  
pocrate, comme un remede utile, essiCace& sûr, quand  
on fiait bien l'appliquer ; & comme très-nuisible & très-  
infidéle quand on l’emploie empiriquement , c’est-à-  
dire imprudemment, mal-à-propos, fans aucun égard  
à la disposition du malade, à la causie de la fieVfc , au  
tems & aux autres cireonstances ; & pour mettre cette  
doctrine en éVÎdence, nous avons dessein de l'appro-  
fondir dans cette dissertation. Nous commencerons  
par rapporter les témoignages de ceux qui ont comblé  
*le quinquina* d’éloges ; nous ferons fuivre lesobferva-  
tions & les objections de ceux qui assurent que c’est un  
remede nuisible, infidele & dangereux; enfin nOlls dé-  
duirons de la théorie raifonnée des fievres, de l’ex-  
plication des caisses qui les produifent, des principes  
& de la maniere d’agir du *quinquina >* fa qualité nuisible  
& falutaire , & neus répondrons en même-tems fisside-  
ment aux objections des deux partis.

Le nombre des Auteurs savorables au *quinquina* est fort  
grand. A peine fut-il apporté en Europe, qu’il fut con-  
nu à Rome, & que les Jéfuites, qui le vendOlent très-  
cher, le donnèrent comme un fébrifuge infaillible. Ils  
disoient dans un avis fur la maniere de s’en ferVir,  
qu’il guérissent, fans le fecours d’aucun autre remede,  
prefque tous ceux qui étoient malades de fieVtes inter-

985 Q U I

mittentes, même de la fievre quarte ; & qu’on n’avolt  
au plus befioin que d’y préparer par un purgatif, si  
l’état du malade le demandoit.

Bartholin , *Cent.V. Hist.* 50. rapporte que le Cardinal de  
Lugo en l’année 1653. qu’il régnoit beaucoup de fie-  
vres quartes, simples & doubles, rassembla plus de  
mille attestations de perfonnes qui en aVoient été  
guéries ; & queFonfeca, l’un des plus célebres Me-  
decins de fon siecle, a reconnu par fes propres obfer-  
vations, non-feulement que le *quinquina* est innocent,  
mais même un excellent remede. Fr. Redi, *de Ex-  
perim. Nat. a.* 143. traite fes effets de miraculeux ; &  
Tozzi, *in Comment, in Aph. XXV. Sect.* 2. assure,  
que de notre tems on guérit sûrement & prompte-  
ment par le fecours du seul *quinquina,* les fievres quar-  
tes, que les Medecins regardoient ci-devant comme  
très-longues & prefque incurables-

Ce remede passa d’Italie en France ; & les expériences  
qu’on en fit furent très-heureuses. Tagault l'employa  
plusieurs fois *avec* beaucoup de fuccès pour le Roi &  
le Dauphin. Dans le même-tems *sa* réputation s'éten-  
dit en Angleterre , & fes fuccès y répondirent unÎVer-  
sellement. Car Willis, *de Febr. cap. 6.* dit expressé-  
ment , que de cent persimnes qui s’en font servies, à  
peineen a-t’il manqué une. L’honneur de l'Angleter-  
re , Robert Boyle, dit aussi formellement, *in Tr. de  
Philos. Experim.* qu’il a fouvent guéri par une ou deux  
prises de l’écorce fébrifuge, donnée à la dofe d’un  
gros, des fieVres qui duroient depuis un an. Digby  
assure positiVement, *Tr. de Medic. Secret,* que de tren-  
te perfonnes attaquées de la fievre quarte, qu’il a gué-  
ries par Vissage du *qielnqtelna ,* à peine une ou deux  
Eont retombées. Il ajoute ensilite , que c’est plutôt au  
Medecin qu’au remede qu’il faut s’en prendre, s’il  
arriVe une rechute après fon ufage. Sydenham , cet  
heureux & prudent Medecin, dans fon Traité des *Fie-  
vres,* vante le *quinquina* comme un remede admirable,  
& donne au long la maniere de s’enferVir. Ilestégale-  
ment en recommandation aujourd’hui en Angleterre ,  
comme il paroît parles ouVrages deFreind, de Lister  
& de Morton , qui en parle ainsi dans fon Traité *des  
Fievres :*

a Le *quinquina* est aujourd’hui regardé par tous les Me-  
« decins comme un fébrifuge uniVerfel, qui guérit ra-  
« dicalement , promptement , sûrement & heureisse-  
« ment toutes les fieVtes intermittentes, en quelque  
«tems de l'année, à quelque âge, & dans quelque  
« tempérament que ce Eoit ; & il est maintenant inuti-  
« le que les Medecins *se* donnent la torture pour cher-  
« cher des fébrifuges. »

La réputation du *quinquina* est la même dans prefque  
tOus les pays de l’Europe. Entre les Medecins Suisses,  
Muralt en fait un cas particulier , & a fait insérer dans  
les *Mélanges de l’Académie des Curieux de la Nature,  
Dec. 2. An. IX. Obs. 2.* plusieurs histoires de fievres  
tierces & quartes qu’il a guéries par sion moyen dans  
des vieillards & des enfans. Il en termine la collection  
par ces paroles remarquables : « Je ferois un Volume  
« immenfe, si j’entreprenois de décrire toutes les ma-  
« ladies que j’ai surmontées par ce remede, & celles  
« que les autres ont guéries. » En Hcllande, plusieurs  
Medecins célebres ont estimé & estiment beaucoup  
notre fébrifuge, comme on peut le Voir dans les Ou-  
vrages de BoerhaaVe & de Decker. L’Allemagne ne  
lui a pas donné moins d’éloges dans la cure des fieVres  
intermittentes. Bohn, *in Diss. de minus suspecta Fe-  
briumsuga, a* célébré fes Vertus salutaires, & l’a justi-  
fié des reproches qu’on lui fait ; & Bergerus , *Dissert,  
de Cortice Chinae ab iniquis judiciis vindicato,* les a éta-  
blies fur des preuVes aussi Eolides que nombreuses.  
Walsschmid & Dolæus en ont aussi fait un grand ufa- 1ge ; & Zapfius, premier Medeein du Duc de Saxe-  
Zeits, a acquis de la réputation & des grands biens avec I  
un électuaire fébrifuge, dont la bafe est l’écorce de 1

QUI 986

*qielnqtelna* ; & Stroidel, son gendre, ne fe fe'rtpas de  
cette composition avec moins de *succès* que son béau-  
pere.

Si le *quinquina* a tant de partisans, il a aussi des adVersin-  
res entre les Medecins EaVans & en réputation , qui ne  
sont aucune difficulté de le regarder comme un reniede  
infidele, & dont Fustige , loin d’être sûr, est entiere-  
ment nuisible. On en voit beaucoup qui, instruits,  
disent-ils, par l’expérience & les observations , assurent  
que l’uEage du *quinquina* est suivi, non-seulement de  
rechutes beaucoup plus fâcheuEes que la maladie , mais  
de maladies entierement nouvelles & tout-à-fait ineu-  
rables , comme la cachexie , des enflures œdémateufes  
des piés, l'hydropisie , une constipation opiniâtre , un  
resserrement des parties voisines du cœur, de passions  
hypocondriaques & hystériques , de fievres lentes &  
hectiques, avec abbattement des forces , perte d’ap-  
pétit & confomption, quelquefois de mouvemens épi-  
leptiques & convulsifs chez les enfans. Baglivi furtout,  
*Opp. Lib. II.* s’éleve avec beaucoup de foree contre no-  
tre fébrifuge ; car il dit dans un endroit que la fievre  
tierce ne fouffre l’ufage des fébrifuges qu’après le qua-  
torze, tems où elle finit d’elle-même; qu’il est inutile  
de donner aucun remede ayant ce tems , & qu’il en  
arrÎVe fouVent beaucoup de dommage au malade lorf-  
qu’on tient une autre conduite; & que c’est très-mal-  
à-propos que les Medecins font des efforts pour étouf-  
fer la fievre dans son commencement par le moyen  
des fébrifuges, puisque peu de jours après elle reVÎent  
aVec plus de Violence , ou qu’elle est remplacée par  
des maladies beaucoup plus fâcheufes, comme asthmes,  
hydropisies , fieVres lentes , phthisies , & autres mala-  
dies également dangereufes.

Etmuller, notre compatriote, penfè à peu près de me-  
me, *Opp.Inm. II.* puisque non-feulement il appelle le  
*quinquina* un remede infidele , mais qu’il ajoute que  
Fon tssage est prefque toujours Πιίνι de constipation ,  
de gonflement, de dureté & de douleurs tensiVes du  
bas-Ventre, &que ces douleurs Venant à diminuer silc-  
cessiVement ou à être irritées par les purgatifs ou l’ese  
prit de fel ammoniac, il reVÎent une fievre semblable,  
quelquefois aVec un froid beaucoup plus Vif. Pallili ,  
dans une lettre écrite à BaglÎVi, dit que les François  
*se servent* aVec fuccès du *quinquina* dans les fieVres;  
mais qu’il faut bien fe garder de fuÎVre leur exemple  
en Italie ; & même il fe moque de ceux qui se ferVent  
de cette écorce, à moins que ce ne foit à la fin delà  
maladie , à deffein de fortifier l’estomac. On peutVoir  
un plus grand nombre d’exemples de la qualité nuisible  
du *quinquina* dans Blegny , *Zodiac. Gall. Med. Phys.  
An.* 4. *Mené. August. Amno. 'y Mens. Januam et M. N.*C. *Dec. 'fa An.* 9. *Obs.* 109. et *Cent.* 3. & Stahl. *in Theo-  
ria Med. et Opus.c, Physico-Med. et* Juncker,ic *Conse  
pect. MedicHheor. PraéI.* condamnent & rejettent l’u-  
fage du *quinquina* dans les fieVres. Je puis moi-même  
certifier quelemauVais ufage de cette écorCe a *causé*beaucoup de dommage , & produit des rechutes très-  
opiniâtres, & d’autres maladies plus fâchetsses, mais  
surtout l'hydropisie après la fieVre-quarte, & des pasa  
sions hypocondriaques après la tierce.

Je ne siaurois pourtant me ranger du parti de ceux qui  
regardent ee remede comme absolument, ou presque  
toujours nuisible dans les fieVres, ni adopter les rai-  
fons qui le leur font enVÎfager fous *ce* point de Vue, &  
comme contraire & opposé à la nature des fieVres , & à  
l’objet même que la nature fe propofe. Car ils s’imagi-  
nent que la fieVre n’est autre Chose qu’un effort exac-  
tement méthodique de la nature pour faire fOrtir du  
corps par les fecretoires & les excrétoires ConVenables  
les causies qui l’exCÎtent, au moyen de l’augmentation  
du mouVement des folides & des fluides. Ils disient en  
conséquence que pour qu’elle y réussisse , il saut que  
les humeurs foient fluides, & les Couloirs ouVerts , &  
que les astringens, au nombre desquels est le *quinqui-  
na,* épaississent les fluides, & rétrécissent, ou même  
bouchent entierement les petits canaux des excréto'i-

987 QUI

res, ce qui retient dans le corps la matiere morbifique,  
& produit des rechutes , ou d’autres maladies plus  
considérables que celle qu’on a guérie.

Ils supposient de plus que la principale intention de la  
nature dans la génération des fievres intermittentes,  
est de diminuer la quantité trop considérable du siang,  
qui est toujours contraire à la conservation de la vie ,  
par l’augmentation du mouvement intestin accompa-  
gnédela chaleur, laquelle est produite par l’accéléra-  
tion du mouVement progressif, & fuiVie de fa réfolu-  
tion en férosité excrémentitielle ; & de débarrasser les  
vificeres des vices qui leur siont attachés, & des obf-  
tructions , en y faisant aborder le fang avec plus de  
force ; & par conféquent que ces mouvemens fébriles  
font avantageux, & le moyen dont la nature *se sert*pour guérir les maladies , en prévenir de plus considé-  
rables, & faire siortir les matieresqui tendent des em-  
buches à la vie ; d’où il suit qu’on ne peut les arrêter  
&les supprimer , sans causer un grand préjudice. Ils  
ajoutent que c’est une conduite très-équÎVoque , que  
d’empêcher l’évacuation & l’ouvrage que la nature a  
entrepris avec tant de sagesse pour faire fortir par les fe-  
crétoires & les excrétoires les chofes nuisibles,& de pro-  
duire un effet tout contraire par Pufage des astringens ;  
effet que ne peuVent manquer de fuivre, ou des rechu-  
tes plus dangereufes que la première maladie, des acci-  
dens beaucoup plus fâcheux , comme des passions hyf-  
tériques & hypocondriaques , des fievres lentes , des  
obstructions des vifceres, la jaunisse, la cachexie, l’hy-  
dropisie , la mélancolie , & des constipations opiniâ-  
tres.

Mais ce qui leur sait plus d’impression , c’est qu’ils veu-  
lent que le foyer de la fievre tierce, foit dans les pre-  
mieres voies, c’est-à-dire, dans l’estomac, les intes-  
tins grêles, & surtout les premiers , & dans les orga-  
nesdu voisinage, comme les vaisseaux & les glandes  
du mésentère. Or comme ce foyer est le plus fouvent  
une humeur Vifqueufe & ténace; c’est, difent-ils, avec  
beaucoup de raifon que la nature resserre dans le com-  
mencement les pores & les parties externes, repousse  
le seing Vers l’intérieur, & Py retient pendant quelque-  
tems, afin qu’il transsude dans les caVÎtés des Vificeres  
par leurs membranes & leurs glandes une suffisante  
quantité d’humeurs séreuses & lymphatiques , dont  
une partie sert à donner de la fluidité à la matiere fé-  
brile , & l’autre à lui donner plus de facilité pour for-  
tir. Ils concluent de cette doctrine que tout ce qui arrê-  
te ces mouVemens si oppofés à la caufe de la maladie ,  
tout ce qui épaissit cette humeur fébrile ténace qui fe  
trouVe dans les premieres Voies, & en resserrant les  
excrétoires, supprime & arrête les sécrétions & les ex-  
crétions si utiles qui fie font par les intestins, la Vessie  
& les pores de la peau, que tout cela, dis-je, ne peut-  
être que pernicieux. Or comme c’est, felon eux , l’effet  
que doit produire la Vertu manifestement astringente  
du *quinquina*, ils en interdifent Pufage , & Veulent  
qu’on emploie au lieu de lui, ce qui donne de la flui-  
dité à la matiere fébrile, & qui dissout le fang trop  
abondant, aide les sécrétions de toute espece & débar-  
rasse le corps de la matiere Vicieuse, & non ce qui re-  
tient cette matiere au-dedans aVec tant de danger, en  
arrêtant simplement les mouVemens fébriles.

Tels font les raifonnemens des adVerfaires du *quinquina,*& il faut conVenir que du premier coup d’œil ils ne  
font pas à méprifer : mais font-ils d’un si grand poids  
qu’ils doÎVent empêcher de *se* servir absolument de  
ce remede ? C’est ce que nous allons examiner. Presi-  
que tous ces raifionnemens portent star une pure Euppo-  
sition qu’il y a dans le corps un agent quelconque ,  
qui connoissant parfaitement ce qui s’y passe , produit  
& dirige vers un but déterminé les mouVemens vitaux,  
au nombre defquelsfont les fébriles, & même les effets  
des remedes. Mais loin que ce principe puisse aVoir  
lieu dans une théorie médicinale raifonnée & même  
dans la pratique , ou qu’il foit à l'une & à l’autre de  
quelque utilité, il ne sait qu’établir l'ignorance, &

QUI 988

jettes dans la confusion & dans l’erreur, foit qu’il s’a-  
gisse d’expliquer aVec intelligence les chofes qui re-  
gardent la Medecine, ou de trouVer & d’appliquer les  
remedes.

Quand on est pénétré de cette Vérité, il est aisé de savoir  
à quoi s’en tenir sijr les mouVemens fébriles produits  
parce principe. Il est Vrai que les partisans de Stahl  
diEent qu’ils fiant salutaires en eux-mêmes & de leur  
nature : mais ils fiant au contraire tellement ordonnés,  
qu’ils menacent la Vie, & que loin d’être l’ouVtage de  
la Eagesse de la nature, ils en marquent PaVeuglement &  
même le dérangement.Car quelle est la persimne Verfée  
dans l’exercice de la Medecine qui ignore qu’il se fait  
dans toutes les fieVres un mouVement fensible de la  
circonférence Vers le centre, aVec un fpafme Violent,  
& une espece d’agitation conVtllsiVe des parties exter-  
nes & nerVeuPes, qui s’étend sympathiquement à tout  
le fysteme des nerfs, mouVement fuiVÎ d’tm défordre  
extreme de toutes les fonctions, & même du danger de  
la mort, tellement que ceux qui meurent des fieVtes  
intermittentes meurent dans ce mouVement ? Certes,  
si ce principe étoit le maître de conduire à Volonté les  
mouyemens Vitaux, il lui fieroit beaucoup plus sûr &  
plus aifé de faire aborder peu à peu une plus grande  
quantité de sang & d’humeurs au siége de la maladie,  
que d’exciter un spasine uniVerfiel & un resserrement  
total de l’habitude du corps, & ce seroit un expédient  
beaucoup plus ami de la nature. Et quoique nous con-  
Venions que les fieVtes , Eurtout les intermittentes,  
sont quelquefois tm remede pour les corps remplis de  
liqueurs impures, épaisses & abondantes , & qu’en  
augmentant extraordinairement le mouVement prO-  
gressifdes liqueurs & la chaleur, elles détournent les  
affections longues & graves dont menace l’obstruction  
des Vifceres ; il s’en faut de beaucoup que toutes les  
fieVtes intermittentes soient jointes aVee l’abondance,  
l’impureté & le trop grand épaississement du sang & des  
humeurs , ou l'obstruction des Vssceres : il s’en faut  
encore beaucoup plus que ces dispositions soient la  
Vraie caisse & le foyer de la fieVre; de sorte qu’il n’est  
en aucune maniere befoin par rapport à elles d’un mou-  
Vement si impétueux des folides & des fluides, & de  
la dissolution des liqueurs Vitales.

Quant à ce principe que la nature est fort occupée dans  
les fieVtes à diminuer pour llaVantage du corps le fang  
surabondant au moyen d’une sorte de résolution colli-  
quatÎVe que produit le mouVement intestin, ncus  
nions nettement & absolument que l’abondance du  
sang & des humeurs Foit la catsse de la *fievre. Car si*cela étoit Vrai les pléthoriques y seraient plus sujets  
que les autres, &on seroit sûr de préVenir & d’écar-  
ter promptement toutes les especes de fieVtes par une  
fiaignée Eaite à propos. Je crois au contraire que la  
conEomption du silng & *sa* disselution en parties excré-  
mentitielles qui arrÎVe pendant la fieVte, est plutôt  
l’effet & la si-lite nécessaire de la chaleur fébrile , &  
qu’elle est plus ennemie qu’amie de la nature, puif-  
qu’elle dissipe & détruit en même-tems les forces d’où  
dépendent celle des mouVemens Vitaux,

Il faut porter le même jugement de cet autre principe ,'  
que des humeurs crues , Vifqueufes, ténaces, preVe-  
Venant principalement des mauVaifes digestions, &  
qui séjournent dans les premieres Voies & les organes  
du Voisinage, fournissent le foyer des fieVtes intermit-  
tentes. Car il est très-rare qu’elles foient produites  
parle défaut de régime ou par la mauVaife digestlon.  
C’est bien plutôt une quantité d’humeurs aeres & bi-  
lieufes séjournant dans les premieres Voies qui cau-  
sent les accidens qui tourmentent les malades atta-  
qués de fieVres tierees , puisqu’on obferVe que les jeu-  
nes gens, les persimnes d’une constitution bilieufe,  
celles qui sont fujettes à la colere , fiant attaquées de  
fievres tierces dans les grandes chaleurs de l’été, &  
que rien n’est plus commun dans ces fieVres que des  
Vomissemens bilieux , des digestions de même nature,  
& des urines enflammées, par rapport à l’abondance

989 QUI

des parties bilieufes & fulphureufesqui y sont dissou-  
tes; & bien que nous désapprotlVions l'ufage desastrin-  
gens dans les fieVres de toute espece, nous n’en disions  
pas autant du *quinquina,* parce que nous ne conVenons  
pas que cette écoree employée aVec jugement , ayant  
égard au tempérament & aux circonstances, donnée  
dans l’ordre & le tems convenables, produise cet effet ;  
nous ferons même voir que c’est un remede très-pro-  
pre à exciter les excrétions, & à rendre à la circulation  
sa liberté originaire.

Maintenant il n’est pas hors de propos, ni même inuti-  
le, d’exposer notre théorie des flevres intermittentes ,  
& notre fentiment fur leur génération. Il mettra le  
Lecteur plus en état de juger de la méthode qui con-  
vientpour les combattre, & des remedes qui vont à  
ce but. Je commence par remarquer ce qui est confor-  
me à l’expérience , qu’il est très - rare que les fievres  
intermittentes attaquent quelques perfonnes pour des  
fautes de régime, ou pour de mauvaifes digestions;  
qu’ordinairement elles font épidémiques & causées  
par une longue intempérie chaude & feche de l’air ,  
& dans le tems qu’on s’expose sems précaution aux  
vents du nord , ou à un vent froid & humide , furtout  
au Coucher du fidei 1, de maniere que le corps en res-  
fente du froid & un frisson fensible. Nous connoissons  
aussi plusieurs endroits bas, marécageux, enVÎronnés  
d’égouts , d’étangs, de fossés , si fertiles en fievres que  
les habitans & les étrangers en font tourmentés pref-  
que toute l’année, & qu’il est rare qu’ils parVÎennent à  
un âge avancé, parla feule raifon certainement de la  
pesanteur, du froid & de l'humidité de Pair , chargé  
d’ailleurs de beaucoup d’infectes, qui fait languir &  
supprime la tranfpiration. Car il ne vient aucune fie-  
vre , furtout intermittente ou catarrhesse , gouteuEe  
ou rhumatisante, si la transipirationinsiensible n’est di-  
minuée ou supprimée : il n’y a gueres de rechute qui  
ne Eoit produite par la même cause; & la fievre n’est  
jamais plus grave & plus opiniâtre, que quand l'ordre  
de cette éVacuation falutaire a été interrompu ou dé-  
rangé.

Lors donc qu’il s’est amassé une grande quantité des ex-  
crémens qui deVroient sortir par les pores de la peau ,  
l'oit par l’intempérie &la difposition contre nature de  
l’air, Eoit par des fautes dans le régime , ou trop de  
complaisante pour ses passions, & que la transpiration  
Insensible, loin d’augmenter pour éyacuer cette gran-  
de quantité d’impuretés d’un caractere actif, Volatil &  
salin-fulphureux, comme il auroit été nécessaire, Vient  
à être totalement supprimée par le resserrement des  
tuyaux nerVeux & excrétoires de la peau, il arrÎVe que  
le mouVement de la sérosité excrémentitielle si? tourne  
d’un autre côté & vers l'intérieur. Alors , comme  
dans les fieVres catarrheusies cette sérosité se porte vers  
les parties glanduleusies des narines, du gosier & des  
bronches; dans les fievres gouteusies & rhumatisantes  
vers les membranes des mufcles & des ligamens ner-  
veux & glanduleux des articulations ; dans les diar-  
rhées Vers les membranes des intestins; dans les fie-  
vres intermittentes, elle Ee dépose sifr les vssceres Ee-  
crétoires du bas-ventre, qui sentent à purifier les li-  
queurs, comme le foie, le pancréas, les glandes & les  
membranes glanduleufes de l'estomac & des intestins.

Cette humeur maligne s’y rassemblant, vicie , corrompt  
& rend intempérées les liqueurs fermentatÎVes, lym-  
phatiques , salivaires & bilieuses, qui EerVent à la di-  
gestion, & à la préparation du chyle, lesquelles s’a-  
massent surtout dans la cavité du duodénum , fermen-  
tent ensemble,& *se* mêlant avec les crudités que pro-  
dussent les mauVasses digestions , acquièrent par ce  
féjour un caractere plus mauVais, & très-ennemi des  
parties nerveuses. Les liqueurs ainsi Corrompues péné-  
trant siuccessiVement dans le siang, tant par les pores  
que par les Vaisseaux lactés , étant portées au CerVeau ,  
& aux membranes qui enveloppent la moelle de l’épi-  
ne, excitent par leur qualité ennemie unspasineuni-

QUI 996

velssel des vaisseaux & des parties nerVeufes , qui cosse  
stitue llessenCe de la fieVte.

En effet, la fieVte n’est autre chose que l’affection & l'ef-  
fet du genre nerVeux affecté contre nature ; car tous  
les fymptomes qui tourmentent le malade dans le  
commencement de l’accès, c’est-à-dire, la douleur de  
tête & du dos, surtout Vers la premiere vertebre des  
lombes, la douleur contondante de tous les membres,  
Pextreme lassitude & l’abbatement, le froid & le frif-  
fon qui fecoue quelquefois tout le corps, les inquiétu-  
des cruelles des parties Voisines du cœur, la diffieulté  
de respirer accompagnée d’agitations inVolontaires, le  
resserrement, la Vitesse , la petitesse & l’inégalité du  
pouls, le Vomissement ou les efforts pour Vomir , la  
foif qui déVore fouVent le malade pendant le froid, le  
resserrement opiniâtre du bas-Ventre , ou fon relâche-  
ment, les enVÎes continuelles d’uriner qu’on Eent quel-  
queEois, l’aliénation de l’eiprit & des Eens que j’ai Eou-  
Vent remarquée dans les Vieillards, & surtout lors-  
qu’ils Eont attaqués de la fieVre-quarte , font assez con-  
noître que le fysteme des nerfs est grleVement blessé  
& affecté. Or tandis que le resserrement de l'habitude  
du corps , qui arrÎVe pendant la durée de ces fympto-  
mes , repousse le fang vers l’intérieur , & les grands  
vaisseaux , les poumons, la tête & le cœur , sim abon-  
dance excite ce mtsscle à *se* contracter plus vite , & à  
faire despulfations plus violentes , ce qui fait que le  
fang passe aVec plus de Vitesse & de force dans les vais-  
feaux, que le mouVement des arteres est plus Vite &  
plus vif, & que la chaleur devenant plus forte , les  
spasines des parties nerVeufes Ee calment, que la ma-  
tiere qui les cauEe est chassée, que le stang recommence  
à abordes à l’habitude du corps, & que la peau Venant  
à slouyrir par fon relâchement, la Eueur se fait un paf-  
fage.

Telle est la maniere dont *fe* forme le premier accès de la  
fieVre, & Voici comme je conçois fon retour après quel-  
que-tems.

Cette matiere formée de liqueurs bilieufes & lymphati-  
ques falÎVaires corrompues, & de la masse indigeste  
des alimens, cette matiere fébrile, dis-je, qui féjour-  
ne principalement dans le duodénum , ne passe pas tou-  
te entiere , & tout à la fois dans le fang & le fysteme  
des nerfs ; elle ne le fait que fuccessiVement. D’ail-  
leurs ce qu’il reste de ce ferment fébrile, qu’on me  
passe cette expression, reçoit fans cesse une noilVelle  
nourriture des liqueurs impures qu’apportent le foie ,  
le pancréas & les glandes du Duodénum. H y a plus,  
le mouVement intestin , qui augmente prodigieuse-  
ment pendant l’aceès , réduit le fang & la sérosité en  
impuretés mucilagineusies, sialines, sulphuretsses , qui  
ne sortant pas entierement pendant l’intermiffion, de-  
meurent dans le corps , & ne font que corrompre de  
plus en plus les liqueurs lymphatiques faliVaires &la  
bile.

Ajoutons , ce qui n’a été , que je fache, remarqué par  
perfonne , que dans le tems de l’intermission le pouls  
est très-foible & languissant, & que les parties intérieu-  
res & la peau Eont plutôt froides que chaudes, ce  
qui est une preuVe éVÎdente que la tranfpiration est lan-  
guissante , & qu’elle n’est pas assez considérable pour  
faire fortir la quantité de liqueurs exCrémentitielles  
qui fe trouvent dans le corps. Enfin il est très-vtaissem-  
blable que le ton , la force & les fonctions de eet ex-  
crétoire universel nerveux, fibreux & vafeuleux, la  
peau en un mot, font dérangés & détruits par les Vio-  
lentes contractions fpafmodiques si contraires, aux-  
quelles elle est exposée, c’est-à-dire par le resserrement  
considérable, aecompagné d’une chaleur brûlante, siti-  
vi d’un relâchement excessif, & que cette opération si  
falutaire de la transpiration Insensible, *se* sait mal pen-  
dant tout le tems de la fievre, & que la depuration du  
sang & des humeurs, deVÎent fort languifiante. Toutes  
ces causes concourant, il est aise de conceVoir qu’un

*QQI* Q 'U I

nouveau feyer s’amassant insensiblement, & acquérant  
au bout d’un cértain tems une force suffisante , il fur-  
vient un nouvel aceès.

Si le retour de l'accès dans les fievres intermittentes, *se*fait en tems plus ou moins éloignés , c’est-à-dire , si  
l’accès vient tous les jours , tous les deux ou quatre  
jours, s’il change quelquefois de caractere & de pério-  
de , s’il double même quelquefois, j’attribue unique-  
ment cette différence à celle des impuretés , foit rela-  
tivementà leur quantité , foit à leur caractere plus ou  
moins fixe ou Volatil, & à leur abord plus ou moins  
considérable dans les premieres Voies ; enfin à l’état &  
à la disposition des Vssceres , & stirtout du soie , de la  
rate & du pancréas. C’est ce qui paroît constant par ce  
qui est arrÎVc l’année derniere, ou par rapport à la cha-  
leur & à la sécheresse constante de l’Eté & de l’Autom-  
ne , presque toute l’Allemagne a été affligée defieVres  
quotidiennes, tierces, quartes , simples & doubles,  
c’est-à dire, irrégulières, par la sieule rasson que les h'u-  
meurs & les Vssceres étoient différemment constitués,  
à rasson du tempérament & du genre de Vie des per-  
sonnes qui en furent attaquées.

Après aVoir expliqué la génération & la nature des le-  
vres , il faut parler des siecours propres à les combat-  
tre , entre lefquels le *quinquina* mérite le premier  
rang. Examinons donc à fond *ses* principes , & les ef-  
fets aVantageux ou nuisibles qu’il produit dans le corps.  
Entre les principes de cette écorce , il faut d’abord pla-  
cer au premier rang le principe astringent. On le con-  
noît au fentiment d’astriction qu’il laisse sim la langue,  
foit qu’on goûte fa poudre , S011 infusion dans l’eau  
bouillante, ou fa teinture tirée aVec l’efprit de νΐη le  
plus pur. L’existence de ce principe est encore prouVée  
par une expérience chymique. Car la solution de cet-  
te écorce noircit & prend la couleur de l’encre , par  
l’addition du vitriol, comme il arrive à tous les autres  
astringens.

Le second principe qu’il renferme , est l’amer qui est d’u-  
ne nature entierement apéritive , ce qui le rend très-  
propre , fuivant tous les Medecins , à surmonter les  
fievres. En effet, preEque tous les amers, comme les  
feuilles d’absinthe,de chardon béni, de fumeterre, de  
petite centaurée, la racine de gentiane rouge , le bois  
couleVrin /fournissent des fébrifuges puissans.

Le troisieme prmcipe du *quinquina* , qui est très agréable  
à la nature , est le principe balfamique , qui *se* mani-  
feste moins à l’odeur & au goût de la poudre, que par  
l’eau qu’on tire par fa distiïation dans l’esprit devin.

Le quatrieme principe , est le terrestre fixe, qui reste  
après la solution & l'extraction , principe qu’on a presi-  
que toujours négligé jnEqu’à présent, & qui est cepen-  
dant d’une grande efficacité pour corriger , émousser  
& envelopper l'acrimonie de la matiere fébrile , fur-  
tout bilietsse , de la même maniere qu’on fait que les  
abEorbans terreux, comme les coquillages , la nacre de  
perles, la terre sigillée & les coraux, ont beaucoup  
d’efficacité pour arrêter les fievres. Ce simple agit  
donc par toute fa substance, pour parler comme Ga-  
lien , & contient plusieurs principes propres à opérer  
la guérison des fievres , qui fie trouVent rarement, ou  
même jamais dans aucun autre médicament. On fie  
trompe donc lourdement, & c’est une erreur grossiere,  
de croire que la qualité fébrifuge du *quinquina* dépend  
uniquement de fa qualité astringente.

La théorie & la pathologie des fievres que nous avons  
rapportée ci-devant, & les vrais principes de notre fé-  
brifuge , font connoître le chemin le plus naturel pour  
traiter convenablement les fleVres intermittentes, &  
de quelle maniere on peut employer le *quinquina* à l'a-  
vantage des malades. Nous avons dit en effet ci devant  
que le foyer, ou la caufe matérielle des fievres inter-  
mittentes , compofé du mélange abondant d’une bile  
corrompue , de la liqueur falivaire ,& des cruditésoc-  
casionnées par les mauvaises digestions? est fortement

QUI , Ç92

attaché aux premieres voies , & furtout aux sinuosités  
du duodenum , & que passant peu-à-peu de-là dans le  
seing & le Eysteme des parties nerVeufes , il excite les  
mouvemens spasinodiques fébriles. Un Medecin dcg-  
matique doit donc aVoirpour objet dans la cure,de tem-  
pérer , d’émousser & de faire ibrtir cette matiere mOt-  
bifique, & de l’empêcher de *se rendre* davantage &  
en plus grande quantité des glandes & des canaux bi-  
liaires'dans le siége de la maladie. Or nous estimons  
qu’un ufage éclairé de l’écorce du Perou, satisfait à  
toutes ces indications , sinon en tout, du moins pour  
la meilleure partie.

Je conviens que notre fébrifuge est peu avantageux, lorsi  
que les premieres voies font remplies d’une quantité  
d’impuretés visquetsses, acides & ténaces ; qu’en les  
rendant encore plus épaisses & moins mobiles, & en  
même-tems en arrêtant par *sa* vertu astringente l'éva-  
cuation des'excrémens grossiers , il devient sort nuisi-  
ble ; qu’étant donné dans ces circonstances, nonsseu-  
lement la matiere fébrile est retenue dans le corps,  
mais que les douleurs tensives & les inquiétudes des  
parties voisines du cœur augmentent, comme je l’ai  
siouvent obfervé dans les malades qui avoient été long-  
tems attaqués de la fievre quarte , surtout les vieillards  
& les enfans, & quand on a donné trop fouvent le  
*qtunqmna* & à trop fortes dofes. C’est pourquoi il est  
alors beaucoup plus à propos & plus sûr, ou de n’en  
faire aucun ufage, ou de ne le faire qu’après celui des  
remedes propres à divifer , incifer & éVacuer par les  
felles les humeurs épaisses , vifqueufes & ténaces.  
Ceux des fels qui remplissent parfaitement bien cette  
vue , font le fel ammoniac dépuré , le Eel digestif de  
Sylvius , le tartre vitriolé, l’arcanum duplicatum, le  
fel de Glauber & celui d’Epfom. Les plus sûrs font  
pourtant ceux qui Ee tirent des eaux minérales, comme  
celui de Sedlitz ou d’Epfom , qui donnés à bonne do-  
se,comme d’une demi-once dans une suffisante quanti-  
té d’eau, en en répétant plusieurs fois l’usage de suite,  
fuivant les circonstances, évacuent parfaitement leca-  
nal des intestins des humeurs vifqueufesqtl’il contient.  
Les amers ont aussi beaucoup d’efficacité pour divifer,  
déterger & éVacuer les fiscs mucilagineux , ténaces &  
acides ; & l’on *se* trouve bien dans cette Vue des extraits  
de petite centaurée,de gentiane rouge,de chardon-béni,  
de l'usage de l’absinthe, de la rhubarbe, de l’aloès bien  
corrigé & adouci , qui donnés pendant l’intermissiOn  
dans un menstrue lixiviel aqueux, dans le vin ou l’esi-  
pritdeVÎn, font un très-bon effet. Après ces préli-  
minaires, on peut employer sûrement notre écorce  
mariée aux remedes qui peuvent aider fonopération,  
foit pour empêcher le trop grand abord des liqueurs  
corrompues dans les premieres voies , Eoit pour facili-  
ter la transpiration.

Il en est de même lorsque le foyer de la fievre est fourni  
par des crudités provenues de mauvaifes digestions  
mêlées avec une bile & une liqueur falivaire corrom-  
pues ; car la rasson nous enseigne , & l’expérience le  
confirme, qu’avant que d’en venir aux spécifiques fé-  
brifuges & fortifians, il faut débarrasser lespremieres  
voies de l’amas d’humeurs acides, bilieufies & corrom-  
pues qui s’y est fait. Or pour y réuflir, il n’y a rien de  
mieux que les émétiques doux, ou les remedes qui  
évacuent en même-tems par haut & par bas, évitant  
tous les purgatifs acres & violens, & tous les forts  
émétiques, qui font très-ennemis du ventricule & des  
parties nerVeufes, qui abattent les forces, & aug-  
mentent plutôt les mouVemens déréglés qu’ils ne les  
diminuent. Nous nous servons pour cet effet avec fuc-  
cés de la manne à la dofe d’une ou deux onces, aigui-  
sée d’un ou deux grains de tartre émétique, qu’on fait  
dissoudre dans une fuffifante quantité d’eau de fontaine.  
Ce remede éVaeue très-doucement, & cependant essi-  
cacement, par haut & par bas, & remplit parfaite-  
ment l'indication, comme beaucoup d’expériences  
nous l’ont appris. On peut enfuite employer notre fé-  
br ispge avec plus d’avantage & de fuccès.

. Mais

993 Q U I

Mais toutes les fieVres ne demandent pas ces préeau-  
tions ; car il y en la beaucnup . comme les bilieuses,  
quartes & tierces d’été, doubles, continues, &aceom-  
pagnées de graves & cruels fymptomes , qui font ordi-  
nairement produites après de longues chaleurs & sé-  
cheresses par une bile trop acte , Chaude & volatile ; &  
pour fixer cette matiere, l’adoucir, l'émouffer, & em-  
pêcher *son* trop grand abord Vers les intestins, le  
*quinquina,* surtout employé en poudre, & mêlé aux  
abEorbans & aux nitreux, sait des merVeilles, & par  
cette raison doit être donné après peu d’accès ; & nous  
ayons Vu plusieurs fois que fon usage a été sellai de dé-  
jections bilieuses abondantes, surtout dans des corps  
d’une constitution bilieuse & colérique ; éVacuaticns  
qui ont si bien réussi, que la fieVre n’a pas tardé à sie  
dissiper.

Si la doctrine que nous Venons d’établir est fondée fut  
l’expérience , ce n’est pas moins fur ce fondement que  
nous assurons que cette écorce entretient & aide la  
tranfpiration, & que fa Vertu fébrifuge consiste en  
bonne partie, sinon principalement dans cette opéra-  
lion ; car nous ayons déja remarqué, que lorfque cet-  
te éVacuation salutaire Vient à s’arrêter, & que les im-  
puretés qu’elle doit faire sortir refluent dans l'inté-  
rieur, elles fournissent d’autant mieux la caufe pre-  
miere des fieVres intermittentes, qu’il y a dans le sang  
& les humeurs une plus grande quantité d’exerémens  
bilieux. Le rallentiflement de la tranfpiration pen-  
dant l'intermission , donnant occasion à un nouVel amas  
des mêmes impuretés , donne lieu à un second accès,  
& en fournit la matiere. Quant aux rechutes, elles  
n’ont d’autre caufe que la suppression de la transiura-  
tion qui empêche la sortie de la matiere morbifique ;  
& c’est ce qui arrÎVe principalement lorEque la fieVre  
étant à peine guérie,on s’expose inconsidérément à un  
air froid & humide, dans le Voisinage des eaux, dans  
des lieux bas, dans des Eglifes Voûtées, ou aux Vents  
du Nord. C’est aussi la plus grande liberté de la tranf-  
piration pendant l’été qui fait que les tierces & les  
quartes de cette faifOn fe guérissent plus aisément que  
celles de l'automne ;& que les plus chroniques & les  
plus opiniâtres, même des fievres quartes, qui ont du-  
ré pendant l’automne, Phicer & le printems, fe gué-  
rissent d’elles-mêmes & fans remedes aux approches  
du folstice d’été. C’est enfin par la même raifon qu’on  
voir, comme l’attestent des OhserVations rapportées  
par des Auteurs dignes de foi, que Εουνεηί un violent  
exercice du corps poussé jufqu’à la fueur , foit en dan-  
faut, Eautant ou montant à cheVal, & que la fueur  
procurée par le bain & une grande quantité de νΐη, Ont  
furmonté & guéri des fievres intermittentes très-opi-  
niârres.

L’utilité, & même la nécessité de cette éVacuatlon, est  
telle dans la cure des fievres, qu’il saut maintenant  
faire connoître comment notre écorce mérite d’être en  
recommandation à ce titre. Il paroît que *sa* vertu astrin-  
gente, qu’on croit communément plus propre à *res-  
serrer* les pores de la peau, & à supprimer la transpira-  
tion , qu’à l’aider, est opposée à cette excrétion. Mais  
*le qianqielna* n’a pas une Vertu purement & simplement  
astringente; elle est plutôt sortifiante, à causie de son  
principe amer & ballamlque. Car bien que les médica-  
mens qui ont dans un degré éminent la Vertu astringen-  
te, tels que les alumineux, les Vitrioliques ; & entre  
les Végétaux , les racines de tormentille & de bistorte ,  
ne sioient point du tout à mépriser dans les fieVres in-  
termittentes, lorsqu’on les emploie dans les. tems &  
aVec les préCautions conVenables, surtout lorsqu’après  
leur tssage on boit tout de suite une infusion ou une  
décoction chaude , & qu’on fait de l'exercice : la na-  
ture & les Vertus des fortifians font bien différentes ;  
car leur esset dépend moins de leur principe terreux &  
astringent, que du balfamique amer, lequel agit sur  
les parties folides de nos corps qui ont perdu leur ton ,  
en leur donnant la force, la Vigueur, la tension & la  
puissance de fe mouvoir, de maniere que le mouve-  
*Tome V.*

Q Ü ï 394  
ment de toutes les liqueurs vitales , qui dépend prin-  
cipalement de celui des folides, *se* sait plus prompte-  
ment, plus vite & plus librement dans le tissu entiere-  
ment vafculeux du corps ; mouVement toujours Ευίνΐ  
aVec beaucoup d’aVantage d’une abondante excrétion  
des impuretés par l'insensible transpiration ; ce qui  
rend les fortifians d’un usage beaucoup plus sûr que  
les remedes purement astringens. En ester, les médi-  
camens pris dans la classe des fortifians & legerement  
astringens, qui ont en même-tems une vertu peu bal-  
famique, sont très bien dans la cure des maladies lon-  
gues & difficiles, & l’emportent de beaucoup fur les  
autres ; & c’est pour cette rai sim que les décoctions des  
plantes nemmées vulnéraires, comme Eont le fraisier,  
la sanicle , la melisse, l'aigremoine , la véronique , la  
fcabieuse , le marrube,la pulmonaire, l’hépatique , la  
scolopendre, l’herbe aux écus, le plantain, la mille-  
feuille, la verge d’or, les fleurs de pafquerette, de  
mille-pertuis, la pulmonaire de chêne , produifent un  
effet admirable, non-feulement quand il s’agit de con-  
solider les blessures, mais dans les maladies longues &  
preEque incurables, comme la cachexie, la phthisie,  
le sicorbut, la jaunisse, le crachement de simg,en levant  
les obstructions des vifceres , & aidant les excrétions  
languissantes. Cependant ces remedes n’agissent pas  
immédiatement sim les fluides, en corrigeant leurs vi-  
ces , mais plutôt fur les solides, en leur rendant leur  
tension & leur force. On connoît aussi de nos jOurs la  
vertu particuliere de l’écorce de cafcarille, qui est un  
peu plus chaude & plus balfamique que *lu quinquinas*pour arrêter les flux trop considérables, même les dy-  
sentériques ; écorce , qui employée convenablement  
dans les fieVres intermittentes , & même les fievres  
lentes qui proViennent du vice de l’estomac & de la di-  
gestlon, produit de très bons effets.

La vertu du *quinquinaeffi* donc salutaire & recommanda-  
ble par la force qu’elle donne au ton des folides, d’où  
s’enfuit une accélération considérable de la circulation  
du siang , & une augmentation des excrétions de toute  
espeee, & notamment de la tranEpiration insensible  
qui *se* fait par les pores de la peau. Aussi l'expérience  
confirme-t-elle que fon ufage fait d’abord augmenter  
les forces , rétablit la vigueur du corps & de l’esprit,  
réveille l'appétit endormi, & fait cesser tous les fymp-  
tomes fébriles. Ces effets remarquables & désirables  
ont été observés par d’autres que pat moi. J’en appelle  
à l’expérience de Lister, de Bohn, dé Sydenham , de  
Decker, deBergerus, de Jones, de Mortôn & d’A-  
quin, qui attestent unanimement que le *quinquina* for-  
tifie beaucoup l’estomaC, aiguise l’appétit , ranime la  
chaleur du corps qui languit , rétablit les forces, &  
non-feulement provoque la transpiration insensible ;  
mais même l'exerétion de l'tltihe & celle des excré-  
mens grossiers, surtout lorsqu’il est nouVeau. lls remar-  
quent enfin que tous les malades chez qui il a produit  
ces effets ont été radicalement guéris, sans aVoir été  
par la si-lite fujetsàaucun accideht ou incemmodité;  
Il faut pourtant aVertir que ces opérations si aVanta-  
gesses ne font pas l'effet de la feule transpiration atig-  
mentée ; car non - seulement j’ai remarqué plusieurs  
fois que les fueurs abondantes continuelles les jours  
d’intermission n’ont point empêché les accès de *reve-  
lor ,* & n’ont point procuré le rétablissement des forces,  
ni de l’appétit: mais l’expérience soit connoître que  
ce qui proVoque efficacement la sueur, n’est pas sort  
propre, ni fort aVantageux pôur arrêter les accès de  
fieVre. Car il y a bien de la différence entre la sueur,  
qui Vient sotlVent de l’abbattement des sorces & de l’ase  
foiblissement du ton de la peau , & la transit ira'tlon plus  
abondante que produit l'accélération de la cltculation  
dans tout le corps, & que l\-n reconnoît à la sorcë & à  
l’égalité du pculs. Or la transpiration est moins l’effet  
des fudorifiqués qui caufent dans le sang un mouVe-  
ment intestin de chaleur, que de ce qui rastermit & resi  
ferre le tnn dès sistides , du cœur & des Vaisseaux ; effet  
que le *qielnqiuna* produit dans un degré éminent,

R r r

*99p* QUI

Je ne prétends pourtant pas que ce remede seul augmen-  
te toujours & en tout tems la transpiration , en forti-  
fiant & accélérant la circulation du fang dans tous les  
fébricitans. Car il faut que le corps foit bien dispofé,  
que les Voies & les Vaisseaux excrétoires soient déga-  
gés & libres de fpafmes, que les humeurs soient dé-  
liées & fluides, & non épaisses ,Vifqueufes , ineptes au  
mouVement ,& que la force du remede ne soit point  
altérée ou par le transport, ou par la mauVaife difpo-  
sition des liqueurs des premieres Voies; car il en est  
de notre écorce comme des martiaux bien préparés ,  
qui, comme lui, fortifiant le ton des folides, & accé-  
lérant en conféquence la circulation de toute la masse  
du Eang & des humeurs, produisent des effets admira-  
blcs dans la cure des maladies inVétérées & opiniâtres,  
& ne les produisent pas toujours & infailliblement,  
mais feulement lorEque les solides & les fluides Eont  
conVenablement disposés à procurer les différentes ex-  
crétions, Or comme les remedes tirés du mars agissent  
en fortifiant & proVoquant la tranfpiration ; on Voit  
sans peine pourquoi les fleurs de fel ammoniac mar-  
tiales & celles de pierre hématite, employées aVec mé-  
nagement, foit en substance ou en teinture tirée aVec  
l’cssprit de νΐη , le safran de Mars très-délié , la rouille  
de fer réduite en poudre impalpable, donnés aVec pru-  
dence & circonfpection , produifent prefque le même  
effet que le *quinquina* pour appaifer les mouvemens  
fébriles; & pourquoi ces préparationscaufentun grand  
préjudice quand on s’en fert empiriquement , & fans  
égard aux corps, aux tempéramens , au tems & aux  
circonstances.

Une question intéressante à traiter, ou , pour mieux dire,  
un aVÎs important, est qu’il est peut-être plus sûr &  
plus aVantageux pour la réputation & la conscience  
du Medecin, de s’abstenir entierement dans la cure de  
toutes les maladies, & surtout des fieVres intermitten-  
tes,de tous les remedes dont l’application demande  
tant de circonspection pour qu’ils ne deVÎennent pas  
nuisibles; & d’abandonner plutôt la principale partie  
de la cure aux sioins de la nature , *se* bornant aux seuls  
remedes qui corrigent l'intempérie des humeurs & les  
rendent mobiles & fluides. Il est pourtant bon qu’on  
fache que cette politique n’est point toujours Eure &  
aVantagetsse aux malades; car l'expérience nousap-  
prend qu’il y a quelquefois des fleVres intermittentes si  
rebelles & si opiniâtres , que le régime le plus exact,  
les remedes les plus sûrs & les mieux choisis dans la  
classe des tempérans, des délayans, des éVacuans doux,  
& de ceux qui excitent la transpiration à la fin de l’ac-  
cès , n’empêchent point la fieVre de durer plusieurs  
mois , quelquefois pendant une année entiere, & même  
au-delà , & en conféquence le corps de s’amaigrir, &  
les forces de *se* détruire. Il y a plus ; bien que ce trai-  
tement diminue un peu la fieVre, la grande foiblesse  
que fa longueur laisse dans les Vssceres , foiblesse, qui,  
EuiVant Cesse, est en butte à toutes fortes d’infirmi-  
tés , est casse que la plus légere faute de régime fait  
aisilment reVenir les mouVemens fébriles, bien qu’a-  
vec moins de Violence; ou que d’autres maladies , com-  
me la cachexie & la fieVre lente , furtout si l'on a pris  
trop d’alimens , prennent leur place ; ce qui fait que  
ceux-mêmes qui siont les moins partisans du *quinquinas*& BagliVÎ lui-même dans le passage cité plus haut,  
sont obligés dlaVouer qu’on peut ufer de notre écorce  
fur la fin, quand la fleVre a miné les forces pendant  
long-tems, & cela pour fortifier l’estomae & tout le  
corps. En esset , il y a plusieurs maladies considérables,  
furtout de celles qui font caisses par l'abondance &  
l’impureté des liqueurs, que la seule abstinence, ou  
le retranchement total des alimens , pourroit heureu-  
sement guérir & préVenir : mais comme il y a peu de  
personnes qui aient assez de courage pour Ee ferVlt de  
ce meyen , il faut aVoir recours a la faignee, qui est  
bien moins sûre que l’abstinence. Qu’on ait foin du  
moins de s’y prendre, de maniere à ne porter aucun  
préjudice au malade.

Q υ I 996

Une autreraifon dont beaucoup de persimnes, &même  
des Medecins EaVans, *se* EerVent pour rendre sisspect  
l'ustage de notre éeorCe, est que ces Eortes d’astringens  
& de fortifians , arrêtent bien les mouVemens & lesac-  
ces des fieVres , mais n’emportent point leur caisse &  
leur matiere , qui par la Euite produit des rechutes, ou  
d’autres maladies plus dangereisses. Mais nous aVOns  
prouVé plus haut que les principes du *quinquina* sisnt  
tels, que, si on l’emploie à propos, dans l’ordre & le  
temsconVenables, & marié aVec d’autres remedes ap-  
propriés, non-seulement il calme les mouVemensfiébri-  
les, mais il emporte leur cauEe, en excitant la transi  
piration, & rétablissant le ton des parties.Je Vais même  
plus loin : il y a siouVent des cas où il conVÎent de cal-  
mer les mouVemens maladifs, même fébriles, en lassa  
faut pendant quelque-tems la caufe tranquile. Il y a,  
par exemple , des accès si Violens dans la fieVte tierce  
continue , & la double tierce, que les forces s’épuisant  
par les insomnies & la chaleur continuelle , le corps est  
incapable de résister long-tems à la force du mal. Dans  
ces circonstances, il est non-seulement utile , mais mê-  
me nécessaire de sisspendre pour un tems ces moiiVe-  
mens pernicieux, pour pouVoir appliquer plus utile-  
ment les remedes prcpres à détruire la caisse de la ma-  
ladie , fiait correctifs ou éVacuans, qui ne font rien, ου  
qui operent un effet tout contraire à celui qu’on fou-  
haite, pendant la Violence de l’accès , & dans ledésior-  
dre total de l’œconomie des mouVemens & des fonc-  
tions naturelles.

On sait contre llussige du *quinquina* une autre objectlen  
qui paroît beaucoup plus importante que les précéden-  
tes. L’expérience, dit-on , apprend que beaucoup de  
malades qui ont tssé du *quinquina,* font tombés dans  
des maladies grayes & même incurables, comme fie-  
vres lentes & hectiques., cachexie, hydropisie aEcite &  
tympanite, contractions de nerfs, passions hypocon-  
driaques chez les hommes, hystériques chez les fem-  
mes , & mouVemens conVtdsifs & épileptiques chez les  
enfans. Il faut conVenir de bonne foi que ces maladies  
dangereufes font Εουνεηί les flûtes des fleVres inter-  
mittentes : mais il n’est pas également clair & certain  
d’où elles proVÎennent ; & cette question mérite bien  
d’être éclaircie. Pour y parVenir il faut commencer par  
pofcr pour principe , qu’avant la fieVte les humeurs &  
les VÎsceres y aVoient beaucoup de difposition. AjOU-  
tons les fautes de régime & la mauVaife maniere de  
Ee conduire , les Violentes passions de l’ame, & peut-  
être PuEage imprudent dtl *quinquina ,* Εουνεηί dOnné  
mal-à-propos, quant à la quantité , au tems & à la dose.  
Mais s’ensi.lit-il de là qu’un usage prudent & circonf-  
pect de ce remede soit la Eeule & unique caisse de ces  
mauVais effets , & que le *quinquinas* ibit un remede  
silipect, infidele & nuisible ?

Outre cela il n’est que trop constant que les remedes qui  
ont beaucoup d’efficacité, la saignée, les émétiques,  
les purgatifs , les opiatiques , les mercuriels, les mar-  
tiaux , les remedes tirés de l’or & de l’antimoine ,les  
fels Volatils des animaux, les étuVes, les spiritueux,  
employés empiriquement, fans distinction , & fans at-  
tention aux circonstances, peuVent tuer le malade,  
ou lui porter un préjudice mortel : concluera-t-on de-  
là qu’il faut bannir ces remedes de la Medecine, &  
qu’ils ne doÎVent jamais être employés ? Non: mais  
on en conclurra aVec raifon , que puisqu’ils sont éga-  
lement capables de nuire & de faire du bien, il faut  
les employer aVec toute la prudence néeessaire. Mais  
ce raisonnement est encore plus Vrai du *quinquina,*dont PactÎVité ne peut être comparée à celle des reme-  
des dont nous Venons de parler ; car ils renferment  
dans leur masse quelques parties qui en petit Volume  
font capables de caufer fubitement de grands change-  
mens dans le cnrps : mais il n’en est pas de même du  
*quinquina*, dont il faut prendre fucceffi.Vement une  
quantité .assez cOnsidérable comme quelques onces,  
pour en fentir les effets ; & d’ailleurs on a tout lieu de

997 QUI

regarder le *quinquina* comme un remede qui n’est en  
rien contraire à la nature de l’homme, puisqu’on l’em-  
ploie avec fuccès dans'les maladies, où les sortes Eont  
affaiblies, & le fysteme des nerfs attaqué , aussi ne le  
donne-t-on pas feulement dans les ficyres : mais l’ex-  
périence nous apprend qu’on s’en sert aVec beaucoup  
de Euccèsdans le Cours de Ventre, le vomissement, la  
dyssenterie, les maladies hypoCondriaques & hystéri-  
ques, & les douleurs de la goute , pour fortifier le  
ton du Ventrleule, des intestins & des parties nerVeu-  
' ses.

Enfin , prefque tout le monde conVient que la fieVre étant  
prefque surmontée par les efforts de la nature , on peut  
employer aVec succès notre fébrifuge, pour calmer les  
motlVemens fébriles qui font devenus comme habi-  
tuels : mais ceux qui regardent la fieVre comme un re-  
mede, dont la nature fefert *avec* fagesse pour surmon-  
ter les caufes qui mettent la vie en danger , .diEent  
qu’on ne peut donner aVec sûreté le *quinquina* au com-  
- mencement, c’est-à-dire , après un ou deux accès Eeu-  
iement, perfuadés qu’ils Eont que S011 ufage dérange  
l’intention salutaire & aVantageuEe de la Nature. Mais  
l’expérience à qui il appartient de déolder en Medeci-  
ne, & qui l’emporte Eur tous les rassonnemens, nous  
montre clairement que cette crainte est tout-à-fait chi-  
mérique ; Car une .infinité d’obserVations m’ont appris  
que des malades attaqués de fieVres tierCes épidémi-  
ques, dont les accès commençoient aVec des lympto-  
mes trèssgraVes, ont été guéris très-heuretssement par  
la méthode siliVante, qui consiste à éVacuer par haut &  
par bas , après le troisieme ou le quatrieme aceès , & à  
donner le lendemain en dofe , ordre & tems conVena-  
bles, un électuaire fébrifuge aVec le *quinquina* , qui a  
guéri radicalement la fieVte après le fecond ou le troi-  
sieme aecès iuiVant, furtout quand après Tissage de ce  
remede, on a rendu, par un exercice conVenable , la  
transpiration plus considérable, & en même tems sait  
usiage de médlcamens fortifians. Il y a plus : je puis *as-  
surer* de bonne foi, & un grand nombre dlobferVa-  
lions me l'a ρτουνέ , que le *quinquina* a beaueoup plus  
de peine à guérir, & demande beaucoup plus de pré-  
cautions, lorfque la fieVre a duré pendant quelques fe-  
maines , ou quelques mois , que lorsqu’elle est plus  
nouVelle ; parce que plus la fieVre est longue, plus il  
s’amasse de parties exCrémentitielles produites par la  
dissolution qui est l'effet du mouVement intestin &  
chaud du fang , & qu’il est plus difficile de les corriger  
& de les faire fortir.

Cette façon de penfer est conforme aufentiment de plu-  
sieurs Medecins extremement habiles. Je me conten-  
terai de citer Bohn qui l'a établie au long dans une  
Dissertation qui a pour titre *de Fuga Febrium minus  
suspecta f 8e Bergerus,* qui dans la sienne , qu’il a inti-  
tulé *de Chinchina ab iniquis Judiciis vindicata ,* s ex-  
prime de la maniere fuÎVante.

Je ne puis approuVer cette prétendue précaution de Sy-  
denham , qui trompé par un préjugé Vulgaire , dit qu’il  
ne faut point donner le *quinquina* aVant que la fieVre  
fe sisit d’elle-même un peu adoucie , de peur de mettre  
en danger la Vie du malade, en empêchant Tout-à-  
coup le mouVement du siang, qui fait tous *fes* efforts  
pour se purifier au moyen de la fermentation. Padus ,  
Donzellius , Lister , Morton, Jones , & furtout Bohn,  
ont bien plus de rasson quand ils disiint « qu’après aVoir  
«sait précéder au besioin les éVaeuans, & surtout les  
« émétiques, il faut, dès le commencement de la ma-  
« ladie , avant que la fieVre ait jetté des racines , & af-  
« foibli les liqueurs , les VÎfceres & les forces , em-  
« ployer le *quinquina ,* qui la diminue & la furmonte.  
a II *r\’y* a rien dans cette Conduite qui doÎVe faire crain-  
« dre les reehutes, & les maux que Baglivi reproehe  
« au *quinquina’,* puifque la fieVte seroit plutôt propre  
« à donner lieu à une guérifion ineertaine , & àl'impu-  
« reté des liqueurs, & que l’usage du *quinquina ,* qui  
« Vient heureusement au secours, emporte la cauEe de

QUI gjo

« ces maux & la fieVte, comme la raifon l’enseigne &  
« l'expérience le confirme ; ce qui est si Vrai , que BOhtî  
«que j’ai déja cité, assure qu’aucun de Ceux à qui il a  
« donné le *quinquina* dès le commeneement, & empor-  
« té la fieVte par sim moyen , & le nombre en est très-  
«considérable, n’en ont ressenti aueun mal. »

Pour faire connoître la maniere d’employer sûrement fà-propos & efficacement le *quinquina* dans lesfieVres,  
nous terminerons cette dissertation par des préeeptes  
& l’indication de quelques précautions falutaires , au  
moyen defquclles, si on s’y conforme exactement, il  
fera difficile que le quinquina nuisie.

Il ne faut jamais donner le *quinquina* qu’après aVoir bien  
nettoyé les premieres Voies des impuretés dont elles  
font remplies; ce qu’on fait au mieux au moyen des  
Eels détersifs , feuls, ou mariés en quantité conVenable  
aVec un laxatif, ou un émétique approprié. Il faut aussi  
fegarder de l'employer, furtout en quantité, lorEqué  
les Vicceres du bas-Ventre Eont engorgés ou obstrués de  
Eang& d’humeurs : alors il conVient de commencer  
par réfoudreles obstructions, & leVer les embarras, à  
quoi l'on réussit parfaitement par la boisson des eaux  
minérales , au moyen des fels neutres & amers , des  
eaux minérales chaudes & froides , aVec la rhubarbe  
mêlée aVec le fel de tartre , ou fa terre foliée , ou des  
bouillons altérans composés de ratines & de plantes  
apéritiVes, enfin par un exercice conVenable & suffi-  
sant.

Il ne faut pas se presser d’attaquer une fieVre intermit-  
tente , dans un corps éVÎdemmenî pléthorique, caco-  
chyme , cachectique ou hypocondriaque , ou après des  
éVacuations critiques , sanglantes, supprimées ; il con-  
Vient dans ces circonstances, d’éearter les obstacles par  
des seiignées suffisantes , des élixirs balta-miques tem-  
pérés , des pilules balsamiques polychrestes , entre-  
mêlant l'usage de Eels neutres amers, & de regarder les  
mouVemens fébriles , comme un remede propre à re-  
médier à ces Vices, & de ne jamais les étouffer.

Il faut encore de bien plus grandes précautions, lorsque  
les corps à qui on doit donner notre fébrifuge , font  
épuisés de fang & de force, qu’ils font Vieux, fujets  
aux passions de l’ame , que les fieVses mêmes tendent  
à l’hectique continue , ou à la fieVte lente, que le bas-  
ventre est paresseux, les urines ténues & sans sédiment,  
qu’il y a gonflement des hypocondres, & qu’il s’agit  
d’une fieVre d’Automne ou d’HÎVer opiniâtre ; dans  
ces circonstances, il est bien mieux de calmer les mou-  
vemens fébriles, s’il y en a , par de doux éVacuans &  
sertifians , jufqu’à ce que , ce qui arrÎVe fouVent, le  
changement de lieu, plus d’exactitude dans le régime,  
le regne d’un air pur, ferein , léger & chaud fassent  
fuir d’eux-mêmes les aceès.

Comme rien ne contribue plus à l’ufage statutaire & avan-  
tageux de notre remede que de le donner dans la for-  
me , la dofe, le tems,& aVec le régime conVenables, je  
remarque,

I. Quant à la ferme, qu’il faut d’abord choisir l’écorce  
pure, folide , d’un bon goût, & fans aucune odeur de  
moisi ou de passé. On réduit le *quinquina* ainsi choisi,  
en poudre impalpable, on le donne dans toutes fortes  
de Véhicules, en substance , & sans aueune addition.  
Mais si cette maniere de le prendre épouVsnte quelque  
malade, on peut le réduire en électuaire aVec l’eau &  
le Eucre seul. Je puis assurer de bonne foi, après beau-  
coup d’expériences , que j’ai toujours trouic cette mé-  
thode plus aVantageule & plus essicace, que toute autre  
préparation , même que ne l’a été le *quinquina* mélan-  
gé aVec quelqu’autre ingrédient que ee foit.

Lorfque l’estomac est en même-tems éVÎdemment foible,  
& qu’il répugne au *quinquina >* on le donne infusé à la  
maniere du thé dans l'eau ou le νΐη , avec un peu de  
canelle , pour en rendre le goût plus gracieux ;& on

R r r ij

*p99* QUI

l’adoucit à volonté avec le sucre. On prend cette insu-  
sion chaude ou froide , pourvû que ce foit en quantité  
suffssante. Lorsque le malade est pressé par une fievre  
bilieuse accompagnée de beaucoup de chaleur , il con-  
vient d’y mêler un quart de nitre purifié; & lorsqu’on  
a lieu de craindre Eon adstriction par rapport au soupçon  
d’obstructions & d’engorgemens dans les visieres , il  
faut le marier, foit qu’on le donne en forme liquide ou  
folide , avec des fiels lixiviels, & surtout alcalis, qui  
corrigent & adoucissent parfaitement fa vertu astrin-  
gente. On peut en conséquence préparer silr le champ  
une liqueur fortifiante & fébrifuge , d’un tssage très-  
sûr, en faifant bouillir une once d’écorce de *quinquina*avec deux gros de fel de tartre dans une chopine d’eau  
mêlée aVec du vin. Je me fuis aussi fervi très-utile-  
ment, depuis que j’exerce la pratique, pour dompter  
lafieVre , de l’électuaire suivant.

Prenez *de rob de sureau , une once ;*

*de quinquina , six gros s  
d’extrait de camomile com- ~y*

*mune , fr de chacun un gros*

*de nitre dépuré,* f *et demi ;*

*a antimoine diaphorétique , ’*

*de julep rofat , une quantité suffisante ;*

2. Voici les aVÎs que je crois deVoir denner quant à la do-  
se de ce remede. Je ne conseille jamais de le donner  
à la fois en grande quantité , comme d’un gros, ou  
d’un gros & demi ; il est beaucoup plus à-propos d’en  
donner après l'accès fini, c’est-à-dire pendant l’inter-  
mission , & à différentes reprifes , un ou deux fcrupu-  
les,dans l'efpace de trois heures, buVant par-dessus  
une fuffifante quantité d’eau , de décoction, de bouil-  
lon, ou de biere ; on peut même le donner aVec les alt-  
mens. L’opération de ce remede estmerVeilleusement  
aidée par le mouVement & l'exercice du corps, qui  
proVoque parfaitement la tranfpiration infensible , si  
nécessaire à la guérifon des fieVres , & qui empêche  
toute astriction suspecte , ou toute coagulation des hu-  
meurs.

3. Quant au tems , voici ce qu’il convient de remarquer.  
Il faut employer le *quinquina,* comme nous venons de  
le dire , au moins pendant une femaine. Alors la fie-  
vre étant enlevée & l’appétit reVenu , on ne le donne  
qu’une fois par jour, & enfin de deux jours l’un.

Ilya encore quelques précautions dont on ne peut fe  
dispenfer en traitant lafieVre aVec le *quinquina.*

i. Lorfique le Ventre est resserré pendant qu’on en ufe,  
il ne saut l'exciter d’abord que par un laVement émol-  
lient & légerement irritant, & s’abstenir des purgatifs,  
de peur des rechutes ; parce que leur ufage rappelle  
vers l'intérieur la matiere de ïa transpiration, & les  
humeurs excrémentitielles Vers les intestins. On peut  
enfuite employer la manne & la crême de tartre , ou  
les pilules balsamiques de Becher , celles de Stahl  
ou les miennes , %iVec quelque sel apéritif, qu’on.fera  
prendre Vers le milieu & fur la fin du tems , de manie-  
re qu’après l’évacuation on donne toujours une dose de  
l’électuaire fébrifuge.

*2.* La fievre ayant entierement cessé , il faut entretenir  
encore pendant quelque tems la liberté de la tranfpira-  
tion, éviter avec foin l'air froid, le vent du Nord, tout  
froid extérieur , les lieux humides , & user d’élixirs  
amers, stomachiques , fortifians comme est le nôtre ,  
qui pris le matin ou à dîner , font extremement avan-  
tageux , non-seulement parce qu’ils fortifient l’esto-  
mac, mais parce qu’ils entretiennent la tranfpiration  
insensible.

Je ne puis , en finissant, m’empêcher de parler du fort  
qu’a eu cette Dissertation. Il en a paru une à Francfort

Q U I [1000]

fur l’Oder, directement opposée à la doctrine que j’é-  
tablis dans celle-ci, puifque l’objet de l’Auteur est de  
prouver quel'ufage du *quinquina* est toujours nuisible  
dans les fievres, bien qu’employé avec toutes fortes de  
précautions. Il n’y a point d’efforts que sim Auteur,  
assez connu par le goût qu’il a de contredire à tort & à  
traVers , ne fasse , pour prouver que le *quinquina* , aVec  
quelque cirConfpeétion qu’on le donne , est un reme-  
de infidele, sisspect & nuisible en lui-même. Je n’ai pas  
cru qu’il fût à propos d’y répondre , dans la perfuasion  
où je fuis que les gens Verfés dans l’art, s’appercevront  
aisément de la foiblesse de fesargumens :mais j’ai cru  
devoir donner ici quelques avis â ce fujet en saveur des  
jeunes Medecins que la diversité des Eentimens jette  
aisément dans l'embarras.

Le fondement de toutes les rations qu’on allegue contre  
*le quinquina* dans cette dissertation, n’est autre chofe  
que l'hypothefe bien connue de Stahl, que l'ame rai-  
fonnable produit les mouvemens fébriles pour une fin  
falutaire, c’est-à-dire, pour faire fortir du corps la  
caufe de la fievre, & que sim opération ne doit point  
être empêchée, furtout au moyen des astringens, du  
nombre desquels est le *quinquina.* Comme j’ai sistide-  
ment réfuté ce raisonnement dans ma Dissertation, je  
ne puis que m’étonner que l’Auteur de celle que je  
combats, fondé fur une hypothefe , qui *n’a* pas même  
une entiere probabilité, ofe nier & rejetter entiere-  
ment une vérité de fait , ou une expérience établie  
& confirmée par une infinité d’observations & de cu-  
res faites par les plus habiles Medecins d’Allemagne  
& des Pays étrangers depuis un très-long-tems, & dans  
différentes circonstances, qui prouvent que le *quin-  
quina* a été employé avec tout le fuccès possible dans  
des fievres chroniques , qu’aucun autre remede n’avoit  
pu furmonter. Y a-t’il rien de plus contraire aux re-  
gles du raisonnement que de vouloir juger de l’expé-  
rience ou des bons effets d’un remede, par des hypo-  
theEes qui n’ont d’autre fondement que l’imagination,  
ou même d’en juger par la feule rasson ? Pour procé-  
der avec ordre, il faut commencer par s’assurer des  
faits, puis en chercher les raifons, & encompoferen  
conséquence une hypothefe. Il faut donc que ce grand  
Auteur, pour établir fa thefe, ait la bonté de nous  
montrer que le *quinquina,* employé avec toute la pru-  
dence & la circonspection possibles , a toujours & en  
tout tems été nuisible dans les fievres.

Quant à mon expérience, voici ce qu’elle m’a appris de-  
puis plus de cinquante-cinq ans que j’exerce la Mede-  
cine,en différens lieux, & même en Westphalie, où  
les corps font farcis de sucs épais & vifqueux.

Je puis assurer que je n’ai remarqué ni maladies incura-  
bles, ni même aisément des rechutes, à la fuite de  
lluEage du *quinquina* employé avec précaution, pour-  
vu qu’on ait suivi un régime exact ; & qu’au contrai-  
re il a toujours produit un effet sensible & certain.  
J’ajouterai que j’ai éprouvé trois fois ce remede fur  
moi-même dans des fieVres intermittentes très-opiniâ-  
tres, contre lesquelles tous les autres remedes avoient  
été inutiles.

Je vais plus loin, & je certifie que le mauvais succès de  
la cure des fievres intermittentes , que d’autres Me-  
decins ont entrepris , fans tsser du *quinquina* ou de  
la cafcarille, m’a fait connoître que l'opiniâtreté à  
le rejetter rendoit quelquefois les fieVres très-opiniâ-  
tres, & même faisoit tomber les malades dans des  
maladies chroniques très-violentes. Mais ce qu’il y a  
de plus étonnant, c’est que ceux mêmes qui mépri-  
fent si fort notre remede font obligés d’y aVoir re-  
cours , faute de faVoir de quel côté fe tourner.

Mais pour faire Voir par le raisonnement même que ce  
n’est point, comme on llaVance faussement, à raisisn  
de fon astringence que le *quinquina* appaife les mou-  
vemens fébriles, & détruit la caufe de la fievre ; il

1001 Q U I

est nécessaire d’examiner plus particulierement la rna-  
niere d’agir de ce remede.

Il renferme des parties fixes, terrestres , astringentes &  
ameres, au moyen desquelles il est fébrifuge. Or,  
quelle est la perfonne instruite qui ne s’apperçoÎVe pas  
qu’un remede ainsi composé est naturellement pro-  
pre, lorsiqu’on l’emploie à propos, à matter l’acrimo-  
nie caustique pénétrante de la bile qui est dans les pre-  
mieres Voies, laquelle produit surtout les fleVres épi-  
démiques, aVant qu’elle pénetre dans la masse du siang,  
ou de là dans tout le systeme des nerfs, & y excite des  
contractions fpasinodlques qui constituent la fleVre ?

D’ailleurs, comme tout le monde conVicnt de l'exil'-  
tence du principe fortifiant du *quinquina,* au mcyen  
duquel il peut reflerrer les parties relaehées, & raf-  
fermir celles qui ont perdu leur tensiOn, est-il bien  
merVeilleux qu’en augmentant la tranfpiration infensi-  
ble , furtout pendant l’intermission , il fafl'e fortir du  
corps les restes de la matiere qui devoir produire un  
ηουνεΐ accès, & qu’il détruife de cette maniere toute la  
force de la fieVre ?

Maintenant nous conVenons Volontiers, que ce remede  
mal appliqué, sans aucun égard à toutes les circonsi  
tances de la maladie , à la nature du sistet, à la difpo-  
sition des parties intérieures, à la caufe de la fieVte &  
aux autres dispositions maledices , au tems, à l'ordre,  
à la dosie, peut faire beaucoup de tort au malade, &  
même lui caufer des maux plus grands que la fieVre  
dont il est attaqué : mais on ne peut conclurre de-là,  
comme je l’ai déja remarqué , que l’ufage de ce reme-  
de bien appliqué, foit nuisible : il s’enfuit feulement  
que le mauVais usage en est préjudiciable.

Et Voici comment iI peut nuire.

Lorsqu’on le donne pendant long-tems & à grandes do-  
fes, & qu’il trouVe des obstructions dans les petits  
vaisseaux des Vssceres , & beaucoup d’humeurs Vif  
queuEes dans un si.ijet mal disposé, par rapport à l'en-  
gourdissement & à la pesanteur de fies fibres motrices;  
dans ce cassa rasson de *sa* Vertu astringente & en même-  
tems épaississante, il est très-capable d’augmenter le  
mal, & de produire des passions chroniques.

Voilà ce que j’aVois à dire siur ce fujet, dans le desi  
Eein de faire connoître à tout le monde , que le *quin-  
quina* n’est point aussi fuspect & aussi redoutable dans  
les fleVres & les autres maladies , que quelques gens  
*se* l'imaginent mal-à-propos; & qu’au contraire c’est  
un remede sûr , efficaee & innocent, pourVu qu’il foit  
manié par un Medecin prudent & circonfpect ; enfin  
que les accidens qui réfultent quelquefois de fon ufa-  
ge , font moins causés par le remede même que par fa  
mauVasse application, par les fautes du malade, & par  
la négligenee à détruire les restes de la matiere morbi-  
fique. Mais je le répete en saVeur de ceux qui ne font  
pas parfaitement au fait des principes de la Medecine  
dogmatique; je leur confeiïle très -sérieufement de  
s’abstenir entierement de tous les remedes énergiques,  
& même de celuici , de peur qu’ils ne fassent plus de  
mal que de bien. Hoffman.

M. Rushworth, Chirurgien à Northalppton, a adressé  
une lettre imprimée au Maître & aux GouVerneurs de  
la Sale des Chirurgiens à Londres, datée du 18 Octo-  
bre 1731. dans laquelle il leur apprend Pufage qu’il a  
fait du *quinquina* dans les mortistCations.

a Je fus appelle , dit-il, en 1715. chez un homme qui  
aaVoit le pié mortifié par une caufe interne. La fie-  
« Vre étoit extremement forte & accompagnée d’un  
« pouls irrégulier, comme c’est l’ordinaire dans ces  
« fortes de cas. Je fis de profondes incisions à la partie  
« mortifiée jusqu’à l’os; je fcarifiai tout autour cequ’ll  
« y aVoit d’enflammé, & mis en ufage les topiques or-

QUI 1002

«dinaîres; au moyen dequoi la fieVte diminua, le  
« pouls deVÎnt non-seulement calme , mais encore ré-  
« gulier, & il siurVÎnt en pett de jours une suppuration  
« aux extrémités. Je fus obligé de confier le malade à  
« un Apothicaire : mais il me fit rappeller peu de tems  
« après, à caufe que la fieVte étoit reVenue , & que la  
« mortification aVoit fait du progrès. Jlemployai la  
« méthode précédente aVec le même fuecès : mais tous  
« les premiers fymptomes étant reVenus pour la troisie-  
«me fiais, je les appassai de nouVeau par les mêmes  
«moyens. Je crus l’amputation de la jambe d’autant  
« plus inutile , que j’aVois siouVent éprouvé qu’elle  
« n’empêche point les rechutes, parce que le Vice est  
« dans le Eang & les humeurs. Mais la ProVÎdence  
« m’ayant suggéré d’employer le *quinquina* durant la  
« rémission de la fleVre, sim effet surpassa mes esijoran-  
« ces, la fieVte ne reVÎnt plus, la jambe fut amputée,  
« & j’ai Vu le malade jouir plusieurs années après d’une  
« santé parfiaite. J’ai éprouVé depuis lors les bons effets  
« du *quinquina* dans de pareils cas ; ce qui ne m’a pas  
a peu fiatisfait. »

M. Rushworth fit réimprimer *sa* Lettre , & y en ajouta  
une autre poùr le Chirurgien Amyand , datée du 5  
Août 1732. dans laquelle il dit :

« Permettez-moi de Vous faire obferVer, que pour avoir  
a abandonné trop-tôt le *quinquina*, la mortification  
« revint à un de mes malades au bout de cinq juurs:  
« mais le lui ayant redonné, après avoir employé les  
« fcarifications, il produisit les mêmes effets qu’au-  
« paravant, & le malade joiiit aujourd’hui d’une sianté  
a parfaite. Il fe porte même beaueoup mieux qu’il n’a  
«jamais fait, malgré la mauvaife habitude dont il  
«étoit, comme tous ceux qui le connaissent en con-  
« viennent, quoiqu’il ait cinquante ans. »

Il dit à la page 35 du même imprimé:

« Je me crois obligé de notifier à tous les Chirurgiens ce  
«dont j’ai déja parlé à votre Compagnie ; favoir,  
« qu’on ne doit pas s’imaginer que le *quinquina rluffiT-  
«fe* dans toutes les mortifications, de quelque caufe  
« interne qu’elles proviennent ; car il ne vaut rien dans  
« quelques-unes, comme les Chirurgiens peuvent ai-  
« sément fe l'imaginer. »

On trouve dans le même imprimé une Lettre du Chirur-  
gien Amyand , en date du 29 Juillet 1732. dans laquel-  
ïe il fait part à M. Rushworth du siiccès que le *quinqui-  
na* a eu dans les mortifications.

«Je vous apprens , Monsieur, en réponfe à celle qu’ii  
« vous a plu mléCrire le 17 du courant, que j’ai donné  
*« le quinquina* dans toutes les mortifications , *avec* un  
«siiccès qui a engagé nos Messieurs à en faire ufage.  
« J’ai actuellement entre mes mains un Gentilhomme  
« âgé de soixante-dix-huit ans, qui doit sa vie à ce  
« remede. Son cas fut d’abord unegangrene occa-  
«sionnée par un phlegmon ; les remedes ordinaires  
a fembloient l’aVoir mis à couvert de tout danger:  
« mais la fieVre ayant continué l'an s rémission ni inter-  
«mission, il EurVÎnt un siphaCele, dent le *quinquina*« Eeul arrêta les progrès ; de sorte qu’en moins de  
« vingt-quatre heures la séparation commença *à se sas*

re aVee un pus louable. Il est arrivé la même ehofe à  
« un Juif, dont le Ephacele avoir gagné pendant trois  
« semaines , malgré tous les remedes que les Chirur-  
« giens mirent en usiage. »

« Je l’ai employé dans fept cas différens; & nonobstant  
« la Variété des circonstances, il n’a pas laissé d’aVoir  
a sim effet. Je le donnai il y a quelques jours à M. De-  
«lenOr, Baigneur dans la rue Saint James, dont les  
« jambes étoient tombées en mortification enfiuite de  
« plusieurs ponctions : il arrêta les progres du mal en  
« moins de Vingt-quatre heures, & les esicarres corn-  
« mencerent à *se* séparer :mais comme le malade aVoit

1003 QUI

« la. jaunisse, & qu’il étoit épuisé par des éVacuations,  
« elle s’empara de l’autre jambe & lui causa la mort.  
« L’effet du *quinquina* a néantmoinsparu si maliifeste-  
« ment dans ce cas & dans un grand nombre d’autres,  
« que je ne doute point qu’il ne puisse guérir, ou du  
« moins arrêter une mortification qui proVient d’une  
« catsse interne, aussi sûrement qu’il emporte une fie-  
« vre intermittente, Jefuis, &c.

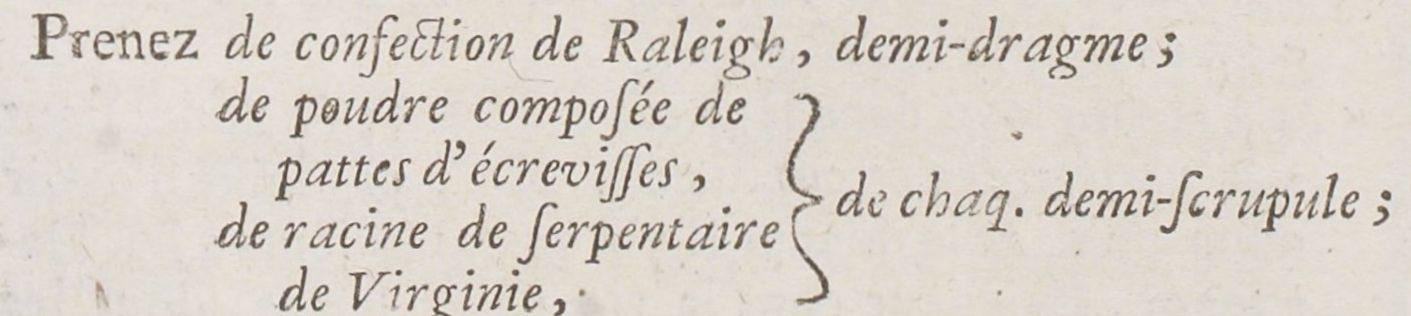
**CfAUD. AmYAND.**

M. Rushworth a donné le *quinquina* dans la rémission de  
la fieVre, & M- Amyand dans l'état de cette mala-  
die ; ce qui ne l'a pas empêehé de produire sim effet, &  
ce qui prouVe la différence qu’il y a entre ces eEpeces  
defieVres & les intermittentes ; car tout le monde fiait  
qu’il ne Vaut rien dans l’accès de ces dernieres.

M. Rushworth prétend que le *quinquina* ne réussit pas  
également dans toutes Eortes de mortifications : mais  
M. Amyand a éprouVé le contraire. M. Rushworth  
découVrit l’effet extraordinaire de cette écorce en  
1715. & le communiqua , à ce qu’il dit, à plusieurs Me-  
decins & Chirurgiens ; cependant on n’en a jamais en-  
tendu parler , si ce n’est les années dernieres , que M.  
Amyand l'a mifie en pratique. Ni celui-ci ni l'autre ne  
nous disient point en quelle dosie ils l'ont donnée , com-  
biende fois ils l’ont répétée, ni pendant quel tems ils  
l’ont continuée.

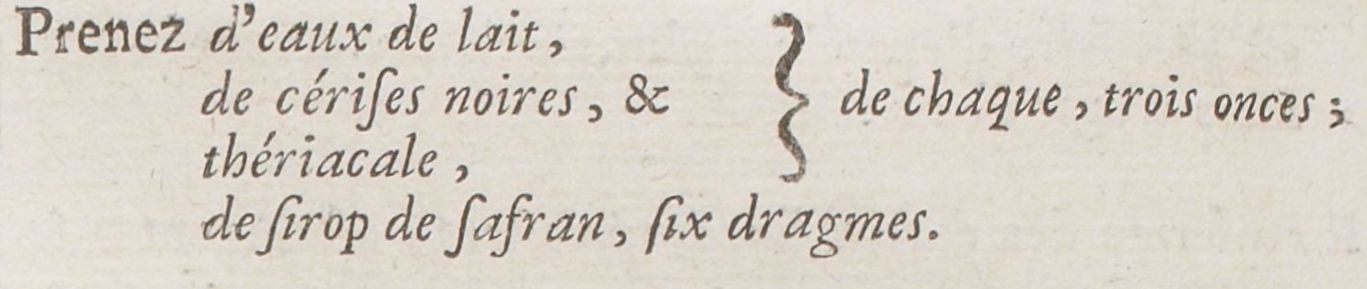
M. Jean Douglas rapporte le cas fuÎVant comme un  
exemple des effets du *quinquina* dans les mortifica-  
tions.

Je fus le 22 Avril 1732. à environ quinze milles deLon-  
dres, pour Voir un Gentilhomme âgé d’un peu plus de  
cinquante ans , chez qui je trouVai le Docteur Newing-  
ton de Greenwich & M. Wade, Chirurgien & Apo-  
thicaire de Dromley. Je lui trouVai le dos du pié droit  
mortifié Vers les orteils du milieu , de la largeur envi-  
ron d’unchelin, le bas de la même jambe extreme-  
ment tuméfié & creufé dans quelques endroits, le pouls  
Vif & la langue feche. Lui ayant demandé s’il n’avoit  
point reçu de meurtrissure, d’entorfe ou de blessure ,  
il me répondit que non : mais quelques-uns de ceux  
qui le foignoient fefouVÎnrent de PaVoir oui plaindre  
peu de tems auparaVant de ce qu’un foulierle blessent ;  
mais comme il n’y av’oit aucun fond à faire sur cerap-  
port, nous conclûmes d’une commune Voix que fon  
mal procédoit d’une caufe interne. Tout étant prêt,  
je commençai par scarifier la partie mortifiée, & à  
l’incifier jufqu’à l’osfians catsser aucune douleur auma-  
lade. Je continuai ces incisions Eur tout le dos du pié ,  
qui étoit quelque peu enflé, flans qu’il les sentît, ce qui  
me Eurprit d’autant plus que la peau paroissoit parfai-  
tement belle. J’incisai de même toute la partie anté-  
rieure du bas de la jambe, fans y trouVer aucun fenti-  
ment; mai il en fortit une efpece d’eau sanguinolente.  
Je poussai donc mes incisions jufqu’au dessous du ge-  
nou, & pour lors le malade commença à fe plaindre ,  
& la partie rendit quelque peu de fang. J’appliquai  
dessus une fomentation très-forte, je panfai la plaie  
aVec des plumasseaux armés d’un digestif & trempés  
dans de l'huile de térébenthine chaude , & appliquai  
par-dessus un cataplasine fait aVec de la farine dlaVoi-  
ne, de la Vieille biere & de la thériaque de Londres.  
On le mit enfuite au lit & le Medecin prescrivit l’or-  
donnance slliVante.



*de confection d’alkermès*, autant qu’il en faut pour  
réduire le tout en un bol, qu’on prendra toutes  
les quatre heures , buVant par-dessus quatre  
cuillérées du julep lùiVant.

QUI 1004



Faites un julep.

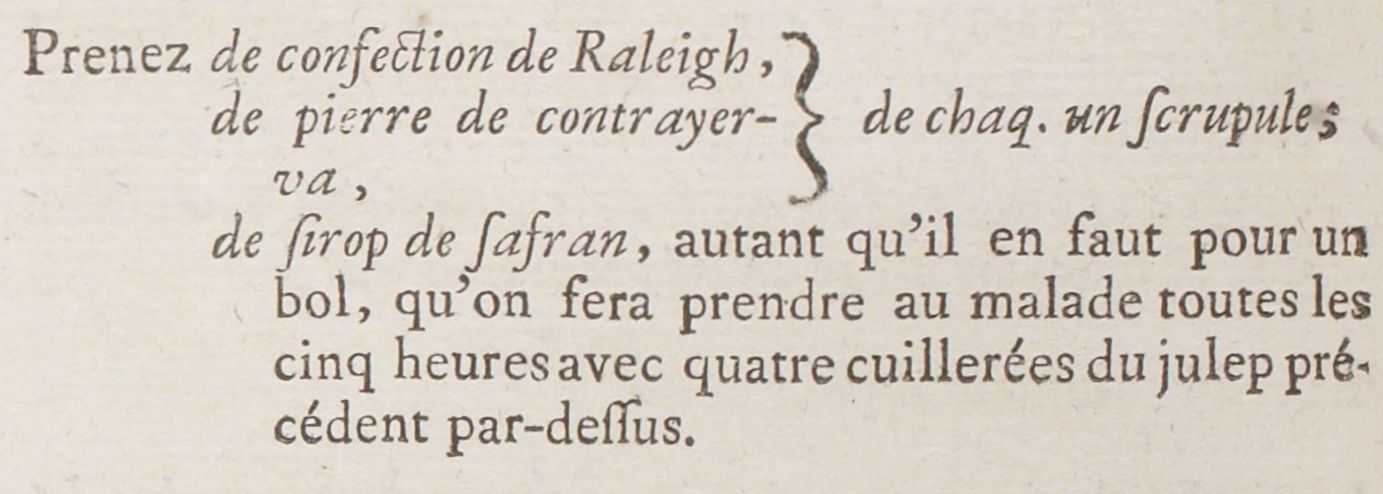
Il boira copieufement du petit-lait & de l’eau altérante  
de thériaque.

Dès que nous eumes passé dans une autre chambre, la  
compagnie me demanda ce que je penfois du cas de ce  
Gentilhomme. Je lui répondis que je le croyois en  
très-grand danger, non - feulement parce que sion mal  
proVenoit d’une caufe interne, mais à casse qu’il avOlt  
fiait de grands progrès en peu de tems.

Le 23 ΑνΓΐΙ le Chirurgien Dickins, & M. Cheselden  
qu’on aVoit fait appeller, fe rendirent où nous étions  
dans la matinée, lls dirent au malade , après ΙἈνοΐι  
examiné , qu’on aVoit fait pour lui tout ce qu’il conve-  
noit de faire, que les progrès de fa maladie paroissoieni  
arrêtés , & qu’il n’avoit qu’à persilcerer dans la même  
méthode.

Le 24 fon pouls étoit le même qu’auparaVant, & la mot  
tification parut ne faire aucun progrès.

Le Docteur Newington prefcriVÎt ce qui fuit.



Le 25 AVtilla fievre augmenta, le malade eut la langue  
feche & la mortification commença à gagner quelque  
peu. Je fis de profondes scarifications à la partie & la  
panfiai à chaud.

Le 26 nous ne nous apperçumes point que la mortifica-  
tion eut fait plus de progrès.

Le Medecin mit par écrit ce qui fuit.

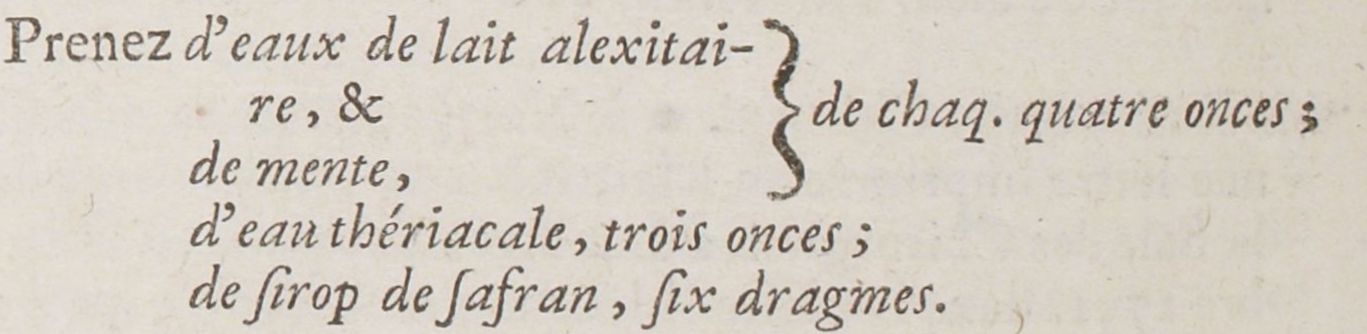


Injectez ce lavement vers le soir.

Prenez *de poudre compos.ée de pattes du écrevisses, un serta  
pule ;*

*de safran d’Angleterre* , Ί । । j - r ,  
*de chfellioa de Raleigh, Vchar >*

*de sirop de clous de girofle s* autant qu’il en faut  
pour un bol, à prendre toutes les six heures,  
avec quatre cuillerées du julep fuivant par-  
dessus.



Faites un julep.

Le 27 la fievre augmenta, & la mortification gagna à  
travers les orteils vers la plante du pié, ce qui m’o-  
bligea à la fcarifier & à la panfier comme ci devant.

Le 28 la mortification gagna toujours du terrein , aussi  
eûs-je recours au cautere actuel, avee lequel je brûlai  
tout ce qui étoit corrompu. Je ne mlapperçus pointl©

lOoj Q U I

lendemain que le cautere eut produit sim effet, car la  
mortification aVoit gagné, Ce qui me fit dire à ceux qui  
étoient préfiens, que je désespérOÎs de la νϊε du mala-  
de. Ils me demandèrent si je ne pourvois point le Eau-  
ver en lui Coupant la jambe. Je leur dis que non : mais  
en même-tems je leur conseillai d’envoyer chercher  
les deux perEonnes aVec lesquelles j’avois confulté.

Le 30 au matin le Docteur Newington, le Chirurgien  
Dickins , M. Cheselden , M. Wade & moi, nous ren-  
dîmes dans l'appartement du malade , à qui nous trou-  
Vàmes une fieVte très-forte, il aVoit la langue & le νί-  
sage extremement fecs , la mine hagarde , il étoit dans  
de grandes inquiétudes , la mortification aVoit gagné  
jusqu’au tendon d’Achille, & il fe plaignOÎt outre *ce-  
la* d’une dureté & d’une douleur dans un des côtés du  
Ventre. Après nous être retirés nous sumes tous d’aVÎs  
qu’il étoit inutile de lui amputer la jambe , puifqu’il  
n’aVoit tout au plus que Vingt quatre heures à Vivre.

Sur ces entrefaites le Chirurgien Dickins propofa de fai-  
re l'essai du *qiunqtuna,* qu’il dit lui aVoir été recom-  
mandé par M. Amyand dans ces fortes de cas. M.  
Chefelden sut d’aVla qu’il ne pouvoir nuire au mala-  
de, mais il ajouta qu’il n’aVoit jamais oui dire qu’il  
fût utile dans ces fortes de maladies, & qu’il ne croyoit  
peint que ce remede, ni aucun autre que cefût, réussît  
dans le cas présent. Comme c’étoit le dernier remede,  
je fus d’aVÎs qu’on le donnât le plutôt qu’il étoit pof-  
sible ; & c’est ce qu’on fit fur le foir de la maniere fui-  
vante.

Prenez *de quhnqielna en poudre, demi-dragme ;*

*de confection d’alkermès,* autant qu’il en faut pour  
un bol , qu’on donnera au malade toutes les  
quatre heures.

Le premier Mai je retournai chez le malade environ  
Vers le midi , & trouVai un changement surprenant en  
mieux : fon pouls étoit calme, *sa* langue plus humide ,  
Eon Visage plus tranquile, & il dit aVoir mieux dormi  
la nuit passée qu’il n’aVoit fait depuis le commenee-  
ment de *sa* maladie. Lui ayant découVert la jambe, je  
trouVai que la mortification n’aVoit fiait aucun progrès  
quoiqu’il n’eût encore pris que quatre ou Cinq doEes de  
*quinquina.*

Il *se* trouVa beaucoup mieux le lendemain, & il EurVint  
une légere suppuration : il fut cinq à six fois à la felle :  
mais je Vins à bout d’arrêter cette éVacuation en ajou-  
tant trcis gouttes de laudanum liquide à chaque bol de  
*quinquina.*

Etant reVenu le 3 je trouVai qu’il s’étoit sormé deux gros  
abfcès, un à chaque cheVÎlle. Comme l'interne étoit  
le plus gros, je l'OuVris le premier , & il en fortit qua-  
tre ou cinq onces de pus louable : j’ouVtis enfuite le  
fecond qui rendit la même quantité de matiere : je pus  
alors passer aisiément mon doigt d’une plaie à l’autre,  
entre le tendon d’Achille & les os du tarEe , quoique la  
tumeur externe Ee fût un peu affaissée après l’ouVerture  
de l'interne.

La Violence de la fieVre ayant diminué à l'aide de l’écor-  
ce, la nature fe trouVa en état de former ces abfeès, ce  
qui étoit une pretrve infaillible que les progrès de la  
mortification étoient arrêtés. J’ordonnai donc de ne  
lui dünner le *quinquina* que toutes les six heures.

Je lui trouVai le lendemain le pouls plus éleyé , la langue  
un peu feche & la suppuration moins abondante que  
le jour précédent ; c’est pourquoi je lui fis donner l’é-  
corce toutes les quatre heures avec un Verre de νΐη de  
Madere par-dessus.

Le 5 je trouVai Eon pouls régulier, la digestion du pus co-  
pieisse & louable , Eon Vifage serein & plusieurs autres  
Eymptomes saVorables:mais il fut le lendemain dans de  
grandes inquiétudes , Eon pouls deVint plus fréquent,  
& étant Venu à rechercher la caufe de cette altératlon ,  
j’appris qu’elle prOVcnoit de ce que S011 AVocat aVoit  
contredit Ees Volontés.

QUI IÔ06

Je trouVai le 5 tous les Eymptomes favorables; fes qua-  
tre petits orteils s’étant trouVés entierement mortifiés  
le 8 j’en fis l’amputation, & le lendemain après en aVoir  
fait autant du gros , je lui ordonnai de manger & de  
boire plus copieusement qu’à l'ordinaire.

Le 14 les fymptomes continuerent à être fayorables , la,  
fuppuration Eut copieuse& louable, les parties morti-  
fiées *sO* séparerent entierement de celles qui étoient  
salines, & les esitares Eedétacherent en forme de lam-  
beaux.

Le 18 au matin il fut deux fois à la selle, & la fuppura-  
tion devint si abondante que je ne doutai point qu’elle  
ne l'eût affoibli ; c’est pourquoi j’ordonnai de lui faire  
prendre une mixtion aVec la confection de Fracastor,  
en cas qu’il fût encore à la felle, & d’ajouter du lauda-  
num liquide à ses bols de *quinquina. /*

Le 20 j’otlVris un grand sinus au-dessus de la malléole  
interne , & le 24 nous conVÎnmes M. Wade & moi, de  
ne lui donner le *quinquina* que toutes les six heures.

Le 28 on me montra une tumeur œdémateuse Eut le dos  
de l’autre pié, en conféquence de quoi je lui ordonnai  
de laisser le *quinquina*, & de boire un peu plus de νΐη.  
Il avoir déja pris le *quinquina* toutes les quatre heures  
pendant Vingt-quatre jours , & toutes les six heures  
pendant cinq jours, ce qui montoit en tout à enViron  
dix onces.

J’ordonnai le jour sijiVant delui laVcr tous les matins le  
pié gauche aVec de l'eau Chaude , du Eon & du EaVon,  
pour emporter l'ordure qui l’empêchoit de tralsspirer:  
je lui preEcriVis aussi quelques potions ameres à pren-  
dre trûis fois par jour.

Le 30 je trouVai l'enflure œdématetsse du pié gauche con-  
sidérablement diminuée , & je n’eusse pas manqué de  
le purger,si ce n’étoit qu’il aVoit eu deux ou trois sielles  
naturelles : je le trouVai content le lendemain de ce  
que sia plaie étoit en bon état, ce qui m’engagea à en-  
leVer un os du métatarsie.

Le 2 Juin un Vieux Gentilhomme qui Vint le Voir , ne  
négligea rien pour lui rendre notre procédé siusipect.  
Je trouVai le 3 un aposteme Vers la partie antérieure  
& moyenne de *sa* jambe qu’il confentit à laisser ouVrir  
après bien des sollicitations de la part de M. Dickins.  
J’y fis une incision d’enVÎron deux pouces de long , &  
il en Eortit trois ou quatre onces de matiere. Je lui por-  
tai le lendemain quelque peu d’eau de Spaw pour boi-  
re avec ison νΐη.

Je séparai le 7 un autre os du métatarse, & fis le 9 une  
incision dans la jointure d’un de ces mêmes os pour en  
hâter la séparaticn. Le 1 5 , j’inc«fài les esicatres du pié ,  
& procurai par ce moyen l'écoulement d’une grande  
quantité de matiere Visquetsse ; ayant enfuite enleVe  
toutes celles qui pendoient, je décotlVris un grosfun-  
gus qui s’étendoit depuis les os du tarie jnEques sisus les  
sscarres,

Le 16, j’amputai ce qui restoit des os du métatarse, &  
EaupOildrai le fungus aVec du précipité rouge. Le 19,  
j’apperçus Vers le milieu du tibia qui étoit à nu , un  
grand sinus & une suppuration considérable. J’ouVris  
ce sinus le 2 I, & le 22 un autre beaucoup plus petit fur  
le dos du pié. Ses plaies suppurèrent copieusement ; ce  
qui l.affoiblit & diminua fon appétit. Le lendemain l'é-  
coulement fut extremement fétide & abondant : il pa-  
rut augmenter le 24; & quoique fes farces eussent con-  
sidérablement diminué , je ne laissai pas d’ouvrir deux  
autres sinus. L’écoulement augmenta le 25 , ee qui  
n’empeeha pas d’en ouVrir un autre.

L’ulcere s’étendoit alors depuis l’origine du sioleaire jusa  
qu’au dessous du genou , & le long de la saee interne  
du tibia jusiqusau talon , étant large dans quelques en-  
droits & profond dans d’autres ; tous les os des orteils  
& du métatarfe s’étoient détachés , & ceux du tarfese  
trouVoient cariés. Je commençai à soupçonner que la  
carie aVoir gagné plus aVant dans le tibia qu'il ne pa-  
roissoit, & que c’étoit elle qui occasionnoit cet écou-  
lement copieux & cOntinuel ; & comme il étoit im-  
possible que le malade supportât plus long-tems une

1007 QUI

pareille suppuration, je cnis qu’il valait mieux lui  
amputer la jambe tandis qu’il en étoit encore tems,  
que d’attendre plus tard. Mais quelle fut ma furprife  
le 27, lorfque je m’apperçus que la suppuration aVoit  
diminué, & que les sinus aVoient difparu ! Jetrouvai  
donc à propos de persister dans la méthode précéden-  
te, & de ne plus panfer la plaie que deux fois par jour  
pendant quelque tems.

Le 28 , je trouvai l'ulcere en très-bon état, & la fuppura-  
tion beaucoup moins abondante.

Le premier Juillet, j’ordonnai de donner deux ou trois  
fois par jour au malade une infusion de *quinquina.*

On le conduisit le 8 pour la premiere fois dans fon jardin  
pour lui faire prendre l’air. Je séparai le 12 l'os cuboï-  
de, & les trois petits os du tarfe. Je séparai le 16 l’os  
naVleulaire, & ne laissai que l'astragale & le calcaneum.  
Le 5 Août, j’amputai avec le bistouri le fungus qui for-  
toit du calcaneum , & qui l’avoit infesté si long-tems,  
après quoi j’appliquai le cautere actuel pour étancher  
le sang & consumer les racines du fungus. Jlavoisau-  
paravant essayé le précipité rouge, le vitriol Romain ,  
le heure d’antimoine , & même le cautere potentiel  
plusieurs fois l’un après l’autre, mais fans pouvoir  
réussir à le détruire.

Une partie du calcaneum *se* détacha le 29.

Le 4 Septembre, j’enleVai l’astragale tout entier , &, à  
ce que je crus-, ce qui restoit du calcaneum. Après  
que ces deux os furent tombés, il resta un creux assez  
grand pour recevoir un œuf de cane : la partie posté-  
rieure étoit fermée par une efpece d’excroissance qui  
tenoit de la nature de la corne, & qui paroissoit sortir  
du tendon d’Achille, la partie antérieure, par le rese  
tant de la chair qui forme le dos du pié ; & la supérieu-  
re , par l’extrémité creuse du tibia. La séparation de  
ces os fut fuivie d’une hémorrhagie co.pieufe : mais je  
vins à bout de l'arrêter en remplissant cette cavité ayec  
de la charpie, & la bandant avec force.

Le 6, je séparai cette excroissance qui formoit un croise  
faut autour de l'extrémité du tibia avec un bistouri ;  
& quoiqu’il n’y parût aucun os, mon bistouri s’arrêta  
lorfqu’iï eut pénétré jusqu’à la moitié ; ce qui me fur-  
prit un peu, à caufe que je croyois que le calcaneum  
avoit été entierement enlevé ; cependant j’en trouvai  
un gros morceau dans le milieu du fungus. Je coupai  
donc un peu plus haut en tirant vers le tendon d’A-  
chille, & séparai aisément tout-autour II survint une  
nouvelle hémorrhagie, que j’arrêtai à l’aide d’une li-  
gature & d’un cautere actuel qui consuma en même-  
tems les racines de l'excroissance. Il y a cela de remar-  
quable , que l'extrémité du tibia n’étoit point cariée,  
quoique les os dont je parle y eussent demeuré long-  
tems attachés.

Le 13, je trouvai les efcarres entierement détachées,  
l’extrémité du tibia couverte d’une chair déliée & grai-  
nue , les levres minces, & la supputation modérée &  
louable.

Le 8 Novembre, l’ulcere qui s’étendoit depuis le genou  
jusqu’au talon, fut parfaitement cicatrisé; & quoiquè  
tous les os du pié eussent été enlevés , l’ulcere qui  
étoit à l’extrémité du tibia n’excédoit point la largeur  
d’un chelm , & étoit en très-bon état. Je lui fis faire  
une jambe de bois pour qu’il pût faire de l'exercice en  
attendant que ce petit ulcere fût cicatrisé.

Samuel Lewis, âgé de foixante-feize ans, qui avoit le  
teint pâle, le tempérament bilieux, toute l'apparence  
d’un homme fain & robuste, & qui n’aVoit eu que fort  
peu de maladies depuis fa jeunesse, me montra une  
Inflammation à fa jambe gauche, qui s’étendoit de-  
puis un cautere qu’il avoit au-dessous du genou jusqu’à  
la cheville , & tout autour de la jambe, laquelle tenoit  
de l'érésipele & de l’œdeme. Je retirai le pois de fon  
cautere, & tâchai, à l’aide de fomentations difcussives,  
d’embrocations, de cataplafmes, de la saignée & de  
purgatlfs adoucissans, d’appaifer l’inflammation ,mais  
fans pouvoir y réussir ; car je m’apperçus qu’elle-ten-

Q U I 1008

doit à grand pas à la gangrene : fa jambe, de rouge  
qu’elle étoit auparaVant, devint d’un noir liVÎde, &fe  
couvrit de pustules. Je Voulus y faire des fcarifications:  
mais il ne Voulut jamaisy consentir.

La tumeur diminua le trenticme jour ; *sa* jambe devint  
noire & sache ; fon pouls étoit Vite avec de fréquentes  
interm ssions : il avoit le visage hagard , la langue  
Eeche, dure & brûlée : mais malgré tout cela il nevou-  
lut jamais *fe* foumettre aux incisions que je croyois  
nécessaires; de forte que je jugeai à propos, ayec le  
consentement du Docteur Antoine Weaver, aussi re-  
commandable par fa charité que par fon savoir, de lui  
préparer les potions fuÎVantes:

Prenez *dumellleur qtunqtelna en poudre s demi-dragrne ;  
d’eau dx cerises noires -, une once et demie s  
de sirop de safran, dxmi-once.*

Mêlez pour une potion.

Je lui donnai une de ces potions vers midi, & lui recom-  
mandai d’en prendre une toutes les heures.

Le qûarantieme jour vers lesdix heures du matin, tems  
auquel il avoit déja pris trois dragmes de *quinquina,*je lui trouvai la langue humide & le vifage moins ha-  
gard ; & étant venu à examiner *sa* jambe, je la trouvai  
enflée , à commencer un peu au-dessus de la tubérosité  
du tibia jusqu’au bas de la jambe, au-dessous duquel  
j’apperçus une petite cuVerture, d’où il fortcitquel-  
que peu de matiere. Je lui disque je lui garantissais la  
vie , pourvû qu’il voulût fe soumettre aux moyens  
que je croyois convenables ; & lorsqu’il se fût renduà  
mes raifons, j’introduisis la pointe de mes cifeaux dans  
cette ouverture , & l’élargis par en-haut autant qu’el-  
le avoit de profondeur , & par en-bas autant que la  
cavité avoit d’étendue , par où je procurai llévacuatlen  
de trois ou quatre onces de pus parfaitement digéré.  
Après avoir fomenté la partie avec une décoctlon de  
plantes chaudes dans une forte lessive de cendre de  
bois, de fel ammoniac & d’esprit de vin camphré,  
( que j’employai dès l'instant que je crus qu’elle vou-  
loit tomber en mortification , ) je pansai la plaie avec  
parties égales de basilicon & de baume d’Arcæus,éten-  
dus fur un plumasseau trempé dans de l’huile de téré-  
benthine; & après avoir appliqué par-dessus un cata-  
plasme de farine d’avoine, de fleurs de centaurée & de  
camomile,par parties égales,je fomentai le tout aVec la  
décoction précédente & de l’huile de camomile. I.’ap-  
pareil ne fut pas plutôt appliqué, qu’il fentit renaître  
une chaleur agréable dansfajambe.

Je le trouvai fort gai le 1 5 : mais ayant découvert un  
grand sinus entre le foléaire& le gastrocnémieninter-  
ne, je l’ouvris , & lui fis rendre la même quantité de  
matiere que la premiere fois. J’enlevai l’efCarre qui  
s’étoit formée fur la premiere incision, & la passai  
comme auparaVant.

Il passa le 16 une très-mauvaife nuit; aussi eut-illepouls  
irrégulier, la langue rude & feche , & les joues rem-  
plies de rougeur. M’étant informé s’il avoit pris fes  
potions régulierement, on me répondit que non, &  
qu’on avoir jugé à propos de les interrompre, à cause  
de l’assoupissement où il étoit. Après les avoir grondés  
de leur négligence , & pris les précautions néeessaires  
pour l’avenir, je lui ouvris la jambe, & il en sortit une  
grande quantité de matiere. Il s’éleva dès la premiere  
incision une chair fongueufe , que je saupoudrai avec  
du précipité rouge, & pansai comme auparaVant; &  
comme j’appris qu’il n’aVoit point été à la felle depuis  
le quatorze, je lui fis donner un laVement qui amena  
aVec lui quelques matieres recuites: la chaleur.& la  
sécheresse diminuerent *vers* le fois, & la langue deyint  
plus humide.

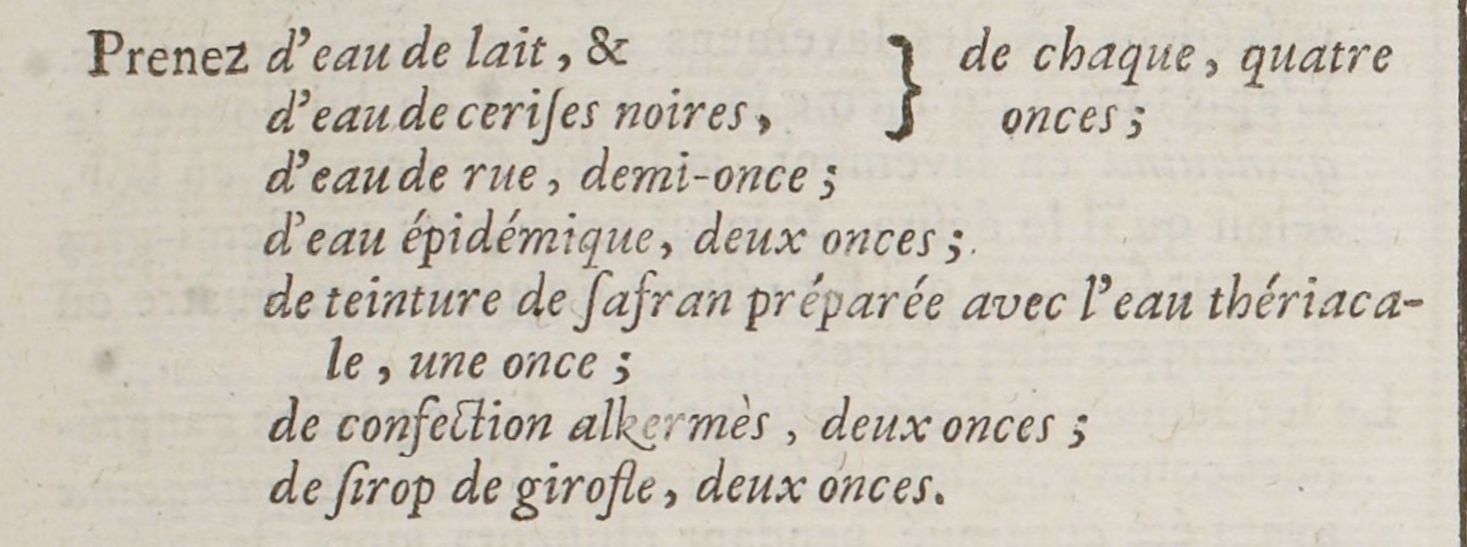
Comme les potions l’aVoient déja ennuye, je lui preseri-  
vis le 16 ce qui fait :

Prenez

1009 QUI

Prenez *de bon quinquina en poudre, demi-once ;  
de confection alkermès, une once.*

Mêlez & diVssez en huit bols, dont on en prendra un tou-  
tes les quatre heures, & par-dessus trois cuillerées  
du julep filmant :



Mêlez.

J’appliquai le Vingt-un des compresses & des bandages  
pour fermer cette cayité , & empêcher la matiere de  
s’y loger.

Le 22 , un sinus qui s’étendoit Vers le bas de la jambe ,  
s’otlVrit.

Le 23 , il passa une fort mauVaife nuit, & il se plaignit  
d’une douleur de coté : je panEai les ulceres aVec de la  
charpie toute seule, & m’apperçus que la caVité dont  
j’ai parlé ci-dessus commençoit àEe fermer.

Il fut extremement abattu le 24, fans que je pusse en  
découVrir la raifon ; car tout paroissoit en fort bon  
état.

Il me montra le 25 une tumeur qui lui étoit Venue dans  
l’aine., aVec une dureté' & une inflammation qui s’é-  
tendoient jusques au-dedans de la cuisse,& aboutissoient  
à une grosse tumeur indolente, que je trouVai aVoir  
augmenté depuis le 15, mais dont il ne me dit rien  
pour lors dans la crainte que je ne Voulusse l'ouVrir.  
J’appliquai dessus une emplâtre émolliente : mais j’ap-  
préhendai un assises qui deVoit infailliblement l'épui-  
Fer: fa jambe rendit très-peu de matiere.

La fieVre augmenta le 30 aVec altération du pouls, foif  
& fécheresse de la langue, quoiqu’il eût persisté dans  
l’ssa-ge des remedes que je lui aVois presicrits : il siortit  
peu de matiere de *sa* jambe,& je trouVai l'ulcere lÎVide.  
Je fomentai la partie aVec foin , & appliquai dessus le  
digestif dont j’ai déja parlé. La tumeur de l’aine aVoit  
beaucoup grossi, au lieu que l’inflammation aVoit di-  
minué; je sientis une fluctuation de la matiere, mais  
profonde , la tumeur n’étoit pas fort douloureufe.  
Comme il n’aVoit point été à la felle depuis plusieurs  
jours, je lui donnai un purgatif qui lui fit rendre une  
grande quantité d’excrémens noirs & fétides.

Le 31 je trouVai la tumeur dure & indolente qu’il aVoit  
au-dessus du genou de couleur livide , celle de l'aine  
s’éleVoit en pointe & panchoit en dedans.

Le premier & le siecond de Fevrier sa jambe rendit du  
fang figé : je la panfiai avec le digestif dont j’ai parlé.

Le 3 je trouVai le pus très-louable,& la tumeur de l’aine  
considérablement augmentée ; je donnai un purgatif  
au malade qui le fit aller à la felle pour la premiere  
fois depuis le 30 du mois précédent.

La fieVre continua le onze, & fon pouls fut très-irrégulier.  
Il s’éleVa une pustule blanche fur la partie la plus émi-  
nente de la tumeur de Paine que je trouVai à propos  
d’ouVrir, après quoi introduisant la pointe de mes ci-  
feaux,j’y fis une incision de la longueur d’un pouce en  
tirant Vers l’aine. Il en sortit de plein jet une matiere  
parfaitement bien digérée, quelquefois rayée de fang,  
qui montoit au moins à trois pintes. Sa jambe com-  
mençoit à se cicatriser.

Le douze dans le tems qu’il alloit *se* mettre au lit , il  
Eortit par l’incision & par l'extrémité inférieure de l'o-  
rifice une grande quantité de matiere, laquelle s’épan-  
cha dans la caVité qui s’étoit formée en dedans de la  
cuisse. J’appliquai un caustique fur la partie la plus  
basse, & en tirai environ demi-liVre de matiere : j’ou-  
*TQrne* V.

QUI 1010  
vris aussi la tumeur qu’il aVoit près du genoü , & il en  
fortit une once de pus louable.

J’ouVris le neuf un autre sinus qui s’étoit formé à la partie  
interne de la jambe , & en tirai plusieurs grumeaux de  
siang. Depuis ce tems-là il sortit moins de matiere de  
fa cuisse; le sinusfe cicatrisia à l'aide des compresses &  
d’un bandage, la fieVre le quitta, & il n’tssa plus de  
remededepuis le quatorze, auquel tems il aVoit déja  
pris sioit en potions ou en bols dix à douze onces de  
*quinquinas* qui étant continué aussi long-tems & aussi  
réguïierement, aida, je crois, la nature à chasser sim  
ennemi dans ce gros abEcès qui fe forma à la cuisse,  
qui eût pu Eans cela, quoique la mortisiCation de la  
jambe eût été arrêtée, reVenirde nouVeau, & *se jettes*Eur quelque partie noble, ce qui n’eût pas manqué de  
cauEer la mort au malade. Je lui compostai ensisite une  
décoction aVec les amers les plus agréables, qui lui  
rendit l’appétit, de Eorte qu’il fut en peu de tems en  
état d’agir dans fa maiEon, de monter & de descendre  
llescalier à l’aide d’un bâton seulement. Il Vint chez  
moi le 25 Mars pour *se* faire panfer, bien que mon  
logis fut situé à près d’un quart de mille , & enViron  
une semaine après il Vaqua comme auparaVant à *ses*affaires , Eans ressentir la moindre incommodité de la  
partdeseï jambe : elle s’enfloit considérablement pen-  
dant le jour, mais à S011 réVeil elle se trotiVoit de sa  
grosseur naturelle ; c’est pourquoi je lui ordonnai de  
porter un bas qui put sie lacer. Sa cuisse est forte &  
parfaitement cicatrifée, de même que Ea jambe , & il  
jouit à tous égards de la santé la plus parfaite.

Un Chirurgien de Glafgow , âgé d’enVÎron quarante ans  
& d’une habitude extremement scorbutique, aVoit un  
petit bouton au milieu de la leVre inférieure que sim  
Barbier coupa en le rafant le famedi neuf FeVrier. S’é-  
tant promené le foir à l’air, le bouton s’enfla , deyint  
dur, & il furVÎnt tout autour une inflammation qui  
augmenta le lundi silicant : il appliqua dessus une fo-  
mentation antiphlogistique , aVec de l’efprit de νΐη  
camphré ; mais nonobstant l'uEage fréquent qu’il fit de  
ce remede pendant quatre ou cinq jours confécutifs ,  
&les deux saignées qu’il y ajouta, l'inflammation, la  
dureté & l’enflure augmentèrent considérablement &  
s’étendirent jufqu’aux angles de la bouche, le long des  
joues & tout autour du menton aVec douleur & grande  
incommodité dans tout le corps.

Le vendredi 1 5 du même mois vers les onze heures du  
foir, il s’éleVa une petite tache noire enViron de la lar-  
geur d’une écaille de hareng , non point où étoit la  
plaie, mais au milieu de la partie rouge de la leVre, la-  
quellefit de si grands progrès, que le lendemain matin  
Eur les onze heures elle couVroit près de la moitié de  
la leVre, qui étoit pour lors considérablement enflée.  
Il confulta preEque tous les Medecins & Chirurgiens  
de la Ville, qui furent dlavis qu’on continuât la fo-  
mentation & l’application des efprits, & qu’on y ajou-  
tât une décoction des bois.La mortification gagna pen-  
dant deux ou trois heures prefque toute la leVre & fe  
communiqua aux gencÏVes ; la dureté & l’enflure des  
parties Voisines augmenterent aussi considérablement.  
On lui colsseillasur ces entrefaites d’essayer la poudre  
de *quinquina >* à la dofe de demi-dragme. Il prit la  
première entre les trois ou quatre heures après midi,  
& comme on fut Venu à panfer *sa* plaie à dix heures  
du Eois, on trouVa que la mortification n’aVoit point  
augmenté, du moins considérablement, de siorte qu’il  
prit une sieconde dosie de *quinquina.* Le dix-siept au  
matin on fomenta de nouVeau fa leVre, & on lui donna  
une troisieme dose de *quinquina.* On la panfa siur les  
dix heures, & on trouya que la mortification n’aVoit  
fait aucun progrès depuis la nuit derniere. *Je* la pan-  
sai de nouVeau Vers le foir , & j’apperçus peur la pre-  
miere fois une eEpeee de fuppurariOn a 1 endroit de la  
plaie, ou plutôt un bouton , mais je ne trouVai aueun  
l changement dans la partie mortifiée. Il prit cette nuit-

IOII QUI

là même une autre dose de *quinquinas* & enfuite deux 1autres, l’une le matin & l’autre le foir pendant deux  
semaines.

Au moyen de la fomentation qu’on appliqua deux fois  
par jour fur la partie , & d’une petite émulsion qu’on  
fit boire au malade, sans autre remede que l'écorce,  
la suppuration se fit dans les parties mortifiées le troi-  
sieme jour après qu’il eut commencé à tsser de ce *re-  
mede* ; on appliqua enfiuite Eut la plaie les digestifs &  
**les** autres appareils convenables. Les efcarres *se* déta-  
cherent, la dureté & l’enflure diminuerent, & au bout  
de douze ou quinze jours la levre fe conEolida, quoi-  
qu’avec une contraction considérable , à causie de la  
perte de substance.

Le malade stent une douleur dans cette levre toutes les  
fois qu’il s’expofe au froid, ce qui vient moins , je  
crois , du calus, que de ce que sa levre appuie fur les  
dents de devant , qui sirnt fort inégales & fort éloi-  
gnées ; cela lui arrive furtout lorsqu’il veut parler, par-  
ce que la contraction augmente pour lors.

**Le** malade à qui j’ai lu cette histoire n’a rien trouvé à *ré-  
prendre* dans le rapport des faits que j’ai eu occasion  
d’obferver pendant tout le tems qu’il a été entremîmes  
mains.

M. Monro , Professeur d’Anatomie dans PUniversité  
d’Edimbourg a fait les remarques fuÎVantes fur le *quin-  
quina.*

Depuis qu’on a reconnu la vertu du *quinquina* dans les  
gangrenes, j’ai eu occasion de l’employer plusieurs fois  
avec fuccès dans des cas de cette nature ; & quelque-  
fois, foit par nécessité, ou de propos délibéré , je l’ai  
fait prendre en lavement, plutôt que par la bouche ,  
comme je l’aVois déja pratiqué dans les fievres inter-  
mittentes. La quantité néeessaire , quand on le donne  
en lavement, est plus grande : mais les effets en font  
les mêmes. La guérifon d’une gangrene opérée , si je  
ne me trompe, par le *quinquina* en lavement me pa-  
roît si singuliere, que je crois devoir en rapporter l’hif-  
toire.

Un jeune homme d’une bonne santé en apparence , fe  
donna une entorfe à la main gauche, où il ne fentit  
cependant aucune douleur pendant dix ou douze jours :  
mais au bout de ce tems-là , il lui furvint une douleur  
très-aiguë qui fe faifoit fentir à cet endroit du poignet  
qui répond à l’os pisiforme ou lenticulaire, & peu après  
**les** tégumens de la partie antérieure de l'os du méta-  
carpe qui soutient le petit doigt, parurent enflés. Il né-  
gligea pendant deux jours de demander du confeil;  
‘lorsqu’un Etudiant qui le vit, appercevant un com-  
mencement de gangrene , lui fit des ficarifications sur  
la partie, y appliqua des fomentations & un digestif  
animé avec de l’huile de térébenthine ; ce panfement  
fut aussi continué le troisieme jour.

Lorfque je le vis le quatrieme jour, je trouvai les tégu-  
mens qui couvroient les mtsscles courts du petit doigt,  
entierement gangrenés. Le malade avoir le pouls si  
foible, que j’eus bien de la peine à en fentir les pulfa-  
tions, qui étoient en même-tems si précipitées, que je  
ne pus les compter. Il avoir un tremblement univer-  
fel, & les foubreffauts des tendons étoient fréquens. Il  
étoit dans une agitation continuelle , ne prenoit point  
de siommeil, & avoit du délire. Sa langue étoit seche,  
& il rejettoit toutes fortes d’alimens folides ou liqui-  
des , avant même qu’ils fissent entierement parvenus  
jufqu’à l’estomac. Je fis de nouVelles fcarifications  
aux parties gangrénées, que je fomentai & panfai avec  
de l’onguent basilic chaud , animé de quelque peu  
d’huile de térébenthine, & j’appliquai par dessus un  
cataplafme de thériaque. Peu après je lui fis donner un  
lavement laxatif pour vuider les gros intestins ; & lorf-  
que ce premier remede eut fait fon effet , je lui en fis  
donner un fecond fait desanq onces de lait tiede , &

, QUI IOI2

d’un gros de *quinquina* en poudre, que le malade retint.  
Quatre heures après je fis réitérer ce lavement de lait  
& de *quinquina*, & il en prit eneore deux femblables  
dans le courant de la nuit.

Le lendemain matin je le trouVai fans délire, fans trem-  
blement, fans mouvemens convulsifs dans les tendens,  
il ne vomissait plus, & fon pouls étoit plus élevé &  
moins fréquent. La main fut passée comme le jour  
précédent, & les lavemens de *quinquina* continués.  
L’après-midi du même jour, au lieu de lui denfier le  
*quinquina* en laVement, je le lui fis prendre en bel,  
felon qu’il le désira, & je lui en donnai un demi-gros  
chaque fois , ce qui fut réitéré de quatre en quatre ou  
de cinq en cinq heures.

Le lendemain la fievre aVoit cessé , & les parties gangré-  
nées commençoient à fe séparer. Enfin, le *quinquina*ayant été continué pendant plusieurs jours , la guéri-  
sionslacheVa sians qu’il survînt aucun nouvel accident,  
excepté qu’il souffrit un jour de vÎVes douleurs, par  
l’application d’une eau phagédénique mal préparée.  
Je rapporte cette circonstance pour en prendre occa-  
sion dlaVertir les jeunes Chirurgiens de ne jamais se  
servir de ce remede, à moins que l’eau de chaux ne  
foit assez forte pour troubler la solution du fublimé  
corrosif, &pour le faire préelpiter fous la forme d’une  
poudre rouge ou jaune très-fubtile ; car si l'eau de  
chaux est foible , & si elle reste Claire après qu’on y a  
mêlé le fublimé , au lieu d’avoir un remede très-doux,  
ils doivent en attendre tous les esters d’tm fublimé  
corrosif qui n’a reçu aucune altération.

Dans toutes les gangrenes où le *quinquina* a été donné  
avec fuccès, j’ai observé que l'ufage de ce remede pro-  
curoit une douce suppuration ; & que dès qu’on l’in-  
terrompoit, elle devenoit moins louable , & redere-  
noit meilleure,lorsqu’onredonnoit le *quinquina.*C’est  
ce qui m’a fait croire avec plusieurs autres, que ce re-  
mede pourroit aussi convenir dans divers ulceres, où le  
pus n’est pas bien conditionné. L’expérience a fait  
voir que cette conjecture étoit bien fondée ; & le *quin-  
quina* est devenu dans cette Ville un remede commun  
& utile pour de pareils ulceres.

Cet effet du *quinquina* qui consiste à procurer une douce  
suppuration, me fit penfier qu’il pourroit bien οοηνε-  
nir dans les petites véroles d’un mauvais caractere,  
fioit lorsque la suppuration des pustules ne paroît pas  
s’établir comme il faut , foit lorsqu’elles paroissent  
ménacées de gangrene; & j’ai eu la satisfaction de  
voir à l’égard de plusieurs malades attaqués de la pe-  
tite vérole à qui j’ai donné le *quinquina s* que le fuccès  
de ce remede a été tel que je l’aVois *espéré.* Lespuftu-  
les auparavant affaissées fe sirnt remplies de matiere;  
la simie fluetsse s’est convertie en un pus épais & blanc,  
& les taches pourprées ont Changé de Couleur, fiant de-  
Venues insensiblement plus pâles, & ont enfin difipa-  
ru. Les pustules elles-mêmes ont commencé à mûrir  
plutôt qu’on ne s’y attendoit. Je me fus à peine assuré  
par l’expérience des bons effets du *quinquina* dans la  
petite-vérole , que j’en parlai à quelques autres Prati-  
ciens de cette Ville, quelques - uns defquels aVOient  
déja fait les mêmes raifonnemens que moi , & l’a-  
voient aussi donné à leurs malades avec fuccès. J’ai re-  
çu depuis des remercimens de quelques-uns de mes  
amis de province, à qui j’avois recommandé cette pra-  
tique.

Je donnai d’abord le *quinquina en décoction,* & ensuite  
en extrait. Dans la fuite j’abandonnai cessoibles pré-  
parations pour m’en tenir au *quinquina* en poudra très-  
fine , que je mêlai avec quelque sirop cordial & une  
eau distilée aromatique; ce qui peut être varié sielon le  
gout du malade : j’en ordonnai fous cette forme depuis  
dix jufqu’à quarante grains, que je Faifois réitérer tou-  
tes les quatre ou cinq heures.

Mais comme j’ai rencontré plusieurs enfans fur lefquels  
il n’étoit pas possible de gagner de leur faire prendre  
I ce remede par la bouche, fous quelque forme ue *je*

ΐ0ΐ3 QUI

le leur présentafle , & qui dans la crainte qu’on ne les  
trompât, aimoient mieux *se* pricer de boire & de  
manger, je me fuis Vu dans la nécessité de le leur don-  
ner en laVement. Dans ce cas, ayant que d’adminss-  
trer ce remede sous cette forme, je salmis toujours  
Vuider les gros intestins par un laVement laxatif;  
alors j’employois depuis un demi-gros, jufqu’à deux  
gros de *quinquina* délayé dans un peu de lait chaud ;  
& si le malade ne gardoit pas assez le remede, j’y  
ajoutcla un peu de *Diaseordium,* ou de sirop de Pavot.  
Je salmis réitérer ces injections le seoir & le matin, ou  
plus fouVent,

Jusqu’à présent je n’ai encore donné le *qtelnqtelna* dans la  
petite vérole, qu’après l'éruption des pustules, & j’en  
ai fait continuer l'ufage jufqu’à ce qu’elles fussent en-  
tierement desséchées : mais je fuis perfuadé, par les  
effets que je lui ai νυ produire pour mitiger les fymp-  
tomes de la fieyre fecondaire, que si on le donnoit  
dans le tems de l'éruption , il pourroit contribuer à  
rendre la petite Vérole d’une espece plus saVorable.

Je me flatte qulon ne conelurra pas de ce que je Viens de  
dire , que je regarde le *quinquina* comme universel &  
infaillible dans ces maladies, & comme le feul remede  
auquel on doÎVe aVoir recours. Bien loin de penfer  
ainsi soir fon compte, j’assure que je l'ai νυ man-  
quer plus d’une fois, tant dans les gangrenes que dans  
la petite Vérole ; & en général, je ne connois aucun  
remede qui ne puisse faire du mal, eu égard à certai-  
nes circonstances dans lesquelles Ee trouVent ceux qui  
font attaqués de la maladie même pour laquelle on  
l’emploie le plus utilement. Ainsi dans la petite Véro-  
le je ne consientirois pas à donner le *quinquina,* lorsi-  
que les poumons fiant engorgés. J’ai νυ des malades  
dans cet état qui ont pensé suffoquer après une petite  
dose de ce remede.

Il y auroit encore de l'inconVénlent, selon moi, de s’en  
rapporter entierement au *quinquina,* & de négliger les  
autres remedes, qu’on a coutume d’employer utile-  
ment dans les diVerEes circonstanCes de cette maladie.  
Le *quinquina ,* par exemple , ne modéreroit pas sûre-  
ment un pouls éleVé, plein, dur, accompagné d’une  
respiration laborieuEe & d’inflammation au cerVeau,  
foit dans le tems de l’éruption, Toit dans le tems de la  
fievre secondaire de la petite Vérole, comme le fait la  
saignée. *LO quinquina* ne dégageroit pas, comme peut  
faire l'émétique, l’estomac & les bronches de ce phleg-  
me épais qui les embarrasse.

Il ne pourroit calmer la tension fpafmodique, ou fe trou-  
vent tous les folides, & relâcher le tissu de la peau,  
pour donner lieu à l’éléVation des pustules, comme il  
arrÎVe par l'usage du bain chaud.

Il n’éleVera pas non plus un pouls concentré , & ne pro-  
curera pas l'évacuation d’tme grande quantité d’hu-  
meurs gluantes, comme le fait fouvent l'irritation  
causée par une emplâtre Vésicatoire, & la suppuration  
qui en est la sitite.

En un mot, je n’ai d’autre intention que de le recom-  
mander comme un remede excellent pour aider la na-  
ture, ou ce que les Anciens appelloient *concoction* ou  
*maturation de la matière morbifique*, dont les effets  
scjnt de modérer la fieVte & d’exciter une douce sup-  
puration ; effets qui à la Vérité fiant d’un grand ayanta-  
ge dans la guérifon des gangrenes , des ulceres &des  
petites Véroles. *Esseels de Medecine de la Société d’E-  
dimbourg.*

Monsieur Ranby, dans un Traité qu’il Vient de publier  
siur la méthode de traiter les plaies d’arme à feu , re-

QUI Ιόιψ  
commande le *qudnquina* dans quelques cas où on ne  
s’en siert peint faute d’en connoître l’utilité.

Voici ses termes :

« La méthode que je me suis prescrite en composant cé  
a Traité, m’engage â parler ici du *quinquina,* remede  
a si utile, qu’il est au-dessus de tout éloge. »

« Il y a long-tems que je me siers de cette drogue dans les  
«grands ulceres de toute esipece ; & j’ai Εουνεηΐ re-  
« marqué qu’en le donnant à grandes dosies , il calme  
«les douleurs, dans les cas même où l'opium ne pro-  
« duit aucun effet. »

« Je n’ignore pas qu’un très-habile Chirurgien ( Voyez *les  
^ Transmet. Philosoph.* TV. 426. ) recommande l'tssage  
« du *quinquina* dans les hémorrhagies qui accompa-  
« gnent les plaies en général. Jesi-iis cependant perl.ua-  
« dé que la méthode felon laquelle je l'ai prescrit, pen-  
adantla derniere campagne dans les plaies d’armes à  
« scu , est tout-à-fait nouVelle. Je m’en siiis sierVÎ aVec  
« un succès extraordinaire, dont il est à propos de don-  
« ner ici quelques exemples choisis. »

Toutes les grandes plaies, celles surtout qui font faites  
par un boulet de canon, font toujours aecompagnées  
d’une grande dilaeération des membranes , & d’une  
sensibilité extraordinaire dans les parties. Ces siortes  
de plaies siont même toujours accompagnées de violen-  
tes douleurs, & il en découle une matiere sanietsse qui  
occasionne fouvent des accidens factieux , lorsqu’on  
n’en arrête pas l’écoulement. Dans cet état déplorable ,  
*le quinquina*, donné à la dûEe d’un gros , & répété de  
trois heures en trois heures , ou même plus siouVent, si  
l’estomac peut le supporter, remédie d’une maniere  
surprenante aux désordres causés par la Violence d’un  
si terrible coup. J’ai remarqué aussi que l’Elixir de  
vitriol (u), pris trois fois par jour dans un Verre d’eau,  
procuroit un foulagement considérable, & qu’il aidoit  
admirablement les effets *do quinquina.* Si le malade  
est constipé, j’ajoute quatre ou cinq grains de rhubarbe  
à chaque dofe *do quinquina y* jufqu’à ce que le Ventre  
deVÎenne libre. Si le *quinquina* procure plus de quatre  
ou cinq felles tout de stlite, j’ai sioin de modérer cet  
effet en mettant à chaque prise deux ou trois gouttes  
de laudanum , ou quelque peu de dlascordium.

Quand la plaie fournit une grande quantité de matiere  
fanieufe, que les chairs en font pâles, molles & lui-  
fantes; accidensquifonttoujours la fuite de la déper-  
dition de substance , le *quinquina* calme insensible-  
ment la douleur quiste fait sentir dans ce cas, donne  
de la consistanœ au pus , en diminue la quantité, &  
change entierement la nature de la plaie.

J’ai νυ ce remede agir d’une maniere surprenante, dans  
le cas même où le malade aVoit la langue acide , la  
peau brûlante , le pouls petit & fréquent , & la tête  
embarrassée.

Il y a plus, je n’ai, en le prefcrleant, aucun égard à la  
fréquence du pouls , lorfqu’il y a des fymptomes qui  
en demandent nécessairement l'tssage ; & j’ai souvent  
remarqué que le *quinquina* opéroit les effets les plus  
efficaces dans les plaies, où les arteres dardoient à cha-  
que panEement, & exposioient par conséquent le mala-  
de à un danger éVÏdent.

Je ne prétens point cependant insinuer que le *quinquina*sioit propre à arrêter l'hémorrhagie , qui est la siiite de  
l’ouVerture de quelque artere considérable. Mais quoi-  
qu’on ne doÎVe pas en attendre cet effet, il n’y a pûur-  
tant rien dans toute la matiere médiCale qui sioit plus

(a) L’élixir de vitriol, Vanté cOmme un excellent flomaChi-  
que, & fort accrédité en Angleterre, depuis que Fuller a <le-  
claré quec’ctl par le moyen de ce remede qu’il fut guéri d’une  
langueur &d\in délabrement d’ctlomac, cause par l’abus des li-  
queurs fpiritueufes, n’eft autre chûfe qu’une teinture de plu-  
fieurs drogues aromatiques dans l’esprit de yin, auquel Onajou-

te l’acide du νΐίποί. On en trouyera la reCette dans la Phar-  
macOpée de Quincy & dans celle d’Edimbourg, dont la des-  
cription , en tout préférable à la premiere , renferme des dlffé-  
renc.es assez considérables. Οη pourroit lui fubilituer 1 élixir de  
prOpriété avec acide.

ΐ0ΐ5 QUI

propre à corriger la mauVaiEe disposition du fang, lorf-  
que par *sa* trop grande fluidité il fe sait jour à trayers  
les extrémités des arteres.

On Voit éVÎdemment par là quel est le fondement de ce  
que j’ai à dire dans la fuite. Dans ces occasions, je con-  
feille toujours le *quinquina* mêlé *avec* les narCotiques ,  
dont je presicris une dosieplus ou moins sorte, sielon la  
grléVeté des Eymptomes.

M. Ranby rapporte le eas EuiVant pour prouVer l’efficaci-  
té du *quinquina* dans l'amputation des membres :

H est sort ordinaire de Voir , qu’après aVoir coupé un  
membre à une perEonne dont le sang est fcorbutique,  
la plaie promet tout le succès imaginable pendant les  
huit ou dix premiers jours, après lesquels il arrÎVe S0U-  
Vent qu’elle commence à fournir une fanie très-abon-  
dante; qu’elle deVÎent pâle, luifante & mollasse ; & que  
le malade périt bien-tôt, si on ne vient à bout d’arrêter  
l'écoulement de cette fanie.

Dans des cas de cette eEpece , il est rare que le *quinqui-  
na* manque de proeurer du soulagement, & qu’il n’o-  
pere un changement sensible en fort peu de tems,  
quelquefois dans l’efpace de douze heures : c’est un  
fait que je puis attester à l’égard d’un particulier qui  
demeuroit à cinquante mille de Londres, lequel fe  
cassa la jambe en tombant de cheval. Je lui en fis l’am-  
putation le fecond jour de l’accident ; & après aVoir  
appliqué le premier appareil, je le commis aux Eoins  
des Chirurgiens du lieu , ne soupçonnant rien qui pût  
s’oppoEer au siaccès de l’opération : mais la plaie chan-  
gea entierement de face ; car enxiron feize jours après,  
je reçus une lettre des Chirurgiens qui l.laVoient pan-  
sée , par laquelleilsme marquoient, qu’il yaVoitune  
petite artere située auprès des tégumens , qui four-  
nissoit beaucoup de sang toutes les fois qu’ils ôtoient  
l’appareil.

Dans la réponfc que je leur fis , je confessai de saigner  
le malade du bras, & de lui faire prendre inceffam-  
ment le *quinquina.* Mais l’hémorrhagie ayant cessé , &  
le malade n’ayant aucune appareneede fieVre , on né-  
gligea de lui donner ce remede. Le vingt-septieme  
jour de l'opération , un Chirurgien distingué dans sa  
profession , & moi, fûmes manués pour aller à fon fe-  
cours. A notre arrivée, nous le trouyâmes fortmai-  
gre , & nous remarquâmes que le moignon laiiloit  
échapper fans interruption une fanie abondante ; &  
lorsque nous eûmes ôté l'appareil, le sang en fortir  
de tous côtés de la même maniere que l'eau Eort d’une  
éponge que l’on presse.

Nous lui donnâmes Eur le champ le *quinquina,* qui fut  
réitéré de deux heures en deux heures. Le lendemain  
marin , l'écoulement fe trouVa considérablement dimi-  
nué, & il ne fortuit plus de Eang d’aucun endroit du  
moignon. Lorsqu’il estarrÎVé au malade d’oublier par  
hasard de prendresion *quinquina,* ou même d’en dimi-  
nuer la dosie , la plaie donnoit infailliblement des  
preiwes de cette négligence par l’altération qui furVe-  
noit. Il persista dans l'tssage de ce remede,réitéré de  
deux en deux , ou de trois en trois heures , jusqu’à ce  
qu’il Vint à Londres,où nous conVÏnmes de mettre un  
plus grand interyalle entre chaque dofe. Il fe porte  
préfentement fort bien , & s’est toujours porté de mê-  
me depuis la guérifon de la plaie. Mais aVant que le  
moignon ait été couvert d’une cicatrice parfaite , il  
aVoit pris enViron neuf liVres de *quinquina.* RANBY.

On nous apporte trois efpeces de *quinquina* du Pérou.  
Le premier a un gout résineux & amer , & est moins  
rouge que le *quinquina* ordinaire ; le siecond l'est en-  
core mOÎns , & est couVert de mousse; le troisieme qui  
est le meilleur , nous Vient par petits morceaux.

L’écorce du Pérou est inégale & épaisse, & tient de la cou-  
leur de la canelle, du cassé ou de la rouille de fer. Elle

QUI 1016

estamere&n’a d’autre odeur que celle que le bois lui  
communique. Le nom de *Kina* lui a été donné à caisse  
du Comte de Cinchon qui étoit Viccroidii Pérou,lors  
de la découVerte de *ce* remede. On ne connüît point en-  
core parfaitement l’arbre qui le produit: on assure que  
fes feuilles ressemblent à celles du prunier, & fes fleurs  
à celles de l'oranger. Herman nous le dépeint comme  
un grand arbre qui ressemble au tilleul & qui porte des  
baies. Il croît dans le cœur du Pérou, Eut les monta-  
gnes qui font aux enVÎrons de Loxa , *ou* Loja , dans la  
ProVÎnce de Quito. Les Espagnols prétendent que l’u-  
sage de cette écorce fut déeouVsrt de la maniere fui-  
vante.

Il y aVoit près de la Ville de Loxa , un lac enVÎronné d’ar-  
bresde *quinquina,* aVant que les Efpagnolss’établissent  
dans cette contrée : ees arbres ayant été renVersés dans  
ce lac par un tremblement de terre, ou par quelqu’au-  
treaecident , communiquerent àl’eauun goutd’amer-  
tumesoe flirte que les Habitans qui aVoient accoutumé  
d’en boire , furent obligés d’y renoncer. Il arrÎVace-  
pendant qu’un Indien qui aVoit une fievue Violente , &  
par conséquent une grande Isoif, ne trouVant peint d’au-  
tre eau pour boire , fut Obligé d’ufer de celle-ci : mais  
quel fut fon étonnement, lorfqu’il s’apperçut que lafie-  
Vre l’aVoit quitté! Il fit part de sim aVenture à quelques-  
uns de fies amis, qui ayant fiait la même expérience , fu-  
rent parfaitement guéris. Surpris de cet efiet, ils fe mi-  
rent à rechercher ce qui pouVûit aVoir ccmmuni-  
qué Cette Vertu fébrifuge à l'eau de ee lae, & ils trou-  
vèrent premierement qu’il étoit tombé dedans un grand  
nombre d’arbres ; & en fecond lieu , que ces arbres étant  
venus à Ee pourrir au bout d’un certain tems , elle aVOÎt  
perdtl Eon amertume, & en même-tems sa Vertu: ils  
conclurent de là qu’elle étoit redeVable de celle-ci à  
ces arbres. Ils firent ensuite infsser séparément toutes  
leurs parties dans l’eau, ce qui leur donna lieu de dé-  
couVrir que cette Vertu résidoit entierement dans Pé-  
corce. Les Espagnole ayant conquis cette contrée,les  
Habitans leur casuerent ce remede , & s’obligèrent par  
Eerment à ne le leur jamais déeouVrir, dans llespérance  
que les'fieVres épidémiques qui regnent dans ce Pays  
les seroicnt tous périr infailliblement. Ce feeret de-  
meura enfeVeli jufqu’à l’année 1640. qu’un foldat ES  
pagnol qui logeoit chez un Indien , & qui avoir gagné  
l'es bonnes graces , fut attaqué d’une fieVre intermit-  
tente violente. L’Indien touché de compassion , &  
craignant peut-êtredlaVoir un hôte moins commode,  
si le l'oldat Venoit à mourir, lui donna du *quinquina &*le guérit parfaitement. Le foldat furpris del'effet d’un  
remede qu’il ne connoissoit point, employa toute sim  
adresse pour découVrir l'arbre qui prOdussoit cette éeor-  
ce,&y réussira-la fin. Il fie contenta pendant quelque  
tems , de guérir ceux de *ses* camarades qui a , oient la  
fievre , fians jamais leur faire part de fon secret. Peu  
de tems après , la femme du Comte de Cinchon , pour  
lors Viceroi du Pérou, sut attaquée d’une fieVre tier-  
ce Violente , pour laquelle les Medecins employerent  
inutilement toutes fortes de remedes. Comme le dan-  
ger paroissoit grand , le bruit s’en répandit aussi-tôt  
dans toute la Ville, ainsi qu’il arrÎVe d’ordinaire par  
rapport aux Grands , & alla même deproehe en proche  
jufqu’à Loxa. Le soldat qui possédoit le siecret, dit à  
S011 Commandant, que s’il Vouloir lui permettre d’al-  
ler à Lima , il fe saisoitfort de la guérir. LOssiClersle-  
tant insormé lui-même des cures qu’il aVoit opérées  
dans le Pays , lui permit non-seulement de partir, mais  
le munit encore de Certificats & de Lettres dereeom-  
mandation pour le Viceroi. Etant arrivé à Lima , on  
lui permit d’essayer fion remede , à condition qu’il en  
prendroit la même quantité que la malade. Il consentit  
sans pesoe à cette prOpcsition , & ayant eu le bonheur  
de la guériren peu de tems, il reçut une réCOrnpense  
proportionnée au service qu’il aVoit rendu, de sinte  
que Ea fortune Ee trouVant asturée, il ne fit plus difileul-  
té de Communiquer un seerct dont les Espagnols *se fer-*

I0I7- QUI

Virent depuis lors aVec tant de *succès* , que les Mede-  
cins ne purent s’empêcher d’en être stirpris. Vers l'an  
née 1649. se Pere de Lugo JesiIite, pour lors Procu-  
retlt Général de Eon Ordre, & qui Eut enfuite Cardi-  
nal, étant Venu à Rome pour l’Assamblée Générale,  
distribua cette éeorCe , dont il aVoit apporté une gran-  
de quantité, à plusieurs de sies Religieux , & la Société  
l’ayant mifeen réputation en Europe , gagna desl.om-  
mes considérables en très-peu de tems. Elle ne la Ven-  
dcirpas meins qu’au poids de l’or , & jamais qu’en pou-  
dre pour la mieux déguisier. C’est ce qui lui fit donner  
le nnm de *Poudre des Jesuites* , à caufe que ces Peres  
étoient les Peuls qui la possédoient, & qu’ils PaVOient  
miEe les premiers en tssage.

On eroyoit dans ce tems-là que deux dragmes suffisaient  
pour guérir quelque el.pecede fieVte intermittente que  
ce fût, & on ne la donnoit qu’après aVoir essayé tous  
les autres remedes. Les fentimens des Médecins fu-  
rent partagés fur sim siljet, les uns la regardant comme  
un remede divin, & les autres comme une drogue dan-  
gercisse , & funeste dans plusieurs cas. On compofa  
plusieurs Traités pour & contre: mais les Medecins  
Anglais ayant sait depuis un grand nombre d’expé-  
riences fur lesquelles on pouvoir compter, il deVÎnt ex-  
tremement en Vogue en Angleterre, & le fameux Mor-  
ton en entreprit la defenEe dans *sa Pyretologsia.* En  
1679. un nommé Tabor , qui Ee fassoit appeller Tal-  
bot pour Ee rendre plus recommandable, jugea à pro-  
pos de Ee transporter en F rance, où ayant guéri le Dau-  
phin d’une fieVte quarte très-opiniâtre par le moyen de  
ce remede , il acquit une si grande réputation , que le  
Roi trouVa à-propos d’acheter sion secret, & de le resu  
dre public. Ce remede qu’on nommoit alors le *Reme-  
de Anglais,* consistoit en une infusion de *qielnqtelna* dans  
du νΐη. Il parut Vers ce tems-là un petit Traité intitulé :  
*Remede Anglois pour lesfievres.*

Le *quinquina* est un remede infaillible pour toutes les fie-  
vres intermittentes , lorfqu’on a soin d’obferVer les pré-  
cautions fuiVantes.

I. Il faut commencer par faigner & purger le malade ;&  
s’il est d’un tempérament fec, le tenir pendant quelque  
tems aux liquides, afin que les fluides foient fuffii'am-  
ment délayés aVant que l'action dépuratoire corn-  
mence.

*2.* L’écorce dont onufe doit être compacte ou siolide, de  
couleur de canelle, peu odorante ,fentant quelque peu  
le relant, amere & astringente ,& la plus récente qu’il  
est possible.

3. Il faut la donner en grandes doses : par exemple, une  
dragme à la fois dans un Verre de νΐη blanc ou d’eau , &  
la réitérer toutes les troisheures, jufqu’à ce que le tems  
de l’accès ou du paroxysine Toit pailé. On peut aussi la  
donner en infusion ou en décoction ; pour cet eflet, on  
en fait bouillir une once dans une pinte d’eau , jufqu’à  
ce qu’elle foit réduite à unechopine, & l'on en donne  
sde grands Verres au malade dans les interValles de  
l’accès.

4. B saut la continuer longssems après que la fieVre a *ces-  
sé* , en diminuant peu-à-peu la dofe , tant par rapport  
au tems qu’à la quantité : c’est le moyen le plus sûr de  
préVenir l'accès.

Ce remede n’empêche pas toujours la fieVte de reVenir ,  
lors même qu’on en a pris une certaine quantité, ce qui  
vient moins du défaut de l’écorce , que de la mauVaife  
maniere de le donner. Par exemple,si le corps n’est  
pas fuffifamment préparé, elle nlopere point comme  
elle deVroit, à caisse des obstructions qu’elle rencon-  
tredans les premieres Voies & dans les Vaisseaux Ean-  
guins. SÎ l'écorce est mauVasse, on ne doit rien en at-  
tendre ; & si la dosie est petite , ou qu’on ne la continue  
pas assez long-tems, elle ne la détruit point radi-  
calement. C’est donc à tort que quelques-uns ont aVan-

Q Ü î iôit

ce que le *quinquina fixe* les fievres intermittentes . &  
que sion usage a toujours des Enites funestes , fur-tout  
pour l’estomac. Il est rare que le malade guérisse sans  
quelque eEpece de criEe, spécialement par les sellesou  
lest fines : cette dcrniere est la meilleure , & leMede-  
cin n’a plus rien à craindre pour la Vie du malade, lorse  
qu’il urmeplus copietssement qu’il n’aVoit coutume de  
faire. On a quelquefois donné le *quinquina* dans les  
laVemens aVec fuccès : mais pour lors on triple la quan-  
tité que le malade aVoit coutume de prendre par la  
bouche.

Cet admirable spécifique possede encore une Vertu allé-  
rante qui le rend propre dans une infinité de cas où il  
n’y a point de fieVte ; car il fiortifie l’estomac, excite  
l’appétit, &c.

Ce remede ne nuit point à ceux qui ont les poumons af-  
foiblis, comme quelques uns fie l’imaginent, & 1 ex-  
pérlence a EouVent prouic le contraire ; car il a produit  
des effets admirables dans les catarrhes & autres efipe-  
ces de fluxions, lors même qu’elles ont été accompa-  
gnées d’un crachement de sang, comme dans le cas de  
seu M. le Maréchal de Tallard. Dans ces Eortes de  
cas , on le donne aVec d’autres remedes pectoraux.

Q elquts-uns preEcriVent le *quinquina* dans les fleVres  
aVec de la racine de pié de Veau desséchée, duselam-  
moniacsde la canelle,&c. Le Eel ammoniac est préféra-  
ble à tOute autre drogue , étant donné au poids de de-  
mi dragme , silr deux dragmes de *qielnqtelna.* Gëof-  
**FR0Y.**

QUINTA ESSENTIA,*Quinte-essence.* Voyez *Essentia,  
Quinte-essences Chymiques liquides.*

*Mettez* telle huile distilée aromatique ou essentielle qu’ii  
Vous plaira, dans une boutellle de Verre bien ne li-  
te & bienfische ;& Verfez dessus douze fois autant  
d’aleohol distilépar le moyen des alcalis, de sa-  
çon qu’il ne contienne pas la momdre goutte  
d’eau: agitez la bouteille, l'huile diTparoîtra, &  
*se* mêlera intimement aVec l'alcohol , au point de  
former une liqueur simple & transparente ; s’il  
s’y trouVoit la moindre goutte d’eau , l’expérien-  
ce ne réussiroit point.

Il fuit de-là que l’alcohol & l’huile essentielle siant d’u-  
ne nature à fe mêler intimement ensemble, pouwû  
qu’ils ne contiennent point d’eau ; car la moindre hu-  
midité, l'haleine même toute seule, peut faire man-  
quer l’opération. Lorfque la solution est parfaite, &  
que les deux liqueurs font parfaitement mêlées enfem-  
ble, l’eau qu’on Verfe dessus les l'end blanches & opa-  
ques, *se* mêle aVec l'alcohol.& l'huile Ee sépare.

Si l’on distile l'alcohol ainsi soûlé aVec l’huile dans une  
cucurbite de Verre bien luttée par un feu modéré , &  
qu’on le cohobe plusieurs fois , l'huile deVÎendra assez  
Volatile pour s’éleVer en partie aVec l'alcohol : dloù il  
suit qu’on peut rendre les huiles plus mobiles, plus iub-  
tiles, & aussi pénétrantes que l’esprit, sam leur rien fai-  
reperdre de leur Vertu. Si l'on ne sait la distllarion  
qulaVec un feu de quatre-Vingt-dix degrés , l’alcohol  
s’eleVera tout feul, n’emportera avee lui que l'elprit  
unÎVersel.& laissera l’huile derriere. Si l’on lépare plu-\*  
sieurs fois aVec soin la partie la plus ténue de la plus  
épaisse par des cohobations réitérées, l'alcohols’impre^  
gnera tellement à la fin aVec ces efprits, qu’il en aura  
prefque toute la pureté , & laissera dans la cueurbite une  
huile grossiere , dont l’esprit de νΐη a séparé ce qu’il y  
aVoit de plus subtil.

*R E M A R QU E S.*

LesanciensChymistes conceVoicnt que le feu,l’air,l’eau &  
la terre, contribuolent à la compositlon des cnrps, aVec  
l’addltion d’une cinquième chol.e , qui composée des  
quatre élémens, enrichifloit le tout par *sa* Vertu partie

1019 QUI

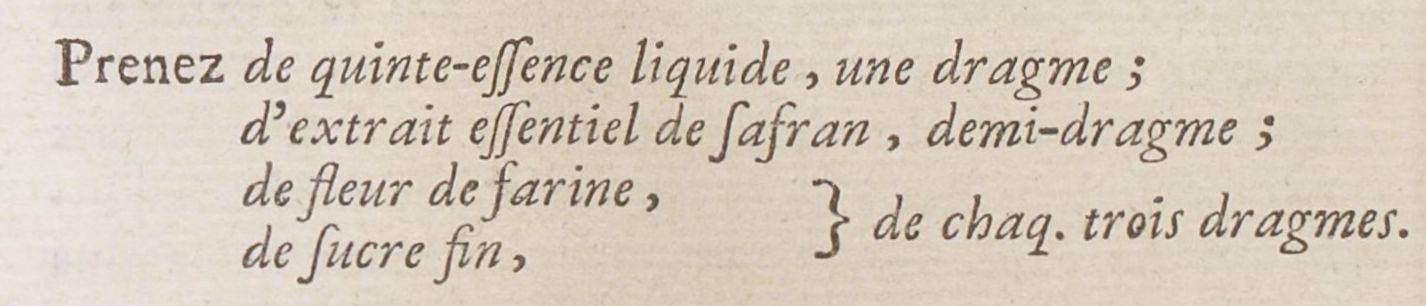
culiere & inséparable , de laquelle la couleur, l’odeur ,  
1e gout & la Vertu de chaque substance dépend princi-  
palement. Ils suppoEoient en conséquence que chaque  
être particulier étant composé de cinq essences, en re-  
çoit une cinquieme , qui, bien qu’en petite quantité ,  
**est** d’une efficacité si extraordinaire , qu’étant séparée  
& ajoutée à une autre substance , elle en anime les  
esprits.

On peut consulter siir ce sujet Isiaac le Hollandois & Pa-  
racelse. On ne connoît point jufqu’à prefient de mé-  
thodeplus propre que celle-ci pour la préparation des  
*quinte-essences.* En effet, si l'on met une seule goutte  
de *qielnte-essence* faite comme je Viens de dire, aVec  
l’huile de canclledans un Verre de νΐη d’Efpagne, elle  
ranime fur le champ les efprits , & deVient par-là un  
remede admirable dans les fyncopes , la fuflbcation &  
la lipothymie. Je ne crois pas que tout l'art des Chy-  
mistes puisse aller plus loin, quand il s’agit d’obtenir  
les Vertus des Végétaux. Si l'on *verse* une goutte de ce  
mélange d’alcohol & d’huile dans l’eau ; celle-ci blan-  
chit fur le champ, ce qui fert à distinguer les huiles  
qui ont été falsifiées aVec de l’alcohol, de celles qui  
font pures. Ce procédé nous fait encore connoître la  
vertu de l’alcohol qui agit principalement fur les *es-  
prits* &les huiles des plantes en les mêlant & les fixant  
avec lui, de façon que le compofé qui en réfulte pa-  
roît enfuite agir avec une vertu uniforme. Quoique  
ces huiles existent dans les Végétaux Eous différentes  
formes, on peut cependant les unir aVec l’alcohol,  
pourVu qu’il n’y ait point d’eau ; & nous éprotlVons  
que l'efprit naturel s’unit toujours à cette matiere hui-  
letsse fous telle forme qu’elle paroisse. Toutes ces pré-  
parafions ont beaucoup d’affinité aVec le feu; car ces  
fortes de *quinte-essences* éehauffent le corps , & si la do-  
se *en* est trop forte le brûlent & l'écorchent. Etant ap-  
pliquées extérieurement elles produifent tous les effets  
de la plus violente inflammation, & vont même juf-  
qu’à casser la gangrene.

*Quinte-essences feches.*

*Prenez* de l’alcohol dans lequel on a fait dissoudre quel-  
que huile aromatique, versiez-le Eut dix parties  
de silcre fixe en poudre ; mêlez le tout ensemble  
dans un mortier de verre, mettez essuite ce mé-  
langedans un vaisseau de porcelaine, & celui-ci  
dans une cucurbite de verre à laquelle vous adap-  
terez un chapiteau & un récipient.

Faites un feu de fable très-soible, afin que l’esprit qui  
humecte la matiere s’évapore peu à peu, & s’a-  
masse dans le récipient en forme de *qielnte-sssence*liquide. Le seicre demeurera à *sec* dans le vaif-  
feau de porcelaine , & fera toutefois empreint  
de la *quinte-essence Ænsermez-lo* fur le champ dans  
une bouteille sous le titre de *quinte-essence* feche.  
On peut la faire en mêlant une dragme *d&quinte-  
essence* liquide fur cinq de fucre & une de fleur de  
farine.



Préparez-les de la même maniere que nous venons de  
dire , & vous aurez à peu près la même *qtelnte-  
essence* feche, mais plus composite.

Comme toutes ces huiles peuvent fe dissoudre dans l’al-  
cohol, être réduites en une liqueur uniforme, quoi-  
que compofée de plusieurs autres, & par-là servir aux  
mêmes usages ; il s’ensuit qu’il dépend de la volonté  
de l’Artiste de faire ces compositions par tels mélan-  
ges qu’il veut. On peut donc varier ces formes à l’infi-  
ni, fans cependant que l’une l’emporte fur l’autre.

QUI 1020

*R E M A R QU F.*

On voit par-là que la Chymie peut nous fournir une in-  
finité de formes de remedes qui operent effleacement  
en petite dofe. Car si l’on mêle un fcrupule de *quinte-  
essence* feche avec une once de vin d’Éspagne, cette  
potion possedera toute la vertu que l’art est capable  
d’obtenir des aromates. Supposé donc qu’un Medecin  
voye la nécessité d’un pareil remede , il pourra le tirer  
de la Chymie,& l'employer dans le cas où il est indi-  
qué. Ces préparations ont cela de commode qu’elles  
fe gardent long-tems, & qu’on peut les porter aVec Foi  
en Voyage & à l’armée où l'on n’a pas toujours des  
boutiques fournies à la main. Nous aVonsici les bût-  
nesau-delà desquelles l’art nepeutaller. BOERHAAVE,  
*Institut, de Chymie.*

QUINT ANA, *Qelnte* ; épithete qu’on donne à une fie-  
vre qui ne reVient que tous les cinq jours. Elle est  
rare.

QUINTI ANTIDOTUM, antidote dont on trouVe la  
description dansOribase, *Collect. Medidnal.*

QUINVA. Voyez *Amaranthus.*

QUIPAR ANGA, est un petit oiseau blanc , qui naît au  
Bresil, & qui n’est remarquable que par le sim perçant  
de Ea Voix qui imite celui de la sonnette , & qu’il fait  
entendre demi-lieue à la ronde. LEMERY, *des Drogues.*

QUISQUILA. Voyez *Coturnix.*

QUISQUILIUM , *grain de kermès.*QUITY, Voyez *Arbor saponaria.*QUIYA. Voyez *Capsicum.*

Q U O

QUOCOLOS, *Pierre averre.*

'C’est une pierre qui ressemble à du marbre, mais un peu  
tranfparente, dure comme un caillou , & rendant des  
étincelles de feu comme la pierre à fusil, de couleur  
blanche tirant fur le verd de mer, & aVec des Veines  
comme le talc de Venife. Cette pierre étant mise au  
feu y perd fa transparence, deVient plus légere & plus  
blanche, & fe convertit en verre lorfque le feu est plue  
fort.

Elle naît dans la Tofcane & dans plusieurs autres lieux  
d’Italie , & on l’emploie dans quelques Verreries.  
Elle n’est d’aucun ufage en Medecine. LEMERY, *des  
'Drogues.*

QUOTIDIANA FEBRIS, *sievre quotidienne.*

La *fievre quotidienne* qu’on peut mettre au nombre des  
fievres intermittentes , est beaucoup moins fréquente  
que la tierce & la quarte. Elle vient & cesse tous les  
jours & est fluvie de quelques heures d’intermission.

L’accès de cette fievre vient de grand matin star les quatre  
ou cinq heures avec le froid & le frisson , fans aucun  
tremblement cependant. Elle est accompagnée du dé-  
gout, de la cardialgie, & de l’enflure du bas-ventre.  
Quelques-uns font attaqués du mal de tête, d’autres  
tombent en défaillance, plusieurs ont un vomissement  
ou un flux de ventre , ou même ces deux maladies en  
même-tems. Il souvient enfuite une chaleur lente , la  
soif est moins violente, le pouls qui auparavant étOÎt  
foible & déréglé , augmente , il est cependant plutôt  
mou que dur, l’urine n’est point enflammée, mais crue  
& d’un jaune pale, beaucoup de malades ont une envie  
de dormir presque insurmontable. La sueur paroît en-  
fin: mais elle est peu abondante, & l’accès cesse au  
bout de dix heures, & laisse le corps languissant & pe-  
sant, & revient le jour sclÎVant à la même heure.

Voilà de quelle maniere la fievre quotidienne vraie vient  
& continue. On appelle bâtarde, erratique ou anoma-  
le, celle qui ne conserve point ce caractere, & qui

1021 QUO

vient fur le midi, vers le sioir, ou dans quelqu’autre  
tems indéterminé.

Cette espece *de fievrequotidienne irrégvliere devient sou-  
vent* épidémique, surtout lorsque les l'assons ont été  
long-tems dérangées. J’ai vu naître dans l’Etédes an-  
nées 1727. & 1728. après des chaleurs violentes & de  
longue durée, suivant la variété des tempéramens, des  
diarrhées, des dyssenteries & des fievres intermitten-  
tes de toute espece , mais surtout quotidiennes.

La *fievre quotidienne* dont nous parlons , est intermitten-  
te, c’est pourquoi on ne doit pas la confondre avec la  
quotidienne continue. Celle-ci vient également de  
très-grand matin avec le froid : mais la chaleur, la lan-  
gueur, le dégout, la vitesse & la foiblesse du pouls,  
& quelquefois la fueur durent jusqu’à ce qu’elle cef-  
fe. Si elle dure plus long - tems elle est pour l’ordi-  
naire funeste aux malades joui meurent dans le frise  
son, après que leurs forces font entierement épuisées.

On ne doit point aussi la confondre aVec la *fievre quoti-  
dienne* catarrheufe. Celle-ci est bénigne , Vient sur le  
foiraVecun léger frisson, cesse le matin & fe fait assez  
connoître par les fluxions catarrheufes dont elle est  
accompagnée. La *sievre quotidienne* catarrheufe au  
contraire, quand elle est maligne, détruit fur le champ  
toutes les forces, elle ne cesse point entierement & ne  
fait que diminuer.

*Lafievre quotidienne* intermittente Vraie dissere aussi des  
autres fieVtes intermittentes ; car lorfque la fieVre tier-  
cedeVÎent double de simple qu’elle étoit auparaVant,  
l’accès reVÎent aussi tous les jours : mais les tems de  
fon attaque ne répondent point alternatÎVement les  
uns aux autres, & comme fes causes sont différentes ,  
les remedes doÎVent l'être aussi.

Si la fieVte quarte reVÎent tous les jours , on l’appelle  
triple, & sim accès ne Vient pas tous les jours à la mê-  
me heure, mais tous les quatre jours le période desem  
accession est le même. Comme les caufies qui l’occa-  
sionnentsont différentes, on doit aussi employer dif-  
férentes méthodes.

On distingue aussi *\a sievre quotidienne* intermittente Vraie  
de lafieyre lente, en ce que cette derniere Vient Vers  
le fioir après qu’on a mangé sims aucun scission, &  
qu’elle est accompagnée d’une chaleur dans les pau-  
mes de la main & dans les plantes des piés. Elle est  
aussi beaucoup plus Violente dans la nuit que dans le

. jour, elle proVoque la fueur & diminue le matin stans  
cesser tout-à-fait.

Comme la casse prochaine de toutes les fieVres n’est au-  
tre que l’affection du Eysteme nerVeux , on ne doit  
point douter que la causte formelle de la *sievre quoti-  
dienne* ne consiste dans l’agitation fpafmodlque des  
parties nerveufes & des Vaisseaux. Ce mouVement sé-  
brile extraordinaire est causé par une matiere entiere-  
ment différente de la qualité naturelle & douce des  
humeurs Vitales, qui circule aVec le fang aVec lequel  
elle ne Eauroit *se* mêler.

Les premieres Voies, le Ventricule, le duodénum & sur-  
tout la portion la plus grande du jejunum qui est mu-  
nie de Valuules, fiant le siége où reside cette matiere  
vitieuse , qui ressemble en quelques-unes de sies quali-  
tés au leVain. Elle passe de-là par les Vaisseaux lactise-  
res dans le siang & dans les humeurs , aVec lesquelles  
elle est portée dans les parties internes qui ont un sen-  
timent très-délicat, qu’elle agite & qu’elle jette dans  
un mouVement extraordinaire. Plusieurs circonstances  
prouVent éVidemment que dans la *fievre quotidienne s*les premieres Voies Pont remplies d’une grande quan-  
tité de liqueurs vitieuEes, putrides, Vssquesses , aci-  
des & bilieuses. En effet, cette fieVre estpresque tou-  
jours accompagnée de rots , de nausées , de llenVÎede  
Vomir, du dégout, de la cardialgie, de l’enflure de  
l’estomac, d’inquiétudes autour de la région des inteE-  
tins, de l’oppression de poitrine , & d’une douleur de  
tension aiguë , poignante & mordicante qui s’étend  
jusiqulau dos : on fent dans la bouche un gout puant

Q U O 1012

& désagréable, quelquefois amer, d’uttê douceur dé-  
goutante, fouVent approehant de celui de la Viande  
pourrie. Cette fleVre cesse fouVent d’elle-même , & par  
le fecours de la nature au moyen de fréquentes déjec-  
tions. On la guérit aussi par les émétiques & les pur-  
gatifs joints aux stomachiques.

Comme cette fieVre dure fouVent plusieurs mois, il y a  
tout lieu de croire que le Vice qui l’oceasionne est en-  
raciné dans les récoins les plus profonds du bas-Ven-  
tre. Car les organes sécrétoires, les glandes , & les tu-  
niques glanduleuses des intestins étant trop relâchées,  
elles rendent au lieu d’une liqueur subtile, lymphati-  
que & salÎVaire, une grande quantité d’hurneurs im-  
pures & séreuEes. Les autres Vssceres destinés à la dé-  
puration du sang comme le foie , la rate & le pancréas  
n’enVoyent à cauEe de leur foiblesse & de la lenteur avec  
laquelle le sang y circule, dans les organes de la diges-  
tion, qu’un fuc lymphatique & bilieux ^mal épuré. Il  
arrÎVe de-là que la solution des alimens & l'élabora-  
tion du chyle font interrompus, & qu’il s’engendre &  
qu’il s’accumule dans les premieres Voies beaucoup de  
crudités impures & séreuEes , lesquelles Venant à passer  
dans le simg après aVoir acquis par la longueur de leur  
séjour une plus mauVasse qualité , caufent, comme  
nousl’aVons dit, un mouVement fébrile.

Ce qui fait, je crois, que les accès font plus fréquensdans  
*lasievre quotidienne ,* que dans les autres fievres inter-  
mittentes , c’est la grande foiblesse des premieres voies.  
C’est elle qui occasionne la génération des crudités,  
qui sait qu’elles y affluent & s’y amassent plus promp-  
tement, & qu’elles passent en moins de tems dans la  
masse du fang & dans les membranes de la moelle épi-  
niere.

Il est donc éVÎdent que tout ce qui peut assbiblir les Visée-  
res ou engendrer dans le corps des humeurs crues &  
impures , est très-propre à caisscr *des sievres quotidiens  
nes.* Elles attaquent furtout les personnes paresseuses  
& oisiVes, qui ufent fans ménagement d’alimens cruds  
& boivent de la biere avec excès , qui fe ltVrent trop  
au chagrin , &qui ont l’estomac assbibIi par les mala-  
dies précédentes & par des fréquentes saignées.

La *sievre quotidienne,* légitime, aiguë , qui est caufée par  
l'atonie des vifCeres, est pour l'ordinaire de très-lon-  
guedurée & caufe beaucoup d’embarras au Medecin.  
Celle au contraire qui est erratique & épidémique n’é-  
tant causée que par le vice des fluides, *se* guérit plus  
aisément.

Celles qui ont une intermission totale de l'accès , font  
moins dangereuses ; celles au contraire qui approchent  
ducaractere de la fievre continue, & qui lorsqu’elles  
ont cessé laissent les forces dans un abbattement *ac-  
compagné* d’un pouls foible & fréquent & d’une fueur  
abondante , durent plusieurs mois & affaiblissent le  
malade à un tel point, qu’il est rare qu’il en échappe.

*Lasievre quotidienne* qui fuccede à d’autres fievres inter-  
mittentes, & furtout à la fievre quarte, est opiniâtre  
& dangereufie, silivant le témoignage de Cesse, *Lib.  
III. cap.* 1 5. « La fievre quarte, dit cet Auteur, caisse  
œ rarement la mort, mais le malade est en danger lorf-  
« qu’elle dégénere en quotidienne, » Car cette cir-  
constance prouve que les visceres sont en très-mauVais  
état, & dans ce cas la fleVre a beaucoup d’affinité aVec  
celles qui tiennent de la fleVre continue.

Si lorfique l'accès Vient le malade rend par haut & par bas  
beaucoup de bile & de pituite, c’est bonne marque, a  
moins que fies forces ne foient déja épuisées par la son-  
gue durée de la fieVte. La fueur qui silrVÎent si.ir le  
déclin de l'accès, de même qu’une décharge copieuse  
d’urine aVec sédiment après le paroxysine, diminuent  
la Violence des accès EuiVans, & annoncent la fin de la  
fleVre.

Au contraire, lorsqu’il n’y a aucune excrétion , la fleVre  
dure long-tems, & les Vicceres aquierent enfin urte  
mauVaise disposition d’où naissent des fieVres lentes &  
hectiques , des consomptions qui jettent dans la phthi-  
sie les personnes qui y ont quelque disposition.

1023 QUO

Ce que nous venons de dire arrÎVe fort aisément lors-  
qu’on emploie mal-à-propos les astringens & les fébri-  
fuges; & lorsqu’on oblige les récrémens acres qui fiant  
dans les premieres Voies à passer dans le sang par des  
sudorifiques chauds & des essences alexipharmaques  
spiritueufes, la*sievrequoeldienneso* change en continue,  
accompagnée de Eueurs abondantes qui épuisent consi-  
dérablement les forces du malade.

Ceux qui meurent de cette fieVre, font faisis d’un froid  
violent & de longue durée, qui est fuivi du frisson , de  
la foiblesse & du délire. Ils ont pour l'ordinaire deux  
accès de cette efpece, après lesquels la chaleur revient :  
mais au troisieme, le pouls devient foible & inégal, &  
le froid dégénere en un frisson mortel.

*Méthode générale de traiter cette maladie.*

Puifque la *sievre quotidienne* intermittente est causée par  
un amas de crudités séreusies & Vifqueufes dans les  
premieres voies , par la foiblesse des vssceres & des  
glandes,& par le défaut de circulation dans les Vaisseaux  
dubas-Ventre, on ne doitaVoir d’autre but,

t. Que de chasser des premieres Voies par les émonctoires  
convenables, les liqueurs impures & nuisibles qui s’y  
font amassées , après les aVoir auparaVant préparées.

2. De fortifier les vifceres qui font dans l’atonie, & d’em-  
pêcher par ce moyen qu’il ne fe forme daVantage de  
crudités.

3. De rétablir la circulation du fang dans les visceres  
de l’abdomen & dans les intestins, qui Eont les organes  
destinés à la digestion des alimens & à l’élaboration du  
chyle.

On satisfait à la premiere de ces intentions par le moyen  
des remedes incisifs & détersifs, & les fels neutres,  
dont les plus efficaces sont le fel ammoniac épuré , le  
Eel digestif de Syluius préparé aVec la tête-morte de  
l’esprit urineux de fel ammoniac, le tartre Vitriolé ,  
*V arcanum duplicatum,* le feld’Epfom & de Seltz, &  
le nitre antimonié. Les fubstances qui contiennent  
beaucoup de fel acre aromatique, telles que la racine  
de pié de Veau , le jonc odorant, la pimprenelle blan-  
che, le Vrai costus, lazédoaire , la canelle blanche, le  
gingembre & le poÎVre , conVÎennent dans le cas dont  
il s’agit. Ces drogues étant réduites en poudre & mê-  
lées aVec les fels dont nous aVons parlé ci-dessus, en y  
ajoutant une ou deux gouttes de quelque huile carmi-  
natÎVe, donnentun excellent fébrifuge.

Pour fatisfaire à la premiere & à la feconde intention,  
c’est-à-dire, éVacuer par les felles les impuretés con-  
tenues dans les premieres voies , fortifier le ton du  
ventricule & des intestins , & leur rendre le mouVe-  
ment qu’ils aVoient perdu, rien n’est meilleur que les  
pilules balfamiques de Becher & de Stahl, auxquelles  
on peut joindre les miennes.

On estime aussi beaucoup la masse de pilules aloéphangi-  
nes, les pilules de silccin de Craton, & celles de Sole-  
nandre , surtout lorsqu’on les donne avec les sels dont  
nous avons parlé ci-dessus.

Pour rendre aux visiteres de l’abdomen la force qu’ils ont  
perdue, & empêcher l'affluence des humeurs impures  
dans les parties où fe fait la digestion, rien n’est com-  
parable aux élixirs amers mêlés avec des chalybés. Tel  
est mon élixir balsamique tempéré, préparé sans efprit  
de vin avec une liqueur alcaline , otl l’essence de caEca-  
Pille mêlée avec celle de gingembre, ou les élixirs sto-  
massiques, tel que le mien, ou celui de Michaeli, en  
y ajoutant quelques gouttes de teinture calybée, faite  
avec des fleurs calybées de fel ammoniac, & de l'esprit  
rectifié d’écorce d’oranges.

Ces remedes rétablissent parfaitement la circulation du  
fang dans les vaisseaux du bas-ventre, & les parties où  
Ee fait la digestion. Cependant si la fievre est opiniâ-  
tre & entretenue par un mauvais régime, rien n’est  
plus falutaire que les eaux médicinales chaudes & froi-

Q U O 1024

des, comme celles de Carlsbad& d’Egra , bueschau-  
des ; qui, lorsqu’on garde un régime convenable, &  
qu’on y joint des remedes amers, balsamiques & anti-  
cachectiques, délayent les matieres VliqueuEes, les éva-  
cuent par lesselles& les urines avec les récrémens sé-  
reux , détruisent les engorgemens , & rétablissent la  
circulation du sang.

On doit varier l.'tssage des remedes que nous venons d’in-  
diquer, si-livant la nature des lassons , le tempérament,  
l’âge,la constitution & leEexe du malade, la dssposi-  
tion des premieres voies, & les cauEes de la maladie;  
& proportionner à ces différentes circonstances , tant  
la dofe des remedes, que la façon de les employer. On  
doit cependant avoirpour maxime de donner au mala-  
de , dans les intervalles que lasse l’accès, des poudres  
salines dans des liqueurs incisives , le purger aVee des  
pilules convenables le troisieme ou quatrieme jour,en  
faisant ensiorte qu’elles ayent déja fait leur effet lorf-  
que l’accès revient. On doit aussi proVoquer la fueur  
lorsqu’elle est Eur le point de paroître Eur le dédin de  
l’aceès , par le repos & des boisions chaudes, auxquel-  
les on joindra des remedes corroborans, amers, calybés  
& fébrifuges.

*Précautions et observations pratiques'*

On doit traiter *lus fievres quotidiennes* intermittentes  
avec beaucoup de circonfpection, de peur qu’elles ne  
dégénerent en d’autres maladies chroniques &dange-  
reufes. Il faut furtout s’abstenir de tout remede affaisse  
gent & parégorique , de toute substance terrestre, ab-  
Eorbante, & de tout purgatif, sudorifique & émétique  
violent.

Il importe aussi beaucoup , pour la guérifon de cette *fie-  
vre, &* pour empêcher sim retour, de ne point *se* li-  
vrer aux passions , surtout à la tristesse & à l’inquiétu-  
de, de ne point ufer de mauvais alimens, ni de vin, &  
de garantir le corps, sturtout le bas-ventre, deS attein-  
tes du froid.

Comme la nature guérit fouvent toute seule cette fievre  
par un flux critique, on doit fluivre fles indications &  
seconder ses efforts salutaires. On ne doit donc point  
assujettir le malade à un régime sudorifique, ni ptO-  
voquer les fiueurs par le moyen des médicamens. Il  
faut au contraire préparer & dispofer la matiere pec-  
cante , aussi-bien que les premieres voies, à un flux  
falutaire, dequoi l'on vient aisément à bout en dOll-  
nant au malade quelques heures avant l'aecès un  
léger purgatif, tel que la poudre cornachine, ou les  
pilules balfamiques , avec les sels dont nous avons dé-  
ja parlé.

Comme *les sievres quotidiennes* sirnt ordinairement ac-  
compagnées d’un vomissement salutaire au malade, il  
est à propos de le *seconder* lorsqu’il est nécessaire, par  
des remedes convenables. Il s’enfuit donc qu’il est  
quelquesois extremement avantageux de l’exciter par  
le moyen d’un émétique, ayant le retour de l’aceès.  
Je me souviens dlaVoir fouvent donné stur le foir dans  
une *sievre quotidienne* légitime , qui Venoit ordinaire-  
ment Vers les cinq heures du matin, aVantque lescru-  
dités passafl'ent des organes de la digestion dans le sang,  
un léger Vomitif composé de quinze grains de racine  
d’ipécacuanha, &de fept grains & demi de poudre de  
cornachine, qui a fait aller le malade par haut, & quel-  
quefois par bas ; & la fieVre ayant diminué de plus en  
plus considérablement, je l’ai chassée enfuite facile-  
ment aVec d’autres rumedes.

Si la *sievre quotidienne* dure un mois ou plus , & qu’elle  
paroisse dégénérer en fieVre lente, on peut donner uti-  
lement au malade un grain de tartre émétique dissous  
dans quelque liqueur conVenable. Ce remede a Eou-  
vent éracué une grande quantité d’humeurs bilieufes  
qui croupissaient dans le corps, & apporté beaucoup de  
soulagement au malade.

Lorsque cette fieVre est aecompagnée de lloppression ou  
de l'enflure de l’estomac, & du dégout, il est bon d’ap-  
pliquer

102 5 QUI

pliquer sur la région de l’épigastre des petits sacs rem-  
plis de feuilles de mente, d’absinthe , de romarin, de  
fleurs d’aspic, de camomile, de girofle & de noix muse  
cade, secs ou cuits dans du νΐη. Ces facs etant appli-  
qués après que l’accès a ceflé, sont extremement *sa-  
lutaires,* en ce qu’ils exeitent la lueur & la transpira-  
tion.

On doit ufer des fébrifuges avec beaucoup de précau-  
tion dans les *sievres quotidiennes* légitimes. On peut  
cependant employer fort utilement dans celles qui  
fiant épidémiques & erratiques, outre les rèmedes que  
nOtis aVons indiqués ci-dessus, les spécifiques fébrifu-  
ges, l'électuaire dont le quinquina est la base, & celui  
de cascarille; puisque, comme on l’a remarqué, ces  
remedes lâchent le Ventre, & procurent des felles abon-  
dantes sans incommoder le malade.

QUI 3026

La cafcarille est préférable au quinquina dans les*sievres  
quotidiennes,* à cause qu’elle est plus corroboratÎVe &  
plus astringente.

La saignée conVient rarement dans les *sievres quotidien-  
nes* qui fiant déja accompagnées de la foiblesse de llef-  
tomac , & ordinairement compliquées aVec quelque  
chofe de Cachectique. Cependant, s’il y a une plétho-  
re considérable occasionnée par la suppression du flux  
menstruel ou hémorrhoïdal ; que l’urine foit haute en  
couleur, & le malade accoutumé au vin, on doit ou-  
vrir la veine dès le commencement de la maladie , de  
peur, comme les Medecins Pont observé , que la fie-  
vre n’augmente , & ne cause des fievres lentes, hecti-  
ques & apostémateufies. H o f f μ a ν , *Med. Raisons  
System.*

R A B

-FL. Voyez dans l’Alphâbet Chymlque la signification  
de cette lettre.

R, signifie dans les prescriptions , *Recipe ,* prenez.

R A B

RABDOIDES SUTURA, *suture sagittale.*RABEBOIA ; racines du *Flammula major.* RULANü.  
RABIEL ou ROHEL, *sang de dragon.* **RULAND,**RABIES, Voyez *Hydrophobia.*

RABHUA, *Etaim* **RULAND.**

RAC

RACEMUS ; grappe de raisins, ou de baies de liere,  
ou de quelque autre fruit croissant en grappes.

RACHAMMELCA; terme fait parDolæus: il est com-  
posé des mots hébreux om, *Rechem,* matrice, &  
*Melech* Roi. Il entend par ce termele principe  
actif, ou l’ame plasticalede la matrice.

RACHI, ou RACHO , *Mercure.* **RULAND.**

RACH1TÆ , ou RACHIÆI, *les museles du dos.***BLANCARD.**

RACHITIS, *Rachitis.*

La maladie ccmmunément appellée *rachitis*, est une est-  
pece de maladie chronique ; elle consiste dans une  
nutrition inégale, en conséquence de laquellecertai-  
nes parties font pricées de la nourriture dont elles ont  
befoin, & dépérissent, tandis que d’autres, en reçoi-  
vent plus qu’il ne leur en faut, s’accroissent d’une ma-  
niere prodigieufe; & cet accroissement contre nature,  
est aecompagné de la courbure des os, & de l’épine  
du dos.

C’est une maladie nouVelle : elle parut d’abord en An-  
gleterre Vers le milieu du feizieme siecle; elle se dise  
perfa de-là dans les parties septentrionales de l’Eu-  
rope.

Voici les signes auxquels on pourra la reconnoître :

Elle prend aux enfans, aux enVÎrons de leur neuVÎeme  
mcis, ou plus tard, felon que l’irrégularité s’introduit  
plus ou moins promptement entre les différentes par-  
ties du corps ; la peau est lâche ; il y a tumeur flasque  
à la tête, au Vssage & à l’abdomen ; les autres parties  
siont maigres, mais surtout les mufcles ; il y a protu-  
bérance aux épiphyEes , aux enVÎrons des jointures  
du radius , du cubitus, du genou , du tibia , du péro-  
né, & les musicles flont aussi en atrophie. Les os\_ne  
*Torne V.*

RAC

- (  
pourront foutenir le corps ; & souvent l’épine du dos  
fera recourbée, le malade ne marchera qu’aVec pei-  
ne, ou ne pourra *se* motiVoir aucunement. Les ar-  
teres carotides & jugulaires seront gonflées, la tête  
s’enflera ; & comme le cou fiera foible &flafque, la  
tête branlera & tombera. Les enfans qui en feront at-  
taqués , auront pour l’ordinaire l’esprit plus ouVert  
qu’on n’a coutume de l’aVoir à cet âge : ils auront la  
poitrine étroite & comprimée latéralement, le ster-  
num en pointe, & les extrémités des côtés nouées.  
A mesifre que la maladie augmentera , il y aura fieVre  
lente, difficulté de reEpirer, & autres symptomesqui  
dureront communément juAqu’à la mort du malade.  
Mais il est à propos de saVoir qu’il y a dans la durée du  
*rachitis* des degrés & des périodes qui ne sirnt pas ac-  
compagnés des mêmes symptomes dans tous les  
malades ; ils sirnt plus violens dans les uns que dans les  
autres.

On a trouvé en disséquant ceux qui font morts de *rachi-  
tis* , tantôt un vsscere corrompu , tantôt un autre.  
Dans les autres, le foie étoit d’une grosseur contre  
nature, skirreux & adhérant au diaphragme; tandis  
que le méfentere & le pancréas étoient obstrués &  
pleins de glandes endurcies. Dans ceux-ci, les pou-  
mons étoient adhérens à la pleure ou au dos, ou Ιίνί-  
des , & parfemés de vomiques; dans ceux-là , le péri-  
carde étoit rempli d’eau. La plupart des Auteurs,en-  
tre lefquels on peùt compter Glisson, Bonet & Heiso  
ter, conVlennent que le commencement de la moelle  
Epinale est d’une dureté contre nature, & obstruée dans  
ceux qui meurent de *rachitis* ; l’espace qui est entre la  
dure mere & la pie-mere,plein d’eau; le cerVeau exces-  
sivement large,& les Veines carotides & jugulaires plus  
petites que leurs arteres correspondantes.

J’assignerai doncssur l'expérience & l’autorité de ces Au-  
teurs, pourcausiedu *rachitis,* l’interruption de l’influx  
du fluide nerveux dans la moelle spinale,sioit en consé-  
quence d’une compression ou d’une obstruction , pour  
caufe première. Il s’ensuivra de-là que la nutrition des  
parties , dont les nerfs viennent de la moelle fpinale ,  
comme les bras & les jambes ,fera nécessairement fuse  
pendue ; tandis au contraire que les parties dont les  
Vaisseaux feront perméables & libres, recevant une  
trop grande quantité de Eue nourricier, prendrOnt un  
accroissement contre nature : c’est aussi ce qu’on re-  
marque dans ceux qui sirnt attaqués de *rachitis* ; Pin-  
flux de la lymphe nourriciere ne fe faisant point dans  
la moelle fpinale, ee sue est porté a la tête, qui de-  
vient d’une grosseur excessiVe , gonfle & Colore extre-  
mement le Visasse, Il ne faut pas attribuer a autre cho-

6 Ttt

1027 R A C

fe l'dprit qu’on leur remarque de plus qu’aux autres;  
car le cerveau & le cerVelet demeurent iains , & n’en  
font que plus Vigoureusement leurs fonctions. C’est  
pourquoi les parties qui reçoÎVent les nerfs du cerVeau,  
sont ordinairement fortes dans le *rachitis.*

Les os font courbés & défigurés par des nœuds aux en-  
VÎrons de leur épiphyfe, parce que les mufcles & les  
ligamensqui les attachent font inégalement nourris,  
tandis que le stuc nourricier passe en abondance des  
arteres dans les os ; d’où il arrÎVe que leurs extrémités  
dont le tissii est très-mou dans les enfans , font peu de  
résistance, fedistendent ,s’éleVent, & font défigurées  
par les tubercules. Mais tandis que la nutrition fie fait,  
& que les os s’accroissent perpétuellement, les muficles  
deVenant plus petits & plus courts, l'extension & l’al-  
longement des os auxquels ils adherent, sont gênés;  
ils siont contraints de fie courber; & ils cedent d’autant  
plus facilement, qu’à cet âge ils font très mous &  
très-flexibles. Il ne faut point chercher une autre cau-  
fe de la distortion de l’épine du dos,que l'habitude flaf-  
que & l'altération du ton naturel des apophyses osseu-  
fes, des cartilages, des ligamens & des muscles qui  
lient les Vertebres du dos ; car il arrÎVe nécessairement  
alors qu’elles s’écartent υορ les unes des autres lors-  
que le corps est incliné , & que la distension en est trop  
grande pour qu’elles puissent être restituées dans leur  
état naturel.

La caufe immédiate du *rachitis,* consiste dans une té-  
nacité Visqueuse des lues, qui, séparés du fang  
épaissi , font déposés dans la moelle spinale , compri-  
ment ou obstruent sies pores, & gênent l'influx du flui-  
de nerVeux, & *sa* distribution dans d’autres parties du  
corps. Quant à fes causes éloignées , ce font le mau-  
vais régime , & tout ce qui est capable de produire  
l’atrophie ; car il est démontré par l'expérience , que  
tout ce qui nuit à la digestion , & engendre un chyle  
épais & Visqueux, & peu propre à la nutrition des par-  
ties, tend à engendrer le *rachitis.*

Mais rien ne contribue plus efficacement à la production  
de cette maladie, qu’un air froid nébuleux, & chargé  
de mauVaifes exhalaisons: cet airaffoiblissanten partie  
le ton de la peau, donne lieu à la génération des impu-  
retés pituiteuses dans le corps , & relâchant en partie  
les poumons , empêche le fang de s’y mêler intime-  
ment, & de fe distribuer également dans tout le corps.  
L’air de Londres , qui est Continuellement chargé d’u-  
ne quantité prodigieuse d’exhalaisons & de fumée de  
charbon de terre, en est une bonne preuVe : on a expé-  
rimenté qu’il étoit très-propre tant à produire qu’à en-  
tretenir *ie rachitis.* On a fait la même obserVation par  
rapport à celui de prefque tous les lieux maritimes &  
marécageux , au Printems & à l’Automne , & à tous  
les lieux Eur les bords de quelque rÎVÎere considéra-  
ble , ού l'athmosiphere est humide, ou chargé de par-  
ticules sialines, ou de la fumée fulphureuse du char-  
bon de terre. Là, les enfans font trèsssujets au *ra-  
chitis.*

Je ne balancerai pas d’assurer , qu’une des caisses princi-  
pales de la stagnation des humeurs dans la moelle spi-  
nale , c’est la coutume extraVagante qu’ont les nourri-  
ces , de promener Eur leurs bras , pendant des jours en-  
tiers , leurs enfans emmaillotés , ce qui leur tient l'épi-  
ne du dos recourbée , & même les jambes inégalement  
tendues. Voilà ce qui donne lieu si fréquemment aux  
bosses, à la courbure des jambes , & au *rachitis.* La mê-  
me chose arrÎVera , s’il arrive que les enfans tombent,  
ou reçoiventqussques coups siur le dos. On a observé  
que les enfans bossus étoient plus fujets que d’autres au  
*rachitis.*

Il n’y a point de doute que les maladies antérieures ne  
dispofent , non-feulement à la conEomption , mais en-  
core au *rachitis:* mais il n’y en a point qui Toit plus fa-  
vorable à cette demiere maladie, que celle qui ocea-  
sionnant un dépôt fur la moelle spinale , sisspend ou  
gêne l'influx du fluide nerVeux dans cette partie. Tel.  
le est quelquefois la caufe du *rachitis* , qui survient

R A C 1028

après une petite vérole maltraitée, ou après la réper-  
cussion d’une gale, d un *Crusta lactea,* ou d’uneteigne.

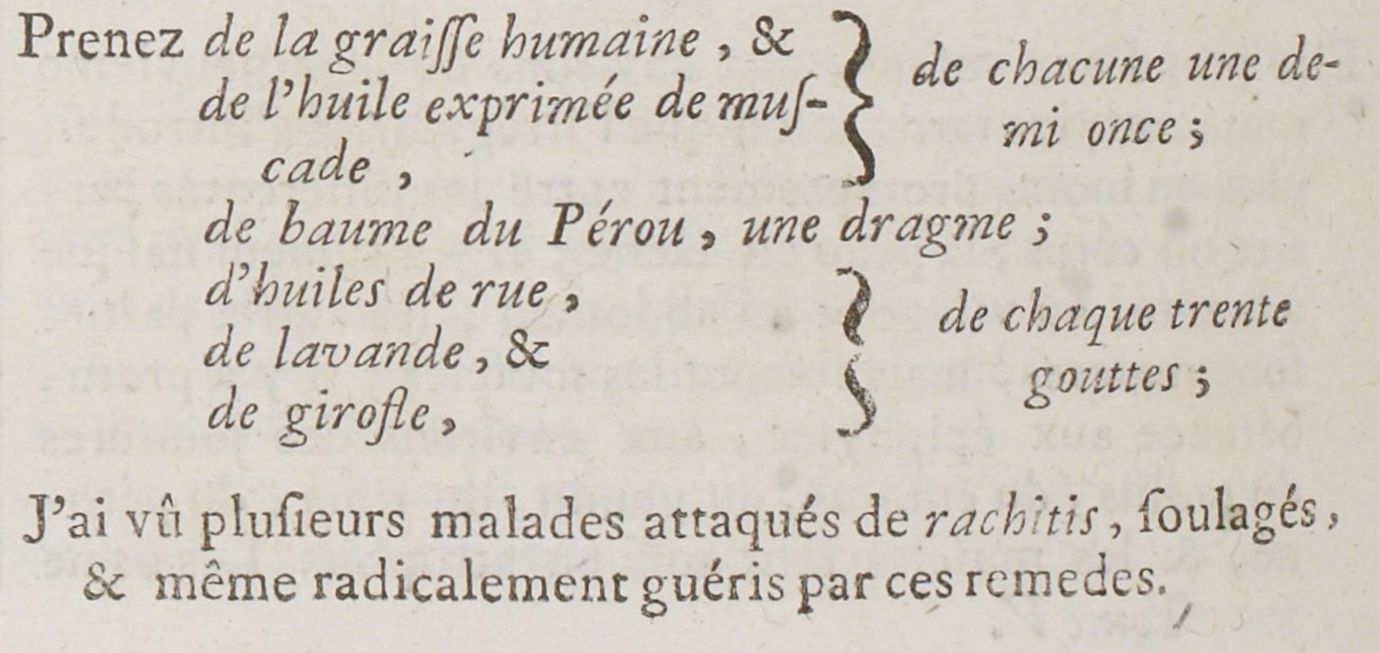
Quant aux prognostics de cette maladie ; fi elle est vio-  
lente,&si elle ne cesse pas avant que le malade ait atteint  
l’âge de cinq ans; la cure en sera fort difficile ; le corps  
en deviendra languissant & en sera défiguré ; & le ma-  
lade s’en Eentira toute *sa* vie , à moins qu’il n’en soit  
délivré dans une de ces révolutions prodigieuses qui  
arrivent dans la jeunesse. Le *rachitis* n’est pas mnins  
opiniâtre., lorsqu’il est héréditaire, &.qu’il fument  
dans le premier mois qui suit la naissance. Lorsqu’il  
entraîne la phthisie aVCC lafievre hectique, l’hydropi-  
fie , l’asthme , ou la diarrhée , il y a peu d’esipoir de  
guérison. On vient plus aisément à bout, de celui qui  
provient du défaut de régime, de lamauVaife ccnsii-  
tution de l’air, de la petite vérole , de la gale, d’au-  
tres éruptions cutanées , ou qui n’est point accempa-  
gné d’une grande difformité ou courbure des os, & où  
il n’y *a* point inaptitude au mouvement.

*CURATION.*

Lorfque le *rachitis a* pour cause , des humeurs vssqueu-  
sies , épaisses & pituiteuses , déposées sur la muelle spi-  
nale; la premiere indication curative , est de résoudre  
la viscosité des siucs , de lever les obstructions , & de  
rendre par ce moyen la cireulation des humeurs libre  
& faeile dans tout le corps. Pour attaquer le mal dans  
Eon siégé , qui est les premières voies; on ordonnera  
particulièrement des laxatifs doux, fans négliger, s’il  
est néccflaire , & si la constitution de l'enfant le permet,  
les émétiques tempérés, comme quelques grains dera-  
cine d’ipécacuanha,donnés dans du fucre & de l’eau de  
canelle , préparée fans vin , ou réduits fous la farine  
d’un électuaire, avec quelques sirops appropriés. On  
parviendra de cette maniere , à évacuer les impuretés  
visqueusies accumulées dans l’estomac & dans les intese  
tins , à résioudre les humeurs , & à lever les obstructions  
des vaisseaux. On obEerVera seulement de ne point or-  
donner ces remedes stimulans aux malades dont les  
forces feront épuisées, dont le mésentere sera affecté,  
ou qui auront quelque violente obstruétion auxvssce-  
res. Il est plus-à-propos de recourir alors aux défiles-  
truans.

On joindra de tems en tems à l’uEage des remedes que  
nous venons de recommander, celui des résolutifs &  
des diaphorétiques deux , comme la teinture de tartre,  
la teinture acre d’antimoine , & les préparations de  
cinnabre, qui font préférables dans le *rachitis* aux mer-  
curiels, & qui évacuent puissamment les impuretés sé-  
reufes , tant par la perfpiration , que par les urines ,  
sijrtout si on les donne dans des infusions propres à dé-  
loyer , & à purifier le fang.

Mais lorsqu’il s’agit de leVer l’obstruction de la moelle  
spinale ,& d’y faciliter l'influx du fluide nerveux, un  
grand nombre d’Auteurs recommandent les frictions  
avec des linges chauds,audos,aux jambes, & aux bras,  
aVec les fumigations d’encens , d’ambre , de mastic &  
d’oliban. J’ai éprouvé les bons effets des bains d’eau  
douce préparés avecJes plantes amies des nerfs , telles  
que la marjolaine, la lavande , le ferpolet, le romarin ,  
la camomile & le baume. On réitérera fréquemment  
les bains, & tandis que le malade les prendra , οη lui  
frottera l'épine du dos & les jointures avec l'onguent  
EuiVant.



1029 RAC

Ce n’est pas tout, il faut encore en *favoriser* les effets  
par un régime convenable ; il saut interdire au mala-  
de tout aliment flatulcnt, visqueux & de difficile digesi  
tion, &ne lui permettre que des bouillons légers, faits  
de Volailles & de Veau , *avec* les racines apéritÎVes dlase  
perges, de fenouil, de chicorée, d’ache,de celeri, de  
persil.& des écreVÎsses dc riVÎere broyées;on lui fortifie-  
ra l'estomac, *avec* des élixirs tels que l’élixir Viscéral ,  
qulon mêlera aVec ses alimens. 11 faut que fa boisson  
fuit légere,&que le lait qu’il tettera foit bon , & assez  
clair. On fera prendre en même tems au malade les  
exercices qui conVÎendrontà fon âge , & qui seront ca-  
pables de dissiper la langueur de fes membres , com-  
me la gestation. S’il est constipé, on lui ordonnera un  
laxatif, ou un clystere. Si la maladie de l'cnfantpro-  
vient de la mauVaife constitution de la nourrice ; on fe-  
ra prendre à cette nourrice les mêmes remedes que  
nous vennns d’indiquer pour l'enfant , mais en plus  
forte dofe.

Nous reecmmanderons pour la courbure & la distortion  
considérable des membres, le maillot, & l’usage des  
cors, pouryû toutefois que les parties n’en fuient point  
offensées ; car il arrÎVe souvent, qu’en Voulant guérir  
par ce moyen un enfant d’une difformité de membres,  
on lui procure une maladie dangeseufe , qui est pire  
que le premier mal. ERED. Ηογγμαν,

Les enfans ne l'apportent jamais en naissant; elle ne fe  
montre jamais aVant qu’ils soient parVenus au neuVÎe-  
me mois , & elle ne leur Vient guere passé deux ans :  
mais bien plus fouvent dans l,e tems intermédiaire.

Cette maladie Vient Volontiers & est singulierement fata-  
le aux enfans dont les pere & mcre Eont d’un tempéra-  
ment lâche & foible,qui VÎVent dans l’oisiVeté,lamolesse  
& les délices ; qui issent d’alimens gras, de mets fu-  
crés , qui mangent peu de pain, boÎVent des Vins de  
Iiqueur & beaucoup d’eau chaude; qui font épuisés  
par des maladies chroniques, par l.’usage excessif des  
plaisirs de l’amour, par l'âge , par la confomption , &  
singulierement celle qui est Vénérienne , & par des go-  
norrhégs ; car de tels peres ne peuvent procréer que  
des enfans soibles& languissans.

Si la nourrice est elle-même dans quelques-uns de ces  
cas, le *rachitis* Viendra encore plutôt , ou en acquerra  
un nouyeau dégré de malignité.

D’autres citConstances encore dispoferont l'enfant au *ra-  
ch-itis* : si par exemple on lui a fait tenir un régime froid  
& humide ; qulon l’ait nourri de fubstances aqueuses  
& muqueufes , de fruits d’Eté crus , de poissons, de  
pain non Ιενέ ; s’il a gardé pendant long-tems une fie-  
Vre d’Automne intermittente, ou quelque autre mala-  
die chronique ou aiguë; s’il a eu la gale, des herpes,  
des ulceres , qui aient été supprimés ou mal guéris ; s’il  
a été énerVé par des bains , des fomentations , des lini-  
mens, des oignemens, ou des Vapeurs humides ; si on  
l’a laissé perpétuellement assis , les parties inférieures à  
nu fur une chasse percée.

On connoît cette maladie dès S011 commencement dans  
les enfans qui ne peuvent pas marcher : Prc mierement  
par l’âge; secondement par les caufes qui ont précédé;  
troisiemement, en remarquant si les freres oufœurs de  
1 enfant ont eu la même indispositlon ; quatriemement,  
par une enflure molle de la tête& du Vifage ; cinquie-  
mcment , par l’état de relâchement de la peau ; sixie-  
mement , par l'enflure de l'abdomen; feptiemement,  
par le décharnement des autres parties , & singulière-  
ment des mufcles ; huitièmement, par la protubérance  
des épiphyfes, aux jointures du radms , du cubitus, de  
i humérus, du genou, du tibia & du péroné; neuVleme-  
ment, par la grosseur des arteres carotides, & des Vei-  
nes jugulaires , tandis que les autres Veines & arteres  
font mOins gresses.

Mais dans les enfans qui ont commencé à marcher , on  
connoît l’approche du *rachitis* : premierement , par  
les signes qui Viennent d’être détaillés; secondement,

RAC 103Ο  
lorsqu’on leur voit une démarche foible & lente, qu’ils  
tombent en devant & ne peuvent fe soutenir; qu’ils  
Veulent perpétuellement rester assis,ce qui Vient bien-  
tôt au point de rester loujOurs couchés,& de ne ρουνΟΪΓ  
plus remuer les jointures, le cou devenant en même  
tems flexible & la tête branlante; troisiemement, par  
la maturité & le déVeloppement précoce de leur efprit ;  
leurs fens faifant d’ailleurs toutes leurs fonctions ,  
leur appétit subsistant , & ce qu’ils mangent fe digé-  
rant très-bien.

Quand le *rachitis* dure depuislong-tems, la tête de l'cn-  
fant est d’une grosseur plus que naturelle, & fes futu-  
ress’entr’ouvrent ; le thorax sur les côtés est comprimé  
Vers le sternum, lequel s’éleVe en areade pointue , les  
extrémités des côtes Eont pleines de nœuds , le ventre  
gonflé , & les dents cariées & noires; & tous cessiymp-  
tomes Croissant par dégrés siouVentpendant toute la Vie  
de l’enfant, produisent desmaux terribles, & singuliè-  
rement *lcspina ventosa ,* la carie des os.

Tant que dure le *rachitis ,* l’enfant est continuellement  
miné par une fieVte lente , qui ne finir qu’aVec sia Vie ;  
& l’on trouve dans sion cadaVre tentes les fibres, les  
membranes , les Vaisseaux & les Vifeeres mous & flasi-  
ques , tandis que les humeurs font coulantes & mu-  
queuses.

Ainsi la caisse immédiate du *rachitis,* est une cacoehy-  
mie languissante , muqueuse , froide & Vapide , qui  
peut-être est compliquée aVec un leVain de vérole ca-  
ché , & est acccmpagnée d'un état de relaehement ,&  
de flaccidité dans tous les folides.

Ce qu’il y a de mieux à faire pour parvenir à la cure du  
*rachitis,* cstde donner au malade des alimens légers,  
qui fe digerent aisément, qui foient siecs& fans graisse,  
& assaisonnés d’aromates doux , lesquels seront don-  
nés fréquemment , mais en petite quantité à chaque  
sois. On joindra à ce régime un peu de liqueurs *géné-  
reuses , Sc* singulierement de l'aîle qui ne soit point  
trop Vieille : mais qui foit épaisse , & ait bouilli long-  
tems. On tiendra le malade dans un air *sec 8c* modéré-  
ment chaud ; on l’habillera d’étoflès seches & chau->  
des, telles que font singulierement celles qui font sai-  
tes de laine ; on lui fera un lit de simples aromatiques,  
cnrroboratifs &dcssiccatifs , étendus fur des planches  
dans la ehambre la plus éleVée de la maifon ; on le νοί-  
turera , on l’agitera , on le balancera , on lepromenera  
en charette fur le paVé , on lui fera des frictions feches  
& chaudes , principalement fur l'abdomen & l'épine  
du dos, aVec du drap imprégné de la fumée de fubstan-  
ces aromatiques : on lui appliquera aussi des canthari-  
des à plusieurs reprises. On lui administrera aussi fré-  
quemment des émétiques doux , mais dosés aVec pru-  
dence & circonspectlon : on lui donnera aussi successi- y  
Vement pendant quelques jours des purgatifs, & enfui-  
te des médicamens corroboratifs ; & à la fuite , on lui  
continuera pendant long-tems , Fustige des remedes  
corroboratifs , dessiccatifs & anti-fCorbutiques , & de  
ceux en partieulier qui ont la Vertu d’animer les ef-  
prits.

On peut inférer dc là , quand & comment il faut faire usa-  
ge de l’immersion dans de Peau froide dans la cure du  
*rachitis s* je penfe qu’il ne faut recourir à ce remede,  
que lorfque les Vssceres de l'abdomen ont été débarase  
Eés dti poids des humeurs dont ils étoient opprimés.  
Quant aux linimens , il faut ufer de ceux qui foula-  
gent dans les affections des nerfs , les appliquer àl'ab-  
domen & à l’épine du dos : mais jamais fur les parties  
prominentes des os affectés.

Les meilleurs alimens pour les enfans attaqués du *ra^  
chitis*, font,

1. Le pain bien fermenté, & le biscuit, dûnt la pâte au-ὸ  
ra été paîtrie aVec un peu de safran , de muscade , de  
cardamome, de canelle , de graine de celeri, &autrgg  
aromatiques gracieux & fortssians.

T tt ij

ιο; ι RAC

2. Des pigeons , de la Volaille , du lapin , du mouton,  
du cheVreau , & du Veau , le tout maigre, rôti à petit  
feu , coupé par petits morceaux & mêlé aVec du biscuit,  
du sel , un peu de persil, de thym & de musicade.

3. Du millet & de l’orge bouillis aVee de l'eau & des rai-  
sins siecs, & assaisonnés ensuite ayee un peu de vin &  
d’aromates doux.

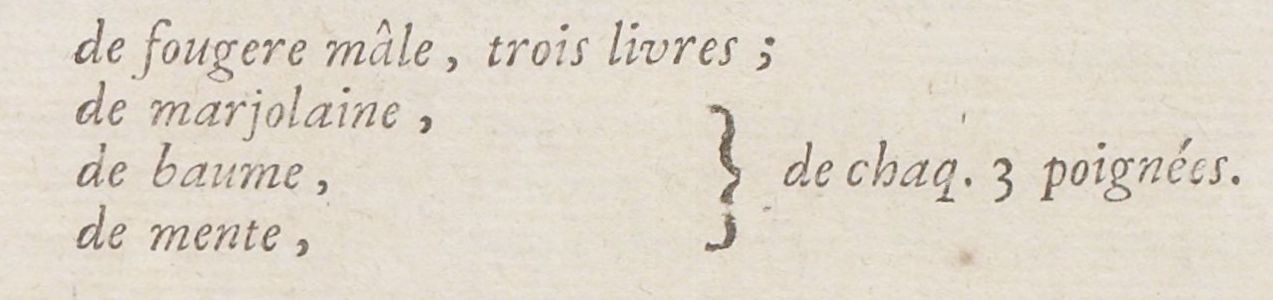
Les boissons les plus convenables pour les personnes af-  
fligées du *rachitis,* simt,

Les vins de France, vieux , rouges & astringens, dont on  
pourra donner une once , trois ou quatre fois par jour.

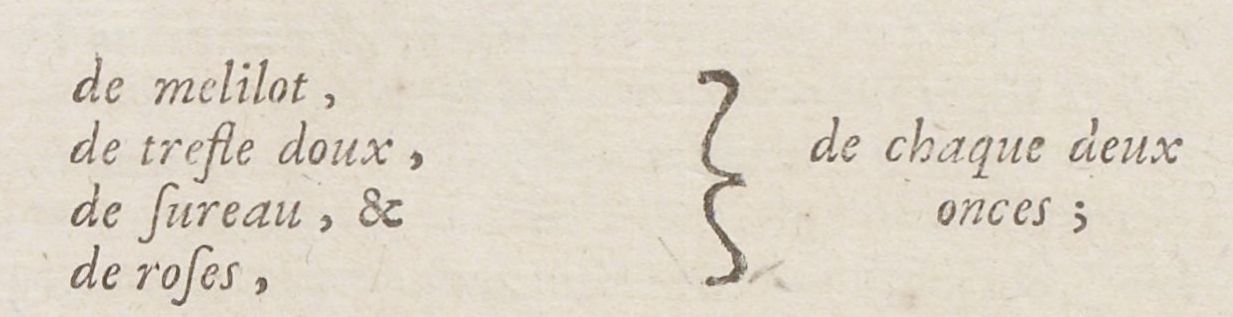
La bierre de Brunfwick, l'aile d’Angleterre, & l'aîle de  
Hollande , qu’on vend douze florins.

A ces liqueurs maltacées , on peut mêler en Eté quanti-  
té égale d’eau calybée médicamentée , ou plutôt de  
Spa.

*Prenez* des feuilles fuÎVantes récemment cueillies & sé-  
chées à l’ombre :



Des fleurs fuivantes aussi récemment cueillies & séchées  
à l’ombre.

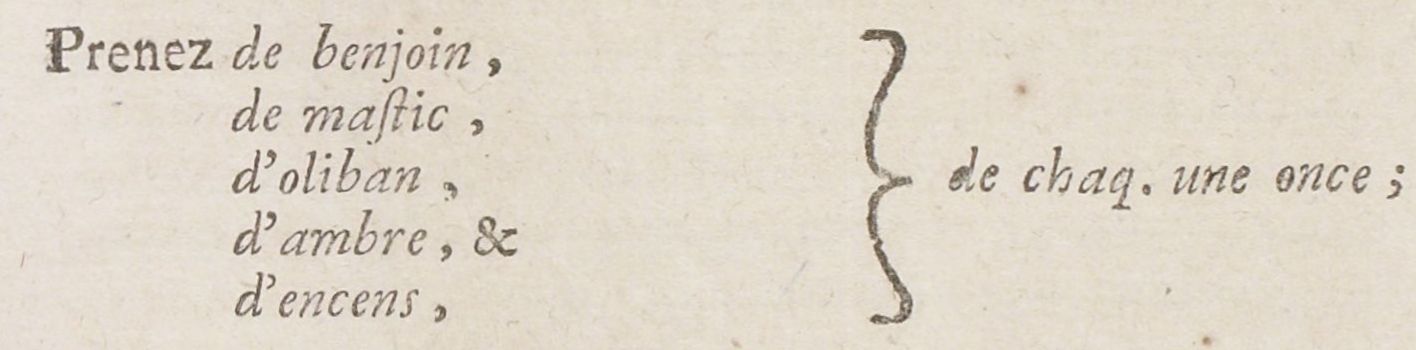


Mettez en poudre fine :

' .

Mélez avec le double de paille d’erge, emplissez-en une  
paillasse fur laquelle le malade couehera , &  
qulon aura soin de garantir de moiteur , en la  
séehant souvent.

I



Mettez en poudre.

Vous en jetterez un peu fur des charbons allumés , &  
vous exposerez à la Vapeur qui s’en élevera , des  
morceaux d’étoffe, dont Vous Vous ferVirez pour  
faire des frictions.

Prenez *de racine d’Ipecacuanha, un scrupule ;  
de vin blanc de France , une once ;  
de sucre, deux dragmes s*

Mettez insesset pendant tout une nuit, & la dépuration  
faite , donnez-la le matin.

Vous réitererez la même opération tous les quatre jours,  
jusqu’à cinq fois.

♦

Prenez *dx la rhubarbe, demi-once ;*

*des myrobolans citrins, fans amandes, trois drag-  
mes s*

*de trochis.ques d’agaric , deux scrupules ;*

Mettez infuser pendant vingt-quatre heures dans deux  
pintes de biere forte, à froid , & que le malade  
en fasse sa boisson ordinaire pendant un mois :

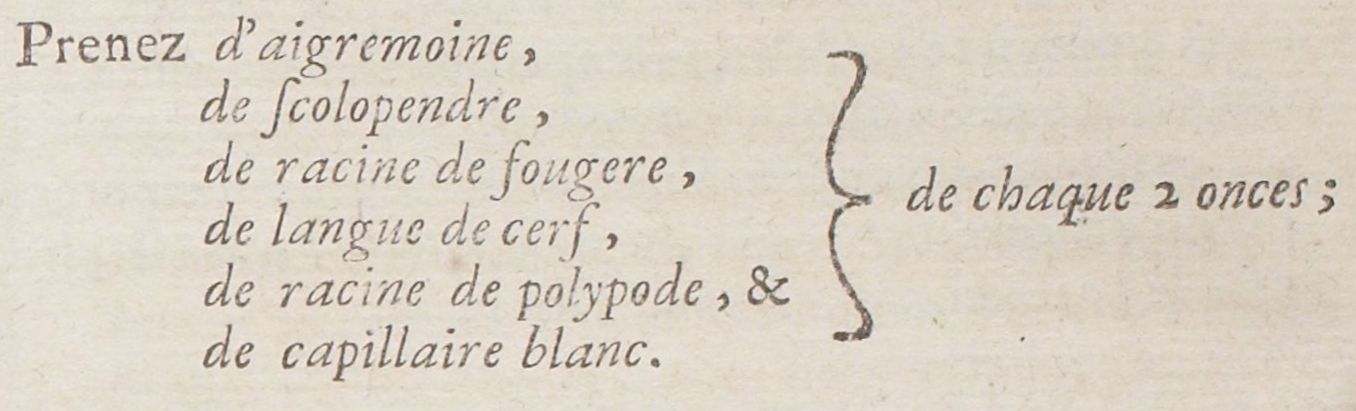
R. A C 1032

mais si cette boisson sie trouVoit trop purgative ,  
Vous y ajouterez égale quantité otl même daVan-  
tage , s’ll en étoit befoin , d’aîle moins forte.

Les plantes corroboratiVes, desséchantes , excitatlVes&  
antissCorbutlques , propres pour la guérifon du *ra-  
chitis* font,

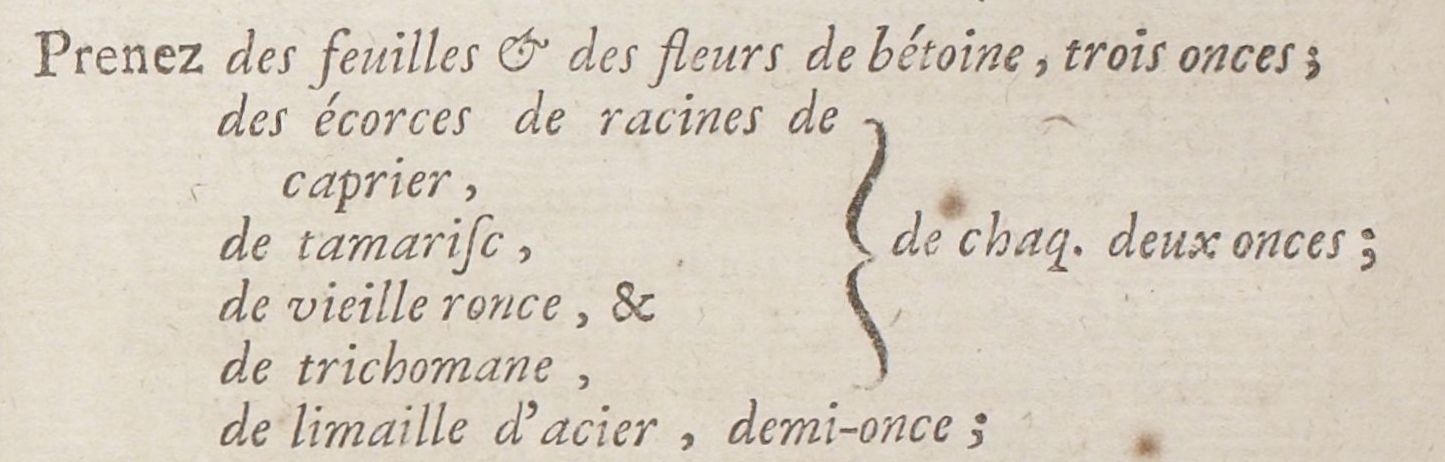
L’aigremoine, la bétoine , l’écorce de racine de caprier,  
la lcolopendre, la chicorée , la cufeute , la sianide ,  
Pendiv,e , la fougere mâle, l’hépatique, la langue de  
cerf, le baume , les myrobolans , l’ofmonde royale ,  
le polypode de chêne,les feuilles & le gland de chêne,  
la rhubarbe , les feuilles & les racines de ronee , le ea-  
pillaire blane , la fcabieufe , l’écorce , les sieurs & les  
feuilles de tamarife , le tricomane & la Véronique mâle.

On peut aVec ces plantes, préparer des bieres , des Vins,  
& des infusions médicamentées qui feront très-sialu-  
bres , aussi-bien que des conferves ,& autres prépara-  
tions semblables.



Après les aVoir hachés , mêlés & mis dans un linge; fai-  
tes-les infuser dans douze chopines d’aîle froide ;  
& qué le malade fasse fa boisson ordinaire de cet-  
te infusion.

Ou ,



Mettez insufer à froid dansquatrepintes devin blanc,dont  
vous donnerez une once trois sols par jour.

Prenez *de* l’Ens Veneris *de Boyle , deux grains ,* que  
vous donnerez tous les matins pendant trois  
femaines dans du vin de Canarie.

Prenez *limaille d’acier , urne once ;*

*du plus fort vinaigre distilé, dix onces s  
dit sucre , trois onces j*

Faites bouillir le tout ensemble à petit feu pendant vingt-  
six heures, dans une grande fiole, & quand vous  
aurez passé la liqueur , gardez-là dans un vaisseau  
fermé. Vous en donnerez six gouttes le matin &  
autant le loir dans un j. eu de νιη d’Efpagne, Βοεκ-  
HaaVE *, Aphor. et Mat. Medtc.*

RACRÎ, RAAN , ou RANAC. *Sel ammoniac.* Rn\*

**LAND.**

R. A D

RADIÆUS ou RADIALIS.

*Radial externe premier etsccond.*

M. Winstow donne le nom de *radial* à trois mufcles ; le  
premier est le *radial* interne, appelle par quelques Au-  
*reusSflexor carpi radialis -,* fléchisseur *radial* du carpe,  
nous en ayons parlé à l’article *Flexor.*

Le Eecond porte dans quelques Auteurs le nom *d’uharis  
externus*, ou *d’extensior carpi rad’alis, 8c* c’est lui que  
M. Winstow dÎVise en deux mufcles dent il appelle  
l’un premier & l’autre seeond *radial* externe. Ce *sQr&*

1033 R A D

deux mufcles étroitement collés enEemble , qui ρΠΓοΐΤ .  
sent d’abord comme un feul muscle, situé le long de |  
l’angle externe de l'os du ray©n , entre le bras & le j  
poignet; charnu vers le bras, & tendineux Vers le poi- -  
gnet. , . ’

On le trouVe dans beaucoup de sujets réellement üÎVÎsé  
en deu.x muscles entiers, depuis un bout jufqu’à l’autre.  
On peut appeller l’un premier *radial* externe , & l'au-  
tre feeond ηπὸζἈΖ externe , par rapport aux attaches de  
leurs tendons. Quelquefois les deux portions charnues  
Eont très-collées enfemble , & paroissent ne faire qu'un  
corps. Mais les tendons font toujours distinctement sé-  
parés.

Le premier est attaché en haut à la crete du condyle ex-  
terne de l'os du bras au-dessous de l’attaehe du long  
supinateur. Le Eecond est attaché au même Condyle au-  
dessous de l’attache du premier & au ligament articu-  
laire Voisin; de là les deux corps charnus descendent  
unis ou plutôt collés ensemble, & étant parVenus vers  
le n ilieu de la face externe du rayon, ilsfe terminent  
chacun par un tendon long.

Les deux tendons slaceompagnent encore fort étroite-  
mentjusqu’à l’extrémité du rayon, & ayant passe en  
femble par un ligament annulaire particulier, ils s’é-  
cartent comme deux cornes. C’est pourquoi les An-  
ciens qui ont regardé ce misscle double comme un seul,  
lui ont donné le nom de *Bicornis.*

L’un de ces tendons s’attache antérieurement à la basie  
du premier os du métacarpe. & l’autre à peu près au  
pareil endroit du Eecond. C’est ce qui m’a donné oeca-  
sion de nommer l'un de ces deux muscles le premier  
*radial* externe, & l’autre le fecond *radial* externe. Le  
tendon du premier muscle est quelquefois double , &  
paroît comme un autre *Bicornis.*

Conjointement aVec le *radial* interne il porte le grand  
bord de la main directement Vers l'apophyfe styloide  
du rayon.

Conjointement aVec le cubital externe , il renverse la  
main , en portant la cortVexité du métacarpe Vers les  
extrémités Voisines des os de PaVant-bras. Il meut par  
la même cocpération , le fecond rang du catue sijr le  
premier. Ce mouvement augmente fur la conVexité du  
carpe le pli transversal dont j’ai sait mention & rend  
plus coftl.dérable l’angle que sait naturellement le dos  
de la main avec la saee externe de llaVant-bras ; desiar-  
te qu’il Eeroit plus conVenable d’appeller ce moliVe-  
ment flexion en-dehors, qu’extension, félon le langa-  
ge commun.

Tout fleul. ce muEde tire obliquement & Vers l’angle ex-  
terne du rayon , la portion de la main qui répond au  
premier os du métacarpe & à l'index. Il n’exéCute pas  
ce dernier mouVement avec plus de facilité que cha-  
cun en partieulier des trois autres.

L’un & l'autre mufele *radial* externe peuVent agir sépa-  
rément , & par conséquent peuVent aVoir chacun leur  
issage particulier ; d’autant plus que leurs tendons  
étant passés tuus deux l'un près de l’autre par le liga-  
ment annulaire , ils sont ensuite écartés par leurs atta-  
ches. I1 parûîr par cet écartement que l’un Eert en par-  
ticulier à coopérer avec le *radial* interne, & l’autre en  
particulier à coOpérer avec le cubital externe. Ils pa-  
roissent aussi tous deux EerVir conjointement à mainte-  
nir la main dans *sa* Vraie attitude naturelle. WtusLow ,  
*Ansotomie.*

RADIATI FLORES *, fleurs radiées. Noyez* l’article  
*Botanica.*

RADICALIS, *radical* ; cette épithete jointe à humeurs,  
est Eynunyme à *Innée.*

RAD1CISECA, Domestique que les aneiens Mede-  
cins occupoient à ramasser des ratines & des herbes, à  
les couper, & à les préparer pour des usages médici-  
naux.

RAD1CULA ou RAPHANUS, Blancard prétend que  
le *Radicula* n’efc autre Chose que le *lychnis Jylvestris* des

R A D ÏOji

Romains , ou que la plante que nous appellens *Sapo-  
naria.*

RADIUS , *rayon* ; en Anatomie nom d’un os del’aVant-  
bras. Voyez *Brachium.*

RADIX ALBA , c’est, felon *VExegesis* de Galien sur  
Hippocrate, la racine du *Dracunculus.*

**RADIX BEZOAKDICA.** Vüy. *Contrayorva.*

**RADIX CARLO-SANTO.**

Cette ratine Ee trouVe dans des climats tempérés & spé-  
cialement dans le Mechoacan , ProVÎnee de l’Améri-  
que. S011 écorce s’en sépare aisément, & est d’une odeur  
aromatique, d’un gout amer & tant Eoit peu acre. La  
racine même est cumposée de fibrilles menues qui se  
séparent aisément les unes des autres. L'écorce passe  
pour sudorifique , & fortifie l'estomac & les genCÎVes.  
Mâchée , elle rend l'haleine agréable. Elle est bonne  
pour le fcorbut, les catarrhes, l'épilepsie , pour hâter  
l'accouchement, pour guérir les hernies, & dans la pe-  
tite Vérole, prife en poudre ou en forme de décoction.  
Les Espagnols lui ont donné le nom de Saint Char-  
les à caufe de Ees Vertus extraordinaires. I.EMERY, *des  
Drogues.*

**RAmx CA VA , nom de la** *Moschatellina felelsfurnariae buse  
bos.aes de qua Cordus.*

**RADIX CHINA.** Voy. *China.*

**RADIx DULCIs, nom de la** *Glycyrrhisa, capite echinato.*

**RADIX Idæà , ou** *Ruscus angustijolius , fructufolio innase  
vente. ,*

**RADIX RINZANGO** *asivC Bengalenfis.* Suppl. 396.

11 y a très-peu de tems qu’on fait ufage de cette racine ;  
il n’en est fait mention dans aucune Pharmacepée, au  
Catalogue des Plantes. Quant à fes Vertus , Tancrede  
Robmfon en parle comme d’un puissant céphalique.

**RADIx sIMAROUBA**, Offic. *Sima ruba,* Geoff. Tract. 297,  
Ind. Med. 90.

C’est la racine d’une plante des Indes occidentales, qui  
produit le bois de *Cayan,* remarquable par Eon extre-  
me légereté. La racine & l’écorce passent pour d’ex-  
cellens astringens, propres dans toutes fartes de dé-  
Voyemens , & singulièrement dans la dysenterie. La  
doEe de la racine est une once ; & celle de PécOrce,  
deux; l'une & l'autre coupées en petites morceaux, &  
bouillies dans trois pintes d’eau qu’on reduit à une.Le  
malade sait de cette décoction sa boisson ordinaire ,  
jusqu’à parfaite guésifon. GEOF FROY.

**RADIX URSINA, ΙΊΟΓΠ du** *Meum.*

Les cinq racines apéritives , font, l’ache , l’afperge , le  
fenornl, le persil, le houx. Quelques Auteurs les ap-  
pellent les cinq racines apéritlVes majeures, pour les  
distinguer des cinq racines apérit’iVes mineures, qui  
sont, le caprier , le chardon-Rûland , l'apocyn, labu-  
grande & la garance.

**R.ADIX SaNCTÆ HeLENÆ ,** *Cypemus AmericanusJIIOrrlawffi*

C’est une racine longuette , pleine de nœuds, nuire en  
dehors , blanche en dedans & d’un gcut arOmatiquejo  
peu près femblable à celui du galanga. On ncus l’ap-  
porte du Port de Sainte Helene, dans la Floride, l'ro-  
Vince d’Amérique, où elle croît. Cette racine est bon-  
ne pour les douleurs d’estomac , & est extremement  
apétinve. On la recommande dans la cclique néphré-  
tique & le difficulté d’uriner. Quelques-uns l'écrasient  
& l’appliquent Pur les parties fosoles pour les fortifier,  
I.EM ER Y , *des Drogues.*

RADULA, *Rasoire*

ιο;^ R A ï

R A I

RAIA, Offic. Salv. de Aquat. 149. Schonef. Ichth. 57.  
Mer.Pin. I85.Bellon. de Aquat.80. *Raia clavata, Ai*drov. de Pifc. 450,Rondel. de Pssc. 1. 353. Gefn. de  
Aquat. 795. Chalt. Pifc. 11. Raii Ichth. 74. ejufd.  
Synop. Pifc. 22. *La Raie-*

C’est un poisson de mer dont la chair, le foie & le fiel  
sont d’ufage en Medecine. Sa chair passe pour analep-  
tique & pour aphrodisiaque. On recommande S011 soie  
pour l'affoiblissement de la vue & les exulcérations aux  
yeux, on en sait encore un remede pour la gale.

Pline recommande fon fiel dans les maux de l'oreille  
interne , *Lib. XXXII. cap.* 7. Voyez *Batis.*

La *raie* est un poisson de mer bien connu , dont il y a  
plusieurs especes. Les unes ont presique tout le dos ta-  
chetéde petits points semblables à des étoiles; les au-  
tres n’ont de ces marques qu’à la queue. Il y en a une  
autre forte qu’on pêche à Marseille , qui est fort esti-  
mée.

Ce poisson est d’une couleur noirâtre, multiplie beau-  
coup en peu de tems , mange des petits poissons, & Vit  
dans des endroits bourbeux près du rÏVage. Il est nour-  
rissant, & fait un aliment fclide & durable ; parce que  
lesfucs Vifqueux qu’il contient adherent aux Vésicules  
des fibres , & font caufe qu’il est dur à digérer. Il est  
fujet à donner des Vents, & à former des humeurs pe-  
fantes & grossieres; surtout si on le mange aVant qu’il  
ait été gardé quelque-tems : il contient beaucoup d’hui-  
le & de siel Volatil. Il est fort bon en tout tems aux per-  
fonnes jeunes & d’un tempérament bilieux &fanguin,  
qui ont l’estomac bon. Dans quelques pays on a la  
pratique de le faire fécher & de le garder long-tems :  
mais ce n’est pas le moyen d’en faire un aliment qui  
foit bon. LeMERY , *des Alimens.*

RAIZ-d’EMPOSE, nom de la *Methornca Malabaro-  
ritm.*

R A L

RALLUS , efpece de foulque ou poule de rÎVlere fort  
commune en Italie & en quelques autres endroits. Sa  
graisse passe pour être réfolutÎVe, émolliente & anody-  
ne. LeMERY , *des Drogues.*

RAM

RAMAG, *Cendres.* **RULAND.**

RAMALIS VENA ou VENA PORTÆ , *veine-porte.*Ί **HEOPHILUs,** *de Exact. Retrelnent. Vesicae Cognit. cap.2.*

RAMED, *Rhubarbe.* **R.ULAND.**

RAMENA POU-MARAM , nom d’un très-grand ar-  
brequi croît au Malabar , auquel on n’a attribué au-  
cune propriété médicinale que je connoisse.

RAMENTUM , *fragment,* ou particule détachée de  
quelques corps.

RAMEX. Voy. *Hernia.*

RAMIGRI, *Colophone.* **RULAND.**

RAMUS, branche d’arbre , ou ramification d’un vaif-  
feau dans le corps.

R A N

RANA, Offic. Mer. Pin. 169. Bellon. de Aquat. 54.  
Schonef.Ichth. 59. Rondel. de Aquat. 2. 2I8.Charlt.  
Exer. 27. AlclroV. de Quad. OVip. 89. *Rana aquatica -,*Schrod. 5. 33I.Jonl.de Quad. 130. Schw. Rept. 155.  
Raii Synop. A. 247. *Rana aquatica et innoxia,* Gefn.  
de Quad. OVip. 46. *Grenouille commune.*

*Les grenouilles* font de grosseur & de couleur differentes,  
felon les lieux où elles vivent. Les*grenoiellles* de mer  
Eont monstrueufes & ne *se* mangent point. Celles de  
terre qu’on appelle en latin *Ranae fylvestres s* reflem-  
blent à peu de chose près aux *grenouilles* d’eau ; seule-

R A N 1036

ment elles Eont plus petites & ne se mangent point :  
mais on fait un grand ufage de celles d’eau.

La *grenouille* d’eau est un animal amphibie, mais qui est  
le plus fouVent dans l’eau, soit dans les rÎVleres, les  
marais, les étangs ou les fontaines. Elle Vit de mou-  
ches, de Vers, de sangfues , de limaces, d’infectes &  
d’herbes aquatiques. Elle mange aussi lesspetits de sim  
efpece ; car EouVent on trouye de petites *grenouilles*dans le bec & dans le Ventre des grosses. Elle nage  
fort Vite , & faute en-dcVant au lieu de marcher.

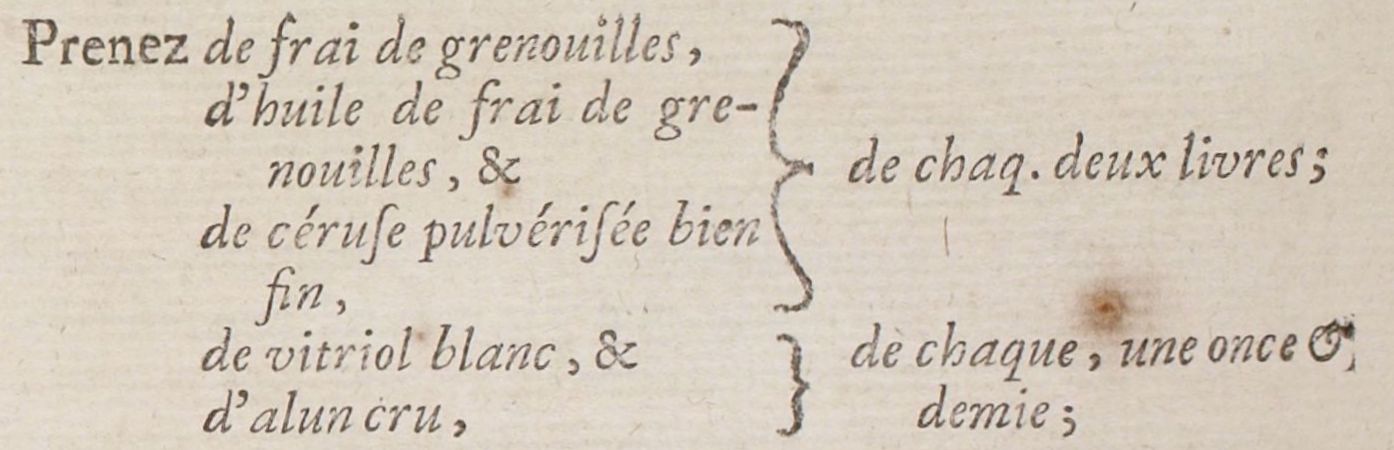
Il y a bien des endroits où l'on mange *la grenouille :*cependant Galien a fait si peu de cas de cet aliment  
qu’il n’en a pas dit un met. Celles qui νΐνεηΐ dans les  
étangs & dans les marais ne font pas si faines que cel-,  
les qui VÎVent dans les rÎVleres, lesquelles ont beau-  
coup dephlegme, de sel Volatil, & de principes hui-  
leux & bassamiques, qui font propres pour adoucir les  
humeurs acres de la poitrine, elles ne laissent pas d’ê-  
tre nourriffantes & font apéritÎVes & dissoluantes : ce-  
pendant leur viscosité fait qu’elles font difficiles à di-  
gérer,& qu’elles engendrent des humeurs grossieres:  
& quelques Auteurs difent-, que d’en manger trop fré-  
quemment caufe de l’indisposition & même la fievre.

Elles siont bonnes en tout tems aux personnes jeunes , &  
d’un tempérament bilieux, qui ont un bonestomae, &  
prennent habituellement de l’exercice : mais les per-  
fonnes âgées & phlegmatiques doivent s’en abstenir ou  
en isser bien modérément.

On fait grand usage en Medecine de leur frai, lequel est  
rafraîchissant , humectant & propre à rectifier les hu-  
meurs acres. L’eau distilée du frai a les mêmes vertus  
que le frai même. Cette forte de frai est une matiere  
vifqueufe, tranfparente, froide, gluante & pleine do  
petits œufs. LEMERY, *des Drogues.*

*Emplastrum despermate Ranarum.*

Emplâtre de frai de grenouilles.



Faites bouillir le tout jusqu’à consistance d’emplâtre.

Ajoutez enfuite

*de dre blanche , trois onces ;*

*de mastic,* **1 1** *s* **1**

**,, J f** *de chaq. demt-once ;*

*d encens s \**

*de camphre , trois dragmes.*

Faites une emplâtre.

Il faut ramasser le frai de *grenoiellles* lorsqu’il est encore  
récent, & le mêler dans un bassin avec de l’huile de  
frai de *grenouilles,* de la céruse , du vitriol & de l'alun  
pulvérifé. Cn fera bouillir ce mélange fur un feu ηιο-  
déré , jusqu’à consistance d’emplâtre: ensiiite on y son-  
dra la cire blanche, & quand le tout Eera presque sioid,  
on y fera entrer le mastic & l’eneens pulVérssés bien  
fin ; & l’on ajoutera le dernier de tous , le camphre,  
qu’on aura fait fondre dans une demi-once d’huile de  
frai de *grenouilles.* On mettra cette emplâtre en masses  
pour la mieux conferver.

Elle est propre pour les plaies aCcompagnées d’inflam-  
mation. Elle déterge, corrige l’acrimonie des humeurs  
& desseche. On l'emploie pour les plaies des yeux.

Pour l'ordinaire on ne met le vitriol & l'alun que quand  
la décoction commence à ne plus bouillir : mais COm-  
me ces fels minéraux ne peuvent être dépouillés en  
bouillant que de leur phlegme, il n’importe pas qu’on  
les mette plutôt ou plus tard. **LEMERY,** *Pharmacop.*

1037 R A N

RaNa vIRIDIs, Offic. AldroV. de Quadr. Ονΐρ. 622. *Ra-  
na nostra viridis,* Ind. Med. 96. *Rana aquatica viridis,*Sehw. Rept. 158. *Ranunculus viridis,* Serod. 5. 395.  
Jonsi Quad. 133. *Ranunculus viridis, sive dryopetes,*Gesii. de Quadr. Ovsp. 60. *Agredula* , Isidor. *Raine  
verte.*

Cette *grenouille* entiere & sim sang font d’tssage en Me-  
dectne. Elle a les mêmes propriétés que la *grenouille*commune ; & fles cendres mi si? s star les blessures en ar-  
rêtent très-promptement l'effusion desiang. On recom-  
mande sim sang, comme d’une efficacité particuliere  
dans les plaies récentes. DALE, d’après *Schroder.*

<  
RANCIDITAS, *rancidité*, espece de corruption désia-  
gréable , que les graisses & les fubstances huileuses  
contractent à la longue , & que la chaleur leur commu-  
nique.

RANCULA, douleur errante dans une plaie, accom-  
pagnée de douleur & de pulsation. JgaNNEs ANGLI-  
**CUS.**

RANDI.A.

Voici *ses* caracteres.

Sa fleur n’a qu’une feuille , dont la partie inférieure est  
tubuleufe, & la partie supérieure éVasée, & pOur l'or-  
dinaire dÎVÎsée en cinq segmens. Cette fleur sait place  
à un fruit ovale qui n’a qu’une cellule,que des femences  
plattes & cartilagineufes , environnées de pulpe rem-  
plissent.

Miller n’en Compte que llespece siliVante.

*Randia frutescens spinis bijugis s foliis subrotundis , flori-  
bus albis.* Housse *Randia en arbrisseau t armée de deux  
épines* à *chaque nœud, à fleurs rondes &* à *feuilles blan-  
ches.*

M. Hans-Sloan a denné la description & la figure de cette  
plante dans sim Histoire de la Jamaïque, Vol. I. p. 40.  
sous le titre de *Lycium forte , foliis subrotundis integris  
spinis et foliis ex adverso sitis.*

Cet arbrisseau est fort commun aux enVÎrons de la Vera-  
Cruz, d’où le Docteur Guill. Houston qui lui a donné  
le nom qu’il a en mémoire de M. lfaac Rand , grand  
Botaniste, nous a apporté fa femenee.

H s’éleve à dix ou douze piés de haut dans fon pays natal.  
& fe diVÎfe en un grand nombre de branches qui croif-  
fient toujours oppofées deux à deux, ainsi que sies feuil-  
les, & *ses* épines. Ses fleurs fiant petites , blanches, &  
font place à un fruit dur, oVale, à peu près de la grof-  
feur d'une ηοιχ d’Efpagne , plein de femences plattes,  
& renfermées flous une pulpe molle & noirâtre. Ses  
feuilles Eont Vertes pendant toute l’année. MILLER,  
*Dictionn.*

RANGIFER , Offic. Jonf. de Quad. 64. Charlt. Exer.  
12. *Cervus rangiser*, Raii Synop. A. 88. *Tarandus,* Al-  
droV. de Quad. Bssul. 859. *Tarandus sive Rangiferi*Gesil. de Quad. 840. *Tarandus Agricol.* Eliot. *La  
Rene.*

C’est un animal de la Laponie, on se sert de ses cornes  
& de fon sabot, dans les affections spasinodiques.

RANINÆVENÆ, *veines rarnnes* 5 ce sirnt de gros  
vaisseaux situés fous la langue.

RANULA , maladie de la langue, ou tumeur Fous cette  
partie, Voy. *Lingua.*

RANUNCULO AFFINIS, nom de *VHydrocoelleZel-  
lariea asari folio.*

RANUNCULOIDES, ou *Hepatica , trifolia caeruleo  
flore.*

R A N 1038

RANUNCULUS, *Renoncule.*

Voici Fes caracteres.

Son calyce est ordinairement de plusieurs pieces. H est  
quelquefois à six feuilles, & communément passager;  
*sa* fleur est en rosie, pour l’ordinaire à cinq ou six seuil-  
les, & garnie d’un grand nombre d’étamines. Son fruit  
est rond ou oblong,& contenu dans des capfules dont  
chacune est munie d’un tube recourbé qui varie felon  
llespece. Cette plante ressemble du reste au *Chelido-  
nium minus.*

Boerhaave en compte 69 especes, dont aucune n’a des  
propriétés médicinales que je connaisse, que la 1, la 2,  
la 3,la5, la 11, la 13 , la 16, la 61, la62 , la63 &la  
68.

I. *Ranunculus Pratensis, erectus acris,* C. B. P. 178. Raii  
Hist. 1.583. Synop. 3. 248.Boerh.Ind. A. 30. Tourn.  
Inst. 289. *Ranunculus acris,* Offic. *Ranunculus rectus,  
non repens ,flore simplici luteo,* J. B. 3- 416. *Ranuncu-  
lus Pratensis erectus s acris, vulgaris*, Parla Theat. 329.  
*Ranunculussarrectdscauliculis*, Ger. 804. Emac. 951.  
*Renoncule des prés droite.*

Elle croît dans les prés & dans les pâturages : son herbe  
est dloEage; elle est caustique : si l'on broie son herbe ,  
& qu’on l’applique fur la peau, elle y excite de la dou-  
leur & de l’inflammation. Les Paysans & les Soldats  
font grand cas de *ses* racines : ils s’en servent dans les  
fievres intermittentes.

2. *Ranunculus Pratensis s erectus s acris-s in solii medio ma-  
culatus* , C. B, P.

3. *Ranunculus Pratensis s erectus dulcis,* C.B.P. M. H. 2.  
439.

6. *Ranunculus Pratensis repens hirsutus,* C. B. P. 179.  
Tourn. InlI. 289. Boerh. Ind. A. 31. *Ranunculus »*Offic. *Ranunculus Pratensis repens*, Park. Theat. 329.  
Raii Hist. 1. 581. Synop. 3. 247. *Ranunculus Praten-  
sis , etiamque hortensis,* Ger. 804. Emac. 951. *Ranun-  
culus repens ustore luteosimplici*, J.B. 3.419.

Elle a la racine petite, fibreufle & rempante : il en part  
plusieurs feuilles velues, divisées en trois segmens,  
dont chacun est foûdivisé en un plus grand nombre,  
& marquetée pour l'ordinaire de taches blanches en-  
dessus.Ses tiges ne font pas si droites que celles du *Ra-  
nunculus pratensis radice verticelU modo rotunda.*

Ses feuilles font plus longues, plus étroites & moinsdi-  
visées. Au fommet de ces tiges font des fleurs rondes ,  
jaunes , brillantes, à cinq feuilles, avec plusieurs éta-  
mines jaunes dans le milieu. Lorfque les fleurs sont  
tombées , il reste une tête qui s’élargit, & forme une  
grappe ronde de femences plates & anguleuses. Cette  
eEpece se perpétue par le moyen des filets qui partent  
de Ea racine. Elle est commune dans les prés humides  
& au bord des rivieres, & fleurit en Mai. MILLER , *Bot.  
Offic.*

Cette espece est innocente , & on la sait cuire avec d’au-  
tres légumes au mois d’AVril. DaLE,

11. *Ranunculus montanus Aconitifolio, albus nflore mino-  
re* ,C. B. P. 182. *Aconitum ranunculeldes, flore albo  
simplici*, M.H. 2. 450.

13. *Ranunculus Pratensis , radice verticilli modo rotundas,*C.BvP. 179. Tourn, Inst. 289. Boerh. Ind. A, 31. *Ra-  
nunculus bulbesus ,* Offic. Ger. 806. Essae 953. Park.  
Theat. 329. Raii Hist. 1.581. Synop. 3. 247. *Ranun-  
culus tuberosus, major ,* J. B. 3. 417. *Renoncule buI.  
beuso.*

Cette espece est la plus commune, & nos Champs en Pont  
couverts au Printems. On la distingue des autres par  
faradne tubéreuse, ronde & blanche, de 1 extrem

1Ό39 R A N

de laquelle partent plusieurs fibres. Ses feuilles font  
placées si.lt de longs pédicules , ainsi que celles du *Ra-  
nunculus Pratensis, repens, hirsutus :* mais elles ne  
font diVisées qu’en trois segmens. Elle est droite , le  
calyce de *sa* fleur est rebroussé, & dure jusqu’à ee que  
les feuilles foient tombées ; au lieu que dans l’efpece  
de *renoncule* rampante, le calyce tombe aussi-tôt que la  
feuille est épanouie. Elle fleurit en Mai ; nos champs  
& nos prés en font pleins, & le peuple l’appelle fleur  
au heure, s’imaginant que c’est elle qui donne au heure  
sa couleur jaune; quoique les Vaches ne paissent aucu-  
ne espece de *renoncules* tant qu’elles Eont Vertes, parce  
qu’elles fiant chaudes & caustiques au gout. MILLER ,  
*Bot. Offe*

La racine de cette plante est si acre, qu’on la peut em-  
ployer en caustiques ou en Vésicatoires, singulierement  
Eur les jointures affectées de la goute. On broie cette  
*renoncule,* & on l’applique sim les cors des piés , après  
qu’on les a bien amollis dans l’eau chaude, & on les  
coupe jusqu’au Vif. ToURNEfoRT.

Sa racine verte, corrode, confume & seche admirable-  
ment les tumeurs dures; mais elle perd toutes *ses ver-  
tus* en la séchant.

16. *Ranunculus palustris s apii folio, laevis,* C.B.P. 180.  
Boerh. Ind. A. 31. Tourn. Inst. 291. *Ranunculus pa-  
lustris,* Offic. Ger. 814. Raii Synop. 3. 249. *Ranuncu-  
lus palustris, rotundifolius,* Ger. Emac.962. Raii Hist.  
1. 585. *Ranunculus palustris , sive minimus*, J. B. 3.  
858. *Ranunculus palustris Sardonius-, laevis,* Park.  
Theat. 1215. *Renoncule aquatique âfeuilles rondes.*

Elle aime les lieux aqueux, & fleurit en Juin & en Juillet.  
Dale croit que cette *renoncule* est la quatrieme espece  
de Diosicoride, qui dit que *ses* feuilles & fes tiges ten-  
dres, appliquées en cataplasine, semt corrodantes,  
esitarotiques, & cauEent de la douleur. C’est pourquoi  
on l’emploie dans la cure des ongles raboteux, du  
pfora, & lorsqu’il s’agit de dissiper les cicatrices de  
ceux qui ont été cautérisés. Elle guérit aussi l'efpece  
de verrue appellée *myrmesia* ; les durillons qui *se for-  
ment* fous la peau , aux piés& aux mains , l'alopécie,  
& cela en fort peu de tems. On fomente aVec fa dé-  
coction les engelures. Sa racine séchée & broyée, fait  
éternuer, si on l’applique fous le nez. Portée en amu-  
lete, elle calme le mal de dents, mais elle fait brifer la  
dent. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 206.

61. *Ranunculus^gramelneo folio, flore caudato , semirnbus  
in capitulumfpicatum congestis. Noyez Myosuros.*

62. *Ranunculus longifolius , palustris major*, C. B.P. 180.  
Boerh. Ind. A. 34. Tourn. Inst. 292. *Ranunculus flam-  
meus* , Offic. *Ranunculus flammeus major*, Ger. 814.  
Emac.961.RaiiHist. 1.587. Synop. 3.250. *Ranun-  
culus palustrisnflammeus major,* Park. Theat. 1215.  
*Ranunculus folio longo maximus elingua Plinii,* J. B. 3.  
365.

Elle croît dans les lieux bas & marécageux , & fleurit  
en Juin : elle a les mêmes propriétés que le *ranunculus  
palustris.*

63. *Ranunculus longifolius, palustris minor,* C. Β. P. 180.  
Tourn. Inst. 292. Boerh. Ind, A. 34. *Flammula i* Offic.  
*Ranunculus flammeus minor,* Ger. 814. Emac. 961.  
RaiiHist. I. 587. Synop.3. 250. *Ranunculus palustriss  
flammeus minor, sive angustifolius,* Park. Theat. 1214.  
*Ranunculus longifolius saltis flammula A.* B. 3. 864.

On la trouVe dans les prés aqueux, & dans les lieux ma-  
récageux : elle fleurit en Juin. Son herbe , quiestd’u-  
fage en Medecine, est caustique, ainsi que celle des «  
autres efpeces. Ses feuilles font quelquefois pleines &  
entieres,& quelquefois dentelées; ce qui l’a fait ap-  
peller par Gerard & Parkinfon , *Ranunculusflammeus <*

R A N 1040  
*serrants ;* & par Cafpard Bauhin, *Ranunculus palustris  
ferratus.*

68. *Ranunculus folio cyclaminis, radice asphodeli major,*Tourn. Inst. 285. Boerh. Ind. A. 35. *Thora, Offic.  
Thora Valdensis,* Ger. Emac. 966. Raii Hist. 1. 591.  
*Thora ,folio cyclaminis,* J. B. 3. 650. *Aconitum Par-  
dalianches alterum,seu thora minor,* C.B.P. 184. *Aco-  
nitum Pardalianchess seu thora minor,* Park.Theat.  
317. *Thora montis Baldi, sive Sabaudica,* Ger. *Acom-  
tum Pardalianches primum, seu thora major*, C; B.  
*Pardalianches s jeu thora major ,* Park. *Doronic.*

Elle croît dans les montagnes de la Susse , & fon herbe  
est caustique.

Les propriétés de la *renoncule* semt ou bonnes & salutai-  
res , ou Vénéneuses & nuisibles. On trouVe chez nos  
Herboristes la premiere, la 2 , la 6, la 13 , & laseizie-  
me espece. Ses racines & fes petites bulbes broyées &  
appliquées Eur la peau, cassent de la douleur, de la  
rougeur , l'inflammation, la gangrené , & de l’acrimo-  
nie dans les humeurs, c’est pourquoi on les regarde  
comme caustiques & eflcarotiques , & on les employe  
dans les maladies où il s’agit de remuer le iysteme ner-  
veux, comme danslesmaladies des os , les épilepsies ,  
les conVulsions, lesspasines, les affections hystériques,  
les douleurs fixes du périoste , les goutes , les ulceres  
InVétérés,& les douleurs isichiatiques : elles exulcerent,  
brûlent, & forment une croûte à la peau, & au pan-  
nicule adipeux ; si on les laisse dans des plaies ouVer-  
tes , elles y produiront des fistules. C’est assez la coutu-  
me des foldats & du petit peuple, de recueillir , de la-  
Ver & de broyer les racines des premiere , feconde &  
troisieme efpeces, & d’en appliquer aVec assez de *saccès*sous la plante des piés , ou entre les doigts , dans les  
fievres intermittentes : mais si elles sont trop acres s  
elles brûlent la peau.

Quelques Auteurs l'ont appellée *herba seelerata* ; parce  
que les gueux font à leurs enfans des ulceres difformes »  
pour émouVoir la compassion , aVec fes racines & ses  
bulbes. Son herbe appliquée Eous les narines , sait éter-  
nuer violemment ; elle déracine les verrues ; pour cet  
effet il ne faut que les en frotter ; les anciens s’en fer-  
voient contre la lèpre : prise intérieurement, elle est  
vénéneufe : mais appliquée à l'extérieur, elle guérit les  
enfans de la gale.

Quelques Auteurs l’appellent *Apium risus ,* ce qui a fait  
penfer au saVant Botaniste Giulandinus , que c’étoit  
1’*Apiastrum* de Pline, & le *Sardonia* de Diofcoride;  
fon acrimonie est telle qu’appliquée stur la langüe , elle  
y cauEe Eur le champ de l’inflammation & de la gan-  
grene.

On lui donne encore les noms *d’herba strumea* ; parce  
qu’elle réfloût & discute les tumeurs scrophuleuses &  
écrouelleuses ; de *pes Corvinus,* parce que *scs* feuilles  
ont quelque reffemblance aVec le pié du corbeau , &  
de *ranunculus*, de *rana* , grenouille , parce qu’elle ai-  
me les lieux humides. *Histoire des Plantes attribuée  
â Boerhaave.*

Outre les especes précédentes de *ranunculus ,* Dale fait  
mention de la fuiVante.

*Ranunculus montanus*, Offic. *Ranunculus montanus maxi-  
mus albus t* Park. Theat. 334. *Ranunculus montanus j  
aconitifolios albus ,flore majore*, C. B. P. 182. Tourn,  
Inst. 290. *Ranunculus aconiti folio,* Ger. Emac. 954.  
*Ranunculus , flore albo, Alpinus major,* J. B. 3. 861.  
Raii Hist. 1. 589. *Renoncule des montagnes â fleurs  
blanches.*

Elle croît fur les montagnes couVertes de bois ,& fleurit  
en Mai & Juin. Elle a les propriétés des autres efpe-  
ces de *renoncules.*

RAPA,

ιοψι RAP

RAP

RAPA , *Rave.*

Voici fes caracteres.

sa siliquese termine en une efpece de corne fongueufe,&  
Ea raeine est charnue & tubéretssc.

BocrhaaVe en compte les neuf efpeces fuivante :

«

I. *Rapa sativa, rotunda, radice candida*, C. B. P. 89.  
Raii Hist. I. 800. Synop. 3. 294. Tourn. Inst. 228.  
Beerh. Ind. A. 2. 12. *Rapa,* Offic. *Rapum hortense,*Parla Parad. 508. *Rapum mains,* Ger. 177. 232. *Ra-  
pum sativum rotundum*, J. B. 2. 838. *Le Navet. -*

C’est une racine si connue, que nous nous contenterons  
de dire, qu’elle est ronde , un peu applatie, blanche  
au dedans, mais tirant fur le rouge à l’extérieur. Ses  
feuilles sont larges, rudes, fort dÎVÎsées, rondes &  
larges à l’extrémité, & étendues fur la terre. Elle  
pousse destices au Printems, qui font fort branchues,  
garnies de feuilles plus petites , plus douces, & moins  
dÎVÎsées que lesprécédentes , & chargées de longs épics  
de sieurs jaunes, brillantes, à quatre feuilles, & fuÎVÎes  
de siliques longues, foibles, & pleines de femences  
rondes & noires. On feme le navet dans les champs &  
dans les jardins, & il fleurit en Ανπΐ.

On mange des naVets aVec toutes fortes de Viandes , sur-  
tout en HiVer : ils font Eains& nourrissans, quoiqu’un  
peu Venteux : nos Cuisiniers en font plus d’ufage que  
nos Apothicaires. Quelques Auteurs recommandent  
un sirop fait de naVets coupés par tranches , couVertes  
de fucre candi brun , lit fur lit, & cuites au four, com-  
meun pectoral excellent, & comme un remede falu  
taire dans les toux & les confomptions. MILLER , *Bot.  
Ossic.*

On plante les naVets dans les terreins humides , aussi-  
bien que les choux , & on les emploie fréquemment  
e.n alimens. Il y en a deux efpeces , l'une mâle & 1’au-  
tre femelle , qui different peu l’une de l'autre : ceux de  
l’efpece mâle font ordinairement ronds , enVÎron de la  
grosseur de la tête d’un enfant, & plus larges que longs.  
Ceux de llespece femelle font oblongs, & fort estimés.  
Les meilleurs font ceux qui fiant tendres , gros, d’un  
bon gout, & fiant Venus dans un terrein gras & humi-  
de. Ils parViennent quelquefois à une grosseur prodi-  
gieuse. Pline & Tragus difent en avoir νιι des mâles  
qui pefoient jufqu’à quarante livres ; & Amatus dit en  
aVoir vu qui pefoient cinquante, soixante lÎVres,& da-  
vantage. Il s’en est trouyé des femelles qui pefoient  
jlssqu’à trente llVres.

Ils cOntiennent beaucoup d’huile , & un peu de Eel essen-  
tiel : ils font nourriisans, amollissans, & provoquent  
l’urine, ayant un fuc huileux balsamique, prcpre à  
corriger les fila aigus des humeurs, & à réparer les  
pertes des parties Eolides. La décoction faite de ces  
racines passée & édulcorée avec du Eucre , s’emploie  
utilement pour adoucir les humeurs acres de la poitri-  
ne, & pour en soulager l’oppression, prife immédiate-  
ment ayant de lu mettre au lit.

Ils se digerent un peu difficilement, sont Venteux, &  
catssent quelquefois des obstructions, parce que leur  
fubstanee étant conq acte & ferrée , ils séjournent long-  
tems dans l'estomac ayant d’y être dissous; qu’ils y fer-  
mentent , & s’arrêtent aisément dans les passages  
étroits ou les petits canaux Ils conVlennent dans  
tous les tems aux jeunes gersimnes d’une complexion  
bilieufe , & à celles dont les humeurs fiant aercs & té-  
nues , pourVu toutefois qu’elles aient l’estomac bon.  
Leur graine passe pour un bon contre posson , & elle  
fait mourir les Vers. LEMERY, *des Alimens.*

*i. Rapa sativa rotunda, radice obseletè nigricante,* C. Β.  
P. 90.

*Torne V.*

R A P 104\*

3. *Rapasativa rotunda , radicesupra terrant viridi,*

4. *Rdpa stativa rotunda , radice loris et elnelts flavescente ;*

C O T) *J JJ*

. 13. r. 90.

5. *Rapa sativa rotunda , radice foris et intus pallide lu-  
tescente.*

*6, Rapa y radice compresset, candida.*

7. *Rapa, radice oblonga,seufoemrna -,* C. B. P. 90.

8. *Rapa, radice oblonga,seufoemina, radice obsosetè ni-  
gra,*

9. *Rapa, radice oblonga, seufoemina major,* **BOERkaavE;***Ind. ala Plant.*

Cette plante a les mêmes propriétés que le *raphanus* : l'é-  
corce de fa raeine est acrimonieuse : mais le SUC de *sa*si-lbstance intérieure & médullaire , est doux comme  
le miel. Sa racine bouillie & pelée , est un excellent  
anti-scorbutique, & passe pour un adoucissant. Le sise  
exprimé de *sa* racine , lorsqu’elle est bien mûre , &  
ayant que de porter graine , bien bouilli & bien clari-  
fié , aVec une troisieme partie de miel , est un remede  
incomparable peur les ulceres à la bouche , & pour dé-  
terger lesaphthes. Pris en boiston, rien n’est meilleur  
pour les coups inVétérés. Sa semence échauffée & ex-  
primée,donne une huile dont on fe Eert en toutes sor-  
tes d’occasions. Sa bulbe cuite Eous les cendres , est un  
anodyn dans les inflammations des yeux. Cuite dans  
du heure, & mifeen cataplalme, elle a la Vertu d’a-  
mollir les tumeurs. Nicander écrit que le *rapa* est un  
ingrédient trcs-conVenable dans les compositicns alexi-  
pharmaques & dans les thériaques. On s’en sert cnco-  
re tant en alimens qu’en assaisiOnnemens. Galien dit  
que c’est un assez bon mets, mais Venteux : la cuisson  
lui ôte Ees flatulences : mais cumme on le dépouille  
toujours de sim écoree , on ne paryient point à le corri-  
ger entierement.

Les remarques siliVantes si-lr le *rapa,* fiant bonnes à faire.'

Plus la bulbe du *rapa* est petite, plus le S0I d’où il Vient  
est pierreux ; plus il est acre.La peau delà bulbe est tou-  
jours amere ; d’où il s’ensuit que cette plante est anti-  
scorbutique. Les Praticiens modernes font grand cas  
defonfuc. On met tout le corps de la bulbe en écume,  
& l'onen tire ainsi un fuCqui estacrimonieux; onajou-  
te à ce fuc un peu de miel , & on en sait un gargarise  
me , qui est un bon remede dans l'efquinancie & la pé-  
ripneumonie. La huitieme efpeee est plus acrimonieu-  
se que les autres, parce que le fuc aqueux Eortparles  
trous que les Vers y font. M. Boyle a démontré que les  
naVets crus étoient excessiVement flatulens , en en met-  
tant de pelés dans un récipient Vuide , & en les y laisa  
Eant pendant Vingt-quatre heures deEuite; carilarrÎVa  
que dans cet espace de tems, l'air qu’ils rendirent rem-  
plit le réeipient d’un air cinq fois plus denfeque celui  
qui étoit à l’extérieur. Il en est de même des *radis ;*d’où l'on peut conclurre que ces plantes font anti-fcor-  
butiques & très-détersiVes. *Hist. des Plant, attribuéed  
Boerhaave.*

Outre les eEpeces de *rapa* précédentes, Dale fait mell-  
tion de la iuÎVante.

*Rapa seylvestrisi* Offic. C. Β. P. 90. Raii Hifc. 1. 800.!?^  
*pum sylvestre,* Ger. 179. Emac. 233. *Rapumfylvedrei  
non bulbosum*, Parla Theat. 861. *Rapums.ylvestre Masm  
thiolisd.* B. 2. 841. *Navet sauvage,*

H croît dans les champs, & fleurit en Eté. Dioscoridedit  
que sa racine entre dans les remedes détersifs, faits  
de fleurs de lupins , de froment ou de Veste, peur net-  
toyer la peau du Vlfage & du corps. **DIOSCûRIDe,** *Libs  
II. cap.* 135.

RAPAX, *Ambre.*

RAPHANINUM OLEUM ; huile extraite de la *Iny*V u u

ϊο?43 K A P

mence du radis. Dioscoride la recommande dans les  
affections cutanées, *Lib. I. cap.* 5.

RAPHANTSTRUM.

Voici ses caracteres:

Sa silique est divisée en jointures Comme une colonne or-  
née d’une fusée ou d’un filet ; & chaque jointure est  
pleine de semence ronde.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes :

1. *Raphani sirum segetum, flore luteo vel pallido,* T. 2 30.  
*Rapistrum flore luteo, siliqua, glabra articulata,* Raii  
Hist.805.

2. *Raphanisirum arvense flore albo ,* T, 230. *Rapistrum  
flore albo, erucae foliis ,* Lob. le. *Lampsanas* Cassalp.

3 55- . .

3. *Raphanistrum flore albo striato , siliqua art’culata  
striata minore. Noyez Armoracia.* BOERHAAVE, *Index  
ala Plant.*

On l’appelle *raphanistrum* de *raphanus,* parce que *sa ra-*cine ressemble à celle du *raphanus minor* ,. il a les mê-  
mes propriétés que le *raphanus. Histoire des Plantes at-  
tribuée â Boerhaave.*

RaPI’ANISTRUM , nom commun à plusieurs esipeces de *ra-  
pistrum.* Voy ez *Rapistrum.*

Ra PHaNISTRUM DISPERMUM , nom de *VErucago sege-  
tum.*

RaPHaNISTRUM M0N0 SPERMUM, nom du *Myagrum mo~  
nospermurn latifolium. - «*

RAPHANUS, *Radis.*

Voici sic s caracteres.

Sa silique est en corne , épaisse , spongieusie & divisée par  
une membrane minee en deux capsules ou cellules qui  
contiennent des siemences rondes.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

I. *Raphanus major s orbicularia vel rotundus s* C. B. P.  
S>6.

2. *Raphanus major , orbicularis floribus candidis i* C. B.  
P. 96.

3. *Raphanus niger magis rotundus,* M. H< 3. 265.

4. *Raphanus minor oblongus,* C. B. P. 96. Tourn. Inst.  
229. Boerh. Ind. A. 2. 11. *Raphanus hortensis , radicu-  
la ,* Offic. *Raphanus,* J. Β. 2. 846. *Raphanus sativus ,*Ger. 183. Emac. 287. Raii Hili. 804. Synop. 3. 296.  
*Raphanus vulgaris* , Parla Theat. 861. Parad. 507.  
*Radis.*

Tout le monde Fait que cette racine est longue, d’une  
seule piece, blanche , couverte d’une peau mince &  
rougeâtre à la partie supérieure ; que fies fieuilles Pont  
larges, rudes, Velues & assez découpées par les bords ;  
que Ees tiges s’éleVent à trois ou quatre piés de haut ,  
sont fort branchues, & portent plusieurs fleurs blan-  
ches à quatre feuilles marquetées de taches rougeâtres ,  
& que ses fleurs font suÎVÎes de Vaisseaux séminaux *as-  
sez* larges, spongieux, légers & contenans une semen-  
ce oVale, rougeâtre, brune & grosse deux fois comme  
celle du navet. Ou la cultive dans les jardins ; elle fleu-  
rit en Mai.

Les *radis* font apéritifs, atténuans & anti-fcorbutiques;  
on en mange particulierement au printems : mais ils  
nourrissent peu & font fort venteux. Ils proVoquent les  
UI ines & font bienfassans dans la pierre & dans la gra-  
velle , en chassant le gravier des conduits urinaires.  
MILLER , *Bot. Osse*

Les parties du *radis* dont on sait usage dans la Medecine

RAP 1044

font la racine & la semence qu’on emploie principale-  
ment pour broyer & chasser la pierre, pour provoquer  
les urines & les regles, & pour loyer les obstructions  
au foie & à la rate. DALE.

Le *raphanus* a les propriétés du *cochlearia-* On mange fa  
racine , elle chasse le phlegme des intestins & est car-  
minatÎVe. Ses fleurs, *scs* feuilles, fa semence & sa ra-  
cine Eont anti scorbutiques. C’est par cette rasson qu οη  
les recommande aux personnes phlegmatiques. Le fuc

. exprimé de *sa* racine & de Ees semences , pris le matm  
aVee du miel est très-bicnfaifant, surtout 11 l’on le boit  
après un Verre de petit-lait.; il nettoyera l’estomac, les  
reins & les poumons, *& soulagera* dans les toux ίηνε-  
térées & dans l’enrouement qui proVÎent de phlegme ;  
quant aux toux accompagnées d’inflammation ou de  
crachement de siang , il ne conVient point dans ces cas.  
On met Ees feuilles entre les autres légumes. Sa racine  
contient beaucoup d’une substance aqueufe & acrimo-  
nieuse; plus elle est feche plus elle est acre: mais la  
cuisson lui ôte sim acrimonie. Son Euc aqueux le rend  
Venteux; c’est par cette rasson qu’il passe pour malfai-  
stant dans les affectlons hypocondriaques. L’issage jour-  
nalier du *radis,* suffira pour guérir une nVdropisie com-  
mençante,quelque considérable qu’elle Εοΐί,& produira  
d’excellens effets dans lesicorbut. La racine est apériti-  
Ve , incisiVe & bonne dans la pierre, dans la colique  
néphrétique, dans les rétentions d’urine, dans la sup-  
pression des regles & dans la jaunisse. Ses siemences siont  
apéritÎVes: mais priEes intérieurement & seules , elles  
causent des nausées. *Histoire des Plantes attribuée a  
Boerhaave.*

*5. Raphanus masor oblongus.* BoERHaavE , *Index alter  
Plantarum.*

*Raphanus aquaticus,* nom du *Sis.ymbrium aquaticum ra-  
phani foliis, siliqua brevore ,* ou du *Sis.ymbrium aqua-’  
ticum , foliis in profundas lacinias divisis,siliqua bre~  
vi ori.*

*Raphanus rusticanus,* nom du *Cochlearia folio cubitali.*

RAPHE, *Suture.*

RAPISTRUM, espece de rave.

Voici *ses* caracteres.

Son enveloppe est presque sphérique & ne forme qu’une  
capfule, qui ne contient ordinairement qu’une fst-  
mence.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Rapistrum Orientale , Acanthi folio,* T. Cor. 14..

2. *Rapistrum monosperrnum,* T. 210. C. B. P.45. Prodr.  
37. J. B. 845. *Raphanistrum monosperrnum , capsulis  
striatis s tenuibus t oblongiuseulis,* M. H. 2. 267.

3. *Rapistrum maximum> rotundifolium , monosperrnum ,*Corn. 147. *Raphanistrum monosperrnum, maximumsro-  
tundisolium, capsula rotundâ glabrâ*, M. H. 2. 265.

4. *Rapistrum arvense, sol'o auriculato-, acuto, T.* 211.  
*Myagrosimilisasiiliquâ rotundâ,* C. B. P. 109. Prodsu  
52. *Raphanistrum siliquâ minore , rotundâ, rugosa, ase  
perâ*, M. H. 2. 267.

5. *Rapistrum Orientale,folio raphani, capsulis rugobls,  
6. Rapistrum Orientale, dentis leonis solio ,flore albo ,* T.

Cor. 14. BoERHAAVE , *Ind. alt. Plant,*

On appelle cette plante *rapistrum* , de *rapa ,* parte que  
I *ses* feuilles reflemluent à celles du *rapa.* Toutes scs *es-  
peces* Eont antissCorbutiques & ont un gout acrimo-  
nieux , mêlé d’un gout d’ail ; d’où l'on conclut qu’elles  
font tant Toit peu éChauflàntes. On en fait peu de cas,&  
on ne les emploie gueres en Medecine. *Histoire des  
Plantes attribuée â Boerhaave,*

1045 RAP

*Rapistrum* est aussi le nom du *Sinapi arvense s praecox-> sm  
mine nigro*,. & du *Sinapi arvense, praecox,semine nigro,  
foliis integris.*

*Rapistrum flore albo,* nom du *Raphanistrum, arvense, flo-  
re albo.*

*Rapistrum flore luteo,* nom du *Raphanistrumsegetum,flo-  
re luteo vel pallido.*

*Rapistrum Italicum* , nom de *FErysimum , anguflisolium  
mustus.*

' - ' / .

RAPUM. Voyez *Rapa.*

RAPUNCULUS , *raiponce»*

Voici l'es caracteres.

Cette plante reilemble au campanule, avec cette Peule  
différence, que *sa* fleur est mcnopétale, dÎVÎsée en cinq  
stegmens, en étoile & garnie d’un pistil recourbé.

BoerhaaVe n’en compte que les deux efpeces siliVantes ,  
dont la premiere a Eesfleurs ramassées en une tête, &  
**est** connue sous le nom de

*Rapunculus,scabiosa casotulo,* C. B P. 92. *Scabiosa ->glo-  
bularis quam ovinam vocant,* J. B. 3. 25. 12. *Rapun-  
tium montanum, capitatum leptophyllum,* Col. 1.227.

La seconde eEpece dont les fleurs font disposées en om-  
belles, s’appelle

*Rapunculus valerianoides* , caeruleus, *ttmbellatus*, Flor. 2.  
113. *Cervicaria-, valerianoides s caerulea-s* C. B. P. 95.  
*Trachelium umbelliferum , caeruleum,* Ponæ. *Valerian-  
themum,* Hoffrnan. Delic. **BOERHAAVE ,** *Index alter  
Plantarum.*

On l’appelle *rapunculus,* parce que *sa.* racine ressemble à  
celle du *rapum.* On ne lui attribue aucune propriété  
médicinale que je connoisse,

*Rapunculus,* nom commun à plusieurs especes de *cam-  
panulas*

RAPUNT1UM, *Cardinales*

Voici Ees caracteres.

*/ t*

**Il** a la feuille, le fruit & les dehors femblables au *cam-  
panula.sa* fleur est monopétale, dÎVÎsée en plusieurs  
parties qui ressemblent à des langues , 8c renfermée  
dans une gaine.

BoerhaaVe en compte les quatre efpeces suivantes.

**1.** *Rapunelum maximum, coccineos fpicato flore s* Col. in  
Recle

*1. Rapunelum Americanum nflore dilutè caerueleo,* A. Ri P.  
105. *Rapunculusgaleatus, Virginianus,flore violaceo,  
majore,* M. H. 2.466.

**3.** *Rapunelum Americanum, virgae aureaefolüss parvo flo-  
re caeruleo ->* T. 163.

4. *Rapunelum Africanum , minus , angusuifolium , flore  
violaceo, T.* 163. *Campanula minor, Africana, erunt  
facienflore violaceo, foliis procumbentibus,* H. L. BoER-  
**HAAVE,** *Ind. ait. Plant.*

Cette plante n’est d’aucun tssage en Medecine. La premie-  
re el.pece l.ert de nourriture aux bestiaux. Sa fleur est  
fort belle; elle siirpasse celle, des autres el.peces , tant  
en couleur qu’en éclat; Clest pour cette ration qulon  
l’appelle *stos cardinalis. Histoire des Plantes attribuée  
dBoerhaave.*

R A R

RAREFACIENTIA, *remedes raréfiansu*

RAS 1046

RAS

RASA , le même que *resina.*

RASA ou RASTIS, *Etain.*

RASAKETI, RUSATAGI ou RUSANGI, *Cuivre  
brulé.* **R.ULAND.**

RASCACIO, *expectoration.*

RASCETA ou RASTETA, le poignet ou la cheville  
du pié. Ce mot est Arabe.

RASEDO , *enrouement.*

RASILIS ÆRUGO. Voyez *Ærugo.*

RASORIUM , *rasoir* ou *lenticulaire. NoyzzTI. XII. du  
second Vol. Fig.* 3.4. et 5.

RASPATORIUM, le même que *rasorium.* 1

RASTETA , le même que *rasceta.* PaRACELsb.

RASTOL ou RASOES, *Cuivre.* RuLand.  
RASTULnsict. **RULAND.**

RASURA, *érosion.* On ste sert de ce mot pour marquer  
une el.pece de corrosion faite par des humeurs acres.

RASURÆ, *rapures.*

RAT

RATIONIS OS ou OS SYNCIPITIS, *Vos frontal.*

**BI ANCARD.**

RATIS. Marcellus Empyricus dit que c’est le nom du  
*filicula* ou du polypode qui croît fréquemment fur le  
hêtre. -

R A V

RAVED, *rhubarbe.*

R A X

RAXACH, *gomme ammoniaque.*

R E A

REALGAR. Le *realgar ,* ou le *risagallum,* Offic.  
Σανδαράκη, *Graecor. Realgar, Loscgal &e Z arm ch ahmeri  
Arabum i,* en François *orpiment rouge* ou *réalgar*, est  
un fuc arfenical de même nature que l'orpiment , dont  
il ne diffère que par la couleur. Il y en a de deux for-  
tes; l'un est naturel, l'autre factice. Celui qui est na-  
turel fie tire des mines métalliques aVec l'orpiment:il  
a la couleur dtl cinabre , l’dMeur de soufre & d’ail  
quand on le brûle, & est formé en mottes ferrées, quoi-  
qu’il soit friable,

Celui qui est factice fe fait de l'orpiment cuit & fondu  
pendant quelque tems dans des vaisseaux fublimatoi-  
res; car il s’élève au haut de ces vaisseaux des fleurs jau-  
nes, & il reste au fond une mafiè qui s’étant figée pat  
le froid , est rouge comme du cinabre, & que l'on ap-  
pelle *réalgar.*

Si on l'expofe trop long-tems à l’air libre, il fe couvre  
d’une effiorefcence faline. Il ne faut pas confondre le  
*réalgar* avec l'arsenic rouge factice.

On nous apporte le *réalgar* de la Chine Eous différentes  
figures , tantôt en coupes , tantôt en petits bons-hom-  
mes,que l'on appelle *pagodes.Oes* figures ne me paroisi  
fient point sculptées, mais fondues.

Le *réalgar n’elc* pas un moindre poifon que l’orpiment.  
Selon Diofcoride la fandaraque a une vertu pourrissan-  
te & rongeante/. Cependant il est surprenant qu’il la  
recommande non-seulement en fumigation ρουτ les  
vieilles toux, mais même en fubstattce,prifeinrétieu-  
rement dans les asthmes ; avec de la résine en bel, pour  
llentouement ; mêlée avec le miel, & avee le moût de  
vin , pour ceux qui rendent des crachats puruiens.  
Hippocrate lui-même, dans le LÎVre fecond *des Ma-  
ladies* , la propofe dans la fuflocation de la nlatrice qui  
est accompagnée de toux. « Mêlez, dit-il, de la fan-  
« daraque & du foufre qui n’ait pas passé par le feu, de  
« chacun le poids d’une obOle, & trûis ου quatre amarl-  
« des pelées ; donnez ce melange dans du vin odo-

V u u ii

1047 REA

a rant. » Cette dosie de sandaraque est certainement  
grande, puisqu’elle est égale au poids de douze grains.  
Mais ce qui est encore plus , c’est que les Indiens ont  
coutume de donner de Peau ou du Vin infusé dans des  
coupes arsenicales, comme un excellent remede ; ce  
que cependant l’expérience a prouVé nous être très-  
nuisible. Il faut donc aVoiier que les ccrps des peuples  
qui VÎVent dans des pays chauds, font différens des nô-  
tres. Car la transpiration étant très-abondante dans ces  
pays, les fibres du corps font plus desséchées & moins  
propres pour le mouVement. C’est pourquoi il faut une  
très-VÎolente irritation pour les mettre en mouVement.  
De plus, les humeurs qui s’amassent dans le corps font  
plus épaisses & plus ténaces, la partie la plus ténue s’é-  
îant exhalée par les pores de la peau ; de forte qu’elles  
ne peuVcnt être incisées & atténuées que par des reme-  
des très-puissans & fort acres. Voilà pourquoi ce qui  
est un puissant poifon pour nous , est un remede falu-  
îaire pour eux ; & les purgatifs que nous ayons coutu-  
me d’employer, leur font mutiles & inefficaces à moins  
que 1’οη n’en double ou triple la dofe; ce que beaucoup  
de Medecins ont obferVé jufqu’à ce jour.

Il faut donc redouter dans nos pays l'usage intérieur de  
ces remedes. JlaVoue qu’on les peut préparer, corri-  
ger & tempérer de différentes manieres : mais de quela  
que façon qu’on les corrige, on ne les prÎVe pas telle-  
ment de leur qualité destructÎVe , qu’ils ne nuifcnt  
quelquefois considérablement dans les constitutions  
délicates des VÎfceres. Il est donc plus stage de s’en ab-  
stenir.

L’usage extérieur de ces remedes ne paroît pas beauccup  
plus sûr à quelques Medeeins. Car Fernel obferve dans  
le sixieme LÎVre *de la Méthode de guérir t ch.* 18. *des  
Remedes pourrissetns,* que des arsenicaux appliqués en  
trop grande quantité à un cancer qui étoit à la mamelle  
d’une femme, Pont fait périr en six jours. « Trois heu-  
« res, dit-il, après qu’on lui eut appliqué cette poudre,  
« elle fut saisie d’un grand frisson ; enfuite elle Vomit &  
« tomba fouVent en pamossOn, ayant le pouls languif-  
« fant. Ces fymptomes s’étant ensi-lite augmentés peu  
« à peu , les extrémités deVÎnrent froides ; le Vifage &  
« tout le reste du corps s’étant enflé prodigieufement,  
« elle périt misérablement, »

C’est pourquoi Fernel croit qu’il ne faut appliquer ces re-  
medes qu’en petite dofe, après les aVoir affoiblis par  
des préparations, & ne les mettre que fur des parties  
fort éloignées des parties nobles. Cependant comme  
plusieurs Medecins très-faVans croyent qu’ils font très-  
efficaces pour guérir les ulceres d’un mauvais caracte-  
re, les cancers & les carcinomes, nous mettrons ici une  
préparation & une correction de *réalgar* proposée par  
Van-Helmont, publiée par M. Alliot, premier Me-  
decin du Duc de Lorraine, qui l'a employée plusieurs  
fois heureufement.

On met du *réalgar* réduit en poussiere très-fine dans un  
matras de Verre. On Verfe par-dessus une lessiVe forte ,  
faite aVec le nitre & le tartre, autant qu’il en faut pour  
qu’elle furpasse la poudre de quatre traVers de doigts.  
On les sait digérer au bain de fable pendant vingt-qua-  
tre heures, en agitant de tems en tems le matras. En-  
fuite on Verse peu à peu la teinture, & on la garde pour  
l’ufage. On Verse une nouVelle lessiVe sim la poudre  
qui reste dans le matras, que l’on met encore en digesi  
tion, & que l’on sépare de la masse. Ce que l’on répete  
jusqu’à ce que le *réalgar* foit presque entierement dif-  
fous; car il en reste toujours une portion métallique  
qui ne si; dissent pas. On mêle enfemble toutes les tein-  
tures que l’on a retirées , & on les passe au traVers d’un  
papier brouillard. On Verfe peu à peu & de terns en  
tems Eur la colature, du vinaigre de Saturne, jufqu’à  
ce qu’il ne fe sépare & ne *se* précipite plus rien de la li-  
queur. Lorsque la liqueur est deVenue limpide, & que  
l’on en a séparé la poudre en Versant par inclination , il  
faut laver plusieurs sois aVec de l’eau chaude la poudre  
qui est restée, jufqu’à ce qu’elle foit prefque insipide.  
On fait sécher cette poudre, & on brûle dessus de Pef-

REC 1048

1 prit de vin bien rectifié ; enfin on fait encore une calci-  
nation aVee une teinture d’opium dans l’efprit de vin.  
On garde cette poudre pour l'ufage. C’est un efcaroti-  
que très doux & très-efficace contre les carcinomes.  
GEOFFROY. /

R E B

REBIS, terme dont Paracelfe fe *sert, &* qui signifie chez  
lui les excrémens du Ventre. C’est aussi le nom du fa-  
meux remede qu’il appelle autrement *azoth.*

REBISOLA, remedes particuliers qu’on fait avec do  
l'urine, pour la jaunisse. R.ULAND,

REBOLEA, *momie.* RU LAND.

REBONA , fiente brûlée, ou momie. RULAND.  
REBUS, matiere derniere de tous les êtres.

REC

RECEPTACULUM, *réceptacle-,* en Chymierécipsout;  
en Anatomie *réservoir ; receptaculum chyli,* réfervoir  
du chyle. C’est le lieu où les Veines lactées portent le  
chyle, & d’où il se rend dans le fang.

RECEPTARII MEDICI, Medecins quilalamufentà  
recueillir des recettes, ou qui ont le défaut de charger  
beaucoup les leurs , au détriment des malades. Ils ont  
été ainsi appelles par dérision.

RECEPTUM, *Recettes* ce mot latinisé est un terme  
barbare.

RECESSUS ; on sie sert quelquefois de ce mot, au lieu  
*d’Abscessus* ou *d’apostema ,* abfcès ou apostume.

RECHA , *marbre.* RULAND.

RECIDIVA , *rechuter,* un malade retombe quelquefois  
dans l’indifposition dont on l’a guéri. On pourra pré- .  
voir cet accident aux fymptomes Euivans.

Si le malade ne recouvre point ses forces après la guéri-  
fon : si l'appétit ne lui vient point, s’il digere mal',  
s’il a des nausées accompagnées de rapports acides &  
nidoreux, il y atout lieu de craindre une rechute.  
Elle n’est pas moins certaine , si les ilgnes dont nous  
venons de parler, font accompagnés de la puanteur de  
l’haleine , d’une foif violente & d’infomnie ; s’il y a  
gonflement aux parties précordiales , & à celles qui  
leur sont adjacentes , si le vifage est enflé , surtout vers  
la région des paupieres. CesEymptomes indiquent la  
rechute d’autant plus clairement, lorsqu’ils paross-  
sent plus éVÎdemment dans les tems où le mal avoit  
coutume de s’irriter.

, On peut encore tirer de PeEpece ou de la nature de la ma-  
ladie , des conjectures Pur sim retour. Les fievres ac-  
compagnées d’inflammations, Eont très-fujettes à re-  
prendre , parce qu’elles laissent, en dssparoissant, de  
la chaleur & de l’agitation dans les Vssceres.Il en est de  
mêmedel'épilepsie,de l'affoiblissementde la vûe, de la  
migraine,des catharres,del’âsthme,des mauxde reins,  
de la colique, de la goute , & d’autres maladies de mê-  
me nature, L’Automne est lasasson des rechutes; fila  
rechute est occasionnée par un mauvais régime, elle  
sera moins dangereuEe, que si elle proVenoit d’un reste  
de mauvais levain. Elle siera d’autant plus à craindre,  
qu’elle siera plus prompte , & que le malade *sera* plus  
aflbibli. Toute maladie qui disparoît subitement ,&  
sains aucune caisse manifeste, ne manque gueres de re-  
prendre. I.OMMIUS , *Obs. Med.*

RECIPE, terme qu’on place au commencement des  
Prescriptions , qui signifie Ρκενεζ , & qulon abrege  
ordinairement de cette maniere , *sg* ou lsi.

RECIPIENS , en Chymie , *Récipient,* en pathologie ,  
*le fujet malade.*

RECIPROCATIO, ou *Antopodosis.*

RECLUSIO, ou *Anastomosis.*

RECOCTA. Efpece de fromage fait avec du petit lait,  
ou du babeure. CasTELLï.

1049 REC

RECOLATIO , filtration réitérée.  
RECORDATIO , ou *Anamnesis.*RECORPORATIO , ou *rnetas.yncrisis.*RECREATIO , ou *Analepsis.*

RECREMENTUM , *recrément ;* ce terme est prefique  
Pynonyme à excrément ; ayec cette différence , qu’on  
ne dit point des sitoties des métaux, quelles en sont  
les excrémens, mais les récrémens.

RECRUDESCENT1A , rechute belon quelques Au-  
teurs.

RECTIFICATIO , *rectification ,* ou *dépuration ,* ou  
*sublimation* d’une siibstance, obtenue par la distilation  
& poussée par la même opération réitérée , un nombre  
de fois fussssant.

RECTUM INTESTINUM. Voyez *Coelia.*

RECTUS , *Droit.*

C’est un nom commun à plusieurs muscles ; il y a les  
mufcles Droits de l'abdOmen. V*Oyez* l'Article *Ab-  
domen.* On en compte plusieurs de ce nom , entre ceux  
qui ferVent aux différens mouVemens de la tête.

*Le grand droit.*

Le grand droit est un petit mufcle plat, court, large en-  
haut , étroit en-bas. Et quoiqu’on l’appelle droit il est  
posé obliquement entre l'occiput & la seconde verte-  
bre du cou.

Il est attaché par en-bas à la partie supérieure d’une des  
fourches ou branches de l'épine de la seconde verte-  
bre du cou, à une tubérosité qui s’y trouVe quelquefois.  
De-là il monte un peu obliquement en-dehors & s’at-  
tache à la partie postérieure de la ligne transiserfale in-  
férieure de l’os occipital, à quelque distance de la.  
crête ou épine de cet os. Il est un peu couvert parla)-  
blique supérieur.

*Le petit droit.*

Le petit droit est semblable au grand , & est aussi un peu  
attaché par en-bas à l’éminence ou tubérosité postérieu-  
re de la premiere vertebre. De-là il monte latérale-  
ment & s’attache immédiatement au-dessous de la par-  
tie postérieure de la ligne transiversiale inférieure de  
l’os occipital, dans une fossette superficielle qui est à  
côté de la crête ou épine occipitale.

Les grands droits postérieurs, les petits droits postérieurs  
& les obliques postérieurs, Eeryent tous à faire un pe-  
tit repVerfement de la tête par un mouvement gingly-  
moïde fur la premiere vertebre. Ils ne peuVent pas agir  
autrement ni séparement. Les grands contribuent plus  
au mouVement que les petits. Ceux-ci paressent aVoir  
encore l'ufage de garantir les membranes articulaires  
d’être pincées dans les grands mouvemens.

*Le droit antérieur long.*

*Le* droit antérieur long est un mufcle en quelque manie-  
re pyramidal, plaeé antérieurement & latéralement le  
long des Vertebres du cou, d’où il monte jusqu’à la ba-  
fe du crane. Il est attaché à la partie antérieure des  
apophysils transiVerEes de la troisieme, quatrieme, cin-  
quieme & sixième des Vertebres du cou, comme par  
digitations. De-là il monte obliquement en-dedans  
vers les parties latérales du corps des Vertebres, passe  
deVant les deux premieres sianss’y attacher & s’appro-  
che de plus en plus de fon pareil. Il s’attache enfuite  
à côté de celui-ci à la partie antérieure de l’apophyfe  
basilaire , ou la grande apophyl.e de l’os occipital.

*Le droit antérieur couru*

Le droit antérieur court est un petit mufcle fort plat, lar-  
ge d’enVÎron un traVers de doigt, situé latéralement  
fur la partie antérieure du corps de la premiere Verte-

RED 1050

bre. Il est attaché par en-bas à la racine ou basie de l’a-  
pophyfe transiVerfe de la premiere Vertebre dtl cou, du  
côté de l’éminence antérieure de cette Vertebre.

De-là il monte obliquement en-dedans & s’attache à une  
empreinte transi/ersede de la face inférieure de l'apo-  
physe basilaire de l'os occipital, précisément deVant le  
condyle du même côté. Il est couVert par le droit an-  
térieur long.

Les grands droits antérieurs, les petits droits antérieurs ,  
les transiVerfaires antérieurs , premier & fecond , long  
& court, font mouVoir la tête en-devant fur la premie-  
re Vertebre. Ces petits antérieurs & les tranfversaires  
antérieurs courts ferVent aussi, comme les petits pof  
térieurs , à garantir les ligamens capsulaires dans les  
différens mouVemens. WtusLOw, *Anatomie \*

RECURSIO ou PALINDROMIA, retour d’un pa-  
roxyfme ou accès.

RECUTITI, le même que *Apellae.*

**RED**

REDIV1VUS , *révivifié.* On *se sert* fréquemment de ce  
terme en Chymie. *Révivifier* un métal, c’est le dépouil-  
ler de la forme étrangère fous laquelle il étoit caché ,  
& le rappeller à *sa* forme naturelle & premiere.

REDUC ou REDUX , *flux* ou poudre à l'aide de la-  
quelle on donne la forme d’un régule à des métaux ou  
des minéraux calcinés. RcLAND.

*Maniere de préparer ces poudres.*

Prenez *quatre onces de plomb rouges  
une once de sable blanc en poudre s  
deux onces deselsec décrépité.*

Mêlez bien le tout dans un mortier.

Mettez le mélange dans un creufet net de terre de Hesse  
bien Couvert.

Tenez-le dans un fourneau de fusion, en fusion pendant  
un quart d’heure.

Retirez-le enfuite & le laissez refroidir.

Brifez le creufet; vous trouverez d’abord un Eel, & fous  
ce Eel un verre de plomb pur.

Ce verre soigneusement séparé , sera une des poudres  
cherchées.

Le Eel n’est d’autre ufage dans cette Opération que peut  
unir plus promptement le fable avec le plomb rouge,  
enforte qu’il s’en fasse un Verre, fans emploVer un seu  
Violent , ou sans le continuer long-tems. On obtient  
donc facilement par ce moyen un Verre de plomb qu’on  
peut employer dans la composition des pierres artifi-  
cielles & dans d’autres occasions.

Le Verre de plomb est d’une extreme utilité dans l’essai  
des métaux ; lorfqu’il a été long-tems en fusion , il paf-  
fe par les pores d’un creufet commun , preEque aussi  
facilement que l'eau par un crible ; enforte qu’il VÎtri-  
fie promptement Eur la coupelle, & emporte aVec lui  
toutes particules minérales & métalliques, exeepté  
celles de l’or & de l'argent. Or c’est en cela que confisi  
te l’art d’essayer les métaux.

Les poudres dont il s’agit semblent *se* réduire à/deux *es-*peces générales,des Vitrées & des salines. Par les Vitrées  
nous entendons celles qui prennent siir le feu promp-  
tement & d’elles-mêmes la forme de Verre, & dünt un  
des élémens est le verre de plomb, le Verre d’antimoi-  
ne ou le borax.

Nous entendons par les falines toutes celles qui sont  
ccmposées de sol, comme de tartre ,me nitre, d’un al-  
cali fixe & autres. Les principales d’entre elles font le

1051 RED

*flux* noir, le *flux* blanc & autres. Les poudres vitrées  
semblent agir plus immédiatement fur la matiere pier-  
retsse & Vitresicible, qui fe trouve dans les mines ; les  
falines au contraire semblent avoir plus d’action fur la  
mine même dont elles séparent les parties métalli-  
ques.

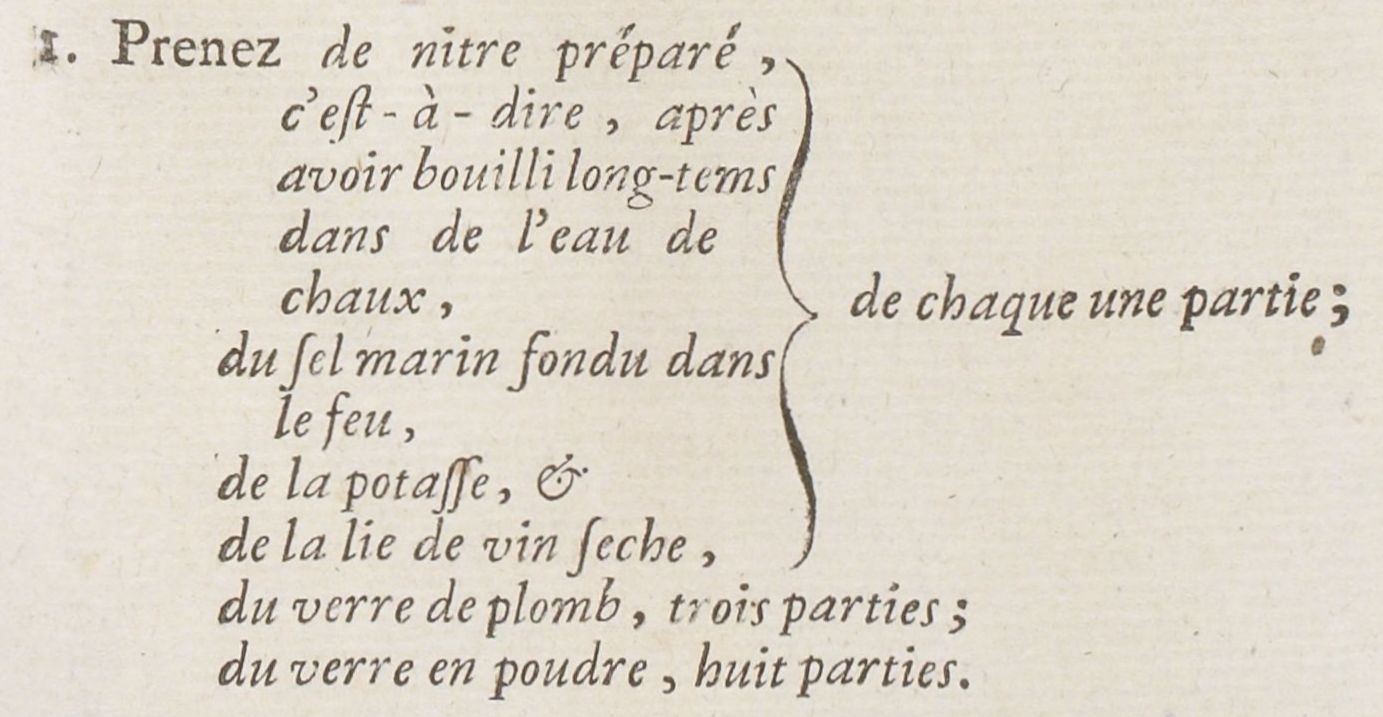
Les mines doucesm’exigent point de poudres pour être  
miEes en fusion & pour donner tout le métal qu’elles  
contiennent. Il y en a même telles, qui Contiennent la  
poudre propre à la séparation des parties metaliiques.  
J’ai traVaillé de la mine de cuivre , qui réduite en pou-  
dre simplement & fondue fans aucune addition, m’a  
donné dans un fourneau commun à la premiere opéra-  
tion, autant & plus de métal pur que je n’en aurois  
peut-être obtenu par le moyen des poudres ordinaires.  
Elles ne font donc pas toujours nécessaires; il ne faut  
les employer que fur les mines les plus intraitables. On  
en trouve quelquefois de si difficiles à mettre en fusion  
& à réduire fous une forme métallique, qu’il faut em-  
ployer pour les traVailler aVec aVantage & en grande  
quantité, les dernieresrcssources de l’art; au lieu qu’on  
en Vient à bout à peu de frais aVec les poudres , mais  
en les traVaillant en petite quantité. C’est cet ineonvé-  
nient qui a fait abandenner plusieurs mines, dont on  
ne peut dégager les métaux qu’aVec beauccup de peine  
& de frais. Ce feroit done contribuer Considérablement  
au progrès de la métallurgie que de pcrlectionncr ces  
poudres, & que d’en trouVer qui fussent à si bon mar-  
ché, qu’on pût les employer fur des quantités de mi-  
ne considérables.

'Nous confcillons donc aux Chymistes de redeubler leurs  
recherches si.lr la matiere qui rend les mines les plus  
douces & les plus traitables, si faciles à mettre en su-  
sion & à dépouiller de leur métal. Quelques expérien-  
ces que nous aVons faites là-dessus , femblent nous  
aVoir indiqué qu’il y a dans les mines de euiVre une *es-  
pece* de fubstance bitumineufe, capable d’entrer en fu-  
sion , à l’ai de d’un feu Violent, & de fe conVertir en une  
efpece de Verre noir& doux.

Les poudres les plus énergiques , les plus simples & les  
moins coûteuses que nous commissions jusiqu’à présent,  
font la lie de νΐη séchée, la fiente de Vache séchée, le  
crotin de cheVal , la bourbe des riVÎeres séctiée, la  
terre de foulon, la limaille de fer, le fiel de Verre corn-  
mun,la potasse & autres dont on peut user dans les  
grands ouVrages, ainsi qu’on *fe fert* du nitre, du tar-  
tre, du borax, du fel ammoniac, du fublimé & autres  
dans les petits essais.

Quant aux poudres composées, elles font en très-grand  
nombre, 11 n’y a presque point d’ouVriers qui n’ait la  
sienne. Il est bon de saVoir qu’il y en a qui convien-  
nent mieux à certaines mines que d’autres.

Comme il est bon d’en connoître quelques-unes qui fatis-  
sassent en toutes fortes d’occasions, & dont on puisse  
toujours sie Eervir aVec aVantage , nous recommandons  
les trois fuiVantes, comme fort énergiques , prefque  
générales & peu coûteufes.

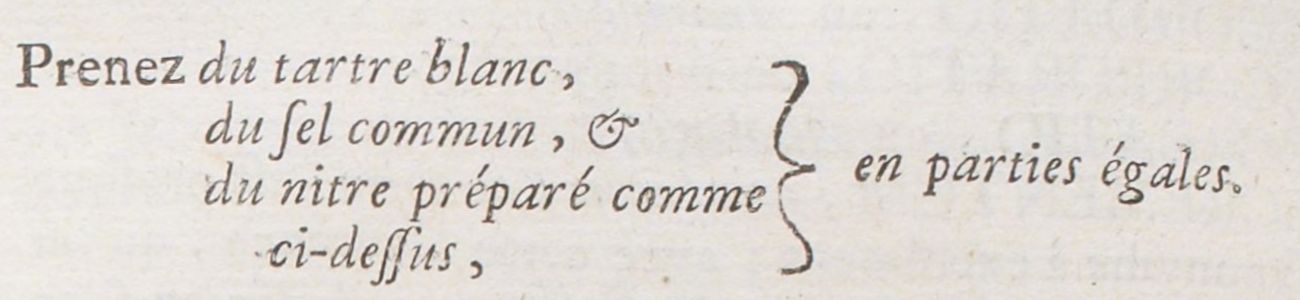


Mêlez le tout enfemble.

Cette poudre employée en poids égal fur la mine la plus  
Intraitable, la mettra en fusion.

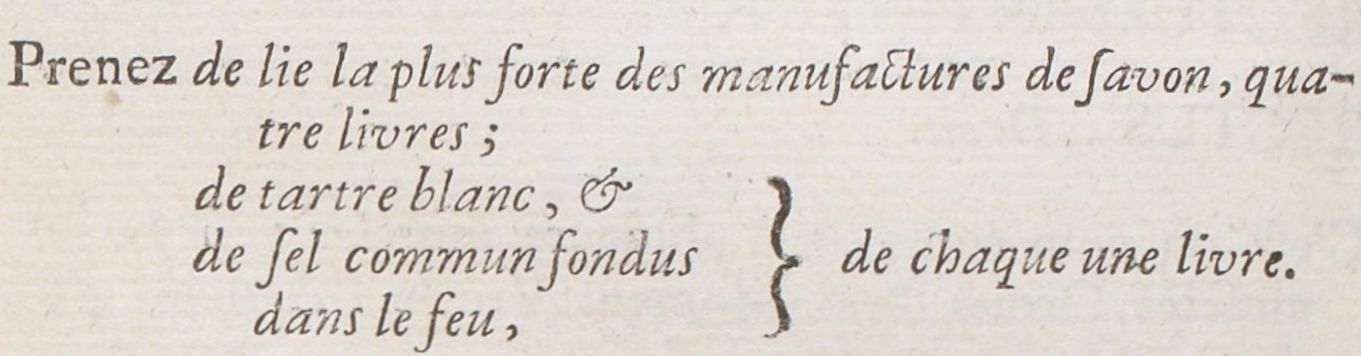
RED 1052

2. Poudre plus forte.



Réduifez-les par la calcination en une poudre blanche;  
ajoutez un poids égal de Verre de plomb, &Vous  
aurez une poudre capable de dissoudre la mine la  
plus intraitable , en mettant deux parties de pou-  
dre fur une de.mine.

2. Poudre faline & énergique.



Faitesbouillir le tout dans Vingt pintes d’urine humaine,  
jtssqu’à ce que Vous ayez un fel *sec.* Vous aurez  
une poudre excellente dans les cas où une grande  
quantité de foufre & de cobalt rend la mine in-  
traitable.

Quant au Eecret d’adapter ces poudres, il consiste non-  
seulement à séparer le métal déja mûr dans la mine ,  
mais encore à mûrir sim le feu la partie crue de ce mé-  
tal. C’est cette double opératlon qui nousdonne lieu  
de croire que certaines poudres conVÎennent quelque-  
fois beaucoup mieux que d’autres, & qu’il y en a tel-  
les qui passent pour les meilleures, par la feule rassOii  
peut-être qu’elles Eont les plus cheres, à l’aide des-  
quelles on obtient moins de métal que d’autres n’en au-  
o roient tiré de la même mine. Ainsi il y a des cas où la  
limaille de sornette opere mieux que le borax. Mais  
comme on n’a employé jusiqu’à présent à cet usiage que  
la crasse, le siafran ou la rouille de fer, il y a peu d’ou-  
vriers à qui l'excellence en pareil cas, du fer pur &  
parfait, foit bien connue. Il est aussi quelquefois très-  
avantageux de mêler une mine aVec une autre de la mê-  
me dénomination & aVec des récrémens de métaux. Ce  
procédé qui exige de la cirConfpection , réussit quel-  
que fois & supplée aux poudres. SfAwssss *Chym.*

REDUCTIO, en Chymie *réduction* ou *révivisication.*C’est une opération par laquelle on ramene à fa ferme  
originale & premiere, un métal mis en chaux ou en  
poudre ou dissous dans un fluide.

REDUPLICATIO ou ANADIPLOSIS.

REDUVIA,sa\* aris ou affection douloureuse àla racla  
ne de l'ongle.

R E F

REFE, fil doublé & retors. *Noyer. Aria.*

REFECTIO, pour ANALEPSIS, FaeRICIUs abAqUa-

**PFNDENTE.**

REFICIENTIA , le même qu’ANALEPTICA.

REFINATIO, *affenage* ou *dépuration.* Il *se* dit des mé-  
taux & du silcre.

REFRIGERATIO ou CATAPSYXIS.

REFRIGERATORIUM , *réfrigèrent,* Vaisseau plein  
d’eau à travers lequel passe le bee de l’alembic dans  
les distilations. Son tssage est de condenser les Vapeurs  
à mefilre qu’elles s’éleVent. Vigani fait mention d’une  
espeee particuliere de *refrigerent, Medul. Chym. Bl.  
II. Fig.* 5. f. Ce n’est autre chofe qu’un vaisseau plein  
de fel commun.

R E G

REGENERATIO, lemêmeque PALINGENESIA.

REGIMEN , rénime ou maniere de VÏVre conVenable à  
la conservation ou au rétablissement delafanté. Voyez  
*Dieta.*

Io53 R E G

Ce mot signifie dans les Chymistes la maniere de condui-  
re le feu.

REGINA , le même que BASILIS.

**RfgINa PRATI ou ULMARIA,** *Reine des près.*

RECTO, *région.* On fe sert de ce mot en Anatomie & on  
l'applique à diflérentes parties du Corps : ainsi on dit la  
réglon ombillcale, la région des hypocondres, c’est-a-  
dire, le nOmbril & les parties adjacentes, les hypo-  
condres & les parties adjacentes.

REGIONALIS MORBUS, *maladie endémique.*

REGISTERES, *registres s* Ce font des ouvertures prati-  
quées dans les fourneaux des Chymistes, à l'aide def-  
quelles ils augmentent leur feu, lorfque les *registres*font otiVerts; il diminue au contraire lorsqu’ils fiant  
fermés.

REGIUS MORBUS. Les Auteurs ont donné *ce* nom  
à différentes malades : mais Cesse qu’on doit Conlul-  
ter principalement Eur la signification des termes La-  
tins dont on sait usiage en Medecine , entend par *mor-  
bus regius f* la jaunisse. D’autres appellent ainsi les  
écrouelles & l'épilepsie.

En Chymie on entend par *aqua resua-,* ou par eau réga-  
le, un fluide corrosif qui dissout l'or. Voyez *Aqua.*

*K. gins* en Pharmacie est une épithete pompcufe qu’on a  
dunné à un grand nnmbre de médicamens.

REG?<UM, *regne.* La matiere médicale est divisée en  
trois regnes. L’animal, le Végétal & le minéral.

REGULUS , *rég’ le.* C’est la partie métallique des mi-  
néraux qui demeurent au fond du creuset après la sé-  
p a ration des scories. On l'appelle aussi rcx.

REGULUS, *roitelet.*

R E J

REJECTIO, l'action de rendre quelque chofe par la  
bouche, soit par l'expectoration , foit par le vomisse-  
ment, mais d’une maniere qui n’est pas naturelle.

R E L

REL ou REBUS , luit *aigre.* **RcLAND.**RELAXANT1A, *relâchans.*

RELAXAT1O, *relâchement. NOycz Fibra.*

RELOLLÆ.UM , terme dont Paracelfe & *ses* disciples  
fe font serVÎs, & qu’il n’cst pas aisé de définir. Van-  
HelmOnt dit dans fon Traité *de Nat. Conum Nesicia ,*que c’est une qualité efficiente qui ne proVÎent ni des  
levains, ni des femences des chofes. 11 y a deux eEpe-  
ces de *relollaeum ,* continue t il, l’un *in corpore proprio ,  
é-* l’autre *in corpore alieno.* Entre les *Relollaeum in pro-  
prio corpore,* quelques-uns sirnt séparables, comme la  
fraîcheur, de l’eau & de Pair; d’autres font insépara-  
bles , comme la chaleur, de la lumiere du sioleil ,  
d’une chandelle ou du feu. Le *relollaeum alienum* s’é-  
teint s’il n’est nourri : c’est pourquoi llon dit qu’il est  
transitoire; telle est la chaleur de l'eau.

REM

REMINISCENTIA, le même qu’ANAMNESIS.

REMISSIO, *rémission* ou *relâche.* On dit qu’il y a *ré-  
mission* lorsique la maladie diminue considérablement,  
mais siubsiste toujours ; on dit qu’il y a intermission  
lorsqu’elle cesse entierement.

REMORA , Offic. AldroV. de Pisic. 335. Bellon. de  
Aquat. 405. Charlt. de Pssc. 6. Jonf de Pssc. 7. Raii  
Synop. Pilc. 71. *Iperuquiba et piraqielba Brasielensi-  
bus,* Margr. 180. Raii Hist. 119. *Ecbeneisou remora,*Imperat. 684. *Remore.*

Cn trouve ce poisson en pleine mer. On lui attribue la  
Vertu de modérer la passion Vénérienne , depréVenir  
PavOrtement, & de retenir le fœtus dans la matriee  
jusqu’à terme.

R E N IOJ4

R E N

RENALE EMPLAST RUM , nom d’une emplâtre dé-  
crite par Aétius , *Tetrab. III. Serm.* 3. *cap.* 3.

RENCHUS, nom cl. un poisson qu’on trouVedans laBa«  
viere, & qu’on dit être un mets délicieux.

RENES, *les reins.* Oribafe, Aétius & Paul Eginete,  
prétendent que les *reins* font de dure digestion.

Les *reins* font deux corps glanduleux un peu fermes , pla-  
cés dans la partie postérieure de la caVité du bas-ven-  
tre, de côté & d’autre des Vertebres lombaires, entre  
la derniere des fausses côtes & les os des iles.

Leur figure est à peu près comme celle d’une grosse feve;  
ainsi leur circonférence est conVexe d’un côté,& conca-  
Ve ou enfoncée de l’autre. La concavité regarde les  
Vertebres ; la conVexitéestà l’opposue. Leur longueur  
répOnd à la distance qui est entre les dernieres fausses  
côtes,& les os des iles ; ils font enVÎron la moitié moins  
larges , & leur épaisseur contient la moitié de leur lar-  
geur.

On Voit à chaque *rein* une face antérieure & une face  
postérieure ; une extrémité supérieure & une extrémi-  
té inférieure; une glande courbure & unepetite cour-  
bure ou conVexité & concaVÎté.

La face postérieure est plus large que la face antérieure.  
L’extrémité supérieure est aussi plus large, & un peu  
plus courbée que l'inférieure. L’enfoncement qui est  
dans la petite courbure est oblong , inégal & comme  
une efpece de sinuosité enVÎronnée de plusieurs bosset-  
tes. Cet enfoncement anticipe un peu lur la face an-  
térieure, qui par-là est plus étroite que la postérieure.

L’aorte defcendante & la Veine-caVe inférieure font jla-  
cées entre les deux *reins,* & appliquées contre le corps  
des Vertebres l’une auprès de l'autre ; l'artere un peu  
Vers le côté cauehe , & la Veine à droite. Chacun de ces  
deux gros Vaisseaux jette tranfVerialcment à droite &  
à gauche pour Pordinaire une branche capitale, qui Va  
aux *reins*, & s’insinue dans fa sinuosité par plusieurs *ra-  
meaux,* dont je parlerai ci après.

Les Anciens ont appelles ces Vaisseaux arteres & Veines  
émulgentes. Il est plus naturel de les appeller artt res  
& Veines rénales. Quelquefois il y en a ph sieurs, fur-  
tout des arteres; qu’on trouVe tantôt des deux côtés,  
tantôt d’un côté Eeul.

L’artere & la Veine ne sirnt pas d’une même longueur ,  
ce qui dépend de la situation de l’aorte & de la Veine-  
caVe; car l’artere rénale gauche est plus courte que la  
droite, à causie de la proximité de l'aorte Vers le *-rein*gauche ; & la Veine rénale du côté gauche est plus lon-  
gue que celle du côté droit, à cauEe d’une plus grande  
distance entre la Veine-caVe & le *rein* gauche.

Ces Vaisseaux Eont encore disposés de maniere que les Vei-  
nes font plus antérieures que les ancres , parce que  
l’aorte est toute proche de l'épine du dos ; au lieu que  
la Veine-caVe qui traVerste le diaphragme plus anté-  
rieurement, est d’abord éloignée des Vertebres. & ne  
s’en apprOche qu’après aVoir donné les Veines rénales.

Les arteres rénales sirnt enVÎronnées chacune d’un réseau  
nerVeux 'appelle plexus rénal , qui fournit aux *reins*quantité de filamens , qui Vienrtent en partie des gan-  
glions femi-lunaires de l’un & de l'autre grand nerf  
fympathique, en partie du plexus fympathique, en  
partie du plexus hépatique & du plexus splénique. Π  
jette aussi quelques filets autour des Veines rénales.

Les *retns* font enveloppés d’un tissu membraneux & cel-  
lulaire fort lâche, que l'on appelle membrane adipeu-  
fe, parce que dans les gens gras les cellules de ce tissu  
font remplies de graisse. 11 a été long-tems & mal a-  
propos regardé comme une duplicature du peritoine,  
dont la Vraie lame membraneuse ne eouVre que la face  
antérieure des *reins ->* de forte qu ils sirnt hors du Eae  
du péritoine, & qu’on ne peut en prendre la portion

1055 REN

qui les couvre pour une tunique entiere ; ainsi ils n’ont t  
d’autres tuniques communes que le tissu cellulaire. Ce  
tissu s’étend aussi Eur les arteres & Eut les Veines réna- !  
les, & les enVeloppe comme une gaine cellulaire.

La tunique ou membrane propre des *reins* est composée ;  
de deux lames , entre lesquelles il y a aussi un tissu cel-  
lulaire extremement fin, lequel on peut rendre fiensi-  
sible , en faufilant par un tuyau entre ces deux lames.

La lame externe est fort fine, & elle est très-adhérente à  
la lame interne par le moyen du tissu cellulaire. La la-  
me interne fe plonge de tous côtés par beaucoup d’al-  
longemens dans la substance du *rein ,* de forte qu’on  
ne peut l’en séparer Eans déchirement.

La siirface de la lame externe est lisse, polie & luisante,  
& rend toute la conVexité ou surface du *rein* très-unie  
& égale dans les adultes. Dans les enfans cette conve-  
xité est comme divifée en plusieurs bosses ou lobes ,  
à peu près comme dans le bœuf & le Veau. Cette iné-  
galité settOtlVe aussi quelquefois dans l’homme.

Les Vaisseaux fanguins étant entrés dans *ierein,* s’yrami-  
fient de tous côtés, & ces ramifications jettent encore  
de petits rameaux capillaires qui Vont fe difperfer juf-  
qu’à la surface , où ils paroissent en maniere de petites  
étoiles irrégulieres , & arrofent la tunique ou mem-  
brane propre du *rein.* Quelquefois ces deux ramifica-  
tions pereent jusqu’à la membrane adipeuse, & com-  
muniquent aVec celles des Vaisseaux qu’on nomme ar-  
teres & Veines adipeufes.

La tunique ou membrane propre du *rein* Va tout autour  
fe rendre à la sinuosité , jufqu’à l’entrée des Vaisseaux ,  
où elle Va accompagner en maniere de gaine ou capfu-  
le toutes leurs ramifications dans le corps *du rein, &*contribue aussi en partiejo former le bassin & les caly-  
ces ou entonnoirs, dont il fera parlé dans la fuite.

On Voit quelquefois sortir ou entrer un Vaisseau considé-  
rable dans le milieu ou enVÎron de la conVexité du *rein :*mais cela n’est pas ordinaire, & alors on trouVe à cet  
endroit un enfoncement dans lequel la tunique ou  
membrane propre fe plonge & Va communiquer aVec  
la portion de la membrane qui entre par la sinuosité.

La tunique adipeuse ou commune qui entoure aussi les  
gros Vaisseaux jufqu’à leur entrée dans le *rein,* ne pa-  
role pas les accompagner plus ayant. Elle *se* foure dans  
les interstices des ramifications jusiilles dans la sinuosi-  
té où elle paroît sie terminer.

On peut distinguer trois fortes de Eubstancesdans *le rein ;*une extérieure, épaisse, grenue & comme corticale,  
une moyenne ou plus interne , & comme médullaire ,  
qui est rayonnée & qu’on appelle cannelée, sillonée ou  
tubuleuse,parce qu’elle paroît compostée de petits tu-  
bes ou tuyaux en maniere de rayons. La troisieme, qui  
n’est que la continuation de la sieconde, sie termine en  
dedans par des mamelons, d’où je lui ai donné le nom  
de mamelonnée.

On Voit distinctement ces trois siortes de substances dans  
un *rein* qu’on aura coupé en deux moitiés égales par *sa*grande courbure. On y remarque d’abord la fubstance  
corticale qui en occupe toute la circonférence. Cette  
fubstance est comme compofée de meches fpongieufes,  
grenues, un peu ondoyantes , & très-étroitement col-  
lées enfemble en maniere de rayons, qui ne paroissent  
gueres qu’au moyen du microfcope. Leur couleur est  
d’un gris blanc fort clair.

On découvre par des injections anatomiques très - fines,  
de même que dans des inflammations , une infinité de  
petits Vaisseaux capillaires, qui fe glissent & rampent  
différemment entre ces meches en les embrassant par  
plusieurs contours. On y remarque aussi par le micros-  
cope quantité de petits grains rouges plus ou moins  
ronds , arrangés à peu près comme des grappes de gro-  
seilles. On pourroit soupçonner que ces petits grains  
ne Eont que les bouts des Vaisseaux coupés plus ou moins j  
directement, & remplis ou de sang, ou d’injection co- ’  
lorée.

Les deux autres substances, saVoir la médullaire ou can- i  
nelée, & la mamelonée ne font dans le fond qu'une

R E N 1056  
même masse d’une couleur plus rougeâtre , & dûnt la  
convexité s’éleVe d’espace en efpace, en maniere de  
monticules ou bosses un peu larges , qui sont comme  
nichées dans autant d’enfoneemens ou creux. Les can-  
nelures rayonnées fe continuent de suite dans la por-  
tion mamelonée , & les mamelons forment comme  
autantde centres particuliers de ces rayons àl’opposite  
des monticules.

La fubstance médullaire ou rayonnée est encore distin-  
guée de la corticale par des arcades artérielles & vei-  
neufes qui jettent des rameaux & des ramifications ca- ...  
pillaires de tous côtés. Sa couleur est plus ou moine  
rougeâtre.

Les mamelons qui ne font qu’une continuation de la  
substance médullaire , comme je viens de dire, Eont  
souVent un peu plus pâles que cette substance. Ils Eont  
au nombre de dix ou douze, très-plistingués les uns des  
autres comme autant de cônes dont la basie est large &  
la pointe fort obtufe.

Au bout de chaque mamelon on distingue même stans  
microscope dans un petit enfoncement plusieurs trous  
ou ouvertures fines , par où on Voit fortîr des goutte-  
lettes quand on presse les mamelons. Ce font des gout-  
telettes d’urine, qui étant filtrées en partie dans la silb-  
stance corticale, & en partie dans la substance médul-  
laire ou tubuleufie, passent enfiuire par les filieres des  
mamelons , & sortent par ces petites ouvertures.

Chaque mamelon est niché dans une esipece de calyce ou  
entOnnoir membraneux. Le bord ou ρηνίΐΐοη de cet  
entonnoir s’ouVre dans une caVÎté commune qu’on ap-  
pelle bassinet, dans lequel tous les calyces ou enton-  
noirs des mamelons s’ouVrent séparément. Le bassinet  
est membraneux, comme les calyces dont il est la con-  
tinuation. Il n’est pas une caVité uniforme dans l’hom-  
me, mais distingué en trois fonds ou goulots com-  
muns, dont chacun embrasse plusieurs entonnoirs ou  
calyces aVee les mamelons qui y font contenus. Quel-  
quefois on trouVe deux & même trois mamelons dans  
un même entonnoir.

Ces entonnoirs à l'endroit où ils embrassent la basie des ma-  
melons, jettent dans la substance médullaire ou rayon-  
née du *rein,* des productions qui accompagnent les  
Vaisseaux fanguins, & servent de capsules 011 gaines  
à toutes les arcades Vasculaires , tant artérielles que  
Veineusies, & à leurs différentes ramifications, à tra-  
Vers la substance corticale jusijula la surface externe du  
*rein.*

*Ureteres.* Les entonnoirs après leur rétrécissement coni-  
que autour de la pointe des inamellons , forment cha-  
cun un petit tuyau court comme une efpece de goulot.  
Ces petits tuyaux s’unissent d’espace en esipace le long  
du fond de la sinuosité du *rein,* & forment par cette  
union trois gros tuyaux qui sortent de la sinuosité obli-  
quement du haut en bas , & en fortant s’unissent aussi-  
tôt en un sieul tronc.

Ce tronc deVient enfuite un canal très-long appelle ure-  
tere. Les trois tuyaux dans l’homme tiennent lieu de  
ce qu’on appelle dans les animaux bassinet, & feroient  
plus naturellement nommés les ratines oti branches  
de l'uretere , que le bassinet. On pourroit donner ce  
nom dans l’homme au tronc , comme étant plus ample  
que le reste de l’uretere. Il n y a pour l’ordinaire que  
deux ureteres, un *du rein* droit & un du *rein* gauche.  
Quelquefois il s’en trouve daVantage.

La situation du tronc & des racines ou branches de cha-  
que uretere par rapport à l’artere & à la Veine rénale,  
fe trouVe de la maniere iùÎVante : L’artere est en haut  
de la sinuosité , & en partie devant la Veine, La Veine  
est enViron au milieti & entre deux. L’urétere est en  
bas & en partie derriere la Veine, 011 il est aussi un peu  
embrafi'é par une des branches de l’artere.

Cet arrangement paroît plus du côté de la face antérieu-  
re du *reln* que du côté de la face postérieure, à caufe  
de la largeur qui dans celle-ci est l lus grande que dans  
l'autre. On y Voit même les trois branches ou racines  
de l’uretere, dont la supérieure est la plus longue , &  
1 inierieure

1057 REN

l’inférieure la plus courte, à cause de leur dlrection  
oblique de haut en bas.

On Voit pllr cette exposition que dans le *rehn* de l'homme  
il n’y a point d’autre bassinet commun & uniforme  
que le tronc ou la tête de l'urétere & les trois grosses  
branches. Pour mieux faire comprendre leur arrange-  
ment, il fautfe représenter que l'urétere entre dans le  
*rein* par la partie inférieure de la sinuosité oblongue ;  
qu’en s’y aVançant il s’élargit, & même aVant que d’y  
entrer, il fepartage en plusieurs branches.

De ces branches il y en a une qui est somme la continua-  
tien directe de l'urétere , & qui en est la plus longue.  
Elle s’étend depuis l’extrémité inférieure de la sinuo-  
sité jufqu’à la partie supérieure, & on la découVre d’a-  
bord fans beaucoup de séparation artificielle. Les au-  
tres branches sont plus courtes , & on ne les voitguere  
distinctement Eans cette séparation. Les angles que  
font ces branches entre elles par leurs bases auprès de  
la tête de l’urétere, ne font point en pointe comme  
dans d’autres ramifications, mais en courbure un peu  
arrondie , & le plus souvent entourée de graisse.

Ces premieres branches de l'urétere produisent encore  
dans le fond de la sinuosité du *rein* d’autres branches  
plus petites & arrangées par paires. Ces petites bran-  
ches col latérales s’élargifi'ent & sormentles entonnoirs  
ou calyces dans lesquels les mamelons Eont niellés &  
dont la grande cireonférence, comme il est dit ci-des-  
fus, produit dan.- le Corps du *rein* les différentes gaines  
des arcades Vasculaires & de leurs ramiilcations. La la  
me interne de la tunique du *rein* Ee continue autour de  
ces gaines. La lame externe s’épanouit autour des pre-  
mieres branches , autour du tronc & autour de tout le  
reste de l'uré.ere.

Si on fend le tronc de l’urétere du côté qui regarde les  
vertebres , & que l'on Continue cette section juEqu’à  
l'extrémité de la brandie supérieure, on verra immé-  
diatement au-dessus du tronc deux trous à côté l'un de  
l’autre; ce sont les oriflees des petites branehes colla-  
térales & les goulots des entonnoirs. Un peu ailadessus  
de ces deux trous on en verra deux pareils , & ainsi de  
fuite jusiqu’à l’extrémité de la même branche stlpérieu-  
re, qui sic termine aussi par des goulots d’entonnoirs.  
On verra en même tems paroître dans chaque goulot  
un bout de mamelon pour le moins.

La siection Commencée par la gibbosité du *rein,* & termi-  
née par le tronc de l'urétere, découvre bien l'étendue  
des mamelons, celle des entonnoirs & de leurs gou-  
lots, &C, Mais avant l’autre section , ou sans elle, an  
aura de la peine à donner des idées justes de cette struc-  
ture à ceux qui Commeneent.

Les uréteres desirendent eissuite obliquement & aVec très -  
peu d’inflexion depuis les *reins* juEques deVant les par-  
ties latérales de la face interne ou antérieure de l'os  
facrum , & fe glissent entre l'intestin rectum & la Vessie  
urinaire, dans laquelle ils feterminent & s’ouvrent de  
la maniere que j’exposerai ci-après. Ce font des canaux  
très-élastiques, qui prêtent en tout fens, & reprennent  
bien-tôt après leur étendue naturelle , pourvu qu’ils  
n’aient pas trop long-tems souffert une distension for-  
cée.

Ils font composés de trois tuniques propres , dont la pre-  
miere qui environne les autres, est blanchâtre, d’un  
tissu filamenteux très-ferré , & cependant fort facile à  
étendre, 8. paroît comme d’un tissu celluleux ordinaire  
dégénéré. La tunique suivante est un peu rougeâtre,  
plus forte & formée de différentes couches de fibres  
qui fe crussent, & font très-difficiles à dsscerner, siel-  
lesfont musculeufes ou simplement membraneusies.

La tunique la plus interne des uréteres est comme liga-  
menteuse & tapissée d’une membrane particulière ex-  
tremement fine , qui collyre un résieau Vasiculaire de la  
même finesse. Elle est légcrement grenue comme un  
Velouté très-ras,& mouillée par-tout d’une liqueur mu-  
cilaginesse. Elle est plissée par des rides longitudina-  
les, lesquelles Eont traVersées & comme interrempues  
tout de suite par quantité de petites rides transversales.

*Iornc V.*

R E N 1058

Outre ces tuniques propres les uréteres sont enVltonhés  
du tissu cellulaire du péritoine, dont la lame membra-  
neisse couVre aussi enViron les deux tiers de leur dia-  
metre , quelquefois plus , quelquefois moins, mais ne  
les environne pas. Ce qui sait qu’étant examinés dans  
leur place naturelle, ilsparoissent comme des cordons  
situés derriere le péritoine, & plus ou moins faillans  
dans la cavité du bas-Ventre , conjointement aVec la  
portion du péritoine qui les couVre, de la maniere que  
je Viens de dire.

*Nota.* Toutes ces particularités de la structure interne des  
uréteres, du bassinet, des arcades, des cannelures, mê-  
me des fossettes & des trous qui font à la pointe des  
mamelons, paroissent bien plus distinctement quand  
on les examine dans de l'eau claire, que quand on les  
regarde fans ce moyen , comme j’ai déja dit ailleurs.

*Les glandes sur-rénales s communément dites capsules  
atrabilaires.*

Immédiatement au-dessus de l'un & de l’autre *rein se*trouVe un Corps glanduleux. Les anciens ont donné à  
ces deux corps le nom de capsides atrabilaires; d’autres  
dans la fuite celui de capsules rénales; plusieurs mo-  
dernes Celui de *reins* iuccenturiaux, & celui de glan-  
des rénales. Il m’a paru qu’il seroit très-conVenable de  
les appeller glandes siur-rénales. Elles siont placées fur  
l’extrémité supérieure de Chaque *rein,* un peu oblique-  
ment , c’est-à-dire, plus Vers le bord interne & la sinuo-  
sité du *rein,* que Vers le bord externe & la gibbosité.

Chacune de ces glandes est un corps oblong à trois faces ,  
à trois bords & à deux pointes, fèmblable à un croisi-  
fant inégale dont la conVexité ou grande courbure se-  
roit comme tranchante , & la concaVÎté ou petite cour-  
bure, large. Sa longueur est enViron des deux tiers de  
la plus grande largeur du *rein t* & la largeur de fa por-  
tion moyenne est enViron le tiers de fon étendue entre  
les deux extrémités, quelquefois plus , quelquefois  
moins , fa Couleur est obscurément jaunâtre.

Une des trois saCes est antérieure, l’autre est postérieure,  
& la troisieme est inférieure, à laquelle j’ai donné le  
nom de bafe. Il fuit naturellement de-là , que des trois  
bords il y en a un supérieur & deux inférieurs, dont  
l’un est antérieur & l'autre postérieur. On peut donner  
au fupérieur le nom de crête, & aux inférieurs celui de  
leVre. Enfin de fes deux extrémités l’une est interne ,  
ou tournée en-dedans Vers la sinuosité du *rein , Se* l’au-  
tre externe,ou tournée en-dehors vers la gibbosité. On  
peut encore comparer la figure de ce corps g landuleux  
à celle d’une crête de coq toute simple , ou à celle de  
la sommité d’un casique.

La furface en général est inégale. La face antérieure est la  
plus large, la postérieure est moins large , & l’inférieu-  
re,ou celle de la bafe,est la plus étroite. Le long du mi-  
lieu de la face large ou antérieure il paroît un sillon ,  
qui depuis le bord de l'extrémité interne , un peu au-  
dessus de la bafe, Va jufqu’à la pointe de l'autre extré-  
mité, & diVsse cette face en deux demi-faces, à peu-  
près comme la nervure d’une feuille d’arbre en dÎVife  
la largeur. On trouVe le long de la face inférieure fous  
la bafe, une efpecede raphé nu couture.

Les Vaisseaux sanguins des capsiules ou glandes viennent  
des arteres & veines émulgentes ou rénales, des *arte-  
res 8c* des veines diaphragmatiques, de l'aorte même &  
de la veine-cave, de l’artere cœliaque, &c. On appelle  
en général ces vaisseaux arteres & veines capsi-daires.  
Ils paroissent enVeloppés d’une gaine en s’insinuant  
dans ees glandes. Ils ne viennent pas toujours des mê-  
mes sources ni dans le même nombre en chaque sujet.  
11 y a pour l’ordinaire une veine assez ample nichée le  
long du sillon. Les nerfs Eont soumis de *côté 8e* d’autre  
par le ganglion semi-lunaire Voisin, & par le plexus  
rénal qui cn dépend.

L’intérieur des Capsules est une estpece de creux triangu-  
laire sort étroit, dont la surface est comme un Velouté

X x x

ÏO59 REN

court & ferme, d’une couleur jaunâtre qui dans les jeu-  
nes sujets tire silr le rouge , & dans un âge aVancé pa-  
role très-obscure, comme un jaune brun ou un jaune  
noir. Les parois de cette cavité tiennent ensemble par  
un grand nombre de filets ; elles paroissent tOutes glan-  
duleufies, & toutes parfiemées de petits grains follicu-  
leux très-fins. Elles se touchent immédiatement en-  
haut le long du fiommet.

En ouVtant cette caVité on y trouVe une substance gre-  
nue & comme solliculeuEe , qui remplit preEque toute  
la caVité triangulaire. Les Vaisseaux sanguins s’y dis-  
tribuent , de même que silr les parois de la caVité. En  
faisant l’ouVerture par la grosse extrémité de la capEu-  
le, & en Continuant la coupe par le flammet ou bord  
supérieur, si ensiuite on écarte les parois ou portions la-  
térales , le corps glanduleux s’y présente à peu près  
comme une eEpece de crête qui s’éleye du milieu de la  
longueur du fond de la caVité.

Ce corps ou noyau glanduleux de la capfule rénale est  
plus adhérent au fond , c’est-à-dire, à la bafe de la ca-  
vité, qu’aux parois , furtout Vers la grosse extrémité\*. Il  
est néantmoins distingué de la baEe, dont on le peut  
détacher, de même que des parois , auxquelles il est  
étroitement attaché par quantité de petits filets. Il est  
moins adhérent à la bafe Vers la petite extrémité.

La Veine capsi-llaire qui Vient ordinairemént de la Veine  
rénale, est fort grosse à proportion des arteres, qui ici  
font très-menues. Elle communique aVec l'intérieur de  
la capfule, à peu près comme la Veine splénique le fait  
aVec les cellules de la rate; car en foufflant à quelque  
endroit que ce foit de la caVité capsulaire , on fait aussi  
gonfler la Veine capsillaire , & par conséquent la Veine  
rénale, &c,

La cavité renferme un fuc onctueux & plus ou moins  
gluant, d’une couleur jaune-rouge , jaune pourprée ,  
jaune-obscure, jaune-noire, selon les différens degrés  
de Page. Quelquefois on trouVe ce fuc tout à-fait noi-  
râtre & même noir; cependant quand on l’étend fur  
une grande Eurface, il paroîtra simplement jaune. Je  
l’ai trouVé non-seulement très-rougeâtre , mais aussi  
mêlé de Vrai Eang.

Les tssages de ces capsides ne sont pas encore démontrés,  
ni ceux du Euc qu’elles enferment, & qui dans le fond  
porte toujours un caractere de bile. Elles font dans le  
fœtus extremement grosses, & diminuent en Volume  
aVec l’âge. Ce font deux phénomenes qui méritent at-  
tention.

*Nota.* Les capsides ou glandes rénales *se* trouVent quel-  
quefois opposées directement silr la sommité du *rein.*Je ne les ai jamais trouVé fur la gibbosité. Celle du *cô-  
té* droit est en partie attachée au diaphragme , au-desi-  
fous & fort près de l'adhérence du grand lobe du foie  
au diaphragme. Celle du côté gauche est adhérente au  
diaphragme , immédiatement au-dessous de la rate.  
Cette connexion des capfules avec le diaphragme est  
bornée aux portions Voisines de fon mufcle inférieur ,  
elles font renfermées dans les *relins avec* le tissu cellu-  
laire de la membrane adipeufe, dont une portion très-  
mince le glisse entre elles & les *reins,* comme aussi en-  
tre elles & le diaphragme ; de forte que leur adhéren-  
ce a ces endroits n’est que par le moyen du même tissu.  
C’est pourquoi dans plusieurs sujets on trouVe ces ad-  
hérences faites par une couche de graisse.

Le sillon Veineux dont j’ai parlé ci-dessus est dans quel-  
ques siujets si enfoncé dans la face antérieure, que la  
portion fupérieure de cette face est comme séparée d’a-  
vec l'inférieure. Cclaparoît plus distinctement quand  
on examine la capfule dans de l’eau claire.

Quand on ouVre la Veine capsi-ilaire Eclon *sa* longueur  
aVec la pointe d’une lancette , on y découVre beaucoup  
de petits trous, dont plusieurs ne siont que des orifices  
des rameaux de la Veine , & quelques-uns paressent  
comme de simples trous. C’est peut être par-là que

R E N 1060

passe le Vent soufflé dans la Veine, comme j’ai dit ci-  
deVant.

On distingue dans la siurface externe de ces capsiulesune  
tunique particuliere très mince, indépendante du tisse  
cellulaire qui les enVÎronne. On trouVe quelquesiois  
cette tunique siouleVée par une couche graisselsse fort  
inégale & qui la rend grenue, & quelquefois fait pa-  
roitre ces capfules très-pâles & comme une eEpece de  
corps graisseux.

La liqueur de leurs caVÎtés paroît quelquefois dans le fœ-  
tus, de même que dans les enfans,d’une couleur bleuâ-  
tre tirant fur le rouge.

Pour parVenir à connoître l’ufagedeces capsides, il faut  
outre les deux circonstances ou particularités mention-  
nées ci-dessus faire attention fur leur confirmation ex-  
terne, ordinairement plus réguliere dans le fœtus &  
dans les enfans , que dans les adultes & les gens âgés. Il  
en faut encore aVoir par rapport à la consistance de leur  
masse, qui aVant la naissance & dans le cours du bas âge  
paroît aVoir plus de fermeté à proportion que dans un  
âge aVancé & dans la Vieillesse. Elle s’y trouVe même  
quelquefois très-mollasse & comme flétrie. C’est peut-  
être ce qui a été l'occasion d’en donner tant de figures  
irrégulieres & très-différentes de celles que j’ai démon-  
tré depuis près de Vingt ans. Wlesnow.

Valfalua s’est efforcé de démontrer que les capsiules atra-  
bilaines ou les glandes rénales font des organes de la  
génération, ou du moins feryent beaucoup à cette opé-  
ration de la nature.

Voici les raifons fur lesquelles il appuie sim sentiment.

Il a remarqué que les Vaisseaux séminaires de différens oi-  
seaux viennent des capsules atrabilaires aVant que d’en-  
trer dans les testicules. Il a apperçu dans la Vipere &  
dans la tortue d’eau des membranes de liaifon entre les  
glandes rénales & les testicules; d’où il conclut qu’il  
s’en sépare quelque matiere qui est portée aux testicu-  
les.-Il assure aVoir Vu des Vaisseaux qu’on ne pouVoit  
dire être nerVeux, lymphatiques ou sanguins qui pase  
soient des capsides aux testicules. Ses obserVations silr  
les semelles fiant les mêmes que silr les mâles. Ajoutez  
à cela, dit il, la Eymphatie, la conspiration que lesMe-  
decins ont obferVé de tout tems exister entre les testi-  
cules & les *reins.*

Enfin pour donner à sim opinion plus de Vraissemblance,  
il rapporte l’expérience fuivante.

J’ai pris un jeune chien , je lui ai coupé un testicule &  
extirpé le *rein* du côté opposé à celui du testicule ex-  
tirpé. La blessure cicatrisa : mais l'animal demeura  
d’un tempérament si foible, que loin d’être porté à  
s’accoupler, il fuyoitles femelles de sion esipece, même  
lorsqu’elles étoienten chaleur.

Valsalua n’a rien épargné pour s’approprier l’honneur de  
cette découVerte. Il proteste n’en aVoir Vu aucun vesti-  
ge dans aucun Auteur. Mais M. Ranby aVoit déja  
soupçonné que le Vaisseau que les Journalistes Italiens  
regardent comme la partie principale de la découverte  
de ValEalca , n’étoit autre choEe qu’une artere qui  
passait de la capside atrabilaire de chaque côté , aux  
testicules dans les hommes & aux oVaires dans les fem-  
mes. *Essais de Medecine d’Edimbourg, Vol. II. p.* 372.

*La Vessee.*

La vessie est une espece de poche ou bouteille membra-  
netsse & charnue capable de dilatation & de resserre-  
ment, située au bas de l’abdomen, immédiatement der-  
riere la Eymphyse des ospubis,VÎs-à-VÎs l’intestin rectum.  
Sla figure est à peu près un oVale racourci, plus larste  
en devant & en arriere que de côté & d’autre ; plus ar-  
rondie en-haut qu’en. bas quand elle est Vuide, & plus

ι ό61 REN

large en-bas qu’en-haut quand elle est remplie.

On la diviEe encore en cou, en sond, en parties anté-  
rieures, en parties postérieures & en parties latérales.  
On donne le nom de fond à la partie supérieure, &  
celui de cou à un rétrécissement d’une portion de sa  
partie inférieure en maniere de goulot.

Elle est composée de plusieurs tuniques, à peu près com-  
me PestomaC. La tunique externe ou commune n’est  
qu’en partie de la vraie lame ou membrane du péritoi-  
ne, faVoir, en-haut, en arriere & fur les côtés de la  
vessie; le reste est entierement enveloppé d’un tissu  
cellulaire, moyennant lequel la portion membranetsse  
du péritoine est attachée à la tunique charnue.

Les tuniques propres font au nombre de trois, une char-  
nue ou mufculeuse, une appellée nerveisse, & une in-  
terne qu’on nomme veloutée. La tunique musculeufe  
est composée de plusieurs couches de fibres charnues  
dont les externes sont pour la plupart longitudinales ,  
les suivantes plus inclinées de côté & d’autre, les in-  
ternes de plus en plus obliques, & enfin prefque transe  
verfales. Toutes ces fibres fie croifient différemment &  
tiennent ensemble par un tissu cellulaire très-fin , par  
le moyen duquel on peut artificiellement les écarter  
les unes des autres en y soufflant.

La tunique nerVeufe , ainsi appellée, est à peu près d’une  
structure semblable à celle de la tunique nerveuse de  
l’estomac.

La tunique interne est légerement grenue & comme glan-  
dulesse, dont il fuinte continuellement une lymphe  
mucilagineuse , qui enduit toute la surface interne, &  
fert à la défendre contre l'acrimonie de l'urine. Elle  
paroît quelquefois toute inégale en-dedans par de pe-  
tites éminences & rides irrégulières quand elle est vui-  
de & naturellement dans un état de contraction. Ces  
inégalités ne se trouvent pas tant dans une vessie rem-  
plie , ni dans celles qu’on ouvre après les avoir disten-  
dues par le loufle ou par quelque injection : au fommet  
de la vessie, au-dessus de la fymphyfe des os pubis , on  
voit un cordon ligamenteux, qui de là monte entre le  
péritoine & la ligne blanche jusqu’au nombril, en di-  
minuant d’épaisseur à mefure qu’il monte. Ce cordon  
a eu fon issage particulier dans le fœtus, comme je di-  
rai ailleurs. Il fuffit de dire ici, qu’il est en partie cri-  
ginairement une production des tuniques internes de  
la vessie, laquelle production est nommée ouraque.

Ce cordon est encore composé de deux autres allonge-  
mens ligamenteux , qui font les extrémités des arteres  
ombilicales. Ces arteres qui viennent des arteres hy-  
pogastriques , & montent à côté de la vessie , siont dans  
l’adulte caves & remplies de simg jusipies à la moitié  
de la hauteur de la vessie, & même continuent à jetter  
des ramifications jusques-là. EnEuite elles perdent leur  
cavité, deviennent ligamenteuses à meEure qu’elles  
montent, s’approchent enssuite l'une de l’autre au haut  
de la Vessie,& conjointement aVec l'ouraque, forment le  
cordon, que l’on peut appeller le ligament supérieur de  
la Vessie.

Les fibres externes de la tunique charnue fiant en plus  
grand nombre que les internes. Les plus longitudina-  
les des externes antérieures, forment autour de l’ou-  
raque , Vers le fiommet de la Vessie, un demi contour , à  
peu près comme celui de l’une des deux bandes char-  
nues qui enVÎronnent l’orifice supérieur de l’estomac ,  
& l’extrémité inférieure de l’ossophage. Ce demi-con-  
tour passe derriere l’ouraque.

La portion du péritoine qui couVre la conVexité posté-  
rieure de la Vessie, y fait un pli tranfVerfal sort fail-  
lant dans l’état du rétrécissement de la Vessie , & qui à  
mefure qu’elle *se* remplit , s’eilace. Ce pli entoure la  
moitié pOstérieüre de la Vessie , & forme enfuite de *co-  
té* & d’autre un allongement par fes deux extrémités,  
qui font Comme des ligamens latéraux du corps de la  
Vessie, & parossent plus dans les enfans que dans les  
’ adultes.

La partie inférieure de la Vesiîe, qui mérite plus le nom  
de fond que la partie supérieure, est percée par trois

R E N 1062

ouvertures, une antérieure & deux postérieures. L’an'  
terieure fe forme par un allongement de toutes les tu"  
niques propres en maniere de goulot, tournées à peu  
près Comme l’orifice interne du bec d’un chapiteau d’a-  
lembic. On appelle cét allongement le cou de la vese  
fie, dont je remets la description après Celle des orga-  
nes partlculiers à l’homme.

Les uréteres Eormentpar leurs extrémités les deux autres  
ouVertures du Vrai fond de la Vessie. Ces deux Canaux  
en descendant de la maniere ci-dessus exposée, feglif-  
fent derriere les Vaisseaux fpermatiques , & enfuite  
derriere la partie inférieure de la Vessie , l'un près de  
l’autre. Chaque uréterefe trouVe entre l'artere ombili-  
cale du même côté & le canal déférent voisin. L’artere  
est du côté externe del’urétere , & le canal déférent est  
du côté interne.

Les uréteres après tout ce trajet, se glissent entre les  
canaux déférens & la vessie, en fe croifant avec  
les canaux. Ils pénetrent enfin environ à un travers de  
doigt l’un de l’autre les tuniques de la vessie. Ils font  
d’abord quelque chemin entre la tunique mufCuleufe &  
la tunique nerveufe,&s’ouvrent dans la vessie oblique-  
ment, &un peu plus approchés l’un de l’autre.

Les ouVertures des uréteres dans la vessie fient un peu  
oVales,& elles Eont plus étroites que les extrémités des  
uréteres le siont immédiatement aVant les ouVertures.  
Le bord de ces ouVertures est nès-mince , & paroît  
d'être qu’une duplicature membranetsse formée par la  
rencontre de la tunique interne de la vessie avec la tuni-  
que interne des arteres.

Les arteres font en général fournies par les arteres hypo-  
gastriques ou iliaques internes , en particulier elles  
font de côté & d’autre des rameaux de l’artere fciati-  
que, de l’artere épigastrique , & même de l’artere om-  
bilicale, les veines Viennent de celles qui portent les  
mêmes noms que ces arteres.

Les nerfs de la Vessie lui Viennent des nerfs cruraux, &  
même des grands nerfs fympatiques par le moyen de  
la communication de ces nerfs aVec les nerfs Cruraux.  
Il lui en Vient aussi du plexus méfentérique inférieur.

*Nota.* Outre les ligamens dont il est parlé ci-dessus, il y  
en a encore deux petits qui attachent aux os pubis la  
partie antérieure du Vrai fond de la vessie. WfNsLow.

La situation & la connexion des *reins* & furtout du *relit*droit, font telles, que le mouVement des parties νοϊ-  
sines peut faeiliter leurs excrétions. A eouVert sous la  
membrane du péritoine qui les enVÎronne, ils Eont en-  
Veloppés d’une graisse assez seche, on treuve des glan-  
des couchées fiur leur flammet, de façon qu’elles incli-  
nent Vers leur furfaee concaVe, par une loi de la natu-  
re assez constante. Quelquefois cependant de cette fur-  
face des *reins*, elles adherent étroitement au dia-  
phragme : leur forme & leur grandeur ne font pref-  
que jamais les mêmes en divers sujets : elles font pour-  
tant plates & larges en général comme de petits placen-  
ta. Llorigine & la distribution de leurs arteres & de  
leurs Veines , varient encore assez ; l’aorte defeendan-  
te donne aux *reins* un ou plusieurs rameaux cnnsidéra-  
bles, qui fe partagent en quatre ou cinq grands ra-  
meaux , qui fe divifent en plusieurs autres plus petits,  
lefquel.s prennent la fiorme d’un réEeau , deviennent si  
fins & si déliés , qu’ils *se* perdent à la vue dans toute  
la substance des *reins.* Or, les petites ramifications de  
ces artérioles, se repliant en forme de vers, venant à  
fe reneontrer les unes & les autres, unies par-là, & en-  
fuite fe séparant, forment comme de petits Corps glo-  
mérés ; d’où semblent naître les petites veines résé-  
rentes, qui par leur union deviennent insensiblement  
plus grandes , fe terminent en quatre ou Cinq brandies  
très-considérables, lesquelles enfin vont *se* rendre à la  
veine , ou aux veines appellées émulgentes. Il y a de  
plus des tuyaux latéraux fins, prefique transiparens,  
qui reçoivent par tout l'urine qui a eté separéepar les  
arteres , qui lui fervent de véhlcules, qui forment par

X x x ij

ιο63 R h N

leur union plusieurs corps pyramidaux, polygones, & '.  
fe terminent enfin aux corps membraneux appelles pa-  
pilles, & qui Eont le plus fouVent au nombre de dou-  
ze. Les tuyaux des *reins* s’oilVrent par plusieurs com-  
munications obliques, tant intérieurement qd'exté-  
rieurement dans ces corps.

On trouVe encore dans la Assistance des *reins* de petits  
corps ronds, caVes, couronnés de tous côtés de petits  
Vaisseaux garnis de petites Veines & de nerfs, & qui  
communiquent aVec les tuyaux urmiferes. Les hérise  
Tons, les tortues, les maladies des *reins,* les concré-  
tions qui s’y font, la vue même des *reins* dans le fœ-  
tus , tout parole Confirmer ce sentiment. C’est pour-  
quoi il fembleroit que l’urine se sépare loi par deux  
voies, l’une glanduleufe plus composée, & l'autre plus  
simple, que Ruyscha découverte. Ce qui ne répugne  
certainement point aux lois que la nature a coutume de  
fuiVre ailleurs, comme au foie, par exemple. Quoi  
qu’il en foit, Ruystch , après avcir éxaminéces petits  
corps, n’a pu le persuader qu’ils fussent des glandes,  
mais des arteres singulierement entortillées.

L’autre partie de l’artere rénale fert nécessairement à *ré-  
parer* les pertes de la fubstance même du *rein,* à y en-  
tretenir la chaleur & la vie ; & c’est du fang de cette  
branehe artérielle que paroît sortir cette lymphe lolia-  
ble & récrémentitielle , qui revient des *reins* en si  
grande quantité , qui va fe décharger dans le réservoir  
chyleux , revient en cercle, & n’a point le gout d’urine.  
Cette même branche a aussi sans doute de petites vei-  
nes qui lui Eont propres.

En effet, il part des dernieres petites racines desartério-  
les rénales de très-petites veines , qui deVenues plus  
grandes en Ee rassemblant, s’unissant en rameaux qui  
ressemblent à des arteres par leur division, & enfin for-  
mant ensemble dÎVers troncs dont le nombre est incer-  
tain, portent de différentes manieres dans laveine-ca-  
ve, le stang qui reste après cet emploi.

Enfin, les papilles rénales distilent l’urine qui a été ap-  
portée par les tuyaux uriniferes , dans une ample ca-  
vité par l’expansion de la membrane du bassinet, & en-  
duite de *sa* graisse mollasse. Elle s’y amasse , y séjourne,  
y est mêlée ; & le bassinet Venant à *se* resserrer, forme  
un canal qu’on nomme urétere , dans lequel l’urine est  
poussée, pour être enfin portée par ce canal dans la  
Vessie.

Il part de la circonférence des papilles , onge à douze ca-  
naux membraneux qui les reçoÎVent aVec l’humeur qui  
en découle, & qui forment trois grands rameaux, dont  
l’union ne produit qu’un seul & large bassinet, lequel  
fe termine à un seul tuyau membraneux, épais, fort,  
garni d’arteres, de Veines, de nerfs, de petits Vaisseaux  
lymphatiques, de fibres motrieessde lacunes mucilagi-  
neufes, propres à adoucir fes parois : ce canal.qu’on ap-  
pelle urétere, Va d’abord droit en-bas, *se* courbe aussi-  
tôt , toujours couVert par la lame du péritoine , d’une  
largeur toujours inégale en diflérens, endroits : il Va  
s’insérer à la partie postérieure de la Vessie , prefque à  
deux doigts de distance de la partie inférieure de sim  
cou & de l'autre urétere : alors après aVoir percé la tu-  
nique extérieure, & parcouru obliquement l’efpace du  
petit doigt entre elles & la tunique interne, il s’insinue  
dans la caVité de la Vessie, il y forme par la produc-  
tion de fes fibres un corps rond, long, déterminé en-  
bas, qui empêche l’urine de remonter dans l'urétere ,  
lorfique la Vessie est pleine. Car alors l’expansion de la  
vessie fait que ce corps tire nécessairement l’urétere en-  
bas, & le bouche : ce canal est donc tellement situé &  
construit, qu’il peut furement porter l’urine des *reins*dans la Vessie, sans qu’elle puisse jamais remonter dans  
ce canal, quelque comprimée qu’elle soit.

Le microEcope, l’injection, les ligatures, l’anatomie  
comparée des hérissons , des rats , des tortues, des ours,  
des bœufs , des oiseaux , des fœtus humains; l’ouVer-  
ture des cadaVres de gens fujets aux maux de *reins*, les  
*reins* monstrueux, tout confirme ce qu’on Vient d’ayan-  
cer.

R. E N 1064

On conçoit de-là le mécanisine de la sécrétion de l'uri-  
ne. Le cœur étant assez proche du *rein,* qui d’ailleurs  
est muni de fortes arteres, il fuit qu’un fang aqueux  
est fortement poussé dans les petits Vaisseaux des *reins >*& comme ces Vaisseaux fe fléchissent, Ee contournent  
de mille saçons, & opposent une extreme résistance, ce  
sang aqueux reçoit une infinité d’impressions, de mou-  
Vemens, de secousses différentes, & enfin trouVant des  
tuyaux un peu plus étroits que les vaisseaux sanguins  
qui l’ont apporté, sei partie la plus liquide s’y sépare,  
s’y amasse , y prend sim cours & en est expulsée.

Il ne faut done point imaginer ici aucune forte d’attrac-  
tion , d’émulsion, ni d’autres semblables facultés.

Il n’est pas befoin dlaVoir recours à aucun ferment uro-  
poiétique; car il ne tronVeroit point ici de lieu, il  
n’auroitni caisse , ni tems , ni manere pour fe former ;  
il n’auroit point avec quoi fe mêler, & on n’en voit  
point les effets.

Les mêmes tassons ne permettent pas aussi de feindre une  
faCulté propre à fondre ou à précipiter.

De là aussi tombe de foi-même tout ce que Van-Helmont  
a inVenté , & dont il a fait tant d’effort pour protlVer  
PexCellence. Je parle de cette*seorie* , mêlée à l’urine,  
qu’il regardoit comme un remede sûr, pour préVenir le  
calcul.

Et l’on conçoit fans peine que toutes les humeurs qui  
font moins épaisses que l’urine doÎVent fortir par cette  
Voie, pour peu qu’elles aillent heurter contre ces Vaif-  
feaux. Ce qui fait aussi comprendre qu’il y a une caufe  
qui les empêche de couler Vers ces lieux.

Ou si elles s’échappent par - là , il s’elssuit aussi tôt de  
promptes & extremes foiblesses. Les *reins* siuccentu-  
riaux toujours couchés siur le sommet des *reins* , dont  
ils siont cependant séparés par la graisse qui se trouVe  
entre eux, contigus au diaphragme, & même unis à  
cette cloTon parles Vaisseaux sanguins artériels qu’ils  
en reçoÎVent, pressés entre elle & *les reins,* munis d’ar-  
teres , prÎVés d’un émssaire partlculier, d’une structu-  
re semblable à celle de la rate, souffrant les mêmes  
choses, portant toujours preEque tout leur sirng par  
leurs Veines dans les Veines émulgentes ; ces glandes,  
dis-je , EerVent peut-être ici au sang Veineux des *reins ,*qui après la sécrétion de l’urine , est dépouillé de *sa*partie la plus liquide , & de *sa* partie saline dissoluante,  
comme le simg de la rate Eert à celui de la Veine-porte  
dans le Eoie : peut-être ont-elles un autre usage. Celui  
que je Viens de proposter n’est certainement pas tout-à-  
fait hors de Vraissemblance.Maissi l’on pouVoit Vérifier  
la nouVelle ObEerVation de Valsalua, il faudroit chan-  
ger d’opinion , & croire que ces glandes fur - rénales  
ferVent aux testicules en ce qu’elles préparent d’aVance  
la matiere spermatique qui doit s’y perfectionner.

Enfin, l'urine fe séparant sans cesse, sans que cette *sécré-  
tion* fiait jamais interrompue, est la premiere casse de  
la bonne constitution des *reins 8e* des uréteres. Alors  
il ne s’y sait ni obstruction , ni coalescence , car ce  
dernier mal est l’eflèt de leur propre pression. Βοεη-  
**H A AVE ,** *Institut.*

PROCEDE’S SUR L’URINE.

*L’urine n’est ni acide, ni alcaline s mais fétide.*

*Prenez* de l’urine d’un homme en santé, éVacuéedouze  
heures après aVoir bu & mangé, & qui par consé-  
quent a séjourné tout ce tems dans le corps , y a  
circulé à peu près le même tems, & a été mêlé  
aVec preEque tous les sifcsdans tous les Vaisseaux,  
par le moyen des facultés Vitales. C’est donc une  
lessiVe aqueufe, qui a détergé & emporté tout ce  
qui pouVoit Ee dissoudre dans de l’eau , & passer  
par les canaux urinaires déliés des *reins.* Elle doit  
contenir particulierement les matieres spiritueu-  
Ees, Ealines & EaVoneuEes du sang; après un séjour  
& une digestion aussi longs, elle acquiert lanatu-  
re même du corps, dont les puissances l’ont tra-

ιο65 REN

vaillée pendant douze heures successiVement,tems  
qui siaffit au lait pour perdre fa nature, & pour  
commencer à se transsormer dans la sérosité du  
siang. C’est par cette raiEon qu’il siaut choisir une  
urine bien cuite & éyacuée douze heures après  
aVoir mangé; celle qu’on éVacue aVant ce tems  
étant légere & crue. Cette urine hors du corps ,  
retient & représente parfaitement l'essence des  
fucs animaux & leurs élémens. Elle n’eft point  
acide; earon ne lui trotlVe aucune acreté ni à l’o-  
dorat ni au gout, ni ne teint en rouge les fucs  
auxquels les acides donnent cette couleur : d’ail-  
leurs , si on la fait chauffer, & qu’on la mêle aVec  
l’huile de tartre par défaillance, elle ne produit  
pas la moindre effervefcence ; il en est: de même  
de son mélange avec l’efprit alcalin de fel ammo-  
niac : mais ce qu’il y a d’extraordinaire, C’est que  
l’urine d’un homme qui a bu beaueoup de νΐη du  
Rhin, qui est extremement aigre , de biere aigre,  
qui a mêlé beauCoup de Vinaigre aVec Ees alimens,  
& qui a mangé beaucoup de fruit, n’a pas la moin-  
dre acidité, douze heures après aVoirpris cesfub-  
stances, ainsi qu’on en est convaincu par l’expé-  
rience. Pareillement l'urine rendue par de jeunes  
filles , d’une constitution foible , & qui ne pren-  
nent en aliment prefque que des Végétaux acides  
& du lait, n’a aucune acidité douze heures après  
le repas. Les facultés Vitales ont donc furmonté  
pendant ce tems la difposition que les Végétaux  
ont à l’acescence, ou l'acide qui est en eux. C’est  
donc avec raifon que Van-Helmont a dit que les  
acides étoient ennemis des veines : mais c’est sims  
raison que ses difciples ont proscrit les acides,tant  
des alimens que des remedes, comme s’ils étoient  
vénéneux & malfaisans aux premieres voies. Tous  
les Chymistes conyiendront de ces expériences :  
mais ils Eeront peut-être moins disposés à aVouer  
qu’il n’y a point d’alcali dans cette urine : cepen-  
dant le fait est certain ; car si pour féparer les par-  
ticules de cette urine échauffée, on Verfe fuccef-  
sivement dessus du vinaigre , du fuc de limon, de  
l’esprit de nitre, de l’esprit de Eel, & de l'huile  
de Vltriol.il ne Ee fera point dlefferVefcence : mais  
ces acides mêlés aVec l'urine chaude , éVacuée  
douze heures après le repas, s’uniront aVec elles,  
comme l'eau aVcc elle-même , sans qu’il fe fasse  
ni bulle ni bruit. D’ailleurs , elle ne teint point  
en Verd les fucs des plantes, comme font les fels  
alcalins.

*R E M A R QU E.*

Nous pouvons conclurre de-là que les facultés Vitales  
altérent tellement les acides, qu’ils cessent d’être les  
mêmes, & détruisent toute disposition à l'acidité : enfor-  
te que dans l’état de fanté, il ne s’engendre jamais dans  
le cOtps de sels alcalins ni acides, mais feulement des  
fels neutres.C’est une observation que j’ai faite en pro-  
cédant sur l’urine de personnes qui aVoient une grande  
fieVre, & qui étoientattaquées d’inflammation. La vio-  
lenCedes facultés Vitales aVoit communiqué à leur urine  
une couleur ardente ; elle étoit fétide, acre & en petite  
quantité : mais ne donnoit , à l’examen que j’en ai fait  
de la maniere dont j’ai parlé ci-dessus, aucun signe d’ale  
cali. Ce qui me conduisit à chercher si dans une reten-  
tÎOn parfaite d’urine, cette liqueur ne deviendroit point  
alcaline, après aVoir séjourné long-tems, & aprèsaVoir  
été échauffée & agitée dans le corps. Il arrÎVa dans ces  
entrefaites qu’une personne extremement avancée en  
âge , ayant été attaquée d’une rétention d’urine dont  
. elle mourut, fut cinq jours sans uriner : le sixieme elle  
rendit fubitement quelques onces d’urine, rouge,  
trouble & fétide, quine lafoulagerentpoint ; depuis  
elle n’en éVaeua pas une goutte, & mourut. J’emportai  
cette urine à la maison , & je la traitai par toutes les  
méthodes Chymiques qui nous font connues ; aucune

R E N 1066

ne m’indiqua qu’elle fût alcaline : d’où je conclus que  
l’urine ne prenoit point cette qualité par un séjcur dans  
le cOrps de cent Vingt heures quoiqu’agitéc par la cha-  
leur & par la circulation. La Vessie du malade étoit  
entierement Vuide d’urine , lorsqu’il mourut ; & je  
n’ai jamais troirvé d’humeur qui devînt alcaline dans  
l’état de santé , quoique eela arrÎVe quelquefois par  
des causes partlculieres. H y a plus, je ne les ai jamais  
trouVées alcalines, même dans les maladies putrides ,  
foit aiguës, foit chroniques Je me siauviens qu’un mar-  
chand de blé fûrt âgé qui aVoit une pierre fort considé-  
rable dansEa Vessie, & qui n’étoit point en état d’être  
taillé, rendoit quelquefois dans fes grandes douleurs  
une urine qui avoir une odeur alcaline. Comme il  
étoit si.ljet à de fréquentes rétentions , le Chirurgien  
étoit souvent obligé d’éearter la pierre aVec une sonde  
du cou delà Vessie, & de la repousser Vers le fond. *Ce-  
lui* en qui il aVoit confiance étant abfent, ce malade  
demeura plusieurs heures dans les douleurs , & fans  
uriner ; sim Chirurgien étant de retour & lui ayant fait  
l’opération ordinaire , il rendit une urine si acre , si al-  
caline, sicorrOmpue , & d’une puanteur d’urine digé-  
rée si considérable, que ce Chirurgien en ayant impru-  
demment respiré la Vapeur , en fut malade pendant  
quelques jours. N’ayant point eu occasion d’examiner  
cette urine, parce qu’elle aVoit été répandue , je con-  
jecturai qu’ayant été attirée dans les pores de la pierre  
qui étoit fpongieufe , & y ayant séjourné , elle y  
aVoit été ainsi digérée par la chaleur, & qu’elle y aVoit  
peut-être acquis cette aerimonie alcaline qu’on y re-  
marquoit. Quoi qu’il en foit, il est constant que l’uri-  
ne ne contient point de fel naturel alcalin , & que par  
conféquent il en est de même de toute autre humeur du  
corps ; car l'urine contient plus de stel que tout autre  
fluide animal ; & ces flels Eont plus acrimonieux , &  
deViennent plus aisément alcalins que ceux d’aucune  
autre liqueur dont notre corps foit arrofé. Les Prati-  
ciens qui se récrient si haut contre les fels naturels ,  
Volatils, huileux, alcalins du corps , I'e trompent donc  
bien grossierement. Cette erreur s’est introduite dans  
la Medecine par un mauvais usiage de la Chymie , &  
c’est à un meilleur usage à l’en chasser. Il ne faut donc  
attribuer l'odeur fétide de l’urine dans l’état de fanté,  
qu’à l’huile atténuée, putride & volatisée qui en est  
iisséparable, & non à un Eel VOlatil alcalin. Son gout  
amer, désagréable & Ealin, proVÎent du Eel composé  
de l'urine & de l'huile , ainsi que du siel marin dont l’u-  
rine est ordinairement chargée.

*L’urine récente distilée dans un vaisseau bien fermé donne  
une eau fétide et désagréable qui n’est ni alcaline,  
ni acide, ni saline , ni vineuse.*

*Prenez* de l’urine humaine bien cuite, évacuée en santé ,  
& distilez-la dans un Vaisseau de Verre, fur un  
feu modéré de cent cinquante degrés, entretenu  
dans la même foree , jufqu’à ce qu’il ne reste de  
cette urine que la vingtieme partie. Vous aurez  
une eau limpide. Tandis que cette eau viendra ,  
l'urine changera fucCessiVement de couleur ; &  
de paillette elle deVÎendra rouge. Ce rouge fera  
d’autant plus foncé, qu'il Vous fera Venu une plus  
grande quantité d’eau transparente. Enfin, ce qui  
restera fera d’un rouge presque noir, fort épais ,  
trouble , opaque , écumeux & ténace. La pre-  
miere partie limpide aura une odeur particuliere  
fort défagréable , mais qui ne fera peint Celle  
d’un alcali Volatil. Cequi dOÏtparoître étrange,  
c’est qu’on aura beau la distiler plusieurs fiais, &  
la laisser long-tems exposée à Pair libre, ellecon-  
EerVera toujours Cette odeur désagréable. On peut  
done dire que cette odeur corrompue en est tel-  
lement inséparable, & lui est si intimement unie,  
qu’elle ne peut être détruite , même par l'addi-  
tiond’un acide. Elle tient beauCoup de cette ex-  
halaison fétide qui s’éleve des plaies à l’abdo-

1067 REN

men, ou d’un cadavre , récemment ouvert, après  
une mort Violente. Le gout désagréable de cette  
eau est tant soit peu putride : mais n’est ni alca-  
lin ni fali n, après autant de distilations qu’on vou-  
dra. Il ne paroît non plus aucune Veine fur la sur-  
face intérieure du Vaisseau qui sert à la distila-  
tion, telle que celles que produisent les esprits vi-  
neux. Si l’ondistile derechef la premiere eau qui  
vient; elle ne fournira pas la moindre quantité  
. d’efprit Vineux; & j’ai obferVé qulaVec quelque  
foin qu’on la rectifiât, ellenes’enflammoit point,  
mais éteignoit toujours le feu. L’urine même des  
hommes qui boÎVent le plus de liqueurs fortes,  
comme du νΐη & des efprits distilés , ne donne  
rien d’inflammable. Mêlez cette liqueur distilée  
aVec des acides, elle ne produira ni efferVefCence,  
ni altération dans la couleur des fucs des Végé-  
taux, ainsi que font toujours les alcalis; elle ne  
précipitera pas non plus considérablement les so-  
lutions faites aVec des aeides , ni ne donnera,  
après quelque rectification que ce foit, de fels  
fensibles ; elle ne changera point non plus les aci-  
des en un siel neutre composé. Elle n’est donc  
point alcaline ; elle ne donne aucun signe d’aci-  
dité , parquelqu’expérience que ce soit, ccmme  
l’addition d’alcalis fixes & Volatils , des différens  
sucs que les aeides rougissent & autres. J’ai donc  
démontré ce que je m’étois proposé de faire voir.

*’ R E M A R QU L.*

Cette expérienee légere nous conduit à la connoissance  
de plusieurs particularités importantes pour la Mede-  
cine. 1°. Nous Voyons que la partie la plus légere, la  
plus claire, la plus Volatile des fucs animaux dans l’é-  
tat de fauté, est à peu près une eau élémentaire, à cela  
près qu’elle est inséparablement unie aVec une marie-  
re pareillement légere , claire, volatile, fétide', cor-  
rompue en apparence, & qui ne proVÎent point d’un  
principe fallu, mais plutôt d’un prineipe huileux, qui  
n’est ni Vineux , ni inflammable. 2°. Qu’il n’y a ni fer-  
mentation, ni production d’efprit inflammable où cet  
efprit ne puisse être aisément séparé de l'eau; ati lieu  
que la partie fétide ne peut jamais être ici séparée de  
fon eau. 3°. Conséquemment qu’il n’y a point d’esprit  
inflammable dans les sucs Vitaux du corps. 40. Que les  
facultés vitales rendent l'huile beaucoup plus Volati-  
le qu’aucun fel. ce qui est le contraire de ce qu’on pen-  
*se* communément. Cette matiere particuliere, fétide ,  
huileuse, ne fe trouVe presque que dans celle de la  
perfpiration, dans la fueur, & dans la Vapeur qui réside  
naturellement dans les caVÎtés du corps. Les efprits νΐ-  
neux que l’on boit, ne Ee rendent point dans les passa-  
ges de l’urine : mais ils portent à la tête , & affectent  
le cerveau , le *sensorium* commun & l’origine des  
nerfs : il n’est donc pas étonnant qu’ils troublent si pro-  
digieusement les fonctions de ces parties. Ils *se* répan-  
dent aussi peut-être Vers la siurface du corps; ce qui en  
rendroit lléVaporation sort prompte. Notre procédé  
fait Voir encore qu’il n’y a point d’efprits Volatils dans  
le corps, Capable de s’élever, à l’aide de fon degré de  
chaleur ; ce qui est fort opposé au fentiment de laplu-  
part des Chymistes & des Medecins, & qu’il n’y a non  
plus aucun alcali Volatil, simple ou huileux, ni d’aci-  
de Volatil. Ainsi les Pratieiens modernes feront bien  
de renoncer à toutes ces idées. L’odeur fétide del’uri-  
ne augmente ou diminue toujours, felon que les sa-  
cultés Vitales acquierent ou perdent de la force ; & ,  
selon que le corps est plus fatigué par le mouVement &  
par le tsaVail. S’il y a quelque chofe dans les sucs ani-  
maux, que l'acrimonie, la Volatilité , la légereté , &  
la Vertu pénétrante, puisse faire prendre comme un  
efprit, cet esprit n’est ni Vineux, ni fallu : maispro-  
vient réellement d’une huile corrompue, ou dégradée  
par une putréfaction telle que celle des végétaux.

R E N 1068

*Ce qui reste d’urine récente après le procédé que nous ve-  
nons de donner, n’est ni acide, ni alcalin s ni vraiment  
suvoneux s mais salin et fétide.*

Si l’on mêle ce qui reste de grossier après la distilatlen  
précédente, aVec un acide ou un alcali, il ne fe  
fera aucune effervescence, qui marque que ce  
reste foit alcalin ou acide. Il en fera de même de  
quelque autre expérience que l’on fasse. Il est à la  
vérité très-acre, très-falin, & tant foit peu amer  
au gout : mais il n’est point alcalin, & n’a point  
d’odeur alcaline : fon odeur a prefque la même  
puanteur qu’auparaVant. Si on l’emploie à sassage  
des foulons &des dégraisseurs de laine, il ne dé-  
tergera point ; ce qui démontre qu’il n’est point  
faVoneux; qualité qu’il ne prend que par la put ré-  
faction. Quelque expérience qu’on y applique, on  
n’y appereeVra aucun Vestige, soit de chyle, foit  
de lait.AVec quelque attention que je l’aye exami-  
né, je n’y ai jamais rien découVert de cette coagu-  
lation , que la chaleur communique toujours à la  
lymphe & à la sérosité du fang. De quelque ma-  
niere qu’on le traite , il ne prend rien de la natu-  
re du fromage. Plus on l’épaissit fur le feu,plus  
son acreté deVient grande , & sa couleur foncée.  
Enfin il Varie successiVement par rapport à la cou-  
leur , à la consistance & à l'acrimonie, felon qu’on  
le tient plus long-tems fur le feu; enforte qu’il  
éprouVe toutes les Vicissitudes que Bellini a re-  
marqué arrÎVer aux *urines* dans les maladies ai-  
guës & chroniques. Dans les maladies aiguës,  
plus la fieVre est chaude, & plus il se dissipe de  
parties humides ; plus l’urine devient rouge,  
accre & épaisse.

*R E Μ A R QU E.*

Il n’y a donc naturellement dans le corps *sain, ni* alcalis  
volatils ou fixes, ni acides volatils ou fixes ; le fiel des  
stucs animaux est d’une nature particuliere, que nous  
examinerons dans la Euite. Il est moins volatil que  
l’eau, puisqu’il ne s’éleVe point à la chaleur qui la fait  
bouillir. Il est étonnant que l’urine ne contienne rien  
de ee qui fert à la nutrition, & qu’il n’y ait ni chyle,  
ni lait, ni caillé, ni sérosité , ni lymphe , ni rien de  
ce que les Medecins regardent avec raifon comme les  
premiers principes de la nutrition. Les urines n’em-  
portent donc rien hors du corps de ce qui fert à le nour-  
rir. Toutes les parties de chyle , de lait, de siing ou  
d’humeurs qui font deVenues acres, subtiles, putré-  
fiées, impropres à la nutrition , & nuisibles au corps ,  
sont, aprèsaVoirrempli leur destination, séparées par  
les facultés Vitales, filtrées dans les *reins >* & mises hors  
du corps. Les *urines* représentent donc les humeurs  
tellement altérées , qu’elles n’étoient plus bonnes à  
rien. Le Medecin peut donc Voir dans leur quantité,  
leur aereté, leur couleur & leur épaisseur, ce qu’il a à  
faire, le befoin qu’il y a d’humecter, l’état & la con-  
dition des humeurs restantes, les remedes nécessaires  
dans certaines maladies, & qu’elles font leschofes qui  
nuisent particulierement au corps en altérant la consti-  
tution du sang, & quelles siont les désavantages du trop  
de fluidité.

*L’urine récente, épaissie-> réduite â un quarantième, et  
distilée avec dit sable , donne un esprit alcalin , un sel  
volatil alcalin, une huile très-fetide, & des seces sa-  
lines.*

Si l’on pousse la diftilation de *Vurine* jusqu’à ce qu’il  
n’en reste qu’une lÎVre de quarante ; ou si on la  
fait éVaporer par l'ébullition, dans un Vaisseau  
profond, large, cylindrique, & découVert, juse  
qu’à ce qu’il n’en demeure qu’un quarantieme, on  
trouvera au fond de ce vaisseau une matiere groso

1069 R L N

siere, qui mêlée aVec trois sois sim poids de fable  
net, & distilée dans une rétorte au bain deEable,  
à un feu modéré d’abord , observant de séparer  
fréquemment les liqueurs qui Viendront, donnera  
premierement, une eau limpide, comme dans ie  
procédé précédent ; seCondement , une autre li-  
queur limpide, d’une nature acre , ardente & ale  
caline, lorsque le mélange Eera presque sec. Si  
l’on COntinue l’opération , tant qu’il s’élevera  
quelque ehole , qu’on lute ensuite le récipient  
3VCC la rétorte, & qu’on traite la matiere restan-  
te en poussant le feu successivement, onapperce-  
vra des nuages blancs qui dureront long-tems; il  
fe formera des Veines hui laisses , & il s’éleVera  
une liqueur jaune & tant fois peu huileufe; on  
aura de plus un fel blanc , fol'ide & alcalin. En-  
fin , lorfqulon aura pouflé le feu à ion dernier de-  
gré , on obtiendra une huile jauné , & de couleur  
d’or ; & ce qui restera au fond de la rétorte , fera  
une matiere sidine& fiiculente. La premiere eau  
est: brûlante, acre, faline, nullement huileufe,  
mais tout-à-sait semblable à celle du procédé pré-  
cédent. La seconde liqueur est acre, manifeste-  
ment faline, est chaude & piquante fur la langue,  
a un gout parfaitement alcalin , produit une effer-  
Vescence Violente aVee tous les acides , & donne,  
imprégnée d’un acide, un fel Composé, neutre à  
demi-volatil, semblable au felammoniac, & d’u-  
ne nature déterminée par celle de l’acide. Ce fel  
est donc Vraiment alcalin & Volatil, ainsi que ce-  
lui qui proVient de la putréfaction des Végétaux.  
Ce qui paroît beaucoup plus éVÎdemment dans la  
troisieme liqueur onctueufe, qui est très-alcaline ,  
quoique huileuse , & qu’on appelle ordinaire-  
ment esprit alcalin , quoique ce foit un composé  
d’eau , de fel & d’huile. Le fel est toujours alca-  
lin : mais l'huile fétide qui lui est adhérente , le  
rend très-défagréable. L’huile qui Vient en mê-  
me-tems, qui est enfuite très-fétide, & qui infecte  
tout de son odeur, est insupportable, retient la  
puanteur de l’urine, & est même un peu stereo-  
reufe. Si l’on calcine les fcces restantes sur un  
feu otlVert, & qu’on les lave enfuite avec de l’eau,  
on en tirera un Vrai fel marin, pourvu que la per-  
sonne dont on a pris l'urine, en ait sait uEageavec  
Ees alimens.

*REM A R Q U F.*

**H** paroît par-là, que quoique le fiel del’uriccne Eoit point  
alcalin par lui-même, il peut le deyenir par un certain  
degré de chaleur,& qu’il n’est point ammoniac ; parce  
que le sel. ammoniac,quoique Volatil à un certain degré  
de chaleur,ne deVient jamais alcalin,même après aVoir  
été sublimé, & reste cnmposé,quelque foit le nombre de  
fois qu’on réitère la sublimation ; au lieu que le SH de  
*Furine,* quelque d’une nature à demi-fixe, ainsi que le  
fel ammoniac, & capable d’être Volatilisé par un cer-  
tain degré de chaleur , deVient en même-tems alcalin,  
& perd la nature de fel composé, il apprOche donc  
du fel alcalin & du Eel ammoniac : mais il n’est ni l’un  
ni l’autre. Nous apprenons encore par-là que le Eele  
l’efprit salin, & la premiere huile , fiant prcique éga-  
lement Volatils dans l’état de Eanté , & que cet esiprit  
huileux est un composé d’eau, d’huile & destele dans  
lesquels on peut aisément le résoudre. Ce qui nous  
fait conceVoir en même-tems comment les facultés  
Vitales convertissent les matieres douces, blanches, in-  
dOlentesssans odeur, & onctueufes desalimens, le chy-  
le , le lait, la graisse & la moelle, en une autre marie-  
re acre, jaune, inflammatoire, claire & fétide; d’où  
proVient ordinairement l'odeur fétide de l’urine. En-  
fin , nousfommes allurés parles mêmes expériences ,  
qu’il n’y a point d’alcali fixe dans les fucs animaux. Il  
ne m’est jamais arricé d’en trouVer un grain , dans la  
quantité la plus grande *d’urine* que j’ai traité de cette  
maniere. Enfin le fel marin entre dans le sang, s’y mê-

R E N 1070.

le, parvient dans les conduits urinaires, n’est point  
altere, & agit dans presque tous les Vaisseaux du corps,  
fans rien souflrir de leur réaction. Toutes ces choEes  
bien considérees, il s’ensuit que cette expérience que  
nous deVons à Van-Helmont, est d’un *usage* infini dans  
la Medecine.

*Urine récente épaissie, distilée avec un alcali fixe.*

Après aVoir sait épaissir de *Vitrine* récente comme ci-def  
Eus, Versez dessus une égale quantité d’huile de  
tartre par défaillance , ou de solution de potasse,  
il s’éleVera silr le champ une Vapeur acre, alcali- '  
ne, Volatile, ainsi qu’il arriVe ordinairement dans  
l’ébullition de *Vitrine* bien putréfiée.Si l'on disti-  
le fur le champ ce mélange dans un alembic de  
Verre, il Viendra une liqueur limpide qui coulera  
par Veines, & qui siera acre , très-alcaline, plus  
volatile que l’eau , & semblable à tous égards à  
un alcali Véritable & sort. Si l'on substitue le fel  
de tartre à l’huile de tartre par défaillance , il  
s’éleVera d’abord dans la distilation un fel alca-  
lin *sec :* mais si l'on distile derechef la premiere  
liqueur alcaline & limpide , dans un grand vaisi  
seau, & fur un feu modéré, il Viendra d’abord  
une partie faline, blanche & alcaline; & il reste-  
ra au fond, de l'huile aVec l’alcali fixe qu’on a  
ajouté, comme s’il étoit deVenu plus fixe qu’au-  
paraVant. Enfin si l'on pousse le feu à fon dernier  
degré, lorsque tout fera fec, il Viendra après le  
fel une huile jaune & fétide.

*R E M Α R Q U E.*

Cette expérience fait Voir que la nature des fiels animaux  
urineux est telle, qu’un fiel fixe alcalin peut la chan-  
ger en un moment, ainsi que fait l’action violente du  
feu dans le procédé précédent. Nous voyons encore  
par-là que les fels fixes alcalins, mêlés avec les fucs  
animaux, les rendent promptement acres, alcalins,  
extremement mobiles, & plus volatils que l’eau & les  
efprits du corps,communiquent aux efprits une nature  
ardente & corrosive , & les difpofent à la putréfaction.  
Si l'on distile plusieurs fois de fuite silr un feu modé-  
ré le fel & l'esprit fallu qu’on a obtenu , on finira par  
aVoir un alcalin aussi pur que ceux qu’on prépare aVec  
la corne de cerf, & d’autres fubstances coûteuses. Si  
on les mêle aVec des acides, ils produiront une effer-  
Vcscence Violente, surtout si on les agite ensemble:  
mais ils Eeront ensuite , à la Vérité, tellement affoiblis  
& prÎVésdeleuracreté, &de ce qu’ils aVoient d’ardent  
& d’alcalin, qu’ils en deviendront fixes, & que la cha-  
leur du corps en fanté, ne suffira pas pour les Volatili-  
fer, Ils perdent la vertu des alcalis volatils, silrtout  
celle de dissoudre & d’atténuer les stucs au point de don-  
ner la mort. Mais ce qui importe plus aux Medecins,  
& ce que leur proeédé leur démontre, c’est combien la  
nature des Eels du corps peut être altérée ; combien ils  
peuVent s’écarter de leur qualité naturelle; quels stont  
les effets particuliers de chacun de ces changemcns,  
& quels Eont les remedes dont ils doivent *se* servir pour  
les corriger. L’expérience avoit appris toutes ces cho-  
Ees aux Anciens. Nous voyons qd'Hippocrate ne Ee  
permettoit dans les *sievres* , accompagnées de chaleur  
& d’agitatlon, que des substances acides, ou analo-  
gues aux acides, Eoiten boisson , Eoiten alimens, Eoit  
en remedes: nous voyons donc que les alcalis fixes font  
pernicieux toutes les fois qu’il y a chaleur, agitation,  
odeur fétide , douleur ardente, ossdiminution dans les  
urines, ou trop de dissolutÎOn dans les fucs; d’où il  
s’enfuit qu’il faut alors regarder ces fels comme des  
poifons, furtout dans la peste.

*L’urine récente, furtout épaissie , donne avec la chaux  
vive un esprit brûlant qui n’estpount alcalin'*

Si l’on jette de la chaux-vive dans de 1 urine récente , il

1071 REN

s’en éleve fur le champ une Vapeur qui frappe les  
narines d une odeur extremement ardente & pon-  
gitÎVe. Si on distile sur le champ & doucement  
ce mélange dans un Vaisseau bien fermé , on ob-  
tiendra une eau limpide d’une odeur chaude, in-  
fupportable , semblable à celle de la Vapeur dont  
nous aVons parlé, mais piquante & plus Volatile.  
Si l'on ajoute à de l'urine épaissie , & réduite au  
quart, une égale quantité de chaux *vive,* l'odeur  
fiera beaucoup plus sorte, & l’esprit obtenu par  
la distilation , n’aura pas sim pareil pour l’acreté,  
la chaleur, la subtilité & la Volatilité. Après qu’on  
aura séparé cet efprit par la distilation, la masse  
restante , traitée de la même maniere , nedonne-  
ra jamais un sel folide comme dans le procédé  
précédent ; mais toujours une liqueur ialine, très-  
fluide ; & quelque foit l'acide qu’on y mêle, il ne  
se sera point d’effervescence, quoique la chaleur  
& la Volatilité Eoit beaucoup diminuée. Il y a de  
la précaution à prendre dans ce procédé; car aussi-  
tôt que la chaux vive touche l'urine , épaissie ou  
fluide, il se fait une grande ébullition , aVec une  
chaleur Violente, & il s’éleve à l'instant l'efprit le  
plus Vif & le plus Volatil que nous connoissions.  
Or cet eiprit animé par la chaleur , & mis dans  
une agitation furieufe , produiroitde grands ra-  
vages dans les poumons , s’il y étoit reçu , & cau-  
feroit dans les Vaisseaux tendres de ce Vifcere,  
une inflammation qui ne tarderoit pas à se com-  
muniquer au sang. Si l’on applique cet efpr't à la  
surface du corps , il y mettra fur le champ la gan-  
grene & la mortification; peut-être que la matie-  
re contenue entre le fang , circulant dans les pou-  
mons , & l’air contenu dans les Vésicules , ne for-  
me pas la millieme partie d’un pouce : quel ne  
feroit donc pas l'effet de cct eEp rit ’ Mais hcureu-  
fement *ia* partie acre se dissipe rapidement dans  
Pair, & laisse après elle une eau.

*R E M A R QU E S.*

Nous Voyons par-là quelle est l’action de la chaux Vice  
Eur les fila urineux du corps; si elle est aidée parla cha-  
leur & le mouVement Vital, elle produit fur le champ  
des esprits ardens qui sont fatale à la malle tendre &  
molle du cerveau , & aux nerfs. Plus le corps est chaud,  
agité , ou plus l’inflammation dont il est attaqué est  
grande , plus l’action de la chaux vice est dangeresse :  
mais prudemment employée, elle pourroît être falu-  
taire , si le corps abondoit en acides, en eaux ou en  
phlegmes. Une réflexion qu’il importe de faire , c’est  
que la lessive de chaux Vive est très-propre pour corri-  
ger & dissiper les sels fixes & muriatiques du sang ; &  
que c’est par conséquent un excellent remededans l.ef-  
pece de scorbut qui provient de ces fels : mais qu’elle  
ne peut être que très-pernicielsse dans celle qui naît  
de la putré‘action , & qui est Causée par une huile acre  
& un fel. Nous avons peut-être rencontré en même-  
tems le moyen d’accordcrsdes expériences dé quelques  
Medecins habiles de France, où la lessive de chaux Vi-  
ve est dangereuse, avee celle des Medecins d’Alle-  
magne , où la même lessive est salutaire. Nous remar-  
qucrons d’abord qu’il faut entendre tout ceei plutôt de  
la chaux vive préparée avec la pierre , qu’avee des co-  
quillages. Il semble que ce remede doive naturelle-  
ment être accompagné des phénomencs fuleans , & ces  
phénomenes avoir les caisses que nous allons en indi-  
quer.

i°. La corrosion Violente que l’application de la chaux  
vive produit fur un corps Vivant, provient plutôt de  
ces esprits salins & ardens , qu’elle engendre du sel qui  
n’étOlt point acre auparavant, que de *la* nature causti-  
que.

2°. On peut s’en fervis avec sijccès dans les maladies dont  
les caules sont acides, aqueuses , austeres, Vilqueufes,

R E N 1072

mucilagineuses & phlegmatlques , & lorsqu’il nsp a ni  
mouVement, ni irritation.

3°. Elle est nuisible au contraire dans les maladies aiguës  
qui naificnt d’un principe alcalin, bilieux, falin,pu-  
tride , acrimonieux & chaud , & lorsqu’il y a mouve-  
ment, sécheresse & agitation Violente.

4°. Les Eels tempérés du corps peuVent devenir Eur le  
champ extremement acres & Vénéneux, par la seule  
addition d’une substance qui l'oit acreelle même.

5°. Une matiere excessiVement acre peut proVenir de Eues  
Eains, & n’être ni fel, ni esprit, ni huile ; car cette li-  
queur ne fiera réductible par aucun moyen que je con-  
noifle siaus la forme sialide dlunfel;& l'eau feraleseul  
moyen de l'obtenir, mais seulement inVÎsible.

6°. Les eEprits qui ne paroissent alcalms , par aucune ex-  
périence faite aVec les aeides, Eont plus Vifs qu’aucun  
alcali ; enforte qu’il n’y a rien qui rende une odeur plus  
acre & plus forte. Dloù l’on Voit aVee quelle facilité  
le fel du corps, qui est prefque fans odeur, peut en  
prendre, ainsi que du gout.

*Sel naturel d’urine.*

*Prenez* de l’urine très récente , éVacuée douze heu-  
res après le repas par un homme en ianté ;  
faites-la éVaporer sur le champ dans un Vaisseau  
net, sur un seu modéré de deux cens degrés, juf-  
qu’à la conllstance d’une crême. Pallez enfuite  
cette crême chaude à traVers une chausse de fla-  
nelle, pour en séparer les huiles VÎfqueufes ; plus  
cette séparation fera parfaite , mieux ce fera.  
Mettez une grande quantité de cette liqueur  
épaissie dans un grand Vaisseau de Verre, cylindri-  
que, & couVert d’un papier. Laissez repofer ce  
vaisseau pendant un an dans un lieu frais : il fe for-  
mera pendant ce tems au fond du Vaisseau , une  
masse saline , folide, dure, brune , & tant Eoirpeu  
transparente ; il flottera au-dessus une liqueur  
onctueuse , épaisse, noire, & séparée du Eel. Ver-  
fez cette liqueur ; mettez la malle saline dans un  
autre vaisseau ; arrosez-la d’eau très froide; lavez  
la masse saline avec cette eau , & la séparez de fes  
impuretés oléagineuses ; ce que Vous ferez facile-  
ment,parce qu’elle ne fe dissout pas aisément dans  
l'eau froide. Confervez cette masse saline sous le  
titre de fel naturel d’tirine. Si vous faites disseu-  
dre ce fel dans de l'eau , & que Vous passiez la so-  
lution jusqu’à ce qu’elle Toit limpide, il s’y for-  
mera une pellicule dans un Vaisseau net; & le  
laissant repofer dans un lieu frais, il en naîtra des  
mottes lalines d’une efpece particuliere, fort dif-  
férentes des crystaux de tous autres fels; & ne resi  
semblant, tant en figure qu’en dureté, que soi-  
blement à ceux du fucre. Ellesnesontni fétides,  
ni alcalines ,mais extremementVolatiles;& c’est  
ce qu’on appelle le sel d’urine purifié.

*R E M A R QU E.*

Cette expérience fait connoître parfaitement au Mede-  
cin la nature de ces sels , qui dans le corps fain fnnt  
t. ès-acres , tendent à l'alcaiifation , ne font point réel-  
lement alcalins , & Veulent être promptement expulsés  
par les facultés Vitales, auxquelles ils doivent leurfor-  
mation ; nous devons en conclurre, que les autres fels  
contenus dans le rested.es sucs, font beaucoup moins  
acres ou alcalms. Ces fels ne s’engendrent que dans le  
cnrps humain ; & c’est un composé de fel marin, &  
d’une partie d-la fubstance des alimens & des boissens.  
Il y a, comme on Voit, du Eel marin : mais ce n'est pas  
la feule chose qu’il y ait ; ils sont savoneux , mais peu  
onctueux : ils lont diurétiques délayés clans de l'eau,  
& siidorifiques lorsqu’ils sont accompagnés d’un régi-  
me convenable. Le sist naturel d’urine produit lur fis  
métaux des effets si singuliers , que quelques Chymif  
tes s’en étoient psomss des merveilles. Quant à la ma-  
tlere

1073 K E N

tiere grasse qui reste après ou’on a passé & nettoyé Pu- f  
rine épaissie, on la faitséc. er fur un feu modéré, & on  
en prépare de très bons phssphores ; c’est pourquoi on  
ne la perd point. Ce precédé montre encore , que le  
fel restant dans l’urine ainsi épaissie, ne fe putréfie , ni  
nedeVÎentalcalin au point defe Volatiliser, & de s’é-  
vaporer , quoique d’ailleurs il éprouve de grands chan-  
gemens. Il seroit à propos de considérer quelle part  
il a dans la formation de la pierre de la vessie ou des  
reins.

*L’urine en digestion devient alcaline et s’altere dans sa  
couleur, fon gout,son odeur et ses vertus.*

*Prenez* de l'urine telle que celle dont on s’est fervi dans  
le premier procédé; tenez-la dans un Vaisseau dé-  
couVert, de verre, de terre, de bois ou de métal,  
à un air de trente-trois degrés de chaleur ; elle  
commencera à devenir fétide, à fe putréfier , & *sa*couleur de paille se brunira & s’obseurcira ; elle  
dépoEera un sédiment grossier ; elle aura au bout  
de quelques jours une nature alcaline & lixivielle  
& engendrera une croûte pierreuse qui s’attache- '  
ra aux côtés du Vaisseau. Plus l'air fera chaud ,  
plus l’altération de l’urine *sera* grande & promp-  
te. Tout ce procédé fe passe en grande partie en  
été dans les tems chauds. Pour Eavoir jusqu’où  
cette altération pouVoit être portée, je remplis  
une bouteille d’urine récente; je la bouchai aVec  
duliége, & je la mis dans un lieu modérément ;  
chaud. Au bout de trois mois j’y apperçus un ;changement tel que celui que j’ai décrit ci-dessus.  
Ce changement consistoit principalement en ceci. ;  
L’urine récente d’un homme en santé est d’une j  
couleur de paille ; cette couleur s’altere de jour ’  
en jour, jufqu’à ce qu’elle foit tout-à-fait brune : j  
plus la putréfaction est grande, plus la couleur est j  
obfcure. La même chofe *se passe* dans les perEon-  
nes qui ont la fieVre; les urines qu’elles rendent  
siant ainsi altérées , & l'on déduit de leur Couleur  
l’état actuel des sucs. L’urine récente a une odeur  
désagréable, mais non alcaline ; l'urine digérée l'a  
sensiblement fétide, volatile, alcaline & très-dif- )  
férente de celle de l’urine récente. L’urine récen-  
te est amere & faline au gout ; l'urine digérée est  
putride, acre, alcaline & parfaitement lixÎVielle.  
La premiere ne paroît point contenir d’alcali;la *se-  
conde* fait ébullition & efferVefcence aVec les aci-  
des , & manifeste en toute autre occasion une na-  
ture vraiment alcaline. L’urine récente n’est ni  
favoneufe ni détersive; l'urine digérée & putré-  
fiée *sert* aux Teinturiers & aux Dégraisseurs, ain-  
si que la lie acre, pour nettoyer la laine, la foie  
& autres choEes semblables; elle produit alors le  
même effet que les alcalis fixes. Tous les change-  
mens que nous venons d’indiquer fie passant dans  
un vaisseau bien fermé , à l'aide d’un petit degré  
de chaleur & fans autre appareil, il n’est perfonne  
qui ne puisse les vérifier ; ce seroit donc envain  
que les Chymistes refufieroient à l’urine les pro-  
priétés que nous lui accordons.

*R E M A R QU E S.*

Nous observerons ici qu’il *se* sépare des humeurs par les  
conduits urinaires, une eau qui contient des sels & des  
huiles qui sont preEque corrompus ; enEorte queznous  
ne trouvons dans tout le corps aucun autre fluide, qui  
mis en digestion dans un vaisseau fermé, s’altere plus  
promptement que cette eau. L’urine qui est une li-  
queur destinée à l’excrétion, dépure donc le fang de ces  
fubstances nuisibles & putrides. Il n’est donc pas sur-  
prenant qu’elle produise des effets mortels s’il lui arri-  
ve d’être retenue dans le corps par quelque catsse mor-  
bifique;car la chaleur du corps l'alcalsse promptement;  
alors elle offenEe les vaisseaux les plus déliés, & met  
*TorueV»*

R E N 1074

les humeurs en dissolutiOn , par la désimion perni-  
cietsse qu’elle introduit. Comme elle aequiert promp-  
tement & fadement ces qualités accidentelles dans un  
vaisseau fermé, à l’aide d’une chaleur modérée, ils’en-  
sijit que le corps ne produit ni Vinaigre , ni efprit in-  
flammable , & que rien ne s’y sait par Voie de fermen-  
tation ; mais que tout y annonce une altération putride,  
& des effets fort analogues à ceux de la corruption des  
végétaux. Mais si la stagnation feule suffit pour chan-  
ger les urines au point que nous aVons dit, que ne doit  
point produire la putréfaction même ? D’où nous  
voyons quel est le befoin d’eau, d’acide & de matieres  
salines pour ceux qui vivent dans des cltmats chauds,  
qui travaillent tous les jours & qui font des exercices  
violons. Il n’y a que ce seul moyen de prévenir en eux  
la corruption des mets, des boissons & des ragoûts. On  
sent encore combien il est nécessaire qu’il *se* faste teus  
les jours un chyle nouveau, doux, tant foit peu acide  
& capable d’émousser l’acrimonie qui s’engendre dans  
le fang. Il est éVÎdent encore que les avantages de ce  
nouveau chyle disparaissent en vingt-quatre heures &  
qu’ils ne renaissent, que par *sa* régénération , après le  
même intervalle de tems. Rien n’est donc plus salutai-  
re dans les fievres ardentes que les alimens piquans ,  
acides, doux & analogues au chyle; & rien n’est plus  
mal-faisant que l'abstinente séVere. On ne peut donc  
*se* promettre que d’excellens esters des tisannes d’ûrge  
avec le vinaigre & le miel dans les maladies aiguës,  
ainsi qu’Hippocrate lla remarqué dans le Traité incom-  
parable qu’il a intitulé *de Rat. Vict. in A eut.* Un Mede-  
cin qui partira d’après les expériences que nous Venons  
d’indiquer, déduira de l’altération de l’urine & des fiels  
de ce fluide, un grand nombre de particularités utiles.  
Il Verra que le repos seul suffit pour donner lieu à la  
formation d’une pierre, même dans un homme en fan-  
té, s’il arrive que l’urine Ee corrompe ou devienne al-  
caline. 11 conclurra de-là, que l’atténuation, les alca-  
lis & la putréfaction ne préviennent point la formation  
de la pierre, puisqu’elle ne s’engendre & ne Ee dissout  
point dans l'urine corrempue : de même , dira-t’il, que  
le tartre s’engendre dans le meilleur νΐη, la pierre peut  
s’engendrer & ne point Ee dissoudre dans l'urine la  
mieux traVaillée parles facultés Vitales. C’est donc en  
Vain qu’on *se* proposte de préVenir la formation de la  
pierre par des fels volatils alcalins. J’ai frssonné en fa<-  
sant l'expérience fuÎVante. J’aVois rempli un Vaisseau  
net, de l’urine récente d’une personne en santé; je la  
laissai reposer quelque tems: mais lorsque je la Euppo-  
sali putréfiée & propre à la distilation , je la transuasai  
& j’apperçus autour du Vaisseau dans lequel elle aVoit  
reposé une croûte pierretsse qui l’enduisoit. Je remis  
fiur cette croûte de nouVelle urine; ieréitérai plusieurs  
fois la même opération, jufqu’à ce qu’enfin toute la  
surface du Verre *se* trouVa enduite d’une matiere pier-  
reufe. Quelque dangereuse que foit la formation de  
cette matiere ; elle paroît toutefois nécessaire. On s’est  
demandé quelquefois, sans doute, ayec étonnement,  
pourquoi le corps ne *se* putréfioit pas de lui-même par  
sa propre chaleur Vitale & par sion propre mouVement,  
puisqu’il corrompt si promptement les Eues les plus  
Eains, & puilque les cadaVres exposés à un air d’une  
chaleur de quatre-VÎngts degrés, se putréfient en peu  
d’heures,se résolyenlasléVaporent dans l’air & ne laissent  
que les os. Le Chymiste répond à cela, que les mets, les  
boissons, les fauces, l’air & quelquefois certains reme-  
des contraires à la putréfaction , préVÎennent eet acci-  
dent; autrement toute la structure du corps *se dissou-  
droit* promptement, furtout dans les fleVres ardentes.

*L’urine digérée dorme dans la distilation un esprit alca-  
lin j une huile fétide, un sel volatil alcalin i un  
phosphore et du sel marin.*

*Prenez* de l’urine digérée comme dans le procédé précé-  
dent; distilez-la silr un feu modéré, dans un Vaise  
seau de Verre ; il se formera d’abord des ruif-

Yyy

1075 REN

féaux de liqueurs , comme d’esprits onctueux.  
Changez de récipient, augmentez un peu le feu,  
& ces ruisseaux feront fuivis de gouttes fembla-  
bles à de Peau & en forme de rosée ; séparez cet-  
te eau ; lorfque la matiere fera presque sectie aug-  
mentez le feu & le rendez Violent ; il Vous vien-  
dra une huile jaune & très-fétide aVec quelque  
chofe de salin. Les feces noires qui resteront,brû-  
lées fur un feu ouVert,donneront une chaux blan-  
che qui *se* résoudra par le moyen de Peau en un  
Bel marin & en une terre fixe, insipide & déliée.  
La premiere eau est fétide, acre, chaude, parsai-  
tement alcaline, & produit une efferVefcence vio-  
lente aVec les acides. Si on la distile dans un grand  
vaisseau fur un feu modéré, elle donne un fel  
blanc bolide, vraiment alcalin & laisse une eau  
d’un gout & d’une odeur désagréable. Si l’on dise  
tile dans un grand vaisseau sifr un feu modéré,  
l’eau qui est venue la féconde ; on aura un peu d’ese  
prit semblable au premier, qu’on séparera foi-  
gneusement;& l’on obtiendra du reste de l'eau,dise  
tilée dans un vaisseau net, une liqueur qu’Hel-  
mont vante dans sim Traité de la pierre, comme  
un lithontriptique admirable. Il ne paroît point  
ici de stel fixe alcalin ; mais seulement un vrai sel  
marin, pourvu que la personne dont on travaille  
l’urine en ait fait ufage.

Lorsque je désire d’avoir une grande quantité de ce fel, je  
m’y prends de la maniere fuivante.

Je mets cent livres d’urine dans un grand vaisseau plat &  
qui s’élargit par le haut. Je la fais épaissir par l’é-  
bullition , obfervant soigneusement d’empêcher  
la matière onctuetsse de s’évaporer. Lorfque le  
tout a la consistance du miel, j’en prens une gran-  
de quantité que je mets dans un vaisseau cylindri-  
que ouvert,& que j’expofe pendant quelques mois  
dans une chambre chaude, jusqu’à ce qu’elle soit  
bien putréfiée. Je mets enfiuite ce vaisseau de verre  
dans un pot de fer, auquel j’adapte un grand cha-  
piteau d’alembic de terre, que j’ai soin de bien lu-  
ter. Ce chapiteau a un long bec, auquel j’appli-  
que un vaste récipient. Je pousse mon feu par de-  
grés; & il me vient une quantité incroyable de fel  
blanc alcalin, enfuite une huile jaune, qui sidit  
ce Eel, puis un autre sel un peu plus fixe. Je pouf-  
fe le feu, jufqu’à ce que le pot de fer foit rouge ;  
alors il me vient de l’huile avec un dernier fel. Si  
j’ajoute à ce qui me reste deux ou trois fois son  
poids de charbon de bois, & que je distribue le  
tout dans de petites rétortes revétues, & que je  
fasse pendant *seize* heures un feu de la dernière  
violence, me fervant en même tems de récipiens  
pleins d’eau,& placés de maniere que les cous des  
rétortes soient placés sous Peau, il me viendra de  
petites masses de matiere bleue qui tomberont au  
fond des récipiens; d’où je les tirerai pour les met-  
tre dans un petit vaisseau ; je placerai ce vaisseau  
sur un feu assez léger ; la matiere du phosphore fe  
fondra , fans se dissoudre dans l’eau chaude ( car  
j’en ai rempli mon petit vaisseau ) & *se* mettra en  
une masse comme de la cire fondue. Cette matie-  
re peut demeurer vingt ans & plus dans Peau fans  
perdre fa vertu. Si l’on prend une partie de ce qui  
reste dans le pot, avant cette derniere opération ,  
& qu’on la fasse calciner fur un feu ouvert, on au-  
ra une chaux blanche, qui mife dans de l'eau ,  
donnera une matiere faline. Si l’on analyste cette  
matiere, on trouvera que c’est un vrai sel marin  
qui a résisté à toutes les digestions du corps, & qui  
est demeuré sians altération, malgré la longue pu-  
tréfaction & toutes les distilations. On reconnoî-  
tra que c’est un vrai fel marin, tant au gout qu’à  
la propriété qu’aura fon mélange avec Peau-forte  
de dissoudre l’or. On ne trouve donc point encore

R E N 1076

dans cette urine de fel fixe alcalin. Elle ne con-  
tient rien de fallu qui ne scut de la nature d’un fel  
volatil ou d’un sel marin.

*R E MA R QUE S.*

Voilà la vraie analyse de l’urine après la putréfaction ;  
elle donne, comme l’on voit, les mêmes chofes que  
l’urine récente distilée, mais avec moins de chaleur &  
dans un ordre renversé. La putréfaction rend les fels  
plus volatils que l’eatl, & fait alcaliser ceux qui n’é-  
toient point alcalins. L’huile en devient plus acre, plus  
fétide & plus volatile : mais il n’en naît point d’esprit  
inflammable, ni d’acide volatil ou fixe, ni d’alcali fixe.  
Cependant fes deux fels font diversement volatils; le  
premier s’éleve facilement, & fe sépare prefque pur.  
Le Eecond vient plus difficilement, plus lentement,  
mêlé avec beaucoup d’hlule, dont on ne le sépare point  
seins peine, & ne s’éleve qu’à l’aide du feu le plus vio-  
lent. J’ai une sois traité les *feces* préparées de l’urine,  
avec le feu le plus violent, pour en faire du phofpho-  
re ; & je fus furpris du long-tems que cette matiere fa-  
line fut à venir , après avoir été exposée à la violence  
d’tm premier feu. Il est vrai qu’elle étoit extremement  
denfe , jaune, fétide & fixée aux cotés de la rétorte.  
Tous les acides font donc ici changés par les facultés  
vitales en une fubstance neutre, faline. Mais cette  
substance devient vraiment alcaline par la putrésac-  
tion , & plus volatile qu’aucune que je connoisse , stans  
en excepter l’alcohol. Cette putréfaction volatilise tou-  
tes les matières sadines des animaux & des végétaux:  
mais elle ne peut convertir le Tel marin en un alcali,ou  
le rendre volatil. Quelques célebres Chymistes ont  
avancé qu’on pouvoir obtenir des feces de l’urine qui  
restent après la distilation, un acide , à l’aide d’un feu  
violent. J’ai trouvé qu’ils avolent raifon, lorsque Pu-  
rine dont on *se* sert est d’une personne qui fassoit beau-  
coup d’tssage de sel commun, & que ce sel n’étoit  
point altéré, mais étoit resté entier dans les feces, ain-  
si que nous l’avons obfervé ci-dessus. Car lorsqu’il est  
ainsi mêlé avec une grande quantité de terre, la vio-  
lence extreme du feu en chasse l’acide, qu’on s’est un  
peu trop hâté de prendre pour l’aeide des fucs naturels.  
Il faut avoiier toutefois que le phofphore *se réfout* de  
lui-même à Pair en un acide peu différent de l’huile ,  
ou des esprits acides de Vitriol ou de foufre; ce qui le  
rend propre à former une efpece de corps avec le vif-  
argent. Si l’on me demande d’où provient cet acide &  
qu’elle en est la nature, j’avouerai franchement mon  
infussifance. Il ne vient certainement, ni des sijbstan-  
ces animales, ni des substances végétales. On pourroit  
faire entrer l’alun dans fa préparation, car par ce moyen  
on l’obtiendroit plus facilement; & l’esprit acide d’a-  
lun ressemble beaucoup à celui du vitriol. D’ailleurs il  
est démontré par un grand nombre d’expériences que  
les oifeaux qui *se* repaissent de végétaux qui tendent à  
l’acidité & qui ne boivent que de l’eau, calcinés à feu  
ouvert , avec tous leurs excrémens , après avoir été  
long-tems enfermés & nourris de cette maniere, don-  
nent des feces qui ne contiennent rien d’acide ni d’alca-  
lin. Si l’on foû!e parfaitement un efprit alcalin de fel  
volatil alcalin bien rectifié,il devient limpide:mals *si* on  
le garde long-tems dans cet état, il change de couleur,  
il s’obfcurcit & dépofe communément quelque ehofe  
de terreux fur le fond & fur les côtés du vaisseau. Qu’on  
examine maintenant si ce n’est point la terre VOlatile  
qui s’éleve avec le premier efprit de l’urine putréfiée ,  
qui ternit le verre, de maniere qu’elle n’en peut être  
séparée que par un autre efiprit qui fuit, qui quoiqti’à  
peine fialin, ne laisse pas de la dissoudre ,& dont Van-  
Helmont parle si au long dans sion excellent ouvrage  
de la pierre. Ceci mérite d’être examiné, d’autant plus  
que cet examen est facile & n’est pas sans utilité. Les  
alcalis font certainement plus propres à la formation  
de la pierre : mais si la seconde liqueur qui n’est pûint  
alcaline, dissout la pierre, alors il faudra dire que l’u\*

1077 > REN

fine contient & la matiere de la pierre & fion dissol-  
vant; le fiel marin ne contribue point à cette concrétion,  
il tend au contraire en qualité de sel à la résoudre & à  
prévenir llalcalifiation & la putréfaction à laquelle les  
humeurs font difposées. C’est ce qui a fait imaginer à  
Van-Helmont que les grands remedes contre la peste  
étoient en effet ceux auxquels Hippocrate avoit eu re-  
cours, le Vinaigre, le fel marin, le foufre, aVec les  
vins brûlés, & c’est ce qui a fait dire aux Adeptes, que  
la nature avoit mis la perfection abfolue dans le fel  
marin. Cependant il ne dissout pas facilement la pierre  
formée dans l’urine , ni les concrétions de la goute.

Le Docteur Langrish dit dans fa Théorie & Pratique mo-  
. . dernes de la Medecine, que les *reins* font des organes  
destinés par la nature pour éVacuer du corps une li-  
queur récrémentitielle qui est dans l’état de santé de  
couleur de paille ou d’un jaune pâle, & qui ne con-  
tient que fort peu ou point de sédiment, ou de matie-  
re féculente , étant en effet une lessiVe dans laquelle  
une portion des *sc*ls & des huiles animaux a été dissou-  
te & laVée. Si donc les canaux sécrétoires des *reins*font resserrés plus que de coutume , ainsi qu’il y a tout  
lieu de le croire , dans une fleVre aiguë , Eoit par les  
huiles & les Eels acres & irritans qui y coulent, ou par  
la tension qui est alors générale dans tous les vaisseaux ;  
ou si l'union ou l'attraction qui est entre les parties sé-  
reusies, & les parties globuleuses du Eang est si forte  
qu’elles ne puissent être séparées dans les canaux des  
*reinst* il s’enfuiVra éVÎdemment que la quantité d’uri-  
ne fera très-petite.

On peut encore apporter une autre raifon de ce phéno-  
mene; c’est la Vitesse des fluides; car une circulation  
forte & prompte empêche toute sécrétion , en ce que  
les sécrétions fe saifant par des branches latérales, qui  
font aVec celles dloù elles partent à peu près des an-  
gles droits; si la circulation est prompte, les fluides  
feront emportés parallelement à l’axe , aVec les par-  
ties qui auroient été séparées latéralement.

Quant à la couleur de l'urine, qui dépend de la quantité  
de parties huileuses & sulphuretsses dont elle est char-  
gée ; οη fait que l’huile ou le foufre est la caufe de  
toutes les couleurs des liquides, car ils n’en reçoÎVent  
aucune, ni du fiel pur, ni de l'eau pure, ni de la terre  
pure. Ajoutez à cela , que la couleur que l’huile don-  
ne est d’autant plus foncée, qu’elle est plus atténuée &  
exaltée par la chaleur & par le mouVement. D’ailleurs  
lorfque la chaleur excessive du corps a exalté les parti-  
cules aquetsses les plus fluides du sang, l'urine peut  
deVenir haute en couleur , ou extremement rouge par  
la proximité des particules sulphurelsses. C’est par cet-  
te rasson que l'urine est quelquefois si foûlée de parti-  
cules huileuses , falines & terrestres, que c’est une  
lessiVe parfaite. D’autres fois les fels & l'huile ne font  
pas déterminés Vers la Vessie, & ne s’y rendent peint  
aVec les urines. Cela arrÎVe lorsque les fibres des *reins*siant trop resserrées, ou lorfque les sels & l’huile ne  
sont pas assez atténués & diVisés pour passer par les ori-  
fices des canaux sécrétoires. Alors l’urine est claire &  
limpide comme Peau commune. Dans le premier cas  
il y a disposition inflammatoire dans quelques-uns des  
vifceres intérieurs; & dans le Eecond cas le malade est  
menacé de délire & de cenvulsions.

L’odeur rance & fétide de l’urine dans les fievres ar-  
dentes proVÎent de ce que les fels font Volatilisés &  
rendus alcalins, & de ce que l'huile tend à la putréfac-  
tion ;.deux états contraires à la constitution naturelle  
des fluides de notre corps.

Aux enVÎrOns des crifes, dans les fieVres , lorfque les  
particules fialines, sulphuretsses & terrestres , font *suf-  
fisamment* broyées & atténuées pour passer dans les ca-  
naux des *reins,* l’urine en est Chargée, & précipite un  
sédiment épais & trouble , après aVoir reposé quelque  
tems ; d’où il s’ensi.lit qu’on peut tirer de la Couleur &  
du sédiment de l'urine des signes diagnostlcs & pro-  
gnostics. 11 faut donc l'examiner tous les jours, y Cher-  
cher des indleations curatiyes, & la Colssulterpour pro-

R E N 1078

noncér avec certitude fur la terminaison de la mala-  
die ; il faut aVoir égard au nuage qui parcît flotter à sa  
furface , a Celui qui paroît fuspendu dans le milieu, &  
au sédiment qu’elle précipite au fond. Ce sédiment est  
le meilleur signe que l’on ait, d’une coction bienfai-  
sante & réguliere. L’examen journalier qu’on fera de  
l’urine instruira de l'état & des progrès du mal, & par  
conséquent dirigera non-feulement dans le prognose  
tic , mais encore dans le traitement. Hippocrate fait  
grand cas des obferVations Eut l’urine, & Willis ne  
balance pas à dire que les eaux acidulées ou de Spaw,  
n’indiquent pas plus Certainement la nature d’une  
mine cachée , à traVers laquelle elles passent, que les  
urines ne marquent les différentes altérations qui ar-  
rÎVent dans nos corps. k

Si l’inspection pure & simple de l’urine est d’un si grand  
avantage, pour connoître la nature, l’état & les pro-  
grès d’une maladie, aVec la maniere de la traiter, il  
faut conVenir qu’unehistoire naturelle de ce fluide ou  
des recherches profondes fur les élémens qu’il con-  
tient, dans les différens périodes d’une maladie, indi-  
queront beaucoup plus clairement l'état du sang & les  
remedes, que ce que l'on apperçoit seulement à l.oeil  
dans l'urinal. C’est ce qui m’a déterminé à faire les  
expériences fuÎVantes fur l’urine , & à déterminer par  
une analyfe exacte ce que contient l’urine & les diffé-  
rens rapports de fes principes.

*Analyse chymique de l’urinso, tant dans la santé que dans  
les fievres aigues.*

EXPERIENCE I.

J’ai pris toute l’urine éVacuée dans l’espace de Vingt-  
quatre heures , par un homme âgé de trente-cinq ans ,  
en parfaite santé , & d’une Vie réglée. J’en ai pesé  
deux livres , je les ai distilées, & il m’est venu ,

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
|  | *Onc.* | *dr.* | gr. |
| I. Lymphe, | 3° | 7 | **Z** |
| 2. Sel Volatil, |  | 2 | 18 |
| 3. Huile , |  |  | 32 |
| 4. Tête morte aVant la calcination |  | J | O |
| 5. Tête morte après la calcination, |  | **I** | 43 |
| 6. Sel fixe , |  |  | 32 |

La plus grande partie de la lymphe étoit transparente,  
insipide , fans odeur, & fans aucun signe d’a ci J i té . ou  
d’alcalssation : mais le reste étoit très-fort d’une odeur  
défagréable, fermentoit violemment aVec l’huile de  
Vitriol , précipitoit en blanc aVec la folutlon de fubli-  
mé , & donnoit une couleur Verte au sirop Violet.

Lorsque le fel Volatil commençai s’éleVer , il *se* mit  
dans toute la retorte & le récipient, en très-beaux crysa  
taux, dontles uns ressembloientàdes plumes fortfines,  
d’autres poussant d’un point, ou d’un centre un grand  
nombre de rayons , saisioient des étoiles ou des rosies de  
différentes grandeurs.

Lorsque je mêlai ce fel Volatil aVec un aeide, il s’éleVa  
une Vapeur, telle que celle qui part des angles d’un  
mur , ou beaucoup de gens ont uriné pendant long-  
tems.

J’ai réitéré trois fois la même expérience , & je n’ai trou-  
*vé* aucune altération fensible , l'oit dans la quantlté , soit  
dans la qualité sensible. Ce feroit donc fatiguer à plai-  
sir le Lecteur , que de lui donner le détail des deux  
autres procédés.

EXPERIENCE II.

Une jeune fille âgée de dix ans , fut attaquée d’une fie-  
Vre aiguë, accompagnée de phrénésie, de conVulsions &  
d’autres fymptomes dangereux qui durerent pendant  
huit jours , au bout defquels elle eut des lueurs modé-  
I rées , & éVacua des urines sort Chargees.

' Je fis conferVer toute l’urine du huitieme & du neuvie-  
Y V vii

1079 REN

me jour, elle femontoit exactement à deux livres. Je  
les mis dans un alembic , & j’en tirai ,

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *One.* | *dr.* | gr. |
| i. Lymphe, 30 | 2 |  |
| 2. Sel Volatil, | 5 | 46 |
| 3. Huile, | 1 | 23 |
| 4. Tête morte aVant la calcination, | 5 | 4 |
| 5. Tête morte après la calcination , | **I** | 56 |
| 6. Sel fixe, |  | 44 |

Nous Voyons par cette seconde expérience qu’il y a une  
très-grande différence entre l’urine d’une personne en  
fanté ,& l'urine rendue dans la crisie d’une fieVte ; il  
paruît aussi éVÎdemment combien ordinairement Eont  
salutaires les urines chargées, & qui déposent un sédi-  
ment épais & trouble; car il y a tout lieu de croire, que  
le sédiment étoit ici composé de particules salines &  
slllphureuses qui irritoient les Vaisseaux & augmen-  
toient la fleVre, pendant leur séjour dans le fang.

D’ailleurs il m’a semblé que la lymphe étoit beaucoup  
plus sorte dans cette expérience que dans la précéden-  
te, & comme elle contenoit plus de fel Volatil & plus  
d’huile ,elle fermentoit plus Violemment,& répandoit  
une odeur plus forte , mêlée aVec l'huile de Vitriol.

EXPERIENCE III.

Une jeune femme de dix-sept ans, fut attaquée d’une fie-  
vreardente, & eut un écoulement inVolontaire d’uri-  
ne, depuis le dixieme jour jufqu’au quinzieme; on ne  
put conferVer de fon urine le douzieme , qu’enyiron  
une cuillerée d’eau Claire & limpide ; elle étoit alors  
en délire , elle arrachoit des floCCons de laine de fes  
couVertures, elle Voyoit des mouehes après lesquelles  
elleeouroit , aVee d’autres fymptomes. Elle futatta-  
quée le treizieme & lequatorzieme d’un coma; le dé-  
lire la reprit le quinzieme , aVec des tressaillemcns νΐο-  
lens ; elle aVOÎt la langue noire & brûlée. On conEerVa  
ce jour & le jour stlÎVant, huit onces de sim urine; elle  
étoit d’une Couleur un peu plus foncée que le citron ,  
fcntoit fort & aVoit dans le milieu un nuage mince &  
clair. Je la distilai, & j’en tirai,

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *Onc.* | *dr.* | gr. |
| 1. Lymphe, , 7  2. Sel Volatil, | 5 | 40 |
| 3. Huile, |  | 32 |
| 4. Tête morte aVant la calcination , | **I** | 6 |
| 5. Tête morte après la calcination, |  | 21 |
| 6. Sel fixe, |  | 4 |

EXPERIENCE IV.

Les terribles fymptomes dont cette jeune femme étoit  
affligée le quinzieme & le feizieme jours , fe calme-  
rent un petl le dix-feptieme , qu’elle eut une fueur  
douce : mais cette rémission fut courte ; il furvint un  
frisson , & la fleVre reprit aVec plus de Violence que  
jamais. Toute la nuit elle fut en délire. Le délire  
continua le jour fuÎVant , ou le dix huitieme. Ses ten-  
dons tressailloient alors fréquemment , & fon pouls  
étoitsi prompt, qulon en comptoit à peine les pulsa-  
tions.

On conferVa neuf onces de l'urine qu’elle rendit le dix-  
feptieme & le dix-huitieme ; j’en distilai huit , &  
j’eus,

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
|  | *Onc.* | *dr.* | gr. |
| 1. | Lymphe, 7 | 4 | 45 |
| 2. | Sel Volatil, |  | 48 |
| 3. | Huile , |  | 34 |
| 4- | Tête morte aVant la calcination , | 1 | 10 |
| 5. | Tête morte après la calcination , |  | 23 |
| *6.* | Sel fixe, |  | 3 |

R E N 1080

Il est bon de staVoir que de ces huit onces , il y en aVoit  
enVÎron quatre dont lléVacuation aVoit été faite pen-  
dant la Courte rémission de la fieVte ; que cette por-  
tion étoit d’abord très-rouge , qu’elle deVint ensuite  
épaisse & chargée , & qu’elle préeipita le lendemain  
matin un sédiment louable. Quant aux quatre autres  
onces, elles étoient à-peu-près de la même nature, que  
celles du Procédé préeédent.

On a νΰ qu’il me restoit une once d’urine ; cette urine  
aVoit une odeur excessiVement rance & forte, quoique  
le Vaisseau qui la contenoit fût extrememens propre;  
j’eus la Curiosité d’essayer ,si je n’y décotiVrirois point  
quelques propriétés alcalines , aVant que de la tra-  
Vailler siur le feu : pour cet effet, je la dÎVÎfai en qua-  
tre parties. Je Verfai siur la premiere un peu de Eolu-  
tion de Eublimé , qui n’y Catssa aucune altération. Je  
mis silr la seconde de la solution d’alun , qui n’opéra  
rien non plus J’ajoutai à la troisieme de l'huile de  
Vitriol , qui rassembla sensiblement les parties grosi-  
sieres , quoiqu’auparaVant j’eusse eu la préeaution de  
remuer le Vaisseau, de les disperser également partout  
& de communiquer à cette urine une couleur égale-  
ment trouble. Ces amas de parties grossières siormoient  
de petits floccons, rares & parsiemés d’interstices. Je  
mêlai aVec la quatrieme de l'huile de tartre , qui disi  
sipa siur le champ les parties grossieres, & rendit le tout  
clair, & presique de couleur de paille.

Il est éVÎdent que quoique cette urine ne fût point assez  
alcaline pour fermenter fensiblement aVec les acides ,  
cependant la chaleur du corps aVoit tellement exalté les  
siels & l’huile , qu’ils étoient dans un état d’alcalefCen-  
ce , puifque les prineipes salins & oléagineux étoient  
amassés par l’huile de Vitriol, & repouflés & dispersés  
par l’huile de tartre. Il saut aVouer aussi que je n’ai ja-  
mais VÛ de fleVre plus Violente que celle de la persian-  
ne dont je traVaillois l’urine. Comme la chaleur aVoit  
duré pendant plusieurs jours , il y a tout lieu de croire  
qu’elle étoit la caufe de ces phénomenes.

EXPERIENCE V.

La même malade eut le dix-neuf une rémission de quatre  
heures ; pendant ce tems, elle jouit de fa raifon, &  
but abondamment ; *ses* tendons ne tressaillirent point;  
fon pouls fut régulier en comparaison de ce qu’il étoit  
auparaVant. Elle prit un clystere qui lui procura deux  
Eelles ; le frisson reVÎnt fur le foir, mais aVec moins de  
Violence que le dix-feptieme jour. La fleVre,le délire &  
le tressaillement des tendons, &c. reparurent bientôt,  
& cette nuit fut très-fâcheufe. Le matin du Vingt, elle  
eutunfommeil de deux heures qui la rafralchit beau-  
coup , & diminua la dureté & la Vitesse de fon pouls :  
elle commença dès-lors à cracher une grande quantité  
deanatiere écumeufe. Sa peau s’amollit, *ses* urines pa-  
rurent chargées, & dépoferent un sédiment épais. Huit  
onces me donnerent,

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *Onc.* | *dr.* |  |
| I. Lymphe, 7 | *3* | 32 |
| 2. Sel Volatil, | *I* | 38 |
| 3. Huile, |  | 53 |
| 4. Tête morte aVant la calcination , | *I* | 12 |
| 5. Tête morte après la calcination, |  | 26 |
| 6. Sel fixe. |  | 5i |

J’ai dit dans l’expérience précédente, que l’huile de νΐ-  
triol rassemblait les parties troubles de l’urine , & que  
l’huile de tartre les disperfoit Visiblement. Il me prit  
enVÎe de réitérer , aVant la distilation , la même expé-  
rience , fur une portion de cette urine récente , parce  
qu’elle me parut beaucoup plus chargée de sels Vola-  
tils & d’huile, &deVoir par conséquent donner les mê-  
mes phénomenes, d’une maniere beauccup plus claire.  
Je pris une once de cette urine , & je Versai dessus  
quelques gouttes d’huile de vitriol; il le forma aussi-

io8r REN

tôt à la fursace, une écume légere & blanche, les par-  
ti es grossieres Ee réunirent, & surent au bout dequela  
que-temsprécipitées , la fermentation fut foible à la  
vérité: mais elle fuffifoit pour démontrer à toutes per-  
sonnes non préVenues, la présence d’une matiere al-  
caline dans l’urine. J’avoue aVoir réitéré plusieurs fois  
la même expérience fur de l'urine de perfonnes atta-  
quées de fieyres ardentes , & n’aVoir jamais apperçu  
depuis les mêmes phénomenes : mais tous les Vaisseaux  
dans lesquels j’aVois reçu celle dont il s’agit ici étant  
sort propres , & la chaleur ayant été d’ailleurs excessi-  
ve & longue , je ne doute point que les phénome-  
♦ nes dont j’ai parlé , ne proVÎnffent d’une disposition  
alcaline.

EXPERIENCE VI.

La nuit du Vingt au Vingt-un , la malade dormit bien.  
Je la troiiVai le matin du Vingt-un fert rafraîchie ,  
ayant toutefois eneore de la fieVre. Son état s’amé-  
Ilora ce jour& le filmant, elle cracha beaucoup , eut  
des fueurs légères ,& fies urines Ee changeront. Je pris  
toutes celles du Vingt-un & du Vingt-deux, je les mê-  
lai eissernble, les agitai blen, pour dispecter également  
leurs principes; j’en distilai huit onces, & j’eus,

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *One.* | *dr.* | gr. |
| 1. Lymphe, 7 | *3* | 5 |
| 2. Sel Volatil, | 1 | In |
| 3. Huile, | 1 | 5'6 |
| 4. Tête morte aVant la calcination , |  | 58 |
| 5. Tête morte après la calcination , |  | 26 |
| 6. Sel fixe. |  | 4 |

EXPERIENCE VII.

Les éVacuations critiques par la fiueur, les urines & les  
crachats continuerent le Vingt-trois & le Vingt quatre, I  
& la malade fut hors de danger. Elle dormit bien, &  
ne fe plaignit que de beaucoup de lassitude & de foi-  
blesse. L’urine de ces deux jours étant encore sort trou-  
ble & sort épaisse, j’en continuai l’analyfe, & jlen tirai}

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *Onc.* | *dr.* | gr. |
| *1.* Lymphe, 7 | 4 | ' 5 |
| 2. Sel Volatil, | I | 15 |
| 3. Huile, |  | 56 |
| 4. 'Fête morte avant la calcination. |  | 58 |
| 5. Tête morte après la calcination , |  | 26 |
| 6. Sel fixe, |  | 3 |

L’huile & la derniere partie du phlegme ou de l’efprit qui 5  
me Vinrent dans ce procédé , ayant reposé dans le ré- j  
cipient toute la nuit , me donnerent le lendemain ma- |  
tin , plusieurs beaux crystaux dont quelques-uns ί  
étoient assez grands & ressembloient aux pierres des  
boucles de deuil.

Il paroît par les cinq dernieres expériences, que l’urine  
étoit d’autant plus chargée de particules falines& ful-  
phuretsses , que la Violence des fymptomes dimi-  
nuoient , & qu’aux environs de la criEe, la quantité  
qu’elle en contenoit étoit presque double de celle qui y  
étoit auparaVant. Ainsi les différens organes du corps  
fetrouVerent bien soulagés , la tension fut diminuée ,  
le sang deVÎnt doux , & la cohésion des diflérens or-  
dres de globules du fang, s’astoiblit à mefure que la  
quantité des particules attractÎVes, acres , irritantes ,  
salines & fulphureufes, diminua.

EXPERIENCE VIII.

- Un jeune homme rendit le sixieme jour d’une fleVre ai-  
guë ,une urine limpide , pâle & Claire; cette éVaeua-  
tion fut immédiatement suiVle de la phrénésie , du tresi- ;

R E N 1082  
saillement des tendons, & d’autres fymptomes dange-  
reux ; huit onces de cette urine me donnerent,

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
|  | *Onc,* | *dr.* | gr, |
| ί. Lymphe, | *7* | 5 | 48 |
| 2. Sel Volatil, |  |  | 12 |
| 3. Huile, |  |  | 19 |
| 4. Tête morte | aVant la calcinatlon, |  | 44 |
| 5. Tête morte | après la calcination , |  | 23 |
| 6. Sel fixe, |  | 2i |

On a obfetVé il y a long-tems , quesi les urines passaient  
subitement d’une couleur foneée à une pâleur crue ,  
& au défaut de sédiment, aux enVÎrons du huitieme  
jour d’une *sievre ,* cephénomene étoit filai de quelque  
Eymptome fatal, comme délire , conVulsion , & autres.  
L’expérience que nous Venons de faire , nous en indi-  
que éVÎdemment la caufe. Les fiels animaux & les hui-  
les n’étant point déterminés Vers la Vessie aVee lesuri-  
nes , ils slaCdimulent dans le simg & dans la lymphe &  
engendrent des obstructions.

E X P E R I E N C E IX.

Le dixieme jour , l'urine de ce jeune homme , deVÎntex-  
ceffivemen.t trouble, dégusta un sédiment égal& blane,  
& tous les Eymptomes disparurent: huit onces de sim  
urine me donnèrent,

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| *Onc.* | *dr.* | *gfi* |
| ί. Lymphe, 7 | *3* | *33* |
| 2. Sel Volatil , | *1* | 45' |
| 3. Huile, | *I* | 6 |
| 4. Tête morte aVant la calcination, |  | 48 |
| 5. Tête morte après la Calcination , |  | 22 |
| 6. Sel fixe, |  | 6 |

Cette expérience démontre d’une maniere bien claire ,  
les aVantages pour l’économie animale , d’aVoir les  
Eels & les huiles, atténués, délayés, & séparés du Eang  
par les canaux sécrétoires des *reins.*

Nous ayons analyssé l'urine de la maniere la plus natu-  
relle , Eans fermentation, sans putréfaction , fans addi-  
tion de fubstance sisspecte ; nous aVons séparé stes diffé-  
rens élémens , & nous aVOns découVert que dans les fie-  
vres elle est plus chargée de. partieules sillphureuses &  
salines que dans la santé ; & qu’aux enVÎrons des crises,  
lorfque les Eels fiant suffisamment atténués & broyés ,  
elle contient un grand nombre d’élémens dont l’éVa-  
cuation Eoulage considérablement le malade. Nous  
EaVons maintenant pourquol les urines transparentes ,  
pâles & claires fiant de très-mauVais augure ; & de quel-  
le importance il est de faire cesser ce fymptome. Je fi-  
nirai en ajoutant que dans toutes mes expériences , il  
m’a paru , par les différens ellais que j’ai faits du sel fi-  
xe aVec l'huile de Vitriol & la fiolution d’argent, que  
c’étoit du fiel marin.

RENOVATIO , *renouvellement* ou *réparations* c’est en  
Chymie la restitution d’un cOrps minéral, d’un état  
imparfait où il est, dans un état parfait. On applique  
ce terme au corps dans le même fens.

RENUANS MUSCULUS, nom du *rectus anticus bre-  
vis.*

RENUNCIATIO, *rapport s* c’est en Medecine le rap-  
port d’un Medecin ou d’un Chirurgien, *desétat* d’u-  
neplaie, de l’effet d’un poiEon, ou de quelque mala-  
die contagieuse. Il y a des cas où ce rapport fe fait au  
Magistrat,

REP

REPANDATIO. Voy. *Lordosis,* qui est la même chose.  
REPELLENTIA, *répercuissifs.* Voyez *Inflammatio.*

REPERCUT1ENTIA , signifie la même choie que le  
; précédent.

1083 RES

REPLETIO , *réplétion,satiété,* ou *pléthore.*

REPOS1TIO, réduction d’un membre luxé ou fracturé.  
REPRIMENTIA, remedes qui'répercutent en resser-  
rant.

REPULSORIA , le même que *Repellentia.*

REPURGAT1O, le même que *Anacatharsis\**

R E S

RES NATURALES , *les choses naturelles.*

Dans toute perfonne, dit Boerhaave, quelque foit l’état  
de fon Corps, il lui reste la vie , la caufe de la vie , &  
cette catsse produit quelques effets. Ce fiant les choEes  
qu’on appelle naturelles , ou quelquefois la nature  
même.

RES NON NATURALES, *les choses non - naturelles.*Voy. *Causa.*

RES PRÆTER NATURAM , *choses contre nature.*Ceux qui ont écrit des Instituts de Medecine, ont dit  
que les maladies, leurs caufes, leurs fymptomes & leurs  
effets, étoient des choEes contre nature.

RESEDA.

Voie! ses caracteres.

Ses feuilles font en ailes; *sa* fleur est polypetale,irrégu-  
liere, ou composée de plusieurs pétales différens : il  
part de sion calyce un pistil qui dégénere'en un fruit  
membraneux, pour l'ordinaire à trOis ou quatre angles,  
oblong, presque cylindrique , & rempli de femences  
rondelettes.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Reseda maxima,* C. B. P. 100.

2. *Reseda alba* , J. B. 3. 467.

3. *Reseda vulgaris ,* C. B. P. 100. Raii Hist. 2. 1053.  
Synop. 3. 366. Tourn. Inst. 423. Boerh. Ind. A. 251.  
*Reseda* , Offic. *Reseda Plinii*, Ger. 226. Emac. 277. *Re-  
seda lutea,* J. B. 3. 467. *Reseda minor seu vulgaris,*Park. Theat. 823.

Cette plante croît dans les lieux où il y a de la craie, elle  
fleurit en Juin & en Juillet. On attribue à sim herbe la  
vertu de calmer les douleurs & de dsscuter les inflam-  
mations,

4. *Reseda manor vulgaris,* Tourn. Inst. 423. Boerh. Ind.  
A. 251. *Phyteuma* , Offic. J. B. 3. 306. Raii Hist. 2.

1054. *Resedae assuels Phyteuma dicta,* C. B. P, 100. *Rese-  
dae assem s Phyteuma Monspeliensium dicta,* Park. Theat.  
822. *Valeriana septima,* Ger. 918. Emac 1076.

Elle croît aux environs de Montpelier & fleurit en été.  
Son herbe passe pour aphrodisiaque.

5. *Reseda minor alba t soliis dentatis,* Bar, Ic. 588.

6. *Reseda minor , folio inferiori parum , superiori magis  
inciso perennis.* BOERHAAVE , *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

RESINA , *résine.* Voy. *Cathartica.*

Les *résines* flont composées d’une huile & d’un acide; c’est  
pourquoi on en peut produire artificiellement, en mê-  
lant del'efiprit de vitriol avec de l'esprit de vin ou de  
térébenthine. Il y en a de folides & de liquides : mais  
les unes ne different des autres, que par le plus ou  
moins de terre qui entrent dans leur composition.  
GEOFFROY.

*Maniere de préparer les résines.*

Commencez par clarifier les teintures de végétaux gras  
& résineux, préparées avec l’alcohol, en les laii-

R E S 1084

fiant repofer; distilez dans un vaisseau de Verre  
Eur un feu modéré , jtssqu’à ce qu’il nlen reste  
qu’un quart. On pourra employer au même ufage  
le filperflu de l’alcohol qu’on aura obtenu par la  
distilation. Mettez la teinture épaissie dans un  
Vaisseau profond, dont l'orifiee Foit assez large,  
pour qu’on puisse y introduire la main. Que ce  
Vaisseau contienne douze fois autant d’eau claire,  
qu’il y a de teinture épaissie. Ce mélange s’épaif-  
sua promptement, deVÎendra blanc , & ne tardera  
pas à donner des caillots jaunes, qui fe précipite-  
ront au fond , & y formeront une matiere, grof-  
siere , Vifqueufe, onctueufe , & tant soit peu transi  
parente. Expofez le Vaisseau de Verre au feu de  
Eable, & tirez le reste de l’alcohol far le moyen'  
d’un alcmbic. Continuez l’opération tant que  
Vous Vous appercevrez aux Veines ou ruisseaux qui  
Ee formeront au chapiteau, qu’il reste de l’efprit.  
Mêlez cet esprit au premier ; il restera au sond de  
l’eau aVecla matiere dont nous ayons parlé. Cet-  
te matiere fefond dans l’eau chaude, mais s’en-  
durcit dans l'eau frOÎde. Quoique l’eau ait enccre  
quelque gout & quelqu’odeur , Vous la jetterez,  
parce qu’elle a peu de Vertus. Vous formerez une  
masse de la matiere résineufe; elle fera molle,fle-  
xible, & s’attachera aux doigts : mais en la la-  
Vant plusieurs fois dans différentes eaux , elle  
commencera à fe durcir & à Ee flécher, & elle  
prendra de la fragilité & de la tranfparence : ce-  
pendant elle s’amollira toujours à la chaleur, fe  
disseudra dans l'huile & dans l’alcohol, mais non  
dans l’eau & s’enflammera fur le feu comme Plan-  
le. Voilà ce que les Chymistes entendent par ré-  
sine, & ce qu’ils ordonnent de conferVer dans un  
lieu frais & fec, & dans un vaisseau fec & bien  
fermé.

On peut préparer une *résine* prefque avec toutes parties  
huileufes, péfantes , feches, & résineufesde vé-  
gétaux. La nature en extrait elle-même quelque-  
fois : mais elle n’exéeute cette opération nulle  
part d’une maniere plus parfaite que dans l’arbre  
qui donne le camphre : le camphre est un *résine*pure , blanche , tranfparente , fort odoriférante,  
volatile, diffieile à broyer. La *résine* naturelle la  
plus parfaite après le camphre , c’est le benjûin;  
elle est pure & Volatile. Lorfque des plantes rési-  
neuies, vertes & pleines de fiscs , siont exposées à  
l’action d’un alcohol pur ; l'eau dont elles abOn-  
dent fe mêle à l’alcohol & le délaie ; ainsi il n’a-  
git plus que comme l’esprit de vin commun ,  
ou que comme l’esprit de νϊη non rectifié, selon  
que la plante contient plus ou moins d’eau; ce  
qtu sait Varier l’action de l’alcohol.

*R E M A R QU E.*

Cette expérience qui est assez générale , nous éclaire fils  
la nature de la *résine* qui ne paroîr être dans les plan-  
tes autre chcse , qu’une huile pure & claire. Les Chy-  
mistes font instruits par-là des différentes sormes mé-  
dicinales que les huiles peuVent prendre , selon le de-  
gre de chaleur & de froid ; car une *résine* qui est dure  
& fragile a un certain degré de froid, fe résout promp-  
tement a lachaleur, & Ee transforme en une huile pu-  
re & fluide. Il y en a qui ont fuppofé que les *résines*s engeisdtOlent toutes les fois que quelque aeide fort  
s’unissoit a une huile claire ; fur l’obserVatiun qu’ils  
aVoient faite que les eEprits forts & ardens de nitre &  
de Vitriol, font aVec les huiles une masse Vifqueufe, qui  
perfectionnée par le feu, devient une Véritable *résine,*& fur ee que le foufre ainsi produit est une Vraie *résine*de la terre.Mais il y a tout lieu de douter que la coagu-  
lation de l’huile proVienne d’un acide ; parce que dans  
la transformation naturelle des baumes en *résine*, plus  
l’acide est féparé du baume ; plus le baume qui étoit

1o§5 RES

auparavant liquide devient épais & dur. D’ailleurs, il  
y a moins d’acide dans la *résine ,* que dans une masse  
plus fluide : & les *résines* qu’on dit être produites par  
le mélange d’un acide avec de l'huile, different toujours  
de celles que la nature prépare , ou qui fle font à l’ai-  
de d’tm alcohol. Ces *résines fe* dissolvent prompte-  
ment dans l’alcohol : mais le soufre ne s’y dissout ja-  
mais.

Les *résines* ainsi préparées, manifestent leur nature oléagi-  
neufe, en ce qu’elles font parfaitement inflammables.  
Elles semblent contenir le premier eEprit qui y domi-  
noit. On y trouve toujours l'odeur, le goût & la vertu  
particuliere du sujet ; ce qu’il ne faut entendre toute-  
sois que de la partie huileufe de la plante. On a trou-  
vé le moyen de conferver pendant plusieurs années  
dans la fubstance vlsquesse des *résines* des propriétés  
que la plante auroit perdues promptement. Il arrive  
quelquefois que les *résines* traversent le corps, sans *se*dissoudre, & sims déployer leurs eEprits , & seins avoir  
opéré ; lorsqu’elles ne rencontrent point de bile , ni  
d’autresfluidessavoneuxqui les dissolvent, & qui sur-  
montent leur ténacité. Les Médecins éprouvent fré-  
quemment cet inconvénient, lorfqu’ils en ordonnent  
en pilules. Elles ne se fondent point, & passent fans  
produire aucun effet. Elles ont presque toutes quel-  
que chose d’acre, de caustique, de violent & d’inflam-  
matoire. Si elles s’attachent à la langue , ou à d’au-  
tres parties de la bouche, telle est leur acrimonie,  
qu’on en est fort incommodé. Elles en font quelque-  
fois autant fur l’estomac & sur les intestins, qu’elles  
offensent en les stimulant. C’est pourquoi les *résines* de  
coloquinte , d’euphorbe, d’héllebore , de jalap , de  
fcammonée & autres, doivent être considérées comme  
des purgatifs dangereux, & dont il est assez difficile  
de réprimer Faction. Pour préVenir tous les accidens  
qui pourroient réfulter de leur usage ; on a jugé à pro-  
pos de les broyer dans un mortier de verre, pendant  
un tems considérable, aVec une égale quantité de su-  
cre sec, on parVient ainsi à les mettre en une poudre  
fine qu’on fait prendre dans quelque sirop, qui ne passe  
jamais l’estomac sians *se* difloudre, ne s’attache point  
dans les replis des intestins, agit VÎVement & purge  
bien. On réfoudra leur ténacité, & l’on augmentera  
leur énergie, en les mêlant aVec un jaune d’œuf. Ces  
*résines* ainsi préparées , purgeront, quand bien même  
les simples d’où elles ont été tirées, ne feroient point  
eux-mêmes purgatifs : il en est ainsi, comme on fait,  
de la *résine* de gayac.

Quelques-uns des premiers Artistes ont remarqué, que  
les huiles propres, aromatiques distilées, abondantes  
en esprit, deviennent résineuses toutes les fois qu’elles  
en font dépouillées. Il faut conVenir de cette expérien-  
ce, par rapport à quelques huiles. Par exemple, si l’on  
dissout de l’huile pure de canelle dans l’alcohol , &  
qu’on distile ce mélange fur un feu modéré , l’alcohol  
emportera l’efprit; & l’huile restante dépouillée, fera  
résineuEe. Mais comme la vertu cathartique de certai-  
nes plantes réside en partie dans cette matiere résineusie  
que l’alcohol extrait, & en partie dans un autre prin-  
cipe de la plante, qui sie dissout dans l'eau, ainsi qu’on  
1e remarque dans le jalap ; ce qui reste de la plante ,  
après que l’alcohol pur a. extrait tout llesiprit, donnera  
un autre élément, par l’ébullition dans Peau. Si l’on  
passe cette décoction ; si on lui donne la consistance  
d’un extrait en l’épaisissant siur un feu modéré, & qu’on  
la mêle ensilite avec la *résine* dissoute dans un jaune  
d’œuf ; on aura une composition excellente, qui con-  
tiendra fous un fort petit volume , prefque toutes les  
propriétés médicinales de la plante.

RhsINa JaLaPh. Voyez *Jalapa.*

RESINA SCAMMONH. Voy. *Scammonium.*

RESINATUM VINUM , vin imprégné de la résine de  
pin. Celfe dit*, Lib. II. cap,* 24. qu’il est bienfaisant à

R E S 1086

l’estomac. Nous lisons dans Dioscoride, *Lib. II. caps,*43. que c’étoit la coutume dans la Galatic , où les vins  
étoient sujets à s’aigrir, parce que le climat étoit trop  
froid pour murirles raisins , de prévenir cet inconvé-  
nient avec la résine de pin.

RESINOCERUM, mélange de résine & de cire.

RESOLVENTIA , *résolutifs.* Voyez *Fibra & Inflam-  
matio.*

RESOLUTIO, *résoluelon.* V*Oyez Fibra & Inflammatio.*RESOLUTIVUS , *résolutif* ; épithete que les Auteurs  
modernes donnent à une efpece de fermentation, qui  
tend à la réfolution des corps où elle se fait. CasTELLI,  
d’après *St h al.*

RESONITUS, *contre-coup.* Voyez *Caput.*RESORBENT1A ou ABSORBENTIA.

RESPIRATIO , *Respiration.* Voyez *Pulmo,*

On verra par ce qui sitit ce que c’est que la *respiration t8c* pourquoi elle *se* fait continuellement fans l’aide de  
la volonté. Quoiqu’il n’y ait point d’action naturelle  
plus fréquente; il est cependant difficile de la conce-  
voir, nonsseulement parce qu’elle est en partie vitale,  
& en partie volontaire, mais à casse de la grande mul-  
titude d’organes dont sim exercice dépend. Il faut  
donc ici mettre tout en œuvre pour découVrir les *res-  
sorts* qui la font agir ; & c’est ce qu’on ne peut mieux  
faire qu’en considérant fes phénomenes & fes orga-  
nes.

Les poumons fuspendus dans un air qui les environne de  
toutes parts , & les presse partout également, s’affais-  
sent toujours, se refferrent en un plus petit eEpace,  
deviennent beaucoup plus petits qu’ils n’étoient dans  
le thorax entier. C’est ce que nous apprend l’Anato-  
mie. Ce refl'errement *se* fait principalement par lacon-  
traction des fibres mufculeufes qui lient les fegmens  
écailleux des bronches.

Si l’on fouflle de Pair avec force par la glotte dans les  
poumons ainsi contractés, ils se gonflent & fe dilatent si  
considérablement qu’ils égalent & même surpassent de  
beaucoup le volume qu’ils avoient dans le thorax en-  
tier, l’expérience en fait foi.

Laissez entrer Pair librement par la glotte dans les pou-  
mons, ôtez en même-tems, ou diminuez la pression  
de celui qui agit fur la furface externe , vous verrez  
arriver la même chofe. La machine de Boyle sert à le  
démontrer.

D’où il est éVidcnt que les poumons sont toujours natu-  
tellement effort à devenir plus petits dans toutes leurs  
parties, qu’ils ne fiant étant enfermés dans le thorax;  
qu’ainsi ils font toujours dans un état de violente disse.  
traction pendant la vie ; & que par conséquent ils doi-  
vent s’affaisser & diminuer de Volume, lorfque touilla-  
nimal est dans le Vuide de Boyle.

En effet, il n’y a point d’air femblable à celui qui nous  
environne, entre la membrane externe du poumon , &  
toute l'étendue de la pleure dans l’état faim Rien ne  
comprime donc extérieurement le poumon, si ce n’est  
le diaphragme. Mais comme Pair entre toujours libre-  
ment par la glotte dans le poumon, il fuit que ce vifce-  
re est toujours plus dilaté par Pair interne , qu’il n’est  
comprimé par Pair externe. La raifon de cela, c’est que  
le diaphragme est tellement attaché aux côtes & aux  
vertebres, qu’il l’empêche d’entrer dans le thorax,  
comme il seroit requis pour l’équilibre.

Cette importante Vérité est: très - clairement démontrée  
par PAnatomie, par la formati on & l’accroissement du  
fœtus dans la matrice & de l’homme hors de l’utérus ;  
par le gonflement des poumons remplis d’air, par les  
plaies qui pénetrent dans la caVlté du thorax, qui oc-  
casionnent l’affaissement du poumon, & empêchent son  
expansion, foit qu’il n’y ait qu’un côté pereé, ou qu’ils  
le foient tous les deux: mais surtout par la fameufe  
expérience de Hoock, sim des chiens vivans. Dans un

1087 RES

cadavre dont le thorax n’est point endommagé, on voit  
clairement le diaphragme caic du côté du bas-ventre,  
& remonté si haut dans la poitrine, qu’il paroît y avoir  
été fortement poussé : mais aussi-tôt qu’à l'occasion d’u-  
ne plaie faite exprès, l’air entre dans la caVité du tho-  
rax, le diaphragme fe relâche, slabbaisse visiblement ,  
s’éloigne du thorax en rétrogradant, augmente par-là  
la capacité de la poitrine. Autre preuve qui met la mê-  
me vérité dans tout fon jour, c’est que la pleure paroît  
transparente dans le vivant, lorsqu’on a eu foin d’en-  
lever tous les tégumens, sans endommager le thorax.

Puisque dans l’inspiration, il entre plus d’air qu’aupara-  
vant par la glotte dans les poumons, il les dilatera donc  
d’avantage , il vaincra leur action naturelle, & cosse-  
quemment les mettra dans un état de souffrance.

Voici les phénomenes qu’on observe dans l’inspiration  
vitale, principalement d’un homme qui dort.

ι°. Les côtes, surtout les neuf supérieures, qui semt arti-  
culées d’une part avec les vertebres, & de l’autre unies  
avec les cartilages du sternum, s’élevent par leur arca-  
de vers les clavicules : mais ce mouVement est le plus  
sensible au milieu de l'arc. Les trois , ou peut-être les  
quatre côtes inférieures fe tournent dans le même  
tems un peu obliquement en bas, en arriere, en dehors;  
enforte cependant que la feptieme, la huitieme , la  
neuVÎeme & la dixieme , paraissent toutes ensemble  
tirées en dedans par leurs segmens cartilagineux.

2°. En même-tems tout l’abdomen s’enfle insensiblement  
& de plus en plus, il s’aVance beaucoup en dehors juse  
qu’a la fin de l'expiration.

3°. De plus dans le même moment la capacité du thorax  
slaggrandit, comme on le Voit en le mesurant circulai-  
rement aVec une corde,àl’œil même, & en considérant  
furtout la mécanique admirable de la figure , de la si-  
tuation , de l'union, de l'articulation des côtes placées  
en cet endroit, siur quoi il faut Voir les démonstrations  
de Borelli.

Dans cette même action le diaphragme change la figure  
conVexe & sinueufe qu’il avoit auparaVant, en un au-  
tre plus plane vers les parties inférieures , comme la  
dissection des animaux vivans , & les grandes plaies du  
bas-ventre dans l'homme , nous l’ont appris ; & il fuf-  
fit d’être au fait de fa structure anatomique , pourcon-  
cevcir que ce changement de figure dépend de la con-  
traétion des fibres mufculeufes de cette cloifon.

Voilà tous les phénomenes de l'inspiration ; ainsi on  
pourra déterminer fa cause par ses deux effets, savoir,  
par le mouvement des côtes , & par celui du diaphrag-  
me que nous avons décrit. On doit donc rechercher les  
caisses qui donnent lieu à ces mouvemens.

Les dix côtes supérieures ossetsses , faites en arc courbé ,  
bien plus applaties dans le milieu qu’à leurs extrémités  
qui vont en montant, font articulées par deux apo-  
phyfes garnies d’un cartilage, 1°. dans la cavité cartila-  
gineufe qui fe trouve latéralement en arriere à l’union  
des corps des vertebres, ou dans le feul corps de la pre-  
miere. 2°. Dans le sinus cartilagineux pratiqué à l’a-  
pophyfe transuerfe des vertebres , les fept côtes fupé-  
rieures fe joignent au sternum par l’interposition d’un  
segment cartilagineux fait en arc fort élastique. Ce  
fegment dans la premiere côte, forme un angle aigu;  
dans la feconde , un angle preEque droit ; dans les cinq  
autres, un angle obtus , aVec le sternum; enssorte que  
l’angle que le cartilage fait ici aVec le sternum en-  
haut , est d’autant plus obtus que la côte est plus basse,  
& d’autant plus petit que la côte est plus éleVée, &  
s’infere plus haut dans les caVÎtés latérales du sternum.  
3°. La sixieme , la feptieme & la huitieme côte joignent  
enfemble leurs arcs cartilagineux, je ne dis pas feule-  
ment à leurs extrémités qui Vont fe joindre aux parties  
inférieures du sternum, mais dans toute leur dimension;

R E S 1088

enforte que ces cartilages mutuellement unis & con-  
fondus, ne font qu’un large corps cartilagineux. Les  
deux, quelquefois les trois côtes inférieures, nlont  
postérieurement qu’une Eeule apophyfe , ne s’arti-  
culent qu’à un feul sinus, fait dans le corps même de  
chaque Vertebre qui leur appartient : leurs cartilages  
qui ne deViennentgueres que tendineux, ne Vont point  
s’unir au sternum : mais ils s’inferent & fe perdent  
dans le diaphragme, & dans les cartilages des côtes  
prochaines, d’où il paroît qu’elles servent à corriger,à  
foutenir également, à déterminer en arriere, en embas  
les mouVemens du diaphragme.

Les muEcles intercostaux externes prennent leur origine  
du bord inférieur de la côte supérieure, descendent  
obliquement en-devant , & s’insérent au bord Eupé-  
rieur de la côte suÎVante inférieure, seulement dans  
toute la circonférence osseufe , entre toutes les Vraies  
& fausses côtes. Les internes Viennent du bord inférieur  
de la côte supérieure , éloignés des côtes de l'épine du  
thorax, descendent obliquement en arriere, coupent  
ou croisent les précédons, s’insinuent au bord siupé-  
rieur de la côte qui est au-dessous, non seulement dans  
toute sia partie osseuse, mais dans toute *sa* portion carti-  
lagineuse jusqu’au sternum.

Le musitle soûdaVier naît charnu de la partie inférieure  
de la claVlcule, depuis sem milieu jusqu’à l’endroit où  
elle est jointe à l'épine de l’omopÎate , s’aVance obli-  
quement en-deVant, & s’instere au bord supérieur de la  
premiere côte près du sternum.

Si donc ces muficles fe contractent ensemble, alors la  
premiere côte, que *sa* propre articulation tient tou-  
jours assez ferme, *se* raffermit encore plus par l’action  
du muEcle soûclaVÎer ; les neufs côtes fuiVantes font  
éleVées en-haut, & fe tournent en-dehors , furtout au  
milieu de leurs arcades; de forte que cependant elles  
demeurent également paralleles, & baiffent les feg-  
mens cartilagineux, dont la rénitence est fort grande.  
Ainsi, la capacité du thorax s’augmente assez considé-  
rablement.

Quand le diaphragme, dont on a fait la defeription , se  
contracte, il deVient plane, il augmente beaucoup  
la capacité du thorax, diminue celle de l’abdomen,  
tirant dedans Vers les Vertebres les cartilages anté-  
rieurs des fausses côtes tirant un peu en-bas les deux  
dernieres fausses côtes , distendant les mufcles du  
bas-Ventre, & l'emportant fur leur rénitence. Mais  
lorfque fes fibres muficuleuEes Viennent à *se* relâcher,  
alors le péricarde & le médiastin attirent par leur élaf-  
ticité cette closson conVexe Vers le gosier : mais ils siont  
beaucoup aidés par la contraction que le poumon em-  
pruntedes mufcles mésocondriaques de la traChée&  
des bronches,& en même-tems par le défaut d’air dans  
la caVité du thorax.

Voilà les fetlls misscles par lesquels il paroît que *se fait*l’inspiration Vitale , les intercostaux receVant des nerfs  
desdorstaux, & le diaphragmedes vertébraux, desdia-  
phragmatiques & des intercostaux.

La capacité du thorax étant augmentée, il n’y a donc rien  
entre la pleure & la furface du poumon qui comprime  
ce vifcere,& par conséquent l'air qui entre parla glot-  
te, doit enfler le poumon , jufqu’à ce qu’il foit, ou plu-  
tôt demeure exactement contigu à la pleure & au dia—  
phragme , & occasionner par ce moyen tous les effets  
dont on a parlé.

Les choEes demeurant en cet état , l'air agit l'ur les  
poumons avec une force égale à la résistance du tho-  
rax : c’est pourquoi le poumon iera dans l’inaction ,  
conséquemment le fang passera moins, il Eera poussé  
en plus petite quantité dans le ventricule gauche ; par  
conséquent encore il en ira moins dans le cervelet &  
dans *ses* nerfs. De plus , le fang artériel agira moins  
silr les misscles intercostaux ; les causes qui dilatent le  
thorax , s’affaibliront donc : ainsi les côtes seront dere-  
chef baissées par la force élastique des fegmens cartila-  
gineux, jointe à celles des flores mufculairesqui pren-  
nent leur origine des parties latérales du sternum au-  
dedans

*io8p* RES

dedans du thorax, & s’inferent à l’extrémité osseufe ,  
& aux cartilages des vraies côtes. En même-tems les  
fibres du péritoine & des muscles du bas-ventre qui  
étoient tiraillés, se rétablissent; de-là le diaphragme  
déja relâché , est poussé dans le thorax par les Vifceres  
qui fiant comprimés; la capacité de la poitrine dimi-  
nue, Pair est Chassé du poumon, l'expiration *se* fait;  
toutes les actions dont on a fait mention fuecedent à cet  
état; & C’est principalement par Ces deux actions alter-  
natives que le passage du fang par le poumon est entre-  
tenu & aCcéléré.

Il suit que dans ce même momejlt le fang dont le cours  
est de nouveau accéléré , Commence à fe porter avec  
plus de force & d’abondance au cervelet & aux muf-  
cles ; ce qui ressufcite les causes qui contractent les  
mufcles intercostaux & le diaphragme , & en consé-  
quence renouvelle l’infpiration.' Voilà la vraie raifon  
de ce mouvement vital alternatif.

Mais à ces causes de la *respiration* vitale , il s’en joint  
d’autres qui font fournîtes à l'empire de la Volonté,  
qui agissent pareillement Eur les côtes, & sont faites  
pour dilater & rétrécir enfuite fortement la poitrine.  
Quoiqu’elles fervent à d’autres fonctions , cependant  
elles ferVent aussi à celles-ci ; & Voici comment elles  
operent :

1°. Le premier fcalene, né par un principe charnu de la  
partie antérieure de l’apophyfe tranfVerfe de lafecon-  
de , troisieme & quatrieme vertebre du cou, defcen-  
dant obliquement en-deVant, s’infere par fon tendon  
à la premiere côte. 2°. Le fecond fcalene prenant une  
origine charnue de la partie latérale de l’apophyEe  
tranEversede la seconde, troisieme & quatrieme verte-O  
bre du cou , defcend , deVÎent tendineux , passe par-  
dessus la premiere côte, pour s’insérer à la seconde ou  
à la troisieme, 3°. Le troisieme sicalene naît charnu de  
la partie latérale antérieure de l’apophysie tranfverfe  
de la sieconde, troisieme, quatrieme, cinquieme &  
sixieme Vertebres du cou, & s’insiere leplm souvent à  
la premiere côte. Or ces misscles peuvent éleVer, sou-  
tenir, assujettir les trois côtes supérieures, & contre-  
balancer ainsi la force des mufcles intercostaux & des  
autres , qui, dans une forte infpiration , pourroient les  
déterminer en-bas. Que le cou fe fiéChisse ou *fe* tourne  
par leur action , ce n’est point ici un obstacle, parce  
que s’ils agissent enfemble , & que le cou foit tenu fer-  
me & droit par l'épineux du cou , le tranfVerfe du cou,  
les entre-épineux du cou , le très-long du dos, & le de-  
mi-épineux,agissant tout ensemble , il est nécessaire que  
les côtes foient éleVées par l’action du fealene ; il est  
certain qu’il ne *se fait* point de Violentes infpirations  
fans le concours de plusieurs causies pareilles. 4°. Le  
petit dentelé antérieur, né charnu de l’apophyfe co-  
racoïde de l’omoplate , descend obliquement en-de-  
vant,&Va s’attacher par des fibres grêles & charnues, à  
la portion osseusie antérieure de la feconde, troisieme ,  
quatrieme & cinquieme côtes. 5°Ue grand dentelé an-  
térieur, né par un principe charnu, large , épais, de la  
basie de l'omoplate, descendant obliquement en-de-  
vant, Va s’attacher par des parties charnues, dentelées  
aux huit côtes supérieures. L’oblique externe du bas-  
ventre donne de semblables digitations qui sontprifes  
ou reçues entre deux,trois, quatre, ou même cinq  
de celles de ce grand dentelé. Maintenant si lesmuf-  
cles de l’omoplate, letrapeze , le rhomboïde , lerele-  
veur, tiennent cet os immobile en-haut & efi-arriere ;  
alors les côtes, depuis la scconde jusiqu’à la huitie-  
me, siont fortement éleVées par Faction de l'un & de  
l’autre dentelé; ce qui arriye sensiblement dans une  
forte infpiration. 6°. Postérieurement le dentelé pof-  
térieur- supérieur, né par un principe tendineux des  
épines des deux Vertebres inférieures du cou , & des  
trois supérieures du thorax, s’infere par des digitations  
charnues à la courbure de la deuxieme, troisieme &  
quatrieme des côtes qu’il éleVe obliquement en-haut.  
*J°.* Un autre musicle qui concourt à la même action ,  
*Tome V.*

R E S 1090

c’est le dentelé, postérieur inférieur , qui prend naïf  
Lance des épines des Vertebres des lombes, & quel-  
quefois de quelques Vertebres du thorax , & Va s’insé-’  
rer par des digitations fibreuses presique au milieu de  
Parc de la neilVleme, dixieme &onzieme côtes, & à  
l’extrémité de la douzieme. Ce musicle en effet par la  
direction deses fibres, qui, de prcfque horisontales,  
Vont en montant, tire ces dernieres côtes en-dehors,  
en-bas & en arriere, amplifie le thorax, & empêche  
que les fibresanu diaphragme, qui par leur contrac-  
tion rapprochent les côtes, ne rétrécissent le thorax.

Quant au mufide oblique extérieur, inférieur, & au muse  
de droit, ils coneourent ensemble par leur action à  
baisser les côtes, à rétrécir le thorax, à résister au den-  
telé antérieur, inférieur, comme l’attache même le  
fait Voir ; pourVti qu’ils soient aidés de la force du fa-  
cro-lombaire , qui est si composé , qu’on peut à peine  
en donner une defcription claire. Il est tissu de fibres  
musculaires charnues qui naissent des apophyses transe  
verfes, & des épines des Vertebres des lombes, qui s’é-  
lovent en haut fur les côtes, & s’y joignent aux muf-  
cles charnus accessoires qui Viennent des côtes. L’ab-  
domen étant en même-tems rétréci par le moyen du  
mufcle tranEverse , il paroît que tous ces mtssdes con-  
tribuent par leur action à produire une très-sorte expi-  
ration.

Le sternum est plus comprimé dans les femmes ; les cla-  
VÎcules sont plus droites , le thorax est plus étroit, plus  
plane antérieurement; les siegmens cartilagineux sijpé-  
rieurs s’ossifient plus promptement que les inférieurs.  
C’est pourquoi, dans l’infpiration leur sternum s’éleVe  
en-haut , & se tourne obliquement en-dehors ; Jout  
leur thorax paroît monter. C’est pour cette même rai-  
fon qu’elles respirent plus librement lorsque l’abdo-  
men est enflé.

Il est constant que les misscles de la *respiration,* sisurnis à  
la Volonté, Eont bien plus grands & bien plus forts que  
ceux qui servent à la *respiration* Vitale ; d’où il atrice  
que les premiers ont la farce d’augmenter, de diminuer,  
de sisspendre totalement l'une ou l’autre des actions  
qui fiant la *respiration.*

On conçoit par-là qu’il n’est pas deux momens physiques  
successifs dans la Vie de l'homme, durant lesiquels les  
vaisseaux du poumon aient la même figure, la même  
capacité , la même action.

Qu’iI y a ici un antagonisine pour certains mufcles, sans  
mufcle antagoniste.

Par conséquent aussi un antagonisine entre l’actlon du  
fluide qui meut les mufcles , & entre la résistanee qui  
fe trouve dans les Eolides, & qui naît de leur simple  
élasticité.

D’où il fuit qu’il n’est pas befoin de supposer une action  
alternative dans les humeurs , pour expliquer les rnou-  
vemens alternatifs & réciproques du fluide qui meut.  
& du folide qui est mu ; mais qu’il suffit qu’une telle  
action se fasse dans l’un ou l’autre.

L’homme peut, au gré de sa volonté, arrêter la *respira-  
tion,* en sisspendre la caufe : mais il ne peut empêcher  
le cœur de se contracter; la caufe du mouvement du  
cœur est donc plus puissante, plus constante & elle agit  
plus souvent. Il y a cependant un certain accord entre  
les battemens du cœur & le nombre des *respirations,*mais quelle en est la loi ?

Pourquoi dans une attaque d’asthme, de péripneumo-  
nie , quand on est hors d’haleine , à l’agonie, la *respi-  
ration se* sait-elle par le puissant concours des mufcles  
vitaux, & de ceux qui obéissent à la volonté, si puisi-  
siant en effet qu’ils mettent sensiblement en jeu le cou ,  
l’omoplate , la poitrine , les côtes inférieures , & le  
dos ?

Pourquoi dans l'état parfaitement Pain , une personne  
éveillée qui se tient en repos , parOît-elle a peme resu  
pirer, tant la respiration *se fait* alors lentement, tran-  
quilement & fans bruit, les humeurs circulant libre-  
ment ?

Zz z

10 9 ί RES

Pourquoi la *respiration* étant acCelérée par la toux & les  
soupirs, le fang circule-t’il plus vite dans tous les vaif-  
feaux ?

D’où Vient que l'infpiration est la premiere action de la  
*respiration > 8c* l'expiration la derniere?

Pour quelle raifon les sinus Veineux, les oreillettes , le  
cœur, palpitent-ils encore dans les mourans, long-  
tems après que la *respiration* a cessé ?

Et pourquoi enfin Pair pefant,léger,humide,*sec,* chaud,  
froid au fupreme degré, est-il si contraire à la *respira-  
tion* & à la prolongation de la Vie, ainsi que Pair qui  
**est** trop comprimé ou raréfié, & enfin celui qui est em-  
prisonné dans un petit efpace fans y être assez souvent  
renouvellé. BOERHAAVE, *Instet.*

*Prognostics d’une respiration bonne ou mauvaise.*

Personne ne nie, à ce que je crois, qu’une *respiration* li-  
bre, naturelle & réguliere, ne Eoit un des signes les plus  
certains de guérision. Hippocrate dit dans sim Livre  
*des Prognostics,* « que la liberté de la *respiration* annon-  
« ce sensiblement la guérison dans toutes les maladies  
a aiguës , dont la crife arrive dans l'espace de quaran-  
« te jours. » Ce n’étoit pas sans rasson qu’Hippocrate  
s’exprimoit ainsi siir la *respiration.* Galien dit danssian  
Commentairesi.lr cet endroit, « qu’une *respiration* na-  
« tutelle marque que la poitrine , le cœur, les pou-  
« mons, le diaphragme, la pleure, en un mot toutes  
« les parties qui contribuent à cette action fiant en bon  
« état ; car il est impossible que quelques-uns des orga-  
« nes qui servent à la *respiration* soient offensés, & que  
*« la respiration* Eoit en même tems libre & naturelle. »  
C’est donc avec rasson que le même Auteur regarde ,  
*Lib. I. de Crisibus,* la bonne *respiriaelon* comme un des  
signes les plus favorables. Deux autres fymptomes  
qu’il ne faut pas négliger par le rapport qu’ils ont avec  
*la respiration,* c’est le pouls & la disposition du mala-  
de par rapport aux alimens. Ces trois signes concou-  
rant en même tems, c’est-à-dire, la *respiration* étant  
réguliere & naturelle, le malade bien disiposé, par rap-  
portaux alimens & aux boissons, & le pouls suffifam-  
mentfort, il y a tout lieu d’eEpérer que la terminai-  
fon de la maladie *sera* heuretsse. Cette observation  
**est** de Galien, ip *III. Epidem.* **Il** est arrivé fréquem-  
ment que des malades qu’on regardoit comme mori-  
bonds, ont recouvré la simté, qui ne leur étoit promise  
que par le concours des trois Eymptomes dont nous ve-  
nons de parler. La *respiration* réguliere dans toutes les  
maladies aigues est d’un heureux augure. Si elle n’est  
point réguliere, elle annonce quelque indisposition  
dans un des organes qui servent à la *respiration, 8c* elle  
**est** de mauvais augure. Ce dernier signe n’est cepen-  
dant pas suffisant par lui-même pour faire prognosti-  
quer une terminaifon fâCheufe, il faut qu’il l'oit ac-  
compagné d’autres.

Alors il est de très-mauvais augure,furtout lorsqu’iI y a en  
même tems aversion pour les alimens , sécheresse de la  
langue fans sioif, excrémens mauvais, & poulsfoible  
& bas, Lorfque tous ces Eymptomes concourent, le  
Medecin peut annoncer la mort. Quoique la *respira-  
tion* irréguliere ne Eoit pas toujours un signe mortel dans  
les maladies aiguës, c’est toujours un très-mauvais si-  
gne; & ledanger qu’elle annonce augmente, felon qu’il  
y en a un plus grand nombre d’autres mauvais qui con-  
courent avec elle.

Hippocrate parle, *II. Aphor.* 50. de la mauvaise respinz-  
*tion* dans les termes stiÎVans.

**A**

«La difficulté de respirer, accompagnée de délire, est  
« mortelle dans une fievre ardente. »

Si l'on demande quelles l'ont les *respirations* mauvaises,  
je répons que ce fiant la *respiration* grande & rare , la  
petite & fréquente, qu’Hippocrate appelle ordinaire-  
ment dafls les moribonds βρακύπνους, *brachypnus.* Voy.

R E S 1092

*Brachypnœa, la respiration* petite , légere , Foible &  
diminuée. Toutes les *respirations* accompagnées de  
bruit dans la poitrine, comme si le malade étoit susse-  
qué &fenoyoit, *ia respiration* obfcure, *ia respiration*accompagnée de ronflemens & la *res.jaraelon* interrom-  
pue , font toutes mauvaises. Hippocrate parle de ces  
*respirations, XI. Aphor. 6<y.* « Dans les fievres, dit-il,  
« la *respiration* bruyante & embarrassée, ( τὸ πνέυμα  
« προσκὸπταν, voyez *Pneitma^* ) est un mauVais signe,  
« car elle annonce une conVulsion. » Galien commen-  
tant cet endroit entend par une *respiration* bruyante &  
embarrassée dans sion passage, celle qui est interrompue  
dans le milieu & comme coupée. La *respiration* fan-  
glotante ( κλαυθμώδεες ἀναπνοαὶ, ) est très-mauVaisie,  
ainsi que nous l'apprend Hippocrate, *VI. Aphor.* 554.  
Mais la pire de toutes, & celle qulon obEerve dans les  
moribonds, est froide; cette *respiration* fort sians cha-  
leur par la bouche & par les narines. Après celle-là, ce  
Eont celles dont il est fait mention *Coac.* 260. fous les  
noms de *respirations* étendue, pressée & obfcure, ἐκ-  
τῶνον , nsij κατεπειγον, *rsu* ἀμορὸν ; elles sont tres mau-  
vasses & marquent que ia mort est proehaine. Il faut  
entendre par la premiere une *respiration* haute ou ap-  
parente, Voyez *Pneuma,* dans laquelle la poitrine &  
quelquefois les épaules font distendues, & les ailes des  
narines russes en mouVement, quoique la quantité d’air  
expiré foit si petite qu’à peine est-elle fensible. Il arri-  
ve même alors que la *respiration* est très-prompte &  
très-fréquente ; ce qu’il faut attribuer à l'action de la  
chaleur, qui modifie la *res.jaraelon* de façon que les épi-  
thetes d’obfcur & de pressé lui conVÎennent. Telles  
font les différentes especes de *respirations* mauvai-  
1 fes.

Nous allons passer aux différens prognostics qulon peut  
tirer de chacune d’elles.

Quoique la *respiration* grande & prompte indique une  
surabondance dans le corps, d’excrémens fuligineux,  
félon Galien , *de Dissecuit, reste Lise I. cap.* 20. cepen-  
dant elle marque que la faculté de refpirer est faine &  
entiere, & qu’aucun des organes qui ferVent à la *respi-  
ration* n’est offensé; car la grandeur ou la plénitude ,  
& la promptitude de la *respiration,* font quelquefois des  
effets nécessaires , lorfque l’action des organes est  
prompte, & que la faculté qui les meut est entiere &  
Paine. La *respiration* grande ou pleine , & en même-  
tems lente ou longue, ou qui fe fait à de longs inter-  
valles , annonce le délire. La *respiration* petite &  
prompte indique un amas d’exerémens fuligineux ou  
de la douleur dans quelques-unes des parties qui fe  
meuVent dans la *respiration,* ou comme Hippoerate  
le remarque dans fes *Prognosticss* une inflammation des  
parties situées au-dessus du diaphragme. La *respiration*petite, lente & où il n’y a point d’amas d’excrémens  
fuligineux, indique, ainsi que Galien lloluerve dans  
fon Commentaire fur le cas de Pythion , *III. Epid.  
Sect. T,. Ægr.* 3. de la douleur dans quelques-unes des  
parties qui ferVent à la *respiration,* ou une inflamma-  
tion dans une partie circonvoisine. Ces deux dernie-  
res efpeces de *respiration* seront plus à craindre que les  
deux premieres, lorsqu’elles seront accompagnées de  
symptômes fâcheux ; car alors il y aura affaiblissement  
dans la faculté, ou du moins douleur dans quelqu’une  
des parties motrices de la poitrine. Ajoutons qu’une  
*respiration* grande & prompte est un signe de grande  
chaleur, & de surabondance d’exerémens fuligineux ,  
accompagné de force & de disposition siaine dans la  
faculté. La *respiration* grande & lente Vaut mieux que  
la précédente ; car elle approche plus de l’etat fain, &  
marque qu’il n’y a ni trop de chaleur, ni d’excrémens  
fuligineux, & que d’ailleurs la faculté est faine. Tel-  
les siont les qualités de la *respiration* auxquelles le Me-  
decin doit avoir égard, & qu’il doit combiner *avec*les autres signes , pour former un bon prognostic.

ιό93 RES

Nous allons maintenant parler des *respirations* grande &  
pressée, & des *respirations* grande & rare ; car leur  
connoissance aidera beaucoup à prognostlquer sûre-  
ment la terminassOn d’une maladie.

La *respiration* est grande & dense en même tems, lorf-  
qu’elle est grande & pleine, & lorsque l’expiration qui ,  
le fait par la bouche & par les narines, est ardente. Ele  
le est causée, ainsi qu’Hippocrate nous l’apprend dans  
les Prognostics, par une douleur ou une inflammation  
qui affecte quelqucs-uns des organes destinés à la *rese  
piration -,* ou une partie de la poitrine, comme le cœur ,  
le diaphragme , les poumons, la pleure ou les mufcles  
de la poitrine. Si la douleur ou l’inflammation dans  
ces parties proVÎent du défaut de dilatation, la *respi-  
ration* fera nécessairement detsse. Cependant *ce* fymp-  
tome marquant la vigueur de la faeulté, doit faire ei-  
péter la guérison. La *respiration* grande & rare ( ἀραιὸν,  
c’est-à-dire, dans laquelle l’infpiration est longue, en  
opposition à πυκνὸν, c’est-à-dire, dans laquelle l'inspi-  
ration est cOurte, ) annonce le délire dans les fieVres ai-  
guës, felon les prognosties d’Hippocrate. Mais que si-  
gnifie une grande *respiration ?* Est-ce celle dans laquel-  
le la dilatation de la poitrine est grande ? Point du tout ;  
car la dilatation de la poitrine est sort grande , & l'inf-  
piration très-petite dans ceux qui font attaqués de tu-  
meurs aux organes de la *respirations* ou qui ont ces or-  
ganes fort étroits, fans qu’il y ait de chaleur inilam-  
matoire. La *respiration* n’est grande que relativement  
à la quantité d’air inf] iré , & de particules fuligineu-  
fes expirées. Du moins il paroît que c’est là le fens  
d’Hippocrate, & qu’il faut entendre fon μέγα ό’ἀναπ-  
νεόμενον πνεύμα, relativement à la quantité d’air tant  
inspiré qu’expiré, & non à la dilatation de la poitrine.  
Nous ajouterons pour confirmer cette opinion , que ce  
qu’il appelle entre les disterentes *respirations,* une *rese  
piration* haute & apparente , est une *respiration* peti-  
te & foible, quoiqu’accompagnée d’une très-grande  
dilatation de la poitrine , ainsi qu’il paroît par ce qu’en  
dit Galien.

Mais pourquoi la *respiration* grande & rare annonce-t’el-  
le le délire ? Confultez Galien *,Lib. II. de Dissecuit,  
res.p.* vous y verrez la Vérité de cette obfervation dé-  
montrée fort au long. Il ne s’enfuit pas cependant que  
*la res.piraelon* fiait telle dans tous les délires; car le dé-  
lire peut être accompagné d’étroitesse dans la poitri-  
ne, de douleur, *8c* de manque de force dans les orga-  
nes : or dans tous ces cas la *respiration* fera petite &  
rare. Mais tous ceux qui ont la *respiration* grande &  
rare fiant certainement menacés de délire, ainsi qu’Hip-  
pocrate l’a remarqué particulicrcment de Philifcus, de  
Silene, de la femme deDromeade & d’autres. Quant  
aux prognostics que l.on peut tirer de cette efpece de  
*respiration*, ils font toujours fort importans, parce que  
le délire est toujours dangereux, quoiqu’il ne loir mor-  
tel. que quand il est accompagné de fymptomes dan-  
gereux, ccmme dans les cas de Philifcus, de Silene, de  
la femme de Dromeade & du jeune phrénérique de  
Melibée. Hippocrate dit de Philifcus, *I. Epid. Ægr.*I. que fil *respiration* étoit toujours οὺσπέρ ἀνακαλουμένῳ  
ἀραιὸν, μέγα, c’est à dire, α comme retirée en-dedans ,  
a rare & grande, » Voyez *Pneuma* ; que *sa* rate formoit  
comme une tumeur ronde ; qu’il étoit dans des sileurs  
froides continuelles’, & qu’il aVoit des redoublemens  
tOus les jours pairs. D’où 1 on Voit que les fueurs froi-  
des EerOnt un iymptome mortel, lorsqu’elles accompa-  
gneront la mauvaise *res.piraelon.* Silene, Ægr. 2. eut  
depuis le commencement de fa maladie jtssqu’à la. fin ,  
*ia respiration* grande & rare, aceompagnée d’une pal-  
pitation continuelle de l'hypocondre , dont il mourut  
enfin. Dans le commencement fies urines étoient noi-  
res, elles dépofioient un sédiment de la même çou-  
leur, il étoit en délire & fies fielles étoient onctueufes.  
Le sixieme jour il fiua un peu aux parties qui font au-  
dessus du cœur : mais les extrémités de sim corps étoient  
froides & liyides ; il fe joignolt à cela d’autres iympto-

R Ë S 1094

mes plus que suffisons, aVec la *respiration* grande & tu-  
re , peur faire prognustiquer, non le délire feulement,  
mais la terminaison fatale de la maladie. Nous lssons  
*Ægr.11.* de la femme de Dromeade,que le matin du si-  
xieme jour elle fut attaquée d’un frisson, qui fut promp-  
tement fusui d’une chaleur générale, dune fueur qui  
cOtivrit tout sim corps, de la froideur des exrrémites&  
d’une *respiration* grande & rare, a laquelle Iuccéocrent'  
des conVulsions qui commencerent a la tête & qui  
Remportèrent. Le jeune homme de Melibce, /*II. Epid,  
Ægr. ult.* avoir la *respiration grande* & rare; l’inspira-  
tion & l’expiration laissoient entre elles de longs inter-  
valles; il aVoit quelque tension à l’hypocondre ; cet\*  
te partie étoit d’une figure oblongue; il étoit tour-  
menté continuellement d’une palpitation dc cœur, &  
fes urines ressembloient à de l’huile.

Galien entend , *Comm. III. in III. Epid.* aVec Hippocta-  
te , par une *res.piraelon* petite , une *respiration* soible ,  
diminuée, ( λεπτὸν rso μινύθῶδες ) & même obsiture „  
parce qu’on s’apperçoit à peine que le malade refpire.  
Cette *respiration* est toujours mauVaiie , paree qu’elle  
proVÎent de la foiblesse ou du défaut de la chaleur na-  
tutelle. Si elle est en même tems fréquente, elle indi-  
que, selon Galien, de l'inflammation dans quelques-  
unes des part;es qui sirnt au-dessus du diaphragme.  
L’Auteur des *Prénotions de Cos* dit que la *res.piraelon*fréquente & petite, marque de la douleur & de l’in-  
flammation dans les parties principales. Cette *respira-  
tion* est de très-mauVais augure dans les maladies aigues,  
& de plus mau Vais encore si elle sifccedeaune *respira-  
tion* grande; car elle indique ou que la nature désail-  
lit, ainsi que nous llaVons remarqué ci-dessus, ou que  
quelque partie principale est affectée de douleur ole  
d’inflammation , ou de l'une ou de l’autre : cependant  
on ne peut tirer aueun prognostic certain de cette *resc  
piration,* si l'on n’est dirigé par d’autres signes conco-  
mitans ; car on a Vu un grand nombre de malades dont  
*la respiration* étoit petite & fréquente , reVenir de ma-  
ladies aiguës. Mais si d’autres signes fâcheux l’accom-  
pagnent, il y a tout lieu d’appréhender que l'éyéne-  
ment ne foit fatal, surtout si de fréquente elle dèVÏent  
petite, comme on le remarque dans le dernier degré  
de la confomption. La *respiration* fréquente ou promp-  
te , & petite en même tems, est mortelle, s’il y a d’au-  
tres fymptomes fâcheux , comme dans le cas de la  
fueur de Temeneus , *IV. Epid. T* 28. en qui l'on re-  
marqua cette *respiration* le sixieme jour, & qui mosu  
rut peu de tems après.

La *rejsiration* petite & rare en même-tems , ou non-fré-  
quente , est peut-être la pire de toutes ; car elle indi-  
quequela nature est opprimée & épuisée à un point,  
qu’elle ne peut plus résister à la maladie : e’est par cet-  
te raisian que les Medecins l’ont assez bien nommée  
*respiration* froide, parce qu’elle indique l'extinction  
de la chaleur naturelle , ou le dernier degré du froid.  
Voyez Galien , *Com.* 3. *in III. Epid.* a II y a , dit-il  
« dans cet endroit, une espece de *respiration* petite &  
« rare, ou non fréquente, qui, quand elle est froide ,  
«marque la destruction de la faculté Vitale. » Hippo-  
crate en dit autant dans fes *Prognostics.* L’expiration  
froide par les narines y est donnée comme un fympto-  
me mortel.'Voyez les cas de Pythion moribond , *UI.  
Epid.* 3. *Ægr. Sect.* 3. & d’autres qu’on trouVe dans le  
même Auteur.

Après aVoir parlé des différentes *respirations, Sc* avoir  
marqué les prognosties qulon poiiVoit en tirer, r/ous  
allons examiner en particulier celles des moribonds;  
telles font la *reasiration* froide , la *res.piraelon* haute ou  
apparente , celle qui est accompagnée de ronflement  
& de bruit, la sanglotante & l'interrompue.

Hippocrate dit de la *respiration* froide, qui est la plus  
funeste de toutes, & qu’on, ne remarque jamais qu’à  
ceux qui sirnt fur le point de mourir, ,’ *I. Epid. Sect.^.,  
cap, zy.* « qu’il faut mettre entre les signes d’une m.orî  
Z z z ijj

1095 HES

«prochaine, une vapeur chaude qui s’exhale par la  
«peau & par les narines, lorsqu’elle a été précédée  
« d’une expiration froide par les narines. »

Galien s’est exprimé là-dessus d’une maniere plus circonse  
taneiée :

« Un des fymptomes de mcrt des plus certains, dit-il,  
« est une Vapeur chaude qui s’exhale par la peau , après  
« une expiration frcide : mais cette expiration chaude  
« par la peau & par les narines, n’indique pas la mort  
«dans toutes fOrtes de maladies ; car, ajoute-t’il un  
« peu plus bas, elle ne fe fait que dans ceux qui font  
« fur le point de mourir d’une fleVre très-ardente, qui  
« ayant brûlé la fubstance même du cœur , fe termine  
« par le refroidissement de ce VÎfcere : alors la faculté  
« Vitale cessant d’agir aVec le cœur, on meurt. Il fe fait  
« quelquefois une fueur , comme quand le corps est  
« plein d’humeurs : mais si la Chaleur d’une fleVre νίο-  
« lente a épuisé les humeurs & desséché le corps, au  
« lieu de cette sueur , c’est une Vapeur chaude qui  
« s’exhale & qui *se* manifeste fensiblement au toucher.»  
C’est pourquoi, l’Auteur des *Coac.* 160. prononce,  
« que la *respiration* fiéVretsse & fuligineufe indique la  
« mort, quoique moins certainement que la *res.pira-  
“tion* froide. Les Medeeins regardent donc comme  
« des aVant-coureurs de la mort, les trois fymptomes  
« Enicans , surtout dans les fieVres , la chaleur de la fie-  
« Vre même , la rareté & la froideur de la *respiration ,*« & la chaleur d’une Vapeur qui s’exhale par la peau ,  
« & qu’on appelle quelquefois fueur ou humidité. »

**La** *respiration* obEcure, celle qu’on apperçoit à peine , est  
moins funeste que la *resmration* froide. On dit que la  
*respiration* est obsiture, lorfque l’expiration *se* fait à  
peine, soit par la bouche, foit par les narines. Ainsi la  
*respiration* pourra être très-obfcure,fans toutefois qulon  
s’y trompe , lorfque la poitrine , les ailes & les lobes  
des narines seront mues. Les Medecins lui donnent  
même alors le nom de haute ou apparente ; ce qui  
n’empêche peint qu’elle ne foit fort obfcure , parce que  
la quantité d’air expiré est fort petite. Il est dit de cet-  
te *respiration, Coac.* 260. une *respiration très-mauvai-  
se , 8c* qui marque que la mort n’est pas loin , c’est la  
*respiration* étendue, urgente & obfcure.

Nous allons passer maintenant à la *respiration* accompa-  
gnée de ronflement ou de bruit.

**La** *refpiraelon* accompagnée de ronflement, caisse dans le  
gosier une efpece d’ébullition ou de bruit, semblable à  
celui que font certaines persimnes en dormant. Les  
Latins nomment ce bruit, *strepitus, senus & ebullitio ;*& Hippocrate l’appelle *sclyx,oçgrloencos, oscesisu > rhenxis,*& quelquefois κέρχνος, *cerclmos.* On entend ordinaire-  
ment dans ceux qui font attaqués de maladies aiguës,  
ce bruit ou ronflement, un jour auparaVant leur mort ,  
ou un peu plutôt ; & il marque une extinction de la fa-  
culté, qui n’est plus en état de chasser les parties excré.  
mentitielles, de la gorge. Ce ronflement est causé dans  
ceux qui Eont attaqués de quelques maladies de poitri-  
ne , comme de pleurésie ou de péripneumonie , par le  
resserrement des parties, ou par la rétention descra-  
chats, accompagnés d’une *respiration* petite, & quel-  
quefois d’orthopnée, ou d’une *respiration* excessiVe-  
ment embarrassée. Ce bruit s’entend dans presque tous  
les moribonds, peu auparaVant leur mort, mais surtout  
dans ceux qui meurent de pleurésie , de péripneumo-  
nie, & de suppuration du poumon. La *respiration* est  
accompagnée de ronflement danstoutes ces maladies;  
c’est pourquoi nous la regardons corn me un signe mor-  
tel. Cependant il faut bien remarquer quel est le pério  
de de la maladie dans lequel ce ronflement commence;  
si c’est aVec la maladie même , ou si elle est sur fon dé-  
clin. Car il ne fera funeste que quand il aura été pré-  
cédé de quelques autres fymptomes mortels, comme

R E S 1096  
dans la pleurésie du fils d’Antiphanes , *VII. Epid.* 28.  
& dans celle de Menon, 47. dont Hippocrate dit,  
« que le feizieme jour , sa *refpiraelon* fut accompagnée  
« de ronflement; qu’il eut une fueur aux environs du  
« cou & du front, mais qui ne s’étendit prefque jamais  
« jufqu’à la poitrine ; que sim front & fes extrémités  
« étoient continuellement dans un degré mOdéré de  
«froid; que les Veines des enVÎrons de fes tempes  
« étoient dans une palpitation continuelle, & qu’il sut  
« attaqué quelque tems aVant la mOrt d’nn coma , qui  
« dura un jour & une nuit, »

La *respiration >* accompagnée de ronflement, est dnnc or-  
dinairement dans les maladies aiguës un signe fatal ; &  
le danger qu’elle annonce augmente encore, si este est  
précédée ou accompagnée de quelques autres signes  
fâcheux , comme dans le cas de Menon , dont nous  
aVons fait mention ci-dessus, qui aVoit de plus des  
fueursauxenVÎronsdu cou & du front ; fueurs qu’Hip-  
pocrate regarde en fes *Prognostics* comme mOrtelles  
dans les maladies aigues, & dont lesextrémitésétoient  
froides; autres fymptomes très-dangereux. Mais dans  
la pleurésie, la péripneumonie, & la fleVre appellée  
catarrheusse , paree qu’elle est accompagnée ouprécé-  
dée d’un catarrhe, le ronflement proVient quelquefois  
de la grande quantité des particules excrémentitielles,  
ou de la surabondance de la matiere du catarrhe qui  
tombe dans la gorge & Eur la poitrine. Alors ce Eymp-  
tome n’est pas plus dangereux que dans l’asthme ou  
l’opthopnée, dont les malades guérissent par l'excré-  
tion ou la résolution de l’humeur. Le rondement mor-  
tel *se* distingue de tout autre , en ce que non-feulement  
il commence aVee la maladie, mais en ce qu’il s’ac-  
croît aVec elle, & va toujours en augmentant. Alors  
c’est un signe de mort très-certain , & qui est toujours  
accompagné d’autres. Le remllement qui commence  
avec la maladie, ou peu tems après que la maladie a  
commencé, & qui cesse, lorsqu’il s’est fait une éVa-  
cuation abondante d’humeurs par la toux, ou lorf-  
qulelles ont été desséchées par la chaleur de la fievre,  
est beaucoup moins dangereux, en ce que ces hu-  
meurs en étoient, la caufe , & qu’il cesse par une rai-  
son connue. Un ronflement qui commence aVec une  
maladie, & qui s’accroît tous les jours, est néeessaire-  
ment satal, quand bien même la maladie n’auroit pas  
d’autre causse qu’un catarrhe abondant , parce qu’il y a  
lieu de conjecturer que la nature est tellement oppri-  
mée par le poids des humeurs , que les exerétions né-  
cessaires ne *se* sont plus, & qu’il y a danger de fisso-  
cation. Tel étoit l’état des chostes dans la femme de  
Polémarque, *V. Epid. 62.* Hippoerate dit, « qu’il lui  
« survint aux enVÎrons du cinquieme jour une tumeur  
« doulourelsse au genou gauche ; qu’il parut fe faire  
cc quelque amas aux enVÎrons de la région du cœur;  
« que sa *respiration* étoit semblable à celle de ceux qui  
« se noyent, & qui font su troqués par l’eau ; qulon en-  
« tendoit du bruit dans fa poitrine, & qu’elle mourut  
« le feptieme jour. »

Le fils d’Antiphanes , *VII. Epid. T* 28. qui étoit attaqué  
d’un empyeme, aVoit aussi, lorsqu’il mourut, la *rese  
piration* accompagnée de ronflement. Ajoutons à cela  
ce que nous liflons dans Hippocrate, *I. Promrhet.* 25.  
a que la *refp’raelon*apparente, (πρόχειρον, voyez Ττικυ-  
*« ma*,) & semblable à celle d’une personne fuffoquée,  
« est fatale dans l'aphonie, ou la perte de la Voix. »

Ce que nous Venons de dire sur la *respiration* accompa-  
gnée de ronflement, que quelques-uns appellent *regmos  
cerelrnos*, suffit.

Considérons maintenant ce que c’est que la *respiration*haute & apparente , qu on ne remarque jamais que dans  
les moribonds.Les uns appellent cette espece derespi-  
*ration* haute , les autres éleVée , quelques-uns apparen-  
te ou éVidente, (πρόχειρον, *promptum,* qu’on apperçoit

1097 RES

bien-tôt,) & d’autres grande , parce qu’elle catsse au '  
thorax un grand mouVement & une grande dilatation.  
Galien dit, *Com. in LProrr.* « que Ceux qui font en Cet  
« état, manquent d’air , & peuVent être regardés pro-  
« prement Comme étranglés. » Le même Auteur ajou-  
te, « que Clest la coutume de désigner cette esipece de  
*» respiration* par l’épithete φαινόμενον, *phenorncnon*, ap-  
« parente. » Les malades dans cet état semblent mou-  
voir toutes leurs épaules en tirant leur haleine : or, ce  
mouVement s’apperçoit sensiblement, malgré les cou-  
vertures qu’ils ont fur eux; & la partie supérieure de  
leur poitrine paroît éleVée considérablement. Galien  
1 appelle aussi , μετέωρον, *meteoron,* éleVée ; parce qu’a-  
lors le malade semble mouVoir les parties les plus hau-  
tes de sia poitrine.

Voici les raiEons qu’il donne de ce mouVement :

« Il faut attribuer, dit-il, cette *respiration* à l’étroitesse  
«des organes, ou à quelque maladie logée à l'origine  
« des nerfs, qu’HippoCrate a regardé sensément com-  
« me rendant quelquefois la *respiration* grande ; il eut  
« parlé plus exactement, si au lieu de dire une *respira-  
« Pron* grande,il eut dit une grande dilatatlon de la poi-  
« trine ; & il n’eut point jetté dans l'erreur plusieurs  
« Medecins qui Ont donné à la *respiration* des malades  
« dans cet état l’épithete de grande, quoique certaîne-  
« ment l’expiration foit fort petite. »

Nous ajouterons qu’Hippocrate & Galien n’entendent  
pas feulement par une *respiration* haute, celle que ne us  
venons de décrire , mais celle encore dans laquelle les  
ailes des narines & les mufdes circonVoisins des épau-  
les, ont un mouVement sensible ; ce qui arrÎVe dans  
les maladies aigues où la foiblesse est extreme.

Voici comment Galien s’en exprime *sComm. In III. Epid.*24.

a Quand on parle des malades qui respirent par l’extré-  
« mité des narines, (ἄκρῳ. τῆρ'ινι',) on entend sue crois,  
« ceux qui remuent dans la respiration les ailes des na-  
« rincs ; car on Voit assez fréquemment des malades en  
a qui ces parties fe resserrent dans l’expiration, & *se* di-  
« latent dans l’infpiration. »

Ce Eymptome est ordinaire à ceux qui font suffoqués dans ί  
llesquinancie , dans la péripneumonie , dans la fuppu- |  
ration des poumons , de même qu’à ceux qui font épui- ί  
sés & extremement foibles ; & il est causé par une obf- ,  
truction du passage de l’haleine; & cette obstruction I  
proVÎent d’une inflammation de la trachée artere ; ce  
qui contraint le malade d’aVoir l’inspiration courte,  
d’employer à cette inspiration toutes les parties de la  
poitrine , & de *se* lerer quelquefois lorsqu’il se fent  
fussoqué, pour attirer plus commodément Pair exté-  
rieur aVec le reste de fes forees , & à l’aide de toute fa  
poitrine. Hippocrate a appelle cette *respiration* haute  
ou éleVée , μετέωρον, parce qu’alors les malades tâchent  
de Ee dreil'er pour refpirer. Ceux qui fiant attaqués d’esi  
quinancie, de péripneumonie & d’empyeme, oritor-  
dinairement la *respiration* éleVée, par la rasson que  
nous en aVons apportée ci dessus.

Dans toutes les maladies aiguës où la suffocation n’est  
peint causée par l’étroitesse des organes , la *respiration*par l'extrémité des narines proVÎent d’une autre caufe,  
dont Galien parle de la maniere EuiVante, *de DiffeRosp.  
Lib. I. cap.* 23.

α5ΐ quelqu’un Cherche les Vrais signes d’une indisiposi-  
« tlon dans la faculté de refpirer , ou dans quelque fa-  
«culté animale , en général, mais surtout dans les cas  
«où il y a refroidissement, il trouvera que ce sont le  
« mOuVement des ailes des narines, l’action des muse  
« clés cirConVoisins des épaules , & l’affaissement pré-  
«cipité de la poitrine; car lorfque la saeulté derespi-

R E S 1098

«sera moins d’énergie qu’elle n’en doit avoir, elle est  
« seCourue dans l’infpiration par les ailes des narines  
« qui se prêtent à 1 attraction de Pair extérieur, à peu  
« près de la même maniere que nos leVres qui Ee rester-  
a rent lorsque nous nous proposons d’attirer par l'inspi-  
« ration quelque chosie dans notre bouche : mais dans  
« l’exspiration llaflaissemcnt delapoitrine est Eubit, &  
« ne *se* fait point par degrés. »

Nous eondurrons de tout ce que nous aVons dit, que ce  
qu’on appelle une *respiration* haute, quelle qu’en puis-  
se être la catsse, est toujours un signe mortel, en ce  
qu’il annonce l’étroltesse extreme des organes de la *rese  
piraelon,* qui met la nature dans un danger éminent de  
suffocation , ou la perte entiere des forces, & l’extinc-  
tion des facultés naturelles; ce qu’on n’observe jamais  
que dans les moribonds. Cette *respiration* est donc tou-  
jours précédée, accompagnée ou fuiVie de quelques  
fymptomes mortels; ce qui a fait dire à l’Auteurdes  
*Coac.* 260. « que la *respiration* étendue , urgente &  
a obfcure, est la pire de toutes, & marque que la mort  
« est prochaine. » Nous Venons de dire, que quoique  
ce signe feul fût un présage de mort certain , il étoit  
toujours accompagné d’autres signes mortels. Nous le  
démontrerons par ce qui arrÎVa à la femme d’Olympia-  
de , *VI. Epid.* 49.

« Ses yeux, dit Hippocrate, éteient tournés en-bas ; se  
*« respiration* étoit haute, & fe falcoit par les narines;  
*« sa* couleur étoit mauVasse ; elle eut un peu auparavant  
«que de mourir une Eueur aux piés & aux jambes.»

Le même Auteur dit aussi , 52. d’Aristocrate moribond,  
«que *sa respiration* étoit haute Vers le foir, qu’il eut  
« une petite sueur aux enVÎrons du Eront, que ses par-  
« ties extérieures étoient Eroides, & qu’il ne pouvoir  
« repoEer. »

Nous ajouterons aux especes précédentes de *respiration*fatale , la *respiration* sanglotante (κλαυθμώδης) rare en  
même-tems & petite, a Dans les maladies aiguës ac-  
«compagnées de fleVre, la *respiration* sanglotante est  
« mauVasse, dit Hippocrate, 6. *Aph.* 54. » La *respira-  
tion* interrompue est moins dangereuse que la sanglo-  
tante , à moins que ce ne foit la même , ce que Galien  
paroît inimuer dans S011 Commentaire si.ir l’Aphorisine  
que nous Venons de citer. « LorEque les enfans crient,  
«dit-il, ils paroissent tirer leur haleine tout d’un trait,  
« s’arrêter essuite , tenir cependant leur poitrine im-  
« mobile , & acheVer ensijite l'inspiration. Ce qui  
«pourroit être occasionné ou par la foiblefl'e de la fa-  
«culté, ou par l'indocilité des organes , ou par ces  
« deux caisses en même tems. La conVulsion des mul-  
« des de la poitrme peut produire le même effet. »  
Mais quelle que fiait la caisse de la *respiration* sianglo-  
tante, interrompue, elle est certainement dangereusie  
dans les maladies aigues , & le danger dont elle mena-  
ce est d’autant plus grand , que les forces du malade  
font plus épuisées. Cette *respiration* est d’ailleurs foible  
& petite , & marque dans les fievres ardentes aiguës,  
delà duieté & de la conVulsion, elle est mauvaise: il  
faut porter le même jugement des conVulssens, qui ont  
la même caufe , je Veux dire , la sécheresse des parties  
nerveuses. Hippocrate dit, *Aph.* 67.de la *respiration*sanglotante , qu’elle est mauvaise , en ce qu’elle an-  
nonce des conVulsions ; car les conVulsions qui pro-  
Viennent de iécheresie’dans les maladies chaudes sont  
incurables, & par conséquent mertelles, dans les ma-  
ladies aigues. Mais si l'on veut former un prOgnostie  
juste fur la terminaison d’une maladie, en partant de  
ces convulsions : il faut aVoir égard aux signes qui les  
ont f récédées, accompagnées & suÎVies ; s’il n’y apoint  
de signes mortels, il fiera prudent desiispendreson juge-  
ment Eus le Eort du malade. Nous ayons si-lppoEé aVec  
Galien qu’Hippocrate parloir de la *respiration* sangle-  
nteou Interrompue, dans *s Aphorisme 6y.* que nous

1099 R E T

aVons cité , & nous aVons rendu le mot grec προσκόπταν,  
par interrompu , & supposé qu’interrompu & Eanglo-  
tant, étoient la même choste. PstosPER Αεριν , *de Prae-  
sage Vit, & Mort. pag.* 252.

RESSELLA , terme obsitur de ParacelEe, qu’il n’expli-  
que qu’en nous dssant, que le *ressella* , est ce qui éteint  
la chaleur, & l’usa, ce qui la produit.

RESTABO V1S, *arete-bœuf* Voy. *Anonis.*

RESTINCTIO. Roland dit que l’extinction des Chy-  
mistes est une opération par laquelle on éteint succef-  
siVement des substances chaudes , dans quelques li-  
queurs qui les exaltent, & les conduisent à leur plus  
grande perfection.

RESTITUTIO, en Chirurgie, remplacement, ou *ré-  
duction* d’un os rompu & fracturé.

RESTAURATIO, ou *Analepsis.*

RESUMPT IVA, *restaurans.*

RESUSCITATIO, *révivisicaelon* en Chymie, c’est une  
opération, par laquelle on remet un corps déguisé, fous  
fa forme originelle & premiere.

R E T

RETE - MIRABILE, *le réseau merveilleux,* c’est un  
amas de vaisseaux fanguins dans le cerveau. Voyez *Ce-  
rebrum.*

RETENTA, ce qui est ou doit être retenu dans le corps,  
en état de santé.

RETEPORA, nom de *i’eschara rondeleeli.*

RETICULARIS ou RETIFORMIS, *réticulaire* ou  
*rétiforme.*

RETICULUM, le fecondventricule des animaux ru-  
minans.

RETINA, *larétine,* c’est une expansion des nerfs opti-  
ques, qui tapisse la siurface intérieure de l’œil. Voyez  
*Oculus.*

La *rétine* est sujette à deux maladies. La premiere est une  
séparation de quelques parties de cette membrane d’a-  
vec la choroïde.Il *se* fait dans l’endroit de cette sépara-  
tion une élévation ou un pli qui arrête les rayons de  
Iumiere, & qui les empêche de parvenir à la partie de  
la choroïde qui est couverte par ce pli : cela forme  
une espece d’ombre que le malade rapporte dans l’air.  
La feconde maladie, est une atrophie ou consomption  
de la *rétine.*

On peut regarder avec beaucoup de vraistemblance l’alté-  
ration des vaisseaux Eanguins de la *rétine* qui deVien-  
nent variqueux, comme la catsse de la premiere de ces  
maladies; car on conçoit aisémentque la dilatation de  
ces vaisseaux séparera la *rétine* de la choroïde, dans  
l’endroit qui correspond à ces vaisseaux dilatés. J’ai  
toujours vû cette maladie précédée de froid pris à la  
tête , aprèsquelqu’exerciee violent,ouquelqu’occupa-  
tion qui avoir mis le fang dans une agitation Violente :  
d’où j’ai conclu que les pores de la peau ayant été obf-  
trués,la perfpiration aVoit été troublée ; qu’il étoit resté  
une partie des humeurs raréfiées dans les Vaisseaux san-  
guins distribués Eur la surface de *ïarétine,* & que leur  
tissu délicataVoit été offensé par cet engorgement, de  
la maniere que nous aVons dit ci-dessus. Les symptô-  
mes de cette maladie, Eont de certaines apparentes  
dans Pair plus ou moins éloignées de l’œil du malade,  
comme des ombres de figures différentes , de la gran-  
deur & de la forme de la partie de la *rétine* qui est sé-  
parée.

Quant au prognostic, il p’y a pas d’apparence que le ma-  
ladeen perde la νΰε; il en fiera seulement incommodé:  
comme ces signes fiant les mêmes que ceux de la cata  
racte, il est aisé de prendre l’une pour l'autre. Il y a  
cependant entre elles cette différence ; c’est que dans la  
cataracte la Vsie fe raccoureit & s’afioiblit tous les jcurs ;  
au lieu que dans la maladie dont il s’agit, elle a tou-  
jours la même vÎVacité & la même étendue.

Quoiqu’on n’en guérisse point radicalement, & que Tes

R E T noo

personnes qui en simt attaquées Voyent toute leur vie  
des ombres dans l’air ; cependant on peut parvenir à  
en diminuer le nombre, l’épaisseur & l'étendue. Pour  
cet effet, on ordonnera des bouillons d’écreVsses , des  
purgations réitérées , de l’euphrasse prife le matin en  
guife de thé, de la poudre de Vsperes, des Cloportes  
aVee de l'euphraTe.

Dans l'atrophie de la *rétine*, comme les rayons de lumie-  
re ne font plus alors suffisamment modifiés par cette  
membrane, ils font sur la choroïde une impression trop  
VÎ Ve & qui lui nuit. Alors la Vision se fait confufément;  
les malades Voyent assez bien du premier Coup d’oeil:  
mais s’ils continuent de lire ; par exemple, ou de fixer  
leurs yeux fur quelqu’objet brillant ; leur tête fe fati-  
gue , leur Vûe fe trouble , &ils sont contraints de fer-  
mer les yeux ; ils ne tardent pas à les r’ouVrir, & à  
Voir fort distinctement ; mais peu de tems.

Les Brodeurs, les Tapissiers, les Passeurs de bas & les  
Cordonniers sont fujets à cette maladie ; les premiers,  
parce que l'éclat de llor, de l’argent & des autres cou-  
leurs, fait une impression trop Vive fur leurs yeux ; &  
les derniers, parce qu’ils fe la fatiguent beauCoup, par  
l’attention continuelle où ils font pour passer la foie  
dans les trous de leur haleine. Ces métiers fatiguent  
considérablement la Vue ; ceux qui les Ont pris font  
obligés de les quitter de benne heure , & c’est peut-  
être par cette raifon, qu’ils ne traVaillent que quelques  
jours de la semaine.

Il y en a d’autres qui ne fiant point occupés aux ouVra-  
ges pénibles dont nous Vencns de parler , & qui toutes-  
fois ne peuVent faire usage de leurs yeux pendant une  
heure, fans que leur tête s’en ressente.

JlaVertis ceux-ci, qu’il n’y a point de remede à leur in-  
difposition. Ils n’ont rien de mieux à faire que defe  
repofer , & de fatiguer peu leurs yeux. Je confeille à  
tous ceux qui s’occupent d’ouVrages délicats & bril-  
lans , d’ufer de lunettes Vertes, s’ils veulent continuer  
long-tems. '

RETINACULUM, instrument de Chirurgie dont on  
*se* sert dans la castration, & dans l’hernie , pour em-  
pêcher les intestins de tomber dans le fcrotum.

RETORTA , *rétorte*, Vaisseau Chymique à Ventre lasse  
ge, & à cou recourbé , afl'ez femblable à une cerne ,  
c’est pourquoi les François l'appellent *Cornue\**

RETRACTIO ou *Antipasis.*

RETRAHENS AURICULAM , nom d’un muscle  
qu’on appelle aussi *Triceps auris,* parce qu’il a quelque  
fois trois chefs. M. DuVerney dit qu’il est composé  
de cinq ou six fibres charnues, qui tirent leur origine  
de la partie supérieure & antérieure de l’apophyfemase  
toïde , descendent obliquement, & s’inferent dans le  
milieu de la conque. CgwPER.

RETRANSMUTATIO*, seconda transiormationTara-*celse entend par *retransmutation,* la maniere de ren-  
dre fluide derechef, une substance qui l’étoit originai-  
rement, mais qui est stolide, lorsqu’on propoEe de la  
retranssormer.

RETRIMENTUM , excrément ou récrément de mé-  
taux ou de quelqu’autre substance.

RETROCESSIO ou *Epanacesis.*

REV

REVERBERATIO, *réverbération* ou calcination d’tm  
corps au seu de reVerbere.

REVERSER ATORIUM ou REVERBERIUM, *rr  
verbere. Nov. Ignis.*

REVERSIO, *'rechute.*

RE VIVIFICATIO ou RESSUSCITATIO, en Chy-  
mie *révivification.*

REVIVISCENTIA, ou *Rewviflcatio.*REVOCATIO ou *Epanaclesis.*

REVULSIO, *Révulsion.* Voy. *Inflammatio 8c Phleboto-  
mia.*

[1100] R H A

R E X

REX, *Roi.* On attribue à des Rois & à des Héros l’in-  
vention de plusieurs parties de la Medecine , dans la-  
quelle on dit qu’anciennement ils excelloient. Je ne  
siai point à quel titre ce mot entre dans un Dictionnai-  
re de Medecine ; à moins qu’on regarde le toucher des  
Rois comme un remede ; comme a fait le célebre Wle  
seman.

R H A

RHA. Voyez *Centaurium.*

RHABARBARUM, Offic. J. B. n. 989. 1095. Ger.  
316. Ogilb. Chin. 1.212. *Rhabarbarum officinarum,*C. B. P. I 16. *Rhabarbarum genuinum officinarum s* I  
Park. Theat. 156. *Rhabarbarum siccatum,* Cer. Emac.  
393. *Rhabarbarum lanuginosum,five lapathum Chhnen-  
so longifoliurn,* Munt. Herb. Brit. 196. Raii Hist. 1077.  
*Rhabarbarum sive Rheum ossicinarum* , Geoff. Tract.  
296. *Rhubarbe vraie.*

Nous ne connoissons pas bien de quelle plante la *rhu-  
barbe* est la racine ; c’est vraissemblablement celle  
qu’Herman appelle *Lapathum Senense,* on nous l’ap-  
porte de la Chine; mais Muntingius prétend dans fon  
LiVre, *de Vera herba Britannica,* qu’il y en a en Hol-  
lande.

C’est un des meilleurs & des plus doux cathartiques qu’il  
y ait dans toute la matiere médicale : elle opere très-  
bien fur la bile & fur tous les Vssceres de l’abdomen,  
& en même-tems fortifie les fibres nerVeufes ; ce qui  
la rend très-propre pour les estomacs & les intestins  
foibles. On la donne en substance depuis douze grains  
justqusa une demi-dragme ; & en infusion depuis une  
demi - dragme jufqu’à une dragme & demie : prisie en  
petite dosie, c’est un excellent altérant. Elle purge la  
bile très-parfaitement & a plus de force qu’aucun autre  
purgatif, pour dégager les obstructions du foie. Il est  
aVéré par des expériences certaines qu’elle éVacue la  
bile préférablement à tout autre fluide. Aussi est - ce  
la panacée des enfans ; attendu qu’elle fortifie l’esto-  
mac & en emporte toutes les matieres étrangeres qui y  
séjournent. C’est un fort bon remede pour les Vers; &  
on la donne en tifane , qu’on appelle eau de *rhubarbe,*aux enfans qui font sujets à des maladies chroniques.  
L’ufage de la *rhubarbe* est néantmoins dangereux  
quand il y a sisspicion d’inflammation aux reins ou à la  
vessie, parce qu’elle échauffe considérablement ; c’est  
pourquoi elle ne conVient pas non plus dans les hémor-  
rhagies. Elle est bonne pour le déVoyement, parce  
qu’elle purge & fortifie tout à la fois. Dans les cache-  
xies on en doit donner pendant long-tems, mais en pe-  
tite quantité. Οεοεεκου.

Il y a de deux fortes de *rhubarbe*, l'orientale qui nous  
vient de la Chine, qui est pesiante , qui a des veines  
rouges , & de couleur d’or, qui est d’une couleur jaune,  
amere, astringente, d’une odeur agréable ; qui quand  
elle est humectée, teint la main d’une couleur de sa-  
fran , & dont on vante beaueoup les vertus. L’autre esi-  
pece vient de Russie, elle est pesante, d’un jaune plus  
foncé, & moins estimée que la premiere.

La *rhubarbe* purge doucement la bile jaune & le phlcg-  
me vifqueux & tartareux qui embarrasse l’estomac &  
les premieres voies ; c’est un fpécique dans les mala-  
s dies du foie ; elle guérit la jaunisse, & comme elle est  
astringente , on la préfeije à tout autre remede, dans  
les maladies qui proViennent de relâchement, comme  
la diarrhée, la dyssenterie & autres.

Dioscoride & Galien n’ont point connu cctte racine ;  
ceuxdonC qui confondent le *rha ,* ou *rheum* des An-  
ciens aVec notre *rhubarbe* , fe trompent grossierement.  
Le rheum de Diofcoride est moins purgatif, & n’a

Ft H A 1101

point les caracteres de la Vraie *rhubarbe,* qui est une  
scibstance Compacte, pefante , feche, amere au gout,  
piquante à l'odorat, rougeâtre au dehors, d’un rouge  
léger tirant siur le jaune au dedans, traversiée de vei-  
nes d’une couleur foncée, & teignant d’une couleur  
defafran , lorsqu’on la fait macérer , ou qu’on l’amâ-  
chée. Le rapontic au contraire , est une fubstance min\*  
ce, légere, & qui n’a point l’odeur agréable de la *rhu-  
barbe.* DaLE , d’après *le Brun.*

La décoétion de fes feuilles purge doucement, résiste au  
fcorbut , & fortifie les parties folides. Quelques  
anciens Praticiens prétendent que c’est le feu! catharti-  
que dont on doice faire ufage , & j’en connois un de  
quatre-VÎngt ans , qui assure que c’est de tous les reme-  
des le feu! qui ne Fait point trompé. Il y en a qui la  
croyent propre à corriger la bile dépraVée , & à faire  
cesser les maladies chroniques qui en proViennent.  
Les élémens de fa racine sont fubtils , pénétrent entre  
les particules les plus fluides du fang , & lui donnent la  
couleur du fastam Si l’on en prend dix grains le matin,  
les urines que l’on rendra , auront Podeur & la couleur  
du Eafran; ce qui prouVe que la couleur qu’elle commu-  
nique est fort ténace. Elle est par la même raifon très-  
bonne pour débarrasser le siang deses impuretés les plus  
déliées,pour emporter le sable & la graVelle des reins ,  
& pour résoudre les matieres visiqueusies,grumeusies, &  
pituiteuses. C’est un remede excellent dans toutes les  
extravasiations & stagnations de fang:on dit qu’elle pro-  
duit des effets prodigieux dans la pierre,la jaunisse,l’hy-  
dropisie , & les autres affections du foie, dont une bile  
dépraVée est le principe. On la recommande dans les  
inflammations , la foiblesse d’estomac, & toutes les in-  
difpositions de cette partie, dans les convulsions, dans  
les maladies de la rate, du foie & des reins, dans cel-  
les de la vessie, & de la poitrine, dans les gonflemens  
des hypoeondres, dans les affections de la matrice , &  
dans la sidatique , dans le crachement de siang accom-  
pagné de douleur, dans les hoquets , la dyssenterie, &  
la passion cœliaque ; dans les cas où il s’agit de pré-  
venir le retour des fieVres, & contre la morEure des  
animaux Vénéneux. Appliquée extérieurement aVec  
du Vinaigre , elles dissipe les marques livides des  
coups, & guérit la teigne. Sa racine est un fort bon  
remede pour les contusions ; elle nettoye les pre-  
mieres voles , fortifie les intestins après la purga-  
tion , & est un cathartique admirable pour les en-  
fans dont les fibres font trop lâches ; donnée à la  
dofe de deux scrupules,elle produit tous les bons effets  
qu’on lui a attribués dans la dyssenterie , la diar-  
rhée , & toutes les maladies qui proViennent d’une ma-  
tiere skirrheufe & cancéreufe. C’est le meilleur dé-  
fobstruant que je connusse dans les maladies hypo-  
condriaques & fcorbutiquesinvétérées; ellefortifie les  
vssceres, & les fibres obstruées ; alors fa dofe est de  
dix grains tous les matins : ce qui suffit pour purger.  
La vertu de sa racine naît d’un mélange de siels Eubtils  
& acrimonieux, avec des particules mucilagineuses &  
terrestres , plus les particules sialines & acrimonieufes  
sont dégagées des particules terretsses & mucilagineu-  
ses qui les enveloppent, plus elles Eont actives & éner-  
giques. Leur action pénetre quelquefois jufqtl’à la vé-  
sicule du fiel &au foie, d’où il s’enfuit une double ex-  
crétion de bile. C’est par cette raisim qu’on fait tant  
de cas de fa racine dans la jaunisse , ainsi que nous  
Pavons obfervé d-dessus. C’est fon fel, & non fa raci-  
ne , & fes particules oléagineuses,qui la rend catarthi-  
que , ainsi qu’il paroît par la teinture qu’on en tire avec  
l’eau. Il est démontré par la Chymie , que Peau ne ré-  
Pout jamais les substances résinetsses & oléagineuses ;  
& d’ailleurs la teinture qulon en tire par l’esprit de  
vin , purge moins que celle qu’on obtient par l’eau ;  
ajoutez à cela , qu’après le mélange, l’eau ne devient  
point laiteuEe , ainsi qu’il arrive à toutes les teintures  
extraites de substances huileuses & résineuses. Nous  
observerons encore, qu’on peut noyer ses particules *sa-  
lines* dans une si grande quantité de liquide , qu’il. *ne*

ι ι o 3 R H A

leur restera plus de force. Le tems ôte à sa racine tou-  
te fon acrimonie , & toute la vertu cathartique ; il en  
est de même de fon ébullition. Il y a des perfonnes que  
fon odeur feule fait aller à la felle ; elle est bienfailan-  
te dans la gonorrhée, par la vertu qu’elle a de calmer  
l’ardeur des urines , de chasser le Virus , & d’arrêter l’é-  
coulement. On l’ordonne ordinairement en substance,  
depuis demi-dragme jufqu’à deux. La dofe de sim  
extrait , & celle de *sa* teinture, est d’une dragme.  
Sa racine grillée ou séchée est astrin gente & pro-  
duit dans la dyssenterie les mêmes efletsque la ter-  
re sigillée. Mêlée aVec la musicade & le laudanum,  
c’est un exeellent remede dans les flux de Ventre  
immodérés , & dont l'astringence pénétrera par-  
tout. Pechlius en fassoit usiage dans les hémorrhagies  
par le nez & dans d’autres cas semblables. Sa racine est  
quelquefois malfaifante dans le Vertige, elle tue les  
vers & on la fait entrer dans un grand nombre de com-  
positions officinales. *Histoire des Plantes attribuée* à  
*Boerhaave.*

Alexandre de Tralles, selon le Docteur Freind, a été le  
premier Medecin qui ait parlé de *rhubarbe ,* & il l’or-  
donnoit dans la foiblesse du foie & la dyssenterie : mais  
M. le Clerc prétend que les Arabes dans leurs traduc-  
tions de Diofcoride & des autres Medecins Grecs,  
confondent cette racine aVec le rhapontic,&attribuent  
les Vertus que les anciens aVoient observé dans ce der-  
nier à ce que nous appellens proprement *rhubarbe,*comme on peut s’en convaincre en lssant la description  
qu’en donneRhazes. Et je crois qu’Alexandre lui-mê-  
me, quoiqu’il Vécût dans un tems où l'on connoissoit  
bien la *rhubarbe,* est tombé dans la même méprise;  
car il n’en parle que comme d’un astringent, qui est la  
qualification que les Grecs donnoient au rhapontic,  
sans faire la plus légere mention de fa Vertu purgatÎVe.  
Paul paroît être le premier qui ait fait mention de la  
faculté purgatÎVe du *rheum,* (car c’est ainsi qu’il l’ap-  
pelle simplement) & nous enseigne comment on peut  
donner plus de foree à certains médicamens laxatifs par  
l’addition de celui- ci. Et Prosper Alpin dit que quel-  
ques-uns ont obferVé que le rhapontic même purge quel-  
quefois quoiqu’en moindre degré que la *rhubarbe.* Les  
Grecs modernes ont donné à cette racine le nom de  
*Barbaricum,* non pas du lieu où elle croît, mais de ce-  
lui d’où on l'apporte ; car on a appelle Barbarie la hau-  
te Ethiopie, comme Saumaife l’obferVe sort bien , par-  
ce qu’elle est située sur le golfe Barbarique, à préfent  
golfe de Melinde , où il y aVoit beaucoup de marchés  
très-fréquentés, & singulierement celui de Rhapta la  
Capitale de tout le pays. Ce Golfe à l'Orient commu-  
nique aVec l’Océan Indien : c’est pourquoi Actuarius ,  
& après lui Myrepfe, appellent cette plante Ἕέον ’ϊνδι-  
κον. C’étoit fans doute par-là qu’on l’apportoit à Ale-  
xandrie ; & ainsi elle a pu être connue de ces Medecins  
Grecs modernes. Je dois pourtant obEerVer que Sau-  
maisie ne fait point mention que Myrepfe ait parlé  
de *rhubarbe :* il cite seulement Paul, qui n’a point par-  
lé expressément de la *rhubarbe*, mais seulement du *rha*qu’il décrit. Garcias ab Horto , Medecin du Vice-Roi  
d’Espagne, dit aVoir appris aux Indes que toute la *rhu-  
barbe* qu’on y porte aussi-bien qu’en Perse, croît à la  
Chine ; qu’on en transporte par terre & par mer; mais  
que celle qu’on apporte par terre à Ormuz en traver-  
fant la Tartarie , est la meilleure, parce qu’elle est  
fujette à *se* gâter sisr mer. Εβεινο , *Histoire de la Me-  
decine.*

RHABDOIDES , ῥαβδοειδὴς, nom que l’on donne à la  
suture sagitale.

RHACHIÀ ou RECHIA, ῥακία ou ῥηκίη, fluxion ou  
surabondance d’humeurs. GaLIEN , *Exegesis.*

RHACHIS, ράκις, l'épine du dos.

RHACH1SAGRA, de ῥάκις, l’épine du dos, & de *Hyx ,*proie ; eEpece de goute fixée silr l’épine du dos.

RHACHITÆ ou RHACHIÆI, ρακίται ou ρακιαιὸῆ,  
les muscles de l’épine du dos.

B. H A 1104

RHACOS, ῥάκος, dd'pnre™, broyer ou déchirer; mor-  
ceau de linge dont les Chirurgiens fie EerVent pour pan-  
ser des plaies.

RHACOSIS, ῥάκωσις , relâchement de la peau du ficro-  
tumsims qu’il y ait des corps contenus; indisposition  
qui le défigure.

Voici la maniere dont Leonidas irai toit cette maladie.

Il faisioit coucher le malade silr le dos ; il coupoit la par-  
tie superflue de la peau , en la fixant silr une planche ou  
Eur un morceau de cuir ; ensisite il fassoit une suture.  
Antilles commençoit par faire trois ou quatre points  
de future. Ensiiite il enleVoit aVec un scalpel ou aVec  
des ciseaux toute la peau superflue qui étoit au-delà des  
points;il acheVoit la stature & le traitement comme dans  
les autres blessures. PaUL Εοινετε, *Lib. VI. cap.* 67.

RHÆBOS, RHÆBOIDES , ῥαιβὸς, ῥαιβοειδὴς, tortu  
ou courbé. **HIPPOCRATE.**

RHAGADES, fentes ou crevasses.

RHAGADIÆ, absisesaux parties naturelles. RULAND;  
ou abfcès au genou. PaRACELsE.

RHAGADIOLUS.

Voici fes caracteres.

»

Son calyce est composé de feuilles étroitement canne-  
lées ; lorfque la fleur est tombée il dégénere en gaines  
membraneufes , qui contiennent chacune une fe-  
mence.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Rhagadiolus alter,* Cæsalp. 511. *Hieraciumstellatum y*J. B. 2. 1014. Raii Meth, 31. *Intybus, sive endivia lu-  
tea , humilis -, stellato semine,* M. H. 3. 53.

2. *Rhagadiolus lampsanae foliis ,* T. C. 36. **BOERHAAVE,***Ind. alt. Plant, Vol. I. p.pz.*

Cette plante a peut-être été ainsi nommée de *rhagades s*crevasses à l'anus, àlarnatrlee & aux mains, qu’on  
dit qu’elle a la vertu de guérir. Gasipard Bauhin llap-  
pelle *hierariumjoliaturâesiliquosâ. Histoire des Plantes  
attribuée â Boerhaave.*

RHAGE , ῥαγὴ, fente ou crevasse.

RHAGES, ῥάγες, pépin de raisin. On entend encore par  
ce mot l’extrémité des doigts. CASTELLI.

RHAGIUM, nom d’un insecte venimeux dont Aétius  
fait mention , *Tetrab. IV. Serm. ï.cap.* 18.

RHAGOIDES , épithete que l’on donne à la tunique  
uvée de l’œil.

RHAMMA , ῥάμμα, le même que *Aelia.*

RHAMNOIDES.

Voici fes caracteres.

Il est ou paroît épineux comme le *rhamnus.* Sa fleur ne  
croît que fur la plante mâle. Elle est mâle, apétale, &  
ne porte qu’un petit nombre d’étamines qui partent  
d’tm calyce à deux feuilles. Le fruit qui est fur la plan-  
te femelle est une baie qui ne contient qu’une feule *se-  
mence rondelette.*

Boerhaave en compte les trois especes salivantes.

1. *Rhamnoides florifera,salicis foliis t* T. Cor. 53. *mas.*

2. *Rhamnoidesfructifera,salicisfoliis, bacelts aureis*, T.  
Cor. 5 3. *Fcenthna.*

3. *Rhamnoides fructifera, salicis foliis, bacds leviter fla-  
veseentibus,* Tourn. Corol. 53. Boerh. Ind. A. 2. 174.  
Raii Synop. 3.445. *Oleaster Germanicus,* Offie. *Rham-  
nus secundus Clusii*, Ger. Emac. 1334. *Rhamnus primus  
Dioscortdis*

no; - R H A

*Dioscoridis Lobelio , five littorale,* Park. Theat. 1006.  
*Rhamnus salicis folio angusto , fractuflorescente,* C. B.  
**P.** 477. Raii Hist. 2. 1592. *Rhamnus sive oleaster Ger-  
manicus ,* J. B. 1. 33.

Cette plante croît dans les lieux siibloneux & maritimes;  
elle fleurit en Juin, & sim fruit est mûr en Septembre.  
On fait avec fes baies un rob acide, qu’on recomman-  
de dans la dysenterie. DaLE.

&HAMNUS, *Nerpruns*

Voici fes caracteres.

5a fleur est monopétale, en entonnoir, & tétrapêta-  
loïdale ou pentapétaloïdale. Son pistil dégénere en  
une baie molle pleine de fisc , & contenant quatre *se-  
mences* calleuEes, convexes d’un côté & plattes de Pau-  
tre.

ÎBoerhaave en compte les sept sspeces suivantes.

i. *Rhamnuscatharelcus*, J. B. 1. 55. C. B. P. 478. Raii  
Hist. 2. 1625. Synop. 466. Tourn. Inst. 593. Boerh.  
Ind. A. 2. 212. *Rhamnus catharelcus > s.pina cervina ,*Offic. *Rhamnussolutivusi five spinainsectoria vulgaris,*Park. Theat. 243. *Spina cervina Gesueri et officina-  
rum,* Volck. Flor. Nor. 368. *Cervi spina,* Rupp. Flor.  
Jen. 74. *Nerprun.*

clest une eEpece de buisson dont les branches semt armées  
de longues épines roides, & couvertes de feuilles ver-  
tes & jaunâtres, à peu près de la grandeur de celles du  
prunier fauVage, mais plus finement découpées par les  
bords. Ses fleurs croissent plusieurs à côté les unes des  
autres; elles font petites & jaunes; elles ont quatre  
feuilles; elles font place à de petites baies rondes &  
noires, qui rendent quand elles font mûres un fuc  
amer & purpurin , & qui contiennent trois ou quatre  
femences anguleufes. Il croît dans les bois & dans les  
haies. Il fleurit en Juin, & fes baies font mûres fur la  
fin de Septembre.

Son fuc purge assez vicement les humeurs aqueufes &  
séreufes ; il est bienfaisimt dans Phydropisie , la gou-  
te, la jaunisse, le Ecorbut, la gale & toutes les érup-  
tions cutanées.

Le *nerprun* ne fournit d’autres préparations officinales  
que le *Sirupus èspina cervinâ,* ou le sirop de *nerpruns*MILLER , *Bot. Offe*

Par 1 ’analysie Chymique on tire des baies une grande  
quantité de phlegme & d’huile acide, un peu de siel fi-  
xe& de terre. Elles fiant purgatives & fort bonnes pour  
emporter l'humeur séreufe dans les maladies chroni-  
ques. Cette plante procure aussi du foulagement dans  
lagoute, la paralysie, la cachexie, la sidatique & le  
rhumatssme. Prenez une dragme ou une dragme & de-  
mie de ses baies saupoudrées & imprégnées de consser-  
ve de fleurs d’orange. On en sait bouillir quinze ou  
vingt baies dans du bouillon ordinaire, y ajoutant une  
demi-dragme de crême de tartre. Passez dans un linge  
& donnez-en au malade à boire. Quelques-uns y ajou-  
tent deux dragmes de teinture d’acier, ou font bouil-  
lir une onee de rouille de fer dans un noiiet, pour les  
pâles-couleurs. L’ufage le plus ordinaire des baies est  
d’en faire un sirop. La dofe est depuis une once jufqu’à  
deux, & même jusqu’à trois , s’il est nécessaire. Mais il  
est à prupos de manger un potage après l’avoir priste.  
**TOURNEFORT,**

Les baies du *nerprun* ont trois couleurs qui *se* silccedent  
les unes aux autres. Lorsqu’on les a cueillies , dans le  
tems de la moisson, & qu’on les a fait sécher & macé-  
rer dans de l'eau & de l'alun, après aVoir été broyées,  
ellesparoissent jaunes ou plutôt de couleur de fissam  
En Automne, lorsqu’elles Eont mûres & noires , si on  
les cueille , qu’on les broye & qu’on les garde dans un  
vaisseau de Verre, elles seront d’un beau Verd ou d’un  
*Tome V.*

R H A 1106

verd de printems. Si on les cueille aux enVltons de la St.  
Martin, tems auquel elles l'ont encore attachées à Par-  
bre , elles seront, à ce que dit Tragus, de couleur d’é-  
carlate. RAY, *Hist. Plant.*

*Syrupus de spinâ cervi :*

Sirop de Nerprun.

Voici la maniere dont la Pharmacopée du College de  
Londres ordonne de faire ce sirop.

Prenez *dufuc de baies de nerprun mûres, fraîches et citeil-  
lies au mois de Septembre i deux pintes.*

Laissez précipiter les feces, & mettez Pur la liqueur lim-  
pide ,

*de canelle , Se* y *de chaque trois drage\**

*de muscade, S. mes.*

Laissez-les digérer pendant un jour entier

Pressez-les fortement enfuite, & ajoutez

*urne Vivre et demie de sucre blanc-*

Faites bouillir le tout, jusqu’à ce qu’il ait acquis la cort-\*  
sistance d’un sirop.

Cette composition ne paroît que depuis peu dans les  
Pharmacopées. La coutume est d’enfermer les épi-  
ces dans un petit fachet, & de fuspendre ce fachet dans  
la liqueur tandis qu’elle fe tourne en sirop.

La Pharmacopée d’Edimbourg Veut qu’on le prépare de  
la maniere suivante.

Prenez *dit suc clarifié de baies de nerprun mures s trois  
pintes ;*

*du sucre brun, quatre livres.*

Mêlez le tout, & faites un sirop fur un feu modéré. Tan-  
dis qu’il fe fait, ajoutez

*une dragme d’htelle distilée de doux de girofle, im~  
prégnée dans un peu de sucre.*

Le correctif qu’on ajoute ici fous la forme d’une huile  
chymique, épargne la peine de broyer les épiees or-  
données parla Pharmacopée de Londres, & tend au but  
principal de la prefcription plus directement.

Sydenham remarque que le *sirop de nerprun* seul, éVacuë  
abondamment les eaux & n’éVacue que cela, Pans agle  
ter le Eang, ni rendre les urines siOitement cOlorées,  
ainsi que font prcfque tous les autres purgatifs. Le feu!  
défaut qu’on puisse lui reprocher, c’est de catsser une  
grande sioif, pendant fon opération. Si on l’ordonne à  
très-grande dose , à ceux que les purgatifs émeuVent  
difficilement, l'agitation qu’il cassera ne Eera pas fort  
grande, ni la quantité d’eau qu’il fera éVacuer fort  
considérable.

Je me souviens , dit le même Auteur, dlaVoir vu une  
femme âgée de vingt-six ans, affligée d’une hydropisie  
considérable, qui lui aVoit excessivement fait enfler le  
ventre. Je lui fis prendre une Once de sirop de *nerprun*ayant le dîner, felon la coutume de ce tems-là, qui  
lui fit rendre une quantité incroyable d’eaux fans l’a-1gîter ni la fatiguer. Encouragé par ce succès, j’en con-  
tinuai Pfssage tous les jours , à la même *dote,* en l’in-  
terrompant cependant un jmfr ou deux, quand la ma-i  
lade me paroissoit plus âfloiblle que d’ordinaire. Par  
ce moyen l'écoulement des eaux cella peu a peu, l’en-  
flure du Ventre diminua de jour a autre,& la malade râ\*  
cotlVra la Pansé,

A Aaa

1107 R H A

Comme j’étois jeune & sans expérience, je crus posséder  
un remede efficace pour la cure de quelque espece  
dlcydropisie que ce fût, mais je reconnus mon erreur  
au bout de quelques.femaines ; car ayant été appelle  
chez une autre femme à qui une fleVre quarte inVété-  
rée aVoit causé une hydropisie , je lui donnai ce sirop  
plusieurs fois de fuite en augmentant peu à peu la do-  
se; mais n’ayant pu Venir à bout d’éVacuer les eaux ,  
l’enflure du Ventre augmenta , & la malade me ren-  
voya : mais s’étant adressé à un autre Medecin elle gué-  
rit à l'aide de remedes plus efficaces.

La dofe ordinaire est d’une once ou d’une once & de-  
mie.

2. *Rhamnus , spinis oblongis, cortice albo Monspeliensium ,*J. B. 2. 6. 31.

3. *Rhamni primi s altera species,* Clusi H. 109.

4. *Rhamnus , spinis oblongis , flore candicante >* C. B. P.  
477. Boerh. Ind. A. 2. 212. Raii Hist. 2. 1 592. *Rham-  
nus albus ,* Offic. *Rhamnus primus Clusii,* Ger. Emac.  
1334. *Rhamnus secundus Monspeliensium sive primus  
Clusiis* Park. Theat. 1005. *Rhamnus cortice albo Mons.  
peelensis*, J. B. I. 31.

C’est un arbrisseau épineux qui porte un petit fruit dont  
la chair est humide & renferme une feule semence.

Il croît en Portugal, enEEpagne & dans les autres con-  
trées méridionales, & fleurit au mois de Mai ; sim fruit  
est mûr en automne. Dioscoride assure que ses feuilles  
font bonnes pour les érésipeles & les ulceres phagédé-  
niques.

5. *Rhamnus , Hispanicus, folio buxi, minor,* T. 593. *Ly-  
cium Hispanicum ,solio buxi s* C. B. P. 478.

6. *Rhamnus , Afer, polio pruni fylvestris leviter serrato, s  
spinis brevioribus.*

7. *Rhamnus t Americanus, folio buxi rotando , spinis al-  
ternis.*

8. *Rhamnus, Afer, spinis longis, cortice albo,fructu cae-  
ruleo ,* Ind. 246.

9. *Rhamnus , Afer, folio pruni longiori, subrotundo ustore  
candicante, spinis longissimis. Lycium pruni folio subro-  
tundo ,flore candicante,* Ind. 246.

10. *Rhamnus , Hispanicus, folio buxi ampli ori, T.* 593.  
11. *Rhamno similis, Africana, fructu triloculari, solio  
pyracanthae. Lycium Æthiopicum , pyracanthaefolio*, H.  
A. I. Ι63. BOERHAAVE , *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

On cueille les baies de cette eEpece à la fin de septembre  
ou au commencement d’Octobre; on en exprime le suC  
tandis qu’elles fiant encore récentes & on en compoEe  
le sirop de *nerprun* , qui est un excellent cathartique &  
un spécifique contre l’hydropisie, mais qui altere ex-  
tremement. Hippocrate l'estime beaucoup à cause de  
*sa* qualité purgatÎVe, mais il ne lui attribue aueune au-  
tre Vertu. Ces baies.purgent la bile & le phlegme, mais  
surtout les sérosités ; aussi siont-elles excellentes dans la  
cachexie , le rhumatisime , la goute & la paralysie;  
leur détection avec la teinture apéritÎVe d’acier est un  
remede excellent pour la chlorOse;. *Histoire des Plan-  
tes attribuée â Boerhaave.*

RkaMNUs est aussi le nom du *Paliurus*, aussi-bien que du  
*rhamnoides, fructifera salicis foliis, bacds leviter fla-  
vescentibus.*

*Rhamnus tertius, Dioscoridis,* nom du *Mespilus, spino-  
sa, pyri folio.*

Dale ajoute l’espece siliVante à celles qui précedent.

*Rhamnus niger ,* Offic. *Rhamnus niger Theophraste,* Park.  
Theat. 1007. Raii Hist. 2. 1 593. *Rhamnus tertius Clu-  
sii,* Ger. 1152. Emac. 1334. J. B. 1. 34. *Rhamnus ter-  
tius ustore herbaceo esiaccis nigris,* C. B. P. 477. Tourn.  
Inst. 593. .

R H A 1108

On cultiVe quelquefois cette plante dans nos jardins, &  
elle fleurit au mois de Mai. La décoction du fruit est  
bonne dans les relâchemens & les foiblesses des menu  
lues, aussi-bien que pour la goute. DaLE,

RHANTERES, ύμντῆρες, les angles internes des yeux,  
RHAPHANEDON , ραφανηδὸν, le même que *Caule-  
don. 1.,*

RHAPHANELÆON , huile de femence de *rave.*RHAPHANUS. Voyez *Raphanus.*

RHAPHE, ρ'αφὴ, *Suture.*

PHAPHIS , ύμφὶς, aiguille pour les ufages de la Chi-  
rurgie.

RHAPONTICUM.

*Rhaponticum s* Offic. Alpin, Exot, 187. *Rhaponticum  
Thracicum ,* Bocc. Miss. 127. *Rhaponticumsolio lapathi  
majoris glabro -> rha et rheum Dioscoridis ,* C. B. P.  
116. *Rha verum antiquorum,* Ger. Emac. 393. Raii  
Hist. 1. 170. *Rhabarbarum officinarum,* Elem. BOt,  
75. *Rhabarbarumforte Dioscoridis et antiquorum s*Tourn. Inst. 89. *Rhabarbarum rotundifoliumverumsi-  
ve lapathum sativum rotundifolium amplissimumflore al-  
bo , vel rheum antiquorum Ί* Munt. Herb. Bret. 192.  
*Rhabarbarum Miiscoviticum*, Mont. Plant. Gen. p. 6.  
*Rhabarbarum JVitsenianum ,* Ogilb. Chin. 2. 680.  
Quoad. Fig. *Lapathum praestanelssemum, rhabarbarum  
officinarum dictum, Boerh.* Ind. A. 2. 84. *Lapathum  
exoticum, folio amplissimo instar foliorum* Zrnsizcae, Rup.  
Flor. Jen. 44. *Hippolapathum maximum rotundi folium  
exoticum, sive rhaponticum Thracicum ased verius rha-  
barbarum verum t* Park. Theat. 154. *Vrai rhapon-  
tic.*

La racine de cette plante est fort grosse à son sommet &  
dÎVÎsée en plusieurs branches; elle est brune «par de-  
hors, d’un jaune foncé en-dedans & d’un gout amer.  
Elle pousse plusieurs feuilles larges, Vertes, bouchon-  
nées , arrondies & terminées en pointe, d’un gout ai-  
grelot & attachées à des queues rougeâtres. Il s’éleVe  
d’entre ces feuilles une grosse tige haute de trois ou  
quatre piés, de laquelle Portent de petites feuilles &  
un grand nombre de fleurs blanches, à étamines, corn-  
posées de cinq pétales, auxquelles il fuccede des *se~*mences grosses , luisantes, brunes & triangulaires. On  
la plante dans les jardins. La racine de cette plante,  
quand on l'a fait sécher ayec foin, ressemble beau-  
coup à la Vraie rhubarbe de Turquie, furtout par *ses*têtes , car elle est parsemée comme elle de Veines rou-  
geâtres ; de forte que ceux qui n’en connoissent pas la  
différence,peuVent aisément s’y méprendre & les con-  
fondre.C’est là le Vrai *rhaponticdont* on doit faire ufa-  
ge dans les boutiques, celui que les Droguistes Ven-  
doient autrefois n’étant que la raeine du *rhaponticum  
solio Helenii incano, C.* B. qui est une efpece de gran-  
de centaurée, qui a beaucoup moins de Vertus.

Le *rhapontic* est moins purgatif que la rhubarbe : mais iI  
passe pour être plus astringent. Il est bon pour les flux  
& les foiblesses de l'estomac , pour le crachement &  
le pissement de fang, aussi-bien que pour les morsures  
des bêtes Venimeufes. Il entre dans la thériaque d’An-  
dromaque. MILLER , *Bot. Offic.-*

Cette racine reiTemble beaucoup à la rhubarbe, mais elle  
differe de celle-ci en ce qu’elle laisse un gout muCÎla-  
gineux dans la bouche, fon mucilage étant délayé par  
la EaliVe; & en ce qu’étant coupée, elle parole couVerte  
de taches régulieres rouges, blanches ou jaunes, outre  
que ces couleurs Eont disposées en maniere de rayons.  
Elle est moins purgatÎVe que la rhubarbe, & il en faut  
le double pour qu’elle produife le même effet. Elle  
est aussi quelque peu astringente. GEOFFROY.

Cette plante est afiez commune dans les Jardins des Βο-  
tanistes,& fleurit au mois de Mai. Elle ne differe de la  
rhubarbe qu’en ce qu’elle est moins acrimonieufe ,  
moins folide & d’une couleur plus approchante de.cel-

R Η Ε ΐιΐο

Considérable, pour une des trois causes del’hémopty\*  
sie. Les deux autres siont *\Anastimosis & le Diabrosis-,*Voyez ces mots.

RHEMBE, ρεμβη , de ρύμβω, errer, est le même que  
*plane,* πλάνη, *erreur* ou *égarement.* Galien , dans son  
*Exegesis,* où il paroît avoir en vue ce passage du Eeptie-  
me Livre des *Epidémiques, -aeasia* φωνὴν ήν ἐντῆόεμβίη;  
α « il broncha dans sondiEcours : » (il dit une chofe  
pour l'autre, ) lit ρ'ύμβη pour ρεμβίη. De là ρ'έμβώδεες  
πυρεταὶ dans Aretée , *de Caus. et Sign. acut. Morb. Lib.  
II. cap. z.* Eont des fievres critiques, ou plutôt varia-  
bles, qu’il oppose aux continues, συνεχέες.

RHENANUM VINUM, *Vin du Rhin.* Voyez *Vi-  
num.*

RHENCHOS , ρ'έγχο;, de ρε'γχω , ronfler ; *râlement, ron-  
flement.*

Cette affection, qu’on appelle autrement *stertor*, con-  
siste en un fon pareil à celui du *cerclonon,* mais plus  
grand & plus manifeste. Plusieurs confondent ces af-  
fections, & ne les distinguent que par leur grandeur &  
le lieu qu’elles occupent, donnant le nom de *stertor* à  
ce fon ou bruit que l’on entend , ou fuppofe entendre  
dans le passage qui est entre le palais & les narines,  
dans ceux qui dorment ; & celui de *cerchnon ,* à celui  
qui dans la refpiration procede du larynx, ou de la  
tête, ou de l’orifice de l’âpre artere, & qui imite le  
bruit de l'eau bouillante ; lors au contraire que le fon  
vient de la trachée-artere même, ils l'appellent *cerch-  
nos-,* c’est-à-dire, felon quelques-uns, *râlement,* ou,  
selon d’autres,bruit aigu ou rauque de la traehée-arte-  
re. Les Grecs appellent ή'εγχος, *rhenchos* , ce ronfle-  
ment ou cette espece de *râlement* qu’on entend dans la  
gorge des moribonds,& qui est causé par la collision de  
Pair à travers la pituite ou les phIcgmes qui Ee rencon-  
irent dans la trachée-artere.

Cette affection & les autres qui lui ressemblent, viennent  
de la foiblesse de la nature ; par exemple, de ce que  
les poumons semt pleins de pus ou d’humeurs, à pro-  
pos dequoi nous lisions dans les *Prognostics* d’Hippo-  
crate :

« C’est un mauvais signe lorstque l’expectoration ne si? sait  
«point, & qulon entend dans latrachée-artere un bruit  
« pareil à celui de Peau bouillante, occasionné par une  
« plénitude d’humeurs. »

L’expectoration est supprimée ou par la viscosité del’hu-  
meurqui a besioin d’être évacuée , & qui s’attachant à  
la trachée-artere , & y étant agitée par Pair qui fort,  
excite le bruit dont nous parlons ; ou par une obstruc-  
tion des bronches, ou enfin par la compression de l’â-  
pre-artere & de la gorge, laquelle rétrécissant le passa-  
ge, fait que l’humeur qui y est agitée excite le bruit  
que nous avons décrit ci-devant. De-là vient que Ga-  
lien appelle ceux qui Pont asthmatiques, *stertorosi.* Cet  
Auteur n’assigne que deux eaufies *au râlements* faVoir, la.  
petitesse du passage de la respiration , ou la rédondanee  
d’lmmeurs , ou les deux ensemble : mais il est nécese  
faire d’en ajouter une troisieme, savoir, la foiblesse de  
la faculté qui est la caufe du *rhenchos* dans les mûri-  
bonds , dans lesquels la nature est trop foiblepour pro-  
curer les évacuations convenables.

Il luit de ce qu’on vient de dire , que ce fymptome ou  
cette efpece de bouillonnement qui Ee sait entendre  
dans la gorge n’est pas toujours mortel, si ce n’est dans  
le cas où la nature est tellement opprimée par la rédon-  
dance des humeurs que l’expectoration ne peut fe fai-  
i’e, ou que le passage destiné pour la refpiration, je  
veux dire la trachée-artere, est considérablement obf-  
trué ; ce qui est causie qu’un grand nombre de mori-  
bonds ont un *râlement* qui les oblige à tenir la bouche  
ouverte. Nous en avons deux exemples , l’un dans  
Menon, *VI. Epid.* 47. duquel il est dit : « qu’il aVoir  
« le sion de Voix rauque & un *râlement* ; » & dans la  
femme de Theodore , 27. dont il est dit, « qu’elle su g

1109 R H Α

le du fafran.Le *rhapontic* est moins purgatif & plus af-  
tringent que la rhubarbe; il est Vulnéraire, anodyn &  
bon pour les diarrhées , les dyssenteries, les contu-  
flons, lesdefcentes, l’orthopnée, les fieVres périodi-  
ques & les morsures Venimeuses.

La dofe est de deux dragmes en poudre, & de six en in-  
fusion.

**C’est** une grande question parmi les Botanistes, comme  
PobserVe M. Ray,si le *rhapontic* des Anciens & la rhu-  
barbe des Modernes font une seule & même plante ,  
les uns tenant le pour & les autres le contre. Il fie  
trouVe même des personnes qui sont inconsistantes  
aVec elles-mêmes, qui tantôt les distinguent & tantôt  
les confondent. On peut Voir leurs fentimens & leurs  
raifons dans *s Appendix* de J. Bauhin , à fon *Histoire des  
Plantes.* Je me contenterai ssobferver aVec Profper  
Alpin, que notre *rhapontic* est le *vrai rhapontic* de  
Diofcoride; mais qu’il differe entierement de la rhu-  
barbe des Boutiques. DaLE.

RHASPE , ρνὰσπὴ ; espece de νίη dont il est parlé dans  
Nicolas Myrepfe, *Sect. i.cap.* 500. On ignore fa na-  
ture.

RHASTONE, ρ'αστώνη, de ρ'άδιος, ρᾶέων , *dise, facile ,*signifie dans Hippocrate, *III. Epid.* une rémission ou  
relâchement d’une douleur ou d’une maladie. Ce mot  
signifie dans Plutarque, *de Praecept. Sal.* une efpece  
d’indolence, ou un état mitoyen entre le plaisir & la  
douleur. On le trouve encore dans Hippocrate , *de  
Arelc.* où il signifie une maniere de traiter douce & ai-  
sée , qu’il recommande préférablement à celle qui lui  
est opposée.

RHASUT & RUMYGI *Maurorum,* Rauwolff Lugd.  
Append. *Aristolochia Orientalis oscliis lanceolatis*,Pit.  
Tournef.

C’est une efpece d’aristoloche étrangère qui croît princi-  
palement chez les Maures , & aux environs d’Alep, Sa  
racine peut être employée dans la Medecine à la place  
des autres aristoloches. Elle contient beaucoup d’hui-  
le & de Eel ; elle est vulnéraire, détersiVe, dessiccatÎVe  
& réfolutive, étant appliquée extérieurement. Εεμε-  
RY, *des Drogues.*

R H E

RHECHIA, ρένχία , Jon. pour ύμχία, Voyez *Rachia.*

RHEGMA , ῥηγμαύμε ύήγνυμι, déchirer; *rupture* ,. c’est  
une eEpece de solution de continuité dans les parties  
très molles , qui arrive à la suite d’un violent ef-  
fort , & qui est l’effet d’une violente distension.  
GaLIEN, *de M. M. Lib. III. et Lib. de Consist. Art.  
Med.*

Le même Auteur, *Com. ad VI. Aph.* 22.'dit que le  
*rhegma* n’est que le déchirement des parties charnues  
ou mufculeuses à la fuite d’un violent effort.

όήγματα est le nom qu’Hippocrate, *Lib. I. de Morbis,*donne dans un Eens particulier aux Epasines qui affli-  
gent les parties Charnues sims qu’elles soient affec-  
tées de suppuration.

Dans le commencement des *Epidémiques-,* on donne le  
nom de ράγματα τῶν ἐλκέων aux crevasses ulcéreuses qui  
surviennent aux leVtes & aux gencives. Le mot de  
*rhegmata* dans cet Ouvrage, est synonyme à celui de  
*rhagades* ou de crevasses.

Il donne, *Lib. III. de Morbis,* le nom de *rhegmata* aux  
absitès qui creVent ou s’ouvrent intérieurement.

RHEGMATIAS, ρένγματίαςου ώηγματίης, mot dérivé du  
précédent,*LibT. etII. dx Morb.* est celui dans le corps  
duquel il a crevé un absises. *Regmaelae*, ρ'ηγματίαι, *Lib.  
de Aere Aquâ et Loc.* font ceux qui fiant affectés d’ü-  
ne rupture de quelques vaisseaux internes,

RHEGMOCHASMOS , ρένγμοχασμὸς, de ρ'ῆγμα , rup-  
ture , & χάσμα, grande ouverture. Celte, *Lib. IV. cap.*4. assigne la rupture , accompagnée d’une ouverture

un R H E

« affectée d’une espece de raucité aiguë dans la poitri-  
« ne & la trachée-artere , d’un bouillonnement & d’u-  
« ne fluctuation de pus. » H est dit, *Text.* 9. de la fem-  
me de Polycrates , qu’elle fut affectée d’un enrouement  
dans les parties internes de la gorge & de la trachée-ar-  
tere, & d’un *cerchnon*, c’est-à-dire , selon que Valesius  
rend ce mot, d’une espece d’enrouement ou *râlement*très-rude, *asperitas raurida.*

Hermoptoleme , dont il est parlé, *Text.* 16. étant attaqué  
d’une péripneumonie, rendit le septieme jour une ef-  
pece de matiere pâle, & tomba dans un *râlement.* La  
femme, *Text.* 20. qui aVoit une esquinancie, mourut  
dans des convulsions accompagnées d’un *râlement.* Et,  
pour n’en pas nommer daVantage, le fils d’Amphiphra-  
des qui aVoit une pleurésie, fut fort incommodé du  
*cerchnon.*

Dans tous ces exemples on doit attribuer cefyVnptome,  
partie à la foiblesse naturelle, & partie à la rédon-  
dance & à la VÎfcosité du pus ou de l'humeur. Le *râle-  
ment* est toujours un matiVais signe : mais il est fur-  
tout pernicieux dans le progrès d’une maladie, lorse  
que les forces font épuisées , entant qu’il indique que  
la nature n’est plus en état de procurer les excrétions  
nécessaires, & est à la Veille d’être suffoquée ;»& pour  
lors ce symptome est nécessairement accompagné de  
quelque autre signe mortel. Il survient souvent au  
commencement d’une maladie,une esipece de bouillon-  
nement ou d’agitation dans la gorge, laquelle est occa-  
sionnée par la rédondance de l’humeur, ou par *sa vif-*coté, qui la disposte à s’attacher à Pâpre-artere : mais  
cette humeur n’est pas plutôt cuite & expectorée, que  
*le cerchnos* ou bouillonnement cefle. Cet éVenement  
favorable est annoncé par d’autres signes avantageux,  
par llabsicence de ceux qui fiant mauvais, comme dans  
le cas de Pisistrate, *VII. Epid. Text.* 86. « qui eut un  
*« râlement* ; mais qui *se* maintint toujours en bon état  
« durant sa maladie , & ne perdit jamais l’usage de sa  
« raiEon. Il y eut rémission de la fievre , les excrétions  
« surent convenables, le *râlement* cessa , & il recouvra  
« la fianté. » PROSPER ALPIN , *de Praesag. Vit. et Mort» ;  
Ægrot.*

RHEON ; nom que quelques Auteurs donnent à la rhu-  
barbe & au rhapontic.

RHETINE, ρέντίνη, *résine.*

RHEUM, le même que *rheon.*

RHEUMA, ρ'εῦμα ; catharre ou fluxion silr la gorge & l  
la trachée-artere, qui fait tousser, moucher & cracher, j  
de p εω, *je coule.*

RHEUMATISMUS, *rhumatisme.*

Les Anciens appellent toutes douleurs qui affectent les  
parties externes ou les jointures, du nom commun  
*d’arthritis ,* parce qu’ils connoissoient moins que nous  
celui de *rheumatismus.*

Voici comme s’exprime Aretée, *Lib. II. Chron, cap.* 12.  
*de Arthritide.*

\* Cette maladie , après avoir parcouru tout le corps  
« de quelques fujets , fe jette enfin fur les museles  
a du dos & de la poitrine. Les progrès qu’elle fait font  
«incroyables ; car les vertebres du dos & du cou, de  
a même que le fommet de l’os facrum , font affectés  
« d’une douleur qui fe communique en peu de tems  
a aux reins & à la vessie. »

Quelques fameux Medecins François du dernier siecle,  
tels que Charles Pilon, Riviere, Ballon & Chefneau,  
ont donné aux douleurs qui affectent les interstices des  
jointures, les mtsscles du cou ou des bras, ou du dos  
& de la poitrine,les épaules,les omoplates,les cuisses &  
les mains, le nom de *rhumatisme* ; & celtspde goute ar-  
thritique à celles qui n’affligent,que les jointures & les  
articulations, distinguant ces douleurs par les parties

R H E ma

dans lesquelles elles *se* fixent. Par exemple, elles sirnC  
appellées *podagre* dans les piés , *chsragre* dans les  
mains , *onagre* dans les coudes, *dentagre* dans les dents,  
*lumbago* dans les vertebres du dos; & dans les articu-  
lations de l’os ifichium, *dolor ischiadicus,* ou siciati-  
que; & aujourd’hui même on a coutume d’appeller la  
goute, la *chelragre* ou *podagre,* qui ne fait que com-  
mencer, & qui cede aisément aux remedes, du nom  
de *rhumatisme,*

Mais comme le *rhumatisme Se* la goute different considé-  
rablement par rapport aux parties qu’elles affectent,  
aux causies , aux fymptomes & à la maniere de les trai-  
ter , les Medecins ont jugé à propos de les examiner  
séparément. D’ailleurs il ne faut pas croire qu’il im-  
porte peu dans la Medecine de distinguer une goute  
invétérée de celle qui ne fait que commencer.

Dans le *rhumatisme,* les mufcles avec leurs membranes  
communes & leurs tendons à l'endroit où ils s’atta-  
chent aux os, font affectés dans divers membres & au-  
tres parties du corps de douleurs & de fpasines violens ;  
au lieu que la goute n’affecte que les ligamens ner-  
veux & tendineux qui attachent les os enfemble , en  
conséquence de leur union avec le périoste. Mais com-  
me dans la goute & la podagre qui commencent, la  
douleur fe fixe dans la furface des ligamens ; de même  
lorfque ces maladies Eont invétérées , l’humeur pec-  
cante qui cause la douleur, est située plus prosondé-  
ment, & occupe l’esipace compris entre les cavités des  
articulations. La goute & le *rhumatisme* different en-  
core en ce que la premiere revient souvent, tourmen-  
te cruellement le malade , dure long-tems, & ne cede  
que difficilement aux remedes; au lieu que le *rhuma-  
tisme* attaque le malade moins souvent, dure peu de  
tems , & cede plus aisément aux remedes. La dou-  
leur n’est pas non plus la même dans ces deux mala-  
dies ; car dans le *rhumatisme* elle est accompagnée de  
.tension , d’oppression, d’un sentiment depesemteur&  
de froid, fans tumeur ni rougeur considérable ; ait  
lieu que dans la goute , la douleur est plus lancinante  
& plus poignante', paroît menacer d’une rupture ,  
& est accompagnée de tension, d’une tumeur & d’une  
rougeur considérable.

Comme toute douleur est caufée par la rédondance ou  
qualité peccante des humeurs qui s’amassent & croupise  
Fent dans les vaisseaux capillaires des tuniques & des  
membranes, qu’elles distendent , picotent & corro-  
dent ; on ne doit point douter que ces causies ne contri-  
buent à la production du *rhumatisme* & de la goutte.

On est convaincu par expérience, que non-seulement les  
jeunes gens d’un tempérament sanguin & siereux, &  
d’une habitude spongietsse qui s’expofent au froid  
ou aux vents du nord ; mais encore les malades plé-  
thoriques, les femmes & les hommes d’une habitude  
d’ailleurs robuste , qui négligent la saignée ou les sca-  
rifications , surtout après que la transpiration a été ob-  
struée, fentent des douleurs rhumatiques dans le cou ,  
les omoplates , les épaules, le dos , le sternum & le  
thorax, ou sont même affligés d’une goutte légere ;  
au lieu que ceux qui fiant naturellement d’une habitu-  
de lâche & moins fibresse , qui siont nés de parens su-  
jets à la goutte & aux *rhumatismes,* ou dont la force &  
le ton des parties font excessivement affaiblis par l’usa-  
ge immodéré des femmes , parle vin , la bonne chere,  
par des études assidues ou des passions violentes, font  
affligés d’une goute véritable , plus profonde & plus  
obstinée, furtout aux piés.

Ceux qui font affectés d’une goute violente , surtout in-  
vétérée, font si.ljets après qu’elle a cessé à une inflam-  
mation de reins occasionnée par le calcul, laquelle est  
fluvie à sim tour de la goute. D’ailleurs, l'expérienee  
journaliere nous apprend , que les gouteux, surtout  
ceux qui Eont affligés de la podagre, digerent ordinai-  
rement avec peine , font sujets aux rapports, aux vents  
& aux spasines, ont lespremieres voies remplies d’une  
grande quantité d’humeurs peccantes , & fiant outre  
cela constipés. On observe de plus, que plusieurs de

111J R H Ë

ceux qui ont la goute font siljets aux hémorrhoides,  
seins en recevoir aucun soulagement, à des douleurs  
violentes dans l’os sacrum, & Ont quelquefois les vei-  
nesdu fondement enflées.

Comme la nature & la condition des humeurs qui en-  
gendrent & entretiennent les douleurs rhumatiques  
& arthritiques ne font pas toujours les mêmes, ces ma-  
ladies different souvent par rapport à leur degré , leur  
genie& leurs Iymptornes ; car lorsqu’il n’y a qu’une  
simplerédondance de sang, & que ce fluide ne con-  
tient encore qu’un petit nombre de particules impu-  
res , les douleurs flont ordinairement légeres , ainsi  
qu’on le remarque dans le *rhumatisme* simple & dans  
la goute des pléthoriques qui ne fait que Commencer.  
Elles font beaucoup plus violentes lorsqu'elles font  
entretenues par un amas de sérosité impure & excré-  
mentitielle ; car il est rare , ainsi que je l'ai souvent  
obfervé, que les douleurs, fans en excepter celles qui  
affligent .les parties externes & nerVeufes, fiaient cau-  
siées par une simple rédondance de fang pur & tempéré,  
puisqu’il est ordinairement mêlé avec une sérosité ex-  
crémentitielle ; car il est ou trop ténu , ou trop *sé-  
reux,* ou imprégné d’une très-petite quantité de glo-  
bules rouges, ou souillé par une sérosité Visiqueusie ,  
gluante & ténace. Les sels excrémentitiels & impurs  
qui existent dans la mafl’edu siang dsserent aussi beau-  
coup par rapport à leur acrimonie volatile , fixe , faîi-  
ne &tartareuse, aussi produisent-ils diflércns fympto-  
mes. On peut donc, fiston que la nature & le genie de  
ces casses different, distinguer le *rhumatisme* en sem-  
guin , cacochymique, scorbutique, fixe & Vague.

3De-là vient que le fang de ceux qui fiant affligés de ces  
différentes douleurs n’est pas toujours de même cou-  
leur ni de même consistance ; car étant reçu dans l'eau  
chaude , il contient quelquefois une grande quantité  
de mucosité ténace , compofée de fibres diverfcment  
entrelacées. Quelquefois la sérosité qui flotte siur sia  
furface forme fur le champ une concrétion semblable  
à de la colle ou de la peau, comme il arrÎVe à ceux qui  
ont une péripneumonie. D’autres fois la férosité est ex-  
tremement ténue, & le fang d’un rouge vermeil, &  
cela arrive souVent dans le *rhumatisme* & la goute va-  
gue, ce qui est un signe certain qu’il contient un siel  
d’une nature quelque peu alcaline & Volatile. Charles  
Pision, *L.b. de Morb. ex Colluv. Seros. Oriund. Sect. ÿ.  
cap.* 3. dit avoir trouVé le siang de ceux qui Eont affligés  
de douleurs dans les parties externes tellement rempli  
d’impuretés séreufes, qu’à peine la vingtieme partie  
a-t-elle la couleur & la consistance du sang, ce qui do-  
te au-dessus étant entierement aqueux & couvert d’une  
pellicule blanche & gluante. Ballonius , *Lib.de Rheu-  
matismo* , dit avoir siouVent trouVé le siang qu’il aVoit  
tiré du bras rempli d’impuretés , & restant en une séro-  
sité putride. J’ai souvent observé moi-même que quoi-  
qu’au commencement de ces douleurs le sang ait été  
d’une consistance louable, il s’est trouVé dans la suite,  
& après que la maladie a jetté de profondes racines ,  
extremement féreux , putride & couvert dlune pelli-  
cule ténace. Car la redondance de sang est d’abord la  
caufe & l’origine de ces douleurs : mais dans le cours  
de la maladie il fe coliVertit à l'aide du mouvement in-  
testin & de l'agitation continuelle où il est, en une sé-  
rosité peccante ; & de-là Vient que Charles Pision met  
toutes les efpeces de goute & de *rhumatisme* au nom-  
bredes maladies qui Eont occasionnées par des impure- .  
tésséretsses; ce qui paroît être confirmé par l'urine té-  
nue , cOpieusie, trouble & glaireusie , aussi-bien que par  
les siueurs abondantes & fétides qui aceompagnent or-  
dinairement ces maladies.

Ce n’est pas une question peu importante dans la théo-  
rie de la Medecine que de faVoir d’où Vient, & com-  
ment la férosité Ee sépare du sang, croupit & s’amasse  
dans les parties nerVeufes externes, puisque ce fluide  
circule continuellement dans les vaisseaux. Quoique  
les Anciens aient été prisas,dans la recherche des cau-  
*ses &* de la génération des maladies , du secours de la

RHE îî i4

Physique & del’Anatomie , Hippocrate n’a pas laissé *s*dans ion Traité *des Vents,* d’expliquer les caisses dé  
ces fluxions douloureuses,& la maniere dont elles s’en-  
gendrenla par les principes de la Physique & de la Mé-  
canique. « Lors, dit-il, que le siang, qui est naturelle-  
« ment chaud, est pouffé ayec force dans des conduits  
« trop étroits , il s’y arrête à cause des obstacles & des  
« obstructions qu’il y rencontre , ce qui est catsse que  
«Ea partie la plus ténue ne pouVant être reçue par les  
«Veines , augmente, s’éehappe au traVers des autres  
« Vaisseaux, & produit des fluxions & des douleurs  
« dans les parties où elle s’amasse. »

Pour aVoir une idée plus adéquate de la génération de  
ces maladies, il faut d’abord considérer leurs caufes  
occasionnelles & accidentelles, & enfuite la manie-  
re dont ces douleurs attaquent ordinairement le ma-  
lade.

Premierement, c’eftune chose démontrée par l’expérien-  
ce , que les douleurs rhumatiques affligent principale-  
ment ceux, qui au sortir d’un traVail excessif, ou d’tm  
bain chaud, ou qui après aVoir fait beaucoup de Mou-  
vement & d’exercice, s’exposent imprudemment au  
froid ou au vent du nord ; car ils font saisis siur le champ  
d’une esipece de frissonnement & de lassitude, & en-  
fuite d’une douleur accompagnée de péfanteur, d’op-  
pression & de contraction dans différentes parties, com-  
me le cou, les omoplates , les épaules, le dos , les reins,  
ou dans celle où le froid & le Vent du nord ont péné-  
tré, & quelquefois même dans tout le corps : & la ma-  
ladie est d’autant plus Violente, que lc corps est plus  
pléthorique. J’ai encore fouVent vû des personnes,  
après une faignée copieufe, des femmes après des pur-  
gatlons menstruelles abondantes, ou une perte de fang  
causée par une fausse-couche, des malades après des  
flux Violens, foit spontanés ou produits par des purga-  
tifs sorts & drastiques, affligés de *rhumatismes,* pour  
s’être exposés trop long-tems au Vent du nord , ou à  
la froideur & l'humidité de la nuit, & cela parce que  
la Violence du froid qui s’insinue dans les pores, com-  
prime, resserré & obstrue les petites Veines & arteres  
lymphatiques, qui contiennent & portent le fang desa  
tiné à nourrir les parties. D’où il arrÎVe que la férosité  
ne pouvant plus être contenue dans fes Vaisseaux, dé-  
borde comme une rÎVÎere,& *se* jette tantôt sijr une par-  
tie tantôt fur l’autre, ou ne fuit plus les lois de la cir-  
culation. Mais comme toutes les humeurs extravasées  
perdent dans la fuite du tems leur *crase* naturelle, ac-  
quierent une nature étrangere, & deVÎennent partie  
gluantes & ténaces, partie acres & Ealines : il arrÎVe  
que la tension , la compression , la lancination & la stric-  
ture Violente des parties fibreusies & nerVetsses occa-  
sionnent des douleurs siouVent accompagnées de frise  
fonnement. Il arrÎVe encore quelquefois que la *sérosi-  
té* extraVafée, semblable au blanc d’œuf, dégénereetl  
une matiere ténue & putride , qui ne pouVant être de  
nouVeau coagulée par la chaleur , passe d’une partie  
dans l'autre, furtout des supérieures aux inférieures, à  
traVers la siibstance charnue & poreuse des parties.  
Car rien n’est plus fréquent dans la pratique, que de  
voir un *rhumatisme* changer de place, & fe jetter de la  
tête, sur le cou , les omoplates, les épaules & la poitri-  
ne , sijrtout dans les jeunes gens ; au lieu que dans les  
adultes il tombe fur le dos, Eur les cuisses & fur les  
parties qui fiant aux enyirons du coccyx.

C’est encore une clfôfe démontrée par l’expérience, que  
Vers le printems & dans le mois d’Octobre, lorfque les  
changemens de tems du chaud au froid, ou du froid  
au chaud , font considérables , ou que des Vents con-  
traires fe fuccedent tour à tour, les goures & les *rlou-  
mactfmes* attaquent fréquemment les personnes qui ont  
beaucoup de fang & de sérosités impures , s’emparent  
du corps & y excitent une espece d’agitation fébrile.  
Ces maladies fcnt précédées par une lassitude fponta-  
née, & une péfanteur dans les membres, accompa?

m; , R H E

gnée du refroidissement des extrémités, du frisson &  
d’un certain fentiment de froid. Cet état est fuivi d’une  
chaleur interne incommode , furtout dans la région  
qui est aux enVÎrons du cœur, d’tm pouls fréquent &  
ferré , d’inquiétudes , de la soif, du dégout, de la con-  
stipation,& quelquefois de la difficulté de refpirer.Une  
douleur violente, aiguë & oppressée accompagnée de  
tension , faisit enfuite tantôt une partie tantôt l’autre ,  
& augmente durant la nuit, de même que dans les fie-  
vres catarrheuses. Et quoique cette agitation fébrile  
sc>it moins violente dans les uns que dans les autres &  
s’appaife aifément : il reste cependant une douleur dans  
la partie affectée, qui l’afflige fouvent pendant long-  
tems. Mais comme tout mouvement fébrile affecte  
fpasinodiquement les parties externes & nerveufes , &  
que comprimant les racines & les extrémités déliées  
desvaiffeaux, il oblige le fang & les humeurs à s’a-  
master dans les gros vaiffeaux internes, & augmente la  
Eystole du cœur & des arteres : il faut de toute nécessi-  
té que le fang qui est poussé avec force dans les ramifi-  
cations latérales des petites arteres, qui ne contien-  
ngnt point de fang rouge, dépose à la fin fa partie fié-  
reùfe hors des vaisseaux, ce qui caufe des douleurs. Il  
faut cependant obferver que ces spasines douloureux  
des parties sensibles ne sont point occasionnés par une  
sérosité ténue qui s’y insinue , puifque cette eEpece de  
sérosité est presique toute dissipée; mais bien par sies  
parties les plus visiqueusies & sies pointes sialines, qui  
pénetrent dans leurs pores. De-là vient que comme la  
matiere peccante est profondément engagée dans les  
parties, ces maladies ont toutes les peines du monde à  
céder aux remedes.

Il fuit de ce qu’on vient de dire , que l’obstruction de la  
circulation du sang, & de sim retour dans les veines,  
est la causte immédiate & évidente du *rhumatisme* , & il  
ne faut pour s’en convaincre , que faire attention à  
ce qui arrive lorsqu’après avoir laigné quelqu’un du  
pié pour prévénir les fuites d’une blessure dangereufe ,  
on laisse le bandage pendant vingt-quatre heures,car on  
sent durant plusieurs jours dans les articulations du pié,  
surtout du gros orteil.une douleur approchante de celle  
de la goute.

Il arrÎVa dernierement un pareil accident à un Medecin  
que de certaines ral.sons portèrent à fe faire faigner au  
gras de la jambe. Comme la veine étoit profondément  
située,il fut obligé de ferrer fortement la ligature : mais  
le lendemain matin, il furVÎnt une douleur & une tu-  
meur violente, non-feulement au gras de la jambe,  
mais encore dans les articulations dü pié dont les sili-  
tes eussent peut-être été funestes, si l’on n’eut réfout  
la tumeur par des remedes convenables.

On voit encore par ce qui précede qu’il y a beaucoup  
d’affinité entre le *rhumatisme 8c* la goute , puifque le  
premier ressemble quelquefois si fort à celle-ci , que  
quelques-uns l’appellent goute vague & univerfelle. Il  
faisit quelquefois tout d’un coup plusieurs articula-  
tions & afflige violemment les vertebres de l’épine &  
les jointures des os.

Il n’est pas rare dans la pratique de voir des *rhumatismes*fixes & vagues dans ceux qui y font fujets, furtout  
s’ils font foibles, dégénérer en une véritable goute. Et  
comme la migraine, la pleurésie, la fausse hépatite &  
le mal de dents font des especes de *rhumatismes,* on ne  
doit point douter qu’ils ne foient produits par les mê-  
mes caisses & de la même maniere.

Le *rhumatisme* n’épargne ni âge , ni *sexe ,* quoiqu’Hsp-  
pocrate, *Sect, 6. Aph.* 29. et 30. assure que les femmes  
en font exemptes dans certaines circonstances. Mais il  
faut obferver que ceux qui ont été Enjets dans leur jeu-  
nefle à de fréquensTaignemens de nez , qui ont ensiji-  
te cesse , en font plus fouvent affligés que les autres.

Cette observation n’a pas éehappé à Hippocrate, qui  
nous apprend , *Prorrhet. Lib. II,* que ceux qui ont .des  
douleurs & des tumeurs aux jointures, ont les vifceres  
fort gros , pourvu que le saignement de nez les ait

R H E 11 ï6

quittés dans leur enfance & dans leur jeunesse. De-là  
vient qu’il ordonne de s’informer avec foin si les mala-  
des n’ont point été sujets dans leur jeunesse aux siaigne-  
mens de nez , & s’ils ne sientent point dans la poitrine  
ou le dos de picotemens prurigineux pareils à ceux que  
caufe l'ortie, car ces Eymptomes font des pretiVes suf-  
fisantes de l’impureté de la sérosité. Mais je crois que  
ce qtl’Hippocrate dit des hémorrhagies de nez regar-  
de également toutes les autres excrétions de fang, car  
rien n’est plus commun dans la pratique que de voir  
les femmes , furtout celles qui font d’un tempérament  
fanguin , Eaisies après leur cinquantieme année, qui est  
le tems où leurs regles cessent totalement, de douleurs  
vagues dans différentes parties du corps, à moins qu’on  
ne les prévienne à tems par la saignée. Les Medecins  
EaVent aussi que le flux hémorrhoïdal qui flurVient à  
propos & dans des tems convenables , suffit pour  
exempter une perflonne de la goute & du *rhumatisme,*& qu’elle y devient sujette lorsque cet écoulement vient  
à être supprimé, quoique j’aie connu des malades d’u-  
ne habitude foible & cachectique en qui les douleurs  
arthritiques & néphrétiques ne cessoient jamais, lors  
même que le flux hémorrhoïdal étoit le mieux ré-  
glé.

A l’égard de la génération de ces maladies, il faut obfer-  
ver que les perfonnes qui font beaucoup d’exercice,  
qui vivent fobrement & ne boivent que de l’eau, n’y  
sont jamais fujettes, au lieu que celles qui menent une  
vie oisive, qui font adonnées au vin & aux liqueurs spi-  
ritueufes, qui vivent dans la bonne chère & qui font  
un ufage immodéré des plaisirs de l’amour, font fou-  
vent attaqués , même dès la jeunesse, de douleurs  
arthritiques & rhumatiques vlolentes.

Il faut encore obferver que rien ne dispose plus à la gou-  
te & au *rhumatisme* que d’autres maladies de longue  
durée, furtout les fievres intermittentes qu’on n’a pas  
traitées comme il faut. Ballon , *Lib. da Rheuma-  
tismo ,* dit avoir vu plusieurs perfonnes afiligées *sur la*fin de fievres quartes chroniques , de douleurs vio-  
lentes dans toutes les jointures; & j’ai vu moi-même  
des coliques & des douleurs de bas-ventre opiniâtres  
fuivies de douleurs vagues & aiguës dans les jointures  
qui revenoient dans des tems marqués.

Il y a encore un *rhumatisme* scorbutique dans lequel tou-  
te la masse du siang & de la lymphe est remplie de par-  
ticules impures, excrémentitielles, salino-sulphureu-  
fies & acres, qui *se* manifestent de tems à autre par des  
efflorefcences, des taches & des fievres pourprées. Cet-  
te espece de *rhumatisme* tire fon origine d’une nourri-  
ture pefante & faline, d’une vie oisive & sédentaire,  
de la grossiereté & de l'humidité de Pair & d’une lon-  
gue tristesse : il est très-commun dans les contrées ma-  
ritimes.

Le *rhumatisme* vénérien est beaucoup plus terrible, & af-  
flige, furtout pendant la nuit, certaines parties net-  
veuEes dans ceux qui ont la masse de la lymphe & du  
sang infectée d’un levain putride & virulent. Toutes  
les caufes dont on a parlé jufqu’ici paroissent propres à  
augmenter la sérosité, à la rendre impure & intempé-  
rée, à affoiblir les parties folides en diminuant les ex-  
crétions falutaires , & par conséquent à produire des  
stagnations & des fluxions de sérosité, aussi-bien que  
des douleurs violentes.

Il est aisé de voir par-là d’où vient que les douleurs rhu-  
matiques& arthritiques *se* guérissent aisément par des  
écoulemens copieux d’urine, dessi-leurs spontanées &  
des hémorrhagies naturelles , & pourquoi les malades  
reçoivent du soulagement des différentes efflorescen-  
ces qui s’élèvent sur la peau.

Hippocrate nous dit à ce sujet, *Aph.* 74. Sect. 4. « Que  
« dans le cas où l'on soupçonne un absitès dans les  
«jointures, le malade Ee trouve bien de rendre une  
« grande quantité d’urine blanche & épaisse pareille à  
a celle que quelques-uns rendent le quatrieme jûur  
« dans les fievres accompagnées de lassitudes. »

ιιι7 R H E

Όη a tout lieu de croire que l’Auteur Veut parler des fie-  
vres de rhume qui commencent par un sentiment de  
douleur & de lassitude dans tout le corps. J’ai encore  
fouVent obserVé que les douleurs arthritiques ont cessé  
dès qu’il est furVenu des ulceres aux jambes, & qu’elles  
ont de nouveau affligé le malade dès qu'on les a eu  
consolidés. J’ai aussi Vu des douleurs arthritiques νΐο-  
lentes totalement appaisées à ParrÎVée d’un pfora ou  
d’une gale semblable à la lepre blanche; car comme  
tout tranfpOrt de la matiere peccante du dedans au-de-  
hors est extremement salutaire, de même il n’y a rien  
de plus préjudiciable que lorfque ce transport fe fait  
de dehors en-dedans.

Tant que les douleurs rhumatiques & les goutes qui ne  
sont que commencer ne quittent point les partias exter  
nes ,& que l’humeur peccante n’est point repoussée à  
contre-tems vers celles qui font plus nubles, elles font  
exemptcsde danger,& netuentpas aisémentlemalade;  
car comme dans les premieres années de la Vie les flu-  
xions catarrhelsses du cerVeau & celles de llefpecerhu-  
matique qui fe fixent dans les parties mufculeufes ,  
quand elles font aecompagnées de fréquens faignemens  
denez, indiquent une foiblesse considérable,ou ladimi-  
nutlon du ton & de la force des folides ; de même  
dans la jeunesse & dans l’âge Viril, elles prognostiquent  
diflérentes maladieschroniques, qui dans leurs caufes  
& leur génie ont beaucoup d’affinité avec celles dont  
nous parlons, surtout lorsque les malades font nés de  
parens maladifs & hypocondriaques,

*CURE.*

**Il** fuit manifestement de ce qu’on Vient de dire que toute  
l'indication & la méthode curatÎVe consistent à exami-  
ner aVec foin l’habitude particuliere du malade & les  
différentes caufes de sa maladie , si elle est récente & si  
elle prOVient d’une rédondanee de sang ou d’une col-  
lection de sérosité impure, si elle est de longue durée  
& profondément enracinée; à tirerenfuitedes indica-  
tions curatÎVes de ces circonstances , & enfin à preficri-  
re les remedes qui peuVent y satisfaire.

Lors dcnc que le malade est éVÎdemment pléthorique, &  
qu’un *rhumatisme* unÎVerfel accompagné d’une agita-  
tion fébrile s’est emparé de tous *ses* membres, & qu’il  
**est,** comme difent les anciens, d’une efpece fanguine,  
le moyen le plus prompt & le plus efficace de le foula-  
ger est, ainsi que les plus habiles Medecins l'ont obfer-  
vé, de le saigner d’abord.

Voici comme Trallien s’explique là-dessus dans sim on-  
zieme LiVre.

« Lorsqu’on soupçonne que l’humeur qui s’est amassée  
« dans les jointures est d’une espece sanguine, il faut,  
« fupposé que rien ne s’y oppose, employer la saignée ;  
«car j’ai connu plusieurs persimnes qui ont été guéries  
« totalement, ou du moins qui sont deVenues beau-  
« coup moins sijjettes aux fluxions, à cauEe que dès le  
« commencement de la maladie on aVoit mis ce rcme-  
« de en tssage, tant en qualité dléVacuant que depréEer-  
a Vatif. »

Cette dcctrine est ccnfirmée par ma propre expérienee,car  
j’ai connu un grand numbre de persimnes pléthoriques  
qui faute depouvoir tranfpirer,ayant été fasses de dou-  
leurs dans tout le corps, accompagnées d’une stupeur ,  
& d’une immobilité de parties , en ont été totalement  
délÎVrées par une saignée faite à propos dès le com-  
mencement , & qu’un peut hardiment répéter, si la né-  
cessité l'exige, Vers le quatrième jour. J’ai aussi connu  
des perfonnes de moyen âge & d’un tempérament Ian-  
guin , bilieux ou mélancolique, saisies d’une goute lé-  
gere aux mains ou aux piés, qui ont préVenu ou tota  
’ lement guéri ces maladies en se faisant saigner Vers le  
tems des équinoxes , ou quelquefois Vers le folstice  
d’été.

R H Ë ïn8

Comme il n’y a point de pays où le *rhumatisme* sanguin  
soit plus fréquent qu’en France à cause de la comple-  
xion fanguine des habitans, & de la grande quantité  
de sang qu’engendrent les alimens dont ils tssent, on  
ne doit pas être si.lrpris que les Medecins de cette Na-  
tion qui ont les premiers écrit Eur le *rhumatisme,* prese  
crÎVent la Eaignée comme le Eeul remede qui puisse le  
guérir.

Ecoutons là-dessus Ballon , *Lib. de Rheumatismo.*

« Je recommande , dlt-ll, la Eaignée dans le *rhumatisme*« comme un remede extremement salutaire. »

Charles Pisim assure aussi que la Eaignée réitérée est d’une  
grande utilité pour préVenir & guérir le *rhumatisme, &*il appuie fon sentiment d’un grand nombre d’exem-  
ples. RÎVÎere, *Cent. III. Observez. & Cent. IV. Obs.*42. dit aVoir Vu guérir deux jeunes hommes d’un *rhu-  
matisme* opiniâtre par le moyen de fept saignées. Leon  
BOtal, *Lib. de Curat, per sang- Mission- cap.* 12. prou-  
Ve par un grand nombre de raifons & d’exemples, que  
la Eaignée réitérée est utile dans les *rhumatismes, &*procure un prompt soulagement. Sydenham assure aussi  
qu’on ne doit attendre la guériston de cette maladie  
que de la staignée réitérée en peu de jours. On trouVe  
dans les *Mélanges des Curieux de la Nature, Dec.* 4.  
*An.* 7. *Obs.* 120. un exemple remarquable d’un *rhu-  
matisme* uniVersel guéri aVec autant de promptitude  
que de fuccès par la Eaignée seule. Ce remede est en-  
core plus nécessaire , tant pour préVenir que pour gué-  
rir le *rhumatisme* dans les femmes dont les reglesfont  
ou dérangées ou totalement supprimées, aussi-bien  
que dans les hommes dont les hémorrhoides ont cese  
fé de fluer.

Appuyé de la rasson & de l’expérience, j’ose assurer qu’a-  
près la Eaignée , rien ne fournit un plus prompt foula-  
gement dans la goute & le *rhumatilme* chauds, qui  
commencent & font accompagnés delafieVre, que les  
diaphoniques légers médiocrement mélés aVec des  
substances nitreisses & donnés en petites doEes, mais  
long-tems réitérés ; car outre qu’ils appaiEcnt la cha-  
leur excessiVe, l'ardeur & l’orgasine du Eang , ils chase  
sent eneore peu à peu & dlone maniere uniforme Phu-  
meur morbifique. Les meilleurs Eudorifiques pour cet  
effet, Eont la poudre de pierres d’écreVisses, Punicorne  
fossile , la corne de cerf calcinée ou non - calcinée,  
l’antimoine diaphorétique , ou sa cérufe , le fucein ,  
les coquilles préparées & le cinabre aVec une quantité  
fuffifante de nitre épuré , ou plutôt artificiel , que l’on  
donnera dans des eaux pectorales & médiocrement  
anodynes, telles que celles de fleurs de sureau, d’aca-  
cia , de remedesprez, &de tilleul, ou de cersses noi-  
res , dechardon-béni , de chardon-marie, & defcabieu-  
se. Il conVÎent encore pour calmer les chaleurs fébri-  
les & erratiques , d’y ajouter une suffisante quantité dé  
S11C de citron. La boisson ordinaire du malade , doit  
être du petit lait aeidulé aVec la crême de tartre, ou  
imprégné de tamarins , ou une tisane de rapure de  
corne de cerf, de racine de fcorfonnere, de chicorée ,  
de reglisse, du chien-dent, & de la semence de fe-  
nouil.

Lorsque le *rhumatisme* est moins causé par une rédondan-  
ce de Eang pur & bien conditionné, que par une pléni-  
tude de sang impur & séreux, fur-tout dans les perEon-  
nes astOÏblies& d’un tempérament séreux & phlegma-  
tique , il ne faut employer la fa'gnée qu’aVec beaucoup  
de précaution. Galien , *in Lib. VI. Aphor. yy- a* donc  
raison de dire a que les malades pléthoriques deman-  
« dent la saignée , & ceux dont le corps est rempli d’hu-  
a meurs corrompues, la purgation ». J’ai non feule-  
mentguérià t’aide de ces éVacuatlons, un grand nom-  
bre de perfonnes qui étOient depuis long-tems fujettes  
à ces maladies ; mais je les en ai encore garanties peu-

II19 R H E

dant plusieurs années. Ceux au contraire qui ont été  
fouvent fatigués de ces fortes de fluxions , reçoivent  
plus de mal que de bien de la saignée, Eur-tout lorf-  
qu ils sirnt Vieux ou d’un tempérament affoibli.

On Voit par-là d’où Vient que les Anciens ont Voulu qu’on  
distinguâ aVec Eoin les différences des douleurs , fur-  
tout de l’espece arthritique , relatiVement à leurs cau-  
fes, dans la cure des maladies dont nous parlons ; car  
autre est la méthode de guérir un *rhumatisme -,* ou une  
goute qui commence, quoique universelle , dans les  
fujets d’une habitude pléthorique , lorsqu’elle est pro-  
duitepar une rédondance de Eang occasionnée parle  
défaut de tranfpiration ; & autre, celle d’appasser une  
douleur Violente opiniâtrement fixée dans une partie ,  
aceompagnée d’un froid Violent,& excitée dans les  
corps séreux par un froid auquel on a imprudemment  
exposé cette partie.

**H** faut prendre bien d’autres mefures , lorfqu’un fujet plé-  
thorique tombe durant le cours d’une maladie, ou en  
conséquence d’une cure mal conduite dans la cachexie  
ou la cacochymie , & que *ses* Vaisseaux contiennent  
aVec quelque peu de sang louable & de bonne consisten-  
ce, unegrandequantité d’impuretés séretsses & excré-  
mentitieiles ; car dans ces sortes de cas, il conVient  
d’employer les remedes qui chassent par des émonctoi-  
res conVenables , je Veux dire , par les selles, les uri-  
nes & la transpiration insensible, la sérosité peccante.

**A** l’égard des évacuans , il ne faut point ufer de Violence  
dans ce cas ; mais chasser peu à peu & fuccessiVement  
par des laxatifs tempérés, les impuretés bilieufes, VÎS-  
queufes& séreufes. Rien ne fatisfaitmieuxà cette in-  
dication que les infusions de racines de chicorée , de  
pimprenelle blanche , de polypode , de rhubarbe , de  
feuilles de *séné* mondé , de chardon-béni, de sommités  
de petite centaurée, d’agaric, d’écorce d’orange & de  
citron, d’écorce de fassafras , de raisins Eecs & de tartre  
tartarssé, qu’on fait bouillir dans de l’eau aVec la moi-  
tié de vin. 11 convient aussi de mâcher environ deux  
ferupules ou un gros de rhubarbe aVec des raisins de  
Corinthe ; car j’ai éprouVé que la rhubarbe prife en fubse  
tance , purge deux fois plus que celle qu’on prend en  
décoction ou en infusion , outre qu’elle fortifie le ton  
des intestins & des Vifceres : mais il faut la donner au  
moins deux ou trois fois par femaine, pour qu’elle  
puisse chasser les impuretés que le défaut de digestion  
engendre dans lespremieres Voies , & dont la présen-  
ce entretient la maladie & augmente fes sorces. J’ai  
appris par une expérience réitérée que ces fortes d’al-  
térans & d’éVacuans , font d’une efficacité admirable  
dans les douleurs qui reVlennent à des heures mar-  
quées.

Après aVoir débarrassé les premieres Voies , comme je  
Viens de dire, il est à propos , & même nécessaire d’éVa-  
cuer la sérosité peccante à l'aide des décoctions qui fa-  
ci litent la tranfpiration & la fueur , comme sirnt celles  
de Equine , de racine de sassepareille, de chicorée , de  
réglisse, & de scorfonnere, de bois & d’écorce de *sas-  
safras* , de fanda! citrin & de gayac , aVec des figues &  
des raisins de Corinthe. Lorsque la maladie estinVété-  
rée & profondément enracinée, rien ne procure un plus  
prompt foulagement que l’antimoine ctud , mêlé aVec  
le double de poudre béfoardlque & diaphonique , &  
donné à propos & en doses conVenables. On ne reçoit  
pas un moindre soulagement de la fameufe liqueur  
diurétique & diaphorétique , qui rétablit le ton des  
parties ,& que l'on prépare aVec la teinture de tartre ,  
la teinture acre d’antimoine, & la liqueur anodyne mi-  
nérale mêlées en proportion conVenable.

Lorfqu’un *rhumatisme* fixe ou Vague attaque un sistet sisor-  
butique, & fie manifeste par des signes & des fympto-  
mes éVidens , on est loqg-tems à le guérir ; car il n’est  
pas aisé de rendre à toute la masse de la lymphe & de  
la sérosité fa douceur & fa consistance naturelle , lorsi  
qu’elle a une fois perdu fa température , qu’elle s’est  
corrompue & imprégnée de parties falines & excré-

R H E 1120

mentitielles. Les meilleurs remedes qu’on puisse en?  
ployer dans ce cas, font ceux qui ont la Vertu de délayer  
& dladoucir : mais il faut persister dans leur usage , &  
ne point en épargner la dofe. Les plus considérables de  
cette efpece, font le petit lait imprégné aVec la manne,  
acidulé aVec les tamarins, ou mêléaVeele suc des plan-  
tes antiEcorbutiques , comme aussi les eaux minérales  
tempérées , telles que celles de Seltz, de Vildungen,  
& de Tounsteinen ; ou lorsque les sujets sirnt robustes,  
celles de Pyrmont & d’Egra , mêlées aVec la moitié de  
lait d’ânesse ou de Vache , qui secondées d'un régime  
conVenable , satisfont à toutes les indications curati-

Ves.

Si, comme ilartiVe fouvent, le *rhumatisme* tire sim ori-  
gine d’un virus vénérien qui a resté dans le simg , il faut  
employer des remedes plus efficaces & plus drastiques;  
car à moins que les décoctions fudorifiques des bois,  
aiguisées avec l’antimoine cru , ou même le mercure  
dulcifié,ne foient mis à tems & à propos en usilgejilest  
rare que la cure soit parfaite.

A l’égard des topiques dont on se fert pour atténuer l'hu-  
meur qui s’est logée dans quelque partie, il faut ufer  
de difcernement dans leur choix, de peur qu’ils ne fase  
fent plus de mal que de bien. Si le *rhumatisme* est de  
l’espece sanguine , il vaut mieux s’en abstenir , & *ss*contenter de tenir chaudement les parties affectées ;  
car la matiere peccante s’exhale beaucOup mieux par ce  
moyen que par tous les topiques qu’on Eauroit em-  
ployer. Que *si* une humeur épaisse, immobile & froide  
est profondément & Opiniâtrement logée dans quelque  
partie , & aceompagnée d’un sentiment de froid , & da  
la contraction des pOres ; les frictions faites avec des  
morceaux de drap bien chauds chassent l’humeur téna-  
ce de la place qu’elle occupoit, après quoi l’on appli-  
que des ventoufes fur la partie que l’on scarifie si l’on  
veut; mais il faut obsierVer que les ventoufes scarifiées  
qu’on applique Eur la partie douloureuse, ne procurent  
qu’une légere évacuation deEang , lors même que les  
incisions font les plus profondes ; ce qui prouve que les  
ramifications des vaisseaux sanguins sont tellement  
contractées & comprimées par les fpafmes,que la circu-  
lation ne peut plus fe faire : de forte qu’il y a toute ap-  
parenceque ces douleurs font moins causées par une  
rédondance de Eang accumulé dans cesparties, quepar  
une humeur acre & visqueuEe qui y croupit.

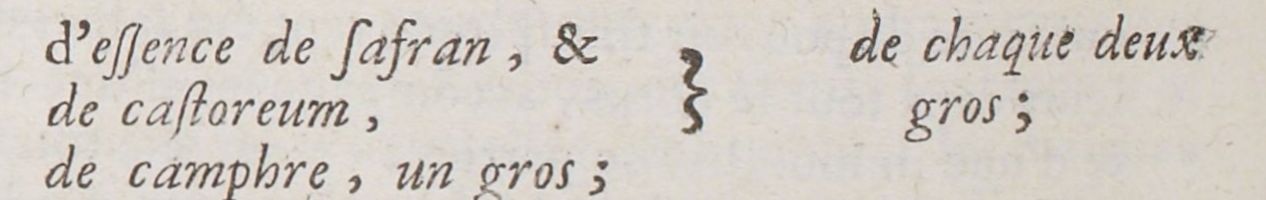
Lors donc que l’humeur est profondément logée & pro-  
duit des douleurs Violentes ; on ne peut absolument se  
passer de topiques externes : mais entre un grand nom-  
bre de remedes de cette efpece que les Auteurs pro-  
postent, je n’en ai point trouyé de plus efficace que mon  
liniment neryin , que je prépare de la maniere fui-  
vante.

Prenez *d’eau* â’Anhalt, *deux onces ;*

*de baume du Pérou., deux gros i Sc.  
de vieille thériaque, un gros ;*

Infusez & extrayez par digestion.

Ajoutez à Ia colature,



Faites un liniment aVec lequel vous oindrez souvent la  
partie malade.

Que si après une douleur de longue durée , il reste une  
roideur& une immobilité accompagnée de stupeur, ce  
qu’on appelle *Paréste* : on usera de la même maniere  
du liniment fuÏVant, qui a souvent produit entre mes  
mains des effets admirables.

Prenez

1121 R H E

Prenez *de graisse humaine, deux onces ί*

*de baume du Pérou , i de chaque deux  
d’huile de doux de sur este s S. gros ,*

Mêlez.

Et faites un Uniment felon Part,

Les bains , soit naturels ou artificiels , employés à pro-  
pos , font aulsi d’une utilité singuliers dans les mala-  
dies dont nous parlons : maison ne doit point en fsser  
au commeneement, ni dans l’état de la maladie; mais  
plutôt Vers sim déclin, tant pour chasser les restes de la  
matiere, par des sueurs modérées, que pour amollir les  
membres roides , & fortifier ceux qui ont été afloiblis  
par les strictures & les agitations douloureuses & sipase  
modiques. Mais j lasse assurer Eur ma propre expérien-  
ce , qu’entre tous les bains que j’ai employés , je n’en  
ai point trouVé de plus efficace que celui qui est pré-  
paré aVec l'eau de Lauschstad dans la^Misirie, laquel-  
le contient un Eafran de Mars délié , & est d’une na-  
ture extremement fictile & légere.

Quoique la saignée , silr-tout quand on l'employé au  
commencement, foit un remede dÎVÎn pour calmer les  
douleurs des parties externes qui font causées par une  
redondance de sang épais , & par la suppression  
des excrétions salutaires ; néantmoins , lorsqu’une  
douleur opiniâtre a tellement détruit la digestion , la  
chylification & les forces, que le corps abonde plus en  
sérosité qu’en fang , ou que le fujet est déja afloibli par  
l’âge, on ne doit l’employer qu’avec beaucoup de  
précaution. Elle ne Vaut rien lorfque durant un paro-  
xysine aecompagné d’une agitation fébrile, la nature  
traVaille à attirer la matiere peccante fur les parties  
externes ; car dans ce tems là, non plus que dans l’é-  
résipele , il ne conVÎent point d’interrompre l'ouVrage  
de la Nature, pour procurer du soulagement au ma-  
lade.

J’ai siauvent observé que la saignée employée avant les  
Equinoxes , garantit efficacement les personnes d’une  
habitude serrée , aussi-bien que celles d’un tempéra-  
ment l'anguin mélancolique, & sanguin bilieux , non-  
feulement des fluxions catarrheuEes , mais encore de  
la goute & du *rhumatisme* auxquels elles étoient au-  
paravant sujettes; de Eorte qu’il n’y a point de meil-  
leur remede pour préVenir ces maladies , que la si-  
gnée , Eurtout lorsique le malade tsse d’un exercice con-  
venable, & s’abstient des liqueurs spirituetsses & des  
viandes trop délicates.

Quoique l'ustage du lait l'oit admirable dans la goute va-  
gue , aussi-bien que dans le cas où la maladie est pro-  
duite par une acrimonie subtile & bilietsse, il convient  
néantmoinsde s’en abstenir lorsque les vaisseaux font  
remplis d’un Eang croupissant ou trop séreux , & que le  
ton de l’estomac & des intestins est détruit, de peur  
qu’il n’obstrue les vssceres, & qu’il ne dispoEe à la ca-  
chexie,

LorEque la suppression du flux hémorrhoïdal est la casse  
des douleurs rhumatlques ou arthritiques, il faut y re-  
médier le plus promptement qu’on peut, commençant  
par la flaignée; uEer ensilite des remedes qui facilitent  
cet écoulement, tels que les pilules d’AVÎcenne, celles  
de Becher & autres semblables , en interpofant dans  
des interv-alles convenables les poudres nitreufes &  
tempérées qui appaifent la chaleur interne qui ccntri-  
bue à la suppression des hémorrhoïdes. Supposé que  
ces moyens fiaient inutiles, & que ces douleurs soient  
accompagnées de tranchées & de vomissemens , il faut  
Eans hésiter appliquer les siangEues aux veines de l'anus,  
parce qu’elles produifent quelquefois des effets furpre-  
nans.

Ceux qui font fujetsaux maladies catarrheufes, rhumati-  
ques ou arthritiques, de même que ceux qui font dif-  
posés auxEgasmes, ou aux congestions de sang & d’hu-  
meurs, doÎVent s’abstenir avec Eoin des remedes éner-  
giques, chauds, diurétiques & diaphorétiques, des pur-  
*Torne V.*

R H E ÏI2:I

gatifsacrimonieux,de toutes les Assistances balsamique!  
spIritueuses, qui. jettent le siang dans un orgasine extra-  
ordinaire ; des liqueurs trop spiritueules, dont l. usage  
rend l'urine rouge & haute en couleur ; de toutes les  
liqueurs qui Eont faites aveC le malt , à l'exception de  
celles qui font médicinales , qui nlappefantissent point  
la tête , qui passent aisément, & factlitent la digestion.  
Leur boisson ordinaire doit être l'eau de fontaine , les  
eaux minérales tempérées , ou quelque déccction qui  
ne rebute point. Ces mesclres regardent particuliere-  
ment ceux dont les humeurs sont souillées par des par-  
ticules scorbutiques ; ce qui n’est que trop fréquent  
dans notre siecle.

Lorsqu’une douleur violente & opiniâtre afflige depuis  
long-tems les parties inférieures du corps, l'os ifchium;  
par exemple , ou le coccyx, & que le malade est d’un  
tempérament robuste , les remedes chyrrflques, tels  
que le mercure doux, le préCpité folaire préparé felon  
les regles de l’Art, & le régule médicinal d’antimoi-  
ne, qu’on peut ajouter aux décoctions si-ldorifiques,  
fiant d’une efficacité singuliere pour chasser l'humeur  
épaisse, grossiere , tartareusie & irritante des endroits où  
elle est le plus profondément logée.

Lors , comme il arrive dans les fujets délicats, que ces  
douleurs fiant d’une violence à siaire perdre l'appétit &  
le sommeil au malade, & qu’on ne peut les appaisier  
ni par la saignée , ni par des poudres nitreusies & tem-  
pérées , ni par aueune liqueur anodyne , il convient de  
passer des anodyns les plus doux , tels que l’émulsion &  
le sirop de siemences de pavot blanc , à ceux qui Eont  
plus énergiques,aux pilules deWildegansius, par exem-  
ple , aux pilules de Starkei, à celles de Storax, ou  
même à un grain ou deux de *laudanum opiatum,* auque!  
on ajoutera quelque peu d’extrait de sasiran. Mais dans  
tout autre cas, il ne faut employer les opiats qulaVec  
beaucnup de précaution , parce qu’on a fouvent obsier-  
vé qu’ils rendent les maladies d’une opiniâtreté à ne  
point céder aux remedes les plus efficaces, & à causer  
beaucoup d’embarras au malade & au Medecin.

Rien n’est plus efficace pour appaisier un *rhumatisme* dans  
les omoplates, qui ne fait que commencer , que d’ap-  
pliquer un vésicatoire entre-deux : mais si ce malheur  
arrive à des sujets pléthoriques , ainsi que je l’ai fou-  
vent obEerVé dans les femmes dont les regles ont cessé,  
on leur appliquera tous les mois des ventoufes icari-  
fiées fur les parties inférieures.

Comme les personnes naturellement difposées aux mou-  
vemens irréguliers des folides & des fluides , & aux  
transports ou congestions de ces derniers , Eont d’une  
habitude délicate, ont l’efprit sensible & susiceptible  
des impressions des passions qui dilposientle corps àces  
maladies, il est à propos qu’elles consietVent leur esprit  
dans une assiette tranquille, qu’elles fassent un exerci-  
cefuffifant, & qu’elles s’abstlennent de tout ee qui peut  
les troubler. **ER EDER IC HoFFMAN.**

Le *rhumatisme* est une maladie très-fréquente, qui a  
beaucoup d’affinité avec la goute & le scorbut.

Ses cauEes antecédentes, Eont un tempérament Eanguin ,  
infecté d’un,vice acre, l'âge mâle & la bonne chere , le  
froid fuccédant tout-à-coup au chaud , l’automne , la  
transpiration arrêtée, une disposition inflammatoire,  
lente, qui sie manifeste par un sang pleurétique. 11 com-  
mence aVec une fieVte continue, caufe unedauleur  
Violente qui augmente jusqu’au plus haut degré pour  
peu de mouVement qu’on fasse ; il reste long.tems fixe  
dans un même endroit ; il s’empare des jointures de  
tous les membres, mais plus communément des ge-  
noux, des lombes , du coceyx, quelquefois du cerveau ,  
des poumons & des Vifceres, aVec tumeur & rougeur à  
l'endroit qu’il occupe, s’en allant & reVenant périodi-  
quement,

Si ce mal dure & augmente; EouVent après les plus Vives  
douleurs, il prÎVe la partie de sim mouvement, & pro-  
duit uneankylose quia peine à céder aux remodes.

BBbb

1123 R H E

Sa caisse prochaine paroît être une inflammation dans les  
arteres lymphatiques des membranes qui enveloppent  
les ligamens des articulations, laquelle n’est pas assez  
Eorte pour dégénérer en suppuration. On la guérit par  
la saignée, par des purgatifs anti-phlogistiques réité-  
rés , dont on calme l’effet tous les foir s par des narco-  
tiques; par des bains doux, tiedes; par des fomenta-  
tions anti-phlogistiques appliquées Eur la partie affec-  
tée; par des sorts vésicatoires & des cauteres; par des  
médicamens très - délayans, & en même-tems très-  
émolliens ; par des alimens atténuans ; par le repos &  
la chaleur du lit, & vers la fin de la cure , par des fric-  
tions faitesaVecdes linges fiecs très-chauds, auxquelles  
on joint Tissage des antisscorbutiques.

S’il a S011 siégé dans les lombes , on l’appelle *lumbago* ou  
*rhumatisme* des lombes : à la cuisse, il prend le nom  
de douleur sidatique : on le guérit par la même métho-  
de , quoiqulaVee plus de difficulté.

On Voit par-là comluen ce mal est fréquent, fous combien  
de sonnes différentes il fe montre, de quel danger on  
est menacé , s’il fe jette fur le cerVeau ou fur les pou-  
mons ; combien il est difficile de l’y découVrir, & dans  
quels périls entraînent les remedes chauds & la trop  
prompte administration des narcotiques. BOERHAAVE,  
*Aphor.*

Cette maladie regne en tout tems, mais particulierement  
en Automne , & affecte principalement ceux qui font  
dans la vigueur de l’âge. Elle est ordinairement occa-  
sionnée par le froid , auquel on exposte le corps immé-  
diatement après l’avoir échauffé par un exercice vio-  
lent, ou de quelque autre maniere que ce Eoit. Elle  
commence avec un frisson, qui est aussi-tôt fuivi de  
chaleur, d’inquiétude, d’altération & des autresfymp-  
tomes de la fievre. Au bout d’un jour ou deux, &  
quelquefois même plutôt, il furVÎent une douleur ai-  
guë dans l’un ou. l’autre des membres , surtout au poi-  
gnet, dans les épaules & dans les genoux, qui chan-  
geantde tems-en-tems de place, affecte ces parties al-  
ternatÎVement, laissant une rougeur & une tumeur  
dans la partie affectée. La fievre & les fymptomes dont  
on a parlé ci dessus, surviennent quelquefois tous en-  
femble atl commeneement de la maladie : mais la fievre  
difparoît peu-à-peu ; au lieu que la douleur continue &  
augmente quelquefois, étant causée par la dérÎVation  
de la matiere fébrile fur les membranes; ce qui paroît  
par le fréquent retour de la fievre que la répulsion de la  
matiere morbifique par les remedes externes , occa-  
sionne.

On confond souvent cette maladie aVec la goute, lors-  
qu’elle n’est point accompagnée de la fieVre , bien  
qu’elle en diffère essentiellement, ccmme ceux qui  
connoissent à fond leur nature , peuVent aisément  
s’en conVaincre ; & c’est ce qui fait peut-être que plu-  
sieurs Auteurs n’en font aucune mention, & qu’on  
la regarde comme une maladie nouVelle. Quoiqu’il  
en foit , elle est aujourd’hui très-fréquente ; & bien  
qu’elle caufe rarement la mort après que la fievre a  
cessé, la Violence & la continuité de la douleur sont  
qu’elle n’est pas à négliger. Car lorsqu’on la traite  
mal, elle dure non-seulement plusieurs mois, mais en-  
core plusieurs années, & quelquefois même toute la  
vie : mais pour lors elle est moins douloureufe, & a  
fes retourspériodiques comme la goute ; il arrive mê-  
me quelquefois que la douleur cesse d’elle-même après  
avoir duré long-tems. Mais pour lors le malade est  
privé du mouvement de fes membres pour le reste de  
fes jours, les jointures des doigts fe Courbant en de-  
dans , & fe remplissant, comme dans la goute, d’une  
matiere gypfeufe, qui paroît beaucoup mieux dans les  
parties internes des doigts que dans les externes, fans  
que l'appétit ni la fanté diminuent.

Il y a une autre efpece de cette maladie, bien qu’on l’esti-  
me d’un genre tout-à-fait différent, qu’on peut pro-  
prement appeller un *rhumatisme* des lombes. Elle con-  
siste dans une douleur violente qui fie fixe dans les

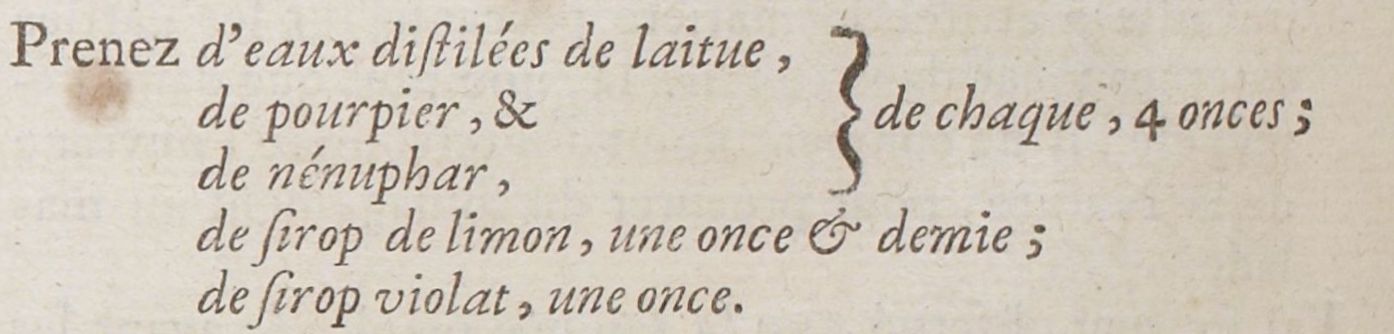
R H E 1124

i reins, qui se communique à l'os sacrum , & ressemble  
j à un paroxysine néphrétique ; aVec cette différence  
pourtant que le malade ne Vomit point. Car outre la  
douleur insupportable qui *se* fait sentir dans la région  
des reins, tous les conduits des uréteres, même jufi-

1 qu’à la Vessie, en font quelquefois affectés, quoique  
plus légerement. J’ai autrefois cru que cette dOideur  
étoit causée par quelque graVÎer logé dans ces parties,  
au lieu qu’elle procede de la matiere peeCante & in-  
flammatoire du *rhumatisme* qui n’affecte quecespar-  
ties, & ne touche point au reste du corps. A mOÎns  
qu’on n’appaife cette douleur aiguë de la même ma-  
nierequela premiereefpece, elle dure aussilong-tems  
& aVec la même Violence , de façon que le malade ne  
pouVant demeurer couché , est obligé de quitter le lit,  
ou de fe tenir fur fon séant, fans pouvoir demeurer un  
moment en place.

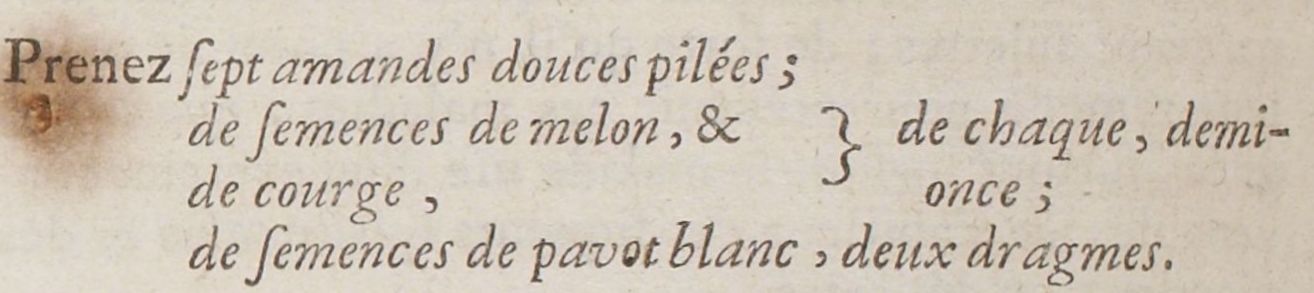
Comme ces deux efpeces de maladies semblent provenir  
d’une inflammation, à en juger parles Eymptomes dont  
on a parlé , surtout par la couleur du fang qui ressem-  
ble parfaitement à celui des perfonnes qui ont une  
pleurésie, que tout le monde convient être une ma-  
ladie inflammatoire, je crois qu’on ne doit en tenter  
la cure que par la faignée, en appaisiant en même-tems  
la chaleur du sang par des remedes rafraîchissans &in-  
crassans, secondés d’un régime convenable.

En conséquence, je ne fins pas plutôt appelle chez un  
malade , que je lui fais tirer dix onces de *sang du* bras  
du côté affecté, & lui prefcris un julep rafralehifiant  
& inerassant , préparé à peu près de la maniere fui-  
vante:



Mêlez pour un julep, dont le malade boira autant qu’il  
lui plaira ;

Ou de l’émulsion suivante :



Pilez dans un mortier de marbre , & versiez dessus peu-a-  
peu une chopine & demie de décoction d’orge.

Mêlez & ajoutez à la colature,

*d’eau-rose , deux dragmes ;  
de sucre blanc, demi-once.*

Pour appasser la douleur je fais appliquer fur la partis  
affectée un cataplafme de mie de pain & de lait impré-  
gné avec du fafran , ou une feuille de chou que j’ai  
foin de renouveller fouVent. A l'égard de la diete, je  
défens alssolument-à mes malades la viande & même  
les bouillons les plus légers, & je leur fubstituelsorge  
mondé, le gruau, les panades & autres chofesfembla-  
bles. Leur boisson ordinaire consiste en de la petite bie-  
re, ou ce qui vaut mieux, en une tifane faite *avec* l’or-  
ge perlé , la réglisse, la racine d’ofeille, &c. que je fais  
bouillir dans une quantité d’eau suffisante. J’ordonne  
aussi à mes malades de *se* lever quelques heures par  
jour, à caisse que la chaleur continuelle du lit entre-  
tient & augmente la maladie.

le leur tire le lendemain la même quantité de sang que la  
premiere sois , ce que je réitere un ou deux jours apres,  
fui Vaut que les forces le permettent; apres quoi laissant  
trois ou quatre jours d’intervalle, felon que les forces,  
l’âge, la constitution du malade & les autres circonf7

1125 R H E

tances l’exigent , je le Eaigne une quatrieme fois, ce  
qui silffit pour l'ordinaire, à moins qu’un régime trop  
chaud n’ait précédé, ou qulon n’ait employé sans né-  
cessité des remedes de même nature. L’usage des opiats  
demande des saignées plus fréquentes ; & de-là Vient  
que lorfque j’ai dessein d’efièctuer la cure par la Eai-  
gllée seule, je m’en abstiens pendant tout le cours de la  
maladie, lors même que la douleur est Violente, parce  
qu’ils fixent le mal & Eont qu’il cede moins aisément  
à ce remede, On Voit donc qu’on ne fiauroit donner  
souVentles opiats, qu’on ne Eoit obligé de réitérer la  
saignée plus l'ouVent qu’il n’est nécessaire, outre que  
dans l'état de la maladie ils ne produisent point Pef-  
set qu’on en attendoit.

Pendant que je persiste dans les remedes & le régime dont  
je Viens de parler, je fais donner de tems à autre au ma-  
lade entre les saignées, un laVement de lait & de fu-  
cre; je lui enjoins étroitement l'obserVation de ces re-  
gles pendant huit jours au moins, à compter de la der-  
niere laie née; après quei je lui prefcris une potion lé-  
geremcnt purgatÎVe à prendre le matin , & le foir une  
forte dose de sirop de paVot blanc dans dc l'eau de fleur  
de primeVere, par où j’appaife le mouVement tumul-  
tueuxuufang, qui exposeroit le malade à une rechute.  
Cela sait, je lui permets de reprendre peu à peu fon  
premier genre de Vie , par rapport à la diete , à l’exer-  
cice <& à l’air, en lui conseillant de s’abstenir pendant  
un tems considérable du Vin & des liqueurs fpiritueu-  
fes, des Viandes salées ou de haut gout, & en général  
de tout aliment difficile à digérer.

'Après aVoir répété la saignée, comme je Viens de dire, la  
douleur s’appaife considérablement, quoiqu’elle ne  
cesse pas tout-à-fait : mais les sorces que les saignées  
aVoicnt épuisées ne font pas plutôt reVenues, que tous  
les Eymptomes s’éVanoüissent & le malade recouVre la  
santé, stirtOut à l’approche d’une nouVelle fisson, qui  
**est** plus propre à rétablir les forces que celle dans la-  
quelle la maladie a commenté.

Mais quoique cette méthode ou telle autre femblable ,  
quand on l’emploie à tems au commencement de la  
maladie, produife ordinairement Eon effet, il arrÎVe  
néantrnoins EouVent , lorsqu’on tente la cure par un  
procédé cOntraire, que le malade est affligé pour le *res-  
te* dc ses jours de douleurs Vagues, qui sont quelque-  
fois Violentes & quelqssesois légeres, ce qui les fait *re-  
gardes* par les ignorans comme des fymptomes de  
fcorbut.

**Il** est bon dlobEerVer que lorsque le *rhumatisme* a pris de  
profondes racines, il est inutile de répéter la Eaignée  
aussi füuVent qu’au commeneement de la maladie, &  
qu’il Vaut mieux laisser écouler quelques femaines en-  
treces opérations. Car par ces moyens on épuife entie-  
rement la matiere morbifique, ou du moins on la di-  
minue si fort qu’on peut éVacuer ce qui en reste par un  
cautere à l'une des jambes, en donnant en même tems  
au malade matin & foir une dofe conVenable de quel\*  
que esprit Volatil dans du νΐη de Canarie.

Quoiqu’il y ait une différence remarquable entre le *rhu-  
matisme 8c* le Ecorbut, il faut cependant aVoiier qu’il y  
a une autre espece de *rhumatisme* qui tient beaucoup  
du dernier ; car il lui ressemble dans *ses* principaux  
fymptomes , & demande à peu près le même traite-  
ment, ce qui sait que je l’appelle *rhumatisme* scorbu-  
tique. La douleur aflecte tantôt une partie tantôt l’au-  
tre : mais outre qu’elle ne caisse jamais d’enflure, ellt  
n’est jamais aecompagnée de la fleVre. Elle est aulï  
moins fixe & accompagnée de Eymptomes irréguliers  
elle affecte tantôt un membre, tantôt l'autre ; elle n’at  
laque quelquefois que les parties internes,& caufe uni  
maladie qui celle dès que la douleur des parties exter  
nes reVÎent. Au moyen de quoi le malade est alterna  
tÎVement affligé, & la maladie dure aussi long tems qtu  
celles qulon estime les plus chroniques. Elle attaquf  
surtout les femmes & les hommes d’un tempéramen  
foible; ce qui me l’eut faite ranger fous la classe de;  
maladies hystériques, si l’expérience ne m’a Voit ap

R H E 1126

pris qu’elle ne cede à aucun des remedes qui sont pro-  
pres à celles-ci. /

Ceux qui ont fait un long ufage du quinquina Eont aussi  
fort siljets à cette maladie , ce qui, soit dit en passant,  
est le feul mauVais effet que je lui ai Vu produire.

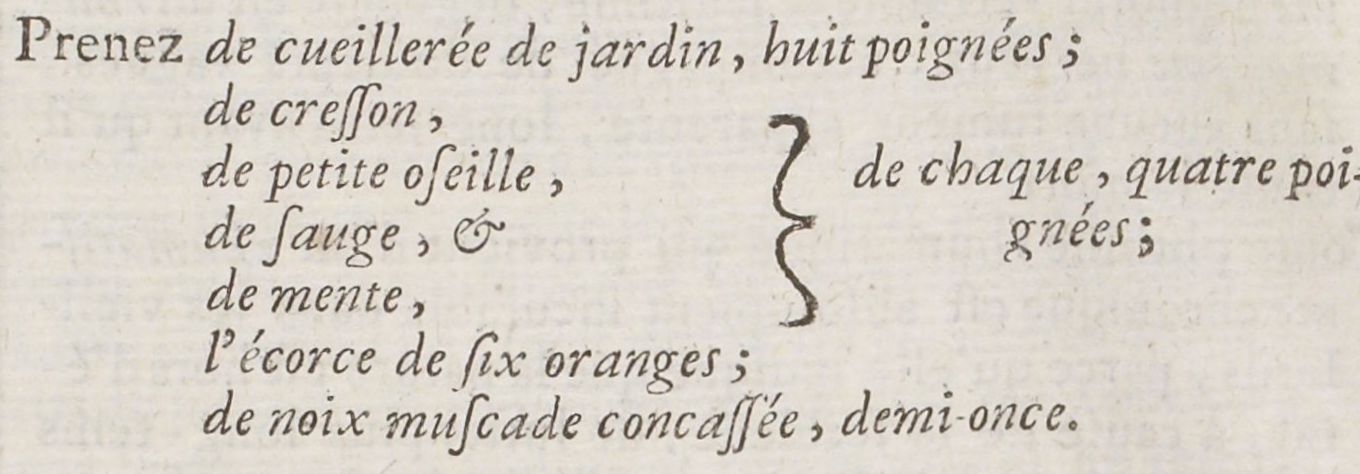
Au reste, Toit que cette maladie proVienne de cette cau-  
fe ou d’une autre, on la surmonte aisément par les re-  
medes sllÎVans, que j’eusse tenu secrets, si je nlaVois  
préféré le bien du public à mon intérêt particulier.

Prenez *de coaserve da cueillerée de jardins deux onces ;*

*de celle d’oscille sauvage , une once ;*

*de poudre d’arum compos.ée, six gros s*

*de sirop d’orange,* autant qu’il en faut pour un  
électuaire , dont on prendra un gros trois  
fois par jour pendant un mois consécutif, en  
buVant par-dessus trois ormes de l'eau distilée  
fuÎVante.



Faites infufer ces drogues dans six pintes de mum, & ti-  
rez-en feulement trois pour l’issage par l'alembic  
ordinaire.

*Conscmption enscelte d’un rhumatisme.*

La goute & le *rhumatisme,* surtout ceux de l'eEpece lé-  
gitime & humorale, qui tirent leur origine d’un le-  
Vain acre qui Vient des nerfs, font accompagnés d’une  
colliquation si manifeste de toute la masse du fang ,  
qu’il n’est pas étonnant que ces maladies occasionnent  
une phthisie, surtout lorlqu’elles Eont obstinées, chro-  
niques, ou sujettes à revenir EouVent. Aussi obEerVe-  
tlon que les douleurs rhumatiques qui naissent d’un  
froid ferré n’attaquent presque jamais les jointures  
Eans être accompagnées d’une toux pulmonaire. Com-  
me j’ai observé que M. Roland , Bridgman , Phibps &  
Tibs, & un grand nombre d’autres fiant morts d’une  
phthisie ou d’un afthme ensuite de paroxyfmes arthri-  
tiques & rhumatiques opiniâtres, de même j’ai quel-  
quefois remarqué que le premier paroxysine du *rhu-  
matisme* a été fllÎVi d’une phthisie aiguë & funeste.

La phthisie qui fuccede au premier accès d’un *rhumatise  
me* est quelquefois de l’espece aiguë, parce qu’elle ti-  
re fon origine de la Colliquation des humeurs dans le  
paroxyfme aigu du *rhumatisme* humoral. Puis donc  
qu’elle tient de la nature de la phthisie ordinaire, on  
doit en tenter la Cure de la même maniere, saVoir ,  
par des substances lubrifiantes & incrassantes, par des  
opiats & d’autres remedes pulmonaires. Dans les cas  
même où il n’y a ni toux ni difficulté de refipirer, j’ai  
coutume de prefcrire aVec *succès* dans tOus les paro-  
xysines du *rhumatisme* une grande quantité d’écleg-  
mes & d’apofemes d’une nature pectorale , lubrifiante  
& incrassante, non-fieulement à dessein de communi-  
quer au sang une craie & une douceur conVenables,  
mais encore pour préVenir la phthisie qui est siouVent  
la fuite du *rhumatisme.*

Lorsque la phthisie proVÎent ou d’une goute ou d’un *rhu-  
matisme* inVétéré & fréquent , elle est éVÎdemment de  
l’efpece chronique, & elle peut insensiblement offen-  
fer par la fuite les poumons & les autres organes de la  
respiration. En effet, une pareille phthisie tient de la  
nature de l’asthme, puilqu’en conséquence de la νϊί-  
cosité du phlegme, elle est plus souVent aCcompagnée  
de la difficulté de respirer que d’une tOux opiniâtre, &  
qu’elle paroît plutôt Venir d’une stupeur du systeme  
nerVeux, que de la colliquatlOn des humeurs.

1127 R H E

Mais cette phthisie asthmatique a , filmant moi, quel-  
que chofe de singulier dans sia nature, puisque le choix  
de Pair n’a pas la moindre influence fur este ; car j’ai  
observé que ceux qui en font attaqués , lors même  
qu’ils font asthmatiques, refpirent aussi librement dans  
un air humide & imprégné de la fumée du charbon,  
que dans celui qui est pur & ferein. Dloù il arrive que  
les remedes humectans & expectorans ne font d’aucu-  
ne utilité dans ce cas, & que les opiats & les incrassans  
produisent les effets les plus funestes. On doit done fe  
promettre un soulagement plus prompt de lleEprit de  
corne de cerf, du fiel ammoniac, de l'huile chymlque  
de genievre & des autres remedes qui réveillent les  
eEprits & Confortent les nerfs , que de tous les opiats  
ou de tous les pectoraux qu’on a mis jusqu’ici en  
usage.

Les douleurs & l’enflure que le *rhumatisme* caufe, dirni-  
nuent ordinairement à proportion que cette phthisie  
asthmatique fait du progrès. Et en ester, un *rhumaelse  
me* humoral véritable & légitime, dégénere en un *rhu-  
matisme* nerVeux, accompagné de douleurs vagues ,  
fans aucune tumeur apparente , long-tems avant qu’il  
cause la mort.

Toute phthisie rhumatlque qui proVÎent d’un *rhumaelf-  
rne* chronique est absolument incurable dans les Vieil-  
lards, parce qu’elle indique que la nature est hors d’é-  
tat, à catsse de *sa* foiblesse , de lutter plus long-tems  
aVec un ennemi aussi formidable que le *rhumatisme.*

Les Vomitifs légers répétés dans des interValles conVena-  
blés, furtout lorfqu’ils operent aisément, & qulon ne  
les emploie point trop tard , contribuent beauCoup à la  
guérison de cette eEpece de phthisie, parce qu’ils dé-  
fobstruent le cerVeau & les nerfs, appaifent les dou-  
leurs rhumatiques , diminuent la stupeur & la rigidité  
du fysteme nerVeux en général, & détruifent ou dimi-  
nuent au moins considérablement par-là le levain ou  
la caufe de cette eEpece de phthisie.

La siaignée est aussi fort utile au commencement de la ma-  
ladie , lorfque les forces du malade ne font point en-  
cote trop épuisées, en ce qu’elle diminue non-seule-  
ment la chaleur hectique & les douleurs rhumatiques ,  
mais encorela difficulté de respirer.

Lors, au contraire , que la maladie est considérablement  
avancée, & que le malade est dans une langueur ex-  
traordinaire, j’ai siouvent obierVé que lafaignée non-  
feulement ébranle la nature , qui n’est déja que  
trop affoiblie , mais augmente encore la difficulté de  
respirer. En effet, j’ai tout lteu de croire que cette  
phthisie asthmatique provient siouvent des saignées  
fréquentes & copieufes qo’on a faites au malade du-  
rant les paroxysines d’un *rhumatisme* ; puisque sem-  
blable aux autres hémorrhagies immodérées, elle dé-  
truit la crafe convenable du sang & appauVrit toute fa  
masse.

J’ai aussi plusieurs preuves de l’efficacité singüliere du  
quinquina pour éteindre la chaleur hectique & colli-  
quative que la force & la Violence du *rhumatisme* ont  
excitée dans la masse du fang , & qui, lorsqu’elle n’est  
point appailée par les estons de la nature & les Eecours  
de Part, disposie infailliblement le corps à une phthi-  
sie des poumons.

C’est ce qui fait, ainsi que je l’ai souVent obserVé , que  
les remedes calybés , & furtout les eaux minérales ca-  
lybées , pouryu qulon les boÎVe à tems & qu’elles pase  
fent aisément & Copieusement par les urines , fiant d’u-  
ne utilité admirable dans les premiers degrés de cette  
maladie, pour procurer un repit, supposé qu’elles n’ef-  
fectuent point la cure.

Les bains chauds & les bains artifieiels ont ordinaire-  
mentune influencesalutaire si.ir cette espece de phthi-  
sie , entant qu’ils levent les obstructions des fibres :  
mais ils Veulent être employés dès le Commencement  
& aVant que les forces du malade foient-trop épuifées.

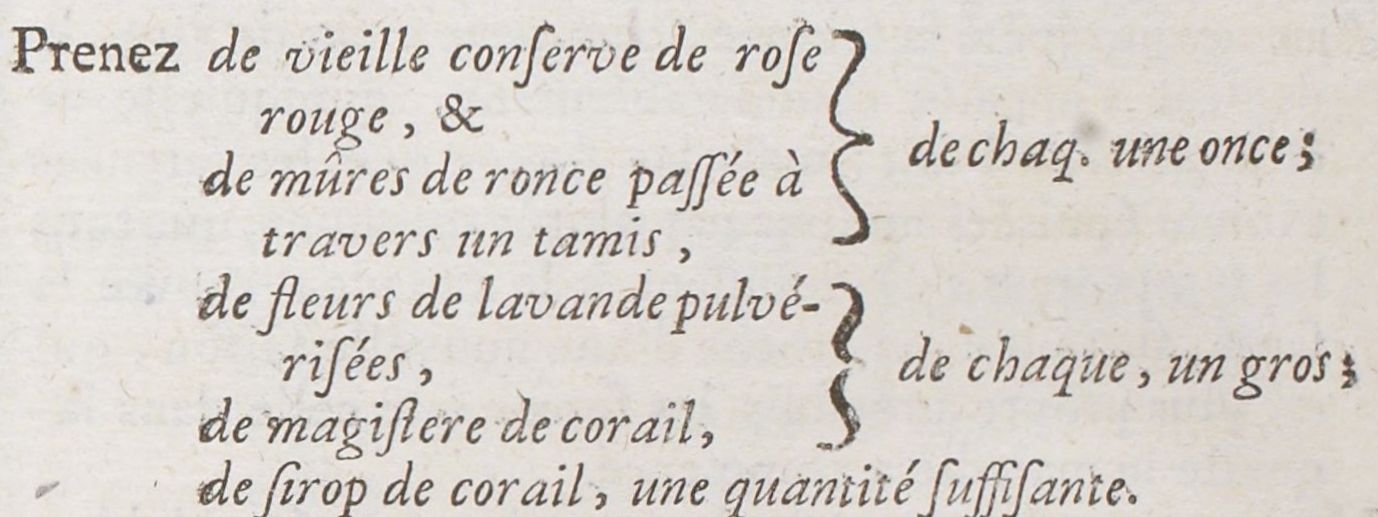
Le lait produit aussi des effets admirables au commence-  
ment de la maladie dont nous parlons , parce qu’il ap\_  
passe la chaleur & diminue la trop grande acnmonie

R H E 1128

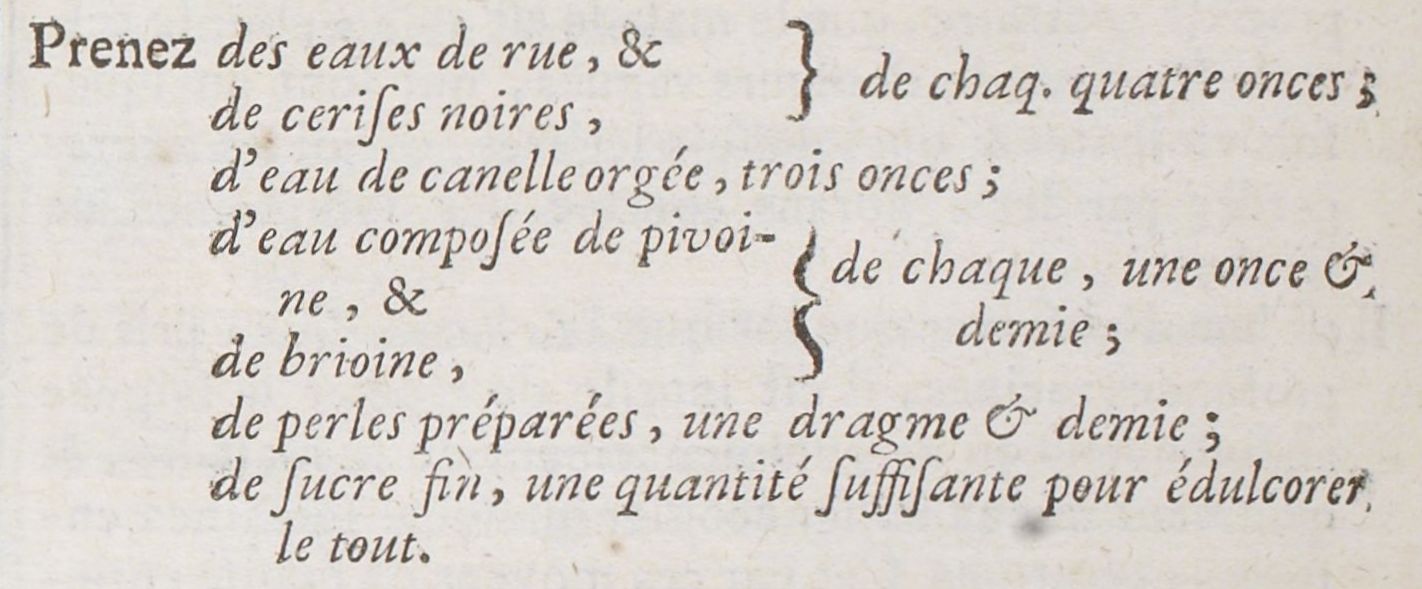
du sang. Il Vaut beaucoup moins lorsque la maladie  
est aVancée , & que le Enjet a peine à respirer , parce  
qu’il rend le phlegme qui obstrue les bronches beau-  
coup plus gluant qu’il n’étOÎt auparaVant. On a même  
lieu de croire que le trüp grand ustage du lait dans les  
*rhumatismes* dispoEe le malade à une phthisie asthma-  
tique.

CAS I.

Une nommée Madame Laurent, ayant été attaquée Vers  
l’âge de trente-cinq ans & dans le tems qu’elle émit  
grosse , d’un *rhumatisme* uniVersiel, fut assez malheu-  
reufe que de confier pendant quelques mois le Foin de  
fa Eanté à un Apothicaire, qui Voyant à la fin une cOm-  
plieation de Eymptomes , la toux, la difficulté de ref-  
pirer , la fieVre hectique , la langueur & les autres  
fymptomes dont elle étoit affligée, commença à ap-  
préhender qu’elle ne deyînt la Victime du *rhumaelf-  
me-,* ou d’une phthisie , puisque sim *rhumaelfme* , qui  
étoit d’abord de l'cEpeee légitime , aVoit dégénéré en  
un *rhumaelfme* nerVeux, aceompagné d’une certaine  
rigidité & d’une douleur Vague dans les articulations,  
mais fans tumeur ni enflure. Voyant dolle la malade  
dans cet état, il me fit appeller le 2 5 Octobre 1686. je  
ne fus pas plutôt arrÎVé chez elle , que pour appaifer  
la chaleur rhumatlque & hectique du Eang & des *es*prits, aussi bien que l’indisposition hystérique qui en  
résiiltoit ; je lui prefcriVis l’électuaire & le julep fui-  
vans.



Mêlez & faites un électuaire dont vous donnerez la grose  
feur d’une noix mufeade toutes les six heures.



Mêlez & faites un julep, dont vous ferez prendre quatre  
ou cinq cuillerées après chaque dofe d’élcctuai-  
re, &C. toutes les fois que la malade en Voudra  
prendre.

Pour foulager les douleurs & la roideur de fes articula-’  
tions, je lui fis appliquer le même foir des VésicatOÎres  
en dedans des bras près des aisselles ; & je tentai une  
douee éVacuation par les fielles, aVec deux onees de  
teinture fiaerée qu’elle supporta fort bien. J’ordonnai  
la boisson parégorique suivante , pour prendre quand  
elleiroit fe coucher.

Prenez *T eau de pavots rouges, trois onces \  
d’eau de canelle orgée, une once ;  
d’eau de pivoine composes, deux dragmess  
de sel d’absinthe, six grains s*

*\* de sirop de méconium asix dragmes.*

Mêlez & faites une boissert.

Le 28 Octobre, je lui donnai le vomitif fuiVant.

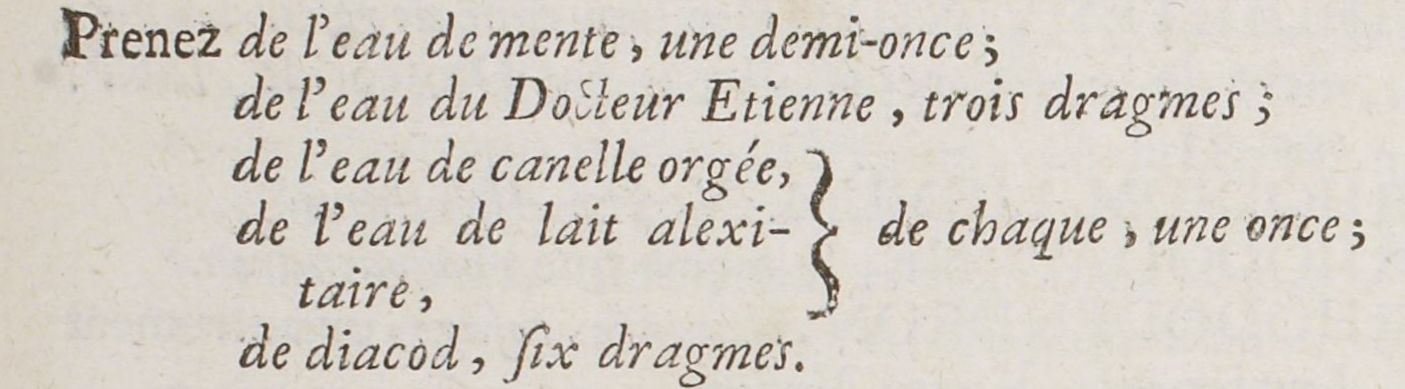
Prenez *d’infusion de* crocus metallorum, *une once y*

ιΐ29 R H E

*de sirop de violettes, deux dragmes.*

Mêlez pour en faire un vomitif, que vous donnerez fur  
les cinq heures après midi, avec le foin & les pré-  
cautions convenables. Et s’il est nécessaire, qu’el-  
le prenne entre fon vomitif un fcrupule de fel de  
vitriol, deux ou trois sois, dans de Peau chaude  
ou dans de la petite biere.

Je lui ordonnai aussi la boisson parégorique fuiVante ,  
pour prendre quand fon Vomitifauroit fait fon effet.



Mêlez & faites une boisson.

\*

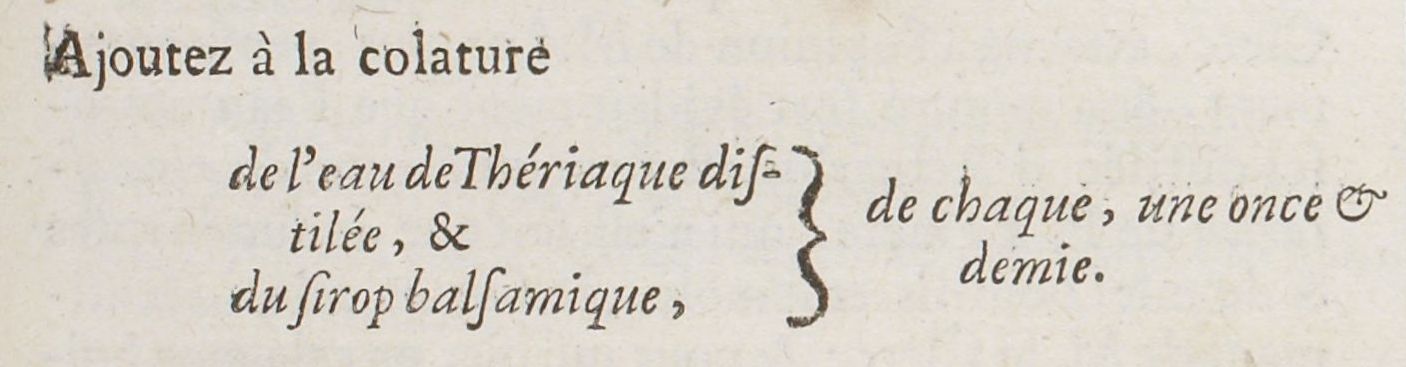
Elle trouVa dans le Vomitif un remede général non-feule-  
ment contre *sa* consomption, mais aussi Contre fort *rhu-  
matisme.* C’est pourquoi quelques jours après je lui or-  
donnai d’en reprendre ; & enfuite je traVaillai àétein-  
dre cette flamme hectique que le *rhumatisme* aVoit allu-  
mée dans fon sang , & de pourroit ainsi à la fureté de  
fes poumons, qui en aVoient été Considérablement of-  
fenfés; & cela de la maniere siliVante.

prenez *une quantité suffisante d’ingrédiens pour faire une  
décoction pectorale ;*

*de s écorce du Pérou, une once ;*

*du baume de Tolu, une dragme.*

Îlaites bouillir dans une quantité stifissante d’eau de fon-  
taine réduite à trois demi-feptiers.



Mêlez & faites un apofeme, dont Vous ferez prendre  
quatre onces trois fois le jour pendant six jouis  
de fuite, mettant dans la prife du fiair quinze gout-  
tes de laudanum liquide de Van-Helmont, si la  
malade est incommodée de tranchées, de déVoie-  
ment ou d’insiomnies.

Lorsqu’elle eut fait issage del’aposeme, je lui ordonnai  
fine potion émétique , à prendre à plusieurs fois ; & en-  
fuite, le 13 Novembre, je lui prescrivis lespilulessui-  
vantes.

Prenez *dé écorce du Pérou, pulvéris.ée bien fin, une once ;  
de mucilage de gomme aclraganth, une quantité  
suffisante.*

Mêlez & faites des pilules d’une moyenne grosseur, que  
Vous dorerez, & en ferez prendre tous les jours  
six le matin & autant le foir.

Elle fe trouVa parfaitement bien de ces remedes , ayant  
été guérie non-seulement des douleurs & delà roideur  
des membres, mais aussi, de la toux, de la difficulté  
de respirer, de l'oppression, de lafleVre *Se* de tous les  
autres fymptOmesdela confomptionpulmonaire. L’ap-  
pétit lui reVÎnt aussi; & à la longue elle recouVra fes  
forces & fon embompoint, & jouit encore à present  
d’une parfaite fanté, fans avoir éprouvé depuis aucune  
attaque nouvelle de *rhumatisme* ni de confomption.

RHEXIS , ρῆξις, de ρ'ήγνυμι, rompre, rupture. Dans Hsp-  
pocrate , *V. Aph.* 15. & VI. *Epid. Sect.* 1. *VI. Aph.* 24.

R M I - H30

il s entend de la rupture d’un abfcès. Ailleurs il so  
prend pour la rupture de quelques Vaisseaux sanguins,  
d’où s’ensuit une hémorrhagie.

R H I

RHICNOSIS , ρ'ικνωσις, de ρ'ικνὸς, ridé ou plissé, signifié  
des rides à la peau , accompagnées de l’exténuation du  
corps , &est opposié à *ectasis ,* ἔκτασις, distension de la  
peau prevenantde réplétion.

RHIGÛS, όίγ'ος, en Latin rigor, est défini dans Galien,  
*Lib. de Trem. et Palp. &ec.* un fentiment de firoid , ac-  
compagné de mal-aisie , & d’une agitation ou concus-  
sion irréguliere dans tout le corps. Voilà la définition  
du *'rigor* morbifique, ῤϊγος νοσερὸν, ou ἀυταματον, com-  
meil l'appelle, *Comment. III. in I, Epid.* ou ρ’ῆγος νοσῶ-  
δης, comme l'appelle Hippocrate,Luso *IV. de Morbi s y*quand le défordre naît otl prend son origine dans les  
parties internes, & ne provient point d’une caufe vio-  
lente externe , mais attaque le corps d’une maniere  
spontanée & sims calsse apparente : car le *rigor* dans un  
fens plus général pris pour un sentiment déscoid in-  
commode,peut arriver à despersimnes en Eanté. Galien  
prouve suffisamment que le *rigor* n’est point un Eenti-  
ment de froid accompagné de tremblement dans le  
Livre ci-dessus cité , où il donhe les caracteres distine-  
tifsdurigpr & du tremblement: & finit par conclurre  
que le *rigor elc* un sentiment fort & urgent de refroi-  
dissement qui consiste dans l’altération de la chaleur  
naturelle. Hippocrate dit aussi, *Lib. I. de Morbis*, qué  
*le rigor* Vient du refroidissement de tout le corps occa-  
sionné par le refroidissement du fang ; & , *Lib. I V.* il  
donne pour origine au *rigor,* l'irruption Violente d’hu-  
meurs acrimonieufes dans quelque partie ,'& un conflit  
impétueux d’humeurs difcordantes, accompagné d’é-  
branlement dans tout le corps ; & ce *rigor,* felon les  
Anciens étoit tOtijours accompagné de fievre, comme  
on le voit dans Hippocrate , *Lib. I. 8e IV. de Morbis ,*car un ρ'ίγος ἀνεκσθέρμαντός , ou un *rigor,* qui n’est point  
fuivi d’une chaleur excessiVe ou fébrile , étoit, felon  
Galien, *Lib. V. de Sympt. Cause* inconnu aux anciens  
Medecins, à cauEede l'extreme frugalité de ces tems-  
là : ce n’étoit qu’une efpece de frisson qui ne tenoit  
gueres du Véritable *rigor.* Il doit fa naissance à un phleg-  
me Vitré & à des fiscs froids & crus , à l'intempérance  
de la diete, à une Vie oisiVé, au défaut d’exercice &  
au fréquent ufage du bain ; & attaque plus ordinaire-  
ment les femmes, comme Galien l’assure en plusieurs  
endroits. Hippocrate, *Lib. I. de Morb.* place le frisson  
dans une des classes du *rigor* ; & Cesse, *Lib. VIII.  
cap.* 2. emploie le mot *horror,* pour celui de *rigori  
I V. Aphor.* 58. où il dit que «la fievre brûlante que  
le les Grecs appellent καυσω’δης, *caaseodes,* se refont par  
« un *horror* ou frisson fubit. » Les Latins appellent aussi  
indifféremment *horrores* ou *rigores-s* les frissons ou les  
tremblemens qui affectent le malade immédiatement  
arant un aceès de fieVre.

On emploie aussi le terme *riger* dans un fens tout diffé-  
rent pour la dureté inflexible & la tension & des nerfs  
& des mufcles, mais qui seroit mieux exprimée par ce-  
lui de *rigiditas,* «roideur. χ>

RHINARION , ρ'ινάριον, nom d’un collyre sitvoneux oü  
détersif, décrit par Paul, *Lib. VII. cap.* I6.

RH1NE. Voyez *Squatina*, qui est la même chofe.

RHINEMA, RHINISMA, *ctVilsoct* **OU ώίν.'σμα , râptl-**res , râclures , limaille ou autres chofes femblables.  
**HIPPOCRATE ,** *Lib. I.* περὶ γυναικ. & GaLIEN , *LibAII.*

*’aeaTa* **τοπ.**

RHINENCHYSIS, pluεγχύσις, de psi, le nez , & *spasiai*infuser; infusion dans les narines , qui fe fait par le  
moyen de l’instrument appelle

RHIN ENCHYTES , ῥινεγχύΐης, fetingue pout le nèz,  
dont parle Coelius Aurelianus , *de Morb. Chron. Lib;  
II. cap. y. & Lib. III. cap.* 2. où l'on lit ordinairement  
*Rhin enchyto s,* Mais Rhodlus, *ad Scribonium Largum ,*lit *Rhelnenchytest*

113 T R H I

RHINION , ῥινίον,nom d’un collyre décrit par Galien ,  
*de Comp. M. S. L. Lib. I V. cap.* 7. & d’un autre décrit  
par Cesse, *Lib. VI. cap. 6.* pour l’ophthalmie Eeche,  
& les aEpérités des yeux, CasTELLï.

RHINOCEROS,Offic. Schrod, 5. 305. Raii Synop. A.  
122. Mont. Exot. 5. AldroV. de Quad. Bssulc. 878.  
Charlt. Exer. 12. Gésir de Quad. 842. Jonsi deQuad.  
66. *Abada asive Rhinoceros*, Boni. *Rhinoceros.*

**La** partie en tssageest la corne, qui est nOÎre, fissile , py-  
ramidale, d’une figure Eemblable à celle du buffle , &  
parfaitement fiolide ou sans caVÎté.

Cette curne passe pour bcnne contre les passons conta-  
gieux, & les autres maladies qui demandent des Eudo-  
rifiques : aussi dans ces cas on l’emploie comme le silb-  
stitut de la corne de licorne. SCHRODER.

Monti dit que cette corne est alexipharmaque, cordiale,  
stomachique, diaphorétique & adoucissante.

Quoiqu’il y ait plusieurs siortes de quadrupedes auxquels  
les Auteurs ne donnent qu’une corne, je crois, dit  
Dale, tous ces animaux imaginaires, à l’exception du  
*rhinoceros,* qui est la sieule licorne ou le seul animal à  
une corne unique , & peut être le même que celui des  
Anciens , dont Elien dit que la corne est noire ; &  
Schroder & plusieurs autres attribuent à la corne du  
*rhinoceros,* les vertus qu’on dit être dans celle de la li-  
corne.

RHINOPTES, p’ivénTnç-, de ρὶν ou ρΤνες, le nez ou les  
narines , & de όπὸομαι, voir ; est une persionne qui en  
conséquence d’une maladie au grand angle de l'œil,  
qui a ouVert un passage dans le nez, peut voir par les  
narines ; singularité dont il *se* trouVe un exemple dans  
Rungius, *de visas Sympa*

RH INOS , ρ'ινὸς, dans Erotien, est rendu par δέρμα , *la  
peau.*

RHIPIDION, ρ'ίπιδιον , *éventail.* **MOSCHION.**

RHIPTASMOS, de ρ'ίπτα , secouer ou balancer; est  
l’inquiétude & l'agitation ordinaires dans les fleVres.  
Voyez *Alysmos.*

RHIZA , ρ'ίζα, *racine.*

RHIZAGRA ; nom d’un instrument de Chirurgie pour  
tirer les racines ou chicots des dents.

RHiZIAS, ό/ζίας ; liqueur qu’on tire des ratines d’une  
plante par les incisions qu’on y fait. On donne particu-  
lierement *ce* nom *aosilplelum.*

RHIZOPHORA ; nom d’un Végétal dont BoerhaaVe  
compte deux especes, dont la premiere est le

*Rhizophora, Indica, bryoniae nigrae similis, ad foliorum or-  
tumvemrucofa* , Plukn. Physi T. 220. F. 50.

La sieconde est le

*Rhizophora Americana.*

RHIZOTOMUS , ρ'ιζοτομος, signifie la même chofie que  
*radidseca.*

**RHO**

RHOA , *fod , grenade.*

RHODAPSIN 1 HA l ON , ροδαψίνθατον , *préparation  
de roses.* Aétius en décrit plusieurs, *Tetrab. IV. Serm.*4. *cap.* 117.

RHODELÆUM, *huile de roses,*

RHODIA RADIX, Offie. Ger.426. Emac. 532. Raii  
Hist. I. 690. Park. Theat. 729. C.B. P. 286. J. Β. 3.  
683. *Telephium luteum minus, radice rosam redolente,*Hist. Oxon- 3.468. *Anacampserossradice rosam spiran-  
te major*,Tourn. Inst. 264. Boerh. Ind.A.269. Raii  
Synop. 3. 269. *Rhodia.*

Elle croît Pur les hauteurs, & fleurit danslePrintems. Sa

RHO 1132

partie d’usiage est *sa* racine, laquelle est tubéreuse &  
cassante , d’un brun foncé en-dehors & blanchâtre en-  
dedans , & est à peu près de même odeur & de même  
goût que la rofe. Cette racine est échauffante , dessicca-  
tiVe & céphalique. Son principal ufage est pour les  
maux de tête. DaLE.

RHODIACON, ρ'οδιακὸν, est le nom d’une emplâtre  
que décrit Galien d’après Asdepiade, *LibLI. de Comp.  
Med. P. G.cap.* 17.

RHODIDES, ρὸδίδες, trochisque de roses , décrit pat  
DioEcoride, *Lib. I. cap.* 131.

RHODINON , ρ'όδινον, *huile* ou *vinaigre de roses.*

RHODITES VINUM, *Vin imprégné de rosies.* Lama-?  
niere de le préparer est décrite par Dioscoride , *Lib.V.  
cap.vsu*

RHODIUM LIGNUM. Voyez *Asphalthus.*RHODODAPHNE, le même que *rhododendron.*RHODODENDRON, *oleandre , rosage,* ou autrement  
*laurier-rose. NoyczNerium.*

RHODOMELI, *miel rosae*

RHODOMELON, ρὸδομελον, confection de rofes, de  
coings & de miel.

RHODON, ρ'όδον, *rose* ; il fe prend quelquefois pour  
huile de rosies.

RHODOSACCHARUM, *sacre de roses.*

RHODOSTACTON, ρὸδόστακτον , *miel deros.es.* Paül  
Εοινετε , *Lib. VII. cap. sy.*

RHODOS FAGMA, ρ'οδὀσταγμα, de ρ'όδον, rose, &  
στάζω , distiler. Le Docteur Freind remarque, qu’Ac-  
tuarius est le premier Auteur Grec qui fasse mention  
de liqueurs distilées, telles que le *rhodestagma* & l.iu-  
*tybostagma,* que le Traducteur appelle *flillatitius liquor  
rosarum, et aqua quam intybus stillavit ,* & que l’Au-  
teur emploie comme ingrédiens à faire entrer dans un  
julep. Gefner prétend que ces liqueurs ne font point  
préparées par aucun proeédé chymique,& ne font autres  
chofes que les sirops de ces plantes, parfaitement Eem-  
blables au *rhodostacton* que décrit P. Eginete. M. le  
Clere , attaché à l'opinion de M. Langius, pesse autre-  
ment, & a montré fort éVÎdemment que l'eau de ro-  
fes distilée d’Actuarius est fort différente du *rhodusc-  
tacton* de P. Eginete, qui n’est fait que de *suc* de rofes  
& de miel bouillis enfemble. Je silis en cela du senti-  
ment de M. le Clerc ; & pour justifier en cela monopi-  
nion & la sienne, qu’il me sioit permis d’obsierverici  
un passage de Nicolas Myrepsie, l'un des Grecs les  
plus modernes, & qui souvent copie notre Auteur.  
Il déerit le *rhodostacton* de Paul Eginette seulement  
aVec cette différence , qu’il dit qu’on le peut faire  
aussi-bien aVec du sucre qu’aVec du miel. Enfuite il  
décrit *i’hydrorosatum* soleant le procédé qu’indiquent  
Aétius & Paul Eginete , comme un remede qui  
ne differe guere du précédent, qu’en ce que dans  
le Eecond on ajoute de l'eau aux roses. Après cela , il  
en Vient au procédé néCeffa’re pour la préparation du  
julep d’Actuarius, & fait bien Voir au moins qu’il re-  
gardoit ce julep comme une préparation fort distincte  
des deux autres. Et tout le monde conviendra , sillon  
prend la peine d’examiner la composition qu’il enfei-  
gne , qu’elle est abfurde, s’il n’y est pas question de  
Peau de rofes distilée : autrement, à quoi bon répé-  
ter deux fois une même recette composée des mêmes  
ingrédiens ?

RHOE ; le même que *rhus.*

RHCEAS, ρ'οιὰς ou ρΥὰς, de ρ'έω, couler, ou ῥύω, tirer ; est  
un écoulement des yeux, occasionné par la diminution  
de la chair dans le grand *canthus* ou le grand angle de  
l'icil. Gallon , *Com. II. in VI.Epid,* en distingue quatre  
.fortes par rapporta Ees différentes eauEes. Car il est  
causé,dit-il, par la fermeture ou l'obstruction du passa-  
ge à l’endroit du grand *canthus,* ou par un amas d’ex-  
crémens dans l’œil, que ce passage à raifon de fon étrci-  
tesse ne Eauroit receVoir, & qui conséquemment Ee dé-  
chargent en-dehors ; ou, troisiemement, il peut ρτο-  
venir de l'obstruction du passage par une cicatrice qui  
s’y fera formée , comme il arrive souVent après l.lopé-

ΐΐ33 RHO

ration de *encanthis* ; ( voyez *Encanthis', )* enfin, de 1l’exulcération de la partie. L’Auteur des *Définitions  
médicales* définit le *rhœas,* une confiomption de la  
chair aux angles de l’œil, qui occasionne un flux de  
larmes. Et dans *VIsagoge,* qu’on attribue à Galien ,  
nous lisions, que l’œil est affecté d’un *rhoeas* quand le  
*canthus* est dépraVé par quelque caufe inconnue , ou a  
été tellement déprimépar quelque opération chirurgi-  
que , qu’il ne peut plus contenir les larmes , ou em-  
pêcher leur écoulement.

Selon Aétius, *Tetr. II. Serrn.* 3. *cap.* 88. le désordre que  
les Grecs appellent *rhœas ,* & qui est une diminution  
ou un décroissement de la chair dans le grand angle de  
l’œil.arrlVe lorsiqu’en conséquence d’une exulcération,  
ou de l'enleVement d’un ptérygion, ou de lachair na-  
turelle, l’angle de la paupiere est écarté , tombe Eur  
la joue , & deVÎent ineapable de retenir les larmes. Ce  
désordre arriye aussi quelquefois à la suite d’un *aegylops*mal guéri. On appelle *rhoeades* ceux qui en conséquen-  
ce de la fluxion de leurs yeux, font continuellement  
larmoyans. Pour ceux dont l'angle de l’œil est tout-à-  
fait éearté, il leur faut administrer des remedes d’une  
nature corroboratice & consolidante. S’il y a un calus,  
il faudra stimuler les parties par des médicamens plus  
acres. Mais l’opération manuelle est aussi nécessaire  
pour la cure de ce désordre ; car il faudra appliquer  
une ligature autour du cou , marquer quelque Vaisseau  
du nez, & en faire l'ouverture aVec une lancette. En-  
fuite on appliquera une éponge sur l’œil , & un catl-  
tere triangulaire fur la partie, qu’on n’enfoncera pas  
jusqu’à 1’os, mais de maniere qu’il affecte simplement  
la peau & la plaie. Après cela on appliquera une len-  
tille aVec du miel. Quand les ulceres feront fuffifam-  
ment nettoyés, il faudra tenir l’œil ουνειτ jusqu’à ce  
que l’angle foit rempli d’une chair louable, dans la  
crainte qu’i 1 ne s’y fasse de concrétion. L’alun & la té-  
rébenthine font d’une utilité singuliere dans la cure de  
ce désiardre.

RHOGME , ρ'ογμὴ, *rupture, fracture* ou *blesseure.*RHOGMOS , ρὸγμὸς , le *ronflement.*

RHOICOS, *fruste rsatide ;* épithete des corps qui abon-  
dent en humidité.

RHOIDARIUM , ρὸϊδάριον; nom d’un remede que dé-  
crit Aétius, *Tetrab.I. Serm. z. cap.* 68.

RHO1TES , ρ'ὸῒτης ; forte de rob fait de fuc de grenades,  
que décrit Dioscoride, *Lib. V. cap.* 34. Mais Paul  
Eginete appelle aussi de ce nom, une confection faite  
de trois septiers de fuc de grenade, & d’un de miel;  
bouillis jusqu’à consomption d’un tiers.

RHOMBOIDES MUSCULUS , *le Miiscle Rhom-  
bolide.*

Ce musitle est un plan charnu , mince , large, & obli-  
quement quarré , situé entre la base de l’omoplate &  
l’épine du dos. C’est par rapport à sa figure qu’on lui a  
donné le nom de *rhomboïde.*

On le peut diVisier en deux portions , une supérieure &  
une inférieure, qui siouVent paroissent entierement sé-  
parées. La portion supérieure qui paroît encore quel-  
fois composée de deux autres , est attaehée toute  
charnue aux deux ou trois dernieres épines du cou, &  
en partie au ligament cervical postérieur. La portion  
inférieure est attachée aux trois ou quatre supérieures  
du dos par un plan tendineux.

Ces deux portions, dont l’inférieure est beaucoup plus  
large que la supérieure , s’unissent & s’attachent au  
bord de la baEe de l'omoplate, depuis Ea petite facette  
trlangulalre, jusqu’à l'angle inférieur. La portion su-  
périeure recouVre un peu l’attache du muscle angu-  
laire.

Tour le mufcle est couVert du trapeze , & il couVre im-  
médiatement le dentelé postérieur-supérieur, étant en-  
tre ces d’eux mufcles, & comme collé à l’un & à l’autre  
pat un tissu filamenteux ou cellulaire.

RHU 1134  
X.

*Usages du Rhomboïde.*

Selon *ses* attaches & *sa* direction en général, il tireobli-  
quementen arriere, & en-haut la portion sous-épineu-  
fie de la base de l’omoplate.

Il est le modérateur du grand dentelé & du trapeze, dans  
leur action de tourner l’acromion en-haut, & de leVer  
l’épaule; il ramene l’omoplate dans sim attitude ordî-  
naire , quand ces mtsscles cessent d’agir.

Il peut tirer l’omoplate directement, si la portion infé-  
rieure du trapeze agit en même-tems ; car cette por-  
tion tirant obliquement embas Vers l’épine du dos , &  
*le rhomboïde* tirant obliquement en-haut Vers la même  
épine, il en réEulte un mouVement tout-à sait direct  
en-arriere, comme celui qu’on fait pour dégager les  
épaules , & les porter également en-arriere.

Il peut aVec le concours de la portion rayonnée du grand  
dentelé, tirer la bafe de l'omoplate directement en-  
haut. Ce mouVement n’est pas si aisé que les autres ,  
& il est très-petit ; car le grand dentelé n’y contribue  
que proportionément à l’action du *rhomboïde,* c’est-à-  
dire très faiblement, d’autant plus que dans ce cas,  
l'lacromion ne monte que très-peu. WINsnow, *Ana-  
tomie.*

RHOMBOS , ῤὸμβος ; efpece de bandage dont parle  
Galien , ainsi appellé à caufe de fa figure.

RHOMBUS, *Turbot.*

Il y a plusieurs especes de turbot différentes , non-  
seulement par leur grandeur , mais encore en ce que  
quelques-unes d’entr’elles portent des aiguillons à la  
tête & Vers la queue , & les autres n’en portent point.  
Ce poiffon doit être choisi frais, épais , bien nourri,  
& d’une chair ferme.

Il nourrit beaucoup; il *se* digere facilement, il produit  
un bon fuc , fa chair est estimée propre pour les mala-  
dies de la rate, étant appliquée dessus.

Elle ne produit de matiVais effets , qu’autant que l’on en  
use immodérément.

Elle contient beaucoup d’huile & de sel Volatil , *8e mé-  
diocrement* de phlegme.

Ce poiffon conVÎent en tout tems , à toute forte d’âge ,  
& de tempérament.

Il y en a de fort grands dans l’Océan , & dans la mer Mé-  
ditérrannée. Rondelet dit en aVoir νΰ qui aVoient cinq  
coudées de long, quatre de large , & un pié d’épaisseur.  
Ce poisson habite quelquefois autour des terres grasses,  
& au bord des rÎVages : mais le plus souVent à l’em-  
bouchure des riVÎeres , où il attend les autres poissons  
au passage. Il est Vorace; il mange les petits poissons  
qu’il reneontre, & fur-tout les écreVisses qu’il aime  
beaucoup. Il *se* remue lentement à catsse de la largeur  
& de l’étendue de S01I corps.

Le Turbot Ee nomme en latin *rhombus* , parce qu’il est  
large , plat & de figure ^rhomboïde, ou en losange.  
LEMERY , *des Alimens.*

RHOMMA , όόμμα , le même que *rophema.*RHONCHOS , ρ'όγκος , de ρ'έγκω , ronfler , *ronflement.*RHOPALOSIS , ρὸπάλωσις, maladie des cheVeux qui  
ressemble à la plique Polonosse, consistant en *ce* que  
les cheVeux *se* mêlent & sie collent les uns aux au-  
tres.

RHOX , pὸὸξ , la tunique uVée de l’œil. Mosithion , *de  
Morbis Mulierum ,* entend par ce même terme , la  
prunelle.

RHU

I

RHUS, le *rhus,* ou *rhoel*

τ13 f R H U

Voici Ees caracteres:

Ses feuilles font crenelées ou à trois dents ; fon calyce  
est fendu en cinq, petit & dentelé. Les fleurs font ap-  
prochantes de celles delà rofe , pentapétales & difpo-  
sées en bouquets. LloVaire, qui est au fond du caly-  
ce, deVient une capside ronde , remplie d’une graine  
unique & à-peu-près sphérique.

BoerhaaVe compte douze sortes de *rhus* , qui font -:

I. *Rhus y folio ulmp.* C. B. P. 414. Tourn. Inst. 611.  
Boerh. Ind. A. 2. 229. *rhus obsoniorum,Sumach),* Offic.  
*Rhus Coriaria >* Cer. 1291. Emac. 1474. *Rhus suive  
Stémach.* J- B- ι. 555- Rail Hist. 2. 1590. *SumachrsiVe  
rhus -obsoniorum et Coriariorum ,* Park. Theat. 1450.  
*Sumac commum*

Ce *rhus* ne parvient pas à une grande hauteur, II a les  
branches garnies de longues souilles crenelées , dont  
les crenelures ressemblent aux feuilles de l’orme , mais  
sont un peu plus longues. Les fleurs croissent en gros  
bouquets blancs , & font fuiVÎes d’une petite graine  
plate , ronde & Velue, d’un gout terreux astringent. Il  
croît en Italie , en Espagne & en Turquie. Ses feuilles  
& fa graine font d’ufage.

Elles font les unes & les autres fort astringentes & stypti-  
ques, bonnes pour toutes fortes de flux& d’lfémorrha-  
gie, fiait qu’on les applique extérieurement, ou qu’on  
les prenne intérieurement. Elles résistent à la putréfac-  
tion , à la gangrene & à la mortisiCation. C’est un des  
ingrédiens du sirop de myrte.

L’onguent de Sumac prend fon nom de la graine. M11.-  
**LER ,** *Bot, Oss.*

Il est rafraîchissant , dessiCcatif& astringent; on l’em-  
ploie principalement dans les flux de Ventre , les pertes  
& les flux excessifs des regles. Il arrête le sang hémor-  
rhOÏdal & corrige la bile.

Il est à propos d’obferVer que le *Rhus obsoniorum , Rhus  
Coriariorum,tse. lcBubeumÇ le Rht/s* des Cuisiniers, celui  
des Tanneurs, & le *Rhus* rouge) de Galien, ne font  
point trois différentes efpeces d’arbres ; le *Rhus obs.o-  
relorum* n’étant autre choEe que le fruit ; le *Rhus Coria-  
riorum* , les feuilles & les petites branches; & le *ru-  
beum ,* la graine du même arbre. C’est l’opinion du  
saVant Botaniste M. J. Ray, avec lequel je fuis fort  
d’accord fur cet article. DaLE.

2. *Rhus Virginianum ,* C. B. P. App. 417. Raii Hist. 2.  
1591. Tourn. Inst. 6t 1. Boerh. Ind. a. 2. 229. Park.  
Theat. 1450. *Sumach ->sive rhus*, Ind. Med. 114. *Su-  
mac de Virginie.*

Il croît communément en Virginie : mais nos Curieux  
en ont aussi dans leurs jardins. Il passe pour pofléder  
les mêmes Vertus que le Sumac commun.

3. *Rhus Americanum , Rachi-, ciel adnascuntur folia ru-  
bra , lolio lato y utrimque glabro , non serrato , pistachiae  
simili.*

4. *Rhus Americanum , Rachi ', cui folia adnaseuntur ru-  
bra , foliis praecedenti angustioribus.*

5. *Rhus Americanum, Raehi, cui folia adnaseuntur ru-  
bra , alata, foliis molle Clusii brevioribus.*

*6. Rhus Africanum , trifoliatum , mastts Spoliosabrotun-  
do, integro -> molle et incano,* Plukn. Phyt. 219. 8.

7. *Inhus Africanum s trifoliatum , majus foliis obtusis et  
Incisis, hirsutè pubescentibus,* Plukn. Phyt. 219. 7.

8. *Rhus Africanum, trifoliatum,masses,foliis acutioribus,  
incisis,supra viridibus,glabris, infra argenteis ,glabris,*HTUD.

9. *Rhus Africanum, trifoHatum, majus , foliis acutiori-  
bus , argutids, denticulatis, glabris subtus argenteis,*H.R.D.

io. *Rhus Africanum , trifoliatum > mesis , foliis subesis*

R H U 1136

*-argenteis, acutis et margine Incisis,* Plukn, Phyt, 219.  
6.

11. *Rhus Africanum, ttifoliatum, melius , glabrum,  
splendentefelioesubrotundo, integro ,* Plukn. Phyt. 219.

*9-*

12. *Rhus Africanum , trifoliatum Ί majas , glabrum y  
splendente utrimque folio sisubrotundo , medio quandoque  
crenato.* **BOERHAAVE,** *Ind. alt.P la'at.* Vûl. II.

On l’appelle *rhus,* de ρέω, *couler,* parce qu’il arrête les  
flux. Son fruit, qni est disposé en grappe, de couleur  
rouge, & d’un gout acide , agréable , est d’tin excellent  
ufage dans la diarrhée & la dyssenterie , singulierement  
quand il est bouilli dans l'eau aVec des écorces degre-  
nade. Il n’est pas moins falutaire dans le flux immOdé-  
ré des regles , dans le diabetès , les hémorrhoïdes & la  
gonorrhée. Les semences de *sumac* ne sont que des  
graines desséchées tirées des bouquets, & ont beauccup  
moins de Vertu à calsse de cette sécheresse. C’est pcur-  
quoi il faut choisir la baie récente; car alors elle est  
excellente, singulierement pour résister à la putré-  
flaction & à la gangrene dans la paronychie. Sa gom-  
me misie dans une dent cariée, en appaisie la douleur.  
Ses boutons tendres & sies fruits encore nus, ayant  
dlaVoir acquis du fue par la maturité, font salutaires  
dans une sorte de fieVre hectique. accompagnée de  
sueurs copieuEes , à caisse de la tendreté, de la flaccidi-  
té & de l'humidité de leurs fibres. *Histoire des Plantes  
attribuée â Boerhaave.*

Dioficoride dit, que l’herbe appellée *pheenix,* φὸῒνιξ, qui  
est une Aorte de *lolium,* que les Latins distinguent par  
I’épithetede *murinum,* est appellée par quelques-uns  
ρ'ουὸ , & par d’autres *anchinops ,* άγχινωψ : mais le όοὺς  
ἐρυθρὸς, *rhus rouge ,* des Grecs, est la graine du *frutex  
coriarius* ou *sumac.* Par rapport à cette derniere plan-  
te , les Savans sirnt sorts partagés fiur l’artlele de *sa-  
voir* s’il y en a plusieurs efpeces ou une feule , parce  
que les anciens Medecins parlent dans leurs écrits de  
plusieurs qu’ils distinguent même par différens noms.  
Il y en a une qu’ils appellent ρ'ῦς μαγειρικὸς, ( *rhus oIn  
saniorum s* ) ils en appellent une autre ρῶς βυρσὸδεψικὸς,  
*rhus coriariorum* ; ) & une troisieme , ρ'οὺς Συριακοὸ, ( le  
*rhus* de Syrie.) Quelques-uns peut-être diront que ce  
ne siont-là que dssérens noms d’une même chosie. Mais  
lorsqu’on Voit ces noms rangés par ordre l’un après  
l’autre, on ne peutgueres Euppofer qu’ils s’entendent  
tous de la même chose. Or ces trois fartes de *rhus* sirnt  
nommés l'un apres l’autre , comme autant d’ingré-  
diens différens dans les centuries des compositions de  
Myrepsie. Par exemple, dans la troisieme emplâtre  
nous lisions : κινναμωμου, σιδίων , ρ'ουμαγειρικοὺρ ου Συριακου,  
όοὺ βυρσοδεψικου. ; « de la canelle, du malicorium, du  
*« rhus* des Cuisiniers, du *rhus* de Syrie, & du *rhus* des  
«Tanneurs.» Sur ce fondement , qu’on ne faurcit  
s’empêcher de trouVer raifonnable, Fufchius conclut  
qu’il y a autant d’espece de *rhus* distinctes qu’il y en a  
de différens noms. Mais cette opinion est combat-  
tue d’autre part par un fort argument de Diofcoride,  
qui assure que le *rhus obsoniorum*, que quelques-uns  
appellent *erythrus,* rouge, est la graine du *rhus* des  
Tanneurs ; fur quoi il faut obferVer une différence  
dans le genre des deux; car l'arbrisseau s’appelle ὴ ροὺς,  
*haec rhus :* mais la graine fe nomme ὸ ρ'οὺς , *hic rhus.*Lors donc que nous lssons dans les autres ρτα μαγειρι-  
κὸς, ce terme *se* doit entendre de la graine dont on  
ussoit dans les cuisines : mais quand on reneontre ρτα  
βυρκικοὸ, ou βυρσοδεψικὸς , il s’entend de l’arbrisseau  
dont les feuilles ferVent à préparer les cuirs. Le *rhus  
obsoniorum ,* ou la graine, s’appelloit purement &  
simplement ῥοὺς, *rhus,* comme on lerrouVe dansl’Fxc-  
*gesis* de Galien : on lui donne aussi l'épithete Τἐρυθρὸς,  
*rouge*, parce qu’il rougit à mefure qu’il mûrit.

Mais la principale difficulté consiste à déterminer au juste  
ce que c’étoit que le *rhus Syriacum,* que Myrepfe dif-  
tingue du *rhus obsoniorum ,* & du *rhus coriariorum.*Théophraste dit qu’il croît du *rhus* en tous Pays, & *se*contente

113 7 R H U

contente par cette rasson de décrire celui qui croît  
en Grèce. Mais Pline rapporte la description de Théo-  
phraste au *rhus* de Syrie, & met le *rhus* au nombre  
des plantes exotiques, particulieres à la Syrie, quoique  
Théophraste en fasse une plante de tous pays. A l’en-  
droit où l'on lit dans Pline, *quod vocatur rhus,* un  
certain manuscrit lit, *quod vocatur ros* ; & suivant cette  
leçOn, nous Issons dans Cesse,ros *Syriacus,*que Brodeau  
& Crinitus rendent par manne , suppoEant qu’il parlait  
de la rosée deSyrie,& non pas du *rh us* ou *rhoe.*Pline,Lic.  
XXZK.c.I I. reconnoît deux fortes de *rhus*distincts de  
celui de Syrie à l'endroit où il dit : *Nec laelnum habet,*&C. « Nous n’avons pas de nom Latin pour *rhus,* quoi-  
« qu’on l’emploie cependant chez nous à plusieurs usia-  
« ges. » Puis il décrit trois fortes de *rhus* ou *rhoe :*l’un qui est un simple dont les feuilles sont semblables  
à celles du myrte,un autre qui est le *frutex coriarius :*& un troisieme Eous le nom de *rhus erythros,* qui est  
la graine du second. Quant au simple appelle *rhus,*quelques-uns le prennent pour le *Rhus Montospfsala-  
norurn* , arbrisseau qui a les feuilles de l'oxmyrsine.  
Mais *lcfrutex coriarius* mentionné en cet endroit est  
le même que celui du Livre XIII. qui est appelle *Rhos  
Syriacum.* Plusieurs appellent la graine ρὸύς ἐρυθρὸς ,  
pour la distinguer de l'arbrisseau. Les Dictionnaires  
de Medecine des Grecs modernes prennent le ρὸῦςμα-  
γειρικὸς, ἐρυθρὸς 8c Συριακὸς , pour le même *rhus, 8c* les  
rendent tous trois par σούμακιν ou σουμάκιον ; & il est  
certain que ce que les Grecs appellent ρουὸ, *rhus,* est-  
la même chofe que ce que les Arabes appellent *sumac.*Mais pour le ρὸῦς Συριακὸς, *Rhus Syriacum ,* j’imagine  
qu’il ne dissere point du *rhus* commun en genre ou en  
eEpece, mais seulement en bonté. Et peut-être qu’on  
en tiroit la graine de Syrie, comme étant le meilleur  
& le plus prcpre pour assaisonner les mets, tssage au-  
quel on l’employoit au rapport de Pline en gussede  
Pel, avec une addition de silphium ; assaisonnement qui  
rendoit, dit-il, les viandes plus savouretsses &- plus  
agréables au gout. SaUMAIsE, *deHomonym, HylHatr.  
cap.* 58.

R H Y

RHYAS, ρ'υὰς, le même que *Rhoeas.* Voy. plus haut.  
RHYEMA , ράημα , flotte de gâteau fait de miel & de  
fine fleur de farine.

RHYMA , ρ'ύμα, remede. CasTELLI. GORRÆUs.  
RHYME, ρ'υμη, le même que *Rhope.* Voy. plus haut.  
RHYMMA, ρ'ύμμα, depunla, déterger ; remede dé-  
tersif.

RHYNDACE, ρ'υνδάκη , forte d’olseau de la grosseur  
d’un pigeon. HESYCHIUS.

RHYPODES, ρυπώδης, épithete qu’on donne à desre-  
medes qui ont la forme de llclure; il vient de ρ'ὑπὸς,  
*sardes,* « ordures. » GaLIEN,*de Comp. M. P. GÆib. II.*

*cap.* I.

RHYPOS , ρ'ὑπὸς, crasse, ordures, dans le style de Ga-  
lien, est un exerément de la troisieme coction ramassé  
fur la surface de nos corps. Car comme les deux pre-  
mieres coctions ; à favoir celle qui fe fait dans l’esto-  
mac , & celle qui fe fait enfuite dans le foie , laissent  
deux fortes d’excrémens , l'un humide & l'autre *sec :*il s’en forme aussi deux fernblablesparla troisieme coc-  
tion dans toutes les parties de l’animal, qui font pro-  
duits par les fucs dont il est nourri. L’un de ces excré-  
mens est la fueur qui a fervi de véhicule pour trans-  
mettre l’aliment, & est une humeur ténue & féresse,  
femblable à l’urine ; l’autre consiste en résidus à demi-  
cuits,lesquels n’ont pas pu être assimilés à la partie à l'ef-  
fetde siervir à sa nutrition. Ces residus fiant aussi d’une  
substance ténue, étant du genre des matieres qui s’éva-  
cuent par les pores de la peau,par la transpiration inEensi-  
ble:mais ils Eont mêlés au ssi avec quelques parties excré-  
mentitielles plus grossieres ; ce qui fait que fouvent ils  
bouchent & obstruent les excrétoires de la peau. Cette  
crasse n’étoit pas inconnue aux Anciens , qui prenoient  
grand foin d’en nettoyer le corps pour différens tssages,  
*Turne V.*

R H U 1138

& llappelloienrsoY-isos *Onstrimentae* Pour les Grecs, ils  
l’appelloient ρ'ὑπὸς, & γλοιὸς. Elle a la vertu d’échauf-  
fer & de discuter modérément ; vertu qu’elle tient non-  
feulement de lalfature de nos corps , mais de fon mé-  
lange d'huile & de poussiere. Car cette crasse qu’on  
emportoit du corps dans les bains avec un frotoir, étoit  
un mélange d’huile & de scleur : au lieu que celle que  
procuroient la palestre & les autres exercices publics ,  
contenoit de plus de la poussiere, proVenant tant de la  
poudre qu’on aVoit répandue fur les combattans, après  
qu’ils avoient été oints d’huile, que de celle qui s’éle-  
voit de terre par les mouvemens qu’ils *se* donnoient  
dans la chaleur du combat. La Eueur ainsi excitée s’ap-  
pelloit d’un nom distinctif, πάτος, *palus.* La crasse qui  
avoit le plus d’huile étoit fans doute d’une qualité plus  
émolliente; & celle qui avoit plus de poussiere, d’une  
qualité plus dessiccative , plus difcussiVe & plus digesti-  
ve, & cela dans un degré d’autant plus éminent que la  
poussiere avoit plus d’afpérité & d’acrimonie. Car la  
poussiere d’une fubstanee plus fine & plus grasse que  
l’ordinaire & telle que celle que Galien, *Lib. V. de  
Surit. Tt/end.* appelle κόνις λιπαρὰ, « poussiere grasse ou  
« graisseuse,» est d’une nature plus emplastique, &  
empêche la dissipation & la résolution des parties du  
corps sur lesquelles on la répand. Mais la crasse ou les  
strimens les plus difcussifs , & en même - tems les plus  
propres à dessécher & amollir modérément , étoient  
ceux qu’on râcloit des statues & des vaisseaux d’airain  
ou de cuivre où l'on réservoit l'huile pour les ustages  
de la palestre , parce qu’ils contenoient un peu de la  
rouille du métal, comme l’obserVe Paul, *Lib. VII.*

RHYPTICOS , ύμπτικὸς , de ρύπτα , *déterger ; détersif*RHYSIS , ρύσις *nflux* ; terme sort usité par les Mede- ‘  
cins de la Sccte Méthodique, Voyez la Préface, ou  
Difcours Historique. D’autres Auteurs l'ont employé  
comme fynonyme à hémorrhagie , diarrhée , gonor-  
rhée , ou chûte de cheveux.

RHYSSEMATA , ρυσσήματα , ordures & crasse dont  
est couverte la peau des gens du peuple. CasTELLI ,  
**GORRÆUS.**

RHYTHMOS , ρΤθμὸς, la cadence , ou l'harmonie du  
pouls , ou la proportion convenable entre une pulfa-  
‘tion & celles qui fuivent. Voyez *Arythmos.*

RHYTIDOSIS , ρΤτίδωσις, destruction ou plissure de  
l'œil. GaLIEN.

R I A

RIAL ARMENIGOS , ρ'ήαλ ἀρμένιγος ; nom barbare  
d’un antidote que décrit Nicolas Myrepiè. *Sect.* 1.  
*cap.* 510.

R I Β

RIBES , *Groselier.*

Voici quels font fes caracteres:

C’est un arbrisseau sans piquans, à larges feuilles. Son  
pédicule fe termine par un ovaire couronné d’un lar-  
ge calyce dÎVÎsé en cinq grands segmens. Sa fleur est  
pentapétale ayant cinq petits pétales qui s’éleVent  
des interstices des fegmens , & est garnie de cinq éta-  
mines. L’ovaire donne un long tuyau qui part du cen-  
tre de l’apex, & forme un fruit rend en ombiile , fi.  
guré en grappes & plein de petits pepins.

Boerhaave compte six especes de *Groscliers* , qui font:

1. *Pelbes vulgaris,acidus, ruber*, J Β. 2. 97- Boerh. Ind,  
A. 2.54. Asses, *Ribesia,* Offic. *Pelbes , Grosularia,* Ind.  
Med. *esi.Bibes vulgaris fructu rtibros* Ger. Emac. 1593.  
Ind. Raii Hist. 2. 1485. Synop. 3.456. *Bibes fructu  
rubro* Park. Theat. 1561. *Rabes rubra ,* Parad. 558.

C c c c

113 9 R I B

*Grosseularia multiplici acino , sive non fsunosca hortensis ,  
rubra asive Ribes Officinarum,* C. B. P. 455. Tourn.  
Inst. 639. *Groseilles rouges ,* ou *raisins de Corinthe.*

L’arbrisseau qui porte le fruit appelle raisin de Corinthe,  
siorte de groseille , est un peu plus gros que celui qu’on  
appelle simplement *Groselier',* il a de grandes feuilles  
& des piquans en-dehors.. Son fruit vient en petites  
grappes de couleur rouge & d’un goût acide & doux.  
0η en plante dans les jardins : mais il en vient de sau-  
vages dans le Nord de l’Angleterre. Il fleurit en Avril,  
& fon sruitestmûren Juin. Son fruit est rafraîchissant  
& agréable à l'estomac; il appaife la foif, & est tant  
foit peu astringent. La gelée faite aVec le fuc de ce  
fruit & du fuere plaît beaucoup aux fébricitans. On  
trotlVe rarement des raisins de Corinthe dans les Bou-  
tiques. MILLER , *Bot. Offe.*

La gelée de raisins de Corinthe est faVoncufe & réfolu-  
tÎVe , fort bonne à prendre dans les fleVres & dans les  
obstructions chroniques , délayée aVec de l’eau , fiur-  
tout si l’on en continue long-tems l’usage.

Les raisins de Corinthe siont de deux sortes, rouges &  
blancs, & Eont l'un & l’autre sûrs, qualité qui leur  
vient du Eel acide dont ils abondent, lequel est dissous  
dans une suffisante quantité de phlegme. Ce Eel acide  
les rend rafraîchissans , & propres à appasser la chaleur  
de la bile & des autres humeurs. Ils resserrent tant  
foit-peu l’estomac, & résistent au poisim. On fait de  
ce fruit de bonnes confitures , & une boisson, aVec  
de l'eau & du fucre , qu’on appelle νϊη de Corinthe ,  
fort bonne dans les chaleurs de l’Eté,pour rafralehir &  
humecter le corps. On en fait aussi une gelée rafraî-  
chissante & humectante , fort agréable au gout, qu’on  
emploie tant en remedes qu’en alimens : mêlée aVec  
de l'eau, on en fait une boisson dans la fievre : les feuil-  
les font astringentes. I.EMERY, *des Alimens.*

2. *Ribesflore rubente,* J. B. 3. 98. *Grosseularia hortensis  
majore fructu rubro s* C. B. P. 45 5.

3. *Bibes , quae Grosseularia s hortensis t majore fructu albo,  
H.* R. Park.

4. *Ribes vulgaris aridus , albas baccas ferens* , J. B. 2. I  
98. *Grosseularia hortensis fructu margaritis simili*, C.  
B.P.455.

5. *Ribes Alpinus dulcis ,* J. B. 2. 98. *Grosisularia vulga-  
ris fructu dulci.* C. B. P. 455.

6. *Bibes nigrum, vulgo dictum ,folio olente ,* J. B. 2. 98.  
Raii Hist 2. 1486. Synop. 3. 456. Boerh. Ind. a. 2.  
254. *Ribes nigra >* Offic. Park. Parad. 558. *Bibes fructu  
nigro,* Theat. 1562. Ger. Emac. 1,93. *Grossidaria  
non spinosa , fructu nigro ss* C. B. P. 455. *Groselier  
noir.*

Il fleurit en Juin , fon fruit est bon dans l.lefquinancie :  
c’eft pourquoi on l’appelle baies pour l’efquinancie.  
**RaY ,** *Hist. Plant.*

RIBESIA , signifie lamêmechofe que *Ribes.*

R I C

RICINOIDES.

Voici fes caracteres :

Les fleurs mâles consistent en plusieurs feuilles, qui semt  
placées circulairement & arrangées en forme de rofes :  
celles-là font stériles. A quelque distance des fleurs fur  
la même plante , naissent des embryons enVeloppés  
dans un godet, qui dans la fuite deViennent un fruit  
tricapfulaire , qui contient une graine oblongue dans  
chaque cellule.

Boerhaave compte deux efpeces de *Ricineldes,* qui font:

1. *Belcimoidxs Americana , folio Gossepii,* Tourn. Inst.  
656. Boerh. Ind. alt. 653. *Nuces e Barbadoes ,* Offi.

R 1 C 1140

*Ricinus Americanus,* Ger. 339. Emac. 496. Park. 183.  
Raii Hist. 1. 166. *Ricinus Americanus major,semine  
nigro ,* C. B. P. 432. Ricizzus *major Americanus Curcas  
dictus , et Faba purgatrix Indiae Occiduae.,* J. B. 3. 643.  
*Ricinoides, seu Pineus purgans , vel Pinhones Indici ,*Cod. Med. 97. *Munduy -Guacu, sive Nux Cathartica  
Americana y* Pif. 169. *Munduy-Guacu Brasilienflbus  
Pinhones Lusitanis, mihi Nttx Cathartica ,* Marcg.  
96. *Qtauhay-Ohuatli* 1. *Avellana Cathartica Ί* Hem.  
85. *Noix des Barbades.*

Ce fruit croît dans les Barbades & dans plusieurs autres  
contrées de l’Amérique. 11 est de figure oyale ou  
oblongue, gros comme une petite feVe, concaVe d’un  
côté & conVex'e de l'autre , & rempli d’une moelle  
blanche. Il a les mêmes Vertus que le *ricin.*

*i. Ricinoides, arbor Americana -, solio multifido,* Tourn.  
Inst. 566. Boerh. Ind. A. 253. *Palma Christi,* Tourn.  
Mat. Med. 75. *Ricinus Americanuss tenuiter divise  
folio,* Raii Hist. 1.167. *Avellana purgatrix s* C. B. P.  
418. Raii Hist.2.1386. *Avellanapurgatrix novi Orbis,*J. B. 1.322. *Avellanaepurgatricesj* Park. Theat. 1621.  
*Nuces purgantes,* Ger. 1362. Emac. 1546. *Nelxpurga-  
tives.*

C’est une plante de l’Amérique, dont les *noix* sont de  
couleur blanehâtre, & tellement cathartiques , qu’on  
assure qu’une feule suffit pour faire aller par haut &  
par bas durant plusieurs jours. Ce fruit purge aVec  
moins de Violence quand on ôte l’écorce, & qu’on le  
donne par petites dosies. *Histoire des Plantes attribuée  
â Boerhaave.*

RICINOKARPOS.

Voici fes caracteres :

Les fleurs mâles font disposées en épis , & produites de  
la maniere suivante.

De l’extrémité d’un petit pédicule tendre & velu, sort un  
fleuron nu, à trois feuilles & herbu, dont les pétales  
font pointus, & difposés en forme d’étoile. Du cen-  
tre de ce fleuron , qui s’éleVe en ferme de cone , flottent  
neuf étamines qui soutiennent chacune un sommet.

Presque dans le même endroit de la plante s’élevent des  
ovaires munis de pédicules plus courts, ronds, velus,  
triangulaires , tricapsulaires & à trois côtes, de même  
que *lc ricin.* L’endroit d’où la fleur & l’ovaire tirent  
leur origine, est entouré d’une estpece de calyce com-  
mun, d’où s’élevent les pédicules des fleurs.

Boerhaave compte deux especes de *Ricinokarpos,savoir,*

1. *Ricinokarpos, Afra. Mercurialis procumbensdioccos,  
Africana s felio violae tricoloris,* Park. Bat. App. P. 10.

2. *Ricinokarpos Americana ustor e albo spicato , foliis cir-  
caeae acutiori.* BOERHA AVE , *Ind. alt. Plant,* Vol. I.

RICINUS, *Ricin.*

Voici fles caracteres :

La racine est fibreufle, les feuilles font alternes, larges &  
anguleufes ; quelques-unes des fleurs Eont mâles ,d’au-  
tres femelles, & portées fur un même épi. Les pre-  
mieres font composées d’un calyce formé d’une feule  
piece découpée en cinq segmens disposés en étOÎle. Il  
s’éleve de sim centre une infinité d’étamines mâles &  
fécondes, qui, lorsqu’elles fiant unies, ressemblent à  
un thyrse branchu.

La fleur femelle ou l’ovaire est composé de trois capfu-  
les, dont l'assemblage forme un fruit triangulaire, dont  
le fommet est orné de plusieurs petites aigrettes, & du  
centre duquel il s’éleve trois pistils, dont chacunper-  
te un fommet rude & fendu en deux. Chaque cellule  
renferme une feule semence de la figure & de la grosseur  
d’un pignon.

ίΐψι R I C

BoerhaaVe compte cinq espeees *dt Ricinus,* seiVoir,

I. *Ricinus vulgaris,* C. B. P. 432. J. B. 3. 642. Raii  
Hist. 1. 165. Tourn. Inst. 532. Boerh. Ind. A. 2. 253.  
*Catapuela major, ricinus*, Offic. *GranadelllaPeruvia-  
na,* Pharmacop. *Ricinus,* Ger. 399. Emac. 496. *ssahma  
Christe ,* Cod. Med. 88. *Ricinus, sive cataputia major  
vulgatior s* Park. Theat. 182. *Nhambu-Guacu, sive  
Ricinus Americanus,* Pisi 180. *Ricin.*

Le *ricin* est une plante qui a la figure d’un petit arbre. Sa  
tige est liste, noueuse , cretsse , grosse comme le doigt  
au plus , & couVerte de quelque poudre Verdâtre sem-  
blable à de la farine. Ses feuilles font larges , arondies,  
mais découpées en cinq, sept ou neuf iegmens pointus  
& dentelés. Les pédicules font longs, & aboutissent au  
centre de la partie postérieure des feuilles.

Les fleurs font petites & à étamines, & naissent aux som-  
mités des tiges , mais un peu plus bas ; & du corps de  
la plante sortent des grappes de gousses rudes & trian-  
gulaires, dont chacune renferme trois femences blan-  
ches , plus petites que les scVes de cheVal , qui fous  
une coque friable, contiennent des amandes tachetées ,  
d’un goût douceâtre & huileux.

Ces amandes, qui font la seule partie de cette plante  
dont on fasse usage en Medecine, purgent les humeurs  
aqueuses par haut & par bas aVec beaucoup de Violence:  
mais comme on a des purgatifs plus sûrs & plus pro-  
pres à fatisfaire à toutes les indications , on les em-  
ploie très-rarement. L’huile exprimée des femences est  
bonne pour tuer les pous des enfans. MILLER, *Bot.  
Osu.*

2. *Ricinus Americanus, major, caule virescente ,* H. R. P,

3. *Ricinus Africanus, maximus y caule geniculato, ruti-  
lante,* FI. R. P.

4. *Ricinus Americanus eseerennis.*

*5. Ricinus vulgaris, 'minor,* C. B. P. 432. *Erawai, ricini  
pusillum geniis,* Cluf. Exot. 48. *Ricinus minor,* Η. Eyss  
Æst. 0.8. F. II. F. I. BOERHAAVE , *Indi alt. Plant.*Vol.I.

On dit qulon a appelle le *ricin , ricinus*, à catsse qu’on a  
trouVé quelque reflémblance entre sa semence & un  
petit Insecte de même nom qui infeste les chiens & les  
bœufs. On l’a nommé *palma christi,* à caufe que *scs*feuilles ont, à ce qu’on prétend , la figure d’une main  
ouVerte. On Croît que e’est Eous Cet arbre que Jonas *se*repofa après être fiorti du Ventre de la baleine.

La Cinquieme espeee est *appelléefovepurgative.* On pré-  
pare aVee elle l’huile de *Kerva, i’oleum cicinum,* ap-  
.pellé *oleumficus insornalis,* que les Indiens estiment un  
excellent lénitif, quoiqu’elle fioit la plus acrimcnieu-  
fie de toutes les efipeces. Ce fruit, après qu’on l'a dé-  
pouillé de fa peau , purge par haut & par bas à un tel  
point , qu’HippoCrate le prcfcrit à la place des *grana  
cnidia* ou *cervus cnidiusL.orsqu’on* le prend aVec *sa* pel-  
licule, il purge aVee tant de Violence, qu’il enflamme  
le Ventricule & les intestins ; ee qui peut le faire passer  
pour un poison. Quoique les femenCes foient extre-  
mement aCrimonieufes, l'huile qulon en tire est adou-  
cissante , & bonne pour la roideur & l’immobilité des  
membres , aussi-bien que pour la gale, les ulceres & les  
Vers.

La quatrieme & Cinquieme efpeees, étant prifes intérieu-  
rement , operent’par haut & par bas aVeC beaueoup  
de Violence ; ce qui fait qu’on les prescrit dans les apo-  
plexies, les léthargies , & en qualité d’hydragogues,  
dans les hydropisies. *Histoire des Plantes attribuée* à  
*Boerhaavee*

RmINUs, est aussi le nom d’un infecte qu’on distingue de  
la maniere fuÎVante :

*Ricinus,* Offic. Schrod. 5. 345. Aldrov. de Infect. 559.

R I C 1392

Jonsi de Insect.9I. Charlt, Exer. 52. *Ricinusoctapesi>*Raii Hist. Infect. 10. *Tique.*

C’est un petit animal fort sale , de couleur livide, aVec  
une queue émoussée & arondie, & plein de sang , qui  
s’attache aux bœufs, aux pourceaux , au cheVres, aux  
brebis & aux chiens.

Pline prétend que le fang des *tiques* qui s’attachent aux  
chiens, est *unpstlothre* ou remede propre à faire tom-  
berle poil, & qu’il appaifel’érésipele.

Amatus assure qu’il est un remede admirable pour la gale  
feche. DaLE.

\* La *tique* est une efpece de morpion, ou un petit in-  
fecteplat, de figure rhomboïde, mollasse , de couleur  
noirâtre : il a six piés, aVec lefquels il fe cramponne à  
la chair: il naît fur les plantes, & s’attache aux bœufs,  
aux chiens, & même aux hommes fous la barbe, aux  
aines, & auxautres endroits garnis de poil: fon bee est  
court & pointu : il sisce le fang pour *sa* nourriture:  
mais il n’a point de passage pour rendre Eesexcrémens;  
ce qui fait qu’il fe dégorge comme lasangsile, ou qu’iî  
meurt de réplétion. On dit qu’il souffre la faim jufqu’à  
fept jours fans mourir : il multiplie fort en peu de  
tems : on tue cet infecte par les mêmes drogues qu’on  
emploie à chasser les poux & la gratelle ; saVoir , par  
l’onguent Napolitain, le foufre & le tabac.-

On prétend que ce petit animal, étant tiré de l’oreille  
gauche d’un chien , & porté en amulete dans un noiiet,  
a la Vertu d’appaifer les douleurs du corps : maison ne  
doit aVoir aucune foi pour ce prétendu remede. LeME-  
RY, *des Drogues.*

**R I G**

RIGOR , *Frissent*

AVant que de traiter des prognostics qu’on peut tirer des  
*frissions s* relatiVement à la mort ou à la guérison du ma-  
lade, il est nécessaire de donner d’abord une notion  
exacte du *frissen s* puilqu’il est impossible fans cela de  
former aucun jugement certain des maladies par le  
moyen de ce fymptome. On définit le friflon ( *rigor )*a un froid fubit & Violent; ou. comme dit Galien,  
*« Lib. deTrem. Palp. Convulse et Rigore,* un refroidise  
« fement douloureux de la chaleur naturelle , aCeom-  
« pagné d’une fecousse & d’une agitation inégale de  
« tout le Corps, lequel proVÎent de la faculté expulsue  
« de la partie sensitice , qui s’efforce de chasser les hu-  
« meurs nuisibles. » 11 diffère du tremblement, *(tre-  
mor)* en ce que celui-ci ne consiste que dans la Vibra-  
tion d’un seul membre, au lieu que l'autre affecte géné-  
ralement tout le corps : mais c’est de quoi nous parle-  
rons un peu plus bas.

Le *frissen ( rigor* ) furvient quelquefois fans fievre : mais  
elle l’accompagne pour l'ordinaire.

. Galien nous apprend dans le LiVre que nous Venons de  
citer, *cap.* 7. & *de Cals. Symptom.*fect.x, *cap. y.* aussi-  
bien que dans EonLiVre *dx Inaequal. Temp. cap.* 8. que  
le frisson *(rigor )* peut subsister fans fleVre, & il entre-  
prend d’établir cette Vérité, malgré l’opinion où les  
Anciens étoient du contraire. Il dit même aVoir νυ un  
jeune homme à Alexandrie qui fut faisi d’un frisson,  
*( rigor)* pour aVoir mangé des dattes Vertes, en consé-  
quence de l'obstruction que l'humeur groffiere causa  
dans les Veines. Hippocrate est le feul parmi les An-  
ciens qui ait fu que le frisson (rigor) peut fubsister fans  
fleVre ; car il nous apprend , *1. Epid.sect.* 3. *Ægr. fa*«que la femme d’Epicratesi étant près de fon terme,  
« fut saisie d’tmfeistanmais fans augmentation delà cha-  
« leur; que le mêmefymptome continua le lendemain,  
« & qu’elle accoucha le troisieme jour d’une fille. »

Il s’enfuit donc que le *frissen* peut subsister sans fleVre ; ce  
que Galien & les Grecs appellent ῥίγος ἀνεκθερμαντον ,  
« frissen ( *rigor* ) sans Chaleur ; » au lieu que Celui ( *ri-  
gor )* qui est accompagné de Chaleur, étant fuivi de  
**C C** c c i j

H43 R I G

la fieVre, est une affection Violente, concussiVe&mor.  
bifique.

Mais comment distinguer le frissen (rigor) du froid & du  
frissonnement ( *horror*, ) puisque Galien, *de Trem. etc.*nous dit, c. 6. « que c’est un chose bien différente pour  
« un malade d’être dans le frisson./ *rigor,}* ou d’être af-  
« fecté d’un *horror,* ou d’un refroidissement. »

On dit ordinairement que l'approche de l’accès est ac-  
compagné dans un malade d’un *frissen ( rigor* ), dans  
un autre d’un ûorror , & dans un autre, peut-être feule-  
ment d’un froid léger ; & tel est le langage ordinaire  
des Medecins dans leurs Ecrits, & l'usage qu’ils font  
deces mots. Lors, par exemple, qu’une perfonne est  
faisie d’un froid Violent, fans aucune fecousse ou agi-  
tation du corps -, elle n’est pas pour cela affectée d’un  
*frissen ( rigor ja* car pour être tel, il dcit être accompa-  
gné d’un mouVement inégal & inVolontaire. Si cette  
froideur est simplement accompagnée d’une agitation  
légere & inégale de la peau , on l’appelle *Perfrictio s*au lieu qu’on lui donne le nom *d’horror,* lorsque cette  
agitation est considérable , & qu’elle Vient par accès  
dans quelques parties du corps seulement; dloù il fuit  
que *s horror* n’affecte que la peau , au lieu que *lu frissen  
(Rigor) ,* s’empare généralement de tout le corps.

Les causes *dofrissen ( rigor* ) font premierement, la cha- i  
leur ou le froid immodérés. Ceux qui entrent dans un  
bain qui peche par l'un ou l’autre de ces excès, faVent  
parfaitement que ces deux qualités produifent des alté-  
rationsaussi fubitesque considérables dans le corps, &  
caufent des frissonnemens *(horrores)Se* des *frissens(rigo-  
res* ) ; & Galien , *de Cause Syrnptom. Lib. II cap.* 5. en  
apporte des preuVes démonstratiVes. Hippoerate a donc  
raifcn de dire « que le froid irrite les ulceres, durcit la  
« peau , & caufe des douleurs insupportables & des  
*« frissions^rigorer)*fébriles». Les uns sont Eaisis d’un frise  
fonnement *(horroel)* par un excès de crainte , les autres  
d’un tremblement *(tremor)* à l’occasion d’un ulcere  
ou d’unabfcès qui fuppure; Galien, *in VI. Epid. Com.*3. nous apprend que les incisions & les cauteres actuels  
caufentdes *frissons Origoresjo* ces fortes d’opérations,  
dit-il, causent un *frissen ( rigor)* tout de même que si  
quelque chosie d’acrimonieux affectoit la chair.

Le même Auteur assure conformément à cette notion ,  
que le *frissen ( rigor* ) est fur-tout causé par des humeurs  
bilietsses & acrimonieuses ; car celles-ci picotant les  
parties sensibles, proVoquent la chaleur naturelle, la-  
quelle employant tous sies efforts pour les chasser , ex-  
cite, ainsi qu’il s’exprime, *de Caus. Sympt. Lib. II. cap.  
5.* dans le corps, les mouVemens & les siecousses irrégu-  
lieres dont on a parlé. *Ces frissons ( rigores)* siont très-  
fensiblesdans les fieVres bilieuses, si-irtout de llespece  
intermittente ; dans lesquelles les humeurs ténues, bi-  
lieuses , & extrêmement acrimonietsses, étant chassées  
hors des Veines , fiant continuellement poussées par tous  
les corptsscules sensibles, d’un endroit dans un autre ,  
jufqu’à ce qu’elles prennent leur route, ou Vers la peau,  
par les pores de laquelle elles sléVacuent en forme de  
fueur, ou qu’elles Ee jettent fur l’estomac, dloù elles  
fortent par le Vomissement, ou qu’elles descendent dans  
les intestins pour sortir par les Eelles. De-là Vient que  
les *frissions ( rigores* ) , font ordinairement sistVis d’éVa-  
cuations bilietsses, ainsi que Galien PobsierVe, *Corn.* 2.  
*In VI. Epid.* où il dit , j’ai montré dans mon Traité du  
*Frissen ( rigor* ) que les excrétions de bile amere , qui  
pénetre à traVers les corps siensibles pour s’éVacuer ,  
sont les siuites de cette maladie.

Voici donc qu’elle est l’origine du *frissen ( rigor).*

Les humeurs nuisibles & acrimonieusies étant chassées  
hors des Veines parla faculté expulsive de ces Vasseaux  
sie jettent fur d’autres parties. Mais comme elles ir-  
ritent celles-ci par leur acrimonie , & qu’elles excitent  
également leur faculté expulsiVe , elles font de nou-  
yeau obligées deles abandonner, & ainsi de sitite, juf-

R I G ï144

qu’à ce qu’elles foient parVenues à la peau, dans l’ef-  
tomac, ou dans le bas Ventre , où,comme on a déja dit,  
elles trotlVent une issue. Au reste les parties qu’elles  
offenfént & qu’elles irritent, cherchant à s’en débarraf-  
sier , appellent à leur fccours la chaleur naturelle , dloù  
il arrÎVe que les extrémités fe refroidissent. I.Orfque  
l’expulsion des humeurs est faite , ce qui arrÎVe lorf-  
qu’elles ont pris leur route Vers la peau, oûquelqu’au-  
tre partie par où elles peuVent fortir, la chaleur renaît  
dans les extrémités , *8e* cela d’autant plus promptement  
que la chaleur naturelle est plus forte ; au lieu que si  
celle-ci est extrememcnt foible , ces parties ont peine à  
reprendre la chaleur qu’elles ont perdue. C’est durant  
cette expulsion des humeurs , qu’arriVe cette fecOusse  
& cette Vibration irrégulieres de tout le ccrps, que  
nousappellons *frissen ( rigor* ) pendant lequel les extile-  
mités fe refroidissent, la chaleur naturelle rentre en-de-  
dans, ce qui fait que le corps est toujours froid dans le  
*frissen ( rigor).*

Cette affection que nous appellens *frissen ( rigstr* ) est non-  
seulement causée par des humeursacrimonietsses, mais  
quelquefois encore par une humeur grossiere qui obf-  
true les Veines. Tel étoit le*frissen ( rigor)* du jeune  
homme d’Alexandrie dont on a parlé ci-dessus , & dont  
Galien explique la caufe en ces termes :

« Dans ce cas , dit-il, le *frisson (rigor)* est occasionné  
« par l'inaction sorcée de la chaleur naturelle. Car cet-  
« te chaleur fubsistant dans fon entier , tant en fubstan-  
« ce , qu’en force, fait effort pour s’étendre & fe dise  
« tribuerdanstoutes les parties du corps : mais comme  
« elle est retenue malgré elle , & repoussée en-dedans,  
« elle retourne àfon origine, où nepouVantséjourner  
« long-tems , ( car le repos est une Véritable mort pour  
lo une substance d’une nature mobile ) elleste recueille  
« & Ee concentre pour ainsi-dire , & reVenant , non  
« point aVec un mouVement libre & uniforme, mais  
« aVec une impétuosité pareille à celle d’un cheVal qui  
« a rompu fon frein , elle employe toute fa force con-  
« tre ce qui s’oppofe à sim passage , pour le chasser &  
« fe faire jour : mais étant repoussée & arrêtée à mi-  
« chemin , tout le corps est Violemment agité dans cet-  
« te rencontre. Car , entre autres effets , elle fe raré-  
« fie en heurtant contre ces obstacles, elle recule en ar-  
«riere, & retourne de nouVeau à sim principe , ou à  
« sim origine, dloù fortant de nouVeau aVec plus de  
« Violence qu’auparaVant ; & étant de nouVeau repouf  
« fée , elle renotlVelle ses attaques , jusqu’à ce qu’elle  
a ait écarté ce qui lui fait obstacle ». *Le frissen ( ri-  
gor )* commence par le dos & les reins ; à quoi se rap-  
porte ce que dit Hippocrate *V. Aphor. 6c).* « Que  
*« le frisson (rigor)* dans les femmes , commence prin-  
« cipalement dans les reins, d’où il gagne le long du  
« dos jusqu’à la tête : il ccmmence dans les hcmmes  
« dans les parties antérieures du corps , plutôt que  
« dans les postérieures , comme dans les coudes & les  
« cuisses. La peau est eneore d’une contexture fort rare  
« dans les hommes, comme il paroît par le poil dent  
« elle est couVerte. χ> Mais en Voilà assez pour éclair-  
cir la notion que nous aVons donnée du *frissen ( rigor. )*

Examinons maintenant les prognostics qu’on peut en ti-  
rer, en commençant par ceux qui font saVOrables. Par-  
mi les *frissons ( rigores* ) qui accompagnent les fieVtcs ;  
ceux-là sont de bonne espece qui font périodiques &  
fymptomes propres de ces maladies. Les*smffens (ri-  
gores)* périodiques qui EurViennent tous les jeurs, ou  
tous les deuxieme ou troisieme jours, & qui précedent  
les fieVres intermittentes , siont tous salutaires , & sui-  
Vant Hippocrate *IV. Aphor.* 43. exempts de danger,  
& cela à proportion de la durée de l’intermission & de  
la brieVeté de l’accès. Hippocrate *IV. Aphor.* 63. nous  
dit que les *frissions ( rigores)* quotidiens cessent par le  
moyen des fieVres quotidiennes ; car, comme dit Ga-  
lien dans son Commentaire Eur ce passage, puisiqueleç

ïi45 R I G ,

*frissions ( rigores* ) furviennent aVec une agitation dans  
toute l'habitude du corps , laquelle est fuiVie de l’é-  
vacuation des humeurs , on a tout lieu d’espérer que  
l’intermission de ces sortes de fleVres , fera tout à-fait  
cesser la maladie dont nous parlons. Ce qu’Hippocrate  
dit *desfrisseons* journaliers , qu’ils cessent par le moyen  
des fleVres quotidiennes, a également lieu dans ceux  
des fleVres tierees & quartes , comme il paroît par les  
obserVations qu’on a faites fur ces fleVres , dont le re-  
tour est toujours précedé d’tm *frissen ( rigor, )*

Les plus salutaires de tous les *frissions,* font les critiques ,  
tels que ceux qui accompagnent une IleVre dans un  
jour critique aVec des signes de coction , & qui sont  
SUÎVÎS de fueurs abondantes & salutaires , ou de νο-  
missemens, ou de déjections , ou d’un saignement de  
nez , qui détruit entierement , ou du moins appaisi?  
considérablement la fleVre. C’est de ces sixtes de *frif-  
sons* qu’Hippocrate parle *IV. Aphor.* 58. lorsqu’il dit  
« que toutes les fois qu’une personne qui a une fieVre  
« chaude est sitisse *d’orl frissen , sa* maladie cesse. »

ïl paroît qu’un *frissen ( rigor )* doit aVoir deux qualités  
pour être bon.

Premierement , il doit être silici d’une chaleur remar-  
quable , dont Galien , *Lib. de Trem. etc. cap. 6.* assigne  
trois caisses ; la premiere, que la chaleur naturelle étant  
repoussée de la surface du corps , fe ramasse dans les  
parties internes pour les aider à *se* débarrasser des hu-  
meurs nuisibles ; après quoi étant entretenue & aug-  
mentée par l’humeur qui réside dedans, elle en sort  
tout à la fois , & fe répand aVec plus de Violence. Se-  
tondernent, que retournant aVec une Vitesse accélérée,  
elle s’enflamme en donnant contre les parties externes,  
& augmente de la même maniere que le fer & le cail-  
lou acquierent une chaleur considérable par leur mou-  
vement & leur frottement mutuels. Enfin, que la cha-  
leur en retournant Vers la superficie, entraîne aVec elle  
quelque humeur chaude, qui ne peut manquer d’é-  
chauffer les parties externes ; & plus la chaleur natu-  
relle est: forte, plus le corps est chaud après le *frissions*plus elle est foible , moins le corps reçoit de chaleur.  
C’est donc un bon signe lorfque la chaleur augmente  
après le *frissen ( rigor* ) puisqu’elle indique la force &  
la Vigueur de la nature, comme au contraire c’en est  
un très-mauVais,ainsi qu’on le Verra ci-après, lorsqu’un  
malade n’a que peu ou point de chaleur après *lcfri-  
fon,* entant que cela prouVe qu’il est dans un très-mau-  
vais état, & que la nature en lui est extremement foible  
& languissante. C’est donc un très-bon signe lorfque le  
corps ensuite d’un*frissen* acquiert un degré de chaleur  
extraordinaire, de quelque cauEe qu’elle proVÎenne.  
La seconde qualité *d’unfrissen (rigor)* de bonne eEpe-  
ce , est qu’il soit Eu ici d’éVacuations ou de purgations  
salutaires ; à quoi l’on peut ajouter , qu’il emporte  
tout-à-fait , ou du moins qu’il appaife considérable-  
inent la fieVre. Tels étoient les *frissions ( rigores )*qu’Hippocrate obferva dans plusieurs de fes malades,  
furtout dans la femme d’Epicrates , dans Charion ,  
dans la fille de Larisse, dans la malade qui logeoit chez  
Timeneus, & dans Philistis. 11 dit de la premiere, *I.  
Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 5. «qu’elle fut faisie le quatorzie-  
<x me jour d’un notlVeau frisson ( *rigor* ) auquel fuccé-  
ά da une fieVre Violente; qu’elle Vomit le quinzierne  
« à plusieurs fois une matiere bilieufe jaune, qu’elle  
« Eua & que la fleVre la quitta ; qu’elle eut une fieVre  
a légere Vers le Eoir, & qu’elle rendit une urine épaisse  
«aVec un sédiment blanc. » Il dit de Charion, *III. Epid.  
Sect.* 2. *Ægr.* 5. «qu’il eutleseptieme jour un notlVeau  
*«frissen {rigor*) une fleVre Violente, une sueur uni-  
« VerEelle & une criEe » Etant retombé malade le dix-  
septieme jour , a il sut iaisi d’un notlVeau *frissen* au-  
« quel Euccéderent une fieVte Violente , des fueurs &  
« une criEe qui emporta la fieVte. » Il rapporte de la  
Hile de Larisse, *III. Epid. Sect. 3. Ægr.* 12. « qu'elle eut  
« le sixieme jour une hémorrhagie de nez copieufie, &

R I G 1146

«qu’elle sut faisie d’un*frissen (rigor)* enfuite du-  
« quel tout Ton corps fie conyrit d’une fueur chaude &  
« abondante , qu’elle eut une criEe, & que la fieVre la  
« quitta. » La malade qui logeoit chez Timeneus,*IV.  
Epid. T.* 25. eut aussi *on frissen (rigor)* auquel Euccéda  
une criEe saVorable. La même chose arrica à Philistis,  
femmed’Héraclides, *VII. Epid.* 136.Le*frissen (rigor)*est quelquefois un bon signe dans une hémOrrhagie >  
comme nous en assure l’Auteur des *Prorrhet.* 1. 150.  
« Ceux, dit il, qui ont une hémorrhagie copieufe au  
a commencement en font délÎVrés par un *frissen (ri-*« gor; ) » en quoi certes il a rasson , puifque dans une  
évaeuation immodérée , la chaleur & le sang fe reti-  
rent foiiVent Vers les parties internes. Le *frisson ( rigori)*préfage néantmoins la longue durée de ces fortes de  
maladies ; car , comme dit Galien dans sion Commen-  
tairesi.lrce présage , «lorsqu’une éruption de sang, au  
« lieu d’appasser la maladie est ΰιίνϊε *d’imfrissen (rigor)*« celui-ci & la maladie font de longue durée , à caule  
« de la difficulté que le corps trouVe à s’échauffer. »  
Les *frissons ( rigores')* présagent quelquefois une crife ,  
lorsqu’ils Eont siIÎVis d’un tremblement *{tremor)* sui-  
Vant l’Auteur *dos Prenot. de Cos* , 27.

Après aVoir parlé des *frissions ( rigores* ) qui font d’un bon  
préEage dans les maladies, il est tems de dire quelque  
choEe de ceux qui leur font opposés, je Veux dire , de  
ceux qui ne présagent que la destruction du malade.  
On doit mettre au premier rang le *frisson (rigor)* qui  
n’est fuivi que de peu ou point de chaleur, conformé-  
ment à ce que nous lisions dans le premier LiVre des  
*Prorrhetiques, 6y.* « que les refroidissemens occasion-  
« nés par un *frissen ( rigor)* qui n’est point fui VI de cha-  
« leur stont très-mauVais ; » à eatsse, si-siVant PobserVa-  
tion de Galien, qu’ils indiquent l’extinction de la cha-  
leur , comme dans le cas de la malade qui logeoit, *in  
Foro Mendacium, III. Epid. Sect.* 2. *Ægr-* 12.

Les *frissons ( rigores)* font encore très-mauVais lorsqu’ils  
ne font suiVisd’aueune éVacuation , ou que celle-ci est  
de mauVaisteespece, & on les met aVec rasson au rang  
de ces signes imparfaits qui ne décident rien. Galien,  
*In I. Prorrhet.* difcutant ce sujet, dit : « Ceux qui  
« entendent ceci des *frissions* en général, doÎVent tou-  
« jours fe fouVenir, que s’ils furVÎennent le troisieme  
«ou lequatrieme jours, ils font un Eymptome propre  
«à ces Eortes de fievres; mais que passé ce tems-là ils  
a ne présagent rien de bon , surtout lorsqu’ils ne sont  
« fillVis d’aucune CriEe. »

*Los frissions ( rigores')* ne présagent rien de bon lorsqu’ils  
Eont fuÎVis de quelque mauvaise excrétion, parce qu’ils  
font du nombre des signes critiques indécisifs, que *Ga-  
lien dit* indiquer la mort ou une crisie difficile ( ce qui  
prouVe que la maladie siera funeste, ou du mOÎns tsès-  
dangereufe & très-difficile à guérir, ) Nous liions à ce  
siujet, 1. *Prorrhet. 66.* « Que c’est un fort mauvais *si-*« gne, lorsque la chaleurne reVÎent point enfuite d’un  
« grand froid ( *perfrictio )* ou d’un refroidissement ex-  
« ceffifaecompagné de fueurs; & que siaVec cela le ma-  
α lade sient une chaleur brûlante & des douleurs dans  
« les côtés & est EouVent attaqué du *frissen Crigor )*« sim état est des plus dangereux. » Au reste , toutes  
lessi-leurs froidessontdangereuses,surtOutquand elles  
affectent les parties supérieures , & il en est de même  
de celles qui bien que copieuses & abondantes n’em-  
portent point la fieVre. C’est de quoi nous aVons uri  
exemple, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. dans la femme de  
de Dromeades , dont il est dit que « le troisieme jOur  
«Vers midi, elle eut un *r\Ouvcau frissen ( rigor ) rc-*compagné d’une fieVre très forte, qu'on n’apperçut  
« aucun changement dans son urine , qu’elle fentit des  
« douleurs dans les hyp.ocondres auxquelles se jOigni-  
« rent des n au fées & une aversion pour les alimens,  
« qu’elle passa la nuit fans dormir, & que mur Εοη ccrps  
« Ie couvrit d’une sueur froide. » Aussi mourut elle le  
sixieme jour.La malade qui logeoit, *inforo Mendacium,*eut aussi *plusicorsfrissens ( rigori)* accompagnés d’une  
siueur froide aVant que de mourir. De même, toute

H47 st IG

fueur copietsse dans l’état de crudité de la maladie,  
qui n’emporte ni la fieVte ni fies fiymptomes,est mortel-  
le,bien qu’elle ne fioit point froide, Surtout loriqu’el-  
**le** paroît le sixicme ou le huitieme jour. Telle étoit  
celle qu’Hippocrate observa *,I. Epid. Sect. ^.Ægr,* 12.  
dans la personnequi fut faisie de la fleVre au fortir de  
souper, & dont il dit, «qu’elle eut le huitieme jour  
« un *frison ( rigor) &* une fieVre très-VÎolente, qu’elle  
« fua beaucoup , qu’elle paroissent fans fieVte, qu’elle  
« dormlt fort peu , & qu’elle fe trouva faisie de froid  
«à son réveil.» Elle mourut le onzicme jour. Nous  
liEons, *Coac.* a que les accès réitérés d’un *frisson (rigor)*« accompagné de sileurs, fiant mortels. » D’où st suit  
que *lcsfrissens ( rigores* ) ne présagent rien de bon lorE-  
qu’ilsnefont sellais d’aucune éVaeuation, ou que cel-  
le-CÎ est de mauVasse eEpece.

**A** l'égard delà fievre, *lcSfrissens (rigores)* qui n’empor-  
tent ni nlappaiEent la maladie, ne Valent rien , ainsi  
qu’Hippocrate nous l'assure, *IV. Aphoris. su.* «tout  
*« frissen (rigor)* dit-il, qui filment dans la fieVre  
« fans l'aj passer, est un fort mauvais signe. » (11 s’agit  
dans cet Aphorifme de lueur & non *dcfrissen* : mais ce-  
lui qui fait à notre fujet, est le *IV. Aph.* 46. où il est  
dit a que tOut *frissen (rigor)* qui faisit un fébricitant  
«déja aflôibli fans procurer aucune intermission de la  
« maladie, est mortel. » ) Le cas est encore pire lorf-  
qu’un *frisson (rigor)* de cette efpece est Ευϊνϊ d’une  
évacuation copieuEe , ainsi que Galien l'obsierVe fort  
bien dans fon Commentaire fur le *IV. Aph.asi.* «Lor^,  
« dit cet Auteur , qu’un *frissen ( rigor)* est fuivi d’une  
«évacuation qui ne diminue point la fieVre , il faut  
« absolument que le malade périsse; tant à catsse que  
« S01I corps est trop faible pour supporter l'agitation  
« du *frissen ( rigor)* qu’à cauEe que lléVacuation siiffit  
« peur catsser cette diflolution. » Que si les forces du  
malade font considérablement épuisées par la Violence  
du mal , le *frisson ( rigor* ) ne peut que lui caufer la  
mort, conformément à *FAph.* 46. de la quatrieme *sec-  
tion* que nous aVons déja cité ; car tout *frisson ( rigor )*de quelque efpece qu’il soit, qui sitisse un malade con-  
sidérablement affoibli, est pernicieux, en tant qu’il  
indique une extinction de la chaleur naturelle. Ecou-  
tons là dessus l'Auteur des *Prorrhetiques* 1. 65. « C’est  
« un mauVaissigne,dit il, lorsque le corps ne reprend  
« plus *sa* chaleur après que *lcfrisson ( rigor)* a cessé. »  
Tout*frissen ( rigor)* dit l'Auteur des *Pronotions de Cosu*221. «qui silrvient dans une fieVre Violente aVec dss-  
« torsion des yeux , est mortel. » On pourroit peut-  
être appliquer à ces l.ortes *defrissen ( rigori)* ce qu’Hip-  
pocrate dit, *VII, Aph.* 7. « que tout *frisson (rigor )*«aVec délire après une débauche est mauVais ; » car ,  
comme Galien l’obsierVe , un pareil *frissen* est causé par  
l’extinction de la chaleur, à l'égard de laquelle il arri-  
ve la même chosie qu’à un feu ou une lampe qu’on fur-  
charge de bois ou d’huile , car l'une & l'autre s’étei-  
gnent.

On juge encoredela mauVasse qualité des *frissions (rigor')*par les signes qui les précèdent, qui les accompagnent  
ou qui les si-fivent. Un*frissen (rigor)* est toujours à  
craindre dans une fleVre continue lorsqu’il *se* trouVe  
joint avec d’autres mauVais signes. Ecoutons là-dessus  
Hippocrate, *I. Epid.* « Lorlque les fleVres ardentes  
« commenceront à deVenir épidémiques, elles sourni-  
« rent des signes à l’aide desquels on pouVoit connoître  
« qu’elles Eeroient mortelles ; car les malades furent  
« d’abord fasses d’une fieVre Violente accompagnée  
« d’un *frissen ( rigor)* ils ne pouvoient dormir, ils  
« étoient dans des inquiétudes continuelles, ils étaient  
« altérés & aVoient un dégout unÎVersel. » Le *frissen  
( rigor* ) ne préEage rien de bon non plus dans les phré-  
nésies aecompagnéesde déjections blandies, ou d’une  
urine de même couleur ; & on n’a qu’à conlùlter, *I.  
Prorrhet.* 13. pour s’en conVaincre. Il est dit, *T.* 64.  
que « c’est un fort mauVais signe pour une perfonne  
« qui est dans le *frisson ( rigor* ) de méconnoître ceux  
« qui lui font proches, & d’oublier ce qu’elle a fait, »

RI G 1148

Et un peu après, *IHrorrhet. 6y.* « Les *frissions* brûlans  
« ( καυματώδεα ῥίγεα) ne font point exempts de dan-  
« ger ; & ils ne préfagent rien que de funeste lorsi-  
α qu’ils fOnt accompagnés d’une rougeur ignée ( τὸ  
'« φλογῶδες ) au VÎfage, & de fueurs. » Et *Coac.* 14.  
*« Les frissons (rigor)* Violens qui caufent un engour-  
« diffament , font malins, » en tant qu’ils indiquent  
l’extinction de la chaleur naturelle. Et *T.* 22. « Les  
*«frissions (rigor)* accompagnés de maux de tête & de  
« Eynccpesfont mortels; » parce qu’ils indiquent une  
inflammation considérable de cerVeau. On juge donc  
de la mauVaife issue du *frissen ( rigor)* par les autres  
mauVais signes dont il est accompagné. On peut con-  
sulter pour plus ample éclaircissement, *Coac.* 20. ou  
Z. *Prorrhet.* 101. où 11 est dit que « ceux qui ont des

*frissions ( rigor')* réitérés,qui augmentent à l'apprOche  
« de la nuit, aVec des insiamnies ou agitations de Vei-  
« nes ( φλεβοδονώδεα , Voyez l’article *Phlebodrnodes )*a durant leur stommeil , & qui rendent inVolontaire-  
a ment leurs urines, tombent à la fin dans un coma, &  
«dans des conVulsions. » 11 fuit de ce qu’on Vient de  
dire, que les *frissons ( rigor* ) qui fiurViennent danà  
une fleVre aiguë, aVec d’autres mauVais signes, ren-  
dent la mort du malade beaucoup plus aisiée àprogno-  
stiquer.

Les *frissions* continus & scéquens sont aussi fort mauVais,  
fuÎVant *Coac. y.* 10. parce qu’ils indiquent la suppura-  
tion de quelque visicere, ou deyains efforts Vers la cri-  
fe, ou même une extinction de la chaleur naturelle.  
C’est de quoi nous aVons un exemple dans la mala-  
de qui logeoit *in Foro Mendacium*, dont l’histoire fer-  
vira beaucoup à éclaircir ce que nous aVons dit des  
*frissons ( rigor* ) qui préfagent la mort des malades ; car  
elle fut faisie durant le cours de sa maladie de plusieurs  
*frissons,* qui furent toujours accompagnés d’autres si-  
gnes pernicieux.

Voici le cas tel qu’il est rapporté, *III. Epid. Sect. 2,  
Ægr.* 12.

a Une femme qui logeoit *in Foro Mendacium* , après  
« aVoir accouché d’un garçon aVec beaucoup de pei-  
« ne , fut faisie d’une fieVre Violente acompagnée d’a-  
« bord d’altération , de dégout & de cardialgie ; *sa* lan-  
« gue étoit sieche, sies sielles extremement liquides, peu  
«abondantes, pénibles & toujours accompagnées de  
« tranchées, & elle ne dormit point. Elle sentit le len-  
« demain une eEpece de *frissen (.rigor)* qui fut silivi  
« d’une fleVre très-forte & d’une légere fueur fluide  
« autour de la tête. Le troisieme jour elle rendit par  
« bas aVec beaucoup de peine une grande quantité de  
« matieres crues & ténues. Le *frissen (.rigor)* reVÎnt le  
« quatrieme jour, tous les Eymptomes empirerent &  
« elle ne put dormir. Elle sie trouVa fort mal le cin-  
« quieme, & elle rendit le sixieme une grande quanti-  
a té de matiere liquide par bas qui n’apporta aucun  
« changement à fon état. Le *frisson (rigor)* la reprit le  
« feptieme jour , & il fut fuÎVÎ d’une fieVte Vlolente  
« aecompagnée d’altération , d’inquiétudes continuel-  
« les, & Vers le foir d’une fueur froide partout le corps,  
« les extrémités fe refroidirent & il fut impossible de  
« les réchauffer. Elle eut un nouVeau *frissen* dans la  
« nuit, *ses* extrémités demeurèrent froides, & elle ne  
« put dormir; & après aVoir eu un léger délire elle re-  
« couVra l’ufage de fa raifon. Le huitieme jour enyi-  
α ron midi elle recouVra la chaleur, elle Ee trctiVa al-  
« térée, elle fut affectée d’un coma & de nausées, &  
« elle Vomit quelque peu de matiere bilieufe jaunâtre;  
« elle passa une très-mauVaife nuit, & elle perdit beau-  
« coup d’urine fans le fentir. Le neuvieme jour il y eut  
a rémission de tous les fymptomes , elle fut quelque  
a peu assoupie; elle eut un léger *frissen ( riger)* Vers le  
« foir, & elle Vomit quelque peu de bile. *Lefriffen la*K a faisit de nouVeau le dixieme jour, la fleVre augmen-

« ta, & elle passa la nuit sians dormir. Elle rendit le  
a matin une grande quantité d’urine sans sédiment, &

1149 R I L

« Ees extrémités recouvrerent la chaleur qu’elles  
« aVoient perdue. Elle vomit le onzieme jour une  
« matiere bilieuse Virulente : le *frissen ( rigor* ) la faisit  
«peu de tems après, & sies extrémités fe refroidirent  
« de nouVeau. Elle tomba Vers le foir dans une fueur  
« accompagnée de*frissen, ( rigor* ) elle Vomit beaueoup  
α & elle passa une très-mauVaise nuit. Le douzieme  
« jour elle Vomit beaucoup de matiere noire & fétide,  
« elle sut extremement altérée & incommodée du ho-  
« quet. Elle fut saisie'd’un *frissen (rigor)* le treizieme  
« jour, elle Vomit une grande quantité de matiere noi-  
« re & fétide, & elle perdit la parole enViron midi. Il  
« lui prit le quatorzieme jour un faignement de nez &  
« elle mourut. Sa maladie ne fut qu’un frissonnement  
*« (horror')* & qu’un cours de Ventre continuel. La ma-  
« lade aVoit enViron dix-fept ans. PstosPER Αεριν , *de  
Praesag. Vit. et Mort. Ægrot.*

RIGOR , *raideur* ou *inflexibilité.*RIGOR **NERVORUM.** Voyez *Tetanos.*

R I L

RILLUS; c’est, fuiVant Ruland , un Vaisseau chymlque  
dans lequel on *verse* les métaux fondus, pour leur  
donner une forme oblongue.

R I M

RIMA, *fente* ou *crevasse.* On appelle ainsi en termes  
d’Anatatomie la grande fente ou l'ouverture despar-  
ties naturelles des femmes.

RIMULA , l'ouverture de la glotte.

R I N

RINÆUS MUSCULUS, est le nom d’un mufcle du  
nez dont Douglas fait mention. Il l'appelle encore na-  
sal, *nasalis ,* & dit qu’il fort charnu de l’extrémité de  
l’os du nez & de la partie contiguë de l’os maxil-  
laire.

Il s’infere dans tous les cartilages de l’aile du nez.  
RINAR. Ruland rend ce mot par *limatura.*

R I P

RIPARIUS, est une épithete qu’on donne aux animaux  
qui fréquentent les bords des riVieres ou le rÎVage de la  
mer.

R I S

RISIGALLUM , le même *asi Auripigmentum.*RISTORUM, espece d’aliment nourrissant préparé avec  
des jaunes d’œufs.

R1SUS, *ris.* Voyez *Respiratio & Sardonius.*

R I T

RITRO, Offic. *Echinopus minor,* J. B. 3. 72. Tourn.  
Inst. 463. *Carduus globosus minor,* Ger. 990. Emac.  
1151. Park. Parad. 332. *Carduus sphaer oc eph alu s caeru-  
leus msnor s* C. B. 381. Raii Hist. 1. 383. *Scabiosa car-  
dui folio sphaerocephala humilior*, Hérm. Cat. 539.

On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au  
mois de Juin. Sa racine est d’ufage & possede les mê-  
mes vertus que celle de *Fechinopus major.*

R I W

RIWAND & RIWANDTZINI, font les noms que  
les Arabes donnent à la *rhubarbe.*

R O A

ROADES, signifie dans Paraeelfe un Medecin igno-  
rant.

R O B H5°

R O B

ROB. Voyez *Decoctio.*

RO B ER 11AN UM. Voyez *Geranium.*

ROBES , *Vinaigre.* RULAND.

ROBIGO, le même que *Rubigo.*

ROBORANTIA , remedes corroboratifs. Voyez *Ana-  
leptica.*

ROBUR., *chène.* Voyez *Quercus.*

ROBYS, épithete qu’on donne au meilleur pain de fro-  
ment. CasTELLI d’après *Langius.*

ROC

ROCELLzA. Voyez *Fucus.*

ROCHETTA. Antonio Neri nous apprend que *iapol-  
vérine* ou *roquette* qu’on nous apporte du LeVant & de  
Syrie est la cendre d’une certaine plante qui est fort  
commune dans ce pays-là. On ne doit point douter  
qu’elle ne donne un fel beaucoup plus blanc que la fon-  
de d Espagne; aussi quand on Veut aVoir du erystal par-  
fait il faut y employer celui qu’on tire de la poluérine  
ou *roquette* du LeVant. Car quoique la fonde donne  
beaucoup plus deEel, le crystal qui en est fait est plus  
bleuâtre, & n’a ni la blancheur, ni l’éclat de celui dans  
la composition duquel on a employé la cendre de *ro-  
quette.*

Merret remarque à ce fujet que la poluérine & la *roquet-  
te* font la même chofe, EaVoir, les Cendres de la même  
plante, bien qu’elles different par leur bonté. Le nom  
de la derniere est entierement inConmi dans nos Verre-  
ries, & on ne la distingue pas même aujourd’hui à Mo-  
ran. Celui de polvérine y est toujours en usage , & on  
le donne à toutes les cendres du LeVant aVec lesquelles  
on fait le Verre. Cette diflérenCe des noms Vient, je  
crois, de ce que la poluérine est en poudre, & l'autre  
en morCeaux ou pierres, ce qui l'a fait appeller *ro-  
chetta* En effet, les Verriers obferVent que les lnor-  
ceaux les plus gros & les plus durs donnent un fel plus  
fort& plus blane que ceux qui Eont plus petits, ou en  
poudre , Eoit que cela Vienne de la faifon où l'on a cul-  
tivé cette plante, de la maniere dont on l’a cueillie &  
brûlée, des Eels fixes qu’on y a mêlés , du fel marin ou  
des liqueurs aVec lesquelles on les a falsifiés. Il est cer-  
tain que pour donner plus de force au *sel &* le former  
en morceaux durs & pierreux , on fait une lessiVe des  
premieres cendres aVec laquelle on arrofe la plante  
ayant de la brûler, ce qui donne une potasse plus forte  
pour les SaVonniers & les Teinturiers. Je n’ofe cepcn-  
dant assurer qu’on ait employé cette méthode dans la  
fabrique de la cendre du Levant, ni qu’on la néglige  
aujourd’hui.

ROCHUM ALUMEN, *Alun de roche.*

R O D

RODODENDRÔN. Voyez *Nerium 8e Ægolethron.*

R O G

ROGGA, nom du *Secale, Hybernum, velntajasu*

R O H

ROHOB, le même que *Rob,*

ROM

ROMANA ADRIANA ANTIDOTUS, est le nom  
d’un antidote dont on trouVe la description dans Nico-  
las Myrepse, *Sect.* 1. c. 5.

R O N

RONAS, est une racine dont les Persans fe serVentpour

1151 R O N

teindre en rouge. Je ne sache pas qu’on en fasse issage  
en Médecine.

RONDELETIA.

Voici *ses caracteres.*

*Sa* fleur a la figure d’une foûcoupe , & consiste en un  
tuyau d’une sieule piece soutenue par un godet, qui  
deVient ensilite un fruit prefque rond , couronné &  
partagé en deux loges remplies d’im grand nombre de  
Femences menues.

Miller ne compte qu’une efpece de cette plante, *sa-  
voir ,*

*Rondeleela arborescens, tini facie,* Plum. Νον. Gen.

Cette plante sut découVerte dans l'Amérique par le P.  
Plumier, qui lui donna ce nom en l’honneur de Guil-  
laume Rondelet fameux Medecin de Montpellier.

Ses semences furent enVoyées en Angleterre par M, Ro-  
bert Millar, Chirurgien , qui les cueillit dans la par-  
tie Septentrionale de la Jamaïque, où ces arbres font  
fort communs , de même dans plusieurs endroits de  
l’Amérique Espagnole. **MILLER,** *Dict. Vol. II.*

RONDESSA , est une efpece de chate de l’Amérique  
qui, à ce qu’on prétend , fait entrer fes petits dans sim  
ventre & les fait fortir toutes les fois qu’elle veut.  
**CASTELLI** d’après les *Ephémérides des Curieux de la  
Nature.*

R O R

RORELL A, nom du *ros solis.*

RORIFERUS , *rorisere,* est une épithete que quelques  
Anatomistes donnent aux vaisseaux lactés & lympha-  
tiques.

R O S

ROS , *rofée.*

Lorfqssil regne une grande sécheresse pendant l’été,& que  
la furface de la terre vient à être brûlée par l'ardeur du  
foleil, non-feulement l’eau, mais encore les autres sisu-  
stances moins volatiles d’une nature grasse & faline  
s’élevent à une certaine hauteur de l’athmosphere ,  
quoique d’une maniere invisible, aussi long-tems que  
ces exhalaisions font agitées par la chaleur du foleil :  
mais celle-ci venant à diminuer vers le floir, l’air fle re-  
froidit aussi-tôt, tandis que la terre qui conflerve la  
chaleur plus long-tems que l'air, continue à envoyer  
des exhalaisians chaudes, d’où naît une Vapeur blanche,  
épaisse & visible,plus chaude près de la terre qu’ailleurs,  
laquelle commence d’abord à paroître dans les lieux  
bas & aquatiques, d’où elle se répand insensiblement  
au point de couvrir durant la nuit lasclrface de la terre  
d’un brouillard que le sioleil dissipe à sim leVer. Cette  
humidité, qu’on appelle du nom de *rofée* , est une siub-  
stance extremement composée, & on ne peut rien dire  
touchant sia nature particulière qui sioit généralement  
vrai. Elle ne peut être qu’un chaos, entant qu’elle est  
un amas de toutes fortes de particules Volatiles con-  
fondues ensiemble par la chaleur du soleil qui agit siur  
la terre ; elle doit aussi Varier dans les différens en-  
droits de la terre , Eelon les diverses eEpeces de parti-  
cules qu’elle renferme. Par exemple, dans les bruyeres  
d’une grande étendue qui font feches & éleVées, elle  
doit être en très-petite quantité & prefque entierement  
aqueuse ; au contraire dans les lieux bitumineux &  
voisins des marécages & des eaux croupissantes , *sa*quantité & *sa* qualité doiVent être différentes & elle ne  
peut que nuire considérablement à la sianté; il n’est  
donc pas étonnant que les Chymistes soient si peu  
d’accord entre eux dans les différentes analysies qu’ils

R O S 1152

en ont fait. Ceux qui cherchent I’efprit de Vie, le dif-  
foRant unÎVerfel, le mercure de Vie , le nitre & l’acier  
de SendÎVogius dans la *rofée -,* paroiffcnt entendre fort  
peu leur métier ; & ils feroient beaucoup mieux de  
nous dire que la *rofée* est d’une nature fubtile & faVo-  
neufe, capable de nourrir les Végétaux. On a cueilli  
dans certains endroits de la terre une *rofée Osai* a donné  
par la distilation une liqueur qui imprimoit les cou-  
leurs de l’arc-en-ciel fur le Verre aVec une telle force ,  
qu’il étoit impossible de les effacer par le frottement,  
les lessives alcalines ou l’eau régale; elle slenfiammoit  
aussi comme l’efprit de Vin. Il s’est trouvé de la *rofée*qui après aVoir été distilée & misie en digestlon à une  
chaleurmodérée pendant huit jours, & enfuite rectifiée  
six fois consécutiVes, a brisé trois Vaisseaux l.un après  
l’autre, quoiqu’elle fût restée parfaitement insipide. Il  
y a de la *rofée* qui femblable au heure jaune se sond  
quand on l’étend fur la main, fe durcit & fe feche à  
une chaleur modérée & dont l'odeur est extremement  
fétide. On la trouVe en grofles masses durant la nuit,  
furtout dans le printems & dans l’hiver. La nature de  
*la restée* Varie aussi suivant les différentes lassons de  
l’année & les différentes successions des météores; &  
comme il s’y mêle une infinité de petites semencesde  
végétaux, d’œufs, d’infectes & un grand nombre d’au-  
tres choses semblables qui s’y digerent, y fermentent  
ou s’y corrompent, elle doit donner différentes pro-  
ductions par la distilation; aussi les Chymistes om-ils  
aVancé une infinité d’opinions extraVagantes fur son  
fujet. Tout ce qu’on peut dire est:, que l'eau compose  
la plus grande portion de la *rofée, 8c* quson ne peut  
rien établir de certain touchant ses autres parties, à  
caufe de leur variété infinie. Βοε R H a a VE, *dans ses  
Institutions de Chymie,*

ROSA , *Rosie.*

Voici fes caracteres,

C’est un arbrisseau généralement couvert d’une écorce  
armée de piquans, dont les feuilles font ailées & ter-  
minées par un lobe impair. L’extrémité du pédicule  
forme un ovaire prefque sphérique, terminé par une  
couronne profondément découpée en cinq parties,  
striée, & composée de cinq fegmens longs & découpés,  
dont l’assemblage forme une efpece de calyce. Ses  
fleurs sirnt à cinq pétales ; ces derniers sortent du bord  
interne du calyce avec un grand nombre d’étamines. 11  
s’élève du centre du sommet de l’ovaire, une petite  
tête ornée de plusieurs petits tuyaux dentelés, qui sie  
change en un fruit à une feule loge, rempli d’un grand  
nombre de semences anguleuses, velues, & terminées  
par de petites feuilles.

Boerhaave compte trente-neuf & Miller quarante-neuf  
especes de *roses.*

Voici celles qui font d’usage en Medecine :

I. *Rosu carina* ; Eglantier ordinaire. Voyez *Csunosbatos.*

2. *Resu Damascena, pallidas* Offic. *Rosa Provincialis,  
sive Damascena-,* Ger. 1079. Emac. 1261. *Rosa Da-  
mascena,* Park. Theat. 1017. Parad. 413. Raii Hist. 2.  
1468. *Rosa purpurea,* C. B. Ρ.481. Tourn. Inst. 637.  
*Rosa Damascena y flore pleno ,* Boerh. Ind. A. 2. 152.  
*Rosa rubello, flore majore, multiplicato asive pleno, in-  
carnata vulgo,* J. B. 2. 36. *An rosa incarnata vulgas  
ris,* Mont. Ind. 51. *Rose muscate.*

Cette eEpece de rosier n’est ni si gros, ni sihautquele  
rosier blanc : mais il est plus épais & garnl d’un plus  
grand nombre d’épines vers sia racine que le rouge.  
Ses fleurs font moins douces que la *rose* de Provence, &  
les branches garnies de piquans. Elles font d’un rouge  
pâle & d’une odeur sort agréable.

Ses fleurs flont légèrement purgatiyes , & propres, lerf-  
qulon

115 3 ROS

qu’on les donne auxsenfans & aux personnes soibles,  
pour évacuer les humeurs séreuses & bilieuses. On cn  
metsiauVent dans les purgatissaviolens.

Les préparations de la *rose* musicate, fiant,

Le *Sirupus è succo rosarum,*

*Sirelpus rosaceus lolutivns,*

*HAq ua rosarum Damascenarum ,*

Et *VElectuariume succo rosarllm.* MILLER, *Bot. Offe*

*sisOOA. rosarum Damascenarum ;* eau de *restes* mtsscates.  
Voyez *Aqua.*

**Ej.EcTUARIUM** *è succo rosarum* ; électtlaire de fuc de *ros.es*Voyez *Electuarium.*

*Strupus e succo rosurum s* Sirop de Fuc de roEes,

On prépare ce sirop sians aucune infusion avec le fuc ex-  
priiné des fleurs,& la même quantité de fucre indiquée  
dans le *scrupus rosaceussolutivus.*

*Sirupus rosaceusselutivus s* Sirop de rosies solutif.

Prenez *eau bouillante, quatre livres.*

Mettez-y autant de feuilles de *rose* mtsscate récentes qu’il  
pourra en y entrer. Faites-les infisser pendant 12  
heures dans un lieu chaud, & exprimez la liqueur.  
Faites bouillir l’eau de nouVeau ; mcttez-y de  
nouVelles feuilles , & procédez comme aupara-  
vant. Réitérez cette opération une troisieme fois,  
en augmentant toujours la quantité *de roses* àpro-  
pOrtion que la liqueur augmente, c’est-à-dire,  
d’un tiers chaque sois.

Cela sait, mettez fur six parties de la liqueur quatre par-  
ties de fucre blanc, & faites les cuire au bain-  
marie jusqu’à consistance de sirop felon l'art.

Cette recette est la mêmeque dans le premier Dispensai-  
re du College de Londres, aVec cette différence que  
celui-ci réitere l'infusion neuf sois de fuite. On prépa-  
re aujourd’hui ce sirop aVec lesiucde rosos clarifié , ou  
aVec le résidu qu’elles donnent après la distilation.

3. *Rosapallida,* Offic. Ind. Med. 98. Chomel. 12. *RoQt  
rubra pallidior,* C. B. P. 481. *Rosa holoserica,* Lob.  
Icon. 2. 207. *Rosa sativa ,* IV. Dod. Pempt. I 87.

Dale croît que cette esipece ne dissere point de la *rose*mulcate.

I

4. *Posa pallida* , Offic. *Resu maxima multiplex,* C. B. P.  
481. Tourn. Inst, 637. *Boja Hollandica,sive Batava,*Cer. 1081. Emac. 1262. *Rosa Provincialis,sive Hol-  
landica Damascena* ,Park. Parad. 413. RliiiHist. 2.

1469. *Rosa Hollandicarubella plena quibufdam , cen-  
tifolia i spinosofrutice,* J- B- 2. 37. *R°sc de Provins.*

Cette *rose* est commune dans les jardins, & fleurit au mois  
de Juillet. Elle a les mêmes vertus que larrso musicate  
ordinaire.

5. *Posa rubra,* OssiC. Cer. 1079. Emac. 1261. Raii Hist.  
2. 1468. *Basia rusera multiplex,* C.B. P. 481. Tourn.  
Inst. 636. *Posa rubra Anglican* Park. Parad. *^iz.B.ossa  
rubra, valde plena*, J. B. 2. 34. *Roje ro.ge.*

Ce rosier est pour l’ordinaire plus bas que celui qui por-  
te la *rose* mulcate blanche. Ses fleurs ont peu U.e p.-  
quans , & leur calyce est plus court & plus uni. El.es  
sont aussi moins doubles que la *rose* mulcate ou blan-  
che , & ont un, grand nombre de petits corps jaines  
dans le miheu, auxquels on donne le nom *Tanitjera.*

La *rose* rouge est plus astringente que ia mulcate & la  
blanche, & bonne pour le cours de ventre. Elle sorti  
fie lleilomac, empcchelevomssement, appaile la toux  
*lotne V.*

R O S 1154

en préVenant la fluxion du rhume, & elle est d’une  
grande utilité dans la confomption. Les petits corps  
appelles *anthera* sont cordiaux ; mais on en sait rare-t  
ment tssage.

Ses préparations sont,

*Lé Eausimple de roses,*La *Conserve de roses >*Le *Sucre rosat,*Le *Sirop de rosesseches,*Le *Miel rofiat,*L’*Huile de roses ,  
L’Onguent rosat,*La *teinture de roses s &*La *Species aromaticum rosatum.* MILLER , *Bot. Osse*

On sait usage des fleurs & des *anthera,* ou petites somAmités jaunes adhérentes aux capillamens qui siont dans  
le milieu de la *rose.*

On emploie les *roses* dans ces cours de Ventre & les fie-  
Vres , pour appaiEer la foif & faire renaître l’appétit.  
Appliquées extérieurement, elles font utiles pour lê  
Vomssement, le mal de tête, l’infomnie , les douleurs  
des oreilles, des gencÎVes & du fondement; pour les  
ulceres de la bouche, de la gorge & des yeux. On met  
les *anthera* defféchés dans les dentifrices pour resserrer  
les gencÎVes. **DaLë.**

Les *rosies* font d’une utilité singuliere dans la Medecine;  
car l'eau qu’on en tire par la distilation contient une  
huile odorante qui la rend extremement amie de la  
nature, & d’une efficacité admirable pour appaifer les  
douleurs & les inflammations dans toutes les maladies  
chaudes. La conferVe de *roses* possede une Vertu cor-  
diale & astringente, fort falutaire aux phthisiques &  
aux hectiques. Le Vinaigre rosiat mêlé aVec l’esprit &  
Peau de *roses,* quelque peu de nitre & de camphre,  
composicun épitheme, qui étant appliqué Eur la tête,  
en fait cesser les douleurs , préVÎent le délire, & arrête  
les faignemens de nez immoderés. ΗθΕΕΜΑΝ,άι? *Praesi  
remed. domest.*

**CeNsERVA** *rosarum,* conferVe de roses. Voyez *Conserva.***MeL** *rojarum,* miel rosat. Voyez *Mel.*

**OLEUM** *rosarum,* huile de roses. Voyez *Oleum.*

*Saccharum rosatum tabulatum :*

Tablettes de sijcre roEat.

Prenez *feuilles de roses rouges dépouillées de leurs onglets ,  
etséphées* à *la bâteausoleil, une once s  
sucre blanc s une livre.*

Faites fondre le Encre fur le feu dans de l’eau , & du suc  
de rosies, de chaque six onces.

Après l’évaporation, ajoutez-y *icsros.es* puluérisées fub-  
tilement, & broyez les sur un marbre pour en  
faire des pastilles.

*Species aromaticum rosatum.* Voyez *Aromatica.*

*Sirupus è rosis siccis :* Sirop de *roses* seches.

Prenez *d’eau de pluie , deux pintes* ; & faites y infuser  
*demieli'T’re defeuilles de roses ,* féchées légerement  
au foleil.

Exprimcz-en la liqueur le jour fuiVant, & faites-les cuire  
jufqu’à Consistance desircp , aVee

*deux livres de sucre.*

*Tinctura rosarum rubrarum t* Teinture de roEcs rouges.

.Tenez *defeuilles de roses rouges ieil's on^*

1155 .ROS

*gletsi demi-once, &  
d’huile de vitriol, trente gouttes.*

Mettez-les dans un pot de terre vernissé , avec deux cho-  
pines & demie d’eau de pluie bouillante. Cou-  
vrez-les, & faites-les infufer pendant trois heu-  
res. Coulez la liqueur, &ajoutez-y

*de bon sucre candi, trois onces.*

*Unguentum rosatum :* Onguent rofat.

Prenez *de l’axonge de porc nouvelle bien nette et bien lavée,  
une livre ;*

*rosies rouges nouvelles, urre livre»*

Laissez-les infisser ensemble pendant fept jours ; après  
cela , cuisez-les à petit feu, puis coulez la dé-  
coction. Réitérez la même infusion d’une pareille  
quantité de *roses* pendant fept autres jours ; puis  
coulez & exprimez la décoction.

Enfin ajoutez-y ,

*de suc de ros.es, six onces s*

*d’huile d’amandes douces s deux onces s*

Et faites cuire ces drogues à petit feu jufqu’à confomp-  
tion de tout le fuc. Exprimez la décoction de  
nouveau, & .gardez l'onguent bien purifié pour  
lùssage.

*6. Rosa alba* , Offic. Ger. 1079. Emac. 1260. Raii Hist.  
2. 1473. *Posa Anglica afba y* Park. Parad. 412. *Rosa  
alba, vulgaris major,* C.B.P. 482. Tourn. Inst. 637.  
*Posa alba,flore pleno* , Boerh. Ind. A. 2. 251. *Rosa can-  
dida plena,* J,B. 2.44. *Base blanche\**

L’arbrisseau qui porte la *rosc* blanche est beaucoup plus  
haut que tous les autres; il est armé d’un moindre  
nombre de pointes , & fies tiges l'ont fort épaisses. Ses  
feuilles font d’un verd fiancé ; Ees fleurs blanches &  
composées d’un plus grand nombre de pétales que la  
*rose* rouge ou mtsscate , mais moins odorantes.

Ses fleurs fiant fleules d’ufage : elles Eont dessiccatives,  
astringentes & rafraîchissantes. L’eau qu’on en tire par  
la distilation entre dans les collyres pour lesinfiamma-  
tions des yeux; & c’est la Eeule préparation qu’on en  
trouve dans les boutiques. MILLER, *Boa Offe.*

*7. Posa moschata, simpleld flore,* C.B.P. 482. Tourn.  
Inst. 637. *Rosa moschata minor, flore simplici,* J. B. 2.  
45. Raii Hist. 2/1474. *Resu moschatasimplex ,* Park.  
Parad. 417. *Rosc mus.quée.*

Cette eEpece de *rosc* croît dans les pays chauds : mais on  
n’en fait nul ufage, parce qu’elle purge avec trop de  
violence.

Rqsa **HIERICHUNTICA,** est le nom du *Myagrum, ex Su-  
matra et Syriâ,scmelnespinose,simile capiti aviculae,*

ROSALIA , est le nom que l'on donne à la rougeole , ou  
à une maladie qui lui ressemble, laquelle consiste dans  
des éruptions pétéchiales, ou dans une certaine rudesse  
de la peau. CasTELLI d’après *Marianus.*

ROSBOTH ; excroissance molle d’une partie dure. Cas-  
TELLI d’après *Avicenne.*

ROSCA, *Erésipele.* **RULAND.**

ROSCOLÆ, *rougeole.*

ROSIO, *corrosion.*

ROSMADIAN, *Mercure des Philosophes^*

ROSMARINUS, *romarin.*

Voici *ses* caracteres :

C’est une plante Verticillée aVec une fleur en gueule

R O S 1156  
d’une seule piece, dont la leVre ou crête supérieure est  
découpée en deux parties, & Ee replie en-arriere, mu-  
nie d’étamines crochues : mais la leVre inférieure, ou  
barbe, est dÎVÎsée en trois fegmens, dont celui du mi-  
lieu est évasé en forme de cuillere. Il s’éleVe du caly-  
ce , qui est découpé en deux ou trois fegmens un pistil,  
accompagné de quatre embryons , lefquels fe dian-  
gent enfuite en un égal nombre de femences prefque  
rondes , & enfermées dans une capside qui a ferVÎde  
calyce à la fleur.

BoerhaaVe compte six efpeces de *rosmarinus* ; favoir,

I. *Rosmarinus suortensis, angustiore folio -,* C. B. P. 217.  
Tourn. Inst. 195. Boerh. Ind. A. 179. *Rosmarinus,*Offic. *Rofmartnum coronarium,* Ger. 1109. Emac.  
1292. *Libanotis coronariarsive rosmarinum vulgaref*Park. Theat. 71. *Romarin.*

C’est une plante très-connue qui croît dans presque tous  
les jardins. Elle est beauccup plus grande & plus li-  
gnetsse en Angleterre que dans plusieurs autres con-  
trées, & pousse des tiges dures & ligneuEes, chargées  
de feuilles longues, étroites , blanches & quelque peu  
creufesen dessous , & Vertes en-dessus, d’entre lefquel-  
les s’éleVent des pelotons de sieurs d’un rouge pâle,  
dont chacune a un grand cafque, & est soutenue pat  
un calyce épais , blanc & dÎVÎsé en cinq parties , dans  
le fond duquel on trouVe quatre femencesrondes. Elle  
croît Eails culture en Efpagne , & dans les ProVÎnces  
méridionales de France : mais on la cultÎVe chez nous  
dans les jardins, où elle fleurit en Avril. Ses feuilles &  
fes fleurs font d’ufage.

Le *romarin* est une plante d’une grande utilité dans les  
affections de la tête & des nerfs, comme l’apoplexie,  
la paralysie, toutes les différentes especes de convul-  
fions , douleurs & tournoyement de tête. Il fortifie la  
vue & la mémoire, & leve les obstructions du foie &  
de la rate.

La fumée decetteplantedesséchée, est bonne pour adoile  
cir l’air & corriger les mauVaifes odeurs.

Les préparations Officinales du *romarin,* font,

La *Conserva anthos,*

*Aqua Reginae Hungariae,*

L’huile chymique & le fel fixe. MïLLER , *Bot. Osse*

Le *romarin,* par rapport à fes vertus, a beaucoup d’affi-  
nité *avec* l’afpic & la laVande ; & comme il contient  
beaucoup d’huile balfamique pénétrante, fon efprit  
est aussi efficace que celui de laVande dans les maladies  
du cerVeau. Etant infusé dans de l'eau ou du νΐη, il est  
extremement falutaire dans les fleurs blanehes, aussi-  
bien que dans la stérilité qu’elles occasionnent, il gué-  
rit l’enrouement, l’asthme & la puanteur d’haleine.  
Arnaud de VilleneuVe dit aVoir souvent Vu guérir des  
cancers, des gangrenes & des fistules, qui n’aVoient  
pu céder aux remedes, en les laVant fiouVent aVec une  
infusion de *romarin* dans de l’efprit de νΐη, HoffMAN,  
*de Trust. Remed. Domeste*

*Aqtta Httngarica z*

Eau de la Reine de Hongrie.

Prenez *de fleurs de romarin , vingt onces s  
d’esprit de vin rectifié, trente onces.*

Mettez-les infufer pendant quelques jours, & tirez-eti  
tout l’efprit que Vous y ayez mis par la distla-  
tion.

Cette distilation fe fait commodément par l’alembic de  
cuivre, pourVu qu’on ait foin de luter le récipient à  
fon extrémité aVec une Vessie. Par cette méthode l'ese  
prit de vin commun peut aussi-bien ferVÎr que le rectl-  
fié, mais il faut discontinuer la distilation dès qu’il

ιΐ57 ROS

commence à deVenir trouble; car après un certain de-  
gré de feu la partie huileufe des fleurs, qui eft consi-  
dérable, ne manqueroit pas de lui donner la couleur du  
lait. On peut garder ce qui munte après pendant un .  
tems considérable, & qui a l’odeur & le gout des fleurs,  
pour le remettre de notiVeau dans l'alembic , ou l’em-  
ployer dans les boutiques pour du petit efprit de *roma-  
rin* ; ce qui s’éleVe le dernier peut passer pour une bon-  
ne eau simple sious le même titre. Le Collége de Lon-  
dres a rejetté cette composition de sion nouyeau Dif-  
pensiaire; & en effet lleau de la Reine de Hongrie qu’on  
nous apporte de France & des autres contrées où le *ro-  
marin* est commun, est à si bon marché , qu’il n’y a que  
ceux qui la Vendent en gros qui puissent fe donner la  
peine de la faire ; car ces derniers peuVent dans un inf-  
tant & à peu de frais en faire une grande quantité, en  
imprégnant de l’esprit de νΐη rectifié aVee de l'huile  
chymique de *romarin Sc* de laVande; apres quoi met-  
tant une étiquette Françoife surlesphioles, ils la Ven-  
dent aux nationaux pour de la Véritable eau de la Rele  
ne de Hongrie.

**CONSERVA** *anthos,* conserve de fleurs de *romarin.* Voy,  
*Conserva.*

Pour l'huile chymique de *romarin,* voyez *Oleum.*Pour le fel fixe, voyez *Sal.*

2. *Rosmarinus, striatus, sive aureus,* Parla Theat. 74.

3. *Rosmarinus, hortensis, angustiore folio , argenteus,* H.  
R. Par. 158.

4. *Rosmarinus, spontaneus,folio eleganter variegato,* H.

5. *Rosmarinus,spontaneus,sive latifolius,* C. B. P, 217.

6. *Rosmarinus, spontaneus, sive latifolius, folio apice in  
hamum curvato.* BoERHaavE , *Index alter Plantarum,  
Vol.II.*

Les feuilles de *romarin* font anti-hystériques, utérines,  
emménagogues & céphaliques ; étant employées dans  
les fomentations & les cataplasines elles font adoueif- '  
fantes & détersiVes. Le *romarin ,* en conséquence de fa !  
qualité chaude & difcussiVe, est un remede excellent  
dans les fleurs blanches qui proViennent de langueur.  
Les feuilles pilées, réduites en forme de pâte & aVa-  
lées, fortifient puissamment l’estomaC & raniment les  
esprits. Cette plante est un remede admirable dans les  
maladies de la tête & des nerfs, telles que le Vertige ,  
le carus, l’épilepsie, la paralysie, la colique , les affec-  
tions hystériques &lafoiblefle de mémoire. Ses feuil-  
les, quand on en met dans un bain, font excellentes  
contre la stérilité, elles aiguifent la Vue, elles guérif-  
fent la puanteur d’haleine & la difficulté de refpirer ,  
& leVent les obstructions du foie & de la rate, aussi  
font-elles extremement falutaires dans la jaunisse; ap-  
pliquées extérieurement elles fortifient les nerfs, elles  
préViennent la gangrene& réfoluent les humeurs froi-  
des. L’odeur de cette plante est falutaire dans les ca-  
tarrhes aussi-bien que dans les maladies qui en réful-  
tent. Le *romarin* croît en Efpagne, en Angleterre &  
dans quelques ProVinces de France. Ses feuilles ont  
l’odeur du camphre, & l'on tire de *ses* fleurs un esprit,  
une huile & une quinte-essence. L’eau distilée de fes  
fleurs est celle de la Reine de Hongrie, ainsi appellée à  
caufe qu’un Hermite en enEcigna la composition à cet-  
te Reine. Cette eau est exeellente dans les fyncopes &  
les défaillances, elle réjouit & foulage par sim odeur  
les mélancoliques & les hystériques ; elle est encore ex-  
cellente pour ceux qui tombent en défaillance quand  
on les faigne, car elle réVeille les efprits quand on l'ap-  
plique au nez, qui est de tous les organes celui qui est  
le plus aisément affecté.

On en prend intérieurement dans le même cas dans de  
Peau de pluie ou de fontaine , & l'on s’en frotte les  
tempes, le nez & les parties nerVeufes & missCuleufes.  
On emploie cette eau avec fuccès dans les contusions ,

R O S 115#

les plaies , les maux de dents, les gangrenes & les con  
gestions d’humeurs froides. On prépare aVec les fleurs  
de *romarin* cueillies dans le milieu du jour, pilées aVec  
du fucre & enfuite garanties de Pair dans un pot de  
fayance, la fameufe conferVe Angloife connue dans  
les boutiques fous le nem de *conferva florum anthos.*Cette consente est un remede excellent dans les Verti -  
ges qui proViennent d’une cause froide , aussi bien que  
dans les maladies froides. Elle est stomaehique & pro-  
pre dans la maladie des yeux appellée *lema lippea ,*pourVu qu’elle ne proVÎcnne point d’une inflammation.  
Les feuilles de *romarin* cuites dans du νΐη fortifient  
les nerfs. On fait aussi une eonferVe de fes feuilles pour  
l’ufage des panyres. L’huile qu’on tire des fleurs & des  
feuilles de cette plante, est Céphalique , anti-fcorbuti-  
que, emménagogue, & possede à peu près les mêmes  
vertus que celle de stibine. Elle est aussi un remede ex-  
cellent dans l’épilepsie, elle guérit les différens fymp-  
tomes de la passion hystérique, elle hâte lléCoulement  
des Vuidanges & des regles ; & lorfque le fœtus ou les  
regles ont peine à sortir, les femmes ont coutume d’en  
prendre quelques gouttes dans du vin. *Hist. desPlant.  
attribuée â Boerhaave.*

ROSMARUS, *Vache marine.* Voyez *Manati.*ROSANIA ou ROSALIA, le même querespctae.

ROS SOLIS.

Voici fes caracteres.

Ses feuilles semt épaisses , velues & répandent quelques  
gouttes de liqueur. Le pédicule *se* change en un calyce  
fiait en forme de cornet & divisé en cinq segmenspoin-  
tus, qui soutient une fleur en rofe Composée de Cinq  
pétales & munie de cinq étamines. Il s’éleve du cen-  
tre du calyce un oVaire de figure conique terminé en  
pointe, qui s’ouVre quand il est mûr & répand une  
grande quantité de semenees.

Boerhaave compte deux especes de *rospolis*, qui font :

1. *Ros selis,folio subrotundo*, C. B. P. 357. Raii Hist. 2.  
1100. Synop. 3. 3 56. Tourn. Inst. 245. Boerh. Ind. A.  
216. Ger. Emac. 1556. *Rosselis,* Ossle. J. B. 3. 761.  
*Ros Jolis major,* Ger. 13 66. *Rosselis sive rorella vel resta  
selis,* Parla Theat. 1052. *Rosselis, rosaselisasiponsaso-  
lis, rorida et rorellaetiarn dicta,* Chab. 559.

C’est une plante fort basse dont la racine est petite, fi\*  
breufe & pousse des petites feuilles rondes concaVes at-  
tachées à des queues d’environ un pouce de long, *ve-  
lues* gu garnies de poils rouges. Il s’éleve d’entre ces  
feuilles des tiges hautes de trois ou quatre pouces sans  
feuilles, qui portent à leurs fommets de petites fleurs à  
cinq pétales , auxquelles succedent de petits fruits  
oblongs qui renferment plusieurs femences menues.  
Cette plante croît dans les lieux marécageux & fleurit  
aux mois de Juin & de Juillet.

Le *rossolis* est cprdial, bon pour les maladies de con-  
fomption, pour les Convulsions & pour la peste. On  
préparoit autrefois avec cette plante & avec quelques  
aromates une eau fort estimée à qui on donnoit le nom  
de *rosa solis,* mais dont on ne fe fert plus aujourd’hui.  
**MILLER ,** *Bot, Offe*

Quelques Auteurs assurent que cette plante est causti-  
que & qu’elle ne Vaut rien pour les ufages internes.

2. *Ros solis , folio oblongo,* C, B. P. 357. **BOERHAAVE,***Ind. alt. Plana, Vel. Té*

ROS Sv RIACUs, le même qu’*ElaeomeU.*

ROSTRIFORMI.S. Voyez *Coracoides.*

ROSTRUM, le bec d’un oifeau. On donne le nom de

I bec à plusieurs instrumens de Chirurgie qui en ont la

1159 R U B

figure. Tel est le bec de corbin, le bec de grue, le bec  
de perroquet, le bec de Vautour.

*Rostrum leporinum*, c’est le bec de lleVre.

ROT

ROTANG, est le nom d’une el.pece de roseau dont  
parle Pison.

ROTATORES, les *Trochanters.* Voyez *Trochanter es.*On appelle les Alchymistes *Rotatores* par dérision.

ROTILA , dans Paracelsie est le même que *rubrica.*

ROTULA, *rotule.* En termes de Pharmacie *rotula* est  
un troChilque.

ROTUMHA, est un Vaisseau semblable à une cucurbi-  
te. RULAND.

ROTUNDUS MAJOR, est le nom d’un musela de  
l’épaule. Voyez *Teres major.*

RüTUNDUs MINOR. Voyez *Teres minor.*

R O U

ROUCOU. Voyez *Achiotl.*

R U B

RUB , dans Ruland est le même que *rob.*

RUBEA ICTER1TIA, dans Paracelse, c’est l’éresp-  
*pele.*

RUBECULA, Offic. Jonf de Αν’ώ. 87. Mer. 178. Bel-  
lon. des Oif. 349. Gesil. de AVÎb. 681. Charlt. Exer.  
97. *Erithacussive rubecula,* AldroV. Ornith. 2. 742.  
*Rubecula sive erithacus ->* Raii Ornith. 219. Ejusil. Sy-  
nop. A. 78. *Bouge-gorge. t*

Cet oiseau passe pour exciter à l’amour lorfqu’on le  
mange.

RUBEFACIENTIA, topiques qui excitent une rou-  
geur Eur la peau. Voyez *Phoenigmi.*

RUBELLA. C’est, EuiVant Dornæus, une essence fpiri-  
tueisse propre à extraire la teinture des corps par fa  
qualité résolutiVe.

RUBELLIANÆ , semt les baies de la bryone blanche.  
RkoDIUs , sclr *Scribonius LargusN°.* 249.

RUBELLIO, *Rouget.*

Le *rouget* est un poisson de mer assez connu. Il est armé  
sclr le dos de plusieurs pointes piquantes. Il sie nourrit  
de chair, il mange les petites écreyisses & d’autres pe-  
tits poissons. Il est plus estimé en hÎVer qu’en Eté, Eoit  
parce qu’en hicer il nage en pleine mer, au lieu qu’en  
Eté il approche du rÎVage ; ce qui fait qu’il fe nourrit  
dans ces deux Passons d’alimens différens ; Eoit parce  
qu’en Eté, à ce que quelques Auteurs rapportent, il  
fait fes petits.

La chair du *rouget* se digere facilement, parce qu’elle est  
peu chargée de fucs grossiers. Elle nourrit beaucoup,  
& elle restaure par le secours de *ses* parties huileuses  
& bassamiques & de ses Volatils. Enfin , elle estesti-  
mée propre pour arrêter le cours de Ventre , & elle  
agit peut-être en cette occasion en calmant par *ses*principes huileux & embarrassans, la fougue des hu-  
meurs acres & picotantes qui caufoient cette incom-  
modité. 11 conVÎent principalement en hÎVer, à toute  
forte d’âge & de tempérament. L s μ ε R υ , *des Ali-  
mens.*

RUBEOLA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles fortent des nœuds des tiges quatre a quatre,  
ou même en plus grand nombre. Sa fleur est d’une feu-

RUB 1160

le piece, en entonnoir déeoupé en quatre parties &  
portée Eur un calyee double ou simple, dont le pistil  
sie change en un fruit qui contient deux semences.

BoerhaaVe compte deux especes de *rubeola.*

1. *Rubeola, latiore folio,* T. 130. *Rubia. latifolia, spica-  
ta,* C. B. P. 334. *Pseudo-Rubia, latifolia,spicata,* M.  
FI. 3. 333.

2. *Rubeola, angustiore folio* ,T. 130. *Pseudo-Rubia, spi-  
cata, angustiloela ,* M. H. 3. 333. BOERH. *Index alter  
Plant.* Vol. I.

On recommande cette plante dans l’esquinancie. *Hist  
des Plantes attribuée* à *Boerhaave.*

RUBETA , *Crapaud.* Voy. *Buse.*

RUBIA, *Garance.*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font rudes , fon fruit est composé de deux  
baies noires , qui contiennent chacune une semence  
enVelopée d’une pellicule.

BoerhaaVe compte quatre especes *dc garance >* qui sont,

1. *Rubia, tinctorumaseaelva* , C. B. P. 333. Boerh. înd.  
A. 147. Tourn. Inst. 114. *Ritbia Tinctorum*, Ossic.  
Gesu 957. Emac. 1118. Raii Hist. 1. 480s Synop. 3.  
223. *Rubia sativa*, J. B. 3.714. *Rubia major nsive hor-  
tensis,* Parla Theat. 274.

Ses racines fiant grosses à peu près comme des plumes à  
écrire, rondes , branchues, rougeâtres, claires , quel-  
que peu transparentes, ayant dans le milieu une fi-  
bre menue, dure & inégale , d’un gout douceâtre,  
mêlé de quelque amertume. Elles poussent un grand  
nombre de tiges quarrées, rudes, pliantes , noiielsses,  
qui jettent cinq à six feuilles oblongues, pointues, plus  
larges dans leur milieu qu’aux extrémités *8e* hérissées  
de poils. Ses fleurs fortent des aisselles des feuilles, en  
épis, elles font petites, jaunes & d’une seule' piece,  
découpées en quatre fegmens. Il leur fuccede deux  
petites baies noirâtres, fucculentes,dans chacunedesi  
quelles font renfermées deux femences rondes, εηνε-  
loppées d’une pellieule. On la feme dans les champs  
& dans les jardins, & elle fleurit au mois de Mai.

Les racines de la *garance* font apéritÎVes & atténuantes,  
bonnes pour les obstructions du foie, pour la jaunisse  
&l'hydropisie, pour éVacuer les humeurs vifqueufes  
& grossieres des reins, pour la pierre & la strangurie.  
Elles passent pour dissoudre le *sang* coagulé, & pour  
être Vulnéraires. Les Teinturiers en employeur une  
grande quantité pour teindre en rouge. MILLER , *Boa  
Off.*

2. *Rubia aseylvestris, aspera, quae s.ylv esuri s Dioscoridi.* C.  
Β. P. 333. Raii Hist. I.qSo.Synop. 3. 223. Boerh.  
Ind, A. 147. *Ruinafylvestris& Rubeola*, Offic. *Rubia  
fylvestris,* Parla Theat. 274.

Elle croît dans les haies. Sa racine a les mêmes Vertus  
que celle de la premiere efpece.

3. *Rubia,fylvestris, Monspesseulanasomasor, J.* B. 3. 715.  
4. *Rubia , quadrifolia, asperrima , lucida , peregrina.*

ROERH. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

**RUBIA SyNANCHICA,** Offic. *Rubia Cynanchica*, C. B. P.  
333. J. B. 3. 723. RaiiHist. I. 485. *Rubeolavulgaris  
quadrifoliat laevis, floribus purpuraseentibust* Tourn.  
Inst. 130. Raii Synop. 3. 225. *Synanchica Lugdunien-  
sis ,* Ger. Emac. 1120. *Asperula repens Ges.neri,seusa-  
xifraga altera Caesalpini,* Park. Theat.453.

ιι6ι R U B

Sa racine est noire , épaisse, lignetsse. remplie d’un grand  
nombre de fibres extremement déliées & pénetre fort  
aVant dans la terre. Elle est dÎVifée en plusieurs tê-  
tes & pousse des tiges lisses, menues, longues d’un  
palme , ou plus , anguleuses, poussant de Chaque nœud  
quatre feuilles trois sois plus larges que longues. Les  
nœuds font plus fréquens Vers le milieu des tiges, &  
les feuilles plus longues, plus étroites , plus pointues  
& disposées de quatre en quatre. Ses fleurs naissent à  
leurs Eommets en forme de parasols, comme dans la  
Valériane, en tuyau découpé en quatre fegmens, d’un  
très-beau rouge & d’une odeur agréable. Elles font  
quelquefois blanches comme celles du jafmin , dont  
elles ont la couleur & l'odeur, mais leur grosseur éga-  
le celle du *rha* de Dioscoride. Il leur fuccede un amas  
de semences disposées de deux en deux, rudes , oblon-  
gues , une fois aussi grosses que celles du gallium ordi-  
naire, & jaunâtres quand elles font feches.

Cette plante est très-commune dans les lieux incultes, &  
siir les montagnes où il y a beaucoup de craie & qui  
font exposées , au soleil, comme sur les hauteurs de  
Gogmagog, les Dunes de Sussex & autres lieux sem-  
blables.

Elle paste pour être extremement efficace dans l’esqui-  
nancie, ce qui lui en a fait donner le nom , foit qu’on  
enufe extérieurement ou intérieurement. DaLE,

RUBICILLA, Offic. Mer. Pin. 176. Schw. A. 346. *Ru-  
birilla, Pyrrhula,* Charlt, Exer. 17. *Rubicillapeu Pyr-  
rhitla, Gclu. de* AVÎb. 664. Will. Ornith, 180. Raii  
Ornith, 247. Ejufd. Synop. A. 86. *Pyrrhulafeu Rubi-  
cilla,* AldroV. Ornith. 2. 744. Jonl. de ΑνΐΕ 87. *Ru-  
becula ,* Bellon. des Oife. 349. *Byrriola,* Scaliger.  
*Rouge-queue.*

La chair de cet oiseau est bonne pour la colique.

RUBIFICANTIA, le même que *Rubefacientia.*

RUB1GO, la rouille des métaux ou la nielle, ou l'or-  
dure d»froment.

RUBINUS. Voyez *Carbunculus.*

RUBRICA FABRILIS , Offic. Mer. Pin. 218. Matth.  
1359. Cale. Musi 134. Dougl. Ind. 80. *Rubrica ,*Chalt. Foss. 2. Worm. 4. AldroV. Muf. Metahl. 257.  
*Riibricasabrûels mollis ,* Kentm. 8. *Craie rouge.*

C’est une substance terrestre , pesante & extremement  
rouge, que l'on trouVe dans plusieurs endroits de l'An-  
gleterre, &qui entre dans les emplâtres Vulnéraires &  
dessiccatifs.

**RUBRICA SINOPICA** , Offic. Matth. **I** 3 54. *Rllbrica Sinopis,*Agricol. 583. *TerraSinopiana,* Tourn. Voy. Ed.Lond.  
2.159. *Terre de Sinope.*

Cette terre pour être bonne doit être pefante, compacte,  
de couleur de soie & fe répandre dans l'eau lorsqu’on  
l’y délaye.

On la trouVe dans la Cappadoce. Elle est estimée dessic-  
catiVe& bonne pour arrêter la diarrhée.

RUBUS, *ronce.*

Voici *ses* caracteres :

Son calyce est découpé en cinq parties ; fa fleur est dss-  
posée en rosie, à cinq pétaics & munie d’un grand nom-  
bre d’étamines; le placenta est au centre du calyce;  
Eon fruit est rond & composé de plusieurs baies plei-  
nesde fuc & attachées au placenta, dans chaeune dess-  
quelles est une femenee oblongue.

BoerhaaVe en compte fept efpeees, qui font,

I. *Rabiis vulgaris, sive Rubus fructu nigro,* C. B. P. 479.  
Tourn. Inst, 614. Boerh. Ind. A. 2. 60. *Rubus vulgaris.*

R U B 1162

OssiC. *Rubus, Ger.* 1089. EmaC. 1272. *Rubus vulgaris  
maior,* Park. Theat. 101 3. *Rubus majorfructu nigro »***J.** B. 2. 57. Rasi FIist. 2. 1639. Synop. 3. 467.

La *ronce* est: un arbrisseau qui pousse un grand nombre de  
branches anguleuses , longues, rudes & rampantes,  
garnies de pointes crochues. Ses feuilles naissent ordi-  
nairement fur les jets au nombre de cinq Eur une seule  
queue Vers la racine, & au nombre de trois Vers le  
Eommet des tiges. Ses fleurs naissent en grappes à l'ex-  
trémité des branches, elles Eont composees de cinq  
pétales , quelquefois blanches, & quelquefois d un  
rouge pâle, aVec plusieurs étamines dans le milieu. Le  
fruit est un amas de petites baies Vertes d’abord , en-  
fuite rouges, mais qui deVÎennentnoires en mûrissant,  
d’un gout doux fort agréable. Cet arbrisseau croît dans  
les haies, & fleurit dans les mois de Juin & de Juillet.  
Son fruit est mûr Vers la fin du mois d’Août & dans  
celui de Septembre. Ses feuilles & fon fruit font d’u-  
Eage.

Ses feuilles passent pour astringentes & on les emploie  
EotlVent dans les gargarifmes pour les inflammations  
de la gorge. Son fruit quand il n’est pas mûr, est ex-  
tremement astringent & arrête le cours de Ventre & les  
hémorrhagies. Il est bon pour les ulceres de la bouche  
& des gencÎVes. Son fuc réduit en forme de sirop est  
efficace contre les ardeurs d’urine. MILLER, *Botan.  
Osép.*

Les feuilles de la *ronce* sont styptiques, & d’un gout de  
terre: elles rougissent le papier bleu en rouge foncé :  
le fruit le rougit beaucoup plus, & prefque aussi fort  
que l'alun. Ce fruit est Vineux, & de sort bonne odeur  
fur quelques piés de *ronces s* il est fade & désagréable  
Eur quelques autres. Il y a beaucoup d’apparence que  
l’acide du fel naturel de la terre, qui dans les feuilles  
n’est que sort légerement dégagé des autres principes,  
s’en débarrasse presque entierement dans les fruits, &  
y produit aVec les parties terrestres un fel qui appro-  
chede la nature de l’alun. Les Anciens ont donc eu  
raisisn d’employer le fruit de cette plante dans les *Oc-  
casions* où il faut resserrer. La *ronce* est astringente,  
détersiVe & abforbante ; la décoction de *ses* branches,  
comme l'assure Dioscoride , arrête le cours de Ventre  
& les fleurs blanches. Les feuilles mâchées nettoyent  
les ulceres des gencÎVes & de la boudie ; pilées & ap-  
pliquées fur les dartres, elles les mondifient & gué-  
rissent les hémorrhoïdes. Le fue des tendrons épaissi au  
foleil aglt plus efficacement. Galien a été du même  
fentiment : il se EerVoit des feuilles de *ronces* peur les  
blessures , de la fleur & du fruit pour le crachement de  
fang , & de la ratine pour la pierre. Pline a pillé Diosc  
coride fur le Chapitre de la *ronce :* mais il ajoute aux  
Vertus de cette plante celle de pousser par les urines.  
On fe fert aujourd’hui de cette plante quand il faut  
déterger & resserrer, tant intérieurement qu’extérieu-  
rement. On emploie fa décoction pour les blessures  
des jambes. Tabernæmontanus dit que pour arrêter le  
flux des hémorrhoïdes, il faut mettre dans le fonde-  
ment une compresse trempée dans le fuc de la *ronce,*M. Ray rapporte que Needham faisoit grand cas dans  
l’ardeur d’urine du sirop du fruit de cette plante. Pour  
les maux de gorge on en peut préparer un *dtamoron*simple. Le fuc de *ronce* entre dans le *Diamoron Nico-  
lai usitatum.* La poudre à canon faite aVec le Charbon  
de cette plante est plus prompte & a plus de force que  
la poudre ordinaire. ToURNEforT, *Histoire des  
Plantes.*

2. *Rubus -, repens fructu caesio ,* C. B. P. 479- Tourn. Insu  
614. Boerh. Ind. A. 2. 60. Emac. 1271. *Chamaebatos,*Offic. *Rubus minor Chamaeriibus sive humirnbus ->* Park.  
Theat. 1013. *Chamaerubttsspinosusfructu caertdeo >* Jonsi  
Dendr, 272. *Rubus minorfructu caeruleo?* J. B. 2. 59,

I Raii Hist. 2. 1640. Synop. 3.467.

1163 R U B

Cette plante croît parmi le blé *8c* fleurit au mois de Mai.  
. Son fruit est mûr en automne, & d’ufage en Mcdeci-  
ne. Elle a les mêmes vertus que le *Rubus vulgaris.*DaLE.

3. *Rubus s Idaeus asepimosus y fructu albo,* C. B. P. 479. J.  
B. 2.59.

4. *Rubus-, Idaeusasepinosus,fructu rubro,* J. B. 2. 59. Raii  
Hist. 2. 1640. Synop. 3. 467. Boerh. Ind. A. 2. 69.  
*Rubus Idaeus,* OffiC. Ger. 1089. Emac. 1272. Park.  
Theat. 557. *Rubus, Idaeus spinosus,* C. Β. P. 479.  
Tourn. Inst 614. *Framboisier.*

C’est un arbrisseau qui pousse des tiges menues, cassantes,  
couVertes d’une écorce de couleur de cendre, & gar-  
nies de petites épines. Ses feuilles naissent au nombre  
de einq fur une même queue, elles font oblongues,  
pointués, veinées, blanches en dessous & vertes, bru-  
nes dessus, dentelées tout autour. Ses fleurs font à einq  
pétales, d’un blanc tirant fur le rouge, & il leur fucce-  
de un fruit rond, composté de plusieurs baies, rouges  
le plusfouvent, quoiqu’il s’en trouVe de blanches fur  
quelques *framboisiers.* Cette plante croît sans culture  
dans les Provinees septentrionales de l’Angleterre,  
& fleurit au mois de Mai. Son fruit est mûr au mois de  
Juin,

Le fruit de cette plante , qui est feul d’usage , a un gout  
& une odeur extremement agréables, il est cordial &  
fortifie l’estomac , il arrête le vomissement & le cours  
de ventre & prévient l'avortement.

La feule préparation de ce fruit que l'on trouve dans lesboutiques., est le *Sirupus de Rubo Idaeo.* MILLER , *Bot-  
Offc.*

Du fruit de cette plante , on fait du vin , du sirop, du  
ratafia, de la conferve, du vinaigre. On en tire une  
eau spiritueuEe : ces préparations fortifient , elles font  
propres pour les fievres malignes & pour la petite ve-  
role. Le nitre dissous & crystallisé avec le fuc des  
framboifies, est fort agréable. TotRNEFORT, *Histoire  
des Plantes.*

Il y a deux fortes de framboifies dont on fefertcommu-  
nément ; favoir de blanches & de rouges. On doit  
les choisir grosses , mûres & pleines d’un fuc doux  
& vineux.

Elles font humectantes, elles rafraîchissent, font cordia-  
les, elles fortifient l’estomac , elles donnent bonne  
bouche , elles purifient le fang. On les estime anti-  
scorbutiques & anti-néphrétiques.

L’odeur & le gout rejouissant de la framboise , provien-  
nent de Eonfel essentiel joint & uni avec quelques par-  
ties huileuses un peu exaltées; lequel picotant légere-  
ment les nerfs du gout & de l’odorat, excite une fen-  
sation agréable. Les framboifes contiennent à peu-  
près les mêmes principes que les fraises, & produisent  
les mêmes effets. Elles sont cependant plus humides  
& plus phlegmatiques & moins resserrées en leurs par-  
ties, ce qui fait qu’elles Ee corrompent aisément dans  
l’estomac , quand elles y demeurent trop long-tems.  
On Ee Eert de la fleur du *Framboisier* pour les érésipe-  
les & les inflammations des yeux.

Les framboises conviennent dans les tems chauds aux  
jeunes gens bilieux, & à ceux dont les humeurs sont  
trop acres & trop agitées. LEMERY, *Traité des AL.  
mens.*

5. *Rubus odoratus*Cornuti, 158.

6. *Rubus ustore albo, pleno,* H. R. Monsp.

7. *Rubus , Alpinus, humilis s* J. B. 2. 61. Tourn. lnst.  
615. Boerh. Ind. A. 2. 60. *Chamaerubus ,* Offic. *Cha-  
maerubus saxatilis* , C. Β.Ρ. 479. Raii Hist. 1. 654.  
Synop. 3. 261. *Rubus saxatilis,* Ger. 1090. Emac.  
1273. *Bubus Alpinus saxatilis j* 1. Park. Theat. 1014.

RUE 1164

Cette plante croît fur les montagnes , & fleurit au mois  
de Juin. Ses baies ont les mêmes vertus que les fram-  
boises.

Toutes ces eEpeces de *ronces* font dluEage en Medecine.  
Les racines de la premiere, seconde , troisieme & qua-  
trieme esipeces cueillies dans le mois de FeVrier ou  
de Mars, vers la pleine Lune, & cuittes avec du miel,  
font apéritives & propres pour l’hydropisie.Leurs fruits  
cuits dans du vin rouge étoient estimés par les Anciens  
un remede fouVerain dans les cas où il est befûin de  
fortifier , pour les hémorrhagies & le cours de Ventre.  
Leurs baies quand elles font mûres , Eont remplies  
d’un fuc aromatique & nitreux extremement apéritif  
propre pour résoudre les coagulanons Eeches &endur-  
cies, & les chasser par les urines , ce qui les rend très-  
salutaires dans les maladies qui demandeur des terne-  
des laxatics , adoucissans & saVonneux. Leurs feuilles,  
de quelque maniere qu’on les prépare font corrobo-  
rantes & astringentes ; leur fruit est laxatif & apéritif,  
& le fuc exprimé des feuilles est d’usage dans toutes  
les maladies aiguës. De-là Vient que le sirop *de Rubis,*ou de *Bîtbo Idaeo* , est très-bon dans toutes les maladies  
qui proVÎennent de la bile aussi-bien que dans les inflam-  
mations.

Quelques baies de la quatrieme & cinquieme efpeces ,  
mises dans dtl νΐη, lui communiquent une Couleur &  
une odeur qui réjouit le cœur: ce νΐη est appelle l?u-  
*boides.* On en prépare aussi une gelée dont on fait grand  
cas dans les maladies chaudes. On recommande les  
feuilles & le fruit dans la diarrhée, les fleurs blanches,  
le Vomissement, le rhume & les évaCuationsmenstruel-  
les immodérées , pour les ulceres desgencÎVes, pour  
les aphthes & les ulceres de la boudie. Ses feuilles pi-  
lées extirpent les Verrues , guérissent les plaies , les  
ulceres & la gratelle. *Histoire des Plantes attribuées à  
Boerhaave.*

R U C

RUCMA, ouLUCMA, deLaet. est un fruit de l'A-  
mérique qui apprOche de l'orange par fa figure & fa  
grosseur. Il n’est d’ufage ni dans les alimens , ni en  
Medecine.

RUCTUS , ou RUCTATIO , *éructation* ; excrétion  
de rots, ou éruption des Ventosités de l’estomac par  
la bouche, avec un bruit désagréable.

RUE

RUELLIA.

Voici fes caracteres.

Sa fleur est d’une seule piece, faite en forme d’enton-  
noir, & découpée en plusieurs parties. Il s’éleve du  
calyce un pistil qui est ensoncé comme un clou dans  
la partie postérieure de la fleur , & qui fe change en  
une cosse membraneuEe à plusieurs panneaux , & rem-  
plie de petites semences.

Miller en compte trois especes qui fiant,,

1. *RuelIia Americana humilis , Asphodeli radice,* Plum.  
Nlov. Gen.

2. *Buelela Carolinana ,soliis oblongis angustis , flore pur-  
pureo* , Houst.

3. *Ruellia Americana humilis , parvo flore caeruleo , cap-  
sellis teretibus,* Houst.

La premiere espece a été découverte dans l’Amérique  
par le P. Plumier , qui lui donna le nom de Ruel, qui  
vÎVoit dans le seizieme siecle , & qui étoit extreme-  
ment versé dans i’Histoire Naturelle. La seconde est  
fort commune dans les Parties Méridionales delà Ca-  
roline , d’où on l’a apportée en Angleterre : elle est

1165 R U F

plus haute que les deux autres. La troisieme efpece a  
été décotiVerte dans la Jamaïque par feu William  
Houston , qui en enVoya la semence en Angleterre.  
Ses fleurs sont beaucoup plus petites que celles des  
deux autres, & ne durent pas plus d’un jour. M.ILLER,  
*Dictionnaires*

R U F

RUFUS EPHESIUS , ou RUFFUS EPHESIUS ,  
*Rusas d’Ephese.* Ce Medecin qui VÎVoit fous l'Empe-  
reur Trajan est compté par Galten entre les plus habi-  
les Medecins. Le même Auteur nous apprend que  
*Rufus* aVoit écrit en Vers fur la *Matiere Médicinale.* 11  
aVoit aussi composé un Traité de *ï’Atra-Bile 8e* quel-  
ques autres qui font cités par Suidas , mais que n©us  
nlaVons point. Il ne nous reste des Ecrits de ce Mcde-  
cin, qu’un petit Traité des noms Grecs des diVerfes  
parties du corps , & un autre des maladies des reins &  
de la Vessie , aVec un fragment où il est parlé des mé-  
dicamens purgatifs. Le principal but que ce Medecin  
fe propOsoit dans le premier de ces OtiVrages , c’étoit  
de donner une idée générale de l’Anatomie , & parti-  
culierement dlempêctier que ceux qui étudioient de  
son tems la Medeeine , ne fe trompassent en lifant les  
anciens A.uteurs qui aVoient nommé certaines parties  
du corps, les uns d’une maniere, les autres d’une au-  
tre. Pour le reste, on recueille de ce que dit *Rusus*dans ce LÎVre, que toutes les Démonstrations Anato-  
miques fe faifoient en ce tems-là fur des bêtes.

k Choisissez, *die-il*, un animal le plus semblable à l'hom-  
« me qu’il fe puisse. Vous n’y trouVerez pas toutes les  
« parties semblables en tout à celles de l’homme :  
« mais elles auront du moinsquelque rapport les unes  
« aVec les autres. Anciennement, *Ajoute-t’il,* onmon-  
« troit l’Anatomie fur des corps humains. » On re-  
cueille encore de ce même LÎVre, que les nerfs que  
l’on a appelles dans la fuite *récurrens ,* étoient alors  
nouVellement découverts.

«t Les Anciens, *dit Rusas*, appeïloient ïes arteres dû  
« cou, carotides , ou carotiques, comme qui diroit so-  
α porales'ou assoupissantes ; parce qu’ils voyoient que  
« lorsqu’on les pressent fortement , l’animal s’assou-  
« pissoit & perdoit la voix : mais on a découVert dans  
'« notre siecle, que cet accident ne vient pas de la corn-  
« pression de ces arteres ; mais de celle des nerfs qui  
« font contigus aux mêmes arteres. » Il femble aussi  
que ce Medecin ait νΰ certains Vaisseaux de la matri-  
ce, dont les Anatomistes précédens nanoient point  
fait mention.

\* Herophile, *dit-il*, croyoit que les sommes n’ont point  
« de parastrates Variqueux : mais nous ayons trouVé ,  
« en examinant la matrice d’une bête , certains Vaise  
a feaux qui naissent des testicules , & qui étant repliés  
lo de côté & d’autre en forme de Varices , Vont abou-  
« tir par une de leurs extrémités dans la caVÎté de la  
« matrice. 11 en fort même une humeur gluante en les  
«exprimant, & l'on croit que ce font certainement  
« des Vaisseaux séminaires de la forte de ceux qu’on  
« appelle Variqueux. » *Rusas* aVoit remarqué aupàra-  
vant, que dans les hommes on troüVe quatre Vaisseaux  
spermatiques , deux Variqueux & deux glanduleux ; &  
que l’extrémité des premiers , qui tient aux testicules,  
s’appelle du nom de *parastates.* Le petit LÎVre qui  
traite des maladies des reins & de la Vessie , ne contient  
rien de particulier. Cet Auteur aVoit aussi fait quel-  
ques Commentaires fur Hippocrate.

Les trois LiVres de *Rufus Ephesius s* fur les noms Grecs  
des parties du corps humain , furent publiés en Grec  
pat Goupylus, à Paris 1554. in octaVo , *Typis Regels>  
ex Ossicina A. Turnebi.* lis aVoient déja été traduits en  
Latin ayec Aretée , par Junius Paulus Crassus, & im-

RUE ιϊὓὓ

primes a Venise en 1552. *In-quarto.* Goupylus les re~  
Vit & les fit imprimer à Paris 15 54. en plus petite for-  
me. Ils ont été réimprimés ensuite parmi les *Medici  
Principes* d’Henr. Etienne , *insiy. inesiolio.* Crasses les  
reVit une seconde fois , & les fit imprimer à Venife  
1555 & à Bâle 1581. *in-quarto.*

Son LÎVré des *Maladies des reins et de la vessies* aVecfoà  
fragment des *Médicamens purgatifs ,* furent publiés en  
Grec aVèc les trois autres LiVres de *Rusas* dont on Vient  
de faire mention aVec ceux de Soranus , *de Utero et  
Muliebri pudendo ,* par le même *Goupylus* à Paris *ex  
Officina Turnebi ,* 1 5 54- *in octavo* , & imprimés la  
même année en latin en plus petite forme. Us furent  
enfuite réimprimés aVec les *Medicae Art.s Principes*d’Henri Etienne en 1567. *Folio.*

Bartholin nous apprend , *Cent. IV. Medic. Epist.* que  
Martin Bogdanus aVoit eu dessein de donner une nou-  
Velie édition de *Rusus Ephesius ,* en Grec & en Latin,  
comparée aVec le Manuscrit de Berne.

Labbe , *Bibl. nov. Manuseript.* fait mention de deux  
OuVrages de *Rufus, de Venereis, et de Oissibus* ; & Ra-  
sis attribue à *Rusas* les LiVres, περὶ ὑγίειας, *de sanitate,*que l’on trouve parmi les Ecrits de Galien.

Les Ouvragés de *Rusas* qui font perdus , sont cinq Li-  
Vres , περὶ διαιτα'ς » de la diete dont il est parlé dans  
Suidas. Oribasie fait mention du fecond. Quatre Li-  
Vres περὶ βότανων « sisr les Plantes , en Vers hexametres,  
Galien en parle *Praes. Lib. VI. de Stmpl. Med.* où il pa-  
roît aussi en désigner quelqülautre. Galien , dans l’en-  
droit que nous Venons de citer , parle aussi d’un LÎVre  
de *Rusas* , qui aVoit pour titre σθεραπευτικὰ βιβλία, Li-  
vres de Thérapeutique , d’où la plupart des fragmens  
que l’on trouVe dans Aétius, paroissent aVoir été pris.  
Galien cite aussiunTraité de *Rusas sur la Mélancolie tou l’Atra-bile.*

Suidas cite encore un Traité de *Rusas, sur la Diete des  
Pensionnes Corpulentes s* un autre siur les *remedes vulné-  
raires y* un troisieme fur les *Tumeurs* ou *Excrelsseances ,*à *qui l’on donne le nom desics* ; un quatriemefùr *la Mé-  
decine ancienne* , &un cinquieme enfin siur le *lait,* le  
*vin , 8c le miel :* il y a eu un autre *Rusas* appelle *Me-  
nius Rusas.* Galien en parle *Lib. VII. de* C. *M. P. G.  
Fabricii Biblioth. T. G. p.* 102.

R U G

RUGA, *ride.*

Voici un remede pour dissiper les *rides* du vifagè, dont  
on a éprouVé l'efficacité.

*Faites* bouillir de la corhe de cerf qui ne soit pas trop  
Vieille,dans l’eau jusqu’à ce qu’il fe forme une  
eEpece de gelée. Coulez la liqueur & faites-en aVec  
de la farine de feVes dés trochisqües que Vous se-  
rez sécher à l’ombre. Lorfque Vous Voudrez en fai-  
re usage faites dissoudre une quantité fuffifante de  
ces trochifques dans l'eau jufqu’à ce qu’elle ait  
acquis la consistance d’un cérat liquide , oignez-  
én le Vifage,'& lorfqu’il s’y fera attaché, laVez-  
le aVec de l’eau chaude. Αε’τιυέ , *Tetrabib. II.  
Serrn.* 4. *cap.* 4.

RUGITUS, murmure des intestins, le même que For-  
*boryssmosï*

R U M

RUMA , *Γœsophage* ou la partie intérieure de la gorge.  
RUMEX, le même qu’*Acetosa.*

RUMINANTIA ANIMALIA , animaux qui rumi-  
nent ou remâchent ce qu’ils ont aValé.

RUMPHAL, est une efpece *ffiarum* des Indes qu’on ap-  
pelle aussi *ignome.* 8οη suc est un ροϊΕοη, mais sa raci-  
ne est efficace contre la morsture des serpens , pourVti  
qu’elle stoit récente , étant appliquée Eur la partie.  
Lorsqu’elle ne l’est point il saut y Iaire des fearifi^a.»-

j 16 7 ROS

tions , & y appliquer ensilite la racine. Elle passe aussi  
pour un topique admirable pour les parties affectées  
de maladies Vénériennes.

R U P

RUPICAPRA. Voyez *Capra Alpina.*

RUPTORIUM, *ruptoire-,* est un Caustique dont on Ee  
Pert en Chirurgie pour ouvrir lesabsiles, pour brûler  
& faire escarrhe.

RUS

RUSCUS.

Voici fes caracteres :

**Le** calyee est d’une feule piece , & découpé en plusieurs  
fegmens. Il s’éleVe de sion Centre des fleurs monopéta-  
les , faites en forme de campane& arondies. L’oVaire  
deVÎent un fruit sphérique , rempli d’une ou deux fe-  
mences ordinairement dures.

BoerhaaVe Compte quatre especes de *rtiscus, savoir,*

*lu Rustcus, angustisoHus > fructu folio imnaseente*, Voyez  
*distingua.*

*2. Ruscus, latifolius s fructu solio insidente,* Tourn. Inst.  
79. Boerh. Ind. A.i2. 63. C. B. P. 305. *Laurus Alexan-  
drinas* Offic. J. B. I- 574> Rail Hist. 1. 663. *Alexan-  
drina geniuna ,* Parla Theat. 700. *Hippoglossetm Mat-  
thiolt-,* Ger. 761. Emac. 909. *Laurier Alexandrin.*

**La** raeine de cette plante est dure & noiieufe à la tête, &  
enVoie un grand nombre de longs filets & de petites  
fibres; les tiges font dures, pliantes , médiocrement  
hautes, & couVertes de feuilles alternes , dures, fer-  
mes, nerVeufes, oVales , mais terminées en pointes &  
longues d’enVÎron deux pouces. Il fort du milieu du  
dos de Chacune d’elles , une petite fleur , à laquelle il  
fuccede une baie rouge , grosse à peu près comme celle  
du geneVrier. Cette plante Croît dans les montagnes  
d’Italie & de la Hongrie.

Diositoride & Galien l'estiment propre pour leyer les  
obstructions des reins & de la matrice, pour exciter  
l’urine & les regles, & faciliter les accouchemens la-  
borieux. Elle passe pour être Vulnéraire & pour dessé-  
cher les Vieux ulceres : mais on l’emploie rarement au-  
jourd’hui. MILLER, *Bot. Offe*

3. *Ruscus angustifolius, fructu summis ramulis innascente>*T. 79. *Laurus Alexandrina , fructu longis pediculis  
caulibus alligato*, M. H. Bloesi

4. *Riscus , rnyrtifolius, aculeatus. Noyez Bruscus.* **BOER-  
HAAVE,** *Ind. ait. Plant,* Vol. II.

RUSMA ; préparation de miel dont les Turcs & les  
Tartares usent en forme de *dropax* ou de *pstlothrwm.*On fait bouillir pour cet effet le miel en consistance de  
rob ou sapa.

RUS 4 ICULA ; le même que *Galelnago,* bécasse.

RUT

RU TA, *rue.*

Voici fes caracteres:

Scs feuilles font diVisées en plusieurs pieces : le calyce  
est d’une feule feuille déeoupée en quatre ou cinq seg-  
mens disposés en forme d’étoiles : ses fleurs font en  
rOsc, à quatre ou cinq pétales, & munies de huit ou  
dix étamines , dont quatre ou cinq naissent des onglets  
des pétales, & les quatre ou cinq autres d’entre les in-  
terstices des mêmes pétales. LloVaireest placé aufond  
du calyce, & deVÎent un fruit prefque siphérique , à  
quatre ou cinq angles, & composé d’un même nom-

ROT 1168

bre de capsides qui renferment des semences anguleu-  
ses , ou faites en forme de reins.

BoerhaaVe compte dix especes de *ruta,* faVoir,

1. *Rtua malor, hortensis, latifolia,* Boerh. Ind. A. 260.  
*Ruta,* Offic. *Ruta hortensis',* Ger. 1070. Emac. 1255.  
*Buta hortensis major* , Park. Theat. 132. *Ruta hortensis  
latifolia ->* C. B. P. 336. Tourn. Inst. 257. *Rutafativa,  
vel hortensis3* J.B.3. 197. Raii Hist. 1. 874. *Rue des  
jardins.*

La *rue* est une efpece d’arbrisseau dont les tiges les plus  
Vieilles sont dures , ligneufes, & couVertes de feuilles  
d’un Verd bleuâtre , diVisées en un nombre incertain de  
petits segmens oVales, quelquefois charnues, un peu  
grolles, arondies à leur pointe, qui subsistent pendant  
tout l’hÎVer. Les fleurs naissent aux fommités des bran-  
ches les plus jeunes ; elles font ordinairement οοιηρο-  
sées de quatre feuilles jaunes, creusées en forme d’é-  
cope, dentelées à leurs bords , & munies de huit éta-  
mines jaunes , disposées autour d’un tuyau Verd presi-  
que sphérique, lequel est comme partagé en quatre  
parties, percé de plusieurs trous , & rempli de petites  
semences noires & dures La racine est lignesse, &  
garnie de plusieurs fibres.

La *rue* croît dans les jardins ; ses fleurs & sies semences siont  
d’usiage : toute la plante a une odeur très-forte,

La *me* possède un grand nombre de Vertus , elle est ale-  
xipharmaque, & bonne pour les maladies pestilentiel-  
les , pour la peste même , & pour toutes fortes de fie-  
Vres. Elle est bonne aussi peur les maladies de la tête ,  
des nerfs & de la matrice, pour les conVulsions & les  
aecès hystériques , pour ia colique, les foiblesses de  
l’estomac & des intestins ; elle résiste au ροϊΕοη & gué-  
rit les morfures des bêtes Venimeufes & des chiens en-  
ragés. Elle entre dans l'eau composée de bryoine &  
dans l’eau thériacale.

Ses préparations officinales font Peau simple, la conferVe  
des feuilles, & l'huile qu’on en tire par décoction.  
**MILLER ,** *Bot. Offe*

Une preuVe que les Anciens faifoient grand cas de la  
*rue ,* e’est qu’elle est la prinCÎpale bafe dtl mithridate.  
La *rue* contient une grande quantité d’huile extreme-  
ment acre & pénétrante, capable d’augmenter le mou-  
Vement des fibres , & par conséquent de les rendre plus  
fortes. Les feuilles de *rue* étant mangées le matin à  
jeun aVec du heure frais & du pain de riz, font bonnes  
pour ceux qui ont beaucoup de phlegme , & un présier-  
Vatif exeellent contre les influences nuisibles d’une at-  
mosphere humide , & le Venin Contagieux des mala-  
dies épidémiques. Ces mêmes feuilles étant pilées *avec*du poivre, du siel commun &du Vinaigre très-fort, &  
appliquées fur les arteres du carpe, pourvu quson ait  
eu loin de préparer ia matieremorbifique, répriment  
efficacement l’agitation fébrile ; & on les emploie fou-  
Vent *avec* plus de fuccès & moins de danger que les asi  
tringens internes , & même que le quinquina, dans les  
fleVres quartes obstinées.

Le Vinaigre qu’on a imprégné aVec du fisc de *rue,* étant  
tiré par la bouche & le nez, est non-seulement un  
présierVatif excellent contre la contagion des maladies  
épidémiques, mais encore un meilleur remede Contre  
les fyncopes que tous les esiprits Céphaliques, balta-mi-  
ques & apoplectiques, dont on fait ordinairement usa-  
ge. HgffMAN , *de Praestant. Remed. Domest.*

La *rue* est une plante fort estimée pour fa Vertu alexi-  
pharmaque, & un des meilleurs simples qu on puisse  
employer pour les maladies hystériques, pour l'épi-  
lepsie, Papoplexie , les conVulsions, la peste , les in-  
flammations & les gangrenes. Dans ce dernier cas,  
étant pilée & appliquée aVec du νΐη & du siel, elle ra-  
nime la partie morte , prévient la suppuration & ef-  
fectue la cure. Nicandre la recommande cOntre les  
morsures de toutes les bêtes Venimeufes. H n’y apomt  
de

1169 RUT

de meilleure plante pour la contagion : elle possede  
une qualité aromatique, aigrelette, odorante & oléa-  
gineuse; elle est chaude au plus haut degré, & contient  
une efpece d’acidité. Son odeur sait revenir les fem-  
mes des fyncOpes, aussi-bien que des accès hystériques  
ou épileptiques ού elles peuvent être tombées. Elle est  
extremement efficace contre lephlegme; elle est bon-  
ne étant appliquée extérieurement pour les tumeurs  
froides & pituiteufes; elle passe pour aiguifer &éClair-  
cir la vue ; elle a un gout extremement acre fans être  
brûlant ; elle contient beaucoup de fila d’hui le & d’ef-  
prit pénétrant; ce qui la rend propre pour aiguillon-  
ner lesnerls, pour incisier les humeurs grossieres, &  
les chasser par la tranfpiration insensible & lessiieurs.

Pline assure , qu’elle est excellente contre toutes sortes  
de passons, pour la mélancolie hystérique, les ma-  
ladies hypocondriaques & les syncopes. Elle excite  
les regles-, elle proeure l’écoulement des vuidan-  
ges , aussi-bien que la sortie du fœtus & de l’arriere-  
faix ; & si on la prend en maniere de thé , & qu’on te-  
çoive fa vapeur dans l’œil, elle aiguise la vue. Sa fe-  
menee est sort estimée pour les Vers & la gonorrhée;  
elle consume la semence passa chaleur & *sa* sécheresse.  
La *rue* est bonne pour la petite Vérole & la rougeole ,  
pour l’épilepsie, pour les maladies léthargiques & la  
colique venteufe. Etant appliquée extérieurement,  
elle résout les tumeurs froides , humides & aqueufes.  
On compofe aVec de la *rue* pilée & cuite dans du νΐη,  
un cataplafme qui résiste à l'inflammation. On pe,ut la  
donner intérieurement dans quelques maladies ai-  
gucs. *Hist. des Plant, attribuée â Boerhaave.*

*Buta hortensis, latifolia, arbusculae similis,* C. B. P.

3. *Buta Africana,maxima ,* Catal. Schwerin.

4. *Ruta Chalepensis, tenielfoUa, florum petalis villissca-  
tentibus,* M. H. 2. 508.

5. *Ruta Chalepensis elatisolia.*

*6. Buta , hortensis, minor , tenuifelia,* M. H. 2. 507.

7. *Ruta, hortensis s, minor, tenielfolia, foliis variegatis ar-  
genteis.*

8. *Buta, fylvestris, minor,* C. B. P. 336. J. B. 3.200.  
*Peganium Narbonensium*, Lob.

9. *Ruta, fylvestris, maior,* J. B. 3. 200. C.B.P. 336.  
Park.Theat. 133. Raii Hist. 1. 874. Tourn. Inst. 257.  
Boerh. Ind. A. 260. *Buta montana*, Offic. Ger. 1071.  
Emac. 1255. *Ruesauvage.*

Elle croît siur les montagnes, elle fleurit au mois de Juil-  
let , & pafl'e pour aVoir les mêmes Vertus que la *rue*cultÎVée, ayec cette différence qu’elle est plus acrimo-  
nieuse.

RUT ÎT7Ô

10. *Ruta silvestris, linifoela, Hispanica,* Boc. Muf. Part.  
2. 82. Tab. 73. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum\**Vol. I.

RUTA est aussi le nom de l’*Harmala.* Voyez ce mot.

RUTA CANINA , est le nom qu’on donne à la *Scrophuelariatruta canina, dicta vulgaris.*

RUTA CAPRARIA , *Gal ga.* Voyez *Galega.*

RUTA HYPERYCOIDEs ; nom de l’*Hypericums foetidum l  
frutescens.*

RUTA MUR ARIA. Voyez *Adianthum albttm^*

RUTA PRATENSIS, nom du *Thalictrum,pratense sangustjo  
folium,*

RUTACEUM, *vinaigre de rite.* Voyez *Acetum\**RUTETA. Voyez *Tarantula.*

RUTICILLA, *rouge queue.* Voy. *Phoenicurus.*

RUTILUS, Offic. Schonf. Ichth. 63. *Rutilus sive Rua  
bellusfluviatilis* , Gefn. de Aquat, 821. *Rutilus fluvia\*  
tilis,* Jonf de Pifc. 99. *Rutilus ,sive Rubellusfluit’atL  
lisGesueri,* AldroV. de Pifc. 732. 621. Raii Ichth.262.  
Ejufd. Synop. Pifc. 122. *Rutilus,sive Rubellus,* Méx.  
Pin. 190. *Rouget de rivière.*

La chair de ce poisson, qui est très-commun dans les ri-  
vieres, passe pour augmenter la semence.

R U Y

RUYSCH, célebre AnatomisteHollandois, dont il est  
parlé plus amplement au mot *Anatorne.*

RUYSCHIANA.

Voici fes caracteres.

La racine est VÎVace, & la feuille moins épaisse que celle  
du romarin ; le cafque est creux & découpé en deux ou  
trois leVres ; la barbe l'est en trois, & le fegment du  
milieu, qui aVance en dehors, en deux & roulé en  
forme de fpirale. Les fleurs font fort belles, d’abord  
difposées de six en six par anneaux, & ensilite rassem-  
blées en forme d’épi.

BoerhaaVe n’en compte qu’une feule espece , *savoir,*

*Ruyschiana , flore caeruleo , magno. Hyssopus Austriaca ,  
magno flore -, felïo Chamaepitidis,* H. L. *Chamaepitys, cae-  
rulea , Austriaca ,* C. B. P. 2 50. *Prunella , hyssepifolio  
viridi, amplo flore caeruleo ,* M. H. 3. 364. BOERH. *Ind.  
alt. Plant.* Vol. I.

S

SAB

S. Pour la signification de cette lettre dans l’AIphabet  
Chymique, Voyez *Alphabetum Chymicum.*

*S rsa*ou sa, après un caractere qui marque la quantité, si-  
gnifie *semis,* moitié.

S A A

SAAMOUNA, nom de la *Pavia.*

SAB

SABDARIFFA, est le nom que Boerhaaye donne à la  
*Ketmia, Indica j vitisfolio, ampliore.*

SABINA, *Sabine.*

*Torne V.*

SAB

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles du cyprès, mais elles font  
plus compactes; fies baies Eont raboteuses; elle a une  
odeur forte & particuliere.

BoerhaaVe compte deux especes de*sabine ,* saVoir,

1. *Sabina, folio Tamariscis Dioscoridis ,* C. B. P. 487.  
Boerh. Ind, A. 2. 207. *Sabina* , Offic. Park. Parad.  
607. *Sabina vulgaris,* Theat. 1027. Raii Hist. 2. 1415.  
*Sabina sterilis,* Ger. 1193. EmaC. 1376. J. B. 288.  
*Sabine* ou *Savunier.*

La *saisine* est un arbrisseau toujours verd, & qui ne croù

S A B

pas ordinairement fort haut; fes branches font nom-  
breufes & cotiVertes de feuilles étroites, courtes,ar-  
mées de quelques piquans , femblables à celles du *cy-  
près 8c* d’une odeur très-forte. Lorfque l'arbre est Vieux  
& planté depuis long-tems dans le même endroit, il  
s’éleve d’entre ces feuilles des petites fleurs Verdâtres  
auxquelles il fuccede de petites baies applaties , moins  
grosses que celles du genieVre , & qui acquierent com-  
me elles en mûrissant une couleur bleue noirâtre. On  
cultÎVe cet arbrisseau dans les jardins , mais il donne  
rarement du fruit, Ce qui l’a fait regarder comme sté-  
rile.

**La***sabine* est chaude , feche, apéritive , atténuante , pro-  
pre pour exciter les regles & pour hâter la sortie du  
fœtus. Elle tue aussi les Vers des enfans. M. Ray re-  
commande sim silc mêlé aVec du lait & édulcoré aVec  
du silcre , comme un remede excellent pour cet effet ;  
étant réduite en forme de cataplasme avec du siain-  
doux elle guérit la teigne à laquelle les enfans sontfu-  
jets.

5es préparations font *\’oleum sabinaeper infusionem, decoc-  
tionem , Se i’oleum saInnae Chymicum.* MILLER, *Bot.  
Offic.*

Boerhaave assure dans fa Chymie, que l'eau de *sabine*préparée par des cohobations réitérées est excellente  
pour exciter le flux menstruel & hémorrhoïdal ; quelle  
échauffe & produit des effets admirables entre les mains  
de ceux qui silVent en faire ufage. Il nous apprend  
encore que l’huile de sabine est excellente pour provo-  
quer les regles , lorEque leur rétention ne proVÎent que  
de langueur & de soibleffe.'1

Un cataplasine fait aVec les femences de *sabine* pilées ,  
du fel gemme & de l'huile , est estimé excellent pour  
l’ankylofe. On applique Eouvent les feuilles de *sabine*pilées aVecdu miel fur la région ombilicale, à dessein  
de tuer les Vers des intestins.

*Sabina,folio Cypreissi,* C. B. P. 487. Boerh. Ind. A. 2.  
207. *Sabina ,* Offic, *Sabina baccijera* , J. B. 1. 288.  
Ger. 1193. Emac, 1376.*SaEina bacciferamajor,* Park.  
Theat, 1026. *Cedrus bacciferafructu minore caeruleo s*Raii Hist. 2. *leysspéJuniperus Alpina Sabinam referens,*Pluk. Almag. 201. *Sabine portant des baies.*

On cultÎVe cette plante dans les jardins, elle passe pour  
être atténuante & incisiVe, pour exciter les regles,  
pour hâter l’expulsion des vuidanges & pour tuer les  
vers des intestins.

SABON ou SABENA *s savon* ou lessive avec laquelle  
on sait le *savon.*

**SAC**

SACCELLUM, le même que *Sacculus.*

SACCHAR ou SACCHARUM , σάκχαρου σάκχαρον >  
*sucre.*

Saumaise dit du *sucre*, ou σάκχαρον , *saceloarum* des An-  
ciens, que l'on dit être le même que le μέλι καλάμινον,  
*miel de roscaux* de Théophraste , & que d’autres ont  
appelle ἄλας Ινδικὸν,ύμ/ *des Indes*, qu’il *se* tiroit de  
certains roseaux ou cannes , qui étoient aussi hautes &  
aussi grosses que des arbres, & que c’est le même qu’on  
appelle aujourd’hui*sacar marnbu.* Les Arabes lui don-  
noient le nom de *tabaxir*, qui est encore en ul'age en  
Turquie & en Perste pour désigner cette esipecedesacre.  
Mais comme les Arabes , non plus que les Grecs , n’a-  
voient pas vu dans leur pays la canne qui le portoit ,  
& qu’ils n’en parlaient que par oui dire , ils débitoient  
fur ce si-ljet des fables toutes pures. Avieenne dit que  
l’on croit que les cannes du *Tabaxir* étant agitées par  
le vent fe heurtent ou s’entrechoquent de maniere  
qu’elles prennent feu & s’enflamment, & que la cen-  
dre qu’on recueille après cet embrafement au pié de  
çes cannes est le *Tabaxir.* Il avoue, il est vrai, que

SAC . 1172

c’est un conte populaire auquel il n’ajoute point soi :  
mais il ne laisse pas de croire que le *tabaxir* est la cen-  
dre des rofeaux des Indes , ou de leurs racines que l'on  
brûle exprès : & Averroes dit que c’est le charbon fait  
des nœuds des mêmes rofeaux.

Saumasse remarque que cette erreur des Arabes , ou la  
pensiée où ils étoient que leur *tabaxir* étoit une sspece  
de cendre , parce qu’il étoit en poudre : il remarque,  
dis-je, que cette erreur a sait que les Grecs modernes,  
qui ont traduit ces Arabes , ont rendu le *mottabaxir*par celui de *spodium ,* qui est formé de σποδὸς, *cendre.*Cela a caufé beaucoup de confusion dans la matiere  
Médicinale, en ce que les anciens Grecs avoientappel-  
lé *spodium* une drogue tout-à-fait différente , qui est  
ce que nous appellons de la *tuthie* ; ( Dale veut que le  
*Spodium Graecorum* foit la potée ) & en ce que les rnê-  
mes Grecs modernes & tous les Medecins & Apothi-  
caires après eux , ont aussi appelle l’ivoire brûlé *spo-  
dium.* Voilà trois matieres fort différentes, une espe-  
ce de*fucre ,* la cendre ou la si.lie d’un minéral, & la  
cendre de l'ÎVoire, qui ont cependant le même nom.

Pour revenir au *spodium,* qui est le *tabaxir ,* il saut en-  
core remarquer que les Arabes l'ont distingué du *sucre*des Anciens ; quoique ce fut, comme on l'a dit, la me-  
me chofe , parce qu’ils croyoient que leur *tabaxir* étoit  
une espece de cendre : au lieu que le *sucre* des Anciens  
étoitdécrit, ou comme une rofée qui tomboit *sur* les  
cannes, ou comme un fuc doux & gras qui fortoit de  
la canne même fans qu’on la brûlât. Ils ont au contrai-  
re cru que notre *sucre* étoit le même qu’ils trouvoient  
dans les Livres des Grecs Eous le nom de σάκχαρον,  
*saccharon, 8e* pour ce sistet ils l'ont appelle *scuchar* ou  
*ztichar,* quoiqu’il y ait beaucoup de différence entre  
ces *deux sucres.* Le premier, ou celui des Anciens,  
outre qu’il venoit d’un fort grand roseau, comme on  
l'a déja remarqué, il en fortuit naturellement ou de  
lui-même comme une eEpece de manne ; au lieu que  
notre *sucre* est le silc d’une canne beaucoup plus petite  
que l’on fait moudre , & que l'on preste pour en tirer  
ce l'uccre , auquel on donne enstuitela consistance qu’il  
a, en le siaisiant cuire & en le purifiant,

Saumaisie fait voir que le *sucre* que nous avons aujour-  
d’hui, étoit abfolument inconnu aux Anciens, & il  
appuie sim sentiment d’un passage de Seneque que je  
trouve à propos de rapporter. « On assure , dit cet Au-  
« teur, que le miel des Indes *se* trouve dans des cannes  
« à *sucre, 8c* qu’il est engendré ou par la rosiée de ce  
« climat, ou du fisc doux & gras du rosieau même. »  
Par où l'on voit que le *tabaxir* étoit fort peu connu  
des Anciens , puisque Seneque n’en parle que par oui  
dire. Les Auteurs Arabes qui font mention de plu-  
sieurs efpeces de *sucre,* ne difent pas un mot dé ce der-  
nier qui étoit le feul que les Anciens connussent fous  
ce nom, ce qui vient, comme on l’a déja dit, de ce  
qu’ils ne le prenoient point pour du *sucre* , mais pour  
*duspodium.* Saumaife croit cependant qu’encore que  
les Anciens n’aient point connu notre *sucre* factice, ils  
pouvoient avoir entendu parler de la canne qui le pro-  
duit &desonsi.lc : mais que les Indiens de ce tems-là  
ne sachant pas encore faire le *sucre ,* ne fe ferVoient  
que du fuc tiré de la canne qui le porte, comme d’une  
boisson. Il rapporte comme une preuve que les An-  
ciens ont connu la canne à *sucre,* ces Vers de Varro  
Araeinus :

*Indica non magnâ nimis arbore crefdt arundo,  
Illius è lentis premitur radicibus humor,  
Dulcia cui nequeant succo contendere mella.*

« Il croît dans les Indes une canne de grosseur médiocre,  
a dont la racine, qui est visqueufe donne par exprese  
a sion une liqueur beaucoup plus douce que le miel. »  
Ce n’est pas que Saumaife prétende que l'invention du  
*sucre-,* ou la maniere de le préparer tel que nous l'a-  
vons , soit fort nouvelle. Il convient qu’il y a plus dé

n73 SAC

huit cens ans qu’on l’a trotlVée, &que c’étoit déjaune  
choEe commune du tems d’AVÎcenne.

**On** distingue la canne qui produit le *sucre* de la maniere  
slliVante.

*Arundosaccharinact.* B. 2. 531. Ger. 35.Emac. 38. Raii  
Hist. 2. 1278. *Arundosaccharisora*, C. B. Pin. 18.  
Theat. 193. Boerh. Ind. A. 2. 162. *Harundosaccha-  
rifera,* Park. Theat. 1210. *Cannasaccharijera,* Ogilb.  
Chili. 1. 228. *Arundo viba Brasiliensibus dicta*, Pif  
( 1648.) *Tacomaree sive arundo succharifera ->* Ejusil.  
(1658.) *Vubae etTacomareeBrasielensibits*,Marcg. 82.  
*Canne âsucre* ou *Camnamelle.*

Cette estpece de *canne* croît abondamment dans les Indes  
Orientales & Occidentales , aussi-bien que dans les  
Ifles Voisines. Sa tige & l.es feuilles ressemblent à cel-  
les du roseau ordinaire , à l'exception que la premiere  
n’est pas si haute , puisqu’elle ne croît qu’à la hauteur  
de six ou sept piés. La tige de cette espece est d’une  
couleur pareille à celle qui est formée par un mélange  
de jaune & de Verd. Elle a plus d’un pouce de cireon-  
férence, elle est garnie de nœuds, & remplie d’une  
moelle spongieufe, dcuce & blanche. Sa racine ressem-  
ble à celle du roseau ordinaire , mais moins ligneuse &  
remplie d’un suc sort doux. Lobel, *in Adversar,* nous  
apprend que fa racine étant séchée & puluérisée four-  
nit aux Indiens une farine aVec laquelle ils font un pain  
d’un très bon gout Les meilleures *cannes* à sucre croii-  
fent dans les Canaries & dans les Ifles Maderes. Cel-  
les qu’on tire de JaVa & de Madagascar ne font pas  
moins bonnes. Cette efpece de roEeau fournit le fucre  
appelle par les Auteurs Latins *saccharicm , zuccha-  
rums zuccorum Scsucharum.* Les Arabes l’appellent  
*zttchar , zuccara , succhar, zozar Sx putter,* & les  
Crecs σάκχαρον , σάκχας, σάκχαρι & σάλχαριον. Plu-  
sieurs l'appellent *mel arundinaceum,* après qulon l'a  
fait cuire, éVaporer & enfermé dans des banques pour  
le tranfporter plus aisément.

On trouye dans les boutiques différentes especes de Eucre  
qui tirent leurs noms ou des lieux qui les produifent,  
ou de leur bonté & de leur finesse. Tels Eont le *sucre  
des Canaries, le fucre de Valence-, le sucre de Malte , le  
sucre en poudre, ie sucre rasiné, le fucre royal, le fucre  
de Saint Thomas,* ( Ifle des Indes qui porte ce nom ) le  
*fucre candi, le sucre penmde & le sucre ronge brut,* ap-  
pellé *Chypre* chez les Marchands, qu’on emploie com-  
munément dans les laVemens à caufe de *sa* qualité dé-  
tersiVe & résolutive. Le*fucre d’orge,* appelle en Latin  
*sacchariim hordeatum,* est aussi un Encre factice qu’on  
estime bon pour les maladies de la gorge & de la poi-  
trine. On dcit le choisir blane , fpongieux, en gros bâ-  
tons, cassant, d’un gout doux & agréable, nouVeau  
fait, fec, tranfparent & demeurant quelque tems à fe  
fondre dans la bouche. On le donne aux ensans qui ont  
**la** toux aVec de l’huile d’amandes douces ou du siropVÎo-  
iat. Le *diapenidion* ou *alphernc* des boutiques guérit les  
maladies de la poitrine , appaife la toux & les douleurs  
pleurétiques, il est bon pour la difficulté de respirer ,  
pour la confomption, les maladies des poumons & le  
crachement de fang. Le *sucre* liquide consierVe toujours  
la consistance du miel ou du sirop , & n’est autre choEe  
que l'écume qu’on ramasse en rafinant les autres esipe-  
ces de *fucre.* A l'égard de la nature & des qualités du  
*sucre* en général, il est tempéré , chaud, émollient, ré-  
fOlutif, purgatif& propre pour résister à la corruption.  
11 est nOurrissant quand on en usie à propos ; car filmant  
Claude Diodat. *Panth. Hygiast. LibH. cap.* 21. rien  
de tout ce qui est entierement exempt de douceur ne  
fautOit nourrir. Il est ben pour l’estomac, pour la poi-  
trine & pour les poumons, il guérit la toux & tou-  
tes les maladies du thorax , il facilite l'expectora-  
tion , il ramollit les tumeurs internes, il déterge les  
ulceres des reins, de la Vessie & des intestins, il empê-  
che toutes les fubstances corrosives d’agir sur les par-

SAC ίΐ74

ties internés, il fert à faire toutes sortes de confitures  
& à rendre agréables les remedes qui ne le font point.  
Le *sucre* est d’autant moins doux qu’il est plus rafiné,  
comme nous l’apprennent Pif *Lib. IV. de Facultat.  
Simpl. cap.ï. Sc* Erasin. *Francis s* car si l’on sait dissou-  
dre du *sucre* brut dans une ΙείΓινε d’eau de chaux , pour  
en séparer les parties les plus grossieres & les plus im-  
pures, il prend un gout acide dssérent de celui qu’iI  
aVoit auparaVant, & il échauffe extremernent le fang;  
c’est pourquoi les performes d’un tempérament chaud  
& bilieux ne doÎVent en ufer que dans les remedes, à  
caisse qu’il sie conVertit sim le champ en bile ; car sui-  
vant Etmuller, il trouble la bile par sim acidité Volati-  
le, & la jette dans un orgasine extraordinaire. Henri  
de Heer, *Obs.Med.* 5. prétend qu’il est surtout nuisi-  
ble aux1 scorbutiques , aux hypocondriaques, aux ca-  
chectiques & aux fébricitans qui en prennent une quan-  
tiré considérable, à cause que fie conVertissant aisément  
en bile , il augmente la fieVre & tous sies Eymptomes. Il  
nuit encore aux femmes qui font fujettes aux fuffbca-  
tions de matrice, il relâche l’orifiee du ventricule , &  
fuivant. Etmuller, il s’aigrit en peu de tems dans l’ef-  
tomac & les premieres voies, à catsse de la facilité qu’il  
a de’fermenter. Il aflbiblit la digestion,& engendre des  
vents & des chaleurs fubtiles, il détruit l'appétit, il  
engendre un sang corrosif, il caufe des coliques & des  
dyssenteries, Suivant Jo, Chr. Fromman. *Tr. de Hae-  
rnorrhoid. Part. I. Probl.* 33. il dispoEe le corps aux hé-  
morrhoides ; & cette opinion est confirmée par Mela  
chi. Sebiz. *Lit. II. de Facula Aliment. &* Val. Henr,  
Volger. *Diaeteti Comment, cap.9.* Simon Pauli ,ic *Qua-  
dripart. Botan.* nous apprend que les Anglais ne fiant si  
fujets aux maladies de consiOmption qu’à catsse du  
grand usage qu’ils font du *sucrer &* Ehrenfr. Hagen-  
dorn, iu *Hist. Med. Phys.* 23. *Cent. III.* assure que le  
*sucre* produit la goure irréguliere. Non-feulement les  
femmes, mais encore plusieurs Medecins , prétendent  
que le *sucre* & le miel engendrent des vers dans le corps  
des ensans; mais si l’on refléehit fur la génération de  
ces animaux, on s’appereevra fans peine que rien n’est  
si capable de l'empêcher que le miel & le Eucre. On  
recommande *in Act. Med. Leips. An-* 1700. l’usage du  
*sucre* comme un excellent vermifuge; & cette pratique  
est autorisée par Levinus Lemnius, *Lib. I. de Occult.  
Nat. Mir. cap.* 21. J. Heurn. *de Peste , cap.* 21. J. Va-  
rand. *deMorb. Intestinor. cap.* 2. Laur. Strauss. *Palaestr.  
Med. Lib. III.* & A. Vincent, de Pétrone dans fon *Con-  
silium de Vermiculis quibufdam in cervorum et aprorum,  
hepate inventis s* car il est certain que les vers font en-\*  
gendrés par une matiere grossiere , crue & Vermineufe  
fujette à la corruption , ou par des œufs d’infectes  
qu’on a avalés avec les alimens. Mais le *sucre* & le  
miel ne *se* corrompent jamais , ainsi que Galien nous  
l'apprend, *Lib. III. de Simpl. Med. Facultat. cap.* 15.  
Au contraire ces deux substances , au moyen de leur  
qualité balsilmique, qui résiste à la putréfaction, font  
très-prcpres à conEerver les substances pendant un très-  
long tems; & e’est Ce qui fait qu’on ne sauroit fe pase  
fer de *sucre* dans les boutiques pour les conEerVes, les  
sirops, les électuaires, les loochs & les confections :  
on ne fauroit non plus conferVer fans lui les racines &  
disterentes autres çhoses; car non-seulement il prend  
l’odeur, le gout & la couleur de tous les ingrédiens,  
mais il conEerve encore leurs vertus & leurs qualités  
pendant plusieurs années. C’est encore la rasson pnur  
laquelle les anciens embaumoient leurs morts aVec du  
miel, comme il est aisé de s’en conVaincre par la lec-  
ture de plusieurs Auteurs. Ant. Mizald. *in Cent. V.  
Aph.* 27. nous apprend que non-sieulement le heure ,  
mais encore toutes les substances douces , sans en ex-  
cepter les raisins *secs,* tuent les Vers. SanctOr. *in Lib.  
V. Meth. Vitand. Error, cap.* 11. nous dit que le miel  
*& lefucre* pofi'edent une certaine acrimonie qui les ga-  
rantit effieacement de la corruption. *Les.ucre* appliqué  
extérieurement guérit les plaies réeentes , déterge les  
ulceres , dissipe les taies & les tassies des y eux, fa

E E e e ij

H75 SAC

vant Marc. Gatinar. *In Prax. Med, cap.* 2i. Les Turcs  
guérissent leurs blessures en les laVant deux fois par  
jour aVec du νΐη, & mettant enfuite du *sucre* dedans.  
Joh. Haricus dans *sor\.Thefaurus aureus, P art. II. noos*apprend qu’il ne saut que repandre du *sucre* fur la cou-  
ronne de la tête pour en appaiEer les douleurss Nous li-  
sons dans Riedlin. *Lin. Med. An.* 2. que *lu sucre* mêlé  
aVec de l'huile de marjOlaine ou de doux de girofle,  
& tiré par le nez,dissipe le coryza. SuÎVant Joh. Begui-  
nus , *in Tyrocsn. Chym. Lib. II. cap. 6.* l’huile de *fucre*appasse les maladies de la poitrine, la toux, l'asthme  
& l’enrouement, il arrête en quelque l'orte les catar-  
rhes & facilite la digestlon. Le même Auteur nous ap-  
prend que la teinture de *sucre* prife dans l’eau de ca-  
nelle ou dans l'eau rofe , est excellente dans les fynco-  
pes & les défaillances.

Le *sucre* est le fel essentiel de *\’ arundo saccharisera* ou  
canne à Encre , & Voici *ses* différentes eEpeces.

**La** *moscouade* est le premier *sucre* qu’on tire du sclc des  
roseaux.

**La** *casseonnade* est de la moEcouade purifiée par le moyen  
du blane d’œuf & de l’eau de chaux , &c. Comme elle  
est plus huileufe que le *sucre* rafiné, on la présure pour  
les usages internes. Elle est aussi plus propre pour les  
confitures & les sirops, à cause qu’elle n’est pas si fu-  
jette à fe candir.

Le *sucre en pain* est une cassonnade encore plus rafinée  
& clarifiée. Il pOssede les mêmes qualités que la mof-  
couade, mais dans un moindre degré pour les ufages  
internes. Tous deux incisent les phlegmes , facilitent  
l’expectoration & animent le fang : mais ils caufent  
des Vapeurs & des maux de dents. Ceux qui mangent  
beaucoup de *sucre* font fujets aux fleVres & à aVoir les  
dents gâtées. On donne dans le Brésil l’écume dufû-  
*cre* aux cochons, ce qui les engraisse en peu de tems  
& rend leur chair extremement délicate.

*Sucre candi.* Ce Eont des crystaux de *sucre* dont il y en a  
de trois eEpeces , des blancs , des jaunes & des rouges :  
ce n’est autre chofe que les trois premieres sortes aux-  
quelles on a donné une consistance conVenable par l’é-  
bullition. Le *sucre* candi blanc *se* fait aVec *losucre*fin ; le jaune aVec la cassonnade ; & le rouge, aVec la  
moscouade. On use de ces *sucres* dans les froids, par-  
ce qu’ils fe fondent lentement, que la falÎVe a le tems  
de s’en imprégner, & qu’il émousse ainsi l’acrimonie  
du phlegme.

*Sucre rouge.* On s’en ferVoit jadis fréquemment dans les  
deVoiemens ; on lui a substitué aujourd’hui l’huile  
d’amandes douces , & d’autres fubstances de cette na-  
ture. ’ '

*Le sirop de sucre.* C’est la partie glutineuse qui distile du  
*sucre, 8c* dont on fe ferVoit jadis pour faire les con-  
ferVes rouges, & d’autres fucreries ; cela leur donnoit  
un gout de brûlé désagréable. Aux Indes occidentales,  
on fait fermenter le *sucre* rouge , & on le distile ; mais  
l’eau-de-VÎe , gu l’esprit qu’on en tire est mauVais , &  
porte à la tête. La liqueur que l'on tire du *sucre* fin, est  
beaucoup meilleure.

Nous ajouterons à ces*sucres, le sucre d’Erable.* On nous  
l'apporte du Canada & de la NouVelle Angleterre.  
Les Habitans de ces contrées font une incision à *Pacer  
montanum candidum,* fur la fin de l’hiver; ils en reçoi-  
vent lesilc , qu’ils sont cuire, & dont ils tirent un *sucre*qui n’est pas différent de celui des cannes. Ils obtien-  
nent ce *sucre* en donnant au Eue de la consistance par  
éVaporation. Il n’y a aucune espece de *sucre* qui foit  
préférable à celui-ci pour l’intérieur, tant qu’il estonc-  
tueux. Le fameux sirop de capillaire du Canada en est  
composé. Lorfqu’on nous l’apporte, il est grisâtre , &  
a le goût de l'autre *sucre.* Les naturels du pays en pré-  
parent une eau-de-VÎe, un Vinaigre , & une espece de  
liqueur, dont ils font leur boisson ordinaire. GEof-  
FROY.

SAC 1176

*Le sucre* étant un fel tempéré, ami de la nature, & capa-  
ble de s’unir intimement aVec Peau, & d’introduire la  
même union entre les parties aqueufes , & les parties  
grasses & oléagineufes, il n’est pas difficile de cnnce-  
Voir pourquoi la plupart des Anciens & des Moder-  
nes font mêler le miel, le *sucre,* les figues & les rai-  
sims fecs , dans les nourritures que l’on donne aux ani-  
maux âgés pour les engraisser. Les parties grasses des  
alimens qui constituent le lait & le chyle , en s’unissant  
intimement aVec les parties aqueufes , Eont par ce  
moyen plus promptement dissoutes, unies aux parties  
aqueuEes, & transformées en une grande quantité de  
chyle qui fe distribue aVec le Eang dans tous les mem-  
bres.

On Voit encore de-là pourquoi le miel ou le *sucre* mêlés  
aVeelelait, l’empêchent de donner du beure. *Lesuere*unit plus étroitement aux phlegmes, les particules  
oléagineuses de la crême ; au lieu que pour la ferma-  
tion du beuri?, il faut que ces parties fe séparent les unes  
des autres.

D’où il s’ensuit de plus, que le *sucre* n’est pas aussi con-  
traire au mélange salutaire des fluides Vitaux qu’on le  
penfle communément, puisqu’il ne produit aucune al-  
tération dans le sang, dans le lait ou dans la sérosité ,  
quand on le mêle aVec ces substances, &que tout Eon  
effet *se* réduit à stimuler les fibres des intestins, & à sa-  
ciliter l’excrétion des feces par les felles. Comme il  
faeilite l’union intime des parties oléagineufes des ali-  
mens aVec leurs parties aqueufes, il est bien vraissem-  
blable qu’il contribue beaueoup à la formation d’une  
grande quantité de chyle. C’est par-là qu’on peut ren-  
dre raifon de la maniere ordinaire d’engraisser les cha-  
pons & les oies , en mêlant un peu de *sucre,* de miel ou  
de fel aVec la farine d’orge ou de froment dont on les  
nourrit. HqffmaN , *Obs. Chym. Lib. I. Obs.* 7.

Ce n’est pas fans rasson que je fais un très-grand cas du  
*sucre* ; mon grand pere en a fait usage pendant quaran-  
te ans, & il produisait fur lui quelques effets fort ex-  
traordinaires. Il aVoit coutume de déjeûner aVec du  
beure, qu’il étendoit sur du pain , & auquel il mêloit  
autant de *sucre* qu’il en pouVoit receVoir , à moins  
qu’il ne lui substituât le miel. Iladoueissoit ordinaire-  
ment fa biere av’ec du *sucre* : il faifoit entrer le *sucre*dans toutes les fauces qu’on faifoit à fes alimens. Ce-  
pendant il aVoit à quatre-Vingts ans toutes Ees dents  
fermes, folides & faines. Il n’aVoit jamais eu de mal  
aux gencives , & il mangeojt la croûte la plus dure. Il  
perdit à quatre-vingts-deux ans une de fes dents , en-  
slliteune seconde : cette derniere étoit une des ineisi-  
ves. Il me pria de Eonder ΙἈΙνέοΙε ; je le fis avec men  
ongle , fions lequel je Eentis un os qui s’éleVoit. En un  
mot, il perdit toutes ses dents en deux ou trois ans, &  
il lui en Vint de nouVelles. Il eut un ratelier tout nou-  
veau. Ses cheVeux qui étoient fort blancs , perdirent un  
peu de cette couleur, & fe noircirent. Il continua νΐ-  
goureux & filin, sans avoir éprouvé aucune maladie,  
jusqu’à l'âge de quatre-VÎngts-dix-neuf, & mourut à  
cent ans de pléthore , faute, à ce que je crois, d’avoir  
été saigné. Il étoit de la Province de Bedfort, d’une  
très-ancienne famille , & ce fait est bien connu. Voilà  
ce qui m’a déterminé à préfenter à la Société Roya-  
le , l'apologie du *sucre, 8c sa défense* contre le fameux  
Willis, qui le traite de liqueur corrosive, & d’eau sty-  
gienne aussi dangereuse que l'eau forte. J’en ai fait  
l’examen ; & il m’a paru que ces reproches étaient in-  
justes , & que les élémens du*fucre* étoient aussi inno-  
cens que ceux du miel, du lait, & même du pain. Mes  
expériences ont été Vérifiées , & elles ont été insérées  
dans Vos Journaux. M. SLARE , *Transact. Phil. Vol.* V.  
*del’Abrégese.* 3 11.

iM. Sarrazin , Medecin de Quebec , & Correspondant de  
\ l’Académie Royale , trouVa dans l'Amérique septen-  
\ trionale quatre espeees d’érable,qu’il enVoya parpré-  
fent au Jardin du Roi , après leur avoir donné un

H77 SAC

nom à chacune. La quatrieme, qu il appelle *Acer Ca-  
nadense Saccharifericm, fructu minori, D. Sarrazin,***est** un arbre d’environ six ou huit piés de haut, dont  
la EeVe , qui monte depuis le premier Avril jnEqu’à la  
mi-Mai, est souvent abondamment imprégnée de su-  
*cre,* ainsi que le voyent fréquemment les naturels du  
pays, &les François qui y résident. Pour avoir cette  
seve, on sait une incision à l’arbre, d’où elle coule  
dans un vaisseau. Lorfque ce fisc est évaporé, il reste  
environ la vingtieme partie de sim poids, qui sie trou-  
ve être un vrai *lucre* propre à être employé à des con-  
fections, à des sirops & autres chosies où il entre du su-  
*cre.* Un Eeul de ces arbres qui aura trois ou quatre piés  
de circonférence , rendra en un sieulprintems dessioi-  
xante ou quatre-vingts pintes de Euc sans rien perdre  
de sa vigueur. Mais si l’on en tiroir davantage, il est  
visible que l'arbre s’afloiblirOlt& déCheoiroit àpropor-  
tion. Pour que ce Eue *se* trouve imprégné *desucre,* il  
faut le concours de plusieurs circonstances singulieres,  
qu’on ne deVÎneroit pas aisément, mais que M. Sarra-  
zin a soigneusement observées; car, premierement,  
quand on Veut tirer *ce sue ,* il faut que la ratine del'ar-  
bre foit couyerte de neige , qu’on y met tout exprès ,  
s’il n’y en a pas déja. Secondement, il faut que cette  
neige foit fondue par le foleil, & non pas par la cha-  
leur de Pair. Troffiemement , qu’il ait gelé la nuit  
précédente. Cette méthode que la nature emploie à  
former le *sucre* de l’érable, ressemble à certaines opé-  
rations industrieufes deChymie, où le Chymistefait  
des chosies opposées en apparence , & où des chosies qui  
paroissent sort semblables, ne produisent pas les mê-  
mes effets.

Une autre remarque curieuse de M. Sarrazin, estque le  
suc de llespece d’érable qui n’est pas propre à faire du  
fucre,le deVÎendra une demi-heure ou une heure tout au  
plus après que la neige dont on a couVert fa racine,aura  
commencé à se fondre. Il faut done que cette neige en-  
tredans les petits filamens de l'érable, & y opere aVec  
bien de la promptitude.

**M.** Sarrazin nous apprend aussi, que *V Apocynum malus,  
Syriacum rectum ,.* fournit un fuc dont on fait du *sucre*dans le Canada. On y fait fetVÎr aussi la rosée qui fe  
trotiVe au fond des fleurs. *Hist. de P Acad. Royale des  
Sciences s année vsisu*

**SaCCHARUM HORDEATUM,** *Sucre d’orge.*

**Le** fucre. d’orge fe fait aVec du *sucre* cuit fur un feu mo-  
déré dans une décoction d’orge, mêlée aVec des  
blancs d’œufs bien battus, & qu’on écume aVec  
foin. On passe le tout enfuite par la chausse. On  
le remet sur le feu, où on le fait bouillir lente-  
ment, jufqu’à ce qu’il *se* fasse de larges bulles, &  
qu’il ne s’attache point à la dent lorsqu’on le  
mange. On le Verfe enfuite sur une table de mar-  
bre frottée d’huile d’amandes douees, surlaquel-  
le on le laisse, jufqu’à ce que les bulles commen-  
cent de cesser , & que les extrémités de la masse  
fassent effort pour s’y réunir, lorfqu’on Veut la fai-  
re couler. Alors ce mélangea la consistance d’u-  
ne térébenthine épaisse. On frotte sies mains aVec  
de l’empois ; enfuite on met cette masse en bâtons  
plus ou moins longs & plus ou moins épais : on  
étend ces bâtons fur quelque choEe de plat , & on  
les laissasse refroidir & Ee durcir.

**SaCCHARUM NITRATUM,** *Sucre avec le nitre.*

Prenez *du crystal minéral, une dragme ;*

*de sucre fin, trois dragmes.*

Mêlez le tout ensemble.

Ce *sacre* est diurétique & rasralehissant : on l’ordonne  
dans la gonorrhée, contre les ardeurs de l’urine. On  
s’en sert principalement dans les inflammations de la

f S A C 1178

luette ; & les ulceres à la gorge. **On le** laisse **fondre**lentement dans la bouche.

**SaCCHARUM RosaTUM. Voyez** *Rosm*

**SaCCHARUM SATURNI.** *Noycx Plumbu'm.*

**SaCCHARUM SCORBUTICUM ,** *Sucre antiscorbutique.*

Prenez *une certaine quantité de suc de cuiller ce.*

Renfermez ce fuc dans un Vaisseau de Verre bien ferme ,  
jusqu’à ce que les feees foient précipitées.

Décantez la partie claire, & la mettez dans un mortier de  
marbre, aVec

*une quantité sussls.ante de sucre.*

TraVaillez le tout ensemble , & faites sécher doucement.

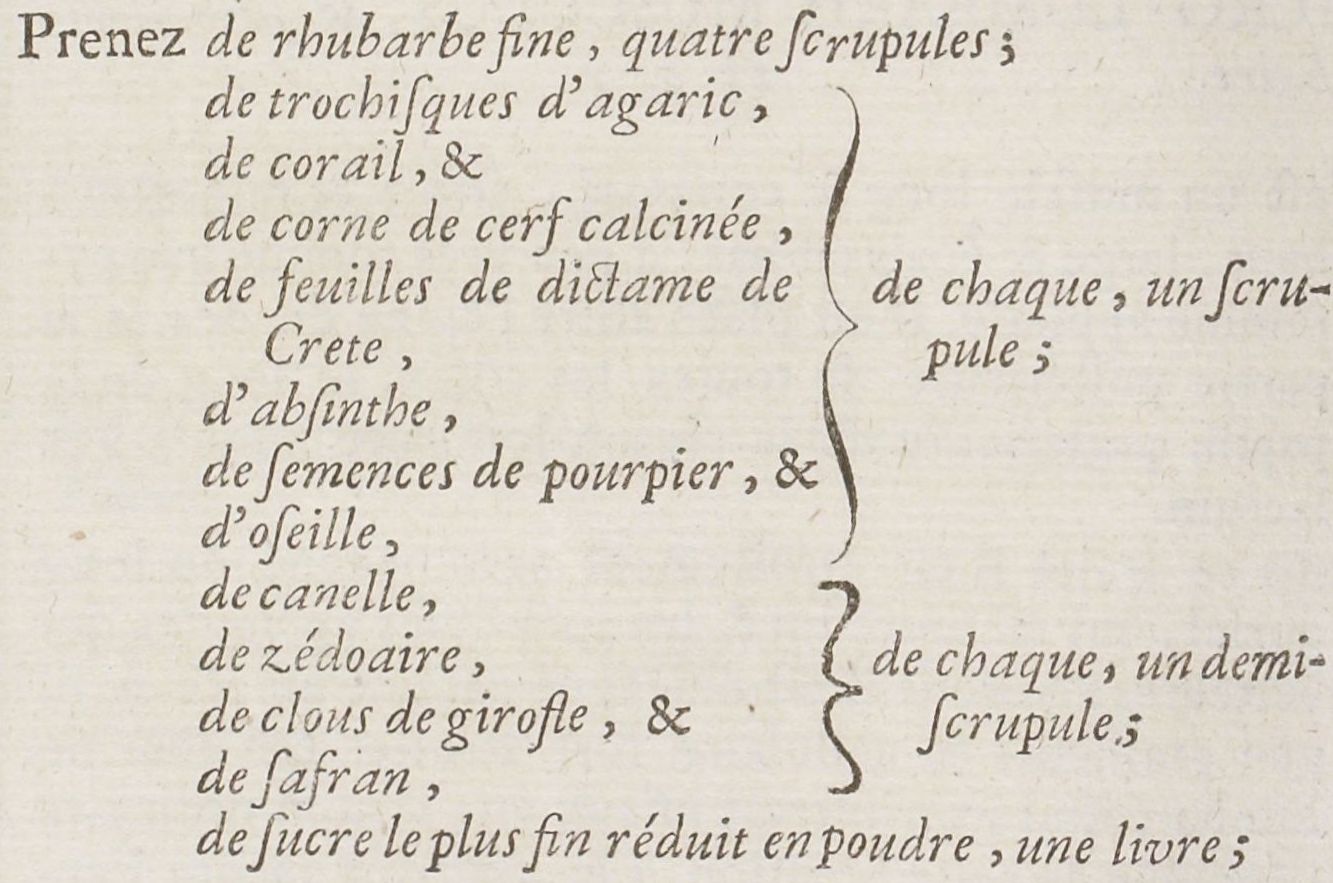
Verfez derechef du fuc fur le même sacre; traVaillez le  
tout derechef, & le faites sécher.

Réitérez sept fois la même opération, & gardez le dernier  
mélange pour Tissage.

**SaCCHARUM TABULATUM SIMPLEX ET PERLATUM,** *tablettes  
Sucre simples et perlées.*

Les tablettes de *sucre* simples fe font en Versimt fur un  
marbre du *sucre* qu’on a fait bouillir suffisamment  
dans la moitié de sa quantité d’eau de rofes de  
Damas ; & les perlées Ee font en ajoutant au mé-  
lange dont on fait les simples , fur la fin de la  
cuisson, une demi-once de ^perles préparées &  
broyées, aVec huit ou dix feuilles d’or.

**SaCCHARUM TABULATUM COMPOSITUM ,** *tablettes de Sucre  
composées*



Dissoluez le *sucre* dans dix onces d’eau simple d’absin-  
the, aVec une cuillerée d’eau forte de canelle.

Ajoutez les autres ingrédiens, & faites des tablettes.

SACCITONIUM; vin passé par la chausse. CasTELli,  
d’après *Codronelelus.*

SACCULI ADIPOSI ; cellules pleines de graisse de la  
membrane cellulaire.

SACCULI MEDICINALES , *Sachets médicamentés,*OU*sachets* remplis d’ingrédicns médicinaux.

SACCULUS CHYLIFERUS, le *réservoir du chyle\**SACCULUS CORDIS, le *péricarde.*

SACCUS, le *cæcum.*

SACCUS LACTEUS,le *réservoir du chyle.*

SACER, *Saint* ou *Sacré.* Cet adjectif *se* prend aussi  
dans un siens tout-à-fait opposé , & signifie quelque-  
fois terrible , détestable, exéCrable. C’est en ce siens  
que Virgile a dit de la foif des riehesses : *Aurisacra  
ssames.* Il a ces deux signifiCations dans les Auteurs de  
Medeeine.

117 9 SAC

SaCER IGNIS ; efpece maligne d’érésipele.

SaCER **MORBUS,** l’*épilepsie.*

Saof.R **MUSCULUS, le** *mustcle sacré s* c’est le nom d’un  
mtsscle que M. Winsiow appelle le transeersilire épi-  
neux des lombes.

C’est un mtsscle composé de plusieurs Vertébraux obli-  
ques conVergens ou transiVersaires épineux, à peu près  
comme celui du dos & celui du cou. Il est placé entre  
les apophyses épineufes & les apophysies obliques des  
vertebres lombaires, jtssqu’a l’os sacrum.

Les plus inférieurs de ces Vertébraux font attachés aux  
parties latérales supérieures de l'os l'acrum, & au liga-  
ment sacro-iliaque, & à l'épine postérieure supérieure  
de l'os des iles. Les autres l'ont attachés aux trois in-  
férieures des apophyEes tralssVerses des Vertebres lom-  
baires, aux quatre inférieures des apophyfes obliques  
de ces Vertebres, & à leurs tubérosités collatérales.  
De-là ils montent à toutes les épines lombaires. Les  
externes qui fe préfentent d’abord , paroissent plus  
longs que les internes qui fiant immédiatement sijr les  
vertebres, principalement Vers le bas. WïNsLow,  
*Anatomie.*

W

SACRA FISTULA ; la *moelle spinale s* selon Blancard’

SaCRa **TINCTURA.** Voyez *Hiera.*

On ht dans Paul Eginete, *Lib. V. cap.* 8. la description  
de différentes *sortes d’hiera,* qui est toujours synony-  
me *a sacra.* Ainsi il y a *Fhiera* d’Archigenes, *s hiera*d’Antiochus, *Fhiera* de Justus, *ï’hiera* de Galien, &  
*Fhiera* de Ruffus.

SaCRa Vasa ; Vaisseaux appartenans à l’os siacrum & aux  
, .parties adjacentes.

SACRANUS COLOR, *couleur purpurine.* Ιοην5ον.

SACRES , petits cochons qui ont enVÎron dix jours. Cas-  
TELLI d’après *Langius.*

SACRO-LUMBARIS MUSCULUS, *lu sacro-lom-  
baire.*

C’est un mtsscle long & composé , étroit & mince en-  
haut , large & épais en-bas, à peu près comme une py-  
ramide applatie. Il est placé entre l’épine du dos & la  
partie postérieure de toutes les côtes, le long de la  
partie postérieure de la région lombaire jusiqu’à l.los  
facrum.

Dans ce trajet il est étroitement accompagné du long  
dorEal, qui est entre lui & les apophyfes épineuEes des  
vertebres, & dont il est distingué par une espece de li-  
gne graisseuse & cellulaire fort étroite. Le nom de  
lumbo-costal exprimeroit mieux que le nom ordinaire  
l’étendue de cette situation. On pourroit encore l'ap-  
pester dorfal moyen, pour le distinguer du grand dor-  
fal & du long dorsal, entre lefquels il est placé.

Il est attaehé en-bas par une aponéVrofe tendineufe, large  
& mince aux épines supérieures de l’os Eacrum , à fes  
parties latérales Voisines, & à la leVre externe de la  
partie postérieure de la crête de l'os des îles justqu’à *sa*grosse tubérosité. L’aponéVrosie cotlVre le bas du long  
dorsial, auquel elle est fort adhérente, & fon attache  
à l'os sacrum est un peu couVerte par quelques-unes  
des attaches du grand fessier.

De-là le mufcle Va un peu latéralement gagner toute la  
région lombaire, en produisant de la face interne de  
fon aponéVrofe une masse de fibres charnues, qui fie di-  
vifient obliquement de bas en-haut en plusieurs gros  
paquets ou trousseaux, lefiquels s’attachent à toutes les  
apophylses tranfiVerses des lombes.

Ensuite il monte obliquement le long de teutes les cô-  
tes .jtssqu’aux apophyEes tralssVerses des deux ou t-rOÎs  
derniercs Vertebres du cou , quelquefois plus haut, &  
quelquefois il fe termine à Ia premiere Vertebre du  
dos.

Dans toute S011 étendue le côté qui regarde le long dor-

S AC 1180

fal ou les vertebres, est très-égal, mais celui qui re-  
garde les côtes est dÎVÎsé en plusieurs bandelettes dise  
posées obliquement de bas en haut. 11 ressemble par-là  
en quelque maniere à une branche de palmier. Ces  
bandelettes sont attachées aux apophyfes tranfVerfes  
du cou, à la tubérosité de la premiere côte, au bas des  
marques angulaires des dix côtes EuiVantes, & Vers  
l’extrémité de la derniere côte.

La bandelette de la derniere côte est large, & plus char-  
nue que tendinetsse. Celles des autres côtes Eont ten-  
dineufes, plattes & étroites, & celles du cou simt un  
peu charnues, quoique fort grêles. De toutes ces ban-  
delettes les plus supérieures sont les plus longues &  
les plus étroites, & à mesilre qu’elles deVÎennent in-  
férieures elles deVÎennent à proportion plus courtes &  
plus larges.

En déVeloppant ce mtsscle par la dissection, on trouVe  
entre les bandelettes & les côtes plusieurs petits trouf-  
sieaux musculeux longuets & menus, qui *se* crûssent  
aVec les bandelettes par des adhérances particulieres,  
& s’attachent ensilite aux côtes au-dessus & derriere  
les attaches des bandelettes.

Ces trousseaux mtssculeux ou charnus commencent aux  
apophysis tralssVerses des mêmes Vertebres du cou ,  
d’où ils descendent & s’attachent aux huit ou neuf  
côtes fuÎVantes. Quelquefois ils passent par-dessus quel-  
ques côtes fans s’y attacher, ce qui Varie dans disse,  
rens fujets, & se trouVequelquefois fur un côté, quel-  
quefois fur les deux côtés du même fujet.

Ces trousseaux sont ainsi comme un plan particulier ,  
que les uns prennent pour une portion du *sacro-lom-  
baire* , qu’ils appellent le plan interne ; d’autres ,  
après Stenon,en font un mtssde accessoire du *sacro lom-  
baire.* Quelques-uns le regardent comme un mtsscle sé-  
paré, & le nomment le cerVical descendant de Die-  
merbrcek. Je l’ai compté parmi les muscles qui meu.  
Vent les Vertebres du cou, & je lui ai donné le nom de  
transversaire grêle.

*Usages du sacro-lombaire.*

Les deux *sacro-lombaires* servent ensemble à maintenir  
le dos & la région lombaire dans leur situation  
naturelle quand on est debout ou assis. Ils sierVent  
aussi , non pas en accourcissant, mais en relâchant plus  
ou moins leurs fibres motrices, à courber tout le tronc  
en-devant, qui dans ce cas ne fait que baisser fous le  
poids de la tête & de la poitrine, à proportion du re-  
lâchement déterminé. Enfin ils fervent tous les deux  
ensemble à redresser également le dos & les lombes  
soit qu’on Eoit debout, assis ou couché, à les tenir *fer-  
mes* fous toutes Eortes de fardeaux & contre toutes *sore  
tes* de résistance , & à les renverser.

L’un d’eux agissant fans l’autre , peut avoir les mêmes  
ufages de baisser, de redresser, de résister & de renVer-  
fer, mais avec moins de force & par des mouvemens  
obliques, comme quand on panche le corps en-devant  
8c de côté en même tems, ou qu’on le redresse de de-  
vant & de côté. Chacun d'eux peut encore avoir l'issa-  
ge de contrebalaneer les mufcles obliques du bas-Ven-  
tre quand ils font la rotation du thorax fur le bassin.

On peut en quelque façon comparer ces mufcles *avec* les  
splenius; leurs attaches supérieures ou costales, avec  
les attaches supérieures ou mastoïdiennes des splenius ;  
& leurs attaches inférieures ou Vertébrales aVec lesat-  
taches inférieures ou Vertébrales des mêmes splenius.  
La portion mastoïdienne du siplenius est plus longue,  
plus éloignée des articulations, & plus difposée à faire  
de grands mouvemens & à foutenir de grands efforts ,  
que la portion Vertébrale. De même la portlon costale  
du *sacro-lombaire* par la longueur de fes bandelettes  
tendineufes , par leurs attaches graduées fur les Cotes,  
par leur obliquité, est à proportion plus en état d’avOÎr  
les ufages dont je Viens de parler, que la portion ver-  
tébrale.

Les petits trousseaux musculaires qui s’entrecroisent avec

ιιδι SAC-

les bandelettes tendineuEes de ces mtsscles, & qu’on  
appelle après Stenon les accessoires du*sacro-lombaire,*paroissent avoir l’usage de contrebalancer ou modérer  
l’abaissement des côtes dans les grands efforts du *sacro-  
lombaire.*

L’tssage de ces mufcles dans la progression ne paroît pas  
assez démontré. On Veut que pendant qu’on Ιενε une  
jambe pour Eaire un pas, le *sacro-lombaire* du côté op-  
posé soutienne les Vertebres des lombes & du dos, afin  
qu’elles ne soient pas entraînées dans ce moment par  
le psoas, qui leve la jambe & la met en marche. La  
direction de la plupart des fibres dont le *facroelom-  
baire* est composé ne répond pas à cet tssage.

L’lssage du *sacro-lombaire* dans la respiration , a aussi des  
difficultés ; car quand on tient le corps très-panché fur  
le deVant, même chargé de grands fardeaux, les côtes  
ont toujours le mouVement d’éleVation aussi libre que  
celui d’abaissement , quoique le *sacro-lombaire* foit  
principalement employé dans ce cas. Il saut obEerVer  
que je parle ici seulement du dos baillé & chargé , &  
non pas de l'épaule chargée. La premiere de ces atti-  
tudes n’empêche pas lemouVement des côtes, & la Ee-  
conde le ren.d assez difficile. WINSLow, *Anatomie.*

**SACRUM OS,** *Os sacrum.*

**Il** est situé à la partie postérieure & inférieure du tronc ,  
comme la bafe & le foutien de toute l'épine du dos ;  
c’est pourquoi il est aussi nommé par quelques-uns os  
basilaire.

Sa figure imite celle d’un triangle oblong dont la bafe est  
en-haut & la pointe en-bas. On le peut diviser en par-  
îie supérieure ou baEe, & en pomte ; en deux faces ,  
une antérieure concaVe, une postérieure conVexe, &  
**en** deux bords ou parties latérales. On le considere ici  
comme une feule piece , selon l’état ordinaire d’un  
corps adulte.

Dans la jeunesse il paroît distinctement composé de plu-  
sieurs pieces primitÎVes qu’on nomme fausses Vertebres.  
Ces pieces tiennent alors enfemblepar des cartilages,  
qui *avec* l'âge diminuent, s’endurcissent & s’efsacent  
entierement à la fin , de fiorte qu’il n’en reste que des  
traces, comme des lignes plus ou moins saillantes. Ces  
pieces Eontau nombre de cinq; quelquefois on en trou-  
ve six. Elles portent chacune quelque marque de Ver-  
tebres. La supérieure a beauCoup plus de Volume que {  
la plus grosse de toutes les Vraies Vertebres : les autres «  
diminuent très-fort à mefure qu’elles deVÎennent infé-  
rieures; enforte que la derniere qui sait la pointe de  
l’os sacrum n’a aucune apparence de Vertebre.

On Voit ordinairement à la face antérieure ou concaVe  
quatre paires de grands trous, quelquefois plus,fiston le  
nombre des pieces primitÎVes ou fausses-Vertebres. Ces  
trous font deux rangées longitudinales, & ils paroif-  
fentêtre faits parla rencontre des échancrures origi-  
naires des pieces. Le long du milieu de la face entre  
les deux rangs de trous on Voit comme cinq ou six corps  
de fausses Vertebres fondées ensemble. La premiere ou  
supérieure approche plus de la conformation des Vraies  
vertebres que les fuÎVantes. La derniere est très-petite  
& à chaque côté au-dessous des grands trous elle a une  
échancrure, & quelquefois une petite aVance en ma-  
niere de corne.

**La** face postérieure ou conVexe est fort inégale. On y  
voit aussi autant de paires de trous placés VÎs-à-VÎs ceux  
de la face antérieure , & rangés de la même maniere ;  
mais ils font moins grands qu’eux. Entre les deux rangs  
de ces trous on Voit une eEpece d’apophyEe épinetsse  
plus ou moins tronquée ou imparfaite, principalement  
en-haut, qui diminue en defcendant. SouVent elles font  
entre-ouVertes, tantôt les supérieures , tantôt les infé-  
rieures, & font parles rangées de ces interruptions  
une efpece de fente perpendiculaire plus ou moins lar-  
ge. Quelquefois ces épines laissent une ouVerture transi-  
verfale entre elles. Tout ceci Varie beaucoup. Au côté  
externe de chaque rang des trous, il y a des tubérosi-

SAC ι182  
tés qui paroissent comme des apophyfes ttanseerses &  
articulaires confondues enfemble.

A la bafe ou partie supérieure de *l’os sacrum* il y a deux  
Vraies apophyfes articulaires qui répondent aux infé-  
rieures de la derniere Vertebre des lombes. Au dessous  
& à côté de chacune de ces apophysies il y a une échan-  
crure très-large. Entre les mêmes apephyEes on Voit  
assez dîstinctcment la face supérieure de la premiere  
fausse Vertebre. Cette face est femblable à celle des  
Vertebres lombaires. Elle.est très-obliquement inclinée  
en-arriere, de forte que le corps de cette sausse Verte-  
bre a plus de hauteur en deVant qu’en arriere , comme  
la derniere des Vraies. L’obliquité de ces deux faces  
Eait que *Vos sacrum 8c* la derniere Vertebre des lombes  
forment par leur connexion un angle assez faillant.

Derriere le corps de cette premiere Vertebre de *Vos sa-  
crum* , entre *ses* apophyEes articulaires, il y a une ou-  
verture d’un grand Canal triangulairement large & fort  
applati, qui defcend entre les deux grandes faces de  
eet os, & entre les quatre rangs des grands trous, der-  
riere les corps de toutes les fausses Vertebres. Il dimi-  
nue à mefure qu’il desitend , & communique *avec* tous  
les grands trous de l’une & de l'autre face de l'ossa-  
*crum.* Il est la continuation du grand canal de l'épine  
du dos. Il est fotiVent interrompu en arriere par les son-  
tes dont j’ai parlé ei-dessus.

Les parties latérales de cet os font un peu éVasées par en-  
haut, où l'on Voit à chaque côté une grande facette  
cartilagineufe, inégale, longue & irréguliere, de la  
figure d’une S fort large, & quelquefois d’une tête  
d’oifeau. Ces deux facettes unissent *l’os sacrum* avec  
les deux os des hanches par fymphyfe cartilagineufe.  
Entre chacune de Ces faces latérales & les deux trous  
postérieurs les plus proches, il y a un grand enfonce-  
ment raboteux, au-dessous duquel il y en a un autre  
moins grand. Ces enfoncemens font quelquefois per-  
cés de plusieurs trous, qui fe perdent en-dedans. WINSJLow , *Anatomie.*

**SACTIM ,** *Vitriol.* **RULAND.**

**S A D**

**SADIR ,** *seorte.* **RULAND.**

**S Æ**

SÆPÆ, larges pustules corrodantes. CasTELLI d’après  
*Fœsius.*

**S A F**

S AFFATUM , espece de sel, selon Johnston , qui ne le  
désigne point. 1

**S A G**

SAGADENON, σαγαδηνὸν ; la meilleure espece *d’Opo-  
balsamum* qui croît dans la Palestine à ce que dit Ga-  
lien , *de Aneldot. Lib. I. cap.* 4.

SAGAPENUM, Offic. C. B. P. 494. Raii Hist, 1.  
1844. Schrod. 214. Park, Theat. 1544. Ger. 898.  
Emae. 1056. Mill. Bot. Off. 384. *Sagapenum vete-  
rum,* J. B. 3.153.

C’est une gomme qui coule , à ce qu’on dit, d’une *es-  
pece* de *Ferula* , qui croît, sielon Diositoride , dans la  
Médie, quoiqu’elle Vienne d’Alexandrie. Elle est d’un  
brun rougeâtre , en gouttes, ordinairement collées les  
unes aux autres , de la Couleur de la Corne , & tant sioit  
peu Claire au-dedans, ressemblant assez à l’*Asafoetida,*mais plus dure, & ayant un peu de l'odeur de l'ail.  
Ses gouttes siont quelquefois petites, détachées les unes  
des autres , & d’un brun tant foit peu jaunâtre : mais  
Cela n’est pas ordinaire.

Le *Sagapenum* est apéritif & atténuant ; il debarrasse la  
poitrine des phlegmes Visqueux ; il foulage dans l’asth-  
me & la difficulté de reEpirer ; il produit aussi de bons

1183 S A G

effets dans 1 hydropysie, il hâte les regles, & préVÎent ?  
les affections hystériques ; appliqué extérieurement, il  
amollit les tumeurs dures & les enflures. MILLER ,  
*Bot. Offe* Voyez *Ferula major aseeufoemina Plinii.*

Cette gomme nous Vient d’Alexandrie ; la plus estimée  
est pure, transiparente, roussette gu brune à l'extérieur,  
blanchâtre au-dedans , d’un gout âcre, & d’une odeur  
forte d’ail. Elle est atténuante & apéritÎVe; elle purge  
les humeurs Visqueusies &. séreusies logées dans l’esto-  
mac , les intestins, la matrice, les reins , le cerVeau ,  
les nerfs , les jointures & la poitrine. C’est par cette  
raifon qu’elle est bienfaisante dans l’hydropisie, les  
toux invétérées, l’asthme, le mal de tête, les conVul-  
sions , l'épilepsie, la paralysie , le tremblement des  
membres , les obstructions , les tumeurs à la rate , &  
lacol.que. Elle proVoque les regles & les urines : mais \  
elle est nuisible aux femmes grosses. SCHRODER.

SAGDA , nom d’une pierre précieufe, dont Pline fait I  
mention , *Lib. XXXVII. cap.* 10. elle est d’une cou-  
leur Verte; & il dit que les Chaldéens la trouVent at-  
tachée aux Vaisseaux. Il ajoute qu’il y a dans la Samo-  
thraee une efpecè de pierre noire légere,Semblable à du  
bois , & qui porte le même nom.

SAGIMEN VITRI*, sel alcali.* RULAND.

SAGl.TTA , *Qteue d’Arondelle ,* efpece de Renon-  
cule,

Voici fes caracteres.

Sa racine est fibreufe , épaisse fongueufe & rampante.  
Ses feuilles ressemblent d’abord à celles du plantain ;  
mais elles deVÎennent dans la fuite de la figure de l'ex-  
trémité empennée d’une fleche. Sa tige est comme elle  
a Coutume d'être dans les fleurs ombelliferes. Sa fleur  
esttripétale, Comme Celle du plantain aquatique. Son  
fruit est un amas de femenees comme la fraife.

BoerhaaVe en compte les quatre efpeces sulcantes.

**1.** *Sagitta aquatica masor ,* C. B. 194 *Ranunculus pa-  
lustris, folio sagittato maximo.* **T.** 292.

2. *Sagitta aquatica minor y latifolia,* C. B. P. 194. Boerh.  
Ind. A. *o6„Sagitta,* Offic. J. B. 3.789. Raii Synop. 3.  
258. *Sagitta minor ,* Ejusil. Hist. 1. 619. *Sagittaria  
minor , latifolia',* Parle. Theat. 1247. *Ranunculus pa-  
lustris felio sagittato minori,* Tourn. Inst. 292.

Cette Plante croît dans les ruisseaux & dans les eaux;elle  
fleurit en Mai & en Juin ; l'on herbe & l'a semence Eont  
d’usiige en Mededne. Elle est l'elon Mathiole froide  
& humide, & possede les mêmes Vertus que le plan-  
tain aquatique.

3. *Sagitta minor aquatica, angustifelia,* C. B. P. 194. *ra-  
nunculus palustris ,folio sagittato angustiori***, T.** 292.

4. *Sagitta aquatica major , felio angustiore.*

Cette plante a les propriétés du plantain aquatique : mais  
on s’apperçoit à fon odeur & à fon gout, qu’elle est  
échauffante. *Histoire des Plantes attribuée â Boer-  
- haave.*

SAGITTALIS SUTURA , *Suture sagittale* du crâne.

Voyez *Caput.*

SAGITTARIA. Voyez *Sagitta.*

**SaGITTARIa AliExIPHARMICA ,** Offic, *Canna Indelca -,  
racelce albâ , alexipharmica,* Raii Hist. 3. 773. *Arun-  
do Indica, angustifoUa , flore rutilo, pediculis donata ,*Tlist. Οχοη. 3- 25°. *Aguelquepoobi Brasiliensibus* ,Raii  
Hist. 2. 1203. *Radix quaedam in Malaca, quae adver-  
jusvulnera Jaggitels toxico illitisfacta praesentaneum re-  
medium est,* Garzias , C. Β. P. jd. *Radix Malaca*

S A G 1184

*quaedamToxiris sagittis resistens,* J. B. 2. 173.

Cette plante a la racine de deux ou trois pouces de long,  
genouillée, de la grosseur du pouce , blandle , & de fi-  
gure Conique; lesinterValles que les jointures ou nœuds  
laissent entre eux, fcnt d’un demi-pouce, & il part de  
chaque jointure plusieurs fibres de deux ou trois pouces  
de long , par le moyen defquelles la plante fe nourrit.  
La racine pousse plusieurs feuilles , de trois pouces de  
long , assez larges , les unes dans les autres, Celles qui  
font extérieures embrassant celles qui font au-dedans,  
& en.Vironnées d’un anneau blanc, dans l’endroit où  
elles fe joignent. Elles ont quatre pouees de long fur  
deux de large Vers la bafe , le lieu de leur plus grande  
largeur; elles font minces, fibreufes, herbacées, &  
d’un jaune Verdâtre. Cette plante ressemble du reste  
au *Canna Indica.*

M- Hans-Sloane a remarqué qu’on cultiVoit cette plante  
dans les jardins à la Jamaïque &aux!fles Caraïbes.Elle  
a passé de la Jamaïque dans l'ifle de Saint Domingue,  
on en fait beaucoup de cas à caufe de sa propriété ale-  
xipharmaque ; elle est sorte, elle est falutaire dans les  
blessures faites aVec des fleches ou des dards empoi-  
fonnés ; c’est à quoi les Indiens l'employent fréquem-  
ment ; ils broyent fon herbe & l’appliquent sur la blef-  
fure. RAY , *Hist. Plant.*

S AGMINALIS HERBA , *Verveine.* Voyez *Verbena.*SAGOU. Voyez *Palma Japonica , spinosis pediculis »  
polypodii folio.*

SAGZENEA ; AVlcene a décrit fous ce nom, deux  
médicamens , l'un grand & l’autre petit ; qu’il recom-  
mande dans les maladies froides des intestins &dela  
matrice.

**S A H**

SAHAFATUM, ou SAHAFATI. Voyez *Achor.*SAHARA , le même que *Pervigilium.*

**S A I**

SAIC, *Vif-argent.*

SAIRE , le même que *Essere.*

**S A K**

SAKMUNIA , mot Arabe, qui signifie la*seammonH*

**S A L**

S AL , *Sel.* Voyez aux Articles *Principia , & Acidulae t*ce que j’ai dit du fel considéré , comme un Principe  
Chymique.

Par le nom de *Sels* , Geoffroy entend des corps miné-  
raux , folides, friables , tranfparens , qui ont de la fa-  
Veut, qui sedissoluent aisément dans l'eau, qui fe son-  
dent au feu, & qui fe crystallifent facilement. Tels sont  
*le Sel que son mange , le Nitre , le V.itriol, F Alun , le  
Sel Ammoniac -,* &,le *Borax,* de chacun desquels nous  
parlons en particulier.

*Du Sel commun,* ou *de celui que l’on mange.*

Le *sel* dont on a coutume d’assaifonner les alimens, est  
un *sel* qui en fe crystallifant prend toujours la figure cu-  
bique, qu’il garde meme dans fes plus petites parties.  
Il y en a de deux fortes : ou on le tire des mines, & on  
l’appelle *scissile s* ou il est *artificiel :* tel est celui que  
l’on sait par PéVaporation de l’eau de la Mer, ou de  
Peau falée des semaines & des puits; & on l'appelle  
*fel marin* , ou *sel commun,*

*Oufel*

1185 SAL

*Du Sel fossile Sc du Sel gemme.*

Il y a plusieurs eEpeces de *sclfossele ,* qui ne different que 1  
parla couleur. Le *sel gemme* est transparent , comme  
le crystal blanc , gris, rouge ou jaune.

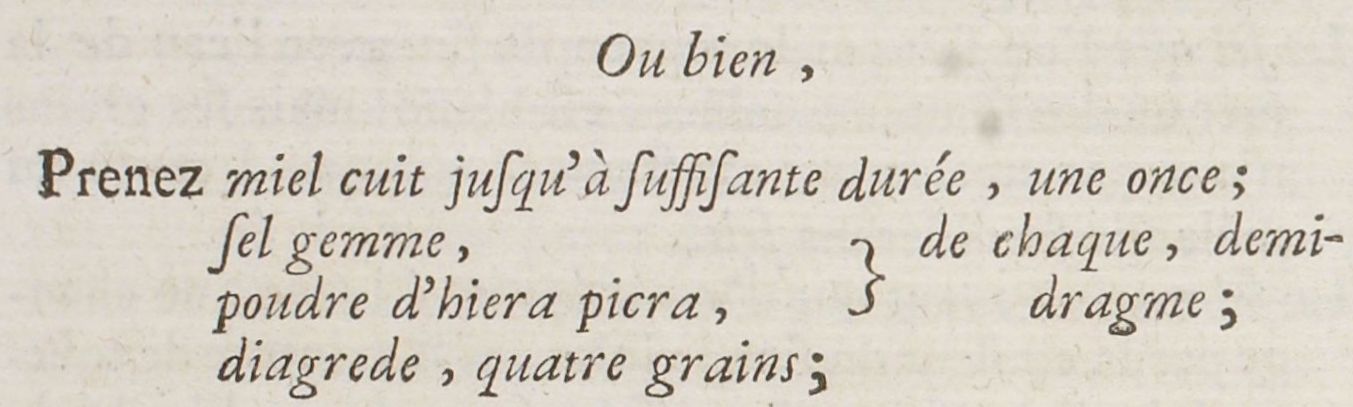
On présure dans l’usage de la Medecine le *sel gemme,*comme le plus pur de tous. C’est une substance octo-  
gone , cubique, d’un gout acre & Ealé , transparente  
comme une pierre précieuEe , & qui imite fouVent le  
crystal par sa couleur & sim brillant. 11 lu fend aisé-  
ment en forme de dés ; & lorsqu’il a été dissous dans  
Peau & évaporé , Pes crystaux Eont parfaitement cu-  
biques.

On coupe avec le fer de grandes masses de ce *sels.ossele \**comme si c’étoient des rochers, dans les montagnes  
de Catalogne auprès de la ville de Cardonne, & dans  
les mines les plus profondes de la Isologue , auprès  
du village de Vilizca , à six mille de Cracovie.

Le *sel gemme* a les mêmes propriétés que le *sel marin.* On  
l’employe dans les lavemens & les fuppositoires, pour  
exciter les déjections des matieres endurcies.

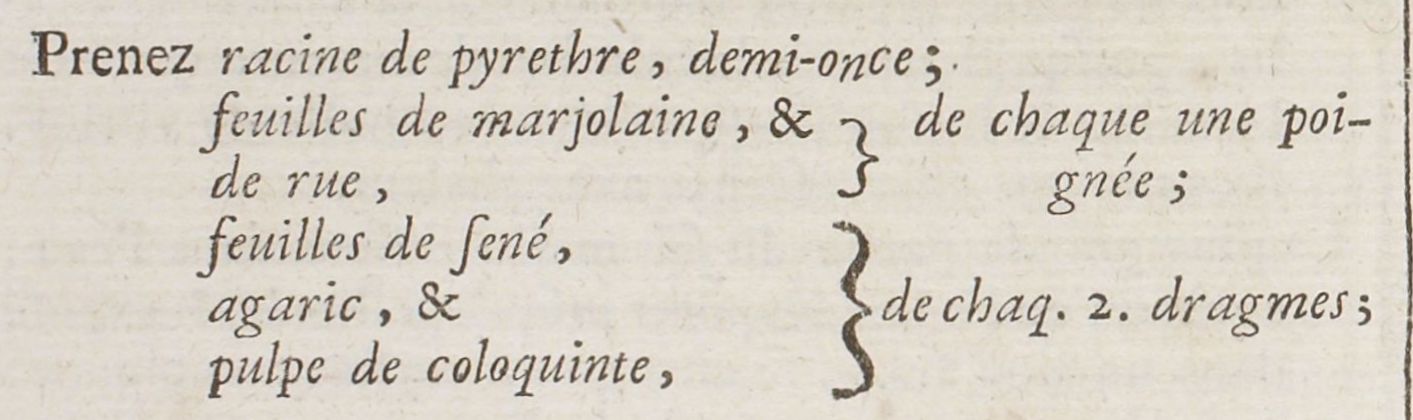
Prenez *miel écttmé , deux onces s  
sel gemme, une dragme et demie ;*

Faites cuire jufqu’à une consistance convenable pour  
des fuppositoires.



Mêlez.

Faites des suppositoires , pour solliciter le ventre qui  
est trop serré.



Faites bouillir dans une suffisante quantité d’eau com-  
mune , réduite à douze onces.

Faites dissoudre dans la colature,

*sel gemme, deux dragmes ;*

Ajoutez ,

*du vin émétique , trois onces ;*

Ce lavement est bon dans l’apoplexie phlegmatique &  
les affections soporeustes.

Souvent dans ces maladies on employe inutilement les  
lavemens les plus farts , puisque les intestins font sim-  
vent paralytiques. Cependant il faut bien fe donner  
de garde de *se servir* de ces remedes stimulans , s’il y  
a une inflammation dans les intestins.

La Chymie sait les mêmes préparations du *sel gemme ->*que du *sel marin.*

On l’employe dans la bénédicte laxative , & dans les pi-  
lules aggrégatives ou polychrestes. **GEOFFROY.**

On tire le *sel fossile* de mines très-profondes en TransiRa-  
nie , en Hongrie, dans la Russie , en Sibérie , en Tar-  
tarie, & dans plusieurs endroits de l'Allemagne: mais  
les plus riches d’entre ces mines font celles de Boch-

S AL 1186

fia , & de Viliske en Pologne , aux environs de Cfa-  
COVÎC.

Les mines de Eel qui Eont aux environs de la petite ville  
de Viliske qui est presque entierement minée , à l’ex-  
ception de l'Eglile , Ont quatre ouvertures. Les deux  
principales fiant clans la Ville même, & c’est par celles-  
ci qu’on Eort le *sel.* Les deux autres ne fervent que  
pour y deEcendre les bois & les autres choses nécessai-  
res. Ces otiVertures ou trous, ont quatre à cinq piés  
en quarré , & Eont partout garnis de bais ; il y a à  
chacun d’eux une grande roue , aVec une corde de la  
grosseur du bras ; un cheval fait tourner cette machine,  
en marchant comme dans nus moulins.

Lorfqu’on Veut defcendre dans la mine, on commence  
par fe couVrir d’un fourreau, Ou d’une efpece de S0U-  
quenille ; on attache ensiiite à la grofle corde une autro  
corde Eur laquelle un homme peut s’asseoir. Cethom-  
me en prend un autre Eur *ses* genoux & le tient forte-  
ment embrassé. On attache une seconde corde à la  
même corde principale ; cette corde Eert de Eoutien à  
une seconde pensionne qui en prend une autre fur *ses*genoux , ainsi de fuite; on desicend de cette maniere,  
jufqu’à trente, quarante , & un plus grand nombre de  
persionnes à la fois. Celui de toutes ces persimnes que  
l’on descend ensemble, qui atteint le premier la terre,  
quitte Ea corde , & fait place aux autres qui le fui-  
Vent,& tous fe trouVent dedans une profondeur de plus  
de cent brasses. C’est de-là qu’on les conduit aVec de la  
lumiere, par des passages & des détours qui Vont tou-  
jours en descendant , jnEqula ce qu’en arrÎVe à des  
éehelles qui conduisent dans des profondeurs de plus  
de cent brasses. On trouVe là un grand nombre de trous  
les uns fur les autres; c’est-là que les Mineurs rraVail-  
lent fans relâche , en mus siens & de tous côtés , tant  
que la Veine de fel dure. Pour empêcher ces profon-  
deurs de Ee remplir , de s’affaiser & d’engloutir la νϊΐ-  
le fous laquelle elles font pratiquées , elles fiant bien  
Voutées de bois forts.

Ces mines furent découvertes en 1251.00 y trOUVe une  
efpece de République soûterraine, qui a *sa* police , ses  
lois , Ees familles , fes chemins publics , Ees Voitures  
& Ees cheVaux , occupés à conduire le *sel,* du fond de  
la mine à fon oiiVerture , d’où on PenleVe aVec des  
machines. Lûrsque les cheVaux sont une fois defcen-  
dus dans les mines , ils n’en sortent plus ; quant aux  
Ouvriers; ils ont des occasions assez fréquentes deref-  
pirer l’air extérieur. Lorsiqu’un Voyageur arrÎVe dans  
ces abîmes prodigieux, où un peuple nombreuxest en-  
terré tout VÎVant, & où plusieurs d’entre ce peuple sont  
nés , & d’où ils ne font jamais fortis , il est fort éron-  
né de trotiVer une longue fuite de Voûtes fort éleVées,  
soutenues par des pihers taillés au cifeau , & qui n’é-  
tant eux mêmes que des rochers de *sel,* paruissent à la  
lueur des flambeaux , dont ces lieux fiant continuelle-  
ment éclairés , autant de crystaux & de pi rres pré-  
cieisses de disterentes couleurs, & qui jettent un édat  
preEque insupportable à la Vue.

Les morceaux de *sel* qu’on enleve ressemblent à de gros  
cylindres ; les Mineurs *se* ferVent de marteaux, de bê-  
ches , & de Ciseaux pour séparer les diflérens lits de  
pierre qu’ils renCOntrent, & cela *se* fait ainsi que dans  
nos Carrieres ; aussi-tôt que ces masses font sorties de  
la carriere , on les briEe par petits morceaux , propres  
à être jettés dans un moulin , où ils Eont broyés , & ré-  
duits en une fleur ou farine grossicre , qu’on employe  
à tous les ufages du *sel* marin. ,

On tire de ces mines trois efpeces de *sel gemme.* Un *sel  
gemme* commun , noir & grossier ; un fecond *sel gemme*tant foit peu plus fin & plus blane ; un troisieme tout à  
fait blanc, dur & transparent; c’est celui qu’on Vend  
chez les Droguistes , & dont les Teinturiersfe EerVent.  
Il coupe comme le crystal ; & on en lait differentes  
chcEes, comme des chapelets , de petits Vaisseaux , &  
autres bagatelles semblables ; les autres efpeces fiant  
moins compactes , & ne sont d usage que dans les cul-  
fines. Quant a usa grossier & noir , on le laisse en gros

1187 SAL

morceaux longs, ronds , de trois aulnes de Pologne en  
longueur, & d’une aulne d’épaifleur, qu’on Vend de-  
puis 50 jusqu’à 70 florins Polonois.

On laifIe les plus gros morceaux deVant les portes , où les  
bestiaux les lêchenten pallant, ils fiant de Couleurgri-  
sâtre , & tant foit peu jaune.

Mais ce qu’il y a de singulier dans ces mines , c’est qu’il  
coule au milieu de ces montagnes de siel, un ruisseau  
d’eau fraîchequi suffit pour tous Ceux qui les habitent.

Les mines Impériales de *sel* de Soowar prOChe Eper  
dans la Haute Hongrie , ont aussi un grand nombre de  
particularités remarquables; Voici Ce qu’en dit le D.  
Bruckman. Elles ont au moins Cent quarante brasses de  
profondeur. On trouVe dans leurs Cavités de longues  
allées,pratiquées dans des roehers defct,qui brillent de  
tous Cotés , d’un jaune & d’un bleu fort beau. Il a re-  
marqué que ce beau bleu exposé au Soleil pendant quel-  
ques jours , perdoit entierement fa couleur d’outre-  
mer , & deVenoit blanc comme le reste *dos.el* ; & que la  
même altération ne *se* fait point dans le jaune. Il ajou-  
te que si l'on broye enfernble des matieres de l’une &  
de l'autre couleur, le*fel* qui en Vient d'est ni bleu ni  
jaune, mais extremement blanc.

Melissantes dit dans fa Géographie , à propos des mines  
de *sel* que les Espagnols ont en Catalogne , qu’il y a  
du *sel* de roche , dont les couleurs Pont si Variées, que  
leur mélange ressemble à celles de l’Arc-en-Ciel ;  
qu’on y apperçoit du Verd , du rouge, du jaune & du  
bleu ; mais que si l'on prend un morceau de ce*scl,*qu’on le broye & qu’on le prépare , il perdra sa cou-  
leur & deVÎendra blanc. Il en est de même de celui de  
Salzbourg ; il deVÎent blanc lorsqu’il est broyé.

Une particularité des mines de Soowar ; C’est qu’on y a  
pratiqué une Chapelle , qui peut Contenir aisément  
cent personnes; elle a un Autel, un pupitre ; une Sa-  
cristie , des bancs & des formes taillés dans le roc. On  
y fait le SerVÎce DÎVÎnune fois l'an , la femaine d’après  
l’Epiphanie, & il y a toujours un fermon prêché par un  
Jefuite d’Eper. C’est une fondation faite en mémoire  
des Officiers de l'Excife & des Mineurs.

Entr’autres curiosités remarquables dans ces lieux foûte-  
terrains, ce font les fleurs de fel, qui croissent comme  
la barbe de bouc , aVec cette feule différence qu’elles  
font plus blanches & plus fines ; on ne peut assez admi-  
rer ces productions ; il fiembleque ce soit une Végéta-  
tion; cependant on n’en trouVe ni en tout tems , ni  
partout où l'on a miné ; elles paressent & croissent *se-  
lon* la température des Saluons, qui sont fiort irrégulie-  
res dans ces lieux. Ces efipeces de plumes de*scl* fiant  
fort fragiles; elles se fondent à l'humidité , & fe dise  
folvent dans l’huile; c’est toutefois le Eel le plus pur ,  
le plus fin , le plus actif, le plus blanc & le plus beau ;  
enforte que ce n’est pas fans rasson qu’on a donné à ces  
exCroissances le nom de fleurs de*scl.*

Il y a à Neufol, une statue de *sel de* la grandeur naturel-  
le, qui est comme le Barometre de la Ville ; lorfiqu’el.  
le fue, ou se couvre d’humidité, elle annonce le mau-  
vais tems & la pluie ; & l'on peut compter fur du beau  
tems lorsqu’elle est sache.

Il y a plusieurs mines de sel en Angleterre, aux environs  
de Wyches en Cheshire.

jo H y en a aussi en Franche-Comté & en Lorraine.

*Du sel commun artificiel ou du sel marin.*

*lue sel* commun artificiel fie sait aVec l'eau de la mer,  
des fontaines & des puits falés, que l'on sait éVaporer  
à l’ardeur du foleil ou par la chaleur du feu.

Dans la Guyenne l'on creufe sur le bord de la mer, des  
fosses que l.lon enduit d’argile : le flux de la mer les  
remplit ; & l’eau s’étant éVaporée à l’ardeur du foleil,  
on trouVe du *sel* en abondance au fond de ces fosses.

Dans la Normandie on fait des monceaux de lable menu  
sur le bord de la mer; on les arrofe fouvent d’eati de  
la mer : l’humidité étant dissipée par les rayons du S0-  
leil, lefelreste parmi le fable. Lorfque ce sable est char-

S A L 1188

gé d’une grande quantité *desel,* on le fait bouillir dans  
de l’eau douce ; on passe cette eau chargée de *sel,* on la  
fait bouillir à un feu modéré, dans des chaudieres de  
plomb , jufqu’à un certain degré d’épaississement; enfin  
on retire le fieu, & on laisse crystallsser ce *sel*, qui  
forme des Crystaux blanchâtres.

Le *sel* que l'on retire de l’eau des fontaines falées, fe sait  
par lléVaporation de l’humidité. Mais lorsque l'on fait  
bouillir cette eau falée , on y mêle un peu de fiel ou de  
sang de bœuf ; afin que le *sel* forme plus facilement des  
grains plus gros. Car les parties bitumineufes & ter-  
restres mêlées avec le *sel* dont elles empêchent la con-  
crétion , Venant à s’embarrasser dans les parties bran-  
chuesdu fiel & du fang , fe changent en écume , ou el-  
les restent dans les couloirs.

Le *sel* qui a le plus de saVeur, est celui qui *se* forme de  
l’eau de la mer par les rayons du soleil dans les marais  
salés. Celui que l'on fait par la chaleur du feu , est plus  
amer: mais celui que l’on fait de l’eau des fontaines  
ou des puits falés, pique la langue plus fortement;  
parce qu’il est mêlé aVee une plus grande quantité de  
*sel* alcali minéral. C’est aussi ee qui fait qu’il fe fond  
plus promptement.

On préfere non-feulement dans les cuisines, mais encore  
en Medecine , le *sel* marin qui est formé par les rayons  
dusoleil. Il est d'un gout siale assez connu, decouleur  
grise, à cause de la terre qui y est mêlée. Si on le dise  
fout & qu’on le crystallsse à une légere chaleur, ilfor-  
me de petits grains blancs & cubiques.

Le *sel* que l'on fait par le moyen du feu aVec l’eau de la  
mer ou des fontaines falées , est blanc : mais Ees grains  
n’ont pas une figure exactement cubique à causte du  
mélange de différens *sels.*

Le *sel* marin, ayant que d’aVoir éprouVé le feu, ne chan-  
gepas la couleur du sirop VÎolat, ni la teinture de tour-  
ne-fol : il ne fait point efferVefcence avec l’huile de  
tartre , & il ne trouble point l'eau de. chaux. Cepen-  
dant il donne des marques légeres d’acidité, si on le  
verfe fur l’esprit urineux de *sel* ammoniac; car il trou-  
ble sa transparence. Il obscureit un peu l’infusion de  
noix de galle. Il paroît tenir aussi de la nature des alca-  
lis, puifqu’il trouble la solution de mereure qui étoit  
blanche; & lorsqu’il est mêlé avec l'huile de vitriol,  
il excite une eflerveseence avec chaleur.

La plus grande partie du *sel* marin dissous dans l’eau ,  
après qu’on l’a fait évaporer jufqu’à pellicule, & exposié  
dans un lieu frais, fe Change en Crystaux Cubiques :  
mais l'autre partie , qui est alcaline , ne peut *se* fischer  
que par une grande chaleur; elle ne prend aueunefigu-  
re réguliere, & elle *se* fond aifément à l’humidité de  
l’air : d’où il est clair que le *sel* marin est un *sel* falé  
compofé d’un acide partieulier & d’un alcali minéral,  
dont la partie aeide est tellement envelopée par la par-  
tie alcaline, qu’elle peut à peine produire l'on effet.

Lorsqu’on disti’e le *sel* marin dans une cornue par le  
moyen du feu , on en retire un efprit aeide qui donne  
la couleur rouge à la teinture de tourne-fol, & qui fait  
une Violente efferVescenCe aVec l’huile de tartre pardé-  
faillance ; mais fans Chaleur, & qui n’en fait point aVec  
Peau de Chaux.

Il n’y a que l’efprit de *sel,* qui puisse dissoudre Por& l’é-  
tain : il ne peut dissoudre l’argent ni le plomb ; il don-  
ne la même Vertu à l’efprit de nitre & de Vitriol, qui  
deVÎennent une eau régale en y mêlant du *sel* cemmun.  
Si l'on mêle du *sel* alcali de tartre jusqu’à la satura-  
tionaVee PeEprit *desel* marin qui pique si Violemment  
la langue, ilfe Changera en*selsaié ,* parfaitementsiern-  
blable au *sel* marin par fon gout & par fa figure cubi-  
que. Par où l’on Voit Clairement que le *sel* marin est  
un *sel* acide très-chargé de *sel* alcali, ee qui est déja  
certain par llanalyfie que l’on en fait.

Les crystaux cubiques de *sel* marin décrépitent fur le feu,  
& Eautent de côté & d’autre aVec bruit.

Le *sel* marin empêche la trop grande fermentation & la  
putréfaction ; c’est pourquoi les Chymistes l’employenc  
dans la macération des plantes, de peur qu’elles ne fe

*fiSp* SAL

pourrissent; il produit le même effet dans l’estomac à  
l’égard des alimens, & il empêehe le bouillonnement  
violent des autres liqueurs. D’ailleurs s’unissant faci-  
lement aux *sels* Volatils urineux , & faisant par-là un  
fel ammoniac ; il tempere l'arreté des humeurs & les  
sait Couler par les urines. Ajoutez à cela , qu’en irri-  
tant légerement par Ees petites pointes les parties S0I1-  
des, & leur feryant d’aiguillon, il rend les oscillations  
des fibres plus Vices : par-là les fonctions du corps fe  
sont mieux. C’est de-là que Viennent toutes ces belles  
qualités que l’on attribue aufelcommun,comme la Ver-  
tu d’échauffer, de dessécher, de déterger, dedigérer ,  
dlouVrir , d’incifer , d’exciter l’appétit & l’amour, &  
de résister à la pourriture & au poifon.

On l’emploie intérieurement, lorfque la digestion *fie* fait  
difficilement, dans le dégout, dans les obstructions du  
ventre & des reins. Il est un des ingrédiens qui entrent  
dans *\’ unguentum enulatum.* Il est fort estimé par les  
Chymistes, comme étant le feul menstrue propre pour  
llor. GEOFFROY.

*Analys.edu sel marin.*

*Prenez* une certaine quantité de *sel*, produit foit dans la  
terre, soit par le moyen de l’eau de mer, foit par  
l’eau des fontaines lestées; & aussi pur qu’il fera  
possible. Dssoluez-Ia dans une quantitéfuffifante  
d’eau; faites-la digérer long-tems dansunvaise  
feau si exactement fermé , que rien ne puisse s’é-  
vaporer. Il fe précipitera une terre insipide qui  
ne fe dissoudra plus dans l'eau. Décantez la par-  
tie claire : mettez la en éVaporation dans un lieu  
où il n’y ait point de poussierc, jusqu’à ce qu’il  
fe foitformé à fa furface une crasse ou pellicule  
mince. Portez-laenfuite dans un lieu frais; elle  
vous donnera des crystaux tranfparens , d’une  
forme cubique. Décantez derechef le reste de la  
liqueur , remettez-la en évaporation , jufqu’à ce  
qu’il *se* réforme une pellicule ; transportez Ta  
comme ci-deVant dans un lieu frais; & elle vous  
donnera un plus grand nombre de crystaux, mais  
moins purs & moins tranfparens que les premiers.  
Réitérez la même évaporation, & poussez la cryf-  
lallation jufqu’à ce qu’elle cesse absolument ; il  
vous restera alors une liqueur huiletsse & Ealine ,  
qui ne *se* séchera qulaVec beaucoup de peine, &  
. fur un feu Violent & continué. Ce qui Vous VÎen-  
dra par la dessiccation , attirera l’humidité de l'air,  
fe mettra en huile par défaillance plus prompte-  
ment qu’aucune autre fubstance, & précipitera  
alors une petite quantité de terre insipide, que  
l’eau ne dissoudra point. Faites sécher l'huile ref-  
tante & la calcinez;ensijite expofez-la à Pair jufqu’à  
ce qu’elle *se* remette en huile , & elle Vous don-  
nera un peu plus de terre inlipide. Si Vous repé-  
tez ces calcinations & ces solutions un assez grand  
nombre de fois, il ne Vous restera enfin qu’une  
terre pure , insipide, en assez grande quantité. Si  
vous ramassez ce que vous en aurez obtenu dans  
chaque folution , les autres parties Volatilisées *se*feront dispersées dans Pair.

Il paroît par cette analyse que le *sel* commun est composé  
d’une terre purement insipide, d’un esiprit acide extre-  
mement Volatil. & d’eau. Il est Vraisemblable que cet-  
te terre étoit d’une nature alcaline ayant que d’être unie  
à l’esprit aeide Volatil ; c’étoit peut-être même la mê-  
me choEe exactement que le *natrum* des anciens. Ce qui  
me fait naître cette conjecture , & ce qui lui donne du  
sondement, c’est que si l'on impregne un fel fixe , alca-  
lin , quelconque, de l’esprit acide du fel commun , il  
en réfultera un *sel* à peu près le même que le *sel* com-  
mun, que les Chymistes appellent *sel* régénéré.

Le *sel* ccmmun a un très-grand nombre de propriétés  
singulieres.

S A L 1190

1. Les plus petits crystaux *de sel* commun Font toujours  
d une figure cubique, c’est-à-dire, comme des dezà

-josier.

2. Ils pétillent sisr le feu. Cette décrépitation parOîtêtre  
causee par l’air contenu dans ses pores, qui Venant à  
être raréfié par le feu, brife *sa* prifon & s’échappe.

3. L’efprit de *sel* est la seule chofe dans la nature qui  
dissolue l'or, mais non sans être uni à PeEprit de nitre.

4. Le *sel* est incorruptible & garantit de la corruption  
Peau & toutes les substances animales & Végétales.  
Cette propriété dépend absolument de l’acide qu’il  
contient.

5. 11 Ee dissout dans une quantité d’eau donnée, une plus  
grande quantité de *sel* commun que de tout autre sel.  
Six onces de*sel* commun peuVent être dissoutes dans fei-  
ze onces d’eau: mais il saut remarquer que Peau chaude  
dissout plus de *sel* que Peau froide, & l’eau plus chau-  
de, que celle qui l'est moins. Ainsi Peau chaude au de-  
gré qui la sait bouillir, dissout plus de sel qu’à tout au-  
tre degré de chaleur; enforte qu’à mefure qu’elle *se*refroidit elle précipite à tout moment une partie du fiel  
dont elle étoit chargée, & lorfqu’clle est froide à gla-  
cer, elle sic débarrasse presque de tout le fe/, qu’on  
trouVe au fond de la glaee en forme folide.

6. Le *fel* dissous dans une eau d’un degré de chaleur égaI  
à celui de l.latmosphere, la rend beaucoup plus froide.  
Cependant,

7. Malgré cet accroissement de froid , lesiel l’empêche de  
fe glacer , enforte que l’eau dans laquelle on a fait dise  
foudre du sol, fe glaee plus lentement que l’eau pure ;  
d’où il s’enfuit que les particules de *sel* interposées en-  
tre les particules d’eau, les empêchent de s’unir ; autre-  
ment en augmentant le froid, elles hâteroient nécessai-  
rement la congélation.

8. Si l'on répand de l’esprit *do sel* fur la glace puluérisée,  
il en augmentera la froideur à un degré surprenant; ce  
degré de froid fera plus grand que celui qui fe fait na-  
turellement & qui tueroit tout animal.

9. Le *sel* mis fur les charbons ardens en augmente consi-  
dérablement la chaleur, ce qui proVient de Pair, de  
l’eau & de l’acide qu’il contient; cet air chassé du *sel  
avOc* Violence , agit fur les charbons comme des siouf-  
flets ; & il n’y a point d’ouVriers en fer qui ne connoif-  
fent cet effet; car ils ont coutume de répandre de Peau  
fur les charbons ardens lorsqu’ils Veulent augmenter  
l’ardeur du feu.

10. Le sel extremement *sec* attire considérablement l’hu-  
midité de l’air, même dans les faisions les plus .saches ;  
ensiorte que c’est un fait bien connu , que ceux qui  
font commerce de *fiel s* l’achetent à Wrches fort *sec, &*le Vendent fort loin de-là moins par cent qu’il ne leur  
coute ; cependant ils y gagnent, parce que la même  
quantité de *fel* qui peste un cent à Wiches pesie beau-  
coup plus au loin , lorsqu’elle a attiré l’humidité de  
l'air.

Quant aux propriétés des *sels* en général, on peut re-  
marquer que la putréfaction étant toujours propor-  
tionnée à la chaleur, cette maffe immensie d’eau que  
nous appellons mer, ne manqueroit pas de *se* corrom-  
pre fans eux , ainsi que sie corrompent en effet les eaux  
douces qui siont en stagnation, surtout dans les cli-  
mats chauds & dans la faifon chaude : mais cette pu-  
tréfaction Eeroit funeste non-feulement aux animaux  
contenus dans la mer, mais encore à tous les animaux  
terrestres qui sieroient exposés à l’influence des Vapeurs  
de cette prodigieufe quantité d’eau corrompue, C’est-  
à-dire, Vraissemblablement à tous les animaux répan-  
dus Eur la silrsaCe de la terre.

Mais il est constant par la quatrieme propriété du *sel ,*qu’il garantit toutes les substances animales & *végé-  
tales ,* ainsi que l'eau, de la putréfaction ; & il n est pas  
nécessaire de prouVer qu’il y en a une grande quantité  
dans 1a mer.

Nous avons dit de la cinquiemepropriété, qu’elle consif-  
F F ffij

1191 SAL

toit en ce que l’eau chaude dissolvoit une plus grande  
quantité de *sel* que l’eau froide; d’où il s’enfuit qu’il  
doit y aVoir plus de *sel* dissous dans la faifon chaude ,  
où toutes les substances fiant plus exposées à la corrup-  
tion, que dans les climats & les tems froids, où le*Jel*paroît moins néeessaire. Aussi troiiVe-t’on par des expé-  
riences réitérées , qu’une pinte d’eau de la Médlterra-  
née, située fous un climat chaud, ccntient une once de  
fe/,au lieu que la même quantité d’eau de la mer Balti-  
que où le climat est froid, n’en contient qu’une demi-  
once.Il n’est pas moins certain que l’eau de mer est d’au-  
tant plus falce , qu’on approche plus de l’équateur, &  
d’autant mnins, qu’on s’éloigne plus de la mer Balti-  
que du côté du Nord.

Ceci paroît être démontré par une expérience qu’un des  
amis de M. Boyle fit à *sa* sollicitation aVec un instru-  
ment de Verre préparé pour cet effet ; c’est que l’eau  
de mer augmente en pésanteur, & conséquemment en  
seilure, à mefure qu’on approche de la ligne.

Nous liEons dans le même Auteur qu’à Manar , proche  
le grand Cap de Comorin où l'on fait la pêche des per-  
les, & où le climat est très-chaud , l’Océan est si sa-  
lé , qu’il déposte une grande quantité de *sel* en mon-  
ceaux durs.

La sixieme propriété du *sel* consiste à rendre l’eau dans la-  
quelle il est dissous, plus froide qu’elle ne le feroit sans  
cela. Or la putréfaction étant proportionnée à la cha-  
leur, il s’enfuit que cette solution doit garantir de la  
putréfaction dans les climats & dans les tems chauds.

Le Docteur Halley a inséré dans les *Transactions Philo-  
sophiques* une Dissertation par laquelle il prétend dé-  
montrer que le *sel* étant continuellement porté à la mer  
parles riVleres, elle doit acquérir fuccessiVement un  
plus grand degré de falure; enforte que si nousaVÎons  
des obferVations authentiques, fur différens degrés de  
cet accroissement faits en différens tems, nous pour-  
rions en inférer l’âge du monde.

S’il y a quelque chofe de Vrai dans les obferVations que  
j’ai fait ci-deffus fur la falure de la mer, elles doiVent  
renVerfer de fond en comble le fysteme du Docteur  
Halley, quelqu’ingenieux qu’il foit, ainsi que le Lec-  
teur s’en apperceVra, s’il considere que la mer étoit  
aussi Vraissemblablement falée, quinze jours après la  
chute d’Adam qu’à préfent, puisqu’il n’étoit pas moins  
nécessaire qu’elle le fût. D’ailleurs je ne Voudrois point  
dire que le Tout-Puissant ait créé fes ouVrages dans un  
état d’imperfection, d’où ils ne font fortis qu’à la sitite  
des tems.

J’ajouterai que quoique le *sel* foit incorruptible , cepen-  
dant il peut être tellement altéré qu’il ne lui reste prese  
que plus la forme de *sel,* ainsi qu’il paroît par fon ana-  
lyfe. Ainsi quand je conVÎendrois aVec le Docteur  
Halley que le *sel* est perpétuellement porté dans 1Ό-  
céan par les rÎVieres, & que les exhalaifons qui s’éle-  
vent de la mer font parfaitement douces, je n’en in-  
férerois pas pour cela aVec lui que les eaux de la mer  
deViennent de plus en plus falées ; car il est fort Vraise  
femblable que l'action réciproque des autres corps silr  
lui, lui fait fubir une espece de transformation , telle  
que celle que nous aVons décrite dans fon analyfe ; &  
que les parties Volatiles qui constituent fa nature fpé-  
cifique , & qui rendent fa partie fixe ou terreufe, folu-  
ble dans l’eau , étant séparées de cette terre qui les fi-  
xoit, s’évaporent & fe difperfent dans l’air; après  
quoi la terre dépouillée & qui n’est plus foluble dans  
l’eau, fe précipite au fond par *sa* propre pefanteur.  
D’un autre côté si nous considérons aVec le célèbre  
Newton que la nature aime les transmutations , nous  
**en** seront d’autant plus portés à croire qu’il fe fait  
dans l'UnÎVers une formation & une dissolution per-  
pétuelles de *sel.*

Il y a quelques préparations , comme la calcination & la  
déCrépitation, qui doiVent précéder la distilation du  
*sel* marin ; car le feu faifant pétiller & sauter les grains  
de *sel,* il ne manqueroit pas de brifer tous les Vaisseaux  
dont on fe fert dans la distilation, si l’on nanoit eu

S A L 1192

foin d’en séparer le fluide aqueux qu’il contient en  
abondance. La décrépitation est causée par les par-  
ticules d’air contenues entre les particules du *sel* qui  
venant à fe dissoudre par la chaleur, donnent lieu à l’é-  
lasticité de ces particules qui lussent la prisian dans  
laquelle elles étoient retenues, & séparent celles du *sel*avec une espece d’explosion.

La décrépitation ou la calcination du*fel* fe fait de la ma-  
niere fuÎVante.

*Dé crépitation du sel.*

On met le *fel* dans un vaisseau de terre découvert, sur  
des charbons ardens, & on le remue fans cesse aVec  
une spatule de fer ; lorfqu’il commence à être bien  
échauffé, il pétille , & ce bruit cesse après aVoir aug-  
menté pendant quelque tems. Lorfque ce bruit a cef-  
*sé, le sel* est décrépité, calciné, séché, brûlé & reste  
au fond du vaisseau en poudre. Ce *sel* décrépité fert à  
cimenter les minéraux ou les métaux, à la distilation  
d’efprit defel, & à un grand nombre d’opérations  
chymiques.

*Dépuration et crystallisaelon du sel marin.*

*Disselvez do sel* marin commun dans six fois autant d’eau  
de pluie; filtrez la folution chaude à traVers un  
linge fort ferré, jusqu’à ce que vous l’ayez ren-  
due parfaitement limpide; faites éVaporer dans  
un vaisseau de verre la sixieme partie de l’eau.  
Laissez repofer le reste pendant trois jours dans  
un lieu frais & dans un vaisseau bien couvert,  
afin que la poussiere n’y tombe point. S’il fe dé-  
pofe au fond du vaisseau quelques feces, décan-  
tez la partie limpide ; s’il ne *se* précipite rien, la  
liqueur est parfaite, & on peut la faire évaporer  
jufqu’à ce qu’il *se* forme une pellicule. Remettez-  
Ia donc dans un lieu frais pendant vingt-quatre  
heures, c’est dans l’intervalle de ce repos qu’elle  
donnera des crystaux cubiques. Transvafez foi-  
gneufement la liqueur restante après la crystalli-  
fation ; faites sécher les crystaux fur un feu mo-  
déré, & gardez-les pour l’ufage. C’est de ce sel  
que je me fers ordinairement dans les opérations  
chymiques. Faites éVaporer derechef le reste de  
la liqueur jufqu’à pellicule, & Vous en obtiendrez  
d’autres Crystaux comme ci-deVant. Continuez ce  
procédé, jufqu’à ce qu’il Vous Vienne enfin un  
reste épais, onctueux, austere, difficile à sécher ,  
& ne donnant prefque aueuns crystaux. Si l'on  
fait décrépiter fur le feu ce *sel* ainsi purifié, qu’on  
le mette en fusion à l’aide d’un feu violent,& qu’on  
*le verse* fur un marbre *sec ,* il *se* résoudra à l’air,  
& dépoEera des suces terresses qu’on séparera S01-  
gneusement de la liqueur , qu’on épaissira , calci-  
nera, versera sim le marbre, & sera dissoudre à  
l’air pour la seconde fois. On réitérera cette opé-  
ration jufqu’à ce que tout le *sel* soit entierement  
détruit, ainsi qu’un Auteur de Chymie fort an-  
cien a remarqué qu’il arrÎVoit.

*R E M A B QU E S.*

La crystallifation est le feul moyen d’avoir desfels purs &  
simples. La propriété naturelle des *sels* dissous dans une  
certaine quantité d’eau, est d’unir leurs parties fem-  
blables, & d’exclurre leurs parties hétérogenes ; ce qui  
fe fait en vertu d’une attraction plus forte dans unfel  
que dans un autre , en conséquence de laquelle les *sels*fe trouvent séparés. Si l’on n’a commenté par dépurer  
les *sels,* c’est en vain qu’on s’attendra à obtenir des ef-  
prits purs, qui font nécessaires dans de certaines opé-  
rations. S’il y avoit du *sel* marin dans le nitre, le nitre  
distilé ne donneroit point une eau forte, mais une eau  
régale : il en est de même du *sel* marin , s’il contenoit  
du nitre. Le sel qu’on obtient de cette maniere est un

i ΐ93ζ SAL

dissoluantde Por’tel que sans lui on n’a d’autres moyens  
de dissoudre ce métal, qu’en le mettant en fusion aVec  
d’autres métaux. Il possede à un degré sotiVerain la  
propriété de garantir de la putréfaction les parties des  
substances animales & végétales.

*Esprit de sel marin de Glaubers*

1. *Mettez* silr trois parties de *sel* marin préparé comme  
ci-dessus , & renfermées dans une retorte de ver-  
re, une partie de l’huile de vitriol la plus forte ,  
il s’éleVera dans l’instant du mélange une Vapeur  
volatile blanche , dont il saut fe garantir Eoigneu-  
sement, car elle est capable de suffoquer & d’ar-  
rêter absolument l’action des poumons, si elle  
étoit pOrtée dans ce Vsscere aVec la respiration.  
Appliquez Eur la retorte un grand récipient de  
verre, large & froid; lutez la jointure; appliquez  
une très-petite quantité de feu d’abord , car il s’é-  
leVera pendant long-tems un efprit furieux qui  
sleehapperoit malgré l'union des vaisseaux,ou qui  
les briferoit;enforte qu’il faut que le feu foit fort  
doux pendant trois ou quatre heures. Augmen-  
tez-le un peu , & vous aurez une liqueur moins  
volatile. Vousemployerez huit heures à cette opé-  
ration, au bout defquelles, poussez le feu jufqu’à  
ce que le pot de fer foit rouge & qu’il ne vienne  
plus de liqueur; laissez refroidir le tout; & lorf-  
que le cou de la retorte ne fera plus chaud, ôtez  
le récipient ; la liqueur fumera ; prenez garde de  
refpirer cette fumée. TranfVafez cette liqueur,  
Mettez-la dans un vaisseau de Verre dont le bou-  
chon foit de verre aussi; tenez-la dans un lieu  
frais, sinon l’agitation de la vapeur fera brifer le  
vaisseau. Lorfqu’elle aura demeuré dans cet état  
pendant quelques années, il s’en élevera fur le  
champ à llouVerture du vaisseau une vapeur blan-  
che suffoquante. Mais si l’on distile avec soin llef-  
prit ainsi produit dans un vaiffeau de verre, sious  
une cheminée, aVec un récipient, il Viendra un  
esiprit volatil, & il restera une liqueur plus fixe,  
d’une couleur jaunâtre & verte. Cette liqueur se-  
ra tranquile, & il ne s’en élevera aucune Vapeur :  
mais celle qui fiera contenue dans le récipient, sera  
extremement volatile & suffoquante, & l’on pour-  
ra la tenir dans un vaiffeau bien fermé, comme un  
efprit pur & volatil de *sel.*

a. *Mettez* dans une retorte trois parties de *sel* marin sec &  
purifié , deux parties d’eau de pluie pure, & une  
partie d’huile de Vitriol la plus sorte. Laissez tom-  
ber goutte à goutte l'huile de Vitriol, afin que la  
chaleur sijbite qui *se* fera dans le mélange, ne foit  
pas assez grande pour faire brifer le Vaisseau. Pla-  
cez la retorte Pur un feu de fable, & appliquez-  
lui un grand récipient. Distilez doucement pen-  
dant les quatre premieres heures tant qu’il VÎen-  
dra de Peau; fi Vous poussez la distilation trop  
promptement, le récipient ne manquera pas de  
brifer. Augmentez enfuite le feu peu à peu , il  
vous Viendra un efprit de *sel* marin, dont Vous  
reconnoîtrez la préfence par celle des ruisseaux en  
spirales que la liqueur formera. Augmentez le feu  
& poussez-le jufqu’à ce que le pot de fer foit  
rouge & qu’il ne Vienne plus de liqueur; alors  
l’esprit ne fumera pas. Laissez tout refroidir ,  
tranfVafez l’efprit qui ne fera ni fuffoquant ni fu-  
mant. Si Vous le distilez derechef fur un feu mo-  
déré dans un Vaisseau de Verre , il Vous Viendra  
une eau limpide, d’une acidité défagréable, ex-  
cellente pour l’intérieur dans certaines maladies,  
en la mêlant aVec des juleps. Il restera au fond un  
efprit gras, merVeilleux, d’une couleur verte &  
jaunâtre.

3< On aura dans l’un & l’autre procédé un *sel* très-blanc

S A L 1194.

& tres fixe, qui ne pourra être mis en fusion que  
par un feu Violent.

*B E Μ A R QU Ε S.*

**Il** paroît surprenant que l’huile de vitriol produise un ef-  
prit si Volatil.enla versirnt purement & simplement siur  
un sel aussi fixe que le *fel* marin. On fixe derechef cetesi  
prit en Verfantdessusde l’eau claire, & on ne l’obtient  
point Volatil lorfque l’huile de Vitriol est mêlée aVec  
une forte folution de *sel* marin, ni quand l’huile de νΐ-  
triol est délayée aVec l’eau & ajoutée à ce *sel.* La Vola-  
tilité surprenante & si-lfloquante de cet efprit est fixée  
dans ces trois cas, & fia qualité pernicieufie détruite. Si  
cet estprit ainsi fixé & rendu innocent est traVaillé à un  
feu de cent degrés, il fe sépare de Peau & Vient riche,  
très-gras, épais, d’une acidité agréable, odoriférant,  
d’une couleur Verdâtre , & aussi parfait qu’il foit possi-  
ble de l’obtenir. Il y a cependant des limites dans cette  
opération, car il n’y a qu’une feule partie du *sel* qui fe  
conVertisse en un acide , le reste demeure fixe aVec  
l’huile de Vitriol. Je n’ai jamais Obtenu & séparé de  
Peau plus d’une troisieme partie d’esipritpur, relatÎVe-  
ment à la quantité de *sel.* Cet esiprit a quelques pro-  
priétés communes aVec les acides & quelques autres  
qui lui font particulieres. Il est furtout bienfaisant à  
l’estomac, il excite l’appétit, atténue les humeurs mu-  
quetsses, résiste à la putréfaction & corrige la bile lors-  
qu’elle peche par son acrimonie , par fa quantité ou  
par sia qualité. On s’en sert avec beaucoup de siuccès  
dans la gangrene des gencives, de la bouche & de la  
langue; il préVÎent la stannation de la pierre, il **la**dissout même, selon Van-Helmont. Il soulage dans la  
strangurie à laquelle les vieillards sirnt Eujets. Si l'on  
mêle l’esprit de *sel* le plus fort, avec trois fois autant  
d’alcohoI, & qu’on les unisse bien intimementpar deux  
ou trois distilations, on aura un efprit volatil huileux,  
acide, odoriférant, balfamique & très-énergique. Cer  
eEprit acide lorsqu’il est fort, ou lorfqu’on l’a travaillé  
plusieurs fois aVec le *fel* marin, dissout l’or. En un mot  
cette liqueur est au-dessus de tous les éloges qu’on **en**peut faire ; c’est à l’industrie de Glauber que nous **en**ayons l’obligation.

*Esprit de sel marin avec les terres bolaires.*

ï. *Prenez* six lÎVres de *sel* marin pur & *sec* , mettez-Ies  
dans deux alembics longs de terre, trois licres  
dans chaque. Mettez ces vaisseaux fur le feu, &  
couvrez-les de tuiles, pour empêcher qu’il n’y  
tombe des particules étrangeres. Environnez-les  
de feu , que Vous tiendrez d’abord à quelque dss-  
tance ; approchez-le enfuite peu-à-peu, jusqu’à ce  
qu’il Eoit enfin appliqué à leur surface. Lesel pé-  
tillera fortement & pendant long-tems: mais cet-  
te décrépitation cessera lorfque la chaleur aura  
rougi les Vaisseaux. LorEque le feu fera éteint ,  
vous trouVerez le *sel* blanc, puluérisé, & il ne pé-  
tillera plus lorfque Vous le jetterez six le feu. **Π**diminue toujours d’un quart dans la décrépita-  
tion , du reste il ne paroît point altéré , quolqu’ll  
s’humecte facilement à Pair. On peut alors l’em-  
ployer à la distilation. Si l’on ne l’eût point ainsi  
préparé, l’action du feu Pauroit pu faire sauter  
dans le récipient, l’opération en auroit été trou-  
blée , & même quelquefois les vaisseaux cassés ἰ  
mais lorfqu’on en a chassé par la calcination Eon  
eEprit pétillant, il sijpporte plus tranquilement  
le feu.

2. *Prenez* trois llures de ce *sel* aussi-tôt qu’il est décrépi-  
té ; broyez-le dans un grand mortier chaud.  
Ajoutez silr le champ dixlÎVres de bols Communs ;  
diVssez le mélange en deux parties;remplifléz-en  
les Vaisseaux de maniere que la matiere ne sorte  
point par l'orifice, lorilqu’ils feront couchés ho-

1195 SAL

risontalement dans le fourneau : ajustez-les en-  
fuite dans le réVerbératoire. Fermez le côté ou-  
vert du fourneau aVeC de la brique & du mortier,  
enforte qu’il ne paroisse à l’extérieur que les Cous  
des Vaisseaux, Appliquez à leurs extrémités  
de grands récipiens ; faites d’abord un feu mo-  
déré, augmentez-le peu-à-peu pendant Vingt-  
quatre heures, jufqu’à Ce que tout soit parfaite-  
ment *sec 8c* chaud. Faites enfuite dès le matin  
un feu Violent,il s’élevera d’abord dans les réci-  
piens beauCoup de vapeurs blanehesen forme de  
nuages » & leurs surfaces intérieures fe couvri-  
ront de gOtittes femblables à celles de la rosée.  
Entretenez le feu dans cet état pendant deux ou  
trois heures, après quoi Vous l’augmenterez, juse  
qu’à ce que les récipiens s’éclaircissent, & que  
l’efprit coule en ruisseaux onctueux. Poussez alors  
le feu au dernier degré, & le continuez ainsi  
pendant six ou huit heures; enforte que les Vaise  
Peaux soient bien rouges. Lorsqu’il ne Viendra  
plus dleEprit, laissez tomber le feu ; ôtez les ré-  
cipiens lorfque tout Eera resioidi, & transvasez  
la liqueur pure; elle Eera acide, d’une odeur  
agréable, d’une couleur Verte, & l'on en aura en-  
viron six onees par ltyre. Le bol demeurera salin,  
J’ai siait bouillir ce bol dans Peau, je l’ai filtré ,  
j’ai fait épaissir la lessiVe, & j’en ai obtenu une  
grande quantité de fiel jaune, salin, ftyptique,  
qui n’étoit point alcalin, & qui paroissoit consti-  
tuer une nouVelle eEpece de sel. Voilà ce que ce  
procédé m’a toujours donné .: ainsi je sises étonné  
que Beguin & d’autres aient écrit qu’ils aVoient  
converti toute la quantité de fel, en un excellent  
eEprit de sel. Quant à moi, quelques préCautions  
que j’aie prises, & quelques Eoins que je me sens  
donnés , je n’en ai jamais tiré plus de la moitié, à  
l’aide du feu le plus Violent & le plus continu , à  
moins qu’il n’y eût quelque humidité dans le bol  
ou dans le *sel.* Cette distilation du *sel* marin exi-  
ge un seu plus violent que celle du nitre.

*BEMARfrUE S.*

Cet efprit démontre qu’il n’y a qu’une certaine partie  
feulement du fel qui *se* conVertisse en acide, par le  
moyen du bol &du feu. Sur la fin de cette distilation,  
il fie fixe toujours à la partie supérieure du récipient  
une matiere jaunâtre tirant Eut le blanc , & d’un goût  
douceâtre, ftyptique & salin. J’ai trotiVé qu’elle *se*formoit en grande quantité, lorsqu’on sclbstituoit dans  
l’opération, de la brique en poudre , aux bols ; elle me  
paroît être composée de sel & de terre grasse mêlés en-  
femble. Van-Helmont recommande le *caput mortuum*pour la préparation de la pierre de Butler. On Vante  
l’esprit pour les mêmes tssages que ceux que nous aVons  
indiqué dans le procédé précédent : ainsi nous n’en di-  
rons pas davantage ici fur ce qui le concerne particu-  
lierement.

*Sel admirable de Glauber.*

*Prenez* dufelblanc sodé , fixé, restant au fond de la ré-  
torte, que vous brisierez pour l’en tirer, après la  
préparation de l’esiprit de sel marin de Glauber.  
Broyez-le; faites-le fondre dans uncreufet fur le  
feu ; preneZ garde qu’il ne tombe de charbons  
dans le creuset; délayez-le enfuite avec de l’eau  
commune ; ou , si vous voulez , dissolvez-le dans  
la rétorte même , en versant dessus de l’eau chau-  
de. Filtrez la lessiVe chaude ; faites éyaporercet-  
te lessiVe jufqu’à ce qu’il fe forme une pellicule.  
Laissez-la éVaporer dans un lieu frais & tranqui-  
le ; ellefe coagulera ordinairement, & Ee mettra  
en une masse semblable a de la glace. S’il reste  
quelque chose de fluide après la formation de  
cette masse, il prendra une forme folide en le

S A L I j. 9 6

tranfValsant, Ce *sel* dissous dans six sois fa quanti-  
té d’eau chaude , épaissi derechef, & mis dans un  
grand Vaisseau , donnera de beaux crystaux d’une  
figure partlculiere, large , folide, &quinese dis-  
fondront point à Pair.

*R E M A B QU E S.*

C’est avec rasson que le célèbre Inventeur de ce *sel* lui »  
donné le nom d’admirable, non-seulement parce qu’il  
est d’une nature partlculiere & nouvelle, mais encore  
à cauEe de fies effets siarprenans. J’ai connu quelques  
Chymistes systématiques qui prétendoicnt que ce n’é-  
toit qu’un vrai tartre vitriolé, qu’on connoissoit avant  
Glauber : mais le tartre vitriolé n’a ni les propriétés de  
ce*fel,* ni sei figure, ni sim gOsit, ni rien de ce qui lui ap-  
partient. S’il est bien préparé , réduit en poudre, &  
mêlé avec trois fois fon poids , de vinaigre, de biere,  
de vin ou dTau , & qulon laisse repofer à part ce mé-  
lange , il Ee glacera. Si on fait fondre ce *sel* dans un  
creufet, & qu’on y ajoute peu-à-peu une quatrieme  
partie d’antimoine, il la dissoudra. Il produit un grand  
nombre d’autres effets, fur lesquels on peut consulter  
Glauber, Boyle,Beeher & Stahl, tous gens d’une ex-  
treme pénétration, &qui ont connu & édairé les en-  
droits les plus profonds de la Chymie ; nous pouvons  
mettre aussi de ce nombre le Savant M. Homberg. Ce  
*sel* est d’un ufage excellent en Chirurgie, dans les pu-  
tréfactions & dans les gangrenes. Pris intérieure-  
ment, il stimule doucement, résout, purge, & pousse  
par les urines.

*Sel marin régénéré.*

*Délayez* quatre onces d’huile de tartre par défaillance,  
avec trois fois autant d’eau pure; mettez ce mé-  
lange dans un vaisseau de verre, large , grand & **à**orifice étroit ; appliquez lui un feu violent. Falo-  
tes distiler goutte-à-goutte fur ce mélange avec  
un entonnoir, de l'esprit defeZ de Glauber, ou de  
cet eEprit préparé avec le bol. Il fie fera une gran-  
de efferVefcence. Lorfque cette efferVescenee Eera  
passée, secouez le vaisseau , &mêlez bien le mut.  
Ajoutez derechef de l’efprit ; procédez comme  
ci devant jufqu’à ce que l'alcali soit parfaitement  
foulé d’aclde. Laissez reposer la liqueur;décanfez-  
la doucement, & séparez-en les feees par la fil-  
tration ; faites éVaporer jufqu’à ce qu’il Ee ferme  
une pellicule ; mettez la liqueur couverte de cet-  
te pellicule dans un lieu tranquile & frais, & il  
vous viendra des crystaux de *fel* marin parfaits.  
Traitez de même le reste de la liqueur après cette  
premiere crystallisation , & vous aurez d’autrcs  
crystaux. Ce *sel se* fixera seule feu, & aura toutes  
les propriétés du *sel* marin naturel.

*R E M A R QU E S.*

L’alcali végétal qui reçoit indistinctement tout acide, est  
ici déterminé par l’acide du *sel* marin dont il estfoûlé,  
& dont il prend la nature.

*De la subellité et des vertus spécifiques de l’esprit de sel.*

**Le** *sel* commun est une espece de *sel* neutre ; il est Com-  
posé d’un aeide & d’un alcali , ainsi qu'il paroît évi-  
demment par fa production artisiCielle avee l’esprit de  
*sel* & le fel de tartre, mêlés en propcrtion ConVenable,  
jufqu’à la saturation. Mais il n’y a aucun moyen plus  
commode pour séparer l'acide du *set* commun, que d’y  
ajouter de l’huile de Vitriol. Cette huile mêlée en par-  
ties égales avee le *sel* Commun , excite une ébullition  
violente , pareeque l'acide du vitriol agit puissamment  
l.ur le principe alcalin du *sel*, & il s’éleve une fumée  
épaisse, blanehe & très-pénétrante, qui concentrée,  
donne un esprit fumant & très-acide, qu’il saut renier-

ι ιρ7 SAL

mer dans des Vaisseaux de Verre , dont les bouchons  
foientde même matiere. Si eet esprit est bien fort, il  
s’échauffe par l'affusion de l’eau prefque de la même  
maniere qu’avec l’huile de Vitriol.

**La** distilation de cet efprit aVec l’huile de Vitriol *sue* sait  
aisément avec une cuairbite de Verre & à l’alembic: il  
faut procéder ainsi, & préférer ces Vaisseaux à larétor-  
îe , paree que l’eflèrVescence étant Violente , il pour-  
roit arrÎVer que l'écume fe répandît. Il faut ajouter  
une quantité conVenable d’eau commune pour faciliter  
l’entrée de l'acide du Vitriol dans les parties intérieu-  
res du *sel* commun ; c’est le moyen d’obtenir une plus  
grande quantité d’efprit.

**La** rectification peut lo faire à la rétorte ; on obtiendra de  
cette maniere un efprit d’un Vcrd jaunâtre ; e’est-là *sa*vraie couleur. Quant aux parties grcssieres jointes à  
l’acide du Vitriol, elles demeureront au fond ; cet  
espritteint la peau d’un rouge *alscz* semblable à celui  
de la rosie.

**Ce** qui démontre que la nature de cet acide est très-sisu-  
tile & très-pénétrante, c’est qu’il s’échappe de l’alem-  
bic , à l’aide du feu le plus modéré , & même au bain-  
marie; &que si on le laisse dans des Vaisseaux décou-  
verts , il s’exhale, & remplit incontinent toute une  
chambre. Je silis porté à le croire supérieur en cela à  
celui denitre , parce que l'acide du sel entre plus libre-  
ment dans les pores de l’or que celui du nitre , qui dise  
Fout tous les autres métaux ; mais auquel il faut ajou-  
ter du *sel* commun , afin qu’il puisse résoudre le tissu de  
l’or.

Telle est la subtilité de l'acide du *sel* commun, que si on  
le prend intérieurement, il porte fon action jtssques  
dans les parties les plus éloignées, surtout dans les  
parties membraneuses : mais sim énergie Ee remarque  
furtout Eur les membranes nerveuEes & sensibles des  
poulmons, il les stimule , les agite & caufe un peu de  
toux ; c’est pourquoi, j’estime qu’il faut en ufer aVec  
circonfpection,pour ne pas détruire leur tissu.Il pénetre  
aussi dans les passages de l'urine : il les ouVte de ma-  
niere que je ne connois pas de remede plus efficace pour  
proVoquer cette excrétion.

Ceux qui ont des cauteres & qui sont tssage de l’esprit de  
*sel* dans les bouillons gras qu’ils prennent , y l'entent  
des douleurs pongitives. Comme il agit aussi sim la tu-  
nique nerveuse de l’estomac , il excite l'appétit beau-  
coup mieux que ne seroit tout autre esprit acide & mi-  
né ral.

L’esprit de *sel* commun fortement concentré , a ceci de !  
particulier, qu’il ne perd point fon goût acide, & qu’il  
ne prend point un goût & une odeur douce, par l'ad-  
dition d’une quantité fuffifante d’efprit de νΐη rectifié,  
ainsi que font les autres acides Corrosifs & bien con-  
centrés, comme l'huile de Vitriol, & mon efprit su-  
mant. L’aeide sort de *fel* Commun, reste entier au  
fond de la CtlCurbite ; Car tous les Chymistes saVent  
assez que l’huile de Vitriol, à laquelle on a ajouté une  
quantité suffisante dleEprit de νΐη bien rectifié, peut  
deVenir par des distilations réitérées, un efiprit très-  
pénétrant , d’une odeur & d’un goût très-agréable.

Si l’on ajoute à mon efiprit fumant de nitre douze parties  
d’esprit de νΐη bien rectifié, il deVÎendra doux, & pren-  
draun goût & une odeur agréables,parceque les parties  
huileufes & fulphureufes del’efprit de νΐη corrigeront  
& émousseront tellement fes parties,que fa nature,sim  
tissu & sian action Eeront tout autres. Mais il n’en est  
pas ainsi de l’esprit de *sel* ; car il refisse de s’unir à tout  
esiprit huileux & phlogistlque : C’est par Cette rasson  
qu’il consierve toute *son* acidité ; à moins que sia partie  
sulphureusie la plus déliée Venant à s’unir aVee un *es-  
prit* inflammable, sion odeur n’en sioit un peu changée,  
& n’en deVÎenne plus agréable.

Il est encore particulier à l’essprit de *sel* d’agir autrement  
siur la limaille d’acier , que l’esprit de Vitriol & de ni- |  
tre : il la dissout muins promptement , & ne touche !  
point à la pierre hématite , & au siafran de mars le plus i  
fubtil; au lieu que lefel commun, ou lefel ammoniac |

S A L 1198  
qui vaut mieux, agit promptement & puissamment fur  
les minéraux calybés, la pierre hématite & la limaille  
d’acier,les dissout & les conVertit en un Vitriol très-asi-  
tringent, pourVu qu’ils sioient intimement mêlés dans  
un creusiet, & tenus fur le feu pendant un tems consi-  
dérable ; ce qui n’arrÎVe ni au Vitriol, ni au nitre.

Il n’y a point d’acide qui tire plus promptement le siou-  
fre, dont le fer est richement imprégné , que l’acide de  
*sel* commun ; car foit qu’on fasse épaissir une folution  
de fer aVec l’efprit de *sel*, foit qu’on traite *lcsel* am-  
moniac aVee de la bmaille de fer fur un feu concentré,  
on obtient un Vitriol d’une couleur jaunâtre, d’un goût  
astringent , d’une odeur agréable, qui ne crystallife  
point, qui fe fond & sléVapore à l’air libre ; & si l'on  
Verfe dessus de l’efprit de νΐη bien déphlegmlé, la par-  
tie sulphuretsse du fer & la partie déliée du *sel* y passent  
fur le champ ; & l’on a par Ce moyen une teinture de  
mars, d’une Couleur jaune, d’une odeur agréable,  
d’un goût fubastringent, & propre à restituer les par-  
ties du Corps dans leur ton naturel. C’est ainsi qu’on  
peut séparer Commodément la fubstanee fulphureuse  
du fer, qui est d’un grand ufage en Medeeine.

On peut eneore remarquer que l’efjori t de *sel* bien concen-  
tré , produit aVec l'huile de Vitriol une efferveECence  
plus grande que Celle de Cette huile aVee tout autre *es-  
prit* acide. HqffMaN , *Obsépv. Phys. Chym- Lib. II.  
Obs.* 17.

*De la solution des Sels.*

Les Chymistes ont admis jufqu’à présent comme un fait  
incontestable, que les efprits phlogistiques ou inflam-  
mables , fiant les menstrues les plus commodes pour  
les corps huileux, résineux & siilphureux ; mais **non**pour les *sels,* qu’il faut dissoudre aVec des menstrues  
aqueux. Cela paroît confirmé par l'expérienee; car  
nous trouvons que l’efprit de νΐη dépouillé de toutEon  
phlegme, ne dissout ni les *sels* neutres , ni les *sels* fixes  
alcalins,mais les laisse entiers & fians aucune altération.  
Cependant nous allons démontrer que ceci n’est pas  
aussi général qu’on le persse communément, & que cet-  
te maxime des Chymistes fiouffre beaucoup d’ex.ep-  
tions. Nous ferons Voir à l’œil que l’efprit de νΐη bien  
rectifié ne repousse pas tous lesse7s,& qu’il y en a qu’il  
difiout promptement , & auxquels il s’incorpore.  
Quant au fiel fixe alcalin , il est constant par l’extrac-  
tion de Pefiprit de νΐη bien rectifié du *sel* de tartre,  
furtout lorfiqu’on réitere Eréquemment cette opération,  
qu’il s’est dissous dans cet estprit une grande quantité  
de *sel,* & que c’est-là ee qui le rend acre , alcalin &  
propre à la dissolution des huiles.

J’ai pris dix onces de fel de tartre bien calciné ; j’ai  
distilé Eur un feu modéré trois pintes d’efprit de  
νΐη bien rectifié, Versé fur cette quantité de *sel, &*il m’est venu un efiprit richement imprégné de *fel*detartre. Mais comme ee *fel* sépare toujours une  
grande quantité d’humidité de l'esprit de νΐη rec-  
tifié, il paroît au fond de la cucurbite fous une  
forme liquide. J’ai tiré cette humidité par ένηρο-  
ration ; j’ai calciné le fel dans un creufet, je l’ai  
pesé, &j’ai trouVé qu’il aVoit perdu trois onces,  
enforte qu’il ne m’en restoit que sept. J’ai réitéré  
le même procédé , & Versé le même eEprit Eur le  
*sel* de tartre , pour l’en tirer ensi.iite Eur un feu mo-  
déré : mais il ne m’est Venu que la moitié delà  
quantité que jlaVois employé. Il restoit dans la  
cucurbite deux liqueurs, dont l’une couVrûit le  
*sel* de tartre liquide, étoit jaunâtre, d’un goût fort  
acre,& chargée d’un *sel* alcalin ; C’est-là ce que les  
Chymistes appellent la teinture detartre. L’autre  
étoit au-dessous, & ce n’étoit autre Chofe qu’une  
solution du *sel* de tartre , par le moyen du phleg-  
me restant. Je la fis séeher , elle perdit encore  
beaucoup de son poids apres la calcination.

ï 199 SAL

Il fuit de ce procédé , que quoique le *sel* de tartre sou-  
tienne l'action du feu & de l'air, enforte qu’il ne s’en  
exhale aucune partie ; il peut toutefois , par des ex-  
tractions fréquentes , à l'aide d’esprit inflammable ,  
non feulement être volatifé, mais encore dissous.

Il faut obferVer de plus , que le *sel* de tartre, quoique for-  
tement calciné , sél are toujours dans la digestion &  
l’extraction de l'esprit de νίη le mieux rectifié, une  
portion dephlegme dans laquelle il fe dissout ; ee qui  
démontre que l’efprit phlogistique ou Vineux , n’est  
autre chofe que l'huile des substances qui ont fermen-  
té , conVertie en une espece de phlegme par le mouVe-  
ment intestin de la fermentatioq : c’est ce que je démon-  
trerai dans la fuite par d’autres expériences.

**Il** ne faut attribuer la couleur jaune de la teinture de tar-  
tre , qu’à l’huile de l'efprit de νίη , intimement mêlé  
aVec le fel de tartre ; ce que l'on peut démontrer par  
un grand nombre d’expériences , furtout.par ce qui fe  
pafle dans la préparatinn de la teinture acre de l'anti-  
moine.

**Ce** n’est pas seulement lesfels fixes alcalins qui peuVent  
*se* dissoudre dans l’efprit de νίη bien rectifié : mais je  
ferai Voir par différentes expériences, qu’il y a des *sels*neutres qui fe dissoluent plus promptement dans llef-  
prit de νίη bien rectifié, qu’aucun fel fixe alcalin ; en-  
sorteque six parties de cet esiprit peuVent receVoir & .  
-conferVer une partie *des.el.*

'Ce siont deux *sels* artificiels , dont l’un se prépare ainsi:

*Prenezvme* quantité quelconque de *sel* ammoniac,pur, νο-  
latil & fec ; mettez-la dans un Vasseau de verre :  
*a J*

versiez dessus goutte à goutte de l’eau-forte ou de  
llefprit de nitre , jufqu’à..parfaite saturation : en  
sluVant exactement ce Procédé , vous paryien-  
drez à connoître la nature neutre de ce *sel.* La li-  
queur qui aura un gout acre & nitreux , étant mi-  
fe en éVaporation fur un fourneau, il Vous Viendra ;  
un *sel* blanc & fort *sec,* d’ungout acre & nitreux ,  
& qui jetté fur des charbons , ne s’enflamme point  
& ne laisse que très-peu de parties terrestres.

**V** oici comment on prépare l’autre *sel* artificiel.

*Prenez* du *sel* ammoniac , volatil & fec ; foulez-le  
d’efiprit de *sel,* au lieu d’éau-sorte: vous aurez par  
ce moyen un troisieme *sel,* tout-à-fiait semblable  
au *sel* ammoniae , & qui s’unira promptement  
aVec l’esprit de νίη rectifié. Mais si l’on traite  
ce même *sel* Volatil semblable au *sel* amssio-  
niac , avec lleEprit ou l’huile de vitriol, il de-  
VÎendra immisicible aVec l’efprit de νίη , & nlen  
fera plus dissous. C’est pourquoi si l'on Versie de  
l’esiprit de νίη rectifié , sur une solution de ce *sel,*faite avec de l'eau commune, le *sel sera* pré-  
cipité Eur le champ ; ce qui n’arrlVe point , si  
l’on Versie cet esprit fur les *sels* dont nous Venons  
de faire mention , lorfqu’ils font dissous ; car ces  
solutions peuVent s’unir intimement avec l’al-  
-cohol du vin.

Il me paroît que la rasson de cette différence est que l'es-  
prit de vitriol est un acide très-fixe; au lieu que l’ef-  
prit distilé de nitre & de *sel* commun , est d’une  
nature plus volatile ; c’est pourquoi il *se* fait une  
union -étroite entre ces efprits & l’alcohol du vin :  
mais cette union est moindre aVec un acide plus  
fixe. C’est par la même raifon que si l'on traVail-  
le dans une cucurbite de Verre , Eur un feu violent, le  
*sel* fait d’huile de vitriol, &de *sel* ammoniac , vola-  
til , le *sel* volatil sléVaporera , & 1 acide du vitriol  
restera , ce qui n’arriVe pas toutefois aux deux acides  
dont nous ayons fait mention; si on les traite Eur un  
feu vif, ils sleVaporeront entierement, & ilnlen ref-  
-sera aucun vestige.

S A L [1200]

*LOS sels* neutres qui peuvent être dissous dans PalcohoI  
du νίη , semt d’un usage singulier, tant en Medecine  
qu’en Chymie ; le nitre dissous de cette maniere dans  
mon esprit béïoardlque , ou dans ma liqueur anodyne  
ou camphrée , est un excellent remede , fiait ρουΓ  
préVenir & dsscuter les inflammations internes, Eoit  
pour guérir les maladies exanthématetsses.

On n’ignore point que le nitre est encore excellent pour  
diEcuter les inflammations érésipélatetsses de la peau,  
lorsqu’il est mêlé aVee l'esprit de νίη camphré, qui est  
par lui-même trop brûlant & trop chaud : mais Comme  
le nitre Commun est incapable de s’unir ainsi, il saut  
*se* fervit alors de mon nitre Volati1 artificiel.

Quant à l’autre *sel* ammoniac dissous dans l’efprit  
de νϊη ;.on enpeut faire un excellent stomachique , en  
le renforçant *avec* une quantité eonVenable d’esprit de  
*sel.* Si l'on en fait prendre Vingt ou trente gouttes clans  
un Véhicule ccnVenable , & après l’aVoir ainsi préparé,  
il excitera l'appétit, résoudra les crudités qui sont la  
catsse d’un grand nombre de maladies, & pourra  
être substitué aVec fticcès , & aVec aVantage, à la tein-  
ture apéritÎVe de Moebius qu’il surpasse en qualité. Ce  
Medecin s’est fait des sommes considérables , comme  
tout le monde fiait, par le débit de cette teinture apé-  
ritiVe , qui n’est autre chosie, qu’un esprit de *sel* recti-  
fié , & tant sioit peu corrigé , par l’addition d’une  
quantité conVenable *dcsel* de tartre. Toutes *ses* pro-  
priétés Eont donc fondées en partie sim l’efprit EubtiI  
acide *du sel f &* en partie Eur le *sel* neutre produit, aVec  
lleEprit *do sel, & le sel* de tartre. Il est donc éVident^  
qu’en substituant, comme nous lassons au *sel* de tartre,  
*le sel* Volatil ammoniac qui est infiniment plus ef-  
ficace dans les maladies de l’estomac que le *sel* com-  
mun , on a un remede beaucoup meilleur que celui de  
Moebius qui donna , je crois , le nom de teinture à sa  
liqueur, parce qu’il la teignoit aVee des fleurs de ro-  
fes ou de pasquettes,pour en cacher la composition.

On fiait assez qu’il y a dans la Nature un grand nombre  
de *sels* différens , les uns naturels, les autres artificiels ,  
ceux-ci acides , ceux-là alcalins , & d’autres neutres.  
On n’ignore point qu’ils ont chacun leur effet, & que  
tous peuVent être disions dans l'eau, qui est pour ainsi-  
dire leur menstrue spécifique : mais ce qui ne paroît  
pas aVoir été connu de tout le monde, c’est la diffé-  
rence qu’il y a dans la maniere dont fie fait leur dissolu-  
tion. Les uns se dissoluent promptement, & fe répan-  
dent en grande quantité entre les particules de l’eau;  
d’autres *se* dissoluent lentement & difficilement-, &  
n’impregnent l'eau que fort peu. J’ai fait là-dessus les  
Expériences fuivantes.

Une pinte médicinale d’eau, dissout promptement qua-  
tre onees & demie de *sel* commun, & une pinte com-  
mune en dissout six onces.

Une pinte médicinale d’eau, dissout à l’aide d’uneagita-  
tion suffisante six dragmes de nitre, & la même quan-  
tité d’eau de riviere , dissout la même quantité de  
Vitriol.

Une pinte médicinale d’eau ne dissout que deux onees  
d’alun ; & ce qu’il y a de plus étonnant, c’est que la  
même quantité d’eau , dissout la même quantité *T ar-  
canum duplicatum.*

Entre les *sels* que l'eau dissout facilement, & dont elle fe  
charge le plus Volontiers , il n’y en a point qu’on puise  
fe comparer aufel purgatif artificiel d’Epfom. Il fe  
dissout dans l'eau, en parties égales , c’est-à-dire qu’u-  
ne pinte médicinale d’eau de riVÎere, dissout aisément  
douze onces de *sel* d’Epfom.

Le *sel* de tartre qui est alcalin , *se* dissout aisément dans  
l’eau ; une pinte d’eau peut porter presque neufonees  
de *sel.* Quoique ces Expériences paroissent futiles du  
premier coup-d’œil ; elles font pourtant de quelque  
importance dans la Chymie, puisque c’est par elles  
que nous favons,

1°. Combien